{BnF

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

Pfister, Louis (S.J., Le P.). Notices biographiques et bibliographiques sur les jésuites de l'ancienne mission de Chine (1552-1773), par le P. Louis Pfister,... Tome I, XVIe et XVIIe siècles. 1932.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

LINIE 1984

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

VARIÉTÉS SINOLOGIQUES N°59

NOTICES

BIOGRAPHIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES

SUR

LES JÉSUITES DE L'ANCIENNE MISSION DE CHINE.

1552-1773

PAR

LE P. LOUIS PFISTER, S. J.

(1833-1891)

TOME I

XVI^e^ & XVII^e^ siècles

CHANG-HAI

IMPRIMERIE DE LA MISSION CATHOLIQUE

ORPHELINAT DE T'OU-SÈ-WÈ

1932

VARIÉTÉS SINOLOGIQUES N°59

NOTICES

BIOGRAPHIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES

SUR

LES JÉSUITES DE L'ANCIENNE MISSION DE CHINE.

1552-1773

509

PAR

LE P. LOUIS PFISTER, S. J.

(1833-1891)

TOME I

XVI^e & XVII^e siècles

92
1266

CHANG-HAI

IMPRIMERIE DE LA MISSION CATHOLIQUE

ORPHELINAT DE T'OU-SÈ-WÈ

1932

Imprimatur

Chang-hai, 31 juill. 1932

A. HAOUISÉE, S. J.

Vic. ap. Nankin.

TABLE CHRONOLOGIQUE.

Notice
BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

			Arriv.	Mort.	Patrie.
1	St François-Xavier	範濟各 方濟各	1552	1552	Esp.
2	P. Melch. Nunes Barreto...		1555	1571	Portug.
3	P. Emm. Texeira.....		1564	1590	id.
	P. Franç. Peres		1565	?	id.
4	P. J.-B. Ribeira.....		1568	?	id.
	P. P.-Bo. Riera		1568	1574	id.
5	Mgr Mel. Carneiro		1576	1583	id.
6	P. Alex. Valignani.....	范禮安	?	1606	Ital.
7	P. Mich. Ruggieri	羅明堅	1580	1607	id.
8	P. Franç. Pasio.....	巴範濟	1582	1612	id.
9	P. Math. Ricci	利瑪竇	1583	1610	id.
10	P. Ant. d'Almeida.....	麥安東	1585	1591	Portug.
11	P. Ed. de Sande	孟三德	1585	1600	id.
12	P. Fr. de Petris	石方西	1590	1593	Ital.
13	Fr. Séb. Fernandes.....	鍾巴相	1591	1622	Chine
14	Fr. Fr. Martines..... ...	黃明沙	1591	1606	id.
15	P. Laz. Cattaneo.....	郭居靜	1594	1640	Ital.
16	P. Jean Soerio	蘇如望	1595	1607	Portug.
17	P. Nicolas Longobardi ...	龍華民	1597	1654	Ital.
18	P. Jean de Rocha.	羅如望	1598	1623	Portug.
19	P. Did. de Pantoja	龐迪我	1599	1618	Esp.
20	P. Emman. Diaz (senior) ...	李瑪諾	1601	1639	Portug.
21	P. Gaspard Ferreira	費奇觀	1604	1649	id.
22	P. Pierre Ribeiro	黎寧石	1604	1640	id.

No			Arriv.	Mort.	Patrie.
23	P. Barthél. TEDESCHI	杜祿茂	1604	1609	Ital.
24	P. Jérôme RODRIGUEZ.....	駱入祿	1605	1630	Portug.
25	P. Félic. da SILVA	林斐理	1605	1614?	id.
26	P. Alphon. VAGNONI	王豐肅 高一志	1605	1640	Ital.
27	Fr. Ben. de GOES	鄂本篤	1605	1607	Portug.
28	Fr. Emman. PEREIRA		1605	1630	Chine
29	Fr. Antoine LEITAO		1605?	1611	id.
30	P. S. de URSIS	熊三拔	1606	1620	Ital.
31	P. Emm. DIAZ (junior)	陽瑪諸	1610	1659	Portug.
32	P. Nicol. TRIGAULT.....	金尼各	1610	1628	Douai
33	Fr. Pascal MENDES	邱 永	1610	1640	Chine
34	Fr. Jean FERNANDES	鍾鳴禮	1610	1621?	id.
35	Fr. Fr. de LAGEA		1610	1645?	id.
36	Fr. Dom. MENDES...		1610	1632?	id.
37	Fr. Jacq. NÉVA.....		1610	?	id.
38	P. Ruiz BARRETO et ses		1611.	1611	Portug.
38b	Fr. Louis ROZITTO .. [comp.		1611	?	Jap.
38c	Fr. Vinc. CAUN *ou* CALIOYE.		1612	1626	Corée
39	P. Jules ALENI	艾儒略	1613	1649	Ital.
40	P. Franç. SAMBIASI.....	畢方濟	1613	1649	id.
41	P. Alv. de SEMEDO	瞥德照	1613	1658	Portug.
42	P. Pier. VAN SPIERE (SPIRA)	史惟貞	1613	1628	Douai
43	P. Jean. UREMAN	鄔若望	1620	1621	Dalm.
44	Fr. Lou. de FARIA		1620	1622?	Chine
44b	Fr. IGNACE		1620	1621?	id.
44c	Fr. Math. GHAM.....	康?	?	1620?	id.
45	P. Franç. FURTADO.....	傳汎濟	1621	1653	Portug.
46	P. Jean TERRENZ.....	鄧玉函	1621	1630	Suisse
47	P. R. de FIGUEREDO.....	費樂德	1622	1642	Portug.
48	P. W.-P. KIRWITZER		1622	1626	Bohê.
49	P. J.-Ad. SCHALL VON BELL.	湯若望	1622	1666	Allem.
50	Fr. E. de FIGUEREDO.....		1622	1655?	Portug.
51	Fr. J.-Mel. RIBERO.....		1622	1654?	id.

No			Arriv.	Mort.	Patrie.
52	P. At.-Fr. CARDIM		1623	1659	Portug.
53	P. Alex. de RHODES		1623	1660	France
54	P. Jean FROES	伏若望	1624	1638	Portug.
55	P. Jacq. RHO	羅雅各	1624	1638	Ital.
56	P. André RUDOMINA	盧安德	1626	1632	Lith.
57	Fr. Louis GONZALES	龐類思	1627	1630	Chine
58	Fr. Franç. FERREIRA		1627	1662?	id.
59	Fr. Christ. SIU	徐復元	1627	1640	id.
59b	P. Adr. de LAS CORTES		1627	1629	Esp.
60	P. André PALMEIRO		1628	1635	Portug.
61	Fr. Emma. GOMES		1628	1644	Chine
62	P. Martin BURGENT	顏爾定	1629	1629	Douai
63	P. Sim. da CUNHA	瞿西滿	1629	1660	Portug.
64	P. Pierre CANEVARI	孟伯多	1630	1675	Ital.
65	P. Etienn. LE FÈVRE	方德望	1630	1659	France
66	P. Tranq. GRASSETTI	謝貴祿	1630	1644	Ital.
67	P. Ignace LOBO	盧納爵	1630	1639?	Portug.
68	P. Ben. de MATTOS	林本篤	1630	1652	id.
69	P. Ignace NUNES		1630	?	Portug.
70	P. Michel TRIGAULT	金彌格	1630	1667	Douai
71	P. Jean RODRIGUES	陸若漢	1630	1633	Portug.
72	P. August. TUDESCHINI	杜奧定	1631	1643	Ital.
73	P. Pierre MARQUES		1632	1670	Portug.
74	P. Gasp d'AMARAL		1633	1646	id.
75	P. Ign. da COSTA	郭納爵	1634	1666	id.
76	P. Franç. PEREIRA	李範濟	1633	?	id.
77	Fr. Paschal FERNANDES		1634	1648?	Chine
78	P. Ant. de GOUVEA	何大化	1636	1677	Portug.
79	P. Franç. BRANCATI	潘國光	1637	1671	Ital.
80	P. Louis BUGLIO	利類思	1637	1682	id.
81	P. Jér. de GRAVINA	賈宜睦	1637	1662	id.
82	P. Jean MONTEIRO	孟儒望	1637	1648	Portug.
83	P. Nicolas FIVA	徐日昇	1638	1640	Suisse
84	P. Michel WALTA	萬密克	1638	1643	Allem.

Nº			Arriv.	Mort.	Patrie.
85	P. Antoine RUBINO.....		?	1643	Ital.
86	P. Jos.-Et. d'ALMEIDA	梅 高	1640	1644	Portug.
87	P. J.-Fr. de FERRARIIS	李方西	1640	1671	Ital.
88	P. Gab. de MAGALHAENS...	安文思	1640	1677	Portug.
89	Fr. Louis de FIGUEREDO	費類斯	1641	1700?	Chine
90	P. Martin MARTINI.....	衛匡國	1643	1661	Ital.
91	P. J.-Nicolas SMOGOLENSKI.	穆尼各	1646	1656	Pol.
92	P. André-Xav. KOFFLER.....	瞿安德	1646	1651	Allem.
92[b]	P. Emm. de AZEVEDO		1646	?	Portug.
93	P. Michel BOYM.....	卜彌格	1647	1659	Pol.
94	P. Emm. JORGE.....	張瑪諾	1651	1677	Portug.
95	P. Félic. PACHECO.....	成際理	1651	1686	id.
96	P. Jean VALAT.....	汪儒望	1651	1696	France
97	P. Franç. CLÉMENT		1655?	1658	id.
98	P. Séb. de MAYA..... / de AMAGA		?	1664	Portug.
99	P. Math. de MAYA.....	利瑪弟	1656	1670?	id.
100	P. J- Bap. BRANDO	王若翰	1656	1682	Ital.
101	P. Humb. AUGERY	洪度貞	1656	1673	France
102	P. Jacques LE FAVRE	劉迪我	1656	1676	id.
103	P. Jean FORGET.	傅滄溟	1656	1660	id.
103[b]	Fr. Didace BARETTO		1636	1648?	Esp.
104	P. Adrien GRESLON.....	孟仲遷	1656	1695	France
105	P. Nicolas MOTEL	穆尼各	1656	1657	id.
106	P. Louis GOBBÉ.....	樂類思	1657	1663	id.
107	P. Claude MOTEL.....	穆格我	1657	1671	id.
108	P. Jacques MOTEL.....	穆迪我	1657	1692	id.
109	P. E.-G. de OLIVEIRA..... ...	林公撒	1657	1657	Portug.
110	P. Félic. de SILVA	林瑪諾	1657	1657?	id.
111	P. Gonz. FONSECA		1657	1660	id.
112	Fr. Sébas. CORREA		1657?	1669?	Chine
113	Fr. Emm. da COSTA		1657	1669?	id.
114	P. Philippe COUPLET	柏應理	1659	1692	Belg.
115	P. Bernard DIESTEL.....	蘇 納	1659	1660	Allem.

No			Arriv.	Mort.	Patrie.
116	P. Albert d'ORVILLE	吳爾鐸	1659	1662	Belg.
117	P. André FERRAN	郎安德	1659	1661	Portug.
118	P. Jean-D. GABIANI	畢嘉	1659	1696	Ital.
119	P. Jean GRUEBER	白乃心	1659	1680	Autr.
120	P. Prosp. INTORCETTA	殷鐸澤	1659	1696	Ital.
121	P. André LUBELLI	陸安德	1659	1683	id.
121b	P. Jean NUNEZ		1647?	?	Esp.
122	P. Franç. de ROUGEMONT ...	魯日滿	1659	1676	Belg.
123	P. Stanislas TORRENTE.....	瞿篤德	1659	1681	Ital.
124	P. Ferdin. VERBIEST	南懷仁	1659	1688	Belg.
125	P. Louis de GAMA		1659	1671?	Portug.
126	P. Christ. HERDTRICHT / HENRIQUES ...	恩理格	1660	1684	Autr.
127	P. Alexis COLLHO	穆亞立	1664	?	Portug.
128	P. Jacques LOPES.....	羅雅各	1664	?	id.
129	P. Germain MACRET	方瑪諾	1664	1676	France.
130	P. Jos. de MAGALHAENS ...	楊若瑟	1664	1673?	Portug.
131	P. B.-D. de ROCHA	羅迪我	1664	1694	id.
132	P. Jacqu. de SOTOMAYOR	羅閣伯	1664	1673?	id.
133	P. Joseph TISSANIER		1665	1688?	France
134	P. Ch. della ROCCA	石嘉樂	1668	1668?	Ital.
135	P. Ph.-Mar. GRIMALDI	閔明我	1669	1712	id.
135b	P. François PIMENTEL		1668	1675	Portug.
136	P. André GOMES		1670?		id.
137	P. Emm. de PEREIRA.....	金百鍊	1671	1681	id.
138	P. Fr.-Xav. PHILIPUCCI.....	方濟各	1671	1692	Ital.
139	Fr. Nicolas FONSECA		1671?	?	Chine
140	P. Fr. de VEGA	范方濟	1671	1703	Portug.
141	P. Em. de SEQUEIRA	鄭瑪諾	1671	1673	Chine
142	P. Thomas PEREIRA.....	徐日昇	1672	1708	Portug.
143	P. Thomas VALGARNEIRA...		1672	?	Ital.
144	P. Simon RODRIGUES.....	李西滿	1675	1704	Portug.
145	Mgr Ant. POSATERI	張安當	1676	1705	Ital.
146	P. Paul BANHES	萬其淵	1676	1700	Chine

No			Arriv.	Mort.	Patrie.
147	P. J. de YRIGOYEN	魯日孟	1678	1689?	Esp.
148	P. Franç. GAYOSSO	洪度亮	1678	1685?	id.
149	P. Ign. de MONTES.....	何納爵	1678	1682	Suisse.
150	Fr. Julien GONZAGA	張儒良	1679	1703	Chine
151	P. Louis AZZI	齊又思	1680	1691	Ital.
152	Mgr Alex. CICERI	羅歷山	1680	1704	id.
153	P. Emm. LAURIFICE.....	潘瑪諾	1680	1703	id.
154	P. Joseph MONTEIRO	穆若瑟	1680	1718	Portug.
155	Mgr Char. TURCOTTI	(都)(杜)加祿	1681	1706	Ital.
156	P. Sim.-Xav. a CUNHA	吳歷	1682	1718	Chine
157	P. Antoine de SIMOENS.....		1683	1711?	Portug.
158	P. Joachim CALMES	金玉敬	1684	1686	Allem.
159	P. Emmanuel MENDES	孟由義	1684	1743	Portug.
160	P. Emmanuel RODRIGUES...	馬瑪諾	1684	?	id.
161	P. Joseph SUARES	蘇霖	1684	1736	id.
162	P. Blaise. VERBIEST.....	劉蘊德	1684	1704?	Chine
163	P. Antoine. THOMAS	安多	1685	1709	Belg.
164	P. Fr.-X. a ROSARIO	何天章	1685	1736	Chine
165	P. Pi.-T. da CRUZ	龔尙實	1686	1735?	id.
166	P. J.-A. de ARNEDO	龐若翰	1687	1715	id.
167	P. R.-J. de ARXO.	陸若瑟	1687	1711	Esp.
168	P. Phil.-F. CAROSSI	羅斐理	1687	1695	Savoie
169	P. Franç. NOËL	衛方濟	1687	1729	Belg.
170	P. Jean de FONTANEY	洪若翰	1687	1710	France
171	P. Joach. BOUVET	白晉	1687	1730	id.
172	P. Louis LE COMTE	李明	1687	1728	id.
173	P. J.-Fr. GERBILLON	張誠	1687	1707	id.
174	Mgr Cl. de VISDELOU	劉應	1687	1737	id.
174[b]	P. Louis ROCHETIE		1687	?	id.
175	P. Jean PACHECO	郭天龐	1688	1725?	Chine
176	P. Jacq. VIDAL	艾未大	1688	1704	Portug.
177	Fr. Emm. RODRIGUES	馬瑪諾	1688	?	Chine
178	Fr. Dom. LOU	陸希言	1688	1704	id.

No			Arriv.	Mort.	Patrie.
179	P. Pierre Van Hamme	王石汗	1689	1727	Belg.
180	P. François Simois	郭天爵	1690	1694	Portug.
181	P. Thomas Ignace	江納爵	1690	?	Chine.
182	P. Mich. do Amaral	金彌格	1691	1730	Portug.
183	P. Isidore Lucci.....	盧依道	1691	?	Ital.
184	P. François Nogueira	張方濟	1691	1695	Portug.
185	P. Emman. Ozorio	李國正	1691	1706?	id.
186	P. François Pinto.....	何大經	1691	1725?	id.
187	P. Franç. de Silva.....	張方濟	1691	1725?	id.
188	Fr. Franç. de Silva.....	陳方濟	1691	?	Chine
189	P. François Capacci........	成方濟	1692	1714?	Ital.
190	P. ..... Crescente		1692	?	Portug.
190b	P. Pierre Belmonti		1692	1700	Ital.
191	P. Pierre d'Acosta.....	魯伯都	1694	1724?	Portug.
192	P. L.-A.-Luc Adorno.....	魯類斯	1694	1696	Ital.
193	P. J.-J.-Sim. Bayard.....	樊西元	1694	1725	France
194	P. Antoine Faglia	法安多	1694	1706	Ital.
195	P. Jae.-Paul Gozani	駱保祿	1694	1732	id.
196	P. Emman. Lopes		1694?	1741	Portug.
197	P. Jacques Moers		1694	?	Allem.
198	P. B.-Kilian Stumpf	紀理安	1694	1720	id.
199	P. Michel Alfonso	沈	1694	?	Chine
200	P. François Valla *ou* Aya.	法方濟	1694	?	Ital.
201	Fr. Christ. Fiori.....	費	1694	1706?	id.
202	Fr. Joseph Baudino.....	鮑仲義	1694	1718	id.
203	P. Guillau. Van der Beken	萬惟一	1695	1702	Belg.
204	P. Jean Baptista	郭若望	1695	?	Portug.
205	P. Jos.-Ant. Provana	艾遜爵	1695	1720	Ital.
206	Mgr Ant. de Silva	林安多	1695	1725?	Portug.
206b	P. Cajet. de Fonseca		1695	?	Chine
207	P. Emman. Camaya	金 澄	1696	?	Portug.
208	P. André Carneiro.....	楊安德	1696	?	id.
209	P. Mathias Correa	閔瑪弟	1696	?	id.
210	P. Louis de França.....	曾類斯	1696	1708	id.

No			Arriv.	Mort.	Patrie.
211	P. Antoine LOPES.....		1696	?	Portug.
212	P. Jean PEREIRA.....	李若望	1696	1732?	id.
213	P. Ch. de REZENDE.....	高嘉樂	1696	1746	Portug.
214	P. Jean de SAA	楊若翰	1696	1731	id.
215	P. Léonard TEIXEIRA	瞿良道	1696	?	id.
216	Fr. Etienne COLLASCO		1697	?	id.
217	Fr. Mathias RODRIGUES.....		1697	?	id.
218	P. Ant. de BARROS...	龍安國	1697	1708	id.
219	P. Ant. de COSTA.....	畢登庸	1697	1748?	id.
220	P. Gaspard KASTNER.....	龐嘉賓	1697	1709	Allem.
221	P. Jean LAUREATI	利國安	1697	1727	Ital.
222	P. Emm. de MATA	瞿良士	1697	1725?	Portug.
223	P. Emman. RIBEIRO	陸瑪諾	1697	1725?	id.
224	P. Jean.-D. PARAMINO	何多敏	1697	1713	Ital.
225	P. Charles AMIANI	賈嘉祿	1698	1723	id.
226	P. August. BARELLI.....	艾斯打	1698	1711	id.
227	P. Joseph PEREIRA.....	李若瑟	1698	1731	Portug.
228	P. Ign.-Gab. BABORIER	卜納爵	1698	1727	France
229	P. Charl. de BROISSIA	利習 聖學	1698	1704	id.
230	P. Charles DOLZÉ	翟敬臣	1698	1701	id.
231	P. Jean DOMENGE	孟正氣	1698	1735	id.
232	P. Philibert GENEIX	顏理伯	1698	1699	id.
233	P. Domin. PARRENIN	巴多明	1698	1741	id.
234	P. Louis PERNON	南光國	1698	1702	id.
235	P. J.-H.-M. de PRÉMARE	馬若瑟	1698	1735	id.
236	P. Jean-B. RÉGIS.....	雷孝思	1698	1738	id.
237	Fr. Ch. de BELLEVILLE	衛嘉祿	1698	?	id.
238	P. Antoine DANTES	恩安當	1699	?	Portug.
239	P. Dom. de MAGALHAENS...	馬安能	1699	1721	id.
240	P. Emman. MARQUES	唐瑪諾	1699	?	id.
241	P. Ant. de BEAUVOLLIER...	薄賢士	1699	1708	France
242	P. Fr.-X. d'ENTRECOLLES...	殷弘緒	1699	1741	id.
243	Mgr J.-F. FOUCQUET	傅聖澤	1699	1740?	id.

No			Arriv.	Mort.	Patrie.
244	P. J.-Fran. PÉLISSON.....	宋	1699	1737?	France
245	Fr. Bern. RHODES	羅德先	1699	1715	id.
246	P. Jos. d'ALMEIDA..... ...	范若瑟	1700	1725?	Portug.
247	P. Jean DUARTE	孟若望	1700	1751?	id.
248	P. Jean MOURAO	穆敬遠	1700	1726	id.
249	P. J.-B. de CHAMPEVILLE	蔣若翰	1700	?	France
250	P. J.-Al. de GOLLET	郭中傳	1700	1741	id.
251	Fr. Pierre FRAPPERIE.....	樊繼訓	1700	1703	id.
252	P. Domin. de BRITTO	畢多明	1701	1738?	Portug.
253	P. Jérôme FRANCHI.....	方記金	1701	1718	Ital.
254	P. Em. de CHAVAGNAC.....	沙守信	1701	1717	France
255	P. Antoine CHOMEL	蘇安當	1701	1702	id.
256	P. Cyr CONTANCIN	龔當信	1702	1732	id.
257	P. Et.-Jos. LE COUTEULX...	顧鐸澤	1701	1731	id.
258	P. Pi. de GOVILLE.....	戈維里	1701	1758	id.
259	P. Jul.-Pl. HERVIEU	赫蒼璧	1701	1746	id.
260	P. Pierre JARTOUX	杜德美	1701	1720	id.
261	P. Guill. MELON	隆 盛	1701	1706?	id.
262	P. Fr.-J. NOELAS	孫若翰	1701	1725?	id.
263	P. Louis PORQUET.....	卜文氣	1701	1752	id.
264	P. P.-V. du TARTRE.....	湯尙賢	1701	1724	id.
265	Fr. Jacques BROCARD	陸伯嘉	1701	1718	id.
266	P. Léon GONZAGUE.....	李 良	1701?	?	Tonk.
266[b]	P. Pierre LOUPIAS.		1702?	1736	France
267	P. Emm. de SOUSA.....	索瑪諾	1703	1732?	Portug.
268	P. Claude JACQUEMIN.....	彭加德	1703	1736?	France
269	P. J.-M.-A. de MAILLA.....	馮秉正	1703	1748	id.
270	P. Jean TESTARD.....	龐克修	1703	?	id.
271	P. Antoine FERREIRA	安道義	1704	1742?	Portug.
272	P. Marc SILVERO.....	習屏(展)	1704	1739?	id.
273	P. Emm. TELLES	德其善	1704	1715	id.
274	P. Xavier FRIDELLI	費 隱	1705	1743	Autr.
275	P. Ant. de MAGALHAENS....	張安多	1705	1735	Portug.
276	P. Joseph SIMOES	穆若瑟	1705	1751?	id.

No				Arriv.	Mort.	Patrie.
277	P. Romain	HINDERER.....	德瑪諾	1707	1744	France
278	P. Léopold	LIEBSTEIN.....	石可聖	1707	1711	Bohê.
279	P. J.-Bapt.	MESSARI		1707	1723	Autr.
280	Fr. Fr.-L.	STADLIN	林濟各	1707	1740	Suisse
281	P. J.-Bapt.	BAKOWSKI	台維翰	1707	1731	Polo.
282	P. Louis	GONZAGA	公類思	1707	1718	Ital.
283	Fr. Michel	VIERA.....	隨彌嘉	1707	1761	Portug.
284	P. Jean-Fr.	CARDOSO	麥大成	1710	1723	id.
285	P. François	THILISCH	陽秉義	1710	1716	Bohê.
286	P. Alexan.	CAZALETZ.....	鄧立山	1711	1721	France
287	P. Philippe	CAZIER.....	儲斐理	1711	1722	Belg.
288	P. J.-X.-Ar.	NYEL	夏德修	1711	1728?	France
289	P. Joseph	LE QUESNE.....	滕若瑟	1711	1714	Belg.
290	P. Jean	BABORIER	卜日生	1712	1752	France
291	P. Mau. du	BAUDORY.....	張貌理	1712	1732	id.
292	P. Joseph	LABBE	胥孟德	1712	1745	id.
293	Fr. Joseph	CASTIGLIONE ..	郎世寧	1715	1766	Ital.
294	Fr. J.-Jos. da	COSTA	羅懷忠	1715	1747	id.
295	P. Franç. de	CORDES.....	房日昇	1716	1767?	Portug.
296	P. Nicolas	GIAMPRIAMO...	喜大敎	1716	1750?	Ital.
297	P. Ignace	KOEGLER	戴進賢	1716	1746	Allem.
298	P. Cajetan	LOPES		1716	1736	Portug.
299	P. André	PEREIRA.....	徐懋德	1716	1743	id.
300	P. Philippe	SIBIM		1716	1759	Allem.
301	P. Charles	SLAVICZEK	嚴嘉樂	1716	1735	Bohê.
302	P. Ant. de	MELLO.....		1716	1725?	Portug.
303	P. François	ALBERTO		1718	1761	id.
304	P. Balthaz.	MILLER		1718	1742	Autr.
305	P. J.-Phil.	SIMONELLI	徐大盛	1719	1755?	Ital.
306	Fr. Etienne	ROUSSET.....	安泰	1719	1758	France
307	Fr. J.-Bap.	GRAVEREAU ..		1719	1758?	id.
308	P. A.-Xav.	MORABITO		1720	1767?	Ital.
309	P. Emma.	PINTO.....	秉多	1720	1743	Portug.
309b	P. Louis de	CALDAS		1720	?	id.

Nº				Arriv.	Mort.	Patrie.
310	P. Louis	FAN.....	樊守義	1720	1753	Chine
311	P.	HOUO	霍	1720?	?	id.
312	Fr. Franç.	FOLLERI		1721	1767?	Ital.
313	Fr. Fer.-Bo.	MOGGI	利博明	1721	1761	id.
314	P. Antoine	GAUBIL	宋君榮	1722	1759	France
315	P. Ch.-J.-B	JACQUES.....		1722	1728	id.
316	P. Etienne	PEIXOTO	何雲漢	1723?	1744?	Portug.
317	P. Paul de	MESQUITA.....	麥有年	1726	1729	id.
318	P. Domin.	PINHEIRO	陳善策	1726	1748	id.
319	P. Lou. de	SEQUEIRA	紀類思	1726	1763	id.
320	Mgr Pol. de	SOUSA.....	索智能	1726	1757	id.
321	P. Martin	CORREA.....	安瑪爾	1727	1786	id.
322	P. Ant.-J.	HENRIQUES	黃安多	1727	1748	id.
323	P. Valent.	CHALIER	沙叩玉	1728	1747	France
324	P. A. de la	CHARME.....	孫璋	1728	1767	id.
325	P. J.-S. de	NEUVIALLE.....		1729	1764	id.
326	P. Julien	XAVIER		1729	1754?	Chine
327	P. Julien	TCH'ENG	程儒良	1729	1746?	id.
328	P. Mathi.	Lo	羅秉中	1730	1746	id.
329	P. J.-Bap.	BATAILLÉ		1731	1743	France
330	P. J.-Eti.	KAO	高{若望 尙德}	1731	1766	Chine
331	P. Em. de	MORAES.....		1731	1754	id.
332	P. J.-Fr.	RÉGIS	陳聖修	1732	1776	id.
333	P. Gabriel	BOUSSEL	趙加彼	1733	1764	France
334	P. Pierre	FOUREAU.....	吳君	1733	1749	id.
335	P. Etien.	BAPTISTA.....		1733	1744	Chine
336	P. Joseph	SARAIVA.....	沈東行	1733	1766	id.
337	P. Math.	XAVIER		1733	1754?	id.
338	P. Em. de	SYLVA	尙?	1733	1766?	id.
339	Fr. Pierre	K'IEOU.....	仇伯都	1733	?	id.
340	P. Pierre	TCH'EN.....	陳多祿	1734	1761?	id.
341	P. Jacq	CARDOSO.....		1735	?	id.
342	Fr. Joseph	TCHEOU	周若瑟	1735	1762	id.

No				Arriv.	Mort.	Patrie.
343	P. Joseph	ZALLINGER.....		1736	1736	Allem.
344	P. Vér. de	CARVALHO		1737	1753?	Portug.
345	P. Jos.-L.	LE FEBVRE.....		1737	1781?	France
346	P. Lou. des	ROBERTS.....	趙聖修	1737	1760	id.
347	P. François	VINCENT	楊?	1737	1766?	Chine
347b	P. Antoine	JOSÉ?.....				Portug.
348	P. Jacques	ANTONINI.....	任重道	1738	1739	Ital.
349	P. Florian	BAHR...	魏繼晋	1738	1771	Allem.
350	P. Antoine	GOGEISL.....	鮑友管	1738	1771	id.
351	P. Aug. de	HALLERSTEIN...	劉松齡	1738	1774	Autr.
352	Mgr G. de	LAIMBECKHOVEN.	南懷仁	1738	1787	id.
353	P. Félix da	ROCHA.....	傅作霖	1738	1781	Portug.
354	P. Jean de	SYLVA		1738	1754?	Chine
355	P. L. du	GAD.....		1738	1786	France
356	Fr. J-Denis	ATTIRET	巴德尼 王致誠	1738	1768	id.
357	Fr. Gilles	THÉBAULT.....	楊自新	1738	1766	id.
358	Fr. Stan.	MONTEIRO		1738	1741	Chine
359	P. Joseph	EMMANUEL.....		1740	?	Portug.
360	P.	LOPPIN.....		1739	1743	France
361	P. Pierre	d'INCARVILLE . ..	湯執中	1740	1757	id.
362	P. J.-B. de la	ROCHE		1740	1785	id.
363	Fr. G.-L. de	BROSSARD.....	紀 文	1740	1758	id.
364	P. Thomas	SUARES.....		1740	?	Chine
365	Fr. Franç. da	CUNHA		1740	1765	id.
366	Fr. Thad.	XAVIER.....		1740	?	id.
367	P. Jean	WALTER	魯仲賢	1741	1759	Bohê.
368	Fr. Sim. dos	SANTOS.....		1741	?	Chine
369	P. Jean de	SEIXAS.....	林德瑤	1742	1785	Portug.
370	P. Joseph de	AGUIAR.....	孫覺人	1742	1752	Chine
371	P. Marc	RIBEIRO.....	管瑪爾	1742	1775?	id.
372	P. Emm. de	AGUIAR.....		1742? 1743?	?	Portug.
373	P. Jean	SIMOENS.....		1743	?	id.

No			Arriv.	Mort.	Patrie.
374	P. Jean SIMONELLI.....	艾若翰	1743	1785	Chine
375	P. Tristan d'ATTIMIS.....	馘方濟	1744	1748	Ital.
376	P. Antoine GOMES.....	馬德照	1744	1751	Portug.
377	P. Michel BENOIST.....	蔣友仁	1744	1774	France —
378	P. Jean-Fr. BEUTH.....	楊若望?	1744	1747	id.
379	Fr. J.-B. WANG de ST-ANDRÉ.		1744	1746	id.
380	Fr. Ed.-Xav. DUARTE.....		1744	?	Portug.
381	P. Bart. de AZEVEDO.....	吳直方	1745	1745	id.
382	P. Denis FERREIRA.....		1745	1782?	id.
383	P. Ignace SICHELBARTH...	艾啟蒙	1745	1780	Bohê.
384	P. Franç. da COSTA.....		1746	1766	Portug.
385	P. J.-Gasp. CHANSEAUME...		1746	1756	France —
386	P. And.-Nic. FORGEOT.....		1746	1761	id.
387	P. Th.-J.-B. LIEOU.....	劉多默	1748	1796	Chine
388	P. Em. da MOTTA.....		1749	?	Portug.
389	P. Joseph CORREA.....		1749	?	Chine
390	P. Paul SOEIRO.....	崔保祿	1749	1795	id.
391	Fr. Symph. DUARTE.....		1749	?	id.
392	P. J.-J.-M. AMIOT.....	錢德明	1750	1793	France —
393	Fr. Ph.-S. KANG.....			1750	Chine
394	Fr. Paul LIEOU.....	劉保祿	1750	1794	id.
395	P. Jos. de ARAUJO.....		1751	?	Portug.
396	P. Jos. d'ESPINHA.....	高愼思	1751	1788	id.
397	P. Franç. MOSER.....		1751	?	Allem.
398	P. Antoine PIRES.....	畢安多	1751	?	Portug.
399	Fr. Em. de MATTOS.....	羅啓明	1751	1764	id.
400	Fr. Thomas YANG.....	揚達	1751	1751	Chine
401	P. Ignace FRANCISCO.....	張舒	1752	1792	Portug.
402	P. Em. de VIEGAS.....		1752	?	id.
403	Fr. Sim. d'ALMEIDA.....		1752	1765	id.
404	P. Ignace PIRES.....	畢納爵	1753	1777?	id.
405	P. Jos. da SYLVA.....		1753	?	id.
406	P. Fr. da SYLVA.....		1753	?	id.
407	P. Nic.-M. ROY.....		1754	1769	France —

No			Arriv.	Mort.	Patrie.
408	P. Ign.-Xav. LAN	藍方濟	1754	1796	Chine
409	P. .....TAO.....		1754	?	id.
410	P. Aug. de AVELLAR.....		1754	1777?	Portug.
411	P. Maur TS'AO	曹貌祿	1754	?	Chine
412	P. Antoine FALCAO.....		1754	?	Portug.
413	P. Joseph GALVAO.		1755	?	id.
414	Fr. Jean de FONSECA.....		1755	?	id.
415	P. Mat. de LAMATHE...	河彌德	1755	1787	France
416	Fr. Ignace HIU.....	許立正	1757	1757	Chine
417	P. Jos.-B. d'ALMEIDA.....	索德超	1759	1805	Portug.
418	P. André RODRIGUES.....	安國寧	1759	1796	id.
419	P. Martial CIBOT.....	韓國英	1759	1780	France
420	P. J.-F.-M. d'OLLIÈRES	方守義	1759	1780	id.
421	P. Théod. LIEOU.....	劉道路	1759	1796	Chine
422	P. Paul LIEOU.....	劉保祿	1763	1791	id.
423	P. Jean YAO.....	姚若翰	1763	1796	id.
424	P. Léon BARON.....		1766	?	France
425	P. Pierre LADMIRAL.		1766	1784	id.
426	P. J.-M. de VENTAVON.....	汪達洪	1766	1787	id.
427	P. Etienne YANG.	楊德望	1766	1798?	Chine
428	P. Aloys KAO.....	高類思	1766	1780	id.
429	P. J.-Cl. BÉGUIN.		1767	?	France
430	P. Franç. BOURGEOIS.....	晁俊秀	1767	1792	id.
431	P. J.-P.-L. COLLAS.....	金濟時	1767	1781	id.
432	P. Pi. de la BEAUME.....	嚴守志	1768	1770	id.
433	P. J.-J. de GRAMMONT		1768	1811?	id.
434	Fr. Louis BASIN.....	巴新	1768	1774	id.
435	P. Louis CIPOLLA.		1770	?	Ital.
436	P. Louis de POIROT.....		1770	1814	France
437	Fr. Joseph PANZI	潘若瑟	1771	1811?	Ital.
438	P. Hub. de MÉRICOURT.....	李俊賢	1773	1774	France
439	Fr. Jean HEOU	侯鈺	1773	1773	Chine
440	Fr. Paul KIA.....	賈克輿	1774	1774	id.

No			Arriv.	Mort.	Patrie.
441	P. Aloys MORITZ et ses 3 compagnons		1773	1805	Autr.
442	P. Jean LOUREIRO.....		1779	1794	Portug.
	Dates incertaines:				
443	P. Ign. de AGUADO.....		?	1735	id.
444	P. Jean de AVENDANO		?	1735	id.
445	P. Maur. de AZEVEDO..... ..		?	1692	id.
446	Fr. Gilbert BORDES.....		?	?	France
447	P. Em. de CARVALHO.....		1750?	?	Portug.
448	P. Etienne COELHO.....		1609	?	id.
449	P. Domin. FOCITTA.....		?	1696	?
450	Fr. Emm. GOMES.....		1762?	?	id.
451	Fr. Emm. GONZALES.....		?	1764	id.
452	P. Théod. YANG.....	楊	?	1751	Chine
453	P. ..... Lo Ming-yao. ..	羅明堯	?	?	'Europ.'
454	Fr. Paul MACHADO		?	?	Chine
455	P. .....MONG.....	孟	1684?	1743?	?
456	P. J.-Bap. PEDRANZINI.....		?	1750?	Ital.
457	Fr. Alexis RODRIGUES.....		1762?	?	Portug.
458	P. Joseph ROZADO.....		1762?	1783?	id.
459	P. Ant. de SIMOENS.....		?	1764	id.
460	P. ..... TÉ.....	德?戴?	1710?	1754?	'Europ.'
461	P. .....de ZEA.....		?	?	Ital.
462	P. X (auteur de 愼思..) ..		?	?	?
463	P. X (auteur de 古新..)		?	?	?

Abréviation (p. XVI).

Bibliographie (principaux ouvrages consultés) (à la fin du t. II).

Table alphabétique générale (ibid.).

Appendice: addenda, corrigenda.

ABRÉVIATIONS.

A. arrivé dans la Mission
B. (correction proposée par le P. Brucker)
C.T. coadjuteur temporel
E. entré dans le Compagnie
M. mort
N. né
P. profès (vœux solennels)
S. Sica (catalogue de 1892)
Scol. scolastique (se préparant à la prêtrise)

INTRODUCTION.

Le présent ouvrage a pour auteur de P. Louis (Aloys) Pfister (1833-1891), arrivé en Chine en 1867.

Doué d'une aptitude manifeste pour les travaux d'érudition, il publia, dès 1869, une Relation sur la Mission du Kiang-nan; *et de nombreux articles de lui parurent dans les* Missons catholiques *et les* Lettres des Nouvelles Missions de la Chine *(autographiées). Il a laissé aussi un* Atlas *de la Mission du Kiang-nan, plusieurs* Catalogues *de Missionnaires, l'*Ave Maria *en plusieurs centaines de langues etc.*

Lorsque, en août 1872, Mgr Languillat, après avoir pris conseil des vétérans de la Mission, établit le programme des travaux scientifiques qui furent exécutés depuis lors, le P. Pfister avait reçu pour sa part la charge de composer, entre autres ouvrages, une Histoire générale de la Nouvelle Mission du Kiang-nan (1). *Les nombreux documents qu'il avait amassés dans ce but, avec son volumineux* Journal *quotidien tenu régulièrement pendant les 23 ans qu'il vécut en Chine, furent brûlés lors de l'incendie de Ou-hou, le 12 mai 1891* (2). *Lui-même mourait peu de jours après, le 17 mai. Il laissait, du moins, entièrement rédigé, et prêt, pensait-*

(1) Cf. J. de la Servière, *Histoire de la Mission du Kiang-nan*, t. II, p. 194. (2) *Ibid.*, t. I, préface.

Nous avons seulement, et ce «seulement» représente déjà un assez gros travail, contrôlé et complété les citations et références; ajouté, sobrement, quelques autres références à des ouvrages spéciaux plus récents ou aux travaux de M. Pelliot; revu la partie bibliographique en tenant compte surtout de la Bibliothèque *du P. Sommervogel; corrigé quelques erreurs manifestes de dates; signalé, dans des notes, quelques variantes; mis, pour les noms géographiques, les caractères chinois; réparé, ici ou là, les négligences de style. — Nous préparons, en outre, une* table alphabétique *générale et extensive (noms de personnes et de lieux, titres d'ouvrages, faits principaux), qui, s'il plaît à Dieu, paraîtra à la fin du second volume.*

A nos frères dans l'apostolat, les missionnaires de Chine, nous dédions et livrons ce travail, entrepris sur leur demande et à leur intention, espérant que, malgré ses lacunes ou ses erreurs, il pourra leur être de quelque utilité, et les priant de vouloir bien, en retour, nous communiquer, avec les références nécessaires, les rectifications ou additions qu'ils jugeraient opportunes. Leurs renseignements pourraient faire l'objet d'un appendice (1), et seraient soigneusement conservés pour servir à la rédaction d'un ouvrage définitif.

Zi-ka-wei, en la fête de St Ignace de Loyola, 31 juillet 1932.

Le Bureau sinologique.

---

(1) Qui serait publié sur feuilles imprimées d'un seul côté, afin de permettre l'insertion dans le corps de l'ouvrage. On en trouvera un essai à la fin de ce premier volume.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'ouvrage que nous publions n'est pas entièrement nouveau. Il a d'abord été composé en chinois par deux docteurs chrétiens, nommés: Han Lin 韓霖 et: Tchang Keng 張賡(1), sous le titre de: *Cheng-kiao sin-tcheng*, 聖教信證, "Preuves de la religion chrétienne", aliàs: *Criterium verae religionis.* La préface porte la date de l'année du cycle *ting-hai* 丁亥 de l'empereur Choen-tche 順治, qui correspond à l'an 1647.—Le but de ces docteurs était de prouver la vérité de la foi chrétienne par l'autorité et l'exemple de tous ces hommes qui, assurément, n'avaient pas quitté leur patrie pour venir tromper les Chinois. Leur ouvrage a été imprimé à Pékin en 1668 et en 1674.

Le P. Verbiest l'a complété, a mis en tête une longue introduction historique; c'est le *Tao-hio kia tch'oan* 道學家傳, «Traditions de famille sur la doctrine" (2). Parmi les preuves de la vérité de la foi catholique, il insiste sur celle que donnent, par leur conduite, tant d'hommes savants et distingués, renonçant à leur famille, à leur patrie, à tout le bien qu'ils pouvaient y faire, aux joies et au bonheur auxquels ils pouvaient légitimement prét ndre, pour se consacrer au salut des Chinois.

---

(1) Tchang Keng n'était que licencié. Aleni, *Vie* (en chinois) *du P. Ricci*, p. 7. (Editeur.)

(2) V. notice nº 124, p. 353.

Ce catalogue du P. Verbiest a été traduit en latin par le P. Couplet et publié à Paris en 1686 (1). Il est intitulé: *Catalogus Patrum Societatis Jesu qui, post obitum Sti Francisci Xaverii, ab anno 1581 ad annum 1681, in imperio Sinarum, Jesu Christi fidem propagarunt.*'' Couplet l'ajouta aussi comme appendice à l'ouvrage du P. Verbiest: *Astronomia Europæa sub imperatore tartaro-sinico K'ang-hi.....in lucem revocata*, in-4°, Dilingae, 1687.

Malgré le mérite de ce catalogue, il est bien incomplet: il ne comprend d'abord que l'espace d'un siècle et, par suite, ne fait pas mention de tous les Jésuites entrés en Chine, de 1681 à la suppression de la Compagnie (1773). Mais, ce qui est plus regrettable, il avait omis, de propos délibéré, les noms de tous les Frères coadjuteurs et, par défaut de renseignements, ceux de plusieurs Pères. De plus, les notices du P. Couplet sont extrêmement brèves, ne renferment guère que des noms et des dates, avec les simples titres des ouvrages chinois composés par nos missionnaires.

Notre but a été de combler ces lacunes, autant qu'il nous a été possible, en ajoutant les noms passés sous silence, en continuant le catalogue jusqu'à la mort du dernier membre de l'ancienne Compagnie, et surtout en donnant sur chacun d'eux une notice biographique et bibliographique aussi complète que les documents nous l'ont permis. Si nos sources avaient été plus abondantes, ce travail serait moins imparfait; mais le lecteur voudra bien ne pas oublier que, à 6.000 lieues de l'Europe, on n'a pas toutes les facilités désirables pour consulter les bibliothèques, et que certains ouvrages rares et précieux nous ont fait défaut. Nous avons cependant eu, d'un autre côté, un avantage inappréciable: celui de pouvoir puiser dans plusieurs manuscrits et ouvrages chinois et dans une grande collection d'inscriptions tombales des anciens Jésuites morts à Pékin, que nous devons à la haute bienveillan-

(1) V. notice nº 114, p. 311.

ce de M. Devéria, premier interprète de la Légation française en Chine. Qu'il en reçoive ici nos plus sincères et nos plus, vifs remerciements (1).—Nous donnerons plus loin la liste des ouvrages que nous avons consultés(2).

Malgré ces secours, nous avons le regret de ne pouvoir enregistrer, pour un certain nombre de missionnaires, que quelques faits et quelques dates. Puisse un autre, plus heureux et plus habile, tirer complètement de l'oubli dans lequel ils ont été laissés par leurs contemporains, ces religieux savants et pieux, dignes de vivre dans la mémoire de ceux qui s'intéressent à la Chine et à l'extension du royaume de Dieu.

* * *

En ce qui concerne les travaux des missionnaires, le lecteur remarquera facilement, dans ces *Notices*, trois périodes bien distinctes.

La première, de 1580 à 1672, un siècle environ, est surtout remarquable par la grande quantité d'ouvrages composés et imprimé en chinois. On devait, dans ces commencements, combattre l'idolâtrie, exposer les vraies doctrines, nourrir la piété, satisfaire la dévotion, instruire les fidèles. Et comme la protection du monarque et des grands était souve rainement utile, il fallait l'obtenir par le moyen des sciences et des arts. De là ce grand nombre de livres de mathématiques, d'astronomie et de physique écrits par les premiers missionnaires, qui égale, s'il ne surpasse, celui des ouvrages consacrés à la religion et à la controverse. C'est alors que vécurent ces saints et savants religieux, les PP. Diaz (*senior* et *junior*), Rho, Aleni, Nicolas Trigault, Vagnoni, Buglio, Gabriel de Magalhaens, Couplet et surtout les PP. Mathieu Ricci, Adam Schall et Ferdinand Verbiest.

---

(1) Gabriel Devéria, 1844-1899; en Chine de 1860 à 1876. Cf. *T'oung-pao*, 1899, pp. 481-487.

(2) V. à la fin du tome II.

La seconde période s'étend depuis 1672 jusqu'au début du règne de Yong-tcheng (1722-1736): elle voit naître et se développer la Mission française à Pékin et dans les provinces. La question des rites chinois s'agite avec une ardeur qui dépasse souvent les bornes; elle ne recevra sa solution définitive que sous Benoît XIV (11 juillet 1742) Ces matières irritantes firent naître une foule d'écrits(1). Ce fut à cette époque que commencèrent à paraître les *Lettres édifiantes et curieuses*, dont les récits, aussi pieux que variés, charment encore et intéressent le lecteur. Les sciences continuèrent à être cultivées. Le P. Régis et ses compagnons dressaient les cartes de l'empire, le P. de Mailla traduisait ses Annnales, les PP. Thomas, Noël, Gerbillon, Parrenin, de Prémare, d'Entrecolles, Kögler etc., se livraient à d'utiles travaux sur le mandchou, le chinois, les mathématiques, l'astronomie. Malgré la persécution, la religion se propagea dans tout l'empire; aussi l'empereur K'ang-hi répétait-il que, à juger de la religion chrétienne par ses maximes et par ses progrès en Chine, il ne doutait pas qu'elle n'y devînt un jour la religion dominante. (Bouvet, *Hist. de l'empereur de Chine*, p. 113.)

La troisième période voit les derniers missionnaires lutter jusqu'au dernier soupir, et au prix des plus héroïques sacrifices, pour conserver la foi dans les chrétientés, dont le nombre décroît de jour en jour. La persécution est presque continuelle et universelle. Ce n'est plus le temps d'écrire ou de composer; il faut courir au plus pressé. Et cependant, à cette époque désastreuse, quels hommes que les Gaubil, les Hallerstein, les Benoist, les Cibot, les Amiot !...

---

(1) On ne s'attend pas, sans doute, à nous voir revenir ici sur cette question et nous avons évité avec soin tout ce qui y a trait. La raison est péremptoire. Le St-Siège a décidé, l'Eglise a parlé et il n'entre dans l'esprit d'aucun missionnaire de conserver le moindre doute, ni dans son cœur d'élever la moindre opposition.

Un seul mot sur une question qui a son importance. Sur 500 Jésuites environ que renferme ce catalogue, on compte plus de 70 Chinois. Nous pourrions citer, en outre, un certain nombre d'autres prêtres chinois non jésuites, formés par les membres de la Compagnie. Cette proportion, ainsi que les mémoires présentés au St-Siège par les PP. Nic. Trigault, Couplet, de Rougemont, Verbiest, les Pères de 1695, cités dans les *Mémoires sur les Missions* par le P. X. Bertrand (pièces justificatives), prouvent jusqu'à l'évidence que la Compagnie, en Chine comme ailleurs, s'est toujours préoccupée de former un clergé indigène.

*
* *

Nous avons tâché de conserver l'orthographe mandarine, telle qu'elle nous a été laissée par les Pères de la Mission française, en remplaçant seulement, au commencement des mots, la syllabe OU par le W anglais. Quant aux documents que nous employons, nous les citons, autant que possible, mot à mot : une de nos préoccupations a été de nous servir de préférence des paroles des divers auteurs, soit dans la biographie, soit dans la bibliographie, malgré le disparate qui pouvait parfois en résulter ; autrement, nous eussions enlevé au récit son cachet de véracité et assumé bien gratuitement la responsabilité d'appréciations que nous ne pouvions toujours contrôler.

Chang-hai, 22 nov. 1875.

LOUIS PFISTER, s. j.

1.

SAINT FRANÇOIS-XAVIER.

方 (1) 濟各 沙勿 *FANG TSI-KO CHA-OU.*

N. 7 avril 1506.—E. 27 sept. 1540 (2).—P. 22 avril 1541.
A. 1552.—M. nuit du 2 au 3 déc. 1552, Sancian.

Nos lecteurs aimeront peut-être à trouver ici rassemblés les principaux textes qui nous décrivent les relations de l'apôtre de l'Extrême Orient avec la Chine. Ils sont empruntés à la superbe publication des Pères espagnols: *Monumenta Xaveriana* (3). Les deux biographies françaises les plus récentes de Saint François-Xavier, celle du P. Cros (4) et celle du P. Brou (5), ont été aussi largement mises à contribution.

C'est pendant son séjour au Japon que Xavier semble avoir conçu la première idée d'évangéliser la Chine. Dans ses discussions avec les Japonais instruits, et spécialement avec les bonzes, il avait été frappé de l'estime dans laquelle ils tenaient la littérature et la philosophie du grand empire voisin, d'où était venue au Japon toute sa civilisation.

"Si votre religion est la seule vraie, comment se fait-il que la Chine l'ait ignorée (6)?" lui avaient plus d'une fois répondu ses adversaires. L'apôtre en vint à se demander si la meilleure manière de convertir le Japon n'était pas de porter l'Évangile en Chine. "La Chine écrivait-il en 1552, est un pays où peut grandement s'étendre la loi de Jésus-Christ; et si le christianisme y est reçu, ce sera un grand point pour la destruction des sectes japonaises (7)." Les renseignements que Xavier avait recueillis sur la Chine et ses habitants leur étaient très favorables: "Les Portugais qui sont là nous disent que c'est le pays de la justice, supérieure à ce qu'on voit dans toute la chrétienté. Les Chinois que j'ai rencontrés au Japon ou ailleurs,

---

(1) 方 est le caractère donné par le catalogue Sica (1892). Le P. Pfister (1875) donne 範 Fan.

(2) Date de la bulle *Regimini,* de Paul III, approuvant la Compagnie de Jésus.

(3) *Monumenta Xaveriana*, Madrid, 1899 seq. Dans la collection *Monumenta historica Societatis Jesu.* (4) Paris, 1900. (5) Paris, 1912, t. II, p. 222. Une 2e édition a paru en 1922. C'est à elle que nous nous référons.

(6) *Monum. Xaveriana,* I, 663. (7) *Monum. Xaveriana*, I, 695. Trad. du P. Brou, *St Fr.-Xavier*, t. II, p. 222.

sont très fins, très industrieux, beaucoup plus que les Japonais, et hommes de travail (1)". D'autres lui avaient vanté l'unité de l'empire chinois sous un monarque qui savait se faire obéir. Que ce souverain se convertisse, ses immenses domaines ne suivraient-ils pas son exemple (2)?

Il est, du reste, à noter, que Xavier, dans son voyage de Malacca au Japon, à bord d'une jonque chinoise, avait fait une dure expérience des défauts des Célestes; le patron et l'équipage de la jonque avaient constamment essayé de se dérober aux obligations de leur contrat, et la vue de leurs puériles superstitions avait été pour Xavier une vraie souffrance (3).

Comme, par ailleurs, l'état des missions fondées aux Indes par Xavier nécessitait sa présence, l'apôtre se résolut à profiter d'un navire portugais qui quittait le Bungo en novembre 1551. En décembre de cette année, il était à Chang-tch'oan 上川 (4), où il devait revenir mourir l'année suivante; là il trouvait le vaisseau portugais *Santa Croce*, qui appartenait à un de ses amis les plus dévoués, Diogo Pereira; il y prit passage jusqu'à Malacca.

Durant la traversée, Xavier fit part à son ami de ses projets sur le Céleste Empire. Le plus sûr moyen d'y pénétrer était l'envoi d'une ambassade du vice-roi des Indes à l'empereur de Chine. Pereira en serait chargé; Xavier en ferait partie, et tenterait d'obtenir la permission de prêcher l'Évangile. Le généreux marchand était digne de recevoir les confidences de l'apôtre; il s'offrit à revenir en Chine l'année suivante, sur le même navire, et à prendre à sa charge tous les frais de l'ambassade. Le vice-roi des Indes, don Alphonse de Noronha, et l'évêque de Goa, don Jean d'Albuquerque, firent bon accueil au projet, et Pereira reçut du vice-roi des patentes en règle d'ambassadeur.

La jalousie du gouverneur de Malacca, don Alvaro de Ataïde, fit échouer tous ces plans. Furieux de voir un simple marchand recueillir l'honneur et les profits d'une ambassade qui s'annonçait brillante, il retint Pereira à Malacca, et n'autorisa le départ de la *Santa Croce* pour la Chine qu'après avoir placé à la tête de l'équipage des gens dont il était sûr. La crainte des censures que Xavier, en qualité de nonce apostolique, fit signifier au gouverneur, n'avait pas été capable d'arrêter Ataïde; il se vengea en faisant insulter le saint par ses gens (5).

Xavier devait renoncer à entrer en Chine à la suite de l'ambassadeur du roi de Portugal; il ne lui restait qu'à tenter de s'y introduire secrètement, et en risquant les pires dangers. Quoi que pussent lui dire à l'encontre ses amis, il se résolut à ce parti. En

---

(1) *Ibid.*, I, 694 seq. Trad. du P. Brou, *St Fr.-Xavier*, t. II, p. 221.
(2) P. Brou, *St Fr.-Xavier*, t. II, p. 222.
(3) *Monum. Xaveriana*, I, 573. Trad. du P. Brou, *St Fr.-Xavier*, t. II, pp. 119 seq. (4) V. ci-dessous, p. 3, n. 1.
(5) P. Brou, *St Fr.-Xavier*, t. II, pp. 325 seq.

août 1552, la *Santa Croce*, sur laquelle il avait pris passage, arrivait au mouillage de Chang-tch'oan (1): plusieurs navires portugais s'y trouvaient déjà; Xavier rencontrait là quelques amis dévoués qui lui firent fête. Exclus de l'empire de Chine, les Portugais ne pouvaient trafiquer avec les indigènes que par une contrebande sur laquelle les mandarins du Koang-tong, qui en profitaient, fermaient les yeux: des jonques chinoises venaient à Chang-tch'oan apporter les produits locaux, et repartaient chargées des marchandises contenues dans les cales des navires européens.

A peine débarqué, Xavier, tout en exerçant un apostolat actif parmi les Portugais, se mit en rapports avec les marchands chinois que le commerce avec les Européens avait attirés, et s'efforça d'en trouver un qui consentît à le jeter sur la côte cantonaise: presque tous déclarèrent franchement qu'ils ne tenaient pas à risquer leurs têtes en introduisant un étranger dans leur patrie. Un seul se montra prêt à tenter l'entreprise; pour 200 cruzados, il consentait à conduire Xavier sur la côte, à le cacher dans sa maison, puis à le déposer devant une porte de Canton. "J'irai immédiatement chez le gouverneur, écrivait Xavier. Je lui dirai que nous sommes venus pour aller voir le roi de Chine. Je lui montrerai la lettre du seigneur évêque (de Goa) adressée au roi, et par laquelle il déclare que Son Altesse m'envoie prêcher la loi de Dieu. Au dire des indigènes, nous courons deux dangers. D'abord il se peut que l'homme qui nous porte, après avoir touché les 200 cruzados, nous abandonne en quelque île déserte, ou nous jette à la mer, par crainte du gouverneur. Ensuite, s'il nous mène à Canton, et que nous paraissions devant le gouverneur, celui-ci nous fera mettre à la torture, ou jeter en prison; car notre démarche est chose inouïe (2)." L'apôtre acceptait joyeusement cette perspective, rappelant la parole du Maître: "Qui aime son âme la perdra; qui la hait en ce monde la sauve pour l'éternité (3)."

Cette lettre était du 22 octobre. La jonque qui l'emporta remmenait le seul compagnon européen que Xavier eût gardé près de lui, le Frère Alvaro Fereira, de trop faible santé pour affronter les labeurs et les périls de l'entreprise; le missionnaire n'avait plus avec lui que deux serviteurs, le Malabar Christophe, et le jeune Chinois Antoine, élève du collège de Goa. Les navires portugais, leurs affaires terminées, quittaient Chang-tch'oan l'un après l'autre; seule la *Santa Croce* y restait à la fin de novembre. A la date fixée, le marchand chinois ne parut pas, et il fallut perdre tout espoir de

---

(1) 上川, *Chang-tch'oan*, "au-dessus du bras de mer". On écrit aussi, à tort, 三洲, *San-tcheou*, "trois îles". L'orthographe San-choan est celle des Portugais; l'orthographe Sancian, dérivée du latin Sancianum, a passé dans les lettres des missionnaires. Cf. Garaix, *La tombe de St François-Xavier*, p. 1.

(2) *Monum. Xaver.*, I, pp. 783, 784. Trad. du P. Brou, *St Fr.-Xavier*, t. II, p. 346. (3) *Joan.*, XII, 25.—*Monum. Xaver.*, I, p. 785.

débarquer sur la côte cantonaise (1). "On dirait qu'alors les espérances qui donnaient au pauvre corps usé une vigueur factice faisant défaut tout d'un coup, l'organisme retomba sur lui-même, à jamais impuissant (2)." François, pris de terribles fièvres, et peut-être d'une pleurésie, manquant de tout, souffrant du froid et de la faim dans la pauvre paillote qu'il occupait, essaya le 22 novembre de chercher asile à bord de la *Santa Croce*: le roulis qui secouait le vaisseau lui étant intolérable, il revint à terre le lendemain; un Portugais plus charitable que les autres le transporta dans sa cabane et le fit saigner; le saint s'évanouit à la suite de l'opération, sans doute maladroitement pratiquée. La fièvre augmentait; le Père était incapable de prendre aucun aliment. Le 24, il eut quelques accès de délire, pendant lesquels il proféra des paroles dans une langue qu'Antoine ne comprenait pas; peut-être le basque, la langue de son enfance (3); d'autres, souvent répétées, furent retenues par son fidèle compagnon: "*Tu autem meorum peccatorum et delictorum miserere. — Jesu, Fili David, miserere mei.*" Le lundi 28 novembre, le saint perdit la parole pendant trois jours, ne reconnaissant personne et ne mangeant rien. Le jeudi 1er décembre, la parole et la connaissance lui revinrent, et Antoine l'entendait répéter: "Très sainte Trinité, Père, Fils, et Saint-Esprit". Le Chinois continue: "Avec ces paroles et d'autres semblables, il de meura jusqu'au vendredi à la nuit. Et un peu avant qu'il ne fît jour, comme il allait baissant, je lui mis un cierge à la main; et le nom de Jésus sur les lèvres, il rendit l'âme. C'était un samedi, avant l'aube, le 3 décembre de l'année 1552 (4)."

A part un ou deux, les Portugais de la *Santa Croce* avaient montré une indifférence affligeante pour la maladie de Xavier. L'apôtre mort, ils ne surent même pas lui faire de dignes funérailles. Un seul d'entre eux vint aider le Chinois Antoine et deux mulâtres à ensevelir le corps; les autres étaient restés à bord du navire "à cause du froid qui était grand."

---

(1) Récit du Chinois Antoine dans P. Cros, *St François-Xavier*, t. II, p. 346.
(2) P. Brou, *St Fr.-Xavier*, t. II, p. 363.
(3) *M. Xaver.*, II, pp. 895 seq.—Cf. P. Cros, *St Fr.-Xavier*, t. II, p. 348 (note).
(4) *M. Xaver.*, l.c. La question de la date de la mort de St François-Xavier a été, on le sait, l'objet d'ardentes discussions. Celle du 2 décembre, insérée au Bréviaire romain, était, on peut le dire, malgré quelques divergences, classique jusqu'à la fin du XIXe siècle. Le R. P. Cros découvrit alors, et publia dans son tome II, un récit du Chinois Antoine, qui lui paraissait authentique, et amenait à la date du 27 novembre pour la mort. Le R. P. Brou admit ses conclusions (1e édit., t. II, p. 442). Elles furent attaquées par les PP. Astrain et Michel. La publication, au tome II des *Monumenta Xaveriana*, d'un texte du Chinois Antoine, plus complet que celui du P. Cros, et semblant offrir de meilleures garanties d'authenticité, a tranché le débat en faveur de la nuit du 2 au 3 décembre (*M. Xaver.*, II, 787-792).

La controverse a été très clairement résumée par le P. Brou dans un article de *Recherches de science religieuse* (mai-septembre 1916, p. 328). L'auteur se rallie à l'opinion qui donne la nuit du 2 au 3 décembre comme celle de la mort de François, et adopte cette opinion dans sa 2e édit., t. II, p. 442.

Au moment de déposer le cercueil dans la fosse, un des mulâtres eut l'idée qu'il serait bon de répandre dans le coffre, au-dessous et au-dessus du corps, quelques sacs de chaux; elle consumerait les chairs, et ne laisserait que le squelette, qu'on pourrait plus facilement rapporter aux Indes. Ainsi fut fait, après quoi le cercueil fut descendu et recouvert de terre.

Deux mois et demi se passèrent; vers le milieu de février, la *Santa Croce* allait reprendre la mer. Le fidèle Antoine vint trouver le capitaine. "Eh! donc, Senhor, lui dit-il, il demeurerait ici le corps du Père Maître François qui, était un saint? — Je sais, Antonio, répondit l'officier, qu'il était ce que vous dites....Mais que voulez-vous que nous fassions? car je ne sais si le corps est tel que nous le puissions emporter. J'enverrai voir, et s'il peut être pris, nous le prendrons." Un Portugais de confiance se rendit immédiatement au lieu de la sépulture, déterra le coffre et l'ouvrit, et trouva le corps du Père tout entier, tel qu'on l'avait enterré, "sans puanteur ni mauvaise odeur autre que celle de la chaux qui se trouvait là". Le saint corps fut apporté, dans son cercueil, à bord de la *Santa Croce*, qui fit voile le 17 février vers les Indes; le 22 mars, elle était en vue de Malacca, et le triomphe commençait pour François (1).

La fosse dans laquelle avait reposé deux mois et demi le corps de l'apôtre devait devenir pour ses frères un lieu de pèlerinage. Dès l'année suivante, le Fr. Pierre de Alcazova, revenant du Japon, s'arrêtait à Chang-tch'oan et allait prier près du "trou dans lequel on avait enseveli le corps" du Père Maître François (2).

En 1565, treize ans après la mort de François, huit Pères jésuites, avec le P. François Perez pour supérieur, s'établissaient à Macao; ils y fondaient une résidence (3) qui devait servir de sanatorium aux missionnaires du Japon; le fidèle Antoine, témoin des dernières heures de François, et qui avait marqué de pierres l'emplacement de la fosse où le corps du saint avait reposé deux mois, résida dans la maison des Pères de Macao pendant les dernières années de sa vie; il est à croire qu'il revint plus d'une fois à Chang-tch'oan, et y conduisit peut-être quelques religieux.

Le fait est qu'en 1639 les Pères de Macao élevèrent sur la tombe du saint la pierre qui existe encore aujourd'hui. Une des inscriptions qui y furent gravées est conçue en ces termes: "*Aqui foi sepultado S. Francisco Xavier da Companhia de Jésus, Apostolo do Oriente.*" "Ici fut enseveli St François-Xavier, de la Compagnie de Jésus, apôtre de l'Orient." Les Pères se considéraient donc comme certains de l'emplacement exact de la tombe.

---

(1) Dans tout cet exposé, je n'ai fait que résumer le récit du Chinois Antoine (*M. Xaver.*, l. c. Trad. du P. Brou, *op. cit* , t. II, pp. 368 seq.). Plus tard, les Portugais qui avaient délaissé Xavier mourant publièrent pour se disculper d'autres récits; ils ne méritent pas la même créance.

(2) P. Cros, *op. cit.*, t. II, p. 362. (3) Ci-dessous, p. 10.

La pierre tombale fut renversée par les indigènes, qui croyaient trouver dessous des trésors. En 1688, le P. Philippe Carossi, s.j., passant à Chang-tch'oan, la fit relever.

En 1698, l'*Amphitrite,* qui amenait en Chine onze missionnaires français, abordait à Chang-tch'oan le 6 octobre, et les Pères faisaient au tombeau du saint, un pèlerinage dont le P. de Prémare a laissé, dans une lettre au P. de la Chaise, le touchant récit (1). L'équipage de l'*Amphitrite,* sauvé par l'intercession de Xavier d'une grave tempête, avait voulu contribuer, par de généreuses aumônes, à l'édification d'une chapelle sur le saint tombeau.

En 1700, les PP. Turcotti et Laureati fondaient à Chang-tch'oan, avec la permission du vice-roi de Canton, une résidence, à une lieue de la sépulture, et élevaient un édicule au-dessus de celle-ci; la chapelle en pierre, formait un carré de 3m. 54 de côté; elle était surmontée d'une croix (2).

En 1701, l'*Amphitrite,* amenant de nouveaux missionnaires français, reparaissait à Chang-tch'oan, et le P. de Chavagnac dans une lettre du 30 décembre 1701, nous a décrit la piété de l'équipage français envers l'apôtre des Indes, qui venait une seconde fois de sauver l'*Amphitrite* du naufrage. " D'abord, après avoir fait une décharge de canon, l'on entonna solennellement les litanies de ce grand saint. On continua ensuite, pendant plus de quinze jours que nous fûmes arrêtés là, à honorer en diverses façons l'apôtre des Indes. Nous allions presque tous les jours dire la messe sur son tombeau, et tout l'équipage y fit ses dévotions, avec une piété qui nous donna beaucoup de joie et de consolation (3). "

Sans doute les Pères de Macao firent d'autres pèlerinages à Chang-tch'oan, pendant ce début du dix-huitième siècle, où la faveur de K'ang-hi leur rendait faciles les courses apostoliques; aucune trace ne nous est restée de ces voyages. Les persécutions qui marquèrent si tristement tes trois derniers quarts du dix-huitième siècle durent en rendre la continuation impossible.

En 1813, un peu de paix étant revenue, l'évêque de Macao, Monseigneur Francisco Chacim, put faire un pèlerinage au tombeau, en compagnie de nombreux notables de la colonie portugaise; il en fit rédiger le récit par son secrétaire (4); la pierre érigée en 1639 subsistait encore, mais la chapelle était en ruines.

En 1862, les Jésuites rentrent à Macao, dont ils avaient été expulsés par ordre de Pombal en 1759. Deux ans après, le R. P. Rondina, supérieur, conduisait à Chang-tch'oan un pèlerinage de plus de cent personnes (5). Dès lors, les catholiques de Hong-kong, Canton, et Macao, aimèrent à venir prier à Chang-tch'oan.

---

(1) Canton, 1699. *Lettres édifiantes et curieuses,* t. III, pp. 13 seq.
(2) Lettre du P. Castner, l'architecte, au R. P. Thyrse Gonzalez, général. Dans le *Weltbott*, n° 309. (3) *Lettres édifiantes*, t. III, pp. 51 seq.
(4) Cité par le P. Garaix, *A Sancian*, pp. 16 seq.
(5) Récit envoyé aux *Etudes* de Paris, et publié par elles en 1866, t. XI, p. 549.

Le plus zélé promoteur du culte de l'apôtre des Indes au lieu témoin de ses dernières souffrances fut Monseigneur Guillemin, des Missions-Étrangères, préfet apostolique du Koang-tong, dont relevait Chang-tch'oan. Par ses soins, et grâce à l'appui que lui prêta le comte de Lallemand, ministre de France à Pékin, les difficultés qui s'opposaient à la construction d'une église (mauvais vouloir des autorités chinoises, pénible transport des matériaux, gêne pécuniaire) furent surmontées; deux chapelles s'élevèrent dans l'île, l'une au-dessus de la tombe de St François-Xavier, l'autre entre deux villages, qui devait servir d'église à la mission. La bénédiction de la chapelle de la tombe eut lieu le 25 avril 1869, en présence du chancelier du consulat de France à Canton, de missionnaires français, italiens, portugais, et de pèlerins venus de Canton, Hong-kong et Macao. La chapelle, de 20 mètres de long sur 10 de large, avec un clocher de 23 à 24 mètres de haut, est de style gothique. Une belle cloche, offerte par l'impératrice Eugénie, toujours si généreuse pour les missions, réjouit les pèlerins de ses sons joyeux (1). Plus tard une grande croix de granit, et une belle statue de bronze de l'apôtre des Indes, s'élevèrent sur deux sommets de l'île.

En 1884, les deux chapelles de Chang-tch'oan furent odieusement saccagées et pillées lors de la rupture entre la France et la Chine. Jusqu'en 1904, l'apostolat végéta dans l'île; aucun prêtre n'y résidait.

Alors le P. E. Thomas, des Missions-Étrangères, fut envoyé par Monseigneur Mérel pour reprendre possession du poste. L'église paroissiale et la chapelle du tombeau furent réparées; les catéchumènes commencèrent à affluer (2).

Un événement récent a rendu plus actif le mouvement des conversions. En 1910 et 1911, des brigands venus de Canton envahirent l'île à plusieurs reprises et saccagèrent les villages. Les notables, à bout d'expédients, vinrent supplier le missionnaire catholique, auquel ils avaient jusque-là fait une opposition acharnée, de venir à leur aide. Monseigneur Mérel, sur la demande du P. Thomas, obtint du gouverneur de Canton l'envoi à Chang-tch'oan de deux canonnières chargées de soldats, qui eurent vite fait de remettre l'ordre.

Les brigands massacrés ou en fuite, la population ne se montra pas ingrate envers celui qui seul avait pu la sauver de la ruine. Des milliers de catéchumènes se présentèrent; plusieurs centaines de baptisés sont déjà groupés autour des sanctuaires (3), et l'on peut prévoir le jour où l'île sanctifiée par la mort de Xavier sera une terre chrétienne.

---

(1) Lettres de Monseigneur Guillemin et du P. Osouf dans les *Annales de la propagation de la foi*, septembre et novembre 1869, pp. 397, 411.

(2) Sur tous ces faits, je me suis contenté de résumer l'ouvrage cité plus haut du R. P. Garaix. (3) Lettres du P. E. Thomas dans *Relations de Chine*, avril 1914, pp. 359 seq.

2.

LE P. MELCHIOR NUNEZ BARRETO.

N. 1520.—E. 11 mars 1543.—P. 1557.
M. 10 août 1571, Goa.

Le premier missionnaire qui aborda en Chine après la mort de l'apôtre des Indes, fut le Frère Pierre d'Alcazova, qui passait à Chang-tch'oan en 1553, en revenant du Japon, et y visitait "la fosse où l'on enterra le corps" (1).

Il faut toutefois reconnaître que l'intention du Fr. d'Alcazova n'était pas de pénétrer en Chine et d'y demeurer. Il n'en est pas de même du P. Barreto.

Le P. Melchior Nunez Barreto, envoyé aux Indes en 1551, succéda au P. Gaspard Barzée comme provincial des Indes et du Japon. Se rendant, en 1555, dans ce dernier royaume, il demeura deux mois à Canton, pour négocier la rançon de trois Portugais et de trois autres chrétiens détenus en prison. Malgré tous ses efforts, il ne put rien obtenir des mandarins, ni baptiser un seul Chinois. Il eut une dispute publique avec un lettré de grande réputation qui, réduit au silence, et rendu furieux par sa défaite, lui cracha au visage.

Le P. Barreto était né à Porto en 1520; il fut le premier des étudiants de Coïmbre qui entra dans la Compagnie, le 11 mars 1543; il fit sa profession en 1557, et mourut à Goa le 10 août 1571.

En quittant Canton, il y avait laissé Étienne Goez pour apprendre la langue chinoise, mais ce Frère se livra à cette étude avec une telle ardeur qu'il en perdit la santé, et que, au bout de 6 mois, il fut obligé de retourner à Goa (2).

Dans les *Epistolæ indicæ et japonicæ* (3), il y a 4 lettres du P. Barreto. La 1ère (pp. 86 seq.), à St Ignace, 1554. Il y raconte la mort de St François-Xavier et les travaux de la Cie au Japon... La 2e (pp. 129 seq.), "*ex chinensi portu Machuon*... (Macao), 23 nov. 1555", adressée à ses frères des Indes, parle de ses voyages de Malacca à Singapour, et de Singapour à Chang-tch'oan, où il célébra la messe sur le tombeau de St François-Xavier. Il fait la description de la Chine, en particulier de la ville de Canton, des usages, des mœurs, du gouvernement etc. Il montre la difficulté qu'offre la conversion des

(1) Arias Blondini, s. j., lettre de Goa, 24 déc. 1554 (Faivre, *Lettres sur les missions du Japon*, p. 46).

(2) de Souza, *Oriente Conquist.*, t. I, p. 700.—Bartoli, *Cina*, p. 149.—Franco, *Annus gloriosus*, pp. 458, 719.

(3) Louvain, 1570.

Chinois, et le moyen de réussir; enfin il annonce son départ pour le Japon... Dans la 3e (pp. 154 seq.), de Cochin, 8 janv. 1558, aux membres de la Compagnie, il décrit l'île de Lampacum et la cité voisine de Canton, puis il donne des détails sur le Japon. La 4e (pp. 261 seq.), aussi de Cochin, 31 déc. 1561, n'est qu'un extrait: il se propose d'aller en Chine avec une ambassade portugaise (1).

On a encore de lui plusieurs autres lettres (2), mais j'ignore si elles contiennent quelque chose de relatif à la Mission de Chine. Celle de Goa, 13 janvier 1558, au P. Général, renferme: "*Informação de Chine a Japao para receber a Fé*" (3).

3.

LE P. FRANÇOIS PEREZ.

A. 1565.

Moins de six ans après le passage du P. Barreto, le roi, don Sébastien, suivant les dernières volontés de son père Jean III, ordonna au nouveau vice-roi des Indes, don François Coutinho de Redondo, d'envoyer une ambassade à la cour de Pékin. A la tête de celle-ci il mettrait Jacques Pereira, cet ami fidèle de St François-Xavier. Jacques devait être accompagné de quelques Pères Jésuites. Il partit de Goa pour Canton au mois d'avril 1562, avec les PP. François Perez et Emmanuel Texeira, et le Fr. André Pinto (un ancien manuscrit nomme, à la place de ce dernier, le P. Balthazar Gago). Le 26 juillet 1563 ils arrivaient à Macao. Le caractère soupçonneux des Chinois fit échouer la tentative, et pendant les deux années qu'elle dura, tous les efforts des Pères pour prendre pied à la Chine n'aboutirent qu'à un échec complet.

On a une lettre du P. Texeira, de Canton, 1564, imprimée dans les *Cartas que os Padres...*, Coïmbre, 1570, p. 377.

L'année suivante, le P. Perez fit un nouvel essai; le 21 novembre 1565, il arrivait à Canton; là il présentait aux mandarins deux mémoires écrits en chinois et en portugais, où il expliquait ce qu'il était, sa profession, les motifs qui l'avaient amené, et son désir de s'établir en

---

(1) Sur le P. Nunez Barreto, cf. le P. Tacchi Venturi dans Ricci, *Opere*, t. I, p. 105, note 2. (2) Cf. Sommervogel, *Bibliothèque*, t. V, col. 1841 seq. (3) Venise, in-8°, 1559.

Chine. Ils refusèrent d'acquiescer à ses demandes, prétextant la coutume inviolable des Chinois de ne recevoir aucun étranger dans leur pays. (de Souza, *Oriente,* t. II, p. 371. — Bartoli, *Cina,* p. 150. — Colombel, *Histoire de la mission du Kiang-nan,* t. I, pp. 15 seq. — Montalto, *Historic Macao,* p. 30.)

Ce fut en 1565 que le P. Perez fonda la résidence de Macao (Ljungstedt, *An historical...,* p. 171. — Montalto, *Historic Macao,* p. 30), en bâtissant une petite maison. La résidence fut bientôt changée en collège. Voici comment en parle le P. Cardim, dans sa *Relation du Japon* (1645), traduite en français, p. 9: "Le collège de la Compagnie à Macao, est bâti en un lieu élevé, et nourrit ordinairement 60 personnes. Il est érigé en Université. Toutes les sciences s'y enseignent dès la grammaire jusqu'à la sacrée théologie inclusivement, et on y confère le degré de Docteur à ceux qui en sont capables. Notre église, bâtie en 1602, est fort belle et bien capable, ayant entr'autres embellissements, des statues en bronze de nos Saints en sa façade, et de plus les statues de la Vierge des Vierges et des Apôtres St Pierre et St Paul. Nos Pères ont fait bâtir une église séparée du collège, sous la protection de N.-Dame, pour les Chinois, où l'on baptise ceux qui se convertissent, et nos Pères y prêchent en langue chinoise... près de laquelle il y une maison de catéchumènes, et deux séminaires, l'un d'enfants portugais, l'autre de japonais."

A l'expulsion de la Compagnie des domaines du roi de Portugal en 1759, l'église et le collège devinrent la propriété du Sénat de Macao. Le collège fut converti en caserne. L'église fut dévorée par un incendie le 26 janv. 1835. La feu commença à 6 h. du soir et se propagea avec une telle rapidité que, à 8 h. 1/4, ce superbe édifice était entièrement consumé. La façade seule de l'église fut épargnée. (*Annuaes maritimos e coloniues,* nº 10, 1843; cf. Marques, *Ephemerides,* pp. 9 seq. — H. Cordier, *L'arrivée des Portugais en Chine,* dans *T'oung-pao,* t. XXII (1911), pp. 483 seq.)

4.

LES PP. JEAN-BAPTISTE RIBEYRA ET PIERRE-BONAV. RIERA.

En 1568, les PP. J.-Bapt. Ribeyra et Pierre-Bonaventure Riera arrivèrent à Macao (1). Le P. Général Jacques Laynez leur avait recommandé expressément de faire toutes les diligences possibles pour entrer en Chine. Ils demandèrent d'abord aux magistrats de Canton la permission de se rendre dans cette ville. Se voyant repoussé par un refus formel, le P. Ribeyra, qui était d'une humeur inquiète, résolut d'y aller secrètement, à l'insu et contre l'aveu des supérieurs. Il s'aboucha donc avec le patron d'une barque chinoise qui le déposerait pendant la nuit à Canton, d'où il espérait, à la faveur d'un déguisement, pénétrer dans l'intérieur. Mais il fut déçu dans son espoir par la fourberie de son batelier, qui, au lieu de le conduire à Nan-ngan 南安, comme il s'y était engagé, le ramena à Macao (de Souza, *Do Oriente*, t. II, p. 413).

(1) Cette ville ne faisait alors que de naître. Ce fut en 1554 que les Portugais abordèrent, pour la première fois, à Macao, afin d'y faire sécher, sur la plage, les objets de leur commerce mouillés par une tempête. Auparavant, ils opéraient leurs transactions à Chang-tch'oan, à Tamao ou à Lampaçao. Ils y bâtirent donc quelques cabanes en joncs, et bientôt après, des marchands construisirent des maisons en briques, en bois et en pierre. Mais leur état était toujours très précaire. En 1557, quelques Chinois, s'étant soulevés, se fortifièrent à Macao, et infestèrent toute la contrée de Canton, "brûlans et ruinans par leurs brigandages et leurs courses, non seulement la campagne, ains encore les villages et les bourgs. Les magistrats de cette province ne pouvaient nullement réprimer ces mutins, tellement qu'ils eurent recours aux Portugais qui demeuraient à San-cian, croians qu'eux seuls en pourraient venir facilement à bout. Et ils ne se trompèrent pas. Car les mêmes Portugais, aians imploré l'assistance de Dieu, par les mérites de leur glorieux Patron et Protecteur, St François-Xavier, n'étant que 400, ils dissipèrent et deffirent ces mutinés, d'où les Chinois, s'en voulans montrer reconnaissans, leur permirent de s'arrêter et de s'habituer à Macao, à condition néanmoins qu'ils n'y bâtiraient point de ville murée, et qu'ils n'y tiendraient aucune artillerie" (Cardim, *Relation du Japon*, p. 6).

Le 10 avril 1586, la ville reçut officiellement le nom de "Cité du Nom de Dieu en Chine", avec de nombreux privilèges (Marques, *Ephémérid.*, p. 34).

En 1583, le vice-roi des Indes, don Édouard de Menezes, y avait établi un Sénat, "leal Senado", qui fut confirmé et approuvé en 1591 par Philippe II, roi d'Espagne et de Portugal (Man. de Campo Sampayo, *Os Chins de Macao*, p. 56).

Cf. Montalto de Jesus, *Historic Macao*, pp. 18 seq. — H. Cordier, *Arrivée des Portugais en Chine*, *T'oung-pao*, t. XXII (1911), pp. 540 seq.

5.

Mgr MELCHIOR CARNEIRO.

E. 25 avril 1543.—A. 1576.—M. 19 août 1583, Macao.

En 1567, ce Père fut désigné par St Pie V pour être le premier évêque du Japon et de la Chine. Né à Coïmbre, entré dans la Compagnie le 25 avril 1543, il avait été nommé, en 1551, premier recteur du collège d'Evora. Créé évêque de Nicée en 1555, avec future succession du patriarche d'Éthiopie, il n'avait pu se rendre dans sa mission, et s'était retiré à Goa: c'est là que vint le trouver le bref de St Pie V. Il partit aussitôt, 1567, pour Macao, afin de prendre le gouvernement de son immense diocèse.

En 1576, il se rendit à Canton, pour défendre et soutenir la foi d'un jeune bonze qu'il avait converti et baptisé, et qui était réclamé par ses compatriotes. Le néophyte eut l'honneur, en cette occasion, d'être battu et de souffrir les chaînes et la prison pour Jésus-Christ. L'évêque lui-même, malgré un sauf-conduit, eût subi les mêmes traitements, si les Portugais qui l'accompagnaient ne l'eussent fait sortir du tribunal. Il ne voulut pas néanmoins abandonner son néophyte, et fit si bien qu'un mandarin supérieur le rendit à la liberté.

Il se retira ensuite dans le silence de la vie religieuse (1), et mourut le 19 août 1583, dans la cité chinoise de Macao, où il avait fondé deux hôpitaux, l'un pour les païens, l'autre pour les chrétiens, et la maison de la Miséricorde. Son corps fut depuis enseveli dans l'église St-Paul, où on lui éleva un superbe mausolée (de Souza, *Do Oriente*, t. II, p. 479.—Nieremberg, *Claros varones*, t. III, pp. 690 seq.).

On a de Mgr Carneiro deux lettres, l'une de Mozambique, 1555, l'autre de Goa, 24 déc. 1557, qui n'ont aucun rapport avec la Chine; puis *Carta escrito do Macone* (Macao) *a 20 de novembre de 1562 ao P. Geral,* dans laquelle il parle de ses espérances d'ouvrir une mission en Chine. Dans les *Lettere dell'India orientale,* in-8°, Venezia, Ferrari, 1580, et les *Lettere del Giapone,* Roma, 1578 (cf. Sommervogel, *Bibliothèque*, t. II, col. 757 seq.).

---

(1) Le P. Carneiro avait obtenu bien auparavant de renoncer à son siège. car en 1569, don Léonard de Sax, de l'ordre du Christ, était nommé pour lui succéder. J'ignore quand ce prélat arriva à Macao; il y était certainement en 1582. Il fut pris par des pirates malais, près d'Achem, dans un voyage de Goa à Macao en 1597. Le diocèse fut divisé: le diocèse du Japon fut confié au P. Sébastien de Moraes, s.j, et celui de la Chine, en 1605, au P. don Jean de Predade, de l'ordre des Frères Prêcheurs (de Souza, *Do Oriente,* t. II, p. 590.—H. Cordier, *Arrivée des Portugais*, l.c.).

6.

LE PÈRE ALEX. VALIGNANI.

范 禮安 立山 *FAN LI-NGAN LI-CHAN.*

N. 20 déc. 1538 (1).—E. 29 mai 1566.—P. 8 sept. 1573.—M. 20 janvier 1606, Macao.

Alegambe, *Bibliotheca.*—Bartoli, *Cina*, p. 153.—Boero, *Ménol.*, 20 janvier.—Drews, *Fasti*, 20 janv.—Orlandini, *Historia.*—Nadasi, *Annus*, 20 janv.—Nieremberg, *Varones*, t. IV, pp. 481 seq.—Trigault, *Expédition*, pp. 240, 881 seq.— Semedo, *Histoire*, p. 250.—Ricci, *Opere*, cf. Index, t. II, p. 568.

Le P. Alexandre Valignani naquit à Chieti, dans le royaume de Naples, d'une illustre famille. Il n'avait pas encore 19 ans lorsqu'il fut reçu docteur en droit à l'Université de Padoue, et attaché, comme auditeur, à la personne du cardinal Altemps. Se trouvant à Rome en 1566, il obéit à la voix de Dieu qui l'appelait à la vie religieuse, fut reçu dans la Compagnie par St François de Borgia, et entra au noviciat de St-André le 29 mai de la même année. Après ses deux ans de probation et ses études théologiques, il devint ministre du noviciat et, après avoir été ordonné prêtre, maître des novices.

Le P. Éverard Mercurian, voyant sa grande capacité, lui fit faire presqu'aussitôt sa profession des quatre vœux, et le choisit pour visiteur et vicaire général dans tout l'Orient. Le P. Alex. Valignani partit de Lisbonne pour les Indes en 1574 avec 38 compagnons. Après avoir accompli sa mission, il passa (1578) par Macao, où il s'arrêta dix mois avant de se rendre au Japon (Nieremberg, *Varones*, t. IV, pp. 480 seq.).

Là, il se sentit extraordinairement touché de voir ces Chinois, peuple si fameux, encore assis dans l'ombre de la mort. La difficulté de pénétrer dans une région ennemie de tous les étrangers, ne le rebuta pas. Ses premières tentatives n'eurent pas de succès, mais il ne perdit pas courage. "On m'a raconté, ajoute le P. de Semedo, que le P. Valignani, étant à une fenêtre du collège de Macao, qui regarde la terre ferme, ce vénérable vieillard criait à haute voix, et du plus profond de son cœur: "Ah! rocher! rocher! quand t'ouvriras-tu?" (Semedo, *Histoire*, p. 253).

Mais avant de commencer son entreprise, Valignani comprit qu'il fallait préparer les ouvriers. Une connaissance approfondie de

(1) B. Février 1539.

la langue chinoise lui parut la première condition qu'ils devaient remplir. Il écrivit donc au P. Vincent Ruiz, provincial des Indes, d'envoyer au moins un homme capable de s'appliquer à ce travail, et, avant de quitter Macao, il laissa par écrit des instructions pour diriger les futurs missionnaires dans ces premières études.

Le P. Bernardin de Ferraris fut le premier désigné, mais il ne put arriver à Cochin assez à temps pour s'embarquer, et on lui substitua le P. Michel Ruggieri, qui fut bientôt suivi par les PP. Mathieu Ricci et François Pasio. Quant au P. Valignani, il était parti pour le Japon, où il devait opérer de grandes choses pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il baptisa le roi d'Arima et plusieurs princes et princesses, fit décider l'ambassade solennelle de trois rois chrétiens au Souverain Pontife, et fonda des collèges et des séminaires (Trigault, *op. cit.*, p. 881).

Après trois voyages différents dans ces royaumes, après trente-deux ans de courses incessantes dans toutes les mers des Indes et de la Chine, ce grand homme revenait à Macao, pour gagner ensuite la nouvelle mission, quand il mourut, le 20 janvier 1606. Les plus illustres ouvriers de son temps le comparaient à St François-Xavier; et don Teutonio de Bragance, archevêque d'Evora, lui donnait le titre de: "l'apôtre de l'Orient".

Nous avons du P. Valignani:

1. *Litteræ de statu Japoniæ et Chinæ ab anno* 1580 *ad an.* 1599, dans la collection d'Evora, *Cartas...*, 1598.

2. *Commentarii ad Japonios, et ad cæteras Indiæ nationes christianæ fidei mysteriis imbuendas,* dans la *Bibliothèque* de Possevin, t. I, liv. 10 et 11.

3. Le P. du Jarric (*Histoire,* t. II, c. 17), lui attribue un ouvrage: "*De Chinensium admirandis*". Il se trouve, en effet, dans le livre: *De rebus japonicis, indicis, et peruanis* a J. Hugo, s.j., in-8°, Anterpiæ, 1605, pp. 883-900, sous le titre de "*Admiranda regni sinensis*". L'auteur pense qu'il fut composé par le P. Valignani. C'est la description physique, politique et morale de l'Empire Chinois. A part quelques exagérations dans les éloges, on est étonné d'y rencontrer, dans les détails, une exactitude telle que, de nos jours encore, sur un grand nombre de points, on pourrait reproduire intégralement ce que l'auteur écrivait il y a trois siècles. Réimprimé dans les *Monumenta Xaveriana*, tome, I, pp. 158 seq. (cf. Tacchi Venturi, *Opere* de Ricci, t. II, p. 417, note 2).

A la page 911 du même recueil du P. Hugo, il y a une autre lettre du P. Valignani, de Cochin, 17 janv. 1586, adressée au P. Général Aquaviva, sur les premiers progrès de la religion en Chine, et sur les espérances qu'ils faisaient naître.

4. On trouve encore quelques lettres du P. Valignani dans l'ouvrage de L. Federigo Valignani: *Rime per Carolo VII Borbone,* in-8°, Napoli, 1751 (Cf. Sommervogel, *Bibliothèque*, t. VIII, col. 403 seq.).

7.

LE P. MICHEL RUGGIERI.

羅. 明堅　復初　*LO MING-KIEN FOU-TCH'OU.*

N. 1543.—E. 28 oct. 1572.—A. 1580 (1).—M. 11 mai 1607, Salerne.

Alegambe, *Bibliotheca,* 616.—Bartoli, *Cina,* pp. 153, 222.—Couplet, *Catal.,* 3.—Drews, *Fasti,* 11 mai.—Colin, *Histoire,* pp. 171, 177.—Huc, *Le christianisme,* II, c. 2.—du Jarric, *Histoire.*—Jouvancy, *Historia,* p. 846.—Henrion, *Hist. générale,* t. II, p. 36.—Nadasi, *Annus,* 11 mai.—Nieremberg, *Claros,* t. IV.—Patrignani, *Ménol.,* 11 mai.—Semedo, *Histoire,* p. 251.—Trigault, *Expédition,* pp. 243 seq.—Martini, *Brevis relatio,* p. 8.—Ricci, *Opere,* t. II.

Le Père naquit à Spinazzola, diocèse de Venosa, dans le royaume de Naples. Il était docteur en l'un et l'autre droit, et occupait à la cour un emploi honorable, quand il renonça à ce poste pour entrer au noviciat à l'âge de 29 ans. Se sentant appelé aux missions, il obtint du P. Éverard Mercurian la permission de partir pour les Indes, avant d'avoir terminé son cours de théologie. Il s'embarqua à Lisbonne en 1578, avec les PP. Rodolphe Aquaviva, François Pasio, Mathieu Ricci et Nicolas Spinola. Arrivé à Goa, il fut envoyé par le P. Provincial, Vincent Ruiz, à la côte de la Pêcherie, et il y travaillait avec zèle à la conversion des infidèles, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre à Cochin, et de partir pour Macao. (Franco, *Synopsis Annalium,* p. 116.—Nieremberg, *Claros varones,* t. IV, pp. 334 seq.)

Au moment où il y arrivait, en juillet 1579, le P. Valignani venait d'en partir. Il lut les instructions que ce Père avait laissées aux futurs missionnaires, bien résolu de les suivre à la lettre; mais il avouait plus tard qu'après en avoir pris connaissance, il fut saisi d'épouvante, et qu'il se serait découragé, s'il ne s'était rappelé aussitôt le devoir de l'obéissance. Rien dès lors ne put l'arrêter dans son dessein: ni les remontrances, ni les plaisanteries de ses connaissances et de ses amis, qui semblaient lui reprocher de perdre un temps si précieux, dans une entreprise dont il ne pourrait jamais venir à bout. Un seul homme, le Père Gomez (2), soutenait

(1) S. 1581. (2) Le P. Gomez était espagnol, né à Antequerra vers 1534. Il entra dans la Compagnie en Portugal en 1553, enseigna 8 ans la philosophie, puis la théologie, et exerça le saint ministère à l'île Terceyre. Il fut ensuite envoyé au Japon, mais il fut retenu quelque temps à Macao. Plus tard il exerça les fonctions de vice-provincial du Japon pendant 9 ans il mourut dans ce pays le 1er février 1600. Il laissa quelques écrits sur la Chine. (Alegambe, *Bibliotheca*, p. 673.)

sa constance au milieu de ces épreuves. (Lettre au T. R. P. Mercurian, Général, 8 nov. 1580, dans Ricci, *Opere,* t. II, pp. 397 seq.)

"Il rencontra encore une autre difficulté. Les supérieurs du collège de Macao, persuadés qu'il n'arriverait jamais à parler et à écrire facilement le chinois, ne se faisaient aucun scrupule de le détourner de ses études, pour l'appliquer aux fonctions du ministère. Mais le P. Valignani, l'ayant appris, se hâta d'écrire aux supérieurs pour leur défendre de le distraire à l'avenir du travail auquel il l'avait appliqué." (Ste-Foi, *Vie du P. Mathieu Ricci,* p. 266).

Le permier maître du P. Ruggieri fut un peintre chinois, qui se servait de son pinceau pour mieux faire comprendre à son élève le sens et la force des caractères si singuliers de sa langue. Dès qu'il crut en avoir une notion suffisante, il songea à pénétrer dans l'intérieur de la Chine: il sentait la nécessité de se mettre en rapport avec les mandarins. (Trigault, *Expédition,* pp. 234 seq. — Ricci, *Opere,* t. I, pp. 109 seq.)

Tous les ans, à deux époques fixes, les Portugais avaient l'autorisation de se rendre dans les faubourgs de Canton pour y faire le trafic: au soleil couché ils étaient obligés de rentrer sur leurs navires, et d'évacuer le sol du Céleste Empire. Le P. Ruggieri profita de cette circonstance pour nouer connaissance avec quelques mandarins, et pour demander la permission de rester à terre, parce que, disait-il dans sa supplique, étant prêtre, il ne pourrait satisfaire à l'obligation qu'il avait d'offrir chaque jour à Dieu le véritable sacrifice, s'il était contraint de suivre les Portugais dans toutes leurs marches.

La supplique parut juste, et sa requête fut bien accueillie (1580). Bien plus, les mandarins, flattés de voir un Européen s'appliquer à l'étude de leur langue, lui offrirent un logement dans le palais destiné aux membres de l'ambassade que le roi de Siam envoyait tous les ans à Pékin. Cette bienveillance des autorités frappa les Chinois, surtout ceux de Macao, et plusieurs témoignèrent le désir d'embrasser la religion chrétienne. Un catéchuménat fut établi, et le P. Ruggieri, quand il était à Macao, prodiguait tous ses soins à cette maison naissante. (Trigault, *Expédition,* pp. 237 seq. — Ricci, *Opere,* t. I, pp. 110 seq.).

Cependant le vice-roi des deux Koang (Koang-tong 廣東, Koang-si 廣西), homme rusé et avare, envoya à Macao, à l'évêque et au gouverneur, l'ordre de se présenter devant lui à Tchao-k'ing 肇慶, comme chefs des marchands européens. C'était une humiliation pour les Portugais, mais que faire? Macao ne faisait que de naître: résister était dangereux pour l'avenir de cet établissement. On prit un moyen terme: le P. Ruggieri fut chargé de représenter l'évêque, et un riche marchand remplaça le gouverneur, et on leur remit des présents précieux pour assouvir la cupidité du vice-roi. Cette ambassade de nouvelle sorte fut reçue à Tchao-k'ing avec le plus grand appareil, et le gouverneur de la province, à la vue de ces dons si

curieux, ne put cacher sa satisfaction ; il promit même au P. Ruggieri de lui accorder une résidence à l'intérieur. (Trigault, *Expédition*, pp. 246 seq. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 112 seq.) (1)

Le P. Ricci, qui était récemment arrivé à Macao, avait apporté avec lui une horloge sonnante. Le vice-roi *Tsing-tsai* (Tch'en 陳), l'ayant appris, brûla de l'envie de posséder cette merveilleuse machine qui marquait si exactement les heures. Il écrivit à Macao au P. Ruggieri, l'invitant à venir le trouver à Tchao-k'ing avec l'horloge tant désirée. Le 18 déc. 1582, le Père s'embarqua avec le P. Pasio, un Frère et quelques jeunes Chinois. Arrivés à Tchao-k'ing le 27 déc., ils obtinrent la faculté de demeurer au faubourg de l'Est, dans un temple bouddhique. Ce fut la première résidence de la Compagnie sur le continent chinois. (Trigault, *Expédition*, pp. 237 seq.)

Sur ces entrefaites le vice-roi fut destitué, et les deux Pères, établis à Tchao-k'ing, furent contraints de retourner à Macao. Le P. Pasio, désespérant de rentrer en Chine, s'embarqua pour le Japon, d'après les ordres du P. Visiteur. D'autre part, après deux nouveaux essais infructueux tentés par les PP. Ruggieri et Ricci, le vice-roi Kouo 郭 leur donnait la permission de revenir à Tchao-k'ing, et d'y construire une maison et une église. Ils se hâtèrent de profiter de la bienveillance de ce nouveau vice-roi, et se remirent en route, le cœur plein de joie et d'espérances, en septembre 1583. (Trigault, *Expédition*, p. 25. — Bartoli, *Cina*, p. 172.)

A Tchao-k'ing, les Pères retrouvèrent un autel que le P. Ruggieri, dans un voyage précédent, avait laissé chez un bachelier, nommé "Kiu Ni-ko" 朱 倪 姑 (2), qui avait commencé à étudier la religion et à réciter les prières; celui-ci en avait pris soin. Il avait dressé cet autel dans une salle ornée avec élégance, et au-dessus il avait écrit en grands caractères : "天 主 *T'ien-tchou*, Seigneur du Ciel". Tous les jours il venait se prosterner devant lui, adressant quelques prières à ce Dieu inconnu. (Trigault, *Expédition*, p. 266.—Ricci, *Opere*, t. I, pp. 27 seq.)

---

(1) Pendant que le P. Ruggieri était à Tchao-k'ing, le conseil royal des îles Philippines et le Gouverneur, don Gonzalve Rouquillo de Penalosa, envoyèrent à Macao, en 1582, le P. Alphonse Sanchez, pour annoncer la réunion des couronnes d'Espagne et de Portugal sur la tête de Philippe II (1580) ; le Père disposa si bien les esprits que le Gouverneur, don Juan d'Almeyda, les Regidors et l'Évêque, don Léonard de Sax, reconnurent le nouveau monarque et lui prêtèrent obéissance. Ce fut alors que le P. Sanchez prit occasion d'aller à Canton, afin d'obtenir des Chinois, pour les îles Philippines, la liberté d'y faire le commerce. Il s'y aboucha avec le P. Ruggieri ; mais le vice-roi ayant refusé d'une manière péremptoire de recevoir les ambassadeurs espagnols, le P. Sanchez retourna à Manille, puis en Espagne, où il mourut à Alcala, le 27 mai 1593. Il était né en 1541, à Mondejartra, et entré au noviciat en 1563. "*Multa de Sinis*, dit le P. Sotwel, *Romæ verbo scriptisque reliquit, ex quo Possevinus sua locupletavit, sicut ipse testatur in Bibliotheca*, l. 9, c. 8." La Bibliothèque de Madrid cite de lui un manuscrit : *Relacion de las cosas particulares de la China*, p. 192. (Alegambe, *Bibliotheca*, p. 41. – Colin, *Histor.*, pp. 171 seq.)

(2) Le P. Colombel (t. I, p. 32) suggère ces caractères avec doute.

Malgré ses bonnes dispositions, il ne fut pas le premier qui reçut la grâce du baptême. Un jour les missionnaires rencontrèrent, le long des remparts, un homme couché à terre, vêtu de haillons, et en proie aux plus grandes souffrances. Le P. Ruggieri, tout ému, s'approche de lui et lui adresse des paroles de tendre compassion. A un langage si nouveau et si bienveillant, l'infortuné semble se ranimer et leur dit que, sa maladie ayant été déclarée incurable, ses parents n'avaient pu le garder chez eux et l'avaient déposé en ce lieu. Touchés de cette profonde misère, les religieux le prennent, l'emportent dans leur résidence, lui prodiguent les soins les plus affectueux. Quelques jours après, ils lui demandèrent s'il ne désirait pas embrasser la loi de Jésus-Christ. "Oui, répondit-il, je veux être chrétien; je suis un ignorant: je n'ai pas étudié, mais je crois céleste et véritable la religion qui inspire à ses disciples un tel amour et de semblables œuvres". Il reçut le baptême avec foi et reconnaissance, et mourut de la mort des prédestinés. Un pauvre ignorant abandonné de tous fut le premier que Dieu se choisit au milieu de ce vaste Empire. (Trigault, *Expédition*, p. 282. — Ricci, *Opere*, t. I, p. 133.)

Le mandarin de Tchao-k'ing avait bien reçu les missionnaires; il vint les visiter ainsi que les autres mandarins de la ville et les principaux lettrés. Par leurs conversations, les Pères avaient l'occasion de déposer quelques germes de foi dans leur cœur, et de leur faire entendre des paroles de vérité. Mais tout ceci, dit le P. Trigault, se passait avec plus d'applaudissements que de fruits. Les mandarins trouvaient parfaite, irréfutable, la doctrine exposée; au sortir de là, ils rentraient dans leur indifférence. Les Pères cependant profitaient de ces entretiens pour se former à la langue mandarine, et le P. Ruggieri travaillait à un catéchisme qu'il faisait reviser à quelques lettrés. Enfin malgré les difficultés qui ne leur faisaient pas défaut, ils eurent la consolation de voir leurs efforts couronnés de quelques succès. (Trigault, *Expédition*, pp. 283 seq. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 136 seq.)

Le P. Cabral (1) était alors Recteur du collège de Macao, et supérieur de la mission naissante. Il se rendit à Tchao-k'ing, et le 21 novembre, fête de la Présentation, 1584, il conféra publiquement et en grande pompe le baptême à deux catéchumènes. Le premier était un lettré du Fou-kien 福建, et l'autre ce jeune bachelier, Kiu Ni-ko, qui avait conservé l'autel pendant leur absence. Le P. Cabral, qui

(1) Le P. François Cabral, né à Covillano, en Portugal, vers 1528, entra dans la Compagnie à Goa, en 1554, fit profession en 1569, et fut successivement recteur à Goa, Baçaim, Cochin, vice-provincial du Japon, où il baptisa le roi, don François de Bungo, recteur de Macao, visiteur et provincial des Indes, et enfin préposé de la maison professe à Goa, où il mourut plein de jours et de mérites, le 16 avril 1609 (Alegambe, *Bibliotheca*, p. 219). Il a écrit: *Annuas litteras e Sinis annorum 1583 et sequentis.* Lettre du P. Cabral du 8 décembre 1584, dans les *Nuovi advisi del Giapone con alcuni altri della Cina*, Venetia, 1586 (cf. Sommervogel, *Bibliothèque*, t. II, col. 489 seq., 493).

avait tout examiné, rendit au P. Visiteur le compte le plus favorable sur cette belle entreprise, qu'il ne cessa jamais de favoriser de tout son pouvoir, et le P. Valignani, plein de joie, demanda des renforts au P. Provincial des Indes, qui lui envoya deux nouveaux Pères, Édouard de Sande et Antoine d'Almeyda. (Trigault, *Expédition*, pp. 288 seq., 316 seq. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 136 seq., 151 seq.)

En 1585, le gouverneur des deux Koang reçut l'ordre de Pékin d'acheter des curiosités européennes, et de les expédier à la cour. Il se déchargea sur le P, Ruggieri du soin de faire ces emplettes à Macao. Le mandarin de Tchao-k'ing ayant été élevé à une dignité supérieure, proposa au Père de l'emmener avec lui à Hang-tcheou fou 杭州府, capitale du Tché-kiang 浙江. Ruggieri accepta avec empressement et arriva dans cette ville avec P. d'Almeyda, en janvier 1586. Le père de l'ancien gouverneur de Tchao-k'ing, ami des missionnaires, leur donna asile dans sa maison, et reçut le baptême de leurs mains. Les mandarins les invitaient à leur table, et tous les jours ils expliquaient la religion chrétienne. (Trigault, *Expédition*, pp. 320 seq. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 151 seq.)

Non content de cette nouvelle station, le P. Michel profita d'une occasion pour fonder une troisième résidence dans le Hou-koang 湖廣, mais elle ne put se soutenir. Il se rendit ensuite à Koei-lin 桂林, capitale du Koang-si 廣西, d'où, après avoir été d'abord reçu avec affection, il se vit expulsé par les calomnies de ses adversaires. De retour à Tchao-k'ing, Ruggieri iut sur le point de voir ruiner l'établissement fondé avec tant de peine. Quelques mauvais chrétiens accusèrent les Jésuites près des magistrats, soulevèrent le peuple contre eux, et une inondation survenant, la multitude irritée saccagea et pilla la maison. (Trigault, *Expédition*, pp. 325 seq. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 162 seq.)

La position était précaire; appuyés seulement de la protection de quelques mandarins, les Pères dépendaient entièrement de leurs sentiments, qui pouvaient changer le lendemain. Il fallait donc tâcher d'avoir une existence régulièrement reconnue et approuvée par la cour. On résolut unanimement de demander au St-Siège une ambassade officielle à la cour de Pékin, et comme le P. Ruggieri était mieux instruit que tout autre des mœurs du pays, et y avait résidé plus longtemps, il fut choisi par le P. Visiteur pour négocier cette grave affaire. (Trigault, *Expédition*, p. 353. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 172 seq.)

Embarqué à Macao, en 1588, il arriva heureusement à Lisbonne (1589) et se rendit de là à la cour de Philippe II, pour intéresser ce prince à son entreprise; mais à Rome les décès successifs de quatre Pontifes (Sixte V, 1590; Urbain VII, 1590; Grégoire XIV, 1591; Innocent IX, 1591) apportaient à sa négociation des retards interminables, en sorte que ne voyant plus d'espoir de réussir, et d'autre part épuisé par les fatigues et les travaux, il se retira à Salerne, où il mourut en 1607. (Trigault, loc. cit. — Ricci, loc. cit.).

Le P. Ruggieri a laissé :

1. 聖教實錄 *Cheng kiao che lou,* "Vraie relation de la sainte doctrine". 1 vol., 1584. C'est le premier catéchisme chinois, et le premier ouvrage composé en cette langue par un Européen.

Il est rédigé sous forme de dialogue entre un Européen et un Chinois, dans lequel celui-là amène son interlocuteur, peu à peu, par des raisons et des arguments de l'ordre naturel, à la connaissance et à l'amour de la première vérité, qui ne peut être qu'un seul Dieu; il en tire la conséquence qu'il n'y a qu'une seule vraie religion, et que toutes celles qui reconnaissent plusieurs dieux sont nécessairement fausses. L'impression fut terminée à Canton à la fin de nov. 1584. (Traduction éditée par le P. Tacchi Venturi au tome II des *Opere* du P. Ricci, pp. 500 seq.)

Voici ce qu'en dit le P. Trigault (*Expédition,* p. 284): "Il avoit commencé par imprimer la table des 10 commandements, et comme les lettrés demandèrent de voir un peu plus de préceptes de nostre foy, et des principaux poincts d'icelle, les Pères, estans rendus plus hardis et plus sçavans, composèrent avec l'aide d'un maistre domestique, un volume de la doctrine chrestienne fort propre et convenable à l'humeur de ce peuple. En ce volume quelques erreurs de la secte des idoles estoient réprouvées, et aussi y estoit traitté des poincts, qui principalement sembloient estre faciles à persuader par les raisons tirées de la lumière de la nature. Car les Pères réservoient le reste pour l'instruction particulière des catéchumènes. Eux-mêmes mirent ce volume en lumière en leurs propres imprimeries, et tous les doctes le receurent avec un contentement admirable..., duquel un nombre presque infini d'exemplaires furent dispersés par tout le Royaume, et espandirent la renommée de ceste nouvelle lōy par toute l'estendue de ce très grand Empire, et passèrent d'autant plus aisément jusques aux lieux où les auteurs, après tant d'années, n'ont pas encore peu pénétrer." (Cf. Ricci, *Opere*, t. I, p. 136.)

2. Diverses lettres écrites de Chine depuis l'année 1583. Quatre de ces lettres se trouvent dans les *Nuovi avvisi del Giapone,* in-8°, Venetia, apprensi Gioliti, 1586. La 1e, de Tchao-k'ing, 7 fév. 1583; la 2e, de Macao, 25 janv. 1584; la 3e, de Tchao-k'ing, 30 mai 1584; la 4e, de Macao, 21 octobre 1584. Une 5e, du 8 nov. 1586, écrite de la Chine au R. P. Général, a paru dans les *Annales Indiques*, Anvers, 1590, pp. 157 seq.—La 3e, celle de Tchao-k'ing, 1584, renferme la traduction latine des deux inscriptions placées par les mandarins sur les portes de la maison et de la chapelle des missionnaires. Le P. Tacchi Venturi a publié, dans l'appendice aux *Opere* du P. Ricci, t. II, pp. 395 seq., plusieurs lettres de Ruggieri, 1578 à 1586, nos 1, 2, 3, 4, 10, 13.

3. Sotwel dit: "*Dialogum quoque et vitas sanctorum sinice publicavit,* 1581." Cette assertion, quant à la date au moins, paraît aventurée. Le P. Ruggieri apprenait encore la langue. (Alegambe-Sotwel, *Bibliotheca*, p. 616.)

Je ne crois pas non plus que les deux catéchismes indiqués par Sommervogel sous les noms de *Kiao-yao* 教要, et de *T'ien-tchou cheng kiao* 天主聖教, soient deux ouvrages différents. (*Bibliothèque*, t. VII, col. 307 seq.).

Le P. Sommervogel, dans son supplément (*Bibliothèque*, t. IX, col. 826), signale un manuscrit du P. Ruggieri conservé à la Bibliothèque Vittorio-Emmanuele à Rome (Mss. gesuitici; n. 1185 (3314)): *"China, seu humana institutio"*.

8.

LE P. FRANÇOIS PASIO.

巴 範濟 庸樂 *PA FAN-TSI YONG-LO.*

N. 1551. — E. 1572. — A. 1582. — P. 1591. — M. 30 août 1612, Macao.

Alegambe, *Bibliotheca*, p. 240.—Bartoli, *Cina* p. 160.—Couplet, *Catal.*, n. 3.—Orlandini, *Historia.*—Ricci, *Opere*, t. I, II. — Trigault, *Expédition*, t. II, pp. 247 seq.

Le P. Pasio naquit à Bologne; il partit pour les Indes en 1578. Il était destiné au Japon, mais le P. Valignani, en quittant Macao, avait laissé l'ordre de l'adjoindre au P. Ruggieri, pendant que le P. Ricci resterait dans la colonie et prendrait soin des catéchumènes; à condition toutefois que, s'il ne pouvait entrer en Chine ou y séjourner, il partirait immédiatement pour sa première destination. (Trigault, *Expéd.*, pp. 247 seq.—Ricci, *Opere*, t. I, pp. 120 seq.) C'est ce qui arriva. Le P. Pasio accompagna le P. Ruggieri à Tchao-k'ing 肇慶, au mois de déc. 1582 (1). En ayant été expulsé peu de temps après, il s'embarqua pour le Japon, où il rendit les plus grands services à la religion, et travailla avec fruit au salut de ces peuples. Il y gouverna plusieurs années la vice-province. En 1612, il reçut, avec le titre de visiteur des deux Missions de la Chine et du Japon, l'ordre de commencer la visite par la première: il s'embarqua au mois d'avril, mais à peine était-il arrivé à Macao qu'il mourut, le 30 août. "C'était, dit Bartoli, un religieux d'une vertu singulière, qui fut pleuré de toute la province à cause de la douceur paternelle de son gouvernement" (loc. cit.).

(1) Ci-dessus, p. 17.

Outre plusieurs *Annuæ* du Japon, de 1597, 1598, 1601, et diverses lettres, il a écrit les *Litteræ annuæ Sinenses* de 1583, puis *Memoriale ad SS. D. N. Papam Clementem octavum,* vers 1604. (Pagès, *La religion,* Annexes, p. 53. — Cf. Sommervogel, *Bibliothèque* t. VI, col. 387 seq.) Trois lettres du P. Pasio, 1582 et 1584, ont été publiées par le P. Tacchi Venturi dans les *Opere* du P. Ricci, t. II, appendice, nos 5, 6, 7.

9.

LE P. MATTHIEU RICCI.

利 瑪竇 西泰 *LI MA-TEOU SI-T'AI.*

N. 6. oct. 1552. — E. 15 août 1571. — A. 1583. — P. ? . — M. 11 mai 1610, Pékin.

Alegambe, *Bibliotheca,* p. 537. — Aleni, s. j., *Vie de Li Ma-teou.* — Bartoli, *Cina,* livre II. — Bayer, *Musæum.* — Cardoso, *Agiologio,* 11 mai. — Couplet, *Catal.,* n. 2. — Crétineau-Joly, *Histoire,* t. III, p. 166. — Drews, *Fasti,* 11 mai. — du Halde, *Description,* t. III, pp. 70 seq. — Huc, *Le christianisme,* t. II. — du Jarric, *Histoire,* III, ch. 43 et suiv. — Jouvancy, *Historia,* pp. 505 seq. — Kircher, *China,* pp. 98. — Le Comte, *Nouveaux mémoires,* t. II, p. 142. — Nieremberg, *Los claros,* I, pp. 588 seq. — Nocentini, *Il primo,* passim. — d'Orléans, *Vie.* — d'Oultreman, *Tableau,* p. 278. — Patrignani, *Menologio,* 11 mai. — Alb. Rémusat, *Nouveaux mélanges,* II, p. 207. — Ricci (Matteo), s. j., *Opere storiche* (P. Tacchi Venturi), Macerata, 1911 seq. — Sainte-Foi, *Vie.* — Semedo, *Histoire,* pp. 255 seq. — Trigault, *Expédition sacrée,* 2e partie. — Wylie, *Notes.*

Le P. Matthieu Ricci naquit à Macerata, dans la marche d'Ancône, presque au même temps où St François-Xavier, mourant en vue de la Chine, demandait au Maître de la moisson des ouvriers pour la recueillir. Il commença ses premières études sous la direction d'un ecclésiastique, nommé Nicolas Bencivegni, qui, depuis, entra dans la Compagnie de Jésus. Un collège des Jésuites ayant été ouvert à Macerata, il en suivit les cours pendant 7 ans. Après l'étude des belles-lettres, le jeune Ricci fut envoyé à Rome, 1568, pour s'y livrer à celle du droit. Pour mettre en sûreté sa foi et ses mœurs, il entra dans la Congrégation de la Ste Vierge récemment fondée au Collège Romain, et se sentant appelé à la vie religieuse, il sollicita son admission dans la Compagnie. Il y fut reçu par le P. Polanco, vicaire général, à la mort de St François de Borgia, et entra au noviciat de St-André le 15 août 1571. (Nocentini, *Il primo,* p. 7. — Tacchi Venturi, *Opere storiche,* Proleg.)

Le Fr. Ricci conçut au noviciat le désir des missions des Indes, et fut agréé. Il ne resta à Rome que le temps de faire les études nécessaires à une semblable entreprise, et partit pour Lisbonne, le 18 mai 1577. Il s'embarqua sur le *St-Louis*, avant même d'avoir reçu le sacerdoce et terminé sa théologie, 24 mars 1578 (Franco, *Synopsis*, p. 116.—P. Tacchi Venturi, *Opere*, Proleg.) Il aborda à Goa le 13 septembre de la même année. Le cours de ses études terminé à Cochin, il y commença l'enseignement de la rhétorique (Nocentini, *Il primo*, p. 8). — Tacchi Venturi, loc. cit.

Ordonné prêtre le 26 juillet 1580, mandé à Macao par le P. Valignani au mois d'avril 1582, arrivé au mois d'août, il s'appliqua aussitôt à l'étude de la langue chinoise, et, l'année suivante, il pouvait accompagner le P. Ruggieri à Tchao-k'ing 肇慶 (sept. 1583). Pendant qu'il était dans cette ville, le P. Ricci, qui faillit y être victime d'une émeute soulevée contre lui, avait eu le temps d'étudier et de connaître le caractère et le génie de la nation qu'il voulait convertir. Il sentit bien vite qu'il fallait s'attirer l'estime des Chinois; aussi crut-il que le meilleur moyen était de gagner insensiblement leur esprit par les sciences, pour arriver plus sûrement à leur cœur. (Lettres de Cochin et Goa, 1580 et 1581; de Macao, 13 fév. 1583, dans *Opere*, t. II, appendice.)

Profondément versé dans les mathématiques et la géographie, qu'il avait étudiées à Rome, sous le célèbre P. Clavius, il fabriqua une mappemonde qui plut extraordinairement aux Chinois et par laquelle il les détrompa de l'erreur grossière, où ils étaient, que la plus grande partie du monde était la Chine, et que tout le reste n'était que des petits morceaux de terre rangés autour d'elle, pour lui faire ornement, s'imaginant faussement que la terre était carrée et que la Chine en occupait le milieu (1). (Nieremberg, *Claros*, t. I, pp. 596 seq. — *Lettres édifiantes*, t. 14. préface p. VII.)

L'opinion que l'on conçut de sa science, et l'impression produite par cette carte, encouragèrent le missionnaire: il composa des sphères célestes et terrestres, et fit aussi, pour marquer les heures, des cadrans solaires, dont il fit cadeau aux premiers magistrats. De la sorte il s'acquit la réputation d'une homme savant en littérature céleste ou astronomie. Pendant que le P. Ruggieri se rendait à Hang-tcheou 杭州, le P. Ricci, resté seul, savait par sa prudence et son affabilité attirer à lui tous les cœurs: les lettrés se faisaient un honneur de le visiter et d'entretenir avec lui des relations d'amitié. (Trigault, *Expéd.*, pp. 287 seq. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 123 seq. — Lettres de 1584 suiv., t. II, appendice.)

(1) L'expression *Tchong-kouo* 中國, "Royaume du Milieu", dont on se sert encore tous les jours pour désigner la Chine, a une autre origine. Ces mots furent employés primitivement pour désigner la province du Ho-nan, qui était la province centrale, puis on les appliqua à l'ensemble des provinces soumises aux empereurs de Chine.

Les PP. d'Almeyda et de Sande vinrent alors à son secours. A leur arrivée, il changea son nom européen pour prendre un nom chinois, en rapport avec le génie de la nation, coutume qui depuis fut suivie et pratiquée par tous les missionnaires. Après une nouvelle tempête qui pensa tout compromettre, le P. Ricci, sorti enfin vainqueur de la lutte, accueillit avec bonheur le renfort qui lui arrivait dans la personne du P. de Petris. Des mandarins qui se convertirent plus tard reçurent alors la première notion du christianisme; plusieurs familles importantes furent baptisées, et le nombre des néophytes se trouva assez considérable pour qu'on pût organiser le culte catholique. (Trigault, *Expéd.*, pp. 360 seq. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 133 seq.)

En 1587, un nouveau gouverneur ayant été chargé d'administrer la province, la demeure du P. Ricci, élégante et construite à l'européenne, plut à ce vice-roi: il en dépouilla les Pères, qui, cédant devant l'orage, furent contraints de se retirer à Macao. A leur arrivée, un message les attendait, leur enjoignant de retourner à Tchao-k'ing. Le gouverneur ne songeait nullement à leur rendre leur habitation, mais pour se donner la réputation facile d'un magistrat juste et intègre, il voulut leur faire accepter une indemnité. Les missionnaires n'en acceptèrent pas d'autre que celle de pouvoir s'établir dans une autre ville. Chao-tcheou 韶州, sur les frontières du Kiang-si 江西, leur fut désignée. Ricci y acheta un terrain dans l'intérieur des murs et, instruit par l'expérience, bâtit la nouvelle demeure et son église, non plus à l'européenne, mais à la manière chinoise. (Trigault, *Expédition*, pp. 393 seq.—Ricci, *Opere*, t. I, pp. 172 seq.; II, pp. 74 seq.—Lettres du P. Ricci, 1589 à 1594.)

Il y avait à Chao-tcheou un jeune lettré de réputation, nommé K'iu T'ai-sou 瞿太素, qui avait déjà fait connaissance avec les missionnaires à Tchao-k'ing. Il vint se présenter au P. Matthieu et le supplia de le recevoir comme son disciple. K'iu T'ai-sou ne trouva pas auprès de lui la pierre philosophale, comme il se l'était d'abord imaginé, mais il connut la vérité religieuse, et étudia avec soin les mathématiques, la géométrie et la mécanique: sous la direction du Père, il fit des progrès rapides, et plus tard, quand il reçut le baptême (1605), sa conversion attira sur la mission de Chao-tcheou une grande célébrité, car K'iu T'ai-sou était savant, et l'influence qu'il exerçait sur l'opinion publique était grande. (Trigault, *Expéd.*, pp. 418 seq. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 179 seq.)

Le P. Ricci, profitant de quelques loisirs, fit une excursion jusqu'à Nan-hiong 南雄, où il baptisa quelques catéchumènes. Sur ces entrefaites le P. d'Almeyda étant mort, ainsi que son successeur le P. de Petris, le P. Matthieu se trouva une seconde fois seul pour fonder une œuvre qui lui apparaissait de plus en plus hérissée de difficultés. "Voyant que le fruit correspondoit si peu à la semence qu'on jetoit, le Fr. Sébastien Fernandez, son compagnon, quoique chinois de naissance et d'origine, lui dit un jour: "Mon Père, nous devrions

"abandonner la Chine et aller au Japon, que Notre-Seigneur favorise "évidemment par la conversion de tant de peuples, et par les baptêmes "de tant de personnes, et là finir glorieusement notre vie"... Mais le Père, qui possédait une foy bien plus vive et une espérance mieux fondée, lui répondit avec un esprit et une voix de prophète et l'assura de ce qui est arrivé depuis, à sçavoir des grands fruits que nous devions recueillir de la culture de cette vigne." (Semedo, *Histoire*, p. 258.)

En 1594, le P. Lazare Cattaneo, qui venait d'arriver fort à propos, lui permit de tenter l'exécution du dessein qu'il avait conçu depuis longtemps de se rendre à Pékin. Il partit donc l'année suivante avec deux jeunes Macaïstes qui désiraient entrer dans la Compagnie, et se mit à la suite d'un grand mandarin militaire dont il soignait le fils malade. Déjà, sur les instances du P. Cattaneo, avec l'approbation de l'Évêque du Japon, don Louis de Cerqueira, et du P. Visiteur Valignani, il avait changé la forme de ses vêtements, qui étaient en tout conformes à ceux des bonzes, et avait revêtu ceux des lettrés. Ce changement fut ensuite approuvé à Rome par le P. Général et le Souverain Pontife (1). (Bartoli, *Cina*, p. 256.—Trigault, *Expéd.*, p. 473.—Ricci, *Opere*, t. I, p. 241.)

Après avoir traversé les monts Mei-ling 梅嶺, il s'embarqua sur la rivière Kan 贛, fameuse par ses récifs et ses naufrages, et qui justifia une fois de plus sa mauvaise réputation, car la jonque que montait le Père s'étant brisée contre un rocher, tous les passagers tombèrent dans le courant. Un des jeunes compagnons du Père, nommé Jean Barradas, disparut pour toujours, et lui-même ne dut son salut qu'à une protection spéciale de la Providence. "Il se trouva au milieu de la rivière dans l'eau par dessus la teste, sans sçavoir aucunement nager et sans espérance de vie. Dieu lui fit trouver en main la corde d'un vaisseau avec laquelle se guindant en haut, il se tira du danger." (Semedo, *Histoire*, p. 259.) Pour comble de malheur, le mandarin, craignant qu'on ne lui fît une fâcheuse affaire d'avoir amené un étranger, voulait le renvoyer à Canton; cédant néanmoins aux instantes prières du Père, il lui permit d'accompagner ses bagages jusqu'à Nankin, tandis que lui-même irait par terre à Pékin. (Trigault, *Expéd.*, pp. 483 seq.)

---

(1) "Il lui sembloit être à propos pour l'avancement de la foy chrestienne qu'ils laissent croistre leur barbe et leurs cheveux, afin qu'on ne les prinst pour adorateurs des idoles, et qui pis est, pour sacrificateurs d'iceux, dont la barbe rase et poil tondu, selon leur expresse institution, sont des indices asseurés. L'expérience leur faisoit cognoistre aussi qu'il estoit nécessaire que les Nostres en leurs habits et ornemens imitassent les lettrés, et eussent chacun un habit de soie, lequel ils vestissent, quand ils iroient visiter les magistrats, et sans lequel on n'a pas accoustumé entre les Chinois de se trouver du pair entre les lettrés ou magistrats." (Trigault, *Expéd.*, p. 473.)

Ces habitudes, dès lors conservées par les Pères, furent vivement critiquées en Europe, comme on peut le voir dans une lettre du P. de Fontaney. Mgr Lopez approuvait ces usages. (*Lettres Édif.*, t. III, p. 59.)

De nouveau sans autre protection que celle de Dieu, le P. Ricci traversa la ville de Nan-tch'ang fou 南昌府 et le lac P'ouo-yang 鄱陽, puis descendit le grand fleuve jusqu'à la capitale du Sud. Là, repoussé par les autorités, "il tourna la proue vers la province du Kiang-si 江西, et recommença de ramer, non moins contre le cours de la rivière, que contre son désir. "(Trigault, *Expéd.*, p. 500.) C'est en ce voyage qu'il eut ce songe si semblable à la vision de St Ignace, dans laquelle Notre-Seigneur, chargé d'une croix, après l'avoir consolé, lui avait dit: "Je vous serai favorable à Rome" (1). (Lettres d'octobre et novembre 1595, dans *Opere*, t. II, pp. 177 seq.)

A Nan-tch'ang fou, un médecin, dont il s'était concilié l'amitié à Chao-tcheou, le reçut avec la plus grande bienveillance. Grâce à lui, il ne tarda pas à être connu favorablement des lettrés. Toute la ville voulait voir cet étranger venu de l'occident, dont la barbe descendait jusqu'à la ceinture. Sa réputation grandit encore, quand il eut publié en chinois deux petits traités, l'un sur la mémoire artificielle, ou mnémotechnie, et l'autre sur l'amitié, en forme de dialogue... Le vice-roi ayant eu la curiosité de le voir, le P. Ricci lui fit hommage des ouvrages qu'il avait composés, et lui offrit en même temps un prisme en verre qui décomposait la couleur du soleil, et qui excita la surprise et l'enthousiasme des Chinois. Ce seigneur lui accorda la permission de se fixer à Nan-tch'ang, et de louer une petite maison avec l'argent qu'un nouveau Père, le P. Jean Soerio, venait de lui apporter. Comme il y recevait des visites souvent pénibles à cause de leur continuité, on lui proposa, pour éviter cet embarras, de faire dire quelquefois qu'il n'était pas à la maison, comme c'est la coutume dans toute la Chine. "Que Dieu me garde de mentir, répondit-il, même en une chose si légère; j'aimerais mieux recevoir le double de visiteurs, tant est grande la sincérité que demande de nous la loi chrétienne dans nos paroles et dans nos actions." Cette réponse imprima pour lui et sa religion un plus grand respect dans l'esprit de tous ceux qui en eurent connaissance. (Trigault, *Expéd.*, p. 518. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 258 seq.)

---

(1) "Il lui sembla voir un homme incognu, de qui il pensoit ouyr ces paroles: "Est-ce ainsi que tu vas vagabond par ce royaume, afin d'abolir la "religion ancienne et en introduire une nouvelle?" Le Père Mathieu respondit: "Il faut que tu sois ou un démon, ou Dieu, puisque tu as cognoissance de ces "choses que je ne déclare à personne.—Je ne suis pas un démon, je suis Dieu", dit celui qu'il pensoit voir. Et le Père se jette à ses pieds, et se lamentant, lui tient ces paroles: "Seigneur, si vous cognoissez ce mien désir, pourquoi ne "me prestez-vous pas vostre main secourable en des si grandes affaires?" Et aiant dict cela, prosterné à ses pieds, il l'arrasonnoit plus avec ses larmes qu'avec les paroles. Alors le Seigneur le consolant lui dit: "Je vous aideroi "en l'une et l'autre cour roiale." Et après il lui sembla qu'il entroit, sans qu'aucun lui donnast empeschement, et en toute seureté et liberté, en la ville roiale. Et en vérité l'événement a esté de tout semblable à la prédiction". (Trigault, *Expéd.*, pp. 500 seq.—Ricci, *Opere*, t. I, pp. 252 seq.)

Jusqu'alors, le recteur du collège de Macao était supérieur des stations établies en Chine; mais l'éloignement de Chao-tcheou et de Nan-tch'ang de la ville de Macao ne permettait pas au recteur d'exercer son autorité à des distances aussi considérables. Le P. Visiteur décida qu'il y aurait un supérieur général avec les pouvoirs d'un provincial, et l'autorité nécessaire pour régler en dernier ressort toutes les questions relatives à la Chine. Le P. Ricci fut nommé le premier à cette charge, en 1596, et l'exerça jusqu'à sa mort. (Lettres de 1596 et 1597, *Opere*, t. II, pp. 222 seq. Cf. I, pp. 279 seq.) Aussitôt qu'il fut supérieur, il songea à reprendre le voyage de Pékin qu'il n'avait jamais perdu de vue, et rechercha à cette intention l'amitié des grands mandarins et celle des princes de la famille impériale qui résidaient à Nan-tch'ang. Pendant ce temps, il apprit qu'un de ses amis, appelé Koang 廣, devait se rendre à la capitale, où il venait d'être nommé président du *Li-pou* 禮 部, première Cour souveraine. Ce grand personnage, après avoir vu le P. Cattaneo à Chao-tcheou 韶 州, se dirigea vers Nan-tch'ang, précédé par le Père, qui accourait annoncer cette bonne nouvelle au P. Matthieu.

Les deux missionnaires s'embarquèrent en effet avec le mandarin Koang en 1598 et arrivèrent bientôt à Nankin (Ricci, *Opere*, t. I, pp. 285 seq.). Mais dans cette ville tous les bruits étaient à la guerre que l'on craignait de la part des Japonais. Les deux Pères cependant, malgré de nombreuses contrariétés, se décidèrent à poursuivre leur voyage, et louèrent deux cabines dans une jonque en partance.

A leur arrivée à Pékin, ils furent gracieusement reçus par leur ami Koang, qui les y avait devancés, et qui les invita à loger chez lui. Le premier eunuque de la cour vint les visiter; il admira leurs présents, mais comme ils ne possédaient pas le secret de la transmutation des métaux qu'on leur attribuait, il refusa de les présenter à l'Empereur, et des rumeurs s'étant répandues que ces étrangers pourraient bien être des espions des Japonais, ils durent, par prudence, se replier sur Nankin. (Trigault, *Expéd.*, pp. 534 seq. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 294 seq. Lettres du 14 août 1599 dans *Opere*, t. II, pp. 248, seq.)

Laissant le P. Cattaneo pour aller plus vite, le P. Ricci, au lieu de se rendre directement dans cette capitale, se dirigea sur Sou-tcheou fou 蘇 州 府, où il espérait rencontrer K'iu T'ai-sou, son ancien disciple (1). Celui-ci l'engagea à fonder une résidence dans cette ville. Mais le Père, à peine remis d'une assez longue maladie, préféra passer quelques jours à Tchen-kiang 鎮 江, et retourna ensuite à la capitale du Sud, où il arriva au mois de février 1599. Le président Koang, qui s'y était rendu peu auparavant, fut encore son protecteur et son introducteur auprès des autres mandarins. (Trigault, *Expéd.*, pp. 580 seq. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 301 seq.)

(1) Ci-dessus, p. 24.

Bientôt la petite maison, qu'il avait achetée d'après le songe qu'il avait eu à son premier passage (1), fut le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de savant dans cette grande cité. Les lettrés se regardaient comme honorés d'entrer en relations avec lui, les mandarins lui faisaient des visites continuelles; on parlait astronomie, mathématiques, géographie; il y avait des discussions amicales sur tous les suiets, et un docteur *Tao-che* 道士, fort célèbre, qui enseignait le panthéisme, fut entièrement confondu dans une dispute publique. (Trigault, *Expéd.*, pp. 588 seq. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 311 seq.)

Peu après, il obtint la cession à très bon prix d'un palais resté inhabité, parce qu'il était, disait-on, infesté de lutins et hanté par les esprits malins. Il s'y installa avec le P. Cattaneo, "et il pleust au bon Dieu que pour l'augmentation de la foy, les diables et phantosmes s'enfuissent pour jamais; car celui, à qui tout obéyt, les avoit envoiez en ceste maison, pour préparer la demeure aux Nostres, et icelui mesme, après que son plaisir fut effectué, les chassa dehors. Cela fut en après publié par toute la ville, de laquelle après il fut sceu par tout le Royaume, et donna une très grande réputation à nostre très saincte foy." (Trigault, *Expéd.*, p. 639. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 331 seq.)

Parmi tous ces savants et ces mandarins, le premier qui ouvrit les yeux à la vérité fut un mandarin militaire, vénérable vieillard de 70 ans, qui reçut le baptême et fut nommé Paul. "Son fils, homme lettré, et qui fut depuis un des premiers mandarins, suivit bien-tost son exemple, et puis toute la famille, les nepveux et les niepces embrassèrent la même religion. Je les ay veu et fréquenté familièrement durant plusieurs années, et les ay reconnu autant avancez en la vertu et piété chrestienne, qu'illustres pour la noblesse de leurs ancestres." (Semedo, *Histoire*, p. 266.) Cette conversion en attira d'autres, et les néophytes commencèrent à se réunir dans la chapelle de la nouvelle résidence, et à réciter les prières publiquement à haute voix. (Trigault, *Expéd.*, pp. 641 seq. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 340 seq.)

Consolé par de si heureux résultats, le P. Ricci envoya le P. Cattaneo en informer les supérieurs de Macao, et demander des renforts. Il en revint bientôt avec le P. Didace ou Jacques de Pantoja, rapportant un grand nombre d'objets curieux (2). Le supérieur reprit alors son plan de retourner à Pékin, et d'offrir à la Cour ces curiosités. Il fut approuvé par le premier censeur de l'Empire, et il partit au commencement de 1600, accompagné du P. de Pantoja, et sous la protection d'un eunuque puissant au palais. (Ricci, *Opere*, t. I, p. 344.)

(1) Ci-dessus, p. 26, n. 1.

(2) Voici ces présents destinés à l'empereur, d'après le P. du Jarric (*Histoire*, t. III, p. 963): "Deux horloges à roües, l'un grand, de fer, avec sa quaisse fort belle, et artistement élabourée, avec plusieurs feuillages, et force dragons dorés, qui sont les armoiries du Roy de la Chine, le tout fort gentiment gravé sur le fer avec le burin. L'autre horloge estoit plus petit, n'estant haut que d'une palme, mais tout de cuyvre doré, et d'une si belle façon qu'on

Cet eunuque n'était qu'un fourbe qui les trahissait. A leur arrivée au Chan-tong 山東, il avertit un de ses affidés, nommé Ma-t'ang 馬堂, qui les arrêta, s'empara des présents, et fit expédier les Pères sur T'ien-tsin, pendant qu'il répandait à la cour toutes sortes de calomnies contre eux. Cependant l'empereur eut connaissance des ces cloches merveilleuses qui sonnaient les heures, et qu'un étranger devait lui apporter. Depuis six mois les missionnaires attendaient à T'ien-tsin que l'on songeât à eux. Un courtisan mit le prince au courant de tout, et l'ordre fut expédié de les faire venir aussitôt. (Trigault *Expéd.*, p. 651 seq.--Ricci, *Opere*, t. I, p. 352.)

Ce fut au mois de janvier 1601 qu'ils entrèrent à Pékin. Les présents apportés à la cour excitèrent l'admiraiton générale. L'empereur eut de la vénération pour les images de Notre-Seigneur et de la Ste Vierge, mais il était surtout ravi des horloges. Cette circonstance fixa les Pères au palais. Comme il n'y avait personne qui sût les remonter, le premier eunuque vint dire officiellement de la part du monarque, aux deux étrangers, que Sa Majesté verrait avec peine qu'ils quittassent la capitale, et que s'ils le voulaient, il leur serait servi tous les mois une pension pour vivre à Pékin (1).

---

en puisse trouver en Europe. Il avoit esté envoyé de Rome par le R. P. Claude Aquaviva, général de la Compagnie de Jésus, aux Pères qui demeuraient en Chine, tout exprès pour en faire présent au Roy. Il estoit mis dans une quaisse dorée comme l'autre, et en tous les deux, au lieu de nos lettres qui marquent les heures, celles de la Chine estoient gravées, lesquelles une main qui sortait dehors monstroit. En second lieu, il y avait 3 images ou portraits peincts à l'huyle: les 2 estoient longs d'une aulne et demie et le 3e plus petit. Toutes trois estoient fort rares pièces et très exquises. C'estoient Nostre-Dame peincte par St Luc, une seconde avec l'Enfant Jésus et St Jean-Baptiste, enfin le Sauveur du monde. En outre il y avait quelques miroüers, et deux verres triangulaires, lesquels sont fort estimés en la Chine, quoiqu'icy on n'en faict pas grand cas. Mais ceux-cy estoient emballés de chaines d'argent auxquelles ils pendoient, et mis dans une quaisse excellente faicte au Japon, qui valoit vingt fois plus. Ils portoient encore le théâtre d'Ortellins, et un Bréviaire fort bien relié; finalement un manucordium dont les Chinois faisoient un grand estat, s'esmerveillant de l'invention de cet instrument, et disoient tous que le Roy y prendroit un singulier plaisir."

(1) Les ennuques dirent à l'Empereur tant de choses des Pères, qu'il avait grande envie de les voir; "mais comme il ne le pouvoit à cause des usages, il commanda à deux de ses peintres, de les tirer au vif, ce qu'ils firent le mieux possible, mais ils le firent si piètrement que l'un voyant le portrait de l'autre, ne l'eust jamais recognu pour iceluy. Ce n'estoit pas toutes fois en l'habit qu'ils portoient en Europe, car ils n'eussent pas esté bien venuz de la sorte, mais à la façon des lettrez chinois, portans un accoustrement long jusqu'au talons, qui ressemble fort à celuy des sénateurs vénitiens, et couvre tout le corps: mais, quant à la teste, ils sont fort différents d'iceux et des autres nations, car ils portent les cheveux longs, non pas espars dans des escoffions de reth, au bout desquels sort par un trou un flocon de poil, mais le tout est couvert d'un chappel. Pour le regard de la barbe, ils la portoient aussi longue, mais seulement au bout du menton." (du Jarric, *Histoire*, t. III, p. 981.)

La réputation du P. Ricci est demeurée très grande parmi les horlogers de Chine, qui le vénèrent comme le dieu des horloges: du moins, dans

C'était le but du P. Ricci; il accepta. Les ministres, les hauts fonctionnaires, les mandarins grands et petits, s'empressèrent de venir les féliciter. Il y eut encore bien des difficultés, mais peu à peu tout s'apaisa, et le P. Ricci réussit à s'établir dans une maison louée, ce qui lui donnait une plus grande liberté. Il en prit occasion pour déclarer nettement devant le tribunal et les notaires publics, le dessein pour lequel ils étaient venus à la Chine et à la capitale, c'est-à-dire y publier la loi du vrai Dieu, gouverneur et Seigneur absolu du ciel et de la terre; ils n'espéraient de Sa Majesté ni charges, ni dignités, ni récompenses; ils ne demandaient qu'une seule chose: qu'il leur fût permis de vivre et de mourir en Chine. Wan-li 萬曆 ne répondit rien, mais son silence fut parfaitement compris. (Trigault, *Expéd.*, pp. 678 seq. — Ricci, *Opere*, t. I, pp 363 seq.)

Dans les nombreuses visites qu'il recevait tous les jours, le P. Matthieu n'oublia pas la raison qui l'avait amené dans cette ville: il parla de Dieu, de l'âme, du ciel et de l'enfer, composa en même temps de nouveaux traités de religion et de sciences, et perfectionna les anciens.

A partir de cette époque, Ricci ne quitta plus Pékin; il s'occupa de tout régler pour l'avenir (1), de cultiver les nouveaux fidèles, et de préparer de nouvelles conversions. Plusieurs eurent lieu parmi les premiers magistrats de l'Empire, et jusque dans le collège impérial des *Han-lin* 翰林. De ce nombre fut le célèbre Paul Siu 徐, *ko-lao* 閣老 ou ministre d'État, qui fut baptisé peu de temps après à Nankin par le P. Jean de Rocha. En 1605, la chrétienté de Pékin comptait déjà plus de 200 néophytes. Le premier baptisé dans cette ville par le P. Ricci mourut en 1624; il s'appelait Benoît. (Trigault, *Expéd.*, pp. 678 seq. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 363 seq.)

En 1606, il envoyait le Fr. Fernandez consoler le Fr. Benoît de Goëz mourant à Sou tcheou 肅州 (au Kan-sou 甘肅). Le 8 sept. 1609, il instituait la première confrérie en Chine, sous le vocable de la Mère de Dieu. Ceux qui en faisaient partie devaient donner l'exemple de toutes les vertus, fréquenter les sacrements, nourrir les pauvres, ensevelir les morts, et se réunir tous les mois pour entendre les enseignements du directeur, lui proposer leurs doutes et leurs projets, et se partager les diverses œuvres de charité. (Lettres de 1605 à 1609 dans *Opere*, t. II, pp. 250 seq. — Trigault, *Expéd.*, pp. 867, 917 seq. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 494, 549 seq.)

---

plusieurs boutiques de Chang-hai 上海, il est encore honoré comme un protecteur: Li Ma-teou p'ou-sa 利瑪竇菩薩, avec l'ancien costume des lettrés sous la dynastie des Ming.

(1) Ce fut alors, après en avoir conféré avec quelques Pères et avoir étudié lui-même fort longtemps, qu'il donna des règles de conduite, dont plusieurs points furent l'origine des discussions sur les rites chinois, mais qui à cette époque furent approuvées par le P. Valignani, par le P. Pasio en 1611, le P. Rodriguez en 1621, le P. Palmeiro en 1629, le P. Em. Diaz en 1630, et la réunion de 1633 au Kiang-si. (*De ritibus Sinensium ad virum nobilem*, p. 229. — Bartoli, *Cina*, pp. 119 seq.)



Le P. Ricci et Zi Ko-lao.

Pour le P. Ricci, de Pékin comme d'un centre, il dirigeait tous les missionnaires, et il était lui-même le plus actif et le plus infatigable de tous. Catéchiser les catéchumènes, exhorter les néophytes, instruire les infidèles, étaient ses occupations de tous les jours. Il composait en outre des livres admirables; et faisait construire une grande église dont il dirigeait les bâtisses. Mais ces travaux, sa correspondance incessante avec ses confrères, ses relations assujettissantes avec la cour, tant de préoccupations diverses et de sollicitudes, épuisèrent promptement ses forces. Le 3 mai 1610 il fut obligé de s'aliter, et il comprit que le dernier jour approchait (Trigault, *Expéd.*, p. 1035. — *Annuae*, 1610, pp. 31 seq.) (1).

"Quoique affaibli et en proie à de grandes souffrances, aussitôt qu'il vit entrer dans sa chambre le T. S. Sacrement, cet apôtre, dont la foi avait été toujours si vive, et le courage si ardent, se précipita hors de son lit, et se jeta à genoux pour communier. Le lendemain il reçut l'extrême-onction et donna quelques avis aux Pères qui étaient présents. Il leur recommanda surtout la charité pour les nouveaux qui viendront d'Europe. "Cette amitié que vous "leur devez ne doit pas estre vulgaire, mais vous la devez tellement "redoubler, qu'ils trouvent en chacun de vous autant d'affection qu'ils "en ont trouvé généralement en tous ceux de delà." Puis il ajouta ayant quasi perdu la parole: "J'aime singulièrement en Dieu Nostre "Seigneur le P. Coton, qui demeure auprès du Roy de France; j'avois "résolu de lui écrire cette année (encore que je ne le connaisse pas) "et de le féliciter pour avoir avancé la gloire de Dieu, et je désirois "particulièrement de l'avertir de l'estat de nostre Mission, maintenant "je vous prie, d'autant qu'il ne m'est aucunement permis de le faire, "de m'excuser à son endroit." (Trigault, *Expéd.*, p. 1041.)

Le 11 mai, vers le soir, il rendit tout doucement son âme à Dieu, à l'âge de 57 ans, après avoir désigné pour son successeur le P. Longobardi. L'Empereur assigna pour sa sépulture une pagode entourée d'un bel enclos, qui est devenue le cimetière des missionnaires portugais de Pékin. Les principaux lettrés qui se trouvaient présents se firent un devoir de contribuer au moins par leur présence à la pompe de ses obsèques. Les missions de Nankin, de Nan-tch'ang, de Chao-tcheou, et celle plus récente de Chang-hai, envoyèrent des députations. Les chrétiens portèrent le corps de leur Père en procession, et la Croix levée, sans craindre d'étaler ce signe du salut à la vue des infidèles, au travers de la grande ville, jusqu'à une lieue de distance. C'était moins une cérémonie funèbre qu'une pompeuse fête, ou plutôt, c'était le triomphe du christianisme dans la capitale de l'Empire Chinois. (Trigault, *Expéd.*, pp. 1046 seq. — Lettre du P. Sabbatino de Ursis, Pékin, 20 mai 1610, sur la mort et les funérailles de Ricci, dans *Opere*, Append. 24, pp. 483 seq.)

(1) Dans les *Opere storiche*. livre V, chap. XX et suivants (t. I, pp. 611 seq.), le P. Tacchi Venturi reproduit le récit de Trigault.

Quelques jours avant sa maladie, écrivant à ses frères, le P. Ricci leur disait: "Mes Pères, quand je pense souvent par quels moyens je pourroi principalement avancer la foy chrestienne parmi les Chinois, je ne trouve rien de meilleur, sinon que je meure." (Trigault, *Expéd.*, p. 1046.) "Et en effet, dit l'abbé Huc, ce terrain accordé par l'empereur lui-même, avec l'approbation des six Cours souveraines, des ministres et des premiers magistrats, était aux yeux de tout l'Empire un éclatant témoignage en faveur du christianisme." C'était, de plus, une sorte de prise de possession et de consécration.

"Il y a tout lieu de présumer, conclut le P. d'Orléans, que Dieu avait choisi Ricci dans sa miséricorde, pour cette entreprise difficile. Le zèle courageux et infatigable, mais sage, patient, circonspect, lent pour être plus efficace, et timide pour oser davantage, devait être le caractère de celui que Dieu avait destiné pour être l'apôtre d'une nation délicate, soupçonneuse, et naturellement ennemie de tout ce qui ne naît pas dans son pays (1)." (Cf. *Lettres Édif.*, 1819, t. XIV, préface, p. XXII.) Il fallait ce cœur vraiment magnanime pour recommencer tant de fois son ouvrage si souvent ruiné, et savoir si bien profiter des moindres ressources. Il fallait ce génie supérieur, ce rare et profond savoir, pour se rendre respectable à des gens accoutumés à ne respecter qu'eux, et pour enseigner une loi nouvelle, à ceux qui n'avaient pas cru jusque-là que personne pût leur rien apprendre.

"Mais il fallait aussi une humilité et une modestie pareille à la science, pour adoucir à ce peuple superbe le joug de cette supériorité d'esprit, auquel on ne se sommet volontiers que quand on le reçoit sans s'en apercevoir. Il fallait enfin une aussi grande vertu, et une aussi continuelle union avec Dieu, que celles de l'homme apostolique, pour se rendre supportables à soi-même, par l'action de l'esprit intérieur, les travaux d'une vie aussi pénible, aussi pleine de dangers, que l'était celle qu'il avait menée depuis qu'il était en Chine, où l'on peut dire que le martyre lui aurait épargné bien des souffrances."

Le P. Ricci a laissé un grand nombre d'ouvrages, la plupart en chinois:

---

(1) "Ricci possédait au plus haut degré les qualités convenables au chef d'une mission semblable. Il avait des manières agréables, de grands talents, un tact parfait, une persévérance infatigable. Ses connaissances en mathématiques étaient incontestables. Élève favori du célèbre Clavius, Ricci ne manqua pas de tirer parti des instructions d'un tel maître, et ses conférences sur les sciences exactes firent une impression profonde sur ses auditeurs Chinois, et excitèrent en eux un vif désir d'en apprendre davantage." C'est un protestant qui parle. (*China Review*, vol. IX, nº 4, Hong-kong, 1818.)

Voici l'appréciation d'un catholique: "C'est, sans contredit, un des plus grands hommes qu'ait donnés à l'Église la Compagnie de Jésus, et je ne sais s'il en est un seul qui ait possédé au même degré que lui un assemblage de vertus et de qualités aussi diverses. Il était théologien, mathématicien,

1. 天主實義 *T'ien tchou che i,* "De Deo vera ratio". Traité sur la vraie idée que l'on doit se faire de la nature et des attributs de Dieu. Il paraît aussi avoir été publié sous le titre plus ancien de: 天學實義 *T'ien hio che i* (Fourmont, *Grammatica*, p. 437).

"Cet ouvrage est un chef-d'œuvre de métaphysique, dit le P. Cibot (*Mémoires de Pékin,* t. VIII, p. 168). Outre qu'il est dialogué de fort bon goût, et écrit très élégamment, tout en épuisant sa matière, il semble n'en prendre que la fleur, donne pour ainsi dire du corps aux idées les plus abstraites, et rend comme palpable ce qu'il y a de plus subtil dans la nécessité et la contingence des êtres. Ainsi, sans rien perdre des avantages que lui donnait la métaphysique européenne, il en mania la dialectique avec tant de dextérité, il en couvrit les ressorts avec tant de fleurs, qu'il semble conduire ses lecteurs par des routes frayées, leur raconter pour ainsi dire leurs propres pensées, et les faire jouir de leurs réflexions et de leurs souvenirs."

"Il produit, reprend le P. Fouquet (Lettre au duc de la Force, *Lettres Édif.*, t. III, p. 59), des effets merveilleux sur l'esprit des Chinois qui ont de la capacité, et il en est peu qui ne soient ébranlés, quand ils l'ont lu avec attention." Écrit sous forme de dialogue entre un docteur européen et un lettré chinois, il réfute les erreurs principales qui règnent dans la Chine, et forme une sorte de préparation à l'Evangile. L'auteur y établit solidement l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la liberté de l'homme, et en détruisant tous les systèmes du paganisme et de l'irréligion, il prépare les esprits à la connaissance d'un Dieu créateur et libérateur.

Le P. Ricci le publia d'abord à Nan-tch'ang fou en 1595, puis, après l'avoir retouché, à Pékin, 1601, en 2 vol. Il a été réimprimé avec une préface du Docteur Léon (Li Tche-tsao, Ngo-ts'uen, Liang-ngan 李之藻, 我存, 凉菴, mort en 1630) dans cette même capitale en 1604, et à Hang-tcheou fou vers 1605 ou 1606, de nouveau en 1630, et souvent encore plus tard. Il fait partie de la collection intitulée: 天學初函 *T'ien-hio tch'ou han* (1). Quelques éditions renferment aussi des préfaces des Docteurs Siu Koang-k'i 徐光啟 et Fong Ing-king 馮應景. Réédité plusieurs fois à T'ou-sè-wè (*Catalogus* 1917 nº 82.)

astronome, naturaliste et linguiste distingué. Il était parvenu, à force de travail et de patience, à connaître non seulement la langue, mais encore la littérature chinoise, mieux que les Chinois eux-mêmes. Il avait le courage patient et persévérant que nulle difficulté n'arrête, qui sait tourner les obstacles, quand il ne peut les briser, et attendre du temps ce qu'il ne peut emporter par la force. Il était en un mot l'homme qu'il fallait pour introduire en Chine le Christianisme." (Ste-Foi, Préface, p. IX.) Et c'est bien là en effet le jugement qui ressort de la vie et des œuvres du P. Matthieu Ricci.

(1) Voir la note ci-après, p. 37, sur la traduction d'Euclide.

Il a été traduit en japonais, 1604. Le P. Organtin l'appelait un trésor, et le P. Valignani le faisait réimprimer une troisième fois à Macao pour l'usage de ce peuple. Le P. Baldinotti, en 1630, en donnait une seconde édition au Tonkin, assurant que l'élégance et la pureté du style de ce catéchisme contribuèrent puissamment au succès de ses prédications. (A. Rémusat, *Nouv. mém.*, t. II, p. 213.) Plus tard il a été traduit en coréen. Le P. Jacques en a donné la traduction française dans les *Lettres Édif.*, 1818, t. XIV, pp. 66 seq. (Cf. Wylie, *Notes*, p. 138.)

2. 交友論 *Kiao yeou luen*, "De l'amitié", 1 vol., Nan-tch'ang fou, 1595 (1); Nankin, 1599; Pékin, 1603; avec une préface très élogieuse de Fong Ing-king 馮應景. Se trouve aussi dans le recueil cité plus haut. Réimprimé dans le 神州日報 *Chen-tcheou je-pao*, 25 mai 1914 et jours suivants.

Dialogue à l'imitation de celui de Cicéron. Le P. Ricci suppose qu'il est interrogé par un prince sur ce que les Européens pensent de l'amitié, et il répond en résumant ce que les philosophes et les saints docteurs ont écrit de mieux sur ce sujet. Les Chinois ont toujours regardé cet opuscule comme un modèle que les plus habiles lettrés auraient peine à surpasser. (Cf. Wylie, *Notes*, p. 138.) Le P. Trigault dit: "Ce livre escrit en lettres européennes et chinoises ensemble estoit encor plus agréable, mais peu après il fut imprimé à la mode chinoise, par les soins d'un certain gouverneur d'une ville de la contrée de Cancian (Kan-tchang??), et depuis a souvent esté remis sur la presse en la province de Pékin, Tché-kiang et plusieurs autres, et toujours avec le mesme applaudissement des lettrez; voire mesme il est souvent allégué en divers autres livres par des auteurs très graves, tant il a acquis d'autorité en peu de temps. Et c'est le premier des livres que le P. Matthieu a escrit en chinois, par lequel il a commencé d'estre estimé et prisé d'un chacun." (Trigault, *Expéd.*, pp. 516 seq.) — Le P. Ricci traduisit lui-même cet ouvrage en italien; une nouvelle édition a paru à Macerata en 1885. (Sommervogel, *Bibliothèque*, t. VI, col. 1791.)

3. 西國記法 *Si kouo ki fa*, "Art de la mémoire artificielle (ou mnémotechnie), tel qu'il est en usage chez les Européens", 1 vol., Nan-tch'ang fou, 1595 (2). Ce petit traité excita l'admiration des lettrés. Le P. Ricci, ayant longtemps pratiqué cet art, était capable de réciter de longues séries de caractères chinois, en les prenant indifféremment soit par le commencement soit par la fin. Ces expériences, qu'il répétait volontiers en présence des lettrés, lui firent un grand nombre d'amis.

4. 二十五言 *Eul-che-ou-yen*, "25 sentences morales", 1 vol., Pékin, 1604. C'est une série de petits articles sur tout ce qu'il y a d'essentiel dans la morale chrétienne. Cet ouvrage fit tant de plaisir à

(1) (2) Ci-dessus, p. 26.

un lettré païen, Fong Ing-king 馮應景, qu'il le fit imprimer à ses frais, en ajoutant une préface très louangeuse dans laquelle il plaçait ce livre au-dessus de tous les livres existant en Chine sur le même sujet. Le Docteur Siu Koang-k'i 徐光啟 ajouta une seconde préface. Il a paru aussi dans le recueil 天學初函 *Tien-hio tch'ou-han*. (Trigault, *Expéd.*, p. 820. — Wylie, *Notes*, p. 138.)

5. 畸人十篇 *Ki jen chi p'ien*, "Les 10 paradoxes", 2 vol., Pékin, 1608; Nankin et Nan-tch'ang, 1609; dans le recueil cité plus haut. Réimprimé à Chang-hai, 1847. Réimprimé à T'ou-sè-wè (*Catal.* 1917, n° 403). C'est le résumé de dix conversations qu'il a eues avec des Chinois de haute dignité à diverses époques. Il est surtout dirigé contre les doctrines des bonzes. Les sujets traités sont:

1. Les années passées ne sont pas plus longues que les nôtres.
2. L'homme est un voyageur sur la terre.
3. La fréquente pensée de l'éternité est avantageuse.
4. Cette pensée fréquente est une bonne préparation à la mort.
5. L'homme bon sait se taire et parler peu.
6. Le but de l'abstinence ne doit pas être de s'enlever la vie.
7. Il y a des récompenses et des punitions dans la vie future.
8. Sonder l'avenir, c'est hâter son propre malheur.
9. L'examen de soi-même ne peut consister dans l'inaction, le non-agir.
10. Les richesses avec la cupidité rendent plus misérable que la pauvreté avec le contentement. (Cf. Wylie, *Notes*, p. 139.)

6. Cet ouvrage fit grand bruit, et augmenta la réputation de l'auteur. Un bonze de Hang-tcheou fou 杭州府, habile lettré, l'attaqua vivement. Il se nommait Tchou Hong 袾宏. Il composa trois articles et les remit à un des premiers fonctionnaires de la cité. Celui-ci écrivit au P. Ricci, le priant d'y répondre. Cette lettre, la réponse du P. Ricci, la triple attaque du bonze, et sa réfutation, font l'ouvrage suivant:

辨學遺牘 *Pien hio i tou*, "Disputes contre les sectes idolâtriques", 1 vol., Pékin, 1609, avec un épilogue par Siu Koang-k'i, c'est-à-dire le Docteur Paul, ko-lao. Il est réimprimé dans le recueil déjà cité 天學初函 *T'ien hio tch'ou han* (1). Réimprimé (sur bois) à l'imprimerie des Lazaristes, Pékin (*Catal.* 1924, n° 88). Réimprimé (en caractères mobiles) à T'ien-tsin, dans le 大公報 *Ta-kong-pao*, 1915, puis à Pékin, 1919, par les soins de Ing Lien-tche 英斂之, avec préfaces de Tch'en Yuen 陳垣 et de Ma Siang-pé 馬相伯, sous le titre de 辯學遺牘.

7. On trouve à la suite des paradoxes huit poésies chinoises, avec des airs adaptés au goût du pays, qui devinrent assez populaires dans la capitale. Elles sont connues sous le nom de "Chansons de l'épinette", ou 西琴八曲 *Si k'in pa k'iu*, "8 airs d'orgue européen". C'est que le P. Ricci, entre autres présents, avait apporté à la cour une épinette dont il donna des leçons à des eunuques.

(1) Ci-dessus, pp. 33, 34, 36 note 1.

8. 齋旨 *Tchai tche*, "Avantages du jeûne", 1 vol. A la suite de cet opuscule s'en trouve un autre intitulé: 司鐸化人九要 *Se-touo hoa jen kieou yao*, "Les 9 vertus nécessaires à un prêtre qui veut convertir les âmes".

9. 琦人十規 *K'i jen che koei*, "Explication des dix commandements". C'est le premier catéchisme que le P. Ricci avait fait paraître en 1584 à Tchao-k'ing, en 1 vol., peu de temps après l'impression de celui du P. Ruggieri (1).

10. 奏疏 *Tseou-chou*, "Rapport au trône". Mémoire présenté à l'empereur 萬歷 Wan-li, en 1601, pour lui offrir des présents, et lui demander la faculté de demeurer à Pékin. (Cf. Couvreur, *Choix de doc.*, Ho-kien fou, 1894, pp. 80 seq. — Tacchi-Venturi, *Opere*, t. II, pp. 496 seq.)

11. 幾何原本 *Ki ho yuen pen*, "Principes de géométrie". Traduction des six premiers livres d'Euclide, 6 vol., Pékin, 1605. Réimprimé bien souvent depuis, et spécialement en 1721 dans l'ouvrage 數度衍 *Chou tou yen*, en 23 vol., sur les mathématiques pures, par Fang Tchong-t'ong 方中通, et traduit en mandchou par ordre de l'empereur K'ang-hi 康熙. Ces livres ont été écrits par le ko-lao Paul Siu, d'après les explications du P. Ricci. Paul Siu, dans une première préface, sous le nom de Li Ma-teou (P. Ricci), parle avec éloge de l'auteur, qui vivait dans une haute antiquité, et de son savant commentateur le P. Clavius; dans une seconde, sous son nom, il loue sans restriction les sciences et les lettrés d'Europe.

Aujourd'hui encore ils ont la même vogue et la même réputation qu'au moment où ils parurent. Ils ont été en effet réimprimés à Nankin par Tseng Kouo-fan 曾國藩, vice-roi des deux Kiang, avec une préface écrite de sa main, 4e année de T'ong-tche 同治, Xe lune, nov.-déc. 1865. Dans sa préface, Tseng Kouo-fan rappelle que la récente édition d'Euclide et d'autres ouvrages de mathématiques, faite à Canton par un marchand, Pien Tin-koa, et connue sous le nom de 海山仙館叢書 *Hai chan sien koan ts'ong chou*, fourmille d'erreurs. C'est pourquoi, dit-il, je fais réimprimer ces six livres. Le vice-roi indique aussi une autre collection en 19 vol. composée d'ouvrages de Jésuites, dont plusieurs traitent de religion et les autres regardent les sciences, et réunie par Li Liang-ngan (ci-dessus, p. 34) en 1629 (2).

---

(1) Ci-dessus, p. 20.

(2) Cette collection, dont le titre est: 天學初函 *T'ien hio tch'ou han*, renferme, d'après Wylie (*Notes on Chinese Litter.*, p. 217), les 19 ouvrages suivants:

1.	西學丸	*Si hio fan*,	par le P. Aleni.
2.	畸人十篇	*Ki jen che p'ien*,	par le P. Ricci.
3.	交友論	*Kiao-yeou luen*,	par le même.
4.	二十五言	*Eul-che-ou yen*,	par le même.

L'édition de Tseng Kouo-fan comprend les six livres d'Euclide du P. Ricci, et la traduction des neuf autres livres, faite par Wylie, aidé de Li Jen-chou, lettré de Hai-ning (Tché-kiang), sous Hien-fong 咸豐 (1851-1862). Elle avait été d'abord gravée à Song-kiang 松江 par Han Lou-king (en 1857), mais les rebelles ayant brûlé les planches, il les a fait graver une seconde fois à Nankin. (*Journal of the China Branch of the Royal Asiatic Society*, 1871-72, p. 149.)

12. 同文算指 *T'ong wen so.m tche*, "Arithmétique pratique", publiée en 11 vol., Pékin, 1614, par Li Tche-tsao 李之藻, disciple du P. Ricci, plus connu sous le nom de Docteur Léon (1). Cette arithmétique se trouve dans le grand catalogue impérial. Elle est divisée en deux parties: la première traite de la numération, des 4 règles et des opérations sur les fractions; la seconde comprend les règles de trois, sous toutes les faces, l'extraction des racines, et quelques calculs trigonométriques. Elle est reproduite dans le recueil précédent 天學初函 *T'ien hio tch'ou han*. (Cf. Wylie, *Notes*, p. 95.)

13. 測量法義 *Tch'é-liang fa i*, "Géométrie pratique", 1 vol. C'est la substance des leçons données par le P. Ricci sur la théorie des mesures astronomiques au moyen des triangles rectangles, d'un traité sur la fabrication des instruments, et des règles pratiques pour s'en servir. (Cf. Wylie, *Notes*, p. 88.) Dans un petit ouvrage qui a pour titre 測量異同 *Tch'é-liang i t'ong*, Siu ko-lao montre les grandes analogies de la méthode nouvelle, introduite par Li Ma-teou, avec le système des mesures angulaires décrit par un ancien auteur, et il prouve que les deux théories n'ont en pratique aucune différence importante. Cette géométrie se trouve dans le recueil déjà cité, et dans une autre collection appelée 指海 *Tche-hai*, publiée sous le règne de Tao-koang 道光 (1821-1851) par Ts'ien Hi-tso 錢熙祚, de Kin-chan 金山 (Kiang-sou).

5.	天主實義	*T'ien-tchou che i*,	par le même.
6.	辨學遺牘	*Pien hio i tou*,	par le même.
7.	七克	*T'si k'o*,	par le P. de Pantoja.
8.	靈言蠡勺	*Ling yen li tcho*,	par le P. Sambiaso.
9.	職方外記	*Tche fang wai ki*,	par le P. Aléni.
10.	泰西水法	*T'ai si choei fa*,	par le P. de Ursis.
11.	渾蓋通憲圖說	*Hoen kai t'ong hien t'ou chouo*,	par le P. Ricci.
12.	幾何原本	*Ki-ho yuen pen*,	par le même.
13.	表度說	*Piao tou chouo*,	par le P. de Ursis.
14.	天問略	*T'ien wen lio*,	par le P. Em. Diaz, le jeune.
15.	簡平儀	*Kien p'ing i*,	par le P. de Ursis.
16.	同文算指	*T'ong wen soan tche*,	par le P. Ricci.
17.	測量法義	*Tch'é-liang fa i*,	par le même.
18.	圜容較義	*Hoan yong kiao i*,	par le même.
19.	句股義	*Keou-kou i*,	par le même.

(1) Ci-dessus, p. 34.

14. 勾股義 *Keou-kou i,* "Développement de la théorie du triangle rectangle", donnant une illustration arithmétique de ses propriétés géométriques, 1 vol. Reproduit dans les deux recueils 指海 *Tche hai* et 天學初函 *T'ien hio tch'ou han* (1).

15. 圜容較義 *Hoan yong kiao i,* "Des figures isopérimètres", 1 vol., Pékin, 1614. Écrit sous la dictée du P. Ricci par Li Tche-tsao. C'est un court traité de géométrie en 18 propositions sur les surfaces et les volumes proportionnels des diverses figures planes et solides, commençant par le triangle, et allant par degré jusqu'au cercle et à la sphère. (Cf. Wylie, *Notes,* p. 88.) Réimprimé dans la collection 天學初函 *T'ien hio tch'ou han* et dans un autre recueil intitulé 守山閣叢書 *Cheou chan ko ts'ong chou,* et publié par Ts'ien Hi-tso, de Kin-chan (2). Les bois gravés à Song-kiang furent brûlés par les rebelles T'ai-p'ing.

16. 渾蓋通憲圖說 *Hoen kai t'ong hien t'ou chouo,* "Développement de la sphère céleste", 2 vol., Pékin, 1607. Traité de la projection stéréographique de la sphère céleste illustré de figures et de descriptions minutieuses, avec la table des positions des étoiles fixes et la déclinaison du soleil. Se trouve dans les deux mêmes recueils que le numéro précédent.

17. 萬國輿圖 *Wan-kouo yu t'ou,* "Grande carte de l'univers". Le P. Ricci la dressa lorsqu'il était à Tchao-k'ing, 1584. "Il estendit cette mappemonde, dit le P. Trigault, en champ plus ample, afin qu'il pût aisément contenir les caractères chinois, qui sont plus grands que les nostres, et adjouter non les mesmes adnotations, ains d'autres, selon l'humeur des Chinois, et convenables à son intention. Et pour gagner la bonne grâce des Chinois, il fit que le royaume de la Chine se voyoit au milieu de la description, à leur grand plaisir et contentement."

Il corrigea et retoucha cette carte à Nankin en 1598, où elle fut gravée aux frais publics plus grande qu'auparavant, sur douze planches, et imprimée sur soie, par les soins de Li Ngo-ts'uen (ci-dessous, p. 34). Le vice-roi du Koei-tcheou 貴州 la réduisit au contraire à une plus petite échelle, et fit mettre sur un livre à part (ci-dessus, p. 41, nº 27) toutes les annotations dont elle était couverte. "Plusieurs exemplaires furent distribuez par toutes les autres provinces, mesmes les nostres en envoièrent à Macao et au Japon, sur le modèle desquels on dit qu'on grava autre part d'autres." (Trigault, *Expéd.*, p. 609. — Riccioli, *Almagestum novum,* Bologne, 1651, fol. XI.) A Pékin, en 1609, on en tira au palais des copies en huit feuilles pour l'empereur, qui était désireux de la voir (3).

---

(1) Avec la variante 句 pour 勾 (v. g. ci-dessus, p. 37, note 1, nº 19).

(2) Ci-dessus, p 38, nº 13.

(3) Dans l'histoire des Ming, 明史 *Ming che*, dernière partie, 外國 *Wai kouo*, Royaumes étrangers, ch. 326, on lit: "Li Ma-teou 利瑪竇 dressa une carte du monde sous le titre de: 萬國全圖 *Wan kouo ts'iuen t'ou.* Elle

18. 西字奇跡 *Si tse k'i tsi*, "Procédé des caractères de l'Extrême Occident", 1 vol., Pékin, 1605. C'est un petit livre en caractères chinois représentant la prononciation latine. Les chrétiens se plaisaient à le lire, de même que beaucoup de personnes trouvent de l'agrément à lire les caractères d'une langue inconnue figurés par les caractères de la langue maternelle. C'est peut-être l'ouvrage dont parle Théoph. Boyer dans sa grammaire chinoise, p. 4 (*Musaeum sinic.*, tome I), où il affirme que le P. Ricci publia un alphabet latin: "*Edidit alphabetum latinum ad sinicos caracteres accommodatum, quod* Ta çy çú mu (大西字母 ta si tse mou), *magni occidentis caractcrum matrem, inscripsit.*"

19. 乾坤體義 *K'ien k'oen t'i i*, "Explication du ciel matériel et de la terre", 2 vol.; on le trouve aussi en 3 vol.—Yuen Yuen 阮元, dans son ouvrage: 皇清經解 *Hoang ts'ing king kiai* (Explication des *king* faite sous la dynastie des Ts'ing, en 1408 *kiuen* réunis en 360 vol., réimprimé en 1860), au chapitre intitulé: *Tch'eou jen tchoan* 疇人傳, parle assez longuement de l'ouvrage du P. Ricci. Il avoue à ce propos que les Européens l'emportent sur les Chinois actuels en connaissances mathématiques et astronomiques, mais il prétend que la science chinoise était bien supérieure à celle des Européens, et comme ceux-ci l'ignorent, il termine en disant que les Européens sont en définitive très inférieurs aux Chinois. Cet ouvrage du P. Ricci se trouve encore indiqué dans le catalogue impérial des ouvrages approuvés par les derniers empereurs depuis K'ang-hi, et dont le titre est 四庫全書總目 *Se k'ou ts'iuen chou tsong mou.*

20. Lorsque le P. Ricci se trouvait à Nankin en 1598, il eut une discussion sérieuse avec plusieurs savants sur le nombre et la nature des premiers éléments. Les Chinois en comptent 5: le métal, le bois, l'eau, le feu, la terre. Le P. Matthieu leur soutint qu'il y avait 4 éléments, "procréez d'autant de qualités contraires, et leur prouva qu'il n'y en avoit, voire n'y en pouvoit avoir plus ni moins... Pour ceste cause il escrivit un commentaire en chinois de ce sujet par lequel il réduisit à néant la vanité de ces 5 éléments, et establit la vérité de nos 4. Il leur assigna aussi à chacun sa demeure, et les embellit de leurs figures. Ce commentaire fut souvent imprimé et reçu avec applaudissement." (Trigault, *Expéd.*, p. 601.)

21. *Annua della Cina del 1606 et 1607*, del P. Mat. Ricci, de la Chine, 18 oct. 1607, in-8°, Rome, Zannetti, 1610; Milan, Pontio, 1610. — *Annuæ litteræ a Sinis annis 1591, 1606 et 1607*, 39 in-8°, Antverpiæ, Plantin, 1611.

---

comprend 5 grandes îles, *ta-tcheou* 大洲 (les 5 parties du monde). La première est appelée 亞西亞 *Ya-si-ya*, et renferme 100 royaumes, dont la Chine est l'un des principaux; la deuxième 歐羅巴 *Ou-lo-pa* avec 70 royaumes; la troisième 利未亞 *Li-wei-ya* (Libye, Afrique) avec 100 royaumes; la quatrième 亞墨利加 *Ya-mé-li-kia*; enfin la cinquième 墨瓦臘泥加 *Mé-wa-la-ni-kia* (Magellanie, terres découvertes par Magellan, Océanie)."

22. *Lettres.* Lettre de Inaquin (Tchao-k'ing), du 13 sept. 1584, adressée à J.-B. Roman, facteur des Philippines à Macao: dans la *Relation de la Chine,* par J.-B. Roman, datée de Macao, 28 septembre 1584, et imprimée dans les Archives de voyage Ternaux-Compans, vol. I, p. 77 (Cordier, *Bibliotheca Sinica,* t. I, p. 7). — *Lett.* del P. Matteo Ricci Maceratese delli 30 di nov. 1584, della Citta di Cantone: dans les *Nuovi Avvisi del Giapone,* in Venetia, appresso i Gioliti, 1586, p. 175. — *Lettre du P. Ricci,* de ce qui principalement s'est faict en la résidence de Pachino cité royalle de la Chine l'an 1608, datée de Pékin 22 août 1608, in-12, Caen, Cavelier, 1614.

23. On doit au P. Ricci les *Mémoires* d'après lesquels le P. Trigault a rédigé l'histoire de l'établissement de la Mission de Chine sous le titre: "*De christiana expeditione apud Sinas suscepta*". Ces notes étaient rédigées en italien et destinées au P. Général. Le P. Trigault n'eut qu'à les traduire en latin, en comblant quelques lacunes, et en ajoutant des détails à certains faits que la modestie du P. Ricci avait laissés dans l'ombre. (Épistre dédicatoire.) Cf. préface du P. Tacchi-Venturi aux *Opere storiche.*

24. Le P. Ricci traduisit en latin, en 1593, avec le titre de: "*Tetrabiblion Sinense de moribus*", les ouvrages connus en Chine sous le nom de 四 書 *Se chou,* "Quatre livres", en y aioutant de petits commentaires. (Trigault, *Expéd.,* p. 578.) Chaque missionnaire qui venait en Chine devait le transcrire et l'étudier. Nous ignorons s'il a été imprimé, ou s'il s'en conserve quelque copie.

25. Abel Rémusat dit que le célèbre P. M. Ricci paraît être le premier qui ait composé un *dictionnaire chinois* avec interprétation en langue européenne. Il ne se trompe pas, car le P. Trigault raconte comment, voyageant avec le P. Cattaneo, qui était bon musicien, et avec le Fr. Fernandez, il entreprit de composer ce dictionnaire, et comment il fit noter à ce Père les 5 tons principaux d'après lesquels on peut prononcer les syllabes, ainsi que les 2 esprits, doux et aspiré, qui affectent certains mots. Il ne paraît pas que le manuscrit ait été conservé. Et le P. Trigault ajoute: "Ils composèrent aussi plusieurs autres traitez par le moien desquels les nostres peussent à l'advenir plus facilement apprendre le langage du païs." (*Expéd.,* p. 577.)

26. Le P. Kircher (*China,* édit. franç., p. 160) dit: "Il a traduit du chinois et latin l'histoire des vieux Chinois, où l'on voit les dogmes et la doctrine des anciens philosophes de cette nation, dans le dessein de faire voir leurs erreurs, et de mieux combattre les maximes qu'ils avaient, et qui choquaient les lois de la raison."

27. Le P. de Visdelou, Supplément à la *Biblioth. Orient.* de d'Herbelot, p. 139, écrit: "Le P. Ricci, dans ses *Tables chinoises,* donne 44 degrés de latitude boréale à la capitale de l'Eyghour... je crois qu'il s'est trompé." Il s'agit sans doute de la *Wan kouo yu t'ou,* ci-dessus, p. 39, nº 17.

28. Le marquis Ricci-Riccardi a publié en 1910, d'après des copies conservées dans ses archives, trois lettres du P. Ricci: deux de Nan-tch'ang, 28 octobre 1595 et 12 octobre 1596; une de Pékin, 6 mars 1608 (*Il P. Matteo Ricci D. C. D. G.*, in-8°, Florence, Barbera, 1910).

29. A l'occasion des fêtes du centenaire du P. Ricci à Macerata, en 1910, une série de publications de ses œuvres inédites a été commencée: *Opere storiche del P. Matteo Ricci.* Le premier volume a paru en 1911, édité par le P. Tacchi-Venturi: *I Commentari della Cina,* in-4° de LXVIII+650 pp., Macerata, 1911 (cf. P. Brucker dans *Études*, t. CXXXI (1912), pp. 215 seq.: *Pour le centenaire du P. Ricci*). Le second a paru en 1913: *Le Lettere della Cina.* Il contient 44 lettres du P. Ricci (pp. 3-395), et le mémorial à l'empereur signalé ci-dessus, p. 37, n° 10 (pp. 496 seq.).

10.

LE P. ANTOINE D'ALMEYDA.

麥 安 東 立 修 *MÉ NGAN-TONG LI-SIEOU.*

M. 1556. — E. 4 janv. 1576. — A. 1585. — Scol. — M. 17 oct. 1591, Chao-tcheou.

Alegambe, *Bibliotheca*, p. 63. — Bartoli, *Cina*, p. 245. — Couplet, *Catalog.*, p. 5. — Drews, *Fasti*, 17 oct. — Franco, *Annus gloriosus*, p. 602. — de Guilhermy, *Ménol. Portug.*, 17 oct. — Jouvancy, *Historia*, p. 518. — Nieremberg, *Claros*, t. II, p. 544. — Ricci, *Opere*, t, II, pp. 436 seq. — Trigault, *Expédition*, pp. 316 seq., 361 seq.

Le P. Antoine était né à Trancoso, en Portugal; après une jeunesse passée dans l'innocence, il se consacra à Dieu dans la Compagnie de Jésus. Parti pour Goa en 1584, il fut, sur la demande du P. Valignani, envoyé à Macao, au mois de juillet 1585, avec le P. Édouard de Sande, afin de porter aide et secours aux PP. Ruggieri et Ricci. La difficulté était de les faire pénétrer dans l'intérieur: l'on cherchait quelque bonne combinaison, et le P. d'Almeyda proposait de s'engager, comme esclave, au service d'un mandarin, lorsque le P. Ruggieri accepta la proposition de son ami, le gouverneur de Tchao-k'ing 肇 慶, de l'accompagner à Hang-tcheou fou 杭 州 府 (1585). Le P. d'Almeyda, prévenu de ce voyage, se trouva à Canton au moment du départ, et partit avec eux. (Trigault, *Expéd.*, p. 316. — Bartoli, *Cina*, pp. 245 seq. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 151 seq. — Ci-dessus, pp. 19, 24.)

Après cette excursion, qui dura plus de 4 mois, le Père eût bien voulu rester au Tché-kiang, mais force lui fut de revenir à Tchao-k'ing, où il travailla de concert avec le P. Ricci. Il le suivit, lorsqu'il fut chassé de cette ville, et lorsqu'il alla fonder, au mois d'août 1589, la nouvelle résidence de Chao-tcheou 韶州. (Trigault, *Expéd.*, pp. 361 seq. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 177 seq.) Atteint d'une maladie grave, il fut renvoyé à Macao, pour rétablir sa santé, mais à peine était-il en convalescence, que son zèle arracha presque à son supérieur la permission de retourner à Chao-tcheou. Ce fut pour y mourir dans les plus beaux sentiments de piété. "Mon Dieu, répétait-il, je vous en prie, encore plus de douleurs et plus d'amour!" "Il estoit si assidu à prier Dieu et aspre à chastier son foible corps, qu'il falloit toujours que le supérieur prist garde qu'il n'excédast les bornes de la prudence... et on lui commanda que se contentant de l'office ordinaire, il donnast le reste du temps aux estudes", mais il obtint qu'il lui fût permis "d'adjouster l'office de Nostre-Dame qu'il avoit accoustumé de réciter dez son enfance." (Trigault, *Expéd.*, p. 439.)

Comme les Pères ne possédaient pas encore de cimetière en Chine, son corps fut rapporté à Macao pour y être inhumé avec ceux de ses frères. Il a laissé partout, avant comme après son noviciat et son départ pour la Chine, la réputation d'un religieux fervent et exact observateur de tous ses devoirs.

Nous avons de lui quelques *lettres*:

1. 5 novembre 1585, au P. Rodriguez, racontant son voyage à Canton. (Ricci, *Opere*, t. II, pp. 436 seq.)

2. Cartas escritas em 22 de nov. 1585. Il raconte son voyage à Canton et à Hang-tcheou. Dans la *Asia extrema* du P. de Gouvea, t. I, pp. 2, 8 (ouvrage inédit).

3. Carta as P. de Sande, Chao-tcheou, 10 fév. 1586, traduite en italien dans les *Avvisi della Cina* (1586), Rome, Venise, Anvers, 1588; Milan, 1589. Traduite en latin, dans le recueil du P. Hay: *De rebus japonicis, indicis et peruanis*, in-8°, Antverpiae, 1605, p. 913.

4. Carta as mesmo Padre, Chao-tcheou, 8 sept. 1586.

Ces deux lettres ont paru en italien, in-12, Roma, Zannetti, 1588, et en espagnol, Zaragoça, 1591. — Trad. française: pp. 200-210 des *Lettres du Japon et de la Chine*, Lyon, 1593.

5. Carta escrita as P. de Sande, Chao-tcheou, 8 sept. 1588, dans le recueil: *Lettere del Giapone et della Cina*, in-12, Roma, Zannetti, 1591. — Brescia, Sabbio, 1592. (Cf. Sommervogel, *Bibliothèque*, t. I, col. 189 seq.)

11.

LE P. EDOUARD DE SANDE.

孟 三德 寧寰 *MONG SAN-TÊ NING-HOAN.*

N. 4. nov. 1531 (1). — E. juin 1562. — A. 1585. — P. ? . — M. Macao, 22 juin 1600.

Alegambe, *Bibliotheca*, p. 185. — Bartoli, *Cina*, p. 196. — Cardoso, *Agiologio*, t. III, p. 784. — Couplet, *Catal.*, p. 4. — Franco, *Annus*, 22 juin. — Jouvancy, *Historia*, p. 514. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 218 seq. — Trigault, *Expédition*, pp. 435 seq.

Le P. de Sande naquit à Guimaraẽs, en Portugal, et entra jeune encore dans la Compagnie. Après avoir terminé ses études et professé l'éloquence au collège de Coïmbre, il s'embarqua pour les Indes en 1572, et fut recteur successivement à Bacaïm et à Macao. Pendant qu'il en remplissait les fonctions, le P. Visiteur Valignani l'en retira, pour l'envoyer au secours des deux fondateurs de la Mission de Chine. Lorsque le P. Ruggieri revint à Macao faire des emplettes pour l'empereur, il prit le P. Édouard pour compagnon à son retour. Le gouverneur de Tchao-k'ing, après quelques jours de repos, lui ayant demandé s'il ne songeait pas à s'en retourner: "Non, répondit-il, demeurer pour toujours au milieu des Chinois, voilà mon désir et mes espérances." Si elles ne se réalisèrent pas à la lettre, il fit du moins tout ce qu'il put, pour défendre, soutenir et propager cette mission. (Trigault, l. c. — Ricci, l. c. — Ci-dessus, pp. 19, 24.)

Après quelque temps de séjour à Tchao-k'ing 肇慶, jugeant cette position intenable, il revint à Macao. Le P. Valignani, qui y était de retour du Japon, le nomma une seconde fois recteur du collège et en même temps supérieur de la Mission. Ce fut en cette qualité qu'il y pénétra plusieurs fois pour visiter la nouvelle fondation de Chao-tcheou 韶州, et convertit plusieurs infidèles. Comme il avançait en âge, le P. Em. Diaz lui fut donné pour successeur en 1596. Il termina sa sainte vie par une mort sainte, le 22 juin 1600. "Il remplit, dit l'un de ses historiens, presque toute sa vie, les fonctions de docteur, de prédicateur et de supérieur à la satisfaction commune des Nôtres et de l'extérieur."

Il a écrit: 1. Carta escrita de Macao, 28 sept. 1589, au P. Général, sur la nouvelle Mission de Chine; dans le recueil: *Lettere*, in-8°, Rome, Zannetti, 1591, et ses traductions.

(1) B. 1547.

2. *De missione legatorum Japonensium ad Romanam Curiam... dialogus ex ephemeride ipsorum legatorum collectus.* En latin et en japonais, in-4°, in Macaensi portu regni Sinici, 1590. D'après la note de l'exemplaire du British Museum, ce serait le premier ouvrage imprimé en Chine par des Européens. Reproduit dans l'ouvrage: *De trium regum japonicorum legatis*, Anvers, 1593 (cf. Sommervogel, *Bibliothèque*, t. VII, col. 546). — M. Henri Cordier (*L'Imprimerie*, p. 45) dit: "C'est le premier ouvrage imprimé à Macao; il est très rare."

3. On lui attribue un *Catéchisme chinois* (Sommervogel, *Biblioth.*, t. VII, col. 546.)

12.

LE P. FRANÇOIS DE PETRIS.

石 方 西 鎮 宇 *CHE FANG-SI TCHEN-YU.*

N. 1563. — E. 15 août 1583. — A. 1590. — Scol. — M. Chao-tcheou, 5 nov. 1593 (1).

Bartoli, *Cina*, pp. 261 seq. — Couplet, *Catal.*, 6. — Drews, *Fasti*, 5 nov. — Jouvancy, *Historia*, p. 518. — Du Jarric, *Histoire.* — Nadasi, *Annus*, 5 nov. — Nieremberg, *Los claros*, t. II, p. 539. — Patrignani, *Ménol.*, 5 nov. — Ricci, *Opere*, t. I. — Trigault, *Expédition*, pp. 454 seq.

Né d'une noble famille, dans la campagne de Rome, au lieu dit Abatia de Farfa, le P. de Petris fit ses premières études et sa philosophie au collège Romain, et il se distingua autant par ses succès dans les lettres et les sciences, que par sa piété et ses autres vertus. "A la fin de sa philosophie, il soutint une dispute publique sur toutes ses parties avec applaudissement et approbation d'un chacun, et les étrangers aussi bien que les domestiques admiraient son esprit et sa prudence." Il était surtout dévot à la Ste Vierge, entra dans sa congrégation, et comme il délibérait sur le choix d'un état de vie, il mérita d'entendre de la bouche de cette bonne Mère: "Entre, mon enfant, entre dans la société de mon fils, et persévère dans ta vocation." C'est lui-même qui le raconta à deux novices qui se trouvaient avec lui à Chao-tcheou 韶 州, pour leur donner de la confiance à la Reine du Ciel et des Anges. (Trigault, *Expéd.*, pp. 467 seq. — Ricci, *Opere*, t. I, p. 236.)

(1) 5 octobre 1593? ci-dessous, p. 46, note 1.

Il fut donc admis au noviciat de Rome, le 15 août 1583. N'étant pas encore prêtre, il obtint de partir pour le Japon en 1586, avec les ambassadeurs japonais qui retournaient dans leur patrie. Le P. Valignani, qui le destinait à la Chine, le renvoya à Macao en 1590, et lorsque l'année suivante le P. d'Almeyda mourut à Chao-tcheou, le jeune P. de Petris fut désigné pour le remplacer. (Lettre au T. R. P. Aquaviva, 15 nov. 1592, dans Ricci, *Opere,* t. II, pp. 462 seq.)

Peu de temps après son arrivée, "des larrons entrèrent en armes dans sa maison pendant la nuit, qui blessèrent deux ou trois serviteurs, et non eux seulement, mais aussi le P. François reçut une grande blessure en la teste d'une hache moyenne." (Trigault, *Expéd.*, p. 454.—Ricci, *Opere,* t. I, p. 229.) Le Père Ricci avertit les magistrats, qui ordonnèrent une enquête, et lorsqu'ils eurent été convaincus, le plus coupable fut condamné à mort, et les autres aux galères; mais les deux Pères intercédèrent auprès des juges et obtinrent une sentence plus douce. Ils furent battus chacun de 20 coups de canne et remis en liberté. "Les parens des coupables furent fort resjouys de cest arrest, et les coupables bien aises de ce qu'ils estoient plus légèrement punis... et aussi fust agréable à nos Pères, qui principalement désiroient que ces hommes ethniques cognussent la douceur de la piété chrestienne, laquelle ne cherche pas à se venger de ses ennemis." (Trigault, *Expéd.*, pp. 463 seq. — Ricci, *Opere,* t. I, pp. 235 seq.)

Par ses prières et ses vertus le P. de Petris soutenait le P. Ricci dans ses premiers combats. "Il connut d'avance l'heure de sa fin prochaine, et l'annonça avec tant de certitude que, malgré sa jeunesse et sa santé, lorsque rien ne faisait présager une maladie, il se prépara à la mort, qui arriva peu après, le 5 nov. 1593 (1). Comme il se confessait au P. Matthieu, il lui dit qu'il mourrait de cette maladie. "Gardez-vous bien de faire cela et ne redoublez pas ma "peine pour emporter votre corps et vous appeler un successeur. " — Vous n'aurez aucune fascherie d'emporter mon corps, dit le malade, " ni d'appeler un autre qui me succède." Et il arriva du tout ainsi; car à peine avait-on entendu sa mort à Macao, quand un de nos coadjuteurs amena une barque, dans laquelle on emporta ces deux corps (le sien et celui du P. d'Almeyda) au sépulcre commun du collège. Le P. Édouard de Sande, Recteur, fit une oraison funèbre à la loüange des défuncts, et nomma pour le remplacer le P. Lazare Cattaneo." (Trigault, *Expéd.*, p. 469.—Ricci, *Opere,* t. I, p. 236.)

Trois *lettres* du P. de Petris: 8 janvier 1589, 15 novembre 1592, 15 décembre 1592, dans Ricci, *Opere,* t. II, pp. 456, 464, 465.

(1) 5 octobre 1593 d'après le P. Tacchi-Venturi, note à Ricci, *Opere,* t. I, p. 236.

13.

LE FR. SÉBASTIEN FERNANDEZ.

鍾 巴 相 念 江 *TCHONG PA-SIANG NIEN-KIANG* (1).

N. 1562.—E. Ier janv. 1591 (2).—A. 1591.—
C. T. 1 nov. 1617.—M. 1622, Hang-tcheou.

Bartoli, *Cina*, pp. 91, 101-104.—Jouvancy, *Historia*, p. 522.—de Guilhermy, *Ménol. Portug.*, t. II, p. 188.—Patrignani, *Ménol.*, p. 190.—Semedo, *Histoire*, et *Relation* de 1622.—Trigault, *Relation* de 1621. (Les Relations de 1621 et 1622 sont reproduites dans *Histoire de ce qui s'est passé* [Anonyme.])

Le Fr. Fernandez fut le premier Chinois admis dans la Compagnie. Il était né à Sin-hoei hien 新會縣, dans le Koang-tong, d'un père très riche et très honnête homme. "Il passa les premiers ans de sa vie en la marchandise, selon la coutume du pays, ayant toujours la réputation d'un homme de bien. Il entra chez nous, s'offrant d'accompagner nos Pères en la Chine, tant parce qu'il en sçavoit la langue, comme aussi parce qu'il désiroit beaucoup endurer. C'est pourquoi le P. Ricci le mena quant et soi, quand il vint par deçà." (Semedo, *Relat.* de 1622. Dans *Histoire de ce qui s'est passé*, p. 203.) Depuis, il l'accompagna plusieurs années dans ses voyages, comme interprète et serviteur, demandant à Dieu avec ardeur la grâce de se consacrer à lui dans la Compagnie.

Il obtint ce qu'il désirait, et fit son noviciat à Chao-tcheou 韶州. "Ce serait, dit le P. Bartoli, une longue et difficile histoire, si on voulait écrire tout ce que ce bon Frère a fait et souffert pour la propagation de la foi. Il avait un grand cœur, un esprit droit, des mœurs pures dès avant sa conversion, et depuis il fut gratifié d'un zèle très vif pour la conversion des âmes; pour fonder des chrétientés, il n'épargnait ni son temps, ni ses sueurs, ni même son sang." (*Op. cit.*)

---

(1) Son vrai nom était 鍾 鳴 仁 (plutôt 銘 仁, suivant Aleni, *Vie du P. Ricci*) 念 江 Tchong Ming-jen Nien-kiang. Le nom Pa-siang est son nom de baptême, Sébastien.

(2) S. dit, par erreur, 1er janv. 1595.

Battu à Chao-tcheou et chargé de la cangue en 1596, exilé de cette ville, il fut accusé par les lettrés de Hang-tcheou 杭州, qui le firent emprisonner et fustiger ; "en après il fut emprisonné derechef avec le P. Matthieu, en son voyage de Péquin, et parce que le Père l'avoit faict sortir pour traicter de leur eslargissement, il fut en cette ville-là, pour la troisième fois, emprisonné, injurié et maltraité, parce qu'il enseignoit et preschoit le St Evangile." (Semedo, *Relat.* de 1622, *op. cit.*, p. 204.) Finalement, dans la persécution de Nankin (1615), il supporta la torture, et fut exposé à toutes les avanies, à tous les outrages, à toutes les insolences d'une population en délire ; puis il fut banni du royaume, condamné à l'esclavage, au delà de la grande muraille, chez les Tartares, supplice que l'héroïque charité d'un chrétien lui épargna (1).

Il s'employa beaucoup à Pékin "au bien des âmes, visitant les maisons des chrestiens, leur enseignant la doctrine chrestienne, et chacun l'escoutoit volontiers, non seulement pour le zèle qu'il monstroit, mais aussi pour l'aspreté de la vie que chacun voyoit estre en luy, et que les supérieurs ont deu fort souvent modérer." (Semedo, *Relat.* de 1622, *op. cit.*, p. 204.) Toute sa vie il remplit les fonctions de catéchiste, et comme il possédait admirablement sa langue maternelle, il parcourait incessamment les chrétientés confiées à ses soins, et quand il en avoit fait le tour, il recommençait sans jamais se lasser, puis il aidait les Pères, allait au devant d'eux pour les introduire, suppléait à ce qu'ils ne pouvaient faire, et leur rendait tous les services qui étaient en son pouvoir. On l'avait chargé aussi, preuve bien honorable de sa vertu et de la confiance qu'elle inspirait, d'instruire les dames chinoises, et de leur conférer le baptême. Tous les ans et plus souvent, il se rendait à Macao, non sans courir parfois risque de perdre la vie, pour en rapporter l'argent et les autres objets nécessaires aux diverses stations. Et bien que seul la plupart du temps, il ne perdait jamais de vue la présence de Dieu, auquel il restait continuellement uni. Après 32 ans d'une vie si bien remplie, ce fidèle serviteur et ministre de l'Evangile alla en recevoir la récompense, à Hang-tcheou, en 1622. Le P. de Semedo dit qu'il est "tombé malade à Nanchin, et... est allé à Dieu pour jouyr du fruict de ses travaux." (Semedo, *Relat.* de 1622, *op. cit.*, p. 204.)

(1) Ce chrétien, Matthieu Gham (K'ang 康?), prit sa place, mais fut délivré bientôt par l'influence d'un néophyte puissant à la Cour, et revint mourir au collège de Macao, admis dans la Compagnie. Deux jeunes catéchistes Louis (de Faria) et Ignace subirent à trois reprises une sanglante flagellation et les épreuves de la prison. Ils méritèrent par là leur admission dans la Compagnie qu'ils sollicitaient. (Bartoli, *Cina*, p. 682.—de Guilhermy, *Ménologe de Portugal*, t. II, p. 188.)

14.

LE FR. FRANÇOIS MARTINEZ.

黃 明 沙 *HOANG MING-CHA* (1).

N. 1573.—E. 1 janv. 1591.—A. 1591.—Scol.—M. Canton, 31 mars 1606.

Bartoli, *Cina*, pp. 212 seq.—Cardoso, *Agiologio*, t. II, pp. 432 seq.—Drews, *Fasti*, p. 123.—Jouvancy, *Historia*, p. 544.— de Guilhermy, *Ménol. Portugal*, t. I, p. 305.—du Jarric, *Histoire*, t. III, p. 1052.—Nadasi, *Annus*, p. 177.—Patrignani, *Ménol.*, 31 mars.—Semedo, *Histoire*, p. 257.—Tanner, *Societas*, p. 269.—Trigault, *Expédition*, pp. 860 seq.—Ricci, *Opere*, t. I.

Connu sous le nom de Mis ou Miz (abréviation de "Martinez") dans les anciennes relations, le Fr. Martinez naquit à Macao, et fut reçu en même temps que le Fr. Sébastien Fernandez dans la Compagnie. Après son noviciat, il fut appliqué aux études, et ayant déjà reçu les premiers ordres de la cléricature, fut envoyé dans l'intérieur, afin de se former à la vie apostolique en la compagnie d'un missionnaire. En 1605 étant à Nankin, il persuada à K'iu T'ai-sou 瞿太素 (2), qui jusque là n'avait pas voulu embrasser la foi, à cause d'une seconde femme qu'il avait prise, la première étant morte sans lui donner d'enfant, de rompre enfin les chaînes qui le retenaient, d'épouser cette femme, et de recevoir le baptême: ce qu'il fit à son grand contentement et à la grande joie de tous, le jour même de l'Annonciation. Le P. Jean de Rocha lui donna le nom d'Ignace. (Trigault, *Expéd.*, pp. 860 seq.—Ricci, *Opere*, t. I, pp. 488 seq.)

En 1606, rappelé de Nan-tch'ang fou 南昌府 pour accompagner le P. Visiteur qui se proposait d'entrer en Chine, il arriva tourmenté de la fièvre à Canton, au moment où cette ville était sous le coup d'une violente commotion contre les Portugais. Il s'arrêta dans une famille chrétienne pour y prendre un peu de repos, et il aurait tranquillement terminé son voyage sans un néophyte apostat, qui le trahit.

C'était pendant la semaine sainte. Il la célébrait avec les chrétiens par de longues prières, des discours spirituels et des pénitences extraordinaires.

---

(1) *Vie* manuscrite *du P. Ricci*, par le P. Aleni (ci-dessous, nº 39), apud Colombel, t. I, p. 49. (2) Ci-dessus, p. 24.

Ce faux frère alla le dénoncer au lieutenant du gouverneur (alors absent), comme espion du P. Cattaneo, qu'on accusait alors de prétendre à l'empire (1). Saisi sur son lit, où un violent accès de fièvre l'avait jeté, il fut conduit avec ses hôtes, les mains liées derrière le dos, au tribunal de ce mandarin. "On les mit tous à la question sans aucune autre enqueste ou forme de procez. Cela se fait ainsi: on presse les plantes des pieds entre deux posteaux avec une très grande douleur, en après ces posteaux frappez à grands coups de marteaux, froissant misérablement les pieds des patiens." (Trigault, *Expéd.*, p. 897. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 507 seq.)

Le Fr. Martinez endura héroïquement cet horrible supplice, sans se plaindre, et en protestant de son innocence. Comme il avait ses patentes en règle il eût été relaché, sans la malice de l'apostat, qui l'accusa d'avoir acheté de la poudre à canon. On l'enferma alors dans une prison séparée, les fers aux pieds, les menottes aux mains, sans lui donner, plusieurs jours durant, une seule goutte d'eau à boire, pour apaiser un peu la soif intense qui le dévorait. Appelé ensuite devant le "hai-teou" ou grand amiral de la mer, il fut soumis à une cruelle flagellation, et son corps fut si impitoyablement déchiré qu'il ne présentait plus qu'une seule grande plaie toute ensanglantée. Le lendemain on le mena derechef au lieutenant du gouverneur pour y subir de nouvelles tortures. Dès les premiers coups il s'évanouit.

Craignant de le voir expirer dans les tourments, le mandarin le fit étendre sur une planche, pour être reporté à la prison; mais avant d'arriver, il rendit à Dieu son âme innocente, toute parée de ses souffrances, à la même heure que le Sauveur des hommes mourut sur la croix, âgé lui aussi de 33 ans et, comme le Sauveur, trahi par un frère, le 31 mars 1606. (Trigault, *Expéd.*, pp. 898 seq. — Ricci, l. c.) Il fut enterré dans une carrière abandonnée, avec les habits et les fers dont on l'avait chargé. Quelque temps après, le P. Longobardi obtint la permission d'enlever ce précieux dépôt et de le transporter à Macao. (Trigault, *Expéd.*, p. 915. — Ricci, *Opere*, t. I, p. 525.)

Lettre du Fr. François Martinez racontant les œuvres et la mort du P. Antoine d'Almeida. Au P. de Sande, Chao-tcheou, 21 nov. 1591. (Dans Ricci, *Opere*, t. II, pp. 457 seq.)

(1) Ci-dessous, p. 52.

15.

LE P. LAZARE CATTANEO.

郭 居 靜 仰 凰 *KOUO KIU-TSING YANG-HOANG.*

N. 1560.—E. 1581.—A. 1594.—P. 26 mai 1596.—M. 19 janv. 1640, Hang-tcheou.

Alegambe, *Bibliotheca*, p. 546.—Bartoli, *Cina*, pp. 450 seq; 1141.—Boero, *Ménolog.*, t. I, p. 369.—Cardoso, *Agiologio*, 19 janv.—Couplet, *Catal.*, 11.—Crétineau-Joly, *Histoire*, t. III, p. 173.—du Halde, *Description*, t. III.—du Jarric, *Histoire*, t. III, ch. 54.—Jouvancy, *Historia*, pp. 518 seq.—Patrignani, *Ménol.*, 19 janvier.—Ricci, *Opere*, t. I.—Semedo, *Histoire*, pp. 262 seq.—Trigault, *Expédition*, passim.

De la noble et ancienne famille des Cattanei, le P. Lazare naquit à Sazzano, près de Gênes. Dès son entrée dans la Compagnie, il sollicita avec ardeur les missions ultramarines, et les obtint du P. Général en 1588. Il avait étudié les belles-lettres pendant un an, trois ans la philosophie, deux ans la théologie, qu'il acheva dans ses études privées (ex catalogo an. 1622, in archiv.). Après quelque temps passé à Goa, comme ministre du collège, et deux ans sur la Côte de la Pêcherie, qu'il gouverna comme supérieur, il fut mandé à Macao, où on l'appliqua à l'étude du Chinois.

Le P. de Petris étant mort, et le P. Ricci restant seul à Chao-tcheou 韶 州, le P. Cattaneo lui fut donné pour compagnon. Il gouverna cette église après le premier départ du P. Matthieu pour Nankin, et eut la douleur de la voir pillée et saccagée par une troupe de furieux. Bientôt le supérieur l'appela près de lui pour l'accompagner à Pékin, et pendant la route, il aida le P. Ricci à composer son dictionnaire tonique (1). De retour à Nankin, il fut envoyé à

---

(1) Ce fut lui avec le P. Ricci, et non le P. de Pantoja, comme le dit M. Perny dans sa *Grammaire Chinoise*, qui, le premier de tous les Européens, imagina de représenter les cinq tons ordinaires de la langue chinoise, par les notations encore en usage aujourd'hui, du moins très communément.

"Ils instituèrent donc 5 virgules ou marques d'accents par lesquels les Nostres peussent entendre comme il falloit prononcer chaque mot: car ils remarquèrent qu'il y avait autant de diversités d'accents." (Trigault, *Expéd.*, p. 577.—Ricci, *Opere*, t. I, p. 300.)

Macao pour informer les supérieurs majeurs de ce premier voyage. Il en revint incontinent avec le P. Jacques de Pantoja, et quand le P. Ricci s'éloigna pour la dernière fois de la capitale du Sud, il laissa le soin de cette chrétienté au P. Lazare, qui surveillait également celles de Nan-tch'ang 南 昌 et de Chao-tcheou 韶 州. (Trigault, *Expéd.*, pp. 526 seq., 546 seq., 641 seq., 651 seq. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 285 seq.)

En 1604, il se rendit de nouveau à Macao avec le P. Emmanuel Diaz (senior), qui revenait de Pékin, appelés tous deux par le P. Visiteur Valignani. Il y resta pour rétablir sa santé, et en même temps pour prendre soin des intérêts de la Mission. Le P. Visiteur l'avait déjà choisi pour son socius, mais la mort du P. Valignani le laissa à Macao. Ce fut vers cette époque qu'il visita le collège et la Mission de Malacca. (Trigault, *Expéd.*, pp. 881 seq. — Ricci, *Opere*, t. I, p. 504.)

Cependant un orage terrible allait éclater sur sa tête et menacer toute la colonie. Les Hollandais, jaloux des glorieuses expéditions des Portugais dans les Indes, envoyaient de hardis forbans porter la désolation dans les îles de la Sonde et dans les Moluques. Peu contents de ces riches pillages, ils tentèrent de s'emparer de Formose et jetèrent des yeux de convoitise sur Macao. Les Portugais songeaient à se fortifier, mais les Chinois, toujours soupçonneux, prirent l'alarme. Ils prétendent que ces étrangers ont comploté de s'emparer de la Chine; déjà ils avaient élevé plusieurs citadelles, ramassé dans les provinces des troupes, qui n'attendaient plus que le dernier signal. Le P. Cattaneo était désigné pour être empereur (1). (Trigault, *Expéd.*, pp. 886 seq. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 507 seq.)

D'autre part, quelques mauvais chrétiens de Macao, pour se venger des Pères, qui n'avaient pas voulu, dans une circonstance officielle, prononcer contre la justice en leur faveur, augmentaient encore ces troubles. Ces bruits ridicules étaient semés et propagés avec art de tous côtés. La populace s'insurgea et mit le feu à l'église portugaise, qui fut pillée. (Trigault, *Expéd.*, pp. 888, 890 seq. — Ricci, *Opere.*)

Un lettré publia alors un roman plein de fiel et de malice, dans lequel il représenta le P. Cattaneo comme prétendant à la souveraine autorité; les Japonais, les Malais étaient ses auxiliaires; il avait dans l'intérieur un grand nombre de partisans, et il n'attendait pour agir que l'arrivée d'une flotte puissante. Répandu avec profusion, ce livre excita une terreur panique: toute la population chinoise de Macao s'enfuit sur le continent; à Canton on arma les jonques de guerre, on organisa les milices, on renforça les patrouilles, on redoubla de vigilance. (Trigault, *Expéd.*, pp. 892 seq.)

---

(1) "Le P. Lazare Cattaneo, dit Semedo, était pour lors arrivé de la Chine à Macao, homme bien fait et puissant de corps, actif, de bonne mine, et vénérable avec sa longue barbe, et tel que ceux qui ne le connaissaient pas, le jugeaient beaucoup plus propre à porter une pique qu'à lire un Bréviaire." (*Histoire*, p. 282.)

Les Portugais étaient dans une situation des plus critiques: ils étaient menacés de mourir de faim. Les autorités envoyèrent une ambassade pour tenter un rapprochement; à son tour le vice-roi envoya à Macao un mandarin intelligent pour examiner l'état des choses. En arrivant à la colonie, ce magistrat demanda à voir le P. Cattaneo; il visita avec lui son arsenal, qui n'était autre que la bibliothèque, et "quand il fut entré, le P. Cattaneus lui dict: "Voilà "les armes avec lesquelles j'aspire à l'Empire de Chine". Et quand l fut venu dans les escholes: "Voilà, dit-il, les soldats avec lesquels "j'attaquerai et dompterai vostre roïaume." Le capitaine entendit bien par là ce que nos Pères estoient. Il fut bien vite rasseuré, et la paix se rétablit." (Trigault, *Expéd.*, p. 909. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 517 seq.—Cf. Bartoli, *Cina*, pp. 449 seq.—Semedo, *Histoire*, p. 282.)

Tout ceci se passait en 1606. Cette même année, le P. Lazare retourna dans sa Mission avec le P. de Ursis; mais arrivé à Nan-tch'ang 南昌, tandis que son compagnon poursuivait sa route sur Pékin, il reçut ordre de s'arrêter à Nankin. Le célèbre Paul Siu 徐, *ko-lao* 閣老, vint l'y trouver en 1608, le priant d'évangéliser son pays natal, la ville de Chang-hai, où il s'était retiré à la mort de son père. Cette ville était déjà importante à cause de son commerce (1), et la famille Siu possédait dans l'enceinte murée, au centre, une résidence princière, qui devint le berceau de la foi dans ces contrées. Le P. Lazare convertit la famille tout entière, et bientôt une riche chapelle, élevée par les soins du Docteur Paul, y attira tous les Chinois distingués de la ville. Le *ko-lao* d'ailleurs, par sa haute position, et surtout par sa science et sa vertu, avait une si haute influence sur ses concitoyens, que la maison devint le centre d'une propagande active, et d'une chrétienté florissante.

Notre-Seigneur bénit le ministère du P. Cattaneo. Dans les deux ans qu'il demeura à Chang-hai, il baptisa 200 païens, et prépara le terrain pour la moisson abondante qui suivit son départ. Et afin d'affirmer la foi naissante, et d'animer le zèle de ces nouveaux chrétiens, il institua une congrégation sous le patronage de la Mère de Dieu, et lui donna les mêmes règles que le Père Ricci avait données à la sienne à Pékin, et fit même faire aux plus avancés les

---

(1) "Les murailles de la ville ont deux milles de circuit, toutesfois il y a autant de maisons aux fauxbourgs qu'en la ville. C'est pourquoi elle contient environ 40.000 familles... dans la seule jurisdiction de la ville il y a 300.000 habitants, et elle paye tous les ans 150.000 escus d'or au Roi en argent pesé et autant en riz. Ce terroir est très fertile en riz, et principalement en coton dont on faict plusieurs draps... C'est un peuple subtil de nature et un peu remuant. Il a la réputation de produire de beaux esprits, et a beaucoup d'escholiers et de lettrez... L'air est très bon, ce qui est cause que les habitants y vivent plus longtemps qu'autre part: un homme de soixante ans n'est pas réputé parmi les vieillards; ils vivent quasi ordinairement quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans; on en trouve aussi plusieurs qui passent cent ans. (Trigault, *Expéd.*, pp. 1015-1016.)

Exercices de St Ignace pendant huit jours. Dieu se plaisait à récompenser la foi des néophytes. Des malades, sur le point de mourir, recouvraient la santé, aussitôt qu'ils étaient baptisés; d'autres, en vénérant une simple croix, au grand étonnement des infidèles. La même croix chassait les démons qui tourmentaient les gentils. Une dame, qui en était molestée, et en recevait mille outrages, fut délivrée par la vertu de la croix, et ensuite baptisée. Ce fut la première chrétienne de Chang-hai. (Trigault, *Expéd.*, pp. 1020 seq. — Ricci, *Opere,* t. I, pp. 596 seq. — Bartoli, *Cina,* pp. 490 seq.)

Un bon vieux de 81 ans avait passé toute sa vie à étudier et à pratiquer les diverses sectes de la Chine, sans rencontrer dans aucune ni la paix de l'esprit, ni de solides raisons, ni même l'apparence de la vérité. La première fois qu'il entendit le Père Cattaneo, il fut si heureux qu'il se déclara humblement son disciple, et bientôt l'aida à propager le foi. A peine eut-il reçu le baptême qu'il lui amena une troupe nombreuse d'enfants, de jeune gens, d'hommes faits de sa parenté qu'il avait instruits, et qu'il présentait au baptême. (Bartoli, *Cina,* p. 492.)

Le nouveau supérieur, le P. Longobardi, envoya Cattaneo de Chang-hai à Hang-tcheou 杭州, capitale du Tché-kiang, pour y fonder une résidence, avec le Père Nicolas Trigault nouvellement arrivé, et le Fr. Sébastien Fernandez. En arrivant, ils convertirent un jeune idolâtre, qui vint de lui-même s'offrir à eux, puis aidés par le Docteur Léon, qui avait reçu le baptême à Pékin, ils amenèrent à la foi le Docteur Michel Yang K'i-yuen 楊淇園, autre mandarin d'un rang élevé et très célèbre. Cette conquête en détermina d'autres, et la chrétienté de Hang-tcheou put rivaliser avec celle de Chang-hai pour le nombre, la qualité et la piété des néophytes. Le P. Cattaneo les dirigeait toutes deux avec les mêmes soins. (Trigault, *Annuae,* 1612, pp. 219 seq.)

Pendant la persécution de 1616, il s'abstint de paraître trop ouvertement en public. En 1620, il fondait un troisième centre à Kia-ting 嘉定, patrie du Docteur Ignace, qu'il avait depuis peu converti. "Il y ouvrit une école, car c'est un lieu fort commode pour apprendre la langue en sa perfection. Le Docteur Ignace y bastit une maison; la chapelle estoit le lieu le plus dévôtieux que l'on peust souhaiter; les chambres, les offices estoient si bien disposés, qu'il sembloit avoir veu nos collèges qui sont en l'Europe. Le jardin mesme n'y manquoit pas, le vivier et le petit bocage. Mais le principal estoit qu'il y avoit un si grand repos par tout le voisinage. C'était une retraite autant pour la dévotion que pour les études. Et le P. Ferreira vint y enseigner le Chinois "à deux qui estoient venus de nouveau, sçavoir le P. Jean Terentio (Terrenz) et le P. François Heurtado (Furtado). Or encore que l'on eust commandé à nos Pères de vaquer plustost aux estudes, que non pas à la prédication, néanmoins on en a déjà baptisé 60." (Trigault, *Relation* de 1621, dans *Histoire de ce qui s'est passé,* p. 121.)

En 1622, il y eut à Hang-tcheou 191 adultes baptisés, entre autres plusieurs lettrés et personnes de qualité. "Un de ceux-là estoit natif du Fou-kien, et prédicateur de la secte des lettrez. Il eut quelque cognoissance de la loy de Dieu, tellement qu'il se résoleut de venir icy pour s'en instruire d'avantage. Il en parla à un des Pères, et en demeura si content qu'il se résolut d'embrasser nostre saincte foy, mais parce qu'il avoit vescu plus de 60 ans en une aultre loy, il s'adonna avec plus grande diligence, pour se faite instruire de nos mystères, et aiant receu le sainct Baptesme, devant que de s'en retourner en son pays, il fit provision d'images, d'Agnus Dei, de chappelets et de livres qui traittent de nostre foy, afin, ce disoit-il, de se rendre prédicateur de la vérité, comme il l'avoit esté du mensonge, et de réparer les fautes de sa vie passée, par ce qui lui restoit." (Semedo, *Relat.* de 1622, dans *Histoire de ce qui s'est passé*, p. 212.)

En 1627, le Docteur Michel Yang faisait bâtir à Hang-tcheou une église et une résidence. C'est là que le P. Cattaneo passa les dernières années de sa vie. Il était si faible qu'il pouvait à peine se soutenir sur ses jambes et faire quelques pas, appuyé sur le bras d'un compagnon. Mais si vives que fussent les douleurs, il conserva jusqu'au dernier jour la liberté de la tête pour penser, et la liberté de la main pour écrire, sans jamais cesser de travailler à la conversion des âmes. Et en 1634 et 1635 il avait 148 et 176 baptêmes d'adultes. (Manuel de Faria y Souza, dans son édition de Semedo, Madrid, 1642, aux années 1634 et 1635.)

Deux ans avant sa mort, Cattaneo ne pouvait plus remuer le corps, et restait étendu sur un fauteuil. En le voyant en cet état, le P. Jean Froez, son compagnon, persuadé qu'il n'irait pas loin, prépara un cercueil d'avance pour l'ensevelir, mais ce fut lui qui mourut le premier, et il fut déposé dans la bière qu'il avait achetée pour un autre. Enfin, âgé de 80 ans, le P. Cattaneo alla jouir du repos éternel, le 19 janvier 1640, laissant des exemples d'une rare vertu et surtout d'une patience et d'une résignation admirables: car jamais on ne put saisir dans ses paroles la moindre plainte, ni sur son visage le plus léger signe de mécontentement. Il fut enterré au lieu dit "Fang-tsin", avec une magnificence extraordinaire, par les chrétiens de Hang-tcheou et de Chang-hai (1).

Le P. Cattaneo a laissé:

1. 靈性詣主 *Ling sing i Tchou,* "Introductio animae ad Deum". Traité pour conduire les âmes à la connaissance de Dieu, 1 vol.

2. 悔罪要記 *Hoei tsoei yao ki,* "De la contrition et de la douleur des péchés", 1 vol.

(1) Bartoli, *Cina*, p. 1141.

3. Le P. Couplet dit: "Prælum exspectant: *De altera vita,* 2 vol.": je n'en connais pas d'exemplaire imprimé; et:

4. "*Vocabularium ordine alphabetico europæo more concinnatum, et per accentus suos digestum.*" C'est le dictionnaire qu'il composa avec le P. Ricci (1); dictionnaire, dit Kircher (*China,* p. 118), "cujus exemplar apud me est, quod et libenter luci publicæ darem, si sumptus in eo faciendi suppeterent." (Cf. Trigault, *Expéd.,* p. 577.)

5. Le P. Trigault (*Expéd.,* p. 577) ajoute: "Ils composèrent aussi (les PP. Ricci et Cattaneo) plusieurs autres traitez, par le moien desquels les Nostres puissent à l'advenir plus facilement apprendre la langage du pays." (Cf. Ricci, *Opere,* t. I, pp. 300 seq.)

6. Un *Mémoire* en chinois, pour se justifier devant les mandarins de crimes dont il avait été accusé, et spécialement d'avoir voulu s'emparer de la Chine, 1 vol., Macao, 1606. (Trigault, *Expéd.,* p. 912.)

7. Cardoso (*Agiologio,* t. III, p. 734) le donne comme l'auteur des *Cartas annuas* de Chine, 1631. (Cf. Sommervogel, *Bibliothèque,* t. II, col. 896 seq.)

16.

LE P. JEAN SOERIO.

蘇 如望 (2) 瞻清 *SOU JOU-WANG TCHAN-TS'ING.*

N. 1566. — E. 1584. — A. 1595. — P. ?. —
M. août 1607, Nan-tch'ang fou.

Alegambe, *Bibliotheca,* p. 503. — Bartoli, *Cina,* p. 473. — Couplet, *Catal.,* p. 8. — du Jarric, *Histoire,* t. III, chap. 48, 49. — Jouvancy, *Historia,* p. 546. — Ricci, *Opere,* t. I. — Semedo, *Histoire,* p. 260. — Trigault, *Expédition,* p. 962.

Né en Portugal, à Montemayor-le-Vieux, du diocèse de Coïmbre, le P. Soerio entra au noviciat de cette ville, et obtint de partir pour les Indes, où il fit toutes ses études. Destiné à la Chine, il fut envoyé à Macao, et arriva à Nan-tch'ang fou 南昌府, capitale du Kiang-si, vers la fin de décembre 1595. Laissé seul quelque temps après, avec le Fr. Martinez, il s'adonna à l'étude de la langue, et s'en rendit maître si bien, disent les contemporains, qu'il était déjà en état de composer en chinois. Il demeura constamment dans cette ville, occupé, malgré des maladies continuelles, à propager la foi et à étendre le royaume de Dieu. (Trigault, *Expédition,* pp. 962 seq. — Ricci, *Opere,* t. I, pp. 480 seq.)

---

(1) Ci-dessus, p. 51.

(2) 望 est le caractère donné par le catalogue Sica (1892). Le P. Pfister (1875) donne 漢 *han.*

La première année, il ne convertit qu'un vieillard de 70 ans; la seconde année, il baptisa 300 personnes, et ainsi tous les ans. Parmi les néophytes, il y en avait plusieurs alliés à la famille impériale. Un lettré du Fou-kien, nommé Lin, avait pris, du vivant de sa première femme, une épouse secondaire de race royale: n'ayant pas la force de s'en séparer, et pour cela ne pouvant recevoir le baptême, il présenta néanmoins ses trois enfants, qui furent instruits et baptisés le jour de St Matthieu: on leur imposa les noms de Michel, Gabriel et Raphaël. Leur père assista au baptême, et ensuite ils remercièrent le P. Soerio de la grâce inestimable qu'ils avaient reçue. (du Jarric, *Histoire,* t. III, p. 1024.)

Dans ces commencements de la mission, où l'on était peu connu, outre une extrême indigence, le Père eut à souffrir beaucoup des païens, ses voisins, et des lettrés; mais la consolation qu'il éprouvait en voyant croître ses néophytes en nombre et en piété, le respect et l'affection qu'ils lui portaient, le dédommageaient amplement de ses souffrances. Il cultiva cette vigne pendant 10 ans, et en passa jusqu'à 3 sans recevoir la visite d'un de ses frères. Comme il était épuisé par des fièvres continuelles, les supérieurs voulurent le renvoyer à Macao, mais un accès plus violent l'emporta au mois d'août 1606. Ses néophytes le pleurèrent comme leur père.

---

1. Il composa un excellent petit traité pour l'instruction des catéchumènes, qui fut imprimé à Chao-tcheou 韶州 vers 1601, et que le P. Longobardi fit réimprimer à Nan-tch'ang 南昌, 1610, et à Hou-tcheou 湖州, 1611, et tirer à un grand nombre d'exemplaires. Plusieurs fois réimprimé à T'ou-sè-wè (*Catalogus* 1917, n° 95). Il a pour titre: 天主聖教約言 *T'ien-tchou cheng-kiao yo-yen,* "Abrégé de la doctrine chrétienne". Traduit en tonkinois en 1631. (Bartoli, *Cina,* p. 1004.)

2. On lui attribue aussi un *Tractatus de præceptis decalogi* en chinois.

17.

LE P. NICOLAS LONGOBARDI.

龍 華民 精華 *LONG HOA-MIN TSING-HOA.*

N. 1559 (1).—E. 1582.—A. 1597.—C. S. 12 nov. 1599.—P. 24 déc. 1617.—M. 11 déc. 1654. Pékin (2).

Alegambe, *Biblioth.*, p. 631.—Bartoli, *Cina*, pp. 390, 446, 1039, 1058.—Couplet, *Catalog.*, p. 9.—Dunyn-Szpot, *Sinarum historia.*—Fabiani, *Incrementa*, t. 1, chap. 7.—Greslon, *Histoire*, p. 14.—Huc, *Le Christianisme*, t. II, p. 252.—du Jarric, *Histoire*, t. III, chap. 48.—Jouvancy, *Historia*, p. 538.—Nadasi, *Annus*, 11 déc.—Patrignani, *Ménol.*, 11 déc.—Ricci, *Opere*, t. II.—Semedo, *Histoire*, pp. 279, 350.—Sommervogel, *Bibliothèque*, t. IV, col. 1932.—Trigault, *Expéd.*, pp. 532, 768 etc.

Né d'une famille patricienne à Caltagirone, en Sicile, le P. Nicolas entra au noviciat de Messine: il étudia deux ans les belles lettres, trois ans la philosophie, et deux ans la théologie, qu'il termina en son particulier. Après trois années de professorat, après avoir été socius du maître des novices pendant deux ans, et un an ministre (*Ex catal. an. 1622,* in Archiv.), il partit de Lisbonne en 1596 avec le P. Nicol. Pimenta, nommé Visiteur des Indes, à la place du P. Valignani, qui demeurait seulement chargé de la Chine et du Japon et avec les PP. Ch. Spinola, Jérome des Anges, qui furent martyrs, et une troupe nombreuse de missionnaires. (Franco, *Synopsis,* ad ann. 1596, p. 163.)

Il arriva en Chine en 1597, et y travailla pendant 58 ans avec des fatigues et un succès remarquables. Envoyé par le P. Valignani à Chao-tcheou 韶 州, il y exerça son apostolat pendant plusieurs années, n'ayant longtemps avec lui qu'un seul Frère, chargé de pourvoir à sa nourriture, tandis qu'il parcourait en apôtre les villes et les campagnes. Il sema la foi dans tous les environs, et fit de si nombreuses conversions, non seulement parmi le peuple mais aussi parmi les lettrés, que la jalousie et la rage des bonzes aux abois suscitèrent contre lui de violentes persécutions.

Il avait le talent de souffler le zèle au cœur de ses néophytes, et ceux-ci l'aidaient à faire de nouvelles conquêtes. Il baptisa aussi un grand nombre de femmes. Vu le caractère jaloux et soupçonneux des Chinois, on avait, dans ce temps, la dispense d'omettre certaines onctions sacrées, et quelques autres cérémonies non essentielles, qui

(1) B. 10 sept. 1556. (2) B. 1er sept. 1654; Dunyn-Szp. 1655.

eussent pu être mal interprétées par les païens. Les maris instruisaient leurs femmes, les pères leurs filles, et quand elles étaient jugées suffisamment préparées, en présence des maris et des pères, le missionnaire les interrogeait sur la doctrine nécessaire au salut et les baptisait sous leurs yeux. Elles complétaient ensuite leur instruction, soit entre elles, soit par la lecture des livres de religion, ou par de rares prédications, que les missionnaires leur adressaient quelquefois en commun, et elles propageaient la foi parmi les personnes de leur sexe.

Lorsque le P. Longobardi voulait évangéliser un village, il y envoyait, quelques jours auparavant, un zélé néophyte pour annoncer son arrivée, et préparer un peu le terrain à la semence évangélique. Le Père venait ensuite, il exhortait la multitude, expliquait sommairement le décalogue et les principaux points de la loi chrétienne. Ceux qui avaient l'intention sérieuse de se convertir donnaient leurs noms, promettaient de renoncer aux idoles et aux superstitions. Puis on dressait un autel, on allumait des cierges, on chantait des prières et, chaque catéchumène venait recevoir un catéchisme. Quand ils avaient donné des preuves suffisantes de leur bonne volonté, on les recevait au baptême, et on donnait à la cérémonie le plus de pompe et de solennité possible. On convoquait les néophytes des environs et, la fête terminée, on reconduisait chez eux les nouveaux baptisés avec apparat et accompagnement de musique. Ces petites manifestations donnaient de l'entrain à ces populations toujours si avides de fêtes, et faisaient grossir la liste des catéchumènes. (Huc, *Le Christianisme*, t. II, p. 186.)

Le mouvement s'étendit jusque dans les villes. Dès lors on eut sous les yeux un spectacle inconnu jusque-là aux Chinois. Lorsqu'il y avait une grande fête, soit à la ville, soit à la campagne, les riches et les pauvres, les ignorants et les lettrés, les paysans et les mandarins, se réunissaient les uns chez les autres, prenaient leurs repas en commun, et passaient la journée dans une douce et cordiale fraternité (Huc, loc. cit.)

Mais ces beaux résultats, le P. Longobardi les achetait parfois bien cher. Une fois, les habitants d'un bourg promenaient leur idole, à laquelle ils avaient l'intention d'élever une pagode; chacun était tenu d'y contribuer suivant ses moyens. On demande au Père missionnaire son offrande: il refuse, on insiste: des murmures s'élèvent, et bientôt des malédictions retentissent contre les diables occidentaux. D'autres fois, on parodiait sur des théâtres en plein vent, et on livrait à la risée de la populace, les cérémonies chrétiennes. (Trigault, *Expéd.*, pp. 770, 778.)

On alla plus loin. Les bonzes, en 1603, firent une conjuration, qui heureusement avorta, pour tuer le missionnaire, à Tsing-king (1), près de Chao-tcheou 韶州. C'est là que, le 20 avril de cette année, il ouvrit et bénit la première église en Chine, avant celle du P. Ricci

(1) "Tsin-kang" (Colombel, t. I, p. 561); "Chi-hiem" (Ricci, t. I, p. 419.)

à Pékin. Chao-tcheou était alors la chrétienté la plus florissante de la mission. Une fois, la sécheresse était grande, les fruits de la terre en danger: en vain les idolâtres récitaient des prières, gardaient l'abstinence, faisaient des processions, le ciel restait fermé. Irrités, ils délibéraient de tuer le Père, et s'en prenaient aux néophytes (1). Ceux-ci résistaient généreusement, mais "enfin il pleut tant que les champs sont saouls, et ensemble avec la seicheresse la soif du sang chrestien fut esteincte". (Trigault, *Expéd.*, p. 786. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 417 seq.)

En 1606, on accusa le Père en secret près du gouverneur de la ville d'un crime atroce: les témoins, les faux témoignages, la femme adultère, rien n'y manquait. Averti à temps, et fort de son innocence, le Père se présente subitement au tribunal, et demande une enquête sévère sur cette calomnie. Les accusateurs furent confondus, et le magistrat, qui voulait extorquer de l'argent à l'Européen, déçu dans sa convoitise, fut obligé de proclamer hautement et solennellement la complète innocence du P. Longobardi. Il s'employa alors avec succès pour terminer l'affaire de la prétendue révolte du P. Cattaneo, et détermina le nouveau grand amiral à la traiter selon la justice. (Trigault, *Expéd.*, pp. 771 seq. — Ci-dessus, pp. 50, 52.)

En 1609, Longobardi fut appelé à Pékin, et l'année suivante, le P. Ricci, avant de mourir, le nomma son successeur comme supérieur général de toute la mission de Chine (2). Son premier soin fut de composer la formule du baptême, qui est encore en usage aujourd'hui. (Bartoli, *Cina*, p. 538.) Il exerça son office pendant douze ans, avec une si rare prudence et une habileté si consommée, que le P. Général Vitelleschi crut devoir l'élever à la profession des quatre vœux, quoique, le 12 nov. 1599, il eût fait les derniers vœux de coadjuteur spirituel formé. Ce fut le 24 déc. 1617. "La connaissance profonde de la langue, ajoute Bartoli, et de l'écriture chinoise, sa vertu longuement éprouvée, ses souffrances pour la propagation de l'Évangile, ses travaux apostoliques, déterminèrent le R. P. Général à lui accorder une faveur qui est bien rare dans notre Compagnie." (*Cina*, p. 1040.)

---

(1) "Marchans à pied, plians souvant les genoux, et courbans le corps, ils demandoient pitoiablement de la rosée et de la pluie. Mais le tout en vain. Ils firent amener un monstre fameux d'un village voisin, il avait nom Loeu. Cette idole est portée partout, adorée, enrichie de dons, mais elle estoit devenue sourde. Cette mesme piété impie ardoit aussi ez villages proches de là. En certain jour les païens allèrent au conseil à certaine vieille divineresse, pour sçavoir d'où cela pouvoit provenir, qu'ils n'estoient entendus d'aucuns de leurs dieux. Icelle respondit que Quanyn (c'est le nom d'une déesse, *Koan-in* 觀音) estoit indignée de ce qu'on lui brusloit tous les jours le cul. Elle accusoit par là lès néophytes qui brusloient ensemblement tous leurs idoles. Par quoy ces ethniques furent par ceste response, comme par un oracle, enflammez de colère contre les chrestiens, non autrement que s'ils eussent de leurs propres mains bruslé tous les fruicts de la terre." (Trigault, *Expéd.*, p. 785.) (2) Ci-dessus, p. 32.

Il convient de rappeler ici, que le P. Longobardi fut le premier qui souleva la question des rites chinois. Tant qu'il ne fut que simple missionnaire, sans accepter toutes les idées et les méthodes du P. Matth. Ricci son supérieur, par respect pour lui, il avait suspendu son jugement et fait taire ses scrupules. Mais une fois qu'il se vit à la tête de la mission, il crut sa conscience engagée, se mit à étudier, et arriva en théorie et en pratique à des conclusions dont plusieurs étaient diamétralement opposées à celles de son prédécesseur. D'autres Pères se livrèrent aux mêmes études: les avis furent partagés. Mais comme tout se passait en esprit d'union et de charité, et sous la direction de l'obéissance, il n'en apparaissait rien à l'extérieur, et les travaux de la mission n'en souffraient d'aucune manière. (Bartoli, *Cina,* pp. 118 seq.)

En 1616, lorsqu'éclata la persécution de Nankin, le Père Nicolas, qui parcourait les provinces, accourut aussitôt à la cour pour négocier les affaires et tenter un accommodement. Nonobstant sa diligence, et le zèle de nos amis les Docteurs Paul, Léon, Michel, Ignace etc. pour arrêter les effets de la persécution, il ne put empêcher que les Pères fussent bannis de Nankin, de Pékin, et même de toute la Chine, par ordre de l'empereur. Toutefois plusieurs missionnaires demeurèrent cachés chez des amis dans les provinces, et la persécution s'apaisa peu à peu, exepté à Nankin, où elle reprit avec une nouvelle vigueur en 1622, et où un chrétien, nommé André, mourut pour la foi (1). (Semedo, *Histoire,* p. 346.)

Ce fut en ce temps-là, 1618, que la vice-province de Chine, par ordre du P. Général Vitelleschi, fut détachée de la province du Japon. On fit le partage des biens communs, à condition toutefois que chaque année le Japon donnerait 500 écus pour l'entretien des missionnaires de la Chine, et paierait les frais du passage du Portugal à Goa. Ce qui fut exécuté jusqu'en 1635, époque où le P. Visiteur supprima cette allocation, au grand détriment de la mission. (*Ex libello P. M. Martini, 1655, ad R. P. G. Nickel,* in Archiv.)

L'empereur Wan-li 萬 歷 était mort sur ces entrefaites (1620): son successeur, T'ien-k'i 天 啟, accueillit favorablement une requête présentée par les Docteurs chrétiens du palais, pour le rappel des missionnaires, sous prétexte qu'ils pourraient contribuer à la réformation de l'armée. Car la guerre avait commencé avec les Tartares Mandchous, qui devaient finir par rester maîtres de l'Empire.

---

(1) "C'est une chose presque incroyable, remarque le P. Semedo, p. 257, du grand nombre de persécutions qu'ils ont souffertes (les missionnaires). Pour satisfaire à ma curiosité, j'en ai fait un recueil: jusqu'à celle de Nankin, j'en ai compté 54, la plupart suscitées dans les premiers commencements, et dans la province de Canton, laquelle estant comme un passage et une grande porte ouverte, pour aller à tous les endroits du Royaume, peut à bon droit être nommée un autre cap de Bonne Espérance, et le promontoire des Tempêtes."

Les PP. Longobardi et Emmanuel Diaz rentrèrent en conséquence à Pékin en 1627, à la vue de tous les habitants; ils allèrent se présenter aux mandarins du tribunal de la guerre qui avaient charge de les faire revenir, et les affaires de la Cour étant terminées, sans se préoccuper devantage de la réforme des troupes, à laquelle ils se déclaraient incompétents, ils commencèrent à reprendre leurs premiers exercices, à travailler à la perfection des chrétiens, à la conversion des gentils, et à recevoir les visites des mandarins et des lettrés. (Semedo, *Histoire,* p. 348.)

Le P. Longobardi ne s'éloigna plus guère de la capitale; il était occupé, non seulement à cultiver les néophytes qui se multipliaient dans la ville, mais aussi à fonder de nouvelles chrétientés, à 4, 8 et 10 jours de distance, et bien loin qu'avec l'âge, son zèle et sa ferveur se relâchassent, ils ne firent que croître jusqu'à la fin. En 1636, ayant dû se rendre à Tsi-nan fou 濟南府, capitale du Chan-tong, pour entendre la confession des petits-fils du Docteur Paul, il gagna à lui le cœur des mandarins qui le virent, et fit parmi eux plusieurs prosélytes. On a remarqué qu'il avait un don spécial de Dieu pour traiter avec les lettrés et pour les convertir.

Le concours des païens pour l'entendre était si grand que les bonzes s'en alarmèrent et allèrent se plaindre au gouverneur de la ville qu'il évangélisait. Ce magistrat donna ordre de le prendre et de l'amener à son tribunal; mais à la vue de ce majestueux vieillard il fut touché: "Sans le respect que je porte à ta longue barbe blanche, lui dit-il, tu ne sortirais pas d'ici sans avoir reçu 60 coups de bambou." Et faisant un signe, sans vouloir l'écouter, il le renvoya. Son compagnon fut retenu en prison. Le P. Longobardi le fit délivrer par le moyen des amis qu'il s'était conciliés à Tsi-nan fou. (Bartoli, *Cina,* p. 1058.)

Tous les ans, depuis cette époque, il venait y passer plusieurs semaines ou plusieurs mois, pour instruire et développer ces chrétientés naissantes, qu'il étendit peu à peu jusqu'à T'ai-ngan 泰安. Il fit toujours la route à pied jusqu'à l'âge de 79 ans, mais alors ses jambes ne pouvant plus supporter la fatigue de trois ou quatre jours de marche, il commença à se servir d'un pauvre cheval, et ainsi continua-t-il jusqu'à la mort. (Bartoli, loc. cit.)

En 1641, se rendant de Pékin à Ts'ing-tcheou fou 青州府, il tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent de tout ce qu'il avait. Ce fut une providence pour un Regulo de la famille impériale qui habitait cette ville. Il avait entendu parler du P. Longobardi, et l'invita à prendre son logement chez lui. Le Père ne put se dispenser d'accepter une invitation si gracieuse. Le Regulo, qui était fort versé dans les lettres, l'interrogea, discuta avec lui les points principaux de la religion, et fut bientôt convaincu. Mais comme il avait eu auparavant de l'attrait pour les dogmes de Mahomet, il ne voulut pas se déclarer avant d'avoir éclairci tous ses doutes.

Il invita donc le Père à une discussion dans son palais avec quelques-uns des plus habiles docteurs du Coran. Ceux-ci furent bien vite réduits au silence, et le Regulo, obéissant généreusement à la voix de sa conscience, se fit baptiser, après avoir renvoyé toutes ses femmes, la première exceptée: il reçut le nom de Paul. Toute sa famille suivit son exemple, et plusieurs autres mandarins à Ts'ing-tcheou (1), à Tsi-nan fou et autres villes du Chan-tong. Le plus illustre lettré de cette province vint le trouver chez le Regulo, et, après avoir été éclairé et pleinement satisfait, reçut le baptême avec le nom de Nazaire. (Dunyn-Szpot (2), *Sinar. hist.*, ad ann. 1642.)

Notre-Seigneur accordait encore d'autres bénédictions à l'héroïque dévouement de son serviteur. Tantôt c'étaient 500 personnes qu'il baptisait, tantôt un pauvre vieillard de 80 ans n'attendait que son arrivée pour rendre le dernier soupir; ici, il convertissait un bonze, là un mandarin avec toute sa famille, une autre fois, à "Wan-ngan" dans l'espace de deux mois, il conféra le baptême à 800 personnes. Et dans cette province du Chan-tong, il vivait si pauvrement, qu'il n'avait pour toute nourriture que du millet et des herbes presque toujours crues. Il n'avait d'ailleurs ni sel, ni huile, ni autres condiments. Et néanmoins, malgré son grand âge et cette nourriture si peu fortifiante, il observait régulièrement les lois du jeûne. Il ne passait aucun jour sans se flageller. Dur envers lui seul, il était pour les autres plein de douceur, et jamais en n'entendait sortir de sa bouche le plus petit murmure, ou la plainte la plus légère. Quoique grand observateur de la pauvreté, il était toujours d'une propreté exquise. (Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1655. — Bartoli, *Cina*, p. 1116.)

---

(1) Le R. P. Kilian Menz, O. F. M., du Chan-tong oriental, me propose de lire Ting-tcheou 定州, du Tche-li, au lieu de Ts'ing-tcheou 青州, du Chan-tong, aucune trace de cette conversion n'étant conservée dans les documents franciscains contemporains (23 mars 1925). Le P. Colombel (t. I, p. 412), et le P. Siao (天主教傳行中國考, kiuen 4, p. 213) écrivent 青州 et donnent des précisions s'appliquant plutôt à cette ville du Chan-tong.

(2) Le P. Dunyn-Szpot, que nous aurons occasion de citer souvent dans la suite, a laissé sur la Chine plusieurs manuscrits, qui se trouvent aux archives de la Compagnie de Jésus:

1. *Collectanea pro historia sinica*, per P. T.-I. D.-S., S. I., pœnitentiarium polonum ad S. Petrum; Romæ, 3 vol. in-4° de 410, 168 avec complément de 42, et 800 pp. Ce sont des extraits de lettres annuelles et d'autres documents, de 1664 à 1700.

2. *Collectanea historiæ sinensis, ab anno 1641 ad an. 1700*, ex variis documentis in Archivio Societatis existentibus excerpta: duobus tomis distincta- auctore P. Thoma-Ignatio Dunyn-Szpot, s.j., polono, nato in Catalinatu Poldachiæ, 4 votorum professo, Soc. Jesu, Provinciæ Lithuaniæ, pœnitentiario ad S. Petrum. 2 in-fol. de 600 et 1.000 pp. Il les a terminés vers 1700, à l'âge de 67 ans.

3. *Sinarum historia*, 2 in-fol. de 600 pp. environ chacun: le premier va de 1580 à 1640, le second de 1640 à 1687: les 2 volumes sont l'abrégé de ses *Collectanea*, rédigé avec plus de soin sous la forme historique. C'est le second volume, de 1641 à 1687, que nous citons. Nous le devons à la charité

Enfin, âgé de 95 ans, ayant fait une chute, il comprit que le terme était arrivé. Il se fit lire la Passion de N.-S. J.-C. et s'écria, les yeux pleins de larmes: "Que je suis heureux de mourir après avoir entendu la Passion et la mort de mon Dieu!" Il rendit le dernier soupir le 11 déc. 1654 (1), regretté et vénéré comme un père par la mission tout entière. L'empereur Choen-tche 順治, à qui il était cher, avait fait dessiner son portrait, lorsqu'il vivait encore; il donna 300 taëls pour les frais de la sépulture, et s'y fit représenter par un grand de sa Cour. (Greslon, *Histoire,* p. 14.)

Le P. Longobardi a laissé:

1. 聖教日課 *Cheng kiao je k'o,* Exercitium quotidianum variarum precum, 1 vol. C'est un livre de prières, espèce de Manuel du Chrétien, très répandu dans toutes les missions de la Chine. La première édition est de Chao-tcheou 韶州, 1602. L'occasion en fut le reproche que faisaient aux nouveaux convertis les païens qui "disoient que leur loy estoit contenüe en 4 petits feuillets, dont il paroissoit évidemment qu'elle estoit barbare. Les néophytes s'adressèrent au P. Nicolas, le prians de vouloir rédimer la loy qu'il annonçoit de semblables reproches." (Trigault, *Expéd.,* p. 775.)

Cet ouvrage a subi des additions, des retranchements et des changements de toutes sortes, et a été souvent réimprimé: Pékin, 1793; Pékin, 1800, édition remaniée, in-24, avec l'approbation de Mgr de Gouvea; sans lieu, 1823; Pékin, 1837. Plusieurs fois réimprimé à T'ou-sè-wè (*Catalogus* 1917, n° 470).

J'ai trouvé un livre de prières qui paraît être un remaniement de l'ouvrage du P. Longobardi, et qui fut fait certainement de son temps par un de nos Pères, peut-être par lui même. Il est en deux parties de 300 à 400 pages, format in-18 ou in-24, intitulé: 總 (sic) 牘 滙 要 *Tsong tou hoei yao,* "Recueil sommaire" (Generale [*seu* unicum] volumen colligens necessaria) (2). L'impression date de 1755; elle reproduit une édition antérieure approuvée par les PP. Verbiest et Buglio, laquelle n'est que la reproduction d'une autre plus ancienne, portant les approbations des PP. Emm. Diaz junior, Furtado, de Figueredo, Cattaneo et Ferreira. Celle-ci remonte au moins à 1638.

---

du P. Tailhan, alors procureur de notre mission du Kiang-nan, qui nous l'a fait copier à ses frais, sur l'original à lui prêté par le P. Boero, gardien des Archives.

Cette note sur les documents du P. Dunyn-Szpot a été prise par le P. Sica, qui se trouvait à Rome à l'époque du Concile du Vatican (1869-1870), et qui en a rapporté des documents précieux pour l'histoire de cette mission.

(1) Le P. Dunyn-Szpot dit: 1655, âgé de 96 ans. Mais la date de 1654 doit être conservée, comme étant celle qui est gravée sur sa tombe, et donnée par les autres historiens.

(2) 總 est peut-être une faute du graveur, pour 經: *King tou...*

2. 死說 *Se chouo,* Petit livre sur la mort.

3. 念珠默想規程 *Nien-tchou mé-siang koei-tch'eng,* Méthode facile pour réciter le Rosaire, en méditant la Passion de N.-S. J.-C., 1 vol. (Cf. ci-dessous, p. 69, nº 2.)

4. 聖人禱文 *Cheng-jen tao-wen,* Litanies des Saints.

5. 聖母德敘禱文 *Cheng Mou té siu tao-wen,* Litanies de la Ste Vierge.

6. 急救事宜 *Ki kieou che i,* Méthode assurée pour sauver son âme, 1 vol.

7. 聖若瑟法行實 *Cheng Jo-ché-fa hing che,* Vies des Sts Barlaam et Josaphat (traduction en chinois du récit attribué à St Jean Damascène), 1 vol., Chao-tcheou, 1602. Le P. Trigault (*Expéd.*, p. 776) rapporte, sans rien spécifier, qu'il mit aussi en chinois, à la même époque, les vies de plusieurs autres saints et le récit de plusieurs miracles opérés par la Ste Vierge.

8. 地震解 *Ti tchen kiai,* Traité des tremblements de terre, 1 vol., Pékin, 1624, et Pékin, 1679, composé à l'occasion du tremblement de terre qui arriva en 1624. Il est fort estimé des savants de cet empire, dit le P. de Magalhaens.

9. 靈魂道體說 *Ling-hoen tao-t'i chouo,* Dissertation sur la substance de l'âme, 1 vol.; réimprimé à T'ou-sè-wè, 1918 (*Catalogus* 1917, supplément, nº 91. — Cf. Wylie, *Notes,* p. 139).

10. *Réponses* à 10 objections ou difficultés d'un lettré païen, sur le premier principe, l'incarnation d'un Dieu, la vie éternelle heureuse ou malheureuse, le culte des esprits, la chasteté, la polygamie... 1 vol., Ting-tcheou, 1642. Je n'en connais pas d'exemplaire. Le résumé des objections et des réponses se trouve dans Dunyn-Szpot, ad. an. 1642.

11. *Libellus precum cum officio funebri et sepulturæ,* 1 vol., Chao-tcheou, vers 1602. Il est imprimé en latin, mais avec des caractères chinois. "Cela resjouit extrêmement les néophytes, encore qu'ils n'y entendissent rien, et ils le récitent avec une grande dévotion. Il adjouta en après la manière de se bien confesser, et de tirer les péchez hors des cachots de la conscience." (Trigault, *Expéd.*, p. 776.)

12. *Mémoire* chinois présenté en 1606 au grand amiral de Canton, pour lui demander justice de tous les bruits qui couraient de la prétendue révolte du P. Cattaneo, de la mort du Fr. François Martinez, et de l'emprisonnement de son compagnon. (Trigault, *Expéd.*, p. 908. — Ci-dessus, pp. 50, 60.)

13. *Traité sur quelques points de la religion des Chinois,* in-12, Paris, Guérin, 1701. Il a paru en espagnol dans l'ouvrage du P. Navarrete: *Tratados politicos de la monarquia de China,* et a été traduit en français par Mgr de Cicé. La traduction française a été réimprimée dans les Œuvres de Leibnitz, 5 vol. in-4º, Genève, 1768, t. IV, pp. 170 seq., avec de nombreuses annotations. Il en existe

aussi une traduction portugaise, qui était dans les mains de M. Pauthier. Le P. Longobardi n'hésite pas à assurer, d'après l'examen des Livres Classiques de la Chine, que les Chinois n'ont jamais connu de substance spirituelle, et que leurs lettrés sont athées. Cette opinion fut vigoureusement combattue par un missionnaire dominicain dans *Acta de Sinensium ritibus politicis.* — *Appendix ad acta,* Paris, 1701. (Cf. Sommervogel, *Bibliothèque,* t. IV, col. 1932.)

14. *Litteræ annuæ e Sinis, ann.* 1598, in-12, Moguntiæ, Albini, 1601. Elles sont reproduites dans le recueil du P. J. Hay, *De rebus japonicis,* pp. 913 seq., et dans d'autres recueils. Elles traitent de l'idée que les Chinois se font des nouveaux missionnaires, de leur inclination à embrasser la loi chrétienne, et de la méthode à suivre pour les y conduire. Elles contiennent aussi la traduction d'une lettre adressée de Sou-tcheou fou 蘇州府 au P. Ricci, par K'iu T'ai-sou 瞿太素, un de ses premiers disciples (1), dans laquelle ce lettré professe pour son maître le plus profond respect, et lui annonce qu'il a composé, sur les matières dont il a reçu de lui des leçons, un ouvrage accueilli des autres lettrés avec la plus grande faveur.

15. Von Möllendorff (*Manual,* p. 158) cite: *Breve relazione del regno della Cina,* in-8°, Mantova, 1601. Ne serait-ce pas une traduction italienne des *Annuæ* n° 14?

16. *Lettre du P. Nicolas Lombard* écrite sur la Chine, l'an 1598 (18 oct., de Chao-tcheou), au T. R. P. Claude Aquaviva, Général de la Compagnie de Jésus, dans les *Nouveaux advis du royaume de la Chine* etc., in-12, Paris, Chappelet, 1604. (Traduction du n° 14.)

17. *Lettre* autographe signée, écrite en italien, *di Xauceo, citta della Provincia di Cantone, il di 20 d'oct. del* 1600, MS., à la *Bibliothèque* de Palerme. (Cordier, *Bibliotheca Sinica,* col. 1081.) M. Cordier en a une copie.

18. Le Catalogue impérial *Se-k'ou ts'iuen chou* 四庫全書 attribue au P. Longobardi une part active à l'ouvrage publié par Siu Koang-k'i 徐光啟, en 100 vol.: 新法算書 *Sin fa soan chou.* Voir la notice consacrée au P. Terrenz, ci-dessous, n° 46.

19. Le P. Gabiani, dans sa *Dissertatio apologetica de Sinensium ritibus politicis* (1680), éditée à Liège en 1700, et dans d'autres apologies manuscrites, cite plusieurs mémoires du P. Longobardi sur les noms chinois du vrai Dieu, et les réfutations qui en furent faites par les PP. Vagnoni, Aleni, Ferreira, Semedo. (Sommervogel, *Bibliothèque,* t. III, col. 1077; t. IV, col. 1933.)

20. Quatre *lettres,* dont trois de 1598, racontant son apostolat à Chao-tcheou 韶州, et la quatrième au T. R. P. Aquaviva, du 23 novembre 1610, annonçant la mort du P. Ricci, et demandant du secours. — Dans Ricci, *Opere,* t. II, appendice, n^os^ 19, 20, 21, 24.

(1) Ci-dessus, p. 27.

18.

LE P. JEAN DE ROCHA.

羅 如望 懷中 *LO JOU-WANG HOAI-TCHONG.*

N. 1566. — E. 1583. — A. 1598. — P. 1604. —
M. 23 mars 1623, Hang-tcheou.

Alegambe, *Bibliothcca*, p. 498. — Bartoli, *Cina*, pp. 410, 680 seq. — Cardoso, *Agiologio*, 21 juin. — Cordara, *Historia*, t. I, p. 69. — Couplet, *Catalogus*, p. 10. — Franco, *Annus gloriosus*, p. 352. — Ricci, *Opere*, t. I. — Semedo, *Histoire*, pp. 292 seq. — Trigault, *Expédition*, pp. 787 seq.

Le P. Jean de Rocha était de Prado, au diocèse de Lamego, en Portugal. Il entra dans la Compagnie à Coïmbre, et partit en 1586, peu après son noviciat, pour les Indes, où il suivit trois ans le cours de philosophie à Goa, et quatre ans celui de théologie à Macao.

En 1598, il fut d'abord envoyé à Chao-tcheou 韶 州, puis à Nan-tch'ang 南 昌 avec le Père Soerio (1), mais il en fut retiré pour rester à Nankin avec le P. Cattaneo, lorsque le P. Ricci partit pour la capitale. C'est dans cette ville, la seconde de l'empire, qu'il baptisa le Docteur Ignace K'iu T'ai-sou 瞿 太 素, originaire de Tch'ang-tcheou 常 州 au Kiang-sou (2), et, en 1603, le célèbre Paul Siu Koang-k'i 徐 光 啟, qui s'y était rendu en allant à Chang-hai pour y passer les trois années de deuil obligatoire après la mort de son père (3). (Trigault, *Expéd.*, pp. 793 seq., 862 seq.)

(1) Ci-dessus, p. 56. (2) Ci-dessus, pp. 24, 27, 49.

(3) A cette occasion, raconte le P. Ricci, "nous lui fismes dresser un cénotaphe dans nostre esglise, couvert de damas noir, car encor que la couleur blanche soit emploïée aux deuils des Chinois, nous retenons néantmoins les cérémonies ecclésiastiques et la coutume d'Europe. Ce cénotaphe estoit aussi environné de plusieurs cierges ardens, et divers parfums qu'on bruloit à l'entour. Tout estant préparé, on célébra solennellement l'office ecclésiastique pour le défunt en grande assemblée de néophytes. Et en après on célébra le sainct Sacrifice de la Messe, comme on a accoustumé pour les fidelles trépassés, avec autant de solennité qu'il fut possible, et les nouveaux chrestiens furent extrêmement resjoüis de veoir ces cérémonies, pour autant qu'ils n'avoient encor jamais veu semblable appareil, et peut-être ne sçavoient pas que les Nostres fissent les obsèques des personnes de qualité avec tant d'honneur et de piété." (Trigault, *Expéd.*, p. 880. — Ricci, *Opere*, t. I, p. 503.)

Il gouverna cette Église pendant plusieurs années et, par l'exemple de ses vertus et ses prédications, y enfanta à Notre-Seigneur un grand nombre de fidèles. Nous le retrouvons à Nan-tch'ang fou (Kiang-si) en 1609, et en 1616 au moment de la première persécution de Nankin : il se retira alors avec le Fr. Mendez dans la ville de Kien-tch'ang 建昌 (Kiang-si), où il jeta les fondements d'une belle chrétienté; puis il se cacha avec deux autres Pères dans la maison d'un chrétien d'une des premières familles de la ville. Ils y furent reçus et traités avec toutes sortes de charités. Dans les commencements, les domestiques qui étaient baptisés venaient seuls les voir ; les parents païens et les amis vinrent après. "Ces visites, qui n'étaient que de civilité, ne laissaient pas de nous donner la commodité d'attirer quelques païens au christianisme : ceux-ci en faisaient venir d'autres, de façon que peu à peu le nombre des chrétiens s'accrut de telle sorte, que deux ans après la messe s'y chantait en musique, avec grand concours de peuple. Les principaux musiciens étaient fils de chrétiens, et quatre des plus fameux lettrés servaient la messe avec leurs insignes." (Bartoli, *Cina,* pp. 622 seq., 784 seq.)

Le premier qui fut baptisé à Kien-tch'ang fut un *han-lin* 翰林 appelé "Wan", qui reçut le nom de Matthieu. Il avait été reçu premier aux examens de Pékin, proclamé dans toutes les provinces, nommé mandarin, et par conséquent pouvait prétendre aux plus hautes dignité. Il reçut le baptême avec sa femme, ses enfants et toute sa famille, qui était nombreuse, et eut encore le bonheur peu après d'amener son père et sa mère à la vraie foi. (Bartoli, *Cina,* p. 626.) Cette chrétienté de Kien-tch'ang était si fervente, qu'on n'y entendait que des paroles à la louange de Dieu, ou le chant des litanies ou des airs graves sur le St Sacrement, afin d'apprendre aux enfants à prier en même temps qu'à parler.' (*Ibid*, p. 784.)

De Kien-tch'ang, après avoir fondé quelques chrétientés dans le Tchang-tcheou fou 漳州府 au Fou-kien, le P. de Rocha fut envoyé à Kia-ting 嘉定 (Kiang-sou), où il bâtit la première église, mais peu après il fut contraint de se réfugier à Hang-tcheou 杭州 dans la maison du Docteur Michel. Là il rédigea avec lui et avec le Docteur Paul un mémoire pour justifier les missionnaires des calomnies proférées contre eux par le persécuteur de Nankin, Chen K'io 沈潅, vice-président du tribunal des Rites à Nankin. Siu Koang-k'i devait le présenter à l'empereur, mais il n'en fut pas besoin : une révolution de palais renversa Chen K'io (1622), et permit d'espérer des jours meilleurs.

Le P. de Rocha reçut alors presque en même temps la nouvelle de sa promotion à la charge de supérieur général, et celle de la permission accordée aux missionnaires par T'ien-k'i 天啟 de rentrer à Pékin. L'année suivante, 1623, au mois de mars, la mort mit fin à sa carrière apostolique. A cette nouvelle, le grand *ko-lao* 閣老 Paul Siu, prit le deuil, comme s'il avait perdu son propre père, et le

fit porter à toute sa famille. Le P. de Rocha fut enterré hors des murs de Hang-tcheou, dans le cimetière des Pères de la Compagnie de Jésus, au lieu nommé Fang-tsing-nan 方井南. (Couplet, *Histoire d'une dame chinoise,* p. 69. — Bartoli, *Cina,* p. 780.)

---

1. Le P. de Rocha traduisit en chinois, sous forme de dialogue, le catéchisme portugais composé par le P. Marc George et connu sous le nom de Cartilha; le titre chinois est 天主聖教啟蒙 *T'ien-tchou cheng-kiao k'i-mong,* 1 vol.

2. 天主聖像略說 *T'ien-tchou cheng siang lio-chouo,* "Explication abrégée des saintes images du Maître du Ciel", 1 vol., 1609. Elle se trouve indiquée dans le catalogue des manuscrits chinois de Berlin par Klaproth, t. II, p. 54. C'est l'ouvrage que Machado signale par ces mots: "*Practica de rezar o Rosario em que explica as cinco misterios dolorosos; com es imagens da Paixao de Senhor*", Manière pratique de réciter le Rosaire, avec les images de la Passion. (Sommervogel, *Bibliothèque,* t. VI, col. 1931.—Cf. ci-dessus, p. 65, n° 2.)

19.

LE P. DIDACE DE PANTOJA.

龐 迪 我 順 陽 *P'ANG TI-NGO CHOEN-YANG.*

N. 1571. — E. 1589. — A. 1599. — P. 1603 ou 1604. — M. janvier 1618, Macao.

Alegambe, *Bibliotheca,* p. 173. — Bartoli, *Cina,* pp. 339 seq., 667 seq. — Couplet, *Catalogue,* p. 11. — Huc, *Le christianisme,* t. II, p. 245. — du Jarric, *Histoire,* pp. 963, 1062. — Jouvancy, *Historia,* livre XIX. — Ricci, *Opere,* t. I. — Semedo, *Histoire,* pp. 287 seq. — Sommervogel, *Bibliothèque,* t. VI, col. 172 seq. — Trigault, *Expédition,* pp. 1063 seq.

Le P. de Pantoja était né à Valdemora, dans le diocèse de Séville, et entré à l'âge de 18 ans au noviciat de la province de Tolède. Il avait terminé ses études quand il demanda les missions étrangères, et partit en 1596 avec le P. Longobardi. Il était destiné au Japon; mais à son arrivée à Macao en 1599, le P. Valignani l'envoya à Nankin pour être le compagnon du P. Ricci, qui se préparait à aller à la Cour pour la seconde fois (1). Il fit à Pékin les vœux de profès vers 1603 ou 1604, car dans le catalogue de 1603, le P. Visiteur dit de lui: "*tener mandado fazer profes. 4 votos*". (In Archiv.)

(1) Ci-dessus, p. 28.

Le Père fut d'un grand secours au fondateur de la Mission dans les premières années de son séjour à Pékin. Pendant que Ricci faisait et recevait des visites et s'occupait de composer des ouvrages, "le P. Pantoja estoit principalement occupé à catéchiser ceux qui debvoient être baptisez, car desjà il parloit bien le langage du païs, à quoi il s'estoit estudié." (du Jarric, *Histoire,* p. 1019.) L'an 1605, "il avoit esté à quelques bourgs des environs de Paquin, et en un d'iceux, esloigné de 24 lieües, il y baptisa 10 ou 12 personnes. L'année suyvante il est appelé à un autre bourg, et quoy qu'il n'y baptizast lors sinon 13 personnes; si est-ce que les autres habitants furent merveilleusement esmeus de ce qu'ils entendirent de luy et s'affectionnèrent si fort à notre foy, que l'année d'après ils le prièrent de revenir." (*Ibid.*, p. 1062.)

Après la mort du P. Ricci, comme il était chargé des affaires du dehors, le Père résolut, d'après le conseil de nos amis lettrés, de faire toutes les démarches afin d'obtenir du gouvernement chinois un lieu de sépulture pour le P. Matthieu, et c'est à son industrie et à son activité que l'on est redevable de la permission octroyée par l'empereur Wan-li 萬 歷, d'avoir un cimetière en dehors des murs de la capitale.

Lui et le P. de Ursis présentèrent donc une requête avec les raisons de leur demande. Le *ko-lao* 閣 老, qui était de leurs amis, jugea qu'il était impossible de faire entériner cette requête sous les formes ordinaires. On ne laissa pas néanmoins de la remettre, et Dieu nous fit la grâce qu'elle passât à la chancellerie sans aucune opposition, ce qui était la plus grande difficulté de toutes. Puis elle fut présentée au Roi, qui la remit à son *ko-lao,* et celui-ci au conseil des coutumes, qui donna une décision favorable. Il ne restait plus qu'à la faire signer. "Le mandarin sut si bien ajuster toutes choses, et trouva tant de raisons de bienséance et d'équité, pour faire accorder au P. Pantoja la grâce qu'il demandait, que dès que le roi eut lu sa requête, il l'agréa, et commanda au *ko-lao* d'y répondre en la forme ordinaire", après quoi il signa. (Semedo, *Histoire,* p. 295.)

Il fallait maintenant trouver un lieu convenable. "Par le moyen du *ko-lao* et de nos autres amis, on montra au P. Pantoja quatre différentes places, qui étaient également commodes, et on lui dit de choisir celle qui lui plaisait davantage. Il désigna près des murailles de la ville une grande et riche maison, accompagnée d'un beau jardin, qui avait appartenu à un eunuque en prison et condamné à mort. Cet eunuque l'avait convertie en un temple d'idoles avec cette inscription: "*Le Temple de la science de bonté*". Après plusieurs difficultés excitées par les autres eunuques, la maison fut accordée, et "le corps du P. Ricci y fut porté un matin avec la Croix richement parée, et un grand nombre de chrétiens.

"Il fut déposé près de la chapelle, puis au cimetière qu'on avait préparé tout exprès au bout du jardin, qui est une chapelle hexagone, bâtie de briques, voûtée en haut, et revêtue par le dehors de deux murailles tirées en demi-cercle. Le tombeau du Père Matthieu fut construit de briques et, au lieu de chaux, on se servit des pièces de l'idole, que l'on avait brisée, pour faire triompher le Père même après son trépas, et lui élever un trophée sur son sépulcre de la ruine des faux dieux."

La première messe y fut célébrée le jour de tous les Saints au son des orgues et des autres instruments de musique; y assistèrent tous les chrétiens. La chapelle fut consacrée à la mémoire du Sauveur, et les Pères, pour s'acquitter d'un vœu qu'ils avaient fait, bâtirent tout auprès une autre chapelle en l'honneur de la Ste Vierge. Sur la première, on grava cette inscription en deux caractères chinois: "*Par la libéralité du roi*". Cette grâce extraordinaire fut bientôt répandue dans toutes les provinces, et servit beaucoup à la propagation de la religion. (Semedo, *Histoire,* pp. 295 seq. — Trigault, *Expéd.,* pp. 1077 seq. — *Annuæ,* 1612, pp. 140 seq.)

Après les funérailles du P. Ricci, le P. de Pantoja partagea son temps entre la composition de divers ouvrages en chinois, qu'il écrivait avec une rare élégance, l'instruction des nouveaux catéchumènes et la conversion des idolâtres. — Puis, en 1611, avec le P. de Ursis, sur un ordre impérial, il s'occupa de la correction du calendrier.

Il n'eut pas médiocrement à souffrir, non seulement de la populace, qui, en 1611, le battit cruellement, et presque jusqu'à la mort, mais encore de la part de certains magistrats, et des grands, dont il tenta plusieurs fois, mais en vain, de détourner les colères. (*Annuæ,* 1612, pp. 91 seq., 160 seq.)

Il ne fut pas plus heureux lors de la persécution de 1616, et malgré ses efforts réitérés pour présenter au monarque des apologies de la religion, il fut exilé avec les autres Pères de Pékin et des provinces. A peine était-il rendu à Macao, que le Seigneur l'appela à la récompense éternelle, au mois de janvier de l'an 1618. (Bartoli, *Cina,* pp. 667, 668.)

Les ouvrages que le P. de Pantoja a laissés sont:

1. 七克大全 *Ts'i k'o ta ts'iuen,* ou simplement 七克 *Ts'i k'o,* "Les 7 Victoires" (les sept victoires remportées sur les sept péchés capitaux), 7 vol., Pékin, 1614. Cet ouvrage a été souvent réimprimé: 4 vol., Pékin, 1643; 7 vol., Pékin, 1798, avec l'approbation de Mgr de Gouvea, O. F. M.; Se-king, 1843; 2 vol., Chang-hai, 1849; 4 vol., T'ou-sè-wè, 1873 (*Catalogus* 1917, n° 185). Il se trouve dans le recueil 天學初函 *T'ien hio tch'ou han* (1).

(1) Ci-dessus, p. 37, note 2.

[Le même ouvrage a été abrégé, retouché et mis en style vulgaire par un Lazariste, sous le titre de 七克眞訓 *Ts'i k'o tchen hiun*, "Véritable explication des 7 Victoires": 2 vol., 1857, avec l'approbation et une préface de Mgr Danicourt, vicaire apostolique du Tché-kiang; réimprimé à T'ou-sè-wè, 1922, 1 vol. (*Catalogus* 1917, supplément, n° 186).]

C'est un des trois ouvrages composés par des prêtres catholiques sur la religion chrétienne, qui en 1778 furent jugés dignes par K'ien-long 乾隆 d'entrer dans sa grande collection des livres excellents; et il le mérite à tous les titres, par l'élévation des pensées, par la pureté de la morale, par la marche lumineuse et méthodique, et par la sublimité et l'élégance du style. Écrit à la manière antique, ce livre est remarquable par la force et la concision; il montre que l'auteur avait étudié à fond, non seulement les auteurs modernes et la langue parlée, mais aussi les auteurs anciens les plus difficiles à comprendre.

C'est aussi un de ceux qui produisent le plus d'effet sur les lettrés païens, qui le regardent avec raison comme l'une des œuvres les plus importantes qui aient été écrites dans leur langue. Le prince Jean, membre de la famille impériale de K'ang-hi 康熙, et fort versé lui-même dans la littérature de son pays, dans un écrit où il rend compte de sa conversion, dit que l'une des choses qui ont le plus contribué à faire de lui un chrétien, c'est la lecture du *Ts'i k'o*, ou des 7 Victoires. (*Lett. édif. et cur.*, Lett. du P. Parrenin, 22 oct. 1736; t. III, p. 482.) Et aujourd'hui encore, il est peu de lettrés sérieux qui ne soient ravis d'admiration en le lisant. (Cf. Wylie, *Notes*, p. 139).

2. 人類原始 *Jen lei yuen che*, De l'origine de l'homme, 1 vol., dans lequel l'auteur traite de la création, du péché originel, du déluge etc. etc.

3. 天神魔鬼說 *T'ien-chen mo-koei chouo*, Traité des bons et des mauvais anges, 1 vol.

4. 受難始末 *Cheou-nan che mo*, Histoire de la Passion de N.-S. J.-C., 1 vol., fréquemment réimprimé à T'ou-sè-wè, v. g. en 1925 (*Catalogus* 1917, supplément, n° 8). Récitée par les fidèles aux messes de la Semaine Sainte, pendant que le prêtre lit la Passion.

5. 龐子遺詮 *P'ang-tse i ts'iuen*, Doctrine du P. P'ang (P. de Pantoja), 2 vol., contenant l'explication du symbole des apôtres, avec deux petits traités sur les anges et l'âme. (Cf. Wylie, *Notes*, p. 139.)

6. 實義續篇 *Che i siu pien*, Appendice au livre *Che i*, c'est-à-dire au catéchisme du P. Ricci (ci-dessus, p. 34), 1 vol.

7. 辨揭 *Pien kié*, Réfutation, 1 vol. Apologie de la religion chrétienne, sous forme de mémoire destiné à être offert à l'empereur, lors de la persécution de 1616, imprimé, autant qu'on peut en juger, en 1618, peut-être à Macao ou Canton.

Dès les premières pages, l'auteur raconte comment le P. Ricci vint en Chine se fixer à Pékin et comment l'empereur Wan-li

萬歷 accorda une pagode pour le lieu de sa sépulture. Puis il passe en revue les principaux griefs imputés aux missionnaires, et les réfute successivement. Les voici ; ce sont encore presque tous ceux qu'on reproche aux missionnaires actuels : Ils viennent d'Occident... ils prêchent un seul Dieu... ils placent 7 sphères dans le ciel. 天體七重 *T'ien t'i ts'i tchong*... ils défendent de sacrifier aux ancêtres, ils donnent de l'argent pour attirer dans leur religion, ils font de l'or et de l'argent, ils aident les ennemis de l'Empire, ils espionnent en faveur des barbares de Macao, ils habitent à Nankin une maison près du *Kong-pou* 工部, ils appellent les Japonais et les pirates, ils sont contre les bonzes et les taoistes plus anciens qu'eux. Dans les provinces du Kiang-nan, Tché-kiang, Fou-kien, Koang-tong, ils troublent le peuple, veulent se faire adorer, étudient le fort et le faible du pays... ils n'avaient pas de lettres de créance pour entrer en Chine, ils ont des objets merveilleux pour exciter la curiosité, et nouer des relations,.. ils donnent trois taëls à tous ceux qui se font chrétiens. (Il y en a 10 000 à Nankin seulement. Quelle somme d'argent nous devrions avoir ! dit le P. de Pantoja.) Ils usent d'incantation et invoquent les mauvais esprits, ils se réunissent certains jours qu'ils nomment Dimanches... Le P. Vagnoni a acheté un jardin... ce ne pouvait être que dans un dessein coupable. Ce mémoire a été confié à la poste pour le porter aux tribunaux et le répandre partout. (Résumé du P. Riot.)

8. *Avis* du P. Jacques de Pantoie, s.-j. sur le succez de la religion chrestienne au royaume de la Chine, de l'entrée d'aucuns Pères de la dicte Compagnie en la cour, etc., in-12. Arras, de la Rivière, 1607. Cet ouvrage avait déjà passé en Espagnol à Valladolid 1604, et à Séville, 1605. Il est daté de Pékin, 9 mars, 1602, et adressé au P. Louis de Gusman, provincial de Tolède. Réimprimé à Rennes 1607, Lyon 1607, Rouen 1608, à Rome 1607 en italien, à Mayence 1607 en latin, à Munich, 1608 en Allemand, etc.

9. Il fit pour l'Empereur 4 cartes, une pour chaque partie du monde, qu'il fit peindre, et enrichir de divers ornements rehaussés d'or par le Fr. Jacques Néva. Lui-même sur le pourtour avait écrit des explications simples et claires sur la géographie, l'histoire, la politique et les productions naturelles de chaque pays. Et il avait fait précéder le tout de l'exposition de la religion catholique, et de ses principaux dogmes, écrite en style élégant par Paul Siu Koang-k'i, En voyant ce bel ouvrage, l'Empereur et les courtisans ne tarissaient pas d'éloges sur le talent des auteurs.

Les PP. Couplet, Bartoli, lui attribuent un ouvrage en chinois sur Dieu et ses attributs, dont nous n'avons aucune connaissance. (Couplet *Catal.*, p. 11. — Bartoli, *Cina,* p. 680 ; cf. Sommervogel. *Bibliothèque,* t. VI, col. 172 seq.)

20.

LE P. EMMANUEL DIAZ.

李 瑪 諾 海 嶽 *LI MA-NO HAI-IO.*

N. 1559.—E. 30 déc. 1576.—A. 1601.—P. 10 juillet 1595. —M. 28 nov. 1639, Macao.

Alegambe, *Bibliotheca,* p. 189.—Bartoli, *Cina,* pp. 1054 seq.—Couplet, *Catal.* p. 12.—Franco, *Ann. glor.,* p. 413.—Guilhermy, *Portugal,* t. II, p. 25.—Jouvancy, *Historia,* l. XIX.—Ricci, *Opere,* t. I.—Trigault, *Expédition,* pp. 798, 962.

Le P. Emmanuel Diaz, surnommé l'ancien, pour le distinguer d'un autre Père du même nom, naquit dans la petite ville d'Aspalham, du diocèse de Portalègre, en Portugal. Neuf années après son entrée dans la Compagnie, n'étant pas encore prêtre, il s'embarqua pour les Indes, sur le St Jacques, le 10 avril 1585, et fit naufrage le 15 août, sur la côle de Sofala, où il n'est pas de souffrances qu'il n'eût à endurer, dans ce climat brûlant, de la part des Cafres. La faim, la soif, la nudité, les ardeurs d'un soleil torride, n'étaient rien en comparaison de la vue de ses compagnons privés de tout, expirant dans ces immenses et affreuses solitudes.

Echappé seul à un si grand danger avec le P. Pierre Martinez, qui devint Evêque du Japon, il vint terminer ses études à Goa, et il y fit aussi la profession des 4 vœux. Il gouverna les résidences de Tana et de Chaul de cette province, et fut trois ans socius du P. Visiteur Valignani. Il fut aussi 2 fois Recteur à Macao, et 2 fois visiteur des missions de Chine et du Japon. (Alegambe, Franco, *l. c.*)

En 1596, il fut nommé Recteur de Macao, et le temps de son rectorat terminé, ayant été remplacé par le P. Valentin Carvalho, il fut envoyé dans l'intérieur de la Chine pour visiter les trois résidences de Nankin, de Nan-tch'ang et de Chao-tcheou, à condition néanmoins qu'il ne ferait rien contre l'agrément du Supérieur, le P. Ricci. Les Pères "furent remplis de joie à son arrivée, et écrivirent tous d'un commun consentement au Père Visiteur, de ne leur vouloir, pour quelque raison que ce fust, oster un si grand et excellent laboureur de ce nouveau champ." (Trigault, *Expéd.,* p. 799.—Ricci, *Opere,* t. I, pp. 440 seq.) Le P. Emmanuel, qui avait toujours

favorisé la mission, lorsqu'il était à Macao, partit lui-même tout joyeux en 1604 avec le Fr. Jacques Néva pour Pékin, d'où après avoir passé deux mois à s'entretenir avec le P. Ricci, il revint accompagné du P. Cattaneo, pour accomplir son office.

Appelé à Macao par le P. Visiteur, qui arrivait du Japon, il lui rendit de tout le compte le plus favorable. Ce fut alors que le P. Valignani décréta que le Supérieur de la mission serait entièrement indépendant du Recteur de Macao, même pour l'admission des novices chinois dans la Compagnie, et qu'il y aurait dans cette ville un procureur pour traiter les affaires temporelles de la mission. De plus il désigna plusieurs excellents sujets, qui entrèrent les années suivantes en Chine, et en promit d'autres des Indes et de l'Europe. (Trigault, *Expéd.*, p. 812.—Ricci, *Opere,* t. I, pp. 452 seq.)

Après ces arrangements, le P. Diaz repartit pour Nan-tch'ang, 1605, avec le Fr. Pascal Mendez, et commença à cultiver cette vigne avec tant de succès, que le nombre des chrétiens fut doublé l'année suivante, et dépassait 200. Il y baptisa un prince de la famille impériale, qui faisait son séjour dans cette ville, et qu'il nomma Joseph. Trois autres frères ou cousins du premier reçurent solennellement au baptême, le jour de l'Epiphanie, les noms des trois rois Mages, Mélehior, Gaspar et Balthasar, et son fils, jeune enfant, celui d'Emmanuel. La vieille mère, qui était très entichée des dévotions bouddhiques, ouvrit les yeux à son tour: "parquoy le Fr. Mendez l'instruisit amplement en sa maison, mais toutesfois de sorte qu'il n'estoit point veu, afin de ne rompre l'étroicte solitude des femmes chinoises; car ils parloient ensemble à l'opposite de certaine porte avec un tapis entre deux, et véritablement nostre catéchiste pensoit en instruire une seule, mais quand le jour ordonné pour le baptesme fust arrivé, il en sortit six, sçavoir sa fille avec une niepce et aultres quatre servantes. Toutes celles-là estant interrogées sur ce qu'elles avoient ouy et appris, respondirent si pertinemment qu'il ne fut pas besoin de différer d'avantage le baptesme, et leur zèle et dévotion fut si grande, qu'encor qu'elles ont l'attouchement en horreur, elles n'eurent aucune appréhension de l'onction sacrée". (Trigault *Expéd.*, pp. 842 seq. — Ricci, *Opere,* t, I, pp. 467 seq.)

Les néophytes augmentaient en nombre et en ferveur, lorsque en 1607, un orage soulevé par la haine de quelques lettrés, pensa ruiner cette résidence. Le P. Ricci venait d'acheter une demeure plus commode, où on voulait établir un noviciat, l'ancienne étant beaucoup trop petite pour cette fin. Alors ces lettrés présentèrent une requête contre les Européens qui défendaient d'honorer les images des ancêtres, qui ne laissaient pas de postérité, qui rendaient vides les temples des dieux, troublaient les villes et les campagnes, honoraient un homme condamné au dernier supplice. Bientôt, si on ne les arrêtait, tout le pays deviendrait leur proie. Mais le Gouverneur de la ville ne s'y laissa pas prendre; il avait pu lire l'apologie

faite par le P. Diaz, il n'ignorait pas d'ailleurs que le P. Ricci, alors en faveur à Pékin, était venu le premier à Nan-tch'ang. Il publia donc un édit pour défendre et justifier les missionnaires. (Trigault, *Expéd.*, pp. 962 seq. — Ricci, *Opere,* t. I, pp. 559 seq.)

En mars 1608, le noviciat fut ouvert avec quatre novices scholastiques, nés à Macao, de parents chétiens, dont le P. Jérôme Rodriguez fut nommé le Directeur. Il y avait en outre trois frères coadjuteurs également chinois, et le jour de Noël, le P. Diaz inaugura une belle église, dans le goût chinois, avec deux autels consacrés l'un au Sauveur du monde, l'autre à la Vierge Mère de Dieu. Deux lampes brûlaient jour et nuit devant ces autels. Le concours des néophytes fut grand, plus grand encore celui des païens, qui entrèrent en bon nombre dans les filets de l'Église. (Bartoli, *Cina,* p. 473. — Trigault, *Expéd.*, p. 987. — Ricci, *Opere,* t. I, pp. 575 seq.)

En 1609, Diaz fut rappeté à Macao pour diriger une seconde fois le collège comme Recteur. Nous ignorons presque tout le reste de sa carrière apostolique: nous savons seulement qu'en 1619 il était encore à Macao. En 1622, il fut désigné pour visiter toutes les stations de la mission: en 1626 il était à Kia-ting 嘉定. On ne le trouve pas dans le catalogue de 1630; il était probablement occupé à visiter quelqu'autre mission. En 1636, il était nommé par le P. Général Visiteur de la Chine, du Japon, du Tonkin, de la Cochinchine, et des royaumes de Siam, Ava, Cambodge et Laos.

Il écrivait en 1637 au P. Mutius Vitelleschi une lettre fort remarquable dans laquelle, après avoir rappelé que, depuis 51 ans qu'il est en Orient, il en a passé 49 dans le maniement des affaires, soit comme Supérieur, soit comme consulteur, et que par conséquent il a quelqu'expérience des choses et des hommes, tant de la Compagnie que du dehors, il conjure le R. P. Général d'envoyer dans ces missions du Japon et de la Chine, non seulement des Portugais, mais surtout des Pères des diverses provinces d'Europe, qui soient prêtres et bien formés dans la Compagnie, et qui aient chacun un talent spécial, comme peintre, mathématicien, astronome, etc. On évitera ainsi un trop long séjour à Macao, dont le climat n'est pas favorable aux études. "Quant aux Chinois, ajoute-t-il, quoiqu'on puisse en admettre dans la Compagnie, ils sont encore si nouveaux dans la foi, qu'à mon avis il ne serait pas prudent de leur confier la réputation de la Compagnie, l'observance des vœux, et l'administration des sacrements". (Bartoli, *Cina,* p. 1055.)

Enfin ce vénérable vieillard doué de toutes les qualités qui font un supérieur excellent, esprit, jugement, prudence, talents, connaissance de la langue et des affaires (*Catal.* de 1626, ex archiv.) et habitué à avoir d'autant plus de confiance en Dieu, que les circonstances étaient plus difficiles, mourut à Macao, plein de jours et de mérites, le 28 nov. 1639. Son successeur, comme visiteur, fut le P. Robino.

Il n'a laissé que peu d'écrits:

1. Mémoire apologétique présenté en 1607 aux magistrats de Nan-tch'ang, pour se purger des calomnies dont les lettrés le chargeaient lui et ses compagnons. (Trigault, *Expéd.*, p. 968.)

2. Lettres au R. P. Général Vitelleschi, 1630, sur la question controversée alors, si on pouvait donner à Dieu le nom de *Chang-ti* 上帝 et qu'il résout affirmativement. (Bartoli, *Cina,* p. 121.)

Lettre du 10 mars 1637 au même P. Général sur les diverses qualités que devraient avoir les missionnaires envoyés en Chine, dans Bartoli, *Cina,* p. 1055.

Dans les *Trad. Hist.* du P. Navarrette, tome deux, il y a deux lettres de lui; la première du 26 juillet 1639, de Macao, au P. Charles Gan, provincial de la province du Rosaire de St Dominique aux îles Philippines, et la deuxième, du quatre juin 1639 au P. de Morales, Dominicain. Toutes deux sont des réponses à des lettres à lui adressées par ces deux Pères sur plusieurs points des rites chinois.

3. On lui attribue les "*Litteræ annuæ de Sinis de 1619* datées de Macao, 7 déc. 1619, et celles de 1625, datées de Kia-ting, 1e mars 1626. (Alegambe-Sotwell, *Bibliotheca,* p. 189.) Celles de 1619 se trouvent avec sa signature dans *Relationæ dellæ cose piu notabili della Cina.* Roma Zanette 1624, p. 1-61. — Celles de 1626, traduites en italien dans les *Lettere dell'Ethiopia 1626 e della Cina 1625.* Roma Zanette 1629, et en français dans *Histoire de ce qui s'est passé au royaume d'Ethiopie* (trad. du P. de Machault Paris 1629. — Sommervogel, *Bibliothèque,* t. III, col. 42 seq.)

4. Christophe de Mürr (*Litteræ patentes,* p. 6.), cite une lettre du P. Diaz au P. Général Aquaviva, de Macao, 11 nov. 1609, sur l'état de la religion.

5. Deux *lettres* de Nan-tch'ang 22 novembre et 29 novembre 1604 sur ses œuvres et ses projets. Dans Ricci, *Opere,* t. II, nos 22, 23.

21.

LE P. GASPARD FERREIRA.

費 奇 規 揆 — *FI K'I-KOEI KOEI-I.*

N. 1571. — E. 1588. — A. 1604. — P. 21 nov. 1612. — M. 27 déc. 1649, Canton.

Alegambe, *Bibliotheca*, p. 276. — Bartoli, *Cina*, pp. 439, 571. — Couplet, *Catal.*, p. 14. — Cordara, *Hitoria*, t. I, p. 170. — du Jarric, *Histoire*, t. III, p. 1062. — Ricci, *Opere*, t. I, — Semedo, *Histoire*, pp. 285, 327. — Trigault, *Expédition*, p. 814.

Né à Castro-journão, en Portugal, après son noviciat, une année consacrée à la rhétorique, et trois à l'étude de la philosophie, le Père partit pour les Indes en 1593, n'étant pas encore prêtre. Il enseigna quatre ans les belles lettres, puis termina sa théologie à Macao, (*Catalogus* 1603, ex archiv.), et en 1604 fut envoyé à Pékin par le P. Valignani. En s'y rendant, il fut bien maltraité par l'eunuque chargé de le conduire, et pour comble d'infortune, il fit naufrage dans la rivière en arrivant au port. Il perdit plus de 200 écus, et divers beaux présents destinés à l'Empereur et à la Cour. "On retira néanmoins le volume sacré de la Bible imprimé en huit tomes par Plantin, et fort proprement relié... le cardinal San Severin l'avoit envoyé pour en faire présent à nos Pères. Il sortit tellement da la rivière qu'à peine l'eau avoit touché ses pages sacrées. Nos Pères le reçeurent avec grande solennité, et plusieurs viennent souvent en nostre maison pour le voir, et admirant la beauté majestueuse de l'impression, ont accoustumé de dire que sans doute une rare doctrine est contenue en ce volume, puisque les hommes l'ont mise en ordre avec tant de soin." (Trigault, *Expéd.*, p. 815 seq. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 463 seq.)

Pour former Ferreira à la langue et aux travaux apostoliques, le P. Ricci lui confia, outre la formation des novices qu'il conserva 6 ans, le soin de plusieurs chrétientés fondées depuis peu aux environs de la capitale par le P. de Pantoja. Le nombre de ceux qui se présentaient était si grand, qu'afin de les catéchiser plus commodément,

le Père et son compagnon les divisaient en trois groupes: "l'un des hommes, lesquels estoient instruicts par le Fr. Leitão, l'autre des femmes déjà suragées que le Père catéchisoit, et le troisième, des jeunes femmes ou filles, qui estoient endoctrinées par des petits enfans, que le P. avoit menés tout exprès, parce qu'ils estoient bien appris à cela: Et la ferveur estoit si grande qu'on n'entendoit que parler des choses divines, et chanter le "Pater Noster", l' "Ave Maria" et aultres oraisons chrestiennes, de manière que ceux qui ne vouloient point estre chrestiens, apprenoient sans y penser ces oraisons." Ils baptisèrent cette année 140 personnes, et passèrent à d'autres bourgs, dans l'un d'iceux une femme convertit sept familles entières et les amena pour être baptisées. (du Jarric, *Histoire,* pp. 111, 1064.)

Chargé ensuite de la résidence de Chao-tcheou, le P. Ferreira prit de concert avec le P. Emmannel Diaz, junior, tous les moyens possibles pour relever et sauver cette chrétienté. Peines perdues: les mandarins, les lettrés, les bonzes, une grande partie du peuple s'étaient tournés contre eux. Ils furent accusés, condamnés, chassés de la ville, et la maison pillée, le 13 avril 1612, 23 ans après que le P. Ricci avait commencé à y planter la foi. Tous les ennemis de la Religion triomphaient, mais ce triomphe fut de courte durée. Un affreux débordement de la rivière vint porter la désolation dans la ville, et causa des ravages incroyables.

Quant aux Pères, "ils se mirent sur la rivière, et montans contre le cours de l'eau vers le septentrion, ils arrivèrent en peu de jours à la montagne de 梅 嶺 Mei-ling, où est la source de ce grand fleuve, et au pied de laquelle est aussi la cité de 南 雄 Nan-hiong." Ce fut là qu'ils arrivèrent le 31 juillet, et louèrent une maison en ville, sans que personne s'y opposât. Ils s'établirent là, avec le peu de meubles qu'ils purent sauver du naufrage de Chao-tcheou, et dressèrent une chapelle dans leur maison. "Le bruit de la venue de ces étrangers ne fust pas si tost répandu, que la curiosité des habitants et leur concours ouvrit la porte à la prédication de l'Evangile." Ils y baptisèrent jusqu'à la fin de l'année 38 personnes, et l'autre 53, fondements de l'Eglise et de la chrétienté de cette ville. (Semedo, *Histoire,* p. 287. — Bartoli, *Cina,* pp. 577 seq.)

Lorsque Wan-li eut condamné tous les missionnaires à l'exil, les mandarins de Nan-hiong firent savoir fort honnêtement au P. Ferreira les volontés de prince, et cependant lui permirent d'attendre ses compagnons, mais le Père jugea plus à propos de se retirer dans une autre mission. A partir de ce moment nous ne trouvons plus de détail sur la vie du P. Gaspard Ferreira. Le P. Couplet dit qu'il alla au Kiang-si, où il bâtit une Eglise à Kien-tch'ang 建 昌; ce qui est confirmé par le catalogue de 1630; il s'y trouvait aussi en 1634-35. Il prêcha aussi au Ho-nan 河 南; j'ignore à quelle époque.

Au moment de la conquête des Tartares, il dut revenir dans la province du Koang-tong. Le catalogue de 1648 la place à Canton, où il travaillait encore selon la mesure de ses forces. (ex Archiv.) Le P. Dunyn-Szpot (ad ann. 1649) dit positivement qu'il était le compagnon du P. Sambiaso à Canton depuis 1646. A la prise de la ville par les Tartares, les Portugais l'arrachèrent à la mort, puis il assista le P. Sambiaso à ses derniers moments, et le suivit lui-même peu de temps après dans la tombe, la 4e année de Yong-li 永 歷, 27 déc. 1649. Le P. Sotwel s'est donc trompé en le faisant mourir à Pékin, et le P. Couplet en donnant pour date de sa mort l'année 1644. (Alegambe, *Bibliotheca*, p. 276. — Couplet, *Catal.*, p. 12.)

Le P. Ferreira a édité:

1. 週 年 主 保 聖 人 單 *Tcheou nien tchou-pao cheng-jen tan*, Suffrages pour les Saints du mois, avec des sentences tirées des Stes Ecritures et des Sts Pères.

2. 玫 瑰 經 十 五 端 *Mei-koei king che-ou toan*, Méditation sur les 15 mystères du Rosaire, 1 vol. réimprimé à T'ou-sè-wè (*Catalogus* n° 448.)

3. 振 心 總 牘 *Tchen-sin tsong-tou*, Exercices de piété pour enflammer le cœur des fidèles à l'amour de la Passion de Jésus-christ, 1 vol. imprimé après sa mort.

4. Le P. de Magalhaës, *Nouv. relation* p. 101. dit qu'il composa un Dictionnaire Chinois-portugais, et plus de 20 traités en chinois sur diverses matières.

5. Il a réfuté les arguments du P. Longobardi dans un mémoire sur les noms chinois de Dieu (cf. supra, p. 77. — Sommervogel, *Bibliothèque*, t. III, col. 683.)

22.

LE P. PIERRE RIBEIRO.

黎 寧石 攻玉 *LI NING-CHE KONG-YU.*

N. 1572. — E. 1590. — A. 1604. — P. 21 nov. 1612 (1). — M. 1640, Hang-tcheou.

Couplet, *Catalogus*, p. 13. — Trigault, *Expédition*, pp. 814, 1003.

Le P. Ribeiro était de Petrogão, en Portugal; il partit en 1600 avant d'avoir reçu les ordres sacrés. A la fin de ses études, terminées à Macao (*Catalogus* 1603, in Archiv.), il fut envoyé en 1604 à Nankin pour apprendre la langue. Il y demeura plusieurs années, ainsi qu'à Chang-hai, et prêcha alternativement la foi au Kiang-nan et au Tché-kiang. Il était à la résidence de Chang-hai en 1630 (*Catalogus* 1630). En 1634 il avait 414 baptêmes d'adultes dans cette ville, et en 1635, 320 à Nankin (Faria y Souza, supplément à Semedo). Il revint à Hang-tcheou 杭 州, et mourut dans cette ville en 1640. (Inscrip. tumul.) Il fut enterré au cimetière de Fang Tsing-nan 方 井 南.

23.

LE P. BARTHÉLEMY TEDESCHI.

杜 祿茂 濟宇 *TOU LOU-MEOU TSI-YU.*

N. 1572. — E. 6 nov. 1594. — A. 1604. — Scol. — M. 25 juillet 1609, Chao-tcheou.

Bartoli, *Cina*, p. 499. — Couplet, *Catal.*, p. 15. — Trigault, *Expédition*, pp. 1026 seq.

Né à Fivizzano, dans le Florentin, il fut envoyé au Collège Romain pour y faire ses études. Il lisait avec délices toutes les lettres des missionnaires des Indes qui venaient en Europe, et cette lecture lui inspira le dessein de se consacrer à ces Missions. Pour cela, il sollicita son entrée dans la Compagnie au noviciat de St-André, et obtint enfin de partir en 1600, après avoir fini son cours

(1). S. 18 sept. 1616. La date du 21 nov. 1612 est donnée par le catalogue de 1626; celui de 1621 donne le 24 fév. 1617, et celui de 1636, le 18 sept. 1616.

de philosophie. Il compléta sa théologie à Macao, et sa vertu le fit choisir pour la Chine par le P. Valignani, qui le donna en 1604 pour compagnon au P. Longobardi, résidant alors à Chao-tcheou 韶州. Il y demeura cinq ans (1) et, après avoir travaillé, avec beaucoup de fatigues et de souffrances, à la conversion des païens, il fut appelé à la récompense éternelle, le jour de la fête de St Jacques. Il était fort aimé et a été regretté de tous. D'une innocence admirable, dit le P. Trigault, "il avoit quasi faict une dissection intérieure et anatomie de soy-mesme, afin d'ouvrir plus asseurement tous les cachots de son âme" et corriger jusqu'à ses moindres défauts.

Son corps fut transporté à Macao par les PP. Emm. Diaz et Jérôme Rodriguez. (Trigault, *Expéd.*, pp. 1026 seq. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 604 seq.)

24.

LE P. JÉRÔME RODRIGUEZ.

駱 入祿 甸西 *LO JOU-LOU TIEN-SI.*

A. 1605. — P. ? . — M. vers 1630, Macao.

Bartoli, *Cina*, p. 480. — Couplet, *Catal.*, p. 18. — Marini, *Delle missione*, p. 170. — Semedo, *Histoire*, p. 142. — Trigault, *Expédition*, p. 1028.

Originaire de Villa de Monforte (?) en Portugal, le P. Rodriguez s'embarqua pour les Indes en 1596; il y termina ses études, puis en 1605 fut envoyé à Chao-tcheou 韶州 avec le P. Longobardi. Lorsqu'en 1608 on établit un noviciat à Nan-tch'ang 南昌, le P. Jérôme en fut le premier Maître des Novices. Ils étaient sept en tout, chinois, nés de parents chrétiens, et portant des noms de famille européens; l'un d'eux avait pris ses grades en philosophie à Macao. Dans une lettre au T. R. P. Aquaviva, le R. P. Longobardi leur rend bon témoignage, les déclarant capables "de supporter les travaux du temps de paix et du temps de guerre, et les persécutions". (Bartoli, *Cina*, pp. 430, 571.)

En 1609, la santé du P. Rodriguez, compromise, le força de retourner à Macao avec le P. Emm. Diaz, désigné recteur du collège. Ils prirent avec eux le cercueil du P. Tedeschi, mort peu de jours auparavant (2), et arrivèrent sans accident à Canton. Ils purent de là faire porter le corps du défunt à Macao; mais pour eux, aucun mari-

---

(1) Il aurait aussi missionné au Kiang-si, nous dit le P. Jos. Zi 徐, s.j., citant le ms 道教家傳 (*Cheng-kiao tsa-tche* 聖教雜誌, avril 1925).

(2) Ci-dessus, nº 23.

nier ne voulait les conduire. "Ce n'est donc pas merveille s'ils furent recognus. Parquoy les gardes entrèrent subitement devant l'aube dans leur bateau. Les nostres n'estoient pas encor levés du lict, cela fut cause de les sauver, car comme il faisoit fort froid, ils s'envelopèrent et cachèrent dans les draps... mais comme ces officiers cherchoient des femmes fugitives, quand ils virent qu'il n'y en avoit nulles dans ce bateau, ils s'en allèrent." (Trigault, *Expéd.*, p. 1029. — Ricci, *Opere,* t. II, pp. 604 seq.)

Les deux Pères, après avoir passé un jour et une nuit dans des alertes continuelles, réussirent à gagner une petite nacelle de pêcheurs, qui les conduisit enfin sains et saufs à Macao. En 1621, le P. Rodriguez était visiteur de toutes les Missions de l'Extrême Orient. En cette qualité il réunit, en 1621, sept des plus savants et des plus anciens missionnaires pour traiter la question des rites chinois, et celle des termes *T'ien* 天 et *Chang-ti* 上帝; il autorisa en 1627 une seconde réunion des Pères à Kia-ting 嘉定, qui fut présidée par son successeur, le P. Palmeiro. En 1626, il envoya de Macao au Tonkin le P. Baldinotti et le Fr. Piani, pour y fonder une Mission (Marini, *Delle missione,* p 170) et, dit le P. Semedo (*Histoire,* p. 142), il parcourut plusieurs fois une grande partie de la Chine, et en visita les principaux lieux avec beaucoup de curiosité et d'attention. Il mourut quelques années après à Macao.

25.

LE P. FÉLICIEN DA SILVA.

林 斐 理 如 泉 *LIN FEI-LI JOU-TS'IUEN.*

N. 1578. — E. 15 déc. 1593. — A. 1605. — Scol. — M. 9 mai 1614, Nankin.

Annuæ, 1616. — Bartoli, *Cina,* pp. 597, 672. — Cardoso, *Agiologio,* t. III, p. 124. — Cordara, *Historia,* t. I, p. 132. — Couplet, *Catalogus,* p. 17. — Franco, *Annus gloriosus,* p. 263. — Guilhermy, *Portugal,* t. I, p. 426. — Jouvancy, *Historia,* p. 561. — Patrignani, *Ménol.,* 9 mai. — Trigault, *Expédition,* p. 1003.

Le P. da Silva naquit à Oliveiro dos Fradres, dans le diocèse de Braga, en Portugal, et entra au noviciat de Coïmbre. Le P. Suarez, en le voyant, avait coutume de lui appliquer ces belles paroles de la Ste Écriture: *Filius accrescens Joseph, filius accrescens et decorus aspectu*; et cette admiration du grand docteur pour ce jeune religieux était partagée par tous ceux qui l'ont connu. (Franco,

An. glor., p. 263.) Il s'embarqua en 1601 pour les Indes, où il termina ses études et reçut le sacerdoce. Désigné en 1605 pour la Chine, il reçut en partage la mission de Nankin, qu'il cultiva presque pendant neuf années consécutives avec un soin et un amour qui lui gagnèrent le cœur, non seulement des fidèles, mais encore des idolâtres.

En 1609, il fut "renvoïé au collège de Macao pour estre traité d'une grande maladie, ne pouvant plus supporter l'air de Nankin: icelui aïant en après tellement quellement recouvert la santé, retourna en sa résidence". (Trigault, *Expéd.*, p. 1003.— Ricci, *Opere,* t. II, pp. 588 seq.) En 1612, il alla à Hang-tcheou 杭州 avec le P. Cattaneo et le Fr. Sébastien Fernandez. Sa dernière expédition fut à Tch'ou-tcheou fou 處州府 (Tché-kiang), où en 17 jours, avec le Fr. de Lagea, il baptisa 70 idolâtres (Jouv., *Historia,* p. 561.) Étant tombé malade, il revint à Nankin (Bartoli, *Cina,* p. 597), pour y mourir le 9 mai 1614.

Il avait un courage magnanime à entreprendre de grandes choses pour le service de Dieu, et une volonté persévérante pour les conduire à bonne fin. Les chrétiens, qui avaient pour lui une haute estime, répétaient: "Quand nous donnerions tout notre sang, et le sang de nos enfants, pour rendre la vie au P. da Silva, ce ne serait rien à côté de ce qu'il a fait pour le salut de nos âmes." (Bartoli, *Cina,* pp. 597 seq.) Cette haute opinion sur la vertu du P. da Silva, un événement merveilleux servit beaucoup à l'augmenter: car, en 1617, lorsque le principal persécuteur de la religion, Chen K'io 沈潅, fit ouvrir son cercueil contre tous les usages de la Chine, on trouva, à la grande stupéfaction des infidèles, son corps sans corruption aucune et répandant une sauve odeur. Le ciel, de serein qu'il était, se couvrit de nuages sombres et orageux, comme s'il eût voulu, c'est la remarque des païens, protester contre un pareil forfait. Le corps fut transporté néanmoins dans un lieu désert, hors de la ville, mais les chrétiens le retrouvèrent et l'ensevelirent honorablement, et en 1637, ils le tirèrent de cet endroit pour le placer dans le cimetière commun, en dehors de la porte du sud dite *Tsiu-pao men* 聚寶門, au pied de la colline du *Yu-hoa-t'ai* 雨花台. (Bartoli, *Cina,* pp. 598 seq., 672 seq. — Franco, *An. glor.*, p. 263. — Colombel, t. I, p. 228.)

26.

LE P. ALPHONSE VAGNONI.

高 一 志 則 聖 *KAO I-TCHE TSÉ-CHENG.*

N. 1566. — E. 1584. — A. 1605. — P. 15 août 1606 (1). — M. 19 avril 1640, Kiang tcheou.

Annuæ, 1618. — Bartoli, *Cina*, pp. 550 seq., 1144. — Cordara, *Historia*, t. I, pp. 67 seq.; t. II, pp. 227 seq. — Couplet, *Catal.*, p. 16. — Drews, *Fasti*, 19 avril. — Guilhermy, *Italie*, 19 avril. — Huc, *Le Christianisme*, t. II, p. 272. — Jouvancy, *Historia*, livre XIX. — Kircher, *China*, t. I, p. 119. — Martini, *Brevis relatio*, p. 15. — Patrignani, *Ménol.*, t. II, p. 88. — Ricci, *Opere*, t. I. — Semedo, *Histoire*, chap. VIII et IX. — Sommervogel, *Bibliothèque*, t. VIII, col. 363 seq. — Trigault, *Expédition*, p. 1007.

Né à Trufarelli, au diocèse de Turin, d'une noble famille, le jeune Vagnoni, après son noviciat, enseigna les humanités et la rhétorique durant cinq années. On rapporte que, le jour où Charles-Emmanuel, duc de Savoie, fut reçu au collège de Brera avec toute la pompe et la solennité dues à ce prince, le Fr. Vagnoni fut chargé de faire et de réciter le discours de réception, et qu'il s'en acquitta avec tant de grâce et de dignité, que le duc en conçut pour lui une très grande estime. Il professa ensuite la philosophie à Milan pendant trois ans. — Ayant demandé avec instance les missions d'outre-mer, il partit en 1603 avec les PP. Camille Costanzo, martyr au Japon, Jean Metella, martyr à Ceylan, et plusieurs autres, dont il fut le supérieur pendant la traversée. Il fut envoyé à Nankin en 1605 et y fit la profession des quatre vœux le 15 août de l'année suivante. (Bartoli, *Cina*, pp. 1144 seq.)

Les quatre premières années de son séjour, il s'appliqua à étudier la langue et les caractères chinois, dans lesquels il se rendit si habile, que bien peu d'Européens l'égalèrent en cette connaissance, et qu'il composa un grand nombre d'ouvrages qui firent l'admiration des lettrés eux-mêmes. Il convertit à la foi en 1609 un des per-

(1) La date de 1606 est donnée par le catalogue de 1624; celui de 1626 donne 1609.

sonnages les plus considérables de la ville. C'était un des quatre assesseurs de la cour souveraine, qui avait contracté, par le moyen de Paul Siu 徐, quelque amitié avec les missionnaires, mais qui n'éprouvait que du dégoût en lisant les livres de religion. Le P. Vagnoni lui fit faire des sphères céleste et terrestre, et ajouta des annotations sur leur usage. Il entra ainsi peu à peu dans sa familiarité, l'amena tout doucement à changer de sentiment, et enfin le baptisa en lui donnant le nom de Jean. (Trigault, *Expéd.*, p. 1007. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 588 seq.)

Le 3 mai 1611, il dédia au vrai Dieu le premier temple qui lui ait été élevé dans cette capitale, la seconde du Royaume. Sur le mur on avait écrit en grands caractères chinois: *Deo optimo maximo, Nankini in aula antiquorum Imperatorum Sinensium, primum templum erexerunt et dicaverunt Patres Societatis Jesu, 3ª Maii 1611.* (Bartoli, *Cina*, pp. 551 seq.) Il demeura dans cette ville jusqu'à la persécution de 1616, amenant dans le giron de l'Église un grand nombre de néophytes, parmi lesquels plusieurs lettrés se distinguèrent par leur attachement aux Pères, et par leur constance dans la foi.

A cette époque, la chrétienté de Nankin était sans contredit une des plus belles de toute la Chine, au témoignage du P. Longobardi, supérieur de la Mission. C'était un jardin où fleurissaient toutes les vertus; les conversions et les baptêmes y étaient en grand nombre; on y comptait beaucoup de lettrés, des habitants de la ville et des campagnes, et aussi des étrangers. Le P. Vagnoni y institua une congrégation pour les dames, sous la protection de la Reine des Anges; un bon nombre joignaient à la pratique de la pénitence l'oraison mentale et une chasteté perpétuelle. (Bartoli, *Cina*, pp. 554, 631.)

En 1615, l'Empereur Wan-li 萬 歷 avait envoyé à Nankin un grand mandarin, nommé Chen K'io 沈 潅, pour y être assesseur du tribunal des Rites. Ce personnage n'aimait pas les chrétiens, et avait des motifs personnels de leur vouloir du mal. Il avait été humilié plusieurs fois dans des disputes sur la religion, avait une inclination extrême aux idoles, et une ambition plus grande encore. De plus, les bonzes de Nankin lui avaient fait un présent de 10.000 taëls, s'il voulait chasser les missionnaires. (*Annuæ* de 1618.) Chen K'io prépara son plan avec beaucoup d'adresse, et envoya à l'empereur, en mai 1616, un mémoire, dont la substance "estoit, dit le P. de Semedo, (*Histoire*, p. 308) nostre entrée secrète et à la desrobée dans le royaume, la promulgation d'une loy contraire à leurs idoles et à la religion de leurs ancestres..., nostre finesse pour corrompre et gaigner des amis, la destruction et le renversement des principes de leur astrologie... Il concluoit que, pour le bien commun, il estoit nécessaire de mettre à mort les Pères, et généralement tous les chrestiens, avant qu'ils eussent pris plus de pied dans le royaume".

Voici encore quelques autres arguments tirés de l'interrogatoire des deux Pères. "Ils usurpent les titres de *Ta* 大, grand, et de *T'ien* 天, Ciel: ils se disent originaires de *Ta si* 大 西; et qui ne sait qu'il n'y a qu'un seul grand, le *Ta ming* 大 明 (la dynastie régnante)? Ils appellent leur religion, religion de *T'ien-tchou* 天 主 Maître du Ciel, *T'ien-tchou kiao* 天 主 教; quel est donc ce Maître du Ciel qui n'est pas en Chine? Du reste, s'ils n'avaient pas de mauvais desseins, pourquoi s'établir près d'une résidence impériale? Pourquoi avoir une maison de campagne hors de la ville? Evidemment ils trament en secret quelque révolte contre le Royaume." Et le reste à l'avenant. Quoi de plus puéril? (*Ibid.*)

Malgré les efforts des Docteurs de Pékin: Paul (1), Léon, Michel, Ignace etc., pour empêcher l'effet de ce mémoire, et des autres qui le suivirent, l'ordre fut envoyé, le 20 août 1616, d'arrêter les missionnaires, de les mettre en prison, et de les renvoyer dans leur pays. Le P. Vagnoni ne l'ignorait point; il resta cependant à Nankin avec le P. de Semedo pour garder la maison, "attendans à tout moment que les sergens ou les bourreaux se présentassent pour exécuter la sentence du Roy". Des gardes furent placés à la porte, et les satellites, "ayans fait l'inventaire de nostre pauvreté, scelé nos coffres et tout ce qui pouvoit se fermer, laissèrent le P. de Semedo malade dans une chambre bien fermée, et firent porter le P. Vagnoni dans une chaire pour comparoir devant le Xin (Chen K'io, l'accusateur), qui l'envoya sur le champ en prison". (Semedo, *Histoire*, p. 311) (2).

Il eût bien voulu les faire condamner à mort; mais les tribunaux, moins cruels que lui, se contentèrent de ratifier la sentence venue de Pékin. Toutefois dans ces diverses comparutions devant les magistrats, les indignités, les affronts, les outrages ne leur furent pas épargnés. "Les uns nous chargeoient de coups de pieds, les autres de coups de poings, ici les soufflets voloient sur nos joües comme des tempestes, là nous estions poussés comme des ondes; on nous couvroit le visage de fange et de crachats; ceux-ci nous arrachoient la barbe, ceux-là nous tiroient par le poil, avec mille autres insolences, que je ne m'arrêterai point davantage à raconter par le menu." (Semedo, *Histoire*, p. 317.)

(1) Paul Siu adressa à l'Empereur deux apologies des missionnaires dénoncés comme traîtres par le tribunal des Rites de Nankin. L'une d'elle porte le titre de 辯 學 蔬 稿 *Pien hio sou kao*. Les autres docteurs avaient fait de même.

(2) Leur interrogatoire, leur condamnation, et en général toutes les pièces produites contre les missionnaires durant cette persécution, ont été conservés et imprimés dans l'ouvrage *P'ouo sié tsi* 破 邪 集, "Collection des erreurs démontrées", Recueil de pièces contre les superstitions (c'est-à-dire contre la religion catholique), 8 vol. édités vers la fin du règne de Wan-li, et réédités, il y a peu d'années, au Japon et en Cochinchine. D'après cet ouvrage, le P. Vagnoni "a le visage rouge, les

En ces conjonctures, les chrétiens se montrèrent dignes de leurs pères dans la foi. Il n'est rien qu'ils ne tentèrent pour les défendre, faire voir leur innocence, adoucir leur captivité et leur procurer tous les secours nécessaires. Plusieurs furent emprisonnés avec eux, condamnés à la torture, qu'ils endurèrent avec joie, heureux de souffrir pour leur foi; "ils n'avoient qu'un seul regret, de n'avoir pas perdu la vie en perdant leur sang, et quand leurs blessures gelées par l'âpreté du froid se rengregeoient sous la main de ces ignorans qui servent dans les prisons, plus dignes du nom de bourreaux que de chirurgiens, ils ressentoient avec plaisir tout nouveau dans leurs âmes, au renouvellement de leurs douleurs qui achevoient le rond de leur couronne." (Semedo, *Histoire,* p. 318.)

Deux d'entre eux y finirent heureusement leur vie. L'un s'appelait Pierre Hia; natif de Nankin, il était âgé de 22 ans, dont il avait passé cinq dans la foi chrétienne avec des exemples d'une rare vertu. Ce fut le premier qui mourut dans les prisons pour la foi. Le second, Guillaume Vem, était marié et au service des Pères; il mourut de misère peu après. — Un autre chrétien, nommé Jean Yao, personnage docte, prudent et avisé, fit faire quatre étendards portant son nom, son pays et sa profession, mit sur sa tête une de ces bannières, et fut arrêté par les soldats, qui le tuèrent incontinent; interrogé sur ce qu'il prétendait, il répondit: "De mourir en chrétien, et de verser mon sang avec celui de mes Pères pour la foi de Jésus-Christ." On remarqua encore deux capitaines d'armes: Ignace Tsen, et Luc Tchang; André Hiang, maréchal; Philippe Sin, maître des Pères en langue chinoise, qui fut dégradé pour avoir enseigné la langue du pays aux étrangers; et un bachelier venu de Pékin, qui assista les chrétiens pendant plusieurs mois, pansant leurs plaies, les visitant en prison, et les consolant dans leurs misères. "Enfin des femmes dévotes firent une bourse commune des fruicts de leurs travaux, et l'employèrent dans les prisons au soulagement des plus nécessiteux, sans qu'il se soit passé aucun jour que les prisonniers n'ayent ressenty abondamment les effets de cette libéralité, qui estoit d'autant plus admirable, qu'elle estoit plus subtile et plus ingénieuse." (Semedo, *Histoire,* p. 323.)

---

sourcils blancs, les yeux profonds, le nez allongé, la barbe jaune; il reconnaît avoir 50 ans; il étudia les livres dans sa jeunesse, et obtint dans les examens de littérature, de philosophie et de théologie, la grade de Docteur, Touo-eul-tou 多耳篤. Au lieu de suivre le carrière de la magistrature, il préféra avec Lin Féi-li 林斐利 (Félicien da Silva) et d'autres, prêcher la religion chrétienne.

"A l'âge d'environ 30 ans, ayant reçu l'ordre de son supérieur Ko-lao-ti-ngo 格老的惡 (Claude Aquaviva), il s'embarqua sur un grand navire, fit un voyage de deux ans et quatre mois, et la 37e année de Wan-li (1609), arriva à Macao avec Lin Fei-li et Yang Ma-no 陽瑪諾 (Em. Diaz, junior). Laissant ce dernier malade à Macao, ils allèrent tous deux à Chao-tcheou fou, puis à Nan-tch'ang fou, où ils vécurent quatre mois: enfin la 39e année de Wan-li (1611), ils vinrent à Nankin et habitèrent dans

Après plusieurs mois de réclusion dans une dure prison, on en tira les deux Pères, afin de les faire de nouveau comparaître devant Chen K'io. Le P. de Semedo, qui ne pouvait se tenir sur ses pieds à cause de sa grande faiblesse, fut porté sur une table. Ce juge inique et barbare les condamna à 10 coups de bâton et à l'exil, mais il exempta des coups le P. de Semedo. "Le P. Vagnoni les reçut si rudement qu'il en fut plus d'un mois incommodé, sans pouvoir guérir de ses playes." "Puis, continue le P. de Semedo, on exécuta nostre maison, nos meubles et particulièrement nos livres.

"On nous mit dans une cage de bois fort estroicte, avec une chaine au col, les fers aux mains, les cheveux longs, les habits mal adjustez, en témoignage que nous estions des estrangers et des barbares, et ainsi renfermez comme bestes, on nous porta le 30e avril 1617 de la prison à un tribunal pour faire sceller nos cages du sceau du Roy... On portoit devant nous trois grandes tables, avec la sentence du Roy escrite en grosses lettres, et défendant à tous les Chinois d'avoir aucun commerce avec nous. En cet équipage, nous sortîmes de Nanquim, renfermez dans nos cages l'espace de 30 jours", jusqu'à la première ville de la province du Koang-tong. Ils arrivèrent quelques jours après à Macao. Les livres, les instruments, les meubles avaient été confisqués; l'église et les maisons furent détruites, et les matériaux furent employés pour d'autres constructions. (Semedo, *Histoire,* pp. 328 seq.)

Le P. Vagnoni ne put rentrer en Chine qu'en 1624. Il employa ce temps à composer en chinois des ouvrages qui ne furent publiés que plus tard; il enseigna aussi, à Macao, la théologie pendant deux ans, et fut une année ministre du collège. Comme il était trop connu dans la province de Nankin, on l'envoya au Chan-si (1). Là, avec l'aide de deux frères illustres mandarins, Étienne et Thomas, il baptisa à Kiang tcheou 絳州, la première année, 200 adultes, dont 60 lettrés et plusieurs membres de la famille impériale; en 1626, 500 adultes; l'année suivante, encore 500, et ainsi de suite, si bien que dans cette chrétienté fondée par le P. Nicolas Trigault, ayant trouvé 25 chrétiens à son arrivée, il en laissa à sa mort 8.000, dont plus de 200 étaient gradués dans les lettres, ou occupaient des postes mandarinaux. Peu après il fonda une autre chrétienté presqu'aussi importante dans la ville de P'ou-tcheou fou 蒲州府, de la même province, sans parler de toutes celles qu'il semait dans les bourgs et les villages de la campagne, et qui lui ont fait mériter le titre d'apôtre du Chan-si. (Bartoli, *Cina,* p. 1145.)

---

la rue Si-ing-kia 西營街. Déjà dix ans auparavant, Li Ma-teou, P'ang Ti-ngo, Kouo Kiu-tsing et Lo Jou-wang (Matthieu Ricci, Didace de Pantoja, Lazare Cattaneo, Jean de Rocha) s'étaient établis à Nankin. (Trad. du P. Boulais.)

(1) Il changea alors son nom de Wang Fong-sou 王豐肅, sous lequel il était connu jusque là, en celui de Kao I-tche 高一志.

Quand il avait commencé une chrétienté, il n'en abandonnait pas facilement le soin à d'autres, mais lui-même, sans reculer devant aucune fatigue, à travers les montagnes et les vallées, par des sentiers non frayés et toujours à pied, il allait à la recherche de toutes ses brebis, visitait chaque maison, consolait les affligés, soutenait les faibles, relevait les tombés, et soufflait partout le zèle pour la conversion des païens. C'est le témoignage que lui rendait en 1634 le P. vice-provincial Furtado, écrivant au P. Général: "Le P. Vagnoni a soin de plusieurs milliers de chrétiens répandus dans cinq ou six villes et plus de 50 bourgs, qu'il visite deux fois l'année, avec des fatigues extrêmes, dont il ne se repose qu'en composant des livres en chinois." (Bartoli, *Cina,* pp. 1039, 1145.)

Cette année 1634, il y eut au Chan-si une famine si terrible, que les habitants mouraient de faim par milliers; des malheureux, pour conserver un reste de vie, mangeaient les vivants et déterraient les cadavres pour s'en repaître; des mères tuant leurs enfants rappelèrent les horribles scènes du siège de Jérusalem.

Dans ces extrémités, il n'est rien que le P. Vagnoni ne tentât pour secourir ces pauvres gens. Pendant que le P. Le Fèvre, son compagnon, restait à Kiang tcheou 絳州 avec le Fr. Emmanuel Gomez, il parcourait sans cesse la province dans tous les sens, en danger mille fois d'être massacré, baptisant les mourants, distribuant des secours et des encouragements. Il y eut 1.530 baptêmes d'adultes à Kiang tcheou et P'ou-tcheou cette année. (Bartoli, *Cina,* pp. 1041 seq. — Faria y Souza, supplément à Semedo.)

Puis, s'inspirant de sa charité, il recueillit, dans une maison achetée à cet usage, tous les enfants abandonnés. En peu de temps, il en eut jusqu'à 300. Ces pauvres petites créatures, déjà à demi-mortes de faim ne survivaient guère, mais elles recevaient le baptême et allaient grossir les troupes des anges. Cette bonne œuvre, commencée avec ses seules ressources et celles des fidèles, devint tellement agréable et parut si belle aux idolâtres, que les pauvres comme les riches voulurent y contribuer. Les mandarins et le gouverneur de la ville remercièrent les Pères, et leur rendaient mille actions de grâces. Les dames ne se lassaient pas de voir le bon ordre et la charité qu'on déployait; émues jusqu'aux larmes, elles donnaient, qui un bracelet, qui un ornement de tête, qui un bijou précieux, pour subvenir à des besoins sans cesse renaissants.

Cet exemple excita le zèle d'un mandarin chrétien, appelé Pierre Toan 段, préfet d'une confrérie de 40 lettrés, instituée par le P. Vagnoni, sous la protection de la Reine des anges. Cet homme se consacra au service des pauvres; non content de leur ouvrir sa maison, de leur donner de la nourriture, il usait de son influence pour les gagner à la foi. Tantôt il allait ramasser les enfants exposés dans la ville, tantôt il leur rendait les plus humbles services. Averti une fois qu'un enfant avait été enterré tout vivant, il accourut et eut le bonheur de le sauver. (Bartoli, *Cina,* pp. 1044 seq.)

Dans ce même temps, un immense incendie consuma une partie de la ville de Kiang tcheou. Par une providence admirable, les maisons des chrétiens furent préservées. Et ce ne fut pas la seule merveille qui étonna les infidèles; des guérisons extraordinaires opérées par le signe de la croix, par l'usage de l'eau bénite, par la médaille de St Ignace et par l'invocation du saint; plus que tout cela, la vie exemplaire des chrétiens, étaient autant d'arguments en faveur de la vérité de la religion, en donnaient une haute idée, et favorisaient son extension dans toute la province. (Bartoli, *Cina,* pp. 1045 seq.)

Bientôt, en 1637, le P. Vagnoni fut forcé d'appeler à son secours un nouveau Père, le P. da Costa, afin de veiller sur les fidèles de P'ou-tcheou fou 浦州府, qui s'étaient multipliés en trop grand nombre, pour qu'il pût leur continuer ses soins. Le ko-lao Han 韓, originaire de cette ville, lui rendit des services inappréciables; il disait que rien n'était plus saint que la religion des chrétiens, que pour le bien de sa patrie, il voudrait la voir tout entière convertie au christianisme; il soutenait le missionnaire de son autorité, il excitait les lettrés et les membres de sa famille à embrasser la foi, tellement qu'au bout de quelques mois le P. Vagnoni put établir dans cette ville une congrégation composée uniquement de mandarins et des parents du ko-lao. (Bartoli, *Cina,* p. 1049.)

Enfin, le 19 avril 1640, le P. Vagnoni alla recevoir le prix de tant de travaux entrepris pour la gloire de Dieu (1). De tous les Pères alors présents en cette mission, il n'en était pas, sauf peut-être le P. Ricci, qui fût plus aimé et plus estimé des fidèles et des idolâtres. (Bartoli, *Cina,* p. 1145.) Il continua après sa mort sa prédication par les nombreux ouvrages qu'il a laissés:

---

1. 教要解畧 (聖教解畧) *Kiao-yao kiai lio,* aliàs *Cheng-kiao kiai lio,* "Explication abrégée de la doctrine chrétienne", 2 vol., Kiang tcheou 絳州, 1626; réédité à T'ou-sè-wè, 1914 (*Catalogus* 1917, n° 242). Il y traite longuement de la Rédemption des hommes et de la Passion du Sauveur. Il le composa pendant son exil à Macao.

2. 聖母行實 *Cheng-mou hing che.* Vie, mort et miracles de la Ste Vierge, 3 vol., Kiang tcheou, 1631, Pékin, 1798; réédité à T'ou-sè-wè (*Catalogus* 1917, n° 36). La préface de la première édition est signée Jacques Rho. — Le premier volume contient la vie de la Ste Vierge, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. L'auteur y a joint un petit récit de la translation miracu-

---

(1) Le P. Vagnoni n'est pas mort au Kiang-nan, comme on le dit dans les *Missions catholiques*, t. IV, p. 306, mais bien à Kiang tcheou, au Chan-si.

D'après le ms 道教家傳 publié par le P. Jos. Zi 徐, s. j., dans *Cheng-kiao tsa-tche* 聖教雜誌, avril 1925, le P. Vagnoni aurait été enterré à Hang-tcheou 杭州, au Tché-kiang, hors la porte du sud. Les missionnaires de Hang-tcheou nous disent (1926) qu'il n'existe dans la région aucune trace du nom du P. Vagnoni.

leuse de la Santa Casa de Nazareth à Lorette.—Dans le deuxième, il traite des vertus, de la dignité de la Mère de Dieu, de la perfection de ses actions, de son assomption glorieuse, de son couronnement et de sa béatitude dans le Ciel, ainsi que du culte qui lui est dû. —Le troisième est consacré au récit des divers miracles de la Vierge Immaculée, où elle se montre protectrice des royaumes et des personnes, dans les circonstances les plus variées.

3. 天主聖教聖人行實 *T'ien-tchou cheng-kiao cheng-jen hing che,* Vies choisies des Saints de l'Église catholique, 7 vol., Kiang tcheou, 1629. Un volume pour les Saints de chacune des conditions suivantes: les SS. apôtres, les Souverains Pontifes, les martyrs, les confesseurs, les anachorètes, les vierges et les veuves. L'ouvrage est très bien imprimé, avec le chiffre de Jésus sur la première feuille, et une préface de l'auteur. Le P. Vagnoni l'a composé lorsqu'il était en exil à Macao. Le premier volume a été réimprimé à T'ou-sè-wè en 1888; il forme le tome VII de la " Collection choisie des doctrines fondamentales", 道原精萃 *Tao yuen tsing ts'oei,* en 8 tomes in-4°, offerte alors à Léon XIII (*Catalogus* 1917, n° 161; 2e éd., 1926.)

4. 四末論 *Se mo luen,* Des 4 fins dernières, 4 vol.

5. 終末之記甚利於精修 *Tchong-mo tche ki chen li yu tsing sieou,* "Meminisse de novissimis..." (Pékin, 1675) (6 pages), à la fin de l'ouvrage du P. Couplet sur les fins dernières [四末眞論 *Se mo tchen luen,* T'ou-sè-wè (*Catalogus* 1917, n° 190)].

6. 則聖十篇 *Tsé cheng che pien,* "De l'imitation des Sages en 10 chapitres", 1 vol., Fou-tcheou fou, après 1626, avec une préface de Suen Yuen-hoa 孫元化, de Chang-hai. Cet ouvrage serait plutôt une réunion de 10 petits opuscules sur des sujets de l'ordre moral: utilité des détractions et vanité des louanges, bonheur de l'adversité, malheur des plaisirs. Les complots des méchants retombent sur eux, la gloire fuit ceux qui la cherchent et s'attache à ceux qui la fuient, le sage ne hait personne que lui-même, le monde devient de plus en plus méchant, les songes approchent de la folie. (Note du P. Riot.)

7. 十慰 *Che wei,* "Dix consolations" présentées comme remèdes à dix genres de peines et de souffrances, 1 vol., Kiang tcheou. —Ces dix genres d'épreuves sont: la perte des enfants, l'exil, la perte des dignités, la vieillesse, la ruine de la fortune, l'insuccès dans les entreprises, la discorde et les calomnies, l'état de veuvage, le manque de tout appui, enfin le remords et le repentir des fautes passées.

8. 勵學古言 *Li hio kou yen,* Exhortation à l'étude et à l'amour de la vertu, 1 vol.

9. 西學修身 (修身西學) *Si hio sieou chen,* aliàs *Sieou-chen si hio,* De la manière de se bien gouverner soi-même, ou de la perfection (éthique, morale), selon les Européens, 10 livres en 5 vol., après 1630, Kou-kiang (Chan-si); on le trouve

aussi en 2 vol.; 4e éd., 1 vol., T'ou-sè-wè, 1923 (*Catalogus* 1917, supplément, n° 801). Plusieurs lettrés ont revu le style, qui est pur et élégant, comme tout ce qui est sorti de la plume de cet auteur. La perfection, dit-il l. I, consiste dans la tendance de la volonté à sa fin, mais quelle est cette fin? Tous les êtres, l. II, en ont une; l'homme en a une aussi, c'est le bonheur. Ce bonheur n'est pas situé dans les biens extérieurs et du corps, il est dans les biens de l'âme. C'est la volonté, l. III, qui doit diriger toutes les actions humaines à ce but suprême, et qui règle les autres facultés. L'auteur, l. IV, énumère et explique toutes les passions de l'âme: l'amour, le désir, la jouissance, la haine, la répulsion, la tristesse, l'espérance, la force et la colère; puis il montre, l. V, en quoi consiste la bonté et la malice des actions, ou, en d'autres termes, l. VI, ce que c'est que la vertu et le vice. Dans les 4 derniers livres, VII, VIII, IX, X, il passe en revue les 4 vertus cardinales; la prudence, la tempérance, la force et la justice, en indiquant les vertus qui s'y rapportent et les vices contraires. (Note du P. Riot.)

10. 西學治平 *Si hio tche p'ing.* De la manière de bien gouverner le royaume, selon les Européens, 4 vol. Il passe en revue les cinq relations si connues en Chine: du roi à l'égard de ses sujets, du mari vis-à-vis de sa femme, du père envers ses enfants, des amis entre eux et des vieillards avec les jeunes gens.

11. 西學齊家 *Si hio ts'i kia,* "De la manière de bien gouverner la famille, selon les Européens", 5 vol.

12. 童幼教育 *T'ong yeou kiao-yu,* Manière de bien élever la jeunesse, 2 vol., 1620.—Dans le premier volume, l'auteur parle du fondement de l'éducation, des moyens à employer, de la nécessité d'une instruction religieuse, puis des études et de l'ordre à y suivre; il recommande la pureté des mœurs et la modestie. Dans le second, il donne quelques avis généraux pour étudier avec fruit, exclut tous les mauvais livres, entre dans les détails de la méthode suivie en Europe; enfin il parle de la nourriture, du vêtement, du sommeil, des amitiés et de l'oisiveté.

13. 寰宇始末 *Hoan yu che-mo,* Histoire du monde, ou du principe créateur du ciel et de la terre, et de l'œuvre des six jours, 2 vol., sans lieu ni date, revus par plusieurs lettrés et approuvés par les PP. Emm. Diaz, Furtado et Rho. — Après avoir montré que le monde n'est pas éternel, et qu'il n'est le produit ni du hasard, ni du grand faîte, et que les êtres n'ont pas été créés par le ciel et la terre, il prouve que Dieu seul a créé le monde de rien, librement et dans un ordre admirable. Puis il explique l'œuvre des six jours. Dans le second livre, il traite successivement de la perfection du monde, de sa pluralité, de sa forme sphérique, de ses causes matérielle, formelle (union de la matière et de la forme), efficiente et finale. Il termine par la théorie des quatre éléments, des catégories des êtres, et de la durée de l'univers. (Note du P. Riot.)

14. 斐錄彙答 *Fei lou hoei ta,* Questions philosophiques, 2 vol., à la *Bibliothèque nationale,* nouveau fonds chinois, 3208. (Courant, *Catalogue,* n° 3394.)

15. 譬學警語 *P'i hio king yu,* Livre des similitudes, "plein de comparaisons et de belles sentences morales et philosophiques", dit le P. M. Martini (*Brevis relatio,* p. 31), 2 vol.

16. 神鬼正紀 *Chen koei tcheng ki,* Traité des esprits, 4 vol., Kiang tcheou, vers 1633. — Dans la première partie, le P. Vagnoni traite de la création des anges, de leurs qualités, de leur hiérarchie et de leurs offices; dans la seconde, de leur intelligence; dans la troisième, de leur volonté et de leur amour, de la chute des mauvais anges; dans la quatrième, de leur puissance, de leur séjour, de la distinction entre les bons et les mauvais, puis il exhorte ses lecteurs à honorer et à imiter les bons, et à résister aux mauvais.

17. 空際格致 *K'ong tsi ko tche,* Traité de la composition matérielle de l'univers, 2 vol.; dans lesquels l'auteur donne des explications sur divers phénomènes naturels, célestes et terrestres. (Cf. Wylie, *Notes,* p. 140.)

18. *Litteræ annuæ sinenses anni 1618,* écrites de Macao et signées le 20 nov. 1618, imprimées dans divers recueils, et dans les *Lettere del Giapone, China, Goa ed Ethiopia,* traduites en italien par le P. Laurent delle Pozze, in-18, Milan, 1621, pp. 158-253. Elles donnent des détails sur la persécution de Nankin en 1617 et 1618. — *Relation* en Italien envoyée au P. Général, de Macao, 6 janv. 1619, comme supplément à la lettre annuelle. Elle roule sur la persécution de Nankin. MS, 36 pp. petit in-fol., Archiv. de Belgiq., archiv. Eccles. Jesuit. (Note du P. J. Brucker.)

19. 達道紀言 *Ta tao ki yen,* Recueil d'instructions, 1 vol., à la Bibliothèque nationale, nouveau fonds chinois, 3134. (Cordier, *L'Imprimerie,* p. 52.)

20. *Lettre* du mois de mai 1624, à l'assistant de Portugal à Rome, sur la chrétienté de Kien-tch'ang 建昌, fondée et cultivée par le P. Jean de Rocha, et sur les travaux des ouvriers évangélique en Chine. (Dans Bartoli, *Cina,* p. 784.)

21. Le P. Trigault (*Expéd.,* p. 1008) dit que le P. Vagnoni ajouta, au *Catéchisme* du P. Ricci, 4 petits commentaires, dont l'un traitait de Dieu, l'autre de l'immortalité de l'âme, le troisième du péché originel, et le quatrième, du Fils de Dieu fait homme.

Le P. Sotwel (*Biblioth.,* p. 43), suivant en cela la liste donnée par le P. Bartoli, attribue au P. Vagnoni plusieurs autres ouvrages, dont le P. Couplet ne parle pas, et dont nous n'avons trouvé nulle trace ailleurs; nous avons préféré nous en tenir au catalogue donné par le P. Couplet, par le P. M. Martini (*Brevis relatio,* p. 31), et par plusieurs manuscrits chinois.

22. Je crois aussi le P. Vagnoni l'auteur de l'ouvrage 推驗正道論 *T'oei yen tcheng tao luen,* De l'unité de Dieu, contre les idolâtres, 1 vol. La préface est signée Wan I-yuen T'ai-wen 王一元泰穩, s. j. Ce nom ne peut s'appliquer qu'à lui, puisque nous savons par l'histoire de ses interrogatoires, qu'il portait le nom de Wang Fong-sou 王豐肅 (1). D'ailleurs il était le contemporain et l'ami de Siu Koang-k'i 徐光啟, qui a signé avec lui.

23. Le P. Sommervogel (col. 363) indique encore une *Lettre* de 1606-1607; "elle a paru d'abord, je pense, dans la *Relaçam annale* de 1606-1607 du P. Ferd. Guerreiro, car elle se trouve aux pages 76-79 de la traduction allemande: *Historischer Bericht*".

27.

LE FR. BENOÎT DE GOËZ.

鄂本篤 *NGO PEN-TOU.*

N. 1562. — E. 1588. — A. 1605. — C. T. —
M. 11 avril 1607, Sou tcheou (Kan-sou).

Alegambe, *Bibliotheca,* p. 109. — Bartoli, *Cina,* pp. 465. — Brucker, *Benoît de Goës,* Paris, 1879. — Cardoso, *Agiologio,* t. II, p. 511. — Drews, *Fasti,* 11 avril. — Guilhermy, *Portugal,* t. I, p. 341. — Huc, *Christianisme,* t. II, chap. V. — du Jarric, *Histoire,* t. III, pp. 145 seq. — Jouvancy, *Historia,* p. 462. — Kircher, *China,* p. 62. — Nadasi, *Annus,* p. 195. — Nieremberg, *Los-claros,* t. II, p. 341. — Ricci, *Opere,* t. I. — Semedo, *Histoire,* p. 25 — Trigault, *Expédition,* pp. 919 seq.

Le Frère Benoît était originaire de Villa-Franca, dans l'île Saint-Michel, l'une des Terceyres, et suivit d'abord la profession des armes. "Or en ce temps-là il estoit fort addonné au jeu et à d'autres péchez par trop ordinaires à la jeunesse et même parmi les soldats." Dieu le rappela à lui d'une manière tout extraordinaire. "Estant sur la côte du Malabar, il arborda à Travancor, entra dans une petite chapelle de la Ste Vierge, et se jeta à genoux devant icelle. Considérant donc l'estat de sa vie passée, il commence à chaudes larmes à prier la benoiste vierge, Mère de miséricorde, de luy vouloir obtenir de son Fils Jésus-Christ le pardon de ses péchés." (du Jarric, *Histoire,* t. III, p. 160.)

L'Enfant Jésus lui parut verser des larmes semblables à du lait, et appelant ses compagnons "pour estre tesmoings de ce

(1) Ci-dessus, p. 89, note 1.

miracle... de leurs propres yeux, ils virent clairement et distinctement la chose". Quant à Benoît, il fut tellement rempli d'horreur pour sa vie licencieuse, qu'il alla faire une confession générale de toute sa vie, et se détermina à entrer en religion. "Ce qu'il accomplit en entrant dans la Compagnie de Jésus, et y persévérant tout le reste de sa vie avec bonne édification et exemple." (du Jarric, loc. cit.)

Son noviciat terminé, les supérieurs, reconnaissant en lui toutes les qualités nécessaires, voulurent le faire étudier pour l'élever au sacerdoce; mais l'humble Frère représenta avec simplicité que sa vie passée le rendait indigne d'une si grande faveur, et demanda instamment à demeurer dans sa condition. On l'envoya alors au Mogor pour servir de compagnon au P. Jérôme de Xavier. "Il y apprit la langue persane, et assista courageusement nos Pères pendant plusieurs années, avançant les Sarazins mesmes, ethniques, néophytes, selon le devoir de sa condition. Il estoit aimé de tous, estimé et honoré d'un chascun, à cause de sa rare prudence et autres belles qualités. C'est pourquoy aussi il fut amy intime du Roy de Mogor (l'Empereur Akbar), et comme il dressoit une ambassade à Goa, il envoia aussi Benoît avec son ambassadeur en mesme qualité." (Trigault, *Expéd.*, p. 957.)

Cependant les esprits dans les Indes étaient toujours partagés sur le grand royaume de Cathay, et sa capitale Khambalu si vantée par Marco Polo, et dont les marchands musulmans rapportaient des notions si curieuses. Etait-ce le même pays que la Chine? Fallait-il identifier Khambalu avec Pékin? Le P. Ricci l'affirmait dans ses lettres: mais on n'était pas entièrement persuadé de l'identité des deux pays. D'ailleurs "en icelui païs, il se trouvoit, disait-on, plusieurs chrestiens, temples, prestres et cérémonies catholiques". Peut-être cette nation était tombée dans quelques erreurs qu'il fallait corriger; si la rumeur était fausse, c'étaient des peuples païens à convertir; si elle était vraie, c'était une route plus courte et plus facile pour aller en Chine. De toute manière, il était important d'y faire la lumière. (Trigault, *Expéd.*, pp. 907 seq.)

Le vice-roi des Indes, don Arias de Saldagna, l'archevêque de Goa, don Alexis de Menesses (1), le P. Nicolas Pimenta (2), Visiteur

---

(1) Don Alexis de Jésus de Menesses, Augustinien, 7e archevêque de Goa, arriva à son siège en sept. 1595, et tint un Concile provincial; il fut depuis transféré à Braga. Le 1er évêque fut François de Mello, qui mourut avant de s'embarquer à Evora, en 1536. Le second, don Jean d'Albuquerque, 1537, mort février 1556. L'évêché fut ensuite élevé à la dignité de Métropole et de Primatie des Indes. (Gams *Series*, p. 115.)

(2) Le P. Nicolas Pimenta, né à Santarem, entra en 1562 dans la Compagnie, à l'âge de 16 ans. Il professa les belles-lettres pendant 5 ans, la théologie scolastique pendant le même temps, et gouverna 8 ans comme recteur le collège de Coïmbre. Envoyé en 1596 comme Visiteur aux Indes orientales, il travailla avec fruit près de 20 ans dans la province de Goa et de Malabar. Il mourut à Goa, le 6 mars 1604; il avait fait la profession des quatre vœux en 1586. (Alegambe, *Bibliotheca*, p. 633.)

de la Compagnie, résolurent de faire reconnaître le chemin de la Haute Asie, et de découvrir la route de Pékin par la voie de terre. Pour cette aventureuse expédition, on jeta les yeux sur Benoît de Goëz: sa force, son énergie, sa prudence, sa persévérance, et sa piété justifiaient ce choix; d'ailleurs il connaissait parfaitement plusieurs langues de l'Inde. (Wessels, *Early Jesuits,* pp. 7 seq.)

Avant son départ d'Agra, le P. Jérôme de Xavier "lui donna force bonnes instructions par escript, lesquelles il porta quent et lui", et pour voyager plus commodément, et ne pas éveiller les soupçons des indigènes, il changea d'habit, prenant celui des Arméniens, "à sçavoir une robbe courte, et une toque à la teste, un cimeterre à la ceinture, et un arc avec des flèches, portant les cheveux longs et la barbe qui lui alloit jusques à la poitrine; bref en forme et tiltre de marchand de ce païs-là". (du Jarric, *Histoire,* t. III, p. 146.) Il prit aussi le nom d'Abdullah Isaï, c'est-à-dire, maître chrétien. Ce déguisement lui était nécessaire pour obtenir la liberté de passage, qu'on ne lui eût pas accordée, s'il eût été reconnu comme portugais. Il avait acheté diverses marchandises de l'Inde pour se procurer par des échanges tout ce qui lui serait nécesaire dans sa route.

Un prêtre ou diacre grec, nommé Léon Grimanos, un marchand du nom de Démétrius, et un certain Isaac, arménien, voulurent lui servir de compagnons de route. Muni des lettres de recommandation du Sultan Akbar, et d'autres princes indiens, du vice-roi, de l'archevêque et de ses supérieurs, il quitte Agra le 2 oct. 1602, et arrive à Lahore le 8 décembre. (Brucker, *op. cit.,* p. 13.) Akbar ajouta, pour contribuer aux dépenses du voyage, fait aux frais du vice-roi, la somme de 400 écus, "payant outre cela ce qu'il avoit despendu, tout le temps qu'il avoit esté en l'Inde avec son ambassadeur, qui estoient quelques mil et tant de rupies. On estima beaucoup cette libéralité du Roy, parce qu'il estoit assez tenant de sa nature." (du Jarric, *Histoire,* t. II, p. 146.)

Notre but n'est pas de raconter tous les détails et les péripéties de cet incomparable voyage. On peut les voir dans Trigault, *Expéd.,* pp. 919 seq.; Ricci, *Opere,* pp. 526 seq., avec de précieuses notes du P. Tacchi Venturi; Wessels, *Early Jesuits,* pp. 13 seq. Nous voulons seulement résumer les circonstances principales.

Après avoir quitté Lahore, le 6 fév. 1603, traversé tout le royaume, et avoir été attaquée par une troupe de brigands, auxquels le Fr. de Goëz n'échappa qu'en fuyant dans un bois, la caravane arriva à Caboul, sur les extrêmes frontières du royaume de Mogor. Léon Grimanos, ne pouvant plus supporter les fatigues du chemin, s'en retourna. Démétrius s'arrêta dans cette ville pour son trafic, sans vouloir pousser plus avant. Benoît et son ami Isaac y demeurèrent 8 mois entiers, pour attendre la formation d'une nouvelle caravane de marchands, afin de s'y joindre.

Les chemins ne présentaient d'abord que peu de difficultés; mais à mesure qu'on avançait, les dangers et les fatigues augmentaient aussi: bientôt on ne trouva plus devant soi que des montagnes escarpées, de grandes rivières et des torrents impétueux, qu'il fallait franchir au péril de ses jours. C'est ainsi qu'ils vinrent camper non loin de Samarkhand. La crainte des voleurs ne tarda pas à se joindre aux dangers des routes. "Un jour nostre Benoist s'estant un peu arresté, quatre voleurs sortirent d'une embuscade et se jettèrent sur luy. Mais il les trompa en cette façon: il prit le bonnet persan qu'il portoit sur la teste, et le jetta contre les voleurs, et iceux jouant comme au balon, donnèrent loisir à nostre frère de piquer son cheval pour se retirer de la portée de leurs flèches, et de rejoindre au reste du convoi." (Trigault, *Expéd.*, p. 929.)

La marche de la caravane fut une lutte perpétuelle contre les voleurs, les inondations, les montagnes et les neiges. Avant d'arriver dans le Kashgar, ils eurent à franchir le plateau désert et inhospitalier de Pamir, et à escalader pendant six jours entiers, une haute montagne, Tchitchiklik, où plusieurs hommes périrent gelés et ensevelis sous des avalanches de neige. Le Fr. de Goëz sauva la vie à son fidèle Isaac, qui lui rendit le même service quelque temps après. — Enfin, après des souffrances inouïes, ils arrivèrent à Yarkhand, capitale du royaume de Kashgar, vers la fin de nov. 1603.

En traversant le Lahore, Benoît avait rendu un insigne service à une reine musulmane, Agéhanem, mère du roi de Khotan, qui revenait du pèlerinage de La Mecque et qui commençait à manquer d'argent. Benoît ne fit pas de difficulté de lui en prêter, en refusant d'en retirer le moindre intérêt. Cette princesse, que le Frère alla visiter lorsqu'il était à Yarkhand, l'appuya de ses recommandations, le combla de présents, et le remboursa en pièces de jade, marchandise la plus précieuse que l'on pût porter à Cathay.

Durant le long séjour d'une année qu'il fit dans cette ville toute mahométane, il fut plusieurs fois en danger de perdre la vie. "Estant un jour en compagnie de plusieurs Sarrasins, un grand caciz et ministre d'iceux, ou plutost du diable, s'approche de luy, et luy met un poignard sur la poictrine, le pressant de dire le Salem à Mahomet, aultrement qu'il le tueroit. Mais les marchands estrangers luy ostèrent le poignard des mains, Or tandis que ce malheureux luy tenoit le poignard sur l'estomach, Benoist ne donnoit mot, mais seulement se soubrioit, ce qui faisoit encor plus despiter le Sarrasin, lequel indigné estresmement de ce soubriz, juroit qu'il le tueroit. Dieu, toutes fois, le délivra de ce danger et de plusieurs autres semblables." (du Jarric, *Histoire,* t. III, p. 154.)

Une autre fois, "appelé par le roi de Kashgar en présence des ministres et des lettrés qu'ils appellent "mullas", il fut interrogé de quelle loy il faisoit profession: de celle de Moyse, David ou Mahomet, et de quel côté il se tournoit pour prier Dieu? Benoist respondit

qu'il estoit de la loy de Jésus (lequel ils appellent Isaï), et qu'il se tournoit de tous côtés en priant, parce que c'estoit choze certaine que Dieu estoit partout. Cette dernière response esmeut une grande dispute entre eux, car ils se tournent vers l'Occident pour prier leur imposteur. Enfin ils conclurent que nostre loy pouvoit aussi sembler estre bonne." (Trigault, *Expéd.*, p. 937.)

Tout le temps qu'il demeura en cette cour, il édifia si bien "un chascun par l'exemple de sa bonne vie, qu'ores que ceux avec lesquels il vivoit fussent très meschants, si disoient-ils n'avoir jamais veu homme d'une si bonne conscience que luy: ni un tel Arménien que celuy-là. De là vint qu'un marchand, qui avoit esté en Moscovie, aïant un sien fils fort petit griesvement malade, et ne trouvant aucun remède humain, il s'adressa à luy. Benoist de Goës alla à sa maison, posa son diurnal sur la teste de l'enfant, récita sur luy l'Évangile, et luy mit au col la Croix qu'il portoit. Cela fait, Dieu voulut que dans trois jours l'enfant guérist." (du Jarric, *Histoire,* p. 155.)

De Yarkhand, une nouvelle caravane à laquelle il consentit à se joindre, se mit en route à la mi-nov. 1604. Ils traversèrent successivement un grand nombre de villes: Egriaz, Thalec, Horma, Capétalcol, Zilan, Cambaso, Ciacor, Aksou, qu'on n'est pas encore parvenu à identifier toutes, ainsi qu'une partie du désert de Karakathay; ils s'arrêtèrent à Kontcha, puis à Cialis. Pendant qu'il était là (probablement Kourla, de la province de Carachaz; Brucker, *op.cit.*, p. 35), arriva en cette ville une caravane revenant de Cathay. Elle avait atteint Khambalu en 1601. (Wessels, *Early Jesuits,* pp. 32 seq.)

Le Fr. de Goëz apprit du capitaine des marchands qu'il avait logé à Khambalu avec un savant religieux, nommé Li Ma-teou, "que celui-ci avoit donné au Roy des présents d'horloges, une espinette, des images peintes et autres semblables raretés d'Europe, que les nostres estoient honnorés de tous les plus grands en ceste cour." (Trigault, *Expéd.,* p. 944); et pour témoignage il rapportait une lettre écrite en portugais, qu'il avait trouvée parmi les balayures de la chambre du Père. Benoît et son compagnon furent remplis de joie: il n'y avait plus de doute, le Cathay était bien la Chine, et Khambalu était Pékin.

Le Fr. de Goëz se sépara alors du gros de la caravane: après s'être arrêté à Pucian, il arriva à Tourphan, ville célèbre de la haute Asie. La caravane l'y rejoignit, et s'arrêta plusieurs jours pour faire des provisions et prendre des passeports. Le souverain de la contrée, qui professait l'islamisme, à la vue du nom d'Abdullah Isaï, demanda au Frère, s'il fallait mettre son nom de chrétien ou non. "Oui, je le veux, dit-il, car j'ai passé jusques ici tout le chemin avec ce nom d'Isaï, et suis résolu de parachever mon voyage avec le mesme." (Trigault, *Expéd.,* p. 945.) "Ce qu'entendant, un des plus vieux Caziques oste son turban de la teste, et le mettant à terre: "C'estuy-cy, fit-il, est vrai observateur de sa loi. Car voilà qu'il n'a

"aucune crainte de confesser son Jésus en vostre présence mesme "qui faites profession d'une autre loi, et aussi devant tous les autres. "Les nostres se comportent de tout d'une autre façon, car on dit qu'ils "changent de religion, si-tost qu'ils changent de païs." Puis se tournant vers Benoist, il lui rendit un honneur et un respect extraordinaire." (Trigault, *Expéd.*, p. 945. — du Jarric, *Histoire*, t. III, p. 157.)

De Tourphan, la petite caravane se rendit à Azamuth, puis à Hamil, 17 oct. 1605, où elle demeura un mois pour se reposer. Elle descendit enfin le plateau de la Haute Asie, se dirigeant vers le sud, pour gagner la frontière de la Chine. Elle ne tarda pas à s'engager dans les déserts de Gobi, immense plaine sablonneuse, où on ne rencontre pas un brin d'herbe, pas une source d'eau vive. Ils voyageaient de nuit "couverts de l'obscurité et du silence, de peur des larrons tartares. Certaine nuict, Benoist tomba de son cheval, pendant que les autres s'en alloient devant: cest accident l'avoit laissé demi-mort en terre, et desjà la compagnie estoit arrivée au lieu où ils devoient loger, quand on s'advisa que Benoist n'y estoit pas. Alors son compagnon Isaac retourna en arrière pour le chercher, mais la nuict estant obscure, il ne le pouvoit trouver, jusqu'à ce qu'il entendist une voix qui invoquoit le nom de Jésus. Il trouva Benoist, qui avoit perdu tout espoir. Et il dit à Isaac; Quel bon Ange vous a amené ici pour me retirer du péril?" (Trigault, *Expéd.*, p. 947.)

Après avoir supporté pendant plusieurs jours les horribles tourments de la soif, ils arrivèrent enfin à Kia-yu-koan 嘉峪關, frontière de l'Empire Chinois, l'endroit où finit la Grande Muraille. Le Fr. de Goëz n'avait plus à redouter les bandits de la Tartarie; la faim, la soif, le froid, toutes les misères de ce long et épouvantable voyage avaient disparu; mais il tombait dans un danger cent fois pire: il allait être à la merci d'une bande de voleurs aux manières élégantes et polies, de mandarins impitoyables, qui allaient essayer de le piller adroitement, et de lui créer mille difficultés, pour l'empêcher d'arriver au terme de son voyage. A force de sacrifices il obtint d'aller jusqu'à Sou tcheou 肅州, ville importante du Kan-sou 甘肅, vers la fin de 1605: il y rencontra des marchands mahométans, qui lui confirmèrent de nouveau la présence à la capitale de plusieurs prêtres européens. Il écrivit donc à Pékin au P. Ricci, mais les lettres n'arrivèrent pas à destination et, en 1606, en n'avait encore reçu aucune nouvelle de cette périlleuse expédition.

Enfin une lettre arriva au mois de novembre. Le P. Ricci s'empressa d'envoyer au Frère, pour plus de sûreté, un Chinois, le Fr. Sébastien Fernandez, qui atteignit Sou tcheou à la fin de mars 1607 (1). Le Fr. de Goëz n'avait pu résister plus longtemps à ce long enchaînement de souffrances et de tribulations. Couché sur un misérable grabat, et soigné par l'Arménien Isaac, toujours plein de dévouement, il se

(1) Ci-dessus, p. 30.

ranima quand il s'entendit saluer en portugais. "La consolation qu'il reçut à l'arrivée de son frère de religion en un païs si loingtain et parmi tant d'infidèles et mescréans, fut si grande, qu'il lui sembloit voir un Ange venu du Ciel, mais principalement lorsqu'il entendit les bonnes nouvelles de l'entrée des Pères en la ville capitale de la Chine, et du fruict qu'ils y faisoient. Il prit les lettres que les Pères lui escrivoient, et après les avoir baisées avec grande dévotion, levant les mains au Ciel, il entonne le Cantique *Nunc dimittis servum tuum, Domine,* lequel il paracheva tout baigné en larmes de dévotion et d'allégresse, et toute la nuict il tint entre ses bras les dictes lettres, rendant grâces à Dieu d'estre arrivé au bout de ce mondain pèlerinage, après avoir achevé celui qu'il avoit entrepris pour la gloire de Dieu." (du Jarric, *Histoire,* p. 159.)

Et avant de mourir, se tournant vers le Fr. Fernandez: "Il y a plus de quatre ans que je ne me suis confessé; j'aurais bien désiré le faire, et voilà que je meurs sans avoir cette consolation suprême, et toutes fois la bonté de Dieu est telle en mon endroict, que la conscience des années passées ne m'accuse de rien qui me semble d'importance." (Trigault, *Expéd.*, p. 958.) Et il rendit le dernier soupir le 11 avril 1607. Et en effet, "parmy tant de distractions et de dangers, il vesquit toujours si religieusement que toutes les Pasques qu'il fut en chemin, il s'enserroit et retiroit de la communication des autres l'espace de plusieurs jours pour vacquer à l'oraison, faisant les Exercices spirituels de la Compagnie." (du Jarric, *Histoire,* p. 161.)

Après sa mort, son bagage fut pillé et, ce qu'il y eut d'à jamais regrettable, on enleva son journal de voyage et on le mit en pièces. Ce journal contenait la mention des prêts que, pendant le voyage, Benoît avait consentis à ses compagnons. Cependant le Fr. Fernandez et Isaac purent en sauver quelques fragments qu'il rapportèrent au P. Ricci. C'est de ces fragments joints au rapport d'Isaac que le P. Matthieu tira les détails que l'on sait. On retrouva la croix que Benoît portait toujours sur la poitrine, la formule de ses vœux de religion, les lettres de l'archevêque de Goa et du P. Jérôme de Xavier, et de plus trois pièces fort curieuses: les passeports délivrés au Frère par les rois de Kashgar et de Cialis. Tous ces objets furent portés à Pékin et gardés à la résidence pour servir de mémoire à la postérité. (Trigault, *Expéd.*, p. 961. — Brucker, *op. cit.*, pp. 40 seq. — Wessels, *Early Jesuits*, p. 39.)

Quant à son fidèle compagnon de voyage, Isaac, les marchands mahométans l'avaient fait jeter dans les fers. Après cinq mois d'un procès coûteux et fatigant, Sébastien Fernandez parvint à l'en faire sortir. Il fut reçu comme un frère par le P. Ricci et ses compagnons. Sur son désir, il fut renvoyé à Macao, où les Pères du collège lui procurèrent tout ce qui était nécessaire pour retourner dans sa patrie. Au moment où le P. Trigault publiait sa relation (1615), il vivait encore, à Chaul, près de Bombay. (Trigault, *Expéd.*, p. 961.)

Les voyageurs récents qui ont refait tout ou partie de l'itinéraire de Benoît de Goëz ont rendu hommage à l'intrépide pionnier. (Wessels, *Early Jesuits.*) La ville natale du Fr. Benoît, Villa Franca do Campo, lui a élevé une statue. (Wessels, frontispice.)

Le récit de ce voyage a été publié d'abord par le P. Trigault, dans *de Christiana expeditione apud Sinas,* puis traduit et abrégé par Bartoli, Kircher; il se trouve dans les collections de voyages de Purchas, de Thévenet, etc. Dans son *Histoire du christianisme en Chine,* l'abbé Huc s'abandonne trop à son imagination.

Lettres: de Lahore, 30 déc. 1602, au provincial des Indes; au P. Pinheiro sur le commencement de son voyage; de Lahore, 14 fév. 1603, au P. Xavier; de Yarkhand, 2 fév. 1604, au même Père. Elles se trouvent toutes les quatre en abrégé dans les relations du P. Fern. Guerreiro, in-4°, Lisboa, 1605-09, et dans le P. du Jarric. (Sommervogel, *Bibliothèque,* t. III, col. 1529 seq.)

28.

LE FR. EMMANUEL PEREIRA.

N. 1575. — E. 1605. — A. 1605. — Coadj. temp.
25 déc. 1617. — M. 1630 (1), Hang-tcheou.

Bartoli, *Cina,* pp. 506 seq. — Notes MS. — Trigault, *Expédition,* p. 1041.

Originaire de Macao, le Fr. Pereira fut reçu dans la Compagnie en 1605; il était déjà au service des Pères, car en 1598, il se trouvait à Nankin avec le P. Ricci et le P. Cattaneo; en 1603, il y était revenu et le P. Valignani donnait l'ordre de l'admettre comme novice. (Bartoli, *Cina,* pp. 299, 422, 596.) Il paraît avoir fait son noviciat à Pékin, où il assista à la mort du P. Ricci, et eut le bonheur de s'entendre adresser par le vénérable mourant, peu d'heures avant sa mort, ces paroles encourageantes: "Courage, cher Frère, ne pleurez pas: la première chose que je demanderai à Dieu, quand il lui plaira de m'introduire au Ciel, sera de vous obtenir le don de persévérance, et la grâce de mourir dans la Compagnie." (Trigault, *Expéd.*, p. 1041.)

Il était peintre, et exerçait en même temps les fonctions de catéchiste. Il vivait encore en 1628, et ne se trouve pas dans le catalogue de 1630. D'après Faria y Souza, il mourut cette année à Hang-tcheou fou 杭州府.

(1) S. 1629.

29.

LE FR. ANTOINE LEITÃO.

N. 1580. — E. 1605. — A. 1605. — Coadj. temp. — M. 10 juin 1611, en mer.

Bartoli, *Cina*, p. 572. — Cardoso, *Agiologio*, t. III, p. 629. — du Jarric, *Histoire*, pp. 1062 seq.

Le Fr. Leitão, macaïste comme le précédent, fut reçu à Pékin dans la Compagnie. Il était en Chine depuis l'âge de 15 ans, et exerçait les fonctions de catéchiste. Il accompagna fréquemment le P. de Pantoja dans les expéditions apostoliques hors de la ville. Il était chargé spécialement du soin d'instruire les hommes, travail pénible, mais bien consolant, dans lequel il ne se relâcha jamais, malgré des fatigues extrêmes et une santé assez délicate. Il était néanmoins très dur pour lui-même, et d'une grande humilité. Il servit ensuite de compagnon au P. Gaspar Ferreira. Envoyé pour se reposer à Chao-tcheou 韶 州, et de là à Macao, il mourut sur le navire qui le transportait, avant d'arriver à destination. Son corps a été inhumé à Canton. (Bartoli, *Cina*, p. 574. — du Jarric, *Histoire*, p. 1062.)

30.

LE P. SABBATHIN DE URSIS.

熊 三拔 有綱 *HIONG SAN-PA YEOU-KANG.*

N. 1575. — E. 1597. — A. 1606. — P. 1617. — M. 3 mai 1620, Macao.

Alegambe, *Bibliotheca*, p. 781. — Bartoli, *Cina*, pp. 507, 545. — Couplet, *Catal.*, p. 19. — Kircher, *China*, p. 109. — Ricci, *Opere*, t. II, appendice, n° 24. — Semedo, *Histoire*, pp. 314 seq.

Natif de Lecce, au royaume de Naples, d'une illustre famille, il commença ses études au Collège Romain, et quoique jeune encore, il était si dévoué au salut du prochain, que les Pères les plus graves ne dédaignaient pas de l'employer pour les aider à sauver des âmes. (Alegambe, *Bibliotheca.*) Il obtint de partir pour les missions en 1608, avant d'avoir terminé le cours complet de sa théologie. Ordonné prêtre, il fut envoyé à Pékin en 1606, et profita du retour du P. Cattaneo dans sa mission pour l'accompagner jusqu'à Nankin. Il demeura dans la capitale jusqu'à ce qu'il en fût chassé en 1617.

Le P. Ricci lui fit apprendre à fond la langue chinoise, dirigeant ses études et l'instruisant d'une manière spéciale de ce qui regardait la philosophie naturelle. Ayant reconnu en lui une très grande douceur et une profonde humilité jointes à la mortification, bien qu'il fût encore nouveau dans la mission, il le constitua en mourant Supérieur de la résidence. (Bartoli, *Cina,* p. 507.)

Lorsqu'une première fois, en 1611, il fut question de réformer le calendrier chinois, les mathématiciens de la Cour et le tribunal, se reconnaissant incapables d'un tel travail, prièrent l'empereur d'en charger les savants étrangers, compagnons et successeurs de Ricci. L'ordre fut expédié, et le soin en fut confié au P. de Pantoja et au P. de Ursis, qui écrivit un long traité sur cette importante matière. Ils avaient commencé à prendre les premières mesures. Le P. de Ursis traduisait du latin en chinois, avec le concours des Docteurs Paul et Léon, la théorie des planètes, et déterminait la longitude de Pékin par l'étude comparative d'une série d'éclipses lunaires observées non seulement en Chine, mais encore aux Indes et en Europe. De son côté, le P. de Pantoja déterminait la latitude des principales villes de l'Empire, depuis Canton jusqu'à Pékin. (Bartoli, *Cina,* pp. 544 seq.)

La jalousie et l'orgueil des mandarins firent échouer ce projet. Le P. Sabbathin se tourna d'un autre côté: il fit construire des machines hydrauliques qui excitèrent, par leur nouveauté et leur ingénieux artifice, l'intérêt et l'admiration de l'empereur et de la Cour. Les curieux qui allaient voir ces merveilleuses machines, ne manquaient pas de passer devant l'église du Sauveur, et d'y vénérer son image. Ce fut à cette occasion que le président du tribunal des Rites donna à cette église le nom de 天主堂 *T'ien-tchou t'ang,* qui depuis est devenu le nom commun et général de toutes les églises catholiques romaines. (Bartoli, *Cina,* p. 546.)

Ayant ainsi gagné la bienveillance de Wan-li, le Père en obtint une permission générale pour tous les missionnaires de prêcher la religion chrétienne. Ces faveurs durèrent peu, car la tempête qui avait pris naissance à Nankin ayant éclaté, le P. de Ursis et son compagnon furent exilés à Macao. Après leur départ, Paul Siu 徐, ko-lao 閣老, confia la garde de l'église et du tombeau du P. Ricci à un chrétien fidèle et sûr. Comme c'étaient des dons impériaux, il n'était permis à personne de s'en emparer, ni même d'y toucher; c'est ainsi qu'ils furent conservés jusqu'au retour des Pères en 1622. (Bartoli, *Cina,* p. 668.)

Malgré la faiblesse de sa santé et de fréquents accès de fièvre, le P. de Ursis, en dehors de ses travaux particuliers, enseignait la philosophie aux jeunes religieux, aux enfants les éléments du chinois, et expliquait aux futurs missionnaires les secrets des livres et de la langue chinoise. C'est au milieu de ces occupations multiples que la mort vint mettre un terme à des souffrances supportées avec une patience inaltérable. (Bartoli, *Cina,* p. 720.)

1. 泰西水法 *T'ai-si choei fa.* Des machines hydrauliques d'Europe, avec plusieurs préfaces, 6 vol., Pékin, 1612. Le 6e volume renferme les figures. Cet ouvrage fait partie d'un autre plus considérable écrit par Siu Koang-k'i 徐光啟 en 60 volumes et imprimé à Pékin par ordre de l'empereur en 1640, sous le titre 農政全書 *Nong tcheng ts'iuen chou,* Trésors de l'agriculture. Il a été revu et publié en 46 vol. par 陳之龍 *Tch'en Tche-long.* Cette édition est peu estimée. Il y en a une autre faite par ordre de K'ien-long 乾隆 en 1742, en 78 vol., avec le titre 授時通考 *Cheou che t'ong k'ao*; enfin rééditée avec le titre primitif en 1843. (Cf. Wylie, *Notes,* p. 70.)

2. 簡平儀說 *Kien p'ing i chouo,* 1 vol., Pékin, 1611. Description d'un instrument donnant la projection orthographique du ciel, pouvant servir en même temps de cadran solaire, et aider à trouver le zénith et l'azimut d'un lieu; le tout expliqué minutieusement d'après la théorie de Ptolémée. La préface est de Siu Koang-k'i. Ce volume fait partie de la collection déjà citée publiée en 1844 à Song-kiang 松江 par 錢熙祚 Ts'ien Hi-tso (1). (Cf. Wylie, *Notes,* p. 27.)

3. 表度說 *Piao tou chouo,* De la gnomonique, 1 vol.

Ces trois ouvrages sont dans le catalogue impérial *Se k'ou ts'iuen chou* 四庫全書, et réimprimés dans le 天學初函 *T'ien hio tch'ou han* (2). Il en est aussi rendu compte par Yuen Yuen 阮元 (1764-1849) dans son ouvrage 皇清經解 *Hoang Ts'ing king kiai,* au chapitre *Tch'eou jen tch'oan* 疇人傳.

4. *Commentariolum de Sinensium festorum erroribus,* inséré dans les lettres annuelles de Chine de 1611. C'est probablement l'abrégé du traité qu'il composa à l'occasion de la réforme du calendrier. (Sommervogel, *Bibliothèque,* t. VIII, col. 351.)

5. Le P. Bartoli ajoute qu'avec les Docteurs Paul et Léon, il traduisit en chinois plusieurs ouvrages sur la *théorie des planètes.*

6. Le P. Longobardi cite de lui un traité en latin sur l'idée que les Chinois avaient de Dieu, des anges et de l'âme humaine (*Adnotationes super rebus memorabilibus a P. Nicolao Longobardi pro dirigenda re christiana ad P. Visitatorem Franciscum Vieiram anno 1617 conscriptæ.* Manuscrit. Cf. Sommervogel, *Biblioth.,* t. IV, col. 1933; VIII, 351). Peut-être le même que: *Copiosus tractatus, latine conscriptus Macai anno 1618, de cognitione veri Dei apud litteratos.*

7. 8. Le P. Gabiani (*Dubia quædam ad PP. Pekinenses potissimum spectantia;* M S. Cf. Sommervogel, *Biblioth.,* t. III, col. 1077; VIII, 351) cite deux ouvrages du P. de Ursis restés manuscrits: *Sembranzas do principio* (la mission de Pékin de 1610 à 1615), et un *Traité sur le nom de* Chang-ti 上帝, composé en chinois à Pékin en 1614. Le P. de Ursis tenait, avec Longobardi, que le nom de

(1) Ci-dessus, p. 38. — (2) Ci-dessus, p. 37, n. 2.

Chang-ti ne désignait pas le vrai Dieu. Il écrivit à ce sujet un mémoire latin adressé au P. Visiteur Fr. Vieira (Mémoire du P. Couplet, 1680 ou 1681, analysé par le Dr Pieper dans son article *Neue Aufschlusse über die ersten Anfänge des Chinesischen Riterstreites.* Dans la *Zeitschrift für Missionswissenschaft*, Munster, 1914, pp. 7, 9).

9. *Annotationes super tractatu P. Joannis Rodriguez* (Sommervogel, l. c.).

10. *Lettre* sur la mort du P. Valignani, 1er février 1606, dans Bartoli, *Giappone*, p. 569.

11. *Lettre* aux PP. s. j., Pékin, 20 mai 1610, sur les œuvres, la mort et les funérailles du P. Ricci, dans Ricci, *Opere,* t. II, appendice nº 24, pp. 483 seq.

31.

LE P. EMMANUEL DIAZ (junior)(1).

陽 瑪諾 演西 *YANG MA-NO YEN-SI.*

N. 1574. — E. 1592. — A. 1610. — P. 18 sept. 1616. — M. 1 mars 1659, Hang-tcheou.

Alegambe, *Bibliotheca*, p. 189.—Bartoli, *Cina*, p. 1113.—Cordara, *Historia*, t. I, pp. 70, 216 ; t. II, p. 159.—Couplet, *Catal.*, p. 20.—Dunyn-Szpot, ad annum 1659.—Gabiani, *Incrementa*, t. I, chap. 7.—Relation de 1621, dans *Histoire de ce qui c'est passé*, p. 58.—Semedo, *Histoire*, p. 350.

Le P. Diaz naquit à Castelblanco, en Portugal, et s'embarqua en 1601 pour Goa, où il termina le cours de ses études. Il se rendit ensuite à Macao, où il enseigna la théologie pendant six ans. Envoyé en 1611 à Chao-tcheou 韶 州 avec le P. Gaspard Ferreira, il y travaillait avec succès lorsque la haine des bonzes et la jalousie des lettrés les en expulsèrent. Les deux Pères se retirèrent à Nan-hiong 南 雄, où ils fondèrent en peu de temps une nouvelle et fervente chrétienté.

En 1614 et 1615, le P. Valentin Carvalho, provincial du Japon et de la Chine, lui donna commission de visiter toutes les résidences alors existantes, et d'y publier la défense, bientôt révoquée, d'enseigner aux Chinois les mathématiques, ou toute autre science,

(1) Cf. ci-dessus, nº 20, pp. 74 seq., notice sur Emm. Diaz l'ancien.

excepté celle de l'Évangile. Après l'exil de Macao, à la suite de la persécution de Nankin 1616, le P. Diaz fut envoyé en 1621 à Pékin. Il logea chez Paul Siu 徐光啟, dans une maison qu'il avait à la campagne, puis chez le Docteur Nazaire, et de là il allait tous les huit jours à la capitale, pour y dire la messe et administrer les sacrements aux néophytes chrétiens. (*Rel.* de 1621, p. 60.)

Choisi avec le P. Longobardi pour réformer l'armée, et surtout l'artillerie, car c'est le prétexte que mirent en avant les Docteurs chrétiens de la cour pour faire rentrer les Pères à Pékin, ils déclarèrent nettement, à leur arrivée, au président du tribunal, que ce qui regardait la guerre et les armes à feu n'était point leur affaire, et que leur vie était conforme à leur profession, c'est-à-dire qu'ils venaient pour enseigner aux hommes la voie du salut, laquelle consiste à connaître et à servir le Seigneur du Ciel.

Nonobstant cette déclaration, comme on attendait de Macao un secours de soldats portugais bien instruits à manœuvrer les canons, les Mandarins et la Cour jugèrent qu'en cette considération, on ne pouvait les renvoyer. On leur accorda donc ce qu'ils désiraient, la liberté de prêcher l'Évangile.

Le tribunal de la Guerre leur avait offert un logis avec toutes les commodités possibles. Les Pères se récusèrent, alléguant qu'ils n'avaient encore rendu aucun service, mais en réalité, c'était pour n'être à charge à personne, et surtout pour avoir plus de liberté. Les chrétiens furent d'avis qu'ils reprissent la première maison; par ce moyen, ils recouvraient leur ancienne position, et épargnaient les frais d'une nouvelle église, la précédente ayant été gardée par les soins d'un chrétien qui l'avait achetée à ce dessein. Le Docteur Ignace, qui se trouvait à la Cour, se chargea de tous les frais de réparation. (Semedo, *Histoire,* pp. 351 seq.)

"Ils commencèrent donc à reprendre les premiers exercices, à perfectionner les chrestiens, à prescher aux gentils, à recevoir les visites que les mandarins et leurs amis leur rendoient avec la mesme familiarité qu'auparavant, sans aucune différence du passé. Ceste franchise et ceste seureté, avec l'approbation publique, se communiqua aussitôt aux aultres maisons et résidences du Royaume, de sorte que peu à peu nous fusmes tous paisibles dans les lieux de nos demeures." (Semedo, *Histoire,* p. 351.)

Peu après, en 1623, le P. Emmanuel Diaz, après la mort du P. Jean de Rocha, fut nommé vice-provincial de la Chine, et désormais la vice-province fut séparée de celle du Japon, et gouvernée par des supérieurs distincts, ne relevant que du P. Général. Le talent que déploya le nouveau vice-provincial, sa touchante mansuétude, son affabilité, sa patience, la connaissance qu'il avait des hommes et des choses, le firent juger digne de rester à la tête de cette vaste mission pendant 18 ans, soit comme vice-provincial, soit

comme visiteur, et pendant 10 ans comme supérieur de résidence au grand contentement de tous les missionnaires et des chrétiens. D'ailleurs sa science en théologie, et l'étude constante qu'il avait faite de la langue, ne le rendaient pas moins recommandable, même aux yeux des païens, dont il convertit un grand nombre, tant par ses exhortations que par les nombreux et savants ouvrages qu'il a publiés. (Gabiani, *Incrementa*, t. I, chap. 7. — Dunyn-Szpot, ad ann. 1659.)

Il était à Nankin en 1626 avec le P. Pierre Ribeiro ; chassés de cette ville, ils se réfugièrent, 1627, à Song-kiang, où ils commencèrent à prêcher l'Évangile ; mais ils furent poursuivis par le premier mandarin, qui voulait les jeter en prison, et lança contre eux un mandat d'arrêt rempli de calomnies contre la religion. Ils se retirèrent donc à Chang-hai dans la demeure du Docteur Paul ; mais comme cette ville est sous la juridiction de Song-kiang, ils n'y furent pas longtemps en sûreté. Ils délibérèrent de retourner à Song-kiang pour rendre raison de leur foi : le Docteur Paul leur conseilla de patienter un peu, et d'aller à Hang-tcheou chez le Docteur Michel, ce qu'ils firent. Quelque temps après le calme était rétabli. (Cordara, *Historia*, t. II, p. 159.)

Il bâtit à Hang-tcheou une belle église aux frais du Docteur Michel, et jeta les fondements d'un séminaire ; puis il développa la chrétienté de Ning-pouo 寧 波, où il retourna en 1639.

En 1634, nous le trouvons au Kiang-si, à Nan-tch'ang fou 南 昌 府 ; en 1638, à Fou-tcheou 福 州, capitale du Fou-kien, dont la belle chrétienté, due aux travaux du P. Aleni, croissait plus nombreuse et plus fervente que la plupart de celles des autres provinces sous l'action combinée des deux missionnaires. Tout faisait présager une récolte encore plus abondante, lorsqu'un orage formé contre de nouveaux missionnaires récemment entrés au Fou-kien, les enveloppa dans leur disgrâce, et les fit exiler à Macao. (Bartoli, *Cina*, pp. 1112 seq.)

Le P. Diaz reçut pendant sept jours dans sa résidence de Fou-tcheou ces missionnaires condamnés à l'exil : comme l'un d'eux était malade, il fit l'impossible pour rétablir sa santé, puis il leur donna un viatique pour se rendre à Macao, et un chrétien fidèle pour les conduire et les protéger. À peine ces premiers étaient-ils partis, que d'autres arrivèrent, auxquels il montra la même bonté. (Bartoli, *Cina*, p. 1113.) À son tour, il fut contraint de s'éloigner. Mais il revint néanmoins plus tard au Fou-kien, car le catalogue de 1648 le place à Yen-p'ing fou 延 平 府, où il consacrait son temps et ses soins à la conversion des gentils, et à la composition de ses ouvrages. Enfin étant renommé visiteur, et se trouvant à Hang-tcheou 杭 州, il passa de cette vie mortelle à la bienheureuse éternité, le 1er mars 1659. Son tombeau est à Hang-tcheou, hors les murs, au lieu dit *Ta-fang-tsing* 大 方 井.

Nous possédons du P. Diaz : 1. 聖經直解 *Cheng-king tche kiai,* Commentaires sur les Evangiles, 14 vol., Pékin, 1636; 8 vol., Pékin, 1642, 1790; 8 vol., Chang-hai, 1842. Réédité à T'ou-sè-wè, 8 vol., 1866; 2 vol., 1915 (*Catalogus* 1917, n° 15). Il y en eut une autre édition à Ning-pouo au commencement du XIX^e^ siècle. Les commentaires de cet ouvrage, également ample, pieux et savant, sont écrits dans un style pur, élégant et châtié, mais au-dessus de la portée des chrétiens ordinaires. C'est l'explication des Évangiles des Dimanches et des jours de fêtes de l'année, tirée des SS. Pères, avec des réflexions pratiques. Le Père y traite aussi longuement de la Passion et de la mort de N. S. J. C. Un chrétien lettré en a fait l'abrégé dans le langage mandarin parlé, sous le titre: 聖經淺解 *Cheng-king ts'ien kiai,* Explication abrégée des Évangiles. Quant à la traduction elle-même du texte évangélique, elle a été faite par le P. Diaz dans le style des *King* 經, le plus relevé de tous, mais aussi le plus difficile à comprendre. (Cf. Wylie, *Notes,* p. 140.)

2. 天主聖教十誡直銓 *T'ien-tchou cheng kiao che kiai tche ts'iuen.* Explication exacte des dix commandements de Dieu, dans un style pur, élégant et très propre aux lettrés, 2 vol., Pékin, 1642, 1659, 1738, 1798 avec l'approbation de Mgr de Gouvea. Réédité à T'ou-sè-wè, 1915 (*Catalogus* 1917, n° 256).

3. 代疑論 *Tai i luen,* 1 vol., 1622. Réfutation des erreurs bouddhiques sur la métempsychose, et solution de diverses difficultés proposées à cette occasion.

4. 景教碑詮 *King kiao pai ts'iuen,* Explication du monument trouvé en 1625 à Si-ngan fou, 1 vol., Hang-tcheou, 1644. Réédité à T'ou-sè-wè, 1878 (*Catalogus* 1917, n° 108). Après les préfaces, l'ouvrage donne en entier le texte chinois de la pierre, puis le commentaire suit chaque phrase et chaque mot important du texte. Il est terminé par la reproduction des trois croix trouvées au Fou-kien, en 1638.

5. 聖若瑟行實 *Cheng Jo-ché hing-che,* Vie de Saint Joseph, 1 vol., 1674.

6. 聖若瑟禱文 *Cheng-Jo-ché tao-wen,* Litanies de St Joseph.

7. 天神禱文 *T'ien-chen tao-wen,* Litanies des Sts Anges. Ces litanies et les précédentes ont été réimprimées souvent à T'ou-sè-wè, dans un volume intitulé: 週主日禱文 *Tcheou tchou-jé tao-wen,* Litanies de la semaine (*Catalogus* 1917, n° 447) (1).

8. 輕世金書 *K'ing che kin chou.* Le livre d'or du mépris du monde, ou traduction de l'Imitation de N. S. J. C. L'auteur n'eut pas le temps de terminer cet ouvrage, un des plus remarquables qui aient paru en chinois. Il semble n'en avoir traduit complètement

(1) Depuis 1909, d'autre litanies de St Joseph, conformes à un nouveau texte adopté par Rome, ont remplacé, dans le 周主日禱文, celles du P. Diaz.

que le 1er et le 3e livre. Il les a écrits en style sublime dans le genre de celui des *King* 經, qui est le plus estimé, mais aussi le plus obscur, et qui, par conséquent, a besoin, même pour les Chinois, d'un commentaire continuel.

L'auteur de la préface de l'édition de 1757, nommé Li Fou-han, dit que la traduction a été terminée par le P. Tsiang Mi-ko-eul, et le commentaire en style ordinaire, qui l'accompagne, composé par le P. Tchao Lei-se. Selon toutes les vraisemblances, ces deux Pères sont les PP. Michel Benoît et Louis des Roberts. La première édition est de 1640, 2 vol., Pékin, mais incomplète et sans les commentaires. Réimprimée à Pékin en 4 vol., 1757, 1800, 1815; à Chang-hai, 1848; à T'ou-sè-wè, 1856, 1910, 1923 (*Catalogus* 1917, supplément, n° 395).

Mgr Delaplace, de Pékin, a publié une traduction de l'Imitation en style ordinaire sous le titre de 遵主聖範 *Tsuen tchou cheng fan*, 3 vol., Pékin.—Il y a encore une autre traduction anonyme sous le même titre, et en style simple et facile, mais avec quelques incorrections, 4 vol., T'ou-sè-wè, 1913 (*Catalogus* 1917, n° 396); 1 vol., Hong-kong, 1903 (*Catalogue* de Nazareth 1924, n° 390).

9. 默想書考 *Me-siang chou k'ao.* Méthode de méditation.

10. 避罪指南 *Pi tsoei tche-nan.* Direction pour éviter le péché, 1 vol.

11. 天問略 *T'ien wen lio,* Explication de la sphère céleste. 1 vol., Pékin, 1615, citée dans le catalogue impérial 四庫全書 *Se k'ou ts'iuen chou.* Cet ouvrage a été réédité dans la collection 天學初函 *T'ien hio tch'ou han* (1), et dans une autre collection, intitulée 藝海珠塵 *I hai tchou tch'en,* faite au siècle dernier par Ou Sing-lan 吳省蘭, de Nan-hoei (Kiang-sou.)

C'est une courte description de l'astronomie de Ptolémée, en forme de dialogue, avec des préfaces de trois grands mandarins, et illustrée de nombreux diagrammes. «Planches superbes» (Wieger, S. J., *La Chine à travers les âges*). À la fin, l'auteur rapporte les récentes découvertes faites avec le télescope de Galilée (*Kia-li-lio* 伽離略); les observations de Saturne, les quatre lunes de Jupiter etc. Il est encore question de cet ouvrage et de son auteur dans 皇清經解 *Hoang Ts'ing king kiai,* au chapitre 疇人傳 *Tch'eou jen tch'oan.* (Cf. Wylie, *Notes,* p. 87.)

12. 13. M. H. Cordier (*L'Imprimerie,* pp. 22, 23) indique encore deux ouvrages qui se trouvent à la Bibliothèque nationale; 天學舉要 *T'ien hio kiu-yao,* Abrégé de la doctrine chrétienne, 1 vol. MS. Nouv. fonds chinois, 3221, 3222; et 袖珍日課 *Sieou tchen je-k'o,* Journée du chrétien, édition de poche («de manche»), 1 vol. Nouveau fonds chinois, 3093.

(1) Ci-dessus, p. 37, note 2.

14. Le P. Sommervogel (*Bibliothèque,* t. III, col. 45) dit: "A la bibliothèque de l'école Sainte-Geneviève, à Paris, il y a un petit volume in-8°, qui, d'après une note du P. Broullion, renferme la *Passion de N. S. J. C.* et une suite de *prières.* (Semble un abrégé du n° 13, Journée du chrétien.)

15. Le P. Sommervogel (l. c.) cite encore une dissertation intitulée 代疑論 *Tai-i-luen,* Solution des doutes sur l'Incarnation; il n'en donne pas la provenance.

32.

LE P. NICOLAS TRIGAULT.

金尼各四表 *KIN NI-KO SE-PIAO.*

N. 3 mars 1577.—E. 9 nov.(1) 1594.—A. 1610.—
P. 1 janv. 1615.—M. 14 nov. 1628, Hang-tcheou.

Alegambe, *Bibliotheca,* p. 636.—Bartoli, *Cina,* p. 904.—Couplet, *Catal.,* p. 21.—Cordara, *Historia,* t. I, p. 216; t. II, p. 238.— Huc, *Christianisme,* t. II, chap. V. — Patrignani, *Ménol.,* 10 nov.— *Relation* de 1621, p. 113.— Sacchini, *Historia,* pp. 216, 556.

Presque tout ce que nous dirons de ce Père est tiré de sa *Vie,* par l'abbé Dehaisnes, in-12, Tournai, 1864, qui a résumé et cité tous les auteurs.

Le P. Nicolas naquit à Douai et fit toutes ses études au collège de cette ville, dirigé par les Jésuites. Il fut reçu en 1594 licencié ès arts. Quelques semaines après il demandait à entrer dans la Compagnie, et le 9 nov. (1) il commençait son noviciat à Tournai, de la province gallo-belge. A la fin de sa probation, il fut envoyé à Lille pour y revoir sa rhétorique, et suivre le cours de Philosophie. Il enseigna ensuite à Gand la rhétorique aux élèves de seconde année; il se préparait déjà aux missions par l'étude des langues et des sciences qui peuvent être utiles aux missionnaires, la géographie, l'astronomie, les mathématiques, la médecine etc. Il fut ainsi huit ans professeur.

Après le cours de théologie, il obtint du P. Général la faculté de partir, et s'embarqua à Lisbonne en 1607 pour les Indes. Il arriva à Goa le 9 oct., ayant eu sur le navire qui le portait, "charge

(1) ou 22 nov.? Dehaisnes, *op. cit.,* pp. 14, 218.

des malades, ne leur servant pas seulement d'infirmier, mais encore, dit-il, de médecin, car celuy que nous avions, à peine savoit-il bien soigner et faire les cheveux, quant au reste, du tout rien.... Tous les jours je faisois le catéchisme aux Caffres, et de deux jours l'un aux Portugais: aux Caffres, c'estoit par interpreste, bien que je sceusse quelque chose de leur langage, qui est de vérité bien semblable au flament, et plus doux que l'allemant, car il y a plus de voïelles et moins d'aspirations. Ces Caffres estoient en nombre quatre-vingts, tous esclaves et payens: je fis tant par mes journées que tous apprindrent à faire le signe de la Croix, à réciter Pater, Ave et leur croyance."

Le plus grand travail fut d'entendre les confessions de carême, car tous ceux du navire, à commencer par l'amiral, voulurent s'adresser à lui. Son zèle toutefois ne l'empêcha pas de faire des remarques. Entre l'île St-Laurent (Madagascar) et le Mozambique, "nous eusmes le plaisir de voir un grand nombre de poissons de diverses sortes, mais en iceux, nous ne vismes rien de plus admirable que certains petits poissons à guise de petits harans, qu'on appelle volans: ils ont des aisles cartilagineuses, de mesme que les chauves-souris, au moyen desquelles ils sortent de la mer, et courent à la picorée des autres poissons qui s'enfuyent. Mais ils trouvent en l'air à qui parler, car les passereaux les attendent à la sortie." (Dehaisnes, *op. cit.*, pp. 28 seq.)

De Goa, après avoir mis la dernière main à la *Vie du P. Gaspard Barzée*, et avoir prêché à la ville et dans les campagnes voisines, pendant deux ans et plus, il fut mandé à Macao vers le milieu de 1610, et envoyé à Nankin, où il arriva au commencement de 1611. Il se mit à étudier la langue sous la direction de P. Vagnoni et du P. Cattaneo: mais bientôt le P. Longobardi lui ordonna d'accompagner ce dernier à Hang-tcheou 杭州, où il était appelé par le Docteur Léon, qui venait de perdre son père. Ils n'y restèrent que peu de mois.

Le P. Trigault alla à Pékin, pour rendre compte au supérieur de l'état de la Mission, et revint à Chao-tcheou 韶州, puis à Nankin, pour se perfectionner dans la connaissance de la langue. Chaque fois qu'il le pouvait, il déterminait la longitude et la latitude des villes où il passait. Bientôt le P. Longobardi, reconnaissant en lui toutes les qualités nécessaires pour le dessein qu'il méditait, lui intima l'ordre de partir pour Rome, afin d'exposer au St-Père et aux supérieurs de la Compagnie, les besoins de ces nouvelles chrétientés.

Il quitta donc Nankin en 1612 pour se rendre à Macao, et s'embarqua au commencement de 1613. Il aborda à Cochin, d'où il se dirigea par terre à Goa. Là il prit passage sur un vaisseau arabe qui faisait voile pour Ormuz. 5 à 600 lieues le séparaient encore de la Méditerranée; il fallait parcourir des contrées souvent désertes, toujours barbares et habitées par des populations hostiles

au christianisme: ici il avait à craindre les Arabes nomades, là les armées indisciplinées des Persans et des Turcs; il devait passer de larges cours d'eau, affronter les tempêtes de sable, les bêtes féroces, le vent brûlant du *simoun*; et le P. Trigault était seul, presque sans argent, et d'une santé délicate.

Il n'hésita pas cependant. Après avoir traversé le Louristan et le Kurdistan, il se joignit à Bassorah à une caravane, visita le Birs-Nemrod dans l'antique Babylonie, et Bagdad, la cité des Khalifes, toucha à Mossoul, et après quarante jours de marche dans des solitudes de sable mouvant, arriva à Alep, où se trouvaient alors un grand nombre de commerçants italiens, anglais, français et flamands.

Grâce sans doute aux libéralités de ses compatriotes, il put s'embarquer à Alexandrette pour l'île de Chypre, relâcha à Rhodes, en Crète, à Zante, et aborda enfin à Otrante; il était à Rome à la fin de 1614, plus de deux ans après avoir quitté Nankin. (Dehaisnes, *op. cit.*, pp. 108 seq.)

Il s'occupa immédiatement des graves intérêts pour lesquels il était envoyé, obtint du pape Paul V un bref, qui ne fut jamais expédié, et qui accordait l'autorisation d'employer la langue chinoise pour la célébration des saints mystères et la récitation du bréviaire; il sollicita l'établissement d'un clergé indigène; sur sa demande, le St-Père donna la permission de traduire les Livres Saints et de rester la tête couverte en disant la messe (décret de la Congrégation des Rites, 20 mars 1615), et fit don à la nouvelle Mission d'une nombreuse bibliothèque. Il chargea en outre le P. Trigault de lui porter sa bénédiction apostolique, et les faveurs d'un Jubilé qu'il venait de publier. De son côté, le P. Général Aquaviva ordonna la séparation de la mission de Chine de la province du Japon et l'envoi d'un bon renfort de Jésuites distingués.

Enfin le P. Trigault publia, en le dédiant à Sa Sainteté, son ouvrage "*De Christiana Expeditione apud Sinas suscepta*", le premier écrit qui donnait à l'Europe sur la Chine des notions exactes et complètes, et qui eut un immense retentissement. (Dehaisnes, *op. cit.*, pp. 120 seq.). C'était le commentaire du P. Ricci traduit de l'italien, et enrichi des deux derniers chapitres qui racontent la mort et les funérailles de Ricci. (Tacchi Venturi, *Opere,* t. I, Proleg., p. XXXIV.)

Ayant terminé heureusement ces importantes affaires et assisté à la Congrégation générale qui élut le P. Vitelleschi, il prit le parti de visiter diverses parties de l'Europe, pour intéresser les peuples et les princes chrétiens aux nouvelles chrétientés. Cosme de Médicis lui fit don "d'une horloge incomparable en forme de satyre qui se pourmenoit sur la table et décochoit une flesche, quand la touche estoit sur l'heure". La Reine Mère de France, Marie de Médicis, lui envoya de riches tapis de Flandre. Il passa plusieurs semaines dans sa famille (février et mars 1617) à Douai,

sa patrie (1), et à Lille, puis se rendit à Bruxelles auprès de l'Infante Isabelle d'Espagne, visita les archevêques électeurs de Trèves et de Cologne, et arriva à Munich et à Augsbourg, où les Ducs de Bavière se dépouillèrent pour lui des peintures et des curiosités les plus précieuses de leurs collections, et s'engagèrent à fournir une rente annuelle de 500 florins. Vers la fin de 1617, il était à Lyon; il revint à Lisbonne en février 1618. Il y trouva les 22 missionnaires qu'il devait emmener : auparavant il avait obtenu du roi Philippe III les permissions nécessaires pour le départ des Jésuites espagnols, et l'argent nécessaire pour fonder 15 résidences. Parmi les voyageurs étaient les PP. Terrenz, Rho et Adam Schall. (Dehaisnes, *op. cit.*, pp. 126 seq.).

Au mois d'avril 1618, ils s'embarquèrent tous à Lisbonne, sur le navire «*Il buono Gesu*». Jusqu'à la zone torride, le voyage fut des plus agréables. Après les exercices journaliers de piété et de charité envers les malades, le lundi et le jeudi, le P. Quentin Cousin traitait des cas de conscience; le mardi et le vendredi, le P. Terrenz enseignait les mathématiques; le mercredi et le samedi, le P. Trigault enseignait les éléments de la langue chinoise. Tous les jours on s'occupait d'astronomie. Mais vers le commencement de juin, comme on était sur les côtes d'Afrique, une fièvre contagieuse se déclara à bord. Les épreuves se suivirent rapidement. Le P. Trigault perdit successivement le P. Cousin, son compatriote, le P. Jean Albéric, allemand, puis son parent le P. Hubert de St-Laurent, 8 juin 1618, ensuite le P. Jean de Sesles et le P. Paul Cavallina, italien (2). Presque tous les autres semblaient menacés du même sort.

Quand le P. Cavallina fut atteint, il déclara au P. Nicolas que sa dernière heure arriverait bientôt, et qu'il serait la dernière victime jusqu'à Goa. Et en effet, le 6e jour de sa maladie, il s'éteignit en psalmodiant les paroles de l'hymne : *Jesu dulcis memoria.* Ces morts répétées plongèrent le P. Trigault dans la plus profonde douleur et l'affectèrent si vivement qu'il tomba malade à son tour : il éprouva plus de 50 accès de fièvre, qui le conduisirent jusqu'aux portes du tombeau.

Après avoir doublé, le 25 juillet, le cap de Bonne Espérance, ils abordèrent à Goa le 4 octobre. Là, une nouvelle épreuve les attendait. Le P. Élie Trigault, frère du P. Nicolas, fut enlevé en quelques jours. Il avait écrit une relation de voyage : il la laissa

---

(1) À Douai. on fit le portrait du P. Trigault avec ses habits chinois : *R. P. Trigault, Duacensis, Soc. Jes. sacerdos, a Chinensi missione in Belgio reversus anno 1616, hoc in habitu a multis, an. 1617, Duaci visus.*

(2) Le P. Hubert de St-Laurent, né à Douai, 10 mars 1588, reçu licencié ès arts 1603, docteur 1605, entra dans la Compagnie en 1606. Le P. Cousin était né à Tournai le 26 juillet 1582; le P. Jean de Sesles ou Decelles, à Huy, le 20 juillet 1578. (*Précis historiques*, 1880, p. 196.)

incomplète. La dernière phrase même n'est pas achevée, et l'imprimeur a ajouté ces simples paroles: «Ce discours est resté imparfaict par la mort du dict frère Élie.» Élie ou Philippe Trigault était né en 1575 et entré au noviciat de Tournai en 1596. — Laissant aux Indes dix des compagnons qui lui restaient, dont les santés étaient trop faibles, et dont les études n'étaient pas encore terminées, le P. Nicolas partit avec les quatre autres, le 20 mai 1619, et débarqua à Macao le 22 juillet 1620. (Dehaisnes, *op. cit.*, pp. 142 seq.)

L'arrivée du P. Trigault, les présents des princes chrétiens, les livres donnés par le Souverain Pontife, la lettre du Cardinal Bellarmin au Docteur Paul et aux chrétiens, la bénédiction et la grâce du Jubilé accordées par le St-Siège, excitèrent dans les diverses chrétientés une joie difficile à contenir. Le ko-lao 閣老 répondit au Cardinal une lettre remplie des sentiments de foi les plus vifs et des pensées les plus élevées (1). Pour le P. Nicolas, il partit au commencement de 1621, avec le P. de Semedo, pour Nan-tch'ang 南昌, où il séjourna plusieurs mois, allant visiter les chrétiens de Kien-tch'ang 建昌 et de Chao-tcheou 韶州; mais comme la persécution n'était pas encore éteinte dans ces provinces, et que l'asile n'était pas sûr, il se retira en 1622 à Hang-tcheou fou 杭州府.

En 1623, il pénétra dans le Ho-nan 河南 et s'établit à la capitale, K'ai-fong fou 開封府. Durant trois ou quatre mois, il employa tous les moyens en son pouvoir pour y semer l'Evangile: les savants et les lettrés l'admiraient, quand il leur parlait de science et de géographie, mais ils ne voulaient pas l'entendre sur les questions religieuses. Il se tourna d'un autre côté : il donna du peu qu'il avait à ceux qui étaient pauvres et soigna les malades abandonnés. Tombé lui-même malade et contraint de se retirer, il laissa cette chrétienté en germe au P. de Figueiredo, 1624, et partit pour le Chan-si 山西.

Il y convertit deux mandarins de sang royal, dont l'un était le chef d'une branche qui comptait plus de 1.000 personnes, et dont l'autre était le premier magistrat de la cité ; leur conversion détermina celle de plusieurs autres personnes influentes. La chrétienté de Kiang-tcheou 絳州 étant en bonne voie, il la remit entre les mains du P. Vagnoni, pour se rendre à Si-ngan fou 西安府, au Chen-si 陝西. C'était encore une nouvelle station à fonder. Il y acheta une vaste et belle habitation et y commença une église. Les deux Docteurs Philippe Wang et Paul Tchang, fervents chrétiens et ses amis, l'aidèrent beaucoup dans cette entreprise. Il confia le soin de la poursuivre aux PP. de Semedo et Ad. Schall, 1625.

Malgré son zèle pour la conversion des âmes et l'habileté qu'il montrait dans l'établissement de ces nouvelles chrétientés et résidences, les supérieurs se résolurent à le rappeler à Hang-tcheou,

---

(1) La lettre du B[x] Bellarmin, et la réponse de Paul Siu, sont dans les *Lettres annuelles* de 1621, Paris, 1625, pp. 239 seq.

afin de lui donner plus de loisir et plus de facilité pour composer ses ouvrages. Les Chinois disaient que parmi les prêtres européens, nul ne s'exprimait plus facilement. Sa mémoire prodigieuse, ses études opiniâtres, que la maladie elle-même ne pouvait interrompre, ses traductions fréquentes d'ouvrages latins en chinois, et d'ouvrages chinois en latin, l'avaient mis à même de parler et d'écrire également bien la langue littéraire et la langue commune.

Et ce n'est pas seulement en composant des livres qu'il rendait d'immenses services à la religion, c'était aussi en les imprimant. Il fonda à Kiang-tcheou et à Si-ngan de vastes ateliers et des presses, d'où sortaient chaque année un grand nombre d'ouvrages imprimés en chinois et quelques-uns en latin. Il s'occupa de même à Hang-tcheou de tout ce qui était relatif à l'imprimerie, Que l'on joigne à cela ses courses comme procureur dans les provinces du Kiang-nan, du Kiang-si et du Koang-tong, ses prédications dans trois nouvelles provinces, ses instructions aux idolâtres, aux catéchumènes et aux fidèles, ses discussions avec les mandarins et les lettrés, malgré de longues maladies, qui le retenaient parfois cloué des mois entiers sur son lit, on n'aura encore qu'une faible idée de l'activité prodigieuse et de l'énergie déployées par le P. Trigault les six dernières années de sa vie. (Dehaisnes, *op. cit.*, pp. 167 seq.)

En 1628, il fit un voyage de quatre mois afin d'introduire en Chine le P. Visiteur Palmeiro, et assista avec lui aux conférences de Kia-ting 嘉 定, auxquelles il prit une part active, défendant les pratiques du P. Ricci contre le P. Longobardi. Mais bientôt, attaqué d'une fièvre ardente, il revint à Hang-tcheou, et le 14 nov. 1628, frappé d'une sorte d'avertissement d'en haut, il se confessa comme s'il eût été à sa dernière heure, monta à l'autel, célébra le St Sacrifice, et alla s'agenouiller pour faire son action de grâces, la tête penchée entre les mains. Étonné de ne pas le voir sortir à l'heure accoutumée, on va l'appeler, pas de réponse. Le P. Trigault avait rendu son âme à Dieu (1). La chrétienté de Hang-tcheou le regardait comme un de ses fondateurs : vivant, elle lui avait donné asile, mort, elle lui donna la sépulture. Son corps repose auprès de plusieurs de ses frères, au lieu appelé *Fang-tsing* 方 井. (Dehaisnes, *op. cit.*, pp. 210 seq. — Tacchi Venturi, *Opere*, Prolegomena, p. XXXIV, note.)

Le P. Trigault a composé :

1. 推 曆 年 瞻 禮 法 *Tch'oei li-nien tchan-li fa*, Du comput ecclésiastique, 1 vol., Si-ngan fou, 1625. Il est de règle en Chine que le calendrier annonce les jours fastes et néfastes, les

---

(1) D'après le P. Jos Zi 徐, s. j. (ci-dessus, p. 82, note 1), le P. Nic. Trigault serait mort en 1629 (Tch'ong-tcheng 2e année, 己 巳). Cette même date de 1629 est indiquée dans les *Notes* (M. S., sans références) du P. Heckmann, c. m. († Hang-tcheou 1893). Le Japonais 稻葉君山, dans son *Histoire des Ts'ing* (清 朝 全 史, Ch'ai, 1915, vol. I, p. 179), donne la date, évidemment fausse, du 14 fév. 1628.

diverses saisons, le cours du soleil et de la lune, les différents rites qui doivent être accomplis au jour et à l'heure fixés. Il fallait donc, pour les chrétiens indigènes, un calendrier des fêtes et des jeûnes de l'Église, qui concordât à la fois avec la division de l'année en Europe et en Chine, avec le système astronomique du monde chrétien, et les erreurs astrologiques des disciples de Confucius. Le P. Ricci et plusieurs autres après lui avaient entrepris ce travail. Le P. Trigault y mit la dernière main, et le publia en chinois, puis en latin, et même, on ne sait pour quel motif, en syriaque. Les chrétiens accueillirent avec une grande satisfaction ce livre, qui devint pour eux d'un usage journalier.

2. 西儒耳目資 *Si jou eul mou tse*, Vocabulaire disposé par tons suivant l'ordre des mots européens, mot à mot: «aide yeux et oreilles pour les Européens», 3 vol., Hang-tcheou, 1626. C'est sans doute l'ouvrage dont Bayer (*Mus. sin.*, t. I, *Grammatica*, p. 11) disait: «*De pronunciatione sinicæ linguæ secundum accentus Nicol. Trigault tres libros edidit.*» Cet ouvrage, dit Landresse, n'est pas moins remarquable par la singularité de son exécution typographique que par la manière souvent ingénieuse, dont les caractères chinois ont été ramenés à l'ordre des éléments de notre langue. «Il avait fallu pour cela, ajoute l'abbé Dehaisnes (p. 198), et l'immense érudition qu'exige toujours le premier dictionnaire, et un esprit assez ingénieux et assez inventif, pour trouver des rapports entre des langues essentiellement différentes, et enfin un immense travail matériel, puisque l'auteur dut exécuter lui-même, ou faire exécuter sous ses yeux, toutes les planches, tous les caractères nouveaux qui servirent à l'impression.»

L'apparition de cet ouvrage produisit parmi les lettrés un effet qui ressembla à de la stupeur: ils ne pouvaient revenir de leur étonnement en voyant un étranger corriger les défauts de leur langue, et ajouter des richesses aux trésors que leur avait légués la sagesse des temps précédents. Un ancien président du tribunal suprême voulut l'éditer à ses frais, et composa une introduction où il faisait le plus grand éloge du P. Trigault. L'auteur, en 1627, en préparait une seconde édition. Le *Si jou eul mou tse* est cité plusieurs fois dans le dictionnaire *Tse wei pou* 字彙部, imprimé au commencement de la dynastie des *Ts'ing* 清.

3. 況義 *Hoang i*, Fables choisies d'Ésope, traduites en chinois, 1 vol., Si-ngan fou, 1625. Cette traduction fut faite pour les jeunes gens que l'on se proposait de former aux études européennes. Elle a été retouchée, augmentée et réimprimée à Hong-kong par les Anglais, in-4°, 1840, sous le titre: 意拾喻言 *I-che yu ien*, Fables d'Ésope.

4. *De Christiana Expeditione apud Sinas suscepta a Soc. Jesu ex P. M. Ricci commentariis libri V*, in-4°, Augustæ Vindelicorum, apud Mangium, 1605. Cet ouvrage eut successivement plusieurs éditions et a été traduit en français, en allemand, en espagnol et en

italien (cf. Sommervogel). Et le neveu du célèbre missionnaire pouvait dire: «Toute l'Europe l'admira et le reçut avec grandissime contentement.» Et ce n'est pas à l'attrait de la curiosité, ni à la vogue du moment, qu'il faut attribuer le succès de ce livre: les auteurs des siècles suivants lui ont emprunté des passages avec des citations, et encore aujourd'hui on est étonné, en le lisant, d'y trouver des récits neufs et intéressants. Outre qu'il offre ce qu'il y a de plus complet sur l'introduction du christianisme en Chine dans les temps modernes, il a encore cet avantage unique d'avoir été écrit avant l'invasion et les victoires des Tartares, et par conséquent de représenter la Chine telle qu'elle était sous la dynastie des *Ming*. Pour être juste, il faut reconnaître avec l'auteur qu'il a tiré tous les détails des notes manuscrites laissées en italien par le fondateur de la Mission. (Ci-dessus, pp. 41 (n° 23) et 113. — Tacchi Venturi, *Opere*, Prolegomena, p. XXXIV.)

5. Copie de la *Lettre du R. P. Trigault* contenant l'accroissement de la foi catholique aux Indes, Chine et lieux voisins... escripte *au P. François Fleuron*, provincial de la même Compagnie en la province des Païs-Bas, datée de Goa, la veille de Noël 1607», in-12, Anvers, Vervliet, 1609. Elle est fort intéressante et se trouve dans sa *Vie* par l'abbé Dehaisnes.

6. *Vita Gasparis Barzæ, Belgæ, e Soc. Jes...* in-8°, Antverpiæ, Trognesy, 1610.—Vie du P. Gaspard Barzée, zélandais, de la C^ie^ de Jésus... ou les triomphes de la Croix sur les infidèles Turgs, Sarrazins, gentils, schismatiques, hérétiques, Juifs, athées etc., traduict du latin du R. P. Nic. Trigault, in-8°, Douai, Wardavoir, 1615. (Cf. ci-dessus, p. 112.)

7. *Litteræ Soc. Jes. e regno Sinarum 1610 et 1611*, in-8°, Augsbourg, 1615. C'est un exposé étendu de la situation de toutes les chrétientés nouvelles, qui renferme beaucoup de détails curieux sur la vie des missionnaires et les mœurs de l'empire chinois au commencement du XVII^e^ siècle. Elles sont datées de Chao-tcheou, nov. 1611, et Nan-king, août 1612; adressées au R. P. C. Aquaviva.

8. *Rei Christianæ apud Japonios commentarius*, ex litteris annuis Soc. annorum 1609-1612 inclusive collectus, in-8°, Augsbourg, 1615.

9. *Lettre du P. Nic. Trigault*, de Goa, 29 déc. 1618, donnant des détails sur la navigation d'Europe aux Indes, et sur l'état de la religion en Chine et au Japon: en latin, in-8°, Cologne, 1620; et en français dans l'*Histoire du massacre de plusieurs religieux* (pp. 58-69), in-8°, Valenciennes, 1620, avec deux extraits de lettres du P. Nicolas à l'un de ses frères, le P. Élie.

10. *De Christianis apud Japonios triumphis*, sive de gravissima persecutione exorta anno 1612 usque ad an. 1620 libri V, in-4°, Munich, 1623. Après une étude assez étendue sur le Japon, l'auteur expose d'une manière complète l'état du christianisme dans cette contrée pendant les premières années du XVII^e^ siècle. Le P.

Trigault l'a dédié à la famille ducale de Bavière, qui s'était montrée si bonne pour lui et la nouvelle chrétienté (1). La dédicace est datée de Lisbonne, avril 1618.

11. *Rerum memorabilium in regno Sinæ gestarum litteræ annuæ Soc. Jes. an. 1620*, in-8°, Anvers, Verdussen, 1623. Elles sont datées de Nankin, 21 août 1621, et adressées au R. P. Vitelleschi. Après une étude assez longue sur la situation politique de la Chine et sur la guerre des Tartares, ces lettres donnent une idée des travaux opérés par les missionnaires dans chacune des résidences.

12. *Litteræ ex regno Sinarum anni 1621*, datées de Hang-tcheou, 15 août 1622. Dans le recueil suivant: *De novis christianæ religionis progressibus in Japonia 1622, in regno Sinarum 1621, 1622* (in-4°, Munster, 1627), les *Annuæ* de 1622 sont du P. de Semedo. — En français: *Histoire de ce qui s'est passé aux royaumes du Japon et de la Chine,* in-8°, Paris, Cramoisy, 1627.

13. *Lettres inédites* du P. Trigault au grand duc de Toscane, Rome, 7 mars 1615, 4 juin 1616 et 2 janvier 1617; à Cosme II de Médicis, Goa 27 déc. 1618; aux Princes de Bavière, de Kiang-tcheou, 20 oct. 1624; au P. Florent de Montmorency, de Hang-tcheou, 13 sept. 1627: sur l'état de la Chine et ses occupations, abrégé de son voyage de Chine en Europe: dans l'Appendice à la *Vie* par l'abbé Dehaisnes.

14. *Annales Regni Sinensis*, 4 tom. in-fol. Le P. Trigault, comme il le dit, avait lu, étudié et dépouillé une *Histoire de la Chine* en 120 volumes. Dès 1624, il avait retracé «tous les faits qui se rattachent à cet Empire, depuis les origines jusqu'en 560 av. J.-C.». En 1626, il était arrivé à l'ère chrétienne, en 1627 jusqu'en 200 après J.-C. Le tome I, in-fol. aussi compact qu'un volume des *Annales* de Baronius, était imprimé; les trois autres ne devaient pas tarder à être mis sous presse. «Le premier procureur, écrivait-il, qui partira pour l'Inde, emportera avec lui tout ce que j'aurai composé.» Le tome I a dû arriver en Europe en 1628. Qu'est devenu ce grand ouvrage? A-t-il péri dans les flots, dans quelque révolution? Est-il perdu au fond de quelque bibliothèque? Personne ne le sait.

15. *Pentabiblion Sinense*, 1 vol., 1626. De même que le P. Ricci, dans son *Tetrabiblion* manuscrit, avait traduit et commenté en latin les *4 Livres* pour l'usage des missionnaires (2), de même le P. Trigault traduisit et enrichit de nombreux commentaires les *5 King* 經, pour la même raison. Nous ignorons ce qu'est devenue cette traduction, et même si jamais elle est parvenue en Europe. Le P. vice-provincial l'avait aussi chargé de publier le *Tetrabiblion* en le corrigeant de quelques taches qui le déparaient.

16. Il avait entrepris la continuation, ou plutôt la refonte de l'*Expédition chrétienne.* «Le premier livre doit devenir tout un volume, et on ajoutera aux autres tout ce qui s'est passé depuis la mort du P. Ricci»; mais la mort est venue interrompre ce travail.

---

(1) Ci-dessus, p. 114. — (2) Ci-dessus, p. 41, nº 24.

17. Les ouvrages intitulés: *De regno Chinæ* (in-8°, Amsterdam, Elzevier, 1633) et: *Regni Sinensis descriptio* (Lyon, 1632), sont de purs extraits du *De Christ. Exped.* (Sommervogel, *Biblioth.*, t. VIII, col. 239.)

18. *Mémoire au Pape Paul V* (langue chinoise dans la liturgie, clergé indigène), M. S.

19. *Memorial al Rey nuestro Senor* (prop. de la foi), M. S. in-fol. de 9 feuilles.

20. 宗徒禱文 *Tsong-t'ou tao-wen*, Litanies des Apôtres. Cité par le P. Jos. Zi 徐, s. j., dans 明末清初灌輸西學之偉人 (T'ou-sè-wè, *Catalogus* 1917, supplément, n° 806-5), p. 23, d'après l'ouvrage japonais 清朝全史 (traduit en chinois par 但燾, originaire de 蒲圻), Ch'hai, 1915, vol. I, p. 176.

33.

LE FR. PASCAL MENDEZ.

邱永良厚 *K'IEOU YONG LIANG-HEOU*

N. 1584. — E. 1610. — A. 1610. — Coadj. temp.

2 déc. 1624. — M. 26 juil. 1640, Pékin.

Bartoli, *Cina*, pp. 1100, 1143. — Patrignani, *Menol.*, 26 août. — Semedo, *Histoire*, p. 327. — *Relation* de 1622, dans *Histoire de ce qui s'est passé*, p. 205.—Inscript. tumulaire.

Le Fr. Pascal était né à Macao de parents chinois vieux chrétiens, et avait été élevé par eux dans la foi et la piété. Il servit la Mission pendant 10 ans comme catéchiste, avant d'être admis au nombre des Frères coadjuteurs. « Il est difficile de décider, dit le P. Bartoli, p. 1143, en quoi il se rendit le plus recommandable, ou par l'exercice de toutes les vertus d'un religieux consommé, ou par le zèle infatigable, qui le dévorait, de répandre partout l'Évangile.» Il demeura quelques années à Nan-hiong 南雄州, pour la consolation des chrétiens.

Il résida surtout à Pékin. Dès 1621, il était dans cette ville avec le P. Sambiaso, et «paraissoit en public parce qu'il est natif de la Chine. Malgré les troubles de cette année, eu égard à l'incommodité des temps, nous avons beaucoup recueilly: trente et un se sont convertis, et entre iceux quelques personnes aagées, lettrées et nommément un mandarin.» Un pauvre jeune homme avait perdu

tous ses biens, et même la santé du corps, par sa mauvaise conduite, et s'était couché sur un fumier pour apitoyer les passants. Le Fr. Mendez, le voyant en si misérable état, l'avisa que n'ayant plus rien à espérer sur la terre, il ne perdît pas le Paradis que Dieu lui offrait. Il fut touché, se convertit, et étant baptisé par le Frère, il mourut peu après. (Relat. de 1622, dans *Histoire de ce qui s'est passé.*)

Le Fr. Mendez devint bientôt le compagnon assidu du P. Longobardi. Bien peu de personnes reçurent le baptême dans cette grande métropole, pendant les 20 dernières années de sa vie, auxquelles le Frère n'eût pas appris ce qu'elles devaient croire, ce qu'elles devaient pratiquer pour vivre chrétiennement. Citons en particulier l'eunuque P'an 潘, que le P. Schall baptisa sous le nom d'Achillée, et qui montra toujours une fidélité et un dévouement bien rares, non seulement à sa foi, mais encore à ses souverains dans le temps de l'exil.

Mendez parlait sa langue avec une si rare élégance et avec tant de grâce, que les lettrés les plus savants l'écoutaient avec un merveilleux plaisir sans se lasser de l'entendre. Le Docteur Yé 葉 (2), qui fut premier ko-lao 閣老 de l'empire, aimait à s'entretenir souvent avec lui.

Aussi sa mort, arrivée le 26 juillet 1640 à Pékin, excita-t-elle les regrets de tous. Son enterrement fut un triomphe pour la croix, car les nombreux mandarins qui assistaient à ses obsèques, s'inclinaient devant le signe du salut, en disant: «En vérité nos cérémonies les plus pompeuses et les plus solennelles n'ont pas le tiers de la majesté de celles des chrétiens, et n'excitent pas comme celle-ci la piété, la dévotion et la modestie.» (Bartoli, *Cina*, p. 1144.)

34.

LE FR. JEAN FERNANDEZ.

鍾鳴禮若翰 *TCHONG MING-LI JO-HAN*

N. 1581. — E. 1610. — A. 1610. — M. après 1620.

Bartoli, *Cina*, p. 653. — Cordara, *Historia*, t. I, p. 129. — *Litt. ann.* de 1618, p. 212. — Semedo, *Histoire*, pp. 316 seq.

Jean Fernandez était le frère cadet de Sébastien Fernandez (1), et naquit comme lui à Sin-hoei hien 新會縣, dans le Koang-tong; il se convertit en même temps que son père et son frère à Macao,

(1) V. ci-dessus, notice nº 13, pp. 47, 48. — (2) Ci-dessous, p. 125.

et entra au service des premiers Pères de la Mission, sans plus les quitter ni le jour ni la nuit, rapporte son interrogatoire. Pendant que son frère accompagnait le P. Ricci et le P. de Pantoja à Pékin, Jean Fernandez demeura dans le Kiang-si, à Nan-tch'ang, puis en 1604, il rejoignit le P. Vagnoni à Nankin. C'est là qu'il fut reçu dans la Compagnie. Ce fut lui, et non son frère Sébastien, qui fut envoyé par le P. Ricci au secours du Fr. Benoît de Goëz et l'assista à ses derniers moments (1). A la mort du P. Ricci, les deux frères allèrent à Pékin pour disposer les funérailles, puis revinrent à Nankin. Ils recevaient et instruisaient les catéchumènes, et les présentaient ensuite au baptême.

Quelque temps avant la persécution, Ming-li s'était rendu à Hang-tcheou pour des communications à faire de vive voix au P. Cattaneo ; il y apprit l'arrestation des PP. Vagnoni et de Semedo, et celle de son frère. Il revint aussitôt à Nankin, où il trouva un courrier apportant des lettres apologétiques d'un grand mandarin de la capitale : il songea à les faire imprimer et à les distribuer aux membres du *Li-pou* 禮 部, espérant faire élargir les détenus. Mais il se trompa : l'impression était à peine achevée, qu'il fut lui-même arrêté. «Jusqu'ici, dit-il aux soldats qui le firent prisonnier, j'ai reçu de Dieu de grands bienfaits, sans pouvoir rien faire pour lui en témoigner ma reconnaissance : en ce jour, je suis heureux d'être pris, et je n'ai aucune crainte» (2).

Le Fr. Jean fut donc jeté en prison, deux fois battu si cruellement que son corps n'était qu'une plaie, et soumis à la torture des mains : il comparut enfin devant le mandarin Chen K'io 沈 潅, qui espérait en avoir facilement raison. Mais le courageux Frère répondit avec tant d'à-propos, que le barbare gouverneur, furieux d'être réduit au silence, le fit frapper encore plus rudement que les deux premières fois. Reconduit dans la prison et n'ayant pour lit que la terre nue, il passa un mois sans presque prendre de nourriture, sans goûter un instant de sommeil, mais, au milieu de ces excessives douleurs, l'âme tranquille, le cœur tout en Dieu, n'ayant qu'un désir, celui de donner pour sa foi tout ce qui lui restait de vie. Cette patience héroïque fit tant d'impression sur un jeune païen, qu'il se convertit et fut baptisé par le P. Vagnoni. (Bartoli, *Cina*, pp. 653 seq.)

Guéri contre toute espérance, il fut condamné à servir trois ans comme esclave, en remorquant les barques, dans un bourg près de Nankin. Les aumônes des fidèles lui rendirent la liberté ; toute-

---

(1) Le texte du P. Ricci est formel (*Opere*, t. I, pp. 551 seq. et p. 552, note du P. Tacchi Venturi). M. P. Pelliot a justement fait remarquer l'erreur du P. Pfister à ce sujet, *supra*, pp. 30 et 100 (Recension de l'ouvrage du P. Wessels, *T'oung-pao*, t. XXIV (1926), p. 393.

(2) Ces détails sont extraits de l'ouvrage intitulé *P'ouo-sié-tsi* 破 邪 集, dont nous avons parlé à l'article du P. Vagnoni, ci-dessus, p. 87, n. 2. La traduction est du P. Boulais.

fois il demeura estropié pour le reste de ses jours. Un si beau commencement promettait une fin plus belle encore ; mais, hélas ! telle est l'infirmité humaine : le pauvre Frère, bien que confesseur de la foi, fut, nous ignorons pour quelles raisons, renvoyé de la Compagnie en 1621 : c'est du moins ce que laisse croire l'épithète : «*dimissus*» accolée à son nom dans le catalogue de 1621.

35.

LE FR. FRANÇOIS DE LAGEA.

N. 1585. — E. 1610. — A. 1610, — Coadj. temp. 12 avril 1626. — M. après 1644.

Ce Frère, originaire de Macao, était peintre, catéchiste, et avait soin des choses temporelles. Il parlait facilement sa langue. Après son noviciat, il accompagna le P. Cattaneo à Hang-tcheou 杭 州 府, 1612, puis le P. da Silva à Tch'ou-tcheou 處 州 府, 1613, où ils eurent 70 baptêmes d'idolâtres, et à Nankin, 1614. Nous le retrouvons en 1630, avec le P. Vagnoni, à Kiang tcheou 絳 州, au Chan-si, et en 1634 au Kiang-si, à Kien-tch'ang 建 昌 府, avec le P. Ferreira. Il vivait encore en 1645. Nous n'avons pu trouver aucune autre particularité sur la vie de ce Frère.

36.

LE FR. DOMINIQUE MENDEZ.

N. 1581. — E. 1610. — A. 1610. — M. après 1631.

Bartoli, *Cina*, pp. 572, 987, 1121.—Cardim, *Relation*, p. 121. — Jouvancy, *Historia*, p. 557. — Marini, *Delle missione*, p. 435. — Semedo, *Histoire*, p. 257.

Le Fr. Dominique naquit au Tché-kiang 浙 江 en 1581, et fut reçu dans la Compagnie en 1610. Pendant qu'il était encore novice à Chao-tcheou 韶 州, il fut jeté en prison, où il resta huit mois, n'ayant que le sol pour reposer son corps, pour nourriture que juste

assez de riz afin de ne pas mourir de faim, et rien pour panser les plaies qu'une rude bastonnade lui avait faites. Durant ce temps, il méditait nuit et jour la passion de N.-S., et comme il était d'un caractère très ardent, il s'étudiait à pratiquer la douceur. «J'aimerais mieux mourir, écrivait-il à son supérieur, que de violer une seule de mes règles.» Une autre fois, à Canton, où il était allé pour affaire, «on l'arrêta, croyant qu'il fût prêtre, et nonobstant qu'on ne put le prouver, on le mit en prison, d'où il ne sortit qu'après force coups de bâton» (Semedo, loc. cit.). La suite répondit à de si bons commencements : il fut le catéchiste et le compagnon de plusieurs Pères en diverses provinces, et envoyé même en Cochinchine en 1621-1626.

Comme il était à la fois très habile dans sa langue maternelle et dans l'exposition de la doctrine chrétienne, il rendait aux nouveau-venus des services éminents, et convertissait un grand nombre d'idolâtres. Cette considération, non moins que sa vertu éprouvée, le firent choisir, en 1632, pour compagnon du P. Pierre Marquez, lorsque celui-ci introduisit la foi dans l'île de Hai-nan 海南. Il instruisit toute la famille du mandarin Paul Wang, qui fut baptisée peu après, et répandit si bien la bonne semence qu'en 1635 il y avait déjà 4 chrétientés dans cette île. (Marini, loc. cit. — Cardim, loc. cit. — Bartoli, *op. cit.*, pp. 1121 seq.) Le P. Marquez, que son âge avancé empêchait d'apprendre la langue, ayant été rappelé à Macao, fut remplacé par le P. Benoît de Mattos. Combien de temps le Fr. Mendez demeura-t-il encore avec celui-ci dans l'île de Hai-nan? où et quand mourut-il? Nous n'avons pu le découvrir.

37.

LE FR. JACQUES NÉVA

E. 1610. — A. 1610.

D'origine chinoise, mais né au Japon, il entra de bonne heure au service des Pères de la Mission de Chine. Il avait assez bien appris, dit le P. Trigault (*Expéd.*, p. 800. — Ricci, *Opere*, t. I, pp. 440 seq.) l'art de la peinture, parmi les Nôtres au séminaire du Japon, et le P. Visiteur Valignani l'avait dès lors destiné à la Chine : il accompagna en effet le P. Emm. Diaz (senior) dans la première visite que celui-ci fit des résidences en 1604 (1). Et après qu'il eut donné pendant quelques années des preuves de sa bonté et de son zèle, il

(1) Ci-dessus, p. 75.

fut reçu dans la Compagnie, en 1610. Le P. Longobardi, supérieur, rendit ce témoignage aux Frères coadjuteurs, en écrivant en 1612 au P. Aquaviva, qu'ils donnaient tous des preuves de toutes les vertus, en temps de paix et en temps de guerre ; qu'ils observaient exactement les règles dans les maisons, et qu'ils supportaient avec grand courage les persécutions, (Bartoli, *Cina*, p. 574). A cette époque, on ne les recevait qu'après 8 à 10 ans d'épreuves passées sous la conduite des missionnaires qu'ils accompagnaient. Le Fr. Néva habita quelque temps Pékin: tous les autres détails font défaut sur la vie de ce Frère.

En 1611, plusieurs religieux de la Compagnie furent massacrés sur les côtes du Fou-kien par des pirates chinois. Le P. Ruiz Barreto, leur chef, était revenu du Japon à Macao pour chercher des renforts, et s'était embarqué avec ses nouveaux compagnons pour retourner dans sa Mission. Une tempête poussa le navire qui les portait dans la rivière de «Tchin-tcheou» (Ts'iuen-tcheou fou 泉州府?), où il fut pris par une flotte de corsaires ; tous les passagers furent mis à mort. Outre le P. Barreto, il y avait quatre Pères: Diego Gonzalès, Antoine Abreu, Simon Antunez et Jean Alberto, et deux frères coadjuteurs: Emmanuel Pinto et Antoine Costa. (L. Pagès, *La religion chrétienne au Japon*, p. 195.)

Un vieux manuscrit cite comme entré en Chine cette année 1611, un Fr. japonais, Louis Rozitto, sur lequel je n'ai rien trouvé.

Nous ne devons pas non plus passer sous silence le B. Fr. Vincent Caun ou Calioye, qui vint en Chine en 1612. Né en Corée de parents nobles en 1578, il fut pris par les Japonais en 1590, et baptisé l'année suivante. Il resta quatre ans au séminaire d'Arima. Renvoyé dans son pays avec le P. Zola, et ne pouvant y pénétrer, ils essayèrent de s'y rendre par la Chine. Ce fut inutilement. Ils demeurèrent dans l'empire chinois sept années, dont quatre à Pékin, mais leurs prédications eurent peu de succès. Sur l'ordre du Père Provincial, ils retournèrent au Japon. Le tyran Cambacondano, à cause de la connaissance que le Fr. Caun avait acquise de la langue chinoise, le choisit comme interprète, et voulut le faire apostasier. Sur son refus généreux et constant, après d'horribles tortures, il le fit brûler vif à Nagazaki, le 20 juin 1626. Il a été déclaré Bienheureux par Pie IX le 7 juillet 1864. (Boero, *Menol.* 20 juin.—Cardim, fascic. 131. — Franco, *Ann. glor.*, p. 346. — de Guilhermy, *Ménol. Portug.*, t. I, p. 551. — Pagès, *La religion*, p. 612).

39

LE P. JULES ALENI.

艾 儒 略 思 及 *NGAI JOU-LIO SE-KI.*

N. 1582. — E. 1600. — A. 1613. — P. 21 avril 1624 (1). — M. 3 août 1649, Yen-p'ing.

Alegambe-Sotwel, *Bibliotheca*, p. 529. — Bartoli, *Cina*, p. 724, 805, 963, 1066, 1112. — Cordara, *Hist.*, t. I, pp. 274, 456, 613; t. III, pp. 415, 669. — Couplet, *Catal.*, 23. — Dehaisnes, *Vie du P. Trigault*, p. 104. — *Relation de 1621*, dans *Histoire de ce qui s'est passé*, pp. 194 seq. — Patrignani, *Menol.*, 3 août. — Semedo, *Histoire*, p. 337.

Le P. Aleni était né à Brescia et entré dans la province de Venise. Après avoir terminé sa philosophie, et enseigné deux années les belles-lettres, il obtint, avant d'être ordonné prêtre, de partir pour les missions de l'Extrême-Orient, 1609. Arrivé à Macao, 1610, il essaya de pénétrer dans l'intérieur du pays, en 1611, avec le P. de Spira, mais trahis par le pilote auquel ils s'étaient confiés, et arrêtés à quelques journées de Canton, ils furent forcés de payer 140 écus d'or comme rançon, et de revenir à Macao, y attendre des circonstances plus favorables. Le P. Aleni y enseigna les mathématiques pendant deux ans. Il exerça aussi la charge de maître des novices pendant trois ans, mais je n'ai pu trouver à quelle époque, ni en quel endroit.

En 1613, il put entrer enfin dans l'empire du Milieu, et fut d'abord envoyé à Pékin : peu après il accompagna Siu Koang-k'i 徐 光 啟 à Chang-hai, et reçut l'ordre de se rendre de là à Yang-tcheou 揚 州, pour y expliquer les sciences européennes à un grand mandarin de cette ville. Il amena tout doucement ce seigneur à reconnaître la supériorité des docteurs étrangers, la vanité de ses fausses croyances, et après quatre mois d'un travail assidu, il réussit à le convertir, et lui donna avec le baptême le nom de Pierre. Dans ce même temps, 1615-16, il amena à la foi plusieurs autres de ses auditeurs, et ce fut le premier fondement de cette chrétienté. (Bartoli, *op. cit.*, pp. 727 seq.)

Lorsque le Docteur Pierre retourna au Chen-si 陝 西, où il avait une charge considérable, il voulut être accompagné du P. Aleni. Pendant son séjour dans cette province, le Père obtint de lui qu'il

(1) Catalogue de 1626. Celui de 1648 indique le 22 avril, et un troisième, le 12 mars. Le P. Sica adopte cette dernière date.

fît cultiver des vignes, afin d'avoir le vin nécessaire pour dire la Ste Messe ; car dans ces provinces reculées, il faisait souvent défaut, et il était fort difficile, et dispendieux, d'envoyer de Macao celui qui venait du Portugal. L'essai réussit complètement, à la grande satisfaction de tous, et surtout des missionnaires. (Bartoli, *op. cit.*, p. 731. — Trigault, *Relation de la Chine, 1621*, pp. 306 seq.)

Un peu plus tard, le Docteur fut nommé vice-roi au Fou-kien ; alors le Père se rendit au Chan-si 山 西, où il baptisa toute la famille des deux frères Étienne et Thomas Han (Trigault, *Relation de 1621*, pp. 334 seq.). Il n'y demeura pas longtemps, car vers 1620 il prépara à la mort la mère du Dr Léon de Hang-tcheou (Tché-kiang), et y convertit plusieurs infidèles dans les environs de la capitale (Trigault, *Relation de 1621*, pp. 270 seq.). Les néophytes d'une de ces nouvelles chrétientés le prièrent en 1621 de venir baptiser leurs femmes et leurs filles ; il les trouva «si bien endoctrinées» qu'après y avoir ajouté quelques dernières instructions, il leur conféra le sacrement de régénération. (Trigault, *Relation de 1621*, p. 315.)

Il y avait alors à Hang-tcheou, outre les Docteurs Léon et Michel, un autre Docteur, nommé Martin, fervent chrétien, que le P. Aleni allait voir assez souvent. «Je ne peux m'excuser, dit le P. Trigault, de rapporter une belle particularité de ce grand personnage. Il estoit allé à la rencontre d'un sien collègue, qui arrivoit... et rencontra sur le chemin un homme tout nud, lequel pour se mieux déffendre du froid, et pour couvrir sa honte, s'estoit mis comme en une boulle. Martin demanda qui ce pouvoit estre, et ayant appris que c'estoit un pauvre capitaine dévalisé, que des voleurs avoient mis ainsi à nud, il lui vint en mémoire ce bel acte de vertu qu'on raconte de St Martin. Partant, il descendit de la chaise dans laquelle on le portait, et se dévestant d'un saye fourré qu'il avoit sous la robbe, il le donna à ce pauvre honteux ; ce que les soldats de sa garde admirèrent si fort, qu'ils sembloient en avoir perdu la parole. Aussi toutes et quantes fois qu'il sort de la maison, il distribue de grandes aumosnes aux pauvres.—Nous pouvons dire que, cette année, l'Église d'Hanceu s'est surmontée soy-mesme, tant en ferveur qu'en nombre, y estant poussée par l'industrie et la vertu du P. Jules Aleni, lequel sçachant bien la langue, et ne s'espargnant jamais au travail, correspond généreusement à la vocation de Dieu.» (*Relation de 1621*, dans *Histoire de ce qui s'est passé aux royaumes...*, p. 85.)

Appelé à Tch'ang-chou 常 熟 en 1623, par Matthieu K'iu, fils de K'iu T'ai-sou 瞿 太 素, qui avait hérité du zèle de son père, il y fonda une nouvelle chrétienté, qui se développa par les soins du Dr Thomas, cousin de Matthieu, originaire de cette ville, et que le P. Aleni y avait baptisé. En quelques semaines, cette chrétienté compta plus de 220 néophytes, parmi lesquels l'oncle du Docteur, qui devint un de ses plus fermes soutiens. Après son baptême, Thomas avait fait afficher à la porte de sa maison qu'on n'y recevait ni bonze, ni aucun

ministre des idoles, et remplacer la statue du faux dieu par le Saint Nom de Jésus. (Bartoli, *op. cit.*, p. 772).

En 1624, le ko-lao 閣老 Yé 葉 (1), un des premiers de l'empire et surnommé la colonne du royaume, quittait les affaires pour se retirer dans sa province natale du Fou-kien. Il n'était pas chrétien, mais toujours il avait défendu les missionnaires et montré à leur égard une grande bienveillance : dans la persécution de Nankin 1616, il les avait soutenus de toute son influence. Lorsqu'il passa par Hang-tcheou, le P. Aleni alla lui faire ses compliments : le ko-lao fut si charmé de sa conversation qu'il l'invita à le suivre, invitation qui fut acceptée sur-le-champ avec reconnaissance.

Depuis longtemps déjà, on désirait introduire la foi dans le Fou-kien, mais les mœurs sauvages et débordées des habitants, les chemins pénibles et les montagnes à traverser, la difficulté de la langue parlée, et par dessus tout le petit nombre des ouvriers, y avaient mis un obstacle presque insurmontable. L'honneur d'être le premier apôtre jésuite de cette belle province était réservé au P. Aleni, qui arriva dans la capitale, Fou-tcheou fou 福州府, vers le milieu de 1625.

Il y avait alors dans cette ville un lettré fameux, qui passait pour le plus habile de toute la Chine, et qui était honoré de tous les magistrats. Cet homme s'était converti deux ans auparavant, à Hang-tcheou, et se nommait Melchior Tcheou. Il brûlait du désir de répandre la foi.

Il mit donc le P. Aleni en relation avec tout ce qu'il y avait de plus savant et de plus élevé en dignité à Fou-tcheou, disant hautement qu'il lui était bien supérieur en science et en doctrine, et comme d'autre part, on commençait à s'apercevoir de l'estime que le ko-lao Yé professait pour le missionnaire, le P. Aleni se vit bientôt à même de prêcher l'Evangile. La première fois, ce fut devant un grand concours de lettrés, et le Père prouva avec de si bonnes raisons les vérités qu'il annonçait, que plusieurs se déclarèrent convaincus; 25 furent baptisés, parmi lesquels il y avait des bacheliers, et un fameux idolâtre qui était venu exprès pour le combattre. (Bartoli, *op. cit.*, pp. 805 seq.)

Il demeura d'abord 4 mois à Fou-tcheou voyant tous les mandarins de la ville pour se les rendre favorables, puis il employa 8 autres mois à visiter tous ceux de la province, restant chez eux 3 à 4 jours. Plus de 50 d'entre eux déclarèrent publiquement, par des témoignages écrits, approuver la religion prêchée par le Père. En même temps, il répandait la bonne semence et laissait des catéchumènes en divers endroits. Cette méthode continuée plusieurs années de suite produisit des fruits. En 1634, à Ts'iuen-tcheou 泉州 et à Hing-hoa 興化, il avait 257 baptêmes d'adultes. (Faria y Souza, *Supplément de Semedo.*)

---

(1) Ci-dessus, p. 121.

Une circonstance extraordinaire vint augmenter le nombre des conversions. En 1638, dans les environs de Ts'iuen-tcheou 泉州, en fouillant profondément la terre, des idolâtres découvrirent plusieurs pierres antiques sur lesquelles était sculptée en relief une croix très bien formée (1) (Cordara, *Historia,* p. 415). Les Chinois, qui sont très avides des antiquités, accouraient en foule pour les voir, et plusieurs qui n'étaient venus que par curiosité, enflammés du désir de pénétrer ce mystère, se faisaient instruire et devenaient chrétiens. Mais ce qu'il y eut de plus admirable, c'est le changement produit dans les mœurs de ces nouveaux convertis, et la ferveur de leur vie. Quelques-uns étaient si animés contre eux-mêmes, ou si touchés des souffrances de N.-S. J.-C., qu'ils prenaient de longues et sanglantes disciplines, portaient des chaînes de fer, et qu'on était obligé de modérer leur ardeur. Par ce moyen une jeune femme de 20 ans convertit son mari, et toute une nombreuse famille où elle était quelquefois invitée. On faisait à Fou-tcheou des processions solennelles, on y portait publiquement la Sainte Image du Sauveur, au milieu d'une foule innombrable de peuple, avec des lumières, des chœurs de musique et des cassolettes odorantes. C'est ainsi que la foi s'implantait dans cette province, grâce au zèle et à l'autorité du P. Aleni. (Bartoli, *op. cit.*, pp. 963 seq.)

Après quelques années, il ne put suffire à tout: il avait bâti 8 églises dans 8 préfectures différentes, et construit dans 15 autres villes moins importantes des temples et des oratoires. D'autres ouvriers vinrent lui porter secours; pour lui, il alla dans la ville de Yun-tchong (probablement Yong-tch'oen tcheou 永春州) et dans le pays d'alentour, à travers les montagnes et au fond des vallées ; partout il laissait des traces de son zèle apostolique. Chaque année, 8 à 900 néophytes venaient augmenter le nombre des fidèles. Ces chrétientés nouvelles rivalisaient de ferveur avec les anciennes, et leurs églises, pour être plus simples et plus rustiques, n'en étaient pas moins fréquentées. (Bartoli, *op. cit.*, pp. 975, 1666.)

En 1638, une tempête soudaine se déchaîna sur les chrétiens : les Pères furent exilés; toutes les églises, une seule exceptée, et il y

(1) Le P. Emmanuel Diaz, dans son ouvrage sur la stèle de Si-ngan fou (ci-dessus, p. 109, n° 4 ; cf. ci-dessus, p. 134, n° 20), reproduit des fac-simile de trois de ces croix. (On les trouve aussi dans Gaillard, s. j., *Croix* et *Swastika,* pp. 152, 153.) Le Père indique avec précision les endroits où se firent les découvertes.

Il pourrait se faire que ces croix provinssent de chrétientés fondées au XIV^e^ siècle par les enfants de S^t^ François à Zaytoun (Ts'iuen-tcheou fou 泉州府) et qui étaient assez nombreuses pour que le Pape Clément V y établît en 1313 un siège épiscopal. Le premier évêque titulaire fut le P. Gérard. élu en 1313, mort peu après dans cette ville. Il eut pour sucesseur André de Pérouse, qui donna sa démission, puis le P. Pérégrin, mort le 6 juillet 1322. Le P. André de Pérouse fut de nouveau mis sur le siège, 1323 – 1326. Enfin le dernier fut le P. Jacques de Florence, qui mourut martyr en 1362. (Vid. Gams, ***Series Episcop.*** p. 116).

en avait 13 dans les seuls environs de Ts'iuen-tcheou fou 泉州府, tombèrent entre les mains des païens, qui les consacrèrent à des usages profanes ; les fidèles furent condamnés à de grosses amendes, plusieurs à la prison, et d'autres réduits à la plus profonde misère. Tous les missionnaires, causes de ces troubles, furent renvoyés à Macao. Sans se laisser abattre, le P. Aleni rentra secrètement dans la province, et recourut à la protection du ko-lao Tchang, son ami intime et gouverneur du Fou-kien depuis 15 ans. Il lui présenta une apologie de la religion chrétienne, de la conduite des missionnaires et des fidèles, et obtint que tout serait remis sur l'ancien pied. (Bartoli, *op. cit.*, pp. 1112 seq.)

Étant allé dans les montagnes dites Ou-i-chan 武夷山, il y trouva trois temples qui avaient une très grande renommée ; il réussit à en consacrer deux au Sauveur du monde en convertissant les habitants ; mais les habitants du troisième, de la secte des jeûneurs et des mangeurs d'herbe, résistèrent opiniâtrément. Le Père s'y prit d'une autre manière : il leur permit de jeûner, de se mortifier, de faire pénitence, à condition qu'ils ne le feraient plus en l'honneur des idoles, mais bien pour le culte et pour la gloire de Dieu. Dès lors ils ne firent plus d'opposition ; ils embrassèrent tous la foi chrétienne, et avec tant de perfection que leur vie reproduisait la vie des premiers disciples. C'est le témoignage que leur rendit le P. Simon da Cunha en 1647. (Dunyn Szpot, *op. cit.*, ad an. 1647.)

Durant la guerre de la conquête tartare, le P. Aleni se réfugia, en 1647-1648, à Yen-p'ing 延平 avec le P. Emm. Diaz (junior) (1), le Fr. Pascal (2), et un jeune aspirant à la Compagnie nommé Charles. Dans cette ville peu riche, située dans les montagnes, ils demeurèrent en paix, mais ils eurent beaucoup à souffrir du manque des choses de première nécessité. Le P. Aleni continuait à composer ses ouvrages, à visiter les chrétiens et à augmenter son troupeau par de nouvelles conversions. (*Ibid.*)

La sagesse et la prudence qu'il déployait en toute rencontre, jointes à une douceur inaltérable et à la plus profonde connaissance des coutumes de la Chine, le firent mettre à la tête de la vice-province pendant 7 ans (1641-1648), après qu'il eut dirigé diverses résidences pendant 23 ans comme supérieur. Il s'était rendu tellement maître de la langue, il la parlait avec une telle facilité et une telle éloquence, que les Chinois le surnommèrent le Confucius occidental. Jamais il ne recevait de visites, même des chrétiens, sans être en habits de cérémonie, et quand il devait bénir des médailles, distribuer des chapelets et des crucifix, il ne le faisait qu'après s'être revêtu du surplis et coiffé du *tsi-kin* 祭巾, pour inspirer aux fidèles plus de respect.

---

(1) Ci-dessus, p. 108. (2) Fernandez, ci-dessous, notice nº 77.

Avant de mourir, il eut encore la consolation de donner à l'Église un des plus fameux lettrés de la ville de Hing-hoa 興化, auquel il imposa le nom de Thomas, et de fortifier dans la foi les deux neveux du grand ko-lao 閣老 Yé 葉, qui le premier lui avait ménagé l'entrée du Fou-kien (1), et qui malheureusement mourut sans vouloir se convertir. Le fils de l'un d'eux était malade, et les médecins étaient impuissants à le guérir. Le P. Aleni dit la messe pour lui, et aussitôt après, entrant dans la chambre du malade avec l'image de N.-S. J.-C., il lui ordonna de demander sa guérison. Elle fut complète, et sa mère, fervente païenne jusqu'à ce jour, en fut si touchée qu'elle brûla elle-même toutes ses idoles et se fit baptiser. Ce jeune homme se distingua ensuite par sa charité, car lorsque la ville de Hai-tcheou (2) fut détruite par les Tartares, il racheta à ses frais beaucoup de jeunes filles et de jeunes femmes dont la vertu était en grand danger, et les rendit à leurs pères et à leurs maris. (Dunyn Szpot, ad an. 1648.)

Enfin, plein de jours et de mérites, ce grand homme alla recevoir au ciel la récompense de ses travaux, au mois d'août 1649, dans la ville de Yen-p'ing 延平; son corps fut transféré à Fou-tcheou fou et inhumé en dehors de la porte du Nord, sur la «Montagne de la Croix», *Che-tse-chan* 十字山.

Les nombreux ouvrages que nous a laissés le P. Aleni sont presque tous en chinois :

1. 天主降生言行紀略 *T'ien-tchou kiang-cheng yen-hing ki-lio*, Vie de N.-S. J.-C. Sauveur des hommes, tirée des 4 Évangélistes, 8 vol., Pékin, 1642, 1738, 1796 (avec l'approbation de Mgr de Gouvea) ; orphelinat de Ts'a-ka-wè, 1852 (avec l'approbation de Mgr Maresca); réimprimé à T'ou-sè-wè, 1903 (*Catalogus* 1917, n° 7). Il y a une édition avec gravures sur bois : c'est la première de toutes, 8 vol. 1635-37, Fou-tcheou fou. Les planches sont celles de l'ouvrage suivant, n° 2. Il en a été fait une édition abrégée (peut-être par les protestants) sous le titre de : Vie de Jésus, *Yé-sou yen-hing ki-lio* 耶穌言行紀略.

La vie de N.-S. J.-C. est divisée en huit parties, comprenant chacune un volume : 1° depuis la naissance de St Jean jusqu'au voyage de Jésus-Christ à Jérusalem, à l'âge de 12 ans ; 2° du baptême de Jésus-Christ à la vocation des Apôtres ; 3° du sermon sur la montagne au miracle des 5 pains ; 4° du miracle de Jésus marchant sur les eaux à la parabole du Bon Pasteur ; 5° de la mission des apôtres à la résurrection de Lazare ; 6° du conciliabule tenu par les Juifs contre N.-S. à l'annonce du jugement dernier ; 7° de la veille de la Passion à la sépulture ; 8° de la résurrection de Jésus-

(1) Ci-dessus, p. 128.

(2) ? "*Haycheu, urbi Focheu subjecta*", dit Dunyn Szpot.

Christ à la séparation des apôtres. Le style est clair et simple. C'est un ouvrage très utile, et pour mieux dire nécessaire à tous les chrétiens, qui doivent connaître la vie et les souffrances du Dieu Sauveur.

2. 出像經解 *Tch'ou siang king-kiai*, Vie et Passion de J.-C. en images, 1 vol., 1635. Les images, gravées sur bois et d'une exécution relativement bonne, sont copiées sur celles dont Wiérix a décoré le bel ouvrage du P. Jérôme Natal. Elles sont au nombre de 56, imprimées sur le recto de chaque feuille, à la chinoise, excepté le plan de Jérusalem, qui est sur feuille entière, recto et verso. C'est de ce livre qu'en 1663 se servit Yang Koang-sien 楊光先, un des plus perfides ennemis de la religion, pour accuser les chrétiens d'adorer un homme mis en croix parce qu'il avait aspiré à la royauté de la Judée.

3. 天主降生引義 *T'ien-tchou kiang-cheng in-i*, Introduction à l'Incarnation du Sauveur, 2 vol., réimprimés à T'ou-sè-wè, 1872, 1922 (*Catalogus* 1917, supplément, nº 163). Elle traite des prophètes annonçant ce grand mystère, de sa possibilité, de sa convenance et de sa réalisation.

4. 彌撒祭義 *Mi-sa tsi i*, Du Saint Sacrifice de la Messe, 2 vol., Fou-tcheou, 1629. Réimprimé à T'ou-sè-wè, 1905 (*Catalogus* 1917, nº 179). C'est l'explication de la doctrine de l'Église sur le S^t^ Sacrifice, et tout ce qui y a rapport. Dans la première partie, le P. Aleni traite de la S^te^ Eucharistie, de sa nature, de son institution et de sa fin, de ses effets et de ses fruits. Il rappelle les prophéties de l'Ancien Testament qui l'ont annoncée. Dans la seconde, il s'attache surtout à la pratique, la préparation éloignée, la préparation prochaine, le temps et la manière de la recevoir, et les actes à faire après la communion.

5. 滌罪正規 *Ti tsoei tcheng koei* (*Lavandorum peccatorum recta norma*), Du sacrement de Pénitence, 4 vol.; réimprimé sans lieu, 1849 (avec l'approbation de Mgr Maresca) (*Catalogus* de T'ou-sè-wè, 1917, nº 184). Ces quatre volumes passent respectivement en revue l'examen, la contrition et le ferme propos, la confession et la pénitence.

6. 悔罪要旨 *Hoei tsoei yao tche*, De la contrition, 1 vol. Je n'ai pu vérifier, si c'est un des 4 vol. précédents (nº 5) tiré à part. Le P. Couplet l'indique comme un ouvrage distinct.

7. 萬物眞原 *Wan ou tchen yuen* (on trouve aussi le caractère 有 *yeou* au lieu de 物 *ou*, avec le même sens), De la vraie origine de toutes les choses, 1 vol., Pékin, 1628, 1694, 1791 ; réimprimé à T'ou-sè-wè, 1906, 1924 (*Catalogus* 1917, supplément, nº 81). La première édition paraît avoir été faite à Hang-tcheou, au Tché-kiang. J'ignore la date. Traduit en mandchou sous le règne de K'ang-hi. C'est un ouvrage de philosophie chrétienne, que les lettrés regardent avec raison comme un des plus élégants qui aient été écrits en leur langue.

«Il a si grand cours en Chine, disait le P. Fouquet (*Lettres édif.*, t. III, p. 59), il est si touchant et instructif, que je crois pouvoir assurer qu'il a converti plus d'infidèles qu'il n'a de syllabes.» Après avoir démontré l'existence de Dieu par des arguments tirés de la contingence des créatures, de l'ordre du monde, ou du consentement universel du genre humain, il prouve l'absurdité des opinions des philosophes chinois, qui placent le premier principe des choses dans la raison, *li* 理, et la matière première, *yuen k'i* 元 氣.

8. 三 山 論 學 記 *San chan luen hio ki*, Doctrine des trois montagnes, ou Dialogues avec le ko-lao Yé, sur les fondements de la religion chrétienne, 1 vol., Hang-tcheou, 1625; Pékin, 1694; sans lieu, 1847 (avec l'approbation de Mgr (? 司 教) 馬 熱 羅 (1)); orphelinat de Ts'a-ka-wè, s. d. (avec l'approbation de Mgr Maresca; celui-ci fut évêque de 1847 à 1855); réimprimé à T'ou-sè-wè, 1923 (*Catalogus* 1917, supplément, n° 143). Dans ces dialogues, l'auteur établit l'unité de Dieu, la création du monde, l'action de la Providence sur tout l'univers, la récompense des bons, la punition des méchants et la rédemption du monde.

9. 聖 夢 歌 *Cheng mong ko*, imprimé aussi sous la titre de 性 靈 篇 *Sing ling p'ien*, Dialogue, en vers, entre le corps et l'âme séparée du corps, traduit de S^t^ Bernard (*Pé-eul-na* 伯 爾 納), 1 vol., Pékin, 1684. Il contient l'explication de certaines formules employées dans les rites de l'Église.

10. 利 瑪 竇 行 實 *Li Ma-teou hing-che*, Vie du P. M. Ricci, 1 vol., 1620, Pékin. On le trouve aussi sous le titre de 大 西 利 先 生 行 跡 *Ta Si Li sien-cheng hing-tsi*, «Vie du D^r^ Li du Grand Occident» (réimprimé à Pékin, 1919, par les soins de Ing Lien-tche 英 斂 之, avec postfaces de Tch'en Yuen 陳 垣 et de Ma Siang-pé 馬 相 伯).

11. 張 彌 克 (2) 遺 跡 *Tchang Mi-k'o i-tsi*, Vie du D^r^ Michel Tchang, 1 vol. Remarquable par ses vertus. Il est souvent question de lui dans les travaux des premiers missionnaires (3).

12. 楊 淇 園 行 略 *Yang K'i-yuen hing-lio*, Vie du D^r^ Yang, 1 vol. Le P. Couplet indique: *Vita Doctoris Leonis.* Ce ne doit pas être le D^r^ Léon de Hang-tcheou, grand protecteur de la religion avec Siu Koang-k'i, car le D^r^ Léon se nomme Li Tche-tsao (4).

13. 熙 朝 崇 正 集 *Hi-tch'ao tch'ong tcheng tsi*, 4 vol., Fou-tcheou. Collection des préfaces faites par les mandarins les

---

(1) Macao eut pour évêque, de 1844 à 1862, Mgr Jérôme da Matta, 馬? (de Moidrey, *Hiérarchie*, p. 14).

(2) Variante: 格 *ko*, d'après le ms 道 教 家 傳 (*Cheng-kiao tsa-tche* 聖 教 雜 誌, juin 1925).

(3) Cf. de la Servière, *Anciennes Missions*, pp. 12 à 15.

(4) Ci-dessus, pp. 34,37.—de la Servière, *Anciennes Missions*, pp. 13, 16, 23, 44.—Yang K'i-yuen s'appelait Michel, et eut pour parrain le D^r^ Léon (*Anciennes Missions*, pp. 16, 20, 26, 29, 44).

plus illustres et imprimées en tête des ouvrages des missionnaires, dans lesquelles ils font l'éloge de la religion chrétienne, et celui des prédicateurs de l'Évangile. Le P. Pierre Hoang, prêtre du diocèse de Nankin, en a fait un choix, et les a réimprimées avec d'autres plus récentes en 2 vol., T'ou-sè-wè, 1904, sous le titre *Tcheng-kiao fong pao* 正教奉褒 (*Catalogus* 1917, n° 105).

14. 五十言 *Ou-che yen*, Recueil de 50 sentences tirées de pieux auteurs, 1 vol.

15. 聖體要理 *Cheng-t'i yao-li*, Traité de la Ste Eucharistie, enrichi d'exemples, 1 vol., Fou-tcheou, 1644; réimprimé à T'ou-sè-wè, 1881 (*Catalogus* 1917, n° 271).

16. 耶穌聖體禱文 *Yé-sou Cheng-t'i tao-wen*, Litanies de la Ste Eucharistie, à la fin du précédent, dans la première édition. Souvent réimprimé à T'ou-sè-wè dans la collection des litanies, *Tcheou tchou-je tao-wen* 週主日禱文, 1 vol. (*Catalogus* 1917, n° 447).

17. 四字經 *Se tse king*, Abrégé du catéchisme exposé en vers de 4 syllabes, 1 vol., Pékin, 1642, 1650, 1798; orphelinat de Ts'a-ka-wè, 1856; sans lieu, 1861; réimprimé à T'ou-sè-wè, 1913 (*Catalogus* 1917, n° 249). Les Chinois ont, sous le nom de *San tse king* 三字經, un petit livre qu'ils mettent entre les mains des enfants, pour les initier aux premières connaissances pratiques. Il est composé en vers de 3 syllabes (1). Le P. Aleni a voulu donner sur ce modèle l'abrégé de toute la doctrine chrétienne. Le P. Vasseur l'a illustré avec des images tirées de grands maîtres, et gravées à T'ou-sè-wè, 1 vol. 1869, avec le titre *Cheng-kiao cheng-siang ts'iuen t'ou* 聖教聖像全圖, plusieurs fois réédité (*Catalogue de l'Imagerie*, n° 56).

18. 性學摘述 *Sing-hio ts'ou-chou, «Psychologia compendiosa»*, réponses à des questions faites par des lettrés sur des sujets tant sacrés que profanes, 8 vol., Hang-tcheou, 1623; réimprimé à T'ou-sè-wè, 1873, 1922 (*Catalogus* 1917, supplément, n° 83). Dans le 1er vol., l'auteur traite des trois âmes: végétative, animale et spirituelle. L'âme de l'homme est unique et différente pour chaque individu; elle n'est pas l'air, ni une portion de la divinité, elle ne vient ni du ciel, ni des parents, mais elle est créée par Dieu. Dans le 2e, il montre la différence qu'il y a entre l'âme et le corps: celle-là est immortelle et incorruptible, et nullement sujette aux changements de la métempsycose. Le 3e roule sur les fonctions de la vie, la croissance du corps, les 4 éléments; le 4e sur les 5 sens; le 5e sur les sens internes et la faculté de concevoir, de discerner et de retenir les sensations; dans le 6e, il parle de la différence entre les êtres spirituels et corporels, entre l'appétit et la volonté; il revient dans le 7e sur la mémoire, et disserte sur le sommeil, les songes etc.; enfin le 8e est consacré à expliquer la respiration, la

(1) 三字經. Texte, romanisation, traduction française, avec commentaire et vocabulaire. 2e éd., T'ou-sè-wè, 1917. $ 0.50.

longueur ou la brièveté de la vie, l'enfance et la vieillesse, la vie et la mort (1).

19. 玫瑰十五端圖像 *Mei-koei che-ou toan t'ou-siang*, «Images des 15 Mystères du Rosaire».

20. 景教碑頌註解 *King-kiao pei song tchou-kiai*, Commentaire sur l'inscription de la stèle trouvée à Si-ngan fou (2).

21. 西學凡 *Si hio fan*, «Des sciences européennes», 1 vol., Hang-tcheou, 1623, avec des préfaces élogieuses de 4 grands mandarins; réimprimé dans le recueil *T'ien hio tch'ou han* 天學初函 (3).

22. 幾何要法 *Ki-ho yao-fa*, «Principes de géométrie», 4 vol., 1631. Le P. Couplet ajoute : *Compendium Euclidis*, comme un ouvrage distinct de celui-ci. Je n'en ai pas connaissance.

23. 西方問答 *Si-fang wen-ta*, Dialogues sur les usages et choses d'Europe, 2 vol.

24. 職方外紀 *Tche fang wai ki*, Géographie abrégée du monde entier, 6 vol., Hang-tcheou, 1623. En tête, les préfaces des 3 grands mandarins Li Tche-tsao 李之藻, Yang T'ing-yun 楊廷筠, K'iu Che-kou 瞿式穀, et une 4e de l'auteur. Le noyau de cet ouvrage avait été composé par les PP. de Pantoja et de Ursis, sur l'ordre de l'Empereur Wan-li, pour servir d'explication à la carte du P. Ricci. À la mort du P. de Pantoja, le P. Aleni reprit l'ouvrage, le refondit et l'augmenta. Il est divisé en 6 livres : les 5 premiers traitent successivement de l'Asie, l'Europe, la Lybie et l'Afrique, l'Amérique et les terres Magellaniques, qu'on supposait s'étendre de l'Amérique méridionale à quelques degrés du pôle sud. Chaque livre est accompagné d'une carte. Le 6e livre est consacré aux 4 grands Océans, aux îles, aux poissons, aux divers produits, aux navires et à la navigation (Cf. Wylie, *Notes*, p. 47). Cet ouvrage a été réédité dans les collections intitulées *T'ien hio tch'ou han* 天學初函 (4) et *Cheou chan ko ts'ong chou*, 守山閣叢書, cette dernière publiée à Song-kiang, en 1844, par Ts'ien Hi-tso, de Kin-chan (5).

25. *Observation sur l'éclipse de lune du 8 nov. 1612*, dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences, VII, 706. Il la fit lorsqu'il était à Macao. (Sommervogel, *Biblioth.*, t. I, col. 158.)

26. *Carta* del P. Jul. Aleni *escrita a Fogan por nov. 1639 sobre las cosas de la China*, M. S., Bibliothèq. du Marquis de Villena (Cordier, *Bibliotheca*, col. 1040).

27. Le P. Antoine de Ste-Marie, dans sa lettre au P. de Parna, Visiteur, p. 12, cite un *Traité* chinois du P. Aleni *sur le culte des ancêtres*.

28. Le P. Couplet indique encore : *De Anima* : *Philosophia de anima ejusque potentiis*, 3 vol. Je n'en connais pas d'exemplaire,

---

(1) Cf. ci-dessous, p. 135, n° 28.
(2) Cf. ci-dessus, p. 109, n° 4.
(3) Ci-dessus, p. 37, n. 2.
(4) Ci-dessus, p. 37, n. 2.
(5) Ci-dessus, p. 38.

et aucun manuscrit chinois ne les signale. Serait-ce le même que le n° 18?

29. Le P. Sommervogel (*Ibid.*, col. 157) cite un «passage d'une *Lettre* du P. Aleni *au P. Clavius* (1609) dans le *Magnes* du P. Kircher (édit. 1654, p. 315)», et une lettre à Magini, de Macao 28 janvier 1611, dans le *Carteggio inedito di Tichone Brahe* da Ant. Favaro (Bologna, 1886, pp. 347-349).

30. D'après le P. Gabiani (cité dans Sommervogel, *Ibid.*, col. 159), le P. Aleni réfuta le travail du P. Longobardi: *Sententia circa nomina quibus appellari potest Deus in Sinis* (1633). Il eut part à un ouvrage intitulé: *Tractatus super undecim punctis a decem Patribus S. J. decisis circa usum vocabulorum sinensium in rebus sacris*, Pékin, 1628 (Sommervogel, *Ibid.*, col. 159).

31. 口鐸日抄 *K'eou touo je tch'ao.* V. notice sur le P. Rudomina (ci-dessous, n° 56.)

32. Différents *Traités sur Dieu Créateur et Rédempteur*, dans la collection *Tao yuen tsing ts'oei* 道原精萃, 8 vol., T'ou-sè-wè, 1888, 1926 (*Catal.* 1917, supplément, n° 161).

33. D'après le catalogue de Duriez, les PP. de Backer (*Bibl.*, t. I, col. 66) citent: «*Mi-sa tchou-i*, grand in-8°, Fou-tcheou, 1629, 1^e^ cahier sur 5 dont l'ouvrage devait être composé», et ils semblent croire que le P. Aleni traduisit le missel romain en chinois. Je n'en ai jamais vu d'exemplaire, et je doute fort qu'il ait entrepris ce travail, vu les circonstances dans lesquelles il vivait, et parce que, plus tard, le P. Buglio n'aurait pas recommencé la même traduction. — Le P. Sommervogel ne reproduit pas ce renseignement, et ce *Mi-sa tchou-i* n'est pas non plus dans les bibliographies chinoises.

Il existe, au nouveau fonds chinois de la Bibliothèque Nationale, 2753 et 3084, une *Vie* M. S. du P. Aleni, avec un portrait du Père gravé sur bois, blanc sur noir. Le titre est: 艾先生行述 *Ngai sien-cheng hing chou.* (Cordier, *L'imprimerie*, p. 5.)

40.

LE P. FRANÇOIS SAMBIASI.

畢方濟今梁 *PI FANG-TSI KIN-LIANG.*

N. 1582. — E. 30 avr. 1603. — A. 1613. — P. 2 fév. 1625. — M. janvier 1649, Canton.

Bartoli, *Cina*, pp. 697, 823, 1127. — Couplet, *Catal.*, 228. — Patrignani, *Menol.*, 13 oct. — *Relation* de 1621, dans *Histoire de ce qui s'est passé*, pp. 206, 251. — Semedo, *Histoire*, pp. 280, 336. — Wylie, *Notes.*

Le P. Sambiasi naquit à Cosenza, dans le royaume de Naples

Il fit le cours complet de ses études dans la Compagnie et partit pour les Indes en 1609. Il arriva à Macao en 1610. Il était destiné au Japon, mais le P. Visiteur jugea qu'il convenait davantage à la Chine, et le retint à Macao, où il enseigna un an les mathématiques.

Appelé à Pékin en 1613, il en fut chassé au commencement de la persécution de Nankin, en 1616; mais sur les instances du Docteur Ignace, vice-roi du Chan-tong, au lieu d'aller à Macao, il se retira à Kia-ting 嘉定 (Kiang-sou), où le Docteur «lui avoit préparé une chapelle, et toute la commodité d'un logement. Cette maison servit encore d'Académie pour élever des jeunes gens dans les études, et comme la ville est de peu de commerce et retirée, on en pouvoit loger 11 ou 12, ce qui estoit beaucoup, veu les temps et les lieux.» (Semedo, *Histoire*, pp. 336 seq.)

Il rentra à la capitale avant la fin de la persécution et demeura caché dans la demeure du ko-lao Paul Siu 徐 (*Relation* de 1621, dans *Histoire de ce qui s'est passé*, p. 251). Dans ce temps, le Docteur Paul présenta à la Cour un mémoire proposant d'envoyer en Corée un grand mandarin pour lever des troupes et équiper une armée, qui servirait contre les Tartares, dont la puissance et l'audace croissaient tous les jours. Les soldats coréens avaient, peu auparavant, donné des preuves de leur courage. Ce mémoire fut bien reçu, et le ko-lao fut désigné lui-même pour y aller avec un plein pouvoir, de grands honneurs et de grands privilèges. Il s'y attendait, et avait invité le P. Sambiasi à l'y accompagner, pour travailler à la conversion de la Corée : ils ne doutaient pas du succès. Le roi une fois baptisé, le peuple l'imiterait. Ils prirent tous les arrangements, et firent tirer un grand nombre d'exemplaires des ouvrages du P. Ricci, qu'ils devaient emporter. Mais au moment du départ, un conseiller d'État fit remarquer à la Cour que l'éloignement d'un homme tel que le ko-lao pouvait lui porter grand préjudice, qu'il était expédient de le retenir, et que s'il fallait y envoyer quelqu'un, on ne manquerait pas d'en trouver un autre. L'exécution de ce projet fut donc remise à un autre temps. (Bartoli, *Cina*, p. 697. — *Relation* de 1621, *op. cit.*, pp. 206 seq.)

Le P. Sambiasi, devenu odieux à une Cour de plus en plus ombrageuse, fut obligé de quitter Pékin. Il revint donc à Chang-hai en 1622, et prit soin des chrétiens répandus dans les villes, les bourgs et les campagnes de la région. Il allait d'un lieu à un autre presque toujours à pied, affrontant le soleil et la pluie, et toujours prêt à se rendre là où un malade réclamait son ministère. Sa tendre charité, la douceur de ses manières, sa tenue modeste et grave, mais toujours aimable, lui gagnaient le cœur des infidèles, et Dieu se plaisait à récompenser ses fatigues par de nombreuses conversions.

Pendant une visite à Song-kiang 松江, il baptisa 90 personnes dans une seule famille et 25 jeunes bacheliers; quelques mois après, il avait encore 89 baptêmes, puis 12 autres dans un petit village voisin.

Dans une autre circonstance, on lui conduit un malade à l'extrémité, qui n'avait que la peau et les os. Ses amis lui avaient fait les derniers adieux, persuadés qu'il n'avait plus que peu d'instants à vivre. Le Père lui confère le baptême, et la grâce du sacrement lui rend la santé du corps. Bon nombre d'habitants témoins de ce prodige se convertissent à la religion chrétienne. (Bartoli, *op. cit.*, pp. 822 seq.)

L'excès du travail lui ayant fait contracter une maladie grave à Song-kiang en 1628, les supérieurs l'envoyèrent au Chan-si. En passant à K'ai-fong fou 開 封 府, capitale du Ho-nan, il rencontre un zélé marchand catholique du nom de Pierre, qui était désolé de voir sa patrie privée de missionnaires. Il s'arrête chez lui et, touché comme d'une inspiration divine, se résout à planter l'Évangile dans cette nouvelle vigne. Il prend à location une pauvre petite maison pour 3 mois. C'était difficile, à lui étranger et inconnu, de réussir, Mais la Providence lui ménagea la rencontre de plusieurs mandarins qu'il avait connus à Pékin, et qui occupaient des postes élevés à K'ai-fong fou. Grâce à leurs recommandations et à leur amitié, il fut bientôt estimé comme il le méritait, et commença à jeter les fondements de cette nouvelle chrétienté, qu'il cultiva plusieurs années. Le premier baptême fut conféré au frère même de ce marchand qui l'avait invité, et auquel il donna le nom de Paul. (Cordara, *Hist. soc.*, t. VIII, p. 236.)

Après avoir passé par le Chan-tong, il fut renvoyé à Nankin où il baptisa en 1634, d'après Faria y Souza, jusqu'à 600 adultes. Cette chrétienté était fort éprouvée depuis les persécutions de 1616 et 1622. Malgré toutes les démarches du ko-lao, des D^rs^ Michel, Léon, Philippe, Thomas et d'autres, le persécuteur Chen K'io 沈 潅 n'avait rien perdu de sa haine, et il la communiquait aux mandarins ses subalternes ; il était difficile non seulement de faire de nouvelles conquêtes, mais même de conserver les anciennes. On avait pu à diverses reprises consoler les fidèles, mais ce n'était pas suffisant.

Le P. Sambiasi releva la chrétienté. Il avait pour cela toutes les qualités : vie sainte, en vénération même aux idolâtres, esprit judicieux, discret, bien cultivé dans les lettres divines et les mathématiques, suave en paroles et très habile à manier les esprits les plus rebelles. Un rescrit de la Cour venait d'arriver, lui prescrivant de prendre la hauteur du pôle, d'observer les éclipses, et de concourir de son côté à la réforme du calendrier, à laquelle on travaillait à Pékin. C'était déjà un moyen naturel d'entrer en rapport avec les mandarins ; mais quand, à quelque temps de là, après qu'il eut annoncé publiquement le jour, l'heure, la minute, et toutes les phases d'une éclipse prochaine, tout fut arrivé de point en point suivant les prédictions, il commença à jouir d'une grande autorité. Et puis n'était-il pas l'homme de l'Empereur ? (Bartoli, *l. c.*, 1049.)

Il s'occupa donc de raviver le courage des fidèles, de fortifier les catéchumènes, et d'annoncer l'Évangile aux savants comme au peuple. L'aveu arraché à un bonze très célèbre, que le Père avait

au moins autant de savoir que lui, la conversion du plus grand mandarin qui présidait à toute la Province, baptisé sous le nom de Paul, ne servirent pas peu son zèle. De temps en temps, il s'absentait pour visiter les anciennes chrétientés. C'est ainsi qu'à Tch'ang-chou 常 熟, patrie du Docteur Thomas, dans une de ces excursions, il conféra le baptême à 300 infidèles ; il eût continué avec le même succès dans les villages environnants, si les bonzes, désespérés de ne plus trouver à vivre là où ils étaient si puissants, n'avaient soulevé contre lui une furieuse tempête. Pour ne pas perdre le tout, il crut devoir céder à l'orage. (Bartoli, *Cina*, pp. 1053 seq.)

Une autre fois, en 1638, laissant aux soins des PP. Viva et Walta, qui venaient d'arriver, la chrétienté de Nankin, il se rendit à Hoai-ngan fou 淮 安 府, dans les circonstances suivantes. Deux jeunes lettrés de cette ville venus à Nankin pour leurs affaires, l'invitèrent à venir passer quelques jours chez eux. La mère de l'un d'eux, fort attachée aux idoles, avait vu en songe un homme vénérable, à longue barbe, en habits de lettré, qui lui avait dit de quitter ses faux dieux, et d'adorer le Dieu véritable. Quand le P. Sambiasi arriva, elle reconnut en lui cet homme vénérable et se convertit ; elle fut baptisée avec son fils et le jeune ami de celui-ci, et le succès répondit si bien aux efforts du Père, qu'en quittant Hoai-ngan, il avait converti et baptisé 3 mandarins, dont l'un du sang impérial, 30 personnes de qualité, 27 lettrés, 80 dames et autant d'hommes du peuple. Il évangélisa avec le même succès, mais à des époques diverses jusqu'en 1644, Yang-tcheou 揚 州 府, Sou-tcheou 蘇 州 府, Ning-pouo 寧 波 府 et d'autres villes du Kiang-nan et du Tché-kiang. Dans la seule année 1640, il régénéra 700 personnes. (Bartoli, *Cina*, pp. 1109 seq.)

Je ne dois pas passer sous silence un fait qui arriva dans un village de Tch'ang-chou 常 熟 (Kiang-sou) et que rapporte le P. Bartoli, p. 1127. Il y avait là un esprit devin (un médium, suivant l'expression moderne), comme il s'en trouve tant en Chine. Pour répondre aux questions, il se servait d'un pinceau, qui semblait se mouvoir de lui-même et qui, soit par la peinture, soit par l'écriture des caractères, satisfaisait aux interrogations. Un jour, il dessina le portrait d'un ancien roi, et comme les infidèles le prenaient pour le porter sur son autel et l'adorer, le pinceau écrivit : «Ce n'est pas mon image, mais celle du *Ta Tchou* 大 主 (Grand Seigneur), qu'il faut adorer.» Il y avait là un chrétien qui dit que ce *Ta Tchou* est le Dieu des chrétiens. On commença donc à l'honorer.

Le démon les exhorta par écrit à se lever matin, à réciter des prières, à se corriger de leurs fautes, de sorte que plusieurs chrétiens crurent à une apparition du bon Ange. Peu après, il les avertit que tel jour ils aient à faire la confession de leurs péchés, et que l'apôtre St Philippe leur en donnerait l'absolution. Simples comme ils l'étaient, ils bénirent Dieu. Le jour fixé, on vit le pinceau

écrire ces mots : «L'apôtre St Philippe est présent ; que chacun se confesse en secret, il vous absout, vous n'avez plus à penser à vos fautes, car son absolution est bien supérieure à celle du Père, etc.» Lorsque le P. Sambiasi en fut instruit, il leur reprocha leur crédulité, leur dit que ces confessions étaient nulles, qu'ils avaient été trompés par le démon. Alors celui-ci se découvrit lui-même en criant : «Maudit soit Sambiasi ; c'est lui qui m'empêche de réussir, mais je me vengerai de lui.» C'est ainsi que Dieu délivra ces pauvres gens.

En 1641, le P. Sambiasi bâtit une église en l'honneur des SS. Anges dans la ville de Nankin, sur une colline de l'intérieur. La porte avait cette inscription : *Hou-cheou Chan* 護守山, Montagne de l'Ange Gardien. Il y plaça un tableau peint à l'européenne, et de chaque côté l'histoire des Anges en peinture avec des explications. À droite, les bons Anges, divisés en 9 classes ; à gauche, les mauvais, précipités en enfer. Le concours fut grand des chrétiens et des païens attirés par la nouveauté, et plusieurs de ceux-ci, rejetant de leurs maisons les images de Tch'eng-hoang 城隍 (1) et des autres esprits mauvais se convertirent et furent baptisés. De Nankin le Père propagea la même dévotion dans le reste de la province, où elle fut embrassée avec de grands fruits par les néophytes. (Dunyn Szpot, *Hist.*, ad an. 1641.)

Il dirigeait aussi la conduitè de plusieurs vierges chrétiennes, qui se distinguèrent toutes par leur piété et leur zèle. Le corps de l'une d'elles, morte en 1637, fut trouvé sans la moindre atteinte de décomposition 15 ans après, en 1652.

Cependant les Tartares s'étant rendus maîtres de Pékin et d'une grande partie du pays, après la mort de l'empereur Tch'ong-tcheng 崇禎, en 1644, les mandarins fidèles choisirent Hong-koang, 弘光, neveu d'un fils de Wan-li 萬歷, habitant alors Hoai-ngan fou 淮安府. Le prince fit des propositions de paix aux Tartares ; il pria le P. Sambiasi, en qui il avait pleine confiance, de lui procurer des secours des Portugais de Macao, et le nomma à cet effet son ambassadeur. Dans une consulte tenue à Macao par le recteur Gaspard de Amaral, sous la présidence du P. Emmanuel de Azevedo, visiteur de la Chine et du Japon, il fut décidé qu'il pouvait accepter cette fonction, qui, dans les circonstances présentes, n'offrait rien de contraire à la profession religieuse, ni à l'Institut de la Compagnie, et pouvait grandement être utile à la religion d'abord, et ensuite à la ville de Macao.

Le P. Sambiasi accepta donc, mais il imposa la condition qu'on ne mettrait plus obstacle à la propagation de la foi et qu'on permettrait aux fidèles de bâtir des églises. Vers la fin de

(1) Doré, *Recherches*, t. XI, pp. 875-894. — Des mandarins chrétiens, obligés par leurs charges à l'honorer dans sa pagode, avaient imaginé de rendre son culte licite en considérant le *Tch'eng-hoang* comme l'Ange Gardien des villes murées. Un décret de Rome condamna cette fiction. (Note du P. Doré.)

mars 1645, il partit de Nankin pour se rendre à Canton, avec une grande suite de mandarins, de lettrés et de soldats (1). En quittant la capitale, il chargea le P. Brancati de le remplacer auprès des chrétiens. Il n'était pas encore arrivé que Hong-koang, trahi par les siens, perdait la vie noyé dans le Kiang 江, près de Ou-hou hien 蕪湖縣. (de Mailla, *Histoire*, t. X, pp. 529, 530.) Il continua néanmoins sa route jusqu'à Macao, où il fut reçu avec tous les honneurs dûs à sa dignité. Il attendit quelque temps, vivant dans le collège comme un simple particulier, jusqu'à ce que Long-ou 隆武, proclamé au Fou-kien, lui eut confirmé tous les pouvoirs accordés par Hong-koang 弘光. Long-ou l'avait intimement connu lorsqu'il habitait Tch'ang-chou 常熟. Il lui écrivit donc de venir le rejoindre:

"On m'a forcé d'accepter le gouvernement de l'Empire; vous me connaissez depuis 20 ans: j'ai juré de récupérer les provinces occupées par mes ancêtres, et d'user toutes mes forces pour le bien de mon peuple. Vous, mon vieil ami, venez me conseiller ce que je dois faire. Trois fois déjà je vous ai écrit de venir, et maintenant je voudrais vous faire grand mandarin militaire, ensuite je me propose de vous donner la charge d'ambassadeur. Que vous en semble ? Continuez à m'aimer, conseillez-moi, apportez à mon cœur quelque soulagement. De mon règne, la I^e^ année, le 4^e^ jour de la I^e^ lune."

Le P. Sambiasi obéit, et Long-ou lui témoigna une telle confiance, qu'il l'aurait nommé son ministre et lui aurait abandonné toute la conduite des affaires, si le Père, en refusant, n'avait eu en vue des intérêts encore plus grands. La position de Long-ou était presque désespérée. Le Père tâcha de l'amener à la connaissance des vérités éternelles, obtint la permission d'avoir une église et une maison à Canton, et d'autres privilèges pour le catholicisme; puis, avec l'eunuque P'an Achillée, il reprit la route de Macao comme ambassadeur. (Dunyn Szpot, *Hist.*, ad an. 1645.)

Long-ou perdit bientôt le royaume et la vie, en 1646. Yong-li 永歷 fut nommé son successeur. Cinq provinces se rallièrent sous son obéissance. Par les soins de l'ennuque P'an, les privilèges accordés par Long-ou furent confirmés, et le P. Sambiasi, en particulier, reçut le titre de *Maître du peuple*, une des quatre plus grandes dignités de l'Empire. Sans perdre de temps, il mit la main à l'œuvre, et grâce au concours de l'eunuque chrétien, il bâtit à Canton une église et une résidence qui furent terminées heureusement avant la prise de la ville par les Tartares (Dunyn Szpot, *Hist.*, ad an. 1646).

(1) Hong-koang lui avait conféré une autorité supérieure à celle de tous les grands de la Cour et même des vice-rois, et lui avait remis 4 diplômes portant l'ordre à ses sujets de l'honorer à l'égal de sa personne, et de lui porter aide et secours partout où il irait. Ces diplômes se trouvent cités tout au long dans l'ouvrage M. S. du P. S. de Maya: *India Christiana, seu instructiones morales pro casibus apud Indos occurrentibus*. (Cf. Alegambe Sotwell, *Biblioth.*, p. 252.)

A ce moment, il se trouvait dans la ville et courut un grand danger de perdre la vie. Les Tartares étaient à la porte de sa demeure; l'un d'eux s'écrie : "Où est donc l'homme barbu ?" Et comme le P. Sambiasi se présentait, il le saisit, lève son cimeterre pour lui trancher la tête : mais le Père, sans perdre son sang-froid, étreint le barbare sous les bras, et le presse si fort qu'il ne peut faire usage de son arme. Pendant qu'ils luttaient, deux autres Tartares le frappent à la tête et au visage, et il eût péri, si un domestique d'une force herculéenne ne l'eût enlevé et transporté, tout couvert de sang, dans la maison d'un pauvre païen. Ses compagnons, le P. Ferreira et un Fr. coadjuteur, durent leur salut à des marchands portugais, qui les délivrèrent lorsqu'ils allaient être passés au fil de l'épée.

Le maison fut pillée en partie. Mais bientôt le gouverneur de la ville et le vice-roi, qui avaient entendu parler du P. Sambiasi, le firent chercher, et après l'avoir honorablement traité, le renvoyèrent dans son église avec ses compagnons, en donnant les ordres les plus sévères pour les protéger contre de nouveaux malheurs. Un de ceux qui lui témoignèrent le plus d'amitié fut un nommé Didace Baretto, né dans la Nouvelle-Espagne, et autrefois Frère coadjuteur de la Compagnie dans la province de Nankin, qui, après en être sorti, était devenu mandarin militaire au service des Tartares, et qui fut tout heureux de retrouver le P. Sambiasi, avec lequel il avait vécu plusieurs années. (Dunyn Szpot, *Hist.*, ad an. 1647.)

Le P. Sambiasi reprit le cours de ses travaux à Canton et dans les villages voisins jusqu'en 1649, où Dieu Notre Seigneur le rappela à lui, au commencement de l'année, pour lui donner la récompense promise au serviteur fidèle. Il fut enterré à Macao avec une solennité extraordinaire par ordre du dernier empereur de la dynastie des Ming, Yong-li 永 歷, dans le terrain dont l'empereur Long-ou l'avait gratifié, et qui devint par là possession du collège de Macao (1).

Le P. Sambiasi a publié :

1. 靈 言 蠡 勺 *Ling yen li tcho,* Traité de l'âme humaine, qu'il distingue en végétative, sensitive et rationnelle, 2 vol., Chang-hai ou Kia-ting, 1624; réimprimé dans la collection *T'ien hio tch'ou han* 天 學 初 函 (2). Il a été revu pour le style par Siu Koang-k'i. Il traite en 4 chapitres de la substance de l'âme, de sa dignité, de ses facultés, et de son excellence (Wylie, *Notes*, p. 140).

D'après le P. Foureau, c'est ce traité du P. Sambiasi qui fut l'occasion de la conversion de San Kong-yé, chef de la branche impériale qui embrassa presque tout entière la religion chrétienne. Ne comprenant pas le sens du mot *ya-ni-ma,* dont le Père se servait

---

(1) D'après le ms 道 教 家 傳 (*Cheng-kiao tsa-tche* 聖 教 雜 誌, juin 1925), ce tombeau serait à Canton même: «卒 於 廣 州 府, 墓 在 省 城 北 門 外, 金 坑.» (2) Ci-dessus, p. 37, n. 2.

pour désigner l'âme, le prince lut le traité entier, reçut d'autres livres de religion, et se convertit. (Cité par H. Cordier, *L'Imprimerie*, p. 43.)

2. 睡答 *Choei ta*, Dialogue sur le sommeil.

3. 畫答 *Hoa ta*, Dialogue sur la peinture. On trouve aussi ces deux ouvrages réunis en un seul volume intitulé : 睡畫二答 *Choei hoa eul ta*, Court traité allégorique sur le sommeil et la peinture, avec une préface par Li Tche-tsao 李之藻 (1). (Wylie, loc. cit.)

4. 奏疏 *Tseou chou*, Mémoire présenté en 1633 à l'empereur Tch'ong-tcheng, pour obtenir l'emplacement d'une pagode située près de Macao, afin d'en faire la sépulture du P. Jean Rodriguez, *Lou Jo-han* 陸若漢, mort au Koang-tong en 1633. Il avait accompagné jusqu'au Liao-tong le capitaine portugais Kong-cha Ti-si-lao 公沙的西勞, Gonzalvès Texeira, envoyé par la ville de Macao avec une troupe choisie au secours de l'empereur contre les Tartares. Nous indiquons plus bas (notice nº 71) la mauvaise réussite de cette entreprise. Le Père rappelle à cette occasion les nombreux présents offerts à Sa Majesté et à ses prédécesseurs, et les services rendus par les missionnaires.

Le P. de Magalhaens dit que le P. Sambiasi a composé 4 livres fort courts et estimés: de l'immortalité de l'âme, de la morale, de la peinture et du son (*Relation*, p. 101).

41.

LE P. ALVARE DE SEMEDO.

魯德照繼元 *LOU TÉ-TCHAO KI-YUEN.*

N. 1585. — E. 30 avril 1602. — A. 1613. — P. 10 juin 1624 (2). — M. 18 juillet 1658, Canton.

Alegambe, *Bibliotheca*, p. 44. — Bartoli, *Cina*, pp. 649 seq. — Couplet, *Catal.*, p. 25. — Cordara, *Historia*, t. I, pp. 128 seq., 612. — Franco, *Annus gloriosus*, 256. — Gabiani, *Incrementa*, t. I, chap. 7. — Guilhermy, *Portugal*, t. II, p. 381. — Huc, *Le Christianisme*, t. II, pp. 266 seq. — Kircher, *China*, t. I, p. 46. — *Litteræ annuæ*, 1618. — Martini, *Brevis relatio*, p. 27. — Patrignani, *Menol.*, juillet, p. 153. — Mailla, *Histoire*, t. XI. — Semedo, *Histoire*, passim. —

Le P. de Semedo, natif de Nizea, en Portugal, dans le diocèse de Portalègre, entra au noviciat à l'âge de 17 ans. Pendant qu'il

1) Ci-dessus, p. 34.
(2) D'après le catalogue de 1626 ; celui de 1648 donne le 10 juin 1626.

étudiait la philosophie, il demanda et obtint de s'embarquer pour les Indes, en 1608. Il termina ses études à Goa, et fut envoyé, en 1613, à Nankin, où il commença à apprendre la langue. Il fut le compagnon inséparable du P. Vagnoni pendant la persécution de 1616, partagea sa prison, toutes ses privations et toutes ses souffrances, à l'exception de la bastonnade, parce qu'il était si malade qu'il pouvait à peine se tenir sur ses pieds (1).

Exilé avec lui à Macao, il put rentrer en 1620, mais il changea son ancien nom de Sié Ou-lou, en celui de Lou Té-tchao (2). «Il avait; dit le *P'ouo sié tsi* 破邪集 (3), le visage rouge-blanc, les yeux profonds, le nez pointu, la barbe rousse. Il est Européen, il a 32 ans, et a obtenu le grade de Docteur; il y a 3 ans et 6 mois qu'il est arrivé à Macao.» Il demeura plusieurs années au Tché-kiang, surtout à Hang-tcheou 杭州, où l'autorité du Docteur Michel Yang lui fut d'un grand secours pour créer de nouvelles chrétientés. Il allait aussi visiter les fidèles du Kiang-si et du Kiang-nan, et habita successivement Kia-ting 嘉定 et Chang-hai 上海, jusqu'au moment où il se rendit à Si-ngan fou 西安府. (*Relation* de 1621, dans *Histoire de ce qui s'est passé*, pp. 120 seq.)

Le premier de tous les Européens, il vit la fameuse inscription découverte (1625) depuis peu en cette ville. «Comme on creusait les fondements d'un édifice près de la cité, dit-il, les ouvriers bêchant rencontrèrent une table de pierre, de la longueur de plus de 9 empans (190 centimètres), de la largeur de 4 (84 centim.), et de l'épaisseur d'un et davantage. Une des extrémités aboutissait en figure de pyramide dont l'éguille avait 2 empans de haut, et la base un autre. Sur la face de cette pyramide était une croix bien formée; les bouts de laquelle finissaient en fleurs de lys, semblables à celles qu'on trouva gravées sur le tombeau de l'apôtre St Thomas, en la ville de Méliapor. Cette croix était couverte et entourée de certains nuages avec trois lignes écrites au pied, tirées de travers et formées de grandes lettres, comme celles dont en se sert communément en Chine, si nettement et si distinctement empreintes, qu'on les pouvait facilement lire. Tout le dessus de cette grande pierre était aussi gravé de semblables lettres, quoique toutes ne fussent pas de même grandeur, et qu'il y en eût quelques-unes d'étrangères, dont on n'eut pas sitôt connaissance.» (*Histoire...*, p. 227.)

D'après le témoignage de ce document, il paraît certain que la religion chrétienne a été introduite en Chine l'an 635 par le moyen

---

(1) Voir pour les détails la notice sur le P. Vagnoni, ci-dessus, nº 26, pp. 86 seq.

(2) Le ms 道教家傳 (*Cheng-kiao tsa-tche* 聖教雜誌, juin 1925) lui donne le nom, plus élégant, de Tseng Té-tchao 曾德照.

(3) Interrogatoire de 1616 à Nankin.

d'un homme, nommé Olopen, qui y vint de Syrie ou de Chaldée, au temps de l'empereur T'ai-Tsong 太宗, et qu'elle s'y propagea par les soins de ses successeurs jusqu'en 781, époque où fut érigé ce monument par le prêtre Ning-chou (1). — Après plusieurs années passées au Chen-si et au Kiang-si (1630), le P. Alvare de Semedo fut envoyé à Rome, en 1636, comme procureur de la vice-province de Chine, pour exposer ses besoins, et solliciter l'envoi de nombreuses recrues. Le P. Visiteur Emm. Diaz n'en demandait pas moins de 60.

Il s'embarqua donc à Macao en 1637, mit la dernière main à sa *Relation* à Goa en 1638, et arriva heureusement en Portugal en 1640 et à Rome en 1642. Aussitôt que l'on sut son arrivée et le dessein de son voyage, qui était d'amasser du monde et de trouver des ouvriers, «il s'en est présenté un si grand nombre de tous les endroits, qu'il n'y a presque pas de provinces d'où il ne reçut quantité de lettres de plusieurs Pères, qui s'offraient et faisaient d'instantes prières pour être admis à la participation de ses travaux; et des deux seules maisons de Coïmbre et d'Evora, il reçut les noms de plus de 90 religieux qui pour la plupart, avec des lettres signées de leur sang, s'offraient à partir pour cette mission.» (Semedo, *Histoire*, p. 245.)

Néanmoins, à son départ, 1644, d'après le P. Franco, il ne fut accompagné que des PP. François Sinamo, italien, et Ignace Lagote, flamand. Il est vrai qu'une autre bande de six partit en même temps pour la Chine, sous la conduite du P. Louis Moura. De ces six un seul travailla en Chine, le P. Smogolenski (voir ci-dessous, notice nº 91). Je n'ai rien trouvé sur les cinq autres, ni sur les deux compagnons du P. de Semedo. Quand il arriva dans sa Mission, il la gouverna comme vice-provincial pendant quelques années. On était alors au plus fort de la guerre des Tartares, et il fallait pour cela un homme dont la prudence égalât la sagesse. Il était en effet d'une patience invincible, très assidu à l'oraison, grand amateur de la pauvreté, prudent dans ses conseils, et d'une sainteté de vie qui l'avait fait admirer des hérétiques eux-mêmes.

À la mort du P. Sambiasi, 1649, il vint à Canton prendre soin des chrétiens, et de là avec le P. Köffler se rendit à Tchao-k'ing 肇慶, où il célébra la messe devant Yong-li 永曆, les reines et toute la Cour. Puis, ayant promis d'envoyer le P. Michel Boym récemment arrivé, il revint à son église de Canton. Lorsque cette ville fut prise pour la seconde fois par les Tartares, déc. 1651, le P. de Semedo se retira à l'église pour se recommander à Dieu, lui et tous ses fidèles. Plusieurs soldats chrétiens vinrent le prier de songer à son salut, mais le Père, se rappelant qu'un mahométan instruit par lui n'était pas encore baptisé, courut à sa recherche, lui

(1) Sur l'histoire, la traduction, les détails de la célèbre inscription, cf. le beau travail du P. Havret dans les *Variétés Sinologiques*, nos 7, 12, 20. — Cf. P'an-Lapparent, *Nouveau manuel de littérature chinoise*, vol. V, 43e leç.

conféra le baptême, et le prépara à souffrir la mort. Puis il donna une absolution à tous les chrétiens qui s'étaient réfugiés près de lui, et passa la nuit à entendre leurs confessions.

Le matin, après avoir dit la messe et donné à tous la communion, il mit en sûreté les vases sacrés et, revêtu d'un surplis, s'agenouilla devant l'autel, les cierges allumés, attendant la mort avec calme. Une troupe de Tartares, l'épée nue, se précipite dans l'église, mais frappés de respects à ce spectacle, ils n'osent rien entreprendre. Un de leurs chefs le fait prisonnier dans l'espoir d'en tirer une bonne rançon ; c'est ce qui le sauva, car cet homme, malgré les cris de: «Tue, tue ce vieux inutile», le protégea toujours.

Ces angoisses durèrent 5 jours, après lesquels un certain Michel, eunuque du grand chef tartare, l'ayant reconnu, dit à son maître que c'était le frère de T'ang Jo-wang 湯若望 (Adam Schall); à ce nom connu et respecté, le Régulo donna l'ordre de délivrer le P. de Semedo, lui permit de retourner à son église, et peu après d'aller à Macao pour refaire sa santé. (Dunyn Szpot, *Hist.*, ad an. 1652.)

Il passa les dernières années de sa vie à Canton dans les bonnes grâces du Régulo Kon-wang, et occupé jusqu'au jour suprême à consoler et diriger les chrétiens, et à prêcher l'Évangile aux idolâtres. Il s'éteignit doucement dans la paix du Seigneur en 1658. Le P. Patrignani assigne à sa mort le mois de juillet; le P. de Guilhermy la place au mois d'octobre.

Le P. de Semedo a composé :

1. 字考 *Tse k'ao*, 2 vocabulaires; chinois-portugais, et portugais-chinois. Nous ignorons s'ils ont été imprimés.

2. *Annuæ litteræ e Sinis, ann. 1622-23*, datées de Hang-tcheou, 3 juin 1623, in-8°, Milano, 1627; dans *Histoire de ce qui s'est passé*, in-8°, Paris, Cramoisy, 1627, pp. 147 seq.

3. *Relatio de magna monarchia Sinarum*, ou *Histoire universelle de la Chine*, in-4°, Paris, 1645. Elle avait été composée en portugais. Voici le titre de l'édition portugaise: *Relaçao da propagaçao da fé no regno da China e outros adjacentes*, in-4°, Madrid, 1641. Manuel de Faria y Souza a revu cet ouvrage, l'a disposé dans un autre ordre, et l'a publié sous le titre de: *Imperio de la China, i Cultura evangelica en el por los Religiosos de la Compania de Jesus*, in-4°, Madrid, Jean Sanchez, 1642. Cette histoire a eu plusieurs éditions et diverses traductions.

Elle est divisée en 2 livres. Le premier comprend l'état temporel: l'auteur y traite du royaume, des mœurs, des usages, de la langue, des habits, des superstitions, de la guerre et du commerce des Chinois. C'est dans cette partie, remarque le Dr Bretschneider (*Early European Researches*, p. 7), qu'il a donné, le premier de tous les Européens, une notice sur le thé, sa préparation et ses usages.

Dans le second, l'état spirituel, sont décrits les commencements de l'Évangile dans ce pays, l'histoire de la persécution de Nan-king et ce qui s'ensuivit, et enfin la vie et la mort du Docteur Léon.

4. Le P. Sommervogel (*Bibliothèque*, t. VII, col. 1113) cite : «*Narré véritable de la persécution excitée contre les chrestiens au royanme de la Chine.* Extrait des lettres du P. Alvarez Semedo», Paris, 1619; Bordeaux, 1620.

5. 6. Le même auteur (*op. cit.*, col. 1114) cite encore plusieurs *Lettres* du P. de Semedo conservées à Montpellier et à Bruxelles, et une *Réfutation* des arguments du P. Longobardi sur les questions du nom chinois de Dieu et des rites.

42.

LE P. PIERRE VAN SPIERE.

史 惟 貞 — 覽 *CHE WEI-TCHENG I-LAN.*

N. 1584.—E. 1603.— A. 1613.—P. 10 juin 1624.—M. 20 déc. 1627, dans le Kiang.

Bartoli, *Cina* 904.—Couplet, *Catalog.*, 24.—Cordara, *Hist.*, t. I, pp. 275, 407; t. II, p. 239.—Dehaisnes, *Vie du P. Trigault*, pp. 104, 157. — Patrignani, *Ménol.*, 20 déc.—*Relations* de 1621 et 1622, pp. 123, 187, dans *Histoire de ce qui s'est passé.*

Le P. Pierre Van Spiere ou de Spira naquit à Douai. Son père, Jean Van Spiere, était Docteur en droit et fut Recteur magnifique de l'Université. Il entra dans la Compagnie à Bruxelles, 1603, et fut envoyé à Rome quelques années après. À l'exemple du P. Trigault, son compatriote, il demanda à se consacrer aux Missions; on le lui permit, et il s'embarqua pour les Indes en 1609 (1); enfin, après avoir terminé son cours de théologie à Goa, et y avoir reçu le sacerdoce, il fut désigné pour la Chine. Il arriva à Macao en 1611.

Arrêté avec le P. Aleni par des pillards à quelques lieues de Canton, lorsqu'ils tâchaient de pénétrer secrètement dans l'intérieur du pays, ils durent, après avoir été dévalisés, rentrer à Macao, et attendre une nouvelle occasion, qui ne se présenta pas avant 1613. Il fut alors envoyé à Nan-tch'ang, où il travailla 2 ans à répandre l'Évangile et à confirmer les fidèles dans la foi. La persécution de Chen K'io 沈 潅 le força à se cacher jusqu'en 1619, époque où il fit

(1) Le P. Kieckens (*Précis historiques*, 1880, p. 196) indique un Frère nommé Jean Delevigne, né à Lille, 1er juin 1582, qui serait parti avec le P. de Spira et qui serait mort en mer en 1607. Le P. Franco n'en parle pas.

une apparition au Hou-koang, dans la maison d'un mandarin chrétien nommé Thaddée, et revint ensuite dans la province de Nankin. (Dehaisnes, *op. cit.*, pp. 104 seq., 157 seq.)

Comme les néophytes étaient pauvres, et que la persécution n'était pas entièrement éteinte, il voyageait de ville en ville, de village en village, se cachant dans de misérables habitations, sans trouver souvent une chambre assez décente pour y célébrer la Ste Messe. Les fidèles prélevèrent quelques sapèques sur leur pauvreté, et achetèrent dans la ville une vaste maison, dont eux, pauvres ouvriers, occupèrent la façade, tandis qu'au fond il y avait une chapelle et une petite chambre pour le Père. Un mandarin, Luc Tchang, lui construisit une seconde résidence dans une autre ville de la province, et le Docteur Pierre une troisième à Yang-tcheou 揚州. Et de ces trois centres, le P. de Spira rayonnait sur tous les points de son district, où l'appelait l'administration des sacrements. (Dehaisnes, *op. cit.*, 158 seq.)

En 1621, il eut à Nankin 52 baptêmes. «Une petite fille âgée seulement de 9 ans, n'estant encore que catéchumène, apprit par cœur les oraisons de nostre créance, contre la volonté de son père. Il la surprit donc un jour comme elle les disoit, et la battit cruellement. Elle s'offrit très volontiers à l'inhumanité de son père; seulement elle lui dict: «Vous pouvez me tuer, mais vous ne pourrez «pas faire que je ne suive la loy de Jésus-Christ.» Une autre, encore de plus bas âge, comme elle veid que l'on faisoit dessein de différer son baptesme, ne le peut jamais supporter, et se sentant trop offensée de ce que, toute la maison recevant le baptesme, elle seule fût remise en un autre temps, après avoir bien combattu par ses prières, enfin l'emporta par ses larmes.» (*Relation* de 1621, p. 131.)

De toutes ces œuvres, celle qui fait le plus d'honneur au P. Van Spiere, ce fut sans contredit celle de la Ste-Enfance. Soit misère, soit paresse, soit superstition, soit toute autre cause, les Chinois exposent souvent, quand ils ne les tuent pas, leurs enfants en bas âge, surtout si ce sont des filles, et les abandonnent sur la voie publique ou le long des canaux, où ces innocentes créatures ne tardent pas à mourir, et parfois servent de pâture aux animaux. Le P. de Spira engagea en 1620 les chrétiens de sa province à leur trouver des nourrices et à les élever avec leurs enfants pour l'amour de Jésus-Christ. On commençait toujours par leur administrer le baptême. Le zèle des convertis pour cette œuvre de foi et d'humanité était si grand, que l'on voyait des femmes, bravant les coutumes, errer la nuit à travers les villes, pour ramasser et emporter les enfants, que des parents idolâtres et dénaturés avaient voués à la souffrance et à la mort. (Dehaisnes, *op. cit.*, p. 159.)

En 1627, un mandarin chrétien du Hou-koang, Simon P'ang ou P'eng, qui gouvernait la ville de T'ong-chan 通山, demanda un Père pour le faire participer aux sacrements, lui et toute sa famille, aux fêtes de Noël. Le P. de Spira, qui revenait d'une expédition où

il avait eu beaucoup à souffrir, accepta cette nouvelle fatigue, prit avec lui deux compagnons, et s'embarqua sur le Kiang 江. Le batelier, remarquant que la caisse renfermant la chapelle du Père était lourde, s'imagina qu'elle était pleine d'argent et résolut de s'en emparer. À cet effet, la nuit du 20 décembre, il s'aboucha avec une bande de pirates. Ils devaient s'emparer de cette caisse précieuse, et la partager avec lui, mais ne rien oser contre la vie du missionnaire. Il n'en fut pas ainsi. Les bandits saisirent le Père et les gens de la barque, leur lièrent les mains et les pieds, et les précipitèrent dans le fleuve. Le corps du P. de Spira fut retrouvé en amont sur le rivage, où on ne put jamais comprendre comment il avait été amené, et ensuite transporté à Nan-tch'ang 南昌 pour y être inhumé. (Bartoli, *Cina*, pp. 904 seq.)

43.

LE P. JEAN UREMAN.

鄔若望 占宇 *OU JO-WANG TCHAN-YU.*

A. 1620.—M. 22 avr. 1621, Nan-tch'ang.

Alegambe, *Bibliotheca*, p. 512.—Bartoli, *Cina*, p. 720.—Cordara, *Historia*, t. I, p. 276. — Couplet, *Catal.*, 26.

Le P. Ureman ou Uremon était né en Dalmatie. Nous ignorons la date de sa naissance. Nous ignorons aussi celle de son entrée dans la Compagnie, mais nous savons qu'il était déjà prêtre. Ce ne fut qu'à grand'peine que le P. Général le céda à la Mission, lorsque le P. Trigault, à son arrivée à Rome, le demanda pour la Chine.

«C'était, dit le P. Bartoli, un génie éminent, un mathématicien distingué, et par dessus tout, un homme apostolique, aussi dévoué au salut des autres qu'à sa propre perfection.» (Bartoli, *Cina*, p. 720.)

Il partit aussitôt pour le Portugal et s'embarqua à Lisbonne en 1615. Lorsqu'il fut arrivé à Macao, 1616, la persécution l'obligea de rester dans cette ville durant trois ans, 1617-1620, pendant lesquels il enseigna les sciences exactes aux jeunes Jésuites du collège.

Au mois de décembre de cette dernière année, rencontrant une occasion favorable pour aller à Nan-tch'ang 南昌, il se blottit au fond d'une barque, afin de se dérober à tout regard indiscret. Déjà malade et souffrant d'intolérables douleurs d'estomac, les pieds dans l'eau, presque sans air, mal nourri, et ne pouvant goûter un instant de

sommeil, il sentit sa maladie redoubler, et atteignit Nan-tch'ang plus mort que vif. Quatre mois de voyage l'avaient tellement affaibli, que le Frère chinois qui vint le chercher, ne trouva plus en lui qu'un squelette à peine animé, sans autre remède ni consolation qu'une pleine résignation à la douce volonté de Dieu, et la contemplation des douleurs du Sauveur. (Bartoli, *Cina*, p. 721. — *Relation* de 1621, p. 229.)

Il mourut dans cette ville le 22 avril 1621, en répétant les saints noms de Jésus et de Marie, après avoir offert ses souffrances et sa mort pour la conversion de la Chine. Son corps fut transporté et inhumé à Nankin, au pied de la colline *Yu-hoa-t'ai* 雨花台.

Il avait écrit l'*Annua Lettera del Giapone* de 1615-16, signée à Macao, 13 déc., dans le *Recueil* de Napoli, in-8°, 1621.

44.

LE FR. LOUIS DE FARIA.

N. 1595. — E. 1620. — A. 1620.

Guilhermy, *Ménol. Portug.*, t. II, p. 189.

Né à Macao en 1595, de parents chinois, il fut, dès sa plus tendre jeunesse, occupé au service de la Mission comme catéchiste.

Il supporta les rigueurs de la prison et les coups pendant la persécution de Nankin. Le courage et la persévérance qu'il montra en cette circonstance déterminèrent les supérieurs à le recevoir dans la Compagnie en 1620 (1). Il figure dans le catalogue de 1622 (2); Nous ne savons ce qu'il devint par la suite. On ne le trouve pas dans le catalogue de 1630.

---

44 bis.

LE FR. IGNACE.

N. vers 1595. — E. 1620. — A. 1620.

Guilhermy, *Ménol. Portug.*, t. II, p. 189.

Parmi les compagnons de chaînes et de tortures du Fr. Sébas-

(1) Ci-dessus. p. 48, n. 1. — (2) Colombel, t. I, p. 267. .

tien Fernandez (ci-dessus, p. 48), les vieilles relations des missionnaires signalent, outre le Fr. Louis de Faria (ci-dessus, n° 44), un autre jeune catéchiste nommé Ignace, postulant de la Compagnie, qui mérita son admission par ces héroïques épreuves.

Ignace subit, à trois reprises différentes, une sanglante et horrible flagellation. Nous n'avons pas d'autres renseignements sur lui. Il n'est pas au catalogue de 1622.

---

44 ter.

LE FR. MATTHIEU GHAM.

康? *K'ANG?*

M. vers 1620.

Bartoli, *Cina*, p. 682, — Guilhermy, *Ménol. Portug.*, t. II, pp. 189 seq.

Ce saint vieillard, voyant le Fr. Sébastien Fernandez (ci-dessus, p. 48) condamné par les mandarins à mourir en exil, dans une forteresse tartare appelée «l'enfer de la Chine», obtint, à force d'instances, la faveur de prendre sa place ; et il se livra aux satellites, tressaillant de joie de ce qu'il conservait ainsi, disait-il, un si bon ouvrier à la prédication de l'Évangile.

Délivré bientôt lui-même, par l'influence d'un néophyte puissant à la Cour, il revint mourir paisiblement au collège de Macao, laissant une haute réputation de sainteté.

Le P. Trigault nous a conservé l'*Offrande* que le Fr. Gham avait faite de tout son être à Notre-Seigneur (dans Guilhermy, *Ménol. Portug.*, t. II, p. 190).

45.

LE P. FRANÇOIS FURTADO.

傅 汎 濟 體 齋 *FOU FAN-TSI T'I-TCHAI.*

N. 1587. — E. 1608. — A. 1621. — P. 2 mai 1626. — M. 21 nov. 1653 (1), Macao.

Alegambe, ***Bibliotheca***, p. 228. — Bartoli, *Cina*, p. 1039. — Cordara, *Historia*, t. I, p. 456. — Couplet, *Catal.*, 28. — Dunyn Szpot, *Sinarum Historia.* — ***Relation*** de 1620, p. 103. — Semedo, *Histoire*, pp. 363 seq.

Natif de Fayal, une des Açores, François Furtado (Heurtado) entra au noviciat en 1608, et y préluda à toutes les vertus dont il

(1) Marques, dans les ***Éphémérides*** de Macao, p. 34, rapporte la date de la mort au 12 avril.

devait donner l'exemple pendant sa vie entière. Il suivit les cours de philosophie et de théologie dans la Compagnie; puis, ordonné prêtre, et animé du désir de sauver des âmes, il obtint de partir en 1618, avec le P. Nicolas Trigault, qui retournait en Chine. Ils arrivèrent à Macao en 1620. Il fut d'abord envoyé à Kia-ting 嘉定, au Kiang-sou, pour y apprendre la langue (1), et ensuite donné pour compagnon au Docteur Léon, à Hang-tcheou 杭州, où il paraît avoir résidé jusqu'à la mort du Docteur, auquel il ferma les yeux en 1630, s'occupant du soin des chrétiens et de la conversion des gentils, tout en composant, avec son ami le mandarin, des ouvrages de philosophie. (Semedo, *Histoire*, p. 365.)

De Hang-tcheou, il passa cette même année au Chen-si, et en 1634, il y établit une résidence, et bâtit une église dans la ville capitale Si-ngan fou 西安府. Nommé vice-provincial, il visita toutes les stations de la Mission une à une, et la gouverna elle-même pendant six ans, avec une prudence, un zèle et une charité incomparables.

C'est vers ce temps que deux Pères franciscains, ayant voulu, contre l'avis de leurs compagnons, se rendre à Pékin pour y convertir la Cour, ne réussirent qu'à se faire arrêter et renvoyer à Fou-tcheou 福州, où on les jeta en prison. Le P. Furtado, par ses bons offices, les consola, et parvint à les délivrer, en leur donnant la facilité de se retirer dans leurs missions des montagnes. (Ferrando, *Hist.* des Dominicains aux Philipp., Japon, Chine; Madrid, 1871. t. XI, p. 386.)

En 1641, les difficultés que la conquête des Tartares apportait à l'administration, les guerres civiles et la piraterie qui désolaient les provinces, la peste jointe à la famine, forcèrent le visiteur et ses consulteurs à diviser momentanément la vice-province en deux parties. Le P. Furtado resta chargé pendant 7 ans de la partie septentrionale, qui comprenait les provinces de Pékin, Chan-si, Chan-tong, Chen-si, Ho-nan et Se-tch'oan; les autres provinces: Nankin, Fou-kien, Hou-koang, Tché-kiang, Kiang-si, et les deux Koang, furent confiées au P. Aleni (2). (Dunyn Szpot, *Hist.*, ad an. 1641.)

Choisi comme visiteur en 1651, en des conjonctures difficiles, il revint à Macao et parcourut tout le Koang-tong. Après d'innombrables travaux entrepris et exécutés avec courage pour l'Évangile (il avait été en outre pendant 13 ans supérieur dans diverses résidences), il termina sa carrière mortelle à Macao, et y fut enterré.

Nous avons de lui :

1. 寰有銓 *Hoan yeou ts'iuen*, 6 vol., Hang-tcheou, 1628. C'est la traduction en chinois des livres d'Aristote *De cælo et mundo*, publiée aux frais du Docteur Léon, qui l'a revue, et en a écrit la préface, ainsi que celle de l'ouvrage suivant :

---

(1) Ci-dessus, p. 54. (2) Ci-dessus, p. 130.

2. 名理探 *Ming li t'an*, Logique et physique de l'Université de Coïmbre, traduites en 10 vol., Hang-tcheou, 1631.

3. *Relatio de statu Sinensis Missionis scripta ad Summum Pontificem, anno 1639*, in-8°. La bibliothèque de Hanovre (n° 1811) conserve MS. *Relatio ad Pontificem Max. de Regno Sinensi et de Missione ad illud 1639* (est-ce le même?), 14 pp. in-fol., suivies de 2 pp. de la main de Leibnitz. Cette relation fut trouvée par les Hollandais dans le navire de N. D. de Rosario, parti de Macao pour le Portugal, et dont ils s'emparèrent en route. Copie à Paris (cf. Sommervogel, *Bibliothèque*, t. III, col. 1069).

4. *Informatio antiquissima de praxi Missionariorum S. J. circa ritus sinenses, data in Sinis jam ab annis 1636 et 1640 a R. P. Furtado, vice-provinciali*, in-8°, Paris, Pépie, 1706. Cet ouvrage contient une lettre au P. Général Vitelleschi, 10 nov. 1636, et les réponses du P. Furtado aux 12 questions proposées par le P. de Morales, Dominicain, et adressées au P. Ant. Rubino, visiteur de la Mission, 8 février 1640 (Sommervogel, loc. cit.); à la suite, *Notæ in duplex opusculum R. P. Furtado.* Les réponses du P. Furtado au P. de Morales ont été souvent rééditées en diverses langues pendant la controverse des rites (Sommervogel, loc. cit.).

5. *Lettre*, en 1634, au P. Vitelleschi, sur l'état général de la Mission et sur les vertus des PP. Vagnoni et Longobardi. Une partie se trouve dans Bartoli, *Cina*, p. 1039.

6. 天主教要 *T'ien-tchou kiao yao*, Doctrine de l'Église catholique, 1 vol. composé sous son vice-provincialat, sans nom d'auteur.

46.

LE P. JEAN TERRENZ.

鄧玉函 涵璞 *TENG YU-HAN HAN-P'OUO.*

N. 1576. — E. 1 déc. (1) 1611. — A. 1621. — P. 2 sept. 1626. — M. 11 mai (2) 1630, Pékin.

Alegambe, *Bibliotheca*, p. 507. — Bartoli, *Cina*, pp. 908 seq., 954. — Cardoso, *Agiologio*, t. III, p. 231. — Couplet, *Catal.*, 27. — Cordara, *Historia*, pp. 322 seq. — Drews, *Fasti*, 13 mars. — Kircher, *China*, p. 110. — Mailla, *Histoire*, t. X. — Schall, *Historica relat.*, pp. 8-16. — Wylie, *Notes.*

Né à Constance, en Suisse, Jean Terrenz (Terentio) (3) était connu dans toute l'Allemagne comme médecin, philosophe et mathé-

(1) S. 4 déc. (2) S. 13 mai. (3) B. Nomen familiæ Schreck.

maticien. Il était également versé dans les langues hébraïque et chaldéenne, latine et grecque, et parlait couramment, outre la langue maternelle, le français, l'anglais et le portugais. Des cures habiles et heureuses l'avaient rendu cher à plusieurs seigneurs et princes, et lui permettaient d'ambitionner toutes les faveurs. Il y renonça à 35 ans, pour se consacrer à Jésus-Christ dans sa Compagnie, et obtint peu après les missions d'outre-mer. Il s'embarqua le 16 avril 1618 avec le P. Nicolas Trigault, à Lisbonne.

Atteint pendant la traversée d'une maladie réputée mortelle, il dut la vie au dévouement du jeune P. Cavallina, qui offrit la sienne pour conserver celle de l'homme de Dieu. Il fut exaucé, car à peine avait-il fait cet échange héroïque que le P. Terrenz revint à la santé, et le P. Cavallina rendit le dernier soupir. (Cardoso, loc. cit. — Dehaisnes, *Vie du P. Trigault*, p. 147.) Durant son long voyage, à Goa, au Bengale, à Malacca, sur les côtes de Sumatra et de Cochinchine, à Macao et en Chine, le P. Terrenz, naturaliste habile, recueillait avec soin des échantillons des plantes étrangères, des pierres, des animaux, des poissons, des reptiles, des insectes, et comme il n'était pas moins bon peintre que savant laborieux, il dessinait la nature prise sur le vif ; il faisait aussi des études suivies sur les climats et les hommes de ces divers pays. (Kircher, *China*, p. 110.)

Il consigna toutes ses remarques dans deux beaux et précieux volumes qu'il intitula : *Plinius indicus*. Son talent en médecine permettait en même temps à son zèle, tout en guérissant les corps, de travailler à la conversion des âmes. Arrivé à Macao en 1621, il fut d'abord envoyé à Kia-ting 嘉定 pour y étudier le chinois (ci-dessus, p. 54), puis Hang-tcheou 杭州, où il exerça le saint ministère; mais bientôt le bruit de son savoir s'étant répandu jusqu'à la Cour, il fut mandé à Pékin pour des fonctions en apparence plus relevées et plus importantes. Il s'agissait de réformer le calendrier.

Déjà nous avons vu (p. 104) qu'en 1611 le P. de Ursis avait commencé à s'en occuper, mais que la malveillance et la jalousie des mandarins, et ensuite la persécution de Nankin, 1616, y avaient apporté des obstacles insurmontables. Les erreurs allaient s'accumulant, et l'empereur Tch'ong-tcheng 崇禎 (1628-1644), voyant en particulier que les éclipses calculées par ses mandarins n'arrivaient point selon leurs calculs, fit appeler le premier président du tribunal des Rites, et lui ordonna de faire toutes les corrections nécessaires. Siu ko-lao était alors un des présidents du tribunal ; il raconta à l'empereur que les anciens mathématiciens, se servant de méthodes moins exactes, avaient commis des négligences qui, à la longue, atteignaient jusqu'à des jours entiers ; qu'il n'y avait qu'un remède à un si grand mal : se servir des savants étrangers et de leurs méthodes, bien plus sûres que les anciennes. Il suppliait en conséquence Sa Majesté de charger de ce travail quelqu'un de ces savants, et d'ordonner qu'aucun retard ne fût apporté à l'exécution de ce commandement. Tch'ong-

tcheng approuva le projet par un décret du 27 sept. 1629. (Bartoli, *Cina*, pp. 909 seq. — Schall, *Historica relatio*, pp. 10 seq.)

Le P. Terrenz était en ce moment le seul Européen présent à Pékin avec le P. Longobardi : il fut choisi et désigné pour commencer cette grande œuvre, et on lui donna pour assesseurs Siu Koang-k'i 徐光啟, Li Tche-tsao 李之藻 et Li T'ien-king 李天經, tous trois chrétiens ; en même temps, l'empereur donna l'ordre de construire tous les instruments nécessaires, selon les modèles du P. Terrenz et du Docteur Paul. On se mit résolument à l'œuvre.

Le 11 mai 1630, le Père mourait, avant d'avoir pu terminer ; un nouveau tribunal fut formé, et les PP. Schall et Rho furent élus pour remplacer le défunt (1).

---

(1) Ces détails et d'autres encore sont confirmés dans l'«Histoire des Ming» (1368-1644), *Ming-che* 明史. La dernière partie, *Wai-kouo* 外國, «Royaumes étrangers», comprend les chapitres 320-333 : dans le chap. 326, pp. 391 seq., il y a un long article sur l'Italie, qui fait partie du Fou-lin. On y lit «qu'un homme de ce pays, nommé Li Ma-teou (Matthieu Ricci), arriva à la capitale, sous le règne de Wan-li, avec l'eunuque Ma-chan : cet homme dressa une carte du monde; il mourut le IVe mois de 1610, et fut enterré, par ordre de l'empereur, dans un faubourg, hors de la porte de l'ouest.

«Le Xe mois de la même année, il y eut une éclipse de soleil, et les astronomes chinois commirent une grosse erreur dans son calcul : c'est pourquoi le président du tribunal d'Astronomie nomma deux Européens pour calculer les éclipses d'après une méthode usitée en Europe et inconnue en Chine. Il s'appelaient P'ang Ti-ngo *(de Pantoja)* et Hiong San-pa *(de Ursis)*.

«Après l'arrivée de Li Ma-teou, un grand nombre le suivirent, un entre autres nommé Wang Fong-sou *(Vagnoni)*, qui était un ardent propagateur de la religion du Maître du Ciel. Mais le tribunal des Rites, jugeant cette doctrine fausse, vicieuse, et excitant le peuple, la condamna en 1616. Wang Fong-sou, joint à Yang Ma-no *(Emm. Diaz* jun.*)* et à d'autres, en l'espace de quelques mois, avait gagné 1.000 hommes qui, sous prétexte de prier, se réunissaient en secret pour comploter contre l'Empire, de même que les membres de la Société du Nénuphar blanc, *Pé-lien-hoei* 白蓮會. Un décret impérial les bannit dans la province du Koang-tong.

«Les peuples de ces pays sont habiles à faire des canons; on en a apporté un en Chine pour servir de modèle, mais on ne put s'en servir. Pendant le règne de T'ien-k'i (1621-28) et celui de Tch'ong-tcheng (1628-44), des hommes venus de Macao furent employés avec succès dans la guerre du Nord-Est (contre les Mandchous). Sous le dernier règne, à cause des erreurs du calendrier, le tribunal des Rites proposa, à la mort de Teng Yu-han *(P. Terrenz)*, de confier à Lo Ya-ko *(P. Jacques Rho)* et T'ang Jo-wang *(P. Schall)* le soin de rectifier la méthode des calculs d'après leur système. L'empereur l'agréa, et en 1628 ils publièrent *Tch'ong-tcheng li-chou* 崇禎曆書, bien supérieur à l'ouvrage *Ta-t'ong-li* 大統曆.

«Ces étrangers venus en Chine sont très intelligents et sont des personnes savantes et honnêtes. Ils prêchent leur doctrine, et écrivent beaucoup d'ouvrages utiles sur des matières inconnues jusqu'ici du peuple chinois, et ils n'ont jamais demandé de récompense. Ils sont très connus parmi le peuple et chez les grands, dont un bon nombre sont leurs amis.»

Ce document, que nous abrégeons, et que cite en entier le Dr Bretschneider, médecin de la légation russe à Pékin, montre que l'influence des premiers Jésuites à la Cour des Ming, et la conversion de plusieurs grands mandarins,

1. Les travaux du P. Terrenz, de son successeur et de ses assesseurs pour la réforme du calendrier chinois, ont été publiés en 1634 en 100 volumes (1), sous le titre : 崇禎曆書 *Tch'ong-tcheng li-chou*, Calendrier de l'Empereur Tch'ong-tcheng, titre que l'Empereur K'ang-hi remplaça plus tard par celui de 西洋曆法新書 *Si-yang li-fa sin chou*. Ce grand ouvrage est divisé en 11 parties : les éléments du système, les nombres qui servent au calcul, les calculs eux-mêmes, les instruments, les opérations générales, le cours du soleil, les étoiles fixes, les phases de la lune, les nœuds et conjonctions du soleil avec la lune, les 5 planètes, les nœuds et conjonctions des 5 planètes. Le P. Ad. Schall y a ajouté un appendice en 2 parties, comprenant, la première, des notices biographiques sur les astronomes européens, et l'autre des éclaircissements sur les différences entre le nouveau et l'ancien système de chronologie. Il y est fait mention de Copernic 歌白泥, de Tycho-Brahé 弟谷, de Képler 刻白爾 et de leurs découvertes. (Cf. Wylie, *Notes*, p. 87.)

Le Catalogue impérial *Se k'ou ts'iuen chou* 四庫全書 mentionne cet ouvrage sous le titre un peu différent de : 新法算書 *Sin fa soan chou*, en 200 vol., et l'attribue à Siu Koang-k'i, aidé du P. Longobardi (notice n° 17, p. 66), et d'autres Européens. Sous le même titre, Yuen-yuen 阮元 (2) l'attribue au P. Schall (notice n° 49), dans le chap. *Tch'eou jen tch'oan* 疇人傳. La vérité est que tous y eurent part ainsi que le P. Rho (notice n° 53) et les trois assesseurs (Siu Koang-k'i... cités plus haut, p. 155.)

En outre, le P. Terrenz a laissé :

2. 人身說概 *Jen chen chouo kai*, De la structure du corps humain, 2 vol.

3. 奇器圖說 *K'i k'i t'ou chouo*. Description et explication des instruments de mécanique, 3 vol., Pékin, 1627, édités par un lettré nommé Wang Tcheng 王徵. Il y eut une édition à Nankin, 1628, par un disciple du Père, Tchang Yong-yu, qui occupait un poste officiel et ajouta une préface. Réimprimés en 1844, à Song-kiang 松江, par Ts'ien Hi-tso 錢熙祚, dans la collection *Cheou chan ko ts'ong chou* 守山閣叢書 (3). Le lettré Wang Tcheng avait auparavant publié avec le P. Terrenz un ouvrage sur les machines

---

n'étaient pas des récits exagérés. «J'ai traduit, dit en terminant le Docteur, tout entier ce monument, en l'honneur des vénérables missionnaires jésuites qui ont prêché l'Évangile en Chine, il y a 300 ans.» (Voir cet article dans *The China Review*, t. IV, pp. 312 et 385)

(1) Dans la *Historica relatio* du P. Schall, pp. 13-14, il est dit que l'ouvrage, comprenant 150 vol., a été terminé en cinq ans environ. Il était divisé en 3 parties : la première contenait l'introduction et toutes les connaissances étrangères nécessaires à un astronome ; la deuxième, la théorie des planètes, des étoiles, et des éclipses, avec la méthode pour les calculer et les mesurer ; la troisième, des tables qui facilitent le calcul, en sorte que l'opérateur n'ait même plus besoin de résoudre un triangle.

(2) Ci-dessus, p. 105. (3) Ci-dessus, p. 38.

indigènes, illustré de 11 planches, sous le titre: 諸器圖說 *Tchou k'i t'ou chouo.* L'ouvrage *K'i k'i t'ou chou* commence par une courte dissertation sur les principes de la mécanique, suivie d'une explication illustrée des différentes forces mécaniques. Après quoi vient une série de gravures pour appliquer aux diverses machines les principes établis. Ce sont des machines qui servent à élever des corps pesants, à les traîner, à les faire tourner, à tirer de l'eau, à mouvoir des moulins, à scier du bois, à scier et à broyer des pierres, des indicateurs d'eau, des machines à labourer, des pompes à incendie, en tout 54 gravures, dont chacune est accompagnée d'une courte explication. (Cf. Wylie, *Notes*, p. 116.)

4. 大測 *Ta-tch'é*, Trigonométrie, 2 vol.

5. 測天約說 *Tch'é t'ien yo-chouo*, Compendium des deux sphères, 2 vol.

6. 正球升度表 *Tcheng k'ieou cheng tou piao*, De la vraie construction de la sphère, 1 vol,

7. 黃赤距度表 *Hoang tch'é kiu tou piao*, Du zodiaque, de l'écliptique et des éclipses, 1 vol.

8. 渾蓋通憲圖說 *Hoen kai t'ong hien t'ou chouo*, Abrégé des calculs à faire pour les éclipses solaires, édité par Li Tche-tsao, 3 vol., Pékin.

9. *Epistolium ex regno Sinarum ad mathematicos europæos missum*, cum commentatiuncula Joan. Koppleri, in-4°, Sagan (en Silésie), 1630.

10. Avant d'entrer dans la Compagnie, il avait publié : *Thesaurus rerum medicarum novæ Hispaniæ*, in-fol., Rome, Moscardi, 1630.

11. Le P. Terrenz a laissé inachevé un grand ouvrage: *Plinius indicus* (ci-dessus, p. 154), 2 in-fol., dans lequel il a noté le résultat de ses recherches et de ses observations depuis 1618 jusqu'à sa mort, et qui méritait de paraître au jour.

12. *Epistola 22 april. 1622 Joanni Fabro a Sou-tcheou Romam missa*, conservée à la bibliothèque de médecine de Montpellier, sous le n° 104, in-fol., MS.

13. *Lettre* du P. Terencio au P. Gaspard Ferreira, de Pékin, 27 août 1629, donnant les noms de l'évêque et des prêtres syriens ou arméniens gravés sur la pierre de Si-ngan fou, à la Bibliothèque Nationale. (Cf. Cordier, *L'Imprimerie*, t. I, p. 325.)

14. *Compendium eorum quæ à Phil. Paracelso suis in scriptis dispersa sunt, catalogus in quo quam plurima teofrastica vocabula solita obscuritate referta dilucidantur.* MS in-4°, conservé à Montpellier à la bibliothèque de médecine, n° 461.

15. *Lettres* à Képler pour le consulter sur la chronologie des Chinois. Il lui fit part de la méthode qu'il suivait pour calculer les éclipses du soleil. Képler répondit ; mais, dit le Père Gaubil, ces lettres n'ont pas été retrouvées. (*Chron. chin.*, p. 285.)

16. *Lettres* au P. Jacques Keller, 30 août 1621, à la Biblio-

thèque de Bourgogne à Bruxelles; au P. Jean Bollandus, Bruxelles, 16 déc. 1618, à la Biblioth. des Bollandistes. (Sommervogel, *Bibliothèque*, t. VII, col. 1929.)

47.

LE P. RODRIGUE DE FIGUEREDO.

費 樂 德 心 銘 *FEI LO-TĖ SIN-MING.*

N. 1594. — E. 17 fév. 1608. — A. 22 juin 1622. — P. 16 avr. 1626. — M. 9 oct. 1642, K'ai-fong fou.

Alegambe-Sotwell, *Bibliotheca*, p. 779.—Bartoli, *Cina*, p. 1137.—Couplet, *Catal.*, 30.—Dunyn-Szpot, *Sinarum historia*, ad ann. 1642.—Franco, *An. glor.*, p. 583. — Greslon, *Histoire*, p. 123. — de Mailla, *Histoire*, t. X, p. 477. — Martini, *Brevis relatio*, p. 35.

Le P. Rodrigue naquit à Coruche, petite ville du diocèse d'Evora (Portugal), et entra au noviciat de cette ville en 1608. Comme il montrait des talent remarquables pour les lettres latines, on l'envoya à Rome pour y faire sa théologie. Il s'y rendit avec joie, moins pour voir les souvenirs de la ville éternelle, que pour solliciter avec plus d'instances la Mission de Chine. Le P. Général accéda à ses vœux, et lui accorda de partir (1618) avec le P. Trigault, quoiqu'il ne fût pas encore prêtre. Il termina ses études et reçut l'onction sacerdotale à Goa; il arriva à Macao en 1622.

D'abord il prêcha l'évangile à Hang-tcheou 航 州; et dans une excursion qu'il fit en 1627 à Ning-pouo 寧 波, il baptisa 80 personnes, et instruisit plusieurs centaines de catéchumènes. Il passa les 12 ou 13 dernières années de sa vie au Ho-nan, qui lui fut redevable d'une belle église et d'une nombreuse et fervente chrétienté à K'ai-fong fou 開 封 府. Pendant qu'il agrandissait le royaume de J.-C., un han-lin chrétien qui retournait dans sa patrie, et qui passait par là, supplia le Père de l'accompagner à Ou-tch'ang fou 武 昌 府, lui promettant de l'aider à bâtir une église et à commencer une mission dans cette capitale du Hou-koang. Mais la persécution, la prise de la ville par les Tartares, ruinèrent ces premières espérances, et cette station ne se releva que plus tard par les soins du P. Jacques Motel. (Bartoli, loc. cit. — Dunyn-Szpot, loc. cit.)

Le P. de Figueredo était revenu à K'ai-fong fou, où il comptait plusieurs milliers de chrétiens dispersés dans la ville et les environs, lorsque la ville fut attaquée par des bandes nombreuses de voleurs rebelles, sous la conduite de Li Tse-tch'eng 李 自 成. Repoussés d'abord, ils dévastèrent toute la campagne aux alentours, et revinrent mettre le siège devant K'ai-fong fou, résolus de la pren-

dre par la famine. Les provisions furent bientôt épuisées, «la livre de riz se vendit un marc d'argent, de vieux cuirs moisis du même poids coûtaient 10 écus ; on alla jusqu'à vendre publiquement de la chair humaine, et on croyait que c'était une action de piété, de jeter dans les rues les corps morts, afin qu'ils servissent de nourriture à ceux qui devaient bientôt être dévorés.»

Presque tous les chrétiens s'étaient enfuis, ou avaient péri ; il n'en restait qu'une cinquantaine. Le P. Rodrigue était réduit, pour toute nourriture, à une poignée de farine cuite dans l'eau, ou à un petit morceau de pain moisi, mais il abondait de consolations spirituelles, et les faisait passer en partie dans le cœur de ses derniers néophytes.

Ce fut alors que le P. Furtado envoya le Fr. Ferreira lui porter quelques secours, et des lettres dans lesquelles il lui conseillait de quitter K'ai-fong fou et de se réserver pour de plus grands travaux. Toutefois il s'en remettait à sa prudence. Les chrétiens insistèrent pour son départ ; des païens lui offraient une occasion sûre de s'échapper avec eux. Le P. Rodrigue répondit au P. Vice-provincial qu'il croyait de son devoir de rester jusqu'à la fin pour la consolation de son troupeau.

En effet il vit tous les néophytes mourir avant lui, la famine augmentant tous les jours, et il demeura seul avec deux serviteurs et un jeune Macaïste, Lazare Rodriguez, qui désirait entrer dans la Compagnie. Sur ces entrefaites, une armée impériale apparut sur la digue du Hoang-ho 黃 河, venant au secours de la ville. Le général chinois, pour en finir plus vite avec les rebelles, coupa les digues qui retenaient le fleuve dans son lit, persuadé qu'il noierait ceux-ci, sans que la ville en fût incommodée. Les eaux du fleuve grossi par les pluies d'automne se précipitèrent tumultueusement dans la plaine, et la convertirent en un lac immense. Les assiégés purent se sauver presque tous, mais la ville fut submergée ; les flots furieux battaient les murailles en brèche et renversaient les édifices ; ils s'élevaient au dessus du faîte des plus hautes maisons. On dit que 300.000 hommes y perdirent la vie, et que 10.000 hommes à peine réussirent à s'échapper. On n'eut aucune nouvelle du P. de Figueredo, et on croit qu'il fut noyé et écrasé sous les débris de son église s'effondrant sous les eaux, le 9 octobre 1642. (Greslon, *Histoire*, p. 123.)

C'était un homme d'un cœur grand et généreux, animé d'un zèle incroyable pour le salut des Chinois. Plein de mépris pour lui-même, il ne voyait que la gloire de Dieu. On dit qu'il formait ses néophytes avec tant de soin à la perfection que plusieurs seraient entrés en religion, s'ils en avaient eu la facilité. Il avait aussi fondé une communauté de vierges qui menaient une vie très pieuse et très édifiante, sous la conduite d'une vertueuse veuve. Cette communauté subsista plusieurs années à Nankin par les soins de madame Agathe, fille du célèbre D^r^ Michel Yang.

Le P. Rodrigue a écrit :

1. 聖教源流 *Cheng kiao yuen-lieou,* Explication de toute la doctrine chrétienne, 4 vol., imprimés à K'ai-fong fou sous le nom d'un célèbre mandarin.

2. 總牘念經 *Tsong tou nien-king,* Manuel de prières de dévotion, 2 vol.

3. 念經勸 *Nien-king k'iuen,* Exhortation à la prière, 1 vol.

Le P. Navarrette fait un grand éloge de ces ouvrages, qui lui paraissent admirables et d'un style très pur et très simple.

4. *Duplex responsio anno 1627 data super tractatu P. Joannis Rodriguez.* (Le P. Jean Rodriguez, dans un ouvrage publié à Macao en 1618, avait attaqué les méthodes d'apostolat du P. Ricci ; le P. Rodrigue de Figueredo les défendit.)

5. *Responsio ad undecim puncta,* citée par le P. Gabiani dans son ouvrage manuscrit *De ritibus ecclesiæ Sinicæ.* (Sommervogel, *Bibliothèque,* t. III, col. 726.)

Les PP. de Backer se trompent en lui attribuant la traduction chinoise du livre *De Cælo* d'Aristote. Elle est du P. Furtado (1). (Cf. Sommervogel, *Bibliothèque,* t. III, col. 726.)

48.

LE P. WENCESLAS PANTALÉON KIRWITZER.

N. 1586. — E. 1604 (2). — A. 1622. — M. 22 mai 1626, Macao.

Alegambe, *Bibliotheca,* p. 785. — de Backer, *Bibliographie,* t. II, col. 462 seq. — Sommervogel, *Bibliothèque,* t. IV, col. 1084.

Né à Kaden, en Bohême, il entra dans la Compagnie au noviciat de cette province qui était à Brünn. Après avoir passé par les épreuves ordinaires, et avoir suivi le cours complet de philosophie et de théologie, il enseigna les mathématiques au collège de Gratz. Le voyage de P. Nicolas Trigault en Europe le détermina à demander la Mission de Chine, et il partit avec lui en 1618. Ils arrivèrent ensemble à Macao en 1620. Il y exerça pendant quelques années le saint ministère, soit dans la ville, soit sur les côtes du Koang-tong, se préparant ainsi à entrer dans l'intérieur de l'empire.

(1) Ci-dessus, p. 152.

(2) Ces deux dates (1586 et 1604) sont celles du catalogue de 1624. Le P. Alegambe donne 1588 et 1606 ; le P. Sica, 1590 et 1608 – Le P. Sommervogel (loc. cit.) ne donne pas la date de naissance, et donne, pour celle d'entrée, 1606.

Il n'est pas vraisemblable qu'il ait été envoyé au Japon, comme le disent les PP. de Backer (loc. cit.), car le catalogue de 1624 le range parmi les missionnaires de Chine, à côté du P. Adam Schall; d'autre part nous n'avons aucun indice qu'il ait pénétré dans le pays, la mort l'ayant arrêté au commencement de sa carrière, et ravi à toutes les espérances que ses talents et ses vertus faisaient concevoir.

Le P. Kirwitzer a écrit :

1. *Observationes cometarum an. 1618 factæ* in India Orientali a quibusdam S. J. mathematicis in Sinense regnum navigantibus, in-4°, Aschaffenburg, Balth. Lipp, 1620.

2. *Litteræ de martyrio P. Joan.-Bapt. Machado, S.J.*, qui anno 1617 in Japonia passus est, in-8°, Antverpiæ, 1622.

3. *Relazione dalla Cina dell anno 1620*, datée de Macao, 22 nov. 1620, et signée Wenceslao Pantaleone, dans les *Relazioni delle cose piu notabili* scritte negli anni 1619, 1620, 1621, dalla Cina, in-8°, Rome, Zanetti, 1624. — En français dans : *Histoire de ce qui s'est passé...*, p. 158.

4. *Lettera dalla Cina dell anno 1624*, datée de Macao, 27 oct. 1625, dans les *Lettere annue del Tibet 1616, e dalla Cina 1624*, in-8°, Roma, Corbellotti.

5. Plusieurs *Lettres* manuscrites, dans la Bibliothèque Apponyi : Dunkerque, 6 et 26 mai 1616, au P. Lamormaini, sur son voyage de Gratz à Dunkerque. — Coïmbre, 8 mars 1617, nouvelles des missions. — Goa, 7 janvier 1619, au P. Deker. Détails sur la géographie, l'astronomie et les missions. — Goa, 21 fév. 1620, au P. Lamormaini, quelques nouvelles des missions. (cf. Sommervogel, loc. cit.)

6. *Epistola ex India Orientali, 20 jan. 1624, ad Cæsarem Ferdinandum Augustum* ; et extraits d'autres *Lettres*, dans le MS. 4169-71 de la Bibl. de Bourgogne à Bruxelles. (Sommervogel, loc. cit.)

49.

LE P. JEAN ADAM SCHALL VON BELL.

湯 若 望 道 味 *T'ANG JO-WANG TAO-WEI.*

N. 1591.—E. 21 oct. 1611.—A. 22 juin 1622. — P. 31 juillet 1628.—

M. 15 août 1666, Pékin.

Alegambe, *Biblioth.*, p. 397. — Bartoli, *Cina*, pp. 963 seq.—Brucker, article «Schall» de la *Catholic Encyclopædia*, t. 13, col. 520 seq. — Id., *Études*, 5 juillet 1901. — Cordara, *Historia*, t. II. — Couplet, *Catal.*, 26. — Id., *Histoire d'une dame chinoise*, passim. — Crétineau-Joly, *Histoire*, t. III, p. 176. — Drews, *Fasti*, 25 août. — Duhr, *Jesuitenfabeln*, pp. 226 seq. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1645 seq. — Gabiani, *Incrementa*, cap. 2,7. — Greslon, *Histoire*, passim, et append., p. 61.—du Halde, *Description*, t. I, p. 464 ; t. III, p. 82. — Henrion, *Histoire des missions*, t. II. — Huc, *Le Christianisme*, t. II, chap. 7-9 ; t. III, chap. 1. — Huonder, *Deutsche Jesuiten*, Fribourg, 1899. — Intorcetta, *Compendiosa*, 360 seq.—Kircher, *China*, pp. 104 seq. — Le Comte, *Nouv. Mém.*, t. II, p. 85. — Le Gobien, *Histoire*, p. 8. — Mailla, *Histoire*, tt. X, XI.—Martini, *De Bello tartarico*, p. 29.—Id., *Brevis relatio*, p. 21.—*Monumenta-sinica cu mdisquisit.criticis* (s. l., 1700). — Nieuhoff, *Ambassades*, p. 202. — d'Orléans, *Vie des deux conquérants*, passim. — Patrignani, *Menol.*, 15 août. — Abel Rémusat, *Nouv. mél.*, t. II, p. 217. — Rougemont, *Historia*, passim. — Schall, *Historica relatio*, passim. — *Welt-Bott*, pp. 680 seq.

Le P. Adam Schall, un des plus grands hommes que la Compagnie de Jésus et l'Europe aient donnés à la Chine, naquit en 1591, d'une famille illustre et catholique de Cologne. Il fit ses premières études jusqu'à la rhétorique inclusivement au collège de la Compagnie dans cette ville, où il commença à se faire remarquer par sa piété et ses talents : il fut membre tour à tour de la congrégation des Saints Anges et de celle de la Très Sainte Vierge. Le P. Jean Léon, recteur du collège, voyant en lui tout ce qui était nécessaire pour faire un apôtre, l'envoya à Rome au collège Germanique.

Il y entra le 24 juillet 1608 (1) ; comme à Cologne, il s'y distingua par de brillants succès et plus encore par ses vertus et sa tendre dévotion envers la Reine du Ciel ; aussi fut-il bientôt admis dans la congrégation *prima primaria*. Après son cours de philosophie, renonçant à toutes les espérances qu'il aurait pu concevoir, il obtint la permission de se consacrer à Dieu dans la Compagnie de Jésus, le 21 oct. 1611, et, ses études terminées, celle d'accompagner

(1) Son nom est écrit dans les catalogues du collège Germanique sous le nº 1138.

en Chine le P. Nic. Trigault (1). Il y arriva en 1622 et fut envoyé à Pékin pour y apprendre la langue. Dans ce premier séjour, il fit le calcul de trois éclipses de lune qui arrivèrent comme il l'avait annoncé: il posait ainsi les premiers fondements d'une réputation qui devait se répandre dans tout l'Empire et bien au delà.

On lui confia ensuite les chrétientés de la province du Chen-si; il résida quelques années à Si-ngan fou 西安府, s'occupant sans relâche des soins du ministère apostolique, et de l'étude des sciences qui ont rapport à l'astronomie. Il eut à y souffrir toutes sortes d'outrages et d'accusations, même devant les tribunaux: injurié du peuple, méprisé des grands, calomnié au dehors, éprouvé au dedans, il disait que les prisons de Nankin lui seraient moins dures que la liberté à Si-ngan fou. Mais enfin les adversaires furent vaincus par sa patience, et il commença à recueillir les fruits de la persécution; les conversions se multiplièrent, la faveur des mandarins et des lettrés devint si grande, qu'ils voulurent eux-mêmes concourir aux entreprises du missionnaire: il bâtit presque exclusivement avec leurs aumônes une magnifique église, dans laquelle il baptisa, le jour de son ouverture, 50 idolâtres. (Bartoli, *Cina*, p. 963.)

Le P. Terrenz étant mort en mai 1630, le P. Schall reçut l'ordre de revenir à la Cour avec le P. Jacques Rho, afin de continuer les travaux commencés pour la réforme du calendrier (2).

Dès le début de leurs nouvelles fonctions, les PP. Schall et Rho eurent à soutenir des luttes vives et nombreuses avec les astronomes officiels du Gouvernement, qui ne pouvaient voir sans jalousie des étrangers placés à leur tête. Ils répandaient de toutes parts des pamphlets et des libelles pour décrier la méthode astronomique des Européens, et c'étaient, comme il arrive d'ordinaire, les lettrés qui ne comprenaient rien à ces questions qui poussaient les plus vives clameurs.

Le Dr Paul Siu Koang-k'i 徐光啟 et ses compagnons encourageaient et soutenaient les Pères. D'après leur conseil, comme une éclipse devait avoir lieu prochainement, ils proposèrent de faire séparément leurs calculs, ainsi que les astronomes chinois. Ces calculs devaient être remis à la Cour. Lorsque le moment arriva, les observations ayant été faites avec les plus minutieuses attentions, les prévisions du P. Adam se réalisèrent de point en point, au lieu que les calculs de ses adversaires se trouvèrent complètement en défaut. Ces derniers furent publiquement convaincus d'ignorance et d'incapacité, mais n'en conçurent que plus de haine contre les missionnaires. (Bartoli, *Cina*, pp. 1095 seq. — Schall, *Hist. relat.*, p. 10.)

Le P. Adam construisit alors une sphère céleste et un planisphère avec un cercle équatorial, où étaient placés les signes du zodiaque. Ils étaient d'une grandeur raisonnable, en airain fondu et

(1) Ci-dessus, pp. 114 seq. (2) Ci-dessus, pp. 154 seq.

dorés. Il y joignit un cadran solaire horizontal, instrument qu'on n'avait point encore vu en Chine, en marbre blanc, de 5 pieds de long, et dont le style était soutenu par un dragon doré d'une exquise délicatesse. Il construisit encore pour les seigneurs de la Cour des cadrans solaires portatifs en ivoire, et pour les astronomes des lunettes de diverses grandeurs, des sphères, des compas, des astrolabes etc., afin de leur faciliter les observations. (*Hist. relat.*, pp. 23, 25.)

Dans ces conjonctures le grand ko-lao 閣老 Siu Koang-k'i mourut, le 9 nov. 1633, âgé de 72 ans. Il fut assisté par le P. Schall, pour lequel il avait une tendresse filiale. Le Père perdait un puissant protecteur, car Paul Siu était peut-être le Chinois le plus remarquable de son époque, et certainement l'un des chrétiens les plus sérieux et les plus fervents qui aient brillé en Chine. Avant de mourir, le Docteur l'avait recommandé, et toute la Mission, à l'un de ses amis, chrétien comme lui, et l'un des plus influents de la Cour. Mais déjà l'empereur l'aimait et l'honorait; il profita de son crédit pour étendre les conquêtes de la religion.

Il s'introduisit dans l'intérieur du palais par le moyen d'un vieil eunuque qu'il avait baptisé et nommé Joseph, et auquel il communiqua son zèle. Il put y célébrer la sainte messe pour la première fois en 1632. En 1631, il baptisait 10 eunuques des plus marquants, dont le principal, P'an 潘 Achillée, s'acquit dans la suite un grand renom par ses vertus chrétiennes, son courage et sa fidélité aux derniers descendants de la dynastie. Lui et un autre, nommé Nérée, firent venir leurs vieilles mères, qui reçurent le baptême, après avoir été instruites par le Frère Mendez (1). Un troisième, appelé Protais, devint l'exemple de tous par sa bonne conduite. Chassé du palais pour je ne sais quelle fausse accusation, il servit le P. Longobardi comme catéchiste et fonda à Ta-tch'eng hien 大城縣, sa patrie, une nouvelle chrétienté. (Bartoli, *Cina*, p. 972. — Cordara, *op. cit.*, p. 542.) Le P. Schall avait encore développé la congrégation établie par le P. Ricci (2), et l'avait étendue aux femmes chrétiennes. (*Histor. relat.*, p. 239.)

Le P. Trigault avait apporté d'Europe un magnifique album, présent des ducs de Bavière, représentant la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le P. Schall y ajouta des explications en caractères chinois, et l'offrit à l'empereur. Il y joignit une adoration des Rois Mages, dont les personnages figurés en cire étaient coloriés avec art. Ces objets plurent tant à Tch'ong-tcheng, qu'il les fit porter dans une chambre de l'intérieur de son palais, et permit aux dames de la cour de les visiter. L'eunuque Joseph en profita pour leur expliquer en détail les sujets religieux dont elles admiraient la peinture; plusieurs furent touchées de la grâce, et Joseph fut autorisé à leur conférer le baptême. Trois de ces nouvelles chrétiennes avaient le titre de reines; elles reçurent les noms d'Agathe, Hélène et Théodora. (*Histor. relat.*, pp. 25-39.)

---

(1) Ci-dessus, p. 121. (2) Ci-dessus, p. 30.

En 1640, il y avait au palais 50 dames, plus de 40 eunuques et 140 personnes de sang royal, baptisés et pratiquant la religion chrétienne. Les princesses menaient une vie fort retirée, travaillant à des objets destinés au culte, et même à des vêtements pour les pauvres et les missionnaires. On croyait à cette époque, à la Cour et dans le peuple, que l'empereur était chrétien de cœur, quoiqu'il ne fût pas encore baptisé; il avait, disait-on, enlevé de son palais toutes les idoles, et supprimé toutes les superstitions; plusieurs fois on l'avait entendu s'écrier: «La loi du Maître du Ciel est vraie, elle est sainte; mais que je suis petit pour la comprendre!» Ce qui est certain, c'est que si Tch'ong-tcheng connut la vérité, il n'eut pas la force de l'embrasser. (Bartoli, *Cina*, p. 1105. — Martini, *Brevis relatio*, pp. 24, 27.)

Cependant les Tartares faisaient tous les jours de nouveaux progrès; ils menaçaient la capitale. Un jour, l'un des principaux ministres vint trouver le P. Schall, et l'entretint des dangers que courait l'Empire, et des moyens de défense que l'on pourrait prendre. Dans la conversation, le Père parla avec tant de clarté de l'art de couler les canons, que le ministre lui donna l'ordre d'organiser immédiatement une fonderie. Il eut beau protester qu'il ne connaissait de cet art que ce qu'il avait lu dans les livres, qu'il y avait bien loin de la théorie à la pratique: tout fut inutile; il fut obligé de s'exécuter. Aussi bien le Père, qui avait déjà construit un grand nombre de machines servant à l'astronomie et que la Cour avait admirées, n'aurait pu faire comprendre son refus. (*Hist. relat.*, pp. 63 seq. — Ab. Rémusat, *Nouv. mél.*, t. II, p. 217. — Bartoli, *Cina*, pp. 1105 seq.)

La fonderie fut établie tout près du palais, en 1636. Le succès fut complet, et le Père rapporte qu'il coula 20 canons, dont la plupart étaient d'un calibre assez fort pour lancer des boulets de 40 livres. Après ceux-ci, il fondit des couleuvrines propres à être placées sur les épaules de deux soldats, ou entre les bosses d'un chameau. Deux années entières furent employées à ces travaux. (*Hist. relat.*, p. 66.) Pour montrer au P. Schall sa reconnaissance et donner une marque de l'estime qu'il avait pour lui, le dernier empereur de la dynastie des Ming 明, peu de temps avant sa fin tragique, lui fit don de deux tables dorées, sur l'une desquelles il avait fait graver l'éloge de sa fidélité et de ses services, et sur l'autre l'éloge de la loi chrétienne qu'il prêchait publiquement. (*Id.*, p. 73.)

Outre les Tartares, des bandes immenses d'insurgés marchaient sur Pékin, que des traîtres s'apprêtaient à leur livrer. L'empereur Tch'ong-tcheng, trahi par ses eunuques et par la plus grande partie de ses officiers, abandonné de tous, et ne voulant pas tomber vivant entre les mains des révoltés, se pendit à un arbre, après avoir confié ses trois jeunes enfants à un serviteur dévoué, 1644. (Mailla, *Histoire*, t. X, p. 492. — *Hist. relat.*, pp. 75 seq.)

Les rebelles, conduits par un des leurs, nommé «Li-kong» (Li Tse-tch'eng 李自成), saccagent la ville, et toutefois respectent la maison et la personne de T'ang Jo-wang (P. Schall), qui fut l'âme et la providence de la chrétienté de Pékin en cette affreuse tourmente. Il n'abandonna pas un seul de ses néophytes, mais il allait de l'un à l'autre, le jour et la nuit, portant à tous consolation et encouragement. (*Hist. relat.*, pp. 89 seq.)

Cependant les dignitaires de l'Empire n'avaient pas tous courbé le genou devant le vainqueur. Ou San-koei 吳三桂, l'un des plus fidèles, se retira dans le Liao-tong 遼東 avec des forces assez considérables. Li-kong vint l'y poursuivre et l'y assiéger, et massacra sous ses yeux son vieux père, sans pouvoir l'amener à se rendre. Ou San-koei appelle à son secours les Tartares Mandchous, et bientôt le lâche Li-kong, battu, s'enfuit en toute hâte à Pékin, puis dans le Chen-si, après avoir de nouveau livré la ville au pillage et à l'incendie. (Mailla, *Hist.*, t. X, p. 500. — *Hist. relat.*, pp. 92 seq.)

Vainement les chrétiens sollicitèrent le P. Adam de se retirer avec eux, vainement on lui envoya un cheval avec un guide pour l'emmener hors de Pékin, on voulut même essayer la violence ; il résista à la force, comme aux supplications, persuadé que Dieu ne l'abandonnerait pas, ni une Mission fondée d'une manière en quelque sorte miraculeuse. D'ailleurs ne devait-il pas demeurer pour veiller au salut de ceux qui ne pouvaient s'enfuir? Des femmes chrétiennes, des jeunes vierges venaient se réfugier dans le local qui leur servait autrefois d'église: pas une ne songea à imiter les païennes, qui se donnaient la mort pour fuir le déshonneur. Dieu les protégea et pas une n'eut à subir le moindre outrage. (*Hist. relat.*, p. 91.)

Le P. Adam n'avait pas espéré en vain dans le secours de la Providence: l'incendie qui dévora tous les palais, toutes les pagodes, respecta son habitation, et les flammes s'arrêtèrent à la maison où il avait caché ses instruments d'astronomie et les planches gravées des livres imprimés au Chen-si. Au milieu de cet embrasement général et dans ces épouvantables scènes de destruction, il parcourait la cité, pénétrant dans les maisons et sauvant les malheureux que le désespoir n'avait pas encore livrés à la mort. Il raconte qu'il a trouvé des familles entières pendues dans leurs demeures. «On n'entendait que le fracas des maisons qui s'écroulaient, les cris des victimes, le pétillement de la flamme et les détonations des amas de poudre cachés dans l'intérieur des édifices. Pékin était semblable à une immense fournaise. La chaleur était si ardente que les grands arbres, que l'on admirait hors des murs d'enceinte, eurent leurs feuilles et leurs branches calcinées. Aux environs de la ville, la végétation fut étouffée, et la campagne prit un aspect triste et désolé, comme au cœur de l'hiver.» (*Hist. relat.*, pp. 100 seq. — Cf. Huc, *Le Christianisme*, t. II, p. 37.)

Les Mandchous n'eurent pas de peine à s'emparer d'une ville en cendres, et la nouvelle dynastie (qui régna jusqu'en 1912) inau-

gura son pouvoir sur des ruines. — Un des premiers actes du nouveau prince Choen-tche 順 治, car son père venait de mourir, fut d'ordonner aux Chinois de s'établir hors de l'enceinte réservée aux Tartares. Cette mesure chassait le P. Adam Schall de sa demeure ; il n'y avait, pas de temps à perdre. De son meilleur style, il rédige une requête et se rend au siège du Gouvernement. Quand on sut qu'il était autrefois à la tête du tribunal des Mathématiques, on le reçut avec honneur, et on lui permit de demeurer dans sa petite résidence.

Bientôt après, 1645, le jeune empereur signa le décret qui nommait et confirmait T'ang Jo-wang président du tribunal des Observations astronomiques, *k'in-t'ien-kien kien-tcheng* 欽 天 監 監 正, et vice-président (*chao-k'ing*) de la cour dite *t'ai-tch'ang se*, 太 常 寺 少 卿. C'était une des charges les plus importantes de l'Empire. Il ne l'accepta que sur l'ordre formel du P. Provincial. Le crédit qu'elle lui donnait lui permit de protéger ses frères répandus dans les provinces, et le nom de T'ang Jo-wang suffit pour délivrer le P. Longobardi de la prison, le P. de Ferrariis de l'exil, et les PP. de Magalhaens et Sambiasi de la mort.

En acceptant cette haute dignité, il y mit la condition expresse qu'il ne travaillerait qu'à cette partie des mathématiques qui regarde le cours des astres, les éclipses et les vicissitudes des saisons, et déclara qu'il ne pouvait s'occuper de la distinction des jours fastes et néfastes, dont la connaissance était vaine et superstitieuse. Il fut même obligé de se justifier par une lettre circulaire aux PP. de la Mission. Il obtint aussi d'être déchargé des exigences honorifiques qui y étaient attachées, et qui ne pouvaient se concilier avec son état de religieux et ses fonctions d'apôtre. Il renonça enfin à tous les émoluments auxquels sa charge lui donnait droit, et supprima entièrement le luxe et le faste dont ses prédécesseurs aimaient à s'entourer. (Greslon, *Histoire*, p. 4. — Schall, *Hist. relat.*, chap. 11. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1645.) (1)

La mère de l'empereur faisait alors l'éducation d'une jeune fille de la famille royale, destinée à être l'épouse du jeune Choen-tche. La princesse étant tombée gravement malade et presque désespérée des médecins, la reine envoya au P. Adam une des dames de sa suite, lui demander des remèdes pour la fille d'un grand mandarin dont la santé était en danger. «Je ne suis pas médecin, répondit le Père, et je ne saurais lui prescrire de remèdes.» Et comme elle insistait : «Allez, dit-il, portez-lui cela.» C'était

(1) Ces deux points — acceptation, au moins temporaire, d'une haute dignité mandarinale, collaboration à un calendrier qui contenait des parties superstitieuses — furent l'occasion de longues polémiques entre les théologiens jésuites, dont les uns estimaient que le P. Schall devait résigner ses fonctions, les autres qu'il pouvait les conserver. Finalement le T. R. P. Oliva, Général de la Compagnie, obtint du Pape Alexandre VII, le 3 avril 1664, une décision autorisant un Jésuite, même profès, à accepter les dignités de mandarin et de membre du tribunal des mathématiques. (Brucker, art. cit., *Cath. Encycl.*, col. 521 seq.)

un Agnus Dei. «Mettez-le sur la malade, et priez le Seigneur du Ciel de lui rendre la santé.» Chose admirable: à peine eut-on obéi, que la vie et les forces revinrent à la jeune princesse. La même dame revint remercier le Père, et lui demander comment la malade devait porter cet objet, sur les vêtements ou en dessous. «Comme elle voudra.» Quelques jours après plusieurs dames du palais vinrent trouver le P. Schall et lui offrir un cadeau précieux. Comme il refusait : «Voulez-vous donc faire honte à Sa Majesté la reine en repoussant le présent qu'elle vous envoie? Car elle reconnaît que vous avez sauvé la vie à sa nièce, l'épouse de l'empereur.» Stupéfait à ces paroles, le P. Adam Schall reçut le cadeau selon les usages chinois. (*Hist. relat.*, p. 120.)

À cette époque, le roi de Corée, qui se trouvait alors à Pékin, fit connaissance avec le Jésuite missionnaire; il le visitait, et le recevait ensuite dans sa demeure, espérant que les Coréens de distinction de sa suite rapporteraient dans leur patrie des notions précieuses d'astronomie et de mathématiques. Le but du P. Schall était plus élevé : il voulait déposer des germes de christianisme dans le cœur de ses nouveaux amis. Il envoya au prince un exemplaire de tous les ouvrages composés par les Jésuites sur la religion; il y joignit une sphère céleste et une belle image du Sauveur, en lui proposant d'emmener avec lui un de ses catéchistes pour annoncer aux Coréens la religion du vrai Dieu. «J'aimerais mieux, lui répondit le roi, un de vos compagnons européens pour nous instruire; cependant quel que soit celui que vous nous enverrez, il sera regardé et traité comme votre représentant.» (Huc, *Le Christianisme*, t. II, p. 393. — *Hist. relat.*, chap. 12.)

Choen-tche était encore mieux disposé pour le P. Adam : il l'avait pris en grande affection et, dans ses longs entretiens avec lui, se plaisait à l'entendre discourir sur des sujets sérieux et utiles. Le P. Schall, qui ne perdait jamais de vue le but sacré de sa mission, profitait de ces bonnes dispositions pour demander diverses grâces. Il obtint la restauration des remparts de la ville et du palais impérial, détermina Amawang, oncle et tuteur du prince, à renoncer au projet de fonder une nouvelle grande cité rivale de Pékin, rendit la liberté à des centaines de prisonniers, empêcha les bonzes de construire à la capitale de vastes pagodes, et un des plus fameux lamas de Tartarie d'être reçu avec des honneurs inaccoutumés et réservés au seul souverain.

Mieux que tout cela : il donnait des conseils salutaires à ce jeune prince, doué d'excellentes qualités, mais que l'entourage et les passions entraînaient à une vie trop dissipée et licencieuse. Et l'empereur l'écoutait et le traitait comme son père ; il l'appelait Mafa, terme mandchou qui signifie «Vénérable Père». Il avait même voulu qu'il fût son propre admoniteur, et l'avait chargé d'avertir les seigneurs de la Cour des manquéments qu'ils pouvaient commettre

contre un bon gouvernement. En vain le P. Schall lui avait-il exposé toutes les raisons qu'il avait de ne pas accepter, la jalousie qu'il exciterait, les haines qu'il soulèverait, etc... il fallait obéir : mais la jalousie eut son cours, et les haines longtemps contenues éclatèrent plus tard.

Choen-tche disait quelquefois à ses ministres : «Vous autres, vous ne savez me proposer que l'ambition et la vaine gloire ; il n'en est pas ainsi de T'ang Jo-wang : dans les mémoires qu'il m'adresse, c'est toujours son cœur miséricordieux qui parle, et je ne puis les lire sans verser des larmes.» Il disait encore : «Mafa est un homme incomparable ; les autres mandarins ne m'aiment et ne me servent que par des vues intéressées, ils ne cessent jamais de demander des faveurs ; et quoique je presse tous les jours Mafa de m'en demander, il se contente de mes bonnes grâces ; c'est ce qui s'appelle servir avec amour, et aimer sans intérêt.» (Greslon, *Histoire*, p. 8.) Lorsque le Père était à la Cour et s'entretenait avec l'empereur, on disait de toutes parts : «T'ang Jo-wang est avec le maître, il s'occupe du pauvre peuple.» Assurément on ne pouvait faire un plus bel éloge du missionnaire.

Non content de recevoir son cher Mafa au palais, à toutes les heures du jour, par une dérogation encore plus singulière à l'étiquette impériale, le jeune prince allait souvent le voir dans sa pauvre cellule ; il agissait comme un ami de la maison, visitant tour à tour la chapelle, le jardin et les jeunes Chinois étudiants, causant avec les missionnaires ; il s'informait de leurs travaux, de leurs habitudes, de leurs règles, et quand il avait passé de longues heures à s'entretenir avec le P. Adam : «Il y a bien longtemps que je suis ici, Mafa, disait-il, et tu ne m'as encore rien offert.»

Le Père, autant que les convenances et la prudence le permettaient, ne négligeait rien pour faire pénétrer dans l'esprit et le cœur du royal hôte la lumière de la vérité. Un jour il lui expliqua le décalogue et l'histoire abrégée du christianisme ; une autre fois, tombant à genoux à côté de son royal auditeur lui-même prosterné, il lui parla avec une émotion profonde des souffrances du Sauveur des hommes. Il faut lire en détail dans l'*Hist. relat.* (cap. 14, 15, 16) du P. Schall (on ne peut que les indiquer ici) ces scènes si pleines de naïve simplicité, de confiance filiale et d'entrain d'une part, et de l'autre si prudentes, si dignes et si paternelles. Tous les missionnaires adressaient au Ciel de ferventes prières pour la conversion de ce prince, dans lequel ils aimaient à voir un futur Constantin.

Le P. Schall écrivait en Europe pour hâter l'envoi de nouveaux sujets qui pussent l'aider dans une si belle pêche ; il obtenait pour eux à leur arrivée la libre entrée dans tout le royaume et, chose bien plus importante encore, un décret pour la libre prédication de l'Évangile. Le nombre des néophytes s'accrut en de telles

proportions qu'en l'espace de 14 ans, de 1650 à 1664, on baptisa plus de 100.000 catéchumènes dans la Chine.

«Il se formait de toutes parts, dit l'abbé Huc (t. II, p. 424), dans les villes, dans les bourgades, le long des fleuves, une foule de petites chrétientés ferventes, où Dieu était servi avec esprit de foi. L'Évangile, le catéchisme, l'imitation de J.-C., la vie des Saints, plusieurs autres livres de piété et de doctrine, étaient traduits, imprimés et répandus dans le public avec profusion. La croix était peinte au-dessus de la porte des maisons des chrétiens, et gravée sur la pierre de leurs tombes. De nombreuses chapelles recevaient les fidèles pour les cérémonies religieuses, et les belles prières catholiques se chantaient dans l'idiome chinois d'un bout de l'Empire à l'autre.»

L'année 1650, l'empereur accorda un vaste terrain pour y bâtir une église (1). Sous la direction du P. Adam, ce monument surpassa bientôt tous les autres en hauteur ; il avait la forme d'une croix latine, avec un beau maître-autel et 4 chapelles latérales. Les murs étaient décorés d'inscriptions en grands caractères exprimant le décalogue, les 8 béatitudes et les principaux articles de la foi. Au-devant du portail, une inscription en chinois et en mandchou; sur le milieu de l'arc de triomphe, 4 grands caractères d'or donnés par l'empereur, à gauche 4 autres envoyés par le 66e descendant de Confucius, et à droite 4 composés par le premier ko-lao.閣 老. Tous faisaient l'éloge du christianisme. La foule s'y rendait nombreuse ; beaucoup y trouvaient la vie de l'âme, car le Père y faisait un cours suivi d'instruction religieuse, et se faisait aider par des catéchistes zélés et savants, dont un seul convertit à Pékin plus de 5.000 infidèles (*Hist. relat.*, cap. 18.)

---

(1) L'approbation de la loi chrétienne donnée à cette occasion par l'empereur, et gravée sur un marbre à l'entrée de l'église du Sauveur à Pékin, se trouve dans Kircher (*China*, p. 105) et dans Dunyn-Szpot (ad an. 1654). Elle avait d'abord été écrite par Choen-tche lui-même, et telle que le chrétien le plus fervent n'aurait pu faire mieux, mais ses ministres jetèrent les hauts cris, et le circonvinrent de façon qu'il leur permit de la modifier. Elle est pleine de louanges pour le P. Schall, mais l'éloge de l'Évangile fut complètement supprimé. (Rougemont, *Historia*, pp. 153 seq.).

Quant à l'inscription placée sur la porte de l'église par le P. Schall, voici le texte, tel qu'il qu'il se trouve dans Kircher (p. 107) :

Post fidem a D. Thoma Apostolo primum advectam, postque eamdem a Syriis tempore imperii Tam, iterum et latius propagatam, tertio rursum sub imperio Min, post eamdem ducibus S. Francisco Xaverio et P. Matthæo Riccio, per Societatis Jesu homines et verbo et libris Sinice editis divulgatam, magno quidem studio ac labore, sed propter gentis inconstantiam haud pari successu, devoluto jam ad Tartaros imperio, eadem Societas pro instaurati per suos Calendarii Xy hien lié *dicti laborum coronide, templum Deo Opt. Max. publice Pekini Regum Sinarum curiæ posuit dicavitque anno MDCL, Xunchi VII.*

Pater Joannes Adamus Schall a Bell, Germanus, S. J. professus, et præfati Calendarii auctor, ex laboribus manuum suarum ædem hanc et patientiam posteris legat.

Dans ce même temps, il adoucissait autant qu'il était en son pouvoir la réclusion et les dernières années de l'impératrice Hélène et des autres princesses chrétiennes de la dynastie des Ming, faites prisonnières par Amawang ; préparait à une sainte mort un jeune enfant tartare de la famille impériale, qu'il avait baptisé et en quelque sorte élevé (*Hist. relat.*, cap. 19), et servait d'interprète aux ambassadeurs des États Hollandais près de la Cour de Pékin, ainsi qu'à ceux du Grand Duc de Moscovie (1).

Peu content de ce qu'il avait fait pour son protégé, Choen-tche fit paraître un nouveau décret qui conférait à T'ang Jo-wang le titre de *T'ong-wei kiao-che* 通微教師, maître des doctrines subtiles, puis il anoblit, 1651, son père, sa mère, ses ancêtres jusqu'à son bisaïeul (2). Il décida encore par un autre décret que ces honneurs passeraient à ses descendants ; « mais parce que le P. Schall », c'est l'empereur qui parle, « n'a pas de femme de 1er ou de 2e rang, qu'il n'a pas d'enfant et ne peut en avoir, nous lui permettons d'adopter un jeune homme (3) qui jouira comme son fils adoptif de toutes les grâces que l'on accorde dans le même cas aux grands mandarins. Exemple unique jusqu'aujourd'hui, ajoute le décret, d'un mandarin n'ayant ni femme, ni enfant, ni concubine, et reportant sur un enfant adopté les faveurs qu'on lui confère. »

Malheureusement, l'empereur s'abandonna à une folle passion pour une jeune veuve, qui l'éloigna insensiblement du christianisme et de tous les devoirs de la royauté, pour le livrer aux plus absurdes superstitions des sectateurs de Bouddha. Elle lui avait fait promettre de laisser la couronne à son fils ; mais par une permission de Dieu, ce jeune enfant vint à mourir, et cette misérable créature ne lui survécut pas six mois. Choen-tche 順治 en conçut un véritable désespoir ; peu s'en fallut qu'il n'en mourût de regret,

---

(1) Le Grand Duc de Moscovie était alors, 1656, Alexis Michaelowitch : je n'ai pu trouver les noms des ambassadeurs. Ceux des États Hollandais étaient Pierre de Goyer et Jacques de Keyser, 1655-56 (Nieuhoff, *Ambassade*, p. 202), J. V. Campan et C. Nobel, 1661, et Pierre Van Hoom, 1664.

(2) Ces décrets d'anoblissement, en chinois et en mandchou, existent encore. On les trouve dans les bibliothèques de l'Université de Gand, de Prague, à Berlin, à Lyon : *Libellus continens encomia ac titulos, quos Imperator Sinensis P. Joanni Adamo Schœll, S. J., Coloniensi, ejus parentibus et avis, in tertiam scilicet generationem, contulit. Aliquot panegyrici mandarinorum sinensium, aliorumque virorum illustrium in laudem P. Joannis Adami Schall, S. J., ejusque astronomiæ instauratæ.* On trouvera la traduction latine de tous ces décrets dans l'*Historica relatio*, pp. 347 seq.

(3) Dans l'ouvrage du P. Verbiest *Hi tch'ao ting ngan* 熙朝定案, dans une des suppliques à l'Empereur K'ang-hi, il est question du fils de ce fils adoptif du P. Schall. Il se nommait T'ang Che-hong, 湯士弘 et faisait partie du tribunal d'astronomie. Son nom de famille était P'an 潘. – Là est la seule origine raisonnable qu'on puisse trouver à l'absurde calomnie articulée par Marcel Angelita, secrétaire du cardinal de Tournon pendant sa légation, et publiée après la mort d'Angelita en 1758. Adam Schall aurait, pendant

ou ne se tuât de sa propre main : il tombait dans de véritables accès de folie. Bientôt une fièvre ardente s'empara de lui, et le coucha sur son lit de mort. (*Hist. relat.*, pp. 299 seq. — Rougemont, *Historia*, pp. 142 seq.)

Le P. Schall, qui l'avait toujours averti avec un courage apostolique, malgré tous ses efforts, ne put lui parler à ce moment suprême. Il lui écrivit en quelques pages ce qu'il lui était le plus important de savoir, afin de pourvoir à son salut éternel. Il lui dit donc qu'il était extrêmement touché de sa maladie, et pour lui témoigner sa reconnaissance de tant de bienfaits, il ne pouvait que l'inviter à sauver son âme. Tous les Empires sont sous la main de Dieu, qui les donne et reprend à volonté, mais Dieu est aussi un Père, qui est prêt à donner an mourant une couronne immortelle, s'il consent à le reconnaître. Il le conjure de ne pas rejeter ses conseils, les derniers peut-être qu'il sera permis à son affection de lui donner. (Rougemont, *Historia*, p. 153.) Choen-tche se les fit lire, il en fut touché jusqu'aux larmes ; puis il le fit remercier, et se tournant d'un autre côté, il s'écria en gémissant: «J'ai péché, je l'avoue ; maintenant il est trop tard, ma maladie est incurable.» Il expira peu après, le 6 février 1661.

Peu auparavant, l'empereur, ayant convoqué tous les grands, leur manifesta sa volonté de renoncer à l'Empire en faveur de son

---

les dernières années de sa vie, rompu toutes relations avec ses frères, toute obéissance à ses supérieurs, et aurait entretenu, dans la maison que l'empereur lui avait donnée, une femme dont il aurait eu deux enfants. Le seul fait qu'au milieu des plus violentes polémiques sur la question des Rites aucun des adversaires de Schall ne fait allusion à cette déshonorante fin de carrière du grand jésuite, que ni ses supérieurs, ni ses frères ne s'en plaignent dans leurs lettres même intimes, prouve l'absence totale de fondement au récit d'Angelita, trop facilement accepté par des auteurs hostiles aux Jésuites. Sans doute le secrétaire de Tournon, aura entendu parler, pendant son séjour à Pékin, du fils adoptif du P. Schall, auquel il avait transmis plusieurs des dignités à lui conférées par Choen-tche. L'imagination d'Angelita, surexcitée par les conseils de l'ex-capucin Norbert, a fait le reste quand il écrivit sa relation, bien des années après son retour de Chine.

Il semble, du reste, que le P. Schall ait eu, pour son fils adoptif, et pour le père de celui-ci, P'an Tsin-hia, qui était à son service, une affection trop humaine, et contraire au détachement religieux. Les confrères du P. Adam se plaignent plus d'une fois dans leurs lettres de l'influence de P'an sur son maître, et pendant sa dernière maladie, le 21 juillet 1665, le vénérable mourant crut devoir faire des excuses à ses frères «pour son excessive indulgence envers son serviteur, et le scandale qu'avait pu produire l'adoption du fils de P'an». De ces imperfections à la honteuse calomnie d'Angelita, il y a un abîme. Le P. J. Brucker a, dans son article de la *Catholic Encyclopædia* sur le P. Adam Schall (t. XIII, pp. 522 seq.), résumé des documents inédits et élucidé cette question. Les documents sont cités au complet dans un intéressant article du même auteur : «Les missionnaires catholiques aujourd'hui et autrefois» (*Études*, 5 juillet 1901, pp. 64 seq.).

La relation d'Angelita fut publiée par l'ex-capucin Norbert au tome IV de ses *Mémoires historiques* sur les affaires des Jésuites avec le Saint-Siège. Elle a été reproduite dans les *Memorie Storiche* du Cardinal de Tournon, Venise, 1761, t. I, p. 209.

frère aîné. La reine-mère s'y opposa, mais n'ayant pas l'adhésion générale, elle s'en remit à la décision du P. Schall. Celui-ci répondit que, «d'après le droit naturel, et le droit des nations, les fils succèdent à leur père sur le trône». Aussitôt qu'il eut connu cette décision, Choen-tche choisit pour successeur son second fils, qui fut depuis l'empereur K'ang-hi 康 熙: il désigna 4 régents qui devaient gouverner pendant sa minorité, mais qui ne pourraient conclure rien d'important sans l'approbation de la reine-mère. (Dun.-Szpot, *Sinarum hist.*, ad an 1661.)

Le Roi est mort, vive le Roi! C'est vrai en Chine comme partout ailleurs. On intronisa le jeune prince, et toute la Cour vint lui prêter le serment d'obéissance. C'était une cérémonie solennelle, où l'on invoquait le *T'ien* 天, le Ciel, et on le prenait à témoin de sa fidélité. Comme président du tribunal des Mathématiques, le P. Schall était tenu de s'y rendre avec les autres mandarins, mais il fit valoir sa religion, et obtint pour lui et ses assesseurs chrétiens, de faire le serment dans sa chapelle à la manière chrétienne. (Dun.-Szpot, *Sinar. hist.*, ad an. 1661. — *Hist. relat.*, p. 335. — Rougemont, *Historia*, p. 158.)

Les régents montrèrent d'abord une assez grande déférence pour le P. Schall, et lui conférèrent même solennellement le titre de précepteur du jeune prince; et lorsque, pour en finir avec Tcheng King-man 鄭 經 滿, fils du pirate Tcheng Tch'eng-kong (Kouo-sing Yé) (1), plus connu sous le nom de Coxinga, qui tenait toutes les forces de l'Empire en échec, ils ordonnèrent (1663) de raser toutes les villes du littoral sans épargner Macao, le P. Schall, accompagné du P. Le Favre (ci-dessous, notice n° 102), intercéda en faveur de la colonie portugaise, en rappelant tous les services qu'elle avait rendus à la Chine: l'ordre de chasser les Portugais fut révoqué; ce fut un des derniers services qu'il rendit à la religion; car bien que rien ne fût changé en apparence, on sentait que l'atmosphère était chargée,

(1) Tcheng Tch'eng-kong 鄭 成 功, aliàs Kouo Tcheng 國 鄭, ou Kouo-sing Yé 國 姓 爺 (Coxinga), était fils de Tcheng Tche-long 鄭 芝 龍. Celui-ci, né de parents pauvres à Nan-ngan hien 南 安, dans le Ts'iuen-tcheou fou 泉 州 (Fou-kien), était venu jeune encore à Macao, et après avoir été instruit, avait été baptisé sous le nom de Nicolas. Habile, intelligent et ardent, en peu d'années il avait amassé par le commerce une grande fortune, avec laquelle il équipa une flotte nombreuse. De plus en plus audacieux, il fit la chasse aux pirates, et le devint lui-même. Il eut un fils d'une femme japonaise. Ce jeune enfant, qui fut Coxinga, fut élevé, partie à Manille avec les Espagnols, partie à Formose avec les Hollandais, mais ne fut jamais baptisé. Il avait toutes les qualités de son père. Lorsque Nicolas fut pris et mis à mort par les Tartares, Coxinga leur fit une guerre acharnée sur mer, pillant et ravageant toutes les provinces maritimes, et remontant même le Kiang pour assiéger Nankin. Il enleva Formose aux Hollandais, 12 févr. 1662. Mais le souvenir de tous les meurtres qu'il avait ordonnés lui troubla la raison, et il mourut le 23 (le 2, d'après Cordier, *Histoire générale*, t. III, p. 264) juillet de cette même année à T'ai-wan fou 台 灣, capitale de cette île. Pour le détail de sa vie et de ses pirateries, v. Rougemont, *Hist. tartaro-sinica*, pars I^a.

et que la tempête éclaterait bientôt. (Rougemont, *Historia*, pp. 73 seq.)

En 1664, on avait préparé à Pékin pour le baptême 700 catéchumènes, et l'année précédente, on en avait baptisé 1.500. Le P. Schall avait acquis un nouveau titre à la reconnaissance de la capitale, en suspendant dans une tour haute de 100 coudées, une cloche énorme et magnifique fondue depuis plus de 200 ans, et récemment découverte avec quatre autres. À l'aide de ses machines, avec quelques hommes, il avait, au grand contentement du peuple et de la Cour, terminé ce que des centaines d'ouvriers eussent en vain essayé. (Gabiani, *Incrementa*, pars I[a], pp. 6, 27. — Dunyn-Szpot, *op. cit.*, ad ann. 1664.)

Déjà, vers la fin du règne précédent, on avait préludé par des pamphlets à une attaque générale contre la religion. Les Pères n'en avaient pas tenu compte. Mais cette fois, mahométans et bouddhistes, bonzes et lettrés, Chinois et Tartares, se formèrent en une vaste conjuration pour anéantir en Chine le nom chrétien. Ils avaient à leur tête un astronome mahométan, Ou Ming-hiuen 吳明烜, poussé par le premier président du tribunal des Rites, ennemi d'autant plus acharné du P. Adam que celui-ci lui avait sauvé la vie, et surtout un lettré chinois, Yang Koang-sien 楊光先, homme fourbe, intrigant, mais plein d'esprit, né à Hoei-tcheou fou 徽州府, dans la province de Nan-king (1). En 1664, ce dernier présenta aux régents un mémoire rempli de blasphèmes contre le christianisme, et de calomnies contre ses prédicateurs. Les régents n'aimaient pas la religion, plusieurs étaient hostiles au P. Schall: ils accueillirent favorablement le mémoire.

Bientôt les Pères résidant à Pékin furent arrêtés et traduits devant les tribunaux ; ils étaient quatre. Ordre fut donné de conduire à Pékin tous les missionnaires du royaume pour y être jugés, et il fut enjoint à tous les Chinois, sous les peines les plus sévères, d'abandonner la nouvelle religion, 4 janvier 1665. Le P. Schall fut dépouillé de toutes ses charges et de tous ses titres ; puis, ses trois compagnons, les PP. Verbiest, Buglio et de Magalhaens, et lui, furent chargés de neuf chaînes et jetés en prison. Cinq mandarins chrétiens eurent le même sort, et comme il arrive toujours en ces circonstances, ils furent abandonnés de presque tous leurs amis.

Les accusations portées contre le P. Schall, et en général contre tous les missionnaires, étaient contenues sous trois chefs : 1° la religion qu'ils prêchent est fausse, contraire aux anciennes lois de la Chine et à la piété filiale, elle est immorale, pernicieuse à l'Empire, infâme dans son origine et dans sa propagation ; 2° les missionnaires, et à leur tête Adam Schall, sont des rebelles qui méditent le projet de s'emparer du pays, comme ils ont fait aux Indes, aux îles Philippines, au Japon et ailleurs. La ville de Macao, remplie d'armes et de soldats, leur obéit ; ils ont, dans les provinces, un grand nombre de sectateurs, qu'ils entraînent par l'espérance chimé-

(1) Sur le caractère de Yang Koang-sien, v. Greslon, *Hist. de la Chine*, pp. 35-46.

rique d'une vie éternelle; 3° l'astronomie européenne est fausse dans ses règles, fourmille d'erreurs; c'est une honte pour la Chine de l'accepter. (Dun.-Szpot, *op. cit.* ad an. 1663.—Greslon, *Histoire*, pp. 93 seq.)

Il fut répondu surabondamment et victorieusement à ces trois chefs. Mais c'est sur le troisième que se concentrèrent bientôt tous les débats et que se portèrent toutes les forces de l'attaque et tous les efforts de la résistance (1). D'ailleurs la sentence était portée d'avance, et à des juges qui veulent vous condamner et qui se bouchent les oreilles, comment faire entendre raison? C'était un touchant spectacle de voir ce vénérable vieillard, âgé de 74 ans, à genoux comme un criminel, succombant sous le poids des infirmités plus encore que des années, et réduit par une paralysie récente à ne pouvoir prononcer une parole pour sa justification. En vain le P. Verbiest prit-il sa défense, espérant faire retomber tout l'orage sur sa tête; la résolution était prise d'exterminer le christianisme: Adam Schall fut condamné à être coupé en 10.000 morceaux, les mandarins chrétiens à perdre la tête et tous les missionnaires à l'exil.

Les cinq mandarins chrétiens eurent la tête tranchée, leurs familles furent bannies en Tartarie; ils souffrirent la mort avec une constance admirable, et après s'être confessés plusieurs fois (Greslon, *Histoire*, p. 175). Et sans doute le jugement eût reçu son entière exécution, mais une comète qui vint à paraître, un tremblement de terre dont les secousses répétées jetèrent la consternation dans toute la ville, un incendie qui fit d'affreux ravages, et d'autres malheurs publics, furent regardés comme autant de signes de la colère céleste, de l'innocence des Pères. Les missionnaires furent rendus à la liberté, le P. Schall seul excepté, mais tous furent renvoyés à Canton (2).

---

(1) On ne doit point s'en étonner. Il y avait un lien intime entre l'existence de l'astronomie européenne et la présence des missionnaires en Chine : celle-ci dépendait de la première ; elle supprimée, tous les prédicateurs de l'Évangile étaient renvoyés, et alors plus de prédication ; le fait l'a prouvé. La religion était donc alors tellement liée à l'astronomie qu'elle ne s'avançait qu'appuyée sur elle. On comprend donc les efforts prodigieux des Pères de Pékin pour la défendre et la sauver et, quand elle fut condamnée, pour la rétablir et la relever. À 100 ans de distance, le P. Hallerstein, un des successeurs de Verbiest et de Schall, écrivait, le 24 sept. 1766 : «Les arts peuvent plaire à la Cour et sont utiles, mais l'astronomie et les mathématiques sont la chose indispensable dont on ne peut se passer ici : *Astronomia et quidquid est scientiarum mathematicarum est unice et maxime, critque semper necessaria.*» Et si Mgr Pires-Pereira, le dernier représentant d'un autre âge, a pu demeurer à Pékin jusqu'en 1838, époque de sa mort, c'est uniquement à son titre de mathématicien qu'il en fut redevable.

(2) Les missionnaires emprisonnés à Pékin étaient au nombre de 30, dont 1 Franciscain, 4 Dominicains et 25 Jésuites. Quatre demeurèrent dans la capitale. Voici la liste de ces confesseurs (cf. Rougemont, *Historia*, Préface):

P. Antoine de Ste-Marie, Franciscain, Espagnol.
P. Dominique Coronado, Espagnol, mort en prison le 9 mai 1665.
P. Dominique Navarrette, Espagnol.
P. Dominique Marie Sarpetri, ou de St-Pierre, Sicilien.
P. Philippe Leonardo, Espagnol, tous 4 de l'ordre de St Dominique.
P. Jean Adam Schall von Bell, resté à Pékin.

Le Conseil de régence présenta à la sanction de l'impératrice la sentence portée contre T'ang Jo-wang. En la voyant, la princesse, saisie d'indignation, la jeta par terre, la foula aux pieds, et demanda aux régents, s'ils avaient oublié l'estime et la considération que son fils avait eues pour un homme qu'ils auraient dû respecter, au lieu de le traiter en criminel. Elle ordonna qu'il fût immédiatement délivré, (de Mailla, *Histoire*, t. XI, p. 1022.) Une lettre intéressante sur ce procès, due au P. Victorius Ricci, provincial des Dominicains en Chine, 15 mai 1666, a été publiée par Christ. von Murr dans son *Journal* (t. VII, pp. 252 seq.).

Le P. Schall, sorti de prison et libéré de ses chaînes, fut ramené à son église, où, non seulement les chrétiens accoururent pour remercier Dieu avec lui, mais aussi un bon nombre de païens vinrent le visiter. Les régents et le tribunal des Rites s'en offensèrent, et pour se venger, firent fermer l'église, et ordonnèrent en outre d'enlever et de briser la table de marbre donnée au Père par l'empereur défunt, où il avait fait graver l'éloge de la loi divine. Les morceaux lui furent renvoyés. Ce qui lui fut le plus sensible, ce fut la manière indigne et sacrilège dont les persécuteurs traitèrent le beau tableau de la Mère de Dieu. Après cet exploit, les 4 régents firent signifier aux PP. Schall et Verbiest, de quitter leur résidence et d'aller habiter avec les PP. Buglio et de Magalhaens. (Dunyn-Szpot, *op. cit.*, ad an. 1666.)

Sentant le jour suprême approcher, le P. Adam écrivit une dernière lettre à tous ses compagnons et frères de mission, pour leur demander pardon des mauvais exemples qu'il avait pu leur donner (Alegambe, *Bibl.*, pp. 398 seq.). Ce vénérable confesseur, flétri en apparence par une sentence ignominieuse, mais en réalité tout resplendissant de gloire pour avoir défendu, au prix de sa vie, l'honneur de la religion, mourut peu après, usé par les longs travaux d'une carrière tout apostolique, et plus encore par les souffrances d'une longue captivité. (Huc, *Le Christianisme*, t. III, p. 40.) Il rendit son âme à Dieu, après avoir reçu les derniers sacrements, l'an 1666, le jour où l'on célèbre la fête de la glorieuse Assomption de la Très Sainte Vierge.

P. Canevari.
P. Ignace da Costa.
P. Louis Buglio, resté à Pékin.
P. Jean-François de Ferrariis.
P. Jacques Le Favre.
P. Jean Valat.
P. Claude Motel.
P. Jean-Dominique Gabiani.
P. Emmanuel Jorge.
P. Philippe Couplet
P. Christian Herdtricht.
P. Prosper Intorcetta.
P. Antoine de Gouvea.
P. Michel Trigault.
P. François Brancati.
P. Gabr. de Magalhaens, resté à Pékin.
P. Antoine Lobelli.
P. Stanislas Torrente.
P. Félicien Pacheco.
P. Jacques Motel.
P. Humbert Augeri.
P. Ferdinand Verbiest, resté à Pékin.
P. François de Rougemont.
P. Adrien Greslon.

Le P. Adam Schall peut être considéré avec justice comme le second fondateur de la Mission de Chine ; en effet, dans le changement de dynastie, on pouvait craindre avec raison, que les vainqueurs ne poursuivissent une religion et des hommes que le dernier empereur des Ming avait couverts de sa haute protection, et que soutenaient encore ses successeurs dans les provinces du Sud. Mais le P. Schall, sans manquer à ce qu'il devait aux derniers Ming, envisageant les événements d'un point de vue plus élevé, sut si bien ménager les nouveaux maîtres de la Chine, que le jeune empereur Choen-tche n'eut jamais pour lui que de l'amour et du respect.

Cette vénération partie de si haut, descendit jusqu'aux mandarins et, grâce à elle, les missionnaires n'eurent guère à endurer dans les provinces que les maux inséparables d'une guerre civile et d'une invasion. S'il n'établit pas le premier la foi à Pékin et dans la Chine, il l'y conserva au moment de la conquête.

Chez lui, comme chez le P. Ricci, les connaissances en astronomie et en mathématiques n'avaient d'égales que celle qu'il avait de la langue chinoise, et que bien peu d'Européens ont atteinte. Comme Ricci, il était calme et patient dans les épreuves, et déployait une persévérante énergie dans les adversités. Jamais sa prudence ne fut en défaut ; au milieu d'une cour païenne et corrompue, il sut constamment se faire respecter par sa capacité, son ardeur au travail, sa modération, son désintéressement, et une innocence de vie que rien n'a pu ternir. À une tendre et profonde piété, il joignait un zèle infatigable, une confiance en Dieu sans bornes, une union très intime avec lui et une charité inépuisable.

On cite de lui un fait qui en dit plus que de longs discours. Pour confesser deux grands mandarins (Ignace Song, vice-roi du Liao-tong et Michel Tchang), prisonniers et condamnés à mort par les intrigues de leurs ennemis, il se déguisa en charbonnier et, sous prétexte de l'âpreté de la saison, il entra dans la prison, son sac sur le dos, comme pour leur vendre sa marchandise. (Patrignani, *Menol.*, III 135.) «Je ne puis passer sous silence, ajoute le P. Greslon (*Histoire*, p. 322), le grand zèle qu'il eut pendant sa vie pour inspirer aux néophytes le respect qu'on doit au très auguste et très vénérable sacrement de l'autel. Il fut le premier des Jésuites qui l'exposa publiquement et qui le porta en procession avec beaucoup de solennité, autour d'une vaste cour qui est à l'entrée de l'église de Sitam (西堂). Il continua cette cérémonie tous les ans, jusqu'au temps de la persécution.»

Enfin il eut l'honneur et le bonheur insignes de confesser Jésus-Christ ; et même après sa mort, lorsqu'un empereur idolâtre réhabilitait solennellement sa mémoire, elle a été en butte aux plus infâmes calomnies. Mais il est écrit que les disciples ne sont pas au-dessus du maître.

La plupart des ouvrages du P. Schall sont relatifs à des sujets d'astronomie, d'optique et de géométrie ; ils ont été publiés à Pékin, pendant qu'il travaillait à la réforme du calendrier, avant 1635; plusieurs ont été revus par le ko-lao 閣老 Paul Siu 徐光啟. Nous regrettons de ne pouvoir donner que peu ou point de détails sur un bon nombre d'entre eux.

1. 進呈書像 *Tsin tch'eng chou siang*, Sur l'image du Sauveur, opuscule présenté à l'empereur, en même temps que l'adoration des Mages, et pour leur servir d'explication.

2. 主制羣徵 *Tchou tche k'iun tcheng*, De la divine Providence prouvée par diverses raisons, 2 vol. La première édition doit être de Kiang tcheou 江州, vers 1629.—Ces raisons sont tirées de la fin générale de toutes les créatures, et des fins particulières du ciel, de l'air, de la terre, de la mer, des corps, des végétaux, des animaux, du mouvement du ciel, de la vie végétative et animale; puis, dans le tome second, de la beauté du ciel, de la terre et du corps humain, du sens commun de tous les peuples, des bornes de l'esprit de l'homme essentiellement limité, de l'immortalité de l'âme, des désirs infinis du cœur, et enfin des miracles.

3. 主教緣起 *Tchou kiao yuen k'i*, Commencement et progrès de la loi chrétienne, 4 vol., Pékin, 1643. J'ai vu une édition récente, mais le titre manquait. Dans la 1e partie, l'auteur démontre l'existence d'un être infini, existant nécessairement par lui-même: cet être n'est pas le ciel, qui n'a pas la puissance de créer, et qui ne peut pas ne pas avoir une cause; cet être est Dieu. Ceci est prouvé par la contingence de tous les autres êtres et de l'homme; Dieu est invisible, éternel, présent partout, et il a trois personnes.

Dans la 2e partie, le Père montre que le diable n'est pas Dieu, que les âmes des morts ne sont pas dieux, qu'il y a une cause à la vie et à la mort des hommes, que l'âme humaine est spirituelle, immortelle et créée par Dieu.

Il établit dans la 3e partie la récompense des bons et la punition des méchants. Il y a une religion naturelle, commune à tous, dont la pratique est contenue dans les 10 commandements, et une religion surnaturelle, qui est un bienfait spécial de Dieu. La vraie religion est à la fois naturelle et surnaturelle. Ceux qui veulent l'embrasser doivent y persévérer.

La 4e partie renferme la création de l'univers et de l'homme, l'institution de la religion, la possibilité et les convenances de l'incarnation de Dieu dans le sein d'une vierge pour expier les péchés des hommes. Enfin le Père termine par un abrégé de la vie, de la passion et de la résurrection de N.-S. J.-C.

4. 眞福訓詮 *Tchen fou hiun ts'iuen*, Des 8 Béatitudes (on trouve aussi le titre: 眞福經典 *Tchen fou king tien*, L'Évangile des Béatitudes), 1 vol., sans lieu ni date. Le P. de Rougemont (*Historia*, p. 306) dit : « *octo voluminibus complexus* ». Les hommes,

dit l'auteur, cherchent tous les moyens d'être heureux, mais la plupart se trompent en cherchant le bonheur dans les choses d'ici-bas. Le vrai bonheur a son commencement en ce monde, et son achèvement en l'autre. Tous peuvent l'atteindre. La première condition pour cela est la connaissance de Jésus-Christ. Le bonheur est tout entier dans la pratique des 8 béatitudes, dont les récompenses, pour être variées dans la forme et l'expression, en réalité ne sont qu'une seule et même chose. (Note du P. Riot.)

5. 渾天儀說 *Hoen t'ien i chouo.* Manière de construire les sphères célestes et terrestres et leur usage, 5 vol.

6. 古今交食考 *Kou kin kiao-che k'ao*, «Examen des éclipses anciennes et modernes», 1 vol., Pékin, 1633. «Il examine et calcule dans ce livre les éclipses solaires rapportées dans le Chou-king, le Che-king et le Tch'oen-ts'ieou, et plusieurs autres des dynasties suivantes des Han, et même des Ta Ming. Il voulait donner des preuves sensibles de la bonté des tables d'Europe, et le fait à son ordinaire d'une manière fort claire et très intelligible.» (Gaubil, *Chronol.*)

7. 西洋測日曆 *Si-yang ts'é je li*, «Méthode européenne de composer le calendrier», 1 vol. Le premier calendrier que le Père composa, 1645, par ordre du régent Amawang, avait pour titre : *Calendarium compositum ex mandato regio ad novam regulam magni Occidentis.* (Je n'ai pu trouver le titre chinois.) Il fut reçu par les Tartares avec une joie incroyable, et répandit dans toutes les parties de la Chine, où ils étaient les maîtres, la réputation de son auteur.

Il avait fait paraître auparavant un autre mémoire dans lequel il expliquait qu'il ne pouvait s'occuper des jours fastes et néfastes, et pourquoi on avait rejeté à la fin du calendrier 40 propositions superstitieuses qui n'étaient pas de son office. (Dunyn-Szpot, *Sin. hist.*, 1645.) C'est peut-être le n° 10.

8. 學曆小辯 *Hio li siao pien*, «Brève explication pour apprendre l'usage du calendrier», 1 vol.

9. 民曆補註解惑 *Min li pou tchou kiai houo*, «Commentaire ajouté au calendrier populaire pour résoudre les difficultés pratiques», 1 vol., édité en 1683 par le P. Verbiest, à Pékin, avec les préfaces de deux membres du tribunal de l'Astronomie : Hou 胡 et Chao 邵.

Le P. Schall a contribué à une publication faite à des intervalles assez éloignés par le tribunal de l'Astronomie et intitulée : 欽定七政四餘萬年書 *K'in ting ts'i tcheng se yu wan nien chou.* C'est un almanach indiquant les mouvements du soleil et de la lune, des 5 planètes, leur apogée, leur périgée et leurs conjonctions pour chaque mois. (Cf. Wylie, *Notes,* p. 103.)

10. 新曆曉或 *Sin li hiao houo*, Réponses à des doutes proposés touchant les éphémérides européennes, 1 vol. (Cf. ci-dessus, 7.)

11. 大測 *Ta ts'é,* Trigonométrie, 2 vol.

12. 遠鏡說 *Yuen king chouo,* Sur les tubes optiques, ou Traité des lunettes astronomiques, 1 vol., Pékin, 1630.

13. 星圖 *Sing t'ou,* Carte des étoiles. Elle se compose de huit feuilles et est divisée en deux hémisphères. (Cf. ci-desssous, 26.)

14. 恒星曆指 *Heng sing li tche,* Théorie des étoiles fixes, 4 vol.

15. 恒星出沒 *Heng sing tch'ou mou,* Lever et coucher des étoiles fixes, 2 vol.

16. 恒星表 *Heng sing piao,* Tables pour calculer les étoiles fixes, 5 vol.

17. 交食曆指 *Kiao-che li tche,* Théorie des éclipses de soleil et de lune, 7 vol.

18. 交食表 *Kiao-che piao,* Tables des éclipses de soleil et de lune.

19. 測食說 *Ts'é che chouo,* Manière de calculer les éclipses, 2 vol.

20. 共譯各圖八線表 *Kong i ko t'ou pa sien piao,* Table des sinus, des tangentes et des sécantes.

21. 測天約說 *Ts'é t'ien yo chouo,* Abrégé des observations et des mesures célestes, 2 vol.

22. 奏疏 *Tseou chou,* Suppliques adressées à l'empereur en faveur de l'astronomie européenne, 4 vol.

23. 新法曆引 *Sin fa li in,* Introduction à l'astronomie, 1 vol.

24. 新法表異 *Sin fa piao i,* Différences entre l'astronomie chinoise et l'astronomie européenne, 2 vol.

25. 曆法西傳 *Li fa si tchoan,* Histoire de l'astronomie européenne depuis les temps les plus reculés, comprenant les principaux ouvrages composés par Copernic, le roi don Alphonse du Portugal, Ptolémée et Tycho-Brahé, avec une petite analyse de ces ouvrages.

26. 赤道南北兩動星圖 *Tch'e tao nan pé liang tong sing t'ou,* cité par Klaproth, *Verzeischniss,* p. 183. Planisphère céleste de quatre grandes feuilles. Ce pourrait être le n° 13, sous un autre format.

27. J'ai rencontré, publié sous les noms des PP. Schall et Rho, et sous la direction de Siu Koang-k'i, sans lieu ni date, mais très probablement à Pékin, et avant la mort du ko-lao, 1633, l'ouvrage suivant: 西洋新法曆書 *Si-yang sin fa li chou,* Exposé de la nouvelle astronomie européenne, en 26 vol. ainsi répartis:

1) 日躔表 *Je tch'an piao.* Tables du soleil, 2 vol. P. Rho.
2) 月離表 *Yué li piao.* Tables de la lune, 4 vol. P. Rho.
3) 交食表 *Kiao-che piao.* Tables des éclipses, 9 vol. P. Schall.
4) 五緯諸表原敘目 *Ou wei tchou piao yuen siu mou.* 1 vol. en 11 chap. P. Rho. C'est une introduction théorique à la partie qui suit.
5) 五緯表 *Ou wei piao.* Tables des 5 planètes, 10 vol. P. Rho.

C'est probablement cet ouvrage que le P. Schall présenta, en 1654, à l'empereur Choen-tche, lequel, d'après les rapport des examinateurs, qui attendirent un an pour donner leur avis, ordonna qu'à l'avenir on ne se servirait plus de l'astronomie des mahométans, et qu'on lui substituerait celle d'Europe sous le titre de *Si li sin fa* 西曆新法. (de Mailla, *Histoire,* t. XI, p. 61.)

28. *Historica relatio de initio et progressu Missionis Societatis Jesu apud Sinenses, ac præsertim in regia Pekinensi, ex litteris R. P. Adami Schall, ex eadem Societate, supremi ac regii Mathematum tribunalis ibidem præsidis,* in-8°, Viennæ, 1665 ; in-12, Ratisbonne, Hauckwitz, 1672. — Entre autres détails curieux contenus dans cet ouvrage, on y voit l'ensemble des travaux faits par les missionnaires pour la réforme du calendrier chinois, les conquêtes des Tartares et la lutte acharnée entre les deux méthodes d'astronomie européenne et chinoise, et si la première, après avoir triomphé, semble être à la fin vaincue dans la personne du P. Schall, elle reparaîtra bientôt tout à fait victorieuse. On y trouve aussi une foule de preuves gracieuses de la familiarité de l'empereur chinois avec le missionnaire jésuite.

29. 崇一堂日記隨筆 *Tch'ong i t'ang je ki soei pi,* Récits recueillis dans le temple de Tch'ong-i, ou Collection d'histoires miraculeuses racontées par le P. Schall, pour faire pénétrer plus facilement, par des exemples, la doctrine chrétienne dans l'esprit de ses néophytes, 1 vol., 1637. On y trouve, par exemple, le miracle de St Maur marchant sur les eaux, la visite de St Antoine à St Paul, premier ermite, etc. — Cette collection a été faite par le Docteur Philippe Wang 王. À la fin de l'ouvrage, on lit une lettre de ce même Philippe, qui demande pardon d'un scandale qu'il avait donné publiquement, en épousant, forcé par sa famille païenne, une concubine, du vivant de sa première femme, dont il n'avait pas d'enfant.

Le titre offre une particularité assez remarquable. Les chrétiens avaient alors la coutume, qu'ils ont conservée jusqu'à ces derniers temps, du moins dans certains endroits, de désigner leurs églises par des caractères bien connus d'eux, mais dont le sens échappait aux païens. C'était une mesure de précaution aux époques de persécution. Ainsi dans le «Temple de Tch'ong-i», Tch'ong-i sont les premiers caractères du 1er commandement de Dieu : *K'in-tch'ong i T'ien-tchou...* 欽崇一天主...

30. Dans *Historica relatio,* p. 260, il est dit que le P. Schall avait présenté à Choen-tche un très grand nombre de *Mémoires,* et que l'empereur en choisit 70, et les donna à examiner aux présidents des tribunaux, afin qu'ils vissent si c'était sans motif qu'il affectionnait tant cet Européen, lequel, sans songer à soi-même, lui donnait les plus sages conseils tant pour son intérêt propre que pour le bien de l'Empire ; ils eurent la loyauté d'en convenir.

31. *Mémoire* envoyé à Rome *sur les fondements de la chrono-*

logie Chinoise. Plusieurs missionnaires avaient cru que la chronologie qui place le règne de Yao en 2357 av. J.-C. était contraire à l'Écriture Sainte, et quoiqu'on leur fît voir qu'elle pouvait s'accorder avec le calcul des Septante, il leur restait néanmoins quelques scrupules. Le P. Schall consulta le P. Général. On répondit de Rome, en 1637, que la chronologie chinoise pouvait être suivie sans scrupule, mais on recommandait l'uniformité, et on enjoignait de ne pas faire entendre aux Chinois que cette chronologie fût un point évidemment démontré, ou décidé par l'Église. (Gaubil, *Chronol. chin.*, p. 183.)

32. *Lettre circulaire* aux PP. de la Mission pour se justifier au sujet des choses superstitieuses contenues dans le calendrier et de l'acceptation du mandarinat : *Reposta as duvidas que o Calendario novo Sinico causon nalgûs Padres, Christaôs etc.*, de Pékin, 16 déc. 1648, 4 pag. in-4°, MS. Bibliothèque Nationale, f. franc. 9773 (note du P. Brucker, *art. cit.* de la *Cathol. Encycl.*, p. 523). Mémoire latin sur le même sujet *(ibid.)*.

33. Le P. Sommervogel (*Bibliothèque*, t. VII, col. 707 seq.) mentionne plusieurs ouvrages du P. Schall encore manuscrits : *Conciones.* — *Responsio ad casus controversos* (8 nov. 1628 ; il s'y déclare contre les rites chinois). — *Memoriale datum imperatori sinico Xun-chi, anno 1644* (rétracte son opinion précédente sur les rites). — *Traité* du P. Adam Schall, présenté au tribunal des Mathématiques de Pékin (1663 ; en latin).

34. *Proœmium* au *Se-tse-king* 四 字 經 du P. Aleni, ci-dessus, p. 134 (T'ou-sè-wè, *Catalogus* 1917, n° 249).

50.

LE FR. EMMANUEL DE FIGUEREDO.

N. 1589. — E. 1610. — C. T. . — A. 1622.

Franco, *Synopsis*, ann. 1618. — Notes MS.

Il naquit à Lamogo, en Portugal, et partit en 1618 avec le P. Trigault. Arrivé à Macao en 1622, il y demeura infirmier pendant 28 ans, 1622-50, et chargé en même temps des intérêts temporels de la vice-province de Chine.

En 1655, il était encore portier au collège.

51.

LE FR. JEAN MELCHIOR RIBERO.

N. 1586.—E. 1607. — A. 22 juin 1622.—C. T. 29 sept. 1642. — M. Cochinchine

Notes MS.

Originaire du diocèse de Bragance en Portugal, il entra en Chine avec le P. Adam Schall, et y exerça quelque temps les fonctions d'infirmier. Il n'y séjourna pas longtemps, car en 1624 il était envoyé en Cochinchine ; nous l'y trouvons encore en 1630. Il fut ensuite *socius* du provincial du Japon pendant 14 ans, et procureur de la Mission de Chine à Macao durant 5 ans. Il vivait encore en 1654, et il mourut en Cochinchine, où il était retourné.

52.

LE P. ANTOINE FRANÇOIS CARDIM.

N. 1595. — E. 24 fév. 1611. — A. 1623. — P. — M. 30 avril 1659, Macao.

Alegambe-Sotwell, *Bibliotheca*, p. 72. — Cardim, *Relatione*, passim. — Cassani, *Glorias*, t. III, p. 227. — Montézon, *Cochinchine*, p. 13. — Franco, *Ann. glor.*, p. 242. — Guilhermy, *Ménol.*, t. I, p. 398. — Marini, *Delle missione*, passim. — Patrignani, *Menol.*, 30 avril. — A. de Rhodes, *Voyages*.

Le P. Antoine naquit à Viano, en 1595. C'était le frère cadet du célèbre et saint P. Jean Cardim, dont la cause de béatification est introduite depuis longtemps. Il entra en même temps que lui dans la Compagnie à Evora, le 24 fév. 1611. Dans son amour pour les missions, il ajouta à son nom celui du grand apôtre des Indes, et les demanda avec de si vives instances, qu'il obtint de partir en 1618 avec Mgr Valens, évêque du Japon. Après avoir terminé sa théologie et reçu l'onction sacerdotale à Goa, il se rendit à Macao, pour aller au Japon, 1623. Mais la route de cette Mission lui étant fermée, il travailla dans la province du Koang-tong, 1623-25.

Il passa ensuite 3 années au Siam, 1626-29 ; revint à Macao, d'où il partit pour le Tonkin, 1631, et une seconde fois, au Siam ; essaya en vain de pénétrer dans le Laos, et à bout de forces retourna à Macao, où il fut maître des novices 3 ans, et 4 ans recteur du collège.

En 1638, il fut choisi comme procureur pour représenter à Rome la province du Japon. Il séjourna quelques années en Europe, et repartit en 1649. Il fit naufrage sur la côte d'Afrique, à 20 lieues de Mozambique; puis, lorsqu'il se rendait de Goa à Macao, il fut pris par des pirates hollandais, et retenu près de 3 ans prisonnier. Enfin de retour à Macao, il y passa au repos éternel, le 30 avril 1659.

Nous n'avons pas de détails sur les deux années de son apostolat au Koang-tong, et le reste de sa vie n'appartient pas à la Chine. De même, ses ouvrages, un seul excepté, ne regardent pas directement cette Mission.

---

1. *Fasciculus e Japoniæ floribus suo adhuc madantibus sanguine*, in-4°, Romæ, Corbelletti, 1646. Ce sont les éloges des martyrs du Japon, avec 87 planches gravées.

2. *Catalogus regularium et sæcularium qui in Japoniæ regnis in odium christianæ fidei violenta morte sublati sunt*, in-4°, Romæ, Corbelletti, 1646.

3. *Mors felicissima 4 legatorum lusitanorum et sociorum, quos Japoniæ imperator occidit in odium religionis christianæ*, in-4°, Romæ, Corbelletti, 1646.

4. *Relatione della provincia del Giapone*, in-8°, Roma, Ghisolfi, 1645; traduite en français par le P. de Machault, Tournai, 1645. Cette relation renferme des détails précieux et intéressants sur la mission de Hai-nan, sur la ville de Macao et sur les diverses missions du Tonkin, Cochinchine, Laos etc, dépendantes de la province du Japon.

5. *Batalhas de Companhia de Jesus na sua gloriosa provincia do Japao*, in-4°, MS.

53.

LE P. ALEXANDRE DE RHODES.

N. 15 mars 1591. — E. 14 avril 1612. — A. 1623. — P. 1626. — M. 5 nov. 1660, Ispahan.

Bartoli, *Cina*, pp. 847 seq., 937 seq. — Cardim, *Relation*, pp. 63, 106. — Montezon, *Cochinchine*, p. 6. — Drews, *Fasti*, 5 nov. — Cordara, *Historia*, t. II, pp. 140 seq. — Guilhermy, *Ménol. Franc.*, 5 nov. — Marini, *Delle missione*, passim. — de Rhodes, *Voyages*, p. 137. — Alegambe, *Bibliotheca*, p. 24.

De même que le précédent, le P. de Rhodes n'appartient à la Mission de Chine que pour les années pendant lesquelles il a exercé

son zèle dans la province du Koang-tong. Natif d'Avignon, il fit son noviciat et ses études à Rome. Destiné d'abord au Japon, il attendit à Macao, 1623-1624, pendant un an et demi, une occasion favorable pour s'y rendre. Comme elle ne se présentait pas, le P. visiteur Gabriel de Mattos l'envoya en Cochinchine. Après 18 mois de séjour dans cette Mission, il revint à Macao en 1626, partit pour le Tonkin en 1627, et y demeura jusqu'en 1630. Chassé par le roi, il revint une seconde fois à Macao, alla aux îles Philippines, 1640, et fut renvoyé en Cochinchine, 1642. Il revit encore deux fois Macao avant de s'embarquer pour l'Europe.

Il est jeté par les Hollandais dans les prisons de Batavia, puis, délivré, il traverse les Indes, l'Asie Mineure, et se rend à Rome et en France, où il contribue à la fondation des Missions-Étrangères, et quand il a réuni une troupe nombreuse de fervents ouvriers, l'obéissance l'envoie, en 1655, fonder une nouvelle Mission en Perse. C'est là qu'il meurt en 1660.

Pendant les dix années qu'il vécut à Macao, 1630-1640, il s'employa de toutes ses forces à la conversion des Chinois ; «mais à vrai dire, remarque-t-il, je n'y trouvai pas la facilité que j'avais trouvée en Cochinchine. La cause, à mon avis, provenait premièrement de moi, parce qu'encore que j'entendisse fort bien la langue chinoise, je n'en savais pourtant pas assez pour la parler dans un discours continué... L'autre raison pouvait bien être l'orgueil des Chinois, qui se croient les premiers de la terre. J'ai vu qu'ils viennent aux sermons tant qu'ils ont quelque chose à opposer, mais quand on les a convaincus, on ne les voit plus venir. Nonobstant tout cela, Dieu nous fit la grâce de se servir de nous en la conversion d'un assez bon nombre de païens, et j'en ai bien baptisé au moins 1.000 de ma main.

«Nous allions souvent faire des courses aux diverses villes de la Chine, particulièrement en la province de Canton, et, par la grâce de N.-S., nous n'en retournions jamais les mains vides.» Le P. de Rhodes avait dans ce temps la charge de «Père des chrétiens», c'est-à-dire la mission d'instruire et de gouverner les Chinois nouvellement convertis à la foi ; il enseignait en même temps la théologie. Il dit avoir rencontré un vieillard de 150 ans, baptisé par St François-Xavier. (*Voyages*, pp. 37 seq.)

Les ouvrages, nombreux et intéressants, de cet illustre missionnaire, ne regardent la Chine qu'indirectement ; il suffira de les indiquer :

1. *Dictionarium annamiticum lusitanum*, in-4°, Romæ, typis S. Cong. de Prop., 1651.

2. *Catechismus pro iis qui volunt suscipere baptismum, in octo dies divisus*, in-4°, à 2 colonnes, l'une latine, l'autre tonquinoise,

Romæ, typ. S. Cong. de Prop., 1651. Traduit en siamois.

3. *Relazione de felici successi della santa fede nel regno di Tunchino*, in-4°, Roma, G. Luna, 1650. Traduit en latin, in-4°, Lugduni, Devonet, 1652 ; en français, par le P. Albe.

4. *Histoire* de la vie et de la glorieuse mort de cinq Pères de la Compagnie de Jésus, qui ont souffert dans le Japon, in-8°, Paris, Cramoisy, 1653

5. *La glorieuse mort d'André*, catéchiste de la Cochinchine, qui a le premier versé son sang pour la querelle de J.-C. en cette nouvelle Église, in-12, Paris, Cramoisy, 1653.

6. *Divers voyages et missions* du P. Alexandre de Rhodes à la Chine et aux royaumes d'Orient, avec son retour par la Perse et l'Arménie, le tout divisé en 3 parties, in-4°, Paris, Cramoisy, 1653; in-8°, Paris, Julien, 1854.

7. *Sommaire des divers voyages et missions* du P. Alexandre de Rhodes, in-8°, Paris, Lambert, 1653. C'est l'abrégé du précédent.

8. *Relation* de ce qui s'est passé en l'année 1649, dans les royaumes où les Pères de la Compagnie de Jésus de la province du Japon publient le saint Évangile, in-8°, Paris, Lambert, 1653.

9. *Relation* de la Mission des Pères de la Compagnie de Jésus, établie dans les royaumes de Perse, par le P. Alex. de Rhodes, publiée par le P. de Machault, in-8°, Paris, Hénault, 1659.

10. *Linguæ Annamiticæ seu Tunchinensis brevis declaratio*, in-4°, Romæ, 1651.

11. *Lettre* au P. Général, de 1641, dont Cardim (*Relation*, p. 106) donne le sommaire.

54.

LE P. JEAN FROES.

伏若望定源 *FOU JO-WANG TING-YUEN.*

N. 1590 (1). — E. 1608. — A. 1624. — P. 23 avril 1628. — M. 11 juillet 1638, Hang-tcheou.

Alegambe, *Biblioth.*, p. 451. — Bartoli, *Cina*, p. 1111. — Couplet, *Catal.*, 31. — Drews, *Fasti*, p. 264. — de Guilhermy, *Portugal*, t. II, p. 28.

Le P. Froes était de Portalègre, en Portugal. Parti en 1618 avec le P. Trigault, il demeura deux années à Goa, où il fut ministre

(1) S. 1588. 1590 est la date du *Catalogue* de 1626. Les PP. Alegambe et Bartoli donnent 1588. Le P. Sommervogel donne pour la naissance 1581, pour l'entrée 1598 (*Biblioth.*, t. III, col. 1029).

de la maison professe ; puis, en 1624, ayant trouvé une une occasion favorable, il entra en Chine avec le P. Jacques Rho. Il fut envoyé à Hang-tcheou fou 杭州府, capitale du Tché-kiang, pour apprendre la langue, et paraît avoir passé presque toute sa vie dans cette ville, d'où il allait faire mission dans d'autres villes et bourgs du Kiang-nan et du Tché-kiang. Il y fut supérieur durant neuf ans, et deux ans maître des novices.

La pureté de sa vie, son attrait pour l'oraison et la mortification, sa tendre charité, une douceur incomparable pour toutes sortes de personnes, le faisaient vénérer comme un saint par les infidèles eux-mêmes. Il avait fait préparer un cercueil pour le P. Cattaneo, son compagnon, qui semblait être à la dernière extrémité ; mais ce Père ayant échappé à la mort, contre toute apparence, le P. Froes fut lui-même atteint d'une maladie qui l'enleva le 11 juillet 1638, et il fut enseveli dans la bière qu'il avait achetée pour le P. Cattaneo.

Les chrétiens le pleurèrent pendant 8 jours; 200 d'entre eux accompagnèrent son corps jusqu'au lieu de la sépulture, *Ta-fang-tsing* 大方井 (*Fang-tsing-nan* 方井南); et lorsqu'ils sortirent de la ville, les gardes préposés à la porte, bien qu'ils fussent idolâtres, se mirent à genoux, par respect pour la mémoire d'un si saint homme. (Bartoli, *Cina*, p. 1111.)

Le P. Froes possédait bien la langue chinoise ; il a laissé trois volumes, imprimés tous trois à Hang-tcheou :

1. 助善終經 *Tchou chan tchong king*, «Prières pour aider à une bonne mort» : exhortation aux moribonds, et traduction large des *Prières des agonisants* du Rituel romain. » Réédité plusieurs fois à T'ou-sè-wè (*Catalogus* 1917, n° 464).

2. 五傷經禮規程 *Ou chang king li koei-tch'eng*, Manière de vénérer les cinq plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

3. 苦難禱文 *K'ou-nan tao-wen*, Litanies de la Passion.

4. Le P. Sotwel cite encore : *De adjuvandis christianis morti proximis* ; en chinois : 善終助功 *Chan tchong tchou kong*, Méthode pour assister les mourants, qui semble se confondre avec l'ouvrage n° 1, Bibl. Nat., 1 vol., nouv. fonds chinois, 2768. (Cordier, *L'Imprimerie*, p. 20.)

55.

LE P. JACQUES RHO.

羅 雅各 味韶 *LOU YA-KO WEI-CHAO.*

N. 1593 (1). — E. 1614 (2). — A. 1624.—P. 28 août 1628. — M. 26 avril 1638, Pékin.

Alegambe, *Biblioth.*, p. 334.—Bartoli, *Cina*, pp. 744, 1095 seq.—Carayon, *Documents inédits*, t. IV, p. 41.—Cardim, *Relation*, p. 7.—Cordara, *Historia*, t. II, p. 413.—Couplet, *Catal.*, 32.—Drews, *Fasti*, 27 avril.—Marques, *Éphémérides de Macao*, p. 57.—de Guilhermy, *Ménol. Italie*, 29 avril.—Kircher, *China*, t. III.—Nadasi, *Annus*, 27 avril.—Patrignani, *Menol*, 28 avril.—Schall, *Hist. rel.*, pp. 13, 27.—Sommervogel, *Biblioth.*, t. VI, col. 1710 seq.

Le P. Rho naquit à Milan d'une noble et ancienne famille. Son père s'était fait un nom comme érudit et lettré. D'un esprit un peu lent dans sa jeunesse, Jacques eut peu de succès dans ses classes de grammaire, réussit d'une manière ordinaire dans ses études de philosophie et de théologie, mais brilla d'un éclat splendide dans les mathématiques. Après son noviciat, il professa dans sa ville natale les sciences exactes avec un concours incroyable. (Bartoli, *Cina*, p. 1095). Son frère Jean, désigné pour la Chine, n'ayant pu partir avec le P. Trigault (3), il demanda à prendre sa place, fut ordonné prêtre, en 1617, par le Cardinal Bellarmin, et après avoir terminé sa théologie à Goa, arriva à Macao en 1622, et y attendit le moment de pénétrer dans l'intérieur de la Chine.

Dans ce temps, une flotte hollandaise, forte de 17 navires, et renforcée de 4 navires anglais, vint bloquer le port de Macao, et mettre le siège devant la ville. Elle avait 800 hommes de débarquement, commandés par l'amiral Kornlis Van Reyerszoon. La colonie portugaise était fortement protégée, du côté de la mer, par trois boulevards bien garnis de pièces d'artillerie, qui répondaient au feu des vaisseaux. Le quatrième côté, qui la réunit au continent, paraissait plus favorable à une descente et à une escalade par terre. C'est par là que l'amiral résolut de donner l'attaque le 25 juin.

Avec 8 à 900 hommes armés de mousquets et deux pièces de canon, il s'avança vers la ville, mettant en fuite un poste avancé. Déjà les soldats criaient victoire et s'élançaient sans ordre vers les remparts, lorsque, sur le sommet d'une petite colline située près du collège, le P. Rho découvre 4 pièces de canon qu'il y avait fait placer. Quand les ennemis sont à portée, les canons grondent et

---

(1) S. 1590. (2) S. 1616. (3) Ci-dessus, p. 114.

jettent l'épouvante chez les Hollandais surpris. En même temps, plusieurs troupes composées de soldats portugais, d'Indiens, de Cafres, de patrons suivis de leurs esclaves, sortent de la ville, et se précipitent avec furie sur les assaillants. Ceux-ci s'enfuient, jetant ça et là leurs armes, pour s'embarquer au plus vite. (Marques, *Éphémérides*, p. 57.) Il en périt 600, «en restant seulement 200 de ceux qui s'estoient désembarquez, mais deux grosses navires qui ressembloient à des grandes tours commencèrent à battre les boulevers, d'où les mestres portugais lancèrent tant de grenades et autres feux artificiels qu'elles s'en allèrent à fonds... et de ce temps-là ils obtindrent licence des Chinois d'entourer leur cité de murailles pour leur défense, ce qu'ils n'avoient pas eu la permission de faire jusque là.» (Cardim, *Relation*, p. 7. — Bartoli, *Cina*, p. 744.)

Le P. Rho, après deux ans d'attente, entra enfin en Chine en 1624 et accompagna le P. Vagnoni au Chan-si pour cultiver avec lui la chrétienté (1), et pour étudier la langue sous sa direction. Il y travailla 5 ou 6 ans, sans jamais se relâcher en rien de son zèle, malgré des infirmités nombreuses. «Que mes jambes ou mes pieds aillent mal, disait-il (et il était atteint de la goutte), je ne m'en inquiète pas, mais je remercie N.-S. de me conserver la langue et les mains, celle-là pour prêcher la foi aux idolâtres, celles-ci pour pouvoir encore, par des écrits religieux, prêcher la même foi dans toute la Chine, où je ne puis aller.» (Bartoli, *Cina*, pp. 1100 seq.)

Appelé à Pékin en 1630, pour travailler, conjointement avec le P. Adam Schall, à la réforme du calendrier, il partagea toutes les fatigues, toutes les épreuves, et aussi tous les succès, de ce vaillant athlète. Il est impossible de dire tout ce qu'ils eurent à souffrir dans ce long et rude labeur. Ils passaient la nuit et le jour à prendre les distances des étoiles, à vérifier leurs points, à calculer leurs positions. Il leur fallait sans cesse faire part de leurs travaux à l'empereur, par des livres imprimés qu'ils lui offraient, fabriquer des instruments de précision, et répondre aux difficultés ridicules ou haineuses des plus grands personnages, qui leur enviaient la faveur du prince. Malgré ces obstacles et bien d'autres, les deux religieux vinrent à bout de leur entreprise, et, dès la fin de 1634, ils avaient imprimé 137 volumes sur toutes les branches théoriques et pratiques de l'astronomie et des mathématiques, ouvrages qu'ils présentèrent à l'empereur, et que celui-ci agréa avec toutes les marques d'un contentement extraordinaire. En vain les lettrés essayèrent-ils tous les moyens de les rendre suspects : Tch'ong-tcheng 崇禎 ne les écouta pas, et promulgua un décret solennel ordonnant de suivre désormais, pour le calendrier, les calculs et la méthode des savants européens. (Schall, *loc. cit.* — Bartoli, *Cina*, p. 1095.)

Le P. Rho ne jouit pas longtemps de ce glorieux succès. Il

(1) Ci-dessus, p. 89.

mourut presque subitement le 26 avril 1638. Le Fr. Mendez n'eut que le temps de lui présenter le crucifix, qu'il embrassa amoureusement, et il rendit l'âme en s'entretenant doucement avec son Dieu.

Ses obsèques furent encore un nouveau triomphe pour la religion. Le P. Longobardi aurait voulu s'opposer à toute manifestation éclatante, mais il dut céder devant les instances réitérées des fidèles, des eunuques, des dames du palais, des mandarins, qui voulurent donner au P. Rho ce dernier témoignage de leur estime et de leur affection. (Bartoli, *Cina*, p. 1101.) Il fut enterré près du P. Ricci, à *Tch'é-lan* 栅 欄 (*Cha-la*). «C'était, dit le P. Schall, qui le connaissait bien, un esprit relevé et un cœur généreux, qui comptait pour rien les périls et les souffrances.» (*Hist. rel.*, p. 27.)

Nombreux sont ses ouvrages de religion et de mathématiques:

1. 哀矜行詮 *Ngai-king hing ts'iuen*, Des 7 œuvres de miséricorde, 3 vol., Pékin, 1633. Réédité à T'ou-sè-wè, 1873 et 1877 (*Catal.* 1917, n° 174). Le premier volume traite des œuvres de miséricorde en général, les deux autres des 7 œuvres de miséricorde soit spirituelle soit corporelle.

2. 齋克 *Tchai k'o*, «Du jeûne et de la mortification», 2 vol.

3. 聖記百言 *Cheng ki pé yen*, Cent avis spirituels de Ste Thérèse, 1 vol., Pékin, 1632. On l'a réédité plusieurs fois à T'ou-sè-wè (*Catal.* 1917, n° 400), pour les Carmélites qui ont fondé en Chine, en 1869, le premier monastère de leur ordre.

4. 天主經解 *T'ien-tchou-king kiai*, Explication de l'oraison dominicale, 1 vol., Kiang tcheou 絳 州, 1628.

5. 聖母經解 *Cheng-mou-king kiai*, Explication de la salutation angélique, où il traite du nom de Jésus, 1 vol., Kiang tcheou fou, 1628.

6. 求說 *K'ieou chouo*, Méthode pour prier, 1 vol., Pékin, 1676. La première édition est de Kiang tcheou, vers 1629.

7. 週歲警言 *Tcheou soei king yen*, Sentences tirées de la Ste Écriture et des Pères, distribuées pour tous les jours de l'année, 1 vol. Ce sont les sentences qui accompagnent les «saints du mois», dont la dévotion était déjà en honneur en Chine.

8. Préface de: 聖母行實 *Cheng-mou hing-che*, Vie de la très Ste Vierge, par le P. Vagnoni, ci-dessus, n° 26, p. 91.

9. 測量全義 *Tch'é-liang ts'iuen i*, Géométrie théorique et pratique des lignes, des surfaces, des solides, 10 vol. C'est le P. Rho, dit M. Wylie, qui introduisit le premier en Chine la règle à calcul de Napier (1), et qui apprit aux Chinois la manière de s'en servir. En 1744, Tai Tchen 戴 震 composa là-dessus un traité intitulé: *Tch'é soan* 策 算. (Cf. Wylie, *Notes*, p. 98.)

(1) Napier, ou Neper, baron écossais, inventeur des logarithmes.

10. 五緯表 *Ou wei piao*, Tables des 5 planètes, 11 vol. (cf. ci-dessus, pp. 180, n° 27; 156, n° 1).

11. 五緯曆指 *Ou wei li tche*, Manière d'ordonner et de faire les calculs pour les 5 planètes, 9 vol.

12. 月離曆指 *Yué li li tche*. Théorie de la lune, 4 vol.

13. 月離表 *Yué li piao*, Tables concernant les calculs de la lune, 4 vol. (cf. ci-dessus, pp. 180, n° 27; 156, n° 1).

14. 日躔曆指 *Je tch'an li tche*, Théorie du soleil, 1 vol.

15. 日躔表 *Je tch'an piao*, Tables pour calculs du soleil, 2 vol. (cf. ci-dessus, pp. 180, n° 27; 156, n° 1).

16. 籌算 *Tch'eou soan*, Arithmétique népérienne, 1 vol.

17. 黃赤正球 *Hoang tche tcheng k'ieou*, Règle du zodiaque.

18. 曆引 *Li in*, Introduction abrégée à l'astronomie, 1 vol.

19. 比例規解 *Pi-li koei kiai*, «Explication des règles des proportions», 1 vol., Pékin, 1630.

20. 日躔考, 晝夜刻分 *Je tch'an k'ao, tcheou yé k'o fen*, «Du soleil levant et du soleil couchant, ou division des jours et des nuits par quadrants et par minutes».

21 天文曆法國師 *T'ien-wen li fa kouo che*. Mentionné dans le ms 道學家傳.

22. Deux *Lettres* sur la navigation et sur les affaires des Indes, écrites en mer et à Goa, in-8°, Milan, Bidelli, 1620.

23. *Copia eines schreibens* von P. Jacobo Ro, S. J., *aus den Orientalischen Indien*, de Goa, 27 fév. 1621, traduite de l'italien en allemand, in-4°, Augsbourg, 1622.

24. Dans le recueil: *Indianische Raiss von dreyen Ehrwurdigen Priesten der Societât Jesu...*, in-4°, Augsburg, Wittib, 1620, pp. 1-28, il y a cinq *Lettres* du P. Jacques Rho, datées de 1618.

25. D'après un manuscrit du P. Gabiani, le P. Rho composa en 1623 un traité: «*Ad comprobandam oppositam P. Riccii partem, et totam Societatis in Sinis praxim confirmandam*» (Sommervogel, t. VI, col. 1711).

56.

LE P. ANDRÉ RUDOMINA.

盧安德盤石 *LOU NGAN-TÉ P'AN-CHE.*

N. 1594 (1). — E. 31 mai 1618. — A. 1626. — Schol. — M. 5 sept. 1632 (2), Fou-tcheou.

Alegambe, *Biblioth.*, p. 56. — Bartoli, *Cina*, pp. 976 seq. — Cordara, *Historia*, t. II, p. 670. — Couplet, *Catalogus*, 33. — Drews, *Fasti*, 5 sept. — de Mattos (notice n° 68), *Vie du P. Rudomina*. — Nadasi, *Annus*, 5 sept. — Patrignani, *Menol.*, 5 sept. — Rostwoski, *Historia provinciæ lithuan.*, p. 302.

(1) S. 1596. (2) D'après une lettre du P. Mencinski, rapportée dans sa *Vie* par le P. Druzbicki (in-8°, Metz, 1858), il serait mort en 1631.

Ce Père était d'une noble famille de Lithuanie. Ayant terminé avec succès le cours de ses études et âgé de 24 ans, il avait consenti à s'unir à une noble et jeune demoiselle, lorsque, le jour même de ses noces, nouvel Alexis, poussé d'une inspiration subite, il abandonne le cortège, et se dirige droit sur Wilna, où il demande à être admis au noviciat. Il y fut reçu le 31 mai 1618, et commença à donner des exemples des vertus les plus héroïques. Un de ses serviteurs l'avait suivi; se trouvant avec lui à la cuisine, André lui dit: «Cher Frère, oublions ce que nous avons été dans le monde, et remplissons chacun notre office, vous de me commander ici, et moi de vous obéir: car ce que j'ai commencé pour l'amour de N.-S., j'ai résolu de l'accomplir toute ma vie.» (Alegambe, *loc. cit.*)

Après avoir suivi le cours de théologie, partie à Wilna, où il avait reçu le surnom d'ange, partie à Rome, il fut averti par son Ange gardien de demander la Mission de Chine, dans un songe qui rappelle celui de St François-Xavier. Il s'embarqua en 1624, et aborda à Goa, où il se dévoua avec un zèle incomparable, au service des malades et des prisonniers, et à l'administration des sacrements. Il arriva à Macao en 1626. Il avait beaucoup souffert pendant la traversée, et le reste de sa vie ne fut qu'une longue suite de douleurs, qui ne faisaient souffrir que lui, et ne l'empêchaient nullement de travailler au salut des âmes.

Il fut donné pour compagnon au P. Aleni à Fou-tcheou 福州府, et contribua plus à l'extension de l'Évangile par sa sainte vie et la merveilleuse patience avec laquelle il supportait les souffrances les plus vives, que par ses prédications dans une langue qu'il bégayait à peine. L'ardeur qu'il mettait à prêcher, à entendre les confessions et à remplir tous les autres ministères apostoliques, convainquit bien vite les fidèles qu'il n'était pas un homme d'une vertu commune.

Atteint aux poumons d'une maladie aiguë, il fut invité par le recteur de Macao à venir prendre un peu de repos au collège. Mais il répondit que, depuis longtemps, il avait l'habitude de ne vouloir que ce que ses supérieurs lui manifestaient clairement, et qu'il préférait mourir à son poste plutôt que de suivre sa propre volonté.

Il se prépara donc à la mort. Il prédit au P. Aleni qu'il ne l'assisterait pas, mais qu'il serait averti par un signe sensible.

En effet, le 5 sept. 1632, le P. Aleni, qui était à une journée de distance de Fou-tcheou, vit tout à coup apparaître, à 2^{h} après minuit, une brillante lumière, qui demeura présente, jusqu'à ce qu'il se souvînt de la prédiction du P. Rudomina. Le Père était mort ce jour même, à l'heure indiquée, entre les bras du P. Benoît de Mattos, et dans un transport de joie. On assure qu'avant de mourir, il reçut la visite de St Ignace, auquel il avait la plus tendre dévotion; les chrétiens et les païens affirmèrent unanimement avoir été témoins d'un grand nombre de merveilles opérées à son tombeau.

Il fut enterré hors des murs de Fou-tcheou, au nord, sur une

petite colline, où les fidèles bâtirent une belle chapelle et lui dressèrent un monument en marbre (Bartoli, *Cina*, pp. 976 seq.).

---

1. Avant de partir pour la Chine, le P. Rudomina avait composé en polonais : *Felicitas imperiorum et imperantium, olim calamo P. And. Rudominæ apostolici in Sinis Missionarii exaltata, nunc... illata a magno nomini obligato, tyrocinio Vilnensi S. J.*, in-4°, Vilna, 1738. Il avait aussi traduit en polonais l'ouvrage : *De mutationibus et interitu imperantium ac eorum vera salute a Joanne Chokier*, in-4°, Cracovie, 1652 (Sommervogel, *Biblioth.*, t. VII, col. 287 seq.).

2. 口鐸日抄 *K'eou touo je tch'ao*, Réponses à diverses questions posées par des lettrés au P. Rudomina et au P. Aleni (ci-dessus, p. 136, n° 31). L'ouvrage a été rédigé par des lettrés au nombre de six, et imprimé à leurs frais à Fou-tcheou, 1630, en 8 vol. ; réimprimé à T'ou-sè-wè en 1872 et 1922, 2 vol. in-8° (*Catal.* 1917, supplément, n° 144). Le style est élégant, orné, et très agréable aux lettrés. On y traite non seulement des mystères de la foi, mais aussi des sciences naturelles, physiques et mathématiques. Les préfaces sont signées : *Li Kieou-piao* 李九標, *Tchang Keng* 張賡, et *Lin I-tsuen* 林一儁.

3. J'ai trouvé dans un manuscrit chinois les deux indications suivantes : 著 1) 十八幅心圖 *Che-pa-fou sin t'ou*, Les 18 images du cœur, à l'instar de celles du P. Maunoir, dans chacune desquelles on voit la représentation des vertus et des vices. Reproduites souvent à l'imagerie de T'ou-sè-wè.

4. 2) 十幅勤怠圖 *Che-fou k'in tai t'ou*, Dix images représentant l'homme laborieux et l'homme paresseux.

57.

LE FR. LOUIS GONZALEZ.

龐類思克己 *P'ANG LEI-SE K'O-KI.*

N. 1607. — E. 1627. — A. 1627. — Schol. — M. 17 juin 1630, Hang-tcheou.

Bartoli, *Cina*, p. 959. — Cardoso, *Agiologio*, t. III, p. 722. — Cordara, *Historia*, t. II, p. 413. — de Guilhermy, *Portug.*, t. II, p. 11. — Patrignani., *Menol*,, 23 juillet.

Le Fr. Louis naquit à Macao, d'une mère macaïste et d'un père portugais. Dès sa plus tendre enfance, il montra une extrême répulsion pour le vice, et une touchante commisération pour les

pauvres. Il n'en pouvait voir aucun sans lui faire l'aumône, et au milieu des plus grands froids, il se dépouilla quelquefois de ses habits pour les en revêtir. Déjà il était très adonné à l'oraison, et châtiait son corps par des pénitences sanglantes et extraordinaires; mais s'il se traitait durement, il était rempli de douceur et de charité pour les autres.

Après avoir fait ses premières études au collège, il demanda et obtint d'entrer dans la Compagnie en 1627. Il fut envoyé à Hang-tcheou 杭州 pour y faire son noviciat sous le P. Froes, et s'y perfectionna dans l'étude de la langue. Il avait un talent particulier pour instruire les catéchumènes et les néophytes, et il était si humble qu'il voulait remplir tous les offices les plus bas de la maison. Il commença à étudier la théologie morale après le noviciat, malgré le désir qu'il avait de rester Frère Coadjuteur, et il disait que, s'il le pouvait sans péché, il se couperait un doigt de la main pour se rendre inhabile à l'honneur du sacerdoce. Une maladie subite l'enleva en quelques heures L'éloge le plus complet que l'on peut faire de cet angélique jeune homme, c'est qu'on disait communément à Macao: «Si jamais cette ville avait des saints à canoniser, le premier sans contredit serait le jeune Fr. Louis Gonzalez.» (Bartoli, *loc. cit.*)

58.

LE FR. FRANÇOIS FERREIRA.

N. 1604. — E. 1627. — A. 1627. — Coadj. temp. 1648. — M. avant 1663.

Il était né à Macao d'un Portugais et d'une Chinoise. Il remplit presque toute sa vie les fonctions de catéchiste, dont il s'acquittait avec beaucoup de zèle et de succès. En 1630-1634, il était à Singan fou 西安府 avec le P. Furtado, qui l'envoya aussi en 1642 porter des secours au P. de Figueredo à K'ai-fong fou 開封府 (1); en 1648-1650, il était à Hang-tcheou 杭州 avec le P. Martin Martini. On ne le trouve plus dans le catalogue de 1663. (Notes MS.) (2).

(1) Ci-dessus, p. 159
(2) D'après le P. Brucker (notes MS.), mort en 1652.

59.

LE FR. CHRISTOPHE SIU.

徐 復元 善長 *SIU FOU-YUEN CHAN-TCH'ANG.*

N. 1600. — E. 1627. — A. 1627. — . — M. 20 juillet 1640, Pékin.

Tout ce que nous savons de ce Frère nous a été conservé par l'inscription gravée sur son tombeau, à Pékin. Il était né à Canton, et d'après la date de son entrée au noviciat (1627), il est vraisemblable qu'il le fit à Hang-tcheou 杭 州 府 avec les deux précédents.

59 bis.

LE P. ADRIEN DE LAS CORTES.

N. 1578. — E. 1595. — . — M. 1629, Manille.

Cette même année 1627, le P. Adrien de las Cortes, Aragonais, et missionnaire aux îles Bisayas (Philippines), ayant été envoyé à Macao, fit naufrage sur les côtes de Chine. Les habitants s'emparèrent du navire, dépouillèrent le Père et ses compagnons de tout ce qu'ils possédaient, même de leurs vêtements. Il fut errant pendant onze mois en diverses provinces, à pied, manquant de tout, battu et traqué comme un voleur. Il mourut à Manille deux ans après.

Il était né en 1578, et entré dans la Compagnie en 1595.

Il a laissé une relation de ce qui lui était arrivé et de tout ce qu'il avait remarqué: *Viage de la China* (MS. British Museum; cf. Sommervogel, *Biblioth.*, t. II, col. 1487 seq.).

60.

LE P. ANDRÉ PALMEIRO.

N. 1569. — E. 14 janv. 1584. — A. 1628. — P. . — M. 4 avril 1635, Macao.

Bartoli, *Cina*, pp. 897, 911. — Cardim, *Relation*, p. 121. — Cordara, *Historia*, t. II, p. 238. — Franco, *Ann. glor.*, p. 187. — de Guilhermy, *Portugal*, t. I, p. 320. — Montézon, *Cochinchine*, p. 13. — Patrignani, *Menol.*, 4 avril.

Le P. Palmeiro naquit à Lisbonne. Après avoir enseigné avec une grande réputation les humanités pendant 6 ans, la philosophie durant 4, et la théologie pendant 12, au collège de Coïmbre,

après avoir été recteur de celui de Braga, il partit pour les Indes en 1617. En annonçant cette nouvelle à un de ses frères, le P. Suarez l'appelait un homme tout à fait remarquable, et inférieur à personne dans tout le Portugal. (Franco, *loc. cit.*) Il fut successivement visiteur des provinces de Malabar, du Japon et de la Chine, et compléta l'organisation des conquêtes de l'Évangile dans ces provinces; il fut encore 8 années provincial de Goa et de Malabar.

Lorsqu'il était visiteur en Chine, car c'est à ce titre qu'il appartient à la Mission, il dut attendre deux mois, en 1627, pendant l'hiver, au fond d'une barque à Canton, l'occasion favorable de se rendre à Kia-ting 嘉 定, pour y présider la réunion convoquée par son prédécesseur, le P. Jérôme Rodriguez. On devait y délibérer sur la question des Rites, et sur l'usage des mots *T'ien* 天 et *Chang-ti* 上 帝. Il y avait 11 missionnaires, avec les Docteurs Paul, Michel, Zénon et Ignace (1). Persuadé qu'il ne pouvait juger des choses de la Chine sans les voir de ses yeux, il se résolut d'aller à Pékin. Son voyage fut rempli de fatigues et de périls indicibles. S'étant substitué le P. Vagnoni pour visiter les provinces plus éloignées, celles du Chan-si, du Chen-si et du Ho-nan, il voulut voir toutes les résidences des autres provinces et, de retour à Macao, en oct. 1629, il en rendit compte au P. Général.

Et d'abord sur l'union et la charité qui régnaient entre les missionnaires : «La vérité est que je n'ai trouvé aucune désunion dans les cœurs, ni dans les affections; au contraire, tous sont entre eux comme des amis intimes. Et bien qu'il y ait dans cette mission des Pères de diverses nations: italiens, portugais, allemands, flamands, polonais, aucun ne montre plus d'amour pour sa nation que pour les autres. Il en est de même pour les controverses qui les agitent, et il me paraît merveilleux que cette opposition qui existe dans les esprits, et qui dure depuis si longtemps, ne se fasse sentir en aucune manière dans les relations ordinaires, et ne produise pas le moindre refroidissement dans les cœurs.» (Bartoli, *Cina*, p. 898.) Puis il décide qu'il est nécessaire de faire des visites aux mandarins, de les recevoir; il approuve de nouveau le costume des lettrés en usage depuis bientôt trente ans, et ne tarit pas d'éloges sur le zèle courageux et la patience des missionnaires, ainsi que sur la ferveur des nouveaux chrétiens (*Ibid.*).

Il repartit pour la Cochinchine en 1631, mais auparavant il ordonna que l'on tenterait d'ouvrir dans l'île de Hai-nan 海 南, une Mission, qui fut en effet commencée l'année suivante. Enfin, une dernière fois de retour à Macao, il y reçut, en 1635, le prix et la récompense de ses travaux (Cardim, *loc. cit.*). Peu avant d'expirer, un Père lui ayant demandé s'il avait quelque peine: «Je n'en ai qu'une,

(1) En 1629, il ordonna de faire un nouvel examen. Il y en eut encore un autre en 1633 au Kiang-si, auquel assista le P. de Semedo. (*De Ritibus Sinensibus, epist. ad virum nobilem*, p. 249.)

répondit-il, c'est de ne pas mourir dans une fournaise pour l'amour de Jésus-Christ.» (de Guilhermy, *loc. cit.*)

61.

LE FR. EMMANUEL GOMEZ.

N. 1602. — E. 1628. — A. 1628. — M. 1644, au Kiang-si.

Bartoli, *Cina*, p. 1042. — Dunyn-Szpot, ad ann. 1645. — Martini, *Histoire*, p. 433. — Notes MS.

Né à Macao d'un père malais, originaire de l'île Sunda, et d'une mère chinoise, il exerça toute sa vie l'office de catéchiste. Après son noviciat, terminé en 1630, nous le trouvons à Fou-tcheou fou 福州府, puis au Chan-si, à Kiang tcheou 絳州 (ci-dessus, p. 90), avec les PP. Vagnoni et Étienne Le Fèvre. Il y donna les plus beaux exemples de charité, en recueillant et en soignant les orphelins pendant la grande famine qui ravagea cette province (1634). Un jour, il rencontra sur sa route un de ces malheureux, dont le corps déjà livide était rongé par les vers : toutefois il vivait encore, mais le Frère n'avait pas une goutte d'eau pour le baptiser. Il avise une femme qui passe et lui demande à boire. Conservant l'eau dans la bouche, il accourt aussitôt près du petit moribond, et recevant l'eau dans sa main, il régénère le pauvre enfant, qui meurt immédiatement. (Bartoli, *Cina*, p. 1042.)

Dans l'orphelinat où étaient recueillis ces malheureux abandonnés, le Fr. Gomez était non seulement leur médecin et leur infirmier, mais encore leur garde-malade, et leur rendait les offices les plus rebutants. Il y contracta même une maladie qui le conduisit deux fois aux portes du tombeau.

Envoyé ensuite à Nan-tch'ang 南昌 (Kiang-si), il y aida les PP. Grassetti et d'Almeida dans leur ministère apostolique. Les Tartares, en 1644, ayant pris et ruiné la ville, une bande de pillards rencontra les trois missionnaires qui se retiraient dans un bourg voisin et les massacra. (Martini, *Histoire*, p. 433.)

62.

LE P. MARTIN BURGENT.

顏爾定務本 *YEN EUL-TING OU-PEN.*

A. 1629. — M. 1629, Nan-tch'ang.

Bartoli, *Cina*, p. 907. — Couplet, *Catal.*, 34.

Le P. Burgent était de Douai, et avait déjà passé 14 années dans les missions du Mexique, où il rendait de grands services,

lorsqu'emporté par l'ardeur de son zèle et par l'espérance du martyre au Japon, il demanda et obtint cette mission. Arrivé à Manille, il trouva la route du Japon fermée, et se rendit à Macao. Il ne fut pas plus heureux. N'ayant plus d'espoir de ce côté, il fut envoyé en Chine, à Nan-tch'ang 南昌, et il y mourut presque aussitôt, 1629. Son corps fut transporté à Nankin, où il est inhumé à *Yu-hoa-t'ai* 雨花臺, hors de la porte du sud *Tsiu-pao-men* 聚寶門. Le P. Couplet dit qu'il mourut à Nankin. — Exemple regrettable et instructif, remarque le P. Bartoli, pour ceux qui négligent un bien présent et certain dans l'espérance d'un plus grand, mais éloigné et incertain, quand du reste la volonté de Dieu ne s'est pas manifestée autrement. (Bartoli, *Cina*, p. 907. — Couplet, *Catal.*, 34.)

Le P. Kieckens (*Précis hist.*, 1880, p. 196), fait venir en Chine le P. Burgent, qu'il nomme Barthélemy, en 1623, et le fait mourir en 1660. Cette assertion est contraire à celle des deux PP. Bartoli et Couplet : du reste l'histoire de la Mission ne fait plus mention de ce P. Burgent; et de 1623 à 1660, on devrait en trouver des traces, ne serait-ce que dans les catalogues. Le P. Franco mentionne, il est vrai, en 1623, un P. Barth. Bergencio, Belge, mais rien n'indique qu'il soit destiné à la Chine. Le P. Kieckens signale un P. Martin Spillenbeen, né à Bruges, 1589, parti pour le Mexique en 1616, venu en Chine en 1629, et mort vers 1632. Je ne serais pas étonné que ce fût le véritable nom du P. Martin de Bruges, Brugensis, Burgensis, Burgent.

63.

LE P. SIMON DA CUNHA.

瞿西滿弗溢 *K'IU SI-MAN FOU-I.*

N. 1590. — E. 13 janv. 1606. — A. 1629. — P. 2 déc. 1626. — M. septembre 1660, Macao.

Couplet, *Catal.*, 35. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.* — Gabiani, *Incrementa*, t. I. — Martini, *Histoire*, p. 428. — Schall, *Historica relatio*, p. 293. — Sommervogel, *Bibliothèque*, t. II, col. 1727.

Le P. da Cunha appartenait à une vieille et très illustre famille de Coïmbre ; renonçant à tous les avantages que le monde pouvait lui promettre, il se consacra à Dieu dans la Compagnie de Jésus, et plus tard dans la mission de Chine. Il était prêtre, maître ès arts, et avait fait cinq années de régence, lorsqu'il partit avec le P. Trigault pour l'Extrême-Orient. À son arrivée à Macao, en 1624, il fut retenu dans la ville et chargé de prêcher au peuple. Bientôt on lui

confia les intérêts de la province (*Catal.* 1626); puis, envoyé dans l'intérieur de l'Empire, 1629, il cultiva les chrétientés du Fou-kien sous la direction du P. Aleni, d'abord à Kien-ning fou 建寧府, ensuite à Fou-tcheou fou 福州府, 1635, où il eut 560 baptêmes. (Faria y Souza, *Suppl.* à Semedo.)

Il convertit et baptisa le mandarin de la ville de P'ou-tch'eng 浦城 et toute sa famille. Ce mandarin l'ayant conduit à une montagne célèbre près de «Tsen-ngan» (? Tch'ong-ngan 崇安?), le Père profita de la circonstance où un grand nombre de personnes étaient rassemblées afin de recevoir le mandarin, pour lui parler de la religion. Tout à coup un bonze s'écria : «C'est la loi, et voilà celui qui doit me l'enseigner : mon ancien maître me l'avait bien prédit.» Il raconta alors comment, jeune encore et sous la discipline d'un vieux bonze, il l'entendit lui avouer avant de mourir : «La voie que nous suivons n'est pas la vraie. Nous n'en connaissons pas d'autre; mais dans 40 ans il viendra quelqu'un qui t'enseignera la vraie voie du salut.» Les 40 années venaient de s'écouler. Ce récit, et l'exemple du bonze, qui brûla aussitôt toutes ses idoles, convertirent un grand nombre d'infidèles (1).

Les Tartares, qui s'étaient rendus maîtres de Pékin, s'emparèrent peu à peu des autres provinces ; celle du Fou-kien fit une assez longue résistance, mais enfin elle fut soumise. Un parti toutefois se forma peu après contre les Tartares, sous la direction d'un prêtre des idoles. On proclama empereur Lou-wang 魯王, membre de la famille des Ming, qui habitait le Tché-kiang. Les vainqueurs étaient peu nombreux à Kien-ning; la ville fut occupée presque aussitôt par les rebelles, et les PP. da Cunha et Smogolenski, qui y résidaient, furent arrêtés, comme fauteurs des Tartares, et furent condamnés à mort.

On les conduisait au supplice; le P. da Cunha recommandait en silence son agonie à N.-S.; tandis que le P. Smogolenski, tout joyeux, chantait un hymne d'action de grâces en polonais. Déjà ils étaient tombés à genoux pour recevoir le coup fatal, lorsque deux artisans païens, les reconnaissant, s'écrièrent : «Ce ne sont pas des Tartares que ces hommes, mais deux savants lettrés venus de l'Occident.» À ces mots, on les délivre, on les renvoie à leur église, avec un diplôme du gouverneur, afin de pourvoir à leur sécurité future. (Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1647. — Cf. Martini, *Histoire*, p. 428.)

Les Tartares, un instant battus, revinrent en force, et la ville, après avoir résisté opiniâtrément pendant un mois, fut reprise, saccagée, livrée aux flammes. L'église fut brûlée, mais les deux Pères échappèrent au massacre et à l'incendie. En 1652, malgré des difficultés sans cesse renaissantes, le P. da Cunha donna le baptême

---

(1) Le P. Pfister donne, comme référence à ce trait caractéristique, Bartoli. Je ne l'ai pas trouvé dans la *Cina*.

à 142 personnes. En 1656, avec l'aide du vice-roi, il bâtit à Yen-p'ing 延平 une nouvelle église et une chapelle en l'honneur des SS. Anges. On y transporta, en une procession solennelle, les images qui étaient restées dans l'ancienne église. (Martini, *loc. cit.* — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1652.)

Nommé alors vice-provincial et, quelques mois après, à la mort du P. Emm. Diaz (junior) (1), visiteur de la Chine et du Japon, il se rendit en 1659 à Pékin, où il obtint de l'Empereur Choen-tche 順治, par le crédit du P. Schall, la permission pour tous les Pères qui arriveraient à Macao, d'entrer en Chine, et pour ceux qui savaient les mathématiques, celle de se rendre à la Cour aux frais du trésor. Le P. Simon da Cunha revint à Macao et y mourut peu après, 1660. (Schall, *Hist. relat.*, p. 293.)

Nous avons de lui : 1. 經要眞指 *King yao tchen tche*, Courte démonstration de la doctrine chrétienne, 1 vol.

2. Un *Discours* prononcé à Macao, à l'occasion de l'avènement au trône du Roi Jean IV, in-4°, Lisboa, Craesbeecq, 1644.

64.

LE P. PIERRE CANEVARI.

聶伯多 石宗 *NIÉ PÉ-TOU CHE-TSONG.*

N. 1594. — E. 1622. — A. oct. 1630. —
P. des 3 vœux, 10 mai 1637. — M. 1675, Nan-tch'ang.

Bartoli, *Cina*, p. 1066. — Couplet, *Catal.*, 37. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1641, 1648. — Gabiani, *Incrementa*, t. I, p. 5. — Greslon, *Histoire*, p. 211. — Rougemont, *Historia*, p. 70.

Né à Gênes, le P. Canevari avait étudié le droit canon et le droit civil, lorsqu'il entra dans la Compagnie. Se sentant appelé aux missions, il s'embarqua, en 1629, pour la Chine, et y arriva l'année suivante. Il fut d'abord envoyé à Hang-tcheou fou 杭州府, pour apprendre la langue, puis à K'ai-fong fou 開封府. Il exerça les fonctions du saint ministère dans la province du Tché-kiang, et bâtit une église à Hing-hoa 興化. Appelé vers 1635 dans le Fou-kien, pour aider le P. Aleni, dont les chrétientés se multipliaient, il fut chargé de celles de Ts'iuen-tcheou 泉州府 et de Yen-p'ing 延平府, et conquit vite le respect et l'amitié de tous les habitants.

---

(1) Ci-dessus, p. 108.

Des prodiges, des guérisons extraordinaires opérées par la vertu du baptême et de l'eau bénite, ne contribuaient pas médiocrement à augmenter le nombre des néophytes. C'est ainsi qu'un enfant guéri après avoir été baptisé, fut l'heureuse cause de la conversion de sa famille entière : 230 personnes furent régénérées en 1641. Comme il arrive d'ordinaire, ces consolations étaient mêlées d'épreuves. . Un mandarin, irrité contre les Portugais, voulut s'en venger sur le P. Canevari ; il apposa des satellites pour le battre et le chasser de la ville. Des nègres chrétiens, qui avaient fui Macao pour échapper à l'esclavage, et s'étaient réfugiés sur les navires du pirate Nicolas, enflammés de colère, auraient fait un mauvais parti au mandarin, si le Père ne les avait calmés. Il profita de la circonstance pour les préparer tous à recevoir les sacrements. Puis, quand il dut revenir à Ts'iuen-tcheou 泉 州, il perdit sa route et s'égara pendant la nuit à travers des lieux hérissés d'épines et remplis d'eau. Épuisé de forces, il tomba sur le sol nu, et n'attendait plus que la mort, lorsque le lendemain on le trouva respirant à peine et on le reporta à sa demeure. (Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad an. 1641.)

Durant les guerres de la conquête, il resta caché parmi les Cafres qui servaient Coxinga (ci-dessus, p. 173), et qui avaient leurs habitations dispersées dans les rochers du bord de la mer. Le calme rétabli, il revint à Ts'iuen-tcheou (*ibid.*, ad an. 1648), et il y était encore lorsque, en 1652, ce chef de forbans vint assiéger la ville et porter la dévastation dans tous les environs. Les Tartares, presque toujours défaits sur mer, prirent, pour mieux se défendre, un parti extrême : ils rasèrent entièrement toutes les villes, tous les bourgs, tous les villages du littoral. Dans cette ruine générale, un grand nombre de chrétientés furent anéanties, et les habitants se retirèrent en d'autres lieux. (de Rougemont, *Historia*, p. 70.) Le P. Canevari, ayant perdu tous ses fidèles, fut envoyé à Nan-tch'ang 南 昌, au Kiang-si, 1652.

Presque septuagénaire, il ne diminuait en rien les soins qu'il devait à son troupeau de 1.000 chrétiens, le nourrissait de sa parole, et le conduisait moins par l'autorité de sa charge que par la douceur et la majesté de la vieillesse, qui le rendait vénérable à tous les mandarins. Arrêté dans la capitale, au commencement de 1665, par le sous-préfet, qui était de ses amis, il fut laissé dans sa chambre, pendant qu'on faisait l'inventaire de tous les meubles et de tous les livres de sa demeure ; mais bientôt il fut mis en prison par l'ordre du vice-roi. Réuni au P. Intorcetta, ils furent tous deux conduits à Pékin par un petit mandarin, accompagnés de 14 soldats, qui les traitèrent avec beaucoup de dureté pendant un voyage de deux mois. Ils arrivèrent à Pékin le 28 juin 1665. (Greslon, *Histoire*, pp. 220 seq.)

Exilé avec les autres à Canton, il revint à Nan-tch'ang en 1671, malgré son grand âge, et y travailla encore durant 4 années selon la mesure de ses forces, jusqu'à ce que Dieu N.-S le rappelât à lui en 1675. Il était âgé de 81 ans. Il fut enseveli hors des murs à Nan-tch'ang fou.

Il a laissé un livre en chinois sur *Le Martyre.*

65.

LE P. ÉTIENNE FABER OU LE FÈVRE.

方 德 望 玉 清 *FANG TÉ-WANG YU-TS'ING.*

N. 1598. — E. 1618. — A. oct. 1630. — P. 29 mars 1640.

— M. 22 mai 1659, Han-tchong.

Andrade, *Los claros Varones*, t. VI, p. 289. — Bartoli, *Cina*, pp. 961 seq., 1117 seq. — Carayon, *Documents inédits*, n° IV. — Couplet, *Catal.*, 36. — Drews, *Fasti*, 10 mai. — Dunyn-Szpot, *Sinarum historia.* — de Guilhermy, *France*, 22 mai. — du Halde, *Description.* — Le Comte, *Nouveaux mémoires*, t. II, pp. 149 seq. — Nadasi, *Annus*, 10 mai. — Patrignani, *Menol.*, 10 mai. — Rossi, *Cause du P. Faber*, T'ou-sè-wè, s. d. — Rossi et Gain, *Vie*, T'ou-sè-wè, 1909 et 1924. — Silvestri, *Come si vive*, pp. 24 seq.

Né au village de Mourières, près d'Avignon, d'une famille humble et indigente, mais dont la pauvreté rehaussait les vertus, le jeune Étienne Faber (1), afin de pouvoir faire ses études au collège des Jésuites, sollicita un modeste emploi qui lui permit de suivre des classes. Ce fut vers ce temps qu'il fit le vœu de chasteté perpétuelle. Vêtu de toile grossière, il passait une partie de ses nuits à étudier ses leçons et à écrire ses devoirs à la lueur de la lampe du sanctuaire, et, sa ferveur augmentant sans cesse, il devint bientôt l'objet du respect et de la vénération de ses condisciples. C'est ainsi qu'il se préparait aux travaux futurs qu'il ambitionnait. (de Guilhermy, loc. cit.).

Après ses études, il fut reçu au noviciat d'Avignon. Il enseigna pendant trois ans les lettres latines. Ayant demandé les missions du Japon, il se rendit par terre à Lisbonne en **1627** (2) et partit en **1629** avec le P. Sébastien Vieira, un des plus illustres martyrs du Japon. À son arrivée à Macao, les supérieurs changèrent sa destination et l'envoyèrent au Chan-si, où le P. Vagnoni gouvernait de nombreuses et ferventes chrétientés (3). Il les rendit et plus nombreuses et plus ferventes par ses travaux multipliés, son zèle industrieux et

---

(1) C'est le nom que lui ont donné tous les contemporains; celui de Le Fèvre, qui n'est du reste qu'une autre forme de ce nom, est plus employé de nos jours.

(2) Ce voyage est raconté d'une manière fort intéressante par un de ses compagnons, le P. Dominique Lejeunehomme, dans un des *Documents inédits* du P. Carayon, n° IV.

(3) Ci-dessus, pp. 89, 90.

une sainteté de vie que bien peu ont égalée. Pendant la grande famine de 1634, il fut le digne coopérateur du P. Vagnoni, et à sa mort, son successeur.

Passé au Chen-si vers 1635, il y fonda de nouvelles chrétientés à Yang hien 洋縣, Tch'eng-kou hien 城固縣 et Han-tchong fou 漢中府. La manière dont cette dernière fut établie mérite d'être rapportée. Un mandarin chrétien, Étienne Han 韓, l'avait invité et le soutenait dans toutes ses démarches : le peu de fidèles qu'il rencontra, fit qu'il s'appliqua avec plus d'ardeur à en augmenter le nombre. Dieu lui fournit un moyen auquel il ne s'attendait pas. Un de ces gros bourgs, Siao-tsai-pé (Siao-tchai-tse 小寨子), qui valent des villes entières, était alors infesté d'une multitude prodigieuse de sauterelles, qui mangeaient les feuilles des arbres et rongeaient les herbes jusqu'à la racine. Après plusieurs efforts inutiles, les habitants s'adressent au P. Le Fèvre, dont la réputation était déjà répandue partout. Le Père prend de là occasion de leur expliquer la doctrine chrétienne, et ajoute que, s'ils veulent l'embrasser, Dieu non seulement les délivrera de ce fléau, mais encore leur accordera une éternité bienheureuse. Ils s'y engagent volontiers. Alors, revêtu de l'étole et du surplis, le Père s'avance dans les chemins, jetant partout de l'eau bénite, et récitant les prières de l'Église. Dès le lendemain tous les insectes avaient disparu. (Bartoli, *Cina*, p. 1119. — Le Comte, *op. cit.*, t. II, p. 182.)

Mais ce peuple ingrat négligea les conseils du missionnaire dès qu'il se vit en sûreté. Il en fut sur le champ puni : le mal devint pire qu'auparavant, de sorte que les campagnes, en peu de jours, furent couvertes d'une infinité de sauterelles. Les gens accoururent en foule à la maison du Père pour le fléchir et demander pardon : «Nous protestons que si vous nous délivrez encore une fois, tout le bourg reconnaîtra votre Dieu, qui seul peut faire de si grands miracles.» Il refusa longtemps ; enfin, inspiré comme la première fois, il fit sa prière et jeta de l'eau bénite dans les champs, qui le lendemain se trouvèrent sans sauterelles. (Le Comte, *op. cit.*, t. II, p. 183.)

Les habitants, cette fois fidèles à leurs promesses, bâtirent une église, et la chrétienté de Siao-tsai-pé passa longtemps pour la plus fervente de toute la Mission de Chine (1). Et quand, un demi-siècle après, le P. Le Comte la visitait, il pouvait écrire : «Ces chrétiens, quoique abandonnés depuis longtemps, conservent toujours leur première ferveur, et sont encore le modèle des autres fidèles.» (*op. cit.*, t. II, p. 219.) Lorsque le mandarin Étienne Han fut nommé gouverneur d'une des principales forteresses du nord de la Chine, il voulut emmener le P. Le Fèvre avec lui, mais celui-ci ne consentit à l'accompagner que jusqu'à Si-ngan fou. Il renouvela cette chrétienté, bâtit de nouveaux temples, et conféra le baptême à un grand nombre

(1) Les chrétiens et les païens d'aujourd'hui, au témoignage de Mgr Chiais, vic. apost. du Chen-si, racontent encore maintenant ce fait. (*Miss. Cathol.*, t. IV, p. 701.)

d'idolâtres. Il opérait des prodiges avec l'eau bénite, et guérissait beaucoup de malades en danger.

Les souffrances que lui causaient ses voyages étaient parfois inouïes : il devait des jours entiers marcher à pied dans des montagnes escarpées, sur des sentiers bordés de précipices, au fond desquels roulaient des torrents impétueux, ou grimper le long des rochers en s'aidant des pieds et des mains. Il fallait passer la nuit dans des forêts remplies d'animaux féroces, ou habitées par des brigands en bandes, traverser des rivières sur des ponts suspendus, où un homme seul pouvait à peine passer, n'ayant pour toute nourriture qu'un peu de millet, de l'eau pour boisson, et point d'habits pour changer. (Bartoli, *Cina*, pp. 1117 seq.)

Ajoutez à cela les plus dures mortifications qui se puissent concevoir : disciplines sanglantes, chaînes de fer, jeûne perpétuel, tenailles pour se déchirer les chairs ; et comme un de ses compagnons lui en faisait scrupule, le P. Étienne lui répondit agréablement : «Chacun doit connaître la manière de traiter son âne.» (Nadasi, loc. cit.).

Un membre de la famille impériale, païen obstiné, qui résistait à toutes les exhortations du Père, voulut voir enfin par lui-même, si sa vie était conforme à ses paroles. Il l'épia une nuit que la neige tombait en abondance. Il le vit à genoux, en plein air, couvert de neige, priant avec tant d'ardeur qu'il ne s'en apercevait pas, et prolongeant sa prière jusqu'au jour, dans une posture si humble, qu'il en fut touché au fond de l'âme, et que le matin il vint de lui-même se présenter au Père, et demander le baptême. (Nadasi, loc. cit.).

Aussi païens et chrétiens avaient-ils pour lui le respect le plus profond. On l'appelait vulgairement : «le donneur de santé». Sa vue seule était une prédication, tant il était modeste et recueilli. Quand il prêchait dans les campagnes, ses auditeurs montaient quelquefois sur les arbres pour mieux le voir et l'entendre.

Ce qui lui arriva un jour avec une bonne vieille peut bien être raconté. Cette femme, sachant qu'il faisait la mission, était venue d'assez loin pour y assister, « parce que Dieu, lui disait-elle, m'a donné un grand désir de vous voir, et de vous demander une grâce. — Et quelle est donc cette grâce ? dit le Père. — Celle de me permettre de mourir, car je ne puis plus rester en ce monde. — Et quel âge avez-vous ? demanda-t-il en souriant. — J'ai cent quatre ans.» Devinant bien qu'elle n'irait pas loin, il la confessa et lui donna sa bénédiction. Elle revint toute consolée à sa pauvre auberge, et mourut le lendemain. (Bartoli, *Cina*, p. 1125.)

Le même P. Bartoli raconte un fait encore plus extraordinaire. Comme il donnait la mission à Yang hien 洋縣, le P. Le Fèvre rencontra dans son voyage un homme entraîné par le courant de la rivière, attaché de manière à surnager, sans pouvoir néanmoins sortir de l'eau. Il était comme mort; et allait quelquefois au fond pour revenir à la surface. « Qu'a donc fait cet homme, demanda le P. Le Fèvre, pour qu'on le

laisse ainsi mourir ?» On lui répond que c'est un insigne malfaiteur, condamné par la justice à rester ainsi dans le fleuve, jusqu'à ce que mort s'en suive. Depuis un mois il souffre ce tourment, et par pitié on lui jette quelques morceaux de pain. Douloureusement ému, le Père lève les yeux au ciel, et demande à Dieu de lui donner cette âme; puis entrant dans la rivière, il exhorte le patient à croire en Dieu, à détester ses fautes et à recevoir le baptême. La grâce touche ce cœur. «Je crois, dit-il, et j'ai un véritable regret de tous les crimes que j'ai commis contre la majesté de Dieu.» Le Père le baptise au milieu des flots, et peu après il expire. (Bartoli, *Cina*, p. 1125.)

«On raconte de lui, dit le P. Le Comte, qu'il a été transporté au-dessus des rivières, qu'on l'a vu en extase, qu'il a prédit sa mort, et plusieurs autres merveilles de cette nature; mais la plus grande de toutes a été sans doute l'exercice continuel des vertus apostoliques, d'une humilité profonde, d'une patience à l'épreuve de toutes les injures, d'une mortification affreuse, d'une charité ardente et d'une tendre dévotion à la Mère de Dieu, qu'il a pratiquées jusqu'à sa mort, avec l'édification et, je puis le dire, avec l'admiration même des idolâtres.» (*Op. cit.*, t. II, p. 184.)

Plus tard, cette admiration se transforma en culte: les païens firent du missionnaire une divinité sous le nom de Fang t'ou-ti 方土地, revêtue des ornements sacerdotaux, et portant sur la tête le *tsi-kin* 祭巾, ou bonnet dont le prêtre se servait en Chine pour dire la messe. Voici, d'après la tradition locale, le miracle qui a valu au P. Le Fèvre les honneurs de l'apothéose chinoise. Pour aller de Si-ngan fou à Yang hien, le Père devait traverser les monts Ts'in-ling 秦嶺, que domine le pic «Tà-ling»: ils étaient alors peuplés de bêtes féroces, et surtout de tigres, qui décimaient les voyageurs assez imprudents pour se hasarder sur cette route.

Averti par ses compagnons du danger qui le menaçait, et supplié de ne pas aller outre, il s'y refusa hautement: «Je vais, dit-il, où m'appellent, non des intérêts humains ou terrestres, mais ceux de la plus grande gloire du Dieu créateur de l'univers; je n'ai donc rien à redouter des griffes et des dents des tigres.» Il poursuivit son chemin; et s'étant, peu après, trouvé inopinément en face de ces bêtes furieuses, il leur ordonna au nom du Dieu tout-puissant de ne plus attaquer les voyageurs à l'avenir. Les tigres s'enfuirent; et depuis lors on ne connaît pas, dit Mgr Rizzolati, et, après lui, Mgr Chiais, d'exemple d'un voyageur tué par eux en ces parages. (*Miss. cath.*, t. IV, p. 701.)

En 1641, le P. Le Fèvre, laissant les PP. da Costa et Étienne d'Almeida pour le remplacer au Chen-si, se trouvait à Pékin avec le P. Adam Schall, et travaillait avec succès à propager la foi dans cette grande ville; il y établit des congrégations pour stimuler le zèle et la piété des fidèles, et lorsque la capitale fut prise par les Tartares, en 1644, les deux missionnaires y furent traités avec honneur par

les vainqueurs. Mais le P. Le Fèvre n'y demeura pas longtemps, car, en 1647, nous le retrouvons au Chen-si avec le P. da Costa. Ils donnèrent alors l'hospitalité aux deux PP. Buglio et de Magalhaens, ramenés du Se-tch'oan par les Tartares. Et ces Pères, à la vue de la piété, du zèle, de l'ordre et de toutes les vertus des chrétiens du Chen-si, ne pouvaient retenir leurs larmes, et les comparaient aux chrétiens des premiers siècles de l'Église. On disait d'eux que c'étaient autant de prédicateurs de la foi. (Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1647.)

Le P. Étienne habitait tantôt Si-ngan fou, tantôt Han-tchong, tandis que son compagnon évangélisait les autres villes ; malgré le tumulte des armes, ils baptisèrent cette année 1647, 460 personnes, Chinois et Tartares. Le Père donna tous ses soins aux congrégations ; il comprenait que, dans la pénurie d'ouvriers évangéliques, c'était le seul moyen de propager la foi et de la conserver. Il mettait à la tête des congrégations des personnes éprouvées dans la vertu, prudentes, bien instruites de la religion, autant que possible versées dans la littérature et les sciences de la Chine, et que lui-même avait formées et préparées, et dont il ne cessait d'exciter et de diriger le zèle. Il réussit au Chen-si, comme il avait réussi les années précédentes à Pékin. Par leur moyen, en 1652, il avait 2.699 baptêmes d'idolâtres. (Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad an. 1648, 1652.)

Le P. Le Fèvre vécut encore jusqu'au 22 mai 1659. Il convertit une foule innombrables de païens. Il avait prédit le moment de sa mort. Ce jour-là, l'Église faisait la fête de l'Ascension. Après la sainte messe, dans laquelle il exhorta ceux qui l'entouraient à persévérer dans la foi, il fit son action de grâces au pied de l'autel, tenant en main un rameau vert ; puis levant les bras au ciel, il traça en l'air le signe de la croix et expira. Ses obsèques furent célébrées par un concours incroyable de chrétiens et de païens; et plus de 600 idolâtres, touchés de sa sainte mort, furent baptisés dans les six mois qui la suivirent. (Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad an. 1659.)

Son tombeau se voit encore près de Siao-tchai-tse 小寨子, chrétienté dont il fut le fondateur (1). Les gentils et les fidèles, depuis de longues années jusqu'à présent, et sans interruption, écrivait Mgr Chiais le 25 avril 1873 (2), y viennent tréquemment pour demander des guérisons et d'autres grâces particulières, et pour témoigner leur reconnaissance de celles qu'ils ont obtenues. Il n'y a pas bien longtemps, le fleuve Han-kiang 漢江, qui coule près de là, ayant changé son cours, devait naturellement entraîner le tombeau dans sa course rapide, mais, chose étonnante, les flots, arrivés à une dizaine de mètres, se détournèrent presque à angle droit, semblant ainsi respecter la dernière demeure de l'homme de Dieu, qui préservait encore après sa mort d'une ruine complète, les bourgs ou villages de Siao-tchai-tse, Fong-kia-ing 豐家營, Yu-kia-ing 余家營, et Wang-p'ou-tse

(1) Ci-dessus, p. 203. (2) Rossi : 25 avril 1872.

王浦子. Jamais, dans ses plus grands débordements, le fleuve n'est venu baigner le petit tas de terre sur lequel est placée la tombe, que les chrétiens, depuis peu, ont environnée d'un mur carré. (*Miss. cath.*, loc. cit.)

La cause du P. Étienne Le Fèvre est introduite à Rome. En mai 1903, eut lieu la récognition des reliques, sous la présidence de Mgr Passerini, vicaire apostolique du Chen-si méridional.

Le P. Rossi, s. j., postulateur, a réuni d'intéressants documents dans un recueil autographié intitulé: *Cause du P. Etienne Faber, s. j.*, T'ou-sè-wè, s. d. (vers 1904-1905). Il a écrit en italien une *Biografia del P. Stefano Faber*, 308 pp., 11 photograv., T'ou-sè-wè, 1909.

Le P. L. Gain, s. j., a composé, d'après les documents réunis par le P. Rossi, une *Vie* illustrée du P. Le Fèvre, T'ou-sè-wè, 1922. Traduite en chinois: *Fang Té-wang chen-fou siao-tchoan* 方德望神父小傳, in-16, T'ou-sè-wè, 1926 (*Catalogus* 1917, supplément, n° 66).

Le P. Le Fèvre a écrit:

1. Un *Traité* en chinois *des périls et des travaux* de la route de mer d'Europe en Chine entreprise pour l'amour de J.-C.

2. En 1647, il reproduisit sur une plus grande échelle le *Theatrum totius mundi cosmographicum*, avec la traduction et des explications en langue tartare. Il fit ce travail pour le frère de l'empereur Choen-tche 順治, qui commandait les troupes revenant de la conquête du Se-tch'oan, et qui avait témoigné un grand désir de l'avoir. C'est ce prince qui avait sauvé et qui ramenait les PP. Buglio et de Magalhaens. (Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad an. 1647.)

Le P. Faber avait appris la langue tartare pendant qu'il était à Pékin avec le P. Schall.

66.

LE P. TRANQUILLE GRASSETTI.

謝貴祿天爵 *SIÈ KOEI-LOU T'IEN-TSIO.*

N. 1588. — E. 1618. — A. oct. 1630. — P. 29 juin 1640. — M. 1644, au Kiang-sì.

Bartoli, *Cina*, p. 961. — Couplet, *Catal.*, 40. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad an. 1645. — MS. chinois. — Martini, *Histoire*, p. 433.

Le P. Grassetti, de Modène, enseigna trois ans la grammaire avant de partir pour la Chine. Arrivé en 1630, il paraît être resté toute sa vie au Kiang-si. Il faisait de Nan-tch'ang 南昌, la capitale, sa principale résidence, et de là allait dans toutes les directions porter le Saint Évangile. Pendant les invasions des Tartares, il eut telle-

ment à souffrir, raconte le P. Dunyn-Szpot, qu'il serait mort de faim, sans la charité du Fr. Gomez, son compagnon, qui réussit à lui procurer quelque nourriture mendiée à de pauvres Chinois. En 1644, dit le P. Martin Martini, et après lui le P. Couplet (loc. cit.), les Tartares ayant pris et pillé Nan-tch'ang, le P. Grassetti, qui se retirait dans un bourg, avec deux compagnons, le P. d'Almeida et le Fr. Gomez, fut surpris par une bande de maraudeurs, qui les mirent à mort. Les *Annuæ* de 1647 disent cependant qu'il en échappa, et le catalogue de 1648 le place à cette époque à Nan-tch'ang, mais comme il n'en est plus fait mention dans aucun auteur, nous nous en tenons au récit du P. Martini. Le P. Dunyn-Szpot (*Sinar. hist.*, ad an. 1645) rapporte les deux versions sans se prononcer en faveur de l'une ou de l'autre. — Son tombeau est à Nan-tch'ang (MS. chinois).

67.

LE P. IGNACE LOBO.

盧 納 爵 亮 貴 *LOU NA-TSIO LIANG-KOEI.*

N. 1603. — E. . — A. 1630 (1). — M. dans les Indes.

Bartoli, *Cina*, p. 1066. — Notes MS. et MS. chinois.

Né à Coïmbre, ce Père avait fait toutes ses études et enseigné la grammaire pendant quatre ans, avant de venir en Chine. Le P. Franco ne donne pas son nom dans les listes des missionnaires partis pour les Indes, mais le catalogue de 1630 le place à Fou-tcheou 福州, apprenant la langue. D'après une note particulière, il semblerait être sorti de la Compagnie, je ne sais pour quelle raison, mais pour peu de temps, car le catalogue de 1636 lui donne alors trois ans de séjour en Chine ; il était à Nan-tch'ang 南 昌 en 1634, et en 1635 de retour au Fou-kien, où il prêchait l'Évangile dans les chrétientés septentrionales avec le P. Emmanuel Diaz. (Bartoli, *Cina*, p. 1066.)

Il fut envoyé à Chang-hai (2), retourna à Canton, et de là aux Indes, où il mourut.

68.

LE P. BENOÎT DE MATTOS.

林 本 篤 存 元 *LIN PEN-TOU ; TS'UEN-YUEN.*

N. 1600. — E. 1615. — A. oct. 1630. — P. 2 déc. 1641. —

M. 1652 (3), noyé près de Hai-nan.

Bartoli, *Cina*, p. 1121. — Cardim, *Relation*, pp. 114, 122-155. — Couplet, *Catal.*, 38. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1652. — de Guilhermy, *Portugal*, t. II, p. 323. — Marini, *Delle missione*, p. 434. — de Rhodes, *Voyages*, p. 119.

---

(1) S. 1636 ; MS. chinois, 1637. (2) Il y est vers 1638 (Colombel, t. I, p. 559). (3) S. et MS. chinois, 1651.

Le P. Benoît naquit à Vidigueira, en Portugal, et demanda de bonne heure les missions des Indes. Nous ignorons la date de son départ, mais il paraît bien avoir passé quelques mois au moins, sinon davantage, en Cochinchine, avant d'entrer en Chine en 1630, et déjà, d'après le catalogue de cette année, il connaissait bien la langue. Il demeura près de cinq ans au Fou-kien, 1630-1635, et assista le P. Rudomina à ses derniers moments (1). Lorsque, en 1635, le P. Marquez fut contraint de quitter l'île de Hai-nan 海 南 (2), les supérieurs jetèrent les yeux sur lui pour le remplacer.

« Ce personnage de grande expérience et de grande vertu, dit le P. Cardim (*Relation*, pp. 122 seq.), d'un zèle tout embrasé et qui savoit bien les lettres et la langue chinoises, amplifia grandement cette chrétienté. Il trouva à propos, pour pouvoir plus fructueusement prêcher le Saint Évangile, de louer une maison au milieu de la cité (K'iong-tcheou fou 瓊 州 府), ce que ses amis néanmoins lui déconseillaient, lui alléguant qu'elle étoit infestée de malins esprits et d'épouvantables fantômes. Mais le Père se soucia fort peu de ces lutins, la fit accommoder à nos usages » et commença ses fonctions ordinaires avec un grand concours de peuple.

Cette première année, il baptisa 335 personnes. L'année suivante, 1636, il divisa toute sa Mission en 4 cantons : K'iong-tcheou, Ting-hoang, Pan-kao et Long-mo, qui eurent chacun leur église bien accommodée et bien ornée. À Pan-kao il travailla jour et nuit, prêchant et catéchisant avec tant de dévotion et de ferveur, que tous ceux de ce bourg se firent baptiser, sans qu'il y restât un seul idolâtre. En 1637, 330 personnes reçurent le baptême, « ce qui irrita si fort les bonzes et certains lettrés, qu'ils firent tous leurs efforts pour le perdre dans l'esprit du gouverneur, et le faire chasser de l'île. Entre autres choses ils l'accusaient de peindre des soldats sur le papier ; puis ils les séparait les uns des autres, les jetait en l'air, et tombant c'étaient autant de soldats. » (Cardim, loc. cit.).

Le gouverneur leur répondit : « Qui est-ce d'entre vous autres qui voudra faire la moindre partie de ce que fait ce bon Père ? Il a quitté son pays tant éloigné de nous autres, il a traversé tant de mers, il s'est exposé à tant et tant de dangers, il a quitté ses propres habits pour s'habiller à notre façon, il garde nos lois pour s'accommoder avec nous, et non pour autre but que pour nous faire trouver le chemin qui conduit à la vie bienheureuse ; il est hors de doute qu'il suit et prêche la vérité, et nous le mensonge ; c'est pourquoi nous le devons aimer, nous le devons écouter, et le suivre, nous le devons entretenir et le conserver en notre île, comme chose inestimable. » Et ce mandarin était idolâtre. (Cardim, *Relation*, p. 143.)

La rage des infidèles ayant redoublé peu après, le P. de Mattos, après avoir pris conseil du gouverneur et des principaux chrétiens,

(1) Ci-dessus, p. 192. (2) Ci-dessous, p. 216.

crut devoir céder à l'orage et rentrer à Macao, 1640. Quand il fut sur le point de partir, il confia la chrétienté à un catéchiste, nommé Marcel, né à Fou-tcheou, et fils d'un chrétien honorable, appelé Cyrille. Il avait été bien éprouvé par le P. de Mattos, « parce qu'ayant été baptisé en l'âge de 23 ans, il demanda d'être receu au service de quelque Église, et se mettant à genoux devant l'image de la tres-sainte Vierge, il fit vœu de chasteté perpétuelle, de ne jamais manger chair que les dimanches et les fêtes, et de jeûner tous les vendredis de sa vie en l'honneur de la Passion de nôtre Sauveur ; et il garda toûjours tres exactement ces trois vœux.» (Cardim, *Relation*, p. 150.) Il avoit voulu accompagner le Père dans l'île de Hai-nan.

«Apres le partement du P. Benoit, il s'occupoit à cultiver ces nouvelles plantes, tant par le bon exemple de ses rares et solides vertus, que par ses discours et sainctes exhortations, et ensemble à convertir les idolâtres, et leur faire prendre le chemin du ciel, n'épargnant ni peine, ni travail, pour cet effet, faisant souvent plusieurs lieuës à pied pour treuver à gagner une âme.» Dieu le récompensa par la grâce du martyre, car étant allé dans la maison d'un chrétien pour baptiser sa famille, les bonzes l'invitèrent à venir jusque chez eux, comme pour lui proposer quelques doutes. «L'innocent Marcelle (*sic*) leur accorda leur demande, ne soubçonnant d'eux aucune malice, y aiant demeuré quelque temps, ils le prièrent de rafrechir, et pour rafrecissement lui donnèrent du poison...

«Il s'en retourna par apres en sa maison, le poison gagnant toûjours sur sa vie, où étant arrivé, il dit à son serviteur : «Ne vous «avoi-je pas bien dit que ce voiage seroit le dernier de ma vie: voici «que je m'en vai mourir par la force d'un poison que les bonzes «m'ont fait avaler... je me réjoüi neantmoins grandement de ce qu'ils «l'ont fait en haine de nôtre sainte Loi que je leur préchoi.» Après, il fit son testament, partagea son bien aux pauvres, écrivit à son père et à son bon maître le P. de Mattos, et le 20 du mois d'août, s'armant de pénitence, il se mit à genoux, tenant en main son cilice, sa discipline et son chapelet; et faisant beaucoup d'actes de foi, offrant sa belle âme à son Créateur, il mourut doucement. (Cardim, *Relation*, pp. 151-155.)

Dans ce temps, le P. de Rhodes devait retourner en Cochinchine ; il prit pour compagnon, 1641, le P. Benoît, qui se rendit à la cour de Sinoa, où le roi le reçut avec beaucoup de marques de bienveillance, et lui permit de visiter les provinces. Il y baptisa 572 adultes. Chassé au bout de 3 ans, il revint à Macao, et obtint de retourner dans l'île de Hai-nan, où il demeura jusqu'à sa mort. Quand ses successeurs y arrivèrent en 1656, ils trouvèrent 2253 adultes baptisés inscrits dans son livre des baptêmes, sans compter ceux qu'il avait écrits dans un autre livre, qu'on n'a point retrouvé. (Marini, *Delle missione*, p. 436.)

Lorsque les Tartares s'emparèrent de Canton, une partie des

troupes s'enfuit avec le vice-roi, sur des jonques, dans l'île de Hai-nan. En même temps un des chefs pirates de la flotte de Coxinga fit une descente pour s'emparer de la ville de K'iong-tcheou ; ils furent repoussés, mais ils prirent celle de Tan-tcheou 儋州. Le P. Benoît, prévoyant les malheurs qui menaçaient l'île, si la guerre continuait, se dévoua pour traiter de la paix avec le chef des pirates, qu'il avait connu au Fou-kien. Mais ce barbare le prit pour un espion, le jeta dans les fers, sans rien vouloir entendre, et le tint prisonnier pendant 3 mois, le traitant avec beaucoup de dureté. Il n'exigeait pas moins de 2.000 taëls pour sa rançon. Voyant qu'à son occasion le vice-roi ne cessait de l'attaquer, il donna l'ordre de précipiter le P. de Mattos dans les flots. On était à la fin de mars, ou au commencement d'avril 1652 (1). Le vice-roi, ayant retrouvé son corps, lui fit donner une sépulture honorable, hors des murs de K'iong-tcheou. (Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad an. 1652.) Quelques mois après, les Tartares s'emparaient définitivement de l'île de Hai-nan.

Il avait écrit l'*Histoire de la vie et de la mort du P. Rudomina* (2), son compagnon au Fou-kien. Il en existe une traduction polonaise, in-4°, Wilna, 1652. Le texte ou la traduction en latin se trouve dans la *Vie du P. Mencinsky*, par le Père Druzbicki, réimprimée à Metz, Novion, 1858, in-8°, par le P. Kurowski. (Sommervogel, *Biblioth.*, t. VII, col. 188.)

69.

LE P. IGNACE NUÑEZ.

A. oct. 1630.

Nous ne connaissons ce Père que par un catalogue, copié aux archives de Rome, qui le cite apprenant la langue chinoise en 1630 à Kien-tch'ang fou 建昌府, au Kiang-si. D'après le P. Franco, il s'était embarqué à Lisbonne en 1629, avec les PP. Le Fèvre, Michel Trigault et Canevari (3).

70.

LE P. MICHEL TRIGAULT.

金彌格端表 *KIN MI-KO TOAN-PIAO.*

N. 1602. — E. 1617. — A. oct. 1630. — P. 9 oct. 1640. — M. 30 sept. 1667, Canton.

Bartoli, *Cina*, p. 1107. — Couplet, *Catal.*, 39. — Gabiani, *Incrementa*, t. I, cap. 6. — Greslon, *Histoire*, pp. 198 seq., 309. — de Rougemont, *Historia*, p. 304.

Neveu du P. Nicolas Trigault (4), et comme lui de Douai, le P.

---

(1) On était en 1651 (Bartoli).
(2) Ci-dessus, notice n° 56.
(3) Il était portugais (Sica).
(4) Ci-dessus, notice n° 32.

Michel, animé par les exemples de son oncle, demanda et obtint les missions de Chine. Il s'embarqua en 1629 à Lisbonne. Arrivé en 1630, il fut envoyé à Si-ngan fou 西安府 (Chen-si), pour y apprendre la langue, ensuite dans le Chan-si, où il exerça son zèle pendant 35 années consécutives. Il y avait soin, sans compter les oratoires, de plus de 30 églises, dont 22 le regardaient comme leur fondateur. Il est juste de conserver le nom des trois frères Han 韓: Thomas, Vital et Pierre, tous trois lettrés distingués et encore meilleurs chrétiens, qui lui rendirent des services inappréciables par leur concours et par leur zèle.

La Mission s'étendait sur plus de 100 lieues de longueur, et 90 de largeur. Il faisait son séjour habituel dans la ville de Kiang tcheou 絳州, et de là dirigeait tous les fidèles répandus dans la partie de la province qui lui était confiée. Grâce à ses soins et à ceux des PP. Vagnoni et Le Fèvre, à toutes les chapelles étaient jointes des maisons commodes, pouvant recevoir le missionnaire avec tous ses gens; chacune avait sa congrégation bien instituée, dont le préfet, en l'absence du Père, présidait à toutes les prières en commun et aux réunions. (Gabiani, loc. cit.)

Vers 1637 ou 1638, le P. Trigault comptait 560 baptêmes dans sa province; en 1652, 407. Il introduisit la foi à T'ai-yuen fou 太原府, capitale de la province, par le moyen d'un bon vieillard habile dans toutes les sciences de la Chine, et originaire de cette ville. Il avait été converti par la lecture des livres de religion et les entretiens de son neveu, qui était chrétien. Pour se préparer à recevoir le baptême, il chassa de sa maison jusqu'à 10 femmes, et alla, pour être baptisé avec sa femme légitime, jusqu'à Kiang tcheou, à 10 jours de marche. Encore païen, il engagea le P. Trigault à venir avec lui à T'ai-yuen, afin de donner le baptême à beaucoup de personnes qui désireraient le recevoir. Il en régénéra en effet 200 en l'espace de 12 jours. (Greslon, *Histoire*, p. 200.)

L'ancienne église de Kiang tcheou avait été démolie par un mandarin ennemi des chrétiens, pendant les troubles de la conquête. L'empereur Choen-tche 順治 ordonna de remettre au Père, en compensation, pour en faire une église, un vaste palais habité autrefois par un membre de la dynastie des Ming. On gardait dans cette maison un grand nombre de planches gravées qui avaient servi à l'impression de divers ouvrages que les PP. Nicolas Trigault, Jacques Rho et Alphonse Vagnoni avaient publiés en cet endroit. (Greslon, *Histoire*, p. 199. — Gabiani, loc. cit.). Lorsque éclata la persécution de 1665, le P. Michel était avec le P. Herdtricht; ils furent arrêtés ensemble, conduits à la capitale de la province et ensuite, sous bonne garde, à Pékin. On avait voulu brûler toutes les planches conservées à Kiang tcheou, mais le gouverneur de la ville jugea qu'il valait mieux les conserver. (Greslon, *Histoire*, p. 199.)

Pendant que l'on conduisait les Pères à la capitale, les chré-

tiens du pays eurent beaucoup à souffrir. «Dans une bourgade composée d'environ 5.000 familles, qui n'est qu'à une lieuë de Kiam-cheu, il y avoit deux églises, qui estoient gardées par un chrestien nommé Alexandre Yen. Le mandarin assesseur du gouverneur, voulant avoir de l'argent, fit prendre ce chrestien et le pressa de dire les noms des fideles : mais il ne put rien obtenir, ny par les bastonades, ny par la torture. Le mandarin sceut le nom des chrestiens par le moyen d'un infidelle : et ensuitte il se fit donner beaucoup d'argent par les chefs de famille qu'il arresta prisonniers... (Greslon, *Histoire*, p. 201.)

Dans la ville de T'ai-ping hien 太平縣, à cinq lieues de Kiang tcheou, un chrétien, Jacques Kiué, fut battu avec tant d'excès qu'il en mourut, pour avoir refusé de livrer les noms de ses trères. A P'ing-yang fou 平陽府, on fit publier que tous les chrétiens eussent à porter sans délai au tribunal leurs chapelets, leurs médailles et autres objets. La plupart étaient soldats; leurs chapelets pendus au cou, ils se présentèrent devant leur général et lui déclarèrent qui ils étaient, se plaignant de l'arrêt porté contre eux. Le général fit aussitôt cesser les poursuites du mandarin. (Greslon, *Histoire*, pp. 202 seq.)

À peine les deux Pères furent-ils arrivés à Pékin, qu'on les mit dans la prison la plus incommode et la plus infâme de toutes. Elle n'était murée que de deux côtés; le reste était fermé par des palissades. Le lieu était si bas qu'on ne pouvait s'y tenir debout, et si petit qu'ils ne pouvaient se coucher; ils avaient en outre le déplaisir de voir passer les femmes de mauvaise vie, que les autres prisonniers faisaient entrer. Ils y demeurèrent 22 jours, pendant lesquels ils furent plusieurs fois appelés devant les tribunaux. On les enferma ensuite dans une autre prison encore plus fâcheuse, puis dans un grand temple d'idoles, et enfin dans la résidence du Tong-t'ang 東堂, d'où ils furent exilés à Canton en 1666. (Greslon, *Histoire*, pp. 206 seq.)

L'année suivante, mûr pour le ciel, chargé d'années et de mérites, le P. Michel Trigault passa à une meilleure vie, le 30 sept., heureux de mourir persécuté et banni pour la foi, et épuisé moins par la maladie que par les fatigues de l'exil et les travaux d'un long apostolat. Il fut enterré hors des murs de Canton, «au S. du fleuve (河之南)» (*MS.* chinois 道學...).

---

1. On lui attribue un opuscule : *Tsong-t'ou tao-wen* 宗徒禱文, Litanies des Saints Apôtres.

2. *Lettre* du P. Michel Trigault, douaisien, de la Compagnie de Jésus, envoyée du Royaume de la Chine, le 30 avril 1639, in-12, Liège, 1644.

71.

LE P. JEAN RODRIGUEZ.

陸若漢 *LOU JO-HAN.*

N. 1559. — E. 1576. — A. . — P. . — M. 1633, au Koang-tong.

Bartoli, *Cina*, pp. 961, 967. — Cordara, *Historia*, t. II, p. 544. — de Mailla, Histoire, t. X, pp. 450 seq. — Martini, *Histoire*, pp. 386 seq., 395 seq. — Semedo, *Histoire*, pp. 152 seq., 348 seq.

En 1630, Gonzalès Texeira-Correa, citoyen de Macao, avec 10 pièces d'artillerie et quelques soldats, fut envoyé par le gouverneur de Macao au secours de l'empereur pressé par les Tartares, qui étaient déjà maîtres d'une partie du Liao-tong 遼東. Le Sénat lui donna pour interprète le P. Jean Rodriguez. Ce Père, de la province du Japon, qui composait un catéchisme japonais, et qui voulait réfuter les sectes idolâtriques de la Chine, sur lesquelles s'appuient celles du Japon, était venu une première fois en Chine en 1612, afin d'étudier les doctrines secrètes des bonzes dans leurs propres ouvrages.

Le vaillant capitaine, avec sa petite troupe, arriva à temps pour défendre la ville de Tcho tcheou 涿州, à quelques lieues de Pékin, et forcer les Tartares à battre en retraite. L'empereur accepta alors un nouveau secours de 400 hommes que lui offrit Texeira, et que le P. Rodriguez fut chargé de conduire de Macao à Pékin. Ils étaient commandés par Pierre Cordier et Antoine Rodriguez del Campo. Cinq nouveaux missionnaires arrivés depuis peu profitèrent de cette conjoncture pour entrer en Chine avec eux, octobre 1630; c'étaient les PP. Grassetti, Canevari, Benoît de Mattos, Le Fèvre et Michel Trigault. (Bartoli, *Cina*, p. 961.) Lorsque la troupe arriva à Nan-tch'ang fou, au Kiang-si, il leur vint un ordre impérial leur enjoignant de rebrousser chemin et de retourner à Macao, excepté un petit nombre d'entre eux. Ceux-ci et le P. Rodriguez devaient continuer leur route jusqu'à Ting tcheou 定州, où se trouvait déjà Texeira, et où commandait un courageux mandarin, Ignace Song Yuen-hoa, vice-roi du Liao-tong.

Malheureusement, les troupes qui étaient sous les ordres d'Ignace, mal payées, mal vêtues, et irritées de la discipline sévère maintenue par le vice-roi, se révoltèrent contre lui au commencement de 1632, pillèrent la ville, et se débandèrent. Il en coûta la place à l'empereur, la tête à Ignace, la vie à Texeira et aux autres Portugais. Trois d'entre eux seulement échappèrent avec le P. Rodriguez ; ils se jetèrent du haut des murs dans les fossés, s'enfuirent à Pékin et furent renvoyés à Macao avec de grandes récompenses et de grands honneurs.

Le P. Jean Rodriguez-Giram mourut au Koang-tong en 1633. Il était né à Alcouche, en Portugal, 1559, entré dans la Compagnie, en 1576, et parti pour les Indes en 1583. Il travailla longtemps avec fruit au Japon, et composa divers ouvrages en langue japonaise. (Alegambe, *Bibliotheca*, p. 498.)

72.

LE P. AUGUSTIN TUDESCHINI [1].

杜 奧定 公開 *TOU NGAO-TING KONG-K'AI.*

N. 1598. — E. 1622. — A. 1631. — P. . — M. 1643, noyé près de Fou-tcheou.

Bartoli, *Cina*, p. 1106. — Couplet, *Catal.*, 41. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad. an. 1641.

Ce Père naquit à Sarzana, dans le territoire de Gênes, étudia pendant cinq ans le droit civil et le droit canon, puis entra dans la Compagnie. Arrivé en Chine en 1631, il étudia la langue à Chang-hai, et y exerça le ministère durant quelques années, 1631-1634; il prêcha ensuite au Chen-si et au Chan-si, 1637-1639. Avec le P. Le Fèvre il porta la foi dans plus de 15 nouvelles cités. Ils baptisèrent à Si-ngan fou 西 安 府, en 1638, 400 idolâtres, parmi lesquels on comptait des lettrés, des eunuques puissants, des princes de sang royal; en 1639, la pêche fut plus abondante, car ils conférèrent le baptême à 1.240 infidèles. Il fut alors envoyé au Fou-kien; impossible de raconter tout ce qu'il eut à souffrir.

Une fois, lorsqu'il revenait de Kien-ning 建 寧 縣, la barque qu'il monte est entraînée sur des rochers par le courant rapide des eaux. Elle était perdue, lorsque le Père saisit un cordage qui tenait à la rive, et s'y cramponne fortement. Ses compagnons reprennent courage, la barque est sauvée. — Cependant un mandarin de Fou-tcheou, furieux de ne pouvoir satisfaire sa passion pour une jeune fille qu'il disait être sa nièce, et qui voulait se faire chrétienne, avait juré de s'en venger sur les PP. Aleni et Canevari. Ceux-ci étant absents, il déchargea sa rage sur le P. Tudeschini, qui venait d'arriver à la ville. On le fit tomber dans des embûches, on lui enleva sa chapelle et on le chargea de coups. « Seigneur, pardonnez-leur, répétait le Père. » Il s'adressa au mandarin pour demander justice. Celui-ci refusa de l'entendre et l'abandonna aux violences de ses satellites. Les uns lui arrachent les cheveux et la barbe, les autres le frappent avec des bâtons, le jettent à terre, le dépouillent de ses vêtements et le laissent demi-nu. À peine sont-ils éloignés, qu'une nouvelle troupe arrive et renouvelle les mêmes outrages.

(1) Bartoli : Todeschini.

Il respirait encore, lorsque les chrétiens le trouvèrent et le rapportèrent à la résidence. Il revint néamoins à la vie. À quelque temps de là, les objets volés lui ayant été rendus, il fit une visite au mandarin, son persécuteur, qu'il ne connaissait pas encore. Ce magistrat lui persuada d'aller à Macao pour régler l'affaire de sa nièce (car le Père ignorait tout ce qui s'était passé jusque-là); il le promit. Mais après avoir quitté le port, son navire est attaqué et pris par des pirates, qui y mettent le feu. Pour échapper à ce danger pressant, le P. Tudeschini se jeta dans les flots et y fut englouti. Les chrétiens retrouvèrent son corps, et l'enterrèrent hors de la ville de Fou-tcheou, «sur le bord de la mer». Sa mort arriva dans les premiers mois de 1643. (Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad an. 1641.)

On lui attribue une petit ouvrage en chinois, qui paraît, à l'inspection du titre, être bien semblable à celui du P. Le Fèvre (ci-dessus, p. 207): *Tou hai k'ou-tsi ki* 渡海苦績紀, Amertumes de la traversée de l'Océan.

73.

LE P. PIERRE MARQUEZ.

A. 1632.—M. vers 1670, noyé près de Hai-nan.

Bartoli, *Cina*, p. 987.—Cardim, *Batalhas*, pp. 230, 231, 252; *Relation*, p. 122.—de Guilhermy, *Portugal*, t. II, p. 323.—L. Pagès, *La religion*, pp. 792, 873 seq.—Marini, *Delle missione*, pp. 378, 435.

Exilé du Japon, puis de la Cochinchine et du Tonkin, le P. Marquez (1) s'était réfugié en 1630 à Macao. À cette époque, un mandarin nommé Paul, et fils de celui qui, le premier, avait introduit le P. Ricci à la cour, retournant dans l'île de Hai-nan, son pays natal, s'arrêta dans la colonie portugaise, et fit de grandes instances auprès du Père visiteur, afin d'emmener avec lui un Père qui évangélisât sa patrie. «Le Père visiteur (Palmeiro) s'excusait, alléguant qu'il

(1) M. Léon Pagès semble confondre ce Père avec un autre du même nom, qui fut martyr au Japon en 1643, avec 3 Pères européens: François Cassola, Alphonse de Arroyo et Joseph Chiaza, en un Frère japonais, André Vieyra. (Pagès, *op. cit.*, 878. — Charlevoix, *Histoire* in-4°, t II, p. 430.)

Il dit que le P. Marquez fut envoyé en 1617 au Cambodge, en 1627 au Tonkin. Il le fait naître (p. 873) en 1592 à Malaga, et entrer dans la Compagnie en 1610. Outre que ces dates ne peuvent s'appliquer au P. Marquez, dont il est ici question, il les avait déjà données (p. 869) au P. de Arroyo.

Note de l'éditeur. — Le P. Sica, n° 65, semble admettre les données de M. Pagès; elles se trouvent dans Cardim, *Batalhas*, pp. 230, 231, 252. — Au contraire, le P. Colombel (t. I, p. 420) adopte celles du P. Pfister.

n'avait personne au collège qui sût la langue chinoise, et dont il pût disposer, mais qu'il ne tarderait pas à lui en envoyer un de ceux qui étaient en Chine. Le mandarin répliqua, insistant pour qu'on lui donnât un Père de Macao, et avec lui le Fr. Dominique Mendez (notice n° 36), qui lui servirait de trucheman; de quoi le Père visiteur fut bien content, et choisit le P. Marquez, qui avait déjà été employé en diverses Missions.» (Cardim, *Relation*, pp. 121, 122. — Cf. Bartoli, *Cina*, p. 987.)

Ce Père, né à Nagasaki, nous ignorons l'année, d'un père portugais et d'une mère japonaise, était frère de François Marquez, martyr au Japon avec le P. Rubino en 1643. Arrivé heureusement en 1632 dans l'île de Hai-nan, il se mit aussitôt à instruire la famille du mandarin Paul par l'organe du Fr. Mendez, et peu de jours après la baptisa toute entière. Et de ce commencement notre sainte foi s'établit dans cette île. Il fit encore d'autres conversions et s'appliqua à l'étude de la langue, mais étant tombé malade au bout de deux ans, il fut rappelé à Macao, 1635, et remplacé par le P. B. de Mattos. (Cardim, loc. cit. — Marini, *Delle missione*, pp. 378 seq., 435.)

Il retourna ensuite en Cochinchine (vers 1637) et au Tonkin, où il eut à endurer des emprisonnements et des exils. Le P. Marini (loc. cit.) a donné quelques détails sur ses travaux en 1658 et 1661. Il avait travaillé près de 52 ans dans ces pays, lorsqu'il périt dans un naufrage, de la main des pirates, vers 1670, aux environs de l'île de Hai-nan. (de Guilhermy, *op. cit.*)

Breve relazione della gloriosa morte che il P. Antonio Rubino della C. de G. soffersa nella cita di Nangasaki... con IV Altri Padri della misma Comp., in-4°, Roma, Corbelletti, 1642, avec une gravure. L'original portugais est du P. Pierre Marquez de Nagasaki. Traduit en français par le P. Al. de Rhodes (ci-dessus, p. 186, n° 4.) (Sommervogel, *Biblioth.*, t. V, col. 598.)

74.

LE P. GASPARD D'AMARAL.

N. 1594. — E. 1 juin 1608. — A. 1633. — P. 1638. — M. 26 fév. 1646 (1), en mer.

Bartoli, *Cina*, p. 1036. — Cardim, *Batalhas*, pp. 76-100 ; *Relation*, pp. 85, 91. — Franco, *Ann. glor.*, p. 751. — de Montézon, *Cochinchine*, p. 53. — de Guilhermy, *Portugal*, t. I, p. 197. — Marini, *Delle missione*, p. 198. — Pagès, *La religion*, pp. 792, 880, 881. — de Rhodes, *Voyages*, p. 312.

Ce Père aurait travaillé quelque temps en Chine; nous ne savons vraiment pas sur quels fondements on l'affirme. Ce qui est sûr, c'est qu'il fit élever une croix sur le tombeau de St François-Xavier à Sancian 上川, en 1644 (cf. Pagès, *La religion*, p. 881).

Il était du diocèse de Viseu en Portugal, et avait enseigné les

(1) S. 23 déc. 1645.

humanités à Coïmbre, à Évora et à Braga, avant de partir pour les Indes en 1623. Pendant 7 ans il travailla avec fruit au Tonkin, et y baptisa près de 40.000 personnes. Rappelé à Macao comme recteur en 1643, puis nommé provincial du Japon par le Père visiteur Rubino, mais ne pouvant s'y rendre, il se détermina à retourner dans sa première Mission. Il s'embarqua à Macao le 23 (ou 22) février 1646,avec plusieurs compagnons, et périt dans un naufrage près de l'île de Hai-nan 海南, le 26 du même mois («na noite de 25», Cardim, *Batalhas*, p. 99).

Il a laissé en manuscrit un *Diccionario da lingua Annamitica.*

75.

LE P. IGNACE DA COSTA.

郭納爵德旌 *KOUO NA-TSIO TÉ-TSING.*

N. 1599. — E. 1617. — A. 1634. — P. nov. 1640. — M. 11 mai 1666, Canton.

Bartoli, *Cina*, p. 1108. — Couplet, *Catal.*, 42. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1643. — Gabiani, *Incrementa*, pars I, cap. 5, § V. — Greslon, *Histoire*, pp. 238 seq., 309. — A. Rémusat, *Notices des manuscrits*, p. 287. — de Rougemont, *Historia*, pp. 234, 304.

Le P. da Costa était originaire de l'île Fayal, une des Açores. Avant de partir pour la Chine, il enseigna la rhétorique durant deux ans. Arrivé en 1634, il étudia la langue à Fou-tcheou 福州, puis il fut envoyé au Chen-si, où il bâtit de nouvelles églises dans plusieurs villes; en 1638, avec le P. Trigault, il avait 560 baptêmes; en 1640, avec le P. Le Fèvre, il baptisa plus de 1.000 personnes. Il prenait un soin particulier des soldats chrétiens; ces hommes, obligés, surtout en ces temps de guerres civiles, de changer souvent de province, et de tenir garnison dans une foule de villes indifférentes, servaient, lorsqu'ils étaient fervents, de premiers noyaux pour de nouvelles chrétientés. C'est ainsi que des soldats baptisés au Chen-si par le P. da Costa, ayant été envoyés plus tard au Koang-tong, y donnèrent naissance à de nouveaux centres. (Gabiani, loc. cit.)

En 1643, il se trouvait à Si-ngan fou 西安府 avec le P. d'Almeida, lorsque cette ville fut prise par le rebelle Li Tse-tch'eng 李自成. Les deux Pères furent arrêtés et conduits devant le chef, qui les interrogea avec hauteur sur ce qu'ils étaient venus faire dans cette ville. Les Pères répondirent modestement qu'ils étaient des hommes d'Occident, venus en Chine pour y prêcher la loi d'un seul Dieu, Créateur et Sauveur. Cette réponse parut le satisfaire, et il donna des ordres pour qu'on respectât non seulement leur vie, mais encore leurs propriétés. En 1648-1650, il travaillait encore à Si-ngan fou avec le P. Le Fèvre. (Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1643.)

Il revint de là au Fou-kien, où il demeura jusqu'à l'époque de la persécution des 4 régents (1664. Il avait la charge de toutes les églises dépendant de Yen-p'ing 延平, au nombre de 7 principales: Kien-ning fou 建甯府, Chao-ou fou 邵武府, Tch'ang-lo 長樂縣, Ts'ing-lieou 清流縣, Wei-chan (?«Vui Xan»), Cha hien 沙縣 et Kien-ning hien 建寧縣. Yen-p'ing possédait 3 églises, consacrées l'une au Sauveur des hommes, l'autre à la Mère de Dieu, pour les femmes, et la troisième aux Saints Anges. Ces églises furent presque toutes ruinées, soit par les Tartares, soit par les pirates. Les chrétiens se ressentirent longtemps de ces désastres. Si le P. da Costa avait la consolation de voir la ferveur régner dans plusieurs d'entre eux, l'état languissant des autres lui donnait matière à des courses et à des travaux continuels. Il en était de même de ses 8 congrégations, qui participaient de l'état des chrétientés. (Gabiani, *op. cit.*)

Lorsque la persécution éclata à Pékin contre le P. Schall (1664) le P. da Costa fut arrêté (en 1665) et réuni au P. de Gouvea (ci-dessous, p. 222). Mais comme le vice-roi avait un grand respect pour leurs cheveux blancs et leur sainte vie, il les traita avec beaucoup de bienveillance, leur fit même des présents, et les laissa libres de partir quand ils voudraient. Ils allèrent se joindre aux PP. Dominicains du Fou-kien arrêtés comme eux, et tous ensemble arrivèrent à Pékin, où ils furent enfermés dans la résidence du *Tong-t'ang* 東堂. (Greslon, *Histoire,* pp. 240 seq.) Exilé à Canton avec les autres, le P. da Costa mourut peu de jours après son arrivée, le 11 mai 1666 (*ex catal. ann. 1669*, in Archiv.), laissant une mémoire riche en vertus et en travaux apostoliques. Il avait gouverné la vice-province pendant trois ans. (Greslon, *Histoire,* p. 309.) Il fut enterré à Conton, «河之內» (道學家傳).

Le P. Ignace da Costa a publié:

1. 原染虧益 *Yuen jan k'oei-i,* Du péché originel et de l'Incarnation du Fils de Dieu, 2 vol. L'auteur commence par la chute des mauvais anges et la création de l'homme; il établit l'état de justice originelle avant le péché, rappelle la défense de Dieu, la tentation et la ruse du serpent, puis la chute de nos premiers parents et leur punition. Il examine ensuite dans quel but le diable les a tentés et pourquoi Dieu l'a permis, en quoi consiste la malice du péché d'origine, et comment elle se propage dans les fils d'Adam; si Notre-Seigneur et la Sainte Vierge y ont été soumis; ce qui serait arrivé si nos premiers parents n'étaient pas tombés, et enfin pour quelles raisons Dieu a pardonné aux hommes et non aux Anges.

Dans la seconde partie, il montre que Dieu pouvait s'incarner, et qu'il l'a fait: il le prouve par l'Ancien Testament, par les miracles, par l'histoire, même chinoise, par la théologie, et par la propagation de la religion. Puis il dit en quoi consiste l'Incarnation, et quelles sont les fins principales que Dieu a eues en vue; savoir, d'élever la

nature humaine, d'instruire les hommes, d'être leur médecin, leur lumière, leur ami, leur secours, leur consolation, leur récompense, et de répandre la paix dans le monde entier.

2. 身後編 *Chen heou pien*, Traité de la vie future, 2 vol.

3. 老人妙處 *Lao-jen miao tch'ou*, De la dignité et des avantages de la vieillesse, 1 vol.

4. 教要 *Kiao yao*, Explication du symbole, 1 vol.

5. *De Sanctissima Trinitate*, 2 vol. (Couplet.) Je n'en ai point vu d'exemplaire.

6. Traduction latine du *Ta-hio* 大學. C'est, dit A. Rémusat, le premier travail européen imprimé sur les 4 livres classiques chinois : il l'a été en 1662 avec le texte chinois, à Kien-tch'ang fou 建昌府, au Kiang-si, par le P. Intorcetta. Ce livre est extrêmement rare. Nous y reviendrons. (Cf. Intorcetta, notice nº 120.)

76.

LE P. FRANÇOIS PEREIRA.

李範濟仁方 *LI FAN-TSI JEN-FANG.*

N. 1607. — E. 1622. — A. 1633. — M. aux Indes.

Couplet, *Catal.*, 43.

Il était né à Lisbonne ; il prêcha quelque temps l'Évangile dans la province du Ho-nan. Faria y Souza le place à Fou-tcheou en 1634, et d'après le P. Couplet, il fut rappelé aux Indes, où il mourut. (Couplet, *Catal.*, 43. — Notes MS.)

77.

LE FR. PASCHAL FERNANDEZ.

N. 1609. — E. 1634. — A. 1634. — M. après 1647.

Il naquit à Macao en 1609 (1), et fut reçu dans la Compagnie et dans la Mission en 1634. Il était en 1648 à Yen-p'ing 延平, au Fou-kien, avec le P. Emmanuel Diaz. (Notes MS.)

78.

LE P. ANTOINE DE GOUVEA.

何大化德川 *HO TA-HOA TÉ-TCH'OAN.*

N. 1592. — E. 1611. — A. 1636. — P. 14 juillet 1640. — M. 14 fév. 1677, Fou-tcheou.

Alegambe, *Biblioth.*, p. 74. — Bartoli, *Cina*, pp. 1062 seq. — Couplet, *Catal.*, 44. — Franco, *Ann. glor.*, p. 710. — Gabiani, *Incrementa*, pars I, cap. 5. — Greslon, *Histoire*, p. 238, — de Rougemont, *Historia*, pp. 70, 234. — Sommervogel, *Bibl.*, t. III, col. 1637.

---

(1) Il était chinois (Sica).

Ce Père était né à Casal, petite ville du diocèse de Viseu, en Portugal. Après avoir terminé toutes ses études, il partit pour les Indes en 1623, avec le Patriarche d'Éthiopie, Alphonse Mendez. Il s'arrêta quelques mois à Mascate, pour y faire revivre les sentiments religieux dans la population chrétienne de cette ville commerçante. Arrivé à Goa vers la fin de l'année 1624, il y enseigna pendant quatre ans les belles-lettres et remplit plusieurs autres ministères. Enfin, en 1636, il fut attaché à la Mission de Chine.

Pendant qu'il étudiait la langue à Hang-tcheou 杭州, deux mandarins chrétiens, originaires de Ou-tch'ang fou 武昌府, capitale du Hou-koang, nommés Jacques et Mathias, s'adressèrent au P. Provincial Furtado, lui demandant un Père qui pût les accompagner dans leur patrie et y établir une chrétienté. Le P. de Gouvea fut désigné.

Après un long et pénible voyage, où plusieurs fois il fut sur le point d'être volé et tué par les pirates qui infestaient le Kiang, et par des bateliers brigands de la pire espèce, il atteignit Ou-tch'ang. Mais comme il ne connaissait pas assez les mathématiques pour enlever du premier coup l'estime des lettrés, il demeura plusieurs mois seul, sur une colline, hors de la ville, dans une misérable cabane de paille. Il réussit cependant à convertir et à baptiser une trentaine de pauvres paysans. Peu à peu le nombre s'accrut, et au bout de deux ans, il avait baptisé plus de 300 idolâtres, et bâti une petite église aux frais du mandarin Jacques. (Bartoli, *Cina*, pp. 1063 seq.)

Après le départ du P. de Gouvea (vers 1643), cette église paraît avoir été détruite par les Tartares, et ne se releva qu'en 1660. Quant au P. Antoine, il fut envoyé au Fou-kien, et y gouverna les huit églises dépendantes de Fou-tcheou 福州府. C'était au moment de la conquête. Il obtint du gouverneur de la ville et du vice-roi un écrit qui exemptait son église et sa demeure de toutes les recherches faites par les Tartares contre leurs ennemis et, par ce moyen, il put sauver la vie à plusieurs chrétiens et à un bon nombre de païens, qui s'y réfugièrent en 1647 et 1648; mais n'ayant presque plus de néophytes à Fou-tcheou, il se rendit à Lien-kiang 連江縣. Il y baptisa 90 personnes et, dans les environs, éleva une église à Ki-ken et une autre à Ngan-hang. (Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1647.)

Il paraît qu'il fut envoyé à Sou-tcheou, dans le Kiang-nan, en 1652, et le P. Dunyn-Szpot remarque que le Seigneur bénissait les travaux des missionnaires dans cette province, puisque cette année on y avait enregistré 2.359 baptêmes d'adultes (ad h. ann.). Il n'y resta pas longtemps, car il fut témoin au Fou-kien des cruautés et des dévastations commises tour à tour par les Tartares et par les pirates, et de la désolation de tous les chrétiens riverains de la mer. Peu s'en fallut qu'il n'en fût lui-même la victime et ne mourût de faim pendant le siège de Fou-tcheou. (de Rougemont, *Historia*, p. 70.)

Aussitôt que le calme reparaissait quelque part, il s'appliquait à relever le courage des fidèles, à les prémunir contre l'oubli des

devoirs religieux, et à rétablir les églises et les chapelles en ruines. En 1656, dans la capitale de la province, où il y avait 2.000 chrétiens fervents, il bâtit une nouvelle église avec la protection du vice-roi Tong, qui l'aimait et l'estimait. Ce seigneur, qui se convertit plus tard, fit graver sur pierre une inscription très honorable pour la religion, et en fit cadeau au P. de Gouvea. Malgré ses 70 ans, plein d'une vigueur surnaturelle, il parcourait continuellement les diverses stations de Hing-hoa 興化, Lien-kiang etc., dont les néophytes croissaient plus en ferveur qu'un nombre, car ils ne dépassaient pas 2.000. Plusieurs bacheliers et licenciés leur donnaient l'exemple de toutes les vertus, et les soutenaient par l'autorité de leur sainte vie. Il y avait encore d'autres bourgades plus reculées dans les montagnes, et chacune d'elles comptait plus de 100 familles chrétiennes, pauvres des biens de la terre, mais riches en piété et en ferveur. (Gabiani, *op. cit.*)

Arrêté en 1665, il fut conduit à Pékin avec le P. da Costa, puis relégué à Canton (Greslon, *Histoire*, p. 240. — Ci-dessus, p. 219). Il reçut là sa nomination de vice-provincial en 1669. À la fin de l'exil, il retourna dans sa chère Mission de Fou-tcheou, et on lui rendit les 24 églises qui en étaient dépendantes. Il écrivit en ce temps au P. Verbiest pour obtenir, par son entremise, au P. Vario, dominicain, la permission de rentrer au Fou-kien ; et bien qu'une première fois la cour des Rites l'eût refusée, l'empereur finit par l'accorder aux instances du P. Verbiest. (Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1672.) Le P. de Gouvea vécut encore cinq ans à Fou-tcheou, et il y termina sa vie pleine de jours et de mérites, le 14 fév. 1677. Il y est enterré hors des murs.

Nous avons du P. de Gouvea :

1. 蒙引 *Mong-in*, Petit catéchisme en style vulgaire, 1 vol., Fou-tcheou, édité aux frais du vice-roi Tong.

2. *Innocentia victrix, sive sententia Comitiorum Imperii Sinici pro innocentia christianæ religionis lata juridice per annum 1669, et jussu R. P. Antonii de Gouvea, S. J., ibi V. Provincialis, sinico-latine exposita, Quam-cheu metropoli provincia Quam-tum, in regno Sinarum, anno salutis humanæ 1671*, petit in-fol. de 43 pp. paginé à la chinoise. L'approbation est datée du 28 déc. 1670. Cet ouvrage, extrêmement rare, a été imprimé à la manière chinoise sur planches de bois. C'est probablement le premier livre de ce genre imprimé à Canton. Le texte latin se trouve dans les *Paralipomena ad Propylæum Act. SS. Maii* des Bollandistes, pp. 131-137. C'est la sentence par laquelle la première cour de l'empire déclarait solennellement, après examen, que la religion chrétienne était innocente des calomnies dont ses ennemis l'avaient chargée; on devait rendre à la liberté les missionnaires retenus prisonniers à Canton. Plusieurs d'entre eux étaient appelés à Pékin pour travailler à l'astronomie, les autres seraient renvoyés dans leurs églises respectives aux frais du Gouver-

nement, et les missionnaires pourraient faire profession de leur religion, mais il leur était encore défendu de la prêcher, et aux Chinois de l'embrasser. C'était un grand pas vers la liberté, après la persécution des 4 régents (1664-1666). (Cf. Cordier, *L'imprimerie*, p. 375.)

3. *Elogium sanctæ legis lapidi insculptum*, offert au vice-roi du Fou-kien.

4. *Responsum ad scripta duo R. P. Dominici Navarrette*, Canton, 3 oct. 1669 (sur les rites chinois) dans l'*Apologia pro decreto S. D. N. Alexandri Papæ VII*, Louvain, 1700. La traduction française se trouve dans l'«Éclaircissement donné à Mgr le Duc duMaine sur les honneurs rendus à Confucius et aux morts» (appendice à l'*Histoire de l'Édit* par le P. Le Gobien, p. 284).

5. *Historia da China, dividada em seis idades, tirada dos libros chinas et portugueses, com hum appendix da monarchia tartarica.* C'est le résultat de 20 années de travail et de recherches faites jusqu'en 1654. Il remonte jusqu'aux temps les plus reculés de la monarchie chinoise. MS. in-folio, cité souvent par le P. Noël Alexandre, le P. Antoine de Sainte-Marie etc., et qui prouve que le P. de Gouvea n'était pas moins versé dans l'étude du chinois que dans celle de l'histoire. (Sommervogel, *Biblioth.*, t. III, col. 1637.)

6. *Asia Estrema, entra nella a fé; promulgase a Ley de Deos, pelos Padres da Companhia de Jesus.* Première partie, en 6 livres. C'est l'histoire des travaux de la Compagnie pour la propagation de la foi dans l'Asie Orientale. (Sommervogel, loc. cit.)

79.

LE P. FRANÇOIS BRANCATI.

潘 國光 用觀 *P'AN KOUO-KOANG YONG-KOAN.*

N. 1607. — E. 1624. — A. 1637. — P. 4 avril 1649. — M. 25 avril 1671, Canton.

Bartoli, *Cina*, pp. 1117 seq. — Couplet, *Catal.*, 49 ; *Histoire d'une Dame Chinoise*, pp. 26, 31.—du Halde, *Description*, t. III, p. 77. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1641 seq. — Gabiani, *Incrementa*, pars I, cap. 4, 5. — Greslon, *Histoire*, p. 256. — Sommervogel, *Biblioth.*, t. II, col. 81 seq.

Le P. Brancati naquit en Sicile en 1607; il entra dans la Compagnie en 1624.

Dès son arrivée en Chine, en 1637, il fut envoyé au Kiang-nan, où il cultiva jusqu'à sa mort, avec des fruits incroyables, les chrétientés situées sur le bord de la mer, au sud du grand fleuve Yang-tse 揚 子 江. Deux ans après son arrivée, en 1639, il baptisait avec le P. de Gravina, à Chang-hai et aux environs, 1.124 idolâtres ; 1.240 et plus l'année suivante. C'est à cette époque, 1639, selon la tradition conservée dans l'île de Tch'ong-ming 崇 明, que l'on doit

placer le premier voyage du P. Brancati dans cette île, où il était invité par Siu K'i-yuen 徐 啟 元, fameux médecin qu'il avait baptisé l'année précédente à Chang-hai. Siu K'i-yuen lui avait préparé une petite moisson dans sa famille, et parmi ses amis, que le Père eut la consolation de régénérer, et qui furent les premiers fondements de toutes les chrétientés qui devaient se multiplier dans l'île par la suite.

En 1641, les chrétiens éprouvés par la sécheresse et par les sauterelles, non moins que par les bandes de pillards qui dévastaient tout le pays, s'adressèrent à Dieu pour en être délivrés, et firent à cet effet des prières et des pénitences publiques. Ils furent exaucés, et leur zèle les porta à détruire les petits temples élevés aux idoles dans les champs. Mais le P. Brancati leur défendit expressément de le faire. Cette année-là, on célébra avec la plus grande pompe l'enterrement du Docteur Paul Siu ko-lao 徐 閣 老, mort en 1633, et dont le corps, rapporté à Chang-hai, sa patrie, avait été conservé dans une villa qui lui appartenait hors de la ville. Le P. Brancati plaça sur sa tombe cette épitaphe: *Magno Sinarum regni Doctori Siu Paulo, Imperatoriæ ejusdem regni Majestatis a secretis consiliis, viro omnium Regni primatum Illustrissimo, et ob susceptam christianam fidem, quam coluit, amavit, ampliavit, ultra sæculares annos celeberrimo, Societas Universa Jesu grati animi amorisque monumentum posuit.* (Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1641.)

Trois ans après, 1644, il y eut de grands troubles au Kiang-nan, et spécialement à Chang-hai. C'est l'usage qu'à un changement de dynastie, tous ceux qui ont aliéné leur liberté la recouvrent tout entière. À cette occasion, des hommes malveillants se portèrent sur l'église pour la piller. Un chrétien eut la présence d'esprit de s'écrier: «Où allez-vous? Il n'y a là ni esclave, ni possession d'aucune sorte, c'est la maison de Dieu.» La colère de ces insensés se tourna d'un autre côté. Ce qui fut plus grave, ce fut l'apparition d'une nouvelle secte de bonzes, dont le but était de faire monter un de ses partisans sur le trône vacant des Ming. Le mandarin de Chang-hai en eut vent, et arrêta les principaux chefs. Comme il était lié d'une étroite amitié avec le P. Brancati, il étendit sa protection sur tous les chrétiens, louant sans restriction la religion catholique, tandis qu'il sévissait rigoureusement contre les fanatiques sectateurs des bonzes. (Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1644.)

Durant la guerre des Tartares le P. Brancati resta à son poste, uniquement occupé à diriger les néophytes et à accroître leur nombre. Et le Seigneur le bénissait, car tous les ans la récolte était si abondante qu'au commencement de la persécution de 1665, il gouvernait 66 églises et plus de 50.000 chrétiens, rien que dans les villes, les bourgs et les villages de la préfecture de Song-kiang 松 江, et à sa mort il laissait 90 temples et 45 oratoires. En 1648, il baptisa 1.142 idolâtres; en 1661, il écrivait au P. Goswin Nikel, qu'il n'y avait pas d'année, où il ne baptisât 2.000, 3.000 et même

plus d'infidèles. (Bartoli, *Cina*, p. 1150. — Couplet, *Histoire*, pp. 31, 32.)

Pendant longtemps il fut supérieur de la résidence de Chang-hai; il y bâtit une nouvelle église (1). Il dirigeait alors la conscience de l'illustre dame Candide Hiu, dont le P. Couplet nous a laissé un si beau portrait. Par le moyen de son père, Jacques Siu (fils unique du Docteur Paul Siu ko-lao), et de son fils, Basile Hiu, elle avait recommandé le P. Brancati aux principaux mandarins de Nan-king, Sou-tcheou, Song-kiang, Chang-hai etc., et c'était par leur crédit, et grâce aux libéralités de cette dame, qu'il pouvait faire face à ses nombreuses dépenses (2). En 1658, il éleva église et résidence à Song-kiang, patrie de madame Candide, et à Sou-tcheou, avec les aumônes de cette dame et d'un mandarin militaire (3). Il avait ordinairement

(1) On trouve dans l'histoire de la ville de Chang-hai (t. IV, 卷 VII, p. 36), écrite du temps de K'ang-hi, une pièce officielle qui se rapporte à cette église. Après avoir parlé de la découverte de la pierre de Si-ngan fou, de la conversion au christianisme de Siu ko-lao, par le P. Li Ma-teou, et de l'appel à la Cour, pour réformer le calendrier, des PP. Longobardi, Terrenz, Rho et Schall, le sous-préfet de la ville raconte comment il a reçu la visite du P. Brancati, et comment, sur sa demande, il lui a permis d'acheter, pour en faire une nouvelle église, l'ancienne étant trop petite, une vieille maison de la famille P'an 潘, dans le lieu appelé *Ngan-jen-li* 安仁里, la 14e année du règne de Tch'ong-tcheng 崇禎 (1641). Cette pièce est suivie de deux autres qui confirment le même fait, l'une du sous-préfet Siu 徐, en 1665, l'autre du sous-préfet K'ang 康, en 1671. Dans cette dernière, le mandarin dit, entre autres choses, qu'ayant été prié à Pékin par le P. Verbiest de protéger les Pères qui rapportaient à Chang-hai le cercueil du P. Brancati, il s'y prêta volontiers, fit préparer la maison qui devait les recevoir, assista à l'enterrement, et restaura l'ancienne demeure pour l'usage des PP. Couplet et Gabiani. (Pierre Hoang, *De Ecclesia Lao T'ié-tsu-daong*, manuscrit conservé à Zi-ka-wei. – Cf. J. de la Servière, *Histoire*, t. II, p. 32.)

(2) Ayant appris un jour que les missionnaires n'avaient pas de quoi vivre, elle en fut si vivement touchée qu'elle courut à sa chapelle domestique, et se prosternant aux pieds du crucifix, s'engagea par vœu à leur donner à chacun 200 écus d'or, ce qui faisait une somme de plus de 22.000 livres pour 25 missionnaires; et pour ôter aux Pères tout scrupule, elle écrivit au P. Brancati : «Ne pensez pas, mon Père que j'ôte rien à mes enfants, quand je donne de quoi faire subsister mes Pères; c'est du seul travail de mes mains et de celui de mes filles. Il y a plus de 30 ans que je m'applique avec elles à divers ouvrages, et qu'ayant fait par mon travail une somme de quelques milliers d'écus, je les ai fait valoir par le moyen de deux de mes serviteurs. Ils ont mis mon argent en commerce... et par la bénédiction que Dieu y a donnée,... ils m'ont acquis assez de bien pour pouvoir vous en faire part. Ainsi ne craignez pas qu'il y ait rien de mal acquis en cet argent... Il n'y entre rien du bien de mon fils, ni des revenus de ses charges.» (Couplet, *Histoire*, p. 27.)

(3) L'empereur Choen-tche 順治 envoya à l'église de Sou-tcheou une inscription en lettres dorées : 欽崇天道 *Revereamur cœlestem doctrinam*, et un éloge, gravé sur pierre, des vertus et de la science des missionnaires, parmi lesquels était le P. Brancati. Ces deux monuments étaient scellés du sceau impérial. De chaque côté de l'inscription on avait placé la copie de la pierre de Si-ngan fou, et l'éloge de la religion chrétienne écrit par Paul Siu ko-lao.

En 1724, cette église fut confisquée par Yong-tcheng 雍正 et changée en un temple de Confucius. On en a poursuivi la restitution d'après le traité de T'ien-tsin, et en compensation on a acquis le terrain de l'église et de la résidence actuelles, en 1869. (Note du P. Pierre Hoang. — Cf. de la Servière, *Histoire*, t. II, p. 201.)

un ou plusieurs compagnons avec qui il partageait le travail : tandis que l'un restait à Chang-hai pour gouverner et administrer les chrétiens, les autres faisaient des excursions dans tous les alentours, pour entendre les confessions des fidèles et donner le baptême aux catéchumènes. (Gabiani, *Incrementa,* pars 1ª, cap. V, nn. 15, 16.)

Il y avait, dans un bourg tout près de Chang-hai, une famille fort nombreuse et très attachée au culte des idoles. Le chef avait entendu plusieurs fois un des catéchistes du P. Brancati expliquer les vérités de la religion; tout lui paraissait raisonnable, et il se sentait porté à l'embrasser: il en avertit même ses enfants. Tout à coup il tombe malade, et ceux-ci, persuadés que c'est une punition de leurs dieux irrités, jurent entre eux qu'ils ne laisseront approcher aucun chrétien du lit de leur père mourant. Ils tiennent parole.

Cependant le père rend le dernier soupir après avoir en vain demandé le baptême. On le place dans un cercueil avec toutes les cérémonies d'usage. Les bonzes se succèdent sans interruption autour du cadavre. Après un jour et une nuit, au moment où l'on allait fermer la bière, le mort se dresse et, d'une voix forte, s'écrie: «Je veux être chrétien.» Tous de s'enfuir, excepté la famille et quelques fidèles arrivés le matin. Il reçoit le baptême en pleine connaissance, puis après avoir récité les litanies des Saints, celles de la Sainte Vierge et le *Salve Regina,* le nouveau baptisé se recouche tranquillement dans son cercueil et expire en grande paix. Sa femme et son plus jeune fils, qui étaient déjà instruits, furent baptisés le même jour; peu après, le fils aîné et tout le reste de la famille, avec les domestiques, suivirent cet exemple. (Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1662.)

Tout était parfaitement réglé pour les ministères apostoliques. Les chrétiens, rangés par confréries, s'approchaient des sacrements au jour fixé pour eux, au nombre de 2 à 300, et du matin au soir les missionnaires n'étaient occupés qu'à entendre ces braves gens. On leur apportait les vieillards, les malades, les enfants: ils donnaient l'extrême-onction aux mourants, apaisaient les différends, bénissaient les mariages, baptisaient les nouveau-nés, et cela deux ou trois fois par an, ou plus souvent, selon le nombre des ouvriers (Gabiani, loc. cit.). Pendant 30 ans environ, le P. Brancati fut à la tête de ce pieux mouvement.

Pour plus d'ordre, il avait institué plusieurs congrégations, qui lui étaient d'un secours immense. En 1664 (1), il y en avait 6

(1) Dans un manuscrit chinois qui remonte à la 22e année de K'ang-hi (1683), rédigé par les chrétiens de Chang-hai, on trouve les noms et les règles de 9 congrégations existant à cette époque dans cette belle chrétienté:

1. 聖母會 *Cheng-mou hoei*, congrégation de la Sainte Mère (Ste Vierge);
2. 耶穌苦會 *Yé-sou k'ou hoei*, de la Passion de Jésus-Christ;
3. 聖依納爵會 *Cheng I-na-tsio hoei*, de Saint Ignace;
4. 聖方濟各會 *Cheng Fang-tsi-ko hoei*, de Saint François-Xavier;
5. 聖類思會 *Cheng Lei-se hoei*, de Saint Louis de Gonzague;
6. 天神會 *T'ien-chen hoei*, des Saints Anges;

différentes : 1° celle de la Passion de N.-S. J.-C., pour les hommes, qui comptait 33 confréries, où les chrétiens les plus fervents s'assemblaient pour méditer les mystères des souffrances et de la Passion du Sauveur; 2° celle des Saints Anges, pour les enfants, qui comptait 40 confréries ; 3° celle de la Sainte Vierge, avec 140 confréries, pour les femmes; 4° celle de Saint Louis de Gonzague, pour les étudiants; 5° celle de Saint Ignace, pour les lettrés; 6° celle de Saint François-Xavier, pour les catéchistes: ces trois dernières n'avaient, chacune, qu'une confrérie. Les bacheliers s'assemblaient le premier jour de chaque mois; chacun préparait des sermons et des instructions sur les principales vérités et sur les mystères de la foi, et s'ils étaient jugés d'une saine doctrine, on les envoyait les prêcher dans les églises où les Pères ne pouvaient se rendre. (Gabiani, loc. cit. — Couplet, *Hist.*, pp. 32, 34.)

La dernière congrégation, celle des catéchistes, était la plus importante. Ses membres s'occupaient de la propagation de la foi, et devenaient les meilleurs aides des Pères dans l'œuvre des missions. « Non seulement ils parcourent sans cesse les bourgs et les campagnes, semblables à des chasseurs à la conquête des âmes, toujours dégagés et prêts à aller où le missionnaire les envoie, mais encore, négligeant leurs propres intérêts, sans l'appât d'aucune récompense humaine, contents d'une nourriture frugale, ils se dépensent tout entiers à l'instruction des catéchumènes et à la conversion des gentils. Comme des inspecteurs prudents, ils veillent à ce que les chrétiens ne s'écartent en rien de la voie tracée par l'Évangile; ils baptisent les malades en danger de mort, instruisent les ignorants, règlent les petits procès en litige, déjouent les attaques des infidèles, et sans jamais se lasser, chacun dans la partie qui lui a été assignée, recommencent cent fois les mêmes bonnes œuvres. (Gabiani, loc. cit. — Couplet, *Hist.*, p. 36.)

Tels étaient les aides qu'avait su se procurer, avec une sage persévérance, le zèle prudent et actif du P. Brancati. Mais aussi quels soins il prenait de ces précieux auxiliaires! Il les réunissait souvent, animait leur ferveur, leur faisait des instructions adaptées à leur genre de vie, composait pour eux un catéchisme, encore aujourd'hui un des meilleurs qu'on puisse mettre entre les mains des catéchistes. C'est par leur moyen qu'il convertissait ces centaines, ces milliers de néophytes, qui faisaient en ce temps la gloire de la chrétienté de Chang-hai, et la mettaient au premier rang parmi toutes celles de la Chine. Et quand les jours d'épreuve arrivèrent, grâce à

---

7. 神功會 *Chen-kong hoei*, des bonnes œuvres;
8. 聖母無原罪會 *Cheng-mou ou-yuen-tsoei hoei*, de l'Immaculée Conception;
9. 聖若望會, *Cheng Jo-wang hoei*, de Saint Jean l'Évangéliste.

Le même manuscrit donne aussi la liste de tous les Pères de la Compagnie de Jésus qui ont passé par Chang-hai et y ont prêché l'Évangile, depuis le fondateur de la Mission jusqu'au P. Emm. Laurifice, arrivé en 1680.

eux, elle résista plus longtemps que les autres aux coups redoublés de la persécution.

Quand l'ordre de conduire à Pékin tous les Pères de l'Empire (4 janv. 1665) fut arrivé au Kiang-nan, le P. Brancati se trouvait à Chang-hai; comme il était bien vu de ses mandarins, on lui laissa la liberté de partir quand il voudrait. Le Père, usant de cette faculté, célébra avant son départ la fête de la Purification de la Sainte Vierge, et administra les sacrements à un grand nombre de chrétiens, accourus pour dire adieu à leur pasteur. Il demeura encore 20 jours à Song-kiang pour entendre et communier un grand nombre de fidèles, et baptisa environ 100 catéchumènes. (Greslon, *Hist.*, pp. 259 seq.) Il se rendit ensuite à Sou-tcheou, où il fut réuni à tous les autres Pères de la province, au nombre de cinq. Le vice-roi les retint quelque temps, espérant que les affaires changeraient peut-être de face à la Cour, et pendant ce séjour plus de 80 personnes reçurent encore le baptême. Il les fit enfin partir, le 21 juin, avec un mandarin qui avait l'ordre de les protéger, et ils arrivèrent à Pékin le 18 juillet 1665. Ils comparurent devant les tribunaux et furent condamnés (7 sept.) à l'exil à Canton. (Greslon, *Histoire*, pp. 260 seq.)

En 1671, la sentence qui les rendait à la liberté et à leurs églises étant publiée, le P. Brancati se préparait à revenir à Chang-hai; mais les fatigues et les privations avaient usé ses forces. Depuis 18 ans, il était tourmenté de violentes attaques de goutte. Il succomba à Canton le 25 avril 1671. Son corps fut rapporté dans sa chère mission par le P. Le Favre, et enseveli avec un concours extraordinaire de chrétiens, hors de la porte du Sud de Chang-hai, dans le cimetière appelé *Cheng-mou-t'ang* 聖墓堂. (Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1671.)

Le P. Brancati a composé :

1. 聖體規儀 *Cheng-t'i koei-i*, Traité sur le dogme de la Sainte Eucharistie et sur la manière de la recevoir, illustré de divers exemples, 1 vol., Chang-hai (?); réédité à T'ou-sè-wè, 1881 (*Catal.* 1917, n° 272).

2. 十誡勸論聖蹟 *Che-kiai k'iuen-luen cheng-tsi*, Explication des dix préceptes du Décalogue, avec des exemples pour exciter les fidèles à les observer. Le style en est simple et clair. 1 vol., au Ho-nan, 1650; réédité à T'ou-sè-wè, 6e éd., 1927 (*Catal.* 1917, supplément, n° 255).

聖教四規 *Cheng-kiao se-koei*, Explication des commandements de l'Eglise, 1 vol. La dernière édition paraît avoir été faite à Kiang-tcheou fou, au Chen-si; réimprimé à Chang-hai, 1849.

4. 未來辨論 *Wei-lai pien-luen*, Réfutation des vaines divinations, 1 vol.

5. 天階 *T'ien kiai*, «Échelle du ciel», ou Ascension de l'âme à Dieu par le moyen des créatures, 1 vol., Chang-hai, 1650; réimpri-

mé à T'ou-sè-wè, 1871 et 1915 (*Catal.* 1917, supplément, n° 420-1). Sans doute traduit de Bellarmin (Sommervogel, *Biblioth.*, t. II, col. 81). L'auteur y enseigne comment, dans toutes les actions de la journée, même les plus communes, nous pouvons élever notre âme à Dieu, en passant de la vue des objets matériels aux perfections infinies de Dieu, en le remerciant de ses bienfaits, et en acceptant les épreuves de la vie avec résignation. Le style est simple et les considérations sont pieuses.

6. 天神會課 *T'ien-chen hoei k'o*, «Leçons pour la congrégation des Anges» (1). C'est un excellent catéchisme par demandes et réponses, imprimé à Chang-hai, 1 vol., 1661 ; réédité à T'ou-sè-wè, 1861, réimprimé en 1882 et 1914 (*Catal.* 1917, n° 253). Le Père y donne, à la suite du règlement de la congrégation, l'explication des principaux mystères de la foi, de l'oraison dominicale, de la salutation angélique, du symbole des apôtres, des commandements de Dieu et de l'Église, des 7 sacrements, des 8 béatitudes et des 4 fins dernières.

Le style est très simple et à la portée de tous. L'archimandrite Hyacinthe Bitchourin, qui a été longtemps chef de la Mission russe à Pékin, en a fait imprimer dans cette ville un extrait adapté au rite grec : ainsi le mot *messe* est remplacé par celui de *liturgie* (Klaproth, *Catal.*, t. II, n° 55).

7. 瞻禮口鐸 *Tchan-li k'eou-touo*, Commentaires et exposition des Evangiles pour les dimanches et fêtes, 1662. — J'ai trouvé un recueil d'instructions prononcées par lui et par le P. de Gravina pour les jours de fête. L'exemplaire que j'ai entre les mains n'est pas imprimé ; il est intitulé : 口鐸合鈔 *K'eou-touo ho-tch'ao*, «Collection de sermons» (2). Cette collection a été faite par des chrétiens, dont deux ont signé, savoir : Tcheou Yu-tao 周於道 et Ou Hing-wen 吳興聞. (Cf. Wylie, *Notes*, p. 141.)

8. *De Sinensium ritibus politicis acta, seu R. P. Francisci Brancati, S. J., apud Sinas per annos 34 Missionarii responsio apologetica ad R. P. Dominicum Navarrette, ord. prædic.*, 2 in-12, Paris Pepie, 1700. Le P. Navarrette regretta de n'avoir pas connu plus tôt la manière de prêcher l'Evangile que défendait le P. Brancati (Pray, *Hist. Controv.*, p. 28). En tête il y a une notice biographique sur l'auteur.

9. *Lettre* écrite de Chang-hai en 1651 ; elle est en appendice à la fin de l'*Atlas sinensis* du P. M. Martini. Elle donne quelques détails sur les événements politiques arrivés en Chine à cette époque.

10. *Éloge de Siu ko-lao*, à l'occasion de son enterrement à Chang-hai en 1641. Il était écrit en chinois, dit Dunyn-Szpot (*Sinar. hist.*, ad ann. 1641), mais dans le style européen.

11. Il rédigea en chinois les *Règles* de ses diverses congré-

---

(1) Klaproth traduit, par erreur : "Entretien des Anges".
(2) Cf. le 口鐸日抄, ci-dessus, p. 193.

gations. Ces règles sont encore conservées dans des manuscrits de l'époque (cf. ci-dessus, p. 229, n° 6.).

12. Il eut quelque part à l'ouvrage du P. Intorcetta: *Testimonium de cultu sinensi, datum anno 1668*, in-8°, Lyon et Paris, Pepie, 1700. Le P. Brancati avait traduit du chinois en latin toutes les autorités tirées des ouvrages chinois, comme on lit dans la permission du P. V. Provincial du 15 août 1668, à Canton: «*Legi prterea auctoritates ex libris sinicis depromptas et insertas memoratæ disputationis, quas P. Franciscus Brancatus, ejusdem Societatis sacerdos, latine vertit ad litteram.*» (Sommervogel, *Biblioth.*, t. II, col. 82.)

13. 聖安德肋宗徒瞻禮 *Cheng Ngan-té-lé tsong-t'ou tchan-li*, Instructions pour la fête de Saint André, apôtre, MS. Nouv. fonds chinois, 2785. (Cordier, *L'imprimerie*, p. 8.)

14. Un manuscrit du P. Brancati contenant des notes est conservé à la bibliothèque de l'École Sainte-Geneviève. (Sommervogel, *Biblioth.*, t. II, col. 83.)

80.

LE P. LOUIS BUGLIO.

利類思 再可 *LI LEI-SE TSAI-K'O*

N. 1606. — E. 29 janv. 1622. — A. 1637. — P. 25 mars 1649. — M. 7 oct. 1682, Pékin.

Bartoli, *Cina*, p. 1117.—Buglio, *Vie du P. de Magalhaens*.—Couplet, *Catal.*, 48.—Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*—Gabiani, *Incrementa*, pars I^a^, cap. VI.—Greslon, *Hist.*, passim ; append. 19.—Intorcetta, *Compendium narrat.*, p. 365.—Kircher, *China*.—de Mailla, *Histoire*, t. XI, pp. 17 seq., 24 seq.—de Rougemont, *Histoire*, pp. 216 seq., 230 seq.—Schall, *Hist. relat.*—Verbiest, *Astronomie*, pp. 8, 78.

Le P. Louis Buglio naquit à Moneo, en Sicile; il entra dans la Compagnie à l'âge de 16 ans, et fut trois ans professeur d'humanités avant de partir pour les missions. Dès son arrivée en Chine, il étudia la langue et exerça le saint ministère au Kiang-nan, où il baptisait en 1639 près de 700 idolâtres. L'année suivante, il fut envoyé au Se-tch'oan, et le premier de tous les Européens y planta la foi. Il était recommandé à tous les mandarins de la province par le ko-lao Lieou (劉宇亮), qui mit son palais à la disposition du Père. Il y habita 8 mois, jusqu'à ce qu'il pût obtenir une maison et une église, et pendant ce temps il se lia d'amitié avec les principaux lettrés et magistrats de la ville de Tch'eng-tou fou 成都府 et de la province.

Dès cette année 1640, il baptisa 30 personnes, choisies entre toutes, qui devinrent les pierres fondamentales de cette Église. On cite en particulier le Docteur Pierre, versé dans les lettres, et de sang royal (dynastie des Ming 明), qui convertit tous les membres de sa famille, et une dame de sa parenté, tourmentée par l'esprit malin, qui fut délivrée dès qu'elle eut honoré le signe de notre salut.

La moisson devenait de plus en plus abondante à la capitale et dans les villes voisines; le P. Buglio étant tombé malade, le P. de Magalhaens, récemment arrivé à Hang-tcheou, s'offrit au P. Provincial pour le secourir et l'aider dans ses conquêtes. Il fut accepté et, depuis ce moment, ils demeurèrent constamment unis dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Ils établirent de concert des églises à Pao-ning fou 保寧府 et à Tch'ong-k'ing 重慶, et un grand nombre d'oratoires dans les bourgs environnants. Le nombre des baptêmes s'accrut, et aussi l'esprit de piété, de prière et de zèle parmi les néophytes. Un mandarin militaire, nommé Yen 閻 («Jen-tou»), reçut le nom de Thomas et, après le baptême de toute sa parenté, construisit dans sa maison une chapelle dédiée à la Mère de Dieu.

L'exemple de Thomas amena à la foi plusieurs autres mandarins de divers tribunaux; mais les Pères ayant été obligés d'en renvoyer plusieurs, qui ne voulaient pas abandonner la polygamie, ceux-ci, pour se venger, résolurent de perdre les missionnaires, ou au moins de les chasser du pays. N'osant descendre eux-mêmes au rôle d'accusateurs, ils s'adressèrent aux bonzes, fort nombreux dans la ville, qui étaient aux abois en voyant leurs meilleurs clients les laisser pour suivre la religion chrétienne. Ils se réunissent au nombre de 4.000, et jurent de faire condamner à mort leurs adversaires par le tribunal des Crimes; en même temps, ils soulèvent le peuple par leurs paroles et par d'innombrables libelles.

Après avoir été repoussés une première fois par le président du tribunal, ils reviennent plus nombreux et sont appuyés par les lettrés polygames. Le président faiblit et envoie quérir les missionnaires. Heureusement, Thomas Jen-tou se trouvait là. Il comprend tout, ordonne à ses soldats de veiller sur les Pères, et fait savoir au président qu'il été mal informé. En ce même temps, un autre mandarin, nommé Ou Ki-chan 吳繼善 (cf. 四川通志, 189e 卷, p. 44), arrivait de Pékin, porteur de lettres du P. Adam Schall au P. Buglio. Tout surpris de ces démonstrations, il se rend aux tribunaux, et raconte tout ce qu'il a vu à Pékin, les honneurs accordés aux Européens, et calme ainsi toutes les appréhensions.

Il restait encore les bonzes; Thomas Jen-tou s'en chargea. À la tête d'une troupe de cavaliers, il parcourt la ville, arrache les placards, les libelles séditieux et infamants, les remplace par d'autres remplis d'éloges, et distribue les apologies faites autrefois par Siu ko-lao 徐閣老 et Michel Yang 楊. Les trois principaux chef des bonzes furent arrêtés, châtiés et exilés de la ville. Le calme revint, mais

ce fut pour peu de temps. Le terrible Tchang Hien-tchong 張獻忠 arrivait avec ses troupes innombrables, 1643. La réputation de cruauté qui le précédait partout, jeta la terreur dans la province, et les mandarins n'ayant rien fait pour défendre la capitale, le tyran s'en rendit bien vite le maître. Les habitants avaient fui dans les montagnes; les PP, Buglio et de Magalhaens se retirèrent dans la ville de Mien tcheou 綿州, patrie de Lieou ko-lao. Comme ils ne s'y trouvaient pas en sûreté, ils songèrent à rentrer au Kiang-nan, en descendant le grand fleuve. Mais là encore Tchang Hien-tchong avait partout placé des gardes. Force leur fut de se réfugier dans les montagnes.

Les premiers commencements du conquérant à Tch'eng-tou lui attirèrent les cœurs de ses nouveaux sujets. Il faut reconnaître que la nature l'avait doué de grandes qualités d'esprit et de cœur. Il était juste, libéral, magnifique, ami des arts et des sciences, intelligent et habile; mais il gâtait toutes ses vertus par une cruauté effrénée, par les emportements et les colères auxquels il s'abandonnait sans aucune raison. Le mandarin Ou Ki-chen avait été élevé à la charge de président du tribunal des Rites; il parla à son nouveau maître des deux Européens avec tant d'éloges, qu'il lui inspira le désir de les avoir auprès de lui. Sur le champ il donne ordre de les chercher et de les conduire au palais, qu'ils habiteront à l'avenir (1644).

Malgré leur refus, il les força à accepter le rang de mandarins, avec les habits de ce rang et les pensions y attachées, puis il les traita magnifiquement dans un grand repas et les fit asseoir près de lui. Il leur promit de faire bâtir une église à la place de celle qui avait été détruite par l'invasion; puis il leur demanda de lui construire deux sphères en cuivre, une terrestre et une céleste, avec un cadran solaire horizontal. Leur travail dura 8 mois, en 1645, avec des ennuis incroyables. La sphère céleste contenait la position des étoiles, des planètes et le zodiaque: on y remarquait les 28 constellations chinoises. La sphère terrestre était divisée en 5 parties, d'après les cosmographes chinois, avec les noms des royaumes, des villes, des montagnes, des fleuves, et des notices variées sur les principales curiosités.

Ce travail fit l'admiration de Tchang et de sa Cour, et les Pères furent comblés d'éloges et de présents. S'ils acceptaient ceux-ci pour faire l'aumône autour d'eux, ils ne se fiaient pas à ceux-là.

C'est qu'ils étaient presque tous les jours témoins des scènes les plus étranges et les plus horribles. Ils virent des mandarins décapités sous leurs yeux, d'autres pendus et écorchés vifs, d'autres coupés en mille pièces, pour de simples caprices ou le plus léger soupçon. Le tyran passait successivement des menaces les plus effrayantes à toute l'expansion d'une générosité sans égale, pour finir à l'ordinaire par une sentence de mort. Il se disait envoyé par le Seigneur du ciel et de la terre, dans le Se-tch'oan, pour châtier les bonzes et les hommes pervers. Et en effet, de tous les

bonzes de la ville de Tch'eng-tou, pas un seul n'échappa à la mort; et de ceux de la province, bien rares furent ceux qui purent se sauver dans une autre.

Il disait encore que les habitants du Se-tch'oan étaient des rebelles, des impies qui ne voulaient pas croire au vrai Dieu, mais que lui, fils de Dieu, était venu avec la mission de les exterminer. C'est pourquoi il fit massacrer par ses troupes tous les habitants de la capitale, au nombre de plus de 40.000, sans distinction d'âge, de sexe et de condition. C'était grand'pitié et un spectacle lamentable, dit le P. de Magalhaens, témoin oculaire de ces effrayantes boucheries, de voir ce pauvre peuple entassé dans d'immenses places: enfants, jeunes gens, hommes faits et vieillards, femmes et jeunes vierges, tous se jetant à genoux et le suppliant de les épargner! «Nous sommes votre peuple, roi puissant; nous ne vous avons en rien offensé, toujours nous avons obéi: pourquoi nous mettre à mort? Que craignez-vous de nous, qui sommes faibles et sans armes? De grâce sauvez-nous la vie, ayez pitié d'un peuple innocent!» Ces supplications auraient touché le cœur d'un tigre. Dans sa rage inhumaine et sacrilège, il donne le signal du massacre. Et il ne fut que trop bien obéi; le sang coula à flots, rougit le fleuve, et des milliers de cadavres arrêtèrent la navigation.

C'est avec des peines infinies que les deux Pères purent conserver la vie à leurs domestiques, et à quelques chrétiens qu'on fit passer comme tels. Le P. de Magalhaens, au milieu de ce carnage infernal, baptisa une douzaine d'enfants qu'il trouva respirant encore et baignés dans leur sang. Ce n'est pas tout: quittant cette ville, dont il avait fait une solitude, Hien-tch'ong y laissa, pour compléter son œuvre de destruction, des ministres dignes de lui, qui sévirent avec une rage sauvage et insensée sur les survivants. Tous ceux que les Pères avaient sauvés une première fois furent alors massacrés, à l'exception d'un jeune Macaïste.

Le tyran mit le comble à ces hécatombes sanglantes en rentrant dans la ville pour s'y faire couronner roi et empereur de toute la Chine, 1646. Dans les délires d'une imagination troublée, il croyait voir au ciel des flèches, des épées, des lances, et il en tirait le pronostic qu'il était appelé à conqnérir le monde. Malheur à qui en aurait douté! On peut concevoir, mais non écrire, les poignantes douleurs des missionnaires, leur vie menacée à tout instant et tenant à un fil, la prudence et le courage qui leur étaient à la fois nécessaires. Et néanmoins, au milieu de ces orgies de sang, ils baptisèrent plus de 150 personnes; entre autres, le beau-père du tyran, qui était venu de Nankin pour accompagner sa fille. Il reçut le baptême avec son fils aîné, et ils furent nommés Pierre et Paul. Bientôt ses deux autres fils, sa mère, ses deux filles et toute sa maison, de 32 personnes, suivirent son exemple,

Tchang Hien-tchong se préparait à conquérir le Chen-si: il

ne pouvait plus vivre dans une province où tout ne rappelait à sa mémoire que des souvenirs sanglants. Avant de partir, il fit un grand sacrifice à Lao-kiun 老君 (Lao-tse 老子). Comme les deux Pères restaient immobiles, déplorant l'aveuglement de ces misérables esclaves, un mandarin leur dit: «Pourquoi, à l'exemple de notre prince, n'adorez-vous pas la statue d'nn si grand homme?—Pourquoi? répondirent les Pères; parce que nul homme, quel qu'il soit, nulle créature humaine, ne mérite notre adoration, mais le seul et unique vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre.» Ces paroles ne furent pas relevées: le tyran était dans un de ses rares moments de calme, et semblait même se repentir de ses excessives barbaries.

Ce ne fut qu'un éclair. Le lendemain, trois mandarins et un lettré furent décapités pour avoir élevé un peu trop la voix dans un repas, puis un des pages et sept eunuques pour des raisons aussi futiles. S'adressant aux Pères, Tchang leur répéta ce qu'il avait déjà dit: « Le Seigneur du Ciel m'a ordonné de punir les barbares et de protéger les bons; mais les Chinois sont incapables de comprendre et d'observer votre loi divine... Donnez-moi une barbe comme la vôtre, je serai aussi bon chrétien que vous. Je sais fort bien que votre religion est sainte, et qu'on ne doit adorer qu'un Dieu. Adorez-le dans vos contrées ; pour nous, nous suivons les usages de notre pays; aussi bien, votre *T'ien-tchou* 天主 n'a pas l'air de s'inquiéter beaucoup d'être adoré par ici. Gardez vos livres ; lorsque j'aurai subjugué toute la Chine, je vous renverrai en Europe.»

Furieux de voir son armée considérablement réduite, il sévit de nouveau contre les mandarins, de sorte que sur 1.000 qui l'entouraient lorsqu'il se fit couronner empereur, il n'en restait plus que 25 ; les autres avaient péri sous le bâton, ou frappés par l'épée, ou écorchés des pieds à la tête, ou découpés en morceaux. Il ne se passait pas de jour sans que des centaines de personnes fussent immolées au premier signe de ses colères. Il détruisit par le feu ce qui restait de Tch'eng-tou et partit pour le Chen-si. Les Pères crurent l'occasion bonne de demander leur renvoi à Macao. Jusque-là, Pierre, le beau-père de Hien-tch'ong, les en avait dissuadés; mais quand il eut succombé à son tour, les Pères présentèrent leur requête.

Le tyran parut d'abord la voir d'assez bon œil, mais à peine les Pères étaient-ils hors de sa présence qu'il donne l'ordre de faire périr tous leurs serviteurs en leur enlevant la peau du crâne. Antoine le Macaïste fut seul épargné. Puis le prince fait rentrer les missionnaires et leur reproche leur ingratitude ; et comme ils se défendent avec modestie, emporté par un accès subit de rage, les yeux étincelants, et semblable à un frénétique agité par le démon, il s'écrie : « À mort ! à mort, ces misérables esclaves ! » Mais le P. de Magalhaens, haussant la voix : «Nous sommes religieux, nous n'adorons qu'un seul Dieu. Bien qu'innocents, tu veux nous mettre à mort: sache-le bien, dans peu, ce Dieu, que tu méconnais, tirera

de toi une vengeance éclatante.» À ces paroles, qui lui semblent un éclat de foudre, il hésite, il se tait.

Les deux Pères se retirent prêts à tout. Bientôt, rappelés, ils sont accablés d'injures ; on leur fait grâce de la vie, mais ils sont changés de demeure, et placés dans un pavillon sous une garde nombreuse. Ils s'y préparent aux derniers supplices. Le lendemain, ce fut pis encore ; tout ce que l'enfer peut inspirer d'imprécations à ses suppôts; il le vomit contre les Européens; puis, se tournant contre le P. Ricci, il se mit à déchirer sa mémoire à belles dents, comme un chien enragé : la troupe qui l'entourait enchérissait encore, si c'est possible. Les PP. Buglio et de Magalhaens, sans relever ce qui leur était personnel, ne laissèrent pas passer l'affront jeté à leur fondateur sans y répondre, dussent-ils y perdre la vie. Ils répliquèrent vivement aux calomniateurs ; chose surprenante, le tyran n'en fut point offensé et, en preuve de sa bienveillance, il leur donna à construire une nouvelle sphère, où seraient placées toutes les étoiles fixes.

Le P. Buglio, par la continuité et l'application au travail, y contracta une maladie, et le P. de Magalhaens en resta seul chargé. Hien-tch'ong les visitait souvent et entrait contre eux dans des colères inimaginables. Des espions surveillaient leurs moindres démarches. Ils furent surpris récitant leur bréviaire la nuit : c'en était assez pour mériter la mort. On leur fit défense de le dire à l'avenir. «Nous ne pouvons pas obéir, ce sont des prières que nous sommes tenus de réciter à notre Dieu. — Quand je l'ordonne, il faut les laisser. — Nullement ; le commandement humain cède devant le commandement divin. Or ces prières, comme aucune secte idolâtre n'en possède, sont le tribut de louanges que nous devons à notre Dieu, et aucun prince terrestre ne peut nous en dispenser.»

Cependant la sphère était terminée ; elle fut présentée au tyran. Un mandarin aussi ignorant que plein de lui-même, voyant l'obliquité de la ligne équinoxiale, prétendit que c'était une erreur monstrueuse, commise exprès par les auteurs, pour perdre l'Empire et son chef. Celui-ci, qui ne vivait plus que de soupçon, renvoie les deux Pères, sans vouloir accepter un mot d'explication, bien résolu cette fois à les faire périr. Il hésite seulement sur le genre de supplice.

On était au 3 janvier 1647. Pendant qu'il était dans ces pensées, voici qu'on lui annonce l'arrivée de 4 ou 5 cavaliers : ce sont des Tartares ; ils avancent vers le camp. Ignorant que c'étaient des éclaireurs, il méprisa cette nouvelle. Cependant les cavaliers approchent toujours. Poussé par son mauvais génie, il s'élance à cheval, sans prendre d'autre arme qu'une petite lance, et accompagné de 7 à 8 gardes du corps, il court à bride abattue hors de son camp.

C'est là que l'attendait la vengeance divine. La première flèche lancée par un de ces cavaliers l'atteint au côté gauche, lui

traverse le cœur et le jette sur la terre, où il rend son âme avec son sang À peine la nouvelle est-elle connue, que le camp se débande, et chacun songe à son salut en prenant la fuite.

Les deux Pères se sauvèrent du côté des montagnes voisines; mais reconnus comme étrangers, à cause de leur longue barbe, par les premiers Tartares qu'ils rencontrèrent, ils furent ramenés dans leur tente. Là survinrent deux soldats qui, voulant leur trancher la tête, furent arrêtés par un troisième, qui leur cria d'attendre. Après ceux-là, un rôdeur mal vêtu prétendit les dépouiller de leurs habits; et comme ils résistaient, il blessa un bras du P. de Magalhaens avec la pointe acérée d'une flèche, qu'il enfonça ensuite dans le crâne du P. Buglio, et qu'on ne put retirer de la plaie qu'avec des tenailles; ainsi blessés, et tout couverts de sang, ils furent conduits devant un chef subalterne, qui les amena lui-même au général en chef, frère de l'Empereur Choen-tche 順 治.

Le prince connaissait et estimait le P. Adam Schall; dès qu'il eut appris qu'ils étaient les frères de T'ang Jo-wang 湯 若 望, il les traita avec la plus grande humanité, et ordonna à ses régulos de prendre soin d'eux pendant toute la campagne. Ils purent retrouver leurs livres et plusieurs instruments; les autres avaient disparu, et malheureusement avec eux leur seul bréviaire. Ils ressentirent vivement cette perte, car depuis 2 ans, faute de vin, ils étaient privés de dire la messe. Plus tard, à Han-tchong 漢 中, le bréviaire du P. de Magalhaens lui fut remis par un mahométan qui, en voyant les caractères étrangers et les images des saints, conjectura qu'il appartenait aux Européens.

Pendant le reste de la campagne, les deux Pères furent traités bien diversement. Le régulo du P. de Magalhaens était un homme humain, qui lui fournit en abondance tout ce qui était nécessaire; mais celui du P. Buglio l'abandonna à un procureur, qui le rassasia d'opprobres, et le laissa presque mourir de faim, au point qu'il n'avait que la peau sur les os, et n'était plus que l'ombre de lui-même.

Après la guerre, les deux Pères se rencontrèrent de nouveau, et le P. Buglio, grâce aux soins du général, recouvra sa première santé. Ils retrouvèrent aussi Antoine le macaïste, tombé au pouvoir d'un régulo, qui le leur rendit pour faire plaisir à son chef.

Ainsi consolés et rendant grâces à Dieu, ils arrivèrent à Han-tchong, 1647, puis à Si-ngan fou, où les PP. Le Fèvre et da Costa les reçurent avec les plus vives démonstrations de joie et d'affection. Ils y demeurèrent environ deux mois, et leur présence n'y fut pas inutile. Sur leur recommandation, les maisons des chrétiens et les églises des Pères furent protégées contre les désordres si fréquents qu'entraîne toujours le passage des troupes victorieuses. Le frère de l'empereur vint les y visiter, et leur promit sa protection, lorsqu'ils seraient à Pékin. C'est là qu'ils devaient se rendre.

Ils y arrivèrent dans les premiers mois de 1648. Jamais on

ne leur permit de retourner au Se-tch'oan comme ils l'avaient sollicité : mais après avoir logé chez leur protecteur, et à sa mort, dans la maison destinée aux étrangers, ils furent, sur les instances du P. Schall, rendus à la liberté, à condition toutefois qu'ils ne s'éloigneraient pas de la capitale. L'empereur, sachant qui ils étaient, leur donna, en 1653, une maison avec des revenus, de l'argent pour leurs vêtements, et la permission de bâtir une église à l'européenne (1). Elle fut nommée *Tong-t'ang* 東堂, et dédiée au Sauveur des hommes. Madame Justa Tchao et un régulo de la famille impériale en firent les frais.

Du *Tong-t'ang,* le P. Buglio faisait de temps en temps des excursions dans les chrétientés peu éloignées de la ville ; il y en avait alors 7 principales et 14 plus petites. Il y conféra le baptême à un bon nombre de gentils. Tout le temps qu'il demeura à Pékin, il recevait de fréquentes visites des mandarins, qui aimaient ses talents variés, joints à une profonde modestie, et à une conversation intéressante sur toute espèce de sujets.

Lorsque Yang Koang-sien 楊光先 commença ses attaques contre le P. Schall, l'astronomie européenne et la religion chrétienne, le P. Buglio et son compagnon répondirent, en 1662, par une apologie que Jean Li Tsou-pé 李祖白, assesseur du P. Adam au tribunal d'astronomie, fit imprimer, et à laquelle un han-lin fameux, nommé Hiu (2), donna son approbation, et qu'il fit précéder d'une préface, où il dit qu'il préfère la loi chrétienne à toutes celles de la Chine. (Greslon, *Histoire*, pp. 94 seq.)

Yang Koang-sien répliqua par un second libelle, intitulé: *Pou té i* 不得已 («C'est par force, je ne puis m'empêcher d'écrire»). C'est un des plus dangereux pamphlets qui aient été publiés par les Chinois contre la religion. Il y avance ce blasphème exécrable que N.-S. J.-C. a été puni justement comme rebelle, et que, par conséquent, sa religion est une secte perverse et rebelle. Il y ajoute que les missionnaires ont été bannis d'Europe comme imposteurs et séditieux, qu'ils lèvent le plan de la Chine pour en faire la conquête, et qu'ils ont beaucoup de soldats à Macao prêts à entrer dans l'Empire.

Le P. Buglio ne laissa pas sans réponse cet odieux pamphlet, et il le réfuta d'une manière péremptoire. Mais déjà les accusations étaient déférées aux tribunaux, et les 4 régents laissaient voir la résolution prise de bannir l'Evangile de la Chine. Ils citèrent donc devant le *Li-pou* 禮部 (tribunal des Rites) tous les Pères présents à Pékin, avec plusieurs mandarins chrétiens, pour répondre aux accusations, et lancèrent un mandat d'amener contre tous ceux qui étaient répandus dans les provinces. C'était pour conserver une

(1) Les détails qui précèdent, presque tous inédits, sont abrégés du récit du P. Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1643, 46, 47.

(2) Hiu Tche-tsien, Tsan-tseng 許之漸, 繼曾, le «Docteur Basile», fils de Candide Hiu.

apparence de justice ; car quelles que dussent être les réponses, la sentence était portée d'avance. Nous avons vu, dans la notice sur le P. Schall (ci-dessus, p. 175), ce qui en empêcha la pleine exécution. Toutefois 5 mandarins, et parmi eux, Jean Li Tsou-pé, eurent la tête tranchée.

Après le départ de tous les missionnaires pour l'exil, les 4 Pères restés à Pékin, c.-à-d. les PP. Schall, Verbiest, Buglio et de Magalhaens, eurent défense de rassembler les fidèles et de dire la messe. Cet ordre fut exécuté d'abord avec beaucoup de rigueur, et les églises furent fermées et dépouillées de toutes les images. Mais peu à peu, à mesure que le jeune empereur K'ang-hi 康熙 prenait de l'autorité, les Pères sentaient renaître et s'accroître leurs espérances. Ils travaillèrent ensemble, et chacun de son côté, à faire tomber la procédure, et révoquer le décret de bannissement. Dans une séance publique, devant les ministres et les tribunaux réunis, le P. Buglio réfuta les accusations de Yang Koang-sien avec tant de force et de clarté, que les Chinois, bien malgré eux, furent obligés de se rendre à la vérité, et de confesser les crimes de ce perfide.

Le P. Buglio mit à profit tous ces loisirs pour composer ses grands ouvrages chinois. Il enseignait en outre à des peintres chinois la méthode de dessiner et de peindre les objets européens bien reçus à la cour. Le P. Verbiest rapporte, dans son *Astronomie européenne* (p. 78), qu'il donna à K'ang-hi trois tableaux, où toutes les règles de la perspective étaient parfaitement observées; il en exposa ensuite trois copies dans le jardin de la résidence. "Les mandarins qui, de toutes les parties de l'Empire, se rendaient dans cette grande ville, venaient les voir par curiosité, et en étaient frappés. Ils ne pouvaient concevoir comment, sur une toile fort unie, on pouvait présenter des salles, des galeries, des portiques, des chemins et des allées à perte de vue, et tout cela si naturellement, que du premier coup d'œil on y était trompé" (du Halde, *Description*, t. III, p. 269).

Le P. Buglio était d'un caractère très doux, d'une vertu solide, versé dans la théologie et dans la littérature tartare et chinoise. Il parlait si bien la langue qu'on le regardait comme un des plus éloquents. Son zèle ne connaissait pas de respect humain, et lorsque, aux grands comices, on délibéra sur la question, s'il fallait ou non, permettre la propagation de la loi chrétienne, comme le sentiment contraire semblait prévaloir, s'adressant à l'empereur avec respect: "C'en est fait, dit-il, nous autres, Européens, nous ne pouvons demeurer plus longtemps en ce pays, dans cette Cour, où notre religion est entachée d'infamie et de déshonneur, puisqu'on nous défend de l'annoncer. Pourquoi à travers tant de périls, avons-nous quitté notre patrie pour venir en Chine? Votre Majesté le sait. Il est donc inutile de rester davantage. Que Votre Majesté nous accorde, et nous l'en supplions humblement, de retourner en

Europe." (Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1682.)

Nous ne saurions mieux résumer la vie laborieuse et si bien remplie de cet ouvrier si remarquable qu'en reproduisant l'inscription gravée sur sa tombe. On y lit: *D. O. M. P. Ludovicus Buglio, Siculus, patria Panorm., e Soc. Jesu, votorum 4 professus, Sinica Missione exorata, annos VI et XL eidem impendit* (2 mots manquent) *ubique laborum turbinumve fortuna, in annis namque procella in Setchuen, simul ac Christi nomen eo primo invexit, ejus ingressum excepit. Captivitate subinde, fame, nuditate, carceribus, vinculis, vulneribus, vitæ discrimine eidem usquequaque obluctantibus, in tam difficili studio, sibi nunquam dissimilis, et cursum impigrum tenuit, et qua inierat alacritate, eadem et consummavit, Pekini die XII mensis octobris, anno salutis 1682, ætatis 76, Societatis 60, de re christiana, et lingua et calamo editisque in lucem libris, optime meritus.*

Le P. Buglio a publié:

1. 超性學要 *Tch'ao-sing hio-yao,* «Somme théologique» de S[t] Thomas traduite en chinois, en 30 vol., plus 4 vol. pour les tables (1). Les tables sont complètes, mais la Somme n'est traduite qu'en partie, comme il suit:

1) 天主性體 *T'ien-tchou sing t'i.* De Dieu et de ses attributs. 6 vol., imprimés, ainsi que les 4 vol. suivants, à Pékin, en 1654, je crois, du moins avant la persécution de Yang Koang-sien. «Les lettrés chinois l'estiment et l'admirent de telle sorte que j'ai ouï dire, rapporta le P. de Magalhaens, à l'un d'eux qui lisait ce traité: «Certai-«nement ce livre est un miroir qui nous fait voir clairement notre «ignorance.»

2) 三位一體 *San wei i t'i.* De la S[te] Trinité. 3 vol.

3) 萬物原始 *Wan ou yuen che.* Du vrai principe de toutes choses. 1 vol. Il en a été fait un tirage à part avec le titre 物元實證 *Ou yuen che tcheng.* L'existence de Dieu est démontrée par cinq arguments, et l'on répond à deux objections.

4) 天神 *T'ien chen.* Des Anges. 5 vol. Pékin. 1676.

5) 形物之造 *Hing ou tche tsao.* De la création des choses matérielles. 1 vol. 1676.

6) 人靈魂 *Jen ling-hoen.* De l'âme humaine. 6 vol. Pékin. 1677.

7) 人肉身 *Jen jou-chen.* Du corps humain. 2 vol. 1678.

8) 總治萬物 *Tsong tche wan-ou.* Du gouvernement de l'univers. 2 vol.

9) 天主降生 *T'ien-tchou kiang-cheng.* De l'Incarnation du Fils de Dieu. 4 vol. comprenant 4 traités: *T'ien-tchou kiang-cheng* 天主降生, de l'Incarnation; *Cheng-mou tche cheng luen* 聖母之聖論, de la S[te] Mère de Dieu; *Yé-sou kiang-tan* 耶穌降誕, de

---

(1) Cf. détails intéressants dans *Revue catholique* (聖教雜誌), nov. 1927.

la Nativité de N.-S. J.-C. *Yé-sou hing-che tche i luen* 耶穌行實之宜論, de la vie de N.-S. J.-C.

2. 彌撒經典 *Mi-sa king-tien,* Missel Romain, 5 vol. réunis en deux. Le frontispice porte gravé en grands caractères: MISSALE ROMANUM, *auctoritate Pauli V, Pont. Max., sinice redditum a P. Ludovico Buglio, s.j.—Pekini, in collegio ejusdem Soc., ann. MDCLXX.* Cette traduction, ainsi que les deux suivantes, n'ont que le titre en latin; elles ont été faites, parce qu'on espérait alors obtenir du Saint-Siège l'usage de la permission déjà accordée une première fois au P. Nicolas Trigault, de réciter l'office et de dire la messe en langue chinoise. C'est le P. Couplet qui était porteur, en 1680, de la demande des missionnaires au Souverain Pontife (cf. ci-dessus, p. 113). Comme on le sait, elle n'aboutit pas. — La traduction du missel est complète (1).

3. 七聖事禮典 *Ts'i cheng-che li-tien,* Pratique des sept sacrements, ou Rituel romain, 1 vol. Frontispice gravé: MANUALE *ad sacramenta ministranda juxta ritum* S. ROM. ECCL., *Sinice redditum a P. Ludovico Buglio, s.j.—Pekini, in collegio ejusdem Soc., ann. 1675.* J'ai trouvé aussi sous le nom du P. Buglio l'ouvrage 聖教禮規 *Cheng-kiao li-koei,* réimprimé près de Se-king 泗涇 (Kiang-sou), chez Yang Yu-yang, vers 1840. C'est l'abrégé du Rituel pour le mariage et les funérailles.

4. 司鐸課典 *Se-touo k'o-tien,* BREVIARIUM ROMANUM, 1 vol. Il comprend le calendrier, les rubriques générales, l'office des principales fêtes de N.-S., et tous les offices du commun, depuis les apôtres jusqu'aux saintes femmes inclusivement. Le reste n'a pas été traduit.

5. 司鐸典要 *Se-touo tien-yao,* Cours de théologie morale pour le prêtre, 2 vol., Pékin, 1675. Dans le premier volume, l'auteur traite de la dignité et des offices du prêtre, qui sont au nombre de trois: dire la S^te^ Messe, réciter le bréviaire, administrer les sacrements aux fidèles. Il explique ensuite la manière dont il faut s'en acquitter, les manquements qu'on peut y faire, et toute la doctrine relative aux 7 sacrements. Dans le second, il traite, au point de vue de la morale, des vertus théologales, des commandements de Dieu et de l'Église.

6. 聖母小日課 *Cheng-mou siao je-k'o,* Petit office de la Ste Vierge, 1 vol. in-18, Pékin, 1676; réédité à T'ou-sè-wè, il y a été souvent réimprimé (*Catal.* 1917, nn. 499, 500); il est très en usage chez les chrétiens, et surtout chez les vierges.

7. 善終瘞塋禮典 *Chan tchong i-ing li-tien,* Prières de la recommandation de l'âme et office de la sépulture, 1 vol.

8. 已亡日課 *I-wang je-k'o,* Office des morts; souvent réédité à T'ou-sè-wè (*Catal.* 1917, n° 463). Les chrétiens s'en servent

(1) Cf. d'Elia, *Catholic native Episcopacy,* pp. 24 seq.

encore maintenant dans les enterrements.

9. 聖教要旨 *Cheng kiao yao-tche,* Abrégé de la doctrine chrétienne, 1 vol., Pékin, 1668. En 12 chapitres, d'un style élégant, il explique la nature et les attributs de Dieu, la création, l'Incarnation, l'immortalité de l'âme, le ciel et l'enfer, les 10 commandements, le baptême et la confession, et termine par quelques mots sur l'utilité de la religion pour bien gouverner.

10. 正教約徵 *Tcheng kiao yo tcheng,* Criterium de la vraie religion, 1 vol., 1669. Présenté à l'empereur K'ang-hi 康熙 avec le nº 17.

11. 聖教簡要 *Cheng-kiao kien-yao,* Abrégé de ce qu'il faut croire sur Dieu, 1 vol.

12. 不得已辨 *Pou té i pien,* Apologie de la religion chrétienne, 1 vol., Pékin, 1665; sans lieu (imprimatur de Mgr 馬熱羅 (1)), 1847; réédité à T'ou-sè-wè, 1926 (*Catal.* 1917, supplément, nº 124). C'est la réfutation du libelle de Yang Koang-sien 楊光先 intitulé: *Pou té i* 不得已, c.-à-d.: «Je n'en puis plus». Pour se conformer au style chinois, le Père intitula le sien: *Pou té i pien,* qui signifie à la fois: «Je réfute, parce que je n'en puis plus» et: «Je réfute le livre intitulé: «Je n'en puis plus» (2). (Cf. Wylie, *Notes,* p. 141.)

13. 天學眞詮 *T'ien hio tchen ts'iuen,* «Vraie explication de la loi de Dieu», 1 vol., Pékin, 1662. Apologie de la religion contre le premier pamphlet de Yang Koang-sien. On y prouve qu'elle est la plus parfaite et la plus ancienne de toutes les lois: la plus parfaite, parce qu'elle est venue de ciel, et qu'elle n'enseigne rien qui ne soit saint; la plus ancienne, parce que Dieu l'a imprimée dans le cœur de l'homme quand il le créa, et qu'ensuite il l'a gravée sur deux tables de pierre et donnée à Moïse pour la faire garder au peuple d'Israël. Il montrait aussi que les fondateurs de la monarchie

---

(1) Ce serait Mgr Jérôme-Joseph da Matta, coadj. à Macao de 1845 à 1857 ou 1859. Cf. de Moidrey, *Hiérarchie,* pp. 14, 32, 275. (Note du P. dc Moidrey.)

(2) Cf. ci-dessus, p. 237. – Outre l'apologie du P. Buglio en réponse à l'ouvrage du mandarin mahométan, il en parut plusieurs autres, composées par des mandarins chrétiens et savants. L'une d'elles a pour titre: *Tch'e loan p'ing ki* 鴟鸞並記, «Histoires réunies d'un hibou et d'un phénix» (d'un homme vicieux et d'un homme vertueux). Une autre: *Tsong tcheng pi pien* 宗正必辨, «Discussion nécessaire pour le christianisme», est en 3 vol., Pékin, 1669, avec une préface du P. Buglio. L'auteur, Ho Che-tchen 何世眞, prouve dans la première partie l'existence d'un Dieu Créateur et Rédempteur; il démontre la vérité de la religion par les documents tirés des diverses pierres récemment découvertes, et par les adresses de plusieurs grands personnages aux empereurs, il prouve la véracité des missionnaires par des apologies tirées des préfaces de leurs ouvrages, préfaces composées par d'illustres mandarins. Dans la seconde, il réfute, article par article, 54 assertions fausses et mensongères de Yang Koang-sien. Dans la troisième, il rappelle l'édit qui condamne à mort cet imposteur, et celui qui réhabilite la mémoire du P. Adam Schall.

chinoise l'avaient connu du moins en partie, rappelait l'apostolat de St Thomas qui avait envoyé ses disciples en Chine, la découverte de la pierre de Si-ngan fou, et enfin l'arrivée des premiers Jésuites et du P. Matthieu Ricci à la cour de Wan-li 萬曆, de la dynastie des Ming 明 (Greslon, *Hist.*, p. 85).

14. *Supplique* en chinois adressée à K'ang-hi 康熙, en 1669, par les PP. Buglio, de Magalhaens et Verbiest, afin d'obtenir justice de la condamnation qui les avait frappés, ainsi que le P. Schall, tous les missionnaires et les mandarins chrétiens. Le texte latin se trouve en partie dans Pray (*Controv. hist.*, § 31) et en entier (latin et chinois) dans l'*Innocentia victrix* du P. de Gouvea, pp. 3-9.

15. Autre *Supplique* en chinois adressée à K'ang-hi en 1670, pour obtenir la délivrance des Pères retenus à Canton depuis 4 ans, dans Pray (*Controv. hist.*, § 32). La réponse à cette supplique fut le rappel des missionnaires et la permission de revenir dans leurs Églises (*op. cit.*, § 33).

16. 昭紀經典 *Tchao ki king tien,* Principes pour servir de guide dans le service de Dieu. Le P. Dunyn-Szpot (ad ann. 1679) cite: *De piis hominis christiani exercitationibus,* en chinois, 3 vol., Pékin, 1679.

17. 西方要紀 *Si-fang yao-ki,* Opuscule sur les mœurs et l'état actuel des principaux royaumes de l'Europe, offert à l'empereur K'ang-hi, avec le n° 10, à l'occasion de quelques présents européens, 1 vol., Pékin, 1669. Il a été composé par les PP. Buglio, Verbiest et de Magalhaens. (Cf. Wylie, *Notes*, p. 52.) Traduit en tartare (Greslon, *Hist.*, append., p. 19).

18. 獅子說 *Che-tse chouo,* Opuscule sur un lion d'Afrique que l'ambassadeur portugais de Macao, don Benoît Pereyra, avait offert à l'empereur, 1 vol., Pékin, 1678. Il voulait obtenir pour ses concitoyens la liberté de commerce à l'intérieur, et l'obtint en effet par l'entremise du P. Verbiest (Dunyn-Szpot, ad ann. 1678).

19. 進呈鷹說 *Tsin tch'eng ing chouo,* Opuscule sur les faucons, Pékin, 1679. Les Tartares aiment beaucoup la chasse au faucon, et K'ang-hi avait demandé aux Pères, s'ils n'avaient pas quelque livre traitant de l'art de la fauconnerie en Europe. Le P. Buglio répondit par ce petit ouvrage (Dunyn-Szpot, ad ann. 1679).

20. 西歷年月 *Si-li nien-yué,* Calendrier européen comparé avec le calendrier chinois, à l'usage des chrétiens, pour les guider dans la recherche des jours de fête, 1 vol., Pékin, 1679.

21. *Vie,* mort et obsèques du P. Gabriel de Magalhaens; imprimée à la suite de la *Nouvelle relation de la Chine* par ce Père (1). Trad. française, Paris, 1688 (ci-dessous, p. 255, n° 3).

---

(1) Le P. Buglio a dû traduire en chinois l'abrégé de cette vie, en y ajoutant l'éloge du Père donné par l'empereur K'ang-hi. "Il fut, dit-il, distribué aux princes et aux grands seigneurs, aux mandarins, à nos amis et

22. Deux lettres autographes à la bibliothèque de Palerme: la 1ère, de *Hanchâm, citta metropolitana d'une delle isole Pante di questo regno, ultimo di deçembre 1637*; la 2e, de *Nanchino, 5 oct. 1639.*

23. On lui attribue une *Somme de cas de conscience* tirés de Tolet et autres auteurs.

24. 日課概要 *Je-k'o kai-yao,* cité par le P. Jos. Zi 徐宗澤 dans 明末清初灌輸西學之偉人.

(Cf. Sommervogel, *Bibliothèque,* t. II, col. 363 seq.)

81.

LE P. JÉRÔME DE GRAVINA.

賈宜睦 九章 *KIA I-MOU KIEOU-TCHANG.*

N. 1603. — E. 1618. — A. 1637. — P. 18 avril 1648. — M. 4 sept. 1662, Tch'ang-chou.

Alegambe, *Biblioth.*, p. 341. — Bartoli, *Cina,* pp. 1117, 1137. — Couplet, *Catal.*, 47; *Hist. d'une Dame,* p. 85. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1662 etc.

Le P. Jérôme de Gravina était l'aîné et l'héritier de l'illustre famille de ce nom. Né à Caltanisetta, en Sicile, il quitta toutes les espérances du siècle pour entrer dans la Compagnie. Après avoir terminé ses études, il sollicita ardemment les Missions des Indes, et s'embarqua en 1635 avec le P. Marcel Mastrilli et 31 compagnons. Envoyé à Hang-tcheou 杭州, en 1637, pour s'y former à la langue, on lui confia bientôt le soin d'un grand nombre de chrétientés, dans la partie du Kiang-nan 江南 qui avoisine l'embouchure du Yang-tse-kiang 揚子江. Il y donna de merveilleux exemples de zèle et de toutes les vertus chrétiennes et religieuses. Il baptisa à Chang-hai, en 1639, avec le P. Brancati, 1.124 gentils, et 1.244 l'année suivante. (Bartoli, *Cina,* pp. 1117, 1137.)

De 1644 à 1648, il conféra le baptême à plus de 3.000 infidèles, mais ce ne fut pas sans des contradictions et des peines très nombreuses. Une fois, épuisé de forces, privé de tout secours pour

---

aux chrétiens, ce qui fut d'un grand contrepoids pour autoriser notre sainte loi." (Abrégé de la *Vie,* circa finem.) En effet, je trouve dans Cordier (*L'imprimerie*, p. 12: 安先生行述 *Ngan sien-cheng hing-chou,* Vie du P. de Magalhaens, 2 ff., nouv. fonds chinois, 2754. (Cet ouvrage est également cité par le P. Jos. Zi 徐宗澤 dans 明末清初灌輸西學之偉人.)

soutenir sa vie, il allait mourir, lorsque le P. Martin Martini, survenant, le rappela à la santé, en lui apportant tout ce dont il avait besoin. Le P. de Gravina reprit le cours de ses travaux. Les idolâtres avaient brûlé son église. Jean Kin, fils du Dr Thomas, vice-roi du Koang-si, et lui-même habile lettré, qui s'était relâché dans la pratique de la vertu, touché de la grâce, s'était converti. Comme preuve de son sincère retour, il fit don de sa maison pour en faire une église nouvelle, que les chrétiens se hâtèrent de construire avec une petite habitation voisine pour le logement du Père. (Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1648.)

Il s'attachait moins à convertir un grand nombre de païens, qu'à bien instruire et fortifier dans la foi ceux qu'il avait convertis ; et tels furent les fruits d'une si sage conduite qu'il baptisa un grand nombre de gentils à Tch'ang-chou 常 熟 et dans les environs, qu'il releva en 1660 l'église de cette ville détruite l'année précédente par un incendie, et en construisit ailleurs de nouvelles. Enfin il établit des congrégations sur le modèle de celles du P. Brancati, son ami et son compagnon. — Les bonzes lui portaient une haine terrible; ils essayèrent plusieurs fois de lui enlever la vie par le feu ou par le poison, et le forcèrent à se cacher dans les campagnes. Voyant qu'ils n'en pouvaient venir à bout, ils firent des évocations solennelles pour le livrer au pouvoir des démons. Peine perdue; le P. de Gravina en riait ; furieux alors, ils se tournèrent contre leurs dieux sourds et impuissants, et vomirent contre eux les plus horribles malédictions, pendant que le P. Jérôme continuait ses humbles et pieux labeurs, et augmentait le nombre de ses chrétiens jusqu'à plus de 20.000. (Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1662.)

Les attaques de bien des gens ne lui firent pas défaut; mais toujours son humilité, sa patience et sa charité le rendirent supérieur à ces épreuves, ainsi qu'aux longues souffrances de la maladie. Les chrétiens admiraient surtout en lui une grande douceur et un dévouement sans bornes à leur salut et à leur perfection. Ce fut dans la pratique de ces vertus qu'il passa les 25 années de sa vie en Chine.

Son amour pour la pauvreté fut la cause de sa mort; on peut dire qu'il en fut le martyr. La guerre civile empêchait les ressources ordinaires de lui venir de Macao; d'autre part, il ne voulait rien accepter des chrétiens. Il était, parfois, réduit à une telle faiblesse par le manque de nourriture, qu'il défaillait, et se mettait sur son pauvre lit. Un mot cependant de sa part au P. Schall lui eût obtenu, sinon l'abondance, du moins le nécessaire. Il préféra souffrir pour l'amour de J.-C. Un jour qu'il causait avec un compagnon, celui-ci lui dit qu'il avait obtenu une pension pour établir un collège. « C'est bien, mon Père, dit-il ; la divine Providence est toujours bonne et sage: elle vous donne des revenus; pour moi, dans cette résidence, je n'ai pas de quoi manger ; que le nom de

Dieu soit béni!» Lorsque les supérieurs connurent ces détails, ils s'empressèrent de venir à son secours, mais il n'était plus temps. Le P. Brancati vint lui donner les derniers sacrements et lui fermer les yeux, le 4 sept. 1662 (1), à Tch'ang-chou, où il fut enterré sur la colline *Yu-chan* 虞 山 (鐵 拐 亭 之 北). (Dunyn-Szpot, ad ann. 1662.)

Bien qu'il n'eût pas une grande facilité pour apprendre la langue, il s'y rendit cependant, par un travail opiniâtre, assez habile pour composer un ouvrage également estimé des païens et des chrétiens, et encore actuellement utile à tous:

1. 提 正 編 *T'i tcheng pien*, Considérations: 1° sur les attributs de Dieu et la création du monde, 2° sur l'Incarnation de N.-S. J.-C. et la Rédemption du genre humain, 3° sur la rénumération du bien et du mal, 4° sur la grâce, 5° sur les vertus, 6° sur les sacrements et la loi chrétienne, 6 vol., 1659; réédité à T'ou-sè-wè, 3 vol., 1870 (*Catal.* 1917, n° 164. — Cf. Wylie, *Notes*, p. 141).

2. Nous avons cherché en vain l'ouvrage indiqué par Alegambe-Sotwel: *De institutione christianorum et omnibus mysteriis sanctæ legis*, «sinice», 3 vol., et les «editis eruditis de religione libris», signalés par le P. Gabiani.

3. Nous avons trouvé chez Cordier (*L'imprimerie*, p. 23): 辨 惑 論 *Pien houo luen*, «Traité pour dissiper les erreurs», 1 vol., nouv. fonds chinois, 3057.

82.

LE P. JEAN MONTEIRO.

孟 儒 望 士 表 *MONG JOU-WANG CHE-PIAO.*

N. 1603. — E. 1620. — A. 1637. — P. 25 déc. 1640. — M. 1648, aux Indes.

Alegambe, *Biblioth.*, p. 480. — Bartoli, *Cina*, p. 1137. — Couplet, *Catal.*, 46. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad. ann. 1641.

Né au diocèse de Porto, à Méjamfrio, en Portugal, le P. Monteiro obtint la Mission des Indes en 1625, avant la fin de ses études. Celles-ci terminées, il fut successivement maître des novices à Goa, professeur de philosophie à Macao pendant 3 ans, de théologie pendant 2 et recteur du séminaire. Il entra au Kiang-si en 1637, au Tché-kiang en 1639, et baptisa à Ning-pouo 寧 波, l'année suivante, près de 600 infidèles. Il cultiva cette vigne avec succès

(1) Le P. Gabiani dit le 15 sept.; Dunyn-Szpot et Sotwel donnent le 4 septembre.

pendant plusieurs années. En 1641, la sécheresse désolant le pays, et les bonzes suppliant en vain leurs fausses divinités, le P. Monteiro dit au mandarin qu'il fallait demander la pluie au vrai Dieu du ciel et de la terre, au lieu de recourir à toutes ces superstitions, et qu'il espérait l'obtenir par le moyen des prières des chrétiens. Son espoir ne fut point déçu: la pluie tomba en abondance, mais avec des tonnerres continuels, et la foudre vint frapper le principal temple, où toutes les idoles furent renversées et brisées. Cet événement décida un bon nombre de païens à embrasser la foi et à recevoir le baptême. (Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1641.) Quelques années après, il fut renvoyé à Macao pour les besoins de la mission, et fut en même temps chargé des chrétiens chinois de la colonie. Il mourut aux Indes en 1648.

Le P. Monteiro a laissé:

1. 天學略義 *T'ien hio lio-i*, «Abrégé de la doctrine chrétienne», 1 vol., très probablement à Ning-pouo, vers 1642, d'un style excellent et revu par le célèbre Tchou Tsong-yuen 朱宗元. C'est l'explication des onze chapitres (sic) du Symbole des Apôtres. L'auteur fait remarquer en terminant que la religion dont il vient d'expliquer le dogme, est différente de toutes les autres, et qu'il faut la suivre. (Note du P. Riot.)

2. 辨敬錄 *Pien king lou*, De la vraie et de la fausse adoration, du vrai et du faux culte, 1 vol.

3. 照迷鏡 *Tchao mi king*, «Miroir pour éclairer les ténèbres», 1 vol., Ning-pouo, 1643. Ce petit ouvrage, retouché pour le style par les meilleurs lettrés du pays, ne contient que 18 feuilles, plus 2 préfaces: de Tchang Neng-sin 張能信 et de Yao In 姚胤. Il traite, en 4 chapitres, de Dieu, de l'âme, de la vraie religion et des 4 fins dernières.

4. 聖號禱文 *Cheng-hao tao-wen*, Litanies du Saint Nom de Jésus, et:

5. 煉獄禱文 *Lien-yu tao-wen*, Litanies des âmes du Purgatoire. Ces deux litanies ont été souvent réimprimées dans un livre de prières de T'ou-sè-wè, intitulé: *Tcheou tchou-je tao-wen* 週主日禱文 (*Catal.* 1917, n° 447).

83.

LE P. NICOLAS FIVA.

徐日昇 左恒 *SIU JE-CHENG TSOUO-HENG.*

N. 1609. — E. 1628. — A. 1638. — Scol. — M. 1640, Hang-tcheou.

Bartoli, *Cina*, p. 1140. — Couplet, *Catal.*, 51.

Le P. Fiva était né à Fribourg, en Suisse; il partit pour la Chine en 1635, n'étant pas encore prêtre. Après son ordination, il fut envoyé à Nankin 南京, en 1638, pour aider le P. Sambiaso, puis à Hang-tcheou 杭州. Dans cette ville, soutenu par la faveur d'un ko-lao qui aimait la religion chrétienne, il baptisa en quelques semaines 154 personnes, dont plusieurs étaient lettrées, et entre autres un mandarin qui avait la réputation d'être le meilleur écrivain du pays: il fut nommé Jules, et devint si humble, qu'il voulut suivre partout le Père pour lui servir de catéchiste. (Bartoli, loc. cit.)

Malheureusement, en 1640, une maladie enleva le P. Fiva au milieu de si beaux commencements. Il fut enterré au lieu dit *Fang-tsing* 方井.

84.

LE P. MICHEL WALTA.

萬 密克 潛修 *WAN MI-K'O TS'IEN-SIEOU.*

N. 1606. — E. 1623. — A. 1638. — Scol. — M. 1643, P'ou-tcheou.

Bartoli, *Cina*, p. 1147. — Couplet, *Catal.*, 50 .— Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1643. — Martini, *Historia*, p. 26.

Le P. Walta était de Munich. Après avoir suivi le cours complet de philosophie et de théologie, et avoir professé la grammaire durant quatre ans, et les mathématiques un an, il partit en 1635. Il fut envoyé à Nankin en 1638 avec le P. Fiva, puis au Chan-si, où il établit une nouvelle église à P'ou-tcheou 蒲州府. L'ancienne, construite par le P. Vagnoni, était devenue trop petite pour les nouveaux chrétiens convertis par les PP. Trigault et Walta. (Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1643.)

En 1643, les rebelles ayant pris cette ville, et l'ayant livrée aux flammes, il reçut plusieurs blessures mortelles, qui l'enlevèrent après trois jours de souffrance. Les chrétiens l'enterrèrent près de l'une des portes de la ville (Martini, *Historia,* p. 26. — Dunyn-Szpot, ad ann. 1643). Cependant quelques-uns prétendent qu'ayant été guéri de ses blessures, il releva son église, et vécut encore quelque temps au milieu de son troupeau. En effet, un catalogue de 1645 le mentionne comme vivant encore à P'ou-tcheou à cette date.

85.

LE P. ANTOINE RUBINO.

N. 1578. — M. 1643.

En 1639, le P. Visiteur Emmanuel Diaz (senior; notice nº 20, ci-dessus, pp. 76 seq.) étant mort, le P. Antoine Rubino, piémontais, fut nommé à sa place. Il n'entra jamais en Chine, mais, par son ordre, la Mission de l'île de Hai-nan, qui appartenait à la vice-province de Chine, en fut détachée, et attribuée à la province du Japon. Les Pères qui l'évangélisaient pouvaient plus facilement être secourus par le collège de Macao, qui relevait du Japon. Le P. Rubino se tourna de ce côté, et mourut martyr à Nagasaki avec ses 4 compagnons, le 22 mars 1643, après avoir enduré le tourment de la fosse pendant 6 jours, et 105 fois celui de l'eau dans l'espace de 7 mois.

Ses compagnons furent les PP. Albert Menciuski, polonais, qui mourut le 23 mars, après 7 jours de fosse; Antoine Capecci, italien, Jacques Moralez, portugais, et François Marquez, issu par sa mère du roi François de Bungo: ils expirèrent tous trois le neuvième jour de leur supplice.

Le P. Menciuski avait été pendant 6 mois prisonnier des Hollandais dans l'île de Formose; il en a laissé la description et une *Relation* de la vie et de la mort du P. Rudomina. (Voir sa *Vie* par le P. Druzbicki, pp. 90, 94.)

À la mort du P. Rubino, le P. Emmanuel de Azevedo lui succéda comme Visiteur de la Chine et du Japon, 1644-46. Il résidait à Macao.

Le P. Rubino a laissé:

1. *Metodo della doctrina che i Padri della C. di Gesú insegnana a neoffiti nelle missioni della Cina.* Traduction du portugais par le P. J. Phil. de Martini, in-4º, Lione, Boissat, 1665.

2. Nombreux extraits de *Lettres* du P. Rubino dans sa *Vie* par le chanoine Saroglia, Trente, 1894.

3. Autres *Lettres* à la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles. (Cf. Sommervogel, *Biblioth.*, t. VII, col. 280.)

86.

LE P. JOSEPH-ÉTIENNE D'ALMEIDA.

梅 高 允 調 *MEI KAO YUN-TIAO.*

N. 1611. — E. 1628. — A. 1640. — Scol. — M. 1644, près de Nan-tch'ang fou.

Couplet, *Catal.*, 54. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad an. 1643. — Martini, *Histoire*, p. 433.

Natif d'Ezqueirra, en Portugal, le Père partit pour les Indes avant la fin de son noviciat, et après avoir terminé toutes ses études, soit à Goa, soit à Macao, et enseigné 2 ans les mathématiques, il fut envoyé en 1640 au Chen-si, d'où la guerre civile le força de se retirer au Kiang-si en 1643. Il avait été pris à Si-ngan fou 西安府 par les rebelles avec le P. da Costa, et nous avons vu (p. 218) que Li kong 李公, leur chef, les avait traités honorablement, et leur avait permis de continuer leurs travaux. En 1644, la ville de Nan-tch'ang 南昌, où il habitait, fut saccagée par les Tartares; commeil se retirait avec le P. Grassetti et le Fr. Gomez, une bande de maraudeurs les surprit aux environs de la ville et les massacra. Il fut enterré hors des murs. (Cf. la notice sur le P. Grassetti, ci-dessus, p. 208 (1).)

87.

LE P. JEAN-FRANÇOIS RONUSI DE FERRARIIS.

李方西六宇 *LI FANG-SI LOU-YU.*

N. 1608. — E. 1624. — A. 1640. — P. 9 mai 1649. — M. 1671, Ngan-k'ing fou.

Bayer, *Museum*, p. 16. — Couplet, *Catal.*, 52; *Histoire*, pp. 86, 87. — Gabiani, *Increm.*, pars I, cap. 4, §§ XIV, XXVIII; cap. 6, §§ IX, XII. — Greslon, *Hist.*, pp. 245 seq. — de Rougemont, *Historia*, p. 129. — Schall, *Hist. relat.*, pp. 148, 293.

Le Père naquit au Piémont; après avoir fait toutes ses études dans la province de Milan, il s'embarqua à Lisbonne, en 1637, avec le P. Marcel Mastrilli. Arrivé en Chine en 1640, on lui confia les chrétientés du Chen-si et, en 1649-57, celles du Chan-tong et du Hoai-ngan fou au Kiang-sou. En 1653, ayant reçu une aumône assez considérable d'un bon vieillard du Kiang-nan, nommé François Tcheou, dont il avait converti et baptisé toute la famille, il acheta avec cet argent à Tsi-nan fou 濟南府, capitale du Chan-tong, une propriété spacieuse, où il éleva une église, et fonda une petite résidence pour les missionnaires. Un jour, ayant été traduit devant les mandarins de son district comme propagateur de doctrines perverses, il allait être condamné à la flagellation, sans qu'on lui eût laissé la liberté de se défendre, lorsqu'un des assistants s'écria en

(1) Les catalogues de Rome le mettent en 1648 à Macao; en 1650 on ne le nomme plus (note du P. Colombel).

plein tribunal, qu'il était compagnon de T'ang Jo-wang (P. Schall). A ces mots, le mandarin, surpris, se lève, fait des excuses au P. de Ferrariis, et ordonne de le reconduire à sa résidence avec une escorte d'honneur, tant était grande la réputation dont jouissait le P. Adam Schall. (Schall, *Hist. relat.*, p. 148. — de Rougemont, *Hist.*, p. 129.)

En 1657, il fut député à Macao pour représenter les besoins matériels des Missions du nord, et y remplir l'office de procureur. Il y demeura deux ans, et revint en 1659 au Chen-si. On comptait à cette époque, dans cette province, 12.000 chrétiens, qui s'accrurent jusqu'à 20.000 en 1663. Dans la résidence de Si-ngan fou 西安府, où il habitait, il y avait 2 églises, une de N.-S. pour les hommes, l'autre de N.-D. pour les femmes; dans diverses villes dépendantes de la même capitale, on comptait jusqu'à 8 églises, et 50 dans les bourgs, un plus grand nombre d'oratoires, et 13 stations pour les missions, avec des catéchumènes si nombreux, que le Père ne pouvait suffire à les cultiver. (Greslon, *Hist.*, p. 245.)

Quarante confréries concouraient à la conversion des infidèles et à la formation des chrétiens. Plusieurs étaient si fervents, qu'ils négligeaient tout le reste pour procurer le salut de leurs compatriotes. La dévotion à la passion de J.-C., le culte de la Mère de Dieu, vivifiaient leur zèle, fortifiaient leur foi, et leur inspiraient une charité compatissante pour les autres, en même temps qu'une sainte rigueur contre eux-mêmes. Le P. de Ferrariis n'avait pas un moment de loisir; jour et nuit il était occupé, et malgré son activité, il ne pouvait se rendre partout où sa présence eût été nécessaire.

Des chrétiens zélés et instruits le remplaçaient dans les parties les plus éloignées de la province: l'un d'eux convertit 300 gentils, un autre, nommé Tchao, en baptisa de sa main un grand nombre dans les deux villes de San-choei 三水縣 et I-kiun 宜君縣, à 40 lieues au nord de Si-ngan fou, et en prépara 130 à recevoir le baptême (Gabiani, cap. 6). Un troisième, étant allé pour ses affaires à Kan-tcheou 甘州府, sur les frontières de la Tartarie, détermina par ses exemples et sa parole plus de 300 hommes à renoncer au culte des idoles, et à embrasser la foi catholique (id., cap. 4).

Les espérances étaient plus belles encore, lorsque parut l'édit des 4 régents contre la religion et les missionnaires. Le P. de Ferrariis était absent de Si-ngan fou; il aurait pu facilement se cacher: les chrétiens l'y invitaient, et lui offraient des retraites assurées; mais loin de s'enfuir, il retourna à la capitale, pour paraître devant les mandarins, si on l'arrêtait. Cinq jours après, il fut mis dans une prison: là il y avait déjà une vingtaine de personnes, qui étaient si pressées qu'à peine pouvaient-elles se remuer. Le Père souffrit cette incommodité avec beaucoup d'autres pendant quatre mois, deux desquels sans compagnon, et les deux autres en compagnie du P. Claude Motel. (Greslon, *Hist.*, pp. 245, 246.)

Les chrétiens se signalèrent dans cette occasion, et donnèrent de belles preuves de leur fermeté dans la foi, par le désir qu'ils témoignèrent d'aller faire profession devant les tribunaux, et d'être emprisonnés avec leur père pour ce sujet. Quant à lui, il employa tout ce temps à exercer des œuvres de miséricorde, parlant de nos mystères à ses compagnons infidèles, et les exhortant à embrasser la religion chrétienne. Il leur distribuait aussi les vivres et l'argent que les fidèles lui donnaient avec beaucoup de libéralité. Mais les officiers, voyant qu'il gagnait l'amitié de tous les prisonniers, le forcèrent à interrompre cette bonne œuvre.—Son catéchiste, nommé Pierre, voulut l'accompagner en prison, et continua à le servir avec une admirable assiduité. Ce chrétien dévoué rendait aussi aux prisonniers tous les services qu'il pouvait, et ceux-ci disaient qu'une loi qui enseignait à faire de si bonnes œuvres ne pouvait être que sainte et véritable. Il voulut encore suivre le Père à Pékin, et jusqu'au lieu de son exil, à Canton, où il mourut très chrétiennement, âgé de 50 ans. (Greslon, *Hist.*, pp. 250, 251.)

Après quatre mois de détention, les deux PP. de Ferrariis et Motel partirent, au milieu de l'année 1665, pour la Cour, escortés d'une troupe de soldats. Nous savons comment tous les missionnaires réunis à Pékin furent condamnés à l'exil. Le P. de Ferrariis le supporta avec courage; six années s'étant écoulées, il retournait dans sa Mission, lorsque la mort, en 1671, l'arrêta à Ngan-k'ing fou 安慶府. Son corps fut rapporté et inhumé à Si-ngan fou (à *Chapou-ts'uen* 沙波村, 3 lis sud-est) par les soins du P. Gabiani. (Couplet, *Histoire*, pp. 86, 87. — 道教家傳.)

88.

LE P. GABRIEL DE MAGALHAENS.

安文思 景明 *NGAN WEN-SE KING-MING.*

N. 1609. — E. 1624. — A. 1640. — P. 5 fév. 1660. — M. 6 mai 1677, Pékin.

Buglio *Abrégé de la Vie* du P. Gabriel.— Couplet, *Catal.*, 53. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1677.—Gabiani, *Incrementa*, pars I, cap. 6.—Greslon, *Histoire*, pp. 116, 156, 171. — de Guilhermy, *Ménol. Portug.*, 6 mai.— Intorcetta, *Compendiosa.*— Martini, *Historia*, p. 28.— de Rougemont, *Historia*, pp. 213, 230.—Schall, *Hist. relatio*, p. 149.

Gabriel naquit de parents pieux, de l'illustre famille du grand navigateur portugais (Magellan, 1470-1521), à Villa de Petrogâs, près de Coïmbre. Il passa ses premières années dans la maison

d'un de ses oncles, qui était chanoine, et qui prit soin de l'élever dans la piété et la crainte de Dieu. Il étudia ensuite à l'université de Coïmbre, où il prit la résolution de quitter le monde; il entra dans la Compagnie de Jésus à l'âge de 16 ans. Ayant demandé dès son noviciat d'être envoyé aux Indes Orientales, il n'en obtint la faculté qu'après avoir terminé ses études de rhétorique et de philosophie. Il arriva à Goa en 1634, et enseigna deux ans la rhétorique aux jeunes religieux du collège. Après sa théologie, il fut créé maître ès arts, et enseigna un an la philosophie à Macao. Il devait partir pour le Japon, mais le P. Visiteur le retint, et comme il s'offrait une occasion favorable pour entrer en Chine, profita de cette conjoncture, et envoya le P. de Magalhaens à Hang-tcheou 杭州, en 1640, avec un mandarin qui se rendait dans cette ville. (Buglio, *Abrégé de la Vie,* initio.)

Le P. Buglio était tombé malade au Se-tch'oan; il n'avait pas de compagnon qui pût le soulager. Le nouveau venu s'offrit au Père vice-provincial pour remplir cet acte de charité. Il partit le 4 mai 1642 et arriva à Tch'eng-tou 成都 le 28 août. Sous la conduite du P. Buglio, il s'appliqua à l'étude de la langue et des lettres chinoises, dont il se rendit bientôt maître. Après les dangers d'une première persécution de 3 mois, suscitée par les bonzes, les deux Pères furent exposés à une série d'aventures et de périls autrement redoutables, tout le temps que dura la tyrannie du rebelle Tchang Hien-tchong sur la province du Se-tch'oan, qu'il ravagea et dépeupla presque entièrement (1).

Lorsque ce barbare fut attaqué à l'improviste par les Mandchous, les deux missionnaires profitant du désordre, s'échappent des mains de leurs bourreaux, et courent se réfugier dans les montagnes. Mais en voulant fuir un danger, ils tombent dans un autre: ils sont reconnus par les Tartares et ramenés dans leur tente. Le P. Buglio, nous l'avons vu, fut frappé à la tête d'une flèche acérée (2), et le P. de Magalhaens eut le bras droit traversé de part en part.

Le soir du même jour, ils furent présentés au commandant en chef. Ce prince, remarquant la grande barbe des missionnaires, leur demande s'ils connaissent T'ang Jo-wang. "C'est mon frère aîné, répond le P. Gabriel." Aussitôt ils sont entourés avec bienveillance; le général en chef les conduit dans sa tente, les traite avec bonté, et après les avoir confiés à quelques régulos qui devaient veiller sur eux avec sollicitude, il les envoie à Pékin; mais ils eurent encore à supporter de grandes fatigues et de pénibles privations pendant un an avant d'y arriver. (Cf. ci-dessus, pp. 236 seq.)

---

(1) On peut voir l'abrégé de toutes ces aventures dans la notice sur le P. Buglio, ci-dessus, pp. 231 seq.

(2) Cependant le P. Buglio, dans l'*Abrégé de la Vie* du P. Gabriel, dit qu'il eut la cuisse percée d'une flèche, dont le fer demeura fort avant dans les chairs.

Durant sept ans, jusqu'à ce qu'ils fussent connus de l'empereur, ils s'occupèrent à annoncer l'Évangile autour d'eux, et baptisèrent beaucoup de personnes; mais lorsque Choen-tche 順治 leur eut donné une église, une maison et des revenus, le P. de Magalhaens, pour témoigner à ce prince sa reconnaissance, s'employa à faire plusieurs ouvrages curieux et ingénieux, de nature à lui plaire, sans toutefois négliger la conversion des âmes, soit de vive voix, soit par écrit.

Avec son inséparable compagnon le P. Buglio, outre le soin qu'ils avaient des chrétiens de la capitale, il cultivait sept chrétientés dans le Tcheng-ting fou 正定府, deux à Pao-ting fou 保定府, une à Ho-kien fou 河間府, et une autre dans les montagnes. Ils avaient aussi quatorze stations dans les villes murées, dont plusieurs possédaient une église, sans compter celles qui étaient dans les bourgs et les villages. En 1663, 500 adultes furent baptisés à Pékin, et plus de 1.000 dans la province; l'année suivante, déjà 700 étaient inscrits, et le P. Buglio affirme qu'on aurait dépassé le chiffre de 2.000 baptêmes, si la persécution ne fût venue interrompre leurs travaux. (Gabiani, cap. 6.)

Après la mort de Choen-tche (1661), au commencement de la régence, quelques valets avaient accusé faussement le P. Gabriel d'avoir donné des présents à un mandarin privé de sa charge ; ce qui est un grand crime en Chine. Le P. de Magalhaens fut donc traduit en 1662 devant le tribunal. On lui donna deux fois la question, en lui serrant les pieds avec des douleurs extrêmes, sans qu'il se plaignît même légèrement, et on le condamna à être étranglé. Les régents, par un reste de pudeur, lui rendirent la liberté; ils savaient bien son innocence, mais ils n'étaient pas encore prêts, et ils étaient bien assurés de le retrouver plus tard. (Buglio, *Abrégé de la Vie* du P. Gabriel.)

En effet, dans la persécution qui atteignit tous les missionnaires, il fut pris avec les autres Pères de Pékin, et attaché 4 mois entiers avec 9 chaînes, 3 au cou, 3 aux mains, 3 aux pieds, puis condamné à 40 coups de fouet, et à l'exil pour toute sa vie en Tartarie. Un grand tremblement de terre et d'autres malheurs publics le firent délivrer avec tous ses compagnons; mais pendant que ceux-ci étaient renvoyés à Canton, le P. de Magalhaens resta à Pékin avec les PP. Schall, Verbiest et Buglio. Il ne s'occupa plus que des fonctions ordinaires d'un missionnaire, qu'il alternait avec des inventions ingénieuses pour le jeune empereur K'ang-hi 康熙, travaillant comme un simple ouvrier, afin que la faveur du prince servît à raffermir et à augmenter la foi; ce qui était son but unique (Buglio, *ibid.*).

C'est ainsi qu'un jour il offrit au prince une statue mue par des ressorts intérieurs, qui marchait pendant un quart d'heure, tenant une épée nue de la main droite et un bouclier au bras gauche.

Une autre fois, il offrit une horloge, dont le mécanisme était si bien combiné, qu'après le son de chaque heure, on entendait chaque fois un nouvel air de musique, suivi d'une décharge de mousqueterie qui allait se perdre dans le lointain (Verbiest, *Astron. europ.*, pp. 92 seq.)

Le Père demeura à Pékin, depuis 1648, l'espace de 29 ans, sans en sortir jamais (c'est-à-dire sans s'éloigner de la ville et des environs que pour un voyage qu'il fit à Macao par ordre de l'empereur (Bernon, préface de la *Nouvelle relalion*). Il était fort attaché à sa vocation et très exact observateur de l'Institut. Mais il faut reconnaître qu'il abondait parfois un peu trop dans son sens. Il fut pour le P. Verbiest une source de désagréments domestiques. On ne put jamais lui faire admettre que la charge de président du tribunal d'Astronomie, dont ce Père était revêtu, n'était pas contraire aux prescriptions de l'Institut, et il ne cessa de le poursuivre comme coupable d'*ambitus* devant les supérieurs, qui durent, pour mettre un terme à ces attaques, soustraire Verbiest sur ce point à son autorité, lorsqu'il était supérieur de la maison à Pékin. C'était une erreur de jugement; mais on doit lui savoir gré, ajoute le P. Dunyn-Szpot, de sa constante vigilance pour conserver dans toute leur pureté les règles de la Compagnie. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1677.)

Trois ans avant sa mort, les plaies qu'il avait eues aux pieds, à la suite de la question, se rouvrirent avec de grandes douleurs, qu'il supporta avec beaucoup de patience; puis des fluxions le forcèrent à rester constamment assis, sans pouvoir reposer la nuit, et enfin le 6 mai 1677, il rendit paisiblement son âme à son Créateur, qu'il avait continuellement servi avec courage et avec joie dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Le jeune empereur voulut écrire son éloge et faire les frais de la sépulture (Buglio, *Abrégé de la Vie* du P. Gabriel, *circa finem*). L'épitaphe mise sur son tombeau est le plus bel éloge qu'on puisse faire de lui en si peu de paroles:

P. Gabriel de Magalhaens, s. j., a die 5 feb. 1660, IV votorum professus, propagandæ religionis studio in Sinas profectus, mirum quantum in vinea Domini toleravit: bis inclusus in carcere, bis neci adjudicatus, bis captivus, bis torturas perpessus, lethaliter vulneratus, multiplici vitæ periculo, perfunctis tandem an. Missionis XXXVII, ætatis LXIX, salutis MDCLXXVII, die VI maii, de re christiana et voce et scripto præclare meritus, Pekini placide migravit ad Dominum.

Nous possédons de lui:

1. 超性學要 *Tch'ao-sing hio-yao*, Abrégé d'un cours de théologie, 2 vol.

2. 復活論 *Fou-houo luen*, Traité de la résurrection des corps, d'après St Thomas, 2 vol.

3. *Doze excellencias da China.* C'est le titre que le P. de

Magalhaens plaça en tête de son manuscrit. Le P. Couplet apporta cet ouvrage à Rome, et en donna communication à Bernon, qui le traduisit, y fit des coupures, l'enrichit de notes contenant des éclaircissements sur les objets qui en avaient besoin, et le publia en français sous le titre de: «*Nouvelle relation de la Chine,* composée en 1668 par le P. Gabriel de Magalhaens», in-4°, Paris, Barbin, 1688. À la fin se trouve la *Vie* de l'auteur composée par le P. Buglio (ci-dessus, p. 242, n° 21).

Le livre du P. de Magalhaens traite par ordre de la description des antiquités, de la littérature, des mœurs, des édifices publics, du commerce, des manufactures, de la navigation et du gouvernement de la Chine. Un long chapitre, consacré au palais de l'empereur, contient des détails concernant les officiers des divers grades. Le long séjour qu'il fit en Chine, sa connaissance de la langue, et la fréquentation des personnes les plus considérables de l'État, le mirent à portée d'insérer dans son ouvrage des renseignements exacts. En un mot son livre est un des meilleurs que nous ayons sur la Chine et fait honneur à son jugement. (Sommervogel, *Biblioth.*, t. V, col. 307. — Bernon, *Préface.*)

4. *Carta escrita a 2 de Janeiro de 1669 do Pekin,* dans laquelle il raconte la suite de la persécution depuis 1664. Elle se trouve dans la *Compendiosa narrazione* du P. Intorcetta, Roma, 1672.

5. *Relaçao das tyranias obradas por Cang-hien chungo famoso ladrâo da China, em e anno 1651.* Le P. M. Martini en a tiré une partie de son histoire *De bello tartarico.* Le manuscrit doit être aux archives du Gesú à Rome: le P. Dunyn-Szpot en a fait un grand usage dans le récit qu'il donne des aventures des PP. Buglio et de Magalhaens.

6. *Relation* de son voyage de la province du Kiang-nan à celle du Se-tch'oan, envoyée en Europe en 1643. (*Nouvelle relation,* p. 55.)

7. Il avait commencé d'écrire l'*Histoire de la Chine,* car dans la *Nouvelle relation,* p. 38, il dit: «Il y a 18 ans, c'est-à-dire en 1650, que le P. Furtado, vice-provincial de la Chine, et depuis visiteur du Japon et de la Chine, m'ordonna d'écrire l'histoire de cet empire et des progrès de l'Evangile. Je m'appliquai avec un grand soin à cet ouvrage, mais les occupations de la mission et la persécution que nous avons soufferte, m'ont empêché de le continuer.»

8. Lui-même, dans sa relation, pp. 91-101, nous apprend encore qu'il a composé un *Traité des lettres et de la langue chinoises*: «À la fin, dit-il, j'ai recueilli tous les *termes théologiques et philosophiques* que nos Pères ont employés dans les livres qu'ils ont composés pour les Chinois; de plus un *Commentaire sur les livres de Confucius*: le tout à l'usage des nouveaux arrivés; enfin un *Traité de la résurrection de J.-C.* en chinois.» Nous n'avons retrouvé aucun exemplaire de ces ouvrages. (Cf. Sommervogel, *Bibliothèque,* t. V, col. 307.)

89.

LE FR. LOUIS DE FIGUEREDO.

費 類斯 *FEI LEI-SE.*

N. 1615. — E. 1638. — A. 1641 ? (1) — M. 1700?

Il naquit à Macao en 1615, et entra au noviciat de cette ville en 1638. Peu après son noviciat, il fut envoyé, vers 1641-42, dans une des résidences de l'intérieur. D'après le catalogue de 1648, il était à Chang-hai avec le P. Brancati, et s'occupait avec fruit à la conversion des païens; il demeura 19 ans dans la mission et fut ensuite envoyé à Macao pour y procurer les intérêts de la vice-province. Ce sont les fonctions que lui attribuent les catalogues de 1663, de 1673 et de 1692. Il mourut vraisemblablement à Macao, à la fin du XVII^e^ siècle, ou au commencement du siècle suivant.

90.

LE P. MARTIN MARTINI.

衛 匡國 濟泰 *WEI K'OANG-KOUO TSI-T'AI.*

N. 1614.—E. 8 oct. 1631.— A. 1643.—P. 1654.—M. 6 juin 1661, Hang-tcheou.

Alegambe, *Biblioth.*, p. 589.—Bayer, *Mus. sin.*, præf., p. 19. —Couplet, *Catal.*, 55.; *Histoire d'une dame*, p. 89.—Drews, *Fasti*, 6 juin.—Dunyn-Szpot, ad ann. 1648-1680.—Franco, *Synopsis*, ann. 1640.—Gabiani, *Incrementa*, pars I, cap. 2, 7. — Greslon, *Histoire*, pp. 13, 53. — Kircher, *China*. — Martini, *Histoire*. — Navarrete, *Tratados*, pp. 465 seq. — d'Orléans, *Histoire des deux conquérants*, p. 77.—Patrignani, *Menol.*, 6 juin.—Pray, *Hist. controv.*, p. 25.—Sommervogel, *Biblioth.*, t. V, col. 646-651.

Le Père naquit à Trente, capitale du Tyrol italien. Après avoir fait toutes ses études au Collège Romain, et étudié les mathématiques d'une manière spéciale sous le P. Kircher (*China illust.*, préf.), il s'embarqua en 1640 pour les Indes, sour la conduite du P. Jérôme Lobo (Franco, *Synopsis*, ann. 1640), avec 21 compagnons, sur la flotte du vice-roi des Indes, comte de Aveiras. La flotte aborda à Goa le 6 nov. De tous ses compagnons, le P. Martini fut le seul à entrer en Chine, en 1643: il est vrai que plusieurs l'y suivirent à quelques années d'intervalle.

---

(1) S. 1673.

Lorsqu'il arriva au Tché-kiang, et durant les premières années de son apostolat, l'empire était profondément bouleversé par les conquêtes des Tartares, les guerres civiles et les révoltes locales; il n'était pas prudent de demeurer longtemps au même endroit, et le P. Martini eut l'occasion, comme il le dit dans la dédicace de son *Atlas,* de parcourir un certain nombre de provinces, d'aller à la capitale, et jusqu'à la Grande Muraille. Il mit à profit cette précieuse occasion pour déterminer astronomiquement la position d'un grand nombre de villes. Il revint à Hang-tcheou 杭州 en 1646, fonda une nouvelle église à Lan-k'i 蘭谿, et demeura 4 ans dans ces deux cités, occupé principalement de l'instruction des chrétiens, et de la conversion des infidèles. Il alla aussi au Fou-kien; il y vit, chez un lettré de Tchang-tcheou fou 漳州府, un vieux livre tout en vélin, écrit en caractères gothiques, et dans lequel se trouvait la plus grande partie de l'Écriture Sainte en latin. Le lettré ne voulut jamais s'en dessaisir, malgré la somme considérable qui lui fut offerte, disant qu'on le conservait comme un trésor dans sa famille depuis plusieurs générations. (Grosier, *Description,* vol. I, p. 98.)

Lorsque les Tartares s'emparèrent de la ville de Hang-tcheou, le Père se trouvait à «Wen-choei» (分水?), à une petite distance de la capitale; il était logé dans une vaste maison. Plusieurs personnes vinrent se réfugier près de lui, les uns espérant en recevoir aide et secours, les autres pour se préparer à la mort. Dès qu'il eut appris que les Tartares étaient sur le point d'arriver, il mit sur la porte de la maison un écriteau où étaient ces paroles: «Ici habite un Docteur de la loi divine venu du Grand Occident». Puis il disposa des tables chargées de livres, de lunettes d'approche, de miroirs et autres choses semblables, et au milieu il éleva un autel avec l'image de Jésus-Christ. Les Tartares en furent frappés, et loin de faire du mal à personne, leur chef envoya quérir le Père, le reçut avec honneur, lui fit remplacer ses vêtements chinois pour des habits tartares, et le renvoya à son église de Hang-tcheou, en lui donnant des patentes ou sauvegardes qui le mettaient, lui et les chrétiens, à l'abri des insultes de la guerre.

En 1648, il baptisa 250 infidèles, parmi lesquels étaient plusieurs lettrés et, entre autres, un Docteur insigne du Yun-nan, auquel il donna le nom de Paul, bien convaincu, que de retour dans sa patrie, ce nouveau chrétien, à l'exemple de son patron, ne manquerait pas d'y propager la foi. Madame Agnès, fille du Docteur Michel Yang, donnait alors les plus beaux exemples de vertu, par la vie retirée et charitable qu'elle menait, à la tête d'une troupe de vierges consacrées à Dieu, qui répandaient la bonne édification dans toute la ville de Hang-tcheou. (Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.,* ad ann. 1648.)

En 1650, malgré sa jeunesse, il fut choisi pour aller à Rome, comme procureur, représenter les besoins de la Mission, et traiter

de diverses questions d'intérêt général. Il s'embarqua au Fou-kien, pour se rendre aux îles Philippines, où il devait prendre un navire faisant voile pour l'Europe. Ce navire, qui appartenait à des armateurs hollandais, passa par Macassar (1), et après une assez heureuse navigation, arrivé à la hauteur de la Manche, fut poussé par les vents contraires au nord de l'Irlande et de la Grande-Bretagne et aborda en Norwège. Le P. Martini se rendit, par de longs détours, en Germanie et en Belgique, faisant naître partout des vocations, et accueilli avec grand empressement par les savants de ces pays (2). Il s'occupa aussitôt à Amsterdam de l'impression de son grand *Atlas* et d'autres ouvrages qu'il avait apportés, mais des ordres pressants hâtèrent son départ pour Rome.

Il arriva dans la capitale du monde chrétien en 1654 et fit, peu après, les quatre vœux de profès. Après une longue discussion, qui dura plus de cinq mois, il obtint du Souverain Pontife Alexandre VII, et de la Congrégation des Cardinaux, un décret favorable aux rites chinois, qui permettait de les suivre, *juxta exposita,* sans condamner la pratique contraire, approuvée aussi *juxta exposita.* Ce décret est du 23 mars 1656 (3).

Quand il eut terminé toutes les affaires dont il était chargé tant auprès du Saint-Père qu'auprès des cardinaux et du P. Général de la Compagnie, il repartit pour le Portugal et s'embarqua à Lisbonne, en 1657, avec une troupe nombreuse d'ouvriers choisis, tous destinés à la Chine. Ce voyage fut bien plus tourmenté que le premier. Pris par des pirates et traité avec beaucoup d'inhumanité, ballotté sur mer par des tempêtes affreuses, plusieurs fois sur le point de perdre la vie, il vit 12 de ses compagnons sur 17, dit le P. Gabiani, enlevés par la mort (4). Mais son cœur resta supérieur à toutes ses épreuves, souhaitant de souffrir encore davantage et de donner sa vie pour la foi au milieu des flots. (Sotwel, *l. c.*)

Quand l'empereur Choen-tche fut averti par le P. Adam Schall du retour du P. Martini, il fit dépêcher des lettres patentes très honorables, par lesquelles il lui donnait licence, ainsi qu'à ses compagnons, d'entrer dans l'Empire, et les invitait à venir à sa Cour. Il ordonna aussi aux mandarins de Canton de leur fournir des barques et de les pourvoir de toutes choses nécessaires pour le voyage. Il y eut environ 14 Pères qui entrèrent par le moyen de ces lettres, et furent reçus partout avec honneur. (Greslon, *Hist.*, p. 13.)

---

(1) Les Hollandais occupaient Macassar depuis peu de temps. Le P. Martini leur donna des détails sur la révolution qui venait d'avoir lieu en Chine, et, sur ces détails, les chefs de la Compagnie hollandaise se résolurent à envoyer une ambassade à Pékin en 1655. (*Mémoires* de Pékin, t. V, p. 19.)

(2) Cf. Bayer, *Mus. sin.*, præf., p. 20.

(3) Voir, sur cette question : Pray, ***Hist. Controv. de ritibus sinicis,*** colleg. II.

(4) On trouvera quelques noms dans une note annexée au naufrage du P. Lobelli, ci-après, notice nº 121.

Rendu en 1658 à sa chère petite résidence de Hang-tcheou, le Père recommença à répandre la semence évangélique dans tous les environs et à cultiver la piété de ses néophytes. Pour cela, soutenu par le vice-roi Tong, qui était encore païen, il construisit de nouvelles églises, répara et orna les anciennes, et surtout il refit à neuf, sur un nouveau plan, l'église de Hang-tcheou, qui devint sous son successeur, le P. Augeri, la plus belle église de Chine jusqu'à ce qu'elle fût détruite par un incendie (1). Il méditait de plus grands travaux, mais la mort arrêta ses projets le 6 juin 1661.

Sa prudence, ses vastes connaissances, sa grande douceur et sa charité inépuisable l'avaient rendu également cher aux gentils et aux fidèles. Les mandarins le visitaient souvent dans sa dernière maladie, qu'il supporta avec une grande patience, répétant sans cesse: «Faites de moi, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira». (Sotwel.) Il fut enterré au lieu dit *Fang-tsin* («方井南»), hors des murs de la ville.

Son corps fut trouvé sans corruption en 1679, 18 ans après avoir été enseveli, ainsi que le rapportent les PP. Intorcetta, Couplet et Bouvet. Lorsque le P. Intorcetta fit l'ouverture du tombeau pour le transporter au nouveau cimetière qu'il avait fait construire, on l'eût dit enterré de la veille: aucunee odeur, aucun lésion, aucun indice de corruption, et le visage coloré comme s'il était vivant. Les habits eux-mêmes étaient intacts. À la nouvelle de ce prodige, il y eut un grand concours, non seulement de chrétiens, mais aussi de païens; ceux-ci par curiosité, pour voir une chose si extraordinaire; ceux-là par dévotion et par respect pour leur père dans la foi. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1679. — Couplet, *Hist. d'une dame chinoise,* p. 89.) Dans la suite jusqu'à ces derniers temps, le corps s'est conservé dans le même état. Les jours de fête, les chrétiens avaient pris la coutume d'aller à son tombeau, de l'asseoir dans un fauteuil, de lui faire les cheveux et la barbe, puis de réciter leurs prières en sa présence. Mais les païens ayant commencé à l'honorer comme une divinité et à brûler de l'encens devant sa tombe, le corps se réduisit en poussière (2).

---

(1) Pour cette nouvelle église, il avait acheté le terrain dit *T'ien-choei* 天水, et avec les pieuses libéralités de madame Agathe, femme du vice-roi, et de madame Judith T'chao, il commença (1659) les travaux, qui ne furent entièrement terminés que sous le P. Augeri (1661). Il l'ouvrit néanmoins au culte en 1660, et y baptisa 207 personnes. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1659.)

(2) Nous tenons ces détails de Mgr Delaplace, alors Vicaire apostolique du Tché-kiang, ensuite Vicaire apostolique à Pékin, qui a connu des témoins oculaires de ces faits (note du P. Pfister). — «Corpus R. P. Martini usque ad imperatorem Kia-k'ing (1796-1821) incorruptum remansit. Quum autem pagani ei adorationis cultum præstarent, missionarii Lazaristæ ejus ossa in urnam collegerunt, in qua adhuc hodie incorrupta videri possunt» (MS. du R. P. Heckmann, c. m., missionnaire au Tché-kiang 1876-1893).

Le P. Martini a composé:

1. 天主理證 *T'ien-tchou li tcheng,* Preuves par la raison de l'existence de Dieu, 1 vol. La principale démonstration est tirée de l'existence des êtres contingents et de la spiritualité de l'âme. Il réfute ensuite les objections des athées.

2. 靈魂 (alibi: 性) 理證 *Ling-hoen (-sing) li tcheng,* Preuves par la raison de l'immortalité de l'âme, tirées de Lessius, 1 vol. Il la démontre par la nature de ses facultés, par sa spiritualité, sa c'est par elle que l'homme diffère des brutes, et qu'il est la fin des noblesse, puisque créatures irrationnelles, ensuite par son incorruptibilité et par le désir qu'elle a d'un bonheur infini: il conclut par la nécessité d'une religion.

Ces deux volumes furent réunis en un seul sous le titre de: 眞主靈性理證 *Tchen Tchou ling sing li tcheng,* «Preuves par la raison [de l'existence du] vrai Dieu [et de l'existence de l'] âme raisonnable» (Fourmont, *Gramm.*, p. 448. — Cordier, *L'imprimerie,* p. 26); réédité à T'ou-sè-wè, 1918 (*Catal.* 1917, supplément, n° 90), par les soins et avec une introduction de Ma Siang-pé 馬相伯.

3. 逑友篇 *K'ieou yeou pien,* Traité de l'amitié, extrait de Cicéron, Sénèque et du P. Scribani, 1 vol., Hang-tcheou, 1661. Dans l'exemplaire que j'ai sous les yeux manque la première préface, signée Tchang Ngan-meou 張安茂. Il y en a une seconde, signée Siu Eul-hio, Choen-tche 徐爾學, 順之, petit-fils de Siu Koang-k'i 光啟, et une troisième, signée Tchou Che, Tse-kien 祝石, 子堅, de Lan-k'i 蘭谿. Dans le premier livre, l'auteur montre que le vrai ami est rare, la différence qu'il y a entre la vraie et la fausse amitié, les dangers de celle-ci, les avantages de celle-là, son fondement et ses devoirs. Dans le second, il s'étend davantage sur ces devoirs: pas de haine, pas de colère, pas de jalousie ni de détraction, pas de flatterie ni de duplicité. Les amis de table ne sont pas de vrais amis. Il termine par la traduction d'une lettre de l'Empereur Marc-Aurèle, Ma-eul-kou 瑪耳谷, à son ami Pei-la-man 臯剌滿, nom que nous n'avons pu identifier. (Note du P. Riot.) (Cf. le *Traité* du P. Ricci, ci-dessus, p. 35, n. 2.)

4. Un *Traité* en chinois *contre la métempsycose.* Nous n'avons pu le retrouver. (Cf. le *Traité* du P. Diaz (jun.), ci-dessus, p. 109, n. 3.)

5. *Novus atlas sinensis,* grand in-fol., Amsterdam, Blaeu, 1655; traduit en plusieurs langues. Il renferme 17 cartes, et 171 pages de texte: une carte générale de la Chine, 15 cartes pour les 15 provinces: Pé-tche-li, Chan-si, Chen-si, Chan-tong, Ho-nan, Se-tch'oan, Hou-koang, Kiang-si, Kiang-nan, Tché-kiang, Fou-kien, Koang-tong, Koang-si, Koei-tcheou, Yun-nan (si on ajoute le Kan-sou, et si on dédouble le Hou-koang en Hou-pé et Hou-nan, et le Kiang-nan en Kiang-sou et Ngan-hoei, on aura les 18 provinces actuelles de la Chine proprement dite), une carte dans un appendice sur le Japon.

Ces cartes sont suivies des longitudes, par rapport à Pékin,

des principales villes des 15 provinces. À la fin du volume, les éditeurs ont ajouté: *Additamentum de Catayo,* par Golius, et: *de bello tartarico* (36 pp.), par le même P. Martini (ci-dessous, n. 7.) Une *præfatio ad lectorem,* de 26 pages, contient la description abrégée de l'Extrême-Orient.; puis, pour chaque province, l'auteur donne les limites, la population, le tribut, le caractère des habitants, les productions propres à cette province, la description d'un certain nombre de plantes jusque-là peu ou point connues, les noms anciens et modernes des villes, les industries, les curiosités, les lacs, les fleuves et montagnes, les monuments célèbres etc. etc.

C'était l'ouvrage le plus complet et le plus exact qui eût paru jusqu'alors sur la Chine. Sur beaucoup de points, il doit encore être consulté; l'ouvrage, plus récent (1735), du P. du Halde, ne peut nullement le remplacer. La description de la Chine qui s'y trouve est, comme les cartes, tirée d'un ouvrage chinois, suivant toute apparence le *Koang-yu-ki* 廣 輿 記, Géographie de l'Empire en 24 livres, écrit au commencement du XVII^e^ siècle. (Sommervogel, *Biblioth.,* t. V, col. 647.)

D'après M. B. Laufer (*The name of China,* dans *T'oung-pao,* série II, vol. XIII, 1912, p. 719), c'est le P. Martini qui, dans son *Novus atlas sinensis* (Vienna (1), 1655), a identifié le premier le nom de Chine avec celui de la dynastie Ts'in 秦 (249-206), identification généralement admise aujourd'hui.

6. *Sinicæ historiæ decas prima,* res a gentis origine ad Christum natum complexa, in-4°, Munich, 1658; traduite en français par l'abbé Le Pelletier, 2 in-12, Paris, Barbier, 1692. Ce livre est le premier, et a été longtemps le seul, ouvrage traduit du chinois, où l'on ait pu trouver des détails sur les événements de l'histoire de la Chine qui ont précédé l'ère chrétienne. Jusqu'au P. de Mailla, on n'eut rien de mieux, ni même d'aussi bien, que le P. Martini.

7. *De bello tartarico* in Sinis historia, in quâ, quo pacto Tartari hac nostra ætate Sinicum Imperium invaserint ac fere totum occuparint, narratur, eorumque mores breviter describuntur, in-8° et in-16, Antverpiæ, Balt. Moret, 1654; in-12, Cologne, 1654; in-12, Roma, Ign. de Lazzeris, 1654 et 1655 ; in-12, Amsterdam, 1655. Cet ouvrage a eu un grand nombre d'éditions et de traductions (traduction française: Lyon, 1667, à la suite de Semedo, *Histoire...*). L'auteur rapporte de quelle manière les Tartares ont envahi et occupé la plus grande partie de l'Empire chinois, et donne à cette occasion diverses particularités sur les mœurs et les usages de ces nations jusqu'alors presque inconnues. (Sommervogel, t. V, col. 647. — Cordier, *Bibl. sin.,* p. 623.)

8. *Brevis relatio* de numero et qualitate christianorum apud

(1) Le privilège est, en effet, daté de Vienne, 7 janv. 1655 ; mais l'ouvrage fut édité à Amsterdam, comme l'indique même ce privilège ; cf. Semedo, p. 455.

Sinas, in-4°, Romæ, de Lazzeris, 1654. Présentée aux EE. Cardinaux de la Propagande.

9. *Litteræ* ad P. Athanasium Kircher, in quibus plures observationes magneticæ adnotantur, dans l'*Arte magnetica* du P. Kircher.

10. *Actiones* R. P. Martini Martinii, Procuratoris apud S. de Propaganda Fide Congregat., MS.

11. *Zeitung* auss der newen Welt oder Chinesischen Königreichen, so P. Martinus Martini der Soc. Jesu Priester (ohnlangst auss selbigen Landen in Hollandt anlangendt) mit sich gebracht hat, in-4°, 8 pag., Augspurg, durch Andream Aperger, 1654. (Cordier, *Bibl. sin.*, p. 1083.)

12. Pendant son voyage en Europe, il laissa à Golins une *Grammaire chinoise,* qui fut d'un grand secours à Mentsell et à Bayer, ainsi que ce dernier le reconnaît. (*Mus. sin.*, præf., pp. 70 et 88.)

13. Le P. Martini avait commencé à traduire en chinois les *Œuvres du P. François Suarez* avec un lettré chrétien, nommé Tchou Cosma, de Ning-pouo 寧 波: il y travailla environ deux ans (1648-50); mais ayant été envoyé à Rome comme procureur, il laissa ce travail interrompu. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1648).

(Cf. Sommervogel, *Bibliothèque,* t. V, col. 646-651.)

91.

LE P. JEAN-NICOLAS SMOGOLENSKI (SMOGULECKI).

穆 尼 各 如 德 *MOU NI-KO JOU-TÉ.*

N. 1611 (1). — E. 1635 (2). — A. 1646 (3). — P. — M. 17 sept. 1656, Tchao-k'ing fou.

Couplet, *Catal.*, 56. — Dunyn-Szpot, *Sin. hist.*, ad ann. 1647-1657. — Gabiani, *Incrementa*, pars I, cap.7.—Marini, *Missione*, pp. 348 seq.—Martini, *Historia.* — de Rougemont, *Historia*, p. 198. — Schall, *Hist. relat.* — Wylie, *Notes.*

Né d'une famille alliée aux premières familles de Pologne, ce Père entra dans la Compagnie en 1635, après avoir renoncé en faveur de son frère au palatinat de Nakelsc. Il fit toutes ses études, plus deux années de droit, au Collège Romain, et y soutint avec beaucoup de science et de modestie le grand acte de philosophie. Il obtint de partir pour la Chine en 1644 (4). En 1646, il prêchait

---

(1) S 1609. (2) S. 1625. (3) Dunyn-Szpot (ad ann. 1647): «Nicolai Smogolenski, *anno* 1643 *in Sinam ingressi*». — MS. chinois: 1643.

(4) Le P. Franco (*Synopsis,* ann. 1644) fait partir avec le P. Smogolenski les six Pères suivants, qu'il dit expressément être destinés à la Chine: PP. Louis Moura, supérieur de la bande, portugais, Jean Rafael, italien, Jérôme Phinocaro, Barthélemy Sequeira, castillan, et Henri Vanvlurden, né à Maestricht le 18 avril 1608. J'ignore ce que tous ces Pères sont devenus.

l'Évangile au Kiang-nan; en 1647-51, il se trouvait au Fou-kien avec le P. Aleni, puis avec le P. da Cunha, et quand la ville de Kien-ning 建寧 fut prise par les Chinois (1), reprise et brûlée par les Tartares, l'église et la résidence furent enveloppées dans la ruine commune, mais les deux Pères avaient eu le temps de se retirer à Kien-yang 建陽, et purent se soustraire aux flammes qui consumaient cette nouvelle Sodome.

À Kien-yang, le P. Smogolenski échappa encore à un autre danger. Pendant que son compagnon visitait les chrétiens des environs, il traitait de mathématiques avec le gouverneur de la ville. La populace crut avoir affaire à des traîtres, dont l'un allait livrer la ville tandis que l'autre était allé avertir les ennemis: elle se rua sur le palais mandarinal pour massacrer l'étranger. Un païen honnête comprit toute la gravité de la position. Au péril de sa vie, il devance les mutins, avertit le Père, qui se sauve par une porte dérobée dans la maison de ce gentil, où il demeure caché quelques jours. Il perdit tous ses instruments de mathématiques et tous ses habits, mais il fut bien consolé par la conversion d'un bon nombre de païens. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1647.)

La province du Fou-kien étant continuellement ravagée par la guerre civile, la famine et des révoltes incessantes, le P. Aleni, supérieur du P. Smogolenski, jugea à propos de le rappeler et de l'envoyer à Nankin, où il demeura peu d'années. Sa prudence et son industrie rendirent cette mission plus florissante et, quand il la remit entre les mains de son successeur, elle était dans un état meilleur que celui dans lequel il l'avait reçue. (Id., ad ann. 1656.)

Il fut mandé à la Cour en 1653. L'empereur Choen-tche 順治 voulut le voir et s'entretenir avec lui; le Père lui demandant la permission d'aller en Tartarie pour annoncer Jésus-Christ, il lui répondit que ce voyage était plein de dangers et de difficultés, que d'ailleurs la Tartarie n'était pas encore disposée à recevoir l'Évangile, qu'il fallait attendre quelques années, et que si, pendant ce temps, le séjour de la Cour ne lui était pas agréable, il pouvait aller avec pleine liberté dans toute la Chine. Et il lui donna des lettres patentes très amples et très honorables, avec lesquelles le Père parcourut plusieurs provinces, annonçant partout Jésus-Christ, et partout aussi reçu avec bienveillance par les mandarins, qui ne manquaient jamais, en le visitant, de vénérer l'image de N.-S. exposée dans sa demeure. (de Rougemont, *Historia*, p. 198. — Schall, *Compend.*, p. 225.)

Il avait voulu se rendre dans le Yun-nan, où il n'y avait aucun missionnaire, mais la guerre entre Yong-li 永歷 et les Tartares y mit un obstacle insurmontable. En 1655, se trouvant dans la

---

(1) En 1647. Nous avons relaté plus haut, p. 199, la condamnation à mort des PP. da Cunha et Smogolenski.

province du Koang-tong, il y baptisa plusieurs infidèles, et obtint du vice-roi des lettres de recommandation auprès des mandarins de l'île de Hai-nan pour les deux Pères Mathias de Maya et Brando qui faisaient voile vers cette destination. Il fit plus, il les y accompagna pendant quelques mois, les présenta aux principaux mandarins, les fit rentrer à Ting-ngan 定 安, et leur fit restituer la demeure du P. de Mattos. (Marini, *Missione,* p. 438. — Dunyn-Szpot, ad ann. 1655.)

Pendant qu'il était à Hai-nan, un mandarin chrétien, baptisé autrefois par le P. Koffler, et longtemps au service de l'empereur Yong-li 永 歷, vint lui rendre visite. Ce mandarin lui raconta qu'à la Cour du prince Constantin, fils de Yong-li, il y avait un Père de la Compagnie, nommé Michel Barbosa, lequel, ayant fait naufrage deux ans auparavant dans le golfe de Hai-nan, avait été sauvé avec d'autres Portugais, par de petites barques, et qu'ils étaient tous restés au service de ce prince, qui possédait encore plusieurs provinces au sud de la Chine. Une grande partie de la famille du prince Constantin était chrétienne, sous la conduite de l'eunuque P'ang 龐 Achillée. Ce mandarin de Hai-nan, très estimé des Chinois et des Tartares, avait une telle vénération pour le P. Smogolenski, qu'il ne voulait lui parler qu'à genoux. (Marini, *Missione,* pp. 439 seq.)

Quelque temps après, ayant un pressentiment de sa fin prochaine, il fit, avant de quitter Hai-nan, une confession générale à l'un des deux Pères, et s'embarqua pour Tchao-k'ing 肇 慶, où se tenait le vice-roi des deux Koang. Il y fut reçu par un grand mandarin de ses amis, qui lui donna la plus généreuse hospitalité; mais une maladie soudaine l'enleva à l'affection de ses néophytes, le 17 sept. 1656, et il fut regretté de tous, païens et chrétiens, mais surtout de ses compagnons d'apostolat. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1656. — Marini, loc. cit.)

C'était un religieux très vertueux, d'une humilité profonde, très exact dans l'observation de ses règles, un ouvrier infatigable, si prudent et si zélé, que les supérieurs lui avaient laissé la liberté d'aller partout où il croirait que la volonté de Dieu l'appelait, d'une grande union avec N.-S. et d'une vraie dévotion pour la Très Sainte Vierge, en l'honneur de laquelle il jeûnait tous les samedis. Il avait coutume de dire que tout lui était égal, et qu'il supportait volontiers les plus rudes travaux comme les plus grandes privations; mais qu'il ne pouvait se faire à la pensée qu'il mourrait peut-être sans avoir près de lui un compagnon qui l'assisterait à ses derniers moments. C'est cependant ce qui arriva. Toutefois, dit le P. Marini, auquel nous empruntons tous ces détails (*Missione,* pp. 441 seq.), il fut bien consolé à l'heure de sa mort, et il rendit son âme en prononçant le nom sacré de Jésus.

---

1. Étant à Nankin, il enseigna les théories européennes

mathématiques et astronomiques à un lettré chinois nommé Sié Fong-tsou 薛鳳祚, qui publia les deux ouvrages suivants: a) *T'ien pou tchen yuen* 天步眞原, petit traité pour calculer les éclipses selon la méthode européenne. C'est le premier ouvrage dans lequel on ait introduit l'usage des logarithmes. b) *T'ien hio hoei t'ong* 天學會通, dans lequel il s'efforce de faire concorder l'ancien système des Chinois avec le système européen récemment introduit par les missionnaires. Ces deux ouvrages sont au catalogue impérial *Se k'ou ts'iuen-chou tsong-mou* 四庫全書總目. Toutefois Yuen Yuen 阮元, dans son grand ouvrage *Hoang Ts'ing king kiai* 皇清經解, à la section *Tch'eou jen tch'oan* 疇人傳, les attribue au P. Smogolenski. (Cf. Wylie, *Notes*, p. 90.)

2. 人命部 *Jen ming pou,* Traité d'astrologie, 1 vol. en 3 parties. Ce volume se trouve à la suite de l'ouvrage *T'ien pou tcheng yuen* (ci-dessus, 1.); il est imprimé avec le nom du P. Smogolenski. Wylie (*Notes,* p. 106), qui l'attribue à ce dernier, fait remarquer justement qu'il ne peut comprendre le motif qui pouvait guider un missionnaire à donner au public un pareil ouvrage rempli d'absurdités. M. Wylie a raison. Je crois que c'est l'œuvre de Sié Fong-tsou, d'autant que ni le P. Couplet, ni le P. Martini, ni les manuscrits chinois, ni aucun autre auteur, ne le citent comme étant du P. Smogolenski.

3. *Carte* elliptique du monde.

92.

LE P. ANDRÉ-XAVIER KOFFLER.

瞿安德體泰 *K'IU NGAN-TÉ T'I-T'AI.*

N. 1613. — E. 1627. — A. 1646. — M. 12 déc. 1651, au Koang-si.

Couplet, *Catal.*, 57.—Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1647 seq.—Gabiani, *Incrementa*, pars I, cap. 1, § I; cap. 5, § VII.--du Halde, *Description*, t. III, p. 83. — Kircher, *China*, p. 99. — Marini, *Delle missione*, p. 346. — Martini, *De bello*, p. 20. — de Rougemont, *Historia*, p. 172. — Tanner, *Societas*. — *Welt-Bott*, nº 219.

Le P. Koffler naquit à Kaems de parents riches, mais luthériens. Son père, qui était commerçant, étant devenu veuf, se retira à Ratisbonne avec ses enfants. Touché de la grâce, il abjura le luthéranisme et fit élever ses enfants dans la foi catholique. Le jeune André-Wolfgrand prit le nom d'André-Xavier, sous lequel il est connu. Il entra dans la Compagnie en 1627. Après avoir fait ses études et s'y être distingué par ses succès en théologie et

en mathématiques, et plus encore par la générosité et la grandeur de son courage et la pratique de toutes les vertus, il s'embarqua à Lisbonne, en 1640, pour la Chine, et, dès son arrivée, s'attacha à la fortune des derniers descendants de la dynastie des Ming.

Il accompagna Nicolas Ferreira, chef de 300 soldats portugais mis à la disposition du prince par la ville de Macao. Lorsque Yong-li 永 歷 (dont les années de règne vont de 1647 à 1663) fut abandonné par les mandarins de Canton, l'eunuque P'ang Achillée, T'ien-cheou 太 監 龐 亞 基 樓 天 壽, délibéra en lui-même s'il ne ferait pas mieux de quitter le service et de se retirer dans un pays plus tranquille. Il consulta le P. Koffler. Dunyn-Szpot nous a conservé sa réponse (ad ann. 1647):

« Dans les affaires importantes, un chrétien ne doit pas se laisser guider par l'amour de la vie ou la crainte de la mort, mais par la considération du service et de la gloire de Dieu, et par celle de la vertu, par exemple, la fidélité qu'un sujet doit à son prince. C'est vous qui avez engagé les mandarins du Koang-tong à choisir Yong-li pour empereur; par ce choix, vous vous êtes mis dans l'obligation de le soutenir dans toutes les difficultés, de le suivre dans tous les périls, et de l'aider à conserver un royaume qu'il n'avait pas ambitionné. Mieux vaut mourir avec lui que de l'abandonner: de cette manière vous laisserez à la postérité un exemple de fidélité chrétienne, pour l'édification des gentils, qui proclameront que Yong-li, trahi par les autres mandarins, n'a pas eu de plus fidèle soutien jusqu'à la mort que le mandarin chrétien P'ang Achillée.»

Ainsi fortifié, l'eunuque promit de ne plus penser à la retraite, et resta fidèle à sa promesse. D'après les avis du Père, il commença à parler au jeune empereur, à sa mère et à sa femme, de la religion chrétienne, pour les amener peu à peu à l'embrasser. Grâce à ces premières démarches et à la faveur du gouverneur du Koang-si, le Docteur Thomas K'iu Che-se 瞿 式 耜 (ci-dessus, pp. 127, 139), et du général Luc Tsiao 焦 (焦 連), qui étaient chrétiens, il fonda une chrétienté et bâtit une église dans la capitale, Koei-lin fou 桂 林 府. Il persuada aussi à ce gouverneur de soutenir la religion au Tonkin. Le gouverneur en effet, écrivit au roi du Tonkin, et sa lettre eut des résultats si consolants que les grands et la Cour comblèrent les missionnaires de marques d'honneur et d'estime et que, dans l'espace de 6 mois, 12.000 païens furent baptisés en 1646. (de Montézon, *Mission du Tonkin,* p. 55.)

L'eunuque P'ang Achillée, ko-lao 閣 老 de l'Empire, dernier soutien de Yong-li, fit alors venir le P. Koffler à la Cour, où il gagna bien des personnes à la foi, et acheva d'instruire l'impératrice et les autres princesses. Comme la première faisait quelques difficultés, le P. Koffler lui dit avec une liberté tout apostolique: « Il est vrai, madame, que, jusqu'ici, beaucoup d'empereurs et non moins d'impé-

ratrices ont été précipités en enfer: si vous voulez les suivre, la voie qui vous y conduira est large et belle; mais si vous voulez jouir du bonheur éternel, il faut recevoir le baptême, vous instruire des vérités de la foi catholique, et observer les commandements. » (*Welt-Bott,* nº 219.)

Les princesses, étant donc parfaitement instruites par les soins du P. Koffler et du ko-lao, demandèrent le baptême, qui leur fut conféré solennellement en présence de Yong-li et de toute la cour, avril 1647. Elle étaient au nombre de 5. La reine-mère, femme légitime du père défunt de Yong-li, reçut le nom d'Hélène; la seconde reine, seconde femme du père de Yong-li et mère de ce prince (qui, toutefois, d'après la coutume chinoise, devait reconnaître pour mère la première épouse légitime de son père), fut nommée Marie; la reine, femme légitime de Yong-li, fut appelée Anne; la mère d'Hélène, grand'mère par conséquent de l'empereur, reçut le nom de Julie, et la princesse préposée à la maison royale, celui d'Agathe. Il y eut bien des murmures et des récriminations à la Cour et parmi les mandarins, mais les princesses n'en tinrent aucun compte; bien plus, l'impératrice Hélène défendit à son fils de paraître désormais devant elle, qu'il n'eût auparavant salué très humblement l'image du Sauveur du monde dans son oratoire.

L'empereur Yong-li, livré aux courtisans et au plaisir, songeait à toute autre chose qu'à imiter sa femme et sa mère, et qu'à suivre les avis de ses meilleurs conseillers: P'ang, K'iu et Tsiao. Un premier enfant, né d'une concubine, était mort. Sa femme était enceinte. Aussitôt qu'elle fut délivrée et qu'elle lui eut donné un héritier, au lieu d'en remercier le Seigneur, il s'opposa à son baptême. Mais le petit prince étant tombé malade, Yong-li céda aux instances des impératrices, et demanda lui-même qu'il fût baptisé. Le P. Koffler lui conféra le sacrement en le nommant Constantin. Et peu après, afin de témoigner sa reconnaissance pour la santé rendue à l'enfant, l'empereur envoya à Macao, de Tchao-k'ing 肇慶, où il avait transporté sa Cour, une solennelle ambassade avec des présents pour l'église de la Compagnie. Les reines offraient, de leur côté, des présents au P. visiteur, au provincial du Japon et au recteur du collège. L'ambassade arriva à Macao le 17 oct. 1648. – Le P. Boym fut chargé d'une mission officielle à Rome (1).

(1) Pour des motifs que nous n'apprécierons pas, on révoqua en doute la vérité de la conversion, et de l'ambassade du P. Boym qui en fut la conséquence. Le P. Marini, qui était à Macao quelques années plus tard, répond qu'il n'est pas certain que Yong-li, bien qu'instruit par le P. Koffler, ait été baptisé, mais que pour sa mère Hélène, sa femme Anne et son fils Constantin, il ne peut y avoir de doute. Outre le témoignage de tous les contemporains, les pièces originales envoyées par l'impératrice et par le grand chancelier P'ang au Souverain Pontife et au P. Général des Jésuites, existent encore. De plus, à cette époque, du consentement de Yong-li, qui tenait dans le midi de la Chine, les deux reines envoyèrent à Macao un mandarin

Quelques mois après, Yong-li députa le P. Koffler pour solliciter des secours des Portugais; il disait, en substance, dans sa lettre, qu'il avait eu toujours une grande estime pour la religion du Seigneur du Ciel, qu'il honorait le docteur André-Xavier d'une manière singulière, qu'il l'envoyait à Macao pour traiter avec la ville; elle lui a été fidèle, et toujours elle a montré un grand courage, il espère donc qu'elle lui enverra des canons et des troupes pour l'aider à reconquérir son royaume. Le sénat et le gouverneur répondirent par l'envoi de deux canons avec une petite troupe bien équipée. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1648.)

Ces soldats furent destinés à défendre Canton contre les Tartares, qui venaient l'assiéger pour la seconde fois, car le grand mandarin Li, qui y commandait pour eux, avait donné le signal de la révolte. Yong-li, abandonnant Tchao-k'ing, s'était retiré au Koang-si; puis, à la nouvelle de la prise de Canton (1651), il s'enfuit dans le Koei-tcheou. Le P. Koffler voulut le rejoindre, et prit une autre voie, qui lui semblait plus courte et plus sûre; mais, dans un détour du fleuve, la barque qui le portait fut arrêtée par des troupes tartares lancées à la poursuite de l'empereur fugitif. C'était sur les confins du Koang-si et du Koei-tcheou.

Vainement voulut-il descendre à terre et se sauver. En un instant il fut entouré. Après quelques questions, on lui demande quelle religion il professe: il répond en faisant le signe de la croix, et en disant: *Per signum crucis, de inimicis nostris libera nos, Deus noster.* Aussitôt deux coups de cimeterre déchargés sur la tête par ces barbares, la lui fendirent en quatre. Ceci arriva le 12 déc. 1651. Le grand chancelier P'ang Achillée fit rechercher son corps et, l'ayant trouvé, le fit inhumer au même lieu. Le P. Koffler était doué des plus belles qualités du corps et de l'âme, et il avait mérité cette mort glorieuse par une vie tout apostolique, à l'imitation de son saint patron, dont il s'efforçait de retracer en lui toutes les vertus. (Gabiani, cap. 1, § I. — Dunyn-Szpot, ad ann. 1652.)

On a de lui:

1. Une *Lettre* dans le *Welt-Bott,* n° 10, datée de Batavia, 3 déc. 1642, au provincial d'Autriche Jean Rumer: il fait la description de la ville de Batavia, parle avec éloge des Hollandais pleins de bonté pour lui et ses compagnons, et donne des détails sur les possessions portugaises. Enfin il annonce le martyre de 4 (lisez 5) Jésuites arrivé au Japon cette même année.

---

avec des présents, pour faire célébrer une messe solennelle d'action de grâces. Une pareille mesure prise par des personnes qui étaient encore regardées comme souveraines légitimes de la Chine, les espérances qu'elle faisait naître, lui donnèrent une publicité contre laquelle personne n'a osé s'élever. Quant à l'ambassade du P. Boym, nous en parlerons dans la notice consacrée à ce Père (ci-dessous, n° 93, pp. 270 seq.).

2. Deux autres *Lettres* manuscrites sont conservées à la bibliothèque Apponyi: la 1ère, de Surate, 19 nov. 1641, au P. Sumeraker; la 2e, de Goa, 27 janv. 1642, au provincial d'Autriche. C'est la relation de son voyage.

3. Il a traduit en latin, du flamand, la *Relation* d'Elsdracht, président du commerce à Nagasaki, *sur le martyre du P. Antoine Rubino* (Cf. Tanner, *Societas,* pp. 412 seq.; en français à la suite de l'ouvrage du P. Cardim, *La mort glorieuse* de 61 chrétiens, Lille et Rouen, 1643).

4. Plusieurs *Lettres* en flamand, de 1648, dans Cort begrijp van den Staet... van China, Anvers, 1651.

5. *Lettre* au P. Alegambe, du 27 nov. 1644.

(Cf. Sommervogel, *Biblioth.*, t. IV, col. 1156.)

92 bis.

LE P. EMMANUEL DE AZEVEDO

A. 1646.

« Portugais. Arrivé en Chine en 1646 » (Sica, nº 82). Nous n'avons pu trouver d'autre indication.

93.

LE P. MICHEL BOYM.

卜 彌 格 致 遠 *POU MI-KO TCHE-YUEN.*

N. 1612. — E. 1629. — A. 1649 (1). — P. 1650. — M. 22 août 1659, aux frontières du Koang-si.

Bayer, *Mus. sin.*, præf., p. 26.—Couplet, *Catal.*, 58.—Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1647, 1649, 1653. — Gabiani, *Incrementa,* pars I, cap. 2, § VII. —du Halde, *Description,* t. III, p. 83. —Kircher, *China,* pp. 7, 100. — Marini, *Delle miss.*, pp. 346, 436, 541. — Martini, *De bello,* p. 20. —d'Orléans, *Histoire.* — A. Rémusat, *Nouveaux mélanges,* t. II, p. 226.—de Rougemont, *Historia,* pp. 178, 179, 184. — *Welt-Bott,* nº 13. — Wylie, *Notes.*

Le père du P. Boym était premier médecin du roi de Pologne Sigismond. Le jeune Michel aurait pu suivre la même carrière, et

(1) S. 1650.

ses travaux subséquents montrent qu'il avait une connaissance non vulgaire de la médecine; mais il préféra entrer dans la Compagnie dans la province de Pologne, en 1629. Après avoir terminé toutes ses études, il s'embarqua à Lisbonne en 1643, et arriva dans la Mission du Tonkin en 1645. Il y demeura quelques années. Il se rendit dans l'île de Hai-nan en 1647 (Dunyn-Szpot, ad ann. 1647). De retour à Macao en 1650, il y fit la profession des quatre vœux, et fut envoyé par le P. de Semedo au Koang-si, à la cour de Yong-li 永 歷, pour y aider le P. Koffler. Il y fit plusieurs conversions.

Les princesses de la dynastie des Ming récemment baptisées, désiraient vivement témoigner au St-Père leur obéissance filiale, et lui rendre l'hommage dû au représentant de J.-C. et au Père universel de toute l'Eglise. Elles avaient délibéré de lui envoyer le grand chancelier, qui acceptait très volontiers cette charge: mais P'ang Achillée était l'unique ressource de Yong-li; s'en priver, c'était exposer son parti aux plus grands malheurs. Elles saisirent donc avec empressement l'arrivée du P. Boym, et lui exposèrent leur projet, ainsi qu'au P. Koffler. Après avoir consulté les supérieurs de Macao, ils crurent devoir accéder au désir des princesses, et le P. Michel Boym fut désigné pour aller à Rome.

Muni des lettres de l'impératrice mère Hélène au Souverain Pontife et au P. Général de la Compagnie, qui était Goswin Nickel, auxquelles le chancelier P'ang avait ajouté la sienne au St-Père, et de quelques autres, le P. Michel se rendit à Macao. Ces lettres étaient en chinois et traduites en latin. Elles étaient datées les unes du 1er, les autres du 4 nov. 1650. Au lieu et en place du sceau, qui n'est pas en usage, elles portaient la subscription de l'impératrice et du ko-lao (1). Leur but, comme je l'ai dit, était de donner un témoignage solennel de leur soumission profonde au Vicaire de J.-C. En s'adressant au P. Général, l'impératrice le remerciait et demandait l'envoi d'autres Pères de sa Compagnie; la lettre de P'ang Achillée était conçue dans le même sens. Le ko-lao adjoignit au P. Boym deux compagnons choisis dans son entourage, Joseph (2) K'o et André Siu ou Kin. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1649.)

Arrivé à Macao, le P. Boym commença par faire reconnaître sa mission: il obtint une attestation juridique du gouverneur ecclésiastique et administrateur de l'évêché, qui, après avoir entendu les

---

(1) On peut en voir le texte dans Marini, *Delle miss.*, p. 541; dans Kircher, *China*, p. 100; et dans Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1649. Le texte chinois a été découvert, et photographié, aux archives vaticanes, par M. Tsang Kiòh-tseng, directeur de la Commercial Press de Chang-hai (cf. *Relations de Chine*, 1911, p. 206; 1912, p. 280; il a été publié dans le *Cheng-sin-pao* 聖心報 d'août et sept. 1927). — Sur la "conversion" de Yong-li, voir ci-dessus, p. 267.

(2) Matthieu, d'après Kircher; peut-être il avait reçu ces deux noms au baptême.

compagnons donnés au P. Boym par le chancelier, certifia par devant le notaire ecclésiastique, qu'il était porteur des lettres de l'impératrice Hélène au Souverain Pontife. Le P. Sébastien de Maya, visiteur du Japon et de la Chine, lui donna des lettres d'obédience pour Rome, à l'effet de traiter certaines affaires, dont il parlait en particulier au P. Général. Une lettre de l'archevêque de Méliapor à Innocent X, et une du patriarche d'Éthiopie au P. Goswin Nickel, témoignaient également de l'authenticité de sa mission; mais, par-dessus tout, les lettres autographes elles-mêmes, dans lesquelles il était expressément désigné, étaient une preuve irréfragable.

Le P. Michel Boym s'embarqua donc à Macao, le 1er janvier 1651, pour Goa, traversa l'empire du Mogol, la Perse, l'Arménie, l'Asie Mineure jusqu'à Smyrne, où il prit passage sur un navire qui le conduisit à Venise, vers la fin de 1652. Il avait des lettres du grand ko-lao pour la république: de l'avis de l'ambassadeur de France, il les remit en personne au sérénissime doge, et fut traité en ambassadeur. Mais le P. Nickel n'approuva pas cette façon d'agir: elle était contraire aux usages et à l'esprit de la Compagnie, qui défend à tous ceux qui vont à Rome pour affaires de ne rien traiter que de l'avis du P. Général.

Le P. Boym était à Lorette; il écrivit au P. Goswin Nickel, le 21 février 1653, pour lui expliquer les raisons de sa conduite, et il ajoutait: « Pour ces raisons et pour d'autres encore approuvées de plusieurs Éminentissimes Cardinaux, je voulais rendre cette ambassade publique; mais si cela déplaît à votre Paternité, comme j'ai soumis mon intelligence et ma volonté à l'obéissance, je suis prêt, au premier signal, à venir à Rome, ou à repartir sur le champ en Chine, même au détriment de ma réputation et de ma santé. » Il vint cependant à Rome; mais à peine y eut-il mis les pieds, qu'on éleva des doutes sur la validité de sa mission: alors commença pour lui une série d'ennuis qui n'exercèrent pas peu sa patience.

Un religieux, entre autres, essaya de prouver que cette ambassade n'était qu'une feinte grossière, inventée par les Jésuites pour se faire valoir, et destinée à tromper le Siège apostolique; il allait même jusqu'à nier l'identité du P. Boym. Il ne fut pas difficile à celui-ci de se défendre: les témoignages abondaient; il produisit tout, et « le serviteur indigne de notre sainte mère l'Église », comme s'intitulait l'accusateur, convaincu de légèreté, d'ignorance, de mauvaise foi, de mensonge et de calomnie, fut réduit à garder un silence qu'il n'aurait jamais dû rompre. — Innocent X étant mort, ce fut son successeur, Alexandre VII, qui répondit aux lettres impériales par deux brefs datés du 18 déc. 1655, adressés à l'impératrice Hélène et au grand chancelier, et confiés au même P. Michel Boym pour leur être remis. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1649, 1653.)

Pendant que le P. Boym partait pour l'Europe et s'acquittait des fonctions dont il était chargé, de graves événements venaient

traverser toutes les espérances que l'on fondait sur le baptême du prince héritier de la dynastie des Ming. Les Tartares poursuivaient leurs conquêtes; voulant en finir avec tous les descendants de Wan-li, ils chassèrent l'infortuné Yong-li de ses dernières possessions. L'eunuque P'ang Achillée, grand ko-lao, grand chancelier, grand général des troupes, et le seul capable de défendre les restes de l'empire, venait de mourir (1653), dans les plus beaux sentiments de piété (1). Yong-li accorda ensuite sa confiance à deux frères chassés du Se-tch'oan par les Tartares, et qui s'étaient retirés au Yun-nan avec leurs troupes; mais la désunion se mit entre eux. L'empereur, plus adonné que jamais à la débauche, n'avait plus d'autorité.

Il fut battu et s'enfuit chez le roi de Pégu. Ce prince, au mépris des droits sacrés du malheur, le livra à ses ennemis, qui le mirent à mort en 1662, ainsi que les autres membres de sa famille, y compris le jeune prince Constantin, âgé de 15 ans. Plusieurs néanmoins prétendent que ce jeune prince réussit à se cacher, et que la descendance des Ming ne fut pas éteinte, et cette croyance à l'existence actuelle de rejetons de cette famille subsiste encore dans l'esprit d'un grand nombre de Chinois. Quant aux deux impératrices et aux autres dames, elles furent emmenées à Pékin, où le vainqueur leur assigna un palais pour y passer les dernières années de leur vie. (de Rougemont, *Historia,* p. 179.)

Le palais dans lequel elles furent enfermées dépendait du tribunal des Mathématiques; la garde était si sévère qu'il n'était permis qu'à une seule femme d'y entrer pour les servir. Cette femme, déjà âgée, était chrétienne: elle leur servait d'intermédiaire auprès des Pères de Pékin et du P. Adam Schall, pour les consulter dans leurs difficultés et en recevoir des réponses, et pour leur procurer les livres spirituels dont elles avaient besoin. C'est par elle que l'on sut leur fidélité et leur constance dans la foi, et les exercices de la piété chrétienne qu'elles ne cessèrent de pratiquer jusqu'à la fin de leurs jours. (de Rougemont, p. 184.—Dunyn-Szpot, ad ann. 1662.)

Le P. Boym, ayant donc terminé l'affaire de sa légation, s'embarqua à Lisbonne dans les premiers mois de 1656 avec 8 compagnons, dont 3 seulement arrivèrent en Chine: les PP. Couplet, de Rougemont et André Gomez. Avant de quitter Rome, il avait

---

(1) Lorsqu'il sentit la mort s'approcher, il fit venir tous ses fidèles serviteurs chrétiens:

«Écoutez-moi, leur dit-il, et croyez aux paroles d'un mourant. Je meurs tranquille et joyeux, et c'est là un des principaux fruits de la religion chrétienne, que, par un bienfait singulier de Dieu, j'ai embrassée avec vous.

«Souvenez-vous-en, et soyez toujours fidèles.»

Puis, prenant entre ses mains un cierge bénit, levant les yeux au ciel, et répétant de bouche et de cœur le Saint Nom de Jésus, il rendit sa belle âme à Dieu. (de Rougemont, *Historia,* p. 179.)

En lui disparaissait le dernier rempart de la dynastie.

traduit pour le P. Kircher la fameuse inscription de Si-ngan fou, qui fut imprimée peu après dans la *China illustrata* (ci-dessous, p. 274, n° 2). Arrivé à Siam uə 1658, le sénat de Macao lui fit savoir les embarras dans lesquels se trouvait la colonie, le priant de différer son voyage, ou de pren dre une autre route. Le Père s'embarqua pour le Tonkin sur une jonque chinoise, dont le pilote était hollandais. Les matelots, païens, fatigués du vent contraire et de diverses avaries, tirèrent les sorts et plusieurs fois voulurent le jeter à la mer, ce qu'il eût bien souhaité; mais ne pouvant toucher à sa personne, ils lui prirent ses images, ses objets de piété, et les jetèrent dans les flots.

Enfin, au mois de juin, ils abordèrent au Tonkin. Il espérait trouver les affaires dans un meilleur état; il n'en était rien, et le P. supérieur ne put même pas lui fournir des guides pour le conduire au Koang-si par terre; personne ne voulait, en l'accompagnant, exposer sa vie. Il se détermina alors à s'y rendre tout seul, mais il trouva tous les passages gardés par les Tartares, et, convaincu de l'impossibilité de passer outre, il fit solliciter du roi du Tonkin la permission de rentrer. Le P. supérieur lui envoya trois jeunes chrétiens pour le conduire, avec tous les secours dont il pouvait diposer. Mais quelque diligence qu'ils fissent, ils arrivèrent trop tard.

Ne pouvant plus supporter les fatigues d'un si long voyage, qu'il avait entrepris et exécuté presque seul et sans secours, il était tombé gravement malade, et il mourut le jour de l'octave de l'Assomption de la Ste Vierge, 22 août 1659, sur les frontières du Tonkin et du Koang-si. André, un des jeunes Chinois qui l'avaient accompagné à Rome, et qui n'avait pas voulu l'abandonner à son retour, l'ensevelit et dressa une croix sur son tombeau, avec une inscription taillée dans la pierre. Il revint ensuite à la capitale du Tonkin, avec un mandarin chinois qui avait réussi à échapper aux Tartares, et avec les trois jeunes hommes envoyés par le P. supérieur (Marini, *Delle missione*, pp. 348, 349). Le P. Boym laissait la réputation d'un ouvrier savant et zélé, constant dans l'adversité, patient dans les travaux, d'une grande simplicité et candeur de mœurs, ne respirant que la gloire de Dieu et le salut des âmes. (Gabiani, *Increm.*, pars I, cap. 2, § IX.)

Le P. Michel Boym nous a laissé:

1. *Flora Sinensis; fructus floresque humillime porrigens serenissimo et potentissimo Principi ac Domino Domino Leopoldo Ignatio, Hungariæ Regi florentissimo,.. emissa in publicum a R. P. Michaele Boym, s. j., Majestati suæ una cum felicissimi anni appreciatione oblata anno salutis 1656, Viennæ Austriæ,* Richter, in-fol. C'est «un petit écrit de 75 pages, dans lequel il fait connaître une vingtaine de plantes intéressantes de la Chine, et quelques animaux

singuliers. Les 23 figures qui accompagnent ces descriptions sont imparfaites, mais les noms chinois que l'auteur y a joints, quoique défigurés par les graveurs, sont encore très reconnaissables et fort exacts». (Ab. Rémusat, *op. cit.* — Sommervogel, *Biblioth.*, t. II, col. 70 seq.)

2. À la suite de cette flore chinoise est la description du *Monument découvert à Si-ngan fou* en 1625: *Gloria regni sinensis crux*. L'édition originale contient une planche gravée, qui représente la partie supérieure du monument, la croix et les neuf caractères qui font le titre de l'inscription. La traduction et une lettre d'explication sont dans la *China illustrata* du P. Kircher, pp. 7 et seq., in-fol., Amsterdam. Dans cette lettre, le P. Boym rappelle l'entrée du christianisme en Chine, la découverte de la pierre de Singan fou: il dit que pour la traduction et l'interprétation du texte, il fut aidé par les deux Chinois qu'il avait amenés avec lui: André Siu, et Matthieu, c'est-à-dire Joseph K'o; ils ont signé: *oculati inspectores monumenti* (ci-dessus, pp. 272, 273).

3. *Lettre* au grand duc de Toscane, datée du 20 nov. 1658, Tunkini. Il lui envoie deux pierres *Pedra de Cobra, contra venenosorum morsus serpentium admirabile remedium.* La description de ces pierres se trouve dans Kircher, *China illustrata*, p. 80.

La lettre a été réimprimée en 1780 à Florence dans les *Notizie degli aggrandimenti de Targioni Torzetti*, t. 2 (1), p. 244.

4. *China Ferdinando III Imperatori semper augusto, a R. P. Michaele Boym, s. j., occasione Œdipi egyptiaci sinica lingua erectus colossus.* C'est le 25e des *Elogia* du *Triumphus Cæsareus* qui précède l'*Œdipus egyptiacus* du P. Kircher. — *Elogium XXVI Sinicum in laudem Œdipi*, à la suite du précédent. (Sommervogel, *Biblioth.*, t. II, col. 71.)

5. *Briesve relation* de la notable conversion des personnes royales, et de l'état de la religion chrestienne en la Chine, faicte par le T. R. P. M. Boym, s. j. envoyé par la Cour de ce royaume-là, en qualité d'ambassadeur au St-Siège Apostolique, in-8°, Paris, Sébast. Cramoisy, 1654. Il en avait donné le récit en passant à Smyrne le 29 sept. 1652. Elle a paru d'abord en polonais. Elle se trouve, abrégée et modifiée, en allemand, dans le *Welt-Bott*, nº 13. Il résume en quelques traits l'histoire du christianisme en Chine jusqu'à la conquête des Tartares, puis il entre dans des détails sur la conversion des Princesses Hélène, Marie, Anne etc., et sur leur baptême par le P. Koffler.

6. *Clavis medica ad Chinarnm doctrinam de pulsibus, auctore R. P. M. Boymo, e Soc. Jesu, et in China missionario. Hujus operis ultra viginti annos jam sepulti fragmenta hinc inde dispersa collegit et in gratiam medicæ facultatis in lucem europæam produxit Cl. D. Andreas Cloyerus, M. D. et societatis Batavo-Orientalis Protomedicus. A quo nunc demum mittitur totius operis exemplar e*

China recens allatum et a mendis purgatnm, procuratore R. P. Phil. Couplet, e Soc. Jesu, in-4°, 1686.

Cet ouvrage avait d'abord paru sous le titre: *Specimen medicinæ sinicæ, sive opuscula medica ad mentem Sinensium,* in-4°, Francfort Zubrodt, Andreas Claye, 1682; puis dans le *Miscellanea curiosa* Acad. natura curiosorum, 11 dec. anno IV, Nuremberg, 1686. Il contient: 1° De pulsibus libros quatuor e sinico translatos; 2° Tractatus de pulsibus ab Europæo erudito collectos; 3° Fragmentum operis medici ibidem ab erudito Europæo conscripti; 4° Excerpta litteris eruditi Europæi in China; 5° Schemata ad meliorem præcedentium intelligentiam; 6° De indiciis morborum ex linguæ coloribus et affectionibus, cum figuris æneis et ligneis.

«C'est la traduction, dit Ab. Rémusat, des 4 livres de Wang Chou-houo 王叔和 (vers 270 apr. J.-C.) sur la *Connaissance du pouls;* des *Signes des maladies par les couleurs de la langue,* et de l'*Exposition des médicaments simples,* faite par le missionnaire, d'après les auteurs chinois, et contenant 289 articles. Tous ces ouvrages et quelques autres fragments, que le P. Couplet avait fait passer à Batavia, en 1658, pour être transportés en Europe, furent, par suite des mécontentements de la compagnie hollandaise à l'égard des Jésuites de Chine, privés du nom de leur auteur, et publiés par André Cleyer de Cassel, sous le titre de *Specimen medicinæ sinicæ.* L'éditeur plagiaire y joignit quelques morceaux également traduits du chinois, et probablement par le même Jésuite. On trouve dans le même volume 143 figures gravées en bois, et 30 planches en taille-douce.» (Ab. Rémusat, *Nouv. mél.,* t. II, p. 227.)

La cause du mécontentement des Hollandais était l'insuccès de l'ambassade qu'ils avaient envoyée en 1656, à Pékin, à l'empereur Choen-tche 順治, insuccès qu'ils attribuaient au P. Ad. Schall, qui leur avait servi d'interprète. (Cf. Wylie, *Notes,* pp. 78, 79. — Bayer, *Præf.,* p. 29.)

7. Le P. Kircher, *China illustrata,* part. VI, p. 225, cite: *Dilucidatio summaria rerum sinicarum,* et il ajoute que le P. Boym lui communiqua un *Liber de formandarum litterarum ratione,* dont il s'est servi dans la VI^e^ partie de son ouvrage.

8. *Tabula chinensis,* dans Riccioli, *Geographia reformata,* l. VII, cap. 27.

9. D'après un avertissement au lecteur, à la suite de la *Briesve relation* (1), voici les titres des ouvrages (restés manuscrits) auxquels travaillait le P. Boym:

Præcipui casus ædificationis qui contigerunt PP. Soc. Jes. apud Sinas dum vulgarent Sanctum Christi Evangelium.

Sinicus catechismus, seu methodus prædicandæ sanctæ fidei usitata a PP. Soc. Jes. in imperio Sinarum.

---

(1) Ci-dessus, p. 274, n° 5.

Fructus et arbores qui in regnis Sinarum tantummodo, aut in sola India orientali reperiuntur, depicti cum brevi descriptione proprietatum.

Mathesis sinica.

Moralis philosophia Sinarum, seu Libri Cúm Fú Cú, magistri sinensis, qui floruit ante Christum quingentis et amplius annis, sinicis et latinis caracteribus explicati.

Medicus sinicus, seu singularis ars explorandi pulsum, et prædicendi et futura symptomata, et affectiones ægrotantium, a multis ante Christum sæculis tradita et apud Sinas conservata.

Mappa imperii Sinarum, quod olim vocabatur Serica et Magnum Cathay, cum summaria dilucidatione earum rerum quæ spectant ad regna Sinarum, sinicis et europæis caracteribus impressa. (Sommervogel, *Biblioth.,* t. II, col. 70 seq.)

Historia animalium sinensium.

10. *Rerum sinensium compendiosa descriptio,* MS. conservé à la bibliothèque des Jésuites de la rue des Postes, à Paris.

11. *Documenta P. Michaelis Boym, s. j., missi ad Sanctam Sedem Apostolicam reddere obedientiam ab Imperatrice Helena, Reginis et Principe Constantino,* MS. conservé à la bibliothèque de Carpentras.

12. Deux *lettres* de Venise, 23 déc. 1652, à Bruxelles. (Sommervogel, *Biblioth.,* t. II, col. 73.)

94.

LE P. EMMANUEL JORGE.

張 瑪 諾 仲 春 *TCHANG MA-NO TCHONG-TCH'OEN.*

N. 1621. — E. 1638. — A. 1651. — P. 12 nov. 1658. — M. 28 sept. 1677, Nankin.

Couplet, *Catal.,* 61. — Gabiani, *Incrementa,* pars I, cap. 5, § XII. — Greslon, *Hist.,* p. 197.

Originaire du Portugal, il partit en 1643 pous les Indes, où il termina le cours de ses études avant de se rendre à Macao. Il enseigna deux années la grammaire et les belles-lettres, et prêcha au peuple pendant six ans. Aussitôt qu'il put entrer en Chine, il fut envoyé au Kiang-nan, où il travailla à Chang-hai, puis à Nankin. Il bâtit dans cette ville, en 1660, un temple, qu'il orna avec splendeur, aux frais des chrétiens, et surtout du Docteur Simon Tchao, qui était rentré dans la vie privée, après avoir rempli diverses charges considérables (1).

(1) Pendant qu'il était à Nankin, il eut la visite de l'ambassade hollandaise, envoyée, en 1655, par la Compagnie des Indes néerlandaises à Batavia,

En 1662, il fut chargé de l'administration de l'Église de Hoai-ngan 淮 安. Les néophytes avaient dégénéré de leur première ferveur, et plusieurs étaient presque retombés dans leurs anciennes pratiques superstitieuses. Le P. Emmanuel les secoua de leur torpeur, et en peu de temps cette chrétienté prit de nouvelles apparences; les fidèles commencèrent à fréquenter les sacrements, à assister aux offices et aux prières publiques, et à se montrer au grand jour. En même temps, il restaura l'ancienne église, l'agrandit et la para, de manière à satisfaire à la piété des fidèles et à attirer les idolâtres. Par-dessus tout, il donna ses soins aux diverses congrégations d'hommes et de femmes, qui devaient l'aider à propager la religion. (Gabiani, *Incrementa,* pars I, cap. 5, § XII.)

C'est au milieu de ces occupations apostoliques que lui fut signifié l'ordre de se rendre à Pékin. Le vice-roi, qui l'aimait, après l'avoir retenu quelques jours, lui donna la liberté de retourner à son Église, où il employa le peu de temps qui lui restait à animer les chrétiens à la constance et à baptiser les catéchumènes. Puis il partit avec une escorte de soldats pour la capitale. Il fut enfermé au *Tong-t'ang* 東 堂 (Greslon, *Hist.*, p. 197). Condamné avec les autres à l'exil de Canton, il en revint après 6 ans, en 1671, dans sa chrétienté de Hoai-ngan, et enfin à Nankin, d'où N.-S. l'appela à partager le bonheur des justes, le 28 sept. 1677. Il fut enterré au pied de la colline *Yu-hoa-t'ai* 雨 花 臺.

Il a écrit: *Annuæ provinciæ Sinensis, an. 1652-53 et 54, datæ Ham-cheu, 7 maii 1655,* 18 pag. MS. (Biblioth. Nation., f.fr., 9773. Note du P. J. Brucker.)

95.

LE P. FÉLICIEN PACHECO.

成 際 理 竹 君 *TCH'ENG TSI-LI TCHOU-KIUN.*

N. 1622. — E. 1641. — A. 1651. — P. 20 mai 1657. — M. 30 mars 1686 (1), Hoai-ngan fou.

à l'empereur Choen-tche 順 治. Voici comment Nieuhoff en parle: «Nous trouvâmes un Jésuite, nommé Emmanuel de Lisebon (Lisbonne), qui vint bienveigner les ambassadeurs dans leurs vaisseaux, les conviant instamment à venir prendre un repas à son logis. Les ambassadeurs refusèrent pour des raisons politiques, mais j'y fus envoyé avec le secrétaire Baron. Jamais je ne vis Jésuite plus débonnaire et plus ouvert que celui-ci. Il estoit tout vie, tout feu, tout pieds, tout aisles, pour nous obliger.» (Nieuhoff, *Ambassade,* t. I, p. 139.)

(1) S. 1687. — Cette date de 1686 est donnée par le P. Dunyn-Szpot; mais l'inscription tumulaire porte: *26o anno K'ang-hi, IVa luna*, ce qui correspond à mai-juin 1687.

Couplet, *Catal.*, 60.— Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1669, 1674, 1686. — Gabiani, *Increm.*, pars I, cap. 5, § XVI. — Greslon, *Hist.*, p. 256.

Portugais comme le précédent, le P. Pacheco entra dans la Compagnie en 1641 et s'embarqua pour les Indes après son noviciat; il y termina toutes ses études et fut deux ans professeur de grammaire. En 1651, il fut envoyé au Kiang-nan, où on lui confia, à diverses époques, le soin des Églises de Chang-hai, Song-kiang, Hoai-ngan fou, Nankin. Il travaillait avec tant d'ardeur et si peu de ménagement dans cette dernière cité qu'il y tomba gravement malade. Envoyé à Song-kiang pour y prendre un peu de repos, il se laissa aller à son zèle et parcourut, aux environs de cette ville, 25 stations qui dépendaient de Chang-hai et possédaient des chapelles. Dans l'espace d'un mois, il amena au bercail 300 nouveaux néophytes; mais étant retombé malade, il dut retourner à Nankin au moment où éclatait la persécution de Yang Koang-sien 楊光先.

Conduit à Sou-tcheou 蘇州, puis à Pékin, il fut exilé avec les autres Pères à Canton. Ses qualités administratives, sa prudence, sa sagesse et sa douceur le firent désigner pour gouverner la vice-province, deux fois comme provincial, 1666-76, et une fois comme visiteur.

Pendant que les missionnaires étaient en exil à Canton, ils tinrent, sous la présidence du P. Pacheco, la fameuse réunion terminée le 26 janvier 1668. Cette consulte, où furent présents tous les missionnaires des divers ordres, et signée par eux, avait pour objet de déterminer une manière d'agir uniforme, dans toutes les questions qui divisaient les esprits, en particulier dans la question des rites et des honneurs à rendre à Confucius et aux ancêtres. De plus on arrêta ce qu'il fallait observer dans l'administration des sacrements d'Eucharistie et d'extrême-onction, quand on s'adressait aux femmes, les règles à suivre pour le mariage, pour la conversion des gentils et spécialement des mangeurs d'herbe, pour le retour et la pénitence des apostats et des relaps. Tous ces points furent rédigés en 42 articles. À la dernière session, le 26 janvier, le P. Pacheco demanda aux Pères de choisir parmi les Saints un patron spécial pour la Mission de Chine. Tous répondirent unanimement qu'ils choisissaient le glorieux St Joseph, époux de la B. V. Marie et père nourricier de l'Homme-Dieu; ce choix, porté à Rome par le P. Intorcetta, fut approuvé et confirmé solennellement par le St-Siège. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1669. — Vacant, *Dictionnaire,* v° Chinois (Rites), p. 2372.)

Les Pères de Canton se préoccupèrent aussi de trouver un moyen pour sauver la Mission. Ils ignoraient s'ils pourraient jamais rentrer en Chine; ils voyaient des difficultés immenses pour les nouveaux venus qui tenteraient d'y pénétrer. Ils crurent qu'on pourrait y remédier, du moins partiellement, en formant des Chinois

au ministère apostolique: il fallait convertir la Chine par les Chinois. L'exemple du P. Grégoire Lopez, resté seul pendant la persécution, les confirmait dans cette idée. Mais comment former les Chinois? Fallait-il les prendre jeunes, leur apprendre le latin, à Macao par exemple, et les envoyer ensuite au milieu de leurs concitoyens? C'était l'avis des Pères de Macao. Ou bien valait-il mieux choisir parmi les lettrés des hommes mûrs, savants, déjà avancés en âge? Les Pères de Canton en général, et ceux qui étaient restés à Pékin, penchaient de ce côté. C'était le moment, pensaient-ils, de se servir du Bref de Paul V, qui autorisait à dire l'office et à célébrer la messe en langue chinoise. Chacune de ces deux mesures avait des avantages et des inconvénients. Après avoir bien pesé le pour et le contre, sans vouloir rien trancher, ils remirent la décision de cette grave question à la sagesse du St-Siège, et députèrent à Rome le P. Intorcetta, pour en informer le T. R. P. Général et le Souverain Pontife. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1669. — Cf. la notice n° 120 sur le P. Intorcetta.)

Après l'exil, le P. Félicien Pacheco revint à Nankin, où il travailla, tant qu'il lui resta des forces, au bien de cette chrétienté. En 1674, il donna, avec le nom de Michel, le baptême au célèbre vice-roi T'ong Kouo-k'i 佟 國 器, mari de Madame Agathe, qui avait gouverné successivement quatre provinces différentes, et partout avait fait bénir son gouvernement. L'affection qu'il montra aux prédicateurs de la foi, et la protection dont il couvrit la religion, l'avaient rendu cher aux missionnaires, mais suspect aux 4 régents. Pendant la persécution, il fut privé de toutes ses charges. Les exemples si chrétiens et si religieux de sa femme, rivale en vertus de Madame Candide Hiu, et l'étude des livres, le décidèrent à embrasser la foi. Son fils, ses parents, ses serviteurs, sa maison tout entière, se convertirent avec lui. Il se retira à son palais de Nankin, pour y vivre loin du bruit des affaires et se préparer à la mort. Il y fit bâtir un oratoire, où le P. Pacheco et les autres Pères de Nankin venaient de temps en temps dire la sainte messe et leur distribuer la communion. Il y mourut en 1684 dans les sentiments de la plus vive piété. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1674. — Couplet, *Hist. d'une Dame*, p. 163.)

Enfin le P. Gabiani vint remplacer à Nankin le P. Pacheco, qui se retira à Hoai-ngan fou, vers 1683, et y passa les dernières années de sa vie. Il y fut enterré, en 1686, au cimetière des chrétiens, à 5 lis en dehors des murs.

96.

LE P. JEAN VALAT.

汪 儒 望 聖 同 *WANG JOU-WANG CHENG-T'ONG.*

96. — LE P. JEAN VALAT.

N. 1599 (1). — E. 1632. — A. 1651. — P. 2 déc. 1650. — M. 7 oct. 1696 (2), Tsi-nan fou.

Couplet, *Catal.* 56.—Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1674.—Gabiani, *Incrementa*, pars I, cap, 5, § XXII ; cap. 6, § XXIII. — Greslon, *Histoire*, p. 190.—Le Gobien, *Histoire*, p. 100.— de Rougemont, *Historia*, pp. 126, 258.— *Welt-Bott*, nº 16.

Le P. Valat, français, était entré dans la Compagnie dans la province de Toulouse. Nous n'avons aucun détail sur ses premières années. Il s'embarqua pour les Indes à Lisbonne en 1645, et y prêcha l'Évangile pendant quatre ans. Comme l'entrée en Chine par Macao était fort difficile à cette époque, il paraît que le P. Valat s'y rendit par terre, à travers les Indes et les pays voisins. Il commença à exercer le ministère à Hang-tcheou fou 杭州府, puis dans la province de Nankin, et demeura quelque temps à Chang-hai, puis dans le Tche-li et le Chan-tong, où nous le trouvons en 1652.

Appelé à Pékin vers 1656 pour aider le P. Adam Schall, il prit soin des fidèles de la capitale, et comme, alors, il n'était pas permis aux PP. Buglio et de Magalhaens de sortir hors des murs, il fut le premier qui, après la conquête tartare, recommença à évangéliser les villes et les bourgs de la province du Pé-tche-li. Il fut quelquefois le témoin des visites de l'empereur au P. Adam Schall. Une fois, le prince arriva à pied, sans se faire annoncer, et les deux Pères n'eurent que le temps d'accourir à la porte de l'église. Choen-tche 順治 parcourut avec eux tout l'intérieur de la maison, le jardin, la sacristie, la bibliothèque; il les fit asseoir, et voulut les entendre parler latin. Ils demeurèrent ainsi plus d'une heure, tandis que tout l'entourage spécial attendait au dehors: il n'y avait à les accompagner que deux ou trois des plus grands seigneurs de la Cour. (de Rougemont, *Hist.*, p. 126.)

Dans une expédition qu'il fit alors à la ville de Tcheng-ting 正定, le P. Valat baptisa 763 catéchumènes, et y étant revenu 6 ans après, il les trouva tous constants dans la foi et dans la pratique des bonnes œuvres. Il accrut leur nombre de 490, et l'année suivante de 700. Vers 1660, après la mort du P. Longobardi, on lui confia l'administration de la chrétienté de Tsi-nan fou 濟南府, capitale du Chan-tong. Le Seigneur bénit ses travaux, car ce champ, qui paraissait auparavant presque stérile, et qui ne produisait chaque année qu'une vingtaine de catéchumènes, commença, sous l'action du zèle du P. Valat, à en amener 500 par an dans le sein de l'Église, et en même temps que les fidèles croissaient en nombre, ils augmentaient aussi en piété. (Gabiani, pars I, cap. 5, § XXII.)

---

(1) Un catalogue donne 1613 pour la date de sa naissance, un autre 1611. L'inscription gravée sur sa tombe porte qu'il est mort âgé de 97 ans, le 7 oct. 1696. Ce qui met sa naissance à 1599. Nous nous y tenons.

(2) S. 7 oct. 1697.

De Tsi-nan fou, il étendit ses conquêtes aux villes voisines et jusqu'au Tche-li: 8 congrégations de la Ste Vierge, une des SS. Anges, 10 chapelles avec de nouvelles chrétientés, dont une seule comptait 190 familles, une église à T'ai-ngan 泰安, furent les premiers résultats de ses labeurs. (Gabiani, *Increm.*, pars I, cap. 5, § XXII.) Dans cette ville, le P. Le Favre, vice-provincial, trouva, en 1664, les néophytes si bien instruits, si pieux, si désireux de communier, qu'il n'hésita pas à en admettre plus de 500 à la première communion ; et ce n'étaient pas seulement des hommes et des lettrés, mais encore des femmes, des enfants, des vieillards et des habitants des campagnes. Le P. Valat s'était partagé toute la province avec les PP. Dominique Coronado, de l'ordre de St Dominique, et Antoine de Ste-Marie, de l'ordre de St François. Ils cultivaient en commun la capitale, où ils vivaient dans la plus parfaite union, et avaient établi un si bon ordre, qu'ils ne s'absentaient jamais tous à la fois, mais successivement. Chacun allait à son tour visiter les églises de son district. Dieu bénissait leurs travaux, et l'église du Chan-tong était florissante. (Greslon, *Hist.*, p. 190.)

Ce fut dans ses conjonctures que les officiers de la justice vinrent, le 20 janvier 1665, s'emparer des missionnaires et, sans même les interroger, les conduisirent dans une rigoureuse prison, où ils demeurèrent plus d'un mois, endurant toutes sortes d'incommodités. On leur prit tous les livres que l'on trouva : mais ils avaient eu le temps de cacher, dans des abris sûrs, les vases sacrés, les missels, les bibles, les médailles etc. Ils furent conduits à Pékin dans la maison du *Tong-t'ang* 東堂. Un de leurs gardes, touché de la modestie et de la patience des Pères parmi tant d'affronts et de souffrances, et éclairé d'un rayon de la grâce, n'eut point de honte ni de crainte d'embrasser la religion. Il reçut là le baptême en compagnie de 4 à 5 autres. Peu après, on les relégua dans la plus infâme de toutes les prisons de la capitale, où ils trouvèrent les PP. Herdtricht et Michel Trigault, qui les y avaient précédés. (de Rougemont, *Historia,* p. 258.)

Ils furent ensuite cités au tribunal du Li-pou pour y être interrogés: on les amena tous ensemble la corde au cou, avec beaucoup d'ignominies. Le P. Coronado, dont la santé était déjà attaquée, ne put résister à tant de souffrances. Vainement on le ramena au *Tong-t'ang,* où il reçut des PP. Verbiest, Buglio et de Magalhaens tous les secours qu'on pouvait lui rendre: il plut à Dieu de lui donner la récompense due à ses travaux apostoliques, et il mourut le 9 mai 1665 (1). Il était âgé de 50 ans, dont il avait passé 34 dans la religion, et 10 dans la mission de Chine. Après 15 jours,

(1) Le P. Coronado était né à Landrate (diocèse de Cuença). Il entra dans l'ordre de St Dominique à Salamanque. Après avoir passé aux Philippines en 1648, puis au Cambodge, il vint en Chine en 1655, et travailla avec zèle et avec fruit dans les provinces du Fou-kien, Tché-kiang et Chan-tong.

tous les Pères furent mis dans un grand temple d'idoles, puis ramenés au *Tong-t'ang*, où ils furent nourris aux frais de l'empereur jusqu'à leur départ pour l'exil. (Greslon, *Hist.*, pp. 190, 206.)

Après l'exil, le P. Jean Valat revint à Tsi-nan fou, où il demeura jusqu'à sa mort; mais il faisait tous les ans une ou plusieurs excursions apostoliques. Les souffrances de l'exil et de la prison, jointes à son grand âge, ne l'arrêtèrent jamais. En 1678, il bâtissait une église dans une nouvelle chrétienté du Kiang-sou, à Siu-tcheou fou 徐州府. Le mandarin Heou, âgé de près de 80 ans, après la mort de sa femme, touché de la grâce, s'était fait instruire, et avait été baptisé par le P. Valat. Il vécut encore un an, et n'ayant pas d'héritier, il laissa 700 écus d'or pour la construction d'un temple au vrai Dieu. Le père les employa à Siu-tcheou fou, ville commerçante du Kiang-nan; l'église fut dédiée au Sauveur du monde. Elle fut fréquentée, dans la suite, par plusieurs milliers de chrétiens, convertis par les soins et les prédications du P. Valat. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1674.)

En 1679, une persécution s'éleva contre les chrétientés situées sur les frontières du Chan-tong et du Tche-li: la populace frappait impunément les fidèles, les mandarins les jetaient dans les fers; le P. Valat obtint de Pékin, par le P. Verbiest, des lettres de recommandation, et aussitôt qu'il les eut montrées, la persécution cessa et le calme reparut. (Id., ad ann. 1679.) En 1685, à Lin-ts'ing 臨清, au Chan-tong, un mandarin, en lui offrant à baptiser 600 catéchumènes qu'il avait lui-même préparés, et, pour eux, une église construite à ses frais, lui écrivait: «Venez, mon Père, venez recueillir la moisson qu'a semée le disciple et l'élève dans la foi et les mathématiques de votre frère Nan Hoai-jen 南懷仁 (P. Verbiest). (Id., ad ann. 1685.) En 1688, il visita toutes les églises du Tche-li pendant les quatre mois d'hiver, et baptisa 700 personnes. L'année suivante, il fut poursuivi par un mandarin, qui le cita à comparaître à son tribunal pour avoir prêché la religion catholique. Il avait rempli, en 1683, les fonctions de vice-provincial, et se trouvait à Nankin avec le P. Gabiani, lorsque l'empereur K'ang-hi visita cette ville.

Enfin, âgé de 97 ans, après une vie remplie par l'exercice de toutes les vertus religieuses et apostoliques, le P. Jean Valat passa au repos du Seigneur le 7 octobre 1696, à Tsi-nan fou, où son corps a été inhumé.

Il nous reste de lui:

1. Une *Lettre,* dans le *Welt-Bott,* n° 16, datée de Tsi-nan fou, 19 mai 1685, au P. Provincial de Toulouse. Il donne des détails sur l'état de la mission à cette époque, sur le voyage de l'empereur à Nankin, la mort du P. Herdtricht, et l'arrivée du P. Thomas.

2. « PP. Balat (sic) et Grelon (sic) eruditos tractatus scripserunt *de Jejuniis apud Sinas* ». (Noël Alexandre, *Apologie des*

Dominicains, missionnaires de la Chine, Cologne, 1699, *Documenta*, p. 157.)

97.

LE P. FRANÇOIS CLÉMENT.

A. 1655? — M. 1658, îles Célèbes?

Il était attaché aux missions des Indes orientales, dit le P. Sommervogel (*Bibl.*, t. III, col. 1228). Sa vie nous est inconnue. Les deux opuscules suivants semblent montrer qu'il se rendit en Chine en 1655: 1° *Ex litteris* P. Francisci Clementis *7 maii 1655, ex regno Sinarum missis, de vita et morte P. Nicolai Longobardi, s. j.*, 4 pp. in-8°. — 2° *Du voyage* du P. François Clément à la Chine et de ce qu'il apprit à Goa, dans la relation des PP. de la Compagnie de Jésus des Indes orientales, in-8°, Paris, 1659. — Le P. Gabiani nous a conservé le nom du P. François Clément, français, destiné à la Chine, et mort en 1658 aux iles Célèbes. Il avait quitté Lisbonne en 1657, d'après le P. Franco. Ne serait-ce pas le même Père qui aurait fait un premier voyage jusqu'à l'un des ports du Céleste Empire, et qui n'ayant pas réussi à y pénétrer, serait revenu en Europe en 1656, ou au commencement de 1657?

98.

LE P. SÉBASTIEN DE MAYA (DE AMAGA).

N. 1599. — E. 1613. — P. .— M. 16 juin 1664, Macao.

Nous tenons à conserver le nom de ce Père, qui était visiteur de la Chine et du Japon vers 1655, quoique, vraisemblablement, il ne soit jamais entré dans la Mission. Il était né en 1599 en Portugal, et entra dans la Compagnie en 1613. Il fut missionnaire au Maduré pendant plusieurs années, et même fut emprisonné pour la foi en 1640. Il mourut à Macao en 1664. Le P. Sotwel et le P. Martin Martini le nomment: « de Amaga ».

On a de lui:

Une *Lettre* du Maduré, 1640, adressée au P. d'Azevedo, provincial du Malabar, dans les *Missions du Maduré*, par le P. Bertrand, t. II, p. 308.

Il a laissé en manuscrit: *India christiana*, seu Instructiones

morales pro casibus apud Indos occurrentibus (Sotwel, *Biblioth.*, p. 252), et 3 autres ouvrages qui n'ont pas rapport à la Chine (Sommervogel, *Biblioth.*, t. V, col. 772).

99.

LE P. MATHIAS DE MAYA.

利 瑪弟 聖先 *LI MA-TI CHENG-SIEN.*

N. 1616. — E. 1629. — A. 1656. — P. 25 mars 1650. — M. vers 1670, dans un naufrage.

Couplet, *Catal.*, 62. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1647, 1656 seq. — Gabiani, *Increm.*, pars I, cap. 2, §§ VI, VII. — Greslon, *Hist.*, pp. 213 seq. — Marini, *Delle hist.*, p. 438.

Le P. de Maya (Greslon écrit: "d'Amaya"), natif d'Atalaya, en Portugal, s'embarqua pour les Indes en 1640, et travailla pendant dix ans dans les missions dépendantes de la province du Japon. Il professa trois ans les belles-lettres, un an la philosophie et trois ans la théologie. En 1651, il était vice-recteur de Macao. Lorsque, cinq années plus tard, le P. Lobelli, désigné pour aller dans l'île de Hainan, fut retenu par des obstacles imprévus, le P. Mathias fut nommé à sa place, à son grand contentement, et il répétait ces paroles des Actes des Apôtres: *Et cecidit sors super Mathiam.* Il partit avec le P. Brando et le P. Smogolenski; celui-ci devait les présenter et les recommander aux mandarins de l'île (1). Ils commencèrent par réunir les chrétiens que les guerres précédentes avaient dispersés et laissés sans missionnaires, depuis la mort du P. Benoît de Mattos. Ils étaient encore environ 3.000, répandus dans les trois chrétientés de K'iong-tcheou 瓊 州, Lin-kao 臨 高 et Ting-ngan 定 安. (Marini, loc. cit.)

Dans cette dernière ville, le P. de Maya bâtit une nouvelle église; grâce à la diligence des missionnaires, les fidèles reprirent en peu de temps leur ferveur primitive, et le nombre des catéchumènes commença à se multiplier. Les Pères furent bien aidés dans leurs premiers travaux par deux lettrés chrétiens, dont l'un avait exercé autrefois des charges publiques, et qui tous deux se mirent à leur service pour faire les fonctions de catéchistes. On accourait, attiré par la nouveauté du fait, pour les entendre: ils expliquaient le catéchisme du P. Marc George traduit en chinois, confondaient les bonzes, fortifiaient les néophytes; par l'exemple de leurs vertus autant que par leur zèle, ils étaient à la tête de cette chrétienté. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1656.)

---

(1) Ci-dessus, p. 264.

Nommé vice-provincial en 1662, il visita d'abord les provinces du sud de l'Empire. Au moment où éclata la persécution, il se trouvait au Kiang-si, à Kan-tcheou 贛州府, et désirait avec une ardeur extrême demeurer en Chine, pour avoir part aux souffrances de ses frères. Mais il dut céder, quand on lui dit qu'il était à propos qu'il se retirât à Macao, de peur qu'on ne lui fît un crime, dont la ville serait responsable, d'être entré dans le royaume, depuis que l'empereur avait défendu toute relation avec Macao.

Après avoir nommé à sa place le P. Jacques Le Favre comme supérieur de toute la mission, il prit le chemin de Canton, emmenant avec lui le P. Torrente. (Greslon, *Histoire,* pp. 215, 277.) Ayant terminé le temps de son provincialat de Chine, il fut nommé une seconde fois provincial du Japon, et partit pour aller fonder de nouvelles missions dans les îles de la Malaisie. Il fut pris dans ce voyage par des pirates, et retenu huit mois captif. Enfin, il périt dans un naufrage.

Il a laissé :

Relação da conversão a nossa santa Fé, da Rainha e Principe na China, 16 pp. in-4°, Lisboa, Craesbaecq, 1650.

Il a réuni en manuscrit le *Récit des événements arrivés en Chine de 1659 à 1662.* Le P. de Rougemont le signale dans l'épître dédicatoire de son *Historia.*

100.

LE P. JEAN-BAPTISTE BRANDO.

王 若翰 振先 *WANG JO-HAN TCHEN-SIEN.*

N. 1610. — E. 1627. — A. 1656. — P. 25 mars 1650. — M. 1682, Macao.

Couplet, *Catal.*, 63. — Marini, *Delle hist.*, p. 438.

Le P. Brando, napolitain d'origine, partit pour les Indes en 1640 ; il avait enseigné les belles-lettres durant quatre années. Après 16 ans de travaux en divers lieux, il fut envoyé, en 1656, avec le P. Mat. de Maya (ci-dessus, pp. 264, 284), dans l'île de Hai-nan, où il demeura encore plusieurs années après le départ de son compagnon, travaillant avec un zèle infatigable. Il avait formé une bonne veuve bien zélée, laquelle, s'habillant proprement, et se laissant passer pour habile à guérir les maladies, parcourait les bourgs et les villages, et baptisait tous les enfants moribonds. Il fut rappelé à Macao en 1666 pour être recteur du collège, et mourut dans cette ville en 1682. (Marini, loc. cit.)

101.

LE P. HUMBERT AUGERY.

洪 度 貞 復 齋 *HONG TOU-TCHENG FOU-TCHAI.*

N. 1616. — E. 1634. — A. nov. 1656. — Coadj. spir. . — M. 7 juil. 1673, Hang-tcheou fou.

Couplet, *Catal.*, 67. — Gabiani, *Incrementa*, pars I, cap. 5, § VIII. — Greslon, *Histoire*, p. 232. — de Montézon, *Cochinchine*, p. 66.

Le P. Augery était français et coadjuteur spirituel formé, lorsqu'il partit en 1654. Il avait été professeur de grammaire et de belles-lettres et de rhétorique. Il se rendit en Chine par la voie de la Perse, des Indes et du Siam, avec les PP. Jacques Le Favre, Adrien Greslon, et deux autres, Paul Gobert et Pierre Peyromère, qui moururent avant d'arriver à Goa. Ils entrèrent en Chine au commencement de nov. 1656. Le P. Augery fut désigné pour Hang-tcheou 杭 州, au Tché-kiang, dont il termina et embellit merveilleusement l'église, commencée par le P. M. Martini (ci-dessus, p. 259). Blessé en se rendant à Pékin avec des présents pour l'empereur, il revint dans sa Mission, où sa santé un peu rétablie lui permit de se livrer à tout son zèle.

Il entreprit, aux environs, des excursions dans lesquelles il baptisa tantôt 300, tantôt 600 personnes, développa la piété dans les diverses congrégations d'hommes et de femmes, et stimula leur zèle pour la conversion des païens. Un vieillard qu'il avait baptisé, n'ayant pas d'enfants, réunit toute sa fortune, et voulut, avant de mourir, élever un temple au vrai Dieu dans le faubourg de Hang-tcheou. Quand il eut terminé, le P. Augery vint y placer l'image du Sauveur, et préparer à la mort ce bon vieillard, qui s'éteignit tout doucement peu de temps après. (Gabiani, loc. cit.)

La persécution arrêta ces travaux et les espérances plus grandes qu'il faisaient concevoir. Le Père, d'abord traité assez humainement par le tche-hien 知 縣, fut jeté en prison et cité trois fois à divers tribunaux; mais il fallut l'y porter: car on lui avait mis les fers aux pieds. Cette torture lui causa une si grande douleur, qu'il ne pouvait ni marcher, ni se tenir debout. Puis l'humeur maligne, qui s'était portée sur les jambes, se répandit sur tout le corps, et lui fit sentir des souffrances si aiguës, qu'il faisait compassion à tous ceux qui le voyaient. Le mandarin, craignant de le voir mourir dans la prison, le fit reporter à son logis, où il ne fut guère mieux traité, et où il eut le déplaisir de voir un mandarin militaire loger par force dans sa maison avec toutes ses femmes et le reste de son train. (Greslon, *Histoire,* p. 232.)

Pendant qu'il était en prison, on arrêta, à Lan-k'i 蘭谿, les deux PP. Dominicains Philippe Leonardo de Valence, et Dominique-Marie Sarpetri, sicilien; le P. Dominique Navarrete se présenta de lui-même pour être réuni à ses frères, et tous trois furent enfermés dans une prison différente de celle du P. Augery, où ils reçurent les visites des chrétiens et expérimentèrent les effets de leur charité. Enfin ils partirent tous les quatre pour Pékin, avec un grand nombre de soldats et d'officiers de justice. Le P. Augery était dans un état déplorable, et on tenait pour assuré qu'il mourrait en chemin.

Après s'être arrêtés cinq ou six jours à Sou-tcheou, ils reprirent leur route en barque jusqu'au Chan-tong, puis ils montèrent en char. Le P. Augery en fut étrangement agité; mais cette agitation dissipa les humeurs, cause de sa maladie, et, peu de jours après, il commença à se tenir sur pied. Ils arrivèrent enfin à Pékin à la fin de juin 1665. (Greslon, loc. cit.)

Les six années d'exil s'étant écoulées, le P. Humbert revint, en 1671, à Hang-tcheou, où il travailla encore deux ans. Avant de mourir, il eut la consolation de léguer le soin de son église au P. Intorcetta, de retour d'Europe.

Sa mort arriva le 7 fév. 1673. Il fut enseveli hors des murs de Hang-tcheou, au lieu dit *Ta-fang-tsing* 大方井.

102.

LE P. JACQUES LE FAVRE.

劉迪我聖及 *LIEOU TI-NGO CHENG-KI.*

N. 1610. — E. 1627 (1). — A. nov. 1656 (2). — P. 28 mai 1645. — M. 28 janv. 1676(3), Chang-hai.

Couplet, *Catal.*, 66; *Hist. d'une Dame*, pp. 44, 56, 68. — de Montézon, *Cochinchine*, pp. 66 seq. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1657 seq. — Gabiani, *Increm.*, pars I, cap. 2, §§ VI seq. — Greslon, *Hist.*, pp. 51, 214, 256 seq. — de Guilhermy, *Ménol. France*, 27 janv. — Le Favre, *De Sinensium ritibus*, préface, p. 66. — *Lettres Édif.*, t. IX, p. 426. — Pray, *Hist. controv.* — de Rougemont, *Hist.*, pp. 74 seq.

Fils d'un conseiller au Parlement de Paris, le P. Le Favre naquit dans cette ville. Quand il fut en âge de choisir une carrière, sans avoir égard aux résistances de sa mère et de sa famille, qui s'opposaient à sa vocation religieuse, il entra au noviciat, en 1627. Après ses études, il professa deux ans les humanités et deux ans la

---

(1) La pierre tombale porte: âgé de 16 ans, 天啓, 乙丑, ce qui correspond à 1625.

(2) La pierre porte: âgé de 48 ans, 順治, 丁酉, ce qui correspond à 1657. — Couplet, *Histoire...*, p. 44: 1657.

(3) La pierre porte: âgé de 66 ans (dont 18 de Chine et 50 de religion), 康熙,乙卯,正月,三日,ce qui correspond au 28 janv. 1675. (Note du P. Colombel.)

rhétorique à Caen, quatre ans la philosophie à Bourges et à Paris, et enfin, pendant six ans, la théologie morale et scolastique à l'université de Bourges, avec une réputation de science qui n'avait d'égale que sa sainteté.

Un jour, ayant entendu le P. de Rhodes, revenu du Tonkin, se plaindre qu'il y eût en Europe tant de prêtres inoccupés, tandis que des millions d'âmes se perdaient en Chine, faute de missionnaires, touché de la grâce, il résolut, après avoir fait les Exercices spirituels, de demander cette Mission. Le P. Général Goswin Nickel sur les instances de la province, avait d'abord refusé, mais plus tard, éclairé intérieurement par l'Esprit-Saint, il donna son consentement, en disant: «Qu'il aille donc là où Dieu l'appelle à le suivre!» Il était âgé de 44 ans, lorsqu'il partit, en 1654, avec quatre compagnons (ci dessus, p. 286), pour se rendre en Chine par la Syrie, la vallée de l'Euphrate, le Golfe Persique, la mer des Indes et le royaume de Siam. Il y arriva au prix de fatigues et de privations si douloureuses, que deux de ses compagnons moururent en route. (de Montézon, *Cochinchine,* p. 79. — de Guilhermy, loc. cit.)

Comme il se rendait, en 1657 avec le P. Augery, de Macao dans la province du Kiang-si, ils tombèrent entre les mains d'une bande de 70 pirates, qui les pillèrent. «Le gros de leur furie tomba sur moi, dit-il, comme le plus criminel, par deux coups de lance et un de cimeterre sur la tête; après quoi ils me jetèrent dans la rivière.» Traités comme cet homme de la parabole de l'Évangile, qui fut dépouillé, couvert de sang et de blessures, et laissé demi-mort sur le chemin, ils trouvèrent heureusement une bonne Samaritaine, Madame Candide Hiu, qui les fit transporter dans sa demeure et si bien soigner, qu'au bout de trois mois ils furent en état de travailler. Elle fut si édifiée de la patience, de la modestie et de la douceur du P. Le Favre, qu'elle le considérait comme un saint, et l'asista depuis de ses secours. (Couplet, *Histoire d'une Dame chrétienne,* p. 44.)

À Kan-tcheou fou 贛 州, le vice-roi T'ong Kouo-k'i 佟 國 器 commença à lui montrer une amitié qu'il lui a toujours conservée, et pour lui en donner une première preuve, il lui fit bâtir une église assez belle et lui acheta une maison assez vaste pour résidence. Quand l'église fut achevée, en 1658, il voulut que l'ouverture s'en fît avec une grande solennité, y assista en personne, et pria tous les mandarins de vouloir bien s'y trouver. Après la cérémonie de la dédicace, qui se fit au son des trompettes et des hautbois, il les invita à un festin magnifique. Comme le P. Le Favre ne parlait encore guère bien, il fit lui-même l'office de prédicateur, disant des merveilles à la louange de la foi chrétienne, et exhortant tous les mandarins à la favoriser et même à l'embrasser. Ensuite, il fit graver sur une grande pierre un fort bel éloge qu'il avait composé de l'Évangile de J.-C., de ses ministres et en particulier du P. Le

Favre, et le fit placer dans la salle de réception du Père. (Greslon, *Histoire,* p. 51. — Dunyn-Szpot, ad ann. 1657.)

Le Père, malgré son âge avancé, fit de si rapides progrès dans la langue et la littérature chinoise, qu'une fois, devant 300 lettrés réunis pour l'entendre, il leur prouva, par les seuls témoignages de leurs livres classiques, l'existence et les attributs de Dieu, sans que nul d'entre eux tentât de le contredire. En 1659, ce zélé missionnaire, avec l'assistance du même vice-roi T'ong, recouvra et répara l'église et la résidence de Kien-tch'ang 建昌, construisit un nouveau temple à Dieu dans la ville de T'ing-tcheou 汀州, au Fou-kien, à 10 jours de distance de Kan-tcheou 贛州 et, l'année suivante, y ajouta une élégante chapelle dédiée à la B. V. Marie. En 1662, il faisait de même à «Kien gan» (*lege* Kie ngan, *i. e.* Ki-ngan 吉安府), grande ville du Kiang-si, avec le secours des mandarins. (Dunyn-Szpot, loc. cit. — Gabiani, cap. 2, § XIV.)

En 1663, il était nommé supérieur de la résidence de Nankin; mais les dangers qui menaçaient la ville de Macao, le forcèrent de se rendre à Pékin, où il resta plusieurs mois, occupé avec le P. Schall à prendre toutes les mesures qui pouvaient sauver cette ville si importante pour assurer la propagation de la foi. Car les Tartares ne voulaient rien moins que chasser tous les Portugais de la colonie, et fermer entièrement le port au commerce étranger et, par conséquent, à tous les missionnaires, puisque Macao était alors l'unique voie pour pénétrer en Chine. Après avoir réussi dans son dessein, il rentra à Nankin, en mai 1664, et y trouva son ami le vice-roi T'ong, nommé depuis peu au gouvernement de cette province. (de Rougemont, loc. cit. — Gabiani, cap. 5, § XII.) Sa femme, Madame Agathe, rivalisait de zèle et de dévouement avec Madame Candide Hiu pour soutenir les missionnaires et propager la religion.

Le vice-roi voulait bâtir une nouvelle église, parce que l'ancienne lui paraissait trop petite, malgré que le P. Jorge l'eût considérablement embellie, et y eût ajouté une chapelle en l'honneur de la Mère de Dieu. Ce projet n'eut pas de suite, à cause de la persécution qui éclata sur ses entrefaites; mais le Père eut le temps, avec les aumônes des chrétiens, et principalement de la famille Tcheng (Chim) (1), la première qui avait embrassé la foi dans cette ville, de construire une nouvelle résidence plus vaste, plus commode, et mieux disposée, pour recevoir des hôtes et loger des étrangers. Il activa le zèle des fidèles, un peu relâché depuis 40 ans, et renouvela leur ferveur, de sorte que ceux-ci, sur la porte de leurs maisons, écrivaient en grands caractères les saints noms de Jésus et de

(1) Ts'in 秦, dit le P. Colombel (Ie pie, p. 114; IIe pie, p. 96), parce que: «les livres contemporains écrivent *Cin;* ils sont écrits par des Italiens»; mais «on n'est pas certain du caractère». *Cin* serait plutôt Tch'en 陳, comme l'écrit le P. Gaillard dans *Nankin port ouvert,* p. 286 (mais il écrit Ts'in 秦 p. 275). (Note de l'éditeur.)

Marie, et donnaient publiquement de beaux exemples de piété et de dévotion. Hors de la ville, il y avait aussi une église et deux petites stations. (Gabiani, cap. 5, § XIII.)

À la première nouvelle de l'édit des 4 régents contre la religion, le vice-provincial Mathias de Maya, qui visitait le Kiang-si, manda aussitôt près de lui le P. Le Favre, et lui ayant confié tout le gouvernement de la Mission, prit le chemin de Canton, comme nous l'avons dit (1). Le P. Le Favre, prenant avec lui le P. Macret, récemment arrivé à Kan-tcheou fou 贛 州, laissa ce Père entre les mains du P. Jacques Motel, et se hâta de revenir à Nankin. Il assembla les chrétiens pour les animer à la constance et à la persévérance. Ils commencèrent à redoubler de ferveur, et à fréquenter plus souvent les sacrements, faisant en outre beaucoup d'austérités pour la même fin. (Greslon, *Histoire,* pp. 214 seq.)

Cependant le tche-hien 知 縣 vint avertir les Pères, et leur intimer l'ordre de l'empereur; mais comme il était de leurs amis, il ne les fit pas arrêter: il leur permit de demeurer en paix dans leur église jusqu'à leur départ. Il avait dessein de les envoyer directement à la Cour. Le vice-roi de Sou-tcheou 蘇 州 dépêcha des courriers pour les réclamer, et les PP. Le Favre, Gabiani et Pacheco furent réunis aux PP. Couplet, de Rougemont et Brancati. Pendant le séjour qu'ils firent à Sou-tcheou, ils ne perdirent pas leur temps, continuant à s'employer avec beaucoup de ferveur et de zèle à la conversion des âmes. (Greslon, *Histoire,* pp. 269 seq.)

Vers la mi-juin 1665, ils quittèrent Sou-tcheou, accompagnés d'un grand mandarin, avec une escorte d'officiers et de soldats. Le voyage fut extrêmement pénible pour le P. Le Favre, car outre une faiblesse très grande d'estomac, étant tombé sur la tête, ses anciennes blessures s'ouvrirent et, pour comble de malheur, une fièvre survenant faillit l'emporter. Toutefois il plut à Dieu de le conserver pour le bien de l'Église de Chine. (Greslon, *Histoire,* p. 275.)

Le 6 sept. 1665, les 4 régents publièrent la sentence qui reléguait à Canton tous les missionnaires, excepté les 4 Pères qui habitaient la Cour, et qui condamnait la religion chrétienne comme une religion perverse.

Cette seconde partie de la sentence fut bien plus sensible que la première aux missionnaires. Ils adressèrent une supplique commune aux magistrats, se plaignant de n'avoir pas été entendus, de n'avoir pu se défendre, eux et la doctrine qu'ils prêchaient; observant que la sainteté de celle-ci était notoire, que jamais il n'en était résulté d'inconvénient pour l'empire; qu'au contraire, elle favorisait le bien général et particulier, et que, pour eux tous, ils étaient prêts à verser leur sang et à donner leur vie pour la défendre. (Pray, *Hist. controv.*, p. 27.) Les juges, corrompus par l'or de Yang Koang-

(1) Ci-dessus, p. 285.

sien 楊光先 (il ne dépensa pas moins de 70.000 T. dans cette circonstance), refusèrent de recevoir cette supplique et, le 13, la sentence fut mise à exécution.

On leur donna huit charrettes à bœufs pour les conduire au lieu de l'embarquement, qui devait se faire sur le Canal Impérial, avec une troupe de soldats pour les garder, et des domestiques pour les servir. Ils montèrent tous sur trois barques qui retournaient à Nankin, et le mandarin qui les conduisait en prit une quatrième plus petite. Ce mandarin, qui était fort avare, leur causa beaucoup de désagréments à cause de sa cupidité; mais, d'autre part, il les traita avec beaucoup de civilité, et leur laissa une certaine liberté.

Ils arrivèrent à Nankin après quatre mois de voyage, et prirent des barques plus petites, qu'ils échangèrent encore à Nan-tch'ang 南昌. À Nan-ngan fou 南安, ils quittèrent la rivière pour traverser une montagne fort élevée, se rembarquèrent à Nan-hiong 南雄, et arrivèrent enfin à Canton le 25 mars 1666, après avoir été plus de six mois en chemin. (Greslon, *Histoire,* pp. 292 seq.)

Le «tsumto» (tsong-tou 總督) (1) de Canton les logea tous ensemble dans une église des faubourgs. Ils furent redevables de cette faveur à un bon chrétien, nommé Jean Li Pé-ming 李百銘, qui se porta caution pour eux. Ce Jean Li Pé-ming avait déjà favorisé la rentrée à Macao des PP. Joseph de Magalhaens, de Soto-mayor, du P. vice-provincial Math. de Maya et du P. Macret, ainsi que de deux Frères coadjuteurs chinois. Il obtint, en outre, du tsong-tou, qu'on ne mît aucune garde à leur maison, qu'on lui donnerait de l'argent pour ménager une petite chambre à chaque Père, que la défense de prêcher la loi de J.-C. n'eût pas d'effet, et il ménagea si bien les esprits qu'on ôta l'affiche infamante placardée à la porte. « Depuis, ajoute le P. Greslon (*Histoire,* p. 301), nous avons dit la messe tous les jours dans deux petites chapelles que nous avons pratiquées...; nous avons la liberté de sortir de la maison et d'aller par la ville, non pas toutefois de nous absenter d'ici: de sorte que nous pouvons dire que... nous avons la ville pour prison.»

Les Pères devaient être nourris aux frais de l'empereur; mais, comme il arrive d'ordinaire, les mandarins subalternes différaient d'exécuter les ordres qu'ils avaient reçus, pour augmenter d'autant leurs revenus. Candide Hiu, l'ayant appris, leur envoya par un exprès une somme de 12.000 livres. Le tsong-tou et le fils aîné du vice-roi leur donnèrent aussi chacun 200 écus, mais le dit fils aîné avait des intentions cachées. Car un jour que les PP. Le Favre, Herdtricht et Valat avaient été invités à dîner par lui, il voulut les contraindre à parler contre le tsong-tou, qu'il prétendait perdre. Sur leur refus constant, il les fit prendre par ses gardes, et regardant le P.

---

(1) Le tsong-tou était alors un personnage différent du vice-roi, et d'un rang plus élevé (Greslon, *Histoire,* avertissement, p. V).

Le Favre comme le chef, lui fit lier les mains derrière le dos, donner des soufflets et arracher la moitié de la barbe; puis il les renvoya tous trois le soir, après leur avoir fait subir mille outrages. (Gresłon, *Histoire,* pp. 300 seq. — Dunyn-Szpot, ad ann. 1665.)

Au bout de six années passées dans cet exil, le P. Le Favre retourna à Chang-hai, ramenant avec lui le corps du P. Brancati, «sur un vaisseau de l'empereur portant de grandes banderoles de soie jaune, et de grandes tables d'un beau vernis, où était gravé en lettres d'or cet édit: *Par ordre de l'Empereur rétablis dans leurs Églises.*» Lorsque les chrétiens apprirent cette bonne nouvelle, ils vinrent à Chang-hai de plus de 70 villages voisins, et remplirent plus de 80 bateaux. Ils allèrent sur le Hoang-p'ou 黃 浦 au-devant du Père, avec des instruments de musique et des bannières de soie, où était relevé d'or le saint nom de Jésus. Les trois frères de Madame Hiu le reçurent au port avec des démonstrations de joie qui touchaient les infidèles, et le gouverneur lui envoya les clefs de son église avec un grand nombre de présents, s'excusant sur des affaires pressantes de ne pouvoir aller lui-même les remettre entre ses mains. (Couplet, *Hist. d'une Dame chin.*, pp. 59, 60.)

Le P. Le Favre travailla avec un très grand succès dans cette chrétienté et dans celle de Song-kiang. «Depuis deux ans que j'y suis, écrit-il (lettre du 17 août 1673), bien que je sois contraint de me tenir dans un espace qui ne dépasse pas 25 lieues, le champ cependant qui s'ouvre devant nous est immense. Il y a plus de 40.000 néophytes et les idolâtres sont innombrables, car c'est le pays le plus peuplé de la Chine. Pendant ces deux ans, l'Église de J.-C. a été augmentée de 5.000 hommes baptisés de mes mains.»

Voyant la ferveur de plusieurs habitants de l'île de Tch'ong-ming, qui venaient à Chang-hai pour se faire instruire et recevoir le baptême, il résolut de s'y rendre, sous prétexte d'aller saluer le nouveau gouverneur, et le général d'armes (Kong), qui étaient de sa connaissance. Madame Candide lui fournit tout ce qui était nécessaire pour le voyage et pour les présents aux mandarins, et elle ajouta de quoi acheter une maison qui pût être convertie en église. Ce que le Père fit avec bonheur, par la faveur du général Kong. En peu de temps, il bâtit dans cette île une église qui fut comme la mère de 6 nouvelles chrétientés (1). (Couplet, *Hist. d'une Dame chinoise,* p. 68.)

(1) La justice et la reconnaissance exigent que nous rappelions au moins la générosité et le dévouement de cette illustre dame, qui prodigua sa fortune et ses trésors à tous les missionnaires indistinctement, revenant de l'exil, afin de les aider à vivre honnêtement, et surtout à réparer les anciennes églises, et à en bâtir de nouvelles. Elle remit à cette intention plusieurs milliers de taëls au P. Le Favre, qui remplissait alors, par intérim, les fonctions de visiteur. Puis, avec le concours de Madame Agathe T'ong, non moins pieuse et non moins charitable, elle fournit tout ce qui était nécessaire

Le P. Le Favre se préparait à y retourner pour les confirmer dans la foi; mais, épuisé par les travaux plus encore que par les années, il rendit sa sainte âme à son Créateur, dans la ville de Chang-hai, le 28 janvier 1676; il fut enterré au cimetière de la Compagnie nommé *Cheng-mou-t'ang* 聖母堂 (1). Il avait la réputation d'un religieux fervent, très recueilli, d'une mortification telle que son corps n'avait plus que la peau et les os, fort adonné à l'oraison et exact observateur de ses règles, prudent dans les conseils, constant dans ses projets, d'une grande aménité de paroles, et tout entier dévoué au salut des âmes et à la gloire de J.-C.

Nous avons de lui:

1. *De Sinensium ritibus politicis acta,* seu Dissertatio theologica et historica de avita Sinarum pietate præsertim erga defunctos, et eximia erga Confucium magistrum suum observantia, in-8°, Paris, Pépie, 1700. Cet ouvrage est précédé d'une petite notice biographique sur l'auteur et d'une *Compendiaria responsio* au P. Navarrete, MS. à la bibl. de l'école Ste-Geneviève. (Sommervogel, *Biblioth.*, t. III, col. 572 seq.)

2. *Lettre* sur son arrivée en Chine et l'état présent du royaume, datée de Chang-hai, 8 sept. 1657, in-8°, Paris, Martin, 1662.

3. *Extraits* d'une lettre écrite au P. Fraguyer, Nankin, 3 août 1664; d'une autre lettre, même date, au P. Chahu, procureur des Missions, à Paris; billet au même, Nankin, 9 nov. 1664: dans les *Dernières nouvelles* de la chrétienté de Chine, in-12, Paris, Béchet, 1668. (Cordier, *Biblioth.*, p. 830.)

4. *Lettre* écrite de Goa à une sienne parente, 1 nov. 1654: dans *Lettres des pays estrangers,* Paris, 1668. (Cf. Cordier, *Biblioth.*, p. 831.) — Copie d'une lettre du P. Le Favre, Canton, 1 nov. 1668, MS. in-4°, 18 feuillets, à la Bibliothèque nationale. (Cf. Cordier, *Biblioth.*, p. 826.)

5. *Tractatus apologeticus* de omnibus quæ spectant ad tribunal mathematicæ (défense du P. Adam Schall), à la bibl. de l'école Ste-Geneviève.

6. P. Fabri *De præfectura mathem.*, MS. (De lui ou du P. Étienne Le Fèvre.) (Cf. Sommervogel, *Biblioth.*, t. III, col. 571 seq.)

---

pour imprimer des livres de piété, et remplacer ceux qui avaient été détruits et brûlés pendant la persécution, les planches ayant été heureusement soustraites à tout danger d'être brisées. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1672.)

(1) Transformé depuis 1847, par raison d'euphonie, en 聖墓堂 (Havret, *Stèle,* IIe pie, p. 93, n. 1). Une carte du Chang-hai actuel l'appelle 神舞坟 (舞 pour 父!) (1928).

103.

LE P. JEAN FORGET.

傅 滄溟 遐及 *FOU TS'ANG-MING HIA-KI.*

N. 1606.—E. 1625.—A. 1656 (1).—P. .—M. 9 oct. 1660, K'iong-tcheou fou.

Couplet, *Catal.*, 65; *Hist. d'une Dame*, p. 44. — Gabiani, *Increm.*, pars I, cap. 2, § VI; cap, 7, § XV.—Greslon, *Hist.*, p. 276.—de Montézon, *Cochinchine*, pp. 66, 67.

Lorsque le P. de Rhodes revint en France, il enflamma le zèle d'un grand nombre de personnes, et surtout de religieux, par l'éloquente peinture qu'il faisait du progrès de la foi dans le Tonkin, la Cochinchine et la Chine, et des besoins de ces chrétientés naissantes. À cette occasion, plusieurs religieux de la Compagnie sollicitèrent du P. Général Goswin Nickel la faveur d'y être envoyés.

L'exécution de cette entreprise était grandement favorisée par les offres généreuses du roi Jean IV de Portugal, qui demandait au moins 70 ouvriers pour les missions d'Orient, et promettait le passage gratuit sur ses vaisseaux. Le P. Nickel, en 1654, en accorda 18, dont 4 partirent avec le P. Le Favre: les PP. Greslon, Augery, Gobert et Peyromère; 5 s'embarquèrent à Bordeaux le 30 août 1654 avec le P. Tissanier: ce furent les PP. Jacques Albier, Jacques et Nicolas Motel, Cloche et Dominique Gabiani; 4 au mois d'octobre à Vannes: les PP. Poncet, Beaudet, Fuciti et Germain Macret; 3 enfin à La Rochelle, au mois de février 1655: les PP. Forget, Louis Gobbé et Claude Motel. Tous étaient français, excepté deux; et plusieurs de ceux qui étaient destinés au Tonkin entrèrent en Chine, comme nous le verrons. (de Montézon, *Cochinchine,* pp. 66, 67.)

Le P. Jean Forget était né en Champagne et profès des quatre vœux; il avait rempli deux fois les fonctions de recteur, lorsqu'il demanda les missions. Arrivé à Macao en 1656, il fut envoyé dans l'île de Hai-nan, où, par son industrieuse charité, sa prudence, et les exemples d'une sainte vie, il compensa amplement ce qui lui manquait du côté de la langue et de l'âge, et se fit aimer non moins par les idolâtres que par les néophytes. Il bâtit pour ceux-ci, en 1659, une église à K'iong-tcheou 瓊州, capitale de l'île, et recouvra la résidence de cette ville, occupée injustement par des mandarins.

Après quatre années de travaux, Dieu le jugea mûr pour le ciel et le rappela à lui, le 9 oct. 1660. « Il rendit le dernier soupir avec la joie et la paix qu'éprouve un homme qui partirait pour une agréable excursion à la campagne.» (Gabiani, cap. 7, § XV.)

Il fut enterré hors des murs de la ville.

---

(1) Couplet, *Hist...*: 1657; Gabiani, cap. 2, § VI: *initio anni* 1657.

103 bis.

LE FR. DIDACE BARETTO.

E. 1636?

Dunyn-Szpot, ad ann. 1647.

Né d'un père espagnol "*in Nova Hispania*" (Philippines?) était Frère coadjuteur à Nankin au temps où le P. Sambiasi y résidait (1634-1641).

Il venait peut-être de Ts'iuen-tcheou 泉 州 (Fou-kien), où se trouvaient beaucoup d'Espagnols de Formose et des Philippines.

Il n'est pas au catalogue de 1635. Il aurait appartenu à la Compagnie entre 1636 et 1646; aurait fait son noviciat à Hang-tcheou 杭 州 vers 1636-1640; de là aurait été envoyé à Nankin. Il aurait été relevé de ses vœux entre 1642-1645, et se serait mis au service des Tartares. Il eut l'occasion, comme mandarin militaire, d'être utile au P. Sambiasi, qu'il retrouva à Canton en 1647. (Ci-dessus. p. 142. — Colombel, *Histoire,* Ie partie, p. 484. — Note MS. du P. Colombel.)

104.

LE P. ADRIEN GRESLON.

聶 仲 遷 若 瑞 *NIÉ TCHONG-TS'IEN JO-CHOEI.*

N. 1614 (1). — E. 6 nov. 1636(2) . — A. 1656 (3). — P. 21 juin. 1655. — M. 1695, Kan-tcheou fou.

Couplet, *Catal.*, 64; *Hist. d'une Dame*, p. 44.—Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1656.—Gabiani,*Incrementa*, pars I, cap. 2, §§ VI, VII; cap. 5, § XI.—Greslon, *Histoire*, pp. 79 seq., 211 seq., 276.—Notes MS.—d'Orléans, *Histoire des deux conq.*, p. 183.

Né à Périgueux, le P. Greslon (Grelon (4)) avait passé 3 ans, 14 août 1647 à 23 août 1650, dans la Mission des Hurons au Canada, et professé les belles-lettres et la théologie dans différents collèges,quand il partit pour la Chine en 1654. Il arriva à Macao en 1656. Comme il avait la réputation d'un bon mathématicien, on l'envoya avec le P. de Ferrariis auprès du vice-roi de Canton, pour

---

(1) S. 1618. (2) S 1637.
(3) Couplet, *Hist...*: 1657; Gabiani, cap. 2, § VI : *initio anni* 1657.
(4) C'est ainsi qu'il signe, et non Greslon. (Note du P. F. Martin) — On trouve les deux orthographes, et aussi Grellon—mais plus souvent Greslon — dans des documents de l'époque.

composer certaines difficultés survenues entre la ville et quelques mandarins, pensant qu'il serait bien vu du régulo à cause de sa science. Celui-ci ne voulut point les écouter; les ayant chargés de fers, il les fit conduire honteusement en prison en traversant toute la ville. Il voulait par là extorquer une grosse somme d'argent. Les Pères demeurèrent quelque temps dans leur cachot, jusqu'à ce que le P. Schall, averti de ce qui se passait, pria l'empereur de les faire délivrer. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1656.)

Après sa délivrance, il fut envoyé à Hai-nan avec le P. Forget. Aussitôt après la mort de celui-ci, en 1660, il alla dans la ville de Nan-hiong fou 南雄府, pour y ouvrir une nouvelle Mission, de laquelle néanmoins divers empêchements survenus firent rompre le dessein. Il passa de là au Kiang-si, où il fut chargé de la résidence de Kan-tcheou fou 贛州府. Les chrétientés de Ki-ngan 吉安 et du bourg de «Pé-kia» (même province), et de T'ing-tcheou 汀州 (au Fou-kien), en dépendaient. Bien que nouvelles et, par conséquent, moins nombreuses que les anciennes, elles ne leur cédaient en rien pour la piété, la ferveur et le zèle. De tous côtés et même de 15 journées de distance, on venait inviter le Père à former et à baptiser des catéchumènes. Le temps semblait proche pour une abondante moisson d'âmes, mais l'ennemi de tout bien souffla le vent de la persécution, qui vint arrêter ou éteindre ces belles espérances. (Greslon, *Histoire,* pp. 79 seq. — Gabiani, cap. 5, § XI.)

Pressentant, d'après la conduite de ses protecteurs, qui se retiraient de lui, que ses affaires allaient mal à la Cour, il se prépara à affronter la tempête. À la fin de 1664, les mandarins lui intimèrent l'ordre de sortir de Kan-tcheou fou, où il se trouvait avec les PP. Torrente et Macret, arrivés, celui-là depuis 3 mois, celui-ci depuis 3 jours seulement. Comme ils allaient partir, les PP. de Maya et Le Favre arrivèrent dans cette ville, et après avoir tenu consulte, le P. vice-provincial repartit pour Canton avec le P. Torrente. Le P. Le Favre prit avec lui le P. Macret, et se dirigea vers Nan-tch'ang. Quant au P. Greslon, il se rendit à Ki-ngan fou 吉安府, où il avait une église et une petite résidence. (Greslon, *Histoire,* pp. 211 seq.)

«Le bruit de notre bannissement s'étant répandu par la ville (de Kan-tcheou fou), on ne saurait croire la grande multitude de chrétiens et d'infidèles qui se rendirent à l'église. Les chrétiens y allaient pour nous témoigner par leurs larmes la grande affliction que leur causait une si triste nouvelle; et au contraire les gentils y accouraient, quelques-uns par pure curiosité, d'autres pour nous insulter, et les autres pour nous dérober, comme ils firent, enlevant tout ce qu'ils purent jusqu'aux arbres, comme si la maison eût été mise au pillage.» (Greslon, *Histoire,* p. 214.)

A Ki-ngan, le P. Greslon mit en sûreté les livres de religion et les ornements de l'église et descendit à Nan-tch'ang 南昌, où les

PP. Canevari et Intorcetta avaient déjà été mis en prison. « Le tche-hien 知縣, dit-il, en usa fort bien avec moi. Cela n'empêcha pas qu'il me pressât beaucoup de lui dire où étaient les livres, les médailles et les autres images de mon église. Je lui répondis qu'ayant été chassé de Kan-tcheou fou il y avait deux mois, l'église avait été mise au pillage, et qu'on y avait pris tout ce qu'on avait voulu. » (Greslon, *Histoire,* p. 221.)

Il fut enfermé avec ses deux compagnons; mais ceux-ci ayant été conduits à Pékin par un petit mandarin, il demeura seul jusqu'au 1er mai, où il s'embarqua pour la capitale, en passant par Nankin. À son arrivée, 13 juin 1665, il fut conduit au *Tong-t'ang* 東堂, puis condamné à l'exil avec les autres missionnaires. Après l'exil, il revint au Kiang-si en 1671. Lorsque, Ou San-koei 吳三桂 ayant levé l'étendard de la révolte (1674), les troupes tartares envoyées contre lui s'emparèrent de Ki-ngan et de Nan-tch'ang, le P. Greslon se trouvait dans cette dernière ville. Il assure qu'elle perdit au moins 100.000 habitants tués, sans compter 75.000 emmenés en captivité. L'église et la florissante chrétienté qu'il dirigeait périrent dans cette tempête. Toutefois le général tartare donna au Père mille marques de bonté, lui fit rendre sa demeure, mit des gardes pour la protéger, et donna l'ordre d'épargner toutes les églises de la province. (Greslon, *Histoire,* p. 222, et *Suite de l'Histoire.*)

Le P. Greslon ne retourna pas en France, comme plusieurs l'ont cru; il demeura au Kiang-si jusqu'à sa mort, arrivée vers la fin de 1695 à Kan-tcheou fou; nous ignorons le jour.

Le P. Greslon a composé:

1. 古聖行實 *Kou cheng hing-che,* Vies des saints patriarches de l'Ancien Testament, 4 vol. Le 1er contient les vies d'Adam, Noé, Abraham, Isaac, Jacob et Joseph; le 2e, celles de Moyse et d'Aaron; le 3e, celles de Josué, Salomon, Élie et Élisée; le 4e, celles d'Isaïe, Tobie, Jonas, et l'histoire de Judith et d'Esther.

2. *Histoire de la Chine* sous la domination des Tartares, de 1651 à 1669, in-12, Paris, Hénault, 1671. Elle est divisée en 3 livres. Le 1er contient ce qui s'est passé sous le règne de Choen-che, le 2e comprend les premières années de la minorité de K'ang-hi, et le 3e les dernières années de la minorité de ce prince jusqu'à sa majorité. Il donne de nombreux et intéressants détails sur la persécution suscitée par Yang Koang-sien dans la capitale et dans les provinces, détails dont il a été témoin oculaire et auriculaire. À la fin de l'ouvrage: *Suite de l'Histoire de la Chine,* in-12 de 63 pages, Paris, Hénault, 1672.

3. *Relation* sur les rites chinois.

4. «PP. Balat et Grelon... *de Jejuniis apud Sinas.*» (Ci-dessus, p. 282, n. 2.)

5. *Récit des choses les plus remarquables* qui se sont passées à la cour de Pékin touchant nos Pères et touchant la mathématique cette année 1669. Publié par le P. H. Bosmans sous ce titre: *Documents* relatifs à Ferdinand Verbiest, Bruges, 1912.

6. *Advertencias* sobre o livro do P. F. Dom. Navarrete, par le P. Greslon, MS. conservé à la bibliothèque de la Rue des Postes.

7. *Lettre* de Goa, 30 oct. 1654, 7 pp. in-4°, MS., à la même bibliothèque.

8. *Lettres* manuscrites, dans les MSS. provenant du P. Brotier.

9. *Lettres annuelles pour 1669 et 1670*, MSS. (P. H. Bosmans.)

10. *Relation* sur les événements qui ont suivi l'exil de Canton, citée par le P. d'Orléans, *Histoire des deux conquerans...*, p. 170. (Cf. Sommervogel, *Biblioth.*, t. III, col. 1739.)

105.

LE P. NICOLAS MOTEL.

穆 尼 各 全 眞 *MOU NI-KO TS'IUEN-TCHEN.*

N. 1617. — E. 1637. — A. 1656 (1). — P. 22 fév. 1654. — M. 1657 (2), Nan-tch'ang fou.

Couplet, *Catal.*, 68; *Hist. d'une Dame*, pp. 44, 46, 90. — Gabiani, *Incrementa*, pars I, cap. 2, § VI; cap. 7, § X.

Le P. Nicolas était l'aîné de trois frères qui naquirent tous trois à Compiègne, entrèrent tous trois dans la province de Champagne, passèrent tous trois de cette province en Chine, et eurent tous trois après leur mort la même sépulture. Ces faits avaient été prédits par une grande servante de Dieu, qui, les voyant encore enfants, avait assuré qu'ils seraient tous trois jésuites, iraient en Chine, y mourraient, et seraient mis ensemble dans le même tombeau. Avant de partir, il enseigna les belles-lettres six ans et la philosophie deux ans. Il s'embarqua à la fin de l'année 1654, arriva à Macao et entra en Chine vers la fin de 1656. Trois mois après son entrée au Kiang-si, il mourut, au commencement de 1657 (le P. Gabiani dit 1656), à Nan-tch'ang fou, où son corps demeura jusqu'en 1678, lorsque son frère Jacques, le réunissant à celui de son autre frère, le P. Claude, les ramena tous deux à Ou-tch'ang fou pour y être inhumés (3).

Des *Lettres* du P. Nicolas, Goa, 1606, sont à la Bibliothèque Nationale de Paris (Sommervogel, *Biblioth.*, t. V, col. 1336).

(1) Couplet : 1657. (2) Gabiani : 1656. (3) Ci-dessous, p. 301.

106.

LE P. LOUIS GOBBÉ (1).

樂 類思 能慮 *YO LEI-SE NENG-LIU.*

N. 1609. — E. .— A. 1657. — M. 22 nov. 1663 (2), Nan-tch'ang fou.

Couplet, *Catal.*, 71; *Histoire d'une Dame*, p. 44. — Gabiani, *Incrementa*, pars I, cap. 2, § VI; cap. 7, § XXI. — de Montezon, *Cochinchine*, 68.

Le P. Gobbé, français était un de ceux dont nous avons parlé plus haut (3), qui, dans un âge déjà avancé, demandèrent les missions de la Chine. Il était né en 1609, et enseignait depuis plusieurs années avec succès la philosophie, lorsque, obéissant à l'appel de Dieu, il quitta tout pour devenir petit écolier dans la langue de la Chine. Dès son arrivée à Macao, il fut envoyé, dans les premiers mois de 1657 au Fou-kien, puis au Kiang-si, où il recueillit des fruits nombreux, bien plus par sa patience et par ses prières humbles et ferventes, que par son éloquence. Riche de mérites en peu d'années, il alla en recevoir la récompense le 22 nov. 1663, à Nan-tch'ang fou 南 昌. Il y est enterré.

107.

LE P. CLAUDE MOTEL.

穆 格我 來眞 *MOU KO-NGO LAI-TCHEN.*

N. 1619. — E. 1637. — A. 1657. — P. . — M. 1671, Kan-tcheou fou.

Couplet, *Catal.*, 69; *Hist. d'une Dame*, pp. 44, 46. — Gabiani, *Increm.*, pars I, cap. 2, §§ VI, XIII. — Greslon, *Histoire*, pp. 73 seq., 245 seq. — Silvestri, *Come si vive*, p. 32.

Le P. Claude était le plus jeune des trois frères. Il partit de France en 1655. Entré en Chine au commencement de 1657 (Gabiani, § VI), il fut aussitôt attaché à la Mission du Chen-si, pour avoir soin des chrétientés de Han-tchong 漢 中, de Tch'eng-kou 城 固 et des environs. Il faisait sa résidence habituelle dans cette dernière ville et allait souvent au bourg de Siao-tchai 小 寨, séjour préféré

---

(1) B. Jobée.
(2) B. 1661 (ainsi dans un catalogue de 1663); *Cheng-kiao sin tcheng* 聖 教 信 證 dit 1659.
(3) Ci-dessus, p. 294.

du saint P. Ét. Le Fèvre son prédécesseur. Lorsque Basile, fils de Candide Hiu, fut envoyé exercer les fonctions de mandarin au Se-tch'oan, il demanda au P. Supérieur un Père pour l'y accompagner. Le P. Jacques Motel avait été désigné, mais il dut rester dans le Hou-koang sur le désir de Madame Candide, et pour fonder une chrétienté à Ou-tch'ang fou 武昌; son frère le P. Claude fut nommé à sa place.

Il quitta donc Han-tchong en 1662, et se rendit à Tch'ong-k'ing 重慶, où le Docteur Basile lui donna un appartement dans son palais, et un lieu commode pour servir d'église. Il y travailla avec fruit et, dans l'espace de 7 à 8 mois, baptisa 170 personnes.

Les bonzes, irrités de ces succès, lui causèrent toutes sortes de désagréments, et, par violence, empêchaient même les néophytes de se rendre à l'église. Mais on publia en ce temps un édit de l'empereur, par lequel il était ordonné que les bonzes, comme le reste du peuple, seraient soumis à toutes les charges publiques, ce qui les humilia et les empêcha de faire de nouvelles entreprises. Quant au Père, voyant cette chrétienté bien établie, il se rendit à Pao-ning fou 寶寧府, où il en établit une seconde. (Greslon, *Histoire*, pp. 73 seq.)

Il y avait, parmi les nouveaux baptisés, plusieurs préfets actuellement en charge, d'autres qui avaient rempli les mêmes fonctions, ainsi qu'un grand nombre de bacheliers. Entre les premiers se fit remarquer celui de Nan-kiang 南江. Dès que cet homme eut connu les préceptes et la doctrine de l'Évangile, il s'empressa de pratiquer les uns et d'annoncer l'autre, et comme il était naturellement éloquent, il faisait passer ses convictions dans les âmes de ses auditeurs. Non seulement il amena ainsi à la foi toute sa famille et beaucoup de ses amis, mais il convertit encore 150 personnes, que le P. Claude baptisa en 1664, lorsqu'il revint au Se-tch'oan pour la seconde fois. Il en eût baptisé bien davantage, tant les esprits étaient bien disposés, s'il eût eu le loisir de s'arrêter plus longtemps à Nan-kiang. Une belle église y fut élevée par les soins de ces nouveaux convertis. (Gabiani, § XIII.)

Outre les chrétiens du Se-tch'oan, il avait aussi l'administration de Han-tchong, de Tch'eng-kou, de Siao-tchai et de plusieurs autres endroits disséminés au milieu des montagnes ardues et arides du Chen-si. Ces chrétiens, plus pauvres, plus éloignés des infidèles, étaient aussi, en général, plus fervents, et montrèrent plus de persévérance que les autres. Ils avaient construit à Siao-tchai une belle et vaste église, et tous les ans, au commencement de l'année chinoise, ils invitaient les païens des environs à une grande cérémonie religieuse, après laquelle tous se réunissaient dans un festin fraternel, et ces nouvelles agapes ne manquaient jamais de grossir le nombre des catéchumènes.

Vers la fin de 1664, le P. Claude avait reçu avis de la persécution qui se préparait. Il était alors à Tch'eng-kou hien. Aussitôt,

il se rendit auprès du tche-hien 知縣 de cette ville pour se mettre à sa disposition, mais il ne fut pas emprisonné immédiatement. Il profita de ce répit pour faire les assemblées des chrétiens comme à l'ordinaire; et, ce qui est admirable, cette nouvelle n'empêcha pas que plusieurs catéchumènes reçussent le baptême, de sorte qu'il n'y avait point de jour que le Père n'en baptisât 20 ou 30. Le jour où on devait le prendre, il ne laissa pas de dire la Ste Messe, puis il fut enfermé pendant 10 ou 12 jours, après lesquels on lui mit les fers aux mains; les menottes le serraient si fort qu'en trois jours il eut les poignets tout écorchés. (Greslon, *Histoire,* pp. 251 seq.)

Les chrétiens lui témoignèrent un grand attachement; plusieurs furent arrêtés avec lui, et chargés de chaînes; quelques-uns voulaient le suivre jusqu'à la capitale. Son serviteur ne consentit jamais à l'abandonner; il l'accompagna à Pékin, puis à Canton, qui est éloigné de 600 lieues de l'endroit où il était né. Durant le voyage, pour se venger de n'avoir pu extorquer de l'argent au Père, les gardes le traitèrent fort rudement, et l'exposèrent un jour entier sur une grande place aux risées et aux insultes de la multitude assemblée. Il fut enfin réuni au P. de Ferrariis, et ils partirent ensemble pour Pékin, où ils arrivèrent au mois de juillet 1665. (Greslon, *Histoire,* pp. 254 seq.)

Rappelé de l'exil au bout de six ans, il revenait au Chen-si, lorsque la mort vint mettre un terme à ses travaux et à ses fatigues. Elle arriva à Kan-tcheou 贛 州 府, au Kiang-si, en 1671: on ignore le jour et le mois. Son corps fut rapporté en 1678 par son frère Jacques, pour être enseveli avec celui de leur frère aîné Nicolas, à Ou-tch'ang fou. Mgr Célestin Spelta, des Mineurs réformés, Vicaire Apostolique du Hou-pé, releva, en 1862, leur tombe, que les rebelles aux longs cheveux (*Tch'ang-mao* 長 毛) avaient brisée en 1852.

Lettre du P. Claude, 1er nov. 1668, à la Bibl. Nat. de Paris (Sommervogel, *Bibliothèque,* t. V, col. 1336).

108.

LE P. JACQUES MOTEL.

穆 廸 我 惠 吉 *MOU TI-NGO HOEI-KI.*

N. 1618. — E. 1637. — A. 1657. — Coadj. spir. . — M. 2 juin (1) 1692, Ou-tch'ang fou.

Couplet, *Catal.,* 70; *Hist. d'une Dame,* pp. 44, 46, 89. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.,* ad ann. 1674 seq. — Gabiani, *Increm.,* pars I, cap. 2, §§ VI, XIII. — Greslon, *Hist.,* pp. 62, 226.

---

(1) B. 2 août.

C'était le second des trois frères; il était coadjuteur spirituel formé. Avant de s'embarquer, il avait été six ans professeur de grammaire et d'humanités, et une année de rhétorique. Entré en Chine au commencement de 1657 (Gabiani, § VI), il fut aussitôt envoyé au Kiang-si. L'église et la résidence de Nan-tch'ang, quand il y arriva, étaient en mauvais état et menaçaient ruine. Aidé du Docteur Basile, le P. Jacques releva l'une et l'autre, et les reconstruisit, en 1660, sur un plan plus vaste et plus commode. L'année suivante, Basile Hiu, ayant été appelé à un emploi considérable au Se-tch'oan, voulut y conduire avec lui le P. Motel; mais sur les instances de sa mère et de sa femme qu'il laissait à Ou-tch'ang fou 武昌, il pria le Père de vouloir bien demeurer là. (Greslon, *Histoire,* pp. 62 seq.)

Madame Candide prit aussitôt des mesures pour acheter une maison et bâtir une église aux fidèles de cette grande cité. Dès que ce dessein fut connu, les ennemis des chrétiens en furent alarmés: un petit mandarin essaya d'empêcher le Père d'en prendre possession; les bonzes se réunirent à lui, afin de présenter requête sur requête aux magistrats; mais ceux-ci, auxquels, en partant, Basile Hiu avait recommandé le Père, lui rendirent constamment justice. Au bout de quatre ans, il avait 2.200 chrétiens, dispersés en huit endroits différents, et le P. Jacques espérait que le succès irait croissant. En effet, le premier mandarin d'armes de la province, nommé Fong Tsang-ping, s'étant converti à la foi, promettait de nouvelles églises dans deux autres villes considérables de son gouvernement. La persécution fit échouer ces projets. (Greslon, *Histoire,* p. 65. — Gabiani, § XIII.)

Quand l'annonce en arriva à Ou-tch'ang fou, le P. vice-provincial, qui s'y trouvait, se rendit à Nan-tch'ang, emmenant avec lui le P. Jacques pour terminer une affaire importante. Les chrétiens de cette ville voulurent ensuite le retenir, mais rien ne fut capable de l'arrêter: il traversa le lac P'ouo-yang 鄱陽 avec danger imminent de faire naufrage, et dès qu'il fut de retour, il commença à consoler les fidèles et à les exhorter à la persévérance; ceux-ci, « animés par la présence du Père, firent beaucoup de prières, accompagnées de jeûnes et d'autres austérités, pour apaiser la justice de Dieu. » — Ce qui l'embarrassait le plus, c'était la présence du P. Macret, lequel, s'il était découvert, pourrait nuire beaucoup, car il était entré dans l'empire sans permission. Dans cette conjoncture délicate, il crut devoir faire confidence de cette affaire à un chrétien éprouvé. Celui-ci s'offrit avec courage à sauver le Père et à le guider dans un lieu de sûreté. (Greslon, *Histoire,* pp. 226 seq.)

Rassuré de ce côté, le P. Motel ne songea plus qu'à sauver les images, les livres et les ornements d'autel, et à préparer les chrétiens à bien vivre pendant son absence. Le jour de Pâques, ils se confessèrent et communièrent tous avec une dévotion d'autant plus ardente que, voyant le Père prêt à partir pour Pékin, ils pen-

saient qu'ils recevaient les sacrements peut-être pour la dernière fois. Le P. Motel, ayant donné sa bénédiction à tous ses enfants spirituels, fit son voyage par terre, et eut beaucoup à souffrir à cause de la poussière, que la sécheresse extrême rendait insupportable dans quelques provinces. Il arriva à Pékin après 23 jours de marche. (Greslon, *Histoire,* pp. 229 seq.)

Les 6 années d'exil s'étant écoulées à Canton, il revint à Ou-tch'ang fou, et continua à prendre soin de cette chrétienté, et à la faire croître en nombre et en vertu. Il conféra le baptême à un grand mandarin avancé en âge, retiré des affaires, et qui, par la lecture des livres de religion, avait été convaincu de la vérité du christianisme. Cet homme embrassa la foi, et avec lui 40 membres de sa famille et 50 personnes de ses amis. Pour témoigner sa reconnaissance à Dieu, il fit bâtir dans sa ville natale une belle église digne de sa piété. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1674.)

Lorsque T'ong Kouo-tcheng 佟 國 正, frère de l'impératrice-mère. grand-oncle de l'empereur, et général en chef des troupes envoyées contre Ou San-koei 吳 三 桂 révolté, passa par Ou-tch'ang, il reçut la visite du P. Motel. Afin de donner une preuve éclatante de sa bienveillance pour la religion et le P. Jacques, il se rendit à sa résidence, accompagné de tous les grands mandarins de la province, entra dans l'église, et y pria avec respect devant l'image du Sauveur, puis il remercia le Père des prières que les chrétiens avaient faites pour sa conservation, et le recommanda à la protection du vice-roi. (Id., ad ann. 1675.)

En 1676, à Han-yang 漢 陽, un jeune homme idolâtre avait persuadé à sa mère d'embrasser le christianisme, sans se convertir lui-même, étant plutôt retenu par ses passions qu'attaché aux superstitions. Il fut atteint d'une lèpre hideuse. Sa mère l'exhorta à son tour à recevoir le baptême, ajoutant que plusieurs avaient ainsi P. recouvré la santé du corps, en sauvant leur âme. Il obéit, pria le Motel de lui envoyer un catéchiste pour le baptiser, et fut, en effet, aussitôt délivré de son mal. Les nouveaux chrétiens du Hou-koang avaient une telle confiance dans l'efficacité de l'eau bénite et des cierges bénits, qu'ils obtenaient, en les employant avec foi, des guérisons sans nombre.

À Ou-tch'ang fou, un païen, nommé Hiu, avait résisté à toutes les sollicitations d'un ami chrétien: bien plus, il refusait obstinément de laisser baptiser son jeune enfant de 4 ans, qui était en danger de mort et ne pouvait plus ouvrir ni la bouche ni les yeux. Tout à coup, le petit moribond s'écrie: « Mon Dieu, secourez-moi! » Son père accourt: l'enfant redit la même invocation. Hiu a tout compris: hors de lui, il prend ses idoles, les brise sur le sol en disant: «Qu'ai-je besoin de vous? Et en quoi m'avez-vous servi? Allez! je ne veux plus adorer que le Seigneur du Ciel: que mon fils vive ou meure, je veux qu'il soit baptisé; et moi, désormais, je suis

chrétien.» L'enfant reçut le nom de Pierre, et fut guéri. Le père se prépara avec toute sa famille à recevoir le baptême; il fut appelé Paul. (Id., ad ann. 1676.)

En l'année 1678, le P. Motel fit le voyage de Nan-tch'ang fou 南昌 pour ramener les corps de ses deux frères, et les mettre dans une sépulture commune, se réservant à lui-même une troisième place (1). À Siang-t'an 湘潭 (Hou-nan), en 1685, le nouveau mandarin, ami et élève du P. Verbiest, nommé François Kiang, n'eut rien de plus pressé en arrivant que de bâtir, suivant la promesse qu'il avait faite à son maître, un temple au vrai Dieu, temple qui se remplissait de plus en plus, grâce à son zèle et aux prédications du P. Motel. Les idolâtres, irrités, accusèrent à Pékin le mandarin de péculat. C'était grave; mais, fort de son innocence, il se présenta sans crainte, et justice lui fut rendue. Un an après, il fut promu à une dignité supérieure dans une autre province. Son successeur, circonvenu par les infidèles, qui lui offraient 160 écus d'or, songeait déjà à ruiner cette église. Le P. Motel accourut et agit si bien que le mandarin, moitié par un sentiment de justice, moitié par crainte de se compromettre, n'osa pas donner suite à son dessein. (Id., ad ann. 1685.)

L'année suivante, 1686, le P. Jacques ouvrit une nouvelle église à Té-ngan fou 德安府 (Hou-pé), malgré tous les obstacles suscités par les bonzes et par les idolâtres. Il fit une visite de politesse au gouverneur. Cette marque de considération et de respect lui fut si agréable, qu'il donna au Père un édit pour protéger la nouvelle propriété. En quelques mois, 500 personnes y reçurent le baptême, et le premier magistrat voulut s'y rendre et vénérer devant tous l'image du Sauveur du monde. Cet exemple attira beaucoup d'imitateurs et, dans le nombre, plusieurs n'en sortirent pas sans éprouver dans leur âme le désir, ou de se convertir, ou d'approfondir davantage cette nouvelle loi. (Id., ad ann. 1686.)

Nous n'avons rien trouvé sur les six dernières années de la vie de ce laborieux missionnaire. Il mourut à Ou-tch'ang fou, plein de jours et de mérites, le 2 juin 1692, d'après l'inscription tombale; le 2 août, d'après une lettre du P. Van Hamme.

D'après le même P. Van Hamme, il était seul à Ou-tch'ang fou depuis 10 ans, n'avait vu aucun Européen, et n'avait pu se confesser, lorsque le P. Van Hamme arriva à son secours. (Note du P. Brucker.)

Le P. Jacques Motel a laissé:

1. 成修神務 *Tch'eng-sieou chen ou,* Traité de la perfection chrétienne, 3 vol.

2. 聖洗規儀 *Cheng si koei i,* Explications sur le baptême et la manière de l'administrer, 2 vol., Ou-tch'ang fou, 1689.

---

(1) Cf. ci-dessus, p. 301.

109.

LE P. EMMANUEL GONZALEZ DE OLIVEIRA (1).

林 公撒 *LIN KONG-SA.*

N. 1619. — E. 1637. — A. 1657. — M. 1657, Nankin.

Gabiani, *Incrementa*, pars I, cap. 2, § VI; cap. 7, § XII.

Le P. de Oliveira était portugais. Il s'embarqua à Lisbonne en 1655. Dès son arrivée, au début de l'année 1657, il fut envoyé à Nankin: il y mourut quelques mois après, enlevé à la fleur de l'âge, alors qu'il faisait concevoir les plus belles espérances par ses vertus, sa sainte vie, et les talents dont Dieu l'avait doué. (Gabiani.)

110.

LE P. FÉLICIEN DA SILVA (1).

林 瑪諾 能定 *LIN MA-NO NENG-TING.*

A. 1657. — M. , Nankin.

Couplet, *Catal.*, 72.

Nous n'avons d'autres détails sur ce Père que ceux donnés par le P. Couplet dans son catalogue. Arrivé en Chine en 1657, il fut désigné pour prêcher l'Évangile au Kiang-si, à Nan-tch'ang fou 南昌. Il alla de là à Nankin et y mourut peu de temps après; il fut enterré au pied de la colline *Yu-hoa-t'ai* 雨花臺, dans le cimetière de la Compagnie. (Couplet.)

111.

LE P. GONZALVE FONSECA.

---

(1) Je regarde comme très probable que ces deux Pères (de Oliveira et da Silva) n'en font qu'un. Dans les documents de leur époque, on ne trouve jamais les deux ensemble, mais seulement l'un ou l'autre ; ce n'est que dans les documents postérieurs qu'on les trouve réunis. — Il s'agit d'un Père portugais, entré vers 1637, mort peu après son arrivée au Kiang-si, enseveli à Nankin. Un des rédacteurs, le P. Couplet, je pense, aura forgé son nom : Silva pour *Lin* 林 ; Félicien, nom du premier P. da Silva (ci-dessus, notice n° 25). (Note du P. Colombel.)

111. — LE P. GONZALVE FONSECA.

N. 1613. — A. 1557. — M. 1660, Macao.

Gabiani, *Incrementa*, pars I, cap. 7, § XVI.

Né en Portugal en 1613, il partit pour les Indes en 1643. Il y acheva ses études et reçut le sacerdoce. Procureur, pendant plusieurs années, de la vice-province de Chine, soit aux Indes, soit à Macao, il se rendit également cher aux étrangers et à ses frères par les agréments de son caractère, la douceur de ses rapports et son zèle industrieux. Il n'était pas moins aimé et vénéré au collège de Macao, dont il était devenu vice-recteur, ayant été prêté à la province du Japon, lorsqu'il fut enlevé presque subitement, en 1660, à l'affection de tous, au grand regret des deux provinces qu'il servait si bien. Il était âgé de 47 ans. (Gabiani.)

112.

LE FR. SÉBASTIEN CORREA.

E. vers 1657. — A. vers 1657.

Gabiani, *Incrementa*, pars I, cap. 5, § V. — *Notes* MSS.

Il naquit à Macao (1). Il entra dans la Compagnie et en même temps dans la Mission vers 1657. Il était compagnon du P. da Costa (2) à Yen-p'ing 延平 (Fou-kien) en 1660, et vivait au collège de Macao en 1663 et 1669. (Gabiani.)

113.

LE FR. EMMANUEL A COSTA.

E. 1657. — A. 1657.

Gabiani, *Incrementa*, pars I, cap. 5, § IX. — *Notes* MSS.

Comme le précédent, né à Macao (3), il entra dans la Compagnie et dans la Mission en 1657. En 1660, 1663, il accompagnait le P. Canevari au Kiang-si; il était de retour à Macao en 1669. (Gabiani.)

---

(1) S. "*Sinensis*".
(2) Notice nº 75, p. 219.
(3) S. "*Sinensis*".

114.

LE P. PHILIPPE COUPLET.

柏 應 理 信 末 *PÉ ING-LI SIN-MO.*

N. 31 mai 1624 (1). — E. 1641. — A. 1659. — P. 5 fév. 1659. — M. 15 mai 1692 (2), en mer, près Goa.

Bayer, *Musæum sinicum*, pars I, pp. 63 seq.—Couplet, *Catal.*, 77; *Histoire d'une Dame*, p. 125.—D'Elia, *Catholic native Episcopacy*, pp. 21-28.—Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1674. — Gabiani, *Incrementa*, pars I, cap. 5, § XVI.—Greslon, *Hist.*, p. 256. — A. Rémusat, *Mélanges*, IIe partie, p. 68.—de Rougemont, *Historia*, p. 234. — Sommervogel, *Biblioth.*, t. II, col. 1566. — Waldeck, *Vie du P. Couplet*.

Le P. Couplet naquit à Malines. Il entra dans la Compagnie dans la province de Flandre-Belgique. Enflammé de zèle pour la conversion des âmes, il demanda et obtint les missions de Chine, dont il fut un des plus illustres missionnaires. Il s'embarqua en 1656, sous la conduite du P. Michel Boym, qui retournait en Chine, après s'être acquitté de la légation dont les derniers princes de la dynastie des Ming l'avaient chargé auprès d'Alexandre VII. À son arrivée en Chine, il prêcha successivement l'Évangile dans les provinces du Kiang-si, du Fou-kien, du Hou-koang, du Tché-kiang et surtout du Kiang-nan, dans les villes de Song-kiang 松 江, Chang-hai 上 海, Kia-ting 嘉 定, Sou-tcheou 蘇 州, Tchen-kiang 鎭 江, Hoai-ngan 淮 安 et dans l'île de Tch'ong-ming 崇 明. Nous n'avons, malheureusement, que peu ou point de détails sur ses travaux apostoliques.

Il bâtit ou restaura dans le Kiang-nan un grand nombre d'églises, aidé par les libéralités d'une pieuse et illustre bienfaitrice, Madame Candide Hiu, dont il a écrit la vie. Il avait été appelé du Hou-koang dans le Kiang-nan, et en 1663 il dirigeait 600 chrétiens à Nankin. Il venait de faire une excursion de 40 jours dans les villages, où il avait baptisé 440 personnes, lorsqu'éclata la persécution de 1664. Envoyé par le P. Brancati à Tchen-kiang pour s'y cacher, et pouvoir, en l'absence des autres Pères, consoler les chrétiens, son désir de partager les souffrances de ses frères, et peut-être de gagner avec eux la palme du martyre, ne lui laissa aucun repos, et quand il eut appris leur arrestation, il revint à Sou-tcheou

---

(1) Cette date est celle qu'a donnée le P. Bastien dans les *Précis historiques* (1880, p. 197). Le P. Waldack indique 1623, le P. Sommervogel 1628, un catalogue 1622, S. 1622, et le P. Dunyn-Szpot semble indiquer 1620.

(2) S. 1693 (sans indication de mois); 清 朝 全 史 (en japonais; traduite en chinois): 一 六 九 三, 五, 十 六 (康 熙 三 十 二 年). 臥 亞.

pour se réunir à eux, et fut avec eux conduit à Pékin, puis exilé à Canton, d'où il revint en 1671 reprendre ses travaux interrompus. (Greslon, *Histoire,* pp. 257 seq.)

En 1677, après la mort des PP. Le Favre et de Rougemont, il alla dans l'île de Tch'ong-ming; tant par ses excursions que par des catéchistes zélés, il dilata cette jeune chrétienté, où il bâtit quelques églises. Après son départ, elle ne fut pas abandonnée: par les soins des Pères résidant à Tch'ang-chou 常熟, T'ai-ts'ang 太倉, Ou-si 無錫, le nombre des chrétiens se multiplia et atteignit, en 1696, le chiffre de 3.000, répartis dans 9 chrétientés. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1674.)

Il fut élu en 1680 procureur de la vice-province et député à Rome, afin d'y traiter les affaires de la Mission, d'y recruter des missionnaires, et d'obtenir pour eux l'autorisation de célébrer dans la langue indigène. Il partit de Macao le 5 déc. 1681, sur un vaisseau hollandais, et aborda en Hollande au mois d'octobre 1682. Il n'obtint pas ce que l'on désirait sur le dernier point; mais le séjour qu'il fut obligé de prolonger en Europe fut bien employé par les ouvrages qu'il publia et par les vocations qu'il sut faire naître et encourager.

Il apporta à Rome un calice d'or et des ornements sacrés donnés par Madame Candide Hiu pour être offerts en son nom à la chapelle de St Ignace. Les dames de Song-kiang voulurent y avoir part et donnèrent leurs anneaux et leurs bracelets pour la confection de ces ornements. Madame Candide Hiu en fit encore d'autres pour le sépulcre de St François-Xavier à Goa; elle voulut que ses ouvrages de broderie et ceux de ses filles fussent distribués à diverses églises. L'église des Jésuites à Rome, celle de Malines et le noviciat de Paris ont reçu quelques-uns de ses ouvrages. Enfin, sachant que le P. Couplet devait avoir audience de Sa Sainteté, elle lui donna de quoi acheter plus de 400 volumes (dont le *Missel* du P. Buglio; ci-dessus, p. 240) composés en langue chinoise par les missionnaires; et Sa Sainteté, à qui ce présent a été très agréable, les a fait mettre dans la Bibliothèque Vaticane avec des marques de distinction. (Couplet, *Hist. d'une Dame,* p. 125. — D'Elia, *Catholic native episcopacy,* p. 25.)

Le P. Verbiest lui avait donné une lettre pour le P. de Fontaney, dans laquelle il invitait ce Père à venir en Chine; et le P. Couplet eut plus d'une fois occasion d'en traiter avec lui, lorsqu'il était à Paris. "Il fut présenté à Louis XIV par le P. de la Chaise et fit comprendre à Sa Majesté les grands fruits que l'on pourrait faire en Chine, si l'on pouvait y faire passer des gens d'esprit et de vertu." (Lettre du P. de la Chaise au P. de Noyelle, dans Chantelauze, *Le P. de la Chaise,* p. 53.) Le roi, sachant que presque tous les Jésuites français qui étaient allés en Chine avec le P. Alexandre de Rhodes étaient morts en travaillant dans les missions de ce

royaume, et qu'on y avait un besoin extrême d'ouvriers évangéliques, avait déjà donné une somme considérable pour ceux qui devaient accompagner le P. Couplet. (Tachard, *Voyage de Siam,* t. I, p. 3.) Mais il se présenta bientôt une occasion encore plus favorable dans l'ambassade envoyée à Siam, comme nous le dirons dans la notice sur le P. de Fontaney (n° 170). On différa donc quelque temps.

Le P. Couplet dut attendre dix ans en Europe avant de repartir, à cause des difficultés survenues entre la cour de Rome et le roi de Portugal touchant le droit de patronage. Le roi refusait de donner le passage à tous ceux qui ne lui prêteraient pas serment de fidélité ; et ce serment, le P. Couplet le regardait comme contraire aux prescriptions du St-Siège. Il profita de ce retard forcé pour revoir sa patrie. Il revint donc à Malines, et eut la consolation de trouver son père encore vivant, et plus qu'octogénaire, et plusieurs de ses frères, dont il était l'aîné. Outre plusieurs voyages en France, il alla en Hollande et à Berlin, où il fut reçu fort honorablement par l'Électeur Frédéric-Guillaume. Il s'était mis en relations avec tous les savants qui s'intéressaient aux études chinoises: André Cleyer, Mentzell, Müller, Melchisedech Thévenet, bibliothécaire du roi, Louis Picquet, Thomas Hyde etc... Il livra alors à la publicité le "*Confucius Sinarum philosophus*"; il aurait voulu y joindre le texte chinois, mais la difficulté de fondre un si grand nombre de caractères mobiles fut pour lui un obstacle insurmontable.

La paix s'étant rétablie entre Rome et Lisbonne, le P. Couplet partit pour le Portugal par la Belgique et l'Angleterre, alla jusqu'à Madrid, et s'embarqua enfin, au mois de mars 1692, avec le P. Spinola (1) et six ou sept compagnons (2). Le voyage fut des plus malheureux: deux Pères seulement arrivèrent en Chine (3). Une horrible tempête assaillit le navire à 60 lieues du port de Goa, et

---

(1) Le P. François-Marie Spinola était porteur des lettres d'Alexandre VII, du 24 juillet 1690, à K'ang-hi, et de celles de son successeur, Innocent XII, du 2 sept. 1691. Ces lettres ne parvinrent pas à destination: le P. Spinola succomba à la maladie et aux fatigues du voyage sur les côtes de Cochinchine le 7 juillet 1693. D'après le P. Dunyn-Szpot (ad ann. 1686), il avait été élu évêque de Nankin par Innocent XII, avec l'agrément du roi Pierre II, de Portugal. Il devait être le premier évêque titulaire de Nankin.

(2) Le P. Grimaldi devait en amener d'autres — c'était du moins son intention — par la Russie et la Sibérie jusqu'à Pékin. V. ci-dessous, notice nº 137.

(3) Le P. Franco (*Synops. Annal. Lusit.,* p. 389) a conservé les noms de ceux qui moururent dans ce voyage. Ce sont les PP. Nicolas Dufour, belge (né à Écluse, le 16 fév. 1662), Jean-Baptiste Charand, suisse, Christophe Brack, allemand, Pierre Dande, bourguignon, et le Fr. Bernard Ozorio, portugais. Le P. Marcel Le Blanc, de Dijon, mourut sur la côte du Mozambique. Ce Père, revenant de Siam en France, avait été capturé par les Hollandais, et retenu dans les prisons de Middelbourg jusqu'en 1690 ; à peine fut-il délivré qu'il demanda à partir pour la Chine.

une lourde caisse mal assujettie, s'étant détachée, blessa mortellement à la tête le P. Couplet, le 15 mai 1692. (Lettre du P. Van der Beken, oct. 1694, citée dans la notice sur le P. Couplet par le P. Waldeck, t. IX des *Analectes*, ci-dessous, p. 312, n. 15.)

Le P. Couplet a composé :

1. 百問答 *Pé wen ta,* Catéchisme en 100 questions et autant de réponses, 1 vol., Pékin, 1675; réédité à T'ou-sè-wè, ("6e édit., 1925": *Catal.* 1917, supplément, n° 243).

2. 永年瞻禮單 *Yong nien tchan-li-tan,* Calendrier ecclésiastique perpétuel à l'usage des chrétiens de la Chine, 3 vol. La première partie contient la théorie; les deux autres parties contiennent des explications sur toutes les fêtes de N.-S., de la Ste Vierge et des saints du calendrier.

3. 聖教鐸音 *Cheng-kiao touo-in,* «Explication de la doctrine de l'Église», 1 vol.

4. 四末眞論 *Se mo tchen luen,* «La vraie doctrine sur les 4 fins dernières», 1 vol., Pékin, 1675; Song-kiang, 1825; réédité à T'ou-sè-wè avec un frontispice représentant le nom de Jésus, et 4 gravures, une pour chacune des 4 fins ("4e édit., 1925": *Catal.* 1917, supplément, n° 190).

5. 聖玻爾日亞行實 *Cheng P'ouo-eul-je-ya hing-che,* «Vie de St François de Borgia», 1 vol.

6. 週歲聖人行略 *Tcheou soei cheng-jen hing lio,* Vies très abrégées des Saints pour chaque jour de l'année.

7. 聖若瑟禱文 *Cheng Jo-ché tao-wen,* «Litanies de St Joseph».

8. *Historia nobilis feminæ Candidæ Hiu christianæ Sinensis...* traduite en français par le P. d'Orléans, in-12, Paris, 1688: «*Histoire d'une dame chrétienne de la Chine*, Candide Hiu, où, par occasion, les usages de ces peuples, l'établissement de la religion, les maximes des missionnaires et les exercices de piété des nouveaux chrétiens sont expliqués». Elle a été aussi traduite en espagnol, in-8°, Madrid, 1691; et en flamand, in-8°, Anvers, 1694.

Une traduction en chinois, avec des modifications assez considérables, en a été faite par le P. J.-B. Hiu 許采白, sous le titre: *Hiu t'ai-fou-jen tchoan lio* 許太夫人傳略, «Vie abrégée de l'illustre Dame Hiu», 1 vol. in-8°, T'ou-sè-wè, 1882; 2e édit., revue et corrigée par le P. Firmin Chen, s. j. 沈錦標, T'ou-sè-wè, 1927 (*Catal.* 1917, supplément, n° 740).

9. *Relatio* de statu et qualitate missionis Sinicæ post reditum Patrum e Cantoniensi exilio sub annum 1671. Offerte à Innocent XI. Cette relation se trouve en partie dans la «*Dissertatio* quibus de causis Paulus V indulserit lingua Sinensibus eruditis communi per indigenos sacerdotes celebrari sacra»; dissertation que les Bollan-

distes ont publiée dans les *Propylea ad mensem maii, Paralipomena,* p. 123. Les raisons sont tirées: «§ I, ab amplitudine gentis et politia gentis non diu exteros toleraturæ, et § II, de morali impossibilitate docendi Sinas latinam linguam, aut eum in finem erigendi puerorum seminaria». Elle a paru en italien sous le titre de: *Breve raguaglio delle cose piu notabili spettanti al grand'imperio della Cina,* 4 ff. in-4°, Rome, 1687. (D'Elia, pp. 25, 27.)

10. *Breve relazione* dello stato e qualità delle missione della Cina, composta del P. Philippo Couplet, fiamengo, della Compagnia di Gesù, proc. a Roma por quelle missioni; dedicata agl'Em. et Rm. Signori Cardinali di Propaganda, MS. écrit en 1683 ou 84. D'après le titre, cet ouvrage paraît être le n° précédent traduit en italien; cependant d'après les § 1 et 9 de la première partie, que j'ai sous les yeux, il me semble être plus considérable et n'avoir point été imprimé, que je sache: le § 9 donne un abrégé des vertus et de la mort de Madame Candide Hiu.

11. *Catalogus Patrum s. j.* qui post obitum Sti Francisci Xaverii ab anno 1581 ad annum 1681, in imperio Sinarum, Jesu Christi fidem propagarunt, in-4°, Parisiis, 1686; et à la suite de l'ouvrage du P. Verbiest: *Astronomia* europæa sub Imperatore Tartaro, in-4°, Dillingen, 1687. Il a paru également en chinois sous le titre: *Cheng kiao sin tcheng* 聖教信證, «Témoignage irréfragable de la religion chrétienne». L'ouvrage latin, comme le chinois, relate, pour chaque Père, les noms, la patrie, l'arrivée en Chine, les provinces évangélisées, la mort, la sépulture, les livres publiés en chinois.

12. Il a édité l'ouvrage auquel il a contribué pour une bonne part: *Confucius Sinarum philosophus,* sive scientia sinensis latine exposita, in-fol., Parisiis, Horthemals, 1687. Le titre chinois est: *Si wen se chou tche kiai* 西文四書直解, «Explication sincère des 4 Livres en langage de l'Occident». (Cf. ci-dessus, p. 309.) Cet ouvrage, dû principalement aux PP. Couplet, Intorcetta, Herdtricht et de Rougemont, comprend:

1° une épître dédicatoire au roi Louis XIV, par le P. Couplet;

2° *operis origo et scopus,* origine et but de l'ouvrage avec un avant-propos. Cet avant-propos, très important, renferme 2 parties. — Dans la 1ère, on étudie quels sont les livres classiques chinois et leurs principaux interprètes, et on donne une courte notice sur la secte de Lao-kiun 老君 ou des *tao-che* 道士, sur celle de Fo 佛 (Bouddha) ou des bonzes, et sur celle des lettrés ou des philosophes; enfin la table des 64 figures ou *koa* 卦 avec leur interprétation. — Dans la 2e, on explique le principe des choses d'après les Chinois, les difficultés que les premiers prédicateurs de l'Évangile y ont trouvées, et la solution à laquelle s'est arrêté le P. Ricci; on montre ensuite que les Chinois voisins du déluge n'ont eu, dans l'antiquité, aucun commerce avec les autres peuples, qu'ils ont gardé longtemps une idée vraie de Dieu; on termine par une dissertation

sur le nom donné à l'Être Suprême par les anciens Chinois;

3° vie de Confucius, probablement par le P. Intorcetta;

4° l'ouvrage lui-même, sous le titre : *Scientia sinica,* c.-à-d. la traduction latine du *Ta-hio* 大學 du P. da Costa, celle du *Tchong-yong* 中庸 du P. Intorcetta, et celle du *Luen-yu* 論語 avec explications ou commentaires;

5° le P. Couplet a ajouté plusieurs *Tables chronologiques,* imprimées à part, in-fol., Paris, 1686 et 1687 : la première, par cycles de 60 ans, depuis 2952 av. J.-C. jusqu'à l'ère chrétienne; la seconde, aussi par cycles de 60 ans, de l'an 1 à l'an 1683; chacune de ces deux tables est précédée d'une préface; la troisième est une table généalogique des trois premières familles impériales depuis Hoang Ti 黃帝, comprenant ses 86 successeurs et l'espace de 2.457 ans.

13. *Tabula chronologica Monarchiæ sinicæ a* R. P. Phil. Couplet, s. j., *concinnata,* offerte au professeur (Ch. Granelli, s. j.) de philosophie et aux élèves par leurs condisciples nouvellement reçus bacheliers, 1703, in-12, Vienne, Leop. Voigt, 1703. (Cf. Sommervogel, *Biblioth.,* t. II, col. 1566.)

14. M. H. Cordier, *Bibl. sin.*, p. 559, signale un manuscrit de 49 pp. in-fol., conservé à la Bibliothèque nationale: *Prolegomena* ad synopsim chronologicam Monarchiæ sinicæ, auctore P. Phil. Couplet, s. j. Il est daté de Quàm cheù fù (廣州府, Canton), 24 déc. 1666.

15. *Lettres,* dans: « Phil. Couplet, malinois », par le P. Waldeck (*Analectes* pour servir à l'histoire ecclésiastique de Belgique, par Reusens, Louvain, 1872, t. IX, pp. 1-31): — lettre du P. Couplet au P. Dekens, provincial, Anvers, 14 déc. 1654. — au même, ibid., 19 déc. 1654. — à un Père, Macao, 4 fév. 1659. — à un Père, Canton, 10 nov. 1666. — les PP. de Rougemont et Couplet au P. Provincial, Canton, 7 sept. 1671. — les mêmes au même, 11 sept. 1671. (Cf. Cordier, *Bibl. sin.*, p. 1062.)

16. *Lettre* au P. Godefroid Henschenius, Canton, 23 nov. 1670, dans: Visschers, *Onuitgegeven brieven...*, in-12, Arnheim, 1857.

17. Plusieurs *Lettres* écrites à Mentzell, « qui, dit Bayer (*Mus. sin.*, pars I, p. 63), multas ab eo litteras et perdoctas et locupletes accepit, quæ mihi legenti magno adjumento fuerunt ».

18. Il avait apporté une *Grammaire chinoise,* qu'il laissa à M. Picquet, de l'Académie, et qui a servi à Bayer pour composer la sienne (*Mus. sin.*, pars I, p. 68).

19. Il laissa aussi à Paris un *Dictionnaire chinois* très nettement écrit. Ab. Rémusat pense que les 9 vol. in-fol. du *Dictionnaire* de Mentzell doivent être attribués aux missionnaires, surtout au P. Couplet.

20. Une collection de *Pièces relatives à la question des rites chinois* (1 vol. in-fol., MS.) a été vendue à la vente des livres de M. Pauthier. La plupart de ces pièces ont été écrites en Chine.

Plusieurs sont certifiées par le P. Couplet, qui a mis en tête du volume une introduction écrite et signée de sa main (Cordier, *Bibl. sin.*, p. 1062), et a ajouté à plusieurs des observations marginales.

21. Dix *Lettres à Papebroch (Papenbroek)*, 1686-87, à la bibliothèque des Bollandistes. (Sommervogel, *Biblioth.*, t. II, col. 1566.)

115.

LE P. BERNARD DIESTEL.

蘇 納 德業 *SOU NA TÉ-YÉ.*

N. 1619. — E. 1638. — A. 1659. — M. 13 (1) sept. 1660, Tsi-nan fou.

Couplet, *Catal.*, 73. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1683. — Gabiani, *Increm.*, pars I, cap. 7, § XVII. — Wessells, *Early Jesuit Travellers*, pp. 173, 174, 338.

Le P. Diestel naquit en Allemagne et entra dans la Compagnie à l'âge de 19 ans. Il avait du courage pour exécuter les entreprises les plus ardues et de la constance pour les faire réussir. Il partit pour la Chine en 1656, emmenant avec lui le P. Grueber (ci-dessous, n° 119, p. 319). Il était muni d'une lettre de l'empereur Léopold I, avec quelques présents, pour Choen-tche 順 治. Le P. Adam Schall, par respect pour Sa Majesté Impériale, jugea qu'on ne pouvait les présenter, parce que cette offrande serait considérée comme l'acte d'un vassal vis-à-vis de son souverain. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1683.) Il fut appelé à la Cour pour travailler aux mathématiques, et refusa le titre de mandarin. Comme l'air de Pékin lui était contraire, il obtint licence de se rendre au Chan-tong: mais il y mourut peu après de la dysenterie, à Tsi-nan fou 濟 南, le 13 sept. 1660 (le P. Gabiani dit le 17; nous gardons la date du 13, donnée par l'inscription tumulaire) et y fut enterré. Le P. Verbiest composa son épitaphe. Ses obsèques, remarque le P. Gabiani, montrèrent quelle était l'affection des néophytes pour leurs pères venus d'Europe afin de les guider dans la voie du salut. Quoique le P. Diestel ne fût arrivé que depuis quelques mois, ils s'empressèrent autour de son cercueil; quelques-uns prirent le deuil pour un an. Le cortège traversa avec grand appareil la ville de Tsi-nan fou, et les néophytes de cette ville récitèrent pour son âme plus de 3.000 chapelets. (Gabiani, loc. cit.)

On conserve une ou plusieurs *Lettres* de lui à la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, dans le tome II des *Œuvres* du P.

(1) Gabiani : 17.

Wilsheim, contenant les nos 6828-6869. (Sommervogel, *Biblioth.*, t. III, col. 57.)

116.

LE P. ALBERT D'ORVILLE (1).

吳 爾 鐸 紹 伯 *OU EUL-TOUO CHAO-PÉ.*

N. 1622 (2). — E. 30 oct. ou 2 nov. 1646. — A. 1659. — M. 8 avril (3) 1662, Agra, aux Indes.

Bosmans, *Documents sur Albert Dorville.*— Couplet, *Catal.*, 75.— Gabiani, pars I, cap. 2, § VII; cap. 7, § XXIII.—Kircher, *China*, p. 64.—Wessels, *Early Jesuit Travellers*, pp. 164 seq.

Pour éviter les nombreux dangers et les longs retards de voyage par le cap de Bonne Espérance et les mers des Indes et de la Chine, le P. Général de la compagnie, Goswin Nickel, avait recommandé aux missionnaires d'essayer et de reconnaître une route par terre plus sûre et plus prompte; il en avait chargé le P. A. Schall. Celui-ci, profitant des bonnes dispositions du premier empereur tartare, Choen-tche 順 治, obtint des sauf-conduits pour deux Pères désignés par le vice-provincial, à l'effet de rechercher cette nouvelle route. C'étaient les PP. d'Orville et Grueber. Le P. d'Orville était né à Bruxelles, et avait reçu une éducation conforme à la noblesse de sa famille. Industrieux, doux, ferme, généreux, il avait les qualités nécessaires pour mener à bonne fin cette entreprise, qui n'exigeait pas moins de courage que d'intelligence.

Au mois de juin (4) de l'an 1661, les deux Pères partirent par le Chen-si, accompagnés d'un interprète mahométan, nécessaire à cause des pays qu'ils devaient parcourir, et qui leur resta fidèle; il avait déjà fait le voyage et connaissait les langues de ces pays. De Si-ngan fou 西 安, ils traversèrent en trois mois les déserts de la Tartarie kalmouke, appelés aussi Cha-mo 沙 漠, ou Caracathay (c.-à-d. « noir Cathay »), puis le Tibet, où ils s'arrêtèrent deux mois à Lhassa, qu'ils appellent Barantola. Escaladant ensuite des montagnes hérissées de rochers, couvertes de neige, et remplies d'horribles précipices, ils passèrent au Népaul, puis dans le Bengale, et de là à

---

(1) B. Dorville ou d'Orville; S. de Dorville; Gabiani: d'Orville: Wessels, *op. cit.*, p. 176 : troisième fils de Louis Le Comte, seigneur d'Orville.

(2) Wessels, *op. cit.*, p. 178 : 1621, 12 ou 20 août.

(3) S. obitus febr. ; Wessels, *op. cit.*, p. 197, d'après une notice du P. Grueber et l'inscription de la tombe : Samedi saint, 8 avril 1662.

(4) Wessels, *op. cit.*, pp. 198, 203: 13 avril.

Bénarès, et arrivèrent enfin à Agra après un voyage de 214 jours, non compris les arrêts. Le P. d'Orville y mourut peu de temps après, le Samedi saint, 8 avril 1662. Le P. Henry Roth, qui cultivait la chrétienté d'Agra, et était bien instruit des langues indoue et persane, prit la place du P. d'Orville et accompagna le P. Grueber dans le reste de son voyage jusqu'à Rome. Le P. d'Orville, avant son départ, avait prêché l'Évangile dans le Chen-si.

117.

LE P. ANDRÉ FERRAN.

郎 安德 駿生 *LANG NGAN-TÉ TSUEN-CHENG.*

N. 1621. — E. 1639. — A. 1659. — M. 1661 (1), au Fou-kien.

Couplet, *Catal.*, 74. — Gabiani, *Incrementa*, pars I, cap. 7, § XXII.

Le P. Ferran était portugais. Un caractère doux, tempéré de gravité, un esprit perspicace et un jugement mûr lui avaient concilié l'estime des néophytes, et permettaient de voir en lui un excellent ouvrier apostolique, lorsqu'il fut enlevé à l'affection et aux espérances de tous par une attaque subite de variole, qui l'emporta la 3e (2) année depuis son arrivée. Il mourut au Fou-kien, et fut enterré à Fou-tcheou fou 福州府. Il avait commencé à exercer le saint ministère à Hoai-ngan fou 淮安, au Kiang-sou, et avait été envoyé au Fou-kien en 1661.

J'ai vu une *Préface* datée de Fou-tcheou 福州 et signée de sa main, en tête de la *Traduction latine*, avec commentaires, du *Luen-yu* 論語, par le P. Intorcetta. Cette traduction fait partie de l'édition de Goa.

118.

LE P. JEAN-DOMINIQUE GABIANI.

畢 嘉 鐸民 *PI KIA TOUO-MIN.*

N. 1623. (3) — E. 1639. — A. 1659. — P. 5 fév. 1659. — M. 1696, Yang-tcheou fou.

---

(1) Gabiani : 1662.
(2) Gabiani : 4e.
(3) Mgr Grég. Lopez, dans sa *Lettre à la Propagande* du 28 août 1690, donne 69 ans au P. Gabiani (*Petit Messager de Ning-pouo*, février 1925) : l'année de sa naissance serait alors 1622.

Alegambe, *Bibliotheca*, p. 139.—Couplet, *Catal.*, 76; *Histoire d'une dame* pp. 86 seq. —Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1673 seq. — Gabiani, *Incrementa*, pars I, cap. 2, §§ VII, XIV; cap. 5, § XVI. — Greslon, *Histoire*, pp. 256 seq. — Le Comte, *Nouveaux mémoires*, t. I, p. 44. — Le Gobien, *Histoire*, p. 79. — *Lettres édif.*, t. III, p. 98. —d'Orléans, *Histoire*, p. 308.—Sommervogel, *Bibliothèque*, t. III, col. 1077.

Le P. Gabiani naquit à Nice, en Piémont; il fit ses études au collège romain et entra au noviciat de St-André à Rome, à l'âge de 16 ans; il professa les humanités et la rhétorique pendant 3 ans. Malgré sa faible santé, il demanda les missions de la Chine avec de grandes instances, et obtint de s'embarquer en 1656 avec le P. Martini. Dès qu'il fut arrivé, il commença son apostolat dans la province du Kiang-nan et, avec les libéralités d'une Dame pieuse, Justa Tchao, il bâtit, en 1660, une résidence et une église à Yang-tcheou 揚州, où il faisait sa demeure ordinaire. En 1663, il bâtit de même résidence et église à Tchen-kiang 鎮江 (avec l'aide surtout de Monique Min) et plusieurs chapelles. (Gabiani, cap. 2, § XIV.)

Un mandarin d'armes de Tchen-kiang, nommé Pierre Kao, des plus considérables de la ville, l'ayant pris sous sa protection, avait un soin tout particulier de ce qui le concernait. Pendant la persécution, il donna un bel exemple de constance, car il résista à toutes les prières de ses amis infidèles, et de son père lui-même, qui le priaient de se soustraire au danger au détriment de l'église de Tchen-kiang. Ce fut son père qui vint, accompagné d'une troupe de soldats, brûler la croix qui était sur la porte, renverser l'autel, déchirer l'image du Sauveur et à la place des mots: *T'ien-tchou-t'ang* 天主堂, maison du Seigneur du Ciel, afficher en gros caractères: «Maison à vendre». (Greslon, *Histoire*, pp. 265, 266.)

Le zèle qu'avait le P. Gabiani pour la conversion des âmes lui fit ériger des confréries sur le modèle de celles du P. Brancati à Chang-hai. Il en avait cinq à Yang-tcheou en 1664. La quatrième était destinée à élever les enfants exposés et abandonnés. Celle des catéchistes comptait 12 membres, tous bacheliers, et quoique le Père ne sût guère alors que balbutier la langue, ces personnes, cependant, avaient tant d'ardeur pour apprendre la doctrine, qu'elles se laissaient instruire et diriger comme de petits enfants. Il faisait des expéditions apostoliques tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, jusqu'à Nankin, Tch'ang-tcheou fou 常州府 et I-tcheng hien 儀徵縣, desquelles il revenait toujours avec de nombreuses conquêtes de soldats, de marchands et d'autres personnes. (Gabiani, pars I, cap. 5, § XVI.)

Étant à Nankin par ordre de ses supérieurs, lorsque la persécution commença, il se hâta de revenir à son église de Yang-tcheou: mais déjà elle avait été saisie; peu après, elle fut pillée. Le Père fut obligé de se présenter devant plusieurs tribunaux de

cette ville, et de Tchen-kiang, où il demeura un mois avant d'être conduit à Sou-tcheou 蘇州, à Pékin et à Canton. (Greslon, *Histoire,* pp. 274 seq.)

Durant l'exil (1665-1671), il fut quatre ans procureur. La liberté lui ayant été rendue le 8 sept. 1670, il était rentré dans sa Mission; mais, en 1672, craignant que, par la mort du P. de Ferrariis, le Chen-si demeurât privé de missionnaires, il obtint, par le moyen du P. Verbiest, la permission d'y transporter le corps de ce Père, et d'y demeurer, pour en garder la sépulture à Si-ngan fou 西安. De là, il administrait toute cette chrétienté, qui comptait 22 églises en diverses villes et bourgades. C'était un moyen recommandé par tous les premiers mandarins chrétiens, d'avoir dans toutes les provinces la sépulture des missionnaires qui y étaient morts, afin d'y tenir une petite chapelle qui servirait de refuge en temps de persécution; car les Chinois ont le plus grand respect pour les tombeaux, et il est bien rare qu'ils osent les violer. (Couplet, *Hist. d'une Dame,* pp. 86 seq.)

Il paraît, cependant, qu'il revint quelquefois au Kiang-nan. En 1673, le gouverneur de la ville de Yang-tcheou, nommé Li, homme puissant, avait fait donner 80 coups de bambou à un méchant bonze, qui mourut de ses blessures. Pour ce fait, il fut condamné à mort. Ce fut la cause de son salut éternel: il se fit instruire des vérités de la religion, reçut le baptême dans sa prison des mains du P. Gabiani, et mourut ensuite dans les sentiments d'un vrai chrétien. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1673.)

Nommé vice-provincial en 1680, le P. Gabiani parcourut plusieurs provinces et résida assez longtemps à Macao; il fut nommé ensuite, en 1684, supérieur de la résidence de Nankin: c'est là que, désormais, il habitera le plus souvent. Il se trouvait dans cette ville, lorsque K'ang-hi 康熙, visitant le midi de l'empire, s'y arrêta, «l'invita à venir dans son palais, et lui fit quelques largesses, mais peu considérables. Car, selon la remarque de plusieurs auteurs, les empereurs chinois donnent fort peu, et plutôt pour honorer que pour enrichir.» K'ang-hi s'entretint quelque temps avec lui et avec le P. Valat, son successeur comme vice-provincial. Il leur fit diverses questions, et leur ayant demandé à la fin, s'ils n'avaient pas sur eux quelque image de Jésus-Christ, le P. Gabiani lui présenta aussitôt une croix, qu'il prit, considéra avec attention, et rendit au Père (1). En revenant de Nankin, l'empereur voulut encore, en passant à Yang-tcheou, y visiter l'église du P. Gabiani: cette ville renfermait plusieurs milliers de chrétiens, qu'il allait, consoler de temps en temps. (Le Gobien, *Histoire,* p. 79.— Dunyn-Szpot, ad ann. 1684.)

Il établit à Nankin une sorte de séminaire pour former, sous la conduite de lettrés chrétiens, les jeunes Chinois aux bonnes

---

(1) Cf. Gaillard, *Nankin historique,* p 243.

mœurs et à l'étude de leur littérature; il avait aussi des congrégations de lettrés et de catéchistes qui étaient florissantes, et quand, en 1685 les deux vicaires apostoliques, Mgr d'Argolis et Mgr de Basilée, s'arrêtèrent dans cette ville, ils ne purent retenir leur admiration pour la bonne tenue de cette maison. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1685.)

Le P. Gabiani se rendit à Yang-tcheou, pour recevoir, en 1687, les premiers Jésuites français qui se rendaient de Ning-pouo 甯 波 à Pékin. L'année suivante, le P. de Fontaney vint habiter avec lui à Nankin, et ils demeurèrent deux ans ensemble, pendant lesquels, dit ce Père, il me donna de grands exemples de vertu. .. cette époque, Mgr Grégoire Lopez, son provicaire le P. de Leonissa, plus tard évêque de Béryte, Mgr d'Argolis, et le P. de Glemona, son compagnon, logeaient avec les deux Pères à la résidence, et la plus grande concorde, ainsi que la plus fraternelle charité, régnaient entre eux. (*Lettres Édif.*, t. III, p. 98, 15 fév. 1705.)

son second passage à Nankin, au commencement de 1689, l'empereur voulut encore donner des marques de son estime aux PP. Gabiani et de Fontaney en les entretenant familièrement. Le P. Gabiani s'occupa ensuite d'arrêter la persécution qui s'élevait alors à Hang-tcheou 杭 州 contre le P. Intorcetta, et d'en atténuer les effets. Chargé, en 1690, de porter et d'offrir à l'empereur un baromètre, il se rendit à Pékin, où K'ang-hi le retint durant trois ans, en le comblant d'honneurs. Il revint en 1693 pour diriger les fidèles de Hoai-ngan fou 淮 安, Tchen-kiang 鎭 江, Sou-tcheou 蘇 州 etc.; en même temps, il était chargé de préparer au sacerdoce plusieurs lévites chinois. Enfin en 1696, après quelques jours de maladie, il mourut à Yang-tcheou, pleuré de tous les chrétiens. Il fut enterré dans leur cimetière, au pied de la colline *Kin-koei-chan* 金 匱 山, hors de la porte de l'ouest: il était âgé de 74 ans, et en avait passé 37 dans la Mission. « Humble, modeste, pieux, d'une sagesse consommée, il ne cessa de croître en perfection jusqu'à sa mort, digne d'être nommé le serviteur fidèle à son Seigneur; et nous, continue l'inscription placée sur sa tombe par les Chinois, nous qui connaissons toutes ces choses, nous qui avons été inondés de son amour, nourris de ses bienfaits, qui avons bu sa clémence, bien que sans lettres et sans éloquence, nous écrivons cette épitaphe avec nos larmes, pour que sa mémoire ne s'efface jamais. De K'ang-hi, la 45e année (1706), Ve lune. »

Le P. Gabiani nous a laissé:

1. *Incrementa Ecclesiæ Sinicæ a Tartaris oppugnatæ*, composé en 1667, pendant la détention de Canton, in-4°, Vienne, Voigt, 1673, en 3 parties. — Dans la première, il fait connaître l'état de l'empire après la conquête des Tartares, l'état et les progrès de la

religion chrétienne à la même époque dans les diverses provinces. Il remarque que dans l'espace de 14 ans, 1650-64, on baptisa en Chine environ 105.000 personnes, tandis que, de 1581-1650, on n'en avait baptisé que 150.000. — Dans la seconde, il raconte, avec beaucoup de détails, la persécution des quatre régents, et les souffrances qu'eurent à endurer les Pères de Pékin et des provinces, jusqu'à leur condamnation à l'exil. — Dans la troisième, il expose l'exil de Canton, la constance et la piété des fidèles, les prodiges arrivés en ce temps, la mort du P. Adam Schall (1666), et l'état du christanisme.

2. *Dissertatio* apologetica, scripta anno 1680, de Sinensium ritibus politicis, 77 pp. in-12, Liège, Streel, 1700.

3. Le manuscrit suivant est conservé à la bibliothèque des Jésuites, rue des Postes, à Paris: *De ritibus Ecclesiæ Sinicæ permissis apologetica dissertatio,* 96 pp. Est-ce le même ouvrage que le précédent?

4. À la même bibliothèque: *Dubia quædam ad PP. Pekinenses spectantia.*

(Cf. Sommervogel, *Bibiothèque*, t. III, col. 1076, 1077.)

119.

LE P. JEAN GRUEBER.

白乃心 葵陽 *PÉ NAI-SIN K'OEI-YANG.*

N. 28 oct. 1623 (1). — E. 18 oct. 1641. — A. 1659. — M. 30 sept. 1680, en Hongrie (2).

Couplet, *Catal.*, 82. — Gabiani, *Increm.*, pars I, cap. 2, § VII. — Kircher, *China*, pp. 64, 65. — Sommervogel, *Biblioth.*, t. III, col. 1884, 1885. — Wessels, *Early Jesuit Travellers*, pp. 164 suiv., 201 seq., 338.

Le P. Jean Grueber naquit en Autriche, à Linz, le 28 oct. 1623. Il avait fait une étude particulière des mathématiques, et de grands progrès dans la piété, lorsqu'il supplia ses supérieurs de l'envoyer dans la mission de la Chine. Il partit de Rome en 1656, avec le P. Diestel (ci-dessus, n° 115, p. 313); ensemble ils traversèrent l'Anatolie, l'Arménie, la Perse jusqu'à Ormuz. De là ils firent voile pour Macao, où ils arrivèrent en juillet 1658. Peu après, le P. Grueber fut appelé à Pékin, où il demeura deux ans. «Il était d'un caractère affable et extrêmement civil, joignant à toutes les

(1) S. ortus 1620.

(2) S. obitus 1665; locus sepulturæ, Florence. C'est par erreur que le P. Couplet le fait mourir en 1684, en Allemagne.

autres bonnes qualités la sincérité germanique, qui rendait sa conversation très agréable.» (Astley's *Collection of Voyages,* p. 301.)

Désigné avec le P. d'Orville (ci-dessus, p. 314) pour découvrir une route par terre jusqu'en Europe, il perdit son compagnon à Agra, et accompagné du P. Henry Roth, il traversa le reste des Indes, la Perse, la Turquie, et arriva à Smyrne, où il s'embarqua pour Messine. Dès qu'il eut rempli à Rome l'objet de son voyage, il repartit pour la Chine, toujours par terre, mais, cette fois, voulant se diriger vers le nord de l'Europe. Tombé malade à Constantinople, il revint à Florence, puis en Allemagne et en Hongrie, où il mourut à Patak (Sarospatak), le 30 sept. 1680. (Wessels, *op. cit.,* pp. 201, 203.)

On a de lui:

1. *Iter e China in Mogor,* dans la *China* du P. Kircher, pp. 64 seq. Cette relation renferme 27 figures dessinées par les deux PP. Grueber et d'Orville, relatives aux vêtements et à la religion des peuples qu'ils ont visités, ainsi que des remarques sur les usages et les mœurs de ces mêmes peuples. Le recueil de Thévenot cite: *Viaggio del P. Grueber tornando per terra da China in Europa,* avec traduction française et un abrégé en latin. Réimprimé dans Astley's *Collection of Voyages,* 1745-47, dans Pinkerton's *Collection,* London, 1808-14, et en appendice dans *Narrative of the Mission of G. Bogle to Tibet,* par Clements R. Markham, in-8°, London, Trübner, 1876 (1).

2. *Briesve et exacte response* du P. Jean Grueber à toutes les questions que lui a faites le sérénissime grand-duc de Toscane, dans l'édition française de Kircher, in-fol., Amsterdam, 1670.

3. *Lettres*: au P. Jean Hafenecker, recteur de l'Université de Gratz, de Surate, 7 mars 1658, dans Stöcklein, *Welt-Bott,* n° 34: avec des détails sur son voyage; — au P. Athanase Kircher, sur les cloches de Pékin, dans laquelle il compare les deux cloches d'Erfurt et de Pékin, datée de Venise, 10 mai 1664; — au P. Grammans, de Vienne, 1664; — ad virum eruditum, Dantzig, 11 déc. 1664; — ad eumdem, de la Silésie, 14 mars 1665. Ces quatre lettres se trouvent dans les *Relations de voyages* de Melchisédech Thevenot, 4e partie, et dans le tome VII des voyages de l'abbé Prévot.

4. Dans la brochure: *Décret* de N. S. P. le Pape, Clément XI, sur la grande affaire de la Chine, in-8°, 1709, je trouve, p. 44, note, ce renvoi: «Joannes Grueber in libro italico: *Notizie varie dell'imperio della Cina,* in Firense, 1697». C'est 1687, in-12, chez Carlier, qu'il faut lire.

Cet ouvrage contient, en effet, sur la Chine, des détails tirés de conversations avec le P. Grueber, 80 pp. plus 42 pp. de 4 lettres

---

(1) Wessels, *op. cit.,* p. XIV: 1879. Nous ne connaissons pas cette édition.

adressées, par le même, à d'autres Pères. Il se termine par une *Vie de Confucius* et un traité : *Scientiæ Sinicæ liber*, tiré du livre de Confucius sur le Milieu.

5. *Lettre* au P. Kircher, Tyrnaviæ, 13 jan. 1670, dans Wessels, *op. cit.*, p. 337.

6. Autres *Lettres* indiquées par Wessels, *op. cit.*, p. 204.

(Cf. Sommervogel, *Biblioth.*, t. III, col. 1884, 1885.)

120.

LE P. PROSPER INTORCETTA.

殷 鐸 澤 覺 斯 *IN TOUO-TCHÉ KIO-SE.*

N. 1625. — E. 1642. — A. 1659. — P. 5 fév. 1659. — M. 3 oct. 1696, Hang-tcheou.

Alegambe, *Biblioth.*, p. 714. — Bayer, *Musæum*, præf., p. 15. — Couplet, *Catal.*, 79. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1669, 1679. — Gabiani, *Incrementa*, pars I, cap. 5, § X. — Greslon, *Histoire*, pp. 76 seq., 211, 217 seq. — du Halde, *Description*, t. III, p. 105. — Huc, *Le Christianisme*, t. III, p. 180. — Le Comte, *Nouv. Mém.*, t. II, pp. 304, 310, 356. — Le Gobien, *Hist.*, pp. 19-98; 161-190. — Leibnitz, *Novissima sinica*, p. 325. — *Lettres Édif.*, t. III, p. 89. — Ab. Rémusat, *Nouveaux Mélanges*, t. II, pp. 229 seq. — Sommervogel, *Bibliothèque*, t. IV, col. 642 seq.

Prosper Intorcetta naquit dans la petite ville de Piazza, en Sicile. Il n'avait guère plus de 16 ans, lorsqu'il s'échappa du collège de Catane, où ses parents l'avaient envoyé pour étudier le droit, et se rendit à Messine, brûlant du zèle de se dévouer aux missions étrangères. Les supérieurs des Jésuites ne voulurent point le recevoir avant qu'il eût obtenu l'autorisation de sa famille; il entra au noviciat en 1642. Après le cours de ses études théologiques, il fut envoyé en Chine, en 1657, avec le P. Martin Martini, qui y retournait, fit les vœux de profès à Macao et, complètement armé, commença un apostolat qui devait durer 37 ans. (Rémusat, *op. cit.*, p. 229.)

Son premier champ de bataille fut le Kiang-si. Il bâtit, en 1660, une résidence à Kien-tch'ang fou 建 昌 府, restaura l'église et baptisa, en deux ans, 2.000 néophytes. Il administrait, en outre, sept autres chrétientés dans les villes et les bourgs voisins. Le gouverneur de Kien-tch'ang, d'abord ami du P. Intorcetta, puis, par les intrigues de ses subalternes, devenu l'ennemi déclaré de la religion et de ses ministres, le fit passer aux yeux du vice-roi pour un imposteur et le chef d'une bande de séditieux: il voulait détruire l'église de cette ville, qu'il prétendait être contraire à sa santé, à cause de son élévation. Malgré les prières de leurs amis communs, malgré des lettres du P. Adam Schall adressées à lui et au vice-roi,

il ne voulut pas céder, et l'église, trois fois relevée, fut trois fois démolie. Toutefois, il n'osa rien entreprendre contre le Père, qui, par prudence, se tint caché quelque temps. (Greslon, *Histoire,* pp. 76 seq.)

Les fidèles ne perdirent pas courage; au contraire, ils n'en devinrent que plus fervents; plusieurs d'entre eux parcouraient les villages pour encourager les faibles. Plusieurs gentils, détestant l'injustice de leur mandarin, et touchés de la constance des chrétiens, embrassèrent la foi. (Greslon, *Histoire,* p. 76.) Cette persécution locale était à peine terminée que, deux mois après, la persécution générale commença. Arrêté en 1665, le P. Intorcetta fut conduit comme un criminel à Pékin, avec le P. Canevari (n° 64, p. 201), et traité fort rudement pendant toute la route. Avant de partir, il avait baptisé 40 catéchumènes, et administré les sacrements à tous les fidèles. Il y eut même un grand nombre d'enfants qui demandèrent à recevoir la Ste Eucharistie avec tant d'instance qu'il en fut touché. À cause de leur ferveur, et en raison des circonstances, il crut devoir la leur accorder. Ils jeûnèrent pendant 3 jours et firent plusieurs autres pénitences pour fléchir la colère de Dieu. (Greslon, *Histoire,* p. 218.)

En 1670 (Noël Alexandre, *Apologie,* p. 283, dit: 1668), vers la fin de l'exil de Canton (1665-1671), ses compagnons firent venir de Macao un autre religieux pour demeurer en prison en sa place, et le députèrent à Rome auprès du P. Général, afin de lui exposer la triste situation de la mission, et le besoin qu'elle avait d'un prompt secours. Pour un voyage si long et si difficile, il ne reçut que 20 écus d'or, tant était pauvre la vice-province de Chine. Se confiant néanmoins en la divine Providence, il s'embarqua sur le premier navire en partance, et arriva à Rome en 1671. (Alegambe, loc. cit.)

Il s'adressa aux cardinaux de la Propagande pour avoir des secours, et au P. Général pour l'envoi de nouveaux ouvriers. Il n'en demandait que 40, «quand il en faudrait des milliers, disait-il, pour cultiver et recueillir les nombreuses moissons qui se préparent dans tout l'empire et au dehors, et pour remplacer les ouvriers actuels, qui disparaissent peu à peu, usés par les travaux, par l'âge et par les souffrances».

Le P. Intorcetta ne tarda pas à retourner auprès de ses compagnons, qu'il eut la consolation de retrouver en liberté, août 1674 (1). Ses supérieurs le fixèrent à Hang-tcheou 杭州, capitale du Tché-

(1) Il ramenait avec lui 12 compagnons pour la Chine. Dix d'entre eux, dit le P. Verbiest dans la lettre de 1678 adressée de Pékin aux Jésuites d'Europe, moururent, pendant la traversée, de diverses maladies. Dans la *Synopsis* du P. Franco, à l'année 1673, je n'ai retrouvé que huit de ces noms, que nous devons conserver ici pour honorer leur mémoire. Ce sont les PP.: Didace Garcas, portugais; François-Marie Gatinara, savoyard; François Bergoder, corse; Beatus Amrhym, bavarois; Jean Van Mol, Thomas Van der Elst, tous deux belges; et le Fr. coadj Jean Fernandes, portugais: tous morts au mois d'avril (1674), avant d'atteindre le cap de Bonne-Espérance. Au delà

kiang, où il dirigea quelques novices chinois. En 1676, il fut choisi pour être visiteur des Missions de Chine et du Japon; ce fut alors qu'il acheta, près de Hang-tcheou, au lieu appelé *Ta-fang-tsing* 大方井, un vaste terrain, où il construisit une chapelle, pour y réunir, dans un cimetière commun, les corps de tous les missionnaires morts dans cette ville: la translation se fit en 1678.

L'année suivante, 1679, une persécution éclata à Hang-tcheou par le moyen de trois frères riches et puissants, fort adonnés aux superstitions. Ils ne pouvaient souffrir la vue de la belle église commencée par le P. M. Martini et achevée par le P. Augery. Ils ameutèrent la populace; on ne pouvait plus sortir de la maison sans s'exposer à mille avanies et même à être battu. Le P. Intorcetta patienta quelque temps et recommanda aux néophytes de ne pas rendre coup pour coup, outrage pour outrage. Enfin il s'adresse au gouverneur et demande justice. Les trois frères sont arrêtés, jugés, condamnés à porter la cangue après avoir été fustigés. Ils implorèrent le pardon du Père, qui obtint encore leur délivrance, et cette charité chrétienne contribua à augmenter le nombre des conversions. (Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1679.)

En 1687, il était vice-provincial, et lorsque les PP. de Fontaney, Gerbillon, Le Comte, Bouvet et de Visdelou passèrent par Hang-tcheou pour se rendre à Pékin, il se trouvait dans cette ville, Il leur envoya aussitôt un catéchiste en leur disant: « Dieu soit béni de ce qu'il nous a fait enfin miséricorde! Il vous a sauvés du naufrage, afin de sauver par votre moyen cette mission affligée, qui périssait tous les jours, faute d'ouvriers et de secours. » Il leur dit encore: » Je vous attendais avec impatience; et maintenant que vous êtes arrivés, je suis comblé de consolations. » Il obligea jusqu'aux petits enfants à implorer le secours du Ciel pour eux: « Seigneur, leur faisait-il dire et répéter, en votre Saint Nom, conservez les Pères qui viennent travailler au salut de nos âmes. » (*Lettres Édif.*, lettre du P. de Fontaney, p. 89.)

Lorsque, peu après, l'empereur K'ang-hi 康熙 visita Hang-tcheou, il voulut le voir, et lui dit: « Bon vieillard, demeurez ici: votre âge avancé ne vous permet pas de me suivre davantage; vous n'êtes

---

du cap, le P. Adam Agenler, de Trente, succomba à son tour, et le P. Simon Rodriguez, seul, arriva à Macao avec le P. Intorcetta, en 1674.

Le P. Van Mol était né à Anvers en 1632; il mourut le 23 avril 1674. Le P. Van der Elst était né à Bruxelles, le 28 août 1642; il mourut aussi le 23 avril 1674. (*Précis historiques*, 1880, p. 197.)

D'après le même ouvrage, le P. Jean-Baptiste Maldonado, né à Mons le 15 oct. 1634, parti en 1666, et mort après 1698, et le P. Jean de Haynin, né à Ath, le 14 juillet 1633, parti en 1666, et mort après 1681, appartenaient tous deux à la province de Chine. Le P. Couplet ne les indique pas dans son catalogue.

Peut-être ne sont-ils jamais sortis de Macao, retenus qu'ils furent par les supérieurs de la province du Japon, malgré les réclamations de la vice-province de Chine.

pas en état de souffrir les fatigues d'un voyage: je vous ordonne de rester en votre Église et d'y passer en paix le reste de vos jours.»

Ces paroles, qui auraient dû le faire respecter des mandarins, n'empêchèrent pas qu'il eût à subir une nouvelle persécution, 1688-92. Une querelle entre deux particuliers, dont l'un était chrétien, en fut l'origine. La plupart des mandarins du Tché-kiang, le vice-roi spécialement, ancien ami de Yang Koang-sien 楊光先, détestaient la religion chrétienne. Ils évoquèrent aussitôt l'affaire à leurs tribunaux, et surent y mêler le nom du P. Intorcetta.

Malade alors, il eût pu se dispenser de comparaître devant les magistrats; «mais il craignait de perdre ces précieux moments que la Providence lui avait ménagés de confesser hautement le nom de Jésus-Christ; et ne pouvant se résoudre à reculer devant ce glorieux combat, il se fit porter devant ses juges, accablé d'un côté par la force du mal qu'il souffrait, et beaucoup plus encore par la vue de son Église désolée, d'ailleurs si animé de l'Esprit-Saint que, de tous les mandarins qui l'interrogèrent, il n'y en eut aucun qui n'admirât sa présence d'esprit et la grandeur de son courage. (Le Comte, *Nouv. Mém.*, t. II, pp. 304 seq.)

Le vice-roi eût bien voulu détruire l'église de Hang-tcheou, la plus belle de toute la Chine (1): tous ses officiers y répugnaient: il fit convertir en un temple d'idoles celle qui servait aux femmes; il

---

(1) Voici la description que le P. Le Gobien fait de cette église dans l'*Histoire de l'Édit de l'Empereur de la Chine*, pp. 65 et seq.: «C'était, sans contredit, la plus belle et la mieux entendue de toute la Chine. Car quoique l'édifice n'en fût pas, à beaucoup près, si magnifique, ni si grand, que la principale mosquée des Mahométans, elle était incomparablement plus propre et plus ornée. Son plan avait été pris sur le modèle des églises d'Europe. Les murailles en étaient de brique; 4 rangs de colonnes de bois, où notre architecture était grossièrement imitée par l'ouvrier chinois, y formaient une nef et deux ailes. Deux rangs de ces colonnes étaient engagées dans les murs, suivant la coutume du pays. Le plinthe des chapiteaux de chaque colonne des deux rangs du milieu servait d'imposte aux jambages de 4 arcs qui s'y venaient rencontrer à angles droits, dont deux traversaient l'un la nef, et l'autre l'aile, et les deux autres distinguaient ces deux membres...

«L'or et l'azur y brillaient de toutes parts; on y avait mêlé les couleurs les plus vives, et on les avait appliquées avec tant d'art sur le beau vernis de la Chine, qu'elles avaient un éclat merveilleux. Il y avait trois autels dans cette église. Le grand était dédié au Sauveur du monde; le tabernacle, d'une sculpture à l'européenne, était chargé d'ornements à la chinoise, ce qui faisait un assez bon effet. Les deux autres autels étaient dédiés: le premier, à l'apôtre St Pierre, qui tenait deux clefs d'une main, et montrait les portes du ciel de l'autre; le second, à l'apôtre St Paul, qui y était représenté dans l'attitude d'un homme qui prêche: il tenait un crucifix de la main gauche, et il montrait de la droite un écriteau où étaient ces paroles: «Pour nous, nous «prêchons Jésus crucifié.»

«Mais ce qu'il y avait de plus beau dans cette église, et ce qui attirait une infinité de gens, était le grand nombre de tableaux dont elle était ornée. C'étaient des copies d'après des modèles d'Europe, qu'un peintre chrétien de la Chine avait faites. Quoique la peinture en fût grossière, ils étaient du goût des Chinois, qui les regardaient comme autant de chef-d'œuvres (*sic*).

ordonna aussi de briser les planches des livres conservées par le P. Intorcetta en sa résidence (Le Comte, *op. cit.*, t. II, p. 310). Dans sa lettre d'accusation, il reconnaissait que le P. Intorcetta avait récemment baptisé plus de 1.000 personnes (Leibnitz, *Novissim. sin.*, p. 91). Cependant le Père avait écrit aux Jésuites de la Cour pour leur recommander cette affaire près de l'empereur. Après de nombreuses démarches longtemps sans succès, aidés par le Prince Sosan, qui avait pris en estime le P. Gerbillon, ils obtinrent enfin de K'ang-hi un édit, le plus favorable à la religion chrétienne qui eût jamais paru, et qui mit fin à la persécution, 22 mars 1692. (Le Comte, *op. cit.*, lett. XIII, t. II, p. 356.—Le Gobien, *Histoire de l'Edit,* pp. 161-190.)

Dès que le P. Intorcetta en fut averti, il partit pour la Cour et fut se jeter aux pieds de l'empereur pour lui rendre de très humbles actions de grâces. Le prince, après lui avoir donné beaucoup de marques d'affection, le fit reconduire dans sa province par le P. Antoine Thomas. Il entra dans la ville de Hang-tcheou en triomphe, parmi les acclamations des chrétiens. Le P. Thomas pria le vice-roi de lui faire bâtir une nouvelle église, lui faisant entendre que c'était l'intention de l'empereur. Ce mandarin en fut au désespoir; il dissimula néanmoins et donna au missionnaire une des plus belles maisons de la ville, jusqu'à ce qu'il lui eût lui-même rebâti l'ancien collège. (Le Comte, *ibid.*)

L'incendie de sa belle église, arrivé peu après, le 2 août 1692, lui porta au cœur un coup bien sensible. Le P. Intorcetta n'y survécut que peu d'années; il mourut, le 3 oct. 1696, à Hang-tcheou et fut enterré dans le cimetière acheté par lui, auprès de dix de ses, frères et de la chapelle qu'il avait fait bâtir. Il était âgé de 72 ans, et en avait passé 54 dans la Compagnie. «Quoiqu'il fût d'une taille médiocre, sa vieillesse et un air de majesté qui brillait en son visage, le rendaient respectable aux infidèles eux-mêmes. Ses manières engageantes et pleines d'aménité lui attiraient l'amitié de tous ceux qui l'approchaient; mais la vivacité de son esprit, jointe

---

Tous ces tableaux représentaient la vie de Jésus-Christ depuis sa naissance jusqu'à son ascension; ils étaient suivis de ceux de la vie de la Ste Vierge, des 4 fins de l'homme, des 12 Apôtres, des 4 Évangélistes, des fondateurs des religions avec chacun l'habit de son Ordre, et de quelques actions les plus éclatantes de l'histoire sainte et de l'histoire ecclésiastique, comme la conversion de St Paul, et celle du grand Constantin. On lisait, au bas de chaque tableau, l'explication du mystère qui y était représenté, composée d'un style élevé et écrite en gros caractères sur un vernis blanc, ce qui faisait un très bel effet.

«Chaque tableau était comme un prédicateur qui annonçait à tout le monde les vérités de l'Évangile, d'une manière proportionnée à leur capacité et à l'étendue de leur esprit. Chacun y était instruit: le peuple grossier, par les figures qui y étaient représentées; et les savants, par l'explication qui y était attachée. De sorte qu'un infidèle qui se donnait le temps de considérer tous ces tableaux les uns après les autres, sortait de cette église à demi-instruit et, s'il n'en remportait pas le désir d'une conversion sincère, il s'en retournait, du moins, plein d'estime pour la religion.»

à une prudence consommée, le faisait regarder comme un homme extraordinaire. Et ces qualités naturelles étaient soutenues d'une vertu rare, d'un zèle ardent et d'un courage héroïque, capable de tout souffrir et de tout entreprendre pour la gloire de Jésus-Christ et le salut des âmes.» (Le Gobien, *Hist. de l'Édit*, p. 51. — Rémusat, *op. cit*,, p. 234.)

Le P. Intorcetta a composé:

1. 耶穌會例 *Yé-sou hoei li,* Règles de la Compagnie de Jésus traduites en chinois, 1 vol., 1668.

2. *Les Exercices* de St Ignace traduits en chinois (Couplet, *Catal.*). Je n'en ai pas vu d'exemplaire.

3. *Compendiosa narratione* dello stato della missione cinese, 1581-1669, con l'aggiunta de' prodigij de Dio operati, delle Lettere (1) venute dalla Corte di Pekino con felicissime nuove, in-8°, Roma, Tizzoni, 1672. Le P. Intorcetta y dit que, de 1581 à 1650, les Pères de la Compagnie ont baptisé 150.000 infidèles, et 105.000 environ de 1650 à 1667. De 1656 à 1664, dans l'île de Haï-nan, il y a eu 19.000 baptêmes. Les PP. Dominicains, de 1650 à 1664, ont eu 3.400 baptêmes, et les PP. Franciscains 3.500 de 1633-1660. Ceux-ci avaient 3 églises et une résidence, les enfants de St Dominique 11 résidences et 23 églises, les Jésuites 41 résidences et 159 églises.

4. *Testimonium de Cultu Sinensi,* datum anno 1668, 318 pp. in-8°, Paris, Pepie, 1700 (Cordier, *Bibl. sin.*, pp. 884, 885). Est-ce le même ouvrage que le suivant?

5. Grand *Traité* du P. Intorcetta en réponse au P. Navarrete, o. p., précédé de l'approbation autographe du P. Pacheco, v.-prov., avec ses cachets. Ce manuscrit contient tous les textes chinois cités comme autorités; il paraît écrit de la main du Père. Il fait partie d'un *Recueil de lettres, mémoires etc.* relatifs aux rites chinois, vendu 150 fr. à la vente de la bibliothèque de M. Pauthier, en 1873, 1 vol. in-fol. (Cordier, *Bibl. sin.*, p. 1063.) Le P. Dunyn-Szpot, ad ann. 1669, dit positivement: «*Scripsit disputationem apologeticam de officiis et ritibus quibus Sinæ recolunt memoriam Confucii et progenitorum suorum vita functorum.*»

6. *Excerpta ex Responsione P. Intorcetta ad P. Navarrete,* 68 pp. in-4°, MS., à la biblioth. de l'école Ste-Geneviève (Sommervogel, *Biblioth.*, t. IV, col. 643). Ce serait un extrait du n. 5, ci-dessus.

7. Un volume in-fol., signé par 17 Pères, dont voici les noms d'après Bayer (*Mus. sin.*, præf., p. 15): PP. Intorcetta, da Costa, Le Favre, Mathias de Maya, Pacheco, de Gouvea, Canevari, Brancati, de Ferrariis, Augery, Greslon, Jacques Motel, Gabiani, Jorge, Couplet, de Rougemont et Herdtricht. Ils concoururent tous plus ou moins

---

(1) Cf. ci-dessus, p. 255, n. 4.

à cette traduction. Cf. bibliographie du P. Couplet, ci-dessus, p. 311, n. 12.

Ce volume comprend: 1°) *Sapientia sinica,* ou traduction latine du *Ta-hio* 大學 avec le texte chinois, imprimée sur bois à Kien-tch'ang fou 建昌 en 1662. L'auteur de la traduction est le P. da Costa (n° 75; ci-dessus, p. 220). 2°) *Sinarum scientia politico-moralis,* ou traduction latine du *Tchong-yong* 中庸, avec le texte chinois, par le P. Intorcetta, imprimée en partie à Canton, 1667, et terminée à Goa en 1669, avec la *Vie de Confucius.* C'est de là que vient le nom d'*édition de Goa* donné à cet ouvrage. 3°) Libri *Luen-yu* 論語 pars prima latine et sinice, auctore P. Pr. Intorcetta, imprimée à Goa, sur papier de Chine, in-fol., sans date.

Le P. Sommervogel décrit (col. 642) un exemplaire qui diffère du précédent par l'ordre et les titres. 1°) *Sapientia sinica,* exponente P. Ignatio a Costa, Lusitano e S. J., a P. Pr. Intorcetta, Siculo, ejusd. Soc., exposita, Kien-chan, in urbe Sinarum Provinciæ Kiang-si, 1662, avec l'approbation du v.-prov. J. Le Favre, et signée par le P. Intorcetta, le 13 avril — ad lectorem — *Vita Confucii, principis sapientiæ sinicæ,* par le P. Intorcetta—Lun-iu *pars* I^a. 2°) *Sinarum scientia politico-moralis,* a P. Pr. Intorcetta, avec l'approbation du v.-prov. Pacheco, in urbe Quam-cheu, metropoli sinensis provinciæ Quam-tum, 31 jul. 1667. Il dit que l'ouvrage, ayant déjà reçu les approbations de ses 3 prédécesseurs dans le gouvernement de la vice-province (les PP. da Costa, Jacques Le Favre et Mathias de Maya), fut revisé par 12 Pères de la Compagnie et jugé digne d'être imprimé. Sur le verso du titre on lit le nom de ces 12 Pères — ad lectorem—Chum-yum—*Confucii vita* (elle diffère de la précédente). À la fin: Goa iterum recognitum et in lucem editum, die 1 oct. an. 1669, superiorum permissu. Voir dans Cordier, *Biblioth.,* pp. 1388 seq., la description de cet ouvrage extrêmement rare.

Léon Pinelo cite une réimpression de Goa, 1671; on en cite encore une de «Nankin 1676» (?). Thévenot en a reproduit une partie, et une traduction française a paru, in-fol., 1672, Paris, Cramoisy.

Pour la traduction du *Luen-yu,* Ab. Rémusat (*op. cit.*, p. 232) remarque: «Il y a 38 feuillets doubles en papier chinois, et la dernière page porte ces mots: *Libri* Lun-iu *pars* VI^a. Cette réclame donnerait lieu de penser que la suite de l'ouvrage a existé, ou qu'on en avait du moins commencé l'impression.» Nous avons à Chang-hai cette première moitié. Elle a 72 pages, ou 36 feuillets à la chinoise: elle se termine par ces mots à demi-effacés, au milieu du verso: *finis lib. I* Sententiarum, *quem Sina vocant* xám 上 lén 論 (1). Cf. Sommervogel, *Biblioth.,* t. IV, col. 643.

---

(1) Le *Luen-yu* est divisé en 10 chapitres ou parties (*kiuen* 卷, "volumes"). Les cinq premiers *kiuen* forment le livre I^er, 上 論, et les cinq autres le livre II, 下 論. Cf. Zottoli, t. II, pp. 220 seq.

Nous nous souvenons aussi d'avoir vu un second volume, que nous avons lieu de croire être le second livre; mais, malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu le retrouver. Enfin une préface, qui a disparu, nous apprenait que le P. A. Ferran avait travaillé à la traduction sous la direction du P. Intorcetta. Elle était signée: A. Ferran, de Fu-ceu. (Cf. ci-dessus, notice n° 117, p. 315.)

Chaque phrase du texte, comme l'a remarqué Ab. Rémusat, est disposée en lignes horizontales, et de gauche à droite, avec la prononciation des caractères chinois en lettres latines, puis la traduction ou, pour mieux dire, la paraphrase latine, arrangée de telle sorte que les mots latins correspondant aux caractères chinois, sont soulignés et forment un sens complet, soit qu'on les prenne séparément, soit qu'on les unisse au reste, qui ne sert que pour le commentaire. Quand les explications sont un peu plus longues, elles sont mises entre parenthèses. Aux pages 59, 60 et 61, il y a trois figures tirées du livre *I-king* 易 經.

8. *Grammatica linguæ sinensis.* A la bibliothèque de Lille, catal. des MSS., n° 840. D'après une note écrite de la main d'Ab. Rémusat, janv. 1832, cette grammaire a été imprimée au XVII^e^ siècle, et devait faire suite à la traduction du *Tchong-yong* du P. Intorcetta, traduction insérée dans la collection de Thévenot (p. 714).

9. Sotwel ajoute que le P. Intorcetta avait laissé à Rome une *Paraphrase* complète de tous les livres de Confucius. Est-ce la *Lucubratio de tetrabiblio Confucii*, citée dans un *Mémoire* manuscrit du P. Gabiani? (Sommervogel, *Biblioth.*, t. IV, col. 643.)

121.

LE P. ANDRÉ-JEAN LØBELLI (1).

陸 安德 泰然 *LOU NGAN-TÉ T'AI-JAN.*

N. 1610. — E. 1629. — A. 1659. — P. 15 août 1649. — M. 1683, Macao.

Couplet, *Catal.*, 83. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1647, 1672. — Gabiani, *Incrementa*, pars I, cap. 5, §§ II, III. — Greslon, *Histoire*, p. 276. — Marini, *Delle mis.*, pp. 425, 436. — de Montézon, *Cochinchine*, p. 53.

Né à Lecce, au royaume de Naples, le P. Lobelli, ou Lubelli, demanda et obtint, après le cours de ses études, les missions d'Orient. Il s'embarqua en 1640 pour les Indes, et demeura 3 ans à Salsette; puis il fut envoyé à Macao, où il remplit les fonctions de père des chrétiens pendant 6 ans (Al. de Rhodes). En 1646, il partait

---

(1) B. Luballi.

pour l'île de Hai-nan 海 南, le 22 ou le 23 février, avec les PP. Antoine Constantin et Valentin Nogueira, destinés à la même Mission, et 4 autres Pères qui se rendaient au Tonkin. Après une relâche au petit port de Sancian, le navire fut assailli par une violente tempête et jeté contre un écueil. « Dans cette extrémité, nos Pères, s'oubliant eux-mêmes, consolent leurs compagnons d'infortune, et baptisent ceux qui ne sont pas encore chrétiens. Cependant les matelots s'éloignent dans une barque, et bientôt le navire entr'ouvert sombre avec le capitaine et tous les passagers. Le P. Lubelli surnage, il songe encore au salut de ses frères, et absout ceux qu'il aperçoit à la surface des flots. Un mât détaché du navire vient lui sauver la vie; il s'y cramponne, et il est aperçu par des matelots qui le ramènent au rivage au moment où, épuisé de forces, il allait périr.» Et quand, le lendemain, debout sur le rivage, il contempla cette scène de désolation, il ne put retenir ses larmes. « Je cherchais autour de moi mes compagnons, disait-il, et voyant que seul je survivais, il me vint à la pensée que c'étaient mes péchés qui m'avaient fermé la porte du ciel, où tous nos Pères jouissaient déjà de la récompense due à leurs mérites.» Les 4 autres Pères qui furent engloutis dans ce naufrage sont les PP. Gaspard d'Amaral (1), Pierre Alberto, tous deux portugais, Jean-Ignace Leviski, polonais, et François Ascagne Ruida, savoyard (2). (de Montézon, pp. 53, 54. — Cardim, *Batalhas,* p. 99.)

En 1647, le P. Lubelli réussit enfin à se rendre à Hai-nan avec les PP. Boym et Jean Nunes, portugais. (Dunyn-Szpot, ad ann.

---

(1) Ci-dessus, p. 218, notice nº 75.

(2) Pour donner une idée du nombre vraiment incroyable des missionnaires qui mouraient dans ces longues et pénibles traversées d'Europe en Chine, ce qui faisait dire que la moitié au moins périssait en route, nous rappellerons ici les noms de 18 Jésuites destinés à la Chine et morts avant d'atteindre leur destination de 1655 à 1659. Aussi bien, leurs noms méritent d'être conservés au souvenir de leurs frères : car s'ils n'ont pas travaillé avec eux sur la terre de Chine, ce n'est pas la volonté qui leur a manqué,

Ce sont les PP. Pierre Peyromère, de la province de Toulouse et Paul Gobert, de la province de France, morts aux Indes en face de Mascate en 1655; Jean d'Abreu, mort à Macao, Antoine Saldanha à Mussilapatam, en 1656, tous deux portugais; en 1657, Alphonse Ayres, portugais, et George Keyne, anglais, le premier après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, le second, près de Manille; en 1658, Ignace Harthogbues, d'Amsterdam, au Siam, Jean Brand, français, à Goa, François Clément, français, aux îles Célèbes, Jacques Drimer, allemand, et Jean Guicciardi, italien, au même endroit, Pierre Arigoni et Grégoire Parigi, tous deux italiens, en mer; enfin, en 1659, à Goa, Jean Couceiro, Antoine Preto, Jean de Figueredo, François Velho et le Fr. coadjuteur Amator Fernandes, tous portugais. (Gabiani, pars I, cap. 7, § V. — Franco, *Synopsis,* passim.)

Le P. George Pray fait remarquer que, de 1581 à 1712, 127 Jésuites sont morts dans le voyage de Chine, pour 249 qui y sont arrivés : c'est un peu plus de la moitié. (*Histor. Controv.*, p. 250.) — Treize des compagnons du Bx Jean de Britto moururent avant d'avoir atteint le cap de Bonne-Espérance. (Franco, *Synopsis,* ad ann. 1673; cf. ci-dessus, p. 322, n. 1.)

1647. — de Montézon, loc. cit.) Mais l'invasion de l'île par les Tartares ne leur permit pas d'y demeurer longtemps; le P. Benoît de Mattos les fit partir pour le Tonkin, d'où ils revinrent à Macao (1), et le projet de retourner à Hai-nan ne fut repris qu'en 1655. Le Père s'embarqua avec le P. Brando, mais une tempête brisa la barque qui les portait, et les jeta sur la côte, où ils se sauvèrent à grand'peine. Le P. Smogolenski, qui était dans les bonnes grâces du vice-roi de Canton, leur obtint des lettres de recommandation, et voulut les accompagner. Un nouvel obstacle arrêta encore le P. Lubelli, qui fut remplacé par le P. Mathias de Maya. (Marini, *Delle miss.*, p. 436.)

Dans l'intervalle, de 1646 à 1659, le P. Lubelli dut prêcher l'Évangile à plusieurs reprises dans le Tonkin, mais nous n'avons aucun détail sur ses travaux. À partir de 1659, on lui confia l'administration des chrétientés du Koang-tong (2), charge qu'il conserva pendant 14 ans, 1659-1673. Il fut néanmoins arrêté en 1665 avec le P. Torrente et conduit à Pékin: il eut à supporter de grandes souffrances dans ce long voyage de 600 lieues, exécuté au milieu des grandes chaleurs de l'été, dans de petites barques où on les tint chargés de fers jusqu'à Nan-tch'ang 南昌. Le P. Lubelli y contracta une longue et fâcheuse maladie, qui le mit en un extrême danger, et dont il ne guérit jamais entièrement. (Greslon, *Histoire*, pp. 277 seq.)

Il établit à Canton et à Fou-chan 佛山 une résidence et une église. Il s'occupait avec une diligence spéciale de baptiser les enfants exposés: le P. Gabiani rapporte que, de 1659 à 1664, il en trouva plus de 400. Ceux qui ne mouraient pas en nourrice étaient confiés à des familles de chrétiens pieux pour être élevés. Il avait encore deux églises: l'une à Chao-tcheou 韶州 et l'autre à Ts'ing-yuen 清遠. A Chao-tcheou, il y avait des soldats réunis de toutes les provinces de la Chine contre les pirates qui dévastaient le littoral: parmi eux, plusieurs étaient chrétiens et, par leurs exemples et leurs paroles, en avaient converti d'autres. Il en était de même parmi les gens de barques. Le P. Lubelli achevait l'instruction de ces catéchumènes, et les baptisait ensuite par groupes de 20, 40 et 60, et quand ils retournaient dans leur pays, ils répandaient la bonne semence de l'Évangile. (Gabiani, pars I, cap. 5, §§ II, III)

A Ts'ing-yuen, ce fut un chrétien baptisé dix ans auparavant

---

(1) Le P. Boym était de retour à Macao en 1650 (de Montézon, loc. cit.).

(2) Il n'y avait alors, dans tout le Koang-tong, qu'une seule résidence: à la capitale. Le P. Général Goswin Nickel décida que cette résidence, auparavant à la vice-province de Chine, appartiendrait désormais à la province du Japon, les PP. du collège de Macao pouvant plus facilement y envoyer des ouvriers. La décision arriva en 1659, et le P. Lubelli fut désigné pour Canton. Il commença son apostolat dans l'ombre, baptisant quelques catéchumènes, et arrachant à la mort les petits enfants abandonnés par leurs parents. (Marini, *Delle miss.*, p. 424.)

par le P. de Semedo, qui l'appela pour conférer le baptême à sa propre famille, et à une autre famille convertie dans des circonstances extraordinaires. Les membres de cette famille tombaient malades chaque fois qu'après avoir promis de se faire chrétiens, ils retombaient dans les superstitions : ce qui arriva quatre fois de suite. Après qu'ils eurent été baptisés et guéris, ils demeurèrent si constants et si zélés qu'à son retour, après l'exil, le P. Lubelli trouva dans cette ville un grand nombre de personnes qu'ils avaient bien préparées à recevoir le baptême. (Gabiani, pars I, cap. 5, § III.)

A Canton même et dans les environs, en l'espace de quatre ans, 1672-1676, le P. Lubelli convertit 6.000 infidèles. Or, remarque le P. Dunyn-Szpot, aucune province, jusqu'au temps de la persécution, n'avait été aussi peu fertile en néophytes, que celle du Koang-tong, malgré la facilité plus grande de connaître et d'embrasser la vraie religion. (*Sinar. hist.*, ad an. 1672.)

Choisi pour être visiteur de la Chine et du Japon en 1673, il parcourut deux fois les provinces du Tche-li, du Chen-si, du Chan-si, du Hou-koang et des deux Kiang; il demeura à Pékin quelque temps, puis revint dans le Koang-tong et à Macao, et fut nommé provincial du Japon. Il mourut dans cette ville, plein de jours et de mérites, en 1683.

Les ouvrages laissés par le P. Lubelli sont:

1. 眞福直指 *Tchen fou tche tche,* Le vrai bonheur consiste à embrasser et à suivre la religion du Maître du Ciel, 2 vol., 1670-1673. — Pékin, 1738; réédité à T'ou-sè-wè, 1873 (*Catal.* 1917, n° 171). Dans le premier livre, l'auteur démontre que le bonheur est situé non pas dans les biens périssables de cette vie, mais dans l'observation des commandements et la pratique des vertus; dans le second, il traite de la création, de la rédemption, des sacrements, des préceptes de l'Eglise, des péchés capitaux. Le style en est très simple, et à la portée des intelligences communes. (Cf. Wylie, *Notes*, p. 142.)

2. 聖教略說 *Cheng kiao lio-chouo,* «Abrégé de la doctrine chrétienne», 1 vol. 1674, Canton. Après avoir établi la nécessité de suivre une religion, il prouve que Dieu seul a créé le ciel et la terre; il réfute les opinions des bonzes, et établit les devoirs de l'homme.

3. 聖教問答 *Cheng-kiao wen-ta,* Catéchisme par demandes et par réponses, 1 vol.

4. 萬民四末圖 *Wan min se mo t'ou,* Images des 4 fins dernières sur une grande feuille.

5. 教要撮言 *Kiao yao ts'ouo-yen,* Abrégé des principaux points à croire nécessaires pour entrer dans l'Église.

6. 善生福終正路 *Chan cheng fou tchong tcheng lou,* «La vraie voie pour bien vivre et bien mourir», 2 vol., 1652;

Pékin, 1794, avec l'approbation de Mgr de Gouvea; « orphelinat de Chang-hai », 1852, avec l'approbation de Mgr Maresca; réédité à T'ou-sè-wè, 1912 (*Catal.* 1917, nº 170). L'auteur indique les principaux moyens de bien régler sa vie. Ce sont: la prière, la surveillance de sa famille, les bonnes lectures, l'assistance à la messe, la fréquentation des sacrements, la dévotion à la Ste Vierge, et le souvenir de la passion de N.-S. J.-C.

7. 聖教要理 *Cheng kiao yao li,* Les principaux points de la loi chrétienne, 1 vol., réédité, sans nom ni lieu, 1811, avec l'approbation de Mgr 光方濟各 (François de Luz, o. f. m., évêque de Macao ?) (1).

8. 默想大全 *Mé-siang ta-ts'iuen,* Recueil de méditations, 1 vol.

9. 默想規矩 *Mé-siang koei-kiu,* Méthode de méditation, 1 vol.

10. 講道規矩 *Kiang tao koei-kiu,* Méthode pour prêcher l'Évangile, 1 vol.

11. *Innocentia victrix, sive sententia pro innocentia christianæ religionis Sinicæ,* Canton, 1671. Cet ouvrage fut fait sur l'ordre du P. de Gouvea, vice-provincial. Le P. Lubelli en a dirigé la publication. (Sommervogel, *Biblioth.*, t. III, col. 1637; IV, 1892.)

12. *Réponse* du P. Lubelli, autographe MS.: fait partie d'une collection de pièces relatives aux rites chinois, vendue à la vente de M. Pauthier. (Cordier, *Bibl. sin.*, p. 1063. — Cf. ci-dessus, p. 326, n. 5.)

13. Le P. Sommervogel (*Biblioth.*, t. IV, col. 1892) signale une *Note* du P. Lubelli, adressée en 1682 au P. Fr. Salvador de Santo Thomas, et conservée au British Museum.

14. *Mémoire* à la Propagande, 8 pp. in-fol., MS., à la bibliothèque des *Études.*

La signature autographe est: Lubelli. (Sommervogel, *Biblioth.*, t. IX, col. 599.)

121 bis.

LE P. JEAN NUNES.

Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1647. — de Montézon, *Cochinchine*, p. 53.

Ce Père, de la province du Japon, se rendit dans l'île de Hai-nan 海南 en 1647 avec les PP. de Mattos, supérieur (ci-dessus, p. 210), Boym (p. 270) et Lubelli (p. 329). (Note du P. Colombel.)

(1) Les planches sont à T'ou-sè-wè, où elles ont été réimprimées telles quelles en 1915 (*Catal.* 1917, nº 241). Titre complet: 聖教要理選集. Cf. de Rougemont, ci-dessous, p. 335, nº 1.

122.

LE P. FRANÇOIS DE ROUGEMONT.

魯日滿 謙受 *LOU JÉ-MAN K'IEN-CHEOU.*

N. 2 avril 1624.—E. 1641. — A. 1659. — P. 16 fév. 1659. — M. 4 nov. (1) 1676, T'ai-ts'ang tcheou.

Alegambe, *Biblioth.*, p. 249.—Couplet, *Catal.*, 78; *Histoire d'une Dame*, pp. 82 seq.—Gabiani, *Incrementa*, pars I, cap. 4, §§ XXVIII seq.; cap, 5, §§ XVI, XVII. — Greslon, *Histoire*, pp. 256, 262. —Patrignani, *Menol.*, 9 déc. — Visschers, *Onuitgegeven Brieven*, p. 3.

Le P. de Rougemont né à Maëstricht en 1624, était entré au noviciat de Malines après une jeunesse passée dans l'innocence. Ayant terminé le cours de ses études à Louvain et employé six ans à l'enseignement des humanités et de la rhétorique, à Courtrai, Ypres et Malines, poussé du désir de gagner des âmes à Dieu dans l'empire de la Chine, il demanda avec instance cette Mission. Mais les supérieurs refusèrent de le laisser partir, s'il n'obtenait auparavant le consentement de ses parents, qui étaient de la première noblesse de Belgique. Il les supplia avec tant de force, qu'ils écrivirent eux-mêmes au P. Général Goswin Nickel, qui accéda aux désirs et aux prières du P. de Rougemont. (Couplet, *Hist. d'une dame chin.*, p. 83.)

Le P. de Rougemont était du nombre de ceux que le P. Boym amena d'Europe en Chine en 1656. Arrivé à Goa, il traversa à pied le Malabar, la côte de la Pêcherie, le Travancore, et s'embarqua à Siam pour Macao, où il arriva à la fin de 1658, ou au commencement de 1659. Il y fit ses derniers vœux; puis, envoyé en Chine, il exerça le saint ministère d'abord au Tché-kiang, et ensuite au Kiang-nan, dont il ne sortit plus jusqu'à sa mort, excepté au moment de la persécution.

Il y avait dans la ville de Sou-tcheou 蘇州, parmi les soldats qui y tenaient garnison, un bon nombre de chrétiens, dont la piété allait tous les jours en augmentant. Cette classe de personnes si habituées par la licence des camps à s'abandonner à leurs caprices et à s'imposer aux habitants, avait été transformée par le baptême. Ils étaient devenus doux comme des agneaux entre eux et dans leurs rapports avec les autres citoyens; il n'y avait entre eux d'autre contention que celle d'exercer leur zèle, et de pratiquer plus exacte-

---

(1) 6 nov., d'après la pierre tombale («丙 辰, 十 月, 初 一»). — 9 nov., d'après une lettre de Chine, *Mercure galant*, avril 1682, p. 102. (Sommervogel, *Biblioth.*, t. VI, col. 230.)

ment les devoirs de la religion qu'ils avaient embrassée. Tous les mois, ils s'approchaient des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. (Gabiani, *Incrementa,* pars I, cap. 4. §§ XXX, XXXI.)

A Koen-chan 昆 山, la ferveur des néophytes les avait portés à préparer tout ce qui était nécessaire pour la construction d'une belle église. Il en était de même à T'ai-ts'ang 太 倉, et Madame Candide Hiu acheta une belle maison à cette intention. Quant aux chrétiens de Tch'ang-chou 常 熟, ils se distinguaient entre tous par leur instruction et leur zèle. Divisés en 14 congrégations sous la direction de 10 lettrés des plus savants et des plus pieux, ils faisaient de nombreuses conquêtes sur l'infidélité. C'est ainsi qu'en 1662, l'un d'eux, bachelier, demanda la permission de prêcher l'Evangile dans l'île de Tch'ong-ming 崇 明, et le fit avec tant de succès par ses exemples et ses exhortations, qu'au bout de trois mois, il avait amené à l'Église plus de 200 catéchumènes. (Gabiani, pars I, cap. 5, § XVII.)

Aussitôt qu'il eut connaissance de l'édit des 4 régents, du 4 janv. 1665, contre les prédicateurs de la loi chrétienne, le Père se rendit à Sou-tcheou, afin de se présenter devant les mandarins. Mais le sous-préfet de Tch'ang-chou, où il résidait, n'ayant pas trouvé le Père dans sa demeure, jugea qu'il s'était sauvé, et rien ne put l'en dissuader, jusqu'à ce que le P. de Rougemont, averti, revînt aussitôt à Tch'ang-chou et allât se mettre à la disposition du magistrat. Touché de ce procédé, le mandarin devint son ami, et lui promit de protéger les chrétiens pendant son absence. Le P. de Rougemont repartit alors pour Sou-tcheou, où il fut d'abord enfermé dans un temple d'idoles avec des gardes. Des chrétiens, craignant qu'il ne fût maltraité, lui tinrent fidèlement compagnie nuit et jour, jusqu'à ce qu'il fût conduit à l'église où était le P. Brancati. Les soldats chrétiens, qui étaient bien 400 avec leurs femmes et leurs enfants, lui écrivirent une lettre commune, protestant qu'ils étaient résolus à tout souffrir, même la mort, pour conserver leur foi. (Greslon, *Histoire,* pp. 262 seq.) Quelque temps après, il partit avec les autres Pères pour Pékin et le lieu de l'exil.

Revenu après l'exil, en 1671, dans sa chère Mission, il fonda de nouvelles églises à T'ai-ts'ang, à Tch'ang-chou, sa résidence ordinaire, et dans d'autres lieux. A Koen-chan en particulier, et dans son territoire (si coupé de canaux), il baptisa plusieurs milliers de païens. Il n'y faisait aucune excursion, et il en faisait souvent, sans avoir quelques centaines de baptêmes, dûs, partie au zèle de ses catéchistes et de son fidèle François «Tang Iu-wan» (1), partie aux prodiges opérés par l'intercession du grand Apôtre des Indes. Il avait, en effet, une grande dévotion à St François-Xavier, et l'avait communiquée autour de lui, en insistant surtout sur l'imitation de

(1) Le P. Colombel propose – assez gratuitement – les caractères 唐若望.

ses vertus. Il répandit ses images en grand nombre, et les néophytes, par leur simplicité, leur foi, leur confiance, opéraient tous les jours des prodiges qui amenaient de nouvelles brebis dans le bercail de Jésus-Christ. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1676.)

Il administrait 14 églises et 21 chapelles, développant de toutes ses forces et avec des fruits consolants, les confréries de la Passion, des SS. Anges, de la Ste Vierge, de St Ignace et de St François-Xavier, fondées à Chang-hai par le P. Brancati. Il introduisit dans les églises l'usage de réciter après la messe les actes des principales vertus, avec des prostrations jusqu'au pavé, usage qui s'observe, dit le P. Couplet, dans toutes les assemblées soit d'hommes, soit de femmes, et dans les maisons, quand ils prient le matin et le soir. (*Hist. d'une dame chin.*, pp. 81, 82.) Sa sollicitude pour l'éducation de la jeunesse était si grande que, se contentant, pour toute nourriture, de riz cuit à l'eau, il employait toutes les aumônes qu'il recevait de sa famille ou d'ailleurs, à fonder des écoles. « Là, disait il, est tout notre espoir pour l'avenir. Il ne faut pas exposer la foi et l'innocence des enfants aux dangers des écoles païennes et des maîtres idolâtres.» Il les formait lui-même à la science, aux vertus et à la vie apostolique. Les autres Pères du Kiang-nan agissaient dans le même sens, et on avait fixé aux lettrés chrétiens choisis comme professeurs dans les écoles la somme de 30 taëls par an, assurée par les aumônes de bienfaiteurs européens. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1676.)

Le P. de Rougemont se préparait à passer dans l'île de Tch'ong-ming, lorsque la mort vint l'enlever, à T'ai-ts'ang 太倉州, à l'affection de tous les néophytes. Les fidèles, avertis de sa maladie, accoururent en foule pour le servir en cette extrémité; et lui, se tournant vers le Père qui l'assistait: « Voyez, mon Père, lui dit-il, l'effet des promesses de N.-S.; pour un père et une mère que j'ai quittés en Europe, combien de pères et combien de mères, et combien de frères, ai-je trouvés en ce pays.» (Couplet, *Hist. d'une dame*, pp. 84, 85.) Il rendit le dernier soupir le 4 nov. 1676. Son corps fut rapporté et inhumé en grande pompe, hors de Tch'ang-chou, dans le cimetière des chrétiens, sur le versant nord de la colline *Yu-chan* 虞山, par les soins des PP. Couplet et Intorcetta.

Le P. de Rougemont a laissé:

1. 聖教要理 *Cheng kiao yao li*, Abrégé de la doctrine chrétienne par demandes et par réponses, 1 vol., réimprimé à T'ou-sè-wè, 1866 (1).

---

(1) Nous n'avons pu trouver aucun exemplaire du livre ainsi décrit par le P. Pfister. Une certaine confusion semble exister entre cet ouvrage et celui attribué au P. Lubelli, ci-dessus, p. 332, n° 7. Cf. Sommervogel, *Biblioth.*, t. VI, col. 231; Wylie. *Notes*, p. 144. (Note de l'éditeur.)

2. 問世編 *Wen che pien,* "Traité où l'on en appelle au monde", réfutation des sectes idolâtriques, sous forme de dilemme, 1 vol.

3. 教要六端 *Kiao yao lou toan,* Les 6 choses nécessaires à connaître pour entrer dans l'Église, un petit volume très souvent réimprimé (T'ou-sè-wè, *Catal.* 1917, nº 440), à l'usage de ceux qui n'ont plus de mémoire, dont l'esprit est borné, et qui ne peuvent presque rien retenir par cœur. Il comprend: a/ *Yao li lou toan* 要理六端, les 6 vérités (Unité de Dieu, Trinité, Incarnation et Rédemption, Immortalité de l'âme, Vie future, Église); et b/ *Yao king lou toan* 要經六端, les 6 prières (signe de la croix, Pater, Ave, Credo, les dix commandements de Dieu et les quatre commandements de l'Église, l'acte de contrition; auxquelles on a ajouté le Gloria Patri, le Confiteor, les trois actes de foi, d'espérance et de charité, et le Salve Regina).

Il en a été fait une édition en langage mandarin, avec des explications ajoutées aux prières, par le P. Speranza, s. j., à T'ou-sè-wè, 1884; 5e édition, 1927. (*Catal.* 1917, supplément, nº 441.)

4. *Dialogues* sur le baptême et la communion, en chinois. (Couplet, *Hist.*, p. 82.)

5. *Chants populaires* sur les principales maximes du salut, excitant à la piété et aux bonnes mœurs. Il les a composés pour l'instruction des villageois, et pour abolir l'usage des chansons profanes. (Couplet, *Hist.*, p. 82.)

Nous n'avons pas retrouvé ces deux ouvrages.

6. *Historia Tartaro-Sinica nova* (ab ann. 1660 ad ann. 1666). Elle fut composée pendant l'exil de Canton et terminée le 16 déc. 1668; imprimée à Louvain, petit in-8º, chez Hullegaerde, 1673. «Chargé, dit-il, de donner le récit des événements passés pendant les années 1659-62, j'ai pensé qu'il serait agréable à tous ceux qui s'intéressent à la Chine, d'exposer l'état politique de ce pays, avant de raconter les travaux des missionnaires. J'ai donné plus de développements à la *Relation* du P. Martini, que j'ai conduite jusqu'à la fin de la conquête des Tartares.» Ce sont les deux premières parties. Et il ne se borne pas là, car il rapporte en détail, dans une troisième partie, toute la persécution des 4 régents jusqu'à la condamnation des missionnaires à l'exil. Cette histoire a été traduite en portugais sur le manuscrit latin, par le P. Sébastien de Magalhaens: *Relaçao do estado politico e spiritual do imperio de China,* in-4º, Lisbonne, 1672.

7. *Mémoire* en faveur du clergé indigène de la Chine, et des Églises nationales, MS., 1667 (analyse et extraits dans Bertrand, *Mémoire sur les Missions*, pièces justificatives, nº II; Brou, *Études*, 20 août 1907; D'Elia, *Catholic Native Episcopacy,* pp. 22, 23).

8. Plusieurs *Lettres,* dans la notice sur le P. Philippe Couplet par le P. Ch. Waldack (Louvain, 1872); d'autres aux archives de

Belgique (Cf. Sommervogel, *Biblioth.*, t. VI, col. 231).

9. *Lettres inédites de François de Rougemont,* publiées par le P. Bosmans (Louvain, Bureau des *Analectes,* 1913).

123.

LE P. STANISLAS TORRENTE.

瞿 篤 德 天 齋 *K'IU TOU-TÉ T'IEN-TCHAI.*

N. 1616.—E. 1633. — A. 1659.—P. 7 mai 1651. — M. 30 mars 1681, Hai-nan.

Couplet, *Catal.*, 81. — Gabiani, pars I, cap. 5, § I. — Greslon, *Histoire*, pp. 215, 277.—Marini, *Delle miss.*, pp. 437 seq.—de Rhodes, *Voyages*, p. 267.

Le P. Torrente, né à Orvieto, entra dans la Compagnie à Rome à 17 ans; jeune encore il demanda et obtint, en 1640, la Mission des Indes, où il demeura de 1641 à 1646. En 1646, il travailla avec succès à consoler et à relever les chrétiens de Malacca et des lieux voisins, qui étaient tombés depuis cinq ans sous la domination hollandaise. Cette même année il fut envoyé au Tonkin; mais, en ayant été chassé, il fut attaché à la mission du Koang-tong et à celle de Hai-nan 海 南, 1659-64.

Laissé seul dans cette île par la mort du P. Forget et le départ du P. Greslon, il avait soin de deux églises et de neuf stations plus petites dans les bourgs et les villages. Il comptait parmi ses chrétiens beaucoup de soldats chargés de défendre la ville capitale, K'iong-tcheou fou 瓊 州 府 : c'étaient les plus fervents et les plus zélés. Quoique pauvres, ils étaient remplis d'une sainte émulation pour orner les églises, assister à la messe et aux prières, et pour amener de nouveaux catéchumènes. Les femmes, n'ayant pas encore de chapelle, se rassemblaient une ou deux fois par mois dans la maison de l'une d'elles, pour participer aux saints mystères. (Gabiani, loc. cit.)

Le P. Torrente avait enfin obtenu de pénétrer dans l'intérieur de l'empire, et depuis trois mois se trouvait à Kan-tcheou fou 贛 州 府 avec le P. Greslon (1), lorsque la persécution vint les atteindre. Le P. Greslon fut arrêté. Le P. vice-provincial, de Maya, qui était alors au Kiang-si, ramena avec lui le P. Torrente à Canton, où il tomba gravement malade. Il fut néanmoins fait prisonnier (1665) avec le P. Lubelli et conduit à Pékin (Greslon, *Histoire,* pp. 215, 277).

Rendu à la liberté après les 6 années de réclusion, il retour-

(1) Ci-dessus, p. 296.

na, en 1673, dans l'île de Hai-nan, qu'il cultiva jusqu'à sa mort, arrivée le 30 mars 1681. Son corps repose dans le cimetière chrétien hors de la ville de K'iong-tcheou fou.

Il a laissé:

聖教豁疑論 *Cheng kiao houo i luen,* Solution raisonnée de plusieurs doutes sur la religion.

124.

LE P. FERDINAND VERBIEST.

南懷仁敦伯 *NAN HOAI-JEN TOEN-PÉ* (1).

N. 9 (2) oct. 1623. — E. 29 sept. 1641. — A. 1659. — P. 5 fév. 1659. — M. 28 (3) janv. 1688, Pékin.

Boero, *Menol.*, 28 janv. — Bosmans, *Ferdinand Verbiest,*; *Les écrits chinois de Verbiest.* — Carton, *Notice sur le P. Verbiest.* — Cordara, *Historia,* t. II, p. 276. — Couplet, *Catal.*, 80; *Hist. d'une dame,* pp. 94 seq. — Crétineau-Joly, *Histoire,* t. V, p. 40. — Drevos, *Fasti,* 28 janv. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1659 seq. — Franco, *Synopsis,* p. 313. — Gabiani, *Incrementa,* pars I, cap. 6, § XXIII. — Greslon, *Histoire,* passim et appendice. — de Guilhermy, *Ménol. Germanie,* 28 janv. — du Halde, *Description,* t. III, pp. 86, 89-103, 282-288. — Huc, *Le Christianisme,* t. III, cap. 2, 3, pp. 48-102. — Intorcetta, *Compendiosa,* passim. — Le Comte, *Nouv. Mém.*, t. I, pp. 56 seq.; t. II, pp. 181 seq. — Le Gobien, *Histoire,* pp. 9, 10, 134. — *Lettres Édif.*, t. III, passim. — de Mailla, *Histoire,* t. XI, p. 62. — d'Orléans, *Histoire,* liv. II, p. 163. — Patrignani, *Menol.*, 28 janv. — Pray, *Historia Controver.*, t. III, IV; *Impostura,* passim. — Rémusat, *Nouv. Mél.*, t. II, p. 220. — de Rougemont, *Historia,* pp. 128 seq., 201. — Sommervogel, *Biblioth.*, t. VIII, col. 575 seq. — Van Hee, *Verbiest écrivain chinois.* — Verbiest, *Astron. Europ.*, passim. — Visschers, *Onuitgegeven Brieven,* pp. 5, 9. — *Weltbott,* nos 15, 35. — Wylie, *Notes.*

---

(1) D'après quelques auteurs, le P. Verbiest aurait eu d'abord pour nom chinois Hiun-hiang 勳鄉, et l'aurait échangé pour celui de Toen-pé 敦伯.

(2) Le 29 oct. 1623, d'après l'*Album* des novices de la province flandro-belge (Bosmans, *Ferdinand Verbiest*, p. 4).

(3) S. 29. La pierre tombale, dont la bibliothèque de Zi-ka-wei possède un frotti-calque, dit: «卒於康熙二十七年, 戊辰, 十二月, 二十六日» et ajoute: «XXIX Januarii anno Dni MDCLXXXVIII.» Cette date chinoise est fausse: la 27e année de K'ang-hi, 戊辰, correspond à 1689. Or tous les documents européens de l'époque donnent 1688 comme année de la mort de Verbiest. Ils ne diffèrent que pour le jour de janvier: 28 ou 29.

Ces erreurs de date chinoise sur les pierres tombales — gravées, parfois, longtemps après la mort — ne sont pas rares: ainsi, v.g., pour Ét. Le Fèvre (Rossi, *Biografia...,* pp. 190-193), Jac. Le Favre (ci-dessus, p. 287)... Elles s'expliquent surtout lorsqu'il s'agit, comme ici, du mois de janvier, l'année lunaire étant en retard sur l'année solaire. Pour Schall, Rémusat (*Nouv. Mél.*, t. II, p. 219) confond la date de l'inscription de K'ang-hi avec celle de la mort, et admet une dixième lune au mois d'août 1669! (Note de l'éditeur.)

Parmi les saints religieux que la Compagnie de Jésus a donnés à la Chine, le P. Ferdinand Verbiest doit, sans contredit, tenir une des premières places, et son mérite l'a rendu célèbre dans le monde entier. Il naquit à Pitthem, petit village près de Courtrai, en Belgique, le 9 oct. 1623, à peu près dans le même temps où le P. Schall, auquel il devait succéder, pénétrait dans la Chine. Il fit ses premières études à Bruges un an, à Courtrai quatre ans (1), et un an de philosophie à Louvain. (Visschers, *op. cit.*, p. 5, note.)

Animé du désir de se consacrer tout entier à Dieu, il demanda à entrer dans la Compagnie, et fut reçu au noviciat de Malines à l'âge de 18 ans, le 29 sept. 1641. Il enseigna les humanités et la rhétorique durant 5 ans. Il acheva ses études, partie en Belgique, partie à Rome (2), partie en Espagne (3). Il brûlait d'un désir si ardent d'aller travailler dans les missions à la conversion des infidèles, qu'il fit deux fois le voyage de Bruges en Espagne pour passer en Amérique. « Mais Dieu, qui l'avait réservé pour en faire un vase d'élection, et pour rétablir la religion en Chine, ne permit point qu'il réussît », et détermina ses supérieurs à l'envoyer en Chine, en 1657, avec le P. Martin Martini. Il s'embarqua sur la flotte de don Antoine de Telles-Menezes, vice-roi des Indes. Peu après son arrivée à Macao, il fit la profession des quatre vœux, le 5 fév. 1659. (Couplet, *Hist. d'une dame,* p. 96. — Bosmans, *Ferdinand Verbiest,* pp. 7 seq. — du Halde, t. III, p. 86.)

Comme les PP. Matthieu Ricci et Adam Schall, le P. Verbiest avait en partage et possédait à un degré supérieur la science et les talents, le zèle et toutes les vertus. Comme eux il eut l'honneur de souffrir pour Jésus-Christ, comme eux il ne se servit de ses dons que pour le bien de la religion et la conversion des âmes. Après ces deux fondateurs de la Mission, on peut assurer qu'il n'est personne à qui la Chine chrétienne de cette époque, ait plus d'obligation qu'au P. Ferdinand Verbiest.

Les 29 années qu'il passa dans la Mission, et presque toujours à Pékin, furent uniquement consacrées au service de Dieu, à

---

(1) En 1640, encore en rhétorique, il publia 6 élégies et 4 épigrammes pour la naissance de la fille de Don Ferdinand de Zuniga y Fonseca, marquis de Tarraçona, et de sa femme doña Elisabeth, in-4°, Courtrai, 1640. Il signe: « *Ita accinebat Ferdinandus Verbiest Pitthemiensis, Rhetor Collegii Cortraceni S. J.* La mère de Ferdinand se nommait Anne Van Heeke. Son père, Jodoc (Josse) Verbiest, était l'intendant du marquis de Tarraçona pour les biens que ce seigneur possédait à Pitthem, Coolscamp et Ayshove. (Sommervogel, *Biblioth.*, t. VIII, col. 575. — Bosmans, *Ferd. Verbiest,* p. 5.)

(2) Il dit lui-même qu'en 1654 il étudiait la théologie à Rome. (Lettre aux EE. CC. de le Propagande. — Dunyn-Szpot, ad ann. 1684.)

(3) En avril 1655, il soutint à Séville des thèses publiques de théologie, comme le montrent les thèses imprimées: *Teses theologicæ* propugnabuntur præside R. P. Ludovico de Sola, S. Th. professore primario, a P. Ferdinando Verbiest, S. J., Hispali, in collegio S. J., die... aprilis, ann. 1655. (Sommervogel, ibid.)

la propagation de l'Évangile. Dieu se servit de lui pour le rétablissement des ouvriers évangéliques, qui, après un long exil, furent renvoyés dans leurs Églises; il étouffa dans leurs sources bien des persécutions naissantes, et en prévint plusieurs autres dont on était menacé. Il fut, dès lors, le protecteur de la foi et l'appui de tous les missionnaires. C'est ainsi qu'en parle le Pape Innocent XI, dans le Bref qu'il lui fit l'honneur de lui écrire le 3 déc. 1681 (1). (du Halde, t. III, pp. 95 seq. — Le Comte, *Nouv. Mém.*, t. II, pp. 181 seq.) « Nous n'oublierons jamais, dit le Père de Fontaney, que nous

(1) Ce Bref est trop honorable pour n'être pas rapporté ici:

A nostre très cher Fils,
Ferdinand Verbiest, de la Compagnie de Jésus, vice-provincial de la Chine.
Innocent, Pape, XIe du nom.
Nôtre cher Fils, salut.

On ne peut avoir plus de joye que nous en ont donnée vos lettres, par lesquelles, après tous les témoignages respectueux d'une obeïssance filiale envers nous, vous nous envoyez du vaste Empire de la Chine où vous estes, deux présens considérables, à sçavoir le Missel Romain traduit en langue chinoise, et des tables astronomiques de vôtre façon, selon l'usage de ces peuples: et par le moyen desquelles vous avez affectionné à la Religion catholique cette nation polie en toute sorte de science, et qui a d'ailleurs beaucoup d'inclination à la vertu; mais rien ne nous a esté plus agreable que d'apprendre par ces mêmes lettres combien sagement vous vous servez de l'usage des sciences profanes pour le salut de ces peuples et pour l'avancement de la foy, les employant à propos pour réfuter les calomnies et les fausses accusations, dont quelques-uns tâchaient de fletrir la Religion chrestienne, et pour vous gagner si bien l'affection de l'Empereur et de ses principaux ministres, que par là non-seulement vous vous estes délivré des fâcheuses persécutions que vous avez souffertes si long-temps avec tant de force et de courage, mais vous avez fait rappeller tous les missionnaïres de leur exil, et vous avez non-seulement rétably la Religion dans sa première liberté et dans tous ses honneurs; mais vous l'avez mise en état de faire de jour en jour de plus grands progrès. Car il n'est rien que l'on ne doive attendre de vos soins, et de ceux qui travaillent avec vous pour la Religion dans ces païs, aussi bien que d'un Prince qui a tant d'esprit et de sagesse, et qui paroît si affectionné à la Religion, comme le font voir les Edits qu'il a faits par vôtre conseil contre les heretiques et les schismatiques, et les témoignages d'amitié que reçoivent de lui les catholiques portugais.

« Vous n'avez donc qu'à continuer les soins que vous prenez pour avancer, par les industries de vôtre zèle et de vôtre sçavoir, les avantages de la religion, sur quoy vous devez vous promettre tous les secours du S. Siege et de nôtre autorité pontificale; puisque nous n'avons rien tant à cœur, pour nous acquitter de nos devoirs de Pasteur universel, que de voir croistre et avancer heureusement la Foy de J.-C. dans cette illustre partie du monde, qui quelque éloignée qu'elle soit de nous par les vastes espaces de terres et de mers qui nous en séparent, nous est d'ailleurs si proche par la charité de J.-C. qui nous presse de donner nos soins, et nos pensées au salut éternel de tant de peuples. Cependant nous souhaitons d'heureux succez à vos saints travaux, et à ceux de vos compagnons: et par la tendresse paternelle que nous avons pour vous et pour tous les fidelles de la Chine, nous vous donnons à tous tres affectueusement la bénédiction apostolique comme un gage de nôtre affection. »

Donné à Rome, le 3 decembre 1681.

(Couplet, *Histoire d'une dame*, pp. 99 seq.)

lui sommes redevables de notre entrée en Chine, et d'avoir rompu par son crédit, les pernicieux desseins du vice-roi du Tché-kiang.» (*Lettres Edif.*, 1ère lett. du P. de Fontaney, t. III, p. 92; cf. p. 89.)

A son arrivée en Chine, en 1659, il fut d'abord destiné à la province du Chen-si, où il travailla pendant environ dix mois avec le P. de Ferrariis. Il en partit le 9 mai 1660, appelé à la Cour pour soulager le P. A. Schall, déjà avancé en âge, et l'aider dans son emploi de président du tribunal des Mathématiques. (du Halde, t. III, p. 86. — de Rougemont, *Historia,* p. 128. — Van Hee, *op. cit.*, p. 2.) Lorsque, en 1664, s'éleva la persécution de Yang Koang-sien 楊光先 et des 4 régents contre le P. Schall, les missionnaires et toute la religion chrétienne, il défendit courageusement son vénérable ami, qui, paralysé, accablé d'infirmités, couvert de chaînes, à genoux comme un criminel, ne trouvait pas un mot pour répondre à toutes les calomnies dont il était victime. Le P. Ferdinand, toujours à ses côtés, réfuta tous les chefs d'accusation avec tant de force et de clarté que les juges eussent été convaincus, si leur résolution n'eût été prise à l'avance de détruire entièrement le christianisme. Cette noble attitude et cette grande affection du P. Verbiest pour le P. Schall frappèrent plusieurs princes du sang, et l'un d'eux, ravi d'admiration, ne put s'empêcher de s'écrier: « En vérité, il faut avouer que voilà un vrai et fidèle ami, qui ne fait pas de difficulté de venir comparaître en jugement, et de se faire l'interprète et l'avocat de T'ang Mafa, déjà condamné à mort, tandis que, d'ordinaire, les autres, se voyant hors de danger, s'enfuient le plus loin qu'ils peuvent, et n'osent plus comparaître devant les juges.»

Comme nous l'avons dit (1), les quatre Pères de Pékin, conduits en prison, y demeurèrent six mois, chargés de chaînes. Celles du P. Verbiest étaient plus lourdes que les autres, parce qu'il était plus jeune et plus fort. Les confesseurs de J.-C., accablés sous le poids de ces chaînes, ne pouvant se tenir debout, étaient contraints de se coucher, et ils demeurèrent dans cette posture une grande partie du temps de leur captivité. Ils étaient gardés, chacun par dix soldats, et plusieurs avaient leurs chaînes attachées à une grosse poutre, ce qui augmentait leurs souffrances.

Pendant les trois premiers mois, ils furent tous les jours cités au tribunal pour y être interrogés, après quoi ou les renvoyait dans leur prison. « Ils y passaient leur temps, ou à l'oraison, ou à ouïr les confessions des chrétiens, qui venaient en assez grand nombre les visiter. Les Pères les consolaient, les confirmaient dans la foi et, pour les animer à souffrir, leur racontaient les persécutions de la primitive Église. Le P. Ferdinand s'occupait à lire des livres de mathématiques, prévoyait les questions qu'on pourrait lui faire et préparait ses réponses.» (Greslon, *Histoire,* pp. 132, 143, 151.) Ils

(1) Ci-dessus, p. 174.

furent enfin condamnés à un exil perpétuel en Tartarie, après avoir été fouettés par les bourreaux; mais la sentence ne fut pas exécutée.

Cependant, depuis que le P. A. Schall avait été dépouillé de sa charge de président du tribunal des Mathématiques, il s'était glissé de nombreuses fautes dans le calendrier. L'empereur s'en plaignit: on lui conseilla de consulter les mathématiciens d'Europe retenus captifs à Pékin. Le P. Verbiest n'eut pas de peine à prouver jusqu'à l'évidence l'ignorance et la mauvaise foi de Yang Koang-sien, de ses amis et de ses partisans. Par des expériences répétées à la vue de toute la Cour et sensibles aux yeux, il fit toucher au doigt, pour ainsi dire, un grand nombre d'erreurs répandues dans le nouveau calendrier, dont les calculs et les prédictions ne répondaient pas à la réalité, et confondit avec tant de force ses accusateurs qu'ils finirent par reconnaître eux-mêmes leur ignorance.

L'empereur ordonna donc, en 1669, de délivrer le P. Ferdinand Verbiest et ses deux compagnons, les PP. Buglio et de Magalhaens. Quant au P. Schall, il était mort depuis 3 ans, et les autres missionnaires étaient toujours en exil à Canton. Il y avait donc un commencement de réhabilitation. L'empereur fit rendre la maison du P. Schall et l'église attenante qui avaient été confisquées au profit de Yang Koang-sien. Il fit graver une inscription sur la tombe du P. Schall (7 déc. 1669); il voulut, de plus, que le P. Verbiest lui succédât comme président du tribunal des Mathématiques (1). (Verbiest, *Astron. Europ.*, p. 4. — Bosmans, *Ferdinand Verbiest,* pp. 28 seq.)

« On se formerait difficilement une idée, dit le P. Ferdinand (*Astronomia perpetua,* p. 20), de l'influence que toute cette affaire exerça sur cette nation... Malgré elle, elle ne pouvait s'empêcher de dire: « Si l'astronomie de ces Européens, qui ne l'étudient que « pour se délasser l'esprit et que, d'après leurs aveux, ils ne mettent « qu'à la seconde place, est si bien en harmonie avec les lois du ciel, « comment donc la religion qu'ils professent avec tant de zèle, et « qu'ils sont venus prêcher de l'autre bout du monde, ne serait-elle « pas conforme à la raison?» (Huc, t. III, p. 67.)

Mais le P. Verbiest n'accepta pas cette charge sans difficulté: comme son prédécesseur, il invoqua son titre de religieux; toutefois, sur les instances de tous les Pères exilés, et devant l'ordre formel de K'ang-hi, il s'inclina sous les honneurs. Ce prince, du reste, ne s'en tint pas là: il lui en conféra encore d'autres plus considérables (2),

---

(1) Le P. Verbiest, vers cette époque, essaya de mesurer la latitude exacte de l'observatoire de Pékin. N'ayant aucun instrument de précision, il dut se contenter des observations faites avec le gnomon et, après une série d'observations en décembre 1668, il obtint une latitude de 39° 57′ 41″, différant de 3′ 41″ de celle que l'on admet aujourd'hui (qui est 39° 54′).

(2) Voici quelques-unes de ces charges, d'après le P. Dunyn-Szpot (ad ann. 1676): outre la charge de président du tribunal des Mathématiques, *T'ai-tch'ang-se k'ing* 太常寺卿, il fut nommé successivement second, puis

qui causèrent au P. Verbiest les désagréments les plus sensibles. Quelques Pères, en effet, s'imaginèrent que ces dignités étaient opposées au quatrième vœu que font les profès de la Compagnie, sans réfléchir qu'elles étaient purement honorifiques, qu'elles ne donnaient aucune autorité proprement dite, et qu'il était extrêmement important, pour le bien de la Mission et la propagation de la foi, que le P. Verbiest en fût revêtu. Ils l'accusèrent donc auprès du P. Général d'ambition, et de vouloir se séparer de ses frères, et d'autres choses de même nature, contraires à la profession religieuse. (Dūnyn-Szpot, ad ann. 1673, 1682.)

Une première fois, les supérieurs locaux, vice-provincial et visiteur, arrêtèrent ces récriminations; mais ils ne purent empêcher qu'elle arrivassent enfin aux oreilles du P. Général. Le P. Oliva, en 1680, envoya à Verbiest l'ordre de déposer tous les insignes de ses dignités, et de se dépouiller de toutes ses charges, excepté de la présidence des Mathématiques. Mais sur les instances de presque tous les Pères, le P. Gabiani, son supérieur, lui dit de surseoir à cet ordre. Le P. Verbiest écrivit au nouveau Général, le P. de Noyelle, pour se disculper, et lui envoya des lettres des Pères Augustins, Dominicains, Franciscains, qui le remerciaient de pouvoir ainsi, à l'aide de ses dignités, les protéger eux et leurs Églises. Il était prêt, du reste, à renoncer à toutes sans aucune exception au premier signe de Sa Paternité. Pour couper court à tout, le P. Général décida que, désormais, le P. Ferdinand, pour ces matières, serait indépendant du recteur du collége de Pékin. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1673, 1682; — Bosmans, *Ferd. Verbiest,* pp. 40 seq.)

Il commença l'exercice de ses fonctions de président du tribunal en présentant un mémoire dans lequel il expliquait la nécessité de retrancher du calendrier un mois intercalaire qui appartenait à l'année suivante. C'était une grave affaire, à cause des changements à apporter dans les actes publics; et puis l'honneur national se trouvait sérieusement compromis. Vainement on essaya de fléchir le nouveau président: il répondit que le ciel étant en désaccord avec le calendrier, il n'était pas en son pouvoir de les concilier, et que le ciel ne pouvant faire des concessions, c'était au calendrier à céder.

Le Fils du ciel trancha la question: par un édit il ordonna la suppression de la lune intercalaire. L'étonnement fut à son comble dans l'empire, quand on sut qu'un certain Nan Hoai-jen, un barbare d'Occident, hier encore condamné à l'exil, avait assez de pouvoir pour faire retrancher une lune dans un calendrier déjà publié. La réputation des Européens s'en accrut, et les chrétiens

---

premier commissaire chargé de connaître des mémoires présentés au trône, et de les faire parvenir à l'empereur *T'ong-tcheng-se fou-che* 通政司副使 et *T'ong-tcheng-che-se* 通政使司, et il reçut un titre d'honneur de seconde classe : *T'ong-fong ta-fou* 通奉大夫: « grand homme que l'empereur ordonne de vénérer ».

entrevirent un terme aux maux dont ils étaient accablés. (Verbiest, *Astron. Europ.*, p. 20. — Huc, t. III, p. 68.) A cette époque (1670), le P. Verbiest servit d'interprète à don Emmanuel de Saldagna, ambassadeur du roi de Portugal, envoyé à Pékin pour obtenir certains privilèges à la ville de Macao, dont le commerce était presque ruiné (1). L'ambassade réussit. L'empereur K'ang-hi montrait tous les jours une confiance plus grande au prêtre européen.

Le P. Verbiest en usa avec prudence et avec sagesse pour obtenir le retour de tous les missionnaires exilés à Canton, et le libre exercice de la religion par tout l'empire. L'occasion, d'ailleurs, s'en offrait tout naturellement. L'empereur avait engagé, par un édit, tous ceux qui avaient souffert pendant sa minorité, à s'adresser à lui avec confiance. Le P. Verbiest et ses deux compagnons lui présentèrent une requête, où ils marquaient que, par une injustice criante, on avait abusé de son autorité pour proscrire la loi du vrai Dieu, et bannir de l'empire tous ceux qui la prêchaient. Rejetée d'abord, cette requête fut enfin examinée dans une assemblée générale des cours souveraines et des grands mandarins pendant sept jours.

Il y fut déclaré que la loi chrétienne avait été injustement condamnée, et qu'elle n'enseignait rien de contraire au bien de l'État et aux devoirs des sujets. En conséquence, les missionnaires exilés furent rappelés et autorisés à revenir dans leurs Églises, et à y exercer leurs fonctions. Le P. Adam Schall fut publiquement justifié; on réhabilita sa mémoire, et l'empereur alloua des sommes considérables pour lui élever un superbe mausolée orné de statues selon la coutume du pays. Le décret impérial qui apporta tant de consolations aux chrétientés désolées et veuves de leurs pasteurs depuis six ans, était du mois de mars 1671; quoiqu'il n'accordât pas encore une liberté entière d'embrasser l'Évangile, cependant, cette même année, plus de 20.000 infidèles reçurent le baptême. (Le Gobien, *Histoire*, p. 9. — du Halde, t. III, p. 92); et l'année suivante, 1672, un oncle maternel de l'empereur, et un des huit généraux perpétuels qui commandent la milice tartare, embrassèrent la foi. (d'Orléans, *Histoire*, p. 163.)

A partir de cette époque, le P. Verbiest gagna de plus en plus les bonnes grâces de K'ang-hi. Ce jeune prince, infatigable au travail, d'un esprit curieux, d'une intelligence prompte et solide,

(1) Le P. François Pimentel accompagnait don Emmanuel comme chapelain. Comme il devait traverser un grand nombre de villes où il y avait des chrétiens, les Pères de Macao, afin qu'il pût entendre leurs confessions, lui donnèrent un examen de conscience en chinois avec le portugais en regard, de manière qu'en montrant aux pénitents cet examen, le Père pouvait, sur leur indication, savoir en quoi ils avaient péché et combien de fois. De cette façon, sur toute la route, en allant et en revenant, il entendit un très grand nombre de confessions, et fut bien touché du zèle que les chrétiens montraient pour s'approcher des sacrements. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1669.)

avait un penchant décidé pour les sciences. Pendant plus de cinq mois (Leibnitz, *Novissima Sinica,* p. 151), il appela journellement le Père dans l'intérieur du palais; il l'y retenait la journée presque entière, pour recevoir de lui des leçons de mathématiques et surtout d'astronomie. Il voulut que le P. Verbiest lui expliquât les six premiers livres d'Euclide traduits par le P. Ricci (1), et les autres ouvrages traduits en chinois par les Jésuites sur l'astronomie et les sciences exactes; afin de faciliter ses relations avec le savant missionnaire, il lui donna un de ses serviteurs pour que le Père apprît le tartare mandchou. Il se fit même donner des leçons de philosophie et de musique. (Verbiest, *Astron. Europ.*, pp. 4 seq., 96. — Couplet, *Hist. d'une dame,* loc. cit.—Huc, *Le christianisme,* t. III, pp. 71, 72.)

D'ailleurs, la conduite des trois Pères restés à Pékin leur donnait une grande considération. On avait appris par des espions tout ce qui se passait dans leur maison, jusqu'à leurs mortifications et pénitences. « L'empereur envoya même un jeune Tartare fort bien fait, sous prétexte d'apprendre la philosophie, mais en effet pour découvrir les choses les plus secrètes, et pour être lui-même, ce semble, un sujet de scandale. Il y demeura durant un an, sans qu'on sût l'intention du prince, qui, l'ayant fait venir en sa présence, lui commanda de découvrir tous les désordres cachés de ces Pères, et surtout comment ils en avaient usé à son égard. Et comme ce jeune homme rendait constamment témoignage de leur innocence, il le fit rudement fouetter à diverses reprises, sans que jamais la douleur pût obliger le jeune Tartare à trahir sa conscience.» Aussi, un peu plus tard, l'empereur leur rendit justice dans une assemblée de mandarins: « Pour ce qui touche à cette matière, ni vous, ni moi n'avons rien à leur reprocher. Après ce que j'ai fait pour m'en instruire, je suis persuadé que ces gens ne nous enseignent rien qu'ils ne pratiquent eux-mêmes, et qu'ils sont en effet aussi chastes qu'ils le paraissent au dehors.» (Le Comte, *Nouv. mém.,* t. II, pp. 195 seq.)

Comme le P. Schall avec Choen-tche 順治(2), le P. Verbiest, dans ses entretiens avec K'ang-hi 康熙, tout en cultivant l'esprit du monarque, songeait encore davantage à lui inspirer de l'amour pour la vertu et pour la religion. Il commença par le désabuser entièrement des fables et des superstitions païennes, et peu à peu il l'instruisit des vérités qui font l'objet de la foi catholique, lui en expliquant les mystères, et lui en faisant connaître la sainteté et la nécessité. (*Astron. Europ.*, p. 57.) Visschers (*Onuitgegeven Brieven,* p. 9.) nous a conservé le récit d'une de ces entrevues, que le P. Ferdinand envoya (de Pékin, 1 juillet 1671) au P. Valgarneira, alors visiteur. Le voici dans toute sa simplicité:

« Votre Majesté, lui disait-il, commande à un grand empire et jouit dans cette ville de tout ce qu'elle peut désirer: qu'elle se

(1) Ci-dessus, p. 37. (2) Ci-dessus, p. 169.

souvienne cependant que, depuis le premier empereur de la Chine jusqu'aujourd'hui, l'histoire fait mention de 350 empereurs, qui, tous, ont joui des mêmes avantages, et qui, tous, sont morts. Votre prédécesseur est mort aussi après 25 années de vie. Pour que Votre Majesté jouisse éternellement de cette vie, et d'une autre infiniment supérieure, qu'elle n'oublie pas que sa vie passera comme celle de tous ses prédécesseurs, et qu'après celle-ci, il y en aura une autre, heureuse ou malheureuse, qui ne finira jamais, et que votre âme, une fois sortie de cette terre, n'y reviendra plus, nonobstant ce qu'en disent les bonzes et les autres sectes. Ces points sont de très grande importance; que Votre Majesté les examine à loisir. Si je ne vous parlais pas clairement et sans flatterie, comme d'autres le font, et si je ne vous avertissais pas, comme je le fais aujourd'hui, je ne mériterais pas le nom de bon et loyal sujet.» L'empereur, ajouta-t-il, m'écouta avec patience, et me répondit comme il fait d'ordinaire en semblables occasions: «J'ai entendu»; ou: «Je suis bien informé.»

Les membres du tribunal des Mathématiques étaient tellement dominés par la supériorité de leur président, ils avaient en ses talents une telle confiance, qu'imposant silence à leur jalousie, ils prièrent l'empereur de donner l'ordre au P. Verbiest de faire de nouveaux instruments pour l'observatoire (1) d'après les principes de l'Europe. L'habile missionnaire se mit aussitôt à l'œuvre, fit fondre sous ses yeux toutes les pièces, les réunit en corps, et en composa ces riches instruments que l'on admire encore aujourd'hui (2). Ils sont, dit le P. Le Comte, grands, bien fondus, et ornés de

(1) L'observatoire de Pékin, dit Montucla, *Histoire des mathématiques*, cité par M. Maynard (*Enseignement des Jésuites*, Pièces justificatives, nº 1, p. 259), bâti depuis plus de 3 siècles, a été occupé par les Jésuites depuis la moitié du XVIIe siècle jusqu'à leur suppression et au delà. Il y avait encore à Pékin trois autres observatoires, l'un dans la maison des Jésuites français, le second dans le collège dirigé par les Pères portugais, et le troisième dans la résidence St-Joseph, appartenant aussi aux Portugais. «Ces divers observatoires, ajoute Lalande, ont procuré beaucoup d'observations. Les PP. Schall, Verbiest, de Fontaney etc. et, dans les derniers temps, les PP. Gaubil, Kögler, Slaviezek, Gogeisl, Hallerstein, et beaucoup d'autres Jésuites, s'y sont distingués. Les derniers présidents du tribunal des Mathématiques furent les PP. Joseph d'Espinha, Félix da Rocha, André Rodriguez et Bernard d'Almeida.» On sait que c'était toujours parmi les Pères de la vice-province qu'étaient choisis les présidents de ce tribunal.

On ne doit pas entendre, selon nous, dans le sens absolu, le mot d'observatoire appliqué aux trois maisons désignées ci-dessus, mais seulement en ce sens que les Pères résidant en ces maisons, ne manquaient pas, lorsque l'occasion s'en présentait, d'observer les divers phénomènes qui sont l'objet de l'astronomie et de la physique.

(2) D'après Leibnitz (*Novissima Sinica*, p. 151), il fit construire 55 instruments, dont plusieurs étaient uniquement réservés à l'usage de l'empereur. Dans le même temps, il construisit aussi des machines pour mouvoir des pierres énormes, et un aqueduc de 8 stades de longueur pour la conduite des eaux. (*Astron. Europ.*, pp. 61 seq.)

figures de dragons, d'un travail exquis. Si la finesse des divisions répondait au reste de l'ouvrage, nous n'aurions rien en Europe, en cette matière, qui pût lui être comparé; mais quelque soin qu'eût pris le Père de faire diviser exactement les cercles, l'ouvrier chinois avait été inexact (1). (*Nouv. mém.*, t. I, p. 113 seq.)

Bientôt après, en 1675, le P. Verbiest rendit des services encore plus signalés. Ou San-koei 吳三桂 s'était révolté et tenait en échec toutes les armées tartares. Cantonné dans ses montagnes, il ne pouvait être délogé que par le canon. Le P. Ferdinand avait remis en état la vieille artillerie fondue autrefois par le P. Schall (2); 150 pièces pouvaient entrer en campagne, mais beaucoup de ces pièces étaient trop lourdes pour être transportées dans les montagnes. Il reçut l'ordre d'en fondre de plus petites. Il eut beau s'excuser sur le peu de connaissance qu'il avait des machines de guerre, sur sa profession religieuse, il y allait du salut de l'empire et de l'avenir de l'Evangile. Il demanda des ouvriers et coula d'abord une

(1) Voici, d'après un missionnaire qui a visité l'observatoire en 1863, l'état dans lequel il trouva ces machines. « Je ne chercherai pas à en faire la description: du Halde la donne très complète, et j'ai pu vérifier l'exactitude de ce qu'il en dit. Après bientôt 200 ans, ces énormes machines sont à la place où les a posées le P. Verbiest. Ces pièces ont été fondues avec tant de soin et d'habileté, les proportions des alliages qui sont entrés dans la composition du bronze ont été si bien combinées, qu'elles se sont parfaitement conservées jusqu'ici et semblent même sorties d'hier de l'atelier du fondeur. Mais ce que je ne me lassai point d'admirer, c'est le poli du travail, la finesse des sculptures, et comment, tout en donnant à ces machines l'exactitude et la précision que demandent des instruments d'astronomie, on a su cependant joindre tant de légèreté de forme à une solidité à toute épreuve. J'ai vu les plus beaux magasins de nos meilleurs fondeurs de France, et j'ose affirmer que je n'y ai trouvé aucune pièce analogue fondue dans d'aussi grandes dimensions et dont le fini, la perfection d'exécution, surpassât ou même égalât celle des machines de l'observatoire de Pékin, avec leurs 180 ans d'existence. Ajoutez l'épreuve qu'elles ont subie en restant exposées pendant tout ce temps, en plein air, à l'intempérie des saisons; ajoutez l'incurie des hommes qui auraient dû veiller à leur conservation. »

« Depuis longues années. en effet, personne n'en prend soin; les balustrades placées pour tenir les curieux à distance sont ruinées, le pavage n'existe plus et est remplacé par de grandes herbes qui croisent leurs branches avec celles des machines. Celles-ci ont même perdu leur aplomb, la maçonnerie sur laquelle elles reposent étant en partie détruite et minée par les pluies. Malgré leur pesanteur, j'ai pu les faire mouvoir encore avec facilité, mais non sans précaution, car la plupart sont dégarnies des vis qui reliaient les pièces entre elles ou servaient à les fixer dans les positions voulues pour les observations. En somme, les réparations à faire pour les remettre en état seraient assez peu considérables et surtout faciles à exécuter: ces instruments sont là comme un témoignage de l'état de désorganisation et de ruine où est tombé le Gouvernement. Le gardien, auquel je manifestais mon étonnement, me répondit que personne, à Pékin, ne sait se servir de ces machines, et ne s'occupe d'étudier les astres. » (Lettre du Fr. Guillon, dans les *Etudes relig.*, 1864, tome IV, pp. 17-30.) On sait qu'en 1900, plusieurs de ces instruments, enlevés par les Allemands, furent transportés à Berlin. Le traité de paix de 1919 a stipulé leur restitution à la Chine.

(2) Ci-dessus, p. 165.

pièce de 4, laquelle mise à l'essai, atteignit le but 90 fois sur 100. En 27 jours, 20 pièces du même calibre furent montées. Peu de temps après, 320 canons de calibres différents lui furent commandés.

Il employa plus d'un an à la fabrication de cette artillerie. Quand tous ces canons furent achevés, avant de commencer les expériences, le Père en fit la bénédiction solennelle. Il fit dresser un autel sur lequel il plaça la croix; puis, revêtu du surplis et de l'étole, il récita les prières de l'Eglise, et aspergea les canons d'eau bénite. Il avait donné à chacun le nom d'un saint et d'une sainte, qu'il avait tracé sur la culasse avec le chiffre du Sauveur. (*Astron. Europ.*, pp. 61-68. — Huc, *Le christianisme*, t. III, pp. 86-89. — du Halde, *Descript.*, t. III, pp. 89-94.) Le tir réussit à la satisfaction générale, et K'ang-hi en fut si enchanté qu'il combla Verbiest d'éloges et l'honora du titre de *T'ong-fong ta-fou* 通奉大夫. Déjà auparavant, il l'avait anobli ainsi que ses ancêtres, comme son père avait fait pour le P. Schall: on l'avait nommé président d'une des cours souveraines de l'empire, *Kong-pou che-lang* 工部侍郎 ("2e président du tribunal des Travaux publics"). (*Astron. Europ.*, pp. 34 seq., où les diplômes sont rapportés tout au long. — Bosmans, *F. Verbiest*, pp. 100 seq.)

En dehors de ces travaux, il était continuellement occupé à une infinité d'ouvrages tous utiles au public (1), ou propres à contenter les goûts de l'empereur et de la Cour, et composait le calendrier de l'empire en chinois et en tartare, calculant chaque année, avec une persévérance infatigable, les mouvements des astres. Et au milieu de ces labeurs scientifiques il ne perdait jamais de vue les intérêts de la propagation de la foi. Il obtint de K'ang-hi, pour le P. Herdtricht, la permission de quitter la Cour, afin d'aller au Chen-si; pour le P. Gabiani, celle de se rendre à Si-ngan fou 西安府 et d'y ensevelir le corps du P. de Ferrariis; pour le P. Bonaventure de Banhez, franciscain, celle de rentrer au Chan-tong et d'y prendre possession des églises de son prédécesseur, le P. Antoine de Ste-Marie, mort à Pékin; pour le P. Varo, dominicain, celle de rentrer en Chine et d'accompagner au Fou-kien le P. de Gouvea, malgré la sentence d'exil portée contre lui. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1672.)

En 1676, il fut interprète de l'ambassade russe, et c'est alors qu'il conçut le projet d'ouvrir une nouvelle route à la Chine, à travers la Moscovie, pensée bien digne de lui, mais qui ne put se réaliser. Il eût voulu que les Jésuites devinssent les interprètes des russes à Pékin. (Bosmans, *Le problème*, pp. 5 seq.—Cahen, *Histoire*, p. 21 (2).)

---

(1) Ainsi, il fit creuser un canal collecteur des eaux d'un grand nombre de sources qui inondaient régulièrement de vastes terrains et les rendaient impropres à la culture. Tous les efforts tentés jusque là avaient été inutiles. Le P. Verbiest étudia avec soin la pente, la direction des eaux, leur volume, et réussit si bien qu'avec peu de dépenses il rendit au sol toute sa fertilité. (*Astron. Europ.*, p. 69.)

(2) M. Cahen (*Histoire*, p. 29) fait, au sujet du rôle des jésuites com-

En 1684, Verbiest obtint que les ambassadeurs du roi de Siam seraient reçus avec les plus grands honneurs: il prétendait ainsi ménager la faveur de ce prince pour les chrétiens de son royaume. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1684.) On le voit s'intéresser au bien de la ville de Macao, en proie à de graves difficultés politiques et commerciales; et le roi don Pedro III lui écrit, en 1684, pour le remercier. (Bosmans, *Le problème,* pp. 10; *F. Verbiest,* pp. 69, 137.)

A l'exemple du P. Adam Schall, il s'informait exactement des nouveaux gouverneurs envoyés dans les villes et les provinces, et de ceux qui en revenaient, de leur demeure à Pékin, puis il les visitait, et même leur faisait des présents, leur recommandait les missionnaires, les chrétiens, la religion, s'offrait à leur rendre service; ceux-ci, flattés des prévenances d'un homme si bien en Cour, si puissant, si cher à l'empereur, lui promettaient de ne rien oublier de ses recommandations, et en effet, dans un grand nombre de circonstances, rendirent aux missionnaires des services signalés. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1672.)

Nommé vice-provincial en 1676, il communiqua à toute la Mission son zèle et son incomparable activité. L'astronomie et la religion, la direction du tribunal des Mathématiques et des chrétientés, l'enseignement qu'il donnait à l'empereur et l'instruction des néophytes, étaient tour à tour l'objet de ses soins et de sa sollicitude. Les anciens chrétiens se ranimèrent dans leur foi et dans la pratique de la religion. Les infidèles se convertissaient en grand nombre: de toute part on voyait s'élever de nouveaux autels au vrai Dieu; les missionnaires des provinces, considérés comme les frères de Nan Hoai-jen, trouvaient presque toujours aide et protection auprès des mandarins, ainsi que l'éprouvèrent un grand nombre d'entre eux, et même plusieurs vicaires apostoliques.

Malgré son affection pour le Portugal, et sa reconnaissance pour les services rendus par lui aux Missions de Chine, Verbiest

---

me interprètes entre Russes et Chinois, les réflexions suivantes, dont je lui laisse la responsabilité: « A la fin du XVII^e^ siècle, les Russes ne savaient ni le mandchou ni le chinois, et les Chinois n'entendaient pas le russe. Quelle langue adopter pour la correspondance officielle et pour les conférences diplomatiques? Le mongol, familier aux Chinois, et facilité aux Russes par leur contact avec les Bouriates de Transbaïkalie, semblait indiqué; mais, soit ignorance des Russes, soit effet des intrigues des Jésuites, le latin lui fut préféré. Du même coup, les Jésuites prennent, entre les deux Cours, le rôle d'interprètes indispensables, de dépositaires de secrets d'État. La Chine les emploiera par nécessité; la Russie essaiera de se les concilier. Ne pourraient-ils se laisser gagner par la ressemblance, sinon par l'identité des croyances, être séduits par la perspective du libre passage de leur correspondance et de leurs personnes à travers la Sibérie, qu'à la fin du XVII^e^ siècle ils sollicitent de la Russie?... Leur situation ne laisse pas que d'être délicate... comment arriveront-ils à concilier les intérêts de leur Compagnie avec ceux de deux puissances rivales, également portées à les persécuter, mais également obligées à rechercher leur concours? »

avait compris que son patronage exclusif n'était plus suffisant; et il s'entremit activement pour procurer l'établissement de la Mission française à Pékin. (Bosmans, *F. Verbiest,* pp. 155 seq.)

Tout l'empire le regardait comme le plus habile homme de son temps; mais plus il était élevé dans l'estime des autres, plus il s'humiliait et s'abaissait devant tout le monde, insensible à toutes les choses de la terre, quand elles n'avaient pas de rapport avec la religion. Il retranchait toutes les visites et toutes les conversations inutiles, et n'entreprenait rien sans avoir imploré le secours de Dieu.

Il avait naturellement l'âme grande et, quand il s'agissait de pourvoir aux besoins des autres, sa charité n'avait point de bornes; mais il était dur à lui-même, et aimait la pauvreté et la souffrance jusque sous la soie; son lit, sa table, ses meubles faisaient honte au mandarin, car il comptait pour rien la dignité quand il fallait remplir les devoirs de l'état religieux. (du Halde, *Descript.*, t. III, p. 98.)

« On lui a souvent entendu dire qu'il n'aurait jamais accepté ses charges, s'il n'eût espéré, en cas d'une nouvelle persécution, d'en être la première victime: enfin il s'était fait une loi de ne jamais paraître en public, ni à la Cour, sans revêtir un rude cilice, ou une chaîne de fer, et il avait coutume de dire qu'il était honteux à un religieux de paraître aux yeux des anges avec les livrées du monde, sans porter en même temps celles de J.-C. » (du Halde, ibid.)

On peut dire que sa vie entière était consacrée à la gloire de Dieu. Quand il s'agissait d'elle, il était comme animé d'un nouvel esprit; son air, ses paroles, ses sentiments, tout s'en ressentait, et l'empereur même, en ces occasions, semblait le craindre, et ne l'admettait pas facilement en sa présence. « Il se portera, disait-il, à quelque excès, et peut-être serai-je obligé, malgré moi, d'en témoigner du mécontentement. » C'est ce qui engagea encore le P. Ferdinand à lui dire avant de mourir: « Sire, je meurs content, parce que j'ai employé presque tous les moments de ma vie au service de Votre Majesté; mais je la supplie très humblement de se souvenir après ma mort qu'en tout ce que j'ai fait, je n'ai eu d'autre vue que de procurer, en la personne du plus grand prince de l'Orient, un protecteur à la plus sainte religion de l'univers. » (Le Comte, *Nouv. mém.*, t. I, p. 75.)

Il n'est pas inutile de le répéter, parce qu'on l'a oublié trop souvent. A cette époque, l'empereur était tout, faisait tout; de lui dépendait la libre prédication de l'Evangile. Un mot tombé de ses lèvres pouvait chasser tous les missionnaires, et les Jésuites de Pékin, qui travaillaient à la Cour à des œuvres en apparence peu propres à convertir les âmes, n'avaient pas d'autre dessein que d'empêcher ce mot d'être prononcé, et de sauvegarder ainsi la liberté de leurs frères dans le reste du pays.

Pour la conduite particulière de Verbiest, on a remarqué qu'il fut toujours un très bon religieux, exact dans l'observation



K'ANG-HI

en 1685,

d'après Le Comte, *Nouveaux mémoires.*

(né en 1654 — empereur en 1661 — mort en 1722.)

de ses règles, obéissant à ses supérieurs, aimant l'étude et la retraite, et d'une délicatesse de conscience qui allait jusqu'au scrupule, de sorte qu'on ne pouvait pas prendre plus de précautions pour être à tout moment prêt à paraître devant Dieu. (Le Comte, ibid.) Il était fort dévot à la Très Sainte Vierge, et en donna un bel exemple, lorsqu'en 1668, il fit, devant l'empereur et la Cour, ces fameuses expériences qui ruinèrent entièrement la réputation de

Yang Koang-sien et des mahométans (1). Ayant tout préparé pour le succès de ses expériences, il mit son sceau sur tous les instruments, en y ajoutant cette invocation: *"Virgo Maria, et potentissima et clementissima cæli Regina, da mihi virtutem contra hostes tuos."* Le lendemain, Yang Koang-sien était confondu, et l'astronomie européenne triomphait. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1668.)

Il avait conçu un ardent désir du martyre. « Mettez-moi, Seigneur, écrivait-il, en la place de ceux qui ont voulu et qui n'ont pu répandre leur sang pour vous. Je n'ai ni leur innocence, ni leurs vertus, ni leur courage, mais vous pouvez m'appliquer leurs mérites et, ce qui est infiniment plus, me revêtir de tous les vôtres. C'est sous ce voile de votre miséricorde infinie que j'ose vous offrir ma vie en sacrifice. J'ai eu le bonheur, mon Dieu, de confesser votre saint nom parmi ce peuple, à la Cour, devant les tribunaux, sous le poids des chaînes et dans l'obscurité des prisons; mais que sert cette confession, si je ne la signe pas de tout mon sang?» (Le Comte, *Nouv. mém.*, t. I, p. 84.)

C'est pénétré de ces sentiments héroïques qu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut. Il reçut les derniers sacrements et rendit doucement son âme à Dieu le 28 janv. 1688. Il était âgé de 65 ans, dont il avait passé 47 dans la Compagnie et 29 dans la mission. L'empereur K'ang-hi voulut écrire lui-même son éloge et faire les frais de ses funérailles, et l'exemple du prince fut suivi par beaucoup de courtisans, qui écrivirent les louanges du Père sur des pièces de satin. Son corps fut porté solennellement en procession, la croix en tête, jusqu'au cimetière, où il est inhumé. (Description par le P. de Fontaney dans les *Lettres édif.*, t. III, pp. 92 seq.)

Le P. Verbiest a laissé un grand nombre d'ouvrages:

1. 教要序論 *Kiao yao siu luen,* Abrégé de la doctrine chrétienne, 1 vol., Pékin, 1669, 1677, 1799; Se-king, près Chang-hai, 1848 (avec l'approbation de Mgr Maresca); T'ou-sè-wè, 1867, 1875, 1903, 1914 (*Catal.* 1917, n° 236). L'auteur y explique brièvement les nature et les perfections de Dieu, l'immortalité de l'âme et la fin de l'homme, puis les 10 commandements de Dieu, les 12 articles du symbole, l'oraison dominicale, la salutation angélique, le signe de la croix, la formule et les cérémonies du baptême. Cet ouvrage a été inséré dans la grande bibliothèque chinoise composée par l'ordre de K'ien-long 乾 隆, à cause de son style simple, pur et logique. (Van Hee, *Verbiest,* pp. 54 seq.) Il a été traduit en langage mandarin (教要芻言 *Kiao yao tch'ou yen,* T'ou-sè-wè, n° 237) et dans le dialecte de Chang-hai (方言教要序論 *Fang-yen kiao yao siu luen,* T'ou-sè-wè, n° 238); en français (T'ou-sè-wè,

(1) Ci-dessus, p. 342.

nº 239); en tartare par l'auteur lui-même (? cf. Pelliot, *T'oung-pao,* 1928, p. 192), et imprimé en cette langue à Pékin. Cette version a été condamnée par édit impérial en 1805. Il a été aussi traduit et imprimé en coréen, vers 1864. (Cf. Wylie, *Notes,* p. 142.)

2. 告解原義 *Kao-kiai yuen-i,* Du sacrement de Pénitence, 1 vol., Pékin; réimprimé à Pékin, 1730, 1796; probablement à Se-king, 1840; Chang-hai, 1849.

3. 聖體答疑 *Cheng-t'i ta i,* « Réponses à des questions sur la Ste Eucharistie », 1 vol., Pékin; réimprimé à l'orphelinat de Chang-hai, 1849.

4. 善惡報畧說 *Chan ngo pao lio chouo,* « Petit traité de la rétribution du bien et du mal », 1 vol., Pékin, 1670; réimprimé à T'ou-sè-wè (*Catal.* 1917, supplément, nº 87). L'auteur démontre que la rémunération du bien et du mal ne saurait consister dans la métempsycose, ni dans les biens et les maux de cette vie passagère; elle se trouve dans le bonheur éternel que Dieu promet à ses serviteurs, et dans l'enfer dont il menace les méchants. (Van Hee, *Verbiest,* pp. 54, 56.)

5. 妄推吉凶之辨 *Wang tch'oei ki hiong tche pien,* «Discussion sur les vains calculs des présages bons ou mauvais», 1 vol., Pékin, 1669. (Van Hee, *Verbiest,* pp. 37 seq.)

6. 妄占辨 *Wang tchan pien,* « Discussion sur la fausseté des sorts », 1 vol., Pékin. (Van Hee, *Verbiest,* p. 43.)

7. 道學家傳 *Tao-hio kia tch'oan,* « Traditions de famille sur la doctrine », Témoignages de la religion chrétienne: c'est le catalogue de tous les Pères qui ont quitté l'Europe et leur famille pour venir prêcher la foi en Chine; 1 vol., Pékin, 1686; réimprimé en partie dans *Cheng-kiao tsa-tche* 聖教雜誌 («Revue catholique»), févr.-nov. 1925. « On lit, dit le Prince Jean en exposant les motifs de sa conversion, on lit dans le livre intitulé *Témoignages de la Religion chrétienne,* que plusieurs savants d'Europe, il y a près de deux siècles, abandonnèrent leur patrie, leurs parents, leurs amis, sans espoir de retour, entreprirent un voyage sur mer de 9.000 lieues, à travers mille dangers et mille périls de mort, qu'ils y employèrent trois années, et cela uniquement pour venir prêcher ici la religion chrétienne. Or, s'exposer ainsi volontairement à la mort, en témoignage de la vérité de cette religion, c'est à quoi personne n'est capable de se résoudre, à moins qu'il n'en soit bien persuadé.» C'est là, en effet, un des principaux arguments sur lesquels insiste le P. Verbiest. (Lettre du P. Parrenin, *Lettres édif.,* t. III, p. 485. — Van Hee, *Verbiest,* p. 56.) (1).

8. 儀象志 *I-siang tche,* Théorie, usage et fabrique des instruments d'astronomie et de mécanique qu'il avait fondus par

(1) Cf. ci-dessus, préface des présentes *Notices*, et p. 311; ci-dessous, p. 358, nº 34.

ordre de l'empereur, 14 vol., Pékin, 1673. D'après Yuen-yuen 阮元 (1), le titre serait: 新製靈臺儀象志 *Sin tche ling t'ai i-siang tche,* 16 vol., 1673. Les ennemis du P. Verbiest l'avaient accusé près de l'empereur de ne pas bien remplir les devoirs de sa charge et, en particulier, de ne pas faire connaître à ses élèves toute la pratique des règles de l'astronomie, mais d'en cacher une partie, afin que les Européens fussent les seuls à la connaître. Cela fit quelque impression sur le jeune prince, qui laissa percer des soupçons. Le P. Ferdinand comprit d'où venait le coup. Il recommanda cette affaire aux prières des chrétiens; puis ayant composé les 16 vol. dont il est question, sur l'application et l'usage des instruments d'astronomie, il les offrit à K'ang-hi. Ce présent fut si agréable à l'empereur, qu'il fit accorder au P. Verbiest par ses rivaux une dignité supérieure à toutes les autres, et qu'il répandit ses faveurs sur les autres Pères de Pékin, de Macao et des provinces. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1673. — Bosmans, *Les écrits chinois,* pp. 6 seq. — Van Hee, *Verbiest,* p. 6.)

9. 儀象圖 *I-siang t'ou,* Images de ces instruments, 2 vol., Pékin, 1673.

10. 康熙永年曆法 *K'ang-hi yong-nien li-fa,* «Astronomie perpétuelle de l'empereur K'ang-hi», ornée de planches, avec des explications; plus un mémoire d'offrande et de dédicace; 32 vol., imprimés à Pékin et achevés en 1678. K'ang-hi, à qui il était offert, reçut avec une vive satisfaction cet ouvrage monumental: pour en récompenser l'auteur, il écrivit de sa main deux caractères destinés à être placés au dessus de la porte de sa chambre. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1678.) Il rendit, de plus, un décret ordonnant que l'ouvrage fût conservé dans les archives de l'empire. Le P. Verbiest y a calculé les tables des 7 planètes, les éclipses du soleil et de la lune pour 2.000 ans et plus. (*Astron. Europ.,* p. 34.—Van Hee, *Verbiest,* p. 7.)

Nous avons sous le même titre un ouvrage en 4 vol., Pékin, 1678, avec l'approbation du P. Grimaldi. Le 1er volume contient les diverses préfaces; le 2e, la marche du soleil avec des tables: *Li je-tch'an yong-nien piao fa* 立日躔永年表法; les deux derniers, la marche de Vénus: *Li Kin-sing yong-nien piao fa* 立金星永年表法, et la marche de Mercure: *Li Choei-sing yong-nien piao fa* 立水星永年表法, avec des tables pour de longues années. Je n'ai pu vérifier si ce sont 4 vol. tirés à part de l'«Astronomie perpétuelle».

11. 曆法不得已辯 *Li-fa pou-té-i pien,* Apologie de l'astronomie européenne contre ses détracteurs, 1 vol. 1669, Pékin.

12. 簡平規總星圖 *Kien p'ing koei tsong sing t'ou,* Carte abrégée de toutes les étoiles.

13. 熙朝定案 *Hi tch'ao ting-ngan,* Mémoires présentés à l'empereur K'ang-hi en faveur de l'astronomie européenne rétablie,

---

(1) Ci-dessus, p. 105, nº 3.

3 vol., Pékin. Il y a plusieurs éditions, qui diffèrent les unes des autres, en ce que les plus récentes suppriment des mémoires plus anciens ou moins importants, pour les remplacer par d'autres plus nouveaux et d'un intérêt plus général. (Van Hee, *Verbiest*, pp. 4 seq.)

14. 坤 輿 全 圖 *K'oen-yu ts'iuen t'ou*, Carte du globe terrestre, en deux grands hémisphères de 5 pieds de diamètre chaque, Pékin, 1674 (ou avant; cf. ci-dessous, n° 15). La carte est ornée d'animaux inconnus aux Chinois et gravés à peu près dans les contours des pays où ils vivent. A chaque royaume sont marquées les distances de ces pays à la Chine, leur force, leurs richesses et leur forme de gouvernement.

Dans les angles de cette immense mappemonde sont six médaillons donnant des explications: d'une part, sur les mouvements de l'air, *k'i hing* 氣 行, sur le vent, *fong* 風, la pluie et les nuages, *yu, yun* 雨 雲; de l'autre, sur les courants maritimes, *hai choei tche tong* 海 水 之 動, sur le flux et le reflux, *hai tche tch'ao si* 海 之 潮 汐 et sur les causes des marées, *houo wen tch'ao-si tche wei* 或 問 潮 汐 之 爲.

La carte doit encore être accompagnée de deux tableaux de même grandeur qu'elle, et larges de 2 pieds, contenant chacun quatre cartouches. Ils renferment:

1) *Se yuen-hing tche siu ping k'i hing* 四 元 行 之 序 並 其 形, De l'ordre et de l'apparence des quatre éléments.
2) *Ti-k'ieou nan pé liang ki* 地 球 南 北 兩 極, Les deux pôles de la terre.
3) *Ti t'i tche yuen* 地 體 之 圜, La rondeur du volume terrestre.
4) *Ti yuen* 地 圜, La rondeur de la terre; la gravitation.
5) *Ti tchen* 地 震, Les tremblements de terre.
6) *Jen ou* 人 物, Des êtres humains.
7) *Kiang-ho* 江 河, Des fleuves.
8) *Chan-yo* 山 岳, Des montagnes.

Dans l'ouvrage *Hai kouo t'ou tche* 海 國 圖 志, Géographie, composée par Wei Yuen 魏 源, 22 vol. in-8°, imprimés à Canton, 2e année de Hien-fong 咸 豐 (1852), l'auteur, dans la préface, attribue au P. Verbiest et à un nommé Tsiang Yeou-jen 蔣 友 仁, une carte du globe terrestre, 地 球 全 圖 *Ti k'ieou ts'iuen t'ou*, que je suis porté à croire une réduction de celle-ci.

15. 坤 輿 圖 說 *K'oen-yu t'ou chouo*, Explication de la carte précédente, 2 vol., Pékin, 1672. Cette édition, qui est la seconde, est précédée d'une préface tirée d'un ouvrage du P. Aleni. La date de 1672 semblerait indiquer que la mappemonde (ci-dessus, n° 14) a été gravée une première fois avant 1674. — Le premier volume contient les notions géographiques et cosmographiques essentielles et, à la fin, avec une nouvelle pagination, les figures des animaux les plus rares du globe, avec les 7 merveilles de l'ancien monde, accom-

pagnées chacune d'une explication parfois fort curieuse. Le second volume contient la description des principales contrées des 5 parties du monde. — Cet ouvrage a été réimprimé sous le règne de Tao-koang 道光 par Ts'ien Hi-tso 錢熙祚, de Kin-chan 金山, dans la collection connue sous le nom de: *Tche-hai* 指海. (Van Hee, *Verbiest,* pp. 29 seq.)

16. 坤輿外紀 *K'oen-yu wai ki,* Abrégé de l'ouvrage précédent, dans lequel l'auteur a supprimé presque toutes les notions géographiques, pour conserver les légendes merveilleuses sur les animaux et les pays, 1 vol. On le trouve au vol. V du *Chouo-ling* 說鈴, recueil publié par Ou Tchen-fang 吳震方, de Che-men 石門 (Tché-kiang), au XVIII^e^ siècle, et réimprimé en 1800.

17. 赤道南北星圖 *Tch'e-tao nan pé sing t'ou,* «Carte des étoiles au nord et au sud de l'équateur», Pékin, 1672.

18. 測驗紀畧 *Tch'é-yen ki-lio.* «Abrégé d'observations» astronomiques, 1 vol., Pékin, 1668. C'est le résumé de toutes celles qu'il fit pour prouver aux astronomes chinois que leur calendrier fourmillait d'erreurs. Il en a fait, en latin, un court abrégé, publié à la suite de l'*Astron. Europæa,* n° 34. (*Astron. Europ.,* p. 16.)

19. 驗氣說 *Yen k'i chouo,* «Mémoire sur la manière d'examiner l'air», Explication du thermomètre, 1 vol., Pékin, 1671 ou 1672. (Van Hee, *Verbiest,* pp. 23 seq.)

20. 康熙十年 *K'ang-hi che nien,* Calendrier de la 10^e^ année de K'ang-hi (1671), en chinois et en mandchou, 1 vol., Pékin, 1670. Le titre latin est: *Ephemerides sinicæ, sive motus 7 planetarum anni Christi 1671, imperatoris sino-tartarici Cam-hy appellati decimi, calculati ad mediam noctem meridiani Pekinensis, auctore P. Ferd. Verbiest, s. j.* Le titre chinois est incomplet. (Van Hee, *Verbiest,* p. 14.)

21. 康熙十三年 *K'ang-hi che-san nien,* Calendrier de la 13^e^ année de K'ang-hi (1674), in-fol., Pékin, 1673.

22. 康熙十五年 *K'ang-hi che-ou nien,* Calendrier de la 15^e^ année de K'ang-hi (1676), in-fol., Pékin, 1675.

23. 康熙十八年 *K'ang-hi che-pa nien,* Calendrier de la 18^e^ année de K'ang-hi (1679), in-fol., Pékin, 1678.

24. 康熙二十六年 *K'ang-hi eul-che-lou nien,* Calendrier de la 26^e^ année de K'ang-hi (1687), in-fol., Pékin, 1686. Le P. Verbiest a dû, c'était le devoir de sa charge (*Astron. Europ.,* p. 22), calculer le calendrier chaque année, jusqu'à sa mort (1688). Ces calendriers portaient, en tête, le sceau du tribunal d'Astronomie; ils étaient envoyés dans toutes les provinces, et il était défendu, sous peine de mort, aux particuliers d'en imprimer. Nous n'avons connaissance que de ceux que nous venons de citer. Les mêmes réflexions s'appliquent aux calendriers en langue tartare, qui suivent. (Van Hee, *Verbiest,* p. 14.)

25. *Ephemerides tartaricæ anni 1684,* en tartare, excepté le

titre, qui est en latin, in-fol., Pékin, 1683. Voici le titre en entier: *Ephemerides tartaricæ 7 planetarum anni 1684, id est, cujusque longitudo, latitudo, hora et minutum ingressus in novum signum, directio, statio, retrograditio, hora aspectuum præcipuorum, dies apparitionis et occultationis tam matutinæ quam vespertinæ. Summa calculata ad mediam noctem præcedentem sub meridiano Pekinensi, a R. P. F. Verbiest, s. j., in regia Pekinensi astronomiæ præfecto.*

26. *Ephemerides tartaricæ anni 1686,* en tartare, in-fol., Pékin, 1685.

27. *Cœli phænomena anni 1674,* 2 vol., Pékin, 1673. Ce calendrier expose les conjonctions de la lune avec les planètes, les conjonctions des planètes entre elles, et les conjonctions de la lune et des planètes avec les étoiles fixes. Il est très rare. Chaque année, le P. Verbiest devait le calculer, et il était offert à l'empereur seul et en manuscrit. (*Astron. Europ.*, p. 23. — Van Hee, *Verbiest,* p. 16.)

28. 康熙十年十一月十五日月食圖 *K'ang-hi che nien, che-i yué, che-ou je, yué-che t'ou,* Figure de l'éclipse de lune de la 10e année de K'ang-hi, 11e lune, 15e jour, 25 mars 1671, 1 vol., Pékin, 1670. En chinois et en mandchou; le titre est aussi en latin: *Typus eclipsis lunæ anno Christi 1671, Imperatoris Cam-hi decimo, die XV lunæ XI, id est XXV martii, ad meridianum Pekinensem, necnon imago adumbrata diversorum digitorum in horizonte obscuratorum, in singulis imperii sinensis provinciis, tempore quo luna in singulis oritur, auctore P. Ferd. Verbiest, s. j., in regia Pekinensi astronomiæ præfecto.* Une feuille, longue de près de 11 pieds sur un de large. (Sommervogel, *Bibl.*, t. VIII, col. 577. — Van Hee, *Verbiest,* pp. 19 seq.) Par sa charge, le P. Verbiest était obligé de calculer tous les ans les éclipses de l'année suivante pour les 17 provinces. On présentait le détail des phases à l'empereur six mois avant le phénomène. (*Astr. Europ.*, p. 89.)

29. 康熙八年四月初一日癸亥朔日食圖 *K'ang-hi pa nien, se yué, tch'ou-i je, koei-hai cho-je-che t'ou,* Figure de l'éclipse de soleil de la 8e année de K'ang-hi, 4e mois, 1er jour, 29 avril 1669, 1 vol. MS., conservé à Bruxelles.

30. *Observations* d'éclipses de lune faites à Pékin par le P. Verbiest, MS. portant la date de 1671, à la bibliothèque de l'Observatoire de Paris. (P. Daniel, *Les jésuites instituteurs,* p 75.)

31. Divers *Travaux astronomiques* à la bibl. de l'Observatoire de Paris. (Sommervogel, t. VIII, col. 584.)

32. 吸毒石原由用法 *Hi-tou-che yuen-yeou yong-fa,* «Origine et emploi de la pierre qui attire le poison». (Courant, *Catal.*, nn. 5321, 5322. — Pelliot, *T'oung-pao,* 1916, p. 380; 1928, p. 191.)

33. *Géométrie*: traduction en mandchou des six premiers livres d'Euclide déjà traduits en chinois par le P. Ricci (ci-dessus, pp. 37, 345.) (Pelliot, *T'oung-pao,* 1928, p. 192.)

34. *Grammatica tartarea.* Le P. Verbiest lui-même en parle, *Astr. Europ.*, p. 55. Le P. du Halde dit qu'elle fut imprimée à Pékin. Le manuscrit se trouvait en 1870 au Collège Romain. C'est elle que Thévenot a imprimée dans son *Recueil,* sans nom d'auteur. Elle est attribuée généralement, mais à tort, au P. Gerbillon. (Sommervogel, *Bibl.*, t. VIII, col. 583.) Le P. Karel de Jaegher, scheutiste, dans son article : *Le P. Verbiest auteur de la première grammaire mandchoue* (*T'oung-pao,* 1923, pp. 189-193), donne Verbiest comme auteur probable. Pour M. Pelliot (*T'oung-pao,* 1925, pp. 64-67 ; 1928, p. 193), cet ouvrage est certainement l'œuvre de Verbiest.

35. « *Grammaire chinoise* de Martini, refondue par Verbiest, rapportée par Couplet et imprimée par Thevenot. » (Pelliot, *T'oung-pao,* 1928, p. 193.)

36. *Astronomia Europæa sub Imperatore tartaro-sinico Cam-hy appellato, ex umbra in lucem revocata, a R. P. Ferd. Verbiest, e Soc. Jesu, Academiæ astronomicæ in Regia Pekinensi præfecto.* Cet ouvrage, assez rare, a été publié par le P. Philippe Couplet, in-4°, Dillingen, 1687. Il contient une planche représentant l'Observatoire de Pékin. — A la fin se trouve le catalogue des Pères de la Compagnie de Jésus qui, jusqu'à cette époque, depuis la mort de St François-Xavier, ont travaillé en Chine à la propagation de l'Evangile. (Cf. ci-dessus, p. 353, n° 7.)

Nous en avons un exemplaire. La planche de l'Observatoire a été enlevée. Les onze premiers chapitres répondent au titre, et racontent les dernières luttes de l'astronomie européenne. Dans le XI^e^, on trouve les diplômes de K'ang-hi anoblissant le P. Verbiest, son père, sa mère, son grand-père et sa grand'mère paternels. Le chapitre XII est le n° 36 ci-après. Les chapitres suivants, XIII à XXVIII, donnent des détails curieux et intéressants sur les applications faites par les missionnaires des sciences physiques et mathématiques : la gnomonique, la balistique, la conduite des eaux, la mécanique, l'optique, la catoptrique, la perspective, la statique, l'hydrostatique, l'hydraulique, la pneumatique, la musique, l'horlogerie et la météorologie. Il termine par ces paroles : « *Merito itaque Religio christiana sinensis, dum tanquam regina quædam augustissima in publicum procedit, astronomiæ brachiis innixa pingitur, aliis omnibus mathematicæ scientiis, tanquam comitibus formosissimis, virgineum latus stipata* (p. 99). (Van Hee, *Verbiest,* pp. 4 seq., 57.)

37. *Liber organicus astronomiæ europææ apud Sinas restitutæ sub Imperatore Sino-tartarico Cam-hy appellato, auctore P. Ferd. Verbiest flandro-belga Brugensi e Soc. Jesu, Academiæ astronomicæ in regia Pekinensi præfecto, anno salutis 1668,* in-fol., Pékin. Il contient 125 feuilles de figures qui ont trait à diverses branches des mathématiques, à l'astronomie, à la géographie, à la mécanique, à la réfraction de la lumière, et même à l'hydraulique, à l'agriculture et à la vie pratique. Chacune de ces figures est

accompagnée d'une explication en chinois. La préface, de 9 feuilles, est en latin.

Nous en avons un exemplaire, malheureusement incomplet. Il contient 117 planches, sans compter le plan de l'Observatoire, qui est en tête, et qui est intitulé: *Koan-siang-t'ai t'ou* 觀象臺圖. Il y a une préface en chinois, de 2 feuilles, datée de K'ang-hi, année *kia-in* 甲寅, 1674; le titre en est: *Tchou i-siang pien-yen* 諸儀象弁言. Les figures ne sont accompagnées d'aucune explication et même, sauf quelques-unes, d'aucun nom, soit latin soit chinois. On y reconnaît les divers instruments de l'Observatoire construits par le P. Verbiest. Voici les noms chinois de ces instruments, d'après le catalogue impérial *Ta-ts'ing hoei-tien* 大清會典:

1) *Hoang-tao king wei i* 黃道經緯儀, sphère armillaire zodiacale.
2) *Tch'e-tao king wei i* 赤道經緯儀, sphère équatoriale.
3) *Ti p'ing king i* 地平經儀, horizon azimutal.
4) *Ti p'ing wei i* 地平緯儀, quadrant.
5) *Ki hien i* 紀限儀, sextant.
6) *T'ien-t'i i* 天體儀, globe céleste.

38. *Compendium latinum proponens XII posteriores figuras libri observationum necnon VIII priores figuras libri organici.* C'est l'abrégé du précédent: il renferme la préface, de 9 feuilles, avec 19 figures. (Van Hee, *Verbiest,* p. 4.)

39. *Traité* en chinois *sur la fonte des canons et leur usage,* présenté à K'ang-hi. Je n'ai pas rencontré le titre chinois. Il renferme 44 feuilles de figures nécessaires à l'intelligence de cet art et des instruments propres à pointer les canons. (du Halde, *Descript.*, t. II, p. 49. — Van Hee, *Verbiest,* p. 26. — Pelliot, *T'oung-pao,* 1928, p. 192.)

40. Le P. Verbiest a écrit, en chinois, un grand nombre de *Mémoires* adressés à l'empereur sur divers sujets. Plusieurs sont conservés à la Bibliothèque Nationale. (Van Hee, *Verbiest,* pp. 59 seq.) Le P. Dunyn-Szpot a conservé l'analyse de plusieurs d'entre eux:

En 1672, pour obtenir aux PP. Herdtricht et Gabiani la permission d'aller l'un au Chan-si, l'autre au Chen-si.

En 1672, pour obtenir au P. Varo de rentrer en Chine et au P. Ibañez (1) de se rendre au Chan-tong.

---

(1) Le P. Bonaventure Ibañez (et non : de Banhez, comme on l'a écrit ci-dessus, p. 348; erreur de Dunyn-Szpot ou de son copiste), de Valence, O. F. M., missionnaire très actif en Chine, où il arriva en 1649, fit plusieurs voyages en Europe (v. g. en 1662) et aux Philippines; après avoir relevé beaucoup d'Eglises abattues par la persécution, il mourut en 1691, âgé de 86 ans. (Civezza, *Histoire des Missions franciscaines,* t. II, p. 554. — Latourette, *A History of Christian Missions in China,* p. 117.)

A diverses époques, pour faire venir à la cour le P. Grimaldi, le P. Thomas Pereyra, le P. Ant. Thomas, les Pères français envoyés par Louis XIV.

En 1668 et 1669, pour refuser les dignités offertes par l'empereur et pour supprimer la lune intercalaire placée à faux en 1668.

En 1687, le 3 mai, pour demander la liberté en faveur de la religion chrétienne. (Van Hee, *Verbiest,* p. 63.—Bosmans, *Les écrits,* p. 26.)

41. Chargé par l'empereur de composer un *Cours de philosophie,* il réunit ce que le P. Furtado avait écrit sur la logique, les PP. Aleni et Sambiaso sur l'âme et ses puissances et sur l'origine des choses, le P. Buglio sur le principe des créatures et le P. Vagnoni sur les autres questions philosophiques; il y ajouta ses propres travaux et ses explications, et composa ainsi un ensemble de 60 volumes. Pour engager les lettrés chinois à le lire plus volontiers, il omit de parler de la loi divine, afin de ne pas les aliéner dès l'abord. Il espérait réussir; mais il comptait sans les yeux de lynx des docteurs, qui pénétrèrent son projet, et le firent avorter en empêchant la publication de l'ouvrage. K'ang-hi le mit toutefois, en manuscrit. dans sa bibliothèque. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1684. — de Mailla, *Histoire,* t. XI, p. 62. — du Halde, *Descript.,* t. IV, p. 248. — Van Hee, *Verbiest,* p. 58.)

42. *Voyage* de l'empereur de la Chine dans la Tartarie orientale en 1682, et dans la Tartarie occidentale en 1683, in-12, Paris, Michallet, 1685.

43. *Lettre* du P. Ferd. Verbiest écrite de la cour de Pékin, le 4 oct. 1683, *sur un voyage* que l'empereur de Chine a fait en 1683 dans la Tartarie occidentale, in-4°, Paris, Bouillerot, 1684.

44. *Voyages* du P. Verbiest à la suite de l'empereur de Chine dans la Tartarie; dans du Halde, t. IV. pp. 74-87 : 1er voyage en 1682, 2e voyage en 1683 (il fut accompagné dans celui-ci par le P. Grimaldi); traduit en anglais, 1686. (Cordier, *Bibliotheca sinica,* p. 636.)

45. *Mémoire* en faveur du clergé indigène écrit en 1676, MS. (Cf. P. Bertrand, *Mémoire sur les Missions* pièces justific., n° 2.)

46. *Lettres.* — Lettre du 16 juillet 1660, sur son appel à la Cour par le P. Schall; dans le 1er volume du P. Hazart : *Kerkelyke Historie.*

Epistola ex Pekinis data ad Gruberum in Si-ngan fou commorantem, sur la cloche de Pékin, vers 1661 (après que le P. Grueber eut quitté Pékin; ci-dessus, p. 320); dans Kircher, *China illustrata,* p. 223.

Lettre de Pékin, 3 sept. 1667, au P. Provincial de Flandre-Belgique. Elle est écrite de sa prison et respire la piété la plus tendre et un courage héroïque. Elle est imprimée dans l'opuscule: *Philippe Nutius à la cour de Suède,* in-8°, Bruxelles, 1856. A la

suite de cette lettre, il y en a une autre écrite en flamand au P. Couplet, Pékin, 25 janvier 1670.

Lettre écrite en 1669 par les PP. Verbiest, Buglio et de Magalhaens, sur l'état des royaumes de l'Occident; conservée à la bibliothèque nationale de Paris. (Sommervogel, t. VIII, col. 585. — Van Hee, *Verbiest,* p. 28.)

Deux lettres en flamand au P. de Rougemont, Pékin, janvier 1671, et une en portugais au P. Visiteur Valgarneira, Pékin, juillet 1671; dans le recueil de Visschers: *Onuytgegeven Brieven,* in-8°, Arnheim, 1857.

Lettre d'appel à tous les Jésuites d'Europe, en latin, du 15 août 1678, in-fol., Pékin, 1678, et traduite en français, in-12, Paris, Martin, 1682, dans laquelle il invite ses frères par les motifs les plus pressants à venir au secours de la Mission de Chine.

Lettre au roi de Portugal, Alphonse VI, Pékin, 7 sept. 1678, pour le remercier des bienfaits que la religion lui doit en Chine. Elle a été imprimée.

Réponse au P. Navarrete (1681), à la bibliothèque de l'Ecole Sainte-Geneviève (Sommervogel, t. VIII, col. 584. — Van Hee, *Verbiest,* p. 67.)

Lettre au P. Avancini, 1 août 1685, avec d'intéressants détails sur la Mission; dans: Bosmans, *F. Verbiest,* p. 130.

Lettre au P. Général de Noyelle, 21 sept. 1686, au sujet de la colonie de Macao; *ibid.*, p. 147.

Le P. Dunyn-Szpot indique plusieurs autres lettres, dont il donne des analyses plus ou moins longues:

Lettre au P. Général Paul Oliva, 1677, sur l'état de la Mission, le petit nombre des ouvriers, la nécessité d'en envoyer, les qualités qu'ils doivent avoir, surtout ceux qui sont destinés à la Cour. (ad ann. 1677.)

Lettre au P. Visiteur, 1678, demandant l'ouverture d'un noviciat en Chine et d'un autre à Macao pour les Chinois, selon que le P. Général l'a décidé; et il explique les conditions d'admission. C'est, dit-il, d'autant plus important qu'il ne vient presque plus de secours d'Europe. (ad ann. 1678.)

Lettre du mois de sept. 1682 au P. Général, Charles de Noyelle, pour se défendre contre les attaques dont il était l'objet à l'occasion des dignités imposées par l'empereur. Il explique parfaitement en quoi elles consistent, montre qu'il n'y a rien contre l'Institut, et termine en se soumettant à toutes les pénitences qu'il plairait à Sa Paternité de lui imposer, si elle le croyait coupable. (ad ann. 1682.) (Cf. ci-dessus, p. 343.)

Lettre à Mgr Grégoire Lopez (1) (évêque de Nankin), Pékin,

(1) Grégoire Lopez, né vers 1610 à Fou-ngan (Fou-kien), fut converti et baptisé par le P. Antoine de Ste-Marie, franciscain; il le suivit dans ses cour-

15 janvier 1683, sur le serment qu'on demandait aux missionnaires d'obéir aux évêques et aux vicaires apostoliques. (ad ann. 1684.)

Lettre aux EE. Cardinaux de la Propagande, fév. 1684, sur les dangers qu'il y avait à exiger la prestation du serment aux nouveaux vicaires apostoliques. (ad ann. 1684.)

Lettre au P. Général de Noyelle, 29 août 1685, pour lui demander un Père ou un Frère sachant la médecine, qui puisse rendre service à l'empereur; il en montre l'importance et la nécessité. (ad ann. 1685.)

Plusieurs lettres conservées à Bruxelles. (Sommervogel, t, VIII, col. 581 seq.)

Plusieurs lettres publiées par le P. Bosmans dans les ouvrages ci-dessous: — *Ferd. Verbiest* directeur de l'observatoire de Pékin, Louvain, 1912. — *Documents* relatifs à F. Verbiest (lettres annuelles de la vice-province de Chine en 1669 par le P. Greslon), Bruges, 1912. — *Le problème des relations de Verbiest avec la Cour de Russie,* Bruges, 1913. — *La société belge d'astronomie à la mémoire de l'astronome Verbiest, s. j., 1623-1688,* plaquette publiée à l'occasion de l'inauguration de la statue de Verbiest à Pitthem, son village natal, le 10 août 1913). — Le P. Bosmans. de Malines, avait préparé une édition complète de la correspondance de Verbiest: il est mort le 3 févr. 1928, avant d'avoir pu entreprendre cette publication.

M. Cahen, dans son *Histoire,* pp. 38, 173, mentionne des lettres du P. Verbiest conservées aux archives russes: le Père écrit au tsar et à certains agents qu'il a connus dans les caravanes de Pékin, pour leur offrir ses services.

125.

LE P. LOUIS DE GAMA.

M. vers 1671, Macao.

Portugais, résidant ordinairement à Macao, il était visiteur de la Chine et du Japon en 1659-1663. C'est à ce titre que nous

---

ses et fut exilé avec lui, en 1639, à Macao. Il alla à Manille, où il fit ses études, et fut reçu dans l'ordre des Dominicains. Il revint en Chine en 1655 et rendit d'immenses services à cette Eglise, pendant la persécution des 4 Régents et l'exil des missionnaires à Canton. Nommé, le 4 fév. 1674, évêque de Basilée et vicaire apostolique de Nankin, il ne put être sacré qu'en 1685, à Canton. Il mourut à Nankin le 28 fév. 1690, âgé de 80 ans, et fut enterré au cimetière des chrétiens de cette capitale. (Ferrando, *Hist. des Dominicains aux Philippines, Japon, Chine,* t. III, p. 611.) — V. biographie plus détaillée, avec quelques différences de dates: D'Elia, *Catholic Native Episcopacy,* pp. 30-35.

conservons son nom parmi ceux des missionnaires de Chine.

Il était parti pour les Indes en 1630, n'étant pas encore prêtre. Il mourut à Macao vers 1671.

126.

LE P. CHRISTIAN HERDTRICHT (ENRIQUES) (1).

恩 理 格 性 涵 *NGEN LI-KO SING-HAN.*

N. 1624 (2). — E. 1641. — A. 1660. — P. 13 avril 1659 (3). — M. juin (4) 1684, Kiang-tcheou fou.

Couplet, *Catal.*, 84; *Histoire d'une Dame* , p. 134. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1672, 1675, 1676, — Gabiani, *Increm.*, pars I, cap. 6, §§ I-XII, XVIII-XXII. — Greslon, *Hist.*, pp. 124 seq., 198, 205. — d'Orléans, *Hist. des 2 conquérants*, p. 304. — Van Hee, *Verbiest écrivain chinois*, p, 59.

Né à Gratz, le P. Herdtricht entra dans la province d'Autriche le 2 oct. 1641 et y professa les belles-lettres et la rhétorique pendant quatre ans. Il s'embarqua pour les Indes en 1657, et exerça pendant une année son ministère à Macassar, dans l'île Célèbes. Comme le P. Michel Trigault avait besoin d'un compagnon pour l'aider dans son immense Mission, il fut envoyé à son secours, au Chan-si, en 1662. Les trois premiers magistrats de la province, pleins d'admiration et de respect pour sa science et sa vertu, et frappés de la sainteté de la loi chrétienne, lui témoignèrent la plus grande confiance, et l'aidèrent puissamment à propager l'Evangile dans une partie de la province.

L'un d'eux, général en chef de toute la contrée, résidait d'ordinaire à P'ing-yang fou 平 陽 府. Il y procura au Père une nouvelle église, où le nombre des chrétiens augmenta rapidement. La nouvelle des égards et du respect dont il entourait le missionnaire parvint au gros bourg voisin de Wan-ngan 萬 安, qui comptait 6.000 familles. Là vivait un néophyte, Luc Lieou, autrefois chef d'une secte de jeûneurs; en 1664, il invita le P. Herdtricht à venir dans sa demeure, dont il avait, l'année précédente, transformé une partie en église, et lui présenta 70 catéchumènes qu'il avait lui-même pré-

---

(1) Couplet, Greslon, suivis par Sommervogel, écrivent Herdtrich. Les Portugais le nommaient Enriques.

(2) Le P. Van Hee (*Verbiest écrivain chinois*) dit: 25 juin 1625.

(3) Un catalogue de 1673 dit qu'il était coadjuteur spirituel formé.

(4) Le P. Hoang (正 教 奉 褒, p. 85) dit: 17 juillet.

parés avec soin. La chrétienté de Wan-ngan prit alors un rapide développement.

Le second, commissaire général préposé au sel de trois provinces, avait été initié à la doctrine chrétienne par un secrétaire, très fervent néophyte. Ses rapports avec les PP. Trigault et Herdtricht, une visite solennelle et prolongée qu'il leur fit, des lettres qu'il leur donna pour la métropole (T'ai-yuen fou 太 原 府), facilitèrent grandement leur apostolat.

Le troisième, le gouverneur de la province, fournit au P. Christian les moyens de relever l'église et la résidence, et lui amena un bon nombre de lettrés qui grossirent les rangs des fidèles, non seulement à T'ai-yuen, mais encore dans la ville voisine de Tsing-lo 靜 樂. Lors de la dernière excursion qu'il fit dans ce pays, en 1664, il conféra, dans l'espace d'un mois, le baptême à 828 personnes; il avait l'espérance certaine d'en baptiser beaucoup plus, s'il y eût pu faire un plus long séjour. (Greslon, *Hist.*, p. 124. — Gabiani, pars I, cap. 6, §§ II-XII.)

En effet, sur la demande de Basile Hiu, fils de Madame Candide, le P. vice-provincial lui donna l'ordre de se rendre au Ho-nan, pour y relever de ses ruines l'église de Pien-liang 汴 梁, ou K'ai-fong fou 開 封 府, capitale de la province. Le Docteur Basile avait acheté à cet effet une maison spacieuse et, dès l'arrivée du Père, le mit en possession de cette maison, ce voulut ensuite qu'il visitât tous les mandarins de la ville, afin d'être assuré de leur protection. « C'est une chose si nécessaire dans la Chine que, sans cela, il est presque impossible d'y prêcher l'Evangile avec succès. Et parce que le Père n'avait pas de quoi faire des présents à tant de mandarins,... Basile lui fournit tout ce qui était nécessaire, déterminant lui-même ce qu'il fallait donner à chaque mandarin conformément à sa dignité. Tous ces mandarins firent grand accueil au Père; ils lui rendirent visite, ils lui firent des présents, et même plusieurs d'entre eux l'invitèrent à manger. » (Greslon, *Hist.*, p. 125. — Gabiani, pars I, cap. 6, § XVIII.)

Il y eut alors un si grand concours de païens à le visiter, qu'il lui restait à peine le temps de réciter son bréviaire. Et « non seulement les habitants de la capitale, mais encore ceux des villes et des bourgades voisines venaient en très grand nombre, et plusieurs d'entre eux invitaient le Père à aller à leurs villes, lui promettant qu'ils se feraient chrétiens avec toutes leurs familles. » (Greslon, *Hist.*, p. 126.)

Ne pouvant répondre à tous, il leur distribuait des livres de religion, leur faisait étudier les prières et tout ce qui est nécessaire pour recevoir les sacrements; il en désignait quelques-uns pour diriger les autres, et tous repartaient heureux dans leurs demeures, et invitaient leurs amis et leurs parents à jouir du même bonheur. Le Père se multipliait, faisait de nombreuses visites, recevait les lettrés,

pressait le travail, préparait de nouvelles conquêtes.

Le P. Gabiani (pars I, cap. 4; § XV) cite une femme de Koeité fou 歸德府, nommée Marie Tchang, qui, pendant 20 ans, ne laissa passer aucun jour sans se flageller rudement, pour obtenir la grâce de pouvoir se confesser et recevoir la rémission de ses péchés. Et elle fut exaucée, à sa grande consolation. Cette femme vivait dans une maison païenne, et y donnait de si bons exemples de vertus qu'elle attira à la foi plusieurs autres femmes, et obtint des gentils de pouvoir baptiser leurs enfants et les élever dans la religion chrétienne.

L'orage de la persécution ayant éclaté au milieu de ces belles espérances (14 sept. 1664), le P. Herdtricht dit de lui-même qu'il en fut frappé comme d'un coup de foudre, et qu'il fut plusieurs jours sans pouvoir prendre aucune nourriture, ni se livrer au sommeil: il ne pouvait que déplorer avec des larmes amères la ruine d'une mission qui s'annonçait si florissante. (Gabiani, pars I, cap. 6, § XXI.) Et quand il put secouer son chagrin, il se hâta de retourner à Kiang-tcheou 絳州. Il y fut arrêté avec le P. Trigault, puis conduit à Pékin, emprisonné et relégué à Canton. (Greslon, *Hist.*, p. 198.)

A la fin de la persécution, en 1671, il fut appelé à la Cour par K'ang-hi, qui avait demandé qu'on lui choisît parmi les religieux exilés quelques mathématiciens pour la Cour. Mais avant de se rendre à Pékin, le P. Christian obtint, par le moyen du P. Verbiest, la permission d'aller au Chan-si, pour recouvrer les églises, d'après la teneur du décret de rappel. Il se rendit à T'ai-yuen et à Kiang-tcheou, où les magistrats s'empressèrent d'obtempérer aux désirs de César. Il administra les sacrements, ramena les apostats, baptisa 300 adultes, donna de sages avis aux chrétiens, et constitua des chefs ou administrateurs qui auraient soin des chrétientés après son départ. Il revint à la Cour en juin 1673. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1672.)

Cependant le séjour de la capitale ne convenant ni à sa santé, ni à l'ardeur de son zèle, il fut autorisé, en 1675, à retourner dans sa chère Mission. Il revoit Kiang-tcheou et T'ai-yuen, puis P'ou-tcheou 蒲州 où il se fait rendre la belle église bâtie par Pierre Ho (le fils du *ko-lao* 閣老), qui était tombée entre les mains d'un gentil. Il n'y restait que peu de chrétiens, mais ils étaient fervents, et ils lui amenèrent bientôt des catéchumènes à baptiser. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1675.) Il releva encore les églises de T'ai-p'ing hien 太平縣, Tsong-ting hien (?), P'ing-yang fou 平陽府, et de plus de vingt autres localités.

Du Chan-si, en 1676, il se rend à K'ai-fong fou. Avec l'aide du vice-roi, dont il se concilie la faveur par le présent d'une lunette, don de l'empereur Léopold d'Autriche, il ressuscite l'Eglise de cette cité. Il n'y avait plus de chrétiens. En arrivant, il confère le baptême à un néophyte adroit et zélé, qui lui en amène d'autres, et en

peu d'années il eut, dans cette capitale du Ho-nan, une chrétienté assez nombreuse, qui pouvait rivaliser par la piété avec celles des autres provinces. Soutenu par le même vice-roi, il éleva aussi un mausolée au P. Rodrigue de Figueredo (1). Enfin, après huit années de travaux continuels au Chan-si et au Ho-nan, après avoir converti et baptisé un grand nombre d'idolâtres, il passa à une vie meilleure en juin 1684, et fut enseveli à Kiang-tcheou à côté du P. Vagnoni. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1676.)

L'empereur écrivit de sa propre main une inscription, que le P. Grimaldi fut chargé de porter et de faire graver sur son tombeau. Cet éloge vint fort à propos, car, après sa mort, comme il n'y avait plus de prêtre, les idolâtres insultaient aux chrétiens, et les sollicitaient de revenir au paganisme. Un mandarin commençait déjà à les persécuter. Mais lorsqu'arriva le P. Grimaldi avec un seigneur de la Cour, apportant en cérémonie l'inscription écrite par K'ang-hi, tout rentra dans un calme que rien ne vint troubler durant plusieurs années. (d'Orléans, *Hist.*, p. 304.)

Les tombeaux des PP. Vagnoni (2) et Herdtricht ont été identifiés en 1881 par un prêtre chinois nommé Matthieu Wang 王. Ils sont situés au lieu dit *Si-p'ing-nan-in* 西坪南垠, près *Toan-kia-tchoang* 段家庄, 5 lis à l'ouest de la ville de Kiang-tcheou, sur une petite hauteur, près du tombeau d'un évêque nommé Ou. Ils sont profonds de 20 pieds, murés de briques, et recouverts de pierres de granit. L'inscription donnée par l'empereur se compose des 4 caractères: 海隅之秀 *Hai yu tche sieou,* "Fleur du coin de la mer". A droite, l'année; à gauche, ces mots: "Que l'on place [cette inscription] sur le tombeau du P. Herdtricht"; au dessus: 綸音 *Luen in,* "Parole impériale". Les tombeaux ont été restaurés en 1887. (Extrait d'une lettre de Mgr Moccagatta, vic. apost. du Chan-si.)

---

1. Le P. Herdtricht eut part à la traduction latine du "*Confucius Sinarum Philosophus*", in-fol. (Cf. P. Couplet.)

2. Dans la *Suite de l'Histoire de la Chine* du P. Greslon, il y a, pp. 56-fin, une *Lettre* du P. Herdtricht, de Canton, sans date, adressée au P. Miller, confesseur de l'empereur, dans laquelle il donne quelques détails sur la fin de la persécution des 4 Régents.

3. *Lettera scritta* della Cina al P. Prosp. Intorcetta, dans la *Compendiosa narrazione* de ce Père. (Sommervogel, *Biblioth.*, t. IV, col. 295.)

4. *Wen tse k'ao* 文字考. Le P. Couplet écrivait en 1682: "Son grand dictionnaire chinois-latin est sous presse avec ce titre." Nous ne savons pas ce qu'il est devenu.

---

(1) Ci-dessus, p. 159.

(2) Notice nº 26, ci-dessus, p. 91.

127.

LE P. ALEXIS COELHO.

穆 亞 立 *MOU YA-LI.*

A. 1664.

Couplet, *Catal.*, 90.

Le P. Coelho, portugais, arriva à Canton en 1664, mais la persécution le forca de rentrer à Macao, où il fut chargé du soin d'instruire les néophytes chinois de cette ville. (Couplet, *Catal.*)

Nous ignorons si ce Père est le même que le P. Alexis Coelho, qui fut envoyé en 1672 au Cambodge, puis à Siam, où il mourut après 1694. Le P. Franco (*Ann. glor.*, p. 174) dit de celui-ci qu'il naquit en 1624, entra au noviciat le 20 nov. 1643, et partit pour les Indes orientales en 1672, après avoir fait la profession des 4 vœux.

Si c'est le même personnage, il était sans doute retourné en Portugal entre 1664 et 1672.

128.

LE P. JACQUES LOPEZ.

羅 雅 各 *LO YA-KO.*

A. 1664.

Notes MS.

Nous ne savons rien sur ce Père, portugais. Un ancien MS. nous a conservé son nom en le faisant arriver en Chine en 1664.

129.

LE P. GERMAIN MACRET.

方 瑪 諾 允 中 *FANG MA-NO YUN-TCHONG.*

N. 1620.—E. 1637.—A. 1664.—Coadj. spir. .—M. 4 sept. 1676, Fou-tcheou.

Couplet, *Catal.*, 85. — Greslon, *Hist.*, pp, 213-218, 226-229. — Marini, *Delle miss.*, p. 422. — de Montézon, *Cochinchine*, p. 82.

Le P. Germain Macret, français, avait fait les derniers vœux de coadjuteur spirituel, quand il s'embarqua, en 1654, à Vannes, pour Lisbonne et, l'année suivante, à Lisbonne, pour les Indes. Il avait enseigné la grammaire et les lettres pendant neuf ans, et la rhétorique pendant un an. Dès qu'il fut rendu à Macao, il tenta de pénétrer dans l'île Savin ?) (groupe de Timor), peu éloignée du royaume de Macassar. Il comptait y établir une nouvelle Mission avec le P. Saccano; mais ayant appris que les Hollandais s'en étaient emparés depuis peu, les deux missionnaires se déterminèrent à passer dans l'île Soumba, dont les habitants avaient demandé des Pères de la Compagnie. (Montezon, loc. cit. — Marini, loc. cit.)

Il revint à Macao vers 1664, et nous le voyons arriver à Kan-tcheou fou 贛 州 府 (Kiang-si) trois jours avant l'expulsion du P. Greslon, qui eut lieu le 26 déc. 1664 (1). Le P. Le Favre le conduisit à Nan-tch'ang fou 南 昌 府 (Kiang-si); de là il partit pour le Hou-koang avec un Frère. Arrivé à Ou-tch'ang fou 武 昌 府 vers le 2 janv. 1665, il y demeura caché, de l'autre côté de la rivière, dans la maison d'un chrétien fidèle auquel le P. Motel l'avait confié. «Il y resta huit mois dans une étrange solitude, mais outre les grands avantages que le Père tira de cette solitude pour sa sanctification, elle lui servit beaucoup pour apprendre la langue chinoise; étant obligé tous les jours de converser avec son hôte, il fit en peu de temps un progrès considérable.» (Greslon, *Hist.*, pp. 213 seq., 226, 227.)

Lorsque tous les missionnaires furent exilés de Pékin, «le P. Visiteur, jugeant qu'il n'était pas en assurance, le rappela à Macao. Le Père y alla purement par obéissance, et tout à fait contre son inclination; car il désirait ardemment de vivre et de mourir avec nous, et de participer jusqu'au bout aux travaux et aux dangers de la persécution.» (Greslon, *Hist.*, p. 227.) Il demeura deux ans à Macao comme ministre du collège. Vers cette époque, d'après le P. Navarrete, il aurait passé quelque temps en Cochinchine. Je n'ai pu éclaircir ce point. Mais en 1671 il partit pour le Fou-kien et le Kiang-si, et après avoir travaillé avec succès pendant cinq ans dans ces deux provinces, il mourut, en 1676, à Fou-tcheou fou 福 州 府, et fut enterré dans le cimetière hors de la ville.

130.

LE P. JOSEPH DE MAGALHAENS.

楊 若瑟 伯和 *YANG JO-CHÉ PÉ-HOUO.*

(1) Ci-dessus, p. 296.

A. 1664. — M. après 1672.

Couplet, *Catal.*, 87. — Gabiani, *Increm.*, pars I, cap. 5, § II. — Greslon, *Hist.*, p. 276.

Ce Père, portugais de naissance, partit de Lisbonne en 1657 et arriva à Macao en 1659. Il fut envoyé à Canton en 1664 pour secourir le P. Lubelli. Il s'occupait des nègres marrons qui, s'étant enfuis de la colonie, et ayant pris des femmes indigènes, étaient au service du vice-roi et des mandarins militaires. Au moment de la persécution, rappelé par son supérieur, ainsi que le P. de Sotomayor (1), ils furent arrêtés l'un et l'autre à Hiang-chan hien 香山縣 par le mandarin, qui prétendait les renvoyer prisonniers à Canton. Mais un chrétien très vertueux les tira de ce danger, en priant le mandarin, qui était de ses amis, de les laisser passer. Ils revinrent donc à Macao, où le P. de Magalhaens fut préfet des études en 1673. On ignore le lieu (2) et la date de sa mort.

131.

LE P. BALTHASAR-DIDACE DE ROCHA.

羅 廸 我 天 佑 *LO TI-NGO T'IEN-YEOU.*

E. 16 fév. 1650. — A. 1664. — P. . — M. 30 mars 1694, Macao.

Couplet, *Catal.*, 86. — Franco, *Ann. glor.*, p. 178. — de Guilhermy, *Portugal*, t. I, p. 302.

Né à Vimieiro, au diocèse d'Evora, en Portugal, il partit pour les Indes en 1655. Ses études terminées, il vint, en 1664, à Canton, qu'il quitta l'année suivante, à cause de l'arrestation des missionnaires, pour revenir à Macao. Apprenant, en 1669, que les chrétiens du Tonkin étaient privés de prêtres par suite des persécutions, il s'y rendit, fut arrêté et retenu plusieurs mois en prison; mais il avait réussi à faire pénétrer dans l'intérieur du pays deux de ses compagnons, déguisés. De retour à Macao, les supérieurs le choisirent pour représenter la province du Japon comme procureur à Rome, et pour y négocier les affaires temporelles, dont il était déjà chargé dans la colonie. Lorsqu'il y revint, en 1683, il employa les dernières années de sa vie à la prédication et, sur les instances de l'évêque, il y joignit l'explication de la théologie morale, jusqu'à sa mort, arrivée le 30 mars 1694.

---

(1) Ci-dessous, p. 370.
(2) S. "*Locus sepulturæ*: Macao".

132.

LE P. JACQUES DE SOTOMAYOR.

羅 閣伯 *LO KO-PÉ.*

A. 1664. — M. après 1672, Goa.

Couplet, *Catal.*, 89. — Greslon, *Histoire*, p. 276.

Le P. de Sotomayor, portugais comme les précédents, ne faisait que d'arriver à Macao, lorsqu'il fut envoyé, en 1664, à Canton, au secours du P. Lubelli, avec le P. Joseph de Magalhaens (cf. ci-dessus, p. 369), et rappelé l'année suivante, avec lui, pour les mêmes raisons. Il fut envoyé plus tard (1673) à Goa, aux Indes, comme procureur de la vice-province, et y termina sa vie. (Couplet, *Catal.* 89. — Greslon, *Histoire*, p. 276.)

133.

LE P. JOSEPH TISSANIER.

N. 1618. — E. 1634. — A. 1665. — P. 1652. — M. après 1687.

Alegambe, *Biblioth.*, p. 528. – Marini, *Delle mis.*, p. 344. – de Montézon, *Cochinchine*, pp. 65 seq.

Né à Agen, ce Père appartient à la Mission, comme visiteur de la Chine et du Japon en 1684. Avant de quitter la France, il avait été neuf ans professeur d'humanités et de rhétorique, et quatre ans de philosophie. Il partit de Bordeaux, en 1654, pour Lisbonne, où il s'embarqua l'année suivante, et arriva à Macao en 1656. Il entra au Tonkin en 1658, et y demeura jusqu'en 1663, ayant à cultiver, seul avec le P. Onuphre Borges, plus de 300.000 chrétiens. Il eut le bonheur d'y être emprisonné pour J.-C. En ayant été chassé en 1663, il se retira à Siam, où il fut supérieur en 1664, puis à Macao, 1665, retourna à Siam comme supérieur en 1673, et revint à Macao, où il fut recteur en 1680 et visiteur en 1684. Il vivait encore en 1688.

---

1. Outre la *Relation* de son voyage, in-12, Paris, 1663, rééditée par le P. de Montézon loc. cit., il a laissé une *Relation* manuscrite de l'état des Missions de Chine, du Japon, du Tonkin et de la

Cochinchine, 1677, à la bibliothèque de Lyon. (Cf. Sommervogel, *Biblioth.*, t. VIII, col. 53.)

2. Le *Mercure galant* d'avril 1682 donne des nouvelles de Chine d'après une *Lettre* du P. Tissanier, Macao, 27 janv. 1681.

3. Trois *Lettres* de 1684, aux archives de l'école Ste-Geneviève à Paris. (Sommervogel, loc. cit.)

4. Arnauld, dans sa *Morale pratique des Jésuites* (*Œuvres*, t. XXXV, p. 554), attribue au P. Tissanier une dissertation intitulée: *Religiosus negociator*, sur le commerce permis aux religieux en mission (Sommervogel, loc. cit.)

134.

LE P. CHARLES DELLA ROCCA.

石 嘉 樂 樂 天 *CHE KIA-LO LO-T'IEN.*

N. 1612. — E. 1627. — A. 1668. — P. 15 août 1649. — M. 1668 ou 1669 (1), Canton.

Bouillevaux, *L'Annam et le Cambodge*, p. 50. – Couplet, *Catal.*, 91. – Marini, *Delle mis.*, p. 390. – de Montézon, *Cochinchine*, p. 157.

Le P. della Rocca était un vieux missionnaire de la province du Japon, lorsqu'il entra dans la Mission de Chine. Né à Saluces, en Piémont, il avait enseigné les humanités pendant sept. ans, avant de partir pour les Indes en 1643. Dès son arrivée à Macao, il fut formé à la langue annamite par le P. Alexandre de Rhodes, puis il annonça l'Evangile un an en Cochinchine 1646, et 11 ans au Tonkin 1647-58, avec des fruits admirables.

Exilé de ce pays, il se retirait à Macao avec 4 autres missionnaires; en passant près de l'île de Hai-nan, le vaisseau qui les portait s'entr'ouvrit et se brisa sur la côte; toutefois les passagers purent sauver leur vie, et les Pères reçurent la plus généreuse hospitalité du P. Forget, supérieur de Hai-nan. Il fut envoyé au Cambodge en 1658 et chassé l'année suivante. Cependant il y revint, car en 1666, M. Chevreul, des Missions-Etrangères, y étant tombé malade en traversant le pays, fut soigné par le P. della Rocca. Il revint à Macao, et travailla, paraît-il, quelques mois, dans l'île de Hai-nan, puis à Canton, où il mourut peu après, vers 1668 ou 1669. Son corps repose dans le cimetière, hors les murs.

---

(1) S. 1668.

135.

LE P. PHILIPPE-MARIE GRIMALDI.

閔 明我 德先 *MIN MING-NGO TÉ-SIEN* (1).

N. 1639. - E. 14 janv. 1657. - A. 1669. - P. 15 août 1675. - M. 8 nov. 1712, Pékin.

Bayer, *Musæum*, t. I, pp. 57, 71. — Couplet, *Catal.*, 92. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1669 seq. — Le Gobien, *Histoire*, p. 108. — du Halde, *Description*, t. III, p. 268. — *Lettres édif.*, t. III, pp. 27, 143, 170. — de Mailla, *Histoire*, t. XI, p. 300. — d'Orléans, *Histoire*, p. 305. — A. Rémusat, *Nouveaux mélanges*, t. II, p. 253. — Sommervogel, *Biblioth.*, t. III, col. 1835. — Villotte, *Voyage*, p. 210. — Visschers, *Onuitgegeven Brieven*, pp. 12, 13. — *Welt-Bott*, nº 87.

Le P. Grimaldi naquit à Coni, en Piémont, de l'illustre famille génoise de ce nom. Renonçant à tous les honneurs auxquels elle lui donnait droit et auxquels il pouvait prétendre, il obéit à la voix de Dieu qui l'appelait dans la Compagnie de Jésus, où il entra le 14 janvier 1657, âgé à peine de 18 ans. Ayant obtenu de partir pour la Chine avant la fin de ses études, il s'embarqua à Lisbonne en 1666 et vint à Macao pour les terminer. Tous les missionnaires de Chine étaient alors exilés et détenus à Canton.

Lorsque le P. Navarrete, dominicain (2), s'échappa, en 1669, de la maison commune qui lui servait de prison, le P. Grimaldi, saisissant avidement cette occasion, s'offrit aussitôt pour le remplacer. Il se rendit donc à Canton sous un déguisement, conduit par deux chrétiens fidèles, et prit généreusement dans la prison la place du fugitif, afin d'éviter à ses compagnons les désagréments qu'aurait pu leur causer cette évasion subite. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1669.)

Rendu à la liberté en 1671, il commençait à prêcher à Canton, lorsque l'empereur K'ang-hi 康熙, sur l'indication du P. Verbiest, envoya l'ordre de l'amener à la Cour avec le P. Herdtricht pour s'y occuper de travaux d'astronomie et de mécanique.

Le vice-roi du Koang-tong avait préparé cinq barques mandarinales pour reconduire les exilés dans leurs églises respectives. La première et la plus belle était destinée, dit le P. Jean-Baptiste Maldonado (Visschers, loc. cit.), aux PP. Grimaldi et Herdtricht, appelés à la Cour comme mathématiciens. Le P. Emmanuel de Sequeira les accompagnait. Elle portait une bannière avec les quatre

---

(1) Ceci serait peut-être le nom du P. Dominique Navarrete, dont le P. Grimaldi prit la place "et le nom". (Note du P. Colombel.)

(2) Le P. Dominique Navarrete, né à Peñafiel (Vieille Castille), était entré au couvent des Dominicains de cette ville. Il partit en 1648 pour les îles Philippines, entra en Chine en 1655 et la quitta en 1669. Nommé, en 1677, à l'archevêché de St-Domingue, il y mourut en 1689.

caractères: *Kiu ts'iu tsin king* 舉 取 進 京, "Appelés par l'empereur et sous sa protection, ils vont à la capitale". Les quatre autres barques portaient l'inscription: *Fong tche hoei t'ang* 奉 旨 回 堂, "Par ordre impérial ils retournent à leurs églises". En outre, le vice-roi avait donné à chaque missionnaire deux diplômes, le premier recommandant à tous les mandarins sur le parcours de les aider et de leur fournir ce qui était nécessaire, le second ordonnant de les remettre immédiatement en possession de leurs églises. C'est le 8 sept. 1671 qu'ils quittèrent Canton pour retourner à leurs postes. (Visschers, *op. cit.*, p. 12. — Dunyn-Szpot, ad ann. 1671.)

Afin d'obtenir pour l'Évangile la protection de, l'empereur, si nécessaire aux progrès de la foi, le P. Grimaldi, qui était fort habile, ne négligea rien pour piquer sa curiosité et conquérir ses bonnes grâces. « Il lui fit présent d'une machine hydraulique dont l'invention était assez nouvelle. On y voyait un jet d'eau continuel, une horloge fort juste, les mouvements des cieux et un réveille-matin également juste. » (Verbiest, *Astron. Europ.*, p. 82.) "Une autre fois, il lui donna le spectacle des merveilles de l'optique, dans le jardin de la résidence, ce qui étonna fort tous les grands de l'Empire. Il fit sur les 4 murailles 4 figures humaines, chacune de la longueur de la muraille, qui était de 50 pieds. Comme il avait parfaitement gardé toutes les règles de l'optique, on n'y voyait de front que des forêts, des montagnes et des chasses, et autres choses de cette nature, mais d'un certain point on y apercevait la figure d'un homme bien fait et bien proportionné.» (*Astron. Europ.*, p. 76. — du Halde, t. III, p. 268.) « Il serait trop long, continue le P. du Halde (*ibid.*), de rapporter toutes les figures tracées, confusément en apparence, et que l'on voyait distinctement d'un certain point, ou que l'on redressait avec des miroirs coniques, cylindriques et pyramidaux, et tant d'autres prodiges d'optique que le P. Grimaldi présentait aux beaux esprits de la Chine, et qui attiraient également et leur surprise et leur admiration. » (Cf. lettre de Verbiest, 20 août 1670, dans Bosmans, *Verbiest*, pp. 72, 73.)

L'empereur, qui l'avait pris en affection, l'emmena avec lui en Tartarie en 1683 et 1685, puis le désigna pour être le successeur du P. Verbiest comme président du tribunal d'Astronomie, et lui confia, en 1686, une mission en Moscovie pour Pierre le Grand. Pendant son absence, les PP. Antoine Thomas et Thomas Pereira furent nommés pour remplir les fonctions de président du tribunal. (Le Gobien, *Hist.*, p. 108. — Leibnitz, *Noviss. Sinica,* p. 91.) Avant son départ de Pékin, l'empereur, pour lui donner à la fois une preuve de son attachement et de sa satisfaction, détacha, en présence de toute la Cour, sa ceinture ornée d'or et de pierreries, avec les trois bourses et l'épée qui y étaient suspendues, suivant la coutume tartare, et lui en fit cadeau. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1686.)

En route, il fut traité comme un ambassadeur, apaisa les troubles excités à Nan-ngan fou 南安府, au Kiang-si, contre les PP. Franciscains, recommanda le P. Nicolas Ribera, augustinien, au mandarin de Nan-hiong 南雄, et rendit plusieurs services à MM. de Cicé et Quémener, à Chao-tcheou 韶州. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1686.) Déjà l'année précédente, en se rendant à Macao, il avait calmé une persécution soulevée contre les Franciscains du Koang-tong et un vicaire apostolique; et à Macao même, il s'était servi de son autorité pour rendre à la liberté, et renvoyer dans leur pays, 12 Japonais entraînés par une tempête sur les côtes de la Chine. (Id., ad ann. 1685.)

Nous ignorons la nature de sa mission auprès du tsar, et s'il réussit à l'accomplir. Mais arrivé en Europe, il dut se rendre à Rome et en France, et demeura assez longtemps en Allemagne.

Quand il eut terminé, Leibnitz, avec lequel il entretint dès lors une correspondance suivie (Bayer, t. I, p. 71), lui donna des lettres pour Pierre le Grand, afin de lui obtenir la faculté de retourner en Chine par la Russie et la Sibérie. Le tsar refusa absolument. (Cahen, *Histoire,* pp. 175 seq.) Alors, muni de lettres de l'empereur Léopold I, du roi de Pologne Jean III Sobieski, et d'autre princes d'Allemagne, pour le shah de Perse, Soliman II, il s'embarqua à Marseille pour Smyrne, après avoir fait partir tous ses compagnons par Lisbonne(1).

De Smyrne, il se rendit en Perse; le 5 fév. 1692, il arriva à Erzeroum avec le P. Chout, allemand, destiné à la mission de Chine, mais qui mourut dans le trajet d'Ispahan à la mer. Il rencontra dans cette ville le P. Villotte, envoyé quatre ans auparavant pour découvrir une route à la Chine par l'Asie, la Perse et le Turkestan, et qui, n'ayant pas réussi dans son projet, s'était fixé en Perse. Il y avait encore à Ispahan trois autres Pères français: de Bèze, Archambaut et de Beauvollier, qui se rendaient à Samarkand (Samarcande) et à Bockara, dans le même dessein de trouver une route du Turkestan à Pékin. (Villotte, *Voyage,* p. 210. — Cahen, *Histoire,* pp. 39 seq.)

Ne voyant aucune chance de réussir dans cette entreprise, le P. Grimaldi prit la voie de Goa, où il s'embarqua pour Macao. Il avait été sept ans absent. Il partit en poste avec le P. Faglia (2), sans attendre les mandarins envoyés pour les amener, et fit en 25 jours un voyage de 2 à 3 mois. (Lettre du P. Provana, de Goa, 1695.) A son retour à Pékin, en 1694, il fut reçu avec joie par K'ang-hi, qui, souvent, avait demandé de ses nouvelles. Le prince l'honora du titre d'ambassadeur, et l'envoya à Macao pour ramener à Pékin les nouveaux missionnaires embarqués à Lisbonne. Il paraît que, vers

---

(1) Le P. Grimaldi était à Cracovie en 1690, comme l'atteste une vieille image donnée à un de ses compagnons, Charles-Joseph Pluro, qui devait l'accompagner en Chine. Cette image est signée Jean-Ignace de la Mars. Une autre main a ajouté: « Le czar de Moscovie refusa le passage. » Cette image m'a été envoyée par le P. Jos. de Fontenay.

(2) Ci-dessous, notice nº 194.

cette époque (1695), le P. Grimaldi fut nommé évêque de Pékin avec le P. Thomas Pereira pour coadjuteur. Le P. Le Royer (lettre inédite, 1696) dit que les bulles étaient déjà arrivées à Macao, et qu'il devait s'y rendre pour recevoir la consécration épiscopale. J'ignore pour quelles raisons il n'y fut pas donné suite.

Le P. Grimaldi fut successivement vice-provincial, 29 juin 1695, recteur du collège de Pékin, 1700, et visiteur de la Chine et du Japon, 1702-1707. En 1700, il pria que l'on mît par écrit la permission que l'empereur K'ang-hi accordait aux Pères français de bâtir une église au vrai Dieu dans l'enceinte de son palais, et que l'on marquât qu'il avait eu la bonté d'y contribuer. On lui accorda ce qu'il demandait. Cette pièce servit plus tard à l'empereur K'ien-long 乾隆 pour la restauration de cette même église, détruite par un incendie en 1774. (*Lettres édif.*, t. III, pp. 27, 143, 170.) Quand l'église fut terminée, il en fit, comme visiteur, la bénédiction solennelle au mois de décembre 1703.

Lorsque Mgr le Patriarche de Tournon résolut de se rendre à Pékin, le P. Grimaldi usa de toute son influence pour lui procurer la réception la plus honorable possible, et se montra sans cesse disposé à toutes les concessions et à tous les sacrifices pour éviter ce qu'il prévoyait devoir arriver. Les missionnaires se servirent de lui comme leur supérieur, pour supplier Son Excellence le Légat de leur faire connaître le décret qui décidait les contestations fâcheuses qui les divisaient, et même de le leur signifier, protestant qu'ils sacrifieraient à l'obéissance due à l'Eglise tous les intérêts de la Mission, et jusqu'à leur propre vie, et qu'ils abandonneraient même la Chine, si le Souverain Pontife l'ordonnait ainsi. (Mailla, *Hist.*, t. XI, p. 300. — *Lettres édif.*, t. III, p. 170.)

Nous n'avons pas de détails sur les dernières années de sa vie, qu'il acheva, selon toutes les apparences, au collège de Pékin. Il y mourut le 8 nov. 1712, âgé de 73 ans. Il avait passé 41 ans dans la Mission.

Le P. Grimaldi a laissé :

1. Une *Lettre*, dans le *Welt-Bott*, n° 87, datée de Pékin, sept. 1703. Elle contient les *Annuæ* de la vice-province de 1702-1703 et donne des détails sur les chrétientés de l'île de Tch'ong-ming 崇明, sur la persécution arrivée à Ts'i-pao 七寶, près de Chang-hai, et les travaux de quelques missionnaires. Il porte à 30.000 le nombre des chrétiens vivant aux environs de Chang-hai, à 20.000 ceux de Song-kiang 松江; T'ai-ts'ang 太倉 en comptait 3.000 et Kia-ting 嘉定 un pareil nombre.

2. 方星圖解 *Fang sing t'ou kiai*, Explication de la sphère céleste, 1 vol., Pékin, 1711. C'est un atlas contenant des planisphères célestes avec des explications, faits "sur le modèle de ceux du P. Pardies... Il contient l'indication de la position et les noms chinois

de 16 étoiles de 1ère grandeur, de 68 de 2ème, de 208 de 3e, de 513 de 4e, de 339 de 5e, de 721 de 6e, et de 11 nébuleuses, en tout 1876 étoiles, y compris celles des constellations australes, dont les figures et les dénominations ont été prises et traduites, par le P. Verbiest, des cartes européennes." (A. Rémusat, *Nouv. mél.*, t. II, p. 253.)

3. 康熙永年曆法 *K'ang-hi yong-nien li-fa* (ci-dessus, p. 354). Le nom du P. Grimaldi se trouve en tête de cet ouvrage du P. Verbiest. Le P. Grimaldi n'en fut que le reviseur. (Van Hee, *Verbiest*, p. 7.)

4. *Epistola ad Leibnitzium*, Goa, 6 déc. 1693, dans les *Novissima Sinica*, p. 91.

5. *Placet* présenté à l'empereur en 1705 par les PP. Grimaldi, Pereira, Thomas et Gerbillon, pour obtenir à Mgr de Tournon, récemment arrivé à Pékin, la faculté de se rendre à la Cour, faculté qui fut accordée. (de Mailla, *Histoire*, t. XI, p. 300. — 正教奉褒, p. 124.)

6. Comme recteur du collège de Pékin (1), il a signé la pièce suivante: *Brevis relatio eorum quæ spectant ad declarationem Sinarum Imperatoris K'ang-hi, circa cœli, Confucii et avorum cultum...* opera Patrum Societatis Pekini laborantium, in-4°, 1701, Pékin.

7. Dans sa *Réponse* au P. Navarrete (ci-dessus, p. 361), le P. Verbiest fait allusion à une *Relation* historique envoyée par le P. Grimaldi au roi de Portugal à propos de l'ambassade d'Emmanuel de Saldanha. (Sommervogel, *Biblioth.*, t. III, col. 1835.)

135 bis.

LE P. FRANÇOIS PIMENTEL (2).

A. 1668?

Colombel, *Histoire de la Mission du Kiang-nan*, IIe partie, pp. 220-223. — Dunyn-Szpot, ad ann. 1669, 1670.

L'ambassadeur portugais Manoel de Saldanha, qui se rendait à Pékin avec mission d'obtenir de K'ang-hi 康熙 des facilités pour le commerce et la liberté de la prédication chrétienne, emmenait avec lui, comme chapelain, le P. François Pimentel (3). Saldanha et Pimentel durent attendre à Canton pendant plus d'un an (Dunyn-Szpot, ad ann. 1670. — Ljungstedt, *An historical sketch*, pp. 95, 96); ils en partirent dans les premiers jours de janvier 1670. Le 30 juin,

(1) Ci-dessus, p. 375.

(2) Le P. Colombel, dans une note manuscrite, signale l'absence de cette notice dans le P. Pfister (note de l'éditeur).

(3) Ci-dessus, p. 344.

ils n'étaient plus qu'à trois lieues de Pékin (à T'ong-tcheou 通州); mais l'empereur se trouvait alors en Tartarie. L'audience eut lieu seulement le 31 juillet ("le jour de la fête de St Ignace, 15 de la VI[e] lune") (ibid.) ou le 14 août 1670 (*Tong-hoa-lou* 東華錄 (1)) (2). Le P. Verbiest, qui avait préparé l'entrevue, servait d'interprète.

L'ambassadeur fut traité plus honorablement que ses prédécesseurs (Dunyn-Szpot, ad ann. 1670. — *Tong-hoa-lou* (3)). Déjà, pendant la route, on avait obtenu qu'il n'y eût pas sur son étendard l'inscription d'usage: "payer le tribut" (*tsin kong* 進貢) (Montalto de Jesus, *Historic Macao,* 2[e] édit., p. 121). A Pékin, il obtint la protection de l'empereur pour Macao. Il resta plusieurs mois dans la capitale, et mourut pendant le voyage de retour (4).

136.

LE P. ANDRÉ GOMES.

N. 1623. — E. 11 juill. 1639. — A. 1670?

Machado, dans sa *Bibliothèque,* cité par les PP. de Backer (*Biblioth.*, t. I, col., 2172), dit que ce Père, né à Landroal, en Portugal, en 1623, admis dans la compagnie à Evora le 11 juillet 1639, parti en 1656 avec le P. Michel Boym, aurait travaillé avec zèle en Chine en 1670. La chose n'est guère vraisemblable: le rappel des exilés de Canton n'était pas encore signé à cette date, et introduire alors dans l'intérieur un Père européen eût été exposer la colonie de Macao et la Mission à une ruine certaine. Un catalogue de 1673 place le P. Gomes au Cambodge. Le P. Sommervogel (*Biblioth.*, t. III, col. 1549) dit simplement qu'il "obtint en 1670 les Missions de la Chine".

---

(1) "九年庚戌.六月.甲寅.西洋國王阿豐肅遣使瑪訥撒爾達噸等進貢.得旨西洋國地居極遠.初次進貢.著從優賞賚". (*Tong-hoa-lou*, K'ang-hi, vol. X, p. 5.)

(2) L'année où eut lieu cette ambassade est discutée par M. Pelliot dans le *T'oung-pao* de 1928, p. 195. La date de 1667 (de Mailla, t. XI, p. 60, suivi par Cordier, t. III, p. 270), n'est guère vraisemblable. K'ang-hi était encore dans sa minorité (jusqu'au 25 août 1667), et les quatre Régents persécutaient les missionnaires. — La date de 1670 adoptée par le P. Colombel, semble décisive, étant donné les documents sur lesquels il s'appuie. Elle est confirmée par trois lettres du P. Verbiest à divers, du 20 août 1670, citées par Bosmans, *Ferdinand Verbiest,* pp 63,69 – 72,76.

(3) "得旨.... 從優賞賚" (ci-dessus, note 1). Le même *Tong-hoa-lou*, mentionnant l'ambassade hollandaise de 1667, se contente de ces mots : "六年丁未.五月.庚申.荷蘭國噶嘮吧 (Java) 王油煩嗎綏極.遣使入貢" (K'ang-hi, vol. VII, p. 3.)

(4) Saldanha mourut à la fin de 1670, ou en 1671, avant le 10 décembre; – après le départ du P. Intorcetta pour Rome (ci-dessus, p. 322). (Lettre du P. Maldonado, de Macao, 10 déc. 1671, au P. Intorcetta, relatant d'autres faits arrivés en 1671; dans: Visschers, *Onuitgegeven Brieven*, p. 14.)

137.

LE P. EMMANUEL DE PEREIRA.

金 百鍊 玉純 *KIN PÉ-LIEN YU-TCH'OEN.*

N. 1636. — E. 1654. — A. 1671. — M. 18 mai 1681, Chang-hai.

Couplet, *Catal.*, 95. — Inscription tumulaire.

Le P. Emmanuel quitta le Portugal, sa patrie, après quatre ans de vie religieuse (1658). Il termina le cours de ses études aux Indes et vint en 1669 à Macao, où il attendit une occasion d'entrer en Chine jusqu'à la fin de l'exil des missionnaires. En 1671, il accompagna à Chang-hai le P. Jacques Le Favre, qui rapportait le corps du P. Brancati à ses néophytes. Il y demeura et y prêcha la foi avec succès jusqu'à sa mort. Il est enterré au cimetière de la Compagnie hors des murs. (Couplet, *Catal.*, 95. — Inscription tumulaire.)

138.

LE P. FRANÇOIS-XAVIER PHILIPUCCI.

方 濟各 以智 *FANG TSI-KO I-TCHE.*

N. 1631. — E. 1650. — A. 1671. — P. 15 août 1676. — M. 15 août 1692, Macao.

Couplet, *Catal.*, 93. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1676 seq. — Franco, *Synopsis*, p. 328. — Nadasi, *Ann. glor.*, p. 363.

Le P. Philipucci avait changé son nom d'Alexandre, reçu au baptême, en celui du grand apôtre des Indes, en reconnaissance d'un miracle que le Saint opéra en sa faveur; car étant encore scolastique et désespéré des médecins, au collège de Macerata, sa patrie, il recouvra soudain la santé par l'intercession de St François-Xavier, le jour anniversaire de sa canonisation, 12 mars 1658. (Nadasi, loc. cit. — Franco, loc. cit.) Deux ans après, en 1660 (Franco, loc. cit.), il quittait l'Europe après avoir été revêtu du caractère sacerdotal. Pour reconnaître les bienfaits de son glorieux protecteur, il envoya, de Lisbonne, de Goa, de Macao, la copie de plusieurs lettres de St François-Xavier, jusqu'alors inédites, au P. Possinus, qui préparait alors une nouvelle édition de ces lettres. (Menchaca, *Prolegom.* in S. Xaver., p. XXXVI.)

Pendant qu'il était à Macao, deux fois il demanda la permission de se rendre dans une autre mission; mais Dieu, qui le voulait en Chine, lui envoya deux fois une maladie qui l'arrêta, et dont il ne fut guéri qu'après avoir promis à St François-Xavier de demeurer en Chine. Pendant ce temps, il fut 2 ans maître des novices et 3 ans professeur de belles-lettres. Dès 1671, il travaillait avec un zèle infatigable dans la province du Koang-tong, où il fonda plusieurs nouvelles chrétientés.

En 1676, lorsque les habitants de Canton se révoltèrent contre l'empereur, sa résidence fut pillée par la populace, et il ne réussit qu'à grand'peine à cacher les vases sacrés et à sauver sa vie. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1676.)

En 1681, le P. Philipucci était à Ping-tcheou(?) Le mandarin de la cité voulut contraindre les néophytes à apostasier. Il fit d'abord comparaître une femme, pensant en avoir plus facilement raison. Mais cette courageuse chrétienne endura les supplices sans dire un seul mot qui pût faire connaître les autres convertis: elle invoquait le secours de Dieu, et protestait vouloir mille fois mourir plutôt que de trahir sa foi. Le mandarin était stupéfait; il la renvoya en prison. Alors le P. Philipucci envoya dire à ce mandarin par son catéchiste comme venant de lui-même: "Celui à qui vous en voulez en vous attaquant aux chrétiens est le frère de Nan Hoai-jen 南懷仁 (P. Verbiest)." A ce nom si connu, le mandarin changea de couleur et de ton, fit délivrer la femme emprisonnée et promit de s'observer à l'avenir. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1681.)

A quelque temps de là, comme il passait à travers un bourg païen, les infidèles, qui célébraient la fête d'une certaine idole, voulurent le forcer à faire le *k'o-t'eou* 磕頭 (prostration) devant elle. Le P. Philipucci descendit de sa chaise, qui ne pouvait plus avancer; puis, tournant le dos à la statue du dieu, il lui fit un salut dérisoire. Irrités de cette irrévérence, les gentils se précipitèrent sur lui, et il n'eut que le temps de se réfugier dans la maison d'un chrétien. Les idolâtres y auraient mis le feu, si le magistrat, averti à temps, n'avait envoyé ses satellites pour dissiper le tumulte. *(Ibid.)*

En 1682, il fut nommé provincial du Japon; en 1688, visiteur des Missions du Japon et de la Chine. Pendant qu'il était provincial, en 1685, il s'éleva une dispute grave entre la ville de Macao et le vice-roi de Canton, à l'occasion d'un navire hollandais pris par les Macaïstes, mais qu'un Chinois prétendait lui appartenir. L'affaire allait tourner au tragique, lorsque le vice-roi eut avis de la prochaine arrivée du P. Grimaldi. Ne voulant pas se compromettre avec lui, il s'adressa au P. Philipucci et le pria d'accommoder ce différend, au gré des deux parties, ce qui ne fut pas difficile. *(Ibid.,* ad ann. 1685.) Le Père vécut encore quelques années et mourut à Macao le 15 août 1692.

Le P. Couplet dit de lui: "*Multa scripsit sinicis eruditionibus plena*" :

1. *De Sinensium politicis ritibus acta, seu præludium ad plenam disquisitionem de cultu Confucii et defunctorum,* écrit en 1682 et imprimé in-8°, Lyon, Pépie, 1700. Il a pour but de justifier ses confrères du reproche de mauvaise foi, dont on les accusait dans les disputes sur les rites chinois.

2. *Lettre* au P. Général, datée de Macao, 19 oct. 1688.

3. On lui doit une pièce donnée par L. Pagès (*Lettres de St François-Xavier,* t. I, pp. 195-209), et intitulée: "*Aux âmes ambitieuses de leursalut éternel*". "Cette pièce, dit Pagès, a été composée de différents documents venus de Goa. St François-Xavier avait l'habitude de donner aux personnes qu'il avait ramenées dans les voies de la religion, une forme de vie exprimée oralement ou tracée par écrit. Les copies de ce règlement se transmettaient de main en main, quelquefois même on les affichait publiquement. On en recueillit des exemplaires, diversement modifiés... De l'ensemble de ces feuilles, le P. Philipucci composa la pièce que nous traduisons .. Elle est sans date."

Faut-il lui attribuer aussi la pièce suivante, citée dans le même ouvrage, pp. 210-213: Aux catéchistes de la Compagnie de Jésus dans les Indes. *Méthode pour catéchiser les ignorants?*

Cf. Sommervogel, *Biblioth.,* t. III, col. 735.

139.

LE FR. NICOLAS FONSECA.

A. 1671 ? — M. après 1665.

Franco, *Synopsis,* ann. 1666.

Ce nom ne nous est connu que par le P. Franco, qui indique, dans un catalogue à la fin de sa *Synopsis,* le départ du Portugal de ce religieux chinois, non prêtre, en 1666.

140.

LE P. FRANÇOIS DE VEGA.

范 方濟 而各 *FAN FANG-TSI EUL-KO.*

A. 1671. — M. 1703, Macao.

Couplet, *Catal.,* 88.

Le P. de Vega ou Veiga quitta le Portugal, sa patrie, en 1666

et s'embarqua avec le P. Grimaldi. Il arriva à Macao en 1671. Il fut missionnaire dans l'île de Hai-nan 海南, où il établit quelques nouvelles chrétientés, 1673-1678. (Couplet, *Catal.*, 88). Il revint plus tard à Macao pour y remplir les fonctions de Supérieur. D'après le P. Le Royer (lettre inéd. de 1697), il était provincial du Japon en 1697, et ce fut lui qui ordonna au P. Vidal de revenir du Tonkin en Chine. Il mourut à Macao en 1703.

141.

LE P. EMMANUEL DE SEQUEIRA.

鄭 瑪諾 維信 *TCHENG MA-NO WEI-SIN.*

N. 1635. — A. 1671. — Coadj. spir. . — M. 26 mai 1673, Pékin.

Couplet, *Catal.*, 94. — D'Elia, *Catholic native Episcopacy*, p. 34. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1671.

Presque tout ce que nous savons de ce Père nous a été conservé par l'inscription placée sur sa tombe. Chinois de nation et natif de Macao, il partit tout jeune avec le P. Martin Martini pour Rome, où il entra dans la Compagnie de Jésus et fut élevé au sacerdoce, le premier de ses compatriotes dans la même Compagnie. Ayant terminé ses cours de philosophie et de théologie au Collège Romain, il revint en Chine en 1671, pour annoncer l'Evangile dans sa patrie.

Il rentra à Pékin après la persécution, à la suite des PP. Grimaldi et Herdtricht. Il mourut dans cette ville deux ans après, âgé de 38 ans. (Couplet, *Catal.*, 94. — Dunyn-Szpot, ad ann. 1671.)

142.

LE P. THOMAS PEREIRA.

徐 日昇 寅公 *SIU JE-CHENG IN-KONG.*

N. 1 nov. 1645 (1). — E. 25 sept. 1663. — A. 1672 (2). — P. 15 août 1680. — M. 24 déc. 1708, Pékin.

Couplet, *Catal.*, 96. — Drews, *Fasti*, 22 mars. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1672. — Franco, *Ann. glor.*, p. 708; *Synopsis*, p. 340. — du Halde, *Description*, t. III, pp. 108, 266. — Le Comte, *Nouveaux mémoires*, lettres 2 et 13. — Le Gobien, *Histoire*, pp. 127, 183, 204, 211. — *Lettres édif.*, t. III, pp. 100 seq. — de Mailla, *Histoire*, t. XI, pp. 111, 125, 162. — Pray, *Hist. Controv.*, pp. 5, 35. — Sommervogel, *Bibl.*, t. VI, col. 512. — Visschers, *Onuitgegeven Brieven*, p. 51. — *Welt-Bott*, nº 197. — Wylie, *Notes*.

Le P. Pereira naquit à S. Martinho do Valle, dans le diocèse de

---

(1) (2) D'après Mgr Lopez (lettre du 28 août 1690, dans : *Petit Messager de Ning-pouo*, févr. 1925), il avait 50 ans en 1690 et était entré en Chine en 1674. — "Arrivé en Chine en 1673" (Cordier, *T'oung-pao*, 1906, p. 438 (sans référence).

Braga, en Portugal, d'une noble famille appelée da Costa-Pereira. Il fit ses études au collège de Braga, qu'il quitta pour entrer au noviciat de Coïmbre en 1663. Il laissa alors son nom de Sanche pour prendre celui de Thomas. Agé seulement de 21 ans, il obtint de partir pour les Indes en 1666, y termina ses études à Goa ou à Macao et y fut reçu maître ès arts. (Franco, loc. cit.)

Le P. Verbiest ayant eu l'occasion de parler à l'empereur du talent du P. Pereira pour la musique, K'ang-hi 康熙 lui expédia deux mandarins pour le chercher et l'amener à la Cour. Les mandarins furent reçus avec tous les honneurs dûs au prince qu'ils représentaient; ils s'acquittèrent de leur commission, et le P. visiteur Valgarneira ordonna au P. Thomas Pereira de les suivre. Ils arrivèrent à Pékin en janvier 1673, ayant été comblés de marques de respect par tous les préfets des villes qui se trouvaient sur leur passage. Dès les premières entrevues, le jeune religieux fut si agréé du prince que, pendant 36 ans, il ne perdit jamais ses bonnes grâces. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1672.)

Le P. Verbiest rapporte qu'en 1676, l'empereur, se trouvant avec lui, le P. Grimaldi et le P. Pereira, invita ce dernier à toucher du clavecin; puis, comme il s'était lui-même longtemps exercé, il se mit à jouer des airs chinois. Le P. Pereira les nota immédiatement avec tant d'exactitude qu'il put les répéter avec toutes leurs nuances après les avoir entendus une seule fois. Cela parut si surprenant à K'ang-hi, qu'il n'en pouvait croire ses oreilles, et fit de nouvelles expériences. Le Père réussit encore, à sa grande stupéfaction. "En vérité, dit-il, cette science européenne est admirable, et cet homme (en désignant le P. Thomas) a vraiment un génie merveilleux." Il attacha le P. Pereira à sa suite, et fit donner aux Pères 24 rouleaux de soie damassée, ajoutant agréablement: "Vos robes ne valent plus rien; voilà de quoi en faire de nouvelles." (*Astr. Eur.*, p. 90.)

En 1685, il accompagna en Tartarie l'empereur, qui le nomma avec le P. Antoine Thomas, pour remplacer le P. Verbiest pendant l'absence du P. Grimaldi. Il le désigna peu après, en 1688, pour aller avec le P. Gerbillon (ci-dessous, n° 173) à Nipchou, aux confins de la Sibérie, afin d'y déterminer et d'y tracer exactement, de concert avec les ambassadeurs moscovites, les frontières communes des deux Empires russe et chinois (traité de Nertchinsk, 1689). (*Lettres édif.*, loc. cit.) Les deux missionnaires, à cette occasion, recurent de K'ang-hi, entre autres présents, une longue robe du plus beau brocart, ornée de dragons, mais sans broderies, parce que cette distinction est réservée à l'empereur et aux princes du sang. Il leur donna aussi des robes courtes de martre à boutons d'or, doublées de satin, qui venaient de sa propre garde-robe. (de Mailla, *Hist.*, t. XI, p. 111.)

C'est à lui, ainsi qu'aux PP. Antoine Thomas et François Gerbillon, que la religion est redevable du fameux édit du 22 mars

1692, publié par l'empereur, et si favorable à la propagation de la foi chrétienne (1). Cet édit reconnaît les points essentiels qui regardent la sainteté de la religion, la vie exemplaire des missionnaires qui la prêchaient depuis 100 ans, la permission donnée aux Chinois de l'embrasser, et la nécessité de conserver les églises qu'on avait déjà faites. L'empereur ratifia tous ces points, et ils furent affichés publiquement dans toutes les villes de l'Empire. (*Lettres édif.*, t. III, p. 104.)

Voici l'ordre, tel qu'il fut envoyé dans les provinces: "Recevez avec soumission cet Edit Impérial, et dès qu'il sera entre vos mains, lisez-le attentivement, respectez-le, et ne manquez pas de l'exécuter ponctuellement; faites-en faire des copies et envoyez-les à tous les gouverneurs des villes, et donnez-nous avis de tout ce que vous aurez fait". (Le Gobien, *Histoire,* p. 211.)

C'était une grande faveur. Tous les missionnaires présents à Pékin en rendirent grâces à l'empereur. Dans le discours que le P. Pereira lui adressa au nom de tous, en présence des princes et des ko-laos réunis, il dit ces paroles: "Assurément c'était notre unique désir, la seule espérance qui nous ait soutenus, et le seul but auquel tendaient nuit et jour tous nos soins, toutes nos pensées, d'arriver à cet heureux moment où, grâce à Votre Majesté, la liberté nous serait accordée de prêcher publiquement dans ce vaste empire le culte du vrai Dieu. C'est pour cela, comme Votre Majesté ne l'ignore pas, que nous avons abandonné nos familles et nos patries, et que nous sommes venus à travers mille dangers au service de Votre Majesté. Elle nous avait comblés de faveurs sans nombre; mais la grâce qu'elle nous fait aujourd'hui les surpasse toutes et y met le comble, et jamais nous ne pourrons lui témoigner, comme nous le voudrions, la reconnaissance qu'elle mérite et qui remplit nos cœurs." (Pray, *Hist. Contr.*, p. 35. — Leibnitz, *Nov. Sin.*, p. 144.)

Le P. Thomas Pereira passa presque toute sa vie à Pékin, où il mourut en 1708, après avoir gouverné la mission comme vice-provincial en 1706, et comme visiteur en 1691 (2). Il rebâtit à neuf

---

(1) Dans la requête présentée par les principaux membres des deux grands tribunaux et signée par 17 d'entre eux, et qui devait, après le consentement de l'empereur, avoir force de loi, il est dit entre autres choses: "On n'a jamais accusé les Européens qui sont dans les provinces d'avoir fait aucun mal, ni d'avoir commis aucun désordre. La doctrine qu'ils enseignent n'est point mauvaise, ni capable de séduire le peuple et de causer des troubles. On permet à tout le monde d'aller dans les temples des Lamas, des *Houochang*, des *Tao-che*, et l'on défend d'aller dans les églises des Européens, qui ne font rien de contraire aux lois. Cela ne paraît pas raisonnable. Il faut donc laisser toutes les églises de l'empire dans l'état où elles étaient auparavant, et permettre à tout le monde d'y aller adorer Dieu, sans inquiéter dorénavant personne. Sur cela nous attendons l'ordre de Votre Majesté." (Le Gobien, *Histoire,* p. 183.)

(2) Fut-il coadjuteur nommé de Pékin? Cf. notice sur le P. Grimaldi, ci-dessus, p. 375.

l'église du collège, que le P. Adam Schall avait construite sur le terrain donné au P. Ricci par Wan-li 萬歷, et à lui-même par Choen-tche 順治. Il l'agrandit et lui donna la forme européenne. Outre le maître autel, il y avait trois autres petits autels de chaque côté, chacun dans une chapelle. Mais il ne lui donna pas de fondements assez solides et, dans les tremblements de terre de 1720 et 1730, elle fut fortement ébranlée. La restauration n'en fut terminée qu'en 1743. (P. Hallerstein, *Epist. anecd.*, ep. 1.) On y plaça l'inscription suivante en latin, en tartare et en chinois: *Deo optimo maximo, in honorem Divi Josephi Patroni, ex voto posuerunt Patres Soc. Jesu, Pekini, anno* 1721, 24 *julii.* (*Welt-Bott,* nº 197.)

Comme le Père avait un talent singulier pour la musique, "il fit faire une plus grande orgue, qu'il plaça dans notre église. La nouveauté et l'harmonie de cet instrument charma les Chinois. Il fit aussi placer une grande horloge au haut de la même église. Il avait fait faire de petites cloches suivant les proportions de l'harmonie, et les avait placées dans une cour à cet usage. Chaque marteau était attaché à un fil de fer qui le faisait mouvoir. Au dedans de la tour, il avait mis un grand tambour, sur lequel des airs de la Chine étaient notés avec de petites pointes. Immédiatement avant l'heure, le tambour se trouvait dégagé de quelques dents de roue qui le tenaient arrêté. Il suivait aussitôt le mouvement d'un grand poids pendu à sa circonférence, il attaquait avec les pointes les fils de fer de chaque marteau, chaque cloche sonnait à son tour suivant les règles, et on entendait distinctement un des plus beaux airs du pays. Ce spectacle fut nouveau pour la Cour et la ville; les grands et les petits y accoururent. L'église, toute grande qu'elle était, ne pouvait contenir la foule prodigieuse de peuples qui allaient et venaient sans cesse, et quoique la plupart fussent infidèles, on avait la consolation de les voir se prosterner respectueusement devant une image du Sauveur. (du Halde, *Descript.*, pp. 112, 270. — Verbiest, *Astr. Eur.*, p. 92.)

Les œuvres du P. Pereira sont:

1. 南先生行述 *Nan sien-cheng hing-chou,* Vie de Ferdinand Verbiest, 1 vol., Pékin, 1688. A la Bibliothèque Nationale, nouv. fonds chin., 3033. (Cordier, *L'imprimerie*, p. 30.)

2. 律呂正義 *Liu-liu tcheng i,* "Vraie doctrine de la musique", 5 vol., Pékin, 1713. Les quatre premiers volumes de cet ouvrage, composé par ordre de l'empereur (御纂), sont dûs à des auteurs chinois. Le cinquième volume, 續編, est l'œuvre du P. Thomas Pereira et de l'Italien "德里格" (plutôt 德理格 (1): le P. Pedrini,

---

(1) Voir son inscription tumulaire, dans : Planchet, *Chala,* p. 139. — Le P. Théodore Pedrini, né en 1670, arrivé à Pékin en 1711 à titre de musicien de la Cour, mourut à Pékin en 1746.

lazariste). C'est un traité de la musique européenne, avec des spécimens de notre notation musicale. L'ensemble est magnifiquement gravé. (Cf. Wylie, *Notes,* p. 97 (1).)

3. "*Musica practica et speculativa,* en chinois, 1 vol. in-4°, Pékin. L'empereur le fit traduire en langue tartare." (Sommervogel, t. VI, col. 514.) Il s'agit sans doute, ici, du traité que nous venons de décrire (p. 384, n° 2).

4. *Litteræ* ad P. Generalem, datæ Pekino 1692.

5. *Placet* présenté à l'empereur en 1691 par les PP. Pereira et Thomas pour se plaindre de la conduite du vice-roi du Tché-kiang, qui avait proscrit la religion chrétienne et fait briser les planches des livres imprimés à Hang-tcheou 杭州 par le P. Intorcetta.

6. Autre *Placet* des mêmes Pères à l'empereur pour obtenir la liberté de prêcher l'Evangile, qui fut accordée le 22 mars 1692.

143.

LE P. THOMAS VALGARNEIRA.

A. 1672? — P. . — M. après 1672.

Ce Père, né en Sicile et profès, était visiteur de la Chine et du Japon en 1672-73, comme il appert par le catalogue de 1673. En 1640, il quitta l'Europe; il fut envoyé de Macao à Siam en 1655.

En 1659, il composa, à Siam, un *Dictionnaire* de la langue thaï ou siamoise.

(1) V. aussi le *Ts'e-yuen* 辭源, au mot 律. — Pfister et Sommervogel (t. VI, col. 514), par suite, sans doute, d'une lecture superficielle de Wylie, placent à tort ce traité dans le *Liu-liu tcheng i heou-pien* 律呂正義後編, supplément du précédent, traitant de la musique dans les sacrifices et dans les cérémonies officielles, et donnant de minutieux détails sur les instruments de musique, 120 vol., Pékin, 1746.

Le P. Amyot écrivait de Pékin le 22 nov. 1783, non sans quelques inexactitudes, que nous soulignons: "Pereira, portugais, et Pedrini, *missionnaire de la Propagande* (plus exactement: missionnaire lazariste envoyé par la Propagande), étaient *un peu* musiciens. K'ang-hi *les associa* à des musiciens chinois et des "Han-lin" pour composer un ouvrage sur cette matière. Cet ouvrage est à la Bibliothèque du Roi, je l'ai envoyé il y a dix ou douze ans." (*Mémoires* des missionnaires de Pékin, t. XI, p. 564.)

144.

LE P. SIMON RODRIGUES.

李 西 滿 受(1)謙 *LI SI-MAN CHEOU-K'IEN.*

N. 24 oct. 1645. — E. 15 oct. 1659. — A. 20 janv. 1675 (2). — P. 1682. — M. oct. 1704 (3), Sou-tcheou.

Couplet, *Catal.*, 97. — Couvreur, *Choix de documents*, pp. 33, 534, 535. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1674, 1685. — *Lettres édif.*, t. III., p. 73. — Lopez (Mgr), *Lettre* de 1690, dans *Messager de Ning-pouo*, févr. 1925.

Né en Portugal, le Père avait professé les belles-lettres pendant trois ans, avant de partir pour les missions. Il s'embarqua en 1673 avec le P. Intorcetta, qui revenait en Chine. A son arrivée, il fut envoyé à Chang-hai, puis au Fou-kien, où, en 1678, avec l'aide de quelques chrétiens sûrs et fidèles, il réussit à faire débarquer et pénétrer dans l'intérieur les trois Pères qui arrivaient des îles Philippines: Gayosso, de Montes et de Yrigoyen. Il fut appelé à la Cour en 1679 pour y travailler au tribunal d'Astronomie. (Dunyn-Szpot. — Inscript. tumul.)

En 1680, l'empereur lui fit quelques présents et voulut le nommer mandarin; mais il refusa constamment et modestement tous les honneurs qui lui étaient offerts,et obtint de K'ang-hi 康 熙 une patente impériale qui l'autorisait à propager la foi dans tout l'Empire. Elle était écrite du pinceau même de l'empereur et conçue en ces termes: *Fong tche tch'oan kiao* 奉 旨 傳 教, "jussu Imperatoris prædicat religionem". (Inscript. tumul.) Il retourna au Fou-kien et, en 1682, il s'y trouvait seul, chargé du soin d'un grand nombre d'églises et tellement accablé de fatigues corporelles et spirituelles que les forces l'abandonnaient, et qu'il tombait de faiblesse. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1685.)

Il revint aussi au Kiang-nan, spécialement à Tch'ang-chou 常 熟 et à Sou-tcheou 蘇 州 (il s'y trouvait en 1690), où il baptisait régulièrement, chaque année, 5 à 600 personnes. (*Lettres édif.*, t.

---

(1) Inscript. tumul. et P. Hoang dans 正 教 奉 褒 : 守. Le caractère 受 semble préférable, étant une réminiscence du *Chou-king* 書 經 : 滿 招 損, 謙 受 益.

(2) Inscript. tumul. : K'ang-hi, 13e année (du 16 févr. 1674 au 27 janv. 1675).

(3) S. sept. 1704; inscript. tumul.: mort 20 oct. 1703, enterré avr. 1704. — Nous avons sous les yeux plusieurs textes de cette inscription: A. l'un, dans Couvreur, *Choix*, p. 534; B. un autre dans Colombel, 2e pie, p. 494; C. un troisième dans le recueil MS. : *Tituli...* du P. Pfister; et D. un quatrième dans un cahier MS. du P. Hoang. Tous ces textes diffèrent par quelques détails,mais les dates y sont les mèmes, sauf la dernière, qui est le 14 avril 1704 dans B et C, et le 15 avril 1704 dans A et D. (En 1704, Pâques était le 23 mars.)

III, p. 73.) Il dirigeait encore les deux Eglises de Ou-si 無錫 et celles de Tch'ong-ming 崇明, dont le P. Dunyn-Szpot le nomme "l'apôtre". En 1685, il accompagna Mgr Grégoire Lopez, qui visita à cette époque l'île de Tch'ong-ming. Lorsque l'évêque vit les mœurs innocentes et la ferveur des chrétiens pour recevoir la confirmation et la bénédiction pastorale, il se sentit transporté de joie et bénissait Dieu d'avoir répandu ses miséricordes sur ce pays. Les chrétiens n'étaient pas moins heureux de posséder au milieu d'eux leur premier pasteur, dont la douceur et la sainteté les ravissaient. Toute l'île semblait se porter à sa petite résidence, et il y avait à craindre que les païens n'en prissent sujet de soupçon; aussi le P. Rodrigues fit avertir les néophytes de demeurer dans leurs Eglises, où Sa Grandeur les visiterait successivement. Ce voyage produisit d'heureux fruits, et le nombre des chrétiens s'accrut sensiblement. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1685.)

En 1696, le 29 juin, un horrible typhon, soulevant les flots de la mer, convrit de ses eaux l'île de Tch'ong-ming, et ensevelit sous elles la partie de l'île qui fait face au continent. Ondit que 600.000 personnes furent englouties, et un nombre incalculable de maisons et de pagodes entièrement ruinées. Les chrétiens ne perdirent qu'une église et 50 des leurs dans ce désastre universel. Aussitôt après, le P. Rodrigues alla les consoler, parcourut toutes les chrétientés, releva les courages et prépara une nouvelle moisson. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1674.)

Il mourut à Sou-tcheou au mois d'octobre 1704, et fut enterré sur la colline *Pé-ho* (白鶴嶺). On lui érigea, en 1705, un tombeau (1), que Mgr de Besi releva en 1847, à la X^e^ lune.

145.

Mgr ANTOINE POSATERI (2).

張 安當 靜齋 *TCHANG NGAN-TANG TSING-TCHAI.*

N. 30 avril 1640 (3). — E. 22 oct. 1657 (alias 22 oct. 1656). — A. 4 nov. 1676. — P. 12 mars 1674. — M. 18 janv. 1705, T'ai-yuen fou.

---

(1) L'inscription tumul. dit que ce tombeau fut érigé par 恭日 (B, C) ou 恭日述 (A, D), «de la même Compagnie (同會)». Nous n'avons pu identifier ce missionnaire.

L'inscription le dit entré en religion à 15 ans, et mort à 59 ans, dont 46 de religion : il est difficile de faire concorder ces données.

Sur cette colline se trouvent d'autres tombes anciennes, notamment celle de Mgr de Laimbeckhoven (ci-dessous, n° 352). La colline dépend, administrativement, de Tch'ang-tcheou-h. 長洲縣. On y enterre encore actuellement les chrétiens de Sou-tcheou. Ce cimetière est connu maintenant sous le nom de «*Bah-mô-kè*» 白馬澥 («torrent du Cheval blanc»), du nom d'une localité voisine, qui, elle, dépend de Ou-hien 吳縣.

(2) *Aliàs* : Pussateri, Possatero.

(3) S. 30 avr. 1630.

Couplet, *Catal.*, 101. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1682, 1685. — MS. chin. — Lopez (Mgr), *Lettre* de 1690, dans *Petit Messager de Ning-pouo*, février 1925. — de Moidrey, *La hiérarchie*, pp. 56, 57.

Le P. Posateri, né à Palerme en 1640 (ou 1630?) entra au noviciat de cette ville à l'âge de 17 ans (de 27 ans selon d'autres). Après le cours de ses études et quatre années de régence, il demanda et obtint les missions de la Chine. Ayant fait sa profession le 12 mars 1674, il s'embarqua peu après, la même année. Dès son arrivée, les Supérieurs l'envoyèrent au Koang-tong, puis au Kiang-nan, où il resta jusqu'en 1691 à Chang-hai 上海. Il y était seul en 1682, dit le P. Dunyn-Szpot, pour les 80.000 chrétiens que renfermait cette Église, seul encore en 1688, tellement accablé par les affaires et le soin des chrétiens qu'il succombait au travail et à la peine. On envoya alors à son secours trois Jésuites chinois qui avaient été ordonnés prêtres à Macao le 1er août 1688, "ne sachant que lire le latin" (Mgr Lopez): les PP. Simon-Xavier a Cunha, Paul Banhes et Blaise Verbiest (Dunyn-Szpot, ad ann. 1682, 1685 (1).)

Il se rendit ensuite, en 1691, au Chan-si, au Chen-si et au Kan-sou, où il fonda de nouvelles chrétientés. Il revint en 1699 à Song-kiang, mais pour peu de temps, car il retourna dans les provinces du nord, et fut nommé vicaire apostolique du Chan-si en 1702. Il mourut sans avoir été sacré (de Moidrey, p. 56), le 18 janvier 1705 à T'ai-yuen fou 太原府, où il fut enterré par le P. du Tartre, que le P. Gerbillon lui avait donné pour compagnon. (Lettre du P. Gerbillon au R. P. Tamburini, 13 nov. 1705. — Notes du P. Brucker.)

Lettre de Pékin, 15 oct. 1704, MS. (de Moidrey, p. 56.)

146.

LE P. PAUL BANHES (2).

萬 其淵 三泉 *WAN K'I-YUEN SAN-TS'IUEN.*

N. 1635 (3). — E. 1676 (4). — A. 1676. — Coadj. spir. — M. 8 oct. 1700, Chang-hai.

Dunyn-Szpot, ad ann. 1685. — Inscription tumul. — Lopez (Mgr), Lettre de 1690, dans *Petit Messager de Ning-pouo*, février 1925. — MS. chinois.

---

(1) Dans sa lettre à la Propagande du 28 août 1690, Mgr Grég. Lopez dit : «Antoine Pussateri, s. j., réside à Chang-hai» ; et plus loin : «Le P. Pussateri est supérieur de la résidence de Hang-tcheou.» (*Petit Messager de Ning-pouo*, février 1925.)

(2) *Aliàs* : Vanhes.

(3) (4) S. 1634. Les dates de 1635 et 1676 sont données par l'épitaphe placée sur son tombeau. Le catalogue de 1697 le fait naître en 1631, et entrer dans la Compagnie en 1678.

Ce Père, dont le nom de famille était Wan, naquit à Kien-tch'ang fou 建昌府, au Kiang-si. Il fut reçu dans la Compagnie en 1676, à Hang-tcheou 杭州, et y fit son noviciat sous la direction du P. Intorcetta. Après ses études de théologie morale, il exerça les fonctions de catéchiste à Chang-hai 上海, 1680, à Nan-king 南京, à Hoai-ngan fou 淮安府, 1684, avec les Pères qui résidaient dans ces villes, et fut enfin promu au sacerdoce par Mgr Lopez, le 1 août 1688 (ci-dessus, n° 145). (Cf. notice sur Mgr Lopez dans le *Petit Messager de Ning-pouo,* 1924-1925.) Devenu prêtre, il prêcha la foi avec zèle dans les diverses provinces du Tché-kiang, du Fou-kien, du Koang-tong, et surtout du Kiang-nan. — En 1689, il fut pris d'un accès de mélancolie et s'enfuit dans les montagnes du Hou-koang pour y mener une vie solitaire. Le P. Blaise Verbiest (ci-dessous, n° 162) fut envoyé à sa recherche en 1690. (Lopez, loc. cit.) Guéri, il rendit encore de grands services à la Mission.

Il mourut au Kiang-nan le 8 octobre 1700, "âgé de 66 ans". Il est enterré à Chang-hai, au cimetière dit *Cheng-mou-t'ang* 聖墓堂, hors de la porte de l'Ouest.

147.

LE P. JEAN DE YRIGOYEN.

魯 日 孟 裕 齋 *LOU JE-MONG YU-TCHAI.*

N. 1646. — E. 1662. — A. 1678. — P. 15 août 1679. — M. après 1688, probablement aux Philippines.

Couplet, *Catal.*, 98. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1678, 1685. — MS. chinois.

Le P. de Yrigoyen naquit à Pampelune, fut professeur de grammaire un an et de philosophie trois ans. Il obtint la Mission des îles Philippines, et il y prêchait l'Évangile depuis onze ans, lorsqu'il fut envoyé en Chine avec les deux Pères suivants, à une époque où les secours d'Europe étaient devenus plus rares. Il annonça la foi à Sou-tcheou 蘇州 et à Tch'ang-chou 常熟 (Kiang-nan), puis à Fou-tcheou 福州 (Fou-kien). Il retourna aux Philippines en 1685 (1).

Les trois PP. de Yrigoyen, Gayosso et de Montes étaient envoyés par le P. Provincial des Philippines, André Richelmi. De Manille, ils arrivèrent à Amoy sur un navire hollandais, et coururent les plus grands dangers pour aborder sur le continent. Heureusement le P. Simon Rodrigues (ci-dessus, p. 385), averti à temps, réussit,

(1) D'après une peinture du P. a Cunha, le P. de Yrigoyen était en Chine en 1688, se rendant en Occident. [Tchang et de Prunelé, *Le P. a Cunha* (Var. sinol. n° 37), p. 26.]

avec l'aide de quelques chrétiens dévoués, à les faire entrer dans diverses chrétientés, d'où ils furent répartis dans les provinces. La raison pour laquelle ils retournèrent à Manille n'est pas claire. Le P. Dunyn-Szpot dit que ce fut pour ne pas prêter aux nouveaux vicaires apostoliques le serment imposé par la Propagande; mais il insinue aussi qu'ils étaient venus pour fonder une mission indépendante du Portugal et que, n'ayant pas réussi, ils se retirèrent. Le P. de Montes devait être leur supérieur. Au reste, dit-il, ils travaillaient avec fruit à la conversion des païens.

148.

LE P. FRANÇOIS GAYOSSO.

洪 度亮 方濟 *HONG TOU-LIANG FANG-TSI.*

N. 1647. — E. 1665. — A. 1678. — M. après 1684, probablement aux Philippines.

Couplet, *Catal.*, 98. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1685. — MS. chinois.

Comme le précédent, il retourna aux îles Philippines en 1685, après avoir passé sept ans en Chine, au Fou-kien et au Chen-si: dans cette dernière province, il était chargé de 20.000 chrétiens environ. Il assista avec le P. Grimaldi aux funérailles solennelles du P. Herdtricht en 1684 (1). Il était né dans la Castille en 1647, et entré dans la Compagnie en 1665. Avant de se rendre en Chine, il fut un an missionnaire aux îles Philippines et deux ans aux îles Mariannes.

149.

LE P. IGNACE DE MONTES.

何 納霄 古修 *HO NA-TSIO KOU-SIEOU.*

N. 1612. – E. 1628. – A. 1678. – P. 6 janv. 1648. – M. 1682, Fou-tcheou fou.

Couplet, *Catal.*, 100. — MS. chinois.

Ce Père était depuis 36 ans aux îles Philippines, lorsqu'il vint en Chine; mais dans un âge aussi avancé, il ne put s'habituer au climat et à la vie de ce nouveau pays, et le bon vieillard mourut quatre ans après son arrivée, à Fou-tcheou 福州, ou il fut enterré.

Il était né à Lucerne, en Suisse, et avait changé de nom en entrant aux Philippines.

---

(1) Ci-dessus, p. 366.

150.

LE FR. JULIEN GONZAGA.

張 儒良 *TCHANG JOU-LIANG.*

N. 1651 (1). — E. 1679 (2). — A. 1679. — Coadj. temp. . — M. 2 mars 1730, Canton.

D'après quelques notes manuscrites prises aux archives du Gesù, à Rome, le Fr. Gonzaga, chinois, naquit au Kiang-si, et fit son noviciat à Hang-tcheou 杭州, en 1679, sous le P. Intorcetta. Il exerça longtemps avec zèle les fonctions de catéchiste et servit de compagnon aux PP. Bayard et Duarte à Siang-t'an 湘潭 (Hou-nan), en 1691-1701.

Il mourut à Canton en 1730, à l'âge de 81 ans.

151.

LE P. LOUIS AZZI.

齊 又思 類斯 *TS'I YEOU-SE LEI-SE.*

A. vers 1680. — M. 1691, aux Indes.

Couplet, *Catal.*, 104. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1680. — Franco, *Synopsis*, p. 359; p. 467, ann. 1666.

Natif de Lucques, en Toscane, le P. Azzi partit pour les Indes en 1666. (Franco, p. 467.) D'après le catalogue, il était, en 1673, à Macao, socius du P. visiteur Valgarneira. Nous savons qu'il ne prêcha l'Évangile que peu de temps en Chine, en 1680 (Couplet, *Catal.*, 104. — Dunyn-Szpot, ad ann. 1680), à Canton et dans les villes voisines; puis il retourna aux Indes, où il mourut en 1691.

152.

Mgr ALEXANDRE CICERI.

羅 歷山 肋山 *LO LI-CHAN LÉ-CHAN.*

N. 27 mai 1637. — E. 1655. — A. 1680. — P. 15 août 1672. — M. déc. 1704, Nankin.

Couplet, *Catal.*, 130. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1680. — Franco, *Synopsis*, p. 359; p. 467, ann. 1674. — Le Gobien, *Histoire*, p. 121. — MS. chin.

(1) (2) D'après le catalogue de 1692, il serait né en 1643 et entré en 1673 dans la Compagnie et dans la Mission.

Le P. Ciceri était de Côme, dans le Milanais. Il partit pour les Indes en 1674 (Franco, p. 467), fut socius du Provincial et visiteur des deux provinces de Goa et de Malabar. En 1680, il était attaché à la province du Japon et missionnaire au Koang-tong. Six ans après, en 1686, il fut député comme procureur à Goa et à Rome.

Il en revint en 1692. Il se rendit alors à Pékin avec le P. Ozorio, sous la conduite du P. Suarez, que l'empereur avait député pour amener les deux missionnaires. Le prince leur fit un accueil bienveillant. (Le Gobien, *Histoire,* p. 121.) Il semble qu'il y ait demeuré quelques années; et lorsque ,en 1696, le pape Innocent XII réduisit le diocèse de Nankin aux deux provinces du Kiang-nan et du Ho-nan, il plaça, le 15 octobre de la même année, à la tête du nouveau diocèse, le P. Ciceri (1), déjà sacré à Macao (5 fév. 1696) évêque de Sabula. Nous n'avons aucun détail sur son administration. En 1699, il se trouvait à Macao pour les affaires de son diocèse. Il mourut à Nankin à la fin de l'année 1704 et fut enterré au cimetière dit "des Evêques", parce que trois évêques y reposent, au pied de la colline *Yu-hoa-t'ai* 雨花台 (2).

Sa famille conservait un certain nombre de ses *Lettres.*

153.

LE P. EMMANUEL LAURIFICE.

潘 瑪諾 國良 *P'AN MA-NO KOUO-LIANG.*

N. 31 mai 1646. — E. 11 nov. 1660. — A. 1680 (3). — P. 2 févr. 1685. — M. 17 mars 1703, Canton,

Couplet. *Catal.*, 103; *Hist. d'une Dame,* pp. 138 seq. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1676. — Franco, *Synopsis,* p. 359; p. 467, ann. 1674. — *Lettres édif. et cur.*, édition de 1819, t. IX, p. 364.

Le P. Emmanuel, sicilien, quitta sa patrie pour la Chine en

---

(1) L'empereur K'ang-hi 康熙, heureux des conversions qui se faisaient dans tout l'empire, lui permit de sortir de la Cour, où il demeurait, avec le P. Thola (Foglia), et d'aller porter l'Évangile aux provinces éloignées, qui demandaient des Pères pour leur montrer le chemin du ciel. (Lettre du P. Thomas, Pékin, 16 nov. 1695; note du P. Brucker.)

(2) Mgr Bicholi, Ev. d'Hiérapolis, vic. ap. du Mogol, dans une lettre à la Propagande, l'appelle "un religieux de grande vertu et de grand talent". (Note du P. Brucker.)

(3) Un catalogue dit qu'il est entré en Chine en 1679. Mgr Lopez (lettre du 28 août 1690) et les PP. Couplet et Dunyn-Szpot indiquent l'année 1680.

1674 (Franco, p. 467), mais n'entra dans la Mission qu'en 1680. (Couplet, *Catal.* — Dunyn-Szpot, ad ann. 1676.) Il alla d'abord à Chang-hai 上海, à Song-kiang 松江, puis à Hang-tcheou 杭州. En 1684, il fut appelé au Chan-si pour remplacer le P. Herdtricht, qui venait de mourir, et cultiver les chrétientés fondées et relevées par ce Père au Chan-si et au Ho-nan. Les mandarins et le vice-roi de la première des deux provinces le reçurent avec honneur; mais au Ho-nan, une persécution s'éleva à K'ai-fong 開封府. L'arrivée du P. Grimaldi portant l'éloge du P. Herdtricht donné par l'empereur, fit rentrer, nour l'avons vu (1), les mutins dans le devoir, et le P. Laurifice demeura en paix dans les deux provinces. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1676.) Ce ne fut pas pour longtemps, car en 1686 il était à Si-ngan fou 西安府; il revint en 1688 à Song-kiang (il s'y trouvait en 1690), à Nankin en 1693, et enfin vécut au Tché-kiang en 1697-1699.

En 1700, il fut nommé visiteur de la Chine et du Japon. Il mourut à Canton le 17 mars 1703.

Six mois après son arrivée en Chine, raconte le P. Couplet (p. 138), il fut appelé de Chang-hai à Song-kiang pour assister à la mort Madame Candide Hiu. Comme il ne la trouvait pas en danger, il voulait s'en retourner, après lui avoir donné la sainte Communion; mais elle lui dit en souriant: "Attendez à jeudi, mon Père; ce sera le jour que vous partirez." Ce fut, en effet, ce jour-là qu'elle rendit sa belle âme à Dieu, le 24 oct. 1680. Elle fut enterrée hors des murs de Song-kiang, dans un lieu qu'elle avait fait bénir d'avance par son Père spirituel, le P. Couplet. Elle disposa de 100 arpents de terre en faveur de l'Église de cette ville, et recommanda la congrégation des femmes, dont elle était présidente, à sa belle-fille, Madame Philippe Hiu, qu'elle laissa héritière de son zèle et de sa ferveur.

Suivant l'usage introduit par les Pères dans cette chrétienté, de faire préparer des croix d'argent, de cuivre ou de bois, sur lesquelles les chrétiens font graver leur profession de foi et le désir qu'ils ont de mourir dans le sein de l'Église, avec une vive confiance d'être sauvé par les mérites de J.-C., Madame Candide en avait fait faire une d'argent, avec laquelle elle voulait être enterrée (2). Son fils, Basile, qu'elle avait conjuré, "s'il l'aimait, et s'il voulait la voir un jour devant Dieu, d'être ferme dans les sentiments de religion et de piété, de favoriser les chrétiens et de leur servir d'exemple, de père et de protecteur, comme son bisaïeul le *ko-lao* 閣老 Paul Siu", composa son éloge, qu'il fit imprimer et répandre partout; et à cause des services signalés qu'elle avait rendus à la Mission, le P. Général des Jésuites fit dire trois messes pour cette illustre bienfaitrice par chacun des prêtres de la Société. (Couplet, *Histoire,* pp. 138-148.)

---

(1) Ci-dessus, p. 366.

(2) Le dessin de cette croix, tiré de l'*Histoire* de Mad. Candide Hiu par le P. Couplet, se trouve dans la traduction chinoise de cette *Histoire* (T'ou-sè-wè, *Catal.* 1917, supplément, nº 740; ci-dessus, p. 310).

154.

LE P. JOSEPH MONTEIRO.

穆 若 瑟 德 (1) 我 *MOU JO-CHÉ TÉ-NGO.*

N. 9 août 1646. — E. 17 déc. 1661. — A. févr. 1680. — P. 15 août 1680. — M. 31 déc. 1718, Macao.

Franco, *Synopsis*, p. 363; p. 467, ann. 1677. — Pray, *Hist. controv.*, p. 95. — Visschers, *Onuytgegeven Brieven*, p. 129.

Le P. Monteiro, de Lisbonne, partit pour la Chine en 1677. (Franco, *Synopsis*, p. 363; p. 467, ann. 1677.) Dès son arrivée, en 1680, il fut envoyé à Ou-tch'ang fou 武昌府, capitale du Hou-koang. En 1683, il passa au Kiang-si; il vécut au Fou-kien en 1687-93; à Tchen-kiang 鎮江 (Kiang-sou), en 1700. En 1693, l'archevêque de Goa l'avait nommé vicaire général du Fou-kien (Pray, *Hist. controv.*, p. 95); mais les troubles qui survinrent à cette époque, à l'occasion du mandement de Mgr Maigrot, le forcèrent à se retirer. En 1707, il était vice-provincial, et il le fut deux fois.

Étant à Macao, le Gouvernement portugais le choisit pour succéder à Mgr Ciceri dans l'administration de l'Église de Nankin, mais le St-Siège ne ratifia pas ce choix et ne lui envoya pas ses bulles (Visschers, p. 129). Il habitait à Canton en 1715 et il était, dit le P. Van Hamme (*Ibid.*), le doyen des missionnaires de la Chine. Il exerçait les fonctions de provincial du Japon, lorsqu'il mourut, à Macao, à la fin de 1718.

155.

Mgr CHARLES TURCOTTI.

都 (2) 加 祿 天 受 *TOU KIA-LOU T'IEN-CHEOU.*

N. 1644. — E. 25 mars 1660. — A. 1681. — P. 2 févr. 1685. — M. 15 oct. 1706, Koei-tcheou.

Couplet, *Catal.*, 105. — *Lettres édif. et cur.*, t. III, pp. 49, 72. — *Missions cathol.*, 1868, p. 17. — Visschers, *Onuytgegeven Brieven*, p. 127. — *Welt-Bott.* n° 309.

Le P. Turcotti était de Milan. En 1681, il annonça l'Évan-

---

(1) S. 文. (2) S. et de Moidrey, *Hiérarchie*, p. 110 : 杜.

gile dans le Koang-tong et bâtît deux belles églises, l'une à Canton même, l'autre à quelque distance, à Fou-chan 佛山 (*Lettres édif.*, t. III, p. 72), centre de plus d'un million d'âmes. Les infidèles de Canton s'en étant plaints comme d'une insulte faite à leur pagode, le vice-roi, homme d'esprit, leur répondit : "Comment voulez-vous que je fasse abattre à Canton une église dédiée au Dieu du Ciel, tandis que l'empereur lui en fait élever une plus belle encore à Pékin dans son propre palais?" (*Lettres édif.*, t. III, p. 49.) A Fou-chan, la chrétienté se composait de 10.000 fidèles, remarquables par leur ferveur et leur piété. Le P. Turcotti y demeura environ 16 ans, et établit encore une nouvelle église à Sin-hoei h. 新會.

Vers 1697, il fut nommé visiteur de la Chine et du Japon, et comme il prit une part active à la construction du monument élevé à St François-Xavier dans l'île de Sancian, ce fut lui et le P. Laureati qui en jetèrent les premiers fondements, le 19 mars 1700. (*Welt-Bott,* n° 309. — *Vide infra*, n° 220, notice sur le P. Kastner.)

En 1701, il fut appelé par le St-Siège à gouverner, comme vicaire apostolique, la province du Koei-tcheou, avec le titre d'évêque d'Andreville *in partibus* (1). Il passa le reste de sa vie dans son vicariat, où il mourut le 15 oct. 1706. (*Miss. cathol.*, 1868, p. 17.) Il laissait, en mourant, 12 à 15.000 chrétiens au Koei-tcheou.

156.

LE P. SIMON-XAVIER A CUNHA.

吳 歷 漁山 *OU LI YU-CHAN.*

N. 1631. — E. 1682. — A. 1682. —Coadj. spir. 15 août 1695. — M. 24 févr. 1718, Chang-hai.

MS. chinois. — M. Tchang et de Prunelé, *Le Père a Cunha*, passim.

Il naquit dans le paganisme à Tch'ang-chou 常熟 (Kiang-nan), en 1631. Son Père était un mandarin célèbre de la dynastie des Ming 明, nommé Ou 吳, qui le confia à des maîtres habiles et savants. Son professeur de peinture avait, à cette époque, une grande réputation, mais elle fut éclipsée par celle de son disciple, dont les tableaux, encore aujourd'hui, sont très recherchés. Il eut pour maître

---

(1) Le P. Van Hamme, dans une lettre au P. Janning, nov. 1715 (Visschers, *Onuytgegeven Brieven*, p.127), dit qu'il ne voulut jamais recevoir la consécration épiscopale, et qu'il mourut à Canton, Un catalogue du Japon le fait mourir à Fou-chan. Le P. Hernaez, dans sa *Colleccion de Bulas*, ne nomme pas le P. Turcotti parmi les vic. apost. de la Chine ; mais le P. Noël (*Lettres édif.*, t. III, p. 72) l'appelle évèque d'Andreville, et les *Missions catholiques* le regardent comme le premier vicaire apostolique du Koei-tcheou (1868, p. 17).

de poésie un des trois plus grands poëtes de cette dynastie, appelé Ts'ien 錢, qui porta sur les vers de son élève ce jugement honorable: "imagination claire, harmonie rappelant l'antiquité". Avant de perdre son père, il s'était marié et avait eu deux filles; mais, s'étant converti à la mort de sa femme, il laissa ses deux filles à sa famille et se rendit à Macao dans l'intention d'accompagner à Rome le P. Couplet, qui y était envoyé comme procureur. Il composa sur ce voyage des poésies nommées *San-pa* 三巴 (c.-à-d. écrites à San-Paulo, église St-Paul de Macao. Tchang, p. II).

Au lieu de partir pour l'Europe, il entra dans la Compagnie à Macao, et prit le nom de Simon-Xavier a Cunha. Ses études de de morale terminées, il fut ordonné prêtre, le 1er août 1688 (1), et revint à Chang-hai pour y exercer son zèle. Il travailla longtemps dans les environs de Kia-ting 嘉定 (Kiang-sou), spécialement en 1699-1702.

Il fit tous ses efforts pour recouvrer les nombreuses pièces de vers qu'il avait composées autrefois, et les tableaux qu'il avait peints: il brûla tous ceux qu'il put se procurer, parce qu'ils contenaient quelque chose de superstitieux. Afin de réparer le mal qu'il croyait avoir fait, il composa des chants sacrés qui sont encore goûtés sur Dieu, la Ste Vierge, les Anges, la Ste Eucharistie et d'autres sujets pieux. Malgré son âge avancé, il faisait tous ses voyages à pied, et s'occupait avec une grande ferveur de la conversion des païens. Il ne parlait que des choses de Dieu. Il mourut à Chang-hai avec la réputation d'un saint, âgé de 87 ans, le 24 févr. 1718. Son corps repose dans le cimetière de la Compagnie, hors de la porte du Sud.

Ces détails sont tirés d'une petite *Vie* manuscrite de ce saint homme, écrite en chinois au siècle dernier.

Il a laissé:

1. 三巴集 *San pa tsi*, Recueil de poésies composées lors de son voyage à Macao (ci-dessus, p. 396); dans: *Mé-tsing tsi* 墨井集, Recueil des œuvres du P. a Cunha, par le P. Laur. Li,s.j. 李問漁, avec préface de Ma Siang-pé 馬相伯, T'ou-sè-wè, 1909 (*Catal.* 1917, n° 743).

2. Des *Poésies* qu'il avait faites avant sa conversion, il n'existe plus qu'un très petit nombre (ci-dessus, p. 396).

3. 天樂正音譜 *T'ien yo tcheng in pou*, Poésies sacrés sur la Messe, la Ste Vierge, contre le péché etc.; dans: *Mé-tsing tsi* 墨井集 (ci-dessus, 1).

4. 暫永篇 *Tsan yong p'ien*, du temps et de l'éternité; dans: *Mé-tsing tsi*.

5. 續口鐸月抄 *Siu k'eou touo yué tch'ao*, Instructions prononcées par lui, et divers avis, recueillis par son catéchiste, Tchao 趙, lettré chrétien; dans: *Mé-tsing tsi*.

6. *Album* des principales œuvres artistiques qui nous restent de lui, publié par les PP. M. Tchang et de Prunelé; dans: *Le Père Simon a Cunha*, Chang-hai, 1914 (Variétés sinol. n° 37).

(1) Ci-dessus, p. 388.

157.

LE P. ANTOINE DE SIMOENS.

A. 1683 ?(1) — M. après 1710.

Lettres édif. et cur., t. III, p. 73.

Ce Père, portugais de naissance, sur lequel nous n'avons presque aucun détail, porta la foi au Tche-li, à Tcheng-ting 正定, où il était encore en 1696: il y baptisa, cette année-là, un millier de personnes. (*Lettres édif.*, t. III, p. 73.) Nous le trouvons à Nan-tch'ang f. 南昌, au Kiang-si, en 1710-1711. Il a dû arriver dans la Mission en 1683 au plus tôt.

158.

LE P. JOACHIM CALMES.

金 玉敬 若亞 *KIN YU-KING JO-YA.*

N. 1652. — E. 1678. — A. 1684. — M. 9 oct. 1686, île de Hai-nan.

Franco, *Synopsis*, p. 372. — Inscription tumulaire.

Le P. Calmes était né à Hambourg, d'une famille protestante et riche. Venu à Lisbonne pour les intérêts de son commerce, il entra par hasard dans un monastère de Hiéronymites, à l'heure où les moines chantaient les louanges de Dieu. Tout le frappa: la piété et la modestie des religieux, la gravité du chant, le majesté des cérémonies. "Quoi se dit-il, est-il possible que ces hommes qui ne sont vus de personne, se conduisent aussi pieusement et célèbrent tous les jours l'office, rien que pour gagner de l'argent, comme nos ministres le répètent sans cesse? Evidemment j'ai été trompé." Après une sérieuse étude des dogmes catholiques, il embrassa la foi romaine, puis demanda à entrer dans la Compagnie, où il fut reçu au noviciat de Coïmbre en 1678. (Franco, loc. cit.)

Quatre ans après, il était jugé digne de partir pour la Chine, où il arriva en 1684. Il fut employé un an dans le Koang-tong, puis envoyé dans l'île de Hai-nan; mais Dieu le rappela presque aussitôt à lui, le 9 oct. 1686. Son corps repose dans le cimetière chrétien de K'iong-tcheou f. 瓊州府, capitale de l'île.

---

(1) S. 1682.

159.

LE P. EMMANUEL MENDES.

孟 由 義 居 仁 *MONG YEOU-I KIU-JEN.*

N. 1 janv. 1656. — E. 16 mars 1673. — A. 2 oct. 1684. — P. 15 août 1690. — M. déc. 1743, Macao.

Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1685. — *Lettres édif. et cur.* — MS. chinois.

Originaire du diocèse de Coïmbre, le P. Mendes entra au noviciat de cette ville et partit en 1680, avant d'avoir achevé toutes ses études. Il entra en Chine en 1684, et fut envoyé à Chang-hai; une année lui suffit pour apprendre la langue. Il annonça la foi au Kiang-si en 1685-91. Lorsqu'il arriva à "Yang-fou" (?), le mandarin de la ville, qui était chrétien, et qui avait reçu à Pékin des leçons du P. Verbiest, vint à sa rencontre à la tête d'une troupe de soldats et le conduisit avec honneur à sa propre demeure. Son zèle n'était pas resté inactif, car il présenta au Père 200 catéchumènes à baptiser, préparés par ses soins; d'autres devaient recevoir un peu plus tard la même grâce. Ce magistrat bâtit une église à ses frais; il était si humble qu'il servait lui-même de catéchiste au P. Mendes. Peu après, dans un bourg voisin, il prépara encore au sacrement de baptême 68 néophytes une première fois, et 50 une seconde. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1685.)

Le P. Emmanuel se rendit ensuite au Kiang-nan, à Hoai-ngan f. 淮 安 府; mais son séjour ordinaire était ou la ville de Song-kiang, ou celle de Chang-hai, où il fut longtemps supérieur de la résidence. Il avait 30 Églises assez grandes sous sa juridiction. Nous l'y trouvons en 1699, 1704, 1728. Il paraît qu'il fut vice-provincial en 1721. Malheureusement, nous n'avons rencontré nulle part des détails sur ses travaux. Il réussit à demeurer caché pendant les premières années de la persécution de Yong-tcheng 雍 正; mais enfin il fut découvert, en 1729, et obligé de se retirer à Canton, puis à Macao, d'où il passa à une meilleure vie, plein de jours et de mérites, âgé de 88 ans, dont il avait passé 59 dans la Mission.

160.

LE P. EMMANUEL RODRIGUES.

馬 瑪 諾 允 承 *MA MA-NO YUN-TCH'ENG.*

N. 1631. — E. 23 févr. 1658. — A. 2 oct. 1684. — P. . — M. , Nankin.

Franco, *Ann. glor.*, p. 174. — MS. chinois.

Le P. Rodrigues naquit à Sourel, au diocèse d'Evora. Après ses études, il entra au noviciat de cette ville et partit pour les Indes en 1667. Pendant 17 ans il travailla avec des fruits admirables dans la Mission du Maïssour, bâtit un hôpital pour les néophytes et les infidèles, dont il convertit un grand nombre, mais dont il eut aussi à souffrir de rudes persécutions.

Excellent théologien, il traduisit dans la langue Canara plusieurs ouvrages de piété, et l'évêque de Méliapore fit de ses vertus et de ses travaux le plus bel éloge. Les unes et les autres ne furent pas moindres, lorsqu'il cultiva les chrétientés de la Chine. Il demeura 8 années, 1684-92, à Chang-hai et à Nankin. Après quoi il fut rappelé à Goa, pour accompagner le visiteur des Indes, et visiter lui-même la province de Goa. Il revint en 1694 à Pékin, puis il retourna à Nankin, où Dieu l'appela à la récompense; nous ignorons à quelle époque. Il est enterré dans le cimetière de la colline *Yu-hoa-t'ai* 雨花台.

161

LE P. JOSEPH SUAREZ (1).

蘇霖沛蒼 *SOU LIN P'EI-TS'ANG.*

N. 15 févr. 1656. — E. 23 mars 1673. — A. 2 oct. 1684 (2). — P. 15 août 1690. — M. 14 sept. 1736, Pékin.

Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1685. — Franco, *Synopsis*, p. 367; p. 467, ann. 1680. — du Halde, *Description*, t. IV, p. 242. — Inscript. tumul. — *Lettres édif. et cur.*, t. III, pp. 148, 391. — *Welt-Bott*, nos 579, 582.

Le P. Suarez était du diocèse de Coïmbre. Il naquit en 1656, entra au noviciat à l'âge de 17 ans, et partit pour la Chine avant la fin de ses études, en 1680. (Franco, *Synopsis*, p. 367; p. 467, ann. 1680.) Durant quatre ans, il prêcha l'Evangile soit au Kiang-nan, soit au Koang-tong. En 1685, étant à Yang-tcheou f. 揚州府, il assista à la mort une fervente chrétienne, nommée Anne, femme d'un mandarin apostat, et qui avait supporté pour la foi, de la part de son mari, mille indignités et mille persécutions. Appelé par le frère de cette femme, le P. Joseph entendit sa confession et la prépara à la mort. Comme elle se recommandait avec ferveur à la très Sainte Vierge, cette bonne

(1) Franco : Soares.

(2) La lettre de Mgr Lopez du 29 (ou 28?) août 1690 (*Petit Messager de Ning-pouo*, février 1925) le dit arrivé en 1687.

Mère lui apparut ravissante de beauté, et lui dit: "Anne, ma chère fille, il faut confesser tes fautes au prêtre. — Mais, répondit la mourante, je l'ai fait deux fois et de mon mieux. — C'est vrai, dit la Ste Vierge; seulement tu as oublié telle et telle chose; fais venir le Père, accuse-les, et peu après je te conduirai en Paradis." Anne obéit et mourut saintement. Son malheureux mari, tombé malade à son tour et tourmenté par les remords, voulut appeler le P. Suares, mais son entourage, extrêmement païen, empêcha celui-ci d'approcher. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1685.)

En 1688, il fut appelé à Pékin, et il n'en sortit guère jusqu'à sa mort, arrivée 48 ans après (1736). Il fut recteur du collège en 1692-1697, et vice-provincial en 1711. Lorsqu'il était recteur, l'empereur l'envoya à Canton sous prétexte de ramener le P. Grimaldi, dont en attendait le retour, mais, en réalité, afin d'acheter pour K'anghi 康熙 un bon fusil, qu'il désirait passionnément, et des instruments de mathématiques. (du Halde, *Description,* t. IV, p. 242.)

Il revint à la capitale avec les PP. Ciceri et Ozorio.

Toute sa vie fut employée aux humbles, mais utiles, travaux de la prédication du catéchisme et de la formation des néophytes dans la foi et la piété, et dans les offices moins obscurs, mais bien plus ingrats, que le caprice ou la curiosité des princes lui imposait, et auxquels il se soumettait, ainsi que ses confrères, pour l'amour de Dieu et pour le bien des âmes. Son zèle s'étendait à toutes les personnes, depuis les enfants exposés dans les rues jusqu'aux grands mandarins employés à la Cour et jusqu'aux princes du sang. C'est lui qui convertit, à partir de 1719, presque tous les membres de la famille de Sourniama, les fortifia dans leurs épreuves, les consola et leur rendit tous les services possibles, surtout pendant leur exil en Tartarie: il les anima à souffrir courageusement leur bannissement et toutes les peines qui en étaient la conséquence, pour l'amour de J.-C. (*Lettres édif.*, t. III, p. 391.)

Voici un autre trait de cette vie si peu connue, qui nous a été conservé par le P. Jartoux dans une lettre au P. de Fontaney.

En 1704, une grande inondation ayant produit une famine universelle au Chan-tong, une foule de malheureux affluèrent dans la capitale. L'empereur fit remettre aux missionnaires (car il n'avait pas une confiance entière dans la probité des mandarins) 2.000 taëls, auxquels les Pères en ajoutèrent 500, pour acheter du riz et le distribuer aux nécessiteux. "Les PP. Suarez et Parrenin, chargés de la distribution, firent préparer des fourneaux et de grandes chaudières. Il firent ensuite provision de riz, de grands vases de porcelaine bien propres, de racines et d'herbes salées du pays, pour corriger le riz dans ce qu'il avait de fade et d'insipide. A la vue d'un signal qu'on élevait, les pauvres entraient sans confusion et se rassemblaient tous dans un quartier, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre.

"Ensuite on les faisait revenir par un passage étroit, et là on

donnait à chacun sa portion de riz et de légumes, qu'ils emportaient dans un lieu marqué, où ils allaient tous se ranger jusqu'à ce que les porcelaines fussent vides. On les ramassait ensuite, on les lavait, et on distribuait aux autres leur aumône dans le même ordre. Les chrétiens les plus considérables de la ville venaient tour à tour servir les pauvres avec édification: ils recueillaient les porcelaines, maintenaient le bon ordre, et disaient à tous quelques mots de consolation.

"Les mandarins et les eunuques, que la curiosité attirait à ce spectacle, étaient charmés de ce bon ordre, de cette abondance et de cette propreté. Ils admiraient que des personnes remarquables par leur naissance et leurs richesses se mêlassent ainsi parmi les pauvres jusqu'à leur fournir des bâtonnets pour manger et les conduire comme des hôtes à qui l'on veut faire honneur. "Oh! s'écriaient-"ils, que cette religion est excellente, qui inspire tant de charité jointe "à tant de modestie!" Il n'y avait pas jusqu'aux bonzes qui ne devinssent nos panégyristes, car il y en avait tous les jours près de 100, auxquels on faisait l'aumône avec les autres pauvres. C'est ainsi que durant 4 mois, nous avons nourri plus de 1.000 personnes par jour." (*Lettres édif.*, t. III, p. 148.)

Le P. Suarez alla recevoir la récompense due à ses vertus et à ses travaux, le 14 sept. 1736, à l'âge de 81 ans, dont il avait passé 52 dans la Mission et 63 dans la Compagnie. L'empereur envoya 200 taëls pour les frais de la sépulture. Plusieurs princes imitèrent l'exemple de K'ien-long 乾隆, et les autres députèrent des officiers pour rendre en leur nom les derniers honneurs à sa dépouille mortelle. (*Welt-Bott*, nº 582.)

Le P. Suarez a laissé :

1. 聖母領報會 *Cheng-mou ling-pao hoei*, Nature et règles de la Congrégation de l'Annonciation de la Ste Vierge, "avec une préface fort dévote", 1 vol., Pékin, 1694.

2. Deux *Lettres*, de Pékin, 13 oct. 1727, dans lesquelles il raconte l'histoire d'une famille chrétienne et princière persécutée pour la foi (c'est la famille Sourniama, dont le P. Parrenin a écrit l'histoire); dans *Welt-Bott*, nºs 380 et 381.

3. *Annua do Collejo do Pekim*, desde a fim do anno 1694 até o fim do mayo 1697, e d'algumas outras residencias da Missâo da China, Pékin, 30 juillet 1697, in-8º, Valencia, 1698.

4. *Libertas Evangelium Christi annuntiandi et propagandi in* Imperio Sinarum solenniter declarata, anno Domini 1692, die 22 martii, auctore P. J. Suario, S. J., in-8º; dans *Novissima Sinica* de Leibnitz, Leipzig, 1697, pp. 1-149; aussi dans *Tabula chronologica monarchiæ Sinicæ* du P. Couplet, Vienne, 1713, pp. 202-234; traduit en espagnol, in-8º, Valencia, 1696.

5. *Libellus* quo Missionariorum studium... et objectas difficultates... et felicem conatuum eventum enarrat; dans *Novissima Sinica* de Leibnitz, in-8°, Leipzig, 1697.

6. Deux Lettres au P. Pereira, 7 et 8 janvier 1721; dans: *Anecdotes sur l'état de la religion dans la Chine,* t. IV, pp. 170 seq. (Sommervogel, *Bibliothèque,* t. VII, col. 1687.)

162.

LE P. BLAISE VERBIEST.

劉 蘊德 素公 *LIEOU WEN-TÉ SOU-KONG.*

N. 1628 (1). — E. 1684. – A. 1684. – Coadj. spir. 15 août 1703.

MS. chinois. — Pray, *Hist. controv.*, § 30, pp. 61 seq.

Ce Père était né au Hou-koang. Avant son entrée dans la Compagnie, il était deuxième président du tribunal des Mathématiques à Pékin, et avait eu des relations assez fréquentes avec les missionnaires. Envoyé au Chan-si pour y ouvrir une mine métallique, il fut calomnié auprès de l'empereur et privé de ses dignités. Cette disgrâce acheva de lui ouvrir les yeux sur la vanité des grandeurs humaines; il se convertit, reçut le baptême des mains du P. Ferdinand Verbiest, dont il prit plus tard le nom européen, et demanda à entrer dans la Compagnie. Il y fut reçu en 1684. Après le noviciat et les études de morale, il fut ordonné prêtre, le 1er août 1688, par Mgr Lopez (2).

Le P. Lieou fit, sur l'ordre de ses supérieurs réguliers, divers voyages nécessaires au bien de la Mission. En 1690, il fut envoyé de Nankin au Hou-koang à la recherche du P. Paul Banhes (ci-dessus, n° 146, p. 389) et pour visiter, à Ou-tch'ang 武昌, le P. Jacques Motel, qui vivait là isolé, âgé, à demi-infirme (ci-dessus, n° 108, p. 304). De là, il dut aller à Canton pour servir de guide aux

---

(1) 1621 d'après le catalogue de 1692.

(2) Ci-dessus, p. 388. — D'après un document du P. Augustin de San-Pascual, o. f.m., trouvé à Rome et publié par Mgr Reynaud dans le *Petit Messager de Ning-pouo* (janvier-févr. 1925, p. 24). Mgr Lopez aurait, après leur ordination, fait venir les trois Pères: Lieou (Verbiest), Ou (a Cunha), Wan (Banhes), et leur aurait dit: «Qui êtes-vous, pour avoir obtenu l'honneur du sacerdoce; et moi-même, qui suis-je pour être évêque? Parce que nous sommes chinois, et chrétiens dans notre pays, nous avons obtenu cette faveur, nous qui, si nous avions été en Europe, eussions été à peine jugés dignes, vous dans votre Compagnie, et moi dans mon ordre de St Dominique, d'être gardés comme portiers.»

missionnaires nouvellement arrivés et prendre le subside destiné aux prêtres du vicariat de Mgr Lopez (lettre de Mgr Lopez à la Propagande, Hang-tcheou, 29 (ou 28 ?) août 1690, dans le *Petit Messager de Ning-pouo*, janvier-févr. 1925, pp. 13 seq.)

Il propagea la religion au Kiang-nan, où nous le voyons tour à tour à Chang-hai et à Nankin, 1692-97, 1698-1701. Il était estimé de tout le monde, non seulement pour la pureté de ses mœurs et son zèle à étendre la foi, mais encore pour sa capacité soit dans les connaissances chinoises, soit dans les sciences européennes, n'ayant pas laissé un seul livre chinois écrit sur les matières de religion sans le lire plusieurs fois. C'est le témoignage que lui rend Mgr Alvare de Benavente, évêque d'Ascalon et vicaire apostolique du Kiang-si. (Pray, *op. cit.*) Mgr Lopez lui rend le même témoignage: "partout connu et respecté" (lettre citée ci-dessus).

Nous ignorons l'époque et le lieu de sa mort.

163.

LE P. ANTOINE THOMAS.

安 多 平施 *NGAN TOUO P'ING-CHE.*

N. 25 janv$_{r}$ (1) 1644. — E. 24 (2) sept. 1660. — A. 1685. — P. 2 févr. 1673. — M. 28 (3) juillet 1709, Pékin.

Bosmans, *Ferdinand Verbiest*, pp. 134 seq.; *L'œuvre scientifique d'A. Thomas*, passim.—Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1685.—Franco, *Synops.*, p. 367. —du Halde, *Description*, t. III, p. 108. — Le Comte, *Nouv. mém.*, t. II, p. 439. — Le Gobien, *Histoire*, p. 126. — *Lettres édif.*, t. III, p. 157.—de Mailla, *Hist.*, t. XI, p. 162. — Sommervogel, *Biblioth.*, t. X, col. 13 seq.; t. XI, col. 874. — Visschers, *Onuitgegeven Brieven*, p. 44. — *Welt-Bott*, nº 507.

Le P. Thomas, belge, né à Namur, avait obtenu, en 1678, du P. Général Oliva,la permission de se consacrer aux missions de l'Extrême-Orient. Il partit pour Lisbonne laissant dans sa province la réputation d'un religieux exemplaire et d'un homme versé dans toutes les sciences et surtout dans les mathématiques. Il avait enseigné la philosophie à Douai pendant deux ans. Il fut retenu quelque temps en Portugal, à Coïmbre, chez le duc d'Aveiro, dont la femme, dona Maria de Guadalupe y Allencastro, était bienfaitrice insigne de la Mission du Japon. Il demanda au P. Général l'autorisation de tenter un voyage dans ce pays, ce qui fut accordé à certaines conditions. Il s'embarqua donc à Lisbonne en 1680, le 3 avril, et arriva l'année suivante à Goa. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1685. — Bosmans, *Verbiest*, p. 140.)

---

(1) Bosmans, *Verbiest*, p. 140: 25 mars. (2) Bosmans : 8. (3) S. 29. Le frotticalque de la pierre tombale porte, en latin : XXVIII Jul. MDCCIX ; en chinois : 四十八年, 己丑, 六月, 廿六日 (= 1er août 1709) ; nouvel exemple de dates discordantes; cf. ci-dessus, p. 338, n. 3.

Dans le cours de son voyage, il eut la révélation, ainsi que le rapporte le P. Franco, de la gloire dont jouissait un de ses compagnons, le P. Théodore Villers, mort pendant la traversée (1). De Goa, pour mieux cacher son dessein, ayant pris des habits séculiers, et avec le titre de mathématicien chargé de calculer les longitudes et les latitudes des villes, il parcourut les côtes de Comorin et de la Pêcherie, partout bien reçu par les Hollandais; mais jamais il ne put réussir à monter sur un navire faisant voile pour le Japon. Un je ne sais quoi de sérieux et de vertueux imprimé sur sa personne faisait soupçonner qu'il n'était pas ce qu'il paraissait. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1685.)

Arrêté de ce côté, il résolut de se rendre, avec des lettres de recommandation du vice-roi, au Cambodge, d'où il était possible d'aller au Japon; mais arrivé à Siam, le 3 août 1681, il trouva encore cette route fermée par la guerre. Pendant le temps qu'il y demeura, il eut le bonheur et la consolation de convertir et de baptiser Constance Phaulkon (2), premier ministre du roi, qui était anglican, et qui devint, jusqu'à sa mort, le plus zélé protecteur des missionnaires et de la religion. Le P. Thomas, sans se décourager, s'embarqua, le 20 mai 1682, pour Macao, afin de conférer de son projet avec le P. Lobelli, qui était visiteur.

On n'avait pas perdu tout espoir de rentrer au Japon. Deux ou trois ans auparavant, un Père et un Frère de la Compagnie, déguisés en matelots, étaient arrivés sur un navire hollandais jusqu'à Jésuites portugais établis à Siam; quelques jours après, il se maria avec une jeune Japonaise chrétienne, considérable par la noblesse de son sang.

Il refusa le titre de premier ministre, mais en exerça toutes les fonctions. Il seconda de toute son influence les ambassadeurs envoyés par Louis XIV. Il reçut les premiers missionnaires français envoyés en Chine, et fit retenir le P. Tachard au service du roi (ci-dessous, notice n° 170). Une révolution de palais lui enleva la vie en 1688: il avait 41 ans. Son histoire a été écrite par le P. d'Orléans (nouvelle édition, in-16, Lyon, Dupain, 1754).

---

(1) Le P. Théodore Villers, belge, était destiné à la Chine: il mourut en mer, en 1686, près de Mozambique. Les autres compagnons du P. Thomas étaient: les PP. Emm. Mendes et Joseph Suarez, qui entrèrent en Chine: Dominique Ribeiro; Dominique Alvares, qui arriva à Macao; et Adam Uncidenfeld, allemand. Ce dernier mourut aussi en mer, en chantant les louanges de Dieu; il avait ramené à la vraie foi trois hérétiques, et déployé un grand zèle au service des malades. (Franco, *Synops.*, p. 367.)

(2) Constantin Phaulkon, vénitien d'origine, naquit en 1647, au bourg de La Custode, île de Céphalonie, du fils du gouverneur de cette île, marié à la fille d'une noble et ancienne famille. A l'âge de 10 ans, il s'embarqua sur un navire anglais et passa en Angleterre, où il suivit la religion dominante, pour s'engager au service de la Compagnie anglaise des Indes. Après deux naufrages, où il perdit tout, sur la côte du Malabar, il se fit connaître à la cour du roi de Siam et, par son adresse et ses talents, réussit à gagner la confiance du monarque.

Ce fut alors qu'il eut, avec le P. Thomas, quelques entretiens sur la vérité de l'Église catholique. Comme il était de bonne foi, il ne fut pas difficile de le convaincre et, le 2 mai 1682, il fit son abjuration dans l'église des

qu'au port de Nagasaki, où ils avaient subitement quitté le navire et disparu. Peu après, une jonque chinoise y avait conduit un Capucin et un Augustin; mais, en vue du rivage, les Chinois tuèrent le premier, et jetèrent son cadavre dans les flots; le second, quoique blessé, réussit à gagner la terre à la nage et à se sauver à l'intérieur. A Siam même, le P. Thomas avait entendu raconter à Jean Guttierez, espagnol au service de Mgr Lanneau, qu'un capitaine hollandais, nommé Pierre de Archtos, catholique, avait affirmé sous serment en sa présence, à Mgr de Metellopolis, qu'étant à Nagasaki, un chrétien lui avait parlé, et demandé un fer à hosties, et qu'à un second voyage il le lui avait donné. Plus récemment encore, un autre capitaine assurait qu'on avait vu arriver de Manille à Nagasaki une barque avec deux hommes seulement, qui, aussitôt à terre, s'étaient enfuis dans les montagnes; personne ne doutait qu'ils ne fussent prêtres. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1685.)

Ces récits expliquent la persistance du P. Thomas dans sa première résolution, jusqu'au moment où la volonté de Dieu se déclara par son appel à Pékin. Le P. Thomas arriva à Macao le 4 juillet 1682. Les Pères de Macao ne furent pas d'avis qu'il exposât inutilement sa vie, et laissât un bien certain pour une espérance douteuse. (Dunyn-Szpot, loc. cit.)

Il essaya cependant encore une fois d'amener le vice-roi des Indes, don François de Tavora, à envoyer une ambassade au Japon, et lui écrivit en ce sens une lettre, qui a été imprimée et conservée. Le vice-roi soumit la proposition à son conseil, lequel, tout en l'approuvant, jugea à propos de s'informer auparavant si l'empereur du Japon consentirait à recevoir l'ambassade. Don François de Tavora envoya donc une lettre qui, de Macao, devait être portée au Japon : mais, dans la colonie, personne ne voulut s'en charger, pas même les marchands chinois, auxquels on offrait les plus grandes récompenses. Le P. Thomas fut donc retenu à Macao et employé au ministère. Sans perdre entièrement de vue son dessein, il se dévoua au bien des âmes, et entreprit de restaurer la chapelle de N.-D. de Guia, située sur une petite colline à un mille de Macao (1684). (Dunyn-Szpot, loc. cit.)

Le P. Verbiest, avancé en âge, se cherchait un successeur. Le P. Grimaldi, sur lequel il avait d'abord jeté les yeux, était d'une santé faible. Ayant appris l'arrivée du P. Thomas dans la colonie portugaise, Verbiest eut l'inspiration de le faire venir à Pékin. Il en parla à l'empereur, qui entra dans ses vues et envoya le P. Grimaldi, avec deux membres du *li-pou* 禮部, pour amener Antoine Thomas à la Cour. (Dunyn-Szpot, loc. cit. — Bosmans, *Verbiest*, pp. 134, 135.)

Il y arriva le 7 novembre 1685, ou peu après (il débarquait à 通州 le 7), et eut la joie de vivre encore trois ans avec le P. Verbiest, son compatriote, auquel il succéda dans l'emploi d'enseigner à l'empereur l'usage des instruments, ainsi que la géométrie et l'arithméti-

que pratiques. Le P. Verbiest lui fit donner une vice-présidence du tribunal des Mathématiques; il en eut même la présidence pendant l'absence du P. Grimaldi (ci-dessus, p. 373). Il fut supérieur à Pékin et vice-provincial en 1692 et en 1703. C'est à ses démarches et à ses fatigues, jointes à celles des PP. Thomas Pereira et Gerbillon, qu'on est redevable de l'édit de 1692, si favorable à l'extension du christianisme (1). Il reconduisit alors à Hang-tcheou 杭州 le P. Intorcetta, venu à Pékin pour remercier l'empereur et, par ordre de ce prince, lui fit restituer son église. (Le Comte, *Nouv. mém.*, t. II, p. 439.)

C'est aussi sous son provincialat que les Jésuites de Pékin réunis rédigèrent, le 15 août 1695, un mémoire développé pour obtenir du St-Siège que la langue chinoise fût autorisée comme langue liturgique en Chine. Ce mémoire fut présenté au St-Père le 12 janv. 1698. (Bertrand, *Mémoire sur les Missions,* p. 399.)

Le P. Thomas accompagna K'ang-hi 康熙 en Tartarie en 1696. En 1702, il mesura la longueur d'un degré du globe; le troisième fils de l'empereur assistait à toutes les opérations, qui durèrent plus d'un mois. (Visschers, loc. cit.) A cette occasion, il convertit plusieurs grands personnages de la Cour. En 1705, il fut chargé, avec les PP. Bouvet, Régis et Parrenin, "de lever un plan exact de tout le pays situé entre deux rivières qui avaient débordé à quelques lieues de Pékin. Ils exécutèrent cette commission avec tant d'ordre et de diligence, qu'il fut tiré en 70 jours. On l'a perfectionné à loisir et on l'a enrichi de tailles-douces représentant la capitale de l'empire avec l'enceinte des murailles, puis la propriété de plaisance des anciens empereurs, qui a bien 10 lieues de tour. Enfin, ce plan contient 1.700 bourgs et châteaux, sans compter les hameaux et une infinité de maisons de paysans." (*Lettres édif.*, t. III, p. 157.)

"Dans cette circonstance, les missionnaires prirent occasion de prêcher Jésus-Christ partout où ils passaient: ils instruisaient les plus considérables des habitants, leur faisaient toutes sortes d'amitiés. Ceux-ci gagnés, ne manquaient pas d'amener les autres aux Pères, qui passaient une partie des nuits à les instruire, et qui leur laissaient, en partant, des livres de doctrine et de prières. L'on peut dire que ce fut moins un plan qu'ils allèrent tirer, qu'une mission qu'ils firent, en plein hiver, aux frais de Sa Majesté." (*Ibid.*)

Le P. Thomas ne survécut que peu d'années à ce travail. Il contribua à faire recevoir avec honneur à la Cour Mgr le Patriarche de Tournon. Il mourut à Pékin, le 28 juillet 1709.

Nous avons de lui:

1. *Synopsis mathematica,* complexens varios tractatus quos hujus scientiæ tironibus et Missionis sinicæ candidatis breviter et

---

(1) Cf. notice sur le P. Th. Pereira, ci-dessus, nº 142, pp. 381 seq.

clare concinnavit P. Ant. Thomas, s. j., 2 vol. in-8°, Douai, Mairesse, 1685.

2. *Libellus rationum* quibus ostenditur expedire serenissimo Principi Lusitaniæ tentare hoc tempore Lusitanorum reditum in Japoniam, missa ad ejus imperatorem legatione, oblatus Excellentissimo Francisco de Tavora, Comiti de Alvoz, Indiæ Proregi, Macai, 3 dec. 1683, in-4°, Macao, 1684 (ci-dessus, p. 405).

3. *Indicæ expeditiones* Societatis Jesu a calumniis vindicatæ, Macai, die 20 dec. 1682, in-4°, Cologne, 1684. C'est une apologie contre les calomnies portées à Rome par quelques missionnaires de la Propagande. (Sommervogel, *Biblioth.*, t. VII, col. 1977.)

4. *Observation de l'éclipse de lune du 29 octobre 1678* à Coïmbre; dans le *Journal des Savants,* 1679, p. 56.

5. *Observations faites aux Indes et à la Chine,* insérées dans les *Observations physiques* du P. Goüye, pp. 120-196.

6. *Observations envoyées de Nankin, le 7 oct. 1686, ibid.,* p. 197, suiv.; et dans le *Recueil de l'Académie des Sciences,* t. VII, p. 695.

7. *La comète apparue aux Indes en 1681,* opuscule imprimé aux Indes. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1685.)

8. *Brevis relatio eorum quæ spectant ad declarationem Sinarum Imperatoris Kam-hi, circa Cæli, Confucii, et avorum cultum, datam anno 1700. Accedunt primatum doctissimorumque virorum et antiquissimæ traditionis testimonia. Opera Patrum Soc. Jesu Pekini pro Evangelii propagatione laborantium.* A la fin :... *subscripsimus, Pekini,* 29 jul. 1701, Ant. Thomas, vice-prov.; Grimaldi, Th. Pereira, Gerbillon, Suarez, Bouvet, Stumpf, J.-B. Regis, Pernon et Parrenin; in-4°, Pékin, 1701; se trouve à la Bibliothèque Nationale. (Sommervogel, *Biblioth.*, t. VII, col. 1978.) Cf. ci-dessous, n. 37.

9. *Mémorial* (sur la légation du cardinal de Tournon) envoyé en Europe par le P. Ant. Thomas, vice-prov. des Jésuites de Chine; dans : *Lettres édif.*, édit. 1839, t. III, pp. 167-181. Cet écrit, simple et fidèle, renferme le récit de ce qui s'est passé à Pékin, en 1706, durant le temps de la visite de l'Illustrissime Charles Thomas Maillard de Tournon.

10. *Récit de ce qui s'est passé à Pecquin* entre l'Illme Seigneur Charles Maillard de Tournon et les Pères Jésuites qui demeurent en cette ville, in-4°, 28 pp., Archives nat. Paris, K. 1375, n. 14.

11. Le *Mémoire* dont il a été question ci-dessus, p. 406, adressé par les missionnaires de la Chine, le P. Thomas étant vice-provincial, au St-Siège, l'an 1695 : *De necessitate sacerdotum Sinensium et dispensationis pro sacrificio in sinensi.* Le P. Bertrand le donne en entier dans les notes et pièces justificatives de ses *Mémoires historiques sur les Missions des Ordres religieux,* Paris, in-12, 1862, p. 399.

12. Le P. Thomas a laissé beaucoup de *Notes,* car voici ce que je lis dans Dunyn-Szpot, ad ann. 1685: "*Ex illius manu habemus*

quidquid (sic) *de "duplici Muro Magno sinico"; de "utraque Tartaria", de "bello Imperatoris Cam-hi cum Caldano seu Cardano rege Kalmukorum", de "provincia Leao-tum"..., de "regno Coreæ" et similibus, quæ parte prima hujus historiæ recensuimus."*

13. *Apologia Soc. Jesu in India Orientali Evangelium prædicantis,* Bibl. Nat., n. 9770; bibl. de l'École Ste-Geneviève à Paris. (Sommervogel, t. VII, col. 1971.)

14. *Summa de todo estado da missão da China anno 1705,* Pékin, 8 sept. 1703, MS. à Evora. (*Catal. des MSS.*, t. I, p. 407.)

15. *Annotationes contra authorem moralis practicæ Jesuitarum;* in fol., 85 pp., Pékin, 13 oct. 1688, à la bibliothèque des *Études.*

16. *Status missionis Sinensis anno 1703,* à la bibliothèque des *Études.* (Sommervogel, t. IX, col. 874.)

17. *Elogium R. P. Ferd. Verbiest,* 1688, entre le 11 mars et le 30 mai. (Bosmans, *Verbiest,* p. 161. — Pelliot, *T'oung-pao*, 1928, p. 193.) Cf. ci-dessous, 27.

18. *Vie du P. Verbiest,* par les PP. T. Pereira et A. Thomas, en chinois, MS. (Bosmans, *Verbiest*, p. 165.)

19. *Lettres* de Goa, 12 oct. 1680, et de Tanor, 13 déc.; dans le *Mercure galant*, avril 1682, pp. 107-115.

20. Trois *Lettres*, 1680-1687, aux archives de Belgique.

21. *Lettres* de Pékin et Macao (1682-1689), biblioth. de l'école Ste-Geneviève.

22. Deux *Lettres* MSS. de Macao, 6 janv. 1683 et 3 déc. 1684, à un Père Alexandre (de Bonmont?). Les PP. se sont soumis au serment exigé par le St-Siège en faveur des vicaires apostoliques. Cinq Jésuites sont entrés en Chine le 1er oct. 1684, conduits par un mandarin chrétien. (Arch. de Belgique : Arch. Eccl., note du P. Brucker. — Bosmans, *Verbiest*, p. 142.)

23. *Lettre* au P. Général de Noyelle, de Macao, 20 janv. 1685. (Bosmans, *Verbiest,* p. 144.)

24. *Lettre* au P. Verbiest, de Macao, 10 juill. 1685; dans: Bosmans, *Verbiest,* p. 141.

25. *Lettre* au P. Général de Noyelle, de Nankin, 1685, sur son voyage de Canton à Nankin (ci-dessus, p. 405).

26. *Lettre* à la Comtesse d'Aveiro, sa bienfaitrice. Cette lettre, ainsi que la précédente, fut écrite avant son arrivée à la capitale (1685; ci-dessus, p. 405). (Dunyn-Spot, ad ann. 1685.)

27. *Lettre sur la vie apostolique et la sainte mort du P. Ferd. Verbiest, arrivée à Pékin le 28 janv. 1688*, in-4°, Pékin, 8 sept. 1688; éditée par le P. Bosmans, Louvain, 1913; traduite en espagnol dans la Vie de Candide Hiu, in-8°, Madrid, 1691; en allemand dans le *Welt-Bott,* n° 38; utilisée dans la notice sur le P. Verbiest par le P. Boero (*Menol.*, t. I, pp. 520 seq.). Cf. ci-dessus, 17.

28. *Lettres* des 8 déc. 1691, 28 sept. 1703, 18 nov. 1708; à la bibliothèque des *tudes.* (Sommervogel, t. IX, col. 874.)

29. *Epistola* data Pekini, 12 nov. 1692, adressée à Leibnitz; dans: *Novissima Sinica*, pp. 158-163.

30. *Lettre* de Pékin, 16 nov. 1695 (ci-dessus, p. 392, note 1).

31. *Epistola* ad R. P. Thyrsum Gonzalez, præpositum generalem, data Pekini, 20 dec. 1696, in-4°, 16 pp.

32. *Epistola* ad eumdem, data Pekini, 15 aug. 1697.

33. Exemplum *Epistolæ* P. Antonii Thomas... ad R. P. Thyrsum Gonzalez, Pékin, 24 janv. 1698; à Dresde. (*Catal. des MSS.*, t. I, p. 400, n. 135.)

34. *Lettre* au P. Thyrse Gonzalez, 3 déc. 1700, MS. (Public Record Office, Foreign Corresp., XVIII, China.)

35. *Encyclica* P. Antonii Thomas, Sinarum vice-provincialis, ann. 1701. (Bibl. de Vienne, *Miscellanea Sinica*, t. I, pp. 113-116.)

36. *Epistola circularis* Patris Antonii Thomæ, vice-provincialis in vice-provincia Sinarum, ad socios in Europam (apportée par les PP. Noël et Kastner partis de Chine en janvier 1702) in-fol., 15 pp.; à la biblioth. des *Études*. (Sommervogel, *Biblioth.*, t. IX, col. 874.)

37. *Epistola* ad Summum Pontificem scripta a PP. Soc. Jesu in Sinis, cum responsione Imperatoris Sinarum ipsis data circa Sinicos ritus, oblata SSmo D. N. Clementi XI, Panormi, 1702 (signée des mêmes que le n° 8); traduction française, Liège, 1702; insérée dans: *Déclaration de l'empereur de la Chine* touchant les cérémonies chinoises, s. l. ni a., pp. 5-12.

38. *Lettre* au R. P. Thyrse Gonzalez, Pékin, 1704; dans le *Welt-Bott*, n° 507.

39. *Lettre* au T. R. P. Général, 1 nov. 1706; à la biblioth. Barberini à Rome, XXXII, 147.

40. *Lettre circulaire* des Jésuites de Pékin aux supérieurs de chaque Ordre qui sont à la Chine, du 28 déc. 1706; dans: *Anecdotes de l'état de la religion dans la Chine*, t. II, pp. 169-174.

41. *Lettre*, signée par les PP. Thomas et Gerbillon, de Pékin, 30 déc. 1706, aux Dominicains de Chine; reproduite dans: *Relation abrégée de la nouvelle persécution de la Chine* par le R. P. François Gonzales de St-Pierre, pp. 90-94.

42. *Lettre* au cardinal de Tournon, Pékin, 20 avril 1707; dans: *L'état présent de l'Eglise de la Chine*, pp. 183-280. Cette lettre est très importante. Il y justifie les Pères de la Compagnie de toutes les calomnies dont on les avait chargés près du patriarche d'Antioche. Il supplie celui-ci de suspendre l'exécution de son mandement, s'il veut arrêter la tempête prête à s'élever contre la religion dans l'empire chinois.

43. On conserve encore plusieurs *Lettres* et *Mémoires* MSS. du P. Thomas à la bibliothèque de l'école Ste-Geneviève. (Sommervogel, t. VII, col. 1979.)

Il collabora à plusieurs ouvrages du P. Verbiest (v. g. aux

Ephémérides; Van Hee, *Verbiest*, p. 15) et lui servit de secrétaire. Plusieurs lettres signées du P. Verbiest, ont été écrites par le P. Thomas.

164.

LE P. FRANÇOIS-XAVIER A ROSARIO.

何 天章 起文 *HO T'IEN-TCHANG K'I-WEN.*

N. 1667. — E. 1685. — A. 1685. — Coadj. spir. 1 nov. 1700. — M. 11 mai 1736, Pékin.

Inscript. tumul. — *Lettres édif. et cur.*, t. III, p. 447. — MS. chinois.— Ripa, *Storia*, t. I, p. 486. — *Welt-Bott*, nº 579.

Le P. a Rosario naquit à Macao d'un père européen et d'une mère chinoise (1). Il y entra dans la Compagnie en 1685; après ses études de morale, il fut ordonné prêtre en 1690. Il dit sa première messe à Nankin, où il demeura plusieurs mois avec le P. Posateri, puis il fut envoyé au Chen-si vers 1692, et au Chan-si en 1701. Il y travaillait avec le P. Provana à Kiang-tcheou 絳州 et à T'ai-yuen fou 太原府 et y avait soin de 16 églises et d'un grand nombre d'oratoires. Il y demeura assez longtemps, car en 1717, il convertit à la foi le village de "Ku-lo" (?栲栳?). (Ripa. — *Welt-Bott.*)

En 1718, il en fut chassé par le vice-roi, et contraint de revenir à Pékin. De là, il faisait des excursions dans les provinces voisines et jusqu'aux frontières de Tartarie pour y visiter les princes exilés par Yong-tcheng 雍正 et leur porter les secours des Pères de Pékin et les consolations de la religion (1727). (*Lettres édif.*, t. III, p. 447.) En 1731-35, il retourna au Chan-si dans ses anciennes chrétientés; il y convertit plus de 200 nouveaux païens. Ce fut, dit son épitaphe, un religieux fidèle à ses devoirs et à ses règles. Il mourut à Pékin le 11 mai 1736.

165.

LE P. PIERRE-THOMAS DA CRUZ.

---

(1) "Né à Macao en 1667, de parents chinois", dit le *Post-scriptum* publié par Mgr Reynaud, d'après un vieux MS. (Bibl. Vitt.-Emman., Fondo Gesuiti, 1254-3383), dans le *Petit Messag. de Ning-pouo*, févr. 1925, p. 24. Dans ce document, le P. a Rosario est indiqué parmi les "missionnaires de nationalité chinoise que la Société compte dans le royaume de Chine". "Il pouvait vivre dans les provinces sans difficulté et passer pour un indigène." (Colombel, 2e pie, p. 573.)

龔 尙實(1) 觀若 *KONG CHANG-CHE KOAN-JO.*

N. 18 déc. 1666 (2). — E. 1686. — A. 1686. — Coadj. spir. 2 fév. 1709. — M. après 1734.

Lettres édif. et cur., t. III, p. 455. — MS. chinois. — *Welt-Bott*, nº 579.

Son père avait voulu se faire jésuite; mais, au moment de l'invasion des Tartares, obligé de quitter Pékin, il se retira à Hang-tcheou 杭州, se maria et eut un fils, Pierre-Thomas, qui le perdit n'étant encore âgé que de douze ans. L'enfant fut recueilli par le P. Couplet, et quand celui-ci s'embarqua pour l'Europe, il le conduisit à Macao (3) pour lui faire étudier le latin. C'est là que le P. da Cruz entra dans la Compagnie en 1686, qu'il suivit le cours de théologie morale et qu'il fut ordonné prêtre en 1694.

Il prêcha longtemps au Kiang-nan: à Nankin, à Song-kiang 松江, à Chang-hai, où il se trouvait en 1699-1701.

Il était au Fou-kien au moment de la persécution de Yong-tcheng 雍正, en 1725. En 1728, il visita les princes exilés en Tartarie (*Lettres édif.*, loc. cit.). En 1729, il retourna au Fou-kien, où, d'après une lettre du missionnaire apostolique André Li (13 nov. 1729, publiée par M. H. Cordier dans la *Revue de l'Extrême-Orient*, t. I, 1882, pp. 191 seq.), il aurait été emprisonné. Il revint au Kiang-nan en 1734-1735. "Quoique âgé, écrivait le P. Pinheiro, il est encore vigoureux et parcourt avec fruit les deux provinces de Nankin et du Tché-kiang; en 1734, il donna 274 baptêmes, 2.023 absolutions et 1.785 communions. (*Welt-Bott*, nº 579.)

Nous ne savons où ni à quelle époque il termina sa vie (4).

Il aida le P. Laureati (ci-dessous, nº 221) à composer le 煉靈通功經 *Lien-ling t'ong-kong king*, Recueil de prières pour les âmes du Purgatoire, souvent réédité à T'ou-sè-wè (*Catal.* 1917, supplément, nº 462).

---

(1) On voit 賓 dans les vieilles éditions de l'ouvrage *Lien-ling*... (ci-dessous, p. 411); 實 semble plus correct et correspond mieux aux deux caractères suivants.

(2) *Petit Messag. de Ning-pouo*, févr. 1925, p. 25 : né en 1668.

(3) Cf. ci-dessus, pp. 308, 396.

(4) "Peut-être fut-il envoyé en Cochinchine..." (*Post-scripum*..., dans *Petit Messag. de Ning-pouo*, févr. 1925, p. 25.) — A Sou-tcheou 蘇州, cimetière de «*Bah-mô-kè*» (cf. ci-dessus, p. 387), se trouve une pierre tombale portant cette inscription : 清故司鐸龔公之墓 («tombe de Mr Kiong, prêtre, mort [sous les] Ts'ing»). (Cf. MS. du P. Pierre Hoang.)

166.

LE P. JEAN-ANTOINE DE ARNEDO.

龐若翰 安當 *P'ANG JO-HAN NGAN-TANG.*

N. 21 mars 1660. — E. 13 juin 1674. — A. 1687 (alias 1688). — P. . — M. 31 mars 1715, en mer.

Franco, *Synopsis*, p. 450. — *Lettres édif. et cur.*, t. III, p. 28. — Ljungstedt, *An historical...*, p. 127. — de Montézon, *Cochinchine*, p. 256. — Visschers, *Onuitgegeven Brieven*, p. 121. — *Welt-Bott*, nº 44.

Le P. Arnedo quitta l'Aragon, sa patrie, en 1684, pour se consacrer aux Missions de l'Extrême-Orient. Il ne travailla que quelques années en Chine, après son arrivée à Macao, en 1687. Nous savons qu'il était encore au Kiang-si en 1691. En 1695, il fut envoyé en Cochinchine; en 1699, au Tonkin. En 1700, il fut arrêté avec les PP. Belmonte et Candone et M. Langlois, prêtre français, puis jeté en prison. "Mais, dit-il, je n'étais pas assez agréable à Dieu pour être traité comme mes compagnons (qui furent mis à la cangue), et je fus rendu à la liberté à cause de ma qualité de mathématicien du roi." Il eut, du moins, la consolation de visiter les prisonniers et de leur rendre tous les services qu'il lui fut possible. (*Lettres édif.*, t. III, p. 28. — *Welt-Bott*, nº 44.)

Il fut supérieur de cette Mission en 1701, 1708, 1712, 1714, et y produisit de grands fruits de salut, grâce à la faveur que son titre de mathématicien lui avait acquise, et qui lui permit d'inspirer au roi persécuteur des sentiments plus équitables à l'égard de notre sainte religion. (de Montézon, loc. cit.) En 1712, ce prince le chargea de conclure, en son nom, un traité de commerce avec les Portugais de Macao. Il se rendit à cet effet dans cette colonie, et réussit dans sa mission, comme on le voit par la réponse du sénat au roi, du 13 avril 1713. (Visschers, loc. cit. — Ljungstedt, loc. cit.)

L'auteur de la *Mission de Cochinchine* et Sommervogel (*Biblioth.*, t. I, col. 561) croient qu'il mourut vers 1720; mais le P. Franco (*Synopsis*, p. 450) dit positivement qu'il perdit la vie près du cap de Bonne-Espérance le dernier jour de mars de l'an 1715, alors qu'il se rendait en Portugal comme ambassadeur du roi de Cochinchine, avec des papiers de grande importance, pour obtenir de nouveaux ouvriers évangéliques.

Lettre, de Sinoa, "capitale de la Cochinchine", 31 juillet 1700, dans laquelle il donne de nombreux détails sur la persécution; dans le *Welt-Bott*, nº 44; abrégée par le P. Pélisson dans les *Lettres édif.*, loc. cit.

167.

LE P. RAYMOND-JOSEPH ARXO.

陸 若 瑟 石 失 *LOU JO-CHÉ CHE-CHE.*

N. 7 nov. 1659 (1). — E. 17 mai (2) 1674. — A. 1687 (3). — P. 2 févr. 1693. — M. 1711, en Espagne.

Franco, *Synopsis*, p. 377. — Ingles (Paul, recteur du collège d'Alicante), *Noticia de la vida y virtudes del Venerable P. Jos.-Raym. Arxo.* — Pray, *Hist. controv.*, p. 137. — Sommervogel, *Biblioth.*, t. I, col. 592.

Né à Bénasque, en Aragon, le P. Arxo s'embarqua, en 1684, pour la Chine, où il arriva en 1687. Il prêcha la foi au Chan-si, puis (en 1691-1699) au Hou-koang, à Siang-t'an 湘 潭, "Chan-cha" (?) et Yong-tcheou 永 州, puis (en 1701) à Koei-lin 桂 林, capitale du Koang-si. Nous n'avons aucun détail sur ses travaux, mais il devait être bien versé dans l'étude de la littérature chinoise, puisque le P. Pray dit qu'en présence du patriarche de Tournon, il réduisit au silence le P. de Visdelou. Il fut nommé visiteur de la Chine et du Japon en 1707, en des conjonctures très difficiles, puis député à Rome, en 1708, comme procureur à l'occasion des rites chinois; il était chargé, en même temps, avec le P. Provana (n° 205), d'une commission impériale (4). Rentré en Aragon après avoir rempli son mandat à Rome, il était sur le point de s'embarquer pour revenir en Chine, lorsqu'il mourut (1711), probablement à Alicante. Le P. Paul Ingles, recteur du collège de cette ville, écrivit, en 1712, une notice sur sa vie et ses vertus.

---

1. *Opuscules* composés par lui : fragments cités dans *Noticia* du P. Ingles.

2. Il a aussi laissé plusieurs MSS.

---

(1) (2) (3) Ces dates sont celles de S. et du catalogue de 1712. Le catal. de 1697 donne : 7 nov. 1660 ; 17 nov. 1674 ; 1681. Il y a certainement erreur pour la date de l'arrivée en Chine. J'ai donc préféré les dates du catalogue de 1712.

(4) Il s'agit des lettres de l'empereur au pape, qui avaient été confiées aux PP. de Barros (n° 218) et de Beauvollier (n° 241). Ceux-ci firent naufrage devant Lisbonne en janvier 1708. Copie de ces lettres avait été remise aux PP. Provana et Arxo.

168.

LE P. PHILIPPE-FÉLIX CAROSSI.

羅 斐 理 *LO FEI-LI.*

N. 1646. — E. 1665. — A. 1687. — P. . — M. 25 déc. 1695, Macao.

Le Gobien, *Histoire*, p. 214. — *Lettres édif. et cur.*, t, III, p. 14. — *Welt-Bott*, nº 309.

Le P. Carossi (Caroccio) était né en Savoie. Arrivé en Chine en 1687, il annonça l'Évangile à Canton en 1688. Il eut l'occasion de se rendre dans l'île de Sancian 上 川 et d'y relever la pierre placée autrefois sur la tombe de Saint François-Xavier. Il était au Kiang-si en 1689, dans l'île de Hai-nan 海 南 en 1691. Il alla ensuite dans une autre province (probablement le Koang-tong). En 1695, il avait tant de conversions que les bras lui tombaient de fatigue, en baptisant les catéchumènes, et qu'il était obligé d'appeler à son aide un autre Père, le P. Bayard, français, récemment arrivé. Rappelé à Macao pour se reposer, il y mourut le 25 déc. 1695.

169.

LE P. FRANÇOIS NOËL.

衛 方 濟 *WEI FANG-TSI.*

N. 18 août 1651. — E. sept. 1670. — A. 1687. — P. 2 févr. 1686. — M. 17 sept. 1729, Lille.

Bayer, *Musæum*, t. I, p. 18. — Dunyn-Szpot, *Sinar. hist.*, ad ann. 1686. — Franco, *Synopsis*, p. 377. — *Lettres édif.*, t. III, pp. 70 seq. — de Prémare, trad. Bonnetty, *Vestiges*, pp. 16 seq. — Rémusat, *Mélanges asiatiques*, t. II, pp. 204, 300; *Nouveaux mélanges*, t. II, pp. 128, 252 seq. — Sommervogel, *Biblioth.*, t. V, col. 1791 seq.; t. IX, col. 722. — Visschers, *Onuitgegeven Brieven*, pp. 57, 70 seq. — *Welt-Bott*, nº 83.

Le P. Noël, né à Hestrud, en Hainaut, entra au noviciat de Tournai, de la province de Gaule-Belgique, en sept. 1670, et partit de Lisbonne pour la Chine en 1684 avec le P. Philippe Selosse, belge comme lui, qui mourut pendant le voyage. (Franco, *Synopsis*, p. 377.)

Il avait enseigné les belles-lettres et la rhétorique avec succès dans sa patrie pendant sept ans, composé un assez grand nombre de poésies latines, quelques pièces de théâtre dans la même langue, et même un traité sur l'art dramatique. (Rémusat, *Nouveaux mélanges*, t. II, p. 252. — Sommervogel, t. V, col. 1793.) Il était d'abord destiné au

Japon et avait fait le voyage aux frais de la duchesse d'Aveiro; mais le Japon lui étant fermé comme au P. Thomas (1), il fut envoyé en Chine.

Sa première arène fut le Kiang-nan. Le P. Pacheco était mort à Hoai-ngan fou 淮安府 et n'avait pas de successeur. Le P. Noël fut désigné pour le remplacer. Pendant qu'il était dans cette cité, il fut appelé à Ou-ho 五河縣 par un fils ou un neveu de Madame Candide Hiu qui lui offrait une église bâtie à ses frais. A peine fut-elle ouverte qu'il s'y fit un concours prodigieux. En 15 jours, le Père y baptisa 106 personnes et 15 lettrés avec leurs enfants. Parmi ces derniers était une jeune fille qui, à la question si elle voulait être chrétienne, répondit non seulement qu'elle voulait être baptisée, mais encore qu'elle voulait consacrer à Dieu, par un vœu, sa virginité. Cette réponse excita l'admiration de tous les assistants, surtout quand ils surent que personne ne la lui avait inspirée. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1686.)

Les bourgs des environs suivirent l'exemple de la ville; dans l'un d'eux, une femme riche offrit, pour en faire une église consacrée à la Vierge Marie, le temple qu'elle avait construit pour les idoles; dans un autre, le Père baptisa tous les habitants sans exception; dans un troisième et un quatrième, les deux tiers reçurent le baptême, et élevèrent une belle église au vrai Dieu; enfin dans un cinquième, le chef des habitants et le principal lettré, avec 12 de ses élèves, embrassèrent la foi. Ces conversions étaient dues en partie à la lecture des livres de religion, et en partie à la guérison de plusieurs personnes atteintes de maladies diaboliques, et qui avaient été délivrées après leur baptême. (*Ibid.*)

A une seconde visite qu'il fit à Ou-ho, "je baptisai, dit-il, 560 personnes, parmi lesquelles il y avait 18 à 20 bacheliers, et un mandarin qui avait été dix ans gouverneur". (*Lettres édif.*, t. III, p. 75.)

Nous ignorons combien de temps il demeura à Ou-ho et à Hoai-ngan; il est certain qu'il résida aussi à Chang-hai (2). Au commencement du siècle, nous le trouvons au Kiang-si, à Nan-tch'ang, Kien-tch'ang 建昌 et Nan-fong 南豐. "Plus d'une fois il m'est arrivé, dissait-il au P. Général, de pleurer de joie, quand je voyais mes néophytes venir de 30 à 40 lieues à mon église, pour avoir le bonheur de se confesser et de recevoir la sainte communion. Quoique la plupart soient artisans ou laboureurs, ils ne laissent pas, dans leurs assemblées, à l'imitation des premiers fidèles, de ramasser des aumônes, qu'on emploie à secourir les malades et ceux qui sont dans

---

(1) Ci-dessus, pp. 403 seq.

(2) En 1690, sa résidence était dans la ville de Hoai-ngan. (Lettre de Mgr Lopez, dans le *Petit Messag. de Ning-pouo*, févr. 1925, p. 15.) En 1692, il était à Kan-tcheou 贛州, au Kiang-si, où il baptisa plus de 600 personnes. (Lettre du P. Noël, de Kan-tcheou, 3 oct. 1692, au P. Provincial, Arch. de Belgique; note du P. Brucker.)

une extrême pauvreté, et à imprimer des livres de piété pour la conversion des idolâtres, et l'édification des fidèles. (*Lettres édif.*, t. III, p. 73.)

Il fut enlevé à ses travaux si consolants par ses supérieurs, qui le députèrent en Europe pour les affaires de la Mission, en 1702, avec le P. Kastner. Ils étaient les représentants de Nos Seigneurs les évêques de Nankin, de Macao, d'Ascalon et d'Andreville, et de tous les missionnaires jésuites de la Chine. (*Ibid.*, p. 70.) Ils revinrent ensemble à Macao le 22 juillet 1707; mais le P. Noël ne put rentrer dans les provinces. (Visschers, pp. 57, 70.) Après avoir attendu un an, il repartit avec le P. Raymond Arxo, en 1708, et s'arrêta, en passant, à Bahia, au Brésil. Il fut alors retenu en Europe, sans espoir de retourner en Chine. Il habita quelque temps à Prague pour y faire imprimer ses ouvrages, et revint ensuite dans sa province, où il mourut, à Lille, en 1729. Il avait acquis une grande connaissance de la langue chinoise, et fut un des plus zélés défenseurs du système adopté par quelques missionnaires, qui consiste à trouver dans les anciens livres chinois les principales vérités du christianisme.

---

1. 人罪至重 *Jen tsoei tche tchong,* De la gravité du péché, 3 vol., Pékin, 1698; T'ou-sè-wè, 1873 (*Catal.* 1917, n° 183). Après avoir établi la nature du péché et de ses diverses espèces, l'auteur prouve sa gravité: 1) par la considération de la bassesse de l'homme, qu'il tire de sa nature, de sa raison bornée, de sa vie sujette à tant d'accidents, etc.; 2) par la grandeur de Dieu, dont le péché attaque l'unité, la bonté, la sagesse, la miséricorde, la toute-puissance et les autres perfections, en même temps qu'il insulte à l'Incarnation, à la Passion de N.-S. J.-C. et à la Ste Eucharistie; 3) par sa malice propre, sa laideur, son ignominie, par les peines graves encourues sur la terre et en purgatoire, et par les peines éternelles de l'enfer.

2. *Observationes mathematicæ et physicæ in India et China factæ ab anno 1684 usque ad ann. 1708,* in-4°, Prague, typis Universit., 1710. "Cet important recueil, dit A. Rémusat (*Nouv. mél.*, t. II, p. 252),renferme des observations d'éclipses du soleil, de la lune, des satellites de Jupiter, faites en divers lieux de la Chine et des Indes, et notamment dans la ville de Hoai-ngan fou, au Kiang-nan, avec les tables de longitude et de latitude d'un grand nombre de villes de la Chine.

"On y trouve aussi le catalogue des étoiles centrales, beaucoup de détails curieux sur l'astronomie chinoise, sur les années, les mois, les jours et les heures en Chine, la liste des noms chinois des étoiles, leurs synonymie établie par la comparaison des planisphères des PP. Verbiest et Grimaldi, et ceux des PP. Riccioli et Pardies, une notice sur les poids et mesures des Chinois, et des observations sur la déclinaison de l'aiguille aimantée. De tous ces morceaux, le

plus précieux est le catalogue des noms chinois des étoiles et des constellations, qui a été copié par de Guignes fils, et donné comme nouveau, et auquel les tables de Reeves n'ajoutent rien d'essentiel."

3. *Sinensis imperii libri classici sex; nimirum: Adultorum schola, Immutabile medium, Liber sententiarum, Mencius, Filialis observantia, Parvulorum schola,* e sinico idiomate in latinum traducti a P. Fr. Noël, s. j., missionario, superiorum permissu, in-4°, Prague, typis Universit., 1711. Ce sont les six livres classiques du second ordre, qui sont placés dans l'estime des Chinois immédiatement après les cinq *king* 經. Le P. Noël a travaillé sur les originaux, en s'aidant des meilleurs interprètes et des plus célèbres commentateurs. Aussi peut-on assurer que jamais les livres de Confucius et de ses disciples n'ont été aussi bien entendus, ni aussi complètement expliqués qu'ils le sont dans l'ouvrage du P. Noël. Mais ce mérite est balancé par un défaut grave. Le missionnaire, attentif à saisir le sens de son auteur et à l'éclairer quand il était obscur, à développer des pensées exposées avec une concision excessive, à suppléer aux ellipses, à expliquer les allusions, n'a pu se garantir de l'excès précisément opposé à celui qui rend les ouvrages anciens difficiles à entendre. En voulant partout être clair et intelligible, il devient le plus souvent prolixe, diffus et embarrassé. Il a presque toujours mêlé aux phrases courtes et substantielles du texte les gloses et les définitions des commentateurs, tandis qu'il aurait dû les rejeter en note. Aussi le mérite du style original a-t-il complètement disparu dans sa version. Toutefois, en lisant cette paraphrase, on est certain de ne pas s'écarter du sens reçu des paroles de Confucius. (A. Rémusat. *Mél. asiat.*, t. II, p. 300; *Nouv. mél.*, t. II, p. 128.)

Ces livres ont été traduits en français, sans les notes, par l'abbé Pluquet, 7 vol. in-18, Paris, de Bure et Barrois (imprimerie Didot), 1783-1786, sous le titre: "*Les livres classiques de l'Empire de la Chine,* précédés d'observations sur l'origine, la nature et les effets de la philosophie morale et politique dans cet empire." (Grosier, t. VI, p. 448.) — Bien auparavant, du Halde (*Description*, t. II, p. 389) en avait donné l'analyse et des extraits.

Exercices de traduction de la langue chinoise en langue latine par le Jésuite Noël, ou *Liber Sententiarum* ex sinico in latinum idioma traductus a P. Fr. Noël, s. j., missionario sinensi, Nan-cham in China, 1700, MS., 3 in-4°, à la bibliothèque de St-Pétersbourg. (Cordier, *Bibl. sin.*, p. 1395.)

A la bibliothèque de Bruxelles, deux MSS. (nn. 1930, 1931): le *Mencius,* et l'*Immutabile medium,* texte chinois et traduction, Nan-ngan, 1700.

4. *Philosophia sinica,* in-4°, Prague, typis Universit., 1711. "C'est un recueil d'extraits des plus célèbres philosophes de la Chine, distribués en trois traités: 1. sur les notions que les Chinois ont du premier Etre et leur connaissance du vrai Dieu; 2. sur l'esprit et

le sens des cérémonies par lesquelles ils honorent les morts; 3. sur les devoirs et la morale de l'homme considéré en lui-même et dans ses rapports avec la famille et la société.

"Cet ouvrage... contient un grand nombre de principes remarquables et de particularités intéressantes; mais l'auteur s'est attaché surtout à traiter les questions qui, de son temps, occupaient les missionnaires de la Chine... Il les a présentées sous le jour le plus favorable aux Chinois... On croit que cette manière de voir attira quelques désagréments au P. Noël, et nuisit même aux ouvrages où il l'avait exposée." (A. Rémusat, *Nouveaux mélanges*, t. II, p. 256.)

5. *Historica notitia rituum et ceremoniarum sinicarum* in colendis parentibus ac benefactoribus defunctis, ex ipsis sinensium auctorum libris desumpta a P. Fr. Noël, s. j., de speciali licentia SS. D.N. Clementis Papæ XI, in-4°, Prague, typis Universit., 1711. "Il paraît, dit Pauthier, dans une note manuscrite, que ce libre fut supprimé à son apparition par ordre supérieur, ou retiré de la circulation par son auteur, peu de temps après sa publication", ce qui en explique l'extrême rareté.

6. *Observations* faites en Chine par le P. Fr. Noël, de la Compagnie de Jésus, dans le Recueil VII de l'Académie des Sciences, 1729, p. 778.

7. *Mémoire sur l'état de la Mission de Chine* en 1702, présenté au T. R. P. Général en 1703; dans: *Lettres édif. et cur.*, t. III, p. 70; en allemand dans le *Welt-Bott,* n° 83. — Il donne des détails intéressants sur les travaux des missionnaires, et sur les espérances que l'on concevait d'après les bonnes dispositions de l'empereur.

8. *Opuscula poetica,* in quatuor partes distributa, in-8°, Francfort, 1717. — 1). *Vita Jesu Christi* sub nomine divini amoris. 2). *Epistolæ Marianæ.* 3). *Vita Sti Ignatii de Loyola,* Societatis Jesu fundatoris. 4). *Tragediæ,* scilicet: *Philotas, Herodes, Amor, Allegoriæ, Jesus Iæsus, Lucifer, Accianus, Henricus Sueciæ Norvegiæ et Daniæ rex,* et *Cæcus videns* comœdia.

9. *Elegiæ Marianæ,* in-8°, Fribourg en Suisse, 1756.

10. *Serenissimi Delphini genethliacum carmen,* sur la naissance du Dauphin, Insulis, 1729; trad. en vers français par Thiroux, ibid. Cf. Sommervogel, t. IX, col. 722.

11. *Theologiæ R. P. Doctoris eximii Francisci Suarez e Soc. Jesu,* summa seu compendium a R. P. Noël, ejusdem Societatis, concinnatum,et in duas partes divisum duobusque tractatibus adauctum, 2 in-fol., Madriti, Sanz, 1732; plusieurs fois réimprimés. Pour en faire un cours complet, le P. Noël a ajouté en appendice un extrait de Lessius *de Justitia et Jure,* et un autre du P. Sanchez, *de Matrimonio.*

12. Dans une note de l'*Histoire des T'ang* (*Mémoires de Pékin,* t. XV, p. 480), le P. Gaubil dit: "Le livre appelé *Tao-té-king* passe pour avoir été composé par Lao-kiun. Le P. Noël l'a traduit,

la traduction fut en son temps envoyée en France."

13. *Doctrinæ sinicæ brevis indagatio*, MS., à la Bibl. Nation., Rec. Fr. 17239; cf. Cordier, *Bibl. sin.*, p. 1084.

14. De concert avec le P. Kastner, son compagnon: *Memoriale circa veritatem et substantiam facti*, cui innitur Decretum san.mem. Alexandri VII, edictum die 23 martii 1656, et permissivum Rituum Sinensium. Itemque circa usum vocum *Tien* et *Xan-ti* ac tabellæ *Kim tien*, Sanctissimo D. N. Clementi Papæ XI oblatum a PP. Fr. Noël et Gasparo Kastner, S. J., Procuratoribus Illustrissimorum et Reverendissimorum Episcoporum Macaensis, Nankinensis, Ascalonensis, et electi Andrevillensis, et pro Missionibus S.J. in Imperio Chinæ et adjacentibus regnis, die 27 martii 1703, in-4°. Romæ.

15. *Responsio* ad libros super editos.... supra controversiis sinensibus, oblata S. D. N. Clementi Papæ XI, sept. 1704, in-4°, Romæ.

16. *Memoriale et summarium* novissimorum testimoniorum sinensium, etc., S. D. N. Clementi Papæ XI oblatum, 27 aug. 1704, in-4°, Romæ. (Sommervogel, *Bibliothèque*, t. II, col. 853; t. V, col. 1791.)

17. *Traité sur l'art dramatique?* (Sommervogel, t. V, col. 1793.)

18. *Observationes astronomicæ* in India et Sina factæ, 1783: à Bruxelles, biblioth. de Bourgogne, n° 3889.

19. *Abrégé de l'histoire des guerres civiles de la Chine* de 1674 à 1686, 6 pp., Nan-tch'ang fou; à Paris, Archives Nat., K. 1375, n. l.

20. *Scripta aliqua* circa controversiam de ritibus sinicis: à Rome, biblioth. Vittorio-Emmanuele, MSS. gesuitici 1257 (3586), n. 36.

21. *Lettre* de Macao, 4 nov. 1685; à la bibl. de l'école Ste-Geneviève.

22. *Lettre du P. François Noël*, jésuite, de Xamhay (Changhai), en Chine, le 22 juin 1688, à son frère, le P. Nicolas Noël, jésuite en la province gallo-belgique, 37 pages in-fol., dans le Rec. de la Bibliothèque Nationale, Fr. 17239. — Dans une première lettre, le P. Noël racontait son voyage de Lisbonne à Goa. Celle-ci est la continuation du récit. (Cordier, *Biblioth. sin.*, p. 1084.)

23. *Lettre* de Can-cheu, 3 oct. 1692; aux archives de Belgique. (Cf. Sommervogel, t. V, col. 1791 seq.)

170.

LE P. JEAN DE FONTANEY (1).

洪 若 翰 (2) 時 登 *HONG JO-HAN CHE-TENG.*

N. 17 févr. 1643. — E. 11 oct. 1658. — A. 23 juill. 1687. — P. 15 août 1676. M. 16 janv. 1710, La Flèche.

---

(1) Tachard : de Fontenay de Choisy : Fontenei.

(2) Le 正 教 奉 褒, pp. 90 seq., l'appelle 洪 若 (deux caractères seulement).

de Choisy, *Journal du voyage de Siam*, passim. — Crétineau-Joly, *Histoire*, t. V, p. 33. — du Halde, *Description*, t. III, p. 96; t. IV, p. 159. — Huc, *Le Christianisme*, t. III, chap. 3, 4. — Le Comte, *Nouveaux mémoires*, édit. de 1696, lettre I, pp. 3 seq. — Le Gobien, *Histoire*, passim. — *Lettres édif. et cur.*, édit. de Lyon, 1819, t. IX, pp. 388 seq.; édit. de 1875 ("Panthéon"), t. III, pp. 82 seq. — de Mailla, *Histoire*, t. XI, p. 170. — Rémusat, *Nouv. mél.*, t. II, pp. 240 seq. — Sommervogel, *Bibliothèque*, t. III, col. 852 seq. — Tachard, *Voyage*, t. I, pp. 6 seq.; t. II, pp. 150 seq. — *Welt-Bott*, nº 82.

Après le rappel, en 1671, des Pères exilés à Canton, le P. Verbiest voyait avec douleur le petit nombre d'ouvriers qui se trouvaient valides pour recueillir une moisson qui s'annonçait tous les jours plus abondante. La mort allait enlever les anciens pasteurs, et il ne pouvait les remplacer. D'autre part, le plus vaste champ s'ouvrait à l'Évangile dans la Tartarie, la Corée, les diverses provinces de la Chine. C'est alors qu'il écrivit en Europe des lettres touchantes, dans lesquelles il invitait ses frères à venir partager ses travaux et à ne pas négliger les conjonctures favorables où la Chine était si bien disposée à recevoir la semence apostolique. Une de ces lettres si pathétiques toucha le cœur de Louis XIV.

A cette époque, on s'occupait en France, par ses ordres, à de grands travaux géographiques. L'Académie des Sciences, qui en était chargée, avait envoyé des personnes habiles dans tous les ports de l'Océan et de la Méditerranée, en Angleterre, en Danemark, en Afrique et aux îles de l'Amérique. On était plus embarrassé sur le choix des sujets qu'on enverrait aux Indes et en Chine, parce que, ces pays étant moins connus, on courait risque de n'y être pas bien reçu et de donner ombrage aux étrangers. "On jeta alors les yeux, dit le P. de Fontaney, sur les Jésuites, qui ont des Missions en tous ces pays-là, et dont la vocation est d'aller partout où ils espèrent faire plus de fruit pour le salut des âmes" (1). (*Lettres édif. et cur.*, t. III. p. 82.)

Que le roi Louis XIV et ses ministres aient aussi eu le dessein de diminuer, en faveur de la France, l'influence du Portugal, dont le patronage était alors tout puissant dans ces contrées, il serait difficile de le nier, et nous ne voulons pas les en blâmer. On peut donc croire que la Mission française de Chine a pris naissance sous cette triple inspiration: de la propagation de l'Evangile, de l'avancement des sciences, et de l'extension d'influence de notre patrie.

---

(1) C'est au P. de la Chaise, son confesseur, que le roi confia le soin d'organiser cette Mission. Il y déploya un zèle et un dévouement dignes des plus grands éloges. On trouve dans : *Le P. de la Chaise, confesseur de Louis XIV*, par R. de Chantelauze, in-8º, Lyon, Brun, 1859, pp. 53 seq., plusieurs lettres de ce Père au R. P. Général de la Compagnie de Jésus pour lui recommander cette œuvre apostolique, et lui annoncer les intentions et les projets du roi. Il écrivit aussi au P. Verbiest pour lui recommander les Pères que le roi envoyait en Chine; cette lettre se trouve dans: *Voyage de Siam*, du P. Tachard, in-12, t. I, p. 16. Cf. ci-dessus, p. 308.

Quoi qu'il en soit, "feu M. de Colbert, continue le P. de Fontaney, me fit l'honneur de m'appeler un jour, avec M. Cassini, pour me communiquer ses vues. Ce sage ministre me dit ces paroles, que je n'ai jamais oubliées: "Les sciences, mon Père, ne méritent «pas que vous preniez la peine de passer les mers et de vous réduire «à vivre dans un autre monde, éloigné de votre patrie et de vos amis. «Mais comme le désir de convertir des infidèles et de gagner des âmes «à J.-C. porte souvent vos Pères à entreprendre de pareils voyages, «je souhaiterais qu'ils se servissent de l'occasion, et que, dans le temps «où ils ne sont pas si occupés à la prédication de l'Évangile, ils fissent, «sur les lieux, quantité d'observations qui nous manquent pour la «perfection des arts et des sciences." (*Lettres édif. et cur.*, t. III, p. 83.)

La mort de Colbert suspendit pendant quelque temps l'exécution de ce dessein; mais son successeur, Louvois, le reprit avec vigueur, et demanda aux supérieurs de la Compagnie de Jésus plusieurs sujets savants, zélés, capables d'entrer dans ses vues, et disposés à partir par le premier embarquement. On prépara les instruments nécessaires pour un grand nombre d'observateurs, qui devaient se rendre en Chine, les uns par la Moscovie et la Tartarie, les autres par la Syrie et la Perse, et les derniers par l'Océan, sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes. (Le Comte, *Nouveaux mémoires*, lettre I, p. 3.) M. de Seignelay, ministre de la Marine, obtint que ces missions seraient attachées à son ministère. Comme on devait envoyer une ambassade à Siam, on demanda six Jésuites pour l'accompagner et de là aller en Chine; quatre autres devaient chercher un chemin pour s'y rendre par terre (1).

Depuis huit ans, le P. de Fontaney enseignait les mathématiques et l'astronomie au collège Louis-le-Grand; il avait publié, en

---

(1) De ces quatre, je ne connais que les PP. Philippe Avril et Jacques Villotte. Le premier s'embarqua en janvier 1685 à Marseille, traversa la Syrie et l'Asie Mineure; à Alep, il prit pour compagnon le P. Barnabé, qui avait fait le vœu d'ouvrir un nouveau chemin à la Chine par la Moscovie et la Tartarie (*Voyage* du P. Villotte, p. 196), traversa la Perse, puis la mer Caspienne jusqu'à Astrakhan, où il demeura quatre mois. Ne pouvant passer outre, ils se rendent à Moscou, mais le tsar refuse de les laisser partir. Pendant que le P. Barnabé retourne en France, afin d'obtenir du roi des lettres patentes pour le tsar, le P. Avril se dirige sur Varsovie, où il recrute pour la Chine deux nouveaux compagnons, les PP. Japolski et Terpilowski, tous deux hommes de mérite. Le P. Barnabé meurt dans un naufrage en revenant à Dantzig. Son compagnon, le P. de Beauvollier, accompagne le P. Avril à Moscou, où ils éprouvent un nouveau refus de la part du tsar. — Enfin le P. Avril revint en France en 1690, par la Moldavie et Constantinople.

Le P. Villotte s'embarqua aussi à Marseille en 1688, traversa la Syrie et alla rejoindre le comte de Siry, ambassadeur du roi de Pologne près du shah, qui devait lui procurer le passage à travers la Perse, mais ce seigneur étant mort, le P. Villotte ne put aller au delà de la capitale, Ispahan, d'où il revint en France, après y avoir travaillé douze ans, ainsi qu'en Arménie. Il mourut dans la petite résidence de St-Nicolas-du-Port, en Lorraine, le 14 janvier 1743.

1674, le *Planisphère* en 6 feuilles du P. Pardies et, à diverses époques, plusieurs *Observations,* soit dans le *Journal des Savants*, soit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* (1). Depuis plus de vingt ans, il demandait avec instance la Mission de la Chine et du Japon, et s'y préparait par la pratique exacte de tous les exercices de la vie religieuse. Il s'offrit donc le premier à ses supérieurs, qui l'agréèrent et le chargèrent de chercher des missionnaires pour l'accompagner.

"Je ne puis exprimer, dit-il, la consolation que je sentis en ce moment. Je m'estimais mille fois plus heureux d'aller porter nos sciences aux extrémités du monde, où j'espérais gagner des âmes à Dieu, et trouver des occasions de souffrir pour son amour et pour la gloire de son saint nom, que de continuer à les enseigner à Paris, dans le premier de nos collèges." (*Lettres édif.*, t. III, p. 83.)

Dès que ce dessein fut connu, il se présenta un grand nombre d'excellents sujets. Les PP. Tachard, Gerbillon, Le Comte, de Visdelou et Bouvet furent préférés aux autres; ils étaient tous capables de remplir en France les emplois les plus distingués. "Ce fut là, dit Ab. Rémusat, le premier noyau de cette Mission française de la Chine, si célèbre pendant plus de cent ans, et dont les membres ont tant contribué à faire connaître les contrées orientales de l'Asie" (*Nouv. mél.*, t. II, p. 241) (2) et ajoutons-le, surtout et principalement, à propager si utilement le règne de J.-C.

Les heureux élus allèrent à Montmartre remercier Dieu, par l'entremise de la Très Sainte Vierge et des saints martyrs, de la grâce qu'on venait de leur faire. Et le dessein du voyage étant devenu public, Messieurs de l'Académie des Sciences leur firent l'honneur de les recevoir, par un privilège particulier, dans leur Compagnie, où ils prirent leur place quelques jours avant leur départ. Le roi voulut encore les honorer du titre de ses mathématiciens, et les gratifier d'instruments, de pensions réglées, et de présents magnifiques. (Tachard, *Voyage,* t. I, pp. 6 seq., 11.)

Ils ont tous les deux laissé le récit de leurs voyages :

1. *Voyages du P. Philippe Avril*, de la Compagnie de Jésus, dans divers États de l'Europe et de l'Asie, in-4°, Paris, 1692.

2. *Voyage d'un missionnaire* en Turquie et en Perse, par le P. Villotte, s. j., in-12, Paris, 1730.

(1) Ci-dessous, p. 431, nn. 1 seq.

(2) "C'est de cette année 1687 que date la Mission française, dont les PP. Tachard, Gerbillon, Visdelou, Le Comte et Bouvet furent le premier noyau; Mission à jamais illustre par le grand nombre d'hommes éminents qu'elle a comptés dans son sein, et à laquelle on doit une masse de documents précieux pour les connaissances historiques, ethnographiques et géographiques de l'Asie Orientale." (Vivien de St-Martin, *Hist. de la géographie*, p. 406.)

Il y a une inexactitude: le P. Tachard, bien que désigné, n'est pas venu en Chine; il faut remplacer son nom par celui du P. du Fontaney, qui a été oublié.

L'ordonnance, nominative pour chacun des missionnaires, contenait la déclaration suivante: "Étant bien aises de contribuer de notre part à tout ce qui peut de plus en plus établir la sûreté de la navigation et perfectionner les sciences et les arts, nous avons cru que, pour y parvenir plus sûrement, il était nécessaire d'envoyer dans les Indes et à la Chine quelques personnes savantes et capables de faire des observations d'Europe: et jugeant que, pour cet effet, nous ne pouvions faire un meilleur choix que du P. N..., jésuite, par la connaissance particulière que nous avons de son extraordinaire capacité, à ces causes et autres à ce nous mouvant, de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, avons le dit P. N... ordonné et établi, et par ces présentes signées de notre main, ordonnons et établissons notre mathématicien..." Chacun des six Jésuites reçut un exemplaire, à son nom, de cette ordonnance. Elle était signée: "Louis" et contresignée: "Colbert", du 28 janvier 1685. (Tachard, t. I, pp. 13 seq.) Un peu plus tard, Louis XIV assigna, sur son trésor, 9.200 livres de pension annuelle, pour entretenir 20 missionnaires jésuites en Chine et aux Indes. (du Halde, *Description,* t. III, p. 114.)

Ils s'embarquèrent le 3 mars 1685, à Brest, sur le vaisseau l'"Oyseau", qui portait le chevalier de Chaumont, nommé ambassadeur extraordinaire de Louis XIV près du roi de Siam. L'abbé de Choisy, qui était leur compagnon de voyage, ne cesse d'en parler avec les plus grands éloges: "Ce sont les meilleurs gens du monde que nos Jésuites. Ils ont tous six de l'esprit. Il y en a d'une sagesse consommée, et il y en a de vifs, qui attrapent une pensée dès qu'on ouvre la bouche.... Quand ils parlent, ils disent de bonnes choses, et il y a toujours à apprendre.... Le Fontenei (*sic*) est la douceur même: il dit son avis simplement; et s'il est contredit, il prend le parti d'un de vos amis, qui aime mieux se taire que de disputer." (de Choisy, *Journal du voyage de Siam*, pp. 13, 28. — Tachard, *Voyage de Siam*, t. I, pp. 23 seq.)

Les voyageurs relâchèrent au cap de Bonne-Espérance, où ils firent plusieurs observations, et arrivèrent sans accident à Batavia, où ils rencontrèrent le P. Fuciti, vénérable par sa vieillesse, ses longs travaux dans l'apostolat, et les souffrances qu'il avait supportées pour Jésus-Christ (1). Ils arrivèrent à Siam en septembre 1685, et le P. de Fontaney y observa une éclipse totale de lune (2). Le roi fut

---

(1) Le P. Dominique Fuciti, savoyard d'après le P. de Montézon, napolitain d'après le P. Tachard, était parti pour les Indes avec le P. Tissanier. Il y demeura près de 30 ans, dont 8 en Cochinchine, où il baptisa 4.000 infidèles, et 16 au Tonkin, où il en baptisa 1.800. Il souffrit de longues et rudes prisons, fut 8 jours et 8 nuits la cangue au cou, et 8 à 9 mois les fers aux pieds. Il fut condamné à mort, et se vit plus d'une fois à la veille du martyre. Il fut obligé de quitter le Tonkin le 29 oct. 1684, et se retira à Batavia. (Tachard, *Voyage de Siam*, t. I, p. 153.) J'ignore l'année et le lieu de sa mort.

(2) Ces observations, ainsi que d'autres postérieures, furent envoyées

si émerveillé de leur savoir, qu'il ne voulait pas les laisser partir; il n'y consentit qu'à une condition: le P. Tachard retournerait en France pour lui chercher et lui ramener douze mathématiciens de son Ordre.

Au mois de juillet 1686, les missionnaires, qui avaient reçu la plus généreuse hospitalité de M. Constance Phaulkon (1), premier ministre du roi, partirent de Siam pour Macao. Ils n'étaient plus que quatre: le P. Tachard était retourné en France avec l'ambassadeur, et le P. Le Comte demeurait à Siam pour consoler le roi du départ des autres. L'inhabileté de leur pilote, la difficulté de la navigation dans ces mers orageuses et encore peu connues, un affreux typhon, les exposèrent à des dangers imminents. Ils échouèrent sur la côte du Cambodge et, après avoir souffert de la faim, de la soif, de la privation de toutes choses, ils furent contraints de revenir à Siam. (Le Comte, lettre I, pp. 8 seq.)

Ayant appris que les Portugais étaient résolus à s'opposer au passage des missionnaires de Macao en Chine, ils se décidèrent à prendre une autre route. Le P. Le Comte les avait rejoints; ils montèrent tous les cinq, le 19 (2) juin 1687, sur une jonque marchande appartenant à un marchand chinois, nommé Wang, qui faisait voile pour Ning-pouo 寧波 et, après 35 jours d'une navigation que les dangers continuels, les chaleurs excessives, la faim, la soif et mille autres misères avaient rendue extrêmement pénible, ils mouillèrent enfin devant la ville, le 23 juillet 1687. (*Lettres édif.*, t. III, pp. 87 seq. — Le Comte, lettre I, pp. 14 seq.)

De nouvelles difficultés les attendaient: "Alors commença pour les pauvres missionnaires cette longue série de tracas et de tribulations qu'il faut nécessairement subir, lorsqu'on a le malheur de se trouver sans expérience et fraîchement débarqué entre les mains de mandarins." (Huc, *Le christianisme,* t. III, p. 130.)

à l'Académie des Sciences et imprimées dans le tome VII des *Mémoires* : "Observationes in hoc libro contentæ, factæ per Patres Societatis Jesu, a Rege missos in Indias et Chinam ad faciendas observationes astronomicas et physicas sub auspiciis regiæ Majestatis inserendas actis Academiæ Scientiarum, lectæ sunt in consessu Academiæ: hæc autem, post factum examen et comparationem cum suis observationibus, judicat et censet hoc opus fore utilissimum ad perficiendam astronomiam, geographiam et historiam naturalem. Actum in consessu Academiæ, die 7 aprilis, anno 1688." (t. VII, part. 2, p. 237. — Cf. ci-dessous, p. 432, n. 10.

Quelle était la valeur de ces observations et l'intérêt qu'y attachaient les académiciens, on le voit par les lignes suivantes du même volume des *Mémoires de l'Académie* (p. 18): "Fatemur nos debere observationibus RR. PP. Societatis Jesu notitiam et determinationem situs geographici præcipuorum locorum Indiæ, Sinarum, Japoniæ atque partis Americæ. Hi Patres jam ab uno sæculo in omnibus locis suarum Missionum operam navarunt observandis eclipsibus lunæ etc." Cité par Pray, *Impostur. detect. et conv.*, p. 117.

(1) Ci-dessus, p. 404, n. 2. (2) Le Comte : 17.

Le vice-roi Kin se montra très mécontent de leur arrivée et voulut les renvoyer aux Indes: il écrivit en ce sens au grand tribunal de Pékìn, qui approuva sa résolution; mais auparavant il eût voulu confisquer à son profit tous les bagages des Pères. Heureusement le P. de Fontaney avait pris les devants; il avait expédié des courriers au P. Intorcetta, alors à Hang-tcheou 杭州, et au P. Verbiest, à Pékin.

Celui-ci obtint de l'empereur l'ordre de les faire venir. "Ce ne sont point, dit K'ang-hi 康熙, des gens de ce caractère qu'il faut chasser de l'empire: que tous viennent à ma Cour; ceux qui savent les mathématiques demeureront près de moi, pour me servir; les autres iront, dans les provinces, où bon leur semblera." (*Lettres édif.*, loc. cit. — Le Comte, lettre I, pp. 52 seq.)

Pendant que le tribunal expédiait ces ordres de Pékin, le P. Intorcetta (1) consolait les Pères par ses lettres et leur envoyait un de ses catéchistes, bachelier, avec deux domestiques. Bientôt il avait lui-même la consolation de les serrer entre ses bras et de s'entretenir avec eux. Le vice-roi avait été obligé d'excuter les intentions de l'empereur et, trouvant peu agréable de recevoir lui-même ceux qu'il avait voulu chasser, il chargea le gouverneur de Ning-pouo de tout préparer pour le voyage de Hang-tcheou. Ils y furent reçus comme en triomphe par tous les chrétiens de la ville, et l'on portait devant eux ces paroles, écrites en gros caractères d'or: "Docteurs de la loi céleste appelés à la Cour." (Le Comte, lettre I, pp. 58 seq.)

Après quelques jours donnés au repos et aux visites des mandarins, ils s'embarquèrent sur une barque préparée par le vice-roi et remontèrent le cours du Grand Canal Impérial. A Yang-tcheou fou 揚州府, ils eurent la consolation de voir le P. Gabiani (2); ils arrivèrent enfin à Pékin le 7 février 1688. Dix jours auparavant, le P. Verbiest était allé recevoir au ciel la récompense de ses immenses travaux et de ses longues souffrances. L'empereur, qui portait le deuil de son aïeule morte depûis peu, ne les admit en sa présence que le 21 mars, mais il leur fit savoir son contentement, "regardant le courage avec lequel nous quittions nos parents et notre patrie, comme une preuve sensible de la vérité de notre religion". (*Lettres édif.*, t. III, p. 94.)

Pendant cet intervalle, le P. Thomas les disposa à soutenir avec courage les contradictions auxquelles ils devaient s'attendre, ajoutant que chaque missionnaire devait s'appliquer ces paroles de St Paul: *Omnes qui volunt pie vivere in Christo Jesu persecutionem patientur.*

Le P. Tissanier leur écrivait la même chose de Macao (ibid. p. 92), et le P. Général, dans chaque lettre, le leur répétait: "Comptez que, pour gagner des âmes à J.-C. dans le pays des infidèles où vous êtes, vous devez vous attendre à souffrir beaucoup, et à souffrir indifféremment de tous. Il faut être patient et courageux dans les

(1) Ci-dessus, p. 323. (2) Ci-dessus, p. 318.

contradictions les plus inespérées; autrement vous serez inutiles à l'Église, et l'œuvre de Dieu ne se fera point." Grâce à Dieu, la persécution et les contradictions ne leur firent jamais défaut, et jamais non plus les missionnaires ne faillirent à leur devoir.

L'empereur, après avoir reçu les hommages des premiers Jésuites français, avait l'intention de les garder tous les cinq dans son palais. Le P. Pereira, qui savait les besoins de tant d'Églises abandonnées, s'entremit avec zèle pour obtenir leur congé. "Soit, lui dit enfin le prince; à condition, toutefois, que nous partagerons le différend. J'en retiendrai deux pour moi, que vous choisirez vous-même, et j'en laisserai trois à votre disposition. Vous n'avez pas sujet de vous plaindre, puisque je vous abandonne la meilleure part." (*Le Comte*, lettre II, p. 82.) Les PP. Bouvet et Gerbillon furent désignés pour rester à Pékin; les trois autres: PP. de Fontaney, de Visdelou et Le Comte, reçurent chacun le soin de diverses Églises dans les provinces. La Mission française de la Chine était fondée, et le P. de Fontaney en fut le premier et digne supérieur jusqu'en 1699.

Il était né dans le diocèse de St-Pol-de-Léon, en Bretagne, le 17 février 1643, et entré au noviciat de la province de Paris le 11 octobre 1658. Il avait fait profession le 15 août 1676. C'était un religieux exemplaire, exact observateur de ses règles, rempli d'amour pour N.-S. J.-C., et de zèle pour le glorifier. Prudent dans les conseils, sage dans les idées, courageux dans les entreprises, il avait encore la constance pour mener ses projets à bonne fin. C'était l'homme qu'il fallait pour fonder et établir cette grande œuvre. Sa charité vraiment universelle ne connaissait pas ces mesquines jalousies qui ne font considérer comme bien que ce qui est fait par soi et les siens. Il avait l'esprit droit et solide, le cœur grand et plein de compassion pour tous les malheureux. En un mot, il donnait le premier l'exemple des vertus qu'il recommandait aux autres.

"Quand on vient en Chine, disait-il, outre la mortification de l'humeur et des inclinations, qui est la vraie mortification recommandée par les Saints, il faut absolument se résoudre à être toute sa vie doux, complaisant, patient et sérieux; il faut recevoir avec civilité ceux qui se présentent, leur marquer qu'on les voit avec joie, et les écouter tant qu'ils le souhaitent, avec une patience inaltérable; leur proposer ses raisons avec douceur, sans élever la voix, ni faire beaucoup de gestes, et surtout sans brusquerie et sans emportement. Il faut encore renoncer à toutes les satisfactions et à tous les divertissements de la vie. Il faut savoir demeurer seul, occupé à prier et à étudier et, dans les visites, avoir toujours un air sérieux et grave, un extérieur composé, et garder sur soi-même une application continuelle, comptant pour rien la gêne particulière de pareils assujettissements." (*Lettres édif.*, t. III, p. 141.)

Le P. de Fontaney répond à une difficulté qu'on faisait alors

et qu'on a faite depuis. Mieux valait, disait-on, envoyer dans ces pays éloignés, non les meilleurs sujets, mais ceux qui, avec une capacité plus médiocre, ont assez de forces pour soutenir les fatigues des missions, et assez de zèle pour travailler à la conversion des infidèles. On s'appuyait sur l'autorité de St François-Xavier. Il convient d'abord que les premières qualités auxquelles on doit avoir égard sont les vertus indiquées par le Saint (édition Menchaca, lib. II, epist. 9); "et en vain vous leur confierez les emplois importants de convertir les âmes, s'ils ne sont laborieux, mortifiés, patients, s'ils ne savent souffrir avec joie la faim, la soif et les plus rudes persécutions." (lib. IV, epist. 9.)

Mais le même Saint, quand il parle du Japon et de la Chine, demande des hommes pleins d'esprit et habiles dans toutes les subtilités de l'École; il veut des philosophes qui rendent raison des effets de la nature, des mathématiciens qui connaissent le ciel et prédisent les éclipses. "Ils nous admiraient, quand nous leur expliquions ces choses, et la seule pensée que nous étions des gens savants les disposait à nous croire sur les matières de la religion." (lib. IV, epist. 1.) "St Ignace, dit encore le P. de Fontaney, était dans les mêmes sentiments; c'est pour cela qu'il a ajouté aux trois vœux de religion un quatrième vœu pour les profès, et il a voulu qu'on n'admît à ce degré que ceux en qui on remarquerait plus d'esprit et plus de talents naturels et de capacité pour les sciences." (*Lettres édif.*, t. III, pp. 83, 84.) Et le Père aurait pu ajouter, en montrant la liste des missionnaires qui l'avaient précédé en Chine: "Examinez cette série d'hommes excellents et illustres, et reconnaissez qu'il convient de continuer ce que tous nos supérieurs ont fait depuis le commencement."

Après s'être séparé de ses compagnons, le P. de Fontaney se rendit à Nankin, au mois de mai 1688, et fixa dans cette ville le centre de ses travaux apostoliques. Il y resta plus de deux ans, occupé, avec le P. Gabiani (1), à prêcher la foi aux idolâtres et à instruireles chrétiens. Il en profita pour visiter la chrétienté de Chang-hai, la plus illustre et la plus florissante de la Chine (2), et pour aller prier sur la tombe du P. Jacques Le Favre, dont le souvenir était encore tout vivant dans ce pays. "Mgr Grégoire Lopez, dominicain, et son provicaire, le R. P. Jean-François de Léonessa (3), franciscain, demeuraient avec nous dans cette grande ville. Mgr d'Argolis et le R. P. Basile de Glemona y vinrent ensuite, et j'eus la consolation de les y voir pendant plus d'un an." (*Lettres édif.*, t. III, p. 98. — Gaillard, *Nankin historique*, pp. 243-246.)

---

(1) Ci-dessus, p. 318.

(2) D'après le P. Franchi, qui écrivait peu d'années après, elle ne comptait pas moins de 80.000 fidèles. (*Welt-Bott*, nº 82.)

(3) Noël Alexandre, Pray, *Petit Messager* etc. : Leonissa. D'Elia, de Moidrey : Leonessa. «Jean-François Nicolai, né à Leonessa (en latin, de Nicolais a Leonessa).» Un atlas moderne a Leonessa, à l'E de Terni.

Pendant le séjour du P. de Fontaney à Nankin, l'empereur fit un voyage dans les "provinces du midi". Le Père fut admis plusieurs fois,avec les autres missionnaires,à se présenter au palais, et l'empereur daigna, plusieurs fois aussi, envoyer un haut dignitaire de sa maison pour leur rendre visite. Les faveurs impériales aidaient beaucoup au progrès de la Mission, car elles étaient accordées aux missionnaires en présence de toute la Cour et des premiers mandarins des provinces voisines, qui s'en retournaient ensuite dans leurs gouvernements prévenus en faveur du christianisme et de ceux qui le prêchaient. (*Ibid.*, p. 99.)

Cependant les Portugais de Macao continuaient à chercher tous les moyens de nuire aux nouveaux missionnaires; ils interceptèrent même l'argent et les livres qu'on leur envoyait de France. Cet état de choses les réduisit à une extrême indigence et obligea le P. de Fontaney à faire un voyage à Canton, pour obtenir justice (1).

De retour à Nankin, où il avait laissé le P. de Visdelou, il résolut d'envoyer le P. Le Comte en Europe pour les affaires de la Mission. Mgr Lopez, évêque de Basilée, mourut en ce temps-là, et on lui fit à Nankin des obsèques solennelles. (*Ibid.*, p. 105.)

"Sur la fin de 1692, nous retournâmes à Canton, le P. de Visdelou et moi. Il fallait y faire un établissement solide pour recevoir les missionnaires que nous attendions. La maison fut achetée; mais à peine commencions-nous à la meubler que nous reçûmes l'ordre de l'empereur de venir tous les deux à la Cour. Les vicaires apostoliques et les missionnaires se réjouirent de cette nouvelle et la regardèrent comme un coup du Ciel, non seulement pour nous, mais encore pour toute la religion. Qui sait, écrivait l'un des plus zélés, si Dieu n'a pas permis toutes les peines que vous avez souffertes, pour être à portée d'aider l'Église dans le besoin?" (*Ibid.*, p. 106.)

Quand ils arrivèrent à Pékin, K'ang-hi était malade d'une fièvre intermittente, et les nombreux remèdes qu'il avait pris, n'avaient produit aucun effet. Le P. de Fontaney avait reçu des Indes une livre de quinquina. Le remède était inconnu à Pékin. Les Pères le présentèrent comme le remède le plus efficace que l'on eût en Europe contre ces sortes de fièvres. La maladie, qui avait résisté à tous les efforts des bonzes et des médecins chinois, disparut en quelques jours. (*Ibid.*, p. 107. — de Mailla, *Histoire,* t. XI, p. 170.) Pour témoigner sa reconnaissance aux missionnaires, l'empereur résolut de leur donner une maison. Le 4 juillet 1693, il leur fit dire par un des gentilshommes de sa chambre: "L'empereur vous fait don d'une maison à vous quatre dans la première enceinte de son palais."

---

(1) «Les PP. de Fontaney et Le Comte sont à Canton. Voici pour quel motif...» (suit l'exposé des difficultés faites par les Portugais). (Mgr Lopez, lettre du 29 (28?) août 1690, dans: *Petit Messager de Ning-pouo,* février 1925, pp. 15 seq.)

"Comme cette maison n'était pas accommodée à nos usages, il ordonna au tribunal des Édifices d'y faire toutes les réparations que nous souhaiterions, ce qui fut exécuté sur le champ. Tout étant prêt le 19 décembre, nous dédiâmes notre chapelle à l'honneur de J.-C. mourant sur la croix pour le salut des hommes, et nous en fîmes le lendemain l'ouverture avec cérémonie. Plusieurs chrétiens s'y rendirent le matin et remercièrent Dieu avec nous de ce qu'il voulait être honoré dans le palais de l'empereur, où, jusqu'ici, on n'avait offert que des sacrifices impies." (*Ibid.*, p. 103.)

"Depuis ce temps-là, nous baptisâmes plusieurs catéchumènes, qui nous apportaient leurs idoles et les jetaient sous les bancs ou sous les tables, pour montrer le mépris qu'ils en faisaient. Tous les dimanches et fêtes, nous avions quelques baptêmes, et en peu de temps nous eûmes une florissante chrétienté. Les plus fervents des fidèles nous amenèrent leurs amis pour leur parler de la loi de Dieu. Le fameux Hiu kong, ancien eunuque du palais, se distinguait parmi les autres en cette œuvre de charité. Il avait beaucoup souffert dans la dernière persécution et avait été longtemps en prison avec les Pères, chargé de neuf grosses chaines. Une des occupations les plus ordinaires de son zèle était d'aller à la campagne visiter les chrétiens, les instruire et les entretenir dans la ferveur. Il faisait presque toujours de nouveaux prosélytes, qu'on baptisait chez nous, ou dans les autres églises, quand ils étaient suffisamment instruits." (*Ibid.*, p. 104.)

"Un des plus considérables qui fut baptisé dans ces commencement fut un colonel tartare de la maison de l'empereur, puis le fils d'un jeune seigneur qui portait la ceinture rouge, pour signifier qu'il était allié à la famille royale, et plusieurs autres de la même famille. Je ne parle pas de quelques autres baptêmes que nous avons conférés secrètement à des enfants de la plus grande considération, et qui sont morts peu après. Ils prieront Dieu dans le ciel pour nous et pour la conversion d'un pays où ils eussent tenu les premiers rangs, s'ils eussent vécu." (*Ibid.*)

Un an après, l'empereur donna aux Pères français un second et grand emplacement vide, près de leur maison, pour y bâtir une église: mais elle ne fut terminée qu'après le départ du P. de Fontaney pour la France. Il donna, en même temps, ce qui était nécessaire pour bâtir quatre églises dans les provinces, et promit, quand elles seraient achevées, de fournir ce qu'il faudrait pour en élever encore de nouvelles. (*Ibid.*, p. 49.)

Tout le temps que le P. de Fontaney fut en Chine, il usa de son influence et de celle de ses missionnaires pour rendre des services aux divers Ordres religieux, les aider à faire des établissements, ou les délivrer des persécutions suscitées contre eux. Car "comme dans une moisson si abondante, il ne peut y avoir trop grand nombre de bons ouvriers, nous avons eu de la joie de l'arrivée

de ces hommes apostoliques, nous les avons reçus comme nos frères, et nous leur avons rendu tous les services qui dépendaient de nous. Plus nous verrons de compagnons de nos travaux, plus nous aurons toujours de consolations et de joie." (2e lettre du P. de Fontaney, *ibid.*, p. 114.)

"Ce fut particulièrement en 1698 et 1699, continue-t-il, que nous eûmes plus d'occasions de faire paraître notre zèle pour le bien commun, lorsque le pape eût nommé des évêques et des vicaires apostoliques pour chaque province de la Chine. Plusieurs de ces messieurs s'adressèrent à nous; ils nous représentèrent l'obligation où ils étaient d'obéir au St-Siège, et les difficultés insurmontables qu'ils allaient trouver dans leurs provinces, où il n'y avait ni chrétiens, ni églises, ni missionnaires, s'ils n'étaient appuyés par quelques recommandations de la Cour. La conjoncture était délicate, et ce n'était pas une petite affaire que de s'établir en même temps dans tant de lieux différents. Car il était à craindre que, dans un empire où la défiance et les soupçons sont comme l'âme du gouvernement, on ne fût frappé de tant de nouveaux établissements qui se faisaient tout à coup dans des provinces où les Européens n'avaient aucune habitude. Comme le St-Siège parlait, nous crûmes qu'il fallait agir, et que le temps était venu d'ouvrir les portes plus vastes à la prédication de l'Évangile." (2e lettre du P. de Fontaney, *ibid.*, pp. 115 seq.)

On peut voir dans les lettres du P. de Fontaney les détails de quelques-uns de ces services et les témoignages de reconnaissance qu'ils attirèrent aux Jésuites. Ils prouvent que ces Pères n'étaient pas aussi exclusifs et aussi jaloux qu'on a bien voulu le dire et le répéter sans cesse, sans jamais en apporter de preuves. (*Ibid*, pp. 113 seq.)

En 1699, le P. de Fontaney fit un premier voyage en Europe. Avant de partir, il eut la consolation de recevoir les nouveaux ouvriers amenés par le P. Bouvet et de les distribuer à leurs postes respectifs. Il s'embarqua à Canton (1) et revint en Chine au milieu

---

(1) Il y avait alors dans cette ville 7 églises: "la 1ère et la plus ancienne était celle des Jésuites portugais, 2 appartenant aux Pères de l'Ordre de St-François, 2 à messieurs les ecclésiastiques des Missions-Étrangères, une aux Pères Augustins et la dernière, celle des Jésuites français, avec un ou deux missionnaires en chacune. Il s'y fait néanmoins, ajoute le P. de Fontaney, peu de conversions. C'est à peu près la même chose dans les autres ports où les vaisseaux européens ont accoutumé d'aborder." La cause en était alors, comme encore aujourd'hui, les mauvais exemples des chrétiens d'Europe, dont St Fr.-Xavier déplorait déjà les funestes effets aux Indes. «Si les Chinois voyaient les Européens qui viennent dans leurs ports, modérés, charitables, maîtres d'eux-mêmes et de leurs passions, s'ils les voyaient souvent venir à l'église, approcher quelquefois des sacrements, quelles impresions ces exemples de piété ne feraient-ils pas sur leurs esprits?» (2e lettre du P. de Fontaney, *ibid.*, p. 131.)

de l'année 1701, sur l'*Amphitrite,* commandée par M. de la Rigaudière. Il avait avec lui 8 nouveaux missionnaires, et tous coururent les plus grands dangers dans les mers de Chine. Il demeura quelque temps à Canton, où l'*Amphitrite* avait enfin réussi à aborder après quatre mois des plus affreuses tempêtes. 4 Pères venus par la voie des Indes portèrent leur nombre à 13. Le P. de Fontaney les plaça à différents endroits. Il avait l'intention d'établir à Nankin un séminaire, où l'on enverrait les missionnaires qui arrivent d'Europe, afin d'y étudier et de se rendre habiles dans la langue et l'intelligence des livres chinois. (*Ibid.*, p. 50.)

Cependant le Père dut poursuivre son voyage jusqu'à la capitale. Cette fois, son séjour n'y fut pas de longue durée. Il paraît qu'il fut desservi près de l'empereur, et que ses intentions furent étrangement dénaturées. (Visschers, *Onuitgegeven Brieven,* p. 44.)

Forcé par les circonstances, il se rendit au port de Tcheou-chan 舟山, à 18 lieues de Ning-pouo 寧波, où il demeura quelques semaines, attendant un navire pour s'embarquer. Le 1er mars 1703, il prit passage sur un vaisseau anglais, qui le déposa à Londres en 1704. Il devait rendre compte aux supérieurs de l'état de la Mission et prendre divers arrangements relatifs à son accroissement. Il fut retenu en France et nommé recteur du collège de La Flèche. C'est dans cette ville qu'il mourut, le 16 janvier 1710. Nous n'avons absolument aucun renseignement sur les dernières années de sa vie.

"Dans son premier voyage, dit Ab. Rémusat, il avait rapporté plusieurs livres chinois, qui sont au nombre des premiers qu'ait possédés la Bibliothèque du Roi; dans le dernier, il lui fit présent d'un dictionnaire mandchou, en 12 vol., très probablement le premier ouvrage en cette langue qu'on y ait vu. Ce missionnaire était plus recommandable par le zèle infatigable avec lequel il a rempli sa carrière apostolique que par ses travaux littéraires et scientifiques" (*Mél. asiat.*, t. II, p. 243.)

Ces derniers, cependant, ne sont pas à dédaigner. Le P. de Fontaney a laissé :

1. Un *Planisphère* ou globe céleste du P. Pardies, qu'il publia en 1674 (1), et qui est l'un des plus complets qu'on eût alors. (de Choisy, *Voyage,* p. 13.)

2. Diverses *Observations* de la comète de 1680 et de 1681 faites au collège de Clermont, in-12, Paris, 1681.

3. *Occultation de Saturne par la lune*; dans le *Journal des savants,* 7 mars 1678.

4. *Observation de l'éclipse de lune* du 29 oct. 1678; *ibid.*, 21 nov. 1678.

---

(1) Ci-dessus, p. 422.

5. *Observation de l'éclipse de soleil* du 12 juillet 1684; dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences,* t. X.

6. *Observation du passage de Mercure* sur le soleil faite à Canton le 10 nov. 1690 avec le P. Le Comte, publiée par le P. Gouge.

7. *Observations faites à Si-ngan fou* 西安府, capitale du Chen-si, pour en déterminer la longitude; dans le *Recueil de l'Académie des Sciences,* t. VII, p. 855.

8. *Observations sur les positions de quelques villes de Chine;* dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences,* 1699.

9. *Remarques sur une comète* observée à Pékin le mois de février de l'année 1699; dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences,* 1701.

10. *Observations,* dans l'ouvrage du P. Gouge: *Observations physiques et mathématiques pour servir à l'histoire naturelle et à la perfection de l'astronomie et de la géographie,* envoyées de Siam à l'Académie Royale des Sciences par les PP. Jésuites français qui vont en Chine, avec les réflexions de MM. les académiciens et les notes du P. Gouge, in-8°, Paris, Martin, 1688; in-4°, Paris, Imprimerie Royale, 1692. Les observations sont des PP. de Fontaney, Tachard, Noël, de Bèze, Duchatz etc.... Voir aussi le t. VII des *Mémoires de l'Académie.*

11. *Relation* de ce qui s'est passé en Chine en 1697, 1698 et 1699, à l'occasion d'un établissement que M. l'abbé de Lyonne a fait à Yen-tcheou 嚴州府, ville de la province du Tché-kiang, in-12, Liège, Moumal, 1700. Plusieurs l'attribuent au P. de Fontaney.

12. *Route* que tinrent les PP. Bouvet, de Fontaney, Gerbillon, Le Comte et de Visdelou, depuis le port de Ning-pouo jusqu'à Pékin, avec une description très exacte et circonstanciée de tous les lieux où ils passèrent dans les provinces du Tché-kiang, du Kiang-nan, du Chan-tong et du Pé-tche-li; dans du Halde, *Description,* t. I, p. 73.

13. *Route* que tint le P. de Fontaney de Pékin à Kiang-tcheou 絳州, dans le Chan-si, et de Kiang-tcheou à Nankin; dans du Halde, *Descr.*, t. I, p. 97.

14. Les PP. de Fontaney et Gerbillon, dit le P. Gaubil, avaient résolu de travailler sur l'*Ancienne astronomie chinoise*: le P. de Fontaney commença par faire beaucoup d'observations, mais les voyages qu'il fut obligé d'accomplir empêchèrent l'exécution de son projet.

15. Il fit aussi des *Observations,* restées manuscrites, *sur la valeur du* li 里 *chinois.* D'après lui, et d'après le P. Le Comte, le pied de Pékin est au pied du Roi de Paris comme 99 est à 100 et le *li* chinois contiendrait, par suite, 297 toises. Cette proportion avait déjà été trouvée par le P. Verbiest. M. de Mairan, en comparant un demi-pied chinois bien étalonné que lui avait envoyé le P. Parrenin, avec notre pied de roi, a trouvé, pour la valeur du *li,* 296 toises 2/3. Delisle avait entre les mains les observations dans: *Description de la ville de Péking,* par Delisle et Pingré, Paris, 1785,

p. 37; et dans: *Voyage à Péking* à travers la Mongolie, par Timkovski, Paris, 1827.

16. *Lettre* du P. de Fontaney, supérieur des six Jésuites envoyés par le roi en Chine, écrite de Siam, depuis le départ des vaisseaux, à un Jésuite de ses amis, le 26 févr. 1686, in-12, 39 pp., s. l. n. d. (le permis d'imprimer, signé: De la Reynie, est du 19 juin 1687). [Sommervogel, *Biblioth.*, t. III, col. 853. — Cordier, *Bibliotheca sinica* (2e éd.), col. 1068.]

17. *Lettre* au P. Verjus sur le mauvais succès du premier embarquement (le 2 juillet 1686; ci-dessus, p. 424) et le retour à Siam; dans le *Second voyage de Siam* du P. Tachard, pp. 150-194.

18. *Lettre* à un grand seigneur, de Chang-hai, 1er août 1690: idée générale de la Chine, éloge de l'empereur K'ang-hi, comment la foi catholique a été portée en Chine; dans la *Vie du P. Ricci* par le P. d'Orléans, pp. 220 seq.

19. *Lettre* au P. Verjus, de Louvo, 12 mai 1687: occupations des Pères au Siam depuis novembre 1686; détails sur leurs observations astronomiques; dans le *Second voyage de Siam* du P. Tachard, pp. 234-262.

20. *Lettre* de Tcheou-chan, 15 févr. 1703 (ci-dessus, p. 430): fondation de la Mission française, voyage, arrivée en Chine, voyage à Pékin, maladie de l'empereur, détails sur les travaux des premiers missionnaires français; dans: *Lettres édif.*, t. III, pp. 82 seq.; traduct. allemande dans le *Welt-Bott*, n° 97.

21. *Lettre* de Londres, 1704, au P. de la Chaise: services rendus aux autres missionnaires, église de Pékin, notions sur Nagasaki et le Japon, avis aux futurs missionnaires; dans: *Lettres édif.*, t. III, pp. 113 seq.; traduct. allemande dans le *Welt-Bott*, n° 98.

22. Plusieurs *Lettres* manuscrites, à la bibliothèque de l'école Sainte-Geneviève. (Sommervogel, *Biblioth.*, t. III, col. 853.)

171.

LE P. JOACHIM BOUVET.

白 晉 明 遠 *PÉ TSIN MING-YUEN.*

N. 18 juil. 1656. — E. 9 oct. 1678. — A. 23 juil. 1687. — P. 2 fév. 1694. — M. 28 (1) juin 1730, Pékin.

Bayer, *Musaeum*, t. I, p. 6.—Bouvet, *Portrait*, pp. 130 seq.—Choisy, *Journal*, passim. — Le Comte, *Nouv. Mém.*, passim. — Le Gobien, *Histoire*, livre II. — du Halde, *Description*, t. I, pp. 95-105; t. II, p. 108; t. III, pp. 101-104, 107, 114 seq. —Huc, *Le christianisme*, t. III, p. 177. — *Lettres édif.*, t. III, pp. 17 seq. — Prémare-Bonnetty, *Vestiges*, p. 12. — Sommervogel, *Bibl.*, t. II, col. 56 seq.; t. VIII, col. 1896. — Visschers, *Onuitgegeven Brieven*, p. 50.

(1) S. 29.

Le P. Bouvet, né au Mans en 1656, fut un des six premiers mathématiciens jésuites que Louis XIV fit partir à ses frais pour la Chine en 1685. Après avoir été admis à l'Académie des Sciences et pourvus par ordre du roi des instruments de mathématiques et d'astronomie qui leur étaient nécessaires, ils quittèrent Brest le 3 mars 1685, et arrivèrent à Ning-pouo 甯波 le 23 juillet 1687, laissant à Siam le P. Tachard, retenu par le roi du pays, et enfin à Pékin, le 7 février 1688. La liberté de se répandre dans les provinces pour y prêcher l'Evangile fut accordée à tous, excepté aux PP. Bouvet et Gerbillon, que l'empereur K'ang-hi 康熙 garda auprès de sa personne.

Ces deux Pères obtinrent bientôt la confiance du monarque chinois et, s'étant rendus habiles dans la langue tartare, ils expliquèrent à K'ang-hi toute la géométrie. L'un et l'autre composèrent en cette langue divers ouvrages sur les mathématiques, qui furent si estimés de l'empereur qu'il les fit traduire et imprimer en chinois, en les enrichissant d'une préface de sa main. Ils firent aussi construire à la Cour un laboratoire de chimie avec tous les instruments nécessaires pour opérer, et travaillèrent à une *Anatomie* complète, mais ils ne firent qu'ébaucher ce premier ouvrage, qui fut terminé par le P. Parrenin, et ensuite traduit en mandchou. (Bouvet, *Portrait*, pp. 130 seq.)

Le prince tartare avait été tellement satisfait des services des Pères français, qu'il donna l'ordre au P. Bouvet de retourner en France et de lui ramener autant de missionnaires qu'il pourrait. Il le chargeait en même temps de ses présents pour Louis XIV, parmi lesquels se trouvaient 49 volumes magnifiquement imprimés à Pékin. Le P. Bouvet partit de Pékin en 1693 (cf. ci-dessous, p. 437, n. 3); il revit la France en mars 1697 et rentra en Chine en mars 1699, conduisant une troupe de dix missionnaires choisis (1). Le roi de France avait fait remettre au Jésuite un recueil de toutes ses estampes, très richement relié, et destiné à être offert à l'empereur chinois.

Celui-ci envoya à Canton, pour le recevoir, les deux Pères J. Suarez et de Visdelou avec le titre d'ambassadeurs. Il revit le P. Bouvet avec plaisir et lui conféra le titre d'interprète auprès du Prince, son fils, héritier de la couronne. Un malentendu, joint à sa grande délicatesse de conscience, faillit lui faire perdre la vie en 1704. Il s'était imaginé, non sans fondement, croyait-il, qu'un ouvrage auquel on l'avait chargé de travailler, était superstitieux. «Or, selon les principes de notre religion, disait le P. Bouvet, nous ne pourrions travailler à de semblables ouvrages sans nous rendre coupables devant

---

(1) C'étaient les PP. Dolzé, Pernon, de Broissia, de Prémare, Régis, Parrenin, Geneix et le Fr. de Belleville, embarqués à La Rochelle sur l'*Amphitrite*, commandée par le chevalier de la Roque. Ils prirent au Cap les PP. Domenge et Baborier. Ceux-ci étaient partis de France avec les PP. d'Entrecolles, Fouquet et le Fr. Frapperie sur l'escadre de M. des Angus, qui les déposa au Cap, et ne garda avec lui que les trois derniers. (Cordier, *Biblioth.*, pp. 2089 seq.)

Dieu d'un très grand crime, et le Prince est trop équitable pour l'exiger de nous.»

Les mandarins le traitèrent d'opiniâtre et d'ingrat, mais rien n'y fit. Le Prince lui parla d'une manière qui marquait sa colère et son indignation, et déclara que cet instrument était uniquement pour son usage; que ni lui, ni personne ne lui attachait aucune vertu particulière. Le P. Bouvet fit de nouvelles instances et le Prince, extrêmement irrité, partit pour avertir l'empereur de ce qui s'était passé. Il était à craindre que la mort ne fût la récompense de sa résistance. Il en fut quitte pour être relevé de son emploi. (*Lettres édif.*, t. III, p. 144.)

Il ne perdit pas, toutefois, les bonnes grâces de K'ang-hi, car l'empereur, après avoir reçu en audience solennelle, le 31 décembre 1705, le Patriarche de Tournon, résolut, le 2 janvier 1706, d'envoyer au St-Père le P. Bouvet, comme son ambassadeur et porteur des présents (1) qu'il lui destinait. Mais cette ambassade n'eut pas lieu, à cause des difficultés qui ne tardèrent pas à s'élever, et le P. Bouvet, déjà parti, fut rappelé de Canton à Pékin. Il prit une part active (en 1708 et seq.) à la description géographique et au levé des cartes de toutes les provinces de l'Empire. Nous en parlerons à l'article du P. J.-B. Régis (ci-dessous, n° 236).

Le P. Bouvet n'avait jamais négligé le ministère des âmes. En 1701, dit le P. de Chavagnac (*Lettres édif.*, t. III, p. 52), il était occupé du matin au soir au soin d'instruire ceux qui venaient pour embrasser la religion. «Il y a eu un bonze qui s'est converti d'une manière fort extraordinaire. Il était fort dévot et s'occupait à bâtir une pagode sur un grand chemin, lorsque deux chrétiens passant par là lui dirent qu'il se donnait bien de la peine pour une fausse divinité; qu'il ferait bien mieux d'aller à Pékin trouver les Européens qui étaient dans le palais de l'empereur, qu'ils lui expliqueraient la loi du grand Dieu du Ciel. Le bonze, qui n'avait jamais entendu parler de la religion chrétienne, les crut, vint à Pékin, se convertit, et retourna achever son bâtiment, qu'il a consacré depuis à Jésus-Christ.»

---

(1) Le présent impérial consistait en 10 perles grosses et belles, pêchées dans les rivières de la Tartarie, 1 paquet de la racine précieuse nommée *jen-seng* 人參, 50 peaux de zibeline de couleur noire et très bien préparées, 10 couvertures bordées tout autour de broderies très fines, 30 pièces de soie des meilleures de la Chine, de diverses couleurs et élégamment travaillées. Tous ces objets étaient renfermés dans deux boîtes curieusement ouvragées. L'empereur ordonna à un de ses courtisans et à trois mandarins de les montrer au Patriarche, et ensuite de les remettre au P. Bouvet avec les clefs de ces boîtes. Il chargeait aussi Mgr de Tournon d'écrire au Souverain Pontife que le P. Bouvet était son ambassadeur auprès de Sa Sainteté, et qu'il lui demandait des hommes bien religieux et habiles dans les mathématiques, la musique, la médecine et la chirurgie. (Relacâo sincera et verdadeira do que fez, pretendeu e occasionou na Missâo da China... o patriarcha de Antiochia, Carlos Thomaz Maillard de Tournon, publicada pelo sr. Rivara, no Chronista de Tissuary. (Cité dans Marques Pereira, *Ephémérides de Macao*, p. 2.)

Le P. Bouvet ne cessa plus de remplir toutes les fonctions du missionnaire avec un zèle apostolique et des fruits nombreux. Il cultivait à Pékin, avec le plus grand soin, une confrérie de la charité sous le titre du St-Sacrement, dont la religion a tiré de grands avantages. « Elle est, écrivait-il en 1706, divisée en 4 classes et on a choisi un patron pour chaque classe. La première est de ceux qui doivent s'employer auprès des fidèles adultes. Ils sont chargés d'instruire les néophytes etc. Leur patron est St Ignace. Dans la seconde sont ceux qui doivent veiller à l'instruction des enfants ; ils sont sous la protection des SS. Anges, et comme il s'expose tous les jours, dans cette grande ville, un nombre incroyable d'enfants, ils sont chargés du soin de leur administrer le baptême. Dans la troisième sont compris ceux dont la charge est de préparer à la mort, d'ensevelir les défunts, et de veiller à ce qu'on ne fasse aucune cérémonie superstitieuse à leurs obsèques. St Joseph est leur patron. Enfin, ceux de la quatrième sont principalement destinés à procurer la conversion des infidèles; ils doivent, par conséquent, être plus instruits que le commun des fidèles, et faire une étude plus particulière de la religion; ils sont sous la protection de St François-Xavier.» (*Lettres édif.*, t. III, pp. 160 seq.)

Le P. Bouvet, comme plusieurs de ses confrères, s'attacha à retrouver dans les *king* 經 et autres anciens monuments chinois les restes des traditions primitives. Voici comme il en parle dans une lettre inédite, de Pékin, 13 nov. 1729, citée par M. Bonnetty: «Dans la supposition qu'ils sont venus originairement des premiers patriarches, il est très aisé encore aujourd'hui à des théologiens qui s'y appliqueront sérieusement, d'y apercevoir avec clarté toutes les plus sublimes vérités du christianisme, marquées par des traits et des caractères si brillants, qu'il paroisse très facile d'en convaincre les plus savants hommes de la Chine et de l'Europe.» Puis il dit que l'empereur K'ang-hi lui-même partageait ses sentiments; et ailleurs, que le même empereur serait allé jusqu'à dire: «Si je me décide à embrasser le christianisme, tout mon Empire le professera avec moi», rêve longtemps caressé par les missionnaires, mais dont la réalisation était impossible. A l'occasion de ces découvertes qu'il croyait avoir faites dans les anciens livres, il fut assez longtemps en commerce de lettres avec Leibnitz (1). (Prémare-Bonnetty, *Vestiges*, pp. 12 seq.)

Le P. Bouvet mourut à Pékin le 28 juin 1730, d'après une lettre du P. Contancin conservée à l'Observatoire de Paris. (Portef. 150; cf. Sommervogel, t. II, col. 54.) «On voyait en lui, dit le P. du Halde, l'assemblage des qualités personnelles et des vertus religieuses qui rendent un homme aimable et édifiant dans une communauté: il était d'un caractère doux, sociable, officieux, toujours prêt à obliger et d'une attention continuelle à n'incommoder personne; enfin d'une charité si délicate qu'il ne lui est jamais échappé ni plainte, ni la moindre parole au désavantage de ceux

(1) Cf. ci-dessous, pp. 437 seq , ouvrages nn. 7, 8, 15, 17.

dont il croyait avoir de justes sujets de mécontentement. D'ailleurs exact observateur de nos règles, grand amateur de la pauvreté et des souffrances, ennemi des commodités de la vie, jusqu'à se priver du nécessaire. C'est le témoignage que rendent à sa mémoire tous ceux qui ont eu le bonnheur de vivre avec lui.»

Le P. Bouvet a composé :

1. *Elementa geometriæ*, en tartare et en chinois, *Pekini, formis regiis.* Je n'en ai jamais vu d'exemplaire. «Tous les jours, dit le P. Bouvet, l'empereur nous appelait pour les lui expliquer de vive voix (les propositions d'Euclide); il passait des heures entières à faire lui-même les figures.» Il se rendit ainsi les *Éléments* tout à fait familiers. «Nous les avions composés en tartare; il voulut ensuite que nous lui composassions, encore en tartare, un *Cours de géométrie pratique* avec toute sa théorie... et pour faire voir combien ces deux ouvrages étaient de son goût, il les fit traduire l'un et l'autre en chinois, et prit la peine de composer lui-même des préfaces, pour mettre à la tête de chacun.» (Bouvet, *Portrait*, pp. 129 seq.)

2. «Nous composâmes 18 à 20 petits *Traités* sur autant de matières différentes, selon l'ordre que l'Empereur nous prescrivait. Ils eurent le bonheur de lui plaire, de sorte qu'il en fit divers éloges de vive voix et par écrit.» C'était avant 1692. (*Ibid.*, p. 103.)

3. *Route* que tint le P. Bouvet depuis Pékin jusqu'à Canton, lorsqu'il fut envoyé par l'empereur K'ang-hi en Europe, en l'année 1693, dans du Halde, t. I, pp. 95-105; t. II, p. 108.

4. *Etat présent de la Chine*, en figures gravées par Giffart sur les dessins apportés au Roi par le P. Bouvet, in-fol., Paris, 1697.

5. *Portrait historique de l'empereur de la Chine* présenté au roi, in-12, Paris, Michallet, 1697. «Il porte presque en entier sur le parallèle entre Louis XIV et K'ang-hi. Louis XIV, qui ne pouvait qu'en être flatté, fit à plusieurs fois témoigner son estime à K'ang-hi, sans toutefois déroger à la coutume des rois de France, de ne point envoyer d'ambassade à la Chine, pour ne pas compromettre leur dignité.» (Ab. Rémusat, *Nouv. Mél.*, t. II, p. 41.)

Il faut ajouter que l'éloge de K'ang-hi paraît flatté un peu plus que de raison; Leibnitz l'a traduit en latin dans ses *Novissima Sinica:* Icon regia Monarchæ Sinarum nunc regnantis, ex gallico versa, in-8°, s. l., 1699.

Histoire de l'empereur de Chine présentée au Roi par le P. Bouvet, de la C^ie^ de Jésus, missionnaire de Chine, in-12, La Haye, Meyndert Uytwerf, 1699. C'est le même ouvrage sous un titre un peu différent.

6. Plusieurs *Récits* insérés dans du Halde, entre autres la description des cérémonies d'un repas chinois. (t. II, p. 113.)

7. *Observata de vocibus Sinicis* T'ien 天 *et* Chang-ti 上帝.

«L'auteur se proposait de prouver que les anciens chinois, comme ceux d'aujourd'hui, avaient connu le vrai Dieu vivant, sous les noms de *T'ien* et de *Chang-ti*. Il appuyait sa proposition sur les textes des livres classiques, sur les sentiments des lettrés et sur les proverbes populaires. Cet ouvrage a été proscrit par Mgr de Tournon, qui s'en fit remettre tous les exemplaires.» (Cf. *État présent de l'Eglise de la Chine*, in-12, Paris, 1712, pp. 226 seq.—Prémare, *Vestiges*, pp. 13, 14.)

8. *De cultu celesti Sinarum veterum et modernorum*, liber novus e Sinico idiomate in latinum versus a PP. Hervieu et de Prémare, S. J., auctore J. Bouvet, anno 1706, MS., à la Biliothèque nationale de Paris. Le titre chinois est: 古今敬天鑑 *Kou kin king T'ien kien*. Nous avons au Tche-li un exemplaire de cet ouvrage, dont nous avons fait tirer une copie, il est signé du P. Bouvet. Un grand mandarin nommé Han 韓, à l'époque président du tribunal des Rites, y a ajouté une préface. «Au témoignage des anciens livres chinois, le P. Bouvet joint celui des auteurs modernes, en preuve que tous n'ont pas perdu la connaissance du vrai Dieu. De plus il a réuni à la fin de son livre les expressions d'un usage journalier, dont les Chinois se servent pour désigner Dieu. Ces expressions ont une évidence saisissante.» (Note du P. Fourmont.)

9. *Petit vocabulaire* chinois-français, MS., à la Bibliothèque de l'Institut. — *De significatione verborum sinensium*, petit MS. in-4° écrit en chinois. D'après Desportes, dans la *Bibliographie du Maine* (Le Mans, 1844, pp. 231 seq.) — M. Cordier l'a vainement cherché à la Biblioth. de l'Institut. (*Bibl. sin.*, p. 1036.)

10. *Idea generalis doctrinæ libri* I-king 易經, seu Brevis expositio totius systematis philosophiæ hieroglyphicæ in antiquis sinarum libris contentæ, facta R. P. Joanni Paulo Gozani, Visitatori, hanc exigenti, MS. in-4°, signé Bouvet, à la Bibliothèque Nationale. (Fonds fr., n° 17.239. — Cf. ci-dessous, p. 439, n. 15.)

11. Bonnetty cite encore une *Dissertation* sur le *Che-king* 詩經 à la Bibl. Nat. (*Vestiges* des princip. dogmes, du P. de Prémare, p. 14).

12. «Il existe encore, dit Ab. Rémusat (article «Bouvet» de la *Biogr. univ.*), quelques *Traités* en latin et en français, qui ont tous pour objet d'établir, de développer et de justifier le système d'explication des caractères et des antiquités chinoises, embrassé par le P. Bouvet et le P. Prémare. Plusieurs de ces traités sont de la main de ce dernier, composés par lui en partie sur les matériaux recueillis par le P. Bouvet.» (Cf. l'article «Prémare».)

13. *Journal des voyages* du P. Bouvet, MS., 191 pages in-4°, conservé à Munich. (M. Bibl. reg. Monalc., t. VII, n° 1.326.)

14. *Summa* eorum quæ inter PP. Gallos Regis christianissimi mathematicos, et Lusitanos, in sinensi imperio gesta sunt, ab exeunte anno 1691 ad annum 1694, Reverendo admodum P. N. Generali oblata a P. Joachimo Bouvet, 72 pages in-4°. (Bibliothèque des *Etudes* à Paris.)

15. *Lettres inédites :* copie d'une lettre du P. Bouvet, Paris, 1 déc. 1694, sur les rites. Dans un MS. in-4° de la Bibliothèque Mazarine, n° 2813, intitulé: Affari della China, 1699, 1700. (Cordier, *Bibl. sin.*, p. 874. — Lettre à M. l'abbé Bignon, Pékin, 15 sept. 1704, 39 pages in-fol. — Lettre de Pékin, 27 oct. 1704. — Lettre au T. R. P. de la Chaise, Confesseur du Roi, en Cour. — Lettre à M. de Leibnitz, Pékin, 4 nov. 1701. Ces lettres sont à la Bibliothèque Nationale, 17. 240, Mélanges sur la Chine. (Cordier, *Bibl. sin.*, p. 1036.) — Lettre à M. XX, Pékin, 23 nov. 1723, 3 pages in-fol. Il lui a envoyé un *Mémoire* de 30 à 40 pages sur les découvertes à faire dans les livres chinois par rapport à chaque science en particulier, et surtout sur la religion. Il parle des difficultés survenues relativement aux rites chinois et sur l'emploi des mots *T'ien* et *Chang-ti,* puis d'un travail de 200 pages qu'il envoie sur une découverte faite dans le *I-king,* qui contient le système entier de la sagesse hiéroglyphique. (Note du P. Sommervogel. Cf. ci-dessus p. 438, n. 10.) — Dans une de ses lettres, il envoyait à Leibnitz l'Oraison Dominicale en tartare. (Lettre de la Croze à Th. Bayer, 1717; dans : *Thesaurus epist.* la Croze, t. III, p. 20.)

16 Deux *Lettres* dans les *Lettres édifiantes et curieuses*; 1° de Pékin, 30 nov. 1699, au P. de la Chaise: traversée, voyage à Canton et à Nankin ; 2° de Pékin, 1706 : fondation de la confrérie du St-Sacrement, (t. III, pp. 17, 160). Le *Welt-Bolt*, n^os^ 41 et 128, les traduit.—Une autre de Pékin, 10 juillet 1710. (*Lettres édif.*, édit. 1819, t. X, pp. 64-68.)

17. *Lettres* à M. de Leibnitz sur la philosophie chinoise, les rites chinois et la Mission de Chine: «La première expose un système assez singulier relativement à la conformité que le missionnaire croyait trouver entre l'arithmétique binaire que venait d'imaginer le philosophe allemand, et les *koa* 卦 ou figures symboliques qui constituent la base inintelligible des connaissances chinoises.» (A. Rémusat, dans l'art. «Bouvet» de la *Biographie universelle.*) Elle est dans les *Mémoires de Trévoux,* janvier 1704, n° XI. — Dans le même n° de ce journal se trouve une autre lettre, du 1^er^ nov. 1701, sur l'utilité de la recherche des anciennes croyances chinoises. — Deux autres lettres ont été publiées dans un recueil de diverses pièces sur la philosophie, par Chrétien Kortholt, in-8°, Hambourg, Vandenhoeck, 1734. (Cf. Sommervogel, t. II, col. 57.)

18. Plusieurs *Lettres* au P. Souciet. (Bibl. de l'Observatoire à Paris, portef. 150.)

19. *Lettres* de Paris et Fontainebleau, 1697, à la Bibl. de l'Ecole Sainte-Geneviève. (Sommervogel, t. I, col. 58.)

20. *Lettre* du cap de Bonne Espérance, 5 juin 1698, dans le *Mercure galant,* mars 1699, pp. 49 seq. — Elle est suivie d'une pièce de vers de M. de Bétauland, adressée au P. Bouvet.

21. Trois *Lettres* de 1726, 1727, 1728, dans la *Revue de l'Extrême-Orient,* t. III, pp. 64 seq.; 67 seq ; 218 seq.

22. *Lettre* inédite de Pékin, 13 nov. 1729, sur l'origine chrétienne des *king*; dans: Prémare-Bonnetty, pp. 12, 13; ci-dessus, p. 436.

172.

LE P. LOUIS LE COMTE.

李 明 復初 *LI MING FOU-TCH'OU.*

N. 10 oct. 1655. — E. 15 oct. 1671. — A. 23 juill. 1687. — P. — M. 18 avr. 1728, Bordeaux.

de Choisy, *Journal du voyage de Siam*, passim. — Le Comte, *Nouv. Mém.*, passim. — Le Gobien, *Histoire de Edit*, passim. — du Halde, *Description*, t. III, pp. 21 seq., 275 seq., 287 seq. — *Lettres édif.*, tt. III, IV. — Sommervogel, *Biblioth.*, t. II, col. 1356 seq.; t. IX, col. 99 seq.

Le P. Louis Le Comte naquit à Bordeaux d'une famille noble, et entra au noviciat de la province de Guyenne à l'âge de 16 ans. Pendant et après ses études, les fonctions de l'enseignement et de la prédication qu'il eut à remplir ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'étude des mathématiques. Il fut choisi par le P. de Fontaney pour être l'un des six missionnaires envoyés en Chine en 1685. A bord de l'*Oyseau*, il se distingua comme prédicateur : il sut plaire aux gens d'esprit et se faire entendre des matelots. (de Choisy, *Journal*, pp. 18, 63, 107.) Ses voyages furent marqués par de nombreuses observations d'astronomie et d'histoire naturelle, dont il parle dans sa lettre à l'abbé Bignon. (*Nouv. Mém.*, t. II, pp. 448 seq.) Ainsi il observa les immersions et les inversions des satellites de Jupiter au cap de Bonne Espérance, à Pondichéry, à Louvo et à Siam, la conjonction de Jupiter et de Mars, février 1687, à Louvo, une éclipse de soleil à Kiang-tcheou 絳 州, fin avril 1688, le passage de Mercure sur le soleil, à Canton, le 10 nov. 1690, et diverses éclipses de lune.

Peu après son arrivée à Pékin (7 févr. 1688), il fut envoyé au Chan-si, où il resta quelque temps avec le P. de Visdelou, puis au Chen-si pour avoir soin de l'ancienne chrétienté du P. Le Fèvre. Il y travailla pendant deux ans à la conversion des idolâtres. La saisie, par les Portugais de Macao, des pensions envoyées de France, le réduisit, ainsi que les Pères de Visdelou et de Fontaney, à une telle misère qu'ils furent obligés de quitter leurs Missions respectives et de se rapprocher des ports pour subsister. Le P. Le Comte accompagna le P. de Fontaney dans son voyage à Canton, entrepris à dessein d'obtenir justice (1), et dressa une carte des rivières de Nankin à Canton. Le P. de Fontaney se décida alors à le renvoyer en France pour instruire les supérieurs de l'état et des souffrances de la Mission naissante. (Lettre du P. de Fontaney, *Lettres édif.*, t. III, pp. 97, 104 seq.)

(1) En 1690 ; ci-dessus, p. 428.

Il y arriva en 1692, et se rendit à Rome: il fut ensuite retenu en France et devint confesseur de la duchesse de Bourgogne. Il mourut à Bordeaux en 1728. Il avait pris part aux discussions qui s'élevèrent alors au sujet des rites et des cérémonies de la Chine. On en trouvera le détail dans Sommervogel, *Biblioth.*, t. II, col. 1357 seq.

Le P. Le Comte nous a laissé le tableau de la méthode qu'il suivit dans la prédication de l'Evangile, d'après les idées et les pratiques des plus anciens et des plus sages missionnaires. (*Nouv. Mém.*, t. II, pp. 264 seq.) «Toutes mes occupations, dit-il, se réduisaient à trois points principaux:

«1. De nourrir la piété des anciens fidèles par la prédication de la parole de Dieu, et surtout par des exhortations particulières, infiniment plus utiles que tout ce que l'on dit en public; par des comparaisons, des paraboles, des histoires, et par l'explication du catéchisme.

«2. Le second point était la prière. Outre le temps de la messe, je les assemblais deux fois le jour dans l'église pour faire des prières publiques, et comme il faut aux Chinois quelque chose qui frappe les sens, comme ornements, processions, chants, bruit des cloches, cérémonies de l'Eglise, je leur procurais en cette matière ce que l'Eglise permet aux fidèles. Je m'appliquais à leur inspirer du respect pour les mystères, respect qui s'étendait aux images, aux reliques, aux médailles, à l'eau bénite etc...; de plus, une grande dévotion à la Ste Vierge et un amour tendre pour Jésus-Christ.

«3. L'instruction des enfants adultes, qui est le troisième point, ne m'occupait guère moins. Le moyen qui me parut le plus efficace, fut de prendre dans ma maison un maître d'école chrétien, habile et zélé. Les enfants y venaient étudier, et je prenais de là occasion de leur inspirer de la dévotion, et de les instruire des principaux articles de notre sainte foi.»

Dans les discussions avec les païens, il ne leur proposait jamais, au commencement, que ce que la raison exempte des passions nous enseigne: un Dieu unique, infiniment saint, rémunérateur du bien et du mal; puis il avançait peu à peu dans les mystères de notre sainte religion. «Tout est consolant, ajoute-t-il, dans ce glorieux travail: la foi des nouveaux fidèles, l'innocence des anciens, la docilité des enfants, la dévotion et la modestie des femmes; mais on est surtout sensiblement touché de certaines conversions éclatantes que la grâce opère de temps en temps dans le cœur des idolâtres.»

Le P. Le Comte a publié:

1. *Nouveaux Mémoires* sur l'état présent de la Chine, 2 in-12, Paris, Anisson, 1696. Ils ont eu plusieurs éditions et ont été traduits en diverses langues. L'ouvrage est écrit d'une manière intéressante et instructive, mais l'auteur paraît exalter trop les

Chinois. Il est divisé par lettres. Le 1er vol. en contient huit, et le 2e six, toutes adressées à de hauts personnages.

La 1ère est à M. de Pontchartrain, sur le voyage de Siam et de Pékin; la 2e, à mad. la duchesse de Nemours: réception par l'empereur et description de la ville; la 3e, au cardinal de Furstenberg: des villes, des bâtiments et des ouvrages de la Chine; la 4e, au comte de Crécy: des climats, des terres, des canaux, des rivières et des productions (1); la 5e, au marquis de Torcy: du caractère particulier de la nation, son antiquité, sa noblesse, ses usages, ses bonnes et mauvaises qualités; la 6e, à mad. la duchesse de Bouillon: de la propreté et de la magnificence des Chinois; la 7e, à Mgr l'archevêque de Reims: de la langue, des caractères, des livres et de la morale; la 8e, à M. de Phélipeaux, secrétaire d'Etat: du caractère particulier de l'esprit du Chinois.

Dans le tome second: la 9e, au cardinal d'Estrées, de la politique et du gouvernement; la 10e, au cardinal de Bouillon, de la religion ancienne et moderne des Chinois; la 11e, à M. Rouillé, Conseiller d'Etat, de l'établissement et du progrès de la religion chrétienne en Chine; la 12e, au R. P. de la Chaise, confesseur du Roi, de la manière d'annoncer l'Evangile et de la ferveur des nouveaux chrétiens; la 13e, au cardinal de Janson, de la religion chrétienne approuvée par un édit récent et public; la 14e, à M. l'abbé Bignon, idée générale des observations faites aux Indes et en Chine.

Sur les traductions anglaises, hollandaises, italiennes, allemandes, cf. Sommervogel, *Biblioth.*, t. II, col. 1357; t. IX, col. 99.)

2. *Eclaircissements* sur la dénonciation faite à Notre Saint Père le Pape des *Nouveaux Mémoires* de Chine, in-12, s. l, 1700.

3. *Réponse à la lettre de MM. des Missions-Etrangères au Pape* sur les cérémonies chinoises, in-12, s. l., 1702.

4. *Mémoires de Forbin,* chef d'escadre (rédigés sur ses notes par Raboulet et le P. Le Comte), 2 in-12, Amsterdam (Rouen), 1729, 1748. (Sommervogel, t. II, col. 1362.)

5. Un *Routier* de Ning-pouo 甯波 à Pékin et depuis Pékin jusqu'à Kiang-tcheou 絳州, où l'on n'a rien omis de ce qui peut contribuer à la parfaite connaissance du pays: «J'ai aussi le cours des rivières qui mènent de Nankin à Canton: c'est une carte de 18 pieds de long, et chaque minute y occupe un tiers de pouce; les détours, la largeur de la rivière, les moindres îles et les plus petits villages y sont exactement marqués. — Nous avons réformé en partie les côtes de Coromandel, de la Pescherie, de Malaque, de Mergni et de Camboje. — J'en ai deux qui peuvent paraître au jour: l'une qui

(1) Dans cette lettre, il est le premier à parler de la culture du tabac en Chine: il est cependant constant que le tabac a été introduit en Chine par les ports du Fou-kien, à la fin du XVIe ou au commencement du XVIIe siècle. (Bretschneider, *Early European Researches*, p. 27.)

M. Cahen (*Le livre de comptes*, pp. 99 seq.) a tiré des *Mémoires* du P. Le Comte d'intéressants détails sur le commerce russo-chinois au XVIIe siècle.

représente l'entrée du port de Ning-pouo: on y a joint la route de Siam à la Chine; l'autre de la Grande Tartarie.» (Le Comte, *Nouv. Mém.*, t. II, pp. 492 seq.)

6. *Lettre* à Mgr le duc du Maine sur les cérémonies de la Chine, in-12, Liège, Streel, 1700.

7. *Lettre* de Rome, du 17 mars 1702, à M. de Brisacier, Supérieur des Missions-Etrangères; dans la *Réponse aux nouveaux écrits de MM. des Missions-Etrangères*, in-12, s. l., 1702, pp. 94-99.

8. *Scriptum* R. P. Le Comte ad R. R. ac E. E. Card. Marescottum, de iis quæ geruntur in Sinis, circa Confucium et primogenitores defunctos, in-8°, Colon. Agripp., 1701.

9. On lui attribue aussi: *Lettre d'un Missionnaire s. j. sur les Rites chinois*, 1697. (Sommervogel, t. II, col. 1358.)

173.

LE P. JEAN-FRANÇOIS GERBILLON.

張 誠 實 齋 *TCHANG TCH'ENG CHE-TCHAI.*

N. 11 juin (1) 1654. — E. 6 oct. 1670. — A. 23 juillet 1687. — P. . — M. 22 mars 1707, Pékin.

Biogr. univ., article «Gerbillon». — Bouvet, *Portrait*, p. 109. — de Choisy, *Voyage*, — Drews, *Fasti*, 27 janv. — du Halde, *Description*, t. III, pp. 107 seq., 115 ,116; t. IV, pp. 58, 87—423. — Huc, *Le Christianisme*, t. III, pp. 238 seq. — Le Comte, *Nouv. Mém.*, passim. — Le Gobien, *Histoire*, pp. 204 seq. — *Lettres édif.*, t. III. — de Mailla, *Histoire*, t. XI. — Abel Rémusat, *Nouv. Mélanges*, t. II, p. 31; *Recherches sur les langues tartares*, p. 96. — Sommervogel, *Biblioth.*, t. III, col. 1648., t. IX, col. 407. — Tachard, *Voyage*. — *Welt-Bott.*

Le P. Gerbillon, second supérieur général de la Mission française en Chine, et digne successeur du P. de Fontaney (3 nov. 1700-1706), était profès, né à Verdun (Lorraine), le 11 juin 1654. Il entra au noviciat de Nancy, de la province de Champagne, le 6 oct. 1670.

Choisi par le P. de Fontaney pour être l'un de ses compagnons, il fut, dès son arrivée à Pékin, retenu avec le P. Bouvet, à la Cour de l'empereur K'ang-hi 康熙. Lorsqu'en mai 1688 ce prince envoya ses ambassadeurs en Sibérie, pour conclure la paix avec le tsar de Moscovie, ayant remarqué que les Russes faisaient toujours traduire en latin les dépêches qu'ils lui adressaient, il chargea le P. Gerbillon et le P. Thomas Pereira (2) d'accompagner ses ambassadeurs en qualité d'interprètes; il leur donna de ses propres habits, voulut qu'ils prissent rang parmi les mandarins du 3e ordre (3) et enjoignit aux chefs

(1) «21 janv. ou 11 juin». Cordier, *T'oung-pao*, 1906, p. 437.
(2) Ci-dessus, n° 142, p. 382.
(3) Après l'expédition et la signature du traité, dit traité de Nertchinsk,

de l'ambassade de ne rien conclure d'important sans les consulter. (Le Gobien, *Histoire*, pp. 204, 205. — de Mailla, *Histoire*, t. XI, p. 111.)

La caravane chinoise fut quatre mois en route, au milieu des déserts, et par des chemins si difficiles que le P. Gerbillon assure que les misères qu'il avait essuyées pour se rendre de France à Pékin n'étaient qu'un jeu en comparaison de ce qu'ils eurent à souffrir dans cette marche. Les plénipotentiaires chinois arrivèrent enfin à Nipchou (Nertchinsk), bourgade de la Sibérie, où devaient se tenir les conférences: les Moscovites, avec leur chef, Feodor Alexiewitch Golowin, étaient déjà au rendez-vous. Les deux partis parurent d'abord très peu disposés à la conciliation. Les Russes voulaient garder tout ce qui est au nord de l'Amour; les commissaires chinois s'y refusaient et voulaient les reléguer au delà de la rivière Selinga. Chaque parti soutenait son opinion avec une telle énergie que les esprits ne tardèrent pas à s'aigrir; la mésintelligence alla si loin que les plénipotentiaires se séparèrent. (Le Gobien, pp. 206, 207. — de Mailla, t. XI, pp. 111, 125.)

Le P. Gerbillon, voyant que la guerre allait recommencer, dit alors au prince Sosan, un des chefs de l'ambassade, que si on voulait le laisser traiter avec les Moscovites, il se faisait fort de rapprocher les deux partis et de conclure la paix. Pleins de confiance dans la parole et dans l'habileté du missionnaire, les ambassadeurs chinois acceptèrent la proposition, et le Père se rendit seul dans le camp des Russes. Il y demeura quelques jours et déploya un tel talent de persuasion, qu'il réussit à faire comprendre aux représentants du tsar qu'il était de leur intérêt d'abandonner quelque peu de leurs prétentions pour profiter du commerce de la Chine, le plus avantageux qui soit au monde, et capable d'enrichir leur patrie de l'abondance et des richesses de tout l'Orient. D'ailleurs, ajoutait-il, la paix vous est nécessaire pour consolider les grandes conquêtes que vous avez

---

1689, ils résignèrent tous deux, malgré les instances de l'empereur, leur titre de mandarin (Bahr, *Réfutation de Mosheim*, p. 64). En dehors d'eux, on ne signale que 9 Jésuites revêtus de charges mandarinales. Ce sont les PP.:

1.	Schall,	fait mandarin	par Choen-tche	en 1645;	
2.	Verbiest,	,,	,,	,, K'ang-hi	en 1664;
3.	Kögler,	,,	,,	,, Yong-tcheng	en 1725;
4.	André Pereira,	,,	,,	,, ,,	(« *pour plaire à l'ambassadeur portugais* »):
5.	Castiglione (Frère),	,,	,,	,, K'ien-long	(3e degré; rational: paon);
6.	Hallerstein,	,,	,,	,, ,,	
7.	d'Espinha,	,,	,,	,, ,,	(4e degré; rational: oie sauvage):
8.	Gogeisl,	,,	,,	,, ,,	(6e degré; rational: héron).
9.	Félix de Rocha,	,,	,,	,, ,,	

(Pray, *Historia controversiarum*, p. 17. — Hoang. 正教奉褒, t. II, passim.)

Le titre de mandarin n'était point nécessaire à la présidence du tribunal d'Astronomie, que les Pères exercèrent jusqu'à la suppression de la Compagnie.

faites en Sibérie, et qui seraient compromises dans une guerre contre toutes les forces de l'Empire Chinois. (Le Gobien, pp. 207 seq.)

Ces raisons firent impression sur Golowin et ses compagnons, qui acceptèrent les conditions proposées. Le P. Gerbillon eut ensuite le bonheur de voir les ambassadeurs des deux peuples se réunir dans la petite église de Nipchou pour signer le traité de paix (1689). Il en fut fait quatre copies: une en russe, une en tartare et deux en latin, qui furent seules scellées des sceaux des deux nations. Cette paix fit beaucoup d'honneur aux deux missionnaires; toute l'armée les en félicita, mais surtout le prince Sosan, qui proclamait hautement que c'était à eux qu'était dû tout le succès de cette difficile négociation. Il leur dit en particulier qu'ils pouvaient compter sur lui, s'il avait jamais occasion de leur faire plaisir. (Le Gobien, p. 209. — *Lettres édif.*, t. III, p. 101 (1).)

«Prince, répondit le P. Gerbillon, vous savez quels sont les motifs qui nous obligent de quitter tout ce que nous avons de plus cher en Europe, pour venir en ce pays-ci. Notre unique désir est de faire connaître le vrai Dieu et de faire garder sa sainte loi. Ce qui nous désole, c'est que les derniers édits défendent aux Chinois de l'embrasser: nous vous supplions donc de faire lever cette défense, quand vous y verrez quelque jour. Nous sentirons plus vivement cette grâce, que si vous nous combliez de richesses et d'honneurs parce que la conversion des âmes est l'unique bien auquel nous soyons sensibles.» (*Lettres édif.*, t. III, p. 101.) A partir de cette époque, le P. Gerbillon resta interprète dans les affaires entre la Russie et la Chine. (Cahen, *Histoire,* pp. 85 seq.)

De retour à Pékin, il commença à enseigner à l'empereur les éléments d'Euclide, la géométrie pratique et la philosophie: il eut l'ordre, avec le P. Bouvet, de composer des traités sur ces diverses matières (ci-dessus, p. 437). Ils rédigeaient leurs démonstrations en tartare mandchou, langue que le prince leur avait fait apprendre, et ensuite les expliquaient à l'empereur, qui admirait de plus en plus la solidité de nos sciences, et s'y appliquait avec une nouvelle ardeur.

Tous les jours ils allaient au palais, même lorsque K'ang-hi était à 2 lieues de Pékin, à son palais de printemps. Ils partaient à 4 h. du matin, quelque temps qu'il fît, et ne revenaient qu'après le coucher du soleil. A peine de retour, il fallait passer une partie de la nuit à composer et à préparer les leçons du lendemain. La fatigue extrême que ces voyages continuels et ces veilles leur causaient, les accablait parfois, mais l'espérance de rendre ce prince favorable à la religion, en le contentant, les soutenait et adoucissait toutes leurs peines. Ils passaient ordinairement 2 heures le matin

---

(1) M. Cahen, *Histoire,* pp. 47 seq., résume le récit de Golowin, assez différent de celui du P. Gerbillon et hostile aux Jésuites, qu'il trouve trop bons serviteurs de la Chine.

et 2 heures le soir avec l'empereur, qui les faisait asseoir à ses côtés, pour lui montrer les figures, et les lui expliquer avec plus de facilité. (*Lettres édif.*, t. III, p. 101.)

«La Cour était étonnée de ces audiences qu'il nous donnait régulièrement, sans être accompagné que de 3 ou 4 eunuques de sa chambre, s'entretenant familièrement avec nous, sur nos sciences, sur les mœurs, les coutumes et les nouvelles des royaumes d'Europe, et sur diverses autres matières, et, ajoute le P. Bouvet, comme il n'y en avait aucune sur laquelle nous fussions plus prêts que celles des grandes actions de Louis le Grand, je puis dire qu'il n'y en a aucune sur laquelle il ait paru nous écouter avec plus de plaisir.» (Bouvet, *Portrait histor. de l'emp. de Chine,* p. 162.)

En 1691, le crédit dont il jouissait près du monarque le porta à conjurer de tout son pouvoir la persécution qui avait éclaté au Tché-kiang contre le P. Intorcetta depuis plusieurs années, qui n'était pas terminée, et qui menaçait de s'étendre à tont l'Empire. L'aide du prince Sosan, comme il le lui avait promis, ne lui fit pas défaut, et grâce à cette protection, grâce surtout aux prières nombreuses adressées à Dieu, il y réussit, et avec ses confrères il obtint de K'ang-hi l'édit dont nous avons parlé aux articles des PP. Thomas Pereira et Antoine Thomas.

En 1696, K'ang-hi se fit accompagner de ces trois Pères dans son expédition contre le Kaldan des Tartares. «Au milieu de ces courses longues et fatigantes, dit l'abbé Huc, les Jésuites trouvaient une grande consolation, car ils pouvaient servir la religion avec encore plus d'efficacité que s'ils fussent restés dans les Missions parmi les néophytes. Outre qu'ils maintenaient l'empereur dans ses bonnes dispositions à l'égard des chrétiens, ils ne manquaient jamais de répandre autour d'eux une bonne semence évangélique, qui devait fructifier plus tard avec la bénédiction de Dieu.» (Huc, *Le Christianisme*, t. III, p. 238.) Et c'est ainsi qu'à la faveur des sciences humaines, la lumière du christianisme brillait au milieu de la Cour pour se répandre ensuite parmi les mandarins et des mandarins aux peuples.

Le P. Gerbillon dit de lui-même (du Halde, *Description,* t. IV, p. 58): «Au premier voyage que je fis en Tartarie, j'eus la pensée d'ouvrir une Mission parmi ces peuples et de consacrer le reste de mes jours à leur prêcher l'Evangile, mais je trouvai dans leurs esprits et dans leurs cœurs si peu de disposition à recevoir la divine semence, que je ne crus pas qu'il fût de la prudence d'abandonner la Chine, où je voyais une moisson abondante à recueillir. Cependant il y a déjà quelques chrétiens dans la partie orientale, et ils sont allés de Pékin, et nous espérons y établir bientôt des missionnaires.

Après ses voyages, car il accompagna huit fois l'empereur en Tartarie, le P. Gerbillon surveillait la bâtisse et l'ornementation de l'église française de Pékin, une des plus belles de tout l'Orient.

Nous avons dit, à l'article du P. de Fontaney (1), comment l'empereur avait concédé un grand emplacement dans son palais pour y bâtir une église. Il avait promis d'y contribuer. Le 26 janvier 1700, le P. Gerbillon pria le premier eunuque de la chambre d'avertir le prince qu'on se préparait à bâtir. L'empereur lui fit demander pourquoi il n'avait pas invité les autres Pères à s'unir avec lui, «car bâtir une église à Dieu est une chose qui regarde tous les missionnaires, et à laquelle ils doivent s'intéresser.» Le P. Gerbillon répondit que, ne sachant pas si cette demande lui serait agréable, il n'avait osé se présenter au palais avec un si grand éclat, mais que tous les Pères allaient se joindre à lui pour remercier Sa Majesté d'une faveur si honorable à la religion chrétienne. (*Lettres édif.*, t. III, p. 26.)

Les Pères des trois maisons se rendirent le lendemain au palais. L'empereur envoya le premier eunuque pour recevoir leur requête: il leur répondit que bâtir une église étant une chose sainte, il voulait y contribuer pour faire honneur à leur religion et à leurs personnes, et qu'il donnerait l'ordre qu'on leur fournît les matériaux nécessaires. Le lendemain, l'empereur fit donner à chacun 2 pièces de soie et un pain d'argent de 50 taëls. Le P. Grimaldi, comme le plus ancien missionnaire, dit que ne voyant pas de termes pour marquer leur reconnaissance des bienfaits dont Sa Majesté les comblait, et Dieu seul pouvant les reconnaître pour eux, ils allaient consacrer l'argent qu'ils venaient de recevoir à bâtir l'église du vrai Dieu, afin de l'intéresser à conserver et à bénir la personne d'un prince qui leur était si cher. K'ang-hi parut fort content de ce remerciement. (*Lettres édif.*, t. III, p. 26. — du Halde, t. III, pp. 115, 116. — Huc, *Le Christianisme*, t. III, p. 243.)

«L'église est au bout d'une cour large de 40 pieds sur 50 de long; elle a 75 pieds de longueur, 33 de largeur et 30 de hauteur... Le plafond est tout à fait peint..., le rétable est peint de même, ses côtés sont une continuation de l'architecture de l'église en perspective. C'est un plaisir de voir les Chinois s'avancer pour visiter cette partie de l'église qu'ils disent être derrière l'autel. Quand ils y sont arrivés, ils s'arrêtent, ils reculent un peu, ils reviennent sur leurs pas, ils y appliquent les mains, pour découvrir si véritablement il n'y a ni élévations, ni enfoncements.» (*Lettres édif.*, t. III, p. 143.)

Mais il faut lire dans les *Lettres édifiantes* la description complète de cette église. «Lorsque l'autel est orné, dit le P. Jartoux, des riches présents de la libéralité de Louis XIV, que nous avons apportés d'Europe, et dont Sa Majesté a bien voulu enrichir celui de Pékin, il paraît alors un autel érigé par un grand roi au seul Maître des rois.» (*Lettres édif.*, t. III, p. 143.) Les fleurs de lys n'y

(1) Ci-dessus, pp. 428, 429.

manquent pas (1).

On a ajouté de chaque côté de l'église deux grandes salles à la manière chinoise. «L'une sert aux Congrégations et aux instructions des catéchumènes; l'autre, à recevoir les personnes qui nous rendent visite. On a exposé dans cette dernière les portraits du roi, de Monseigneur, des princes de France, du roi d'Espagne régnant, du roi d'Angleterre et de plusieurs autres princes, avec des instruments de mathématiques et de musique... Les Chinois considèrent tout cela avec une extrême curiosité.» (*Ibid.*)

Quand l'église fut terminée, on en fit la bénédiction avec toute la pompe qu'il fut possible de déployer, le 9 déc. 1703. Le P. Grimaldi, Visiteur, ayant terminé la bénédiction, le P. Gerbillon célébra solennellement la messe avec toute la pompe du culte catholique ; un grand nombre de néophytes chinois y communièrent. On pria pour le Roi très Chrétien, et la fête se termina par le baptême d'un bon nombre de catéchumènes. (*Ibid.*)

L'inauguration de cette église eut un grand retentissement dans toute la Chine. Le prince héritier, les deux frères de l'empereur, les princes leurs enfants, les plus grands seigneurs de la Cour, s'empressèrent de la visiter. Les magistrats des provinces, les lettrés qui se rendaient à Pékin pour les examens de docteur, ne manquèrent pas d'aller voir la belle église des chrétiens, «et d'y prendre des sentiments favorables à la religion».

Au haut du frontispice, il y avait ces mots: *T'ien-tchou t'ang, tche kien* 天主堂,旨建, «temple du Seigneur du ciel, bâti par ordre de l'empereur». Au-dessous, trois autres inscriptions, écrites et données par K'ang-hi lui-même, le 24 avril 1711. La première est placée sous la précédente: *Wan yeou tchen yuen* 萬有眞原, «au vrai principe de toutes choses». Les deux autres sont sur deux colonnes du péristyle. Celle de droite est ainsi conçue: *Siuen jen siuen i, yu tchao tch'eng tsi ta k'iuen heng* 宣仁宣義,聿昭拯濟大權衡, «infiniment bon, infiniment juste, il éclaire, soutient, règle tout avec une suprême autorité et une souveraine justice». Sur la colonne de gauche, on lit: *Ou che ou tchong, sien tso hing cheng tchen tchou tsai* 無始無終,先作形聲眞主宰, «il n'a point eu de commencement et n'aura point de fin, il a produit toutes choses dès le commencement, c'est lui qui les gouverne et en est le véritable Seigneur». (*Lettres édif.*,

---

(1) Le P. Amiot remarquait 50 ans après, en 1754, que les fleurs de lys étaient connues de tout le monde à Pékin. «Elles brillent partout : on les voit dans l'intérieur de l'église, sur nos ornements d'autel, elles sont dans notre maison, sur la plupart de nos livres et de nos instruments ; elles se trouvent au dehors, chez les grands, dans la plupart des choses curieuses dont ils sont possesseurs. elles sont chez le Prince, et en si grande quantité que je crois pouvoir dire sans exagération que les armes de France sont aussi multipliées dans le palais de l'empereur de Chine, qu'elles peuvent l'être à Paris ou à Versailles.»

t. III, p. 167. — Hoang, *Mélanges,* Var. sinol. nº 21, pp. 158, 164. — *Catal.* de peinture de T'ou-sè-wè, nº 78.)

Depuis lors, tant que le P. Gerbillon demeura à Pékin, il prêcha tous les dimanches et expliqua aux fidèles les principaux devoirs du chrétien. En même temps, il s'empressait de ménager l'établissement dans la ville de Lin-ts'ing 臨 淸 (Chan-tong) de Mgr d'Argolis, récemment nommé à l'évêché de Pékin, des PP. Franciscains à Tong-tch'ang-fou 東 昌 府, au Chan-tong, et celui de M. Le Blanc, au Yun-nan; il facilitait l'entrée du Se-tch'oan à Mgr l'évêque de Rosalie et aux 4 missionnaires envoyés par ce prélat; il procurait la paix aux PP. Augustins du Kiang-si, en apaisant une persécution qu'ils enduraient depuis cinq ans; en un mot, il rendait à tous les missionnaires tous les services que la bienveillance de l'empereur le mettait en état de leur rendre. (*Lettres édif.*, t. III, p. 116.)

Epuisé par ces travaux, quoique jeune encore (il n'avait que 53 ans), le P. Gerbillon passa à une vie meilleure, à Pékin, le 22 mars 1707. «Sa mort, écrivait le P. Le Couteulx, a été une perte très considérable pour la Mission en général, et pour nous autres Jésuites en particulier. L'empereur n'a honoré sa mémoire d'aucune marque d'estime, contre sa coutume à l'égard des Européens qu'il a distingués, comme il avait fait. Tout le monde, Chinois et Européens, sait que ce n'a été que parce que ce Père parut trop attaché à Mgr le Patriarche, et toujours prêt à l'excuser auprès du Prince et des grands.» Il possédait également bien les deux langues tartare et chinoise.

Il a laissé:

1. *Eléments de Géométrie* tirés d'Euclide et d'Archimède, en tartare et en chinois, revus et corrigés par K'ang-hi, 1689. (du Halde, t. IV, p. 245.)

2. *Géométrie* pratique et théorique, tirée en partie du P. Pardies, écrite en tartare et traduite en chinois par ordre de l'empereur, qui l'a fait imprimer à Pékin, 1690. (du Halde, t. IV, p. 228.)

3. Il a aussi traduit en tartare, pour l'usage de l'empereur, des *Eléments de philosophie* tirés surtout de Deshamel, de l'Académie royale. (du Halde, t. IV, p. 248. — Bouvet, *Histoire,* p. 99; *Portrait,* p. 149.)

4. *Manière de se servir de l'astrolabe* pour trouver les éclipses de lune et de soleil, en chinois, 1689 (du Halde, t. IV, p. 157), à l'occasion d'un de ces instruments offerts à l'empereur par le P. de Fontaney à Nankin.

5. *Observations* historiques sur la Grande Tartarie, dans du Halde, t. IV, pp. 33 seq.

6. *Relations* de 8 voyages dans la Grande Tartarie de 1688 à 1699, dans du Halde, t. IV, p. 103: le 1er en 1688 avec le P. Thomas Pereira, le 2e en 1689, avec le même Père, le 3e en 1691, avec le

P. Antoine Thomas, le 4e en 1692, le 5e en 1696 avec les PP. Thomas et Pereira, le 6e de même en 1696, le 7e en 1697 et le 8e en 1698 avec le P. Thomas. M. Cahen (*Histoire*, p. 32) a rendu hommage au «très précieux journal du P. Gerbillon aux conférences de Nertchinsk, dans du Halde, t. IV»; plus loin, p. 136, le même auteur dit: «Il faut distinguer, dans les récits du P. Gerbillon, les événements dont il fut le témoin de ceux qu'il rapporte par ouï-dire.» — Ces *Relations* offrent des renseignements très précieux sur la constitution géographique et physique du pays, sur la manière de vivre des habitants, leurs mœurs, leurs usages, leurs industries, sur les mœurs des lamas dégénérés, sur les productions du sol, les plantes, les arbres, sur la Grande Muraille de la Chine et les chasses de la Cour de l'empereur. Elles contiennent aussi tout ce qui concerne le séjour des missionnaires à la Cour de Pékin et leurs rapports habituels avec K'ang-hi; enfin un grand nombre d'observations astronomiques sur les étoiles, la hauteur du pôle et du soleil, les éclipses, les variations de l'aiguille aimantée. Le premier, il a fait connaître à l'Europe, dans ses *Relations*, l'existence de l'hémione, dont il a décrit les caractères généraux et essentiels. (Grosier, *Description*, t. IV, p. 270.)

7. *Traité* en latin *sur l'usage présent de l'astronomie* dans le tribunal des Mathématiques: il fut envoyé en France. (Souciet, *Observations mathématiques*, t. III, p. 175.)

8. *Elementa linguæ tartaricæ*, dans le 4e vol. des *Voyages* de M. Thévenot (Paris, 1696). «C'est, disait Ab. Rémusat, la seule grammaire mandchoue que l'on possède, car celle du P. Amiot n'en est qu'une traduction incomplète.» Le P. Gerbillon avait acquis à Pékin et dans les voyages qu'il avait faits avec l'empereur en Tartarie, une connaissance approfondie de la langue mandchoue, qu'il parlait et qu'il écrivait de manière à mériter les suffrages des princes et de la Cour. On peut donc avoir la plus grande confiance aux règles qu'il donne dans sa grammaire. Je ne doute même pas qu'avec ce secours, on ne puisse venir à bout d'apprendre le mandchou. (*Recherches sur les langues tartares*, p. 96.)

On peut lui reprocher de s'être trop attaché à suivre le plan des grammairiens latins; mais les règles qu'il donne, bien qu'elles soient compliquées, suffisent pour apprendre le mandchou. Cette même grammaire, ou plutôt la traduction du P. Amiot, a paru dans le tome XIII des *Mémoires* de Pékin et a été publiée à part, in-8°, Paris, 1787 (1).

9. *Relation* du P. Gerbillon, s. J., écrite à bord de l'*Oiseau*, 15 déc. 1685, 242 pages in-4°, MS. plus une lettre autographe de 3 pages, in-8°, de Siam, 1er juillet 1686, MS., dans la bibliothèque de la Compagnie de Jésus, à Lyon.

10. *Schreiben* des P. Gerbillon, eines französischen Jesuiten,

---

(1) *Elementa linguæ tartaricæ* est certainement l'œuvre de Verbiest, non de Gerbillon. On avait tiré à 1.000 exemplaires; avant 1714. (Pelliot, *T'oung-pao*, 1925-1926, pp. 64-67; 1928, p. 193. — Cf. ci-dessus, p. 357, n. 32.)

vom 22 august 1689, dans: *Magazin für die neue Historie und Geographie* de Büsching, 1780, 14e partie, pp. 385-408. Le titre seul est en allemand; le texte est en français. (Cf. Sommervogel, t. IX, col. 407.)

11. *Lettres*: de 1675, sur les progrès de la religion en Chine, dans le P. Le Gobien, pp. 36-39; — de Pékin, 1705, dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, t. III, pp. 157 seq. Elle renferme des détails sur la Mission et sur la géographie des environs de Pékin, sujets aux inondations.

12. Appendix excerptorum ex *Litteris* R. P. Gerbilloni, in Moschicæ ditionis urbe Nipchou, ad confinia Sinensium sita, datis 2a et 3a sept. 1689, ubi de bello et de pace tandem conclusa inter Sinenses et Moscos, dans les *Novissima Sinica* de Leibnitz, pp. 171 seq.

13. A Londres, au Public Record Office, Foreign Correspond., XVIII, China (not. du P. J. Brucker), il y a plusieurs *Lettres* manuscrites du P. Gerbillon: 4 d'oct. 1701, aux PP. de Fleuriau, van Rhijn, recteur de Brest, Le Gobien et Amys. Ce dernier s'était offert pour enseigner la théologie dans un séminaire de la Chine. C'était l'intention des PP. français d'en fonder un à Nankin, mais Mgr Ciceri s'y opposa par crainte du Portugal; — 19 nov. 1701, au P. Turcotti, Visiteur; — Pékin, 7 oct. 1701, à son père, M. Gerbillon, conseiller du roi, ancien magistrat à Verdun, et à son frère, avocat au Parlement, à Verdun.

Dans ce même recueil, on trouve des lettres des PP. Pélisson, Foucquet, Le Royer (du Tonkin), Domenge, Le Couteulx, toutes de 1700. — De plus, tableau des noms et résidences de tous les missionnaires actuellement en Chine, de la main du P. Domenge, et plusieurs lettres du peintre Gherardini au P. Latteignant, à Paris.

14. *Lettre* au P. Tamburini, vic. gén., 13 nov. 1705, de Pékin, en latin; au British Museum, add. MSS., n° 16.913. Sur les difficultés présentes, l'arrivée de Mgr de Tournon à Canton, et la conduite du P. de Visdelou qui se hâte de présenter au légat tout ce qu'il a pu recueillir contre la pratique de la Compagnie pour les rites. (Not. du P. Brucker.) Cf. Sommervogel, *Biblioth.*, t. III, col. 1348. Lettre mentionnée ci-dessus, p. 388, et ci-dessous, p. 453.

15. Cinq *Lettres* inédites du P. Gerbillon (Siam, juin, juillet et décembre 1686, racontant son séjour au Siam; Pékin, 16 septembre 1700, 6 décembre 1702, décrivant sa vie à la Cour). Ces lettres ont été publiées par M. H. Cordier dans le *T'oung-pao*, tome XVII (1906), pp. 436 seq. (Cf. Cordier, *Mélanges d'histoire et de géograph. or.*, t. IV, p. 1923.)

174.

Mgr CLAUDE DE VISDELOU.

劉 應 聲聞 *LIEOU ING CHENG-WEN.*

N. 12 août 1656. — E. 5 sept. 1673. — A. 23 juil. 1687. — P. — M. 11 nov. 1737, Pondichéry.

de Choisy, *Voyage*, passim. — du Halde, *Description.* — *Journal des Savants*, juin 1760; février-avril 1761. — Le Comte, *Nouv. Mém.*, tt. I, II. — *Lettres édif.*, édit. « Panthéon », t. III, pp. 104 seq., 137; t. IV, pp. 662, 665. — Platel, *Mémoires*, t. II, pp. 108 seq. — Ab. Rémusat, *Nouv. Mélanges*, t. II, pp. 244-252. — Sommervogel, *Biblioth.*, t. VIII, col. 839 seq. — *Welt-Bott.*

Le P. de Visdelou naquit d'une ancienne famille de Bretagne, le 11 mars 1656; après avoir fait d'excellentes études chez les Jésuites, il entra dans la Compagnie, au noviciat de Paris, en 1673.

Sa vertu, ses connaissances littéraires, mathématiques et théologiques le désignaient au choix du P. de Fontaney pour aller à la Mission de Chine. Après son arrivée à Pékin, il reçut en partage la province du Chan-si. Il y travaillait depuis deux ans avec de grands fruits, quand la pénurie de tout secours le força de venir à Nankin (1). Il accompagna le P. de Fontaney à Canton en 1692, et revint avec lui l'année suivante à Pékin, où il fut chargé du soin d'instruire les prosélytes.

« Au milieu de ces emplois apostoliques, capables d'absorber un homme tout entier, redoublant son travail et se servant du génie heureux que Dieu lui avait départi pour les langues, il commença cette étude des livres et des caractères chinois, dans laquelle il a fait de si grands progrès. Le Prince, fils aîné de K'ang-hi, étant lui-même versé dans la littérature de la Chine, lui témoignait une affection toute particulière. Une fois, après quelques entretiens, le Prince fit apporter un volume des Livres canoniques, nommé *Chou-king* 書 經; il l'ouvrit au hasard et lui ordonna de le lire. Le P. de Visdelou le lut et l'expliqua avec tant de facilité, que le Prince en fut surpris, et dit 2 ou 3 fois aux mandarins: *Ta tong* 大 懂, « Il l'entend fort bien ». Il lui en exprima son contentement dans un éloge qu'il lui envoya, écrit, selon l'usage, sur une pièce de soie: «Nous recon-«naissons que cet homme venu d'Europe est plus haut en lumière et «en science dans nos caractères, que ne le sont les nues au-dessus «de nos têtes, et qu'il est plus profond en pénétration et en connais-«sances que les abîmes sur lesquels nous marchons.» (*Lettres édif.*, t. III, pp. 104 seq. — Gaubil, *Chou-king*, p. 405.)

---

(1) « Claude Visdelou, français, arrivé en 1687, réside à Nankin; 35 ans. » (Lettre de Mgr Lopez du 29 (28?) août 1690, dans : *Petit Messager de Ning-pouo*, février 1925.)

Le P. de Visdelou ne tarda pas à appliquer les connaissances qu'il venait d'acquérir, à des objets d'une haute utilité scientifique et littéraire. «Prenant pour modèles, dit Ab. Rémusat, ceux de ses prédécesseurs qui avaient recherché de préférence les notions historiques consignées dans les livres chinois, il s'occupa de faire connaître les renseignements qu'on y trouve sur les nations qui ont occupé les régions australes et septentrionales de l'Asie.

«Avant lui, ce qu'on savait de ces nations se réduisait, pour l'antiquité, à quelques traditions incohérentes, éparses dans les écrits des géographes grecs; pour les temps plus rapprochés, à un petit nombre de faits relatifs aux peuples de l'Asie orientale qui avaient eu des rapports avec l'empire romain, et pour le moyen-âge, à divers récits des voyageurs qui avaient conservé le souvenir des conquêtes de Tchingkis-kan et de ses successeurs. Ces matériaux incomplets, sans suite et sans liaison, ne pouvaient servir à reconstituer d'une manière tant soit peu satisfaisante l'histoire de tant de nations qui ont perdu leurs annales, si jamais elles en ont possédées (*sic*). La véritable source des documents était encore inconnue. Visdelou eut le mérite de la découvrir et d'y puiser le premier.» (Rémusat, *Nouv. Mél.*, t. II, pp. 245, 246.) De là son *Histoire de la Grande Tartarie.*

Envoyé au Fou-kien, il rendit des services considérables aux églises de cette province, en ramenant dans le devoir plusieurs chrétiens de Fou-tcheou 福州 qui s'en étaient écartés, et en amenant dans le giron de l'Eglise de nouveaux et nombreux catéchumènes. (*Lettres édif.*, t. III, p. 137.)

Cependant le Patriarche de Tournon venait d'arriver en Chine, afin de mettre fin aux dissensions qui, depuis si longtemps, divisaient les missionnaires au sujet des rites chinois. Visdelou embrassa le parti qui était opposé à ces rites et se hâta de communiquer au prélat tout ce qu'il avait recueilli contre l'opinion commune de ses confrères. (Lettre inédite du P. Gerbillon; Sommervogel, t. VIII, col. 839; ci-dessus, p. 451.)

Ses études spéciales donnaient du poids à son opinion. Il se rendit fort utile au cardinal et fut envelopé dans sa disgrâce. Clément XI le nomma, le 12 janv. 1708, évêque de Claudiopolis *in part. inf.* et vicaire apost. du Koei-tcheou; il fut aussi administrateur Hou-koang (Hou-nan et Hou-pé). Il ne put recevoir la consécration épiscopale que l'année suivante, le 2 fév. 1709, en cachette, dans la maison où le cardinal était retenu comme prisonnier à Macao.

Forcé de quitter la Chine, il s'embarqua le 24 juin 1709 pour Pondichéry. De là il écrivit au Souverain Pontife et à la Cour de France pour se justifier. Le Pape Clément XI lui envoya un Bref pour l'approuver, mais le Régent lui fit dire, pour toute réponse, qu'il pouvait demeurer à Pondichéry. Il y vécut encore 28 ans, sans quitter ce séjour, si ce n'est une fois pour se rendre à Madras. Il était devenu aveugle les dernières années de sa vie. «La dignité

épiscopale dont il était revêtu ne l'avait pas empêché d'adopter le genre de vie le plus conforme à l'humilité chrétienne: il était logé, nourri, vêtu, avec la même simplicité que le dernier des religieux capucins chez lesquels il avait établi sa demeure. Il mourut dans cette ville de Pondichéry, le 11 nov. 1737.» (Rémusat, *Nouv. Mélanges*, t. II, p. 250.)

Son oraison funèbre fut prononcée par le Capucin Norbert de Bar-le-Duc (11 déc. 1737). Celui-ci, devenu l'abbé Platel, l'a insérée dans ses *Mémoires*, t. II, pp. 108 seq. — «Le P. Visdelou... était digne d'avoir un panégyriste plus judicieux que le P. Norbert», dit Rémusat. (*Op. cit.*, t. II, p. 251.)

Mgr de Visdelou a composé:

1. *Supplément à la Bibliothèque orientale* de M. d'Herbelot, in-fol., 1780. Cet ouvrage contient:

a) *Observations* faites par Claude Visdelou, sur divers articles de la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot ayant tous rapport à la Chine (pp. 1, 17).

b) *Histoire de la Grande Tartarie* (pp. 18-132), contenant l'origine des peuples qui ont paru avec éclat dans ce vaste pays, depuis plus de 2.000 ans, leur religion, leurs mœurs, coutumes, guerres et révolutions de leurs empires avec la suite chronologique et généalogique de leurs empereurs. L'ouvrage d'Herbelot, toutes les fois qu'il est question d'événements dont le siège était au delà du Gihon, ne donnait que des matières incomplètes, inexactes ou même fausses. «Visdelou, aidé de la lecture des Annales chinoises, se vit en état de suppléer à ce qui manquait dans la *Bibliothèque orientale*, et de corriger ce qui y était défectueux. Il commença par rectifier quelques articles évidemment fautifs, sur le titre de *Fagfour*, attribué par les Tartares à l'empereur de la Chine, sur le pays de Catai, la nation des Ouïgours, et quelques autres du même genre; puis il se laissa entrainer à traduire du chinois tout ce qui s'offrit à lui sur les Hiong-nou, les Turcs, les Khitans, les Mongols. Le principal écrivain qu'il suivit fut Ma Toan-lin (馬端臨), l'auteur du *Wen-hien t'ong k'ao* (文獻通考), qui, dans le XIIIe siècle, avait réuni et classé tous les faits relatifs aux Tartares... Visdelou en traduisit des extraits avec une exactitude qui fait honneur à ses connaissances et à sa critique» (1). (Rémusat, *Nouv. Mél.*, t. II, pp. 246, 247.)

---

(1) «Je n'éprouve aucune hésitation à affirmer que c'est le sinologue le plus accompli parmi les anciens missionnaires jésuites en Chine. Toutes ses traductions montrent une profonde connaissance de la langue chinoise jointe à une critique sûre. Il a pour la Chine le même rang que Klaproth donne à d'Herbelot pour l'Asie occidentale, et il mérite d'être appelé le père de nos connaissances de l'histoire chinoise, et spécialement de l'histoire de l'Asie centrale et orientale.» (*Notices of Mediaeval Geography and History of central and western Asia...* by E. Bretschneider, M. B., physician of the Russian Legation at Pe-king, in-8°, London, Trübner, 1876, p. 19.)

c) *Dissertation* sur le titre de Khan (pp. 132, 133).

d) *Observations* sur d'autres articles de la même *Bibliothèque* ayant aussi rapport à la Chine (pp. 133-163).

e) *Monument du Christianisme en Chine* (pp. 165-190). C'est l'interprétation du monument de Si-ngan-fou. « Cette traduction littérale et la paraphrase qui l'accompagne, sont beaucoup plus exactes que la traduction latine du P. Boym, et les notes qui les suivent sont aussi fort savantes, remplies d'extraits curieux des écrivains chinois. Il termina ce travail au commencement de 1719. » (Ab. Rémusat, *op. cit.*, p. 248. — Cf. Sommervogel, t. VIII, col. 839 seq.)

2. *Notice* sur le livre chinois *I-king* 易經, imprimée à la suite du *Chou-king* 書經 du P. Gaubil, pp. 406-437, et dans les *Livres sacrés de l'Orient* par Pauthier, t. I, pp. 138 seq. — Cette notice, précédée d'une *Lettre* d'envoi aux cardinaux de la Propagande, Pondichéry, 20 janvier 1728, est intéressante, et donne une idée suffisante de ce livre extraordinaire. Elle rappelle les diverses interprétations données aux *koa* 卦 ou lignes primordiales, qui passent pour avoir été inventées par Fou Hi 伏羲, interprétations qui varient suivant les auteurs et les siècles; puis elle donne en exemple l'hexagramme de l'humilité ䷎ 謙 (Zottoli, t. III, p. 551). Elle se termine par des remarques qui ont trait à divers points de la croyance religieuse des Chinois.

3. *Annotations* sur la réponse du P. de Beauvollier aux textes proposés par M. l'évêque de Conon (Mgr Maigrot) à l'empereur K'ang-hi, comme contraires à la religion chrétienne, in-8°; dans: *Relation abrégée,* pp. 161-174.

4. *Lettre apologétique* à Louis XIV, et d'autres pièces adressées à Benoît XIV, Cadix, 1742; et dans: Platel (Norbert), *Mémoires*, t. I, pp. 412 seq.

5. *Description* du royaume de Laos et des pays voisins, présentée au roi de Siam en 1687 par des ambassadeurs du roi de Laos, envoyée en France avec les *Observations* suivantes, par Mgr de Visdelou, év. de Claudiopolis. (*Lettres édif.*, t. IV, p. 662.)

6. *Observations* du P. de Visdelou sur le voyage de 4 Chinois qui, de la province de Yun-nan, s'étaient réfugiés dans l'Ava et le Pégou, et ensuite à Siam en 1687. Elles portent sur la géographie du pays parcouru par les fugitifs et sur l'histoire du Yun-nan et du royaume de Siam, et démontrent l'identité de l'Irawaddy de la Birmanie avec le Ta-kin-cha-kiang du Yun-nan et le Yang-ho-tchou du Tibet. (*Lettres édif.*, t. IV, p. 665.)

7. Il a laissé, en outre, un grand nombre de manuscrits (Sommervogel, t. VIII, col. 840 seq.):

Histoire de la religion des philosophes chinois, envoyée à Rome, 4 vol. (Gaubil, *Chou-king*, p. 406.) On ne sait ce qu'elle est devenue.

Ritualis sinensium 禮記 capita «Hiao, Tée, Seng, Tci ta, Tci y, Tci tum» (1) versa, cum notis.

Chou-king 書經 latine versus, 4 parties en 6 vol. in-4°, au Vatican.

De religione Tao-se bonziorum tractatus latine versus, Pondicherii anno 1725.

De perfecta imperturbabilitate, liber sinensium canonicus, latine versus notisque illustratus.

Dissertatiuncula de religione brachmanica.

Confucii vita a Cum-san-mei, latine versa, cum notis. K'ong San-mei est le 65e descendant de K'ong-fou-tse 孔夫子; il écrivit la vie de son aïeul en 1694.(2).

De Japonia ex Chao-sum gana historia.

De religione sinico-brachmanica, seu de Fotonis dissertatio, adjecta *Mongolo-sinicæ historiæ epitome.*

Sinensium kalendarii historia.

Chronologiæ sinicæ codices IV. Præmittitur dissertatio de antiquitate Sinarum et mundi.

Trois édits de l'empereur de la Chine, avec des remarques.

Testament de l'impératrice, avec des remarques.

8. «Le P. de Visdelou, dit le P. Le Comte (*Nouv. Mém.*, t. I, p. 456), s'applique à la traduction de l'*Herbier chinois,* où les vertus et les qualités des plantes sont expliquées; il y ajoutera ses réflexions particulières.»

9. Le P. Le Gobien (*Histoire,* p. 96) a écrit la *Persécution du Tché-kiang* d'après «les fidèles mémoires qu'a envoyés en France le P. de Visdelou, qui demeurait alors à Hang-tcheou».

10. *Lettre* au P. Hardouin *sur les caractères du cycle de 60,* appliqués, selon lui (mais il se trompe), par Confucius, aux années de l'histoire dans le *Tch'oen-ts'ieou* 春秋. (Gaubil, *Chronologie,* p. 144.)

11. L'abbé Platel (l'ex-capucin Norbert) (*Mémoires,* t. II, p. 372) cite plusieurs autres ouvrages également manuscrits, qu'il affirme avoir été présentés à Benoît XIV, et qui ont été déposés à la Bibliothèque du Vatican. Ce sont:

Une *Histoire de la Chine* en latin avec notes, en 6 vol. Le P. de Mailla en parle dans la lettre VI, tome I, de l'*Histoire de la Chine,* p. 178. Le premier livre traite de l'origine de l'empire jusqu'en 424 av. J.-C.; le second va de 424 à 206, le troisième de 206 à 140. le

(1) Il y a, semble-t-il, quelques inexactitudes dans cette transcription. Il s'agit probablement des chap IX (郊特牲), XX (祭法), XXI (祭義) et XXII (祭統). Cf. Couvreur, *Li-ki,* 2e édit. (1913), p. VII. (Note de l'éditeur.)

(2) Ces données ne concordent pas avec la liste des descendants de Confucius donnée par le P. Doré dans *Recherches,* t. XIII, pp. 110, 111. Mais on sait que les généalogies de la famille 孔 présentent quelques variantes suivant les différents auteurs. Le P. Doré a suivi le 闕里文獻考. (Note de l'éditeur.)

quatrième de 140 av. J.-C. à l'an 25 de l'ère chrétienne, le cinquième de l'an 25 à 214, et le sixième traite de la famille actuellement régnante.

Sur les *Cérémonies* et les *sacrifices des Chinois.*

Eloge de 7 philosophes chinois. (Cf. ci-dessus, p. 455, dern. alinéa.)

Des antiquités de la Chine et des autres parties du monde.

12. Neumann a publié : *Claude Visdelou,* neue Verzeichniss seiner Werke, dans : *Zeitschrift der deutschen Morgenlandischen Gesellschaft,* Leipzig, 1850 seq., t. IV, pp. 225 seq.

Il y cite, en plus des ouvrages manuscrits décrits plus haut:

Sentiments de l'évêque d'Eleuthéropolis sur la *doctrine des Chinois anciens et modernes.*

Animadversiones sur la *Brevis relatio* de ses confrères, remises par lui à Mgr de Tournon le 29 mai 1705; à la Real Academia de la Historia de Madrid. (Pelliot, *T'oung-pao,* 1928, p. 48.)

13. *Yuen, seu Sinico-mongolicæ dynastiæ historia,* 159 pp. in-fol., MS., écrit à Pondichéry. (Sommervogel, t. VIII, col. 842 seq.; cf. ci-dessus, p. 456, n. 7.)

174 bis.

LE P. ROCHETTE.

A. 1687.

«P. Ludovicus Rochette, Gallus, adv. in Miss. 1687.» (Sica, nº 168; sans autre indication.)

175.

LE P. JEAN PACHECO.

郭 天龐 若汗 (1) *KOUO T'IEN-PANG JO-HAN.*

N. 8 mars 1668. — E. 18 mars 1688. — A. 1688. — Coadj. spir. 8 sept. 1705 (2). — M. apr. 1724.

Notes MSS. — *Welt-Bott.*

Ce Père, chinois, originaire de Macao, fit son noviciat et ses études de morale dans cette ville. Il fut ordonné prêtre en 1694, puis exerça, pendant plusieurs années, le saint ministère à Canton et aux environs. Exilé en 1725, il se retira à Siam (3).

(1) S. 若翰.

(2) Le catalogue de 1720 indique l'année 1716 pour la date de ses derniers vœux.

(3) «5º. Le P. Jean Pacheco, en chinois Quo, né à Macao, en 1669, de parents japonais, entré [dans la Compagnie] en 1684. Il exerce maintenant les fonctions de missionnaire.» (Port-scriptum de la *Lettre de Mgr Lopez* du 29 (28?) août 1690 ; dans : *Petit Messag. de Ning-pouo,* février 1925.)

176.

LE P. JACQUES VIDAL.

艾 未大 雅各 *NGAI WEI-TA YA-KO.*

N. 28 avr. 1660. — E. 12 fév. 1678. — A. 1688. — P. 24 fév. 1695. — M. 23 mai 1704, côtes de Guinée.

Franco, *Ann. glor.*, p. 741; *Synopsis*, p. 416. —de Montézon, *Cochinchine*, p. 285.

Il naquit à Rio de Mouro, bourg du diocèse de Lisbonne, et partit pour la Mission de Chine en 1684. Pendant qu'il était à Macao, il obtint du vice-roi des deux Koang de faire sortir de la colonie portugaise plusieurs marchands chinois, qui ne cessaient d'insulter la religion et ses ministres, en affectant de les confondre avec les bonzes, et fit porter la défense de donner aux Portugais des noms injurieux. Envoyé au Fou-kien en 1688, il y travailla avec un grand zèle et des succès consolants. Il était au Chan-si en 1690-92, puis il passa au Koang-tong. Il résolut alors de se rendre dans la capitale du Koang-si, afin d'y relever l'Eglise et la chrétienté fondée par les PP. Boym et Koffler, et pour découvrir une voie de terre par laquelle on pourrait pénétrer dans l'intérieur du Tonkin.

Muni de toutes les connaissances nécessaires, il entra en 1694 dans ce royaume, et pendant la persécution qui s'éleva contre les apôtres de l'Evangile, il eut la gloire d'être jeté dans les fers, en 1696, avec les PP. François Nogueira (ci-dessous, p. 464) et Jean (Louis) de Sequeira (ci-dessous, n° 319), qui succombèrent peu après à de cruelles souffrances, le premier dans sa prison, en 1696, et le second sur la route de l'exil, le 21 août 1696. (Lett. inédite du P. Le Rover, de 1696.) Exilé lui aussi, il rentra en Chine la même année (1696) et fut envoyé à Rome comme procureur en 1702. Il revenait dans sa Mission, lorsqu'attaqué d'une fièvre pernicieuse, il succomba à son mal le 23 mai 1704, sur les côtes de Guinée.

Le P. Vidal est le rédacteur de la *Lettre annuelle* du Tonkin pour 1696. (Sommervogel, *Bibl.*, t. VIII, col. 645.)

177.

LE FR. EMMANUEL RODRIGUES.

馬 瑪諾 *MA MA-NO.*

E. 1688. — A. 1688. — Coadj. temp.

D'après un ancien manuscrit, il était chinois, né à Macao, et entra dans la Compagnie et dans la Mission en 1688. On le signale comme organiste et musicien à la résidence de Pékin.

178.

LE FR. DOMINIQUE LOU.

陸 希言 (1) 思默 *LOU HI-YEN SE-MÉ.*

N. 1631 (2). — E. 2 avril 1688 (3). — A. 1688. — Coadj. temp. . — M. 19 juin 1704, Chang-hai.

Son inscription tumulaire nous apprend qu'il naquit dans la sous-préfecture de Hoa-t'ing 華亭, au Song-kiang fou 松江府 (Kiang-sou), qu'il entra dans la Compagnie en 1688, qu'il mourut à Chang-hai et fut enterré au cimetière de cette ville. Il aida les Pères de cette résidence dans le soin des choses temporeiles et par ses catéchismes, en 1699-1701 certainement, et probablement le reste de sa vie.

Il a édité :

1. 聖年主保單 *Cheng nien tchou-pao tan,* Billets de tous les Saints patrons de l'année, 2 vol., 1701. Il y a une 2e édition. (Cf. P. Ferreira, ci-dessus, p. 80.)

2. 億說 *I chouo,* «Pensées et paroles», ou quelques mots sur les pensées qui doivent animer un chrétien dans les diverses circonstances de la vie, aux heures du jour, pendant les travaux de la journée etc., 1 vol.

3. 週年主日口鐸 *Tcheou-nien tchou-je k'eou-touo* (variantes: 週年瞻禮口鐸; 週主日鐸音), Homélies pour tous les dimanches de l'année, «par 陸思默, 希言, de Chang-hai», 2 vol.; deux copies MSS. (1822) à la bibliothèque de Zi-ka-wei. (Cf. Wylie, *Notes on Chinese Literature,* p. 143.)

179.

LE P. PIERRE VAN HAMME.

王 石汗 都祿 *WANG CHE-HAN TOU-LOU,*

N. 25 mars 1651. — E. 24 avr. 1672. — A. 9 déc. 1689. — P. 15 août 1687. — M. 17 août 1727, Song-kiang, ou 28 déc. 1727, Pékin.

Lettres édif., t. III, p. 73. — MS. chinois. — Visschers, *Onuitgegeven Brieven,* passim. — *Welt-Bott,* nº 197.

---

(1) S. 1630.
(2) Inscript. tumul. :希賢.
(3) Inscript. tumul. : 康熙二十八年 (1689), 三月, 十八日.

Le Père, né à Gand, entra au noviciat de Malines, de la province franco-belge. Il enseigna les humanités à Hal et à Bruges pendant cinq ans, et partit pour la Mission du Mexique en 1684. Il y demeura cinq ans et prêcha l'Evangile chez les Tarahumaras. Il se rendit à Manille en 1689, dans l'intention d'aller en Chine ; il s'embarqua donc, le 24 septembre, sur une jonque chinoise chargée de riches marchandises, et aborda à Canton après une traversée des plus pénibles. On l'appliqua immédiatement à l'étude de la langue, et au bout de peu de temps il put se livrer à son zèle.

Il prêcha successivement la foi à Nankin, 1691, au Hou-koang, 1691-95, 1697-99, où il avait soin de sept Eglises dans la seule ville de Ou-tch'ang fou 武昌府. En 1700 il était à Tch'ang-chou 常熟, au Kiang-nan, et baptisait chaque année, dit le P. Noël, de 5 à 600 personnes. (*Lettres édif.*, loc. cit.) Il fut appelé à Pékin vers cette époque et nommé recteur du collège : ce qui ne l'empêchait pas de s'occuper de missions extérieures, puisqu'en 1702 il fonda deux nouvelles chrétientés dans les environs.

S'il est permis de le conjecturer d'après les dates des lettres qu'il écrivit à plusieurs Pères Bollandistes, il serait demeuré à Pékin jusqu'en 1710, aurait été envoyé dans les provinces et serait revenu à la capitale vers 1720 ou 1721. En 1712, il était socius du P. vice-provincial. Nous le voyons, en 1718, au Kiang-nan, chargé d'affronts et d'injures de la part des infidèles. En 1725, il fut nommé supérieur et visiteur général de la Mission de Chine et de celle du Japon. Il revint à Tchen-kiang 鎮江, peut-être pour se rendre à Canton : la persécution de Yong-tcheng 雍正 le força à se cacher, et il serait mort près de la ville de Song-kiang 松江 le 27 août 1727. Les PP. de Backer disent qu'il est mort à Pékin, étant supérieur, le 28 déc. 1727 (Sommervogel, *Biblioth.*, t. IV, col. 60); mais son nom ne se trouve pas dans la liste des inscriptions tumulaires des trois cimetières de Pékin.

On a de lui :

1. Une *Lettre* de Pékin, 28 août 1721, sur l'arrivée de Mgr Mezzabarba à Pékin, dans le *Welt-Bott*, n° 197.

2. Vingt et une *Lettres* écrites de Pékin et de la Chine de 1690 à 1720, dans le recueil flamand : *Onuitgegeven Brieven...*, Lettres inédites de quelques Pères de la Compagnie de Jésus en Chine, pendant les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, par Visschers, prêtre, in-8°, Arnhem, 1857. Ces lettres sont presque toutes adressées aux PP. van Callenberghe, Conrad Janning (1) et Papebroeck. Elles renferment des détails intéressants sur l'état de la chrétienté de la Chine à l'époque de la discussion des rites, sur les relations du cardinal de Tournon avec

---

(1) Cf. ci-dessus, p. 395, note 1.

les missionnaires, et sur la politique suivie par K'ang-hi vis-à-vis des Européens résidant en ses états.

3. Outre ces *Lettres*, il en existe à la Bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, MS. nº 16.691, vingt-trois autres autographes adressées à divers, surtout à des Bollandistes de 1685 à 1712, qui traitent des Missions et des difficultés existantes. (Note du P. J. Brucker.)

4. Deux *Lettres* au P. Bouwens, missionnaire aux îles Mariannes, de Ou-tch'ang fou, 27 oct. 1694 et 11 nov. 1695, sur son arrivée et les progrès de la foi. — Une lettre au P. Janning, 18 déc. 1700, sur ses Missions. (Aux arch. Belg. coll.; note du P. J. Brucker.)

5. C. P. Serrure a publié à Gand, in-8º, 1871, la vie du P. Van Hamme, missionnaire au Mexique et en Chine (en flamand), tirée surtout des *Lettres* écrites par ce Père à R. G. van der Heyden. (Sommervogel, *Biblioth.*, t. IV, col. 60.)

6. *Lettre* au P. Philippe Buomanni, 1697, sur le vernis de Chine, dans: *Musæum Kircherianum,* pp. 233 seq.

180.

LE P. FRANÇOIS SIMOïS.

郭 天 爵 良 貴 *KOUO T'IEN-TSIO LIANG-KOEI.*

N. 8 sept. 1650. — E. 28 oct. 1666. — A. 1690. — P. 15 août 1681. — M. 5 mai 1694, Pékin.

Inscription tumulaire. — *Lettres édif.*, t. III, p. 73. — Notes MSS. — *Welt-Bott*, nº 83.

Le P. Simoïs naquit en Portugal; en 1668, avant la fin de son noviciat, il s'embarqua pour les Indes, où, après avoir terminé le cours de ses études, il enseigna la théologie pendant sept ans, et prêcha aux peuples les grandes vérités de la foi. Envoyé en Chine en 1690, il demeura quelques mois à Chang-hai et à Nankin, et fut dirigé ensuite sur le Chan-tong et le Pé-tche-li. Il y travaillait avec zèle depuis deux ans dans la ville de Tcheng-ting 正 定, où il avait baptisé en une seule année plus de 1.000 personnes (rapport du P. François Noël au T. R. P. Général, 1703, dans : *Lettres édif.*, t. III, p. 73 et *Welt-Bott,* nº 83), lorsqu'il y tomba malade et fut rappelé à Pékin, où il mourut en 1694.

181.

LE P. THOMAS IGNACE.

江 納 爵 *KIANG NA-TSIO.*

181. — LE P. THOMAS IGNACE.

N. 20 déc. 1669. — E. 3 sept. 1690. — A. 3 sept. 1690. — M. après 1698.

Notes MSS.

Né au Kiang-si le 20 déc. 1669, il entra dans la Compagnie et dans la Mission le 3 sept. 1690. Après ses études de morale, il se trouvait à Chang-hai en 1699-1701.

182.

LE P. MICHEL DO AMARAL.

金 彌 格 *KIN MI-KO.*

N. 1656. — E. 2 juil. 1677. — A. 1691. — P. 15 août 1691. — M. 14 déc. 1730, Coïmbre.

Franco, *Synopsis*, p. 403. — MS. chinois. — de Montezon, *Cochinchine.* — Platel, *Mém. hist.*, t. VII, pp. 59 seq.

Le P. Michel do Amaral était né à Jurara, en Portugal. Après avoir, par de brillantes études, acquis le grade de Maître en droit ecclésiastique, à l'âge de 21 ans, il renonça à toutes les espérances du monde, et en 1677 entra au noviciat de la Compagnie. Cinq ans après, en 1682, il partait pour les Indes et, ses études terminées, il prêcha plusieurs années l'Evangile dans les Missions dépendantes de la province du Japon, fut socius du provincial en 1685, demeura trois ans à Macao, puis fut envoyé, en 1691, au Chan-tong, à Tsi-nan fou 濟 南 府, d'où il faisait des excursions dans le Tche-li. — En 1693, il était au Fou-kien. L'année suivante, il fut envoyé comme procureur en Europe. Il en revint en 1699.

Durant cet intervalle, il donna des missions dans les principales villes du Portugal avec des fruits incroyables. Sa longue barbe, raconte le P. Franco, son visage maigre et exténué, la seule pensée qu'il venait des extrémités du monde, où, pendant plusieurs années, il avait enduré des fatigues sans nombre et entrepris de longs voyages pour la propagation de la foi, suffisaient pour lui concilier l'esprit des plus grands pécheurs et les ramener à Dieu. Son zèle, la force de ses paroles le faisaient regarder comme un autre Jean-Baptiste venant du désert. (*Synopsis,* loc. cit.) Rentré en Chine en 1700, il fut, une seconde fois, rappelé en Europe, nous ne savons à quelle époque, probablement après 1720. Il fut aussi, avant cette date, visiteur de la province de Goa, et deux fois provincial du Japon. Il passa au repos éternel à Coïmbre, plein de jours et de mérites, le 14 déc. 1730.

---

1. Il a traduit, du P. Pinamonti : *Exercicios espirituaes de S. Ignacio propostos ao pessoas seculares,* in-8°, Coïmbre, 1726.

Et du P. Rossignoli : *Verdades eternas expostas em liçoens ordenadas principalmente para as dias dos exercicios espirituaes,* in-8°, Coïmbre, 1726.

Les deux ont été réédités en un volume à Lisbonne, 1863.

2) Quinze *Lettres* de 1716 à 1717 dans Platel, *Mémoires historiques,* t. VII, pp. 59 seq.

Elles ont rapport à la controverse des cérémonies chinoises.

183.

LE P. ISIDORE LUCCI.

盧 依 道 *LOU I-TAO.*

N. 24 avril 1671. — E. 7 sept. 1689. — A. 1691. — P. 4 fév. 1700. — M. ?

Franco, *Synopsis,* append. — du Halde, *Description,* t. IV, p. 298. — Leibnitz, *Novissima sinica,* p. 130. — de Montézon, *Cochinchine,* p. 392. — Notes MSS. — *Welt-Bott,* n° 160.

Sur la foi d'un ancien manuscrit, nous mettons l'entrée de ce Père en Chine à l'année 1691. Le P. du Halde, t. IV, p. 298, cite un P. Lucci, à la suite du 9e fils de K'ang-hi, dans un voyage en Tartarie en 1692; et dans les *Novissima Sinica* de Leibnitz, p. 130, il est dit que, le 12 mars 1692, K'ang-hi envoya l'ordre de faire venir à Pékin le P. Isidore Lucci, récemment arrivé à Macao. D'autre part, le P. de Montézon (*Cochinchine,* p. 392) le fait entrer au Tonkin en 1694. Il était donc prêtre et avait fait ses études complètes, puisqu'il fut profès. Le P. Franco (*Synopsis,* append.) donne 1690 pour la date de son départ de Lisbonne aux Indes. Il faut absolument que les deux dates (1671 et 1689) données par le catalogue pour la naissance et l'entrée dans la Compagnie soient fausses: il faut les reporter à 10 ans plus tôt environ.

En 1705, il était supérieur de la Mission du Tonkin, et le P. Le Royer, dans une lettre inédite de 1706, dit qu'il alla en Chine pour rendre compte de sa mission au patriarche de Tournon; il ne le vit que peu de temps et revint par Macao. Il retourna encore en Chine, car voici ce que nous lisons dans une lettre du P. Miller (*Welt-Bott,* n° 160) (1718): «Le P. Isidore Lucci, aussi ancien que célèbre missionnaire, opère des merveilles, et entre autres il chasse les mauvais esprits, qui ne prononcent le nom de ce Père qu'avec des cris lamentables, quand il les force à sortir du corps de leurs victimes. Un jour que ce zélé missionnaire n'avait converti personne, il se priva entièrement de nourriture pour se punir, en disant : «Puisque je n'ai pas gagné une seule âme aujourd'hui, je n'ai pas «gagné mon repas.»

Il était italien. Nous ignorons en quelle année et dans quelle Mission il mourut.

184.

LE P. FRANÇOIS NOGUEIRA.

張 方 濟 *TCHANG FANG-TSI.*

A. 1691. — M. 1695, au Tonkin.

de Montézon, *Cochinchine*, p. 392. — Notes MSS.

Le P. Nogueira était portugais, et profès de la Compagnie de Jésus. D'après une note prise aux archives de Rome, étant provincial du Japon, il vint en Chine en 1691, comme Visiteur, à la place du P. Philipucci. Cette date est, d'ailleurs, conforme à celle qui est donnée par un ancien manuscrit. Il partit ensuite pour le Tonkin, en 1694, avec le P. Vidal (1). Mais une persécution s'étant élevée, il fut jeté en prison et y mourut en 1696. (de Montézon, *Cochinchine*, p. 392.) Il était accompagné, dans ce voyage, du premier catéchiste du P. Le Royer, nommé Denis «Li-thang», qui avait été en France et à Rome, et qui devait aller peu après faire son noviciat à Macao, mais qui succomba en cette circonstance aux mauvais traitements et aux tortures qu'il eut à endurer. (Lett. inéd. du P. Le Royer, de 1696.)

185.

LE P. EMMANUEL OZORIO.

李 國正 瑪諾 *LI KOUO-TCHENG MA-NO.*

N. 5 mars 1663. — E. 2 fév. 1678. — A. 1691. — P. 15 août 1695. — M. après 1705.

Franco, *Synopsis*, p. 379. — Le Gobien, *Histoire*, p. 121. — *Welt-Bott*, nos 103, 104.

Natif de Carapita, au diocèse de Viseu, en Portugal, il s'embarqua pour le Japon, n'étant pas encore prêtre, en 1685. Il avait légué à la résidence de Notre-Dame de Lapa, avant de partir, un riche héritage de 10.000 écus d'or. (Franco, loc. cit.) Ayant terminé ses études à Macao, il vint à Pékin en 1692 avec le P. Ciceri, et reçut de l'empereur le plus bienveillant accueil. (Le Gobien, loc. cit.) Il y resta plusieurs années et gouverna comme recteur le collège de cette ville. Mais le climat étant contraire à sa santé, il revint à Macao, où nous le trouvons en 1706. Ensuite, nous n'avons plus aucune indication sur lui. (*Welt-Bott*, nos 103, 104.)

---

(1) Ci-dessus, p. 458.

186.

LE P. FRANÇOIS PINTO.

何 大經 方濟 *HO TA-KING FANG-TSI.*

N. 29 mai 1662. — E. 27 mai 1677. — A. 1691. — P. 15 août 1695. — M. après 1724.

Franco, *Synopsis*, p. 370. — *Lettres édif.*, t. III, p. 73. — MS. chinois. — Notes MSS. — *Welt-Bott*, nº 83.

Né à Louçano, au diocèse de Coïmbre, il entra au noviciat de cette ville à l'âge de 15 ans, et partit pour les Indes avant d'être ordonné prêtre, en 1681. Il fut guéri miraculeusement à Goa par St François-Xavier. (Franco, loc. cit.) Après avoir fini le cours de ses études, il fut envoyé, en 1691, au Chen-si, avec le P. Posateri; il en revint et évangélisa Yen-p'ing 延平 (Fou-kien), puis il alla au Kiang-si, à Hang-tcheou 杭州 (Tché-kiang), en 1693, au Tche-li et au Chan-tong. Il y avait soin des chrétiens de «Ching-ting» (正定府?), et en 1696-97, il y baptisa plus de 1.500 personnes.

Il alla à Song-kiang 松江 en 1699, et il y dirigeait 28 chrétientés dans les environs. Puis il fut envoyé au Ho-nan, en 1701, revint la même année à Tchen-kiang 鎮江 et passa, en 1702, dans l'île de Tch'ong-ming 崇明, où il y avait déjà plusieurs milliers de fidèles répartis en 6 chrétientés: il devait y rester à poste fixe. A son arrivée, 5.000 néophytes le reçurent avec joie et enthousiasme, et lui bâtirent une maison fort commode dans l'intérieur de la ville, près de l'ancienne église, qu'ils restaurèrent. Il pouvait, de là, se rendre facilement dans de petites îles — petites en étendue, mais très peuplées — et, cette même année, plusieurs familles y furent baptisées avec 500 nouveaux catéchumènes de la grande île. Il en augmenta le nombre des chrétientés et le porta à 11.

Le P. Pinto était provincial du Japon, et recteur de Macao en 1705-07, et procureur de la même province à Macao en 1720. En 1725, il était à Siam. Nous ignorons ce qu'il devint dans la suite.

187.

LE P. FRANÇOIS DE SILVA.

張 方濟 開聖 *TCHANG FANG-TSI K'AI-CHENG.*

A. 1691. — M. après 1723.

Lettres édif., t. III, p. 365. — MS. chinois.

Portugais. Presque tout nous fait défaut sur ce Père, ainsi que sur un bon nombre de ceux qui suivent. Nous ne pouvons qu'enregistrer quelques dates et quelques noms.

En 1690, il était supérieur à Macao. Il alla, deux ans après (1692), à Nankin, où il exerça le saint ministère, ainsi qu'à Tch'ang-chou 常 熟, Sou-tcheou 蘇 州, Chang-hai et Song-kiang 松 江.

Quand le P. Posateri quitta Nankin en 1702, pour se faire sacrer à Macao, il l'accompagna dans cette ville. Nous le retrouvons plus tard, en 1724, au Kiang-nan : il en fut exilé par la persécution de Yong-tcheng 雍 正 (1724-1736) (1).

188

LE FR. FRANÇOIS DE SILVA.

陳 方 濟 *TCH'EN FANG-TSI.*

E. 1691. — A. 1691.

Notes MSS.

Chinois, entra dans la Compagnie et la Mission en 1691.

189.

LE P. FRANÇOIS CAPACCI.

成 方 濟 *TCH'ENG FANG-TSI.*

N. 1650. — E. 12 déc. 1674. — A. 1692. — Coadj. spir. 2 fév. 1687. — M. après 1713.

MS. chinois. — Notes MSS.

Italien de naissance, il enseigna cinq années les belles-lettres dans les collèges, et partit, en 1690, avec le P. Ciceri revenant en Chine. Il était missionnaire dans l'île de Hai-nan en 1695, probablement depuis son arrivée; il en fut retiré pour aller à Lei-tcheou fou 雷州府, au Koang-tong, en 1701. Plus tard, en 1714, il était Maître des novices à Macao. (Notes MSS. et MS. Chinois.)

---

(1) Le P. Fr. de Silva ne serait-il pas le P. Antoine de Silva, fait évêque de Nankin? Les deux détails : *alla en 1692 à Nankin* et : *accompagna le P. Posateri à Macao* se retrouvent dans la vie de Mgr Antoine de Silva. (Note du P. Colombel.)

190.

LE P. CRESCENTE.

N. 1662. — E. 1681. — A. 1692.

Le catalogue qui nous donne le nom de ce Père, le fait entrer en Chine en 1692. Il ne nous apprend rien sur lui, sinon qu'il était né en Portugal en 1662, et qu'il avait été reçu au noviciat en 1681.

190 bis.

LE P. PIERRE BELMONTI.

A. 1692. — M. 27 mai 1700.

Notes MSS. — Patrignani, *Menolog.*, 27 mai.

D'après une note prise par le P. Sica dans les *Vitæ defunctorum* (archives romaines) et d'après Patrignani (*Ménol.*), ce Père, né à Rimini, entré dans la province de Venise, aurait été, après ses études, conduit en Chine par le P. Alexandre Ciceri (plus tard évêque de Nankin). Après huit années de travail en Chine, il serait mort de la dysenterie, contractée en prison, le 27 mai 1700.

191.

LE P. PIERRE D'ACOSTA.

魯伯都 *LOU PÉ-TOU.*

A. 1694. — M. après 1723.

Lettres édif., édit de 1819, t. X, p. 535.

Portugais, entré en Chine en 1694, d'après un ancien manuscrit, fut chassé du Kiang-nan en 1724 par les persécuteurs, et exilé à Canton. (*Lettres édif.*, loc. cit.)

192.

LE P. LOUIS-ANTOINE-LUC ADORNO.

192. — LE P. LOUIS-ANTOINE-LUC ADORNO.

魯 類 斯 *LOU LEI-SE.*

N. 1655. — E. 1676. — A. 1694. — P. . — M. 1696.

Notes MSS.

Génois, il mourut deux ans après son entrée en Chine. (Not. MSS.) — Les dates données plus haut sont extraites du catalogue de 1695. D'après un autre catalogue, il serait né en 1652, entré dans la Compagnie en 1673, et arrivé en Chine en 1692.

193.

LE P. JEAN-JOSEPH-SIMON BAYARD.

樊 西 元 若 瑟 *FAN SI-YUEN JO-CHÉ.*

N. 17 fév. 1661. — E. 18 oct. 1680. — A. 1694 (1). — P. 1695. — M. 12 mars 1725, Canton ou Macao.

Lett. édif., t. III, pp. 128 seq. — Notes MSS. — *Welt-Bott*, nº 678.

Le P. Bayard naquit dans le Béarn, et fut admis au noviciat de la province d'Aquitaine en 1680. Il enseigna sept ans les belles-lettres, dans les collèges de cette province, s'embarqua à Lisbonne en 1692 et arriva à Macao vers la fin de 1694. Il paraît qu'il demeura dans la province du Koang-tong pendant quelques mois, en 1695, pour aider le P. Carossi (2): il y conféra le baptême à un millier d'adultes et à autant d'enfants; mais son séjour ordinaire fut le Hou-koang, où il passa de longues années à Hoang-tcheou 晃 州, Siang-t'an 湘 潭 etc., parcourant tout le pays dans ses courses apostoliques, et baptisant parfois plus de 1.000 personnes dans une année. Il avait 12 églises et 49 chapelles (*Lettres édif.*, loc. cit.)

«En 1707, dit le P. Le Couteulx (lettre inédite, oct. 1709), il fut pris par des archers au milieu de ses chrétiens, et mené, tout malade qu'il était, comme un animal, de plus de 70 lieues à la capitale, où je le reçus entre mes bras, et sur une équivoque assez grossière de son nom, il fut remis entre les mains du premier officier de la province. Son affaire a passé par tous les tribunaux et a traîné plus de 2 mois.»

Mgr de Laimbeckhoven donne de lui ce beau témoignage: «Ce célèbre missionnaire jouissait d'un grand crédit auprès des mandarins et du peuple par ses vertus et ses nombreuses connaissances; il n'en usait que pour le bien des néophytes et l'agrandissement

---

(1) Un second catalogue indique mai 1695 pour l'entrée en Chine, un troisième 1692, le Père étant déjà profès.

(2) Ci-dessus, p. 414.

du royaume de J.-C. » (*Welt-Bott,* loc. cit.) Cette influence, toutefois, n'empêcha pas qu'il fût exilé en 1724. Il mourut l'année suivante à Macao ou, plus vraisemblablement, à Canton.

Il a laissé plusieurs *Lettres* manuscrites, en particulier une de 1723 au P. Souciet sur les traditions primitives de la Chine d'après les *king* 經, ainsi que sur les travaux des PP. Bouvet, de Prémare etc...

194.

LE P. ANTOINE FAGLIA.

法 安多 聖學 *FA NGAN-TOUO CHENG-HIO.*

N. 3 nov. 1663. — E. 7 janv. 1683. — A. 11 juill. 1694. — M. 15 déc. 1706, Kia-tlng.

Inscript. tumul. — Notes MSS. — *Welt-Bott*, nº 67.

Ce Père naquit à Brescia. Arrivé en Chine en 1694, il se rendit à Pékin avec le P. Grimaldi (1), et obtint, avec le P. Ciceri, la permission de prêcher l'Evangile dans les provinces les plus reculées. Il exerça le saint ministère à Canton (1695), puis au Tché-kiang, puis à Tcheng-ting fou 正定府, au Tche-li (1698), à Tsi-nan fou 濟南府 et Tong-tch'ang 東昌, au Chan-tong (1700) (2). Il revint au Tché-kiang et écrivait au P. Franchi en 1702 qu'en l'espace de cinq mois il avait baptisé 500 personnes. (*Welt-Bott,* nº 67.) Il mourut à Kia-ting 嘉定 (Kiang-sou) en 1706. Il fut enterré dans le cimetière de la Compagnie à Hang-tcheou 杭州. (Lettre inédite de Mgr Delaplace, c. m., au P. Pfister. — Not. MSS.)

195.

LE P. JEAN-PAUL GOZANI(3).

駱 保祿 *LO PAO-LOU.*

N. 2 déc. 1647. — E. 15 oct. 1674. — A. 19 déc. 1694. — P. 21 nov. 1700. — M. 23 août 1732, Macao.

Grosier, *Description,* t. IV, pp. 487 seq. — *Lettres édif.*, t. III, pp. 149 seq., 294. — Notes MSS. — *Welt-Bott*, nº 89.

---

(1) Ci-dessus, p. 374.

(2) « Au Chan-tong, le P. Antoine Falha, s. j., résidant à Nancheu » (Ngan-k'ieou 安邱?). *Petit Messager de Ning-pouo,* déc. 1925, p. 147.)

(3) Gozani, et non Gozano. (Note du P. Brucker.)

Ce Père était né à Casal, dans le Piémont; il entra dans la province de Milan, et enseigna pendant cinq ans la rhétorique et les humanités. — Arrivé en Chine en 1694, nous le trouvons à K'ai-fong fou 開封府 en 1698, à Fou-tcheou 福州, à Hing-hoa 興化 et dans d'autres villes du Fou-kien, 1699-1702. Ses néophytes, de caractère un peu violent, lui causèrent de véritables désagréments et le firent beaucoup souffrir, surtout par la manière dure et peu respectueuse dont ils traitèrent Mgr Maigrot, leur vicaire apostolique; il s'en explique lui-même dans une lettre au P. Général en 1700.

Il fut de nouveau envoyé au Ho-nan avant 1704: il essaya alors de nouer des relations avec les Juifs établis à K'ai-fong fou, et réussit en partie à gagner leur confiance. D'après lui, «il est certain que les Juifs adorent le Créateur du ciel et de la terre, qu'ils appellent *T'ien, Chang-ti, Chang-t'ien*; que leur lettrés rendent à Confucius les mêmes honneurs que les Chinois gentils ont coutume de lui rendre; qu'ils honorent les morts dans le *ts'e-t'ang* 祠堂 ou salle des ancêtres, avec les mêmes cérémonies dont on se sert en Chine; que, dans leurs inscriptions, il est fait mention de leur loi, qu'ils appellent loi d'Israël, de leur origine, de leur ancienneté, de leurs patriarches Abraham, Isaac et Jacob, des 12 tribus, de leur législation, de Moïse et de leur Pentateuque.» Le P. Gozani est le premier qui ait donné des notions un peu claires et un peu certaines sur les Juifs de la Chine. (*Lettres édif.*, t. III, pp. 149 seq. — Grosier, loc. cit.)

Les premiers qui vinrent dans l'empire y parurent sous la dynastie des Han (206 av. J.-C. à 260 apr. J.-C.) Ils étaient, dans les commencements, plusieurs familles, mais leur nombre étant diminué, ils ne sont plus que 7 présentement (1843). On peut voir, sur cette question, la brochure de James Finn: *The Jews in China, their synagogue, their Scriptures, their history etc...*, in-8°, London, Wertheim, 1843. Depuis cette époque, les derniers survivants ont disparu et, il y a quelques années, il n'y avait plus qu'une femme, mariée à un Tartare du pays. Il ne reste plus rien de la synagogue, ni des livres juifs: tout a été ruiné par les dernières inondations du Hoang-ho. (Note de M. Scarella, missionnaire au Ho-nan, 1880.) — Le P. Jérôme Tobar a repris toute la question des Juifs en Chine dans son livre: *Inscriptions juives de K'ai-fong fou,* Var. sinol. n° 17, T'ou-sè-wè, 2e édit., 1912.

Nommé Visiteur de la Chine et du Japon vers 1710, puis Recteur du collège de Pékin, le P. Gozani était dans cette ville en 1716. Il retourna au Ho-nan, et y resta jusqu'au moment de la persécution, s'employant avec zèle et avec fruit à la conversion des idolâtres. Il résidait ordinairement à K'ai-fong fou. Il fonda la chrétienté de Lou-i hien 鹿邑縣, encore l'une des plus belles et des plus ferventes du Ho-nan actuel. On lui attribue aussi la fondation de celle de Tchang-té fou 彰德府, au nord du Fleuve Jaune, sur les confins du Tche-li, qui compte aujourd'hui un millier de chrétiens.

Exilé à Canton en 1724, il put demeurer caché pendant quelque temps à Kan-tcheou 贛州, au Kiang-si; mais il fut enfin obligé de se retirer à Macao, où il mourut en 1732, agé de 85 ans.

On a de lui:

1. Une *Lettre* au P. Général du 30 nov. 1700, de Fou-tcheou, sur la conduite indigne des chrétiens de cette ville à l'égard de Mgr de Conon. Elle se trouve dans la *Réponse aux nouveaux écrits de MM. des Missions-Étrangères,* in-12, 1702, pp. 37 seq.

2. Une *Lettre* sur les Juifs de la Chine, datée de K'ai-fong fou, 5 nov. 1704, adressée au P. Suarez, à Pékin, et suivie d'explications; dans les *Lettres édifiantes et curieuses,* t. III, pp. 149 seq.

196.

LE P. EMMANUEL LOPES.

N. 1656? — A. 1694? — M. 1741 (,Macao?).

Welt-Bott, nº 674.

Tout ce que nous savons de ce Père est tiré d'une lettre du P. Fridelli (*Welt-Bott,* nº 674). Le P. Lopez, dit-il, travaille d'une manière spéciale dans la ville et dans les environs de Chang-hai avec tant de fermeté et de constance, tempérés toutefois par la douceur, que les chrétiens ne l'appellent pas autrement que le Père de fer, et le comparent au P. Brancati. Pendant les 47 années qu'il passa dans la Mission, il convertit au delà de 40.000 idolâtres.

Il mourut (vraisemblablement à Macao, où il avait été exilé) en 1741, âgé de 85 ans: ce qui reporte sa naissance à 1656. Il était Portugais et devait être entré en Chine en 1694 (1).

---

(1) Je pense que cet Emmanuel Lopes n'est autre que le P. Emmanuel Mendes (ci-dessus, nº 159, p. 398). Tout ce que le P. Fridelli, en une phrase unique, dit de Lopes, convient à Mendes.

Personne autre que le P. Fridelli ne parle de ce Lopes. Si un si grand missionnaire avait existé, il en aurait été fait mention ailleurs. — A cette époque, les Pères ne s'appelaient et ne se connaissaient que par leur nom de baptême; usage portugais. Le P. Fridelli, nouvellement arrivé, qui passa seulement au Kiang-nan, peut bien avoir confondu Lopes et Mendes. (Note du P. Colombel.)

197.

LE P. JACQUES MOERS.

A. 1694.

Franco, *Synopsis*, p. 387; append., ad ann. 1691.

Ce Père, allemand, ne nous est connu que par un ancien catalogue, qui met son arrivée en Chine en 1691; mais le P. Franco le donne pour compagnon au P. Kilian Stumpf: il n'est donc parti qu'en 1691 et arrivé qu'en 1694. (*Synopsis*, p. 387, et append., ad annum 1691.) Nous n'avons trouvé sur lui aucun renseignement: peut-être est-il mort peu après son arrivée.

198.

LE P. BERNARD-KILIAN (1) STUMPF.

紀 理 安 雲 風 *KI LI-NGAN YUN-FONG.*

N. 14 sept. 1655. — E. 17 juill. 1673. — A. 15 juill. 1694. — P. 2 fév. 1689. — M. 24 juill. 1720, Pékin.

Éloge MS., 1732, à la bibliothèque impériale de Vienne, III, 371. — Franco, *Synopsis*, p. 387. — Inscript. tumul. — Sommervogel, *Biblioth.*, t. VII, col. 1656 seq.; t. IX, col. 866. — Visschers, *Onuitgegeven Brieven*, pp. 62, 144, 160. — *Welt-Bott*, nos 193, 198.

Le P. Stumpf naquit à Würtzbourg (Bavière) et entra au noviciat de la province de Germanie Supérieure en 1673. Il était maître ès arts, et avait enseigné la rhétorique et les humanités pendant 6 ans, et les mathématiques durant 2 ans, quand il demanda et obtint les Missions de la Chine. Ce fut un savant remarquable et un saint religieux, «ferme colonne, dit le P. Franco, de la mission de Chine en ces temps de trouble». Il passa la plus grande partie de sa vie à Pékin. L'empereur K'ang-hi 康 熙, qui l'estimait à cause de ses grandes qualités, le prit plusieurs fois pour compagnon dans ses voyages, et l'éleva au rang de président du tribunal des Mathématiques. Il fut aussi Visiteur de la Chine et du Japon, en 1705-20.

Les esprits, en effet, étaient agités par la question des rites. «Bon nombre d'églises, écrit le P. Van Hamme, sont abandonnées,

---

(1) «St Chilien ou Kilien, envoyé par le pontife romain à Würtzbourg pour y prêcher l'Évangile, y fut massacré avec ses compagnons» (*Martyrol. rom.*, 8 juillet).

plusieurs ont été pillées par les gentils, les conversions sont plus rares, les apostats plus nombreux. De plus, on répand partout des calomnies contre les missionnaires. Pour y répondre, le P. Stumpf écrit jour par jour tout ce qui se passe à Pékin, et tout ce que nous apprenons d'ailleurs.» Il envoya une copie de ce «diarium» aux Pères Bollandistes pour être conservée dans leur bibliothèque. (Visschers, *Onuitgegeven...*, p. 62.) 25 missionnaires nouvellement arrivés attendaient à Canton la permission d'entrer en Chine, et cette permission leur était refusée par K'ang-hi, malgré les instances du P. Stumpf pour fléchir l'esprit de ce prince.

En 1716, le P. Stumpf eut des relations avec le Suédois Laurent Lang, qui faisait partie de la caravane de cette année. Lang a laissé le journal de son voyage. D'après lui, le P. Kilian avait reçu l'ordre de faire en bois un modèle de poële en porcelaine, qui devait être exécuté «dans la province où se fait la porcelaine». (Cahen, p. 108.)

Le P. Stumpf eut aussi, à cette époque, des relations avec un abbé mitré basilien, Jakowstki, envoyé à Pékin afin d'y bâtir une église pour le Gouvernement russe. Il dit au P. Stumpf qu'il n'était pas russe d'origine, et qu'il était catholique romain; qu'il était déjà venu sept ans auparavant et qu'il avait apporté plus de 10.000 onces d'argent pour bâtir cette église. (Visschers, p. 135.)

Cette même année arrivèrent à Pékin la Constitution du 20 mars 1715, du Pape Clément XI, et les lettres du P. Michel-Ange Tamburini, général de la Compagnie, ordonnant, sous les peines les plus graves, de prêter le serment prescrit d'observer la dite Constitution. Comme visiteur, le P. Stumpf donna l'exemple de l'obéissance; tous prononcèrent le serment exigé, ceux qui étaient à Pékin comme ceux qui vivaient dans les provinces, et on ne signale pas une seule exception. (Visschers, pp. 144, 160.)

L'année suivante (1717), il arrêta une persécution préparée par un mandarin militaire de second ordre de la province du Koang-tong, «Tch'in-mao» (1), qui n'allait à rien moins qu'à exiler tous les missionnaires des provinces, à détruire les églises, et à proscrire entièrement le christianisme. (de Mailla, lettre du 5 juin 1717, dans: *Lettres édif.*, édit. de 1819, t. X, pp. 290-304. — Visschers, p. 162.)

Le P. Kilian mourut à Pékin le 24 juillet 1720, regretté de tous pour sa douceur et sa vie irréprochable, et laissant la réputation d'un savant et d'un homme de bien. (*Welt-Bott,* n° 217, p. 65.)

---

(1) Ita P. de Mailla. Les auteurs chinois que nous avons sous les yeux (Siao, *Histoire de l'Église de Chine*, t. II, p. 70; Hoang, *Tcheng kiao fong pao,* t. II, p. 134) écrivent 陳昂 *Tch'en Ngang*. Le dictionnaire biographique 中國人名大辭典 (5e édit., 1925, p. 1076) a trois personnages du nom de 陳昂 (tous différents du mandarin dont il est question ici). Le P. de Mailla aurait confondu 昂 *ngang* et 昴 *mao*? (Note de l'éditeur.)

Nous avons du P. Stumpf:

1. *Mémorial* du P. Kilian Stumpf présenté à M. de Tournon, au sujet de la déclaration de l'empereur K'ang-hi du 30 nov. 1700 sur les cérémonies chinoises; dans les *Anecdotes sur la Chine,* t. II, pp. 35 seq.

2. Il signa comme visiteur plusieurs *Placets* à l'empereur, et un *Mémoire apologétique,* de concert avec les PP. Suarez (1) et Parrenin (2), pour la religion chrétienne attaquée par Tch'en Mao en 1717 (ci-dessus, p. 473; la traduction française de ce mémoire se trouve dans la lettre du P. de Mailla).

3. *Litteræ* ad R. P. Generalem, datæ Pekino 1700, MS.; extrait dans: Tabaraud, *Du Pape et des Jésuites,* Paris, 1814, pp. 106 seq.

4. *Documenta selecta* quæ P. Kilianus Stumpf, in Sinis visitator, anno 1717, mense junio, Pekino in Europam transmisit; à la bibliothèque impériale de Vienne, codex nº 1117. (*Miscellanea Sinica* II, 204-603.)

5. *Acta Pekinensia, seu Ephemerides historiales eorum quæ Pekini acciderunt a die 4 dec. 1705, prima adventus illustrissimi Reverendissimi et Excellentissimi Domini Caroli Thomæ Maillard de Tournon, Patriarchæ Antiocheni, Visitatoris apostolici cum potestate legati de latere, etc.,* MS. in-fol., commencement du XVIIIe s., papier chinois; aux archives de la Compagnie. Les 1289 premières pages sont chiffrées; les dernières, qui comprennent le journal quotidien depuis septembre 1711, ne le sont pas. Cette relation importante a été faite sous la direction du P. Kil. Stumpf, recteur et notaire apostolique, dont la note, p. 1289, est suivie du certificat autographe du P. visiteur Gozani, Pékin, 12 nov. 1710. (H. Cordier, *Bibl. sinica,* p. 916.)

6. *Compendium* actorum Pekini... a R. P. Kiliano Stumpf exscriptum..... et R. P. Generali transmissum; aux bibliothèques Corsini et Barberini à Rome. (Sommervogel, t. VII, col. 1657.)

Un *Compendium* MS. de ces actes se trouve au Museum Hunter à Glasgow. (Ibid.)

7. *Lettres* inédites, 1714 et 1718; à la bibliothèque des *Etudes.*

8. *Expositio* circa mandatum imperatoris Sinarum K'ang-hi datum 27 april. 1708, à la bibliothèque des *Etudes.*

Cf. Sommervogel, *Biblioth.,* t. VII, col. 1656 seq.; t. IX, col. 866.

---

(1) Ci-dessus, pp. 399 seq.
(2) Ci-dessous, nº 233.

199.

LE P. MICHEL ALFONSO.

沈 *CHEN.*

A. 1694.

Franco, *Synopsis*, p. 387.

Chinois. Il accompagna en Europe le P. Couplet, qui le mit au noviciat de Lisbonne. Il paraît qu'il fit ses études à Rome. Il s'embarqua avec le P. Stumpf et rentra en Chine en 1694. (Franco.)

200.

LE P. FRANÇOIS VALLA.

法 方 濟 *FA FANG-TSI.*

A. 1694.

Notes MSS.

Ce Père, qu'un autre manuscrit nomme Aya, était italien, et vint en Chine en 1694. Il est distinct du P. Faglia, cité plus haut (p. 469).

201.

LE FR. CHRISTOPHE FIORI.

費 *FEI.*

A. 11 juill. 1694.

Notes MSS.

Il était italien et peintre. Il vint en Chine en 1694. Il demeura à Pékin pendant quelques années. Nous ne savons pour quelles raisons il fut renvoyé de la Compagnie le 16 oct. 1705. (Notes MSS.)

202.

LE FR. JOSEPH BAUDINO.

鮑(1) 仲義 質菴 *PAO TCHONG-I TCHE-NGAN.*

N. 20 oct. 1657. — E. 15 août 1680. — A. 11 juill. 1694. — Coadj. temp. 2 fév. 1691. — M. 24 déc. 1718, Pékin.

Lettres édif., édit. Panthéon, t. III. p. 118. — *Welt-Bott*, nº 82, p. 14.

Le Fr. Baudino naquit à Coni, dans le Piémont. Après avoir obtenu son admission dans la province de Milan, il sollicita son envoi dans la Mission de Chine et partit en 1692. Il passa sa vie à Pékin, n'en sortant que pour accompagner l'empereur dans quelques-uns de ses voyages, comme médecin, pharmacien et botaniste.

«L'empereur, écrit le P. de Fontaney, occupe jour et nuit dans des exercices de charité les FF. Frapperie, Baudin et Rhodes, qui sont habiles dans la guérison des plaies et dans la préparation des remèdes, les envoyant visiter les officiers de sa maison et les personnes les plus considérables de Pékin, quand elles sont malades; et il est si content de leurs services, qu'il ne fait aucun voyage en Tartarie ou dans les provinces de l'Empire, qu'il n'en mène toujours quelqu'un avec lui.» (*Lettres édif.*, loc. cit.) En dehors de ces circonstances, le Fr. Baudino consumait sa vie et ses forces dans les humbles services de ses fonctions, soignant de préférence les pauvres et les délaissés. Il mourut au milieu de ces actes de charité, à Pékin, le 24 déc. 1718.

203.

LE P. GUILLAUME VAN DER BEKEN.

萬 惟一 *WAN WEI-I.*

N. 22 déc. 1659. — E. 1 oct. 1677. — A. 1695(2). — P. 1702. — M. 2 fév. 1702, Hoai-ngan fou.

Inscript. tumul. — *Lettres édif.*, édit. Panthéon, t. III, p. 73. — *Welt-Bott*, nos 83, 97.

Le P. Van der Beken, né à Bruxelles, entra dans la Compagnie dans la province de Flandre-Belgique. Après le cours complet de

(1) S. 包.
(2) S. 4 oct.; Colombel, 3 déc.

ses études, il enseigna les belles-lettres cinq années, et la théologie morale durant un an. Dès son arrivée à Macao, 1694, il y fut retenu pendant un an, puis il fut envoyé à Kan-tcheou 贛 州, au Kiang-si, pour aider le P. Greslon. Là il baptisa plus de 500 personnes, dans l'espace de moins de cinq mois, en 1697. (*Lettres édif.*, édit. de 1819, t. IX, p. 364. — *Welt-Bott*, nº 83, p. 17. — Ci-dessous, p. 478, n. 1.) Il fut appelé de là à Hoai-ngan fou 淮安府, et y mourut quelques années après : en 1703, suivant l'inscription tumulaire ; le 2 fév. 1702, d'après un catalogue des défunts conservé à Rome. Le P. Van Hamme, qui l'assista à la mort, reçut ses vœux de profès. Il est enterré dans le cimetière de cette ville, à 5 lis en dehors de la cité.

204.

LE P. JEAN BAPTISTA.

郭 若 望 *KOUO JO-WANG.*

N. 23 juin 1658. — E. 12 nov. 1681. — A. 3 déc. 1695. — Coadj. spir. 2 févr. 1692. — M. après 1700.

Notes MSS.

Originaire du diocèse de Coïmbre, il entra au noviciat de cette ville et enseigna trois ans les éléments du latin avant de s'embarquer pour la Chine en 1694. Il y arriva l'année suivante. En 1699, il avait soin des chrétientés de Nankin (où il faisait fonctions de recteur du collège en l'absence du P. Antoine de Sylva (1)), Tchen-kiang 鎮 江 et Tan-yang 丹 陽 ; il se trouvait à Chang-hai en 1701. Nous n'avons pas d'autres renseignements sur son compte.

Un ancien manuscrit le nomme Bantito (sic(2)). (Notes MSS.)

205.

LE P. JOSEPH-ANTOINE PROVANA.

艾 遜 爵 若 瑟 *NGAI SUEN-TSIO JO-CHÉ.*

N. 23 oct. 1662. — E. 15 fév. 1678. — A. 4 oct. 1695. — P. 25 mai 1702. — M. 7 fé . 1720, en mer, près du Cap.

Boero, *Menol.*, 7 fév. (3) — Franco, *Synopsis*, pp. 390, 461. — Inscript. tumul. — *Lett. édif.*, t. III, pp. 73, 143. — Koegler, *Litter. patent.*, p. 4. — *Miss. cath.*, t. V, p. 72. — Visschers, *Onuitgegeven Brieven*, p. 183. — *Welt-Bott*, nos 83, 87, 194, 217, 311.

---

(1) Archives de la Compagnie à Rome, copie prise par le P. Sica.

(2) Cf. Sica, nos 196 et 198 : Baptista, Prantila (郭).

(3) La notice consacrée au P. Provana par le P. Boero est extraite, nous dit-il, d'une «*Historia Sinarum manuscripta.*»

Le P. Provana naquit à Nice, d'une illustre famille de Savoie. Après avoir fait ses études dans le collège de cette ville, il sollicita son admission dans la Compagnie, et fut reçu dans la province de Milan en 1678. Son zèle pour le salut des âmes lui fit demander les missions de la Chine. A peine les eut-il obtenues, qu'il s'embarqua à Lisbonne, en 1693; mais la navigation fut si mauvaise que le navire qui le portait dut rentrer au port. Le P. Provana, soutenu par son ardeur infatigable, parcourut le diocèse d'Evora, prêchant partout avec des fruits consolants la pénitence au peuple. Il partit l'année suivante et aborda à Macao en 1695. (Franco, p. 390.)

En 1696-97, il baptisait au Kiang-si (1) plus de 1.000 personnes. (*Lettres éd.*) En 1699-1701, on lui confia les provinces du Ho-nan, du Chen-si et du Chan-si (2). En arrivant à K'ai-fong fou 開封府, il trouva l'église du P. Herdtricht fermée par un mandarin qui répandait la terreur dans toute cette chrétienté. Sans redouter la vengeance de cet homme, et confiant dans la justice de sa cause, il fit rouvrir l'église et rendit la paix à ses ouailles. En peu de temps, il y conféra le baptême à plus de 300 adultes; à 5 lieues de là il convertit encore 300 idolâtres, et 20 autres familles à quelque distance. Comme il n'y avait pas là d'église, le Père, s'improvisant architecte, avec le secours de ses chrétiens parvint, en peu de mois, à bâtir au vrai Dieu un temple beaucoup plus grand que ne l'aurait permis la pauvreté de ses néophytes. (Boero, loc. cit.)

De K'ai-fong fou, il se rendit à T'ai-yuen fou 太原府, capitale du Chan-si, où, en relevant l'édifice matériel bâti par le P. Michel Trigault (ci-dessus, p. 212), il ranima la ferveur de ces chrétiens dispersés par les persécutions, et augmenta leur nombre en convertissant beaucoup d'adultes. Il passait sans cesse d'un lieu à un autre, faisant de longues courses à pied à travers les montagnes, passant les fleuves, sans craindre ni les pluies, ni le froid, ni les attaques des brigands, ni les incursions des soldats, et partout il recueillait une bonne moisson d'âmes. (Boero, loc. cit.)

---

(1) Au Kiang-si? Nous pensons qu'il s'agit plutôt, ici, du Chan-si. Voici le texte cité par le P. Pfister :

« Le P. Provana, qui demeure à Kiam-tcheou, en la province de Kiam-Si, en baptisa plus de 1.000 ces deux mêmes années (1696 et 1697). » (Mémoire du P. François Noël ; dans : *Lettres édif.*, édit. de 1819, t. IX, p. 364 ; *Welt-Bott.*, nº 83, p. 17.)

Il n'y a pas de « Kiam-tcheou » au Kiang-si ; il y a un Kan-tcheou 贛州, dont il ne peut être question ici, puisque le P. Noël en parle quelques lignes plus loin : « Le Père Vanderbeken [en baptisa] 500 en moins de cinq mois dans la ville de Can-tcheou en la province de Kiam-Si. »

« Kiam-tcheou » (Kiang-tcheou 絳州) est au Chan-si. Le P. Noël, écrivant de Rome en 1703, a pu confondre « Kiam-Si » et « Chan-Si » ; ou bien un de ses copistes a mal transcrit. (Note de l'éditeur.)

(2) Il était au Chan-si en 1702-1703. (Lettre du P. Grimaldi, dans : *Welt-Bott*, nº 87, p. 30.)

Dans un bourg du Chan-si, un riche idolâtre avait bâti un temple assez convenable à ses dieux, et y avait placé un bonze pour les servir : mais s'étant converti, il donna le temple au P. Provana, et renvoya le bonze. Celui-ci, furieux, accusa le néophyte auprès des mandarins, qui l'exilèrent et rendirent le temple au sectateur de Fo. Aussitôt que le P. Provana l'eut appris, il alla trouver les premiers magistrats de la province, et leur parla avec tant de force et de conviction, qu'ils rappelèrent le néophyte de l'exil, chassèrent de nouveau le bonze et restituèrent le temple, qui fut changé en une église. (Boero, loc. cit.) « Il avait alors au Chan-si des chrétientés dans les villes de Tay-iuen (太原), Çim-lo (靖樂) Pim-yao (平遙), Kie-hieu (吉州?) Van-han (?), Hum-tum (洪洞), Siam-lim (襄陵), Tai-pim (太平), Pu-cheu (蒲州), Lu-ngan (潞安府), Lan-cheu (嵐縣?), Fuen-cheu (汾州), et Siam-yuen (襄垣); en tout, 5 résidences, 16 églises et un grand nombre d'oratoires.» (Catalog. 1699.)

Envoyé à Pékin en 1702, le P. Provana y resta cinq ans, et sut si bien se ménager l'esprit de l'empereur, que ce prince l'envoya à Rome en 1707, comme son ambassadeur auprès du St-Père. Il y arriva en 1709, et fut retenu longtemps malade en Italie. Malgré les conseils qu'on lui donnait d'y rester jusqu'à son entier rétablissement, il voulut repartir pour rejoindre ses frères, et rendre compte à l'empereur de sa mission. Mais la mort vint l'enlever près du cap de Bonne Espérance : il rendit le dernier soupir le 7 fév. 1720 entre les bras du P. Fan, jésuite chinois qu'il ramenait dans sa patrie (1). — Son corps fut embaumé et rapporté à Canton, où K'anghi lui fit ériger, le 17 déc. 1722, un mausolée qui subsiste encore. (*Anecdotes...*, t. IV, pp. 1, 14. — Franco, p. 461. — Gonzales de St-Pierre, *Relation...*, p. 47. — Inscription tumul. — Visschers, p. 183. — *Miss. cath.*, t. V, p. 72. — *Wett-Bott.* nº 217, p. 65.)

---

1. Pendant qu'il était à Rome, il présenta au St-Siège au moins cinq *Mémoires* sur les questions controversées des rites; les défenseurs du Cardinal de Tournon y répondirent. (Sommervogel, t. V, col. 455.)

2. *Libellus* supplex P. Provana, nomine Patrum Societatis Clementi XI, anno 1709, oblatus; à la bibliothèque de Vienne, nº 1117.

3. *Lettre* de Goa 1695, pp. 39-40 de la *Lettre* du P. Le Gobien *sur le Progrès de la religion à la Chine* (2).

4. Plusieurs *Mémoires* du P. Provana dans les ouvrages consacrés par le P. Mamiani della Rovere à la défense des missionnaires de Chine. (Sommervogel, t. V, col. 455; t. VI, col. 1247.)

---

(1) Ci-dessous, nº 310.
(2) Ci-dessus, p. 374.

206.

Mgr ANTOINE DE SILVA (SYLVA) (1).

林 安多 *LIN NGAN-TOUO.*

N. 13 janv. (2) 1654. — E. 19 mars 1669. — A. 1695 (3). — P. 15 août 1687. — M. après 1724.

Gaillard, *Nankin historique*, pp. 247, 273. — Notes MSS. — Visschers, *Onuitgegeven Brieven*, p. 68.

Le P. de Sylva, né à Lisbonne, était maître ès arts, avait enseigné six ans les humanités et la rhétorique, et trois ans la philosophie, quand il partit pour la Chine. Il fut plusieurs années missionnaire au Kiang-nan, à Nankin, où il était recteur en 1699 (4).

En 1707, Mgr de Tournon le choisit pour être évêque de Nankin : il paraît qu'il fut sacré et reçut ses Bulles; mais, sur l'ordre du primat des Indes, archevêque de Goa, il donna bientôt sa démission. (Gaillard, loc. cit.) Il semble être resté au Kiang-nan; nous l'y retrouvons en 1725, caché dans la ville capitale, et exerçant en secret le ministère (5).

---

1. Il parut en 1707, à Hang-tcheou 杭州, un petit volume en chinois : *Explication abrégée de l'édit de l'empereur* pour la publication de la religion. Le P. de Visdelou le traduisit en latin, et il se trouve en français dans la *Relation* du P. Gonzales de St-Pierre, p. 161. Il paraît qu'il fut rédigé en commun par plusieurs Pères sous la direction de Mgr de Silva.

2. Le catalogue de T'ou-sè-wè (n° 422) cite un autre ouvrage de Mgr de Silva : 崇修精蘊 *Tch'ong-sieou tsing-yun*, « Perfectionis exquisita summa, seu Manuale ad exercitia spiritualia 10 dierum », 1 vol. Il fut traduit, vers 1730, d'un ouvrage italien du P. C. A. Cattaneo (1645-1705), et conservé manuscrit; en 1893 imprimé à T'ou-sè-wè, avec préface du P. Simon Kong 龔古愚, s. j.

206 bis.

LE P. CAJETAN DE FONSECA.

---

(1) Dans le MS. conservé à Zi-ka-wei sur la consécration de Mgr de Visdelou, on trouve « da Sylva » et « de Sylva ». Archives romaines en 1699 : de Sylva.

(2) 13 juin, dit Sommervogel, t. IX, col. 853.

(3) 4 mai 1696, dit Sommervogel, ibid.

(4) Ci-dessus, p. 477.

(5) Cf. note du P. Colombel, ci-dessus, p. 466.

N. 1676. — E. 1695. — A. 1695.

Vieux MSS.

Chinois, né au Koang-tong, ordonné en 1701. (Vieux MS. latin, Bibl. Vitt.-Emm., Fondo Gesuiti, 1254-3383, cité dans: *Petit Messager de Ning-pouo,* fév. 1925, lettre de Mgr Lopez, *post-scriptum,* n. 8.)

207.

LE P. EMMANUEL CAMAYA.

金 澄 瑪 諾 *KIN TENG MA-NO.*

N. 1662. — E. 3 nov. 1681. — A. 1696. — Coadj. spir. 15 août 1699. — M. après 1723.

Gonzales de St-Pierre, *Relation abrégée,* p. 160. — Notes MSS. — *Welt-Bott,* nº 316.

Ce Père était portugais, vint en Chine en 1696, et prêcha l'Evangile dans la province du Koang-si, à Lieou-tcheou fou 柳州府, en 1701. Il y resta plusieurs années. Il signa l'appel des Jésuites contre le mandement de Mgr de Tournon, Nankin, 28 mai 1707. (Gonzales de St-Pierre, *Relation abrégée,* p. 160.)

En 1723-25, il était à Koei-lin fou 桂林, capitale du Koang-si, d'où la persécution de Yong-tcheng 雍正 le força à revenir à Canton. (*Welt-Bott,* nº 316. — Notes MSS.)

208.

LE P. ANDRÉ CARNEIRO.

楊 安 德 *YANG NGAN-TÉ.*

A. 1696.

Franco, *Synopsis,* append. — Notes MSS.

Tout ce que nous savons, c'est qu'il était portugais, qu'il s'embarqua en 1694 pour la Chine, et qu'il y arriva en 1696.

209.

LE P. MATHIAS CORREA.

閔 瑪弟 *MIN MA-TI·*

A. 1696.

Notes MSS.

Ce Père, portugais de naissance, partit en 1690, étant encore scolastique, pour continuer ses études à Macao. En 1696, il commença à exercer le saint ministère en Chine. — (Notes MSS.)

210.

LE P. LOUIS DE FRANÇA.

曾 類斯 *TSENG LEI-SE.*

N. 25 août 1665. — E. 18 oct. 1680. — A. 1696. — P. 31 juillet 1701. — M. 1708, Goa.

Gonzales de St-Pierre, *Relation abrégée*, p. 254. — Notes MSS.

Il était né à Lisbonne, d'une noble famille. Après son noviciat, il enseigna les belles-lettres pendant quatre ans, et s'embarqua ensuite pour Macao, où il arriva en 1696. Il y géra comme procureur les affaires de la vice-province de Chine. Au milieu des troubles qui s'élevèrent dans cette ville, lors de l'emprisonnement du Cardinal de Tournon, le P. de França se retira aux Indes (en 1706) et passa, peu de temps après, à une vie meilleure à Goa, en 1708.

211.

LE P. ANTOINE LOPES.

N. 1669. — E. 25 déc. 1684. — A. 1696.

Notes MSS.

Il naquit à Coïmbre en 1669, fut reçu dans la Compagnie le 25 déc. 1684, et partit de Lisbonne pour les missions de Chine en 1695. Il terminait sa théologie à Macao en 1697. (Notes MSS.)

212.

LE P. JEAN PEREIRA.

李 若望 *LI JO-WANG.*

N. 24 mai 1663. — E. 24 mars 1680. — A. 1696. — P. 2 fév. 1699. — M. après 1731.

Lettres édif., édit. 1819, t. IX, p. 535. — Notes MSS. — *Welt-Bott*, nº 292.

Originaire du Portugal, le P. Pereira fut, dans sa patrie, durant six ans professeur de grammaire et de belles-lettres, et trois ans lecteur de théologie dogmatique à Macao. Il exerça ensuite le ministère dans la province du Koang-tong et fut nommé Provincial du Japon.

Rentré en Chine, nous ignorons à quelle époque, il fut exilé en 1725, et se retira à Siam. Nous le retrouvons maître des novices, Père spirituel et préfet des études à Macao en 1732.

213.

LE P. CHARLES DE REZENDE (1).

高 嘉樂 懷義 *KAO KIA-LO HOAI-I.*

N. 4 nov. 1664. — E. 18 fév. 1680. — A. 13 nov. 1696. — P. 15 mars 1699. — M. 5 fév. 1746, Pékin.

Inscript. tumul. — Notes MSS. — *Welt-Bott*, nos 411, 688.

Né à Lisbonne, il avait reçu le grade de maître ès arts et avait enseigné deux ans les humanités et trois ans la rhétorique, avant de se rendre en Chine en 1696. Il passa 50 ans dans cette Mission, 28 à Tcheng-ting fou 正定府 et 22 à Pékin, où il fut supérieur des deux maisons, puis vice-provincial en 1724. Son exquise douceur, son désintéressement et sa grande prudence l'avaient rendu cher à tous les missionnaires. Il recueillit des fruits admirables à Tcheng-ting (il y était en 1725: *Welt-Bott*, nº 411), à Pao-ting fou 保定府, où son zèle à étendre le règne de N.-S. J.-C. et son adresse à convertir les infidèles l'avaient fait connaître de tout le monde. Il y gouvernait 16 églises, disséminées sur un territoire très étendu.

Clairement désigné aux satellites au moment de la persécution de Yong-tcheng 雍正, il fut aussitôt rappelé à Pékin pour y exercer les fonctions de mathématicien, et on mit à sa place un prêtre chinois

(1) *Welt-Bott*, nº 688 : de Rosende.

pour cultiver ses chrétientés. Il ne fut guère mathématicien que de nom, car en réalité il parcourait toute l'année la ville et les pays voisins, soutenant les faibles, relevant les tombés, encourageant tous les fidèles, et amenant encore des néophytes dans le sein de l'Église (1). (*Welt-Bott,* nº 688.) Arrivé à l'âge de 80 ans, il ne se relâchait en rien de sa ferveur et de son zèle. Enfin, plein de jours, de vertus et de mérites, il alla recevoir au ciel la récompense d'une vie si bien remplie, le 5 fév. 1746. Il avait passé 66 ans en religion.

214.

LE P. JEAN DE SAA.

楊 若翰 *YANG JO-HAN.*

N. 1672. — E. mars 1688. — A. 19 juin 1696. — P. . — M. 11 janv. 1731, Macao.

Lettres édif., édit. 1818, t. IX, p. 365. — Notes MSS. — *Welt-Bott*, nº 292.

Ce Père, né à Sambujat, en Portugal, arriva en Chine en 1696. Il prêcha l'Evangile à Fou-tcheou 福州, Hing-hoa 興化 etc., au Fou-kien, 1699-1701. Nous le trouvons au Kiang-nan en 1724-1725, et il résidait à Sou-tcheou 蘇州 lorsqu'il fut exilé à Canton, puis à Macao par la persécution de Yong-tcheng 雍正. Il fut vice-provincial de Chine en 1727.

215.

LE P. LÉONARD TEIXEIRA.

瞿 良道 *K'IU LIANG-TAO.*

A. 1696.

Notes MSS.

Il était parti scolastique du Portugal, sa patrie, en 1690; il termina ses études à Macao. Il était en Chine en 1696. (Notes MSS.)

---

(1) « P. Carolus Rezende totus est in excolendis Christianis, neque in palatio vel ipso nomine notus. » (Archives romaines, catal. de 1726.)

216.

LE FR. ETIENNE COLLASCO.

N. 1674. — E. 27 janv. 1692. — Scol.

Notes MSS.

Scolastique, né a Coïmbre en 1674, entré au noviciat le 27 janvier 1692, était destiné à la Mission de Chine, et étudiait la philosophie à Macao en 1697. (Notes MSS.)

217.

LE FR. MATHIAS RODRIGUES.

N. 1675. — E. 30 janv. 1694. — Scol.

Notes MSS.

Né à Coïmbre en 1675, entré au noviciat le 30 janv. 1694, il partit de Lisbonne encore novice, et commençait ses études à Macao en 1697. Il était, comme le précédent, destiné à la Chine.

218.

LE P. ANTOINE DE BARROS.

龍 安國 安當 *LONG NGAN-KOUO NGAN-TANG.*

N. 21 oct. 1664. — E. 12 juin 1681. — A. oct. 1697. — P. 3 déc. 1701. — M. 20 janv. 1708, en mer.

Franco, *Synopsis*, p. 431. — de Guilhermy, *Ménol. Portugal*, t. I, p. 68. — Visschers, *Onuitgegeven Brieven*, pp. 80, 85.

Né à Arcos de Valdeves, en Portugal, le P. de Barros fit toutes ses études, et enseigna quatre années les humanités et la rhétorique avant de s'embarquer pour la Chine. Dès son arrivée, il fut mandé à Pékin, puis envoyé à Si-ngan fou 西 安 府 en 1701. Il y demeura peu de temps et revint à la capitale, où il jouit des bonnes grâces de l'empereur K'ang-hi 康 熙, qui l'envoya à Rome en 1706, comme son ambassadeur, avec le P. de Beauvollier. Ils s'embarquèrent ensemble à Macao; au Brésil, ils se séparèrent, et le P. Antoine prit passage sur un vaisseau marchand.

Lorsqu'il était en vue des côtes du Portugal, une horrible tempête s'éleva au milieu de la nuit. Le P. de Barros, prenant son crucifix dans ses mains, exhorta les passagers et les matelots à recommander leur âme à Dieu, puis leur donna une dernière absolution. Alors le navire s'entr'ouvrant, tout l'équipage, à l'exception de quelques marins qui réussirent à atteindre la plage en se cramponnant à un mât, fut écrasé et enseveli dans les flots. Ce désastre arriva en face même d'Arcos de Valdeves, le 20 janvier 1708. (Franco, loc.cit.)

219.

LE P. ANTOINE DE COSTA.

畢 登庸 安多 *PI TENG-YONG NGAN-TOUO.*

N. 1666. — E. 2 nov. 1681. — A. oct. 1697. — M. après 1747, au Kiang-nan?

Franco, *Synopsis*, append. — MS. chinois. — Notes MSS.

Né à Lisbonne, il fut quatre ans professeur de belles-lettres et de rhétorique avant de partir pour les missions (1695). (Franco, *Synopsis*, append.) Dès son arrivée en Chine il prêcha la foi à Chang-hai, puis à Sou-tcheou en 1698, à Tch'ang-chou 常 熟 en 1699, et retourna en 1700 à Macao pour rétablir sa santé. Il rentra ensuite dans les provinces, car en 1720 il reçut à Kan-tcheou fou 贛 州 le patriarche Mezzabarba qui se rendait à Pékin, et soutint dans cette ville les premiers efforts de la persécution de Yong-tcheng 雍 正.

Je trouve encore un Père Pi Teng-yong vivant au Kiang-nan, au moment de la persécution qui donna la palme du martyre aux PP. Henriques et de Atemis, en 1748. Est-ce le P. de Costa? Il aurait eu alors 82 ans, ce qui n'est pas impossible.

220.

LE P. GASPARD KASTNER (*OU* CASTNER).

龐 嘉賓 慕齋 *P'ANG KIA-PIN MOU-TCHAI.*

N. 1665. — E. 18 sept. 1681. — A. 1697. — P. . — M. 9 nov. 1709, Pékin.

Franco, *Synopsis*, p. 424 et append. — *Lettres édif.*, t. III, p. 53. — *Missions cath.*, t. III, p. 217. — *Précis historiques*, 1880, p. 12. — Sommervogel, *Biblioth.*, t. II, col. 853, 854. — Visschers, *Onuitgegeven Brieven*, p. 73. — *Welt-Bott*, nº 309.

Le P. Gaspard naquit à Munich en 1665 et embrassa la vie

religieuse dans la Compagnie de Jésus (prov. de Germanie) en 1681. A la fin de ses études, en 1694, il soutint à Ingolstadt des thèses publiques sur toute la théologie; il fut nommé professeur de philosophie l'année suivante à Ratisbonne. Son zèle lui fit demander les missions de Chine, auxquelles ses connaissances variées, aussi bien en mathématiques qu'en histoire et en théologie, le rendaient éminemment propre. Il s'embarqua en 1696 à Lisbonne et arriva à Macao en 1697. (Franco, append.)

Il annonça d'abord l'Evangile au Koang-tong, où il avait soin de la belle chrétienté de Fou-chan 佛山 (Fat-chan), près de la capitale. « Elle possédait, dit le P. de Chavagnac, qui la visita en 1701, une fort belle église, de la forme à peu près et de la grandeur de celle de notre noviciat de Paris; j'y trouvai un très grand nombre de fervents chrétiens, et le P. Kastner, qui la dirige, devait, quelques jours après mon départ, baptiser 300 catéchumènes dans les villages circonvoisins qui sont de son ressort. » (*Lettres édif.*, t. III, p. 53.) Cette église avait été bâtie par le P. Turcotti (ci-dessus, p. 395).

Pendant qu'il résidait à Fou-chan, il dirigea les travaux (19 mars — 2 juin 1700) de la chapelle élevée, dans l'île de Sancian 上川, à l'endroit où était mort St François-Xavier. (Cf. suprà, pp. 3 et 6; et infrà, p. 488.) Après quoi il s'établit à Sin-hoei 新會縣, dans la même province du Koang-tong. Envoyé à Rome comme procureur, en 1702, avec le P. Noël, il revint en Chine en 1707. (Visschers, loc. cit.) Il insista beaucoup à Lisbonne pour qu'on se rendît droit à l'île de Timor, sans passer par le détroit de Malacca, ni toucher à Singapour, prétendant, avec raison, que c'était le chemin le plus court pour se rendre en Chine: il l'obtint non sans peine, et l'expérience prouva qu'il ne s'était pas trompé. Depuis lors, les navires allèrent de Lisbonne à Macao par cette voie dans l'intervalle d'un an, tandis qu'auparavant ils relâchaient à Goa, et n'arrivaient guère à Macao que la seconde année après leur départ. (Franco, p. 424.)

A son retour en Chine, 22 juillet 1707, le P. Kastner, annoncé à la Cour comme habile dans les sciences mathématiques, fut mandé à Pékin, où l'empereur K'ang-hi 康熙 le nomma président du tribunal. (Visschers, loc. cit.) Il mourut deux ans après dans cette ville, le 9 nov. 1709.

Nous avons du P. Gaspard:

1. *Relatio sepulturæ* magno orientis apostolo Sto Francisco Xaverio erectæ in insula Sanciana anno Domini 1700, in-fol., imprimé en Chine et très probablement à Canton, en caractères européens, avec un plan du monument. En allemand dans le *Welt-Bott,* n° 309, avec le plan et une carte de l'île. (H. Cordier, *L'imprimerie,* p. 12.)
2. *Observationes mathematicæ.*
3. *Epistola* data Cantone die 7 sept. 1707, adressée au P.

André Waibl, assistant de Germanie, MS.; conservée dans le codex n° 1117 de la bibliothèque de Vienne. Un extrait se trouve dans le *Journal* de Ch. de Mürr, t. VI, pp. 165 seq.

4. De concert avec le P. Noël: *Memoriale circa veritatem et substantiam facti...*, itemque circa usum vocum *Tien* 天 et *Xan-ti* 上帝 etc., S. D. N. Clementi Papæ XI oblatum, 27 martii 1703, in-4°, Romæ. Cf. la notice du P. Noël, ci-dessus, p. 419.

5. *Memoriale et Summarium* novissimorum testimoniorum sinensium etc., S. D. N. Clementi Papæ XI oblatum, 27 aug. 1704, in-4°, Romæ.

6. *Responsio* ad libros nuper editos super controversiis sinensibus, oblata S. D. N. Clementi Papæ XI, sept. 1704, in-4°, Romæ.

7. *Historica relatio* controversiæ de ritibus aliquot sinicis, 64 pp. in-12, 1705; à Munich, Cat. codd. MSS. latin., t. II, p. I, 8689.

221.

LE P. JEAN LAUREATI.

利國安若望 *LI KOUO-NGAN JO-WANG.*

N. 28 avr. 1666. — E. 21 nov. 1682. — A. 1697 (1). — P. 2 fév. 1701. — M. 19 fév. 1727, Macao.

de la Barbinais Le Gentil, *Nouveau voyage autour du monde*, t. I, p. 346; t. II, pp. 272 seq. — Crétineau-Joly, *Histoire*, t. V, p. 54. — Ferrando, *Histoire des Dominicains aux Philippines* etc., t. IV, p. 177. — Franco, *Synopsis*, append. — Hue, *Le christianisme*, t. III, p. 323. — *Lettres édif.*, t. III, p. 73. — Pray, *Hist. controv.*, p. 228. — Sommervogel, *Biblioth.*, t. IV, col. 1562. — Visschers, *Onuitgegeven Brieven*, p. 181.

Le P. Laureati n'était pas encore prêtre lorsqu'il s'embarqua pour la Chine, à Lisbonne, en 1690. Né à Macerata, il fit son noviciat à St-André de Rome, et une partie de ses études au collège romain; il les termina à Goa. (Franco, append.) Il avait une grande vivacité d'esprit, une mémoire surprenante, un jugement ferme et solide, et avait acquis une connaissance parfaite des belles-lettres. Envoyé au Chen-si en 1697, sa patience, son zèle, l'austérité de ses mœurs, une application singulière à étudier la langue et le génie de ces peuples, le firent triompher bien vite des premiers obstacles et, en dix mois, il pouvait baptiser plus de 900 adultes. (*Lettres édif.*, loc. cit.) Il y demeura jusqu'en 1700 et se rendit alors au Koang-tong; il y eut soin de la grande chrétienté de Fou-chan 佛山 (Fat-chan), et contribua à la construction du monument de Sancian (2).

(1) B. 1693.
(2) Ci-dessus, pp. 6, 487.

Il alla ensuite aux îles Philippines, d'où il revint accompagnant le Cardinal de Tournon. Il fut chargé des chrétientés du Fou-kien, 1704, 1708, 1714, 1716, et résidait habituellement à Fou-tcheou 福州, quelquefois à Amoy 廈門. Il avait su gagner les bonnes grâces des principaux mandarins et, par son crédit et son influence, il eut l'occasion de rendre service à diverses personnes, par exemple, à plusieurs capitaines français, entre autres à de la Barbinais Le Gentil, qui n'en parle, dans ses *Voyages,* qu'avec de grands éloges et une vive reconnaissance. Deux Pères Dominicains ayant été arrêtés à Amoy en se rendant de Canton dans l'intérieur du Fou-kien, le P. Laureati réussit à les délivrer et à leur faire continuer leur voyage. (Ferrando, loc. cit.)

Il fut appelé à Pékin en 1718, et bientôt ses qualités d'esprit et de cœur le firent nommer visiteur de la Chine et du Japon (1720). À l'arrivée du Patriarche Mezzabarba, légat *a latere,* il se rendit à Canton et fit serment entre ses mains d'observer tous les décrets du Souverain Pontife concernant les rites, et de les faire observer par ses subordonnés; il promit, en outre, de faire tout son possible pour lui faciliter sa légation: et en effet il y employa toutes ses forces. L'empereur en fut même si irrité qu'il le fit charger de chaînes et jeter en prison. (Pray, *Hist. contr.,* p. 228.) Il réussit, toutefois, à faire recevoir officiellement Mgr Mezzabarba avec les honneurs dûs à sa qualité.

Après le départ du Patriarche, il se rendit à Nan-tch'ang fou 南昌, au Kiang-si, 1722-25, d'où il fut exilé à Canton par la persécution de Yong-tcheng 雍正. Il se retira à Macao, où il mourut le 19 fév. 1727.

On a de lui:

1. 煉靈通功經 *Lien-ling t'ong-kong king,* Recueil de prières pour les âmes du Purgatoire, 1 vol. in-18, imprimé après 1722; réimprimé souvent; réédité à T'ou-sè-wè, 1925. (*Catal.* 1917, supplément, n° 462). Les chrétiens ont l'habitude de réciter ces prières en entier à l'enterrement de leurs morts. L'ouvrage comprend 7 parties. Le P. Thomas da Cruz, Jésuite chinois (ci-dessus n° 165, p. 411), a signé en même temps que le P. Laureati. L'approbation est du P. Romain Hinderer.

2. Une *Lettre,* dans les *Lettres édif.*, t. III, pp. 225 seq., datée du Fou-kien, 26 juillet 1704, sur les plantes et les arbres de la Chine, le thé en particulier; sur les métaux, la soie et les porcelaines; sur les animaux rares, les poissons dorés. Il termine par la description de la grande pagode d'Amoy, ou Emouy (Hia-men), avec des détails sur l'état de bonze.

3. Quelques *Lettres* relatives à la controverse des rites; dans les *Anecdotes sur la Chine,* t. IV; de la Barbinais Le Gentil en rapporte une dans la relation de son voyage, t. II, pp. 273 seq.

4. Texte du *Serment* du P. Laureati, et quelques *Lettres* de lui, dans Platel, *Mémoires,* t. VI, pp. 575 seq., 603 seq.

5. Deux *Lettres* MSS., conservées à la Bibl. Impér. de Vienne, codex n° 1117, *Miscellanea Sinica,* t. III, fol. 262, 270-279: epistola, Pekino data 30 mart. 1721, ad Summum Pontificem...; ep. ad P. Franc. Noël, ex Nan-tch'ang in Sinis, 15 oct. 1722.

222.

LE P. EMMANUEL DE MATA.

瞿良士友恭 *K'IU LIANG-CHE YEOU-KONG.*

N. 10 oct. 1667. — E. 4 fév. 1683. — A. oct. 1697. — P. 20 fév. 1701. — M. après 1724.

Franco, *Synopsis*, append. — Notes MSS. — *Petit Messager de Ning-pou*, décembre 1925, p. 146. — *Welt-Bott*, t. III, fascic. 19.

Né à Lisbonne, le P. de Mata s'embarqua après ses études, en 1694, pour la Chine. (Franco, *Synopsis,* append.) Il était à Macao en 1697; à Chang-hai en 1698-99; à Tch'ang-chou 常熟, où il gouvernait 15 Églises, en 1700-1701. (*Petit Messag.,* loc. cit.) Il fut envoyé à Nankin, d'où il fut exilé en 1707, à l'occasion des rites. Je crois qu'il rentra plus tard au Kiang-nan et y demeura jusqu'au moment de la persécution de 1724. Il se retira à Siam en 1725. J'ignore ce qu'il devint par la suite. (*Welt-Bott,* t. III, fascic. 19, catalogue 1725. — Notes MSS.)

223.

LE P. EMMANUEL RIBEIRO.

陸瑪諾有心 *LOU MA-NO YEOU-SIN.*

N. 1673. — E. 2 nov. 1693. — A. 1697. — M. après 1724.

Welt-Bott, t. III, fascic. 19.

Natif d'Evora, il partit pour la Chine après son noviciat, et fit ses études à Macao. Il fut d'abord missionnaire dans l'île de Hai-nan 海南, puis dans le Koang-tong en 1716. Il avait en particulier la charge de la chrétienté de Fou-chan 佛山 (Fat-chan). Au moment de la persécution, il se trouvait à Lei-tcheou fou 雷州, qu'il fut obligé de quitter. Nous n'avons plus rien trouvé sur son compte. (*Welt-Bott,* t. III, fascic. 19, catal. de 1725.)

224.

LE FR. JEAN-DOMINIQUE PARAMINO (1).

何 多敏 *HO TOUO-MIN.*

N. 1661. — E. 1691. — A. 1697. — Coadj. temp. 8 déc. 1704. — M. 2 mai 1713, Pékin.

Franco, *Synopsis*, append. — Notes MSS.

Le Fr. Paramino était né à Gênes et, avant d'entrer dans la Compagnie, avait étudié la médecine. Il l'exerça à Pékin depuis son arrivée jusqu'à sa mort (1713). Il accompagna l'empereur K'ang-hi dans plusieurs de ses voyages. Un catalogue le fait entrer en mission en juin 1704; mais le catalogue de 1699 le place à Pékin, et d'autre part le P. Franco (*Synopsis*, append.) le met au nombre de ceux qui arrivèrent avec le P. Kastner: je crois donc qu'il faut s'en tenir à la date de 1697.

225.

LE P. CHARLES AMIANI.

賈 嘉祿 *KIA KIA-LOU.*

N. 6 juin 1661. — E. 17 mai 1677. — A. 3 (2) oct. 1698. — P. 2 fév. 1697. — M. 2 fév. 1723, Macao.

Franco, *Synopsis*, append. — Notes MSS.

Le P. Amiani naquit à Fano, dans les États-Romains, et entra au noviciat de St André. Il avait professé les lettres latines durant quatre ans, mais il n'était pas encore prêtre, lorsqu'il s'embarqua pour la Chine en 1690. (Franco, *Synopsis*, append.) Après ses études, il fut envoyé au Fou-kien (1698-1699), puis au Kiang-si, où il demeura deux ans à Kan-tcheou fou 贛 州, Ting-tcheou (3) et Sin-fong 信 豐. Sa douceur et sa prudence lui avaient concilié l'esprit

---

(1) S. Paramini. *Petit Messag. de Ning-pouo*, décembre 1925: « Fr. Dominique Parramino; chirurgien, jésuite ».

(2) S. 23.

(3) Au Kiang-si il n'y a pas de Ting-tcheou. T'ing-tcheou 汀 州 est au Fou-kien.

Au Kiang-si, il y a un Ting-nan 定 南, précisément situé dans l'ancienne préfecture de Kan-tcheou fou. (H. G.)

des mandarins de cette province, et il en profitait pour l'accroissement de l'Evangile. Il revint à Macao en 1707. Nous n'avons plus de détails sur sa vie. Il mourut à Macao le 2 fév. 1723. (Notes MSS.)

226.

LE P. AUGUSTIN BARELLI.

艾 斯 打 *NGAI SE-TING.*

N. 9 août 1656. — E. 22 oct. 1673. — A. 1698. — P. 1691. — M. 29 janv 1711, Hang-tcheou.

Inscript. tumul. — Notes MSS.

Le P. Barelli naquit à Nice, entra dans la province de Milan, fut créé maître ès arts, et enseigna deux ans la philosophie. Il s'embarqua pour la Chine avec le P. Ciceri, lorsque celui-ci y retournait en 1690. (Franco, *Synopsis,* append.)

Je ne sais à quelle occasion, ou pour quel motif, il sortit alors de la Mission. Il y rentra toutefois, car en 1703 il était chargé des chrétientés de la ville de Hang-tcheou 杭 州 et des environs, au Tché-kiang; il y mourut et y fut enterré en 1711.

227.

LE P. JOSEPH PEREIRA.

李 若 瑟 *LI JO-CHÉ.*

N. 27 nov. 1674. — E. 2 mars 1693. — A. 17 avr. 1698. — M. 19 mai 1731. Macao.

Lettres édif., t. III, p. 365. — Notes MSS. — Pray, *Hist. controv.*, p. 237.

Originaire de Lisbonne, le P. Pereira s'embarqua à la fin de son noviciat. Après ses études, il fut envoyé au Fou-kien, à Yen-p'ing 延 平 et à P'ou-tch'eng 浦 城, en 1699-1701. Nous le trouvons à Tchen-kiang 鎭 江, au Kiang-sou, en 1707. Il fut exilé cette même année à Macao à cause de la question des rites. En 1720-21-22, il accompagna Mgr le Patriarche Mezzabarba, comme interprète, de Macao à Pékin, et au retour. (Pray, *Hist. controv.*, p. 237.) Il était à Chang-hai en 1724. Exilé lors de la persécution de Yong-tcheng 雍 正, il se retira d'abord à Koang-hai (?), au Koang-tong, en 1725, puis à Macao, d'où il passa à une meilleure vie le 19 mai 1731. (*Lettres édif.*, t. III, p. 365. — Notes MSS.)

228.

LE P. IGNACE-GABRIEL BABORIER (1).

卜 納 爵 *POU NA-TSIO.*

N. 4 sept. 1663 (1). — E. 5 av. 1681. — A. 4 nov. 1698. — P. 15 août 1698. — M. 14 juin 1727, Canton.

Lettres édif. et cur., t. III, pp. 64, 120. — Notes MSS. — *Welt-Bott*, nº 292.

Le P. Ignace-Gabriel naquit au diocèse de Vienne, en Dauphiné, et entra dans la Compagnie dans la province de Lyon. A son arrivée en Chine, il fut envoyé à Han-tchong fou 漢中, au Chen-si, puis, en 1701, au Fou-kien, où il fut chargé des Églises de T'ing-tcheou 汀州 et de Chang-hang 上杭縣: il y travailla avec succès et eut la consolation d'y baptiser, les quatre premières années, plus de 500 personnes et d'y former un bon nombre de catéchumènes. « Un chrétien de son église, écrit le P. Foucquet, m'a raconté des choses merveilleuses de la charité et du zèle de ce fervent missionnaire, qui a grand soin de cacher tout ce qui pourrait inspirer de l'estime pour sa personne. » En moins de 4 mois, il conféra le baptême à 200 adultes, et convertit une famille que le démon infestait depuis longtemps. (*Lettres édif.*, t. III, p. 64.)

Ces « infestations » sont assez fréquentes en Chine, et voici le fait, tel que le P. Baborier l'a rapporté au P. Foucquet. « Une famille païenne de Chang-hang... souffrait une persécution dont le démon seul paraissait pouvoir être l'auteur. Des mains invisibles renversaient et brisaient les meubles de la maison..; on voyait un grand feu dans une chambre où, un moment auparavant, il n'y avait pas une étincelle; des figures monstrueuses paraissaient sur les murailles.

« Le chef de la famille n'oublia rien pour se délivrer de ces funestes hôtes. Il s'adressa d'abord aux bonzes *houo-chang* (和 尙). Ceux-ci n'ayant pu donner de secours à cette famille affligée, on s'adressa aux « *ssée-cong* » (師 公 ?). Je ne sais ce que ce mot signifie. Ils firent plusieurs cérémonies mystérieuses, mais ce fut à leur confusion. Ils attribuaient leur mauvais succès à leur petit nombre et vinrent 10 pour être plus forts. C'était, chaque jour, une comédie nouvelle... Un chrétien qui passait fit tout haut la réflexion que si on s'adressait au Souverain Seigneur du ciel et de la terre, on aurait bientôt la paix; mais personne ne parut y faire attention. Les *ssée-cong* n'en pouvant plus, il fallut appeler les *tao-che* 道 士. Ceux-ci, flattés, entrèrent avec orgueil, promettant d'un air fanfaron

---

(1) J'ai aussi trouvé son nom écrit Barborier (*Lettres édif.*; *Welt-Bott*).
(2) Un autre catalogue donne la date du 12 oct. 1665.

qu'ils sauraient bien vite réduire ce malin esprit. Mais ils furent assaillis d'une grêle de pierres, sans qu'on pût découvrir la main qui les lançait. Ils se retirèrent donc plus vite qu'ils n'étaient venus.

« Le chef de famille s'avisa de changer de demeure; le démon l'y poursuivit. Désespéré, et rencontrant le chrétien dont j'ai parlé dans la rue : « N'est-ce pas vous, lui dit il, qui vous moquiez des « bonzes, etc? — En effet, répondit-il; il y a ici des chétiens fervents: invitez-les à prier chez vous le Dieu que nous adorons, et j'espère qu'il exaucera nos vœux.» L'infidèle parut content de ce conseil, mais n'y donna pas de suite pour le moment. Enfin, après quelques jours, les vexations redoublant, hors de lui, il vint de nuit trouver le chrétien, et le pria avec de si grandes instances, que celui-ci fut obligé de le suivre. Après s'être recommandé à Dieu, il prit son chapelet et de l'eau bénite et, entrant dans la maison infestée, il fit sa prière à genoux, le visage contre terre, puis il arracha toutes les affiches des bonzes, enleva toutes les superstitions, et depuis la paix et la tranquillité n'a pas été troublée. Le chef, avec toute sa famille, voulut se faire chrétien et fut baptisé peu de temps après par le P. Baborier. » (*Ibid.*, p. 64.)

Le Père alla ensuite annoncer Jésus-Christ dans deux villes qui n'avaient jamais vu de missionnaire, et y gagna en 7 jours 14 personnes à la fois: il passa de là dans un village où 50 catéchumènes reçurent le baptême. « Je vis le moment, dit-il, où tout le village se convertirait, lorsque leur ferveur se ralentit tout à coup par l'imposture d'un homme qui se mit à décrier nos mystères. Il publiait que les chrétiens faisaient bouillir dans une chaudière les intestins d'un homme mort, pour en exprimer une huile détestable, dont ils se servaient dans les cérémonies du baptême. On ne saurait croire l'impression que firent ces discours extravagants sur tout ce peuple crédule. J'eus beau me récrier, et leur prouver l'imposture de ce fourbe, je ne pus les désabuser. » (*Ibid.*, p. 120.)

Il parcourut encore toutes les bourgades qui dépendent de Chang-hang et Yong-ting 永定. Dans l'une d'elles, il convertit un vieux bachelier de 84 ans, en lui donnant à lire des livres de religion. Après son baptême, il publiait partout que les livres chinois, même ceux de Confucius, ne méritaient pas d'être mis en parallèle avec les livres de la foi catholique; que ceux-ci étaient bien plus clairs, d'une doctrine plus solide et mieux prouvée; que quiconque ne reconnaissait pas Dieu ne méritait pas le nom d'homme, *pou che jen* 不是人.

Nous ne savons plus rien sur ce Père jusqu'au moment où la persécution le força à se retirer du Chen-si à Canton, en 1724. (*Lettres édif.*, éd. 1819, t. X, pp. 533, 535.) Il passa de cette ville au ciel le 14 juin 1727.

229.

LE P. CHARLES DE BROISSIA.

利 (aliàs 習) 聖學 述古 *LI (SI) CHENG-HIO CHOU-KOU.*

N. 1660. — E. 1681. — A. 4 nov. 1698. — P. . — M. 18 (?) sept. 1704, Lin-ts'ing.

Lettres édif., t. III, pp. 54, 121, 154. — de Guilhermy. *Ménol.*, 18 sept. — Inscr. tum. — Notes MSS.

Le P. de Broissia était issu d'une noble et antique famille. Il naquit à Dôle en 1660, et renonça à toutes les espérances du siècle pour embrasser la vie religieuse dans la Compagnie de Jésus en 1681. Il fit de si grands progrès dans la pratique de la perfection, qu'avant de se donner à la Mission de la Chine, il s'était engagé par vœu à faire tout ce qu'il saurait être de la plus grande gloire de Dieu. « Sa fidélité à ce vœu, dit le P. d'Entrecolles, pour lequel il n'avait rien de caché, a été aussi inviolable que son engagement était héroïque. Toujours recueilli, il était attentif à ses moindres devoirs; toujours uni à Dieu, il ne perdait jamais de vue sa présence au milieu des plus grands embarras... J'admirais surtout son égalité d'âme parmi les continuelles traverses et les fâcheux contretemps que Dieu semblait lui ménager pour épurer davantage sa vertu. Il était très dur à lui-même... et accoutumé depuis longtemps à vaincre ses inclinations... Sa patience l'avait rendu en quelque sorte insensible à tout ce qui pouvrait lui arriver de pénible et d'humiliant. Comme il avait beaucoup de pénétration, il découvrait, dès la première vue, tous les artifices que les Chinois mettent en usage quand il s'agit de leurs intérêts. Cependant il les supportait avec une douceur et une modération dont ils étaient édifiés... « Nous avons obligation «aux Chinois, me disait-il, de nous avoir aidés à acquérir la patience.»

« Mais toutes ces vertus devaient, d'après lui, céder le pas à la charité et au zèle des âmes, et un homme occupé aux fonctions évangéliques doit se faire, comme St Paul, tout à tous pour les gagner à Jésus-Christ... Quoiqu'il vécût d'une manière très pauvre et très austère, il prétendait pousser bien plus loin la pratique de la mortification chrétienne... Son application à l'étude des livres chinois était infatigable; il y avait déjà fait de grands progrès, et jamais l'attrait qu'il avait pour l'oraison ne le détourna d'un travail si pénible et si rebutant... Il avait une dévotion tendre envers l'adorable sacrement de nos autels; c'est ce qui entretenait cette union si intime qu'il avait avec le Sauveur. » (Lettre du P. d'Entrecolles, dans: *Lettres édif.*, t. III, pp. 154 seq.)

Avec une pareille vie et de semblables sentiments, on comprend les regrets des missionnaires à la mort de leur vénéré confrère,

et les travaux que le P. de Broissia a accomplis pendant le peu d'années qu'il est resté en Chine. Arrivé en 1698 avec le P. Bouvet, qui revenait de son voyage en France, il demeura quelque temps à Canton pour y prendre soin des chrétiens et apprendre la langue, et fut ensuite désigné pour le Kiang-si avec le P. Domenge, afin d'y créer de nouveaux établissements. Ils achetèrent trois maisons, l'une à Fou-tcheou fou 撫州, l'autre à Jao-tcheou fou 饒州, et la troisième à Kieou-kiang fou 九江. C'étaient de vieilles masures menaçant ruine et presque inhabitables. Les Pères furent peu sensibles à ces incommodités, mais beaucoup aux oppositions que formèrent les mandarins des deux dernières villes, et qui durèrent un an et demi.

Cette affaire heureusement terminée, le P. de Broissia établit respectivement dans ces trois centres les PP. Foucquet, d'Entrecolles et Domenge, et reçut l'ordre de passer dans la province du Tché-kiang, afin d'y fonder, ou pour mieux dire de relever l'Église de Ning-pouo 寧波 (1). «Ce poste nous parut nécessaire, non seulement pour avoir entrée libre de ce côté-là dans la Chine, mais encore pour chercher quelque moyen de pénétrer au Japon, où la religion chrétienne a été si florissante, et où l'on dit qu'elle s'est conservée jusqu'à présent.» Les PP. de Broissia et de Gollet, étant arrivés à Ning-pouo en 1701, y demeurèrent 3 ou 4 mois avec de grandes fatigues, et ne purent trouver un emplacement convenable qu'après avoir enduré bien des contradictions. (*Lettres édif.*, t. III, pp. 54, 121.)

Après cette nouvelle fondation, il fut appelé à Pékin. Le P. Posateri, vicaire apostolique du Chan-si, l'avait demandé pour être le compagnon de ses travaux et, selon toutes les apparences, son successeur. Mais il mourut en barque et reçut la couronne due à ses vertus le 18 (2) sept. 1704, au delà de Lin-ts'ing 臨清州

---

(1) Il me paraît intéressant de noter ici ce que j'ai lu dans une brochure imprimée à Hong-kong en 1867 : *Os Chins de Macao*, par Manuel de Castro-Sampaio. A la page 52, il est dit qu'avant 1545, les Portugais avaient fait de Liampo ou Ning-pouo un véritable emporium ; il y avait 12.000 chrétiens dont 800 Portugais, 8 églises catholiques, 2 hôpitaux, une municipalité permanente, des auditeurs, des juges etc. Cette riche colonie fut détruite et brûlée en moins de 5 heures, à cause des vols et des homicides que l'un des auditeurs, fils de Bélial, nommé Lancelote Pereira, perpétrait à l'aide d'une vingtaine de bandits sur les populations environnantes. Les autorités chinoises, irritées, armèrent une flottille de 380 jonques de guerre avec 6.000 hommes, et saccagèrent complètement la colonie portugaise. Chassés de Ning-pouo, les Portugais essayèrent de s'établir à Chincheu (Tchang-tcheou fou 漳州, au Fou-kien) : ils n'eurent pas plus de succès. Alors ils se portèrent à Sancian 上川, puis à Macao.

(2) *Lettres édif.* : 18 sept. ; Inscr. tum., partie chinoise : K'ang-hi 43e année, VIIIe lune, 20e jour (= 18 sept. 1704) : Inscr. tum., partie latine : 8 sept. 1704. Nous avons déjà signalé ces discordances de dates (cf. ci-dessus, pp 338, 403). — D'après l'inscr. tum., son nom est non pas 利, mais 習.

(Chan-tong), « à deux journées de Pékin ». Son corps fut porté au cimetière de cette ville. « Le P. Gerbillon alla le recevoir à deux lieues de Pékin, versant bien des larmes sur le cercueil de ce cher défunt, qui pouvait rendre de si grands services à cette Mission. » (*Ibid.*, p. 156. — Inscr. tum.)

230.

LE P. CHARLES DOLZÉ.

翟 敬臣 慎中 *TI KING-TCH'EN TCHEN-TCHONG.*

N. 1663. — E. 1681. — A. 4 nov. 1698. — P. . — M. 24 (1) juill. 1701, en Tartarie.

Inscript. tumul. — *Lettres édif. et cur.*, t. III, p. 159. — Notes MSS. — *Welt-Bott*, n° 41, p. 22.

Né à Metz, et entré dans la province de Champagne, le P. Dolzé était un « homme d'esprit, d'un excellent naturel et d'une piété rare. Pour se faire à la fatigue des missions, auxquelles il se sentait destiné, il en avait entrepris plusieurs en différentes villes de France, où il avait fait beaucoup de fruit. Dès qu'il eut mis le pied dans la Chine, sa santé s'affaiblit peu à peu, et le travail de missionnaire joint à l'étude de la langue et des caractères..., où il s'était rendu très habile, « augmenta sa faiblesse. Les médecins, après avoir épuisé les autres remèdes », jugèrent que l'air de la Tartarie lui serait meilleur que celui de la Chine... Le P. Dolzé changea d'air, mais ne s'en trouva pas mieux. Il fit paraître une patience héroïque dans le cours de sa maladie, et ne garda jamais le lit, toujours s'occupant de la prière, ou s'employant aux exercices de la charité. Et c'est ainsi qu'il a consommé une vie pleine de vertus et de bonnes œuvres. » (*Lettres édif.*, t. III, p. 159.)

Il rendit paisiblement son âme à Dieu, en Tartarie, le 24 juillet 1701 Son corps fut rapporté à Pékin pour y être enterré au milieu de ses frères.

---

(1) S. 22 — Inscr. tum.: texte latin: 24 jul. 1701, ætatis 38; texte chinois: K'ang-hi 40e année, VIe lune, 15e jour. (= 20 juill. 1701), âgé de 37 ans.

231.

LE P. JEAN DOMENGE

孟 正氣 若望 *MONG TCHENG-K'I JO-WANG.*

N. 7 (aliàs 4) avr. 1666. — E. 30 oct. 1681. — A. 4 nov. 1698. — P. 15 août 1697. — M. 9 déc. 1735, Macao.

Grosier, *Description*, t. IV, p. 491. — du Halde, *Description*, t. III, p. 64. — *Lettres édif.*, t. III, pp. 54, 121, 267 seq. — Notes MSS. — Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, p. 99. — Sommervogel, *Biblioth.*, t. III, col. 126 seq. — *Welt-Bott*, nos 41, 153.

Le P. Domenge était de Bordeaux. Il entra au noviciat de cette ville, dans la province d'Aquitaine, en 1681, et fit la profession des quatre vœux avant de s'embarquer avec le P. Bouvet. Dès son arrivée, il fut destiné pour Si-ngan fou 西安, au Chen-si; mais comme les Pères français voulaient fonder de nouvelles Missions dans les provinces, on jeta les yeux sur lui et sur le P. de Broissia, pour s'établir au Kiang-si, à Fou-tcheou 撫 州, Jao-tcheou 饒 州 et Kieou-kiang 九 江. Il y resta plus d'un an. Il fut envoyé en 1702 au Hou-koang, avec le P. Hervieu, pour créer de nouvelles stations à Hoang-tcheou 黃 州 et à Han-yang 漢 陽 (Hou-pé). Les persécutions des bonzes, qui excitaient le peuple contre eux, et la mauvaise volonté des mandarins leur causèrent de grands désagréments; pour éviter des suites plus fâcheuses, ils furent contraints de s'éloigner momentanément.

Cependant le P. Gerbillon, ayant lié connaissance à Pékin avec le fils du vice-roi du Hou-koang, en obtint pour son père des lettres de recommandation. Celui-ci les communiqua au P. Bayard, déjà vieux missionnaire du pays, et qui était au courant de tout; il lui dit d'en faire une copie dans les formes, et bientôt après il rendit son arrêt, par lequel les PP. Domenge et Hervieu pouvaient aller demeurer à Hoang-tcheou, quand ils le jugeraient à propos.

Quelque temps après, le P. Domenge, laissant le P. Hervieu au Hou-koang, se rendit à la capitale. Nous ignorons combien de temps il y resta; mais en 1713, et peut-être auparavant, il était à Nan-yang fou 南 陽, dans le Ho-nan, où les PP. de Mailla et Régis avaient acheté une église, lorsqu'ils levaient la carte de cette province. En 1714, une persécution y éclata par le mauvais vouloir du *tche-fou* 知 府 (gouverneur de la ville) et de son assesseur. Dans une ordonnance publique, ils défendirent toutes les sectes, au nombre desquelles ils comprenaient principalement la religion chrétienne.

Mais la Providence prit soin de la chrétienté. Au moment où ils préparaient tout pour faire apostasier les chrétiens (deux seulement avaient montré de la faiblesse, et ils l'expièrent un peu plus tard),

eurent lieu un vol et un meurtre dans la ville. Le lendemain, on disait ouvertement qu'il était honteux de travailler à proscrire une religion qui ne faisait aucun mal, tandis qu'on veillait si peu à la sûreté des habitants. Ces propos arrêtèrent les poursuites, et plusieurs lettrés de la ville et de la campagne vinrent se faire instruire et demander des livres. «Ce qui m'a rempli de consolation, ajoute le P. Domenge, c'est qu'un grand nombre de chrétiens que je baptisai à 20 lieues d'ici, sont tous demeurés fermes dans la foi.» (*Lettres édif.*, t. III, p. 267.)

«Dans la même année 1714, continue le Père, la divine Providence m'ouvrit une grande et belle Mission dans le ressort de Jou-ning fou 汝寧府... Dix Chinois de ce pays vinrent me demander le baptême; celui qui les amenait les avait fort bien instruits. Il me vint en pensée d'aller dans leur pays, dans l'espérance d'y instruire et d'y baptiser leurs femmes et leurs enfants... Après 20 lieues de marche, je baptisai, dans le premier village, environ 18 familles, qui faisaient 98 personnes... On m'attendait dans 5 autres villages, qui sont peu éloignés les uns des autres: j'y trouvai un grand peuple qui soupirait après le baptême. Le matin je baptisais les hommes et le soir les femmes. Je comptai dans ces villages 350 personnes qui reçurent la grâce du baptême. Quelques autres, qui n'étaient pas encore assez instruits, furent différés à un autre temps.» (*Ibid.*, p. 269.)

En 1715, dans une autre excursion de 140 lieues, qui dura trois mois, il augmenta le nombre de ses néophytes de 570, et termina la mission de Jou-ning fou par la conversion d'un village composé de 10 familles.

Le P. Domenge habita K'ai-fong fou pendant huit mois; durant ce temps il dessina et décrivit le temple de la synagogue juive de cette ville. Ce temple est celui qui fut rebâti par un mandarin juif, nommé Tchao, après l'inondation de 1643, qui détruisit toute la ville. Le Père fit, mais inutilement, les offres les plus engageantes pour se procurer des livres conservés dans la synagogue, et pour avoir au moins la permission de collationner sa bible avec un des exemplaires: il ne put rien obtenir. (Grosier, *Description*, t. IV, pp. 491, 492.)

L'unique grâce qu'ils lui firent fut de lui montrer leurs livres. Cela lui permit de constater qu'ils possèdent le Pentateuque, seul livre auquel ils donnent le titre de canonique. Les autres livres, qu'ils nomment «*San-tso*», ou suppléments, sont: Josué et les Juges, Samuel, les deux derniers livres des Rois, David ou les Psaumes, Isaie, Jérémie, quelques versets de Daniel, 4 ou 5 chapitres des Paralipomènes, 5 des Petits Prophètes, et encore ne sont-ils pas entiers; de plus, les livres de Néhémie et d'Esther et les 2 premiers des Machabées. A tous ces livres de «*San-tso*» ils ajoutent leurs «*Li-pai*» (禮拜), Rituels ou livres de prières, lesquelles sont presque

toutes tirées de l'Ecriture. Enfin ils ont 4 livres de la Mischna et divers interprètes assez mal en ordre qu'ils appellent «*Tiang-tchang*».

Malgré tous ces livres, le P. Domenge trouva ces Juifs dans une grande ignorance. Le P. Gozani (1) avait remarqué qu'ils se servent de leurs livres lorsqu'ils veulent tirer des sorts. Ils observent la Circoncision, le Sabbat, la Pâque et quelques autres solemnités, mais on n'a jamais rien pu tirer d'eux sur le Messie, quoiqu'on les ait souvent interrogés. (*Ibid.*)

Le P. Domenge resta au Ho-nan, semble-t-il, jusqu'au moment de la grande persécution de Yong-tcheng 雍正, 1724; il fut exilé à Canton, puis à Macao, 1732. — Il envoya à Fourmont, en 1728, un dictionnaire tartare-chinois, et en 1733 un dictionnaire mandchou; car il était versé dans cette langue. Il mourut à Macao, le 9 déc. 1735.

On a de lui:

1. *Lettre* datée de Nan-yang fou, 1er juillet 1716, sur la persécution dont il a été question p. 498, et ses travaux apostoliques; dans les *Lettres édifiantes et curieuses,* t. III, pp. 267 seq.

2. *Essai de méthode pour apprendre le tartare,* ou *Grammaire tartare-mandchoue.* (Ab. Rémusat, *Rech. sur les lang. tartares,* p. 99.)

3. *Remarques sur l'écriture et la prononciation tartares,* MSS.

4. *Lettres* et *Mémoires* MSS., dans les manuscrits de Brotier.

5. Six *Lettres* sur les Juifs de K'ai-fong fou, à la Bibliothèque de l'École Sainte-Geneviève. (Sommervogel, t. III, col. 126.)

6. *Lettres,* dans un recueil du Public Record Office à Londres, Foreign Corresp., XVIIIth Cent., China.

232.

LE P. PHILIBERT GENEIX.

顏理伯 務本 *YEN LI-PÉ OU-PEN.*

N. 1665 (2). — E. 1682 (3). — A. 4 nov. 1698. — P. . — M. 30 sept. 1699 (4),

Hoai-ngan fou.

Inscript. tumul. — Notes MSS. — *Welt-Bott,* no 41, p. 22.

Ce Père, français de naissance, fut envoyé à Hoai-ngan fou 淮安 dès son arrivée en Chine : il y mourut après quelques mois

(1) Ci-dessus, p. 470.
(2) ou 1666? S. 1664. (3) S. 1681. (4) S. Obitus 1698.

de séjour, la 38e année de K'ang-hi 康熙, le 8 de la VIIIe lune (= 30 sept. 1699). Il était dans sa 34e année. Son corps repose au cimetière de la résidence et des chrétiens. Ce cimetière est, encore de nos jours, le cimetière de la chrétienté (1).

233.

LE P. DOMINIQUE PARRENIN.

巴多明 克安 *PA TOUO-MING K'O-NGAN.*

N. 1 sept. 1665 (2). — E. 1 sept. 1685. — A. 4 nov. 1698. — P. 31 juill. 1701. — M. 29 sept. 1741, Pékin.

Annales de la Prop. de la Foi. — de la Barbinais Le Gentil, *Voyage*, t. II, p. 285. — Brucker, *Correspondance d'un missionnaire; Mission de Chine.* — de Feller, *Diction.*, notice. — du Halde, *Description*, t. III, p. 127. — Huc, *Le christianisme*, t. IV, chap. 2. — *Lettres édif.*, t. III, pp. 182, 760. — de Mailla, *Histoire*, t. XI, p. 371. — Michaud, *Biogr. univ.*, notice. — *Missions cathol.*, t. IV, pp. 583, 665. — Abel Rémusat, *Nouv. Mél.*, t. II, p. 67. — Sommervogel, *Biblioth.*, t. VI, col. 284 seq.; IX, 757.

Parmi les nombreux missionnaires qui ont illustré la Chine, le P. Dominique Parrenin (3) fut, sans contredit, l'un des plus éminents, non moins par ses vertus religieuses et apostoliques que par la connaissance profonde qu'il avait acquise du chinois et du mandchou (4), et par les services en tous genres qu'il rendit à cette Mission dans les temps les plus difficiles. *Totius Sinicæ Missionis, his præsertim temporibus, fulcrum et columen, partes fere omnes ipse fere unus agens et pro dignitate* (5) : tel est le témoignage que rendaient de lui au P. Général ses divers supérieurs. Il fut lui-même supérieur de la résidence française à Pékin, et procureur de la Mission en 1723.

---

(1) Le P. Geneix faisait partie, semble-t-il, de la bande des onze missionnaires français qui, arrivés par l'*Amphitrite*, débarquèrent à Canton dans la nuit du 6 au 7 nov. 1698. (Note du P. Colombel. — Cf. *Welt Bott*, nº 41, p. 22.)

(2) « Né le 1 sept. 1664, il mourut le 29 sept. 1741, âgé de 77 ans et demi. » Lettre du P. Gaubil ; dans : Brucker, *Correspondance...*, p. 64 — « Mort le 29 sept. 1741, dans la 77e année de son âge... » (donc né en 1665). Lettre du P. Chalier ; dans : *Lettres édif.*, éd. 1819, t. XII, p. 322.

(3) Son nom est souvent écrit Parennin ; mais dans les autographes qu'on a de lui, il signe Parrenin.

(4) « Le P. Parrenin, écrit le P. Gaubil à M. de l'Isle, 20 mai 1732, est, sans contredit, ce que la Mission a eu jusqu'ici de mieux pour les langues tartare et chinoise » ; et à Fréret : « Ses connaissances sur la Chine étaient vastes et de bon goût. » (Brucker, *la Miss. de Ch.* 1722-35, p. 12.)

(5) Ex archivis Societatis, Catal. ann. 1726.

Le P. Parrenin naquit au Grand-Russey, bourgade du diocèse de Besançon, le 1er sept. 1665. Après avoir fait ses études dans le grand collège de la Compagnie à Lyon, il entra au noviciat d'Avignon le 1er sept. 1685.

«En 1692 et 1693, il enseigna les belles-lettres à Embrun et à Pignerol. Il s'y fit très estimer de M. Brulard, archevêque d'Embrun, et des principaux officiers de l'armée. Ceux-ci s'aperçurent bientôt de son génie propre aux grandes entreprises, et dans les entretiens fréquents dont ils l'honorèrent, ils étaient très satisfaits de ses connaissances sur la physique, les belles-lettres, l'histoire, la géographie, la géométrie, les grandes familles du royaume et même sur l'art militaire. Ils n'étaient pas moins édifiés de l'innocence de sa vie, de son talent pour parler dignement de Dieu et de sa constance dans sa vocation... Sur la fin de 1693, il se rendit à Avignon pour se disposer aux ordres sacrés. Il se distingua dans l'étude de la théologie.. et, devenu prêtre, il fit des missions avec succès.» (Lettre du P. Gaubil à l'académicien Mairan. Brucker, *Correspondance d'un missionnaire*; dans: *Revue du monde cath.*, 1er déc. 1883, p. 706, ou tiré à part, p. 61.) Il obtint d'aller aux missions étrangères et, sur sa demande, fut choisi par le P. Bouvet; il partit en 1698 pour la Chine, où il arriva après un voyage de dix mois. Son amour pour sa vocation lui fit rejeter avec mépris, avant son départ d'Europe, les postes considérables qu'on lui offrait, s'il voulait abandonner la Compagnie et rentrer dans le siècle qu'il avait quitté; et plus tard, lorsqu'il fut en faveur, il refusa constamment les honneurs, les rétributions et le titre de grand mandarin, qu'on lui a souvent offerts.» (Gaubil, *ibid.*, p. 62.)

«Il semble que, par une providence particulière, dit le P. Chalier dans sa relation, de laquelle nous extrayons en partie ces détails (1), il semble que Dieu l'avait formé pour être, dans des temps très difficiles, le soutien et l'âme de cette Mission. Il avait, réunies dans sa personne, les qualités de corps et d'esprit, dont l'assemblage a fait un des plus zélés et des plus infatigables ouvriers que notre Compagnie ait jamais donnés à la Chine: une constitution robuste, un corps grand et bien fait, un port majestueux, un air vénérable et prévenant, une facilité étonnante à s'énoncer dans les différentes langues qu'il avait apprises, une mémoire heureuse, un esprit vif, juste et pénétrant, une multiplicité de connaissances que les voyages qu'il avait faits et les occupations qu'il a eues, semblent ne pouvoir permettre de trouver réunies dans un même sujet.

«Toutes ces qualités en firent un grand homme, estimé, chéri et respecté de tous ceux qui le connurent; mais sa piété, son zèle,

(1) Le P. Chalier, qui a reçu son dernier soupir, a écrit, le 10 oct 1741, une lettre circulaire adressée à tous les missionnaires sur la mort et les vertus du P. Parrenin: dans: *Lettres édif.*, t. III, pp. 760 seq.

ses vertus, sa délicatesse de conscience, son amour pour la pauvreté et les souffrances, son ardeur à travailler à la conversion des Chinois, son exactitude scrupuleuse à remplir les devoirs de son état, en ont fait un homme véritablement religieux, un fervent missionnaire, qui a porté à la mort des jours pleins, et la consolation d'avoir étendu considérablement le royaume de Dieu, et fait connaître Jésus-Christ à un très grand nombre de Chinois infidèles.» (Lettre du P. Chalier.)

Le P. Gaubil assure qu'il disait la messe tous les jours durant ses longs et fatigants voyages en Tartarie, et qu'il resta fidèle à cette pieuse coutume autant qu'il le put jusqu'à sa dernière maladie. Voici une preuve touchante de la sollicitude du P. Parrenin pour ses amis, et du motif qui dominait toute sa correspondance. A l'occasion de sa mort, le P. Gaubil écrivait à Dortous de Mairan et à Fréret: «Avant de mourir, il (le P. Parrenin) me chargea fort d'écrire à vous deux, et me dit qu'il prierait bien Dieu pour qu'il vous fit la grâce à tous les deux d'être aussi fidèles à garder les règles d'un bon chrétien que vous étiez exacts à acquérir les plus sublimes connaissances sur les sciences.» (Brucker, *La Mission*, p. 13.)

«K'ang-hi 康熙, avec sa sagacité ordinaire, devina bientôt les ressources de cette brillante organisation: il l'aima, l'estima, et le distingua; il lui donna des maîtres pour apprendre le chinois et le tartare-mandchou. En peu de temps, il parla chinois mieux qu'aucun Européen n'a jamais parlé cette langue, et il s'exprima en tartare aussi purement et aussi facilement qu'en sa langue maternelle. L'empereur aimait à s'entretenir souvent et longtemps avec lui: c'est dans ces entretiens familiers que ce prince se perfectionna dans les connaissances que les PP. Gerbillon et Bouvet lui avaient déjà données sur la géométrie, la botanique, l'anatomie, la médecine, la chirurgie. C'est de lui qu'il apprit les divers intérêts des Cours d'Europe, les mœurs, les coutumes, le gouvernement des divers États du monde. Enfin c'est le P. Parrenin qui inspira à ce prince une estime particulière pour Louis XIV, et qui lui donna une si haute idée de la nation française.» (Lettre du P. Chalier. — Huc, loc. cit.)

«Il savait profiter sagement et chrétiennement de l'accès qu'il avait auprès de l'empereur, non pour lui-même,... mais pour le bien et l'avancement de la religion. Il s'en servait pour obtenir des recommandations et des protections en faveur des missionnaires des provinces, sans distinction d'ordre et de nation, pour leur obtenir la permission de s'établir et d'ouvrir de nouvelles Églises, pour arrêter les persécutions naissantes et leur ménager l'amitié et la connaissance des gouverneurs et des autres officiers.» (Lettre du P. Chalier.—Silvestri, *Come si vive...*, p. 39.) Il s'en servait aussi pour favoriser les négociants d'Europe, qui le trouvaient toujours en mesure d'appuyer leurs demandes, si elles étaient fondées, et d'aplanir les difficultés qui pouvaient s'élever dans leurs transactions. (Michaud, *Biogr. univ.*)



K'ANG-HI

dans ses dernières années, vers 1720 [1],

d'après l'*Histoire des Ts'ing* 清 朝 全 史.

(né en 1654 — empereur en 1662 — mort en 1722.)

Enfin, « il en savait profiter lui-même pour enseigner Jésus-Christ au milieu d'une cour païenne aux princes, aux grands, aux savants; s'il n'a pu les gagner tous à la foi, du moins en a-t-il fait des amis et des protecteurs de la religion. » (Lettre du P. Chalier.)

« Cette estime et cette faveur de l'empereur étaient, pour le Père, bien plus onéreuses qu'elles ne lui étaient honorables: car ce prince ne se contentait pas des entretiens qu'il avait avec lui: il lui

(1) Cf. p. 351 : K'ang-hi en 1685.

demandait, pour l'ordinaire, d'en mettre le précis par écrit, et de lui faire la traduction des endroits les plus curieux et les plus intéressants des livres où il avait puisé ses connaissances. C'est pour satisfaire le goût et la curiosité de ce prince qu'il traduisit en tartare ce qu'il y a de plus curieux et de plus nouveau en fait de géométrie, d'astronomie et d'anatomie dans les ouvrages de l'Académie des Sciences, et dans les autres auteurs qui ont traité ces sortes de matières. Il n'est presque aucun genre de science sur lequel ce Père n'ait écrit considérablement pour satisfaire aux questions de l'empereur, des princes, des grands et des savants de l'Empire.» (Lettre du P. Chalier.)

« Où le talent du P. Parrenin se montrait le plus, c'était dans les conjonctures délicates et épineuses où il lui fallait répondre sur le champ. De ses réponses dépendait souvent la perte ou la conservation de la religion dans cet Empire. Il était, dans ces occasions, d'une présence d'esprit admirable, qui lui mettait à la bouche les réponses les plus sages et les plus prudentes.» (Lett. du P. Chalier.)

Le P. Gaubil dit de lui dans une lettre de 1729 : «Ce Père est admirable pour obtenir des Chinois et Tartares ce qu'on souhaite avoir d'eux; et ce qui coûterait à d'autres bien de l'embaras, des présents etc., pour n'avoir que quelque chose bien mince et souvent peu sûre, ne coûte ordinairement au P. Parrenin qu'une prière faite avec esprit et au goût des gens, et par là il obtient de très bonnes choses et sur lesquelles on peut compter.» (Brucker, *Correspondance...*, p. 62.)

«Il fut constamment l'interprète de tous les Européens qui sont venus ici, des missionnaires, des légats du St-Siège, des ambassadeurs de Portugal et de Moscovie (1). Il a fait près de 40 ans cet emploi dangereux, à la double satisfaction du prince devant qui il parlait et de ceux pour qui il parlait. On était

(1) Voici la série de toutes les ambassades des peuples d'Europe en Chine, depuis la découverte du cap de Bonne-Espérance jusqu'au moment où l'Empire du Milieu s'est vu forcé d'ouvrir ses portes au commerce européen. Nous complétons une liste donnée par M. Pauthier dans une brochure : « *Documents officiels chinois sur les ambassades étrangères envoyées près de l'empereur de Chine*, in-8°, Paris, 1843. »

1521.— Première ambassade portugaise, de Thomas Pires, envoyée par le roi don Emmanuel : elle ne réussit pas, et Pires fut jeté en prison.

1655.— Première ambassade hollandaise, de Pierre de Goyer et Jacques de Keyser, envoyée à l'empereur Choen-tche par la Compagnie hollandaise.

1656.— Première ambassade russe, envoyée à Choen-tche par le grand-duc de Moscovie, Alexis I Michaelovitch.

1661.— Deuxième ambassade hollandaise, de J.-V. Campen et C. Nobel, envoyée à Choen-tche par la Compagnie hollandaise des Indes.

1664.— Troisième ambassade hollandaise, de Pierre van Hoorn, envoyée à Choen-tche par la Compagnie des Indes.

1670.— Deuxième ambassade portugaise, de don Manoel de Saldanha, envoyée à K'ang-hi par le roi Alphonse VI. (Sur la date de cette ambassade, v. ci-dessus, pp. 376, 377.)

surpris de lui voir parler également bien le tartare, le chinois, le latin, le français, l'italien, le portugais... Il a toujours été, en quelque manière, le médiateur dans toutes les contestations qu'il y a eu entre ces deux Cours de Pékin et de Moscou. C'est lui qui a dressé les articles de paix qui ont été arrêtés entre ces deux nations (en 1726), qui les a mis en latin et en tartare...» (Lettre du P. Chalier.) Les conditions, également avantageuses aux deux peuples, eurent l'approbation générale. Le tsar Pierre le Grand, informé des

---

1676.— Deuxième ambassade russe envoyée à K'ang-hi par Alexis I, ou son successeur Fédor III. Les Chinois avaient déjà, par deux fois, refusé de l'admettre.

1689.— Troisième ambassade russe, du comte Féodor Alexiewitch Golowin, envoyée à K'ang-hi par la régente Sophie pour délimiter les frontières, qui sont fixées provisoirement.

1693.— Quatrième ambassade russe, de Isbrants-Ides, envoyée à K'ang-hi par le tsar Pierre I.

1705.— Première ambassade du Pape Clément XI, qui envoie le patriarche Thomas Maillard de Tournon pour régler la question des rites.

1715.— Cinquième ambassade russe, de Thomas Garvin et Laurent Lange, envoyée à K'ang-hi par Pierre I.

1719.— Sixième ambassade russe, de Léon Vassilievitch Izmaïlov, envoyée à K'ang-hi par Pierre I. — Lange demeura à Pékin comme agent de la Mission russe.

1720.— Deuxième ambassade du Pape Clément XI, qui envoie à K'ang-hi le patriarche Mezzabarba.

1725.— Troisième ambassade du Pape Benoît XIII à Yong-tcheng. Deux PP. Carmes, les RR. PP. Gothard et Ildephonse, représentent le Pape.

1726.— Troisième ambassade portugaise, de don Alexandre Metello de Souza y Meneses, envoyée à Yong-tcheng par le roi Jean V.

1726.— Septième ambassade russe, du comte illyrien Sava Vladislavitch Ragouzinski, envoyée à Yong-tcheng par l'impératrice Catherine I. Les frontières furent fixées, et le traité ratifié le 6 juin 1728 par Pierre II. Cf. ci-dessous, p. 511.

1753.— Quatrième ambassade portugaise, de don François-Xavier Assis Pacheco y Sampayo, envoyée à K'ien-long par le roi Joseph I. — En 1742, Joseph I avait envoyé des présents à l'empereur de Chine.

1767.— Huitième ambassade russe, du commissaire Kropoton, envoyée par la tsarine Catherine II à K'ien-long, pour réformer le traité précédent : le nouveau fut signé le 18 oct. 1768.

1793 — Première ambassade anglaise, de lord Macartney, envoyée à K'ien-long par le roi Georges III.

1794.— Quatrième ambassade hollandaise, de Tithsing, envoyée à K'ien-long par la république de Hollande.

1805.— Neuvième ambassade russe, des comtes Golowkin et Jean Potocki, envoyée à Kia-k'ing par le tsar Alexandre I.

1808.— Dixième ambassade russe, envoyée à Kia-k'ing par Alexandre I.

1816.— Deuxième ambassade anglaise, de lord Amherst, envoyée à Kia-k'ing par le roi Georges III.

1820.— Onzième ambassade russe, de Timkowski, envoyée par Alexandre I.

Comme on peut le remarquer, la France, l'Autriche et l'Espagne n'envoyèrent jamais d'ambassade à Pékin.

Le P. Havret a reproduit la liste ci-dessus dans : *La stèle chrétienne de Si-ngan fou*, 2e pie (Var. sinol. no 12), p. 255. — Cf. Gaillard, *Nankin historique*, pp. 254 seq.

services qu'il avait rendus à ses sujets, chargea son ambassadeur en Chine de lui en témoigner sa reconnaissance, et lui adressa en présent des fourrures et d'autres objets précieux. (Michaud, *Biograph. univers.*) M. Cahen, dans son *Histoire,* note, à propos de chaque ambassade, le rôle du P. Parrenin. Il fait, du reste, remarquer, pp. 175 seq. et appendice pp. LX suiv., que les Jésuites virent leurs bons offices payés de compliments, mais n'obtinrent pas ce qu'ils désiraient avant tout : le passage sur territoire russe des missionnaires et de leur correspondance.

A l'occasion de cette ambassade du prince Sava, le P. Parrenin fut souvent interrogé (avec le P. Gaubil) sur les peuples de l'occident et sur les Russes en particulier, dont le Gouvernement chinois commençait déjà à redouter les progrès. Ce qu'il fallut non seulement de connaissances variées, mais encore de tact et de prudence pour y répondre, est plus facile à conjecturer qu'à dire. Les deux Jésuites eurent, du moins, la satisfaction de constater que leurs informations étaient appréciées. L'empereur Yong-tcheng en sut gré au P. Parrenin, et si, comme son prédécesseur, il ne l'honora pas de son amitié, il lui conserva toujours une estime avec une certaine déférence, que le Père sut faire servir aux intérêts de l'Evangile; aussi le P. Gaubil, bien placé pour porter un jugement, écrivait qu'il avait sauvé la Mission. (Brucker, *La Mission...*, dans : *Revue des Questions historiques,* avril 1881, pp. 21, 30.)

Puis, quand Yong-tcheng 雍正 résolut d'envoyer à son tour une ambassade au nouveau tsar Pierre II, les ministres chinois recoururent encore aux Jésuites français. Le P. Gaubil traça la route de Moscou et de St-Pétersbourg, et le P. Parrenin dut expliquer la manière dont on reçoit les ambassadeurs en Europe, et comment il convenait d'équiper les seigneurs envoyés dans cette ambassade. On eut grand soin de dire tellement les choses que le régulo ne crut pas nécessaire d'envoyer un Européen (un missionnaire) à la suite des ambassadeurs, ce qui, dans les circonstances, eût été une très mauvaise affaire. L'ambassade partit de Pékin le 14 juin 1729; il paraît qu'elle réussit, car à leur retour, en 1732, les ambassadeurs parlèrent avec éloge des Russes et des autres Européens. (Brucker, *La Mission,* pp. 30-31.)

Le P. Parrenin était l'interprète ordinaire des écrits et des lettres que ces deux Cours s'envoyaient mutuellement. Et quand on fonda à Pékin un collège où de jeunes Mandchous venaient étudier la langue latine pour être employée dans les relations diplomatiques avec la Russie, il en eut la direction. Deux lettres du P. Parrenin sur ce collège d'études latines pour les jeunes Mandchous (30 août 1732, 30 juillet 1734) sont citées, d'après les copies de Bayer, à qui elles furent adressées, par M. H. Cordier, *Bibl. sinica,* col. 1633. Ce fut en 1729 que le Gouvernement chinois eut la pensée de créer ce collège d'interprètes. « Dans le mois de mars dernier, écrivait le

P. Contancin au P. Souciet, de Canton, 30 oct. 1729, l'empereur a ouvert un collège et en a donné le soin aux Jésuites français... c'est pour apprendre le latin à de jeunes Tartares et Chinois. Le P. Parrenin en est le recteur, c'est-à-dire, celui qui préside à cette nouvelle institution. Le P. Gaubil est le second régent.» Dans une lettre du 13 juin 1732, le P. Gaubil dit au P. Souciet: «La classe latine va bien; plusieurs écoliers parlent assez bien le latin.» Le P. Amiot remarque que ce collège subsista quinze ans, mais que ses élèves ne furent jamais employés comme interprètes. (Brucker, *La Mission*, p. 32, note).

«La même facilité que le P. Parrenin avait pour parler, il l'avait aussi pour écrire. Tout ce qu'il mettait sur le papier coulait comme de source, et se sentait de cette éloquence mâle et naturelle, qui le faisait écouter avec plaisir, et même avec admiration. Les livres, soit en tartare, soit en chinois, qu'il a composés pour l'empereur K'ang-hi, pour l'instruction des néophytes, et pour la conversion des infidèles, prouvent également son talent pour écrire, son érudition, son zèle et sa piété. Si tout ce qu'il a écrit pour satisfaire aux questions des savants de la Chine, de France, et de Russie, était recueilli et donné au public, on serait étonné qu'un missionnaire, avec tant d'autres occupations, ait pu se mettre en état d'écrire si noblement en tant de langues, et de se rendre si habile en tant de genres d'érudition.» (Lettre du P. Chalier.)

Et pourtant, comme le remarque l'abbé Huc (*op. cit.*, t. IV, p. 88), la vie du P. Parrenin n'a pas été, comme on pourrait le croire, celle d'un studieux Bénédictin dans sa cellule. Pendant plus de vingt ans, il a suivi l'empereur K'ang-hi, dans les voyages qu'il faisait annuellement en Tartarie. Il l'a suivi également lorsqu'il parcourait les provinces de l'empire, mais il le suivait toujours en missionnaire et en apôtre. Partout dans ses courses, il ouvrait de nouvelles missions, on travaillait à augmenter les anciennes. Les plus florissantes, celles où l'on comptait le plus de chrétiens, et où l'on voyait le plus de ferveur, et qui étaient situées au delà de la Grande Muraille, sur la route de Pékin en Tartarie et dans les montagnes voisines de la ville, étaient l'ouvrage de son zèle.

«En 1710, pendant trois mois que nous demeurâmes à Gého-ell 熱河兒, écrit-il, je rassemblai les chrétiens de différentes provinces qui s'y étaient rendus pour le commerce. Ils se confessèrent tous jusqu'à trois fois... Je baptisai là environ 16 personnes.» Près de la Grande Muraille, un chrétien lui donna avis qu'il avait fait connaître l'excellence de notre religion à plusieurs soldats qui soupiraient après la grâce du baptême. «Je trouvai, en effet, 40 de ces soldats bien instruits et très fermes dans la foi... Je les baptisai tous, et ne les quittai que le soir pour aller rejoindre l'empereur; mais je leur laissai le catéchiste avec plusieurs livres sur la religion... J'allai les voir à mon retour;... ils me présentèrent 20

de leurs compagnons qui étaient bien instruits, et que je baptisai.» Le P. Parrenin avait déjà établi quatre Missions dans ce pays avant qu'il eût reçu l'ordre d'accompagner l'empereur. (*Lettres édif.*, t. III, pp. 182 seq.)

C'est lui qui jeta les premiers fondements de la conversion dans les maisons de plusieurs princes et grands mandarins, et en particulier chez les princes de la famille Sourniama (1), dont il a raconté les longues souffrances endurées pour la foi sous l'empereur Yong-tcheng. Enfin il a, à lui seul, procuré le baptême à plus de 10.000 enfants infidèles, parmi lesquels était un des frères de l'empereur K'ien-long 乾 隆. (Lettre du P. Chalier. — Lettre du P. Gaubil, Brucker, *La Mission*, p. 13.)

«C'est à lui particulièrement qu'on est redevable des cartes de tout l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise, qui ont été dressées par les missionnaires avec tant de soin et d'exactitude... L'empereur K'ang-hi se trompait considérablement sur la position de Chin-yang (瀋 陽, aliàs Fong-t'ien 奉 天; en mandchou : Moukden), capitale du Liao-tong. Il croyait cette ville à la même hauteur que Pékin, c.-à-d. à 39 degrés, 56 minutes. Le Père prit la liberté de lui représenter son erreur. Le prince l'envoya à Chin-yang pour y prendre la hauteur, et lever la carte de tout le pays. À son retour, les doutes qu'il fit naître dans l'esprit de l'empereur sur ce qu'il croyait savoir des positions des autres lieux considérables de ses vastes états; la gloire dont il le flatta, s'il faisait dresser une carte de son Empire,... déterminèrent ce prince à effectuer un si grand projet; et il donna aussitôt des ordres nécessaires, en chargeant le P. Parrenin de lui nommer ceux des missionnaires propres à y travailler, et en lui ordonnant de conduire et de diriger lui même cet ouvrage immense.» (Lettre du P. Chalier.) Le Père y prit encore une part active, car outre ses premiers travaux dans le Liao-tong, il fut envoyé en 1718 par K'ang-hi à Teng-tcheou fou 登 州 府 (Chan-tong) pour vérifier la position de cette ville; il passa ensuite la mer et se rendit dans le même but à la ville de Liu-choen 旅 順 (Port-Arthur), proche de la pointe méridionale du Liao-tong; il revint par Moukden, mesurant et observant partout les lieux où il passait. (Klaproth, *Mém. relatifs à l'Asie*, t. I, p. 319.)

Il avait fait aimer et protéger la religion par K'ang-hi, dont il avait été constamment aimé et estimé. «Au temps de Yong-tcheng, il a maintenu et sauvé la religion, que le prince et son conseil avaient résolu de perdre. C'est à lui que notre Mission française doit sa conservation, la belle maison et la belle église qu'elle a dans Pékin... Sans flatterie, on peut dire que cet illustre missionnaire a fait ici honneur à notre nation.» (Lettre du P. Gaubil, Brucker, *La Mission*, p. 13.) Mais dans la persécution de 1732, il

(1) Ci-dessus, p. 400.

échoua contre les préventions obstinées de l'empereur, et les choses en vinrent au point qu'en 1733, la mission de Pékin elle-même fut compromise. Yong-tcheng était décidé à renvoyer tous les missionnaires et en finir cette fois avec le christianisme dans son Empire. On réussit à faire entendre à l'empereur une justification de la doctrine catholique sur les points qui formaient l'objet principal de ses préventions. Le P. Parrenin y eut une large part. Dès lors, peu à peu, un calme relatif revint, du moins à la surface. Bien plus, le monarque permit aux princes chrétiens tartares de sortir de la captivité où il les tenait et autorisa deux nouveaux missionnaires (les PP. Boussel et Floureau) à se rendre à Pékin. Il déclara, en cette occasion, qu'il recevait les nouveaux Européens pour faire plaisir aux anciens, et surtout en considération de P. Parrenin. (Brucker, *La Mission*, p. 42.)

Quelques années auparavant, le 30 sept. 1730, eut lieu un tremblement de terre, un des plus terribles dont l'histoire fasse mention. « En moins d'une minute, plus de 100.000 habitants de Pékin furent écrasés sous les ruines de leurs maisons, et beaucoup plus encore à la campagne, où des bourgades entières furent anéanties. » Les secousses étaient du S.E au N.O. Les résidences des Portugais et des Français, ainsi que leurs églises, furent presque entièrement anéanties. « Nous avons éprouvé de la part de Dieu, dit le P. de Mailla, une assistance singulière. Notre horloge, qui avait été réglée sur le soleil, avança insensiblement ce jour-là de près d'une demi-heure contre l'ordinaire, et nous donna le temps de sortir du réfectoire avant que le tremblement de terre se fît sentir; sans quoi nous aurions été infailliblement écrasés par les débris de notre maison, dont la chute fut subite. »

Le 3 octobre, l'empereur envoya un eunuque pour s'informer des Européens. Les missionnaires s'assemblèrent et députèrent huit d'entre eux pour aller remercier Sa Majesté. Le P. Parrenin dressa un mémorial d'actions de grâces, et fit un compliment au prince, qui répondit en riant qu'il était bien aise de les voir en bonne santé; puis il interrogea le Père sur la nature et la cause des tremblements de terre, si on pouvait les prévoir, et enfin donna 1.000 taëls pour aider à réparer les trois églises, et les congédia. Mais ensuite le P. Parrenin expliqua à l'eunuque qui les conduisait, que ces événements, dûs à des causes naturelles, étaient souvent des châtiments du Souverain Maître du Ciel, qui veut punir les peuples de leurs crimes et de leur impiété. Les Pères avaient tout perdu; mais ce qu'ils regrettèrent le plus, c'étaient beaucoup de papiers, fruits de longues études, et des instruments précieux d'astronomie. Le petit observatoire qu'ils avaient commencé était complètement ruiné. » (de Mailla, *Histoire,* t. XI, p. 491. — Récit du P. Gaubil, Brucker, *La Mission,* p. 37.)

Depuis que Yong-tcheng avait pris le gouvernement des

affaires, le P. Parrenin était moins occupé à la Cour. « Il mit à profit le loisir qu'il avait, pour consoler et soutenir les princes chrétiens persécutés; pour composer des livres utiles à la religion; pour faire des instructions dans la ville et dans l'enceinte de notre maison; pour visiter un grand nombre de personnes de distinction, et achever leur conversion, qu'il n'avait pu qu'ébaucher dans les longs voyages qu'il faisait à la suite de l'empereur. » (Lettre du P. Chalier.) « Malgré l'aversion de l'empereur, écrit le P. Gaubil au P. Souciet, nous faisons nos fonctions avec liberté dans cette grande ville, et même il se fait un assez grand nombre de conversions. Un seigneur tartare, nommé Fou, grand mandarin du tribunal des Rites, pensait depuis longtemps à se faire chrétien: il a été baptisé par le P. Parrenin, et appelé Ignace; peu de jours après, il est mort. » (Brucker, *La Mission*, p. 40.) — Il donna aussi des livres de religion aux gens de la Corée et des îles Lieou-kieou 琉球 qui viennent à Pékin à la suite des envoyés de leurs rois.

« De tous côtés, les fidèles venaient en foule pour le consulter, pour se consoler auprès de lui, pour s'instruire et pour faire des confessions générales. » Il encouragea les chrétiens tièdes et lâches, ramena plusieurs apostats, qu'il « allait chercher, sans se rebuter ni des fatigues, ni des peines, ni des affronts qu'il avait souvent à essuyer, avant que de pouvoir toucher leur cœur. » (Lettre du P. Chalier.) Il écrivait encore à divers savants d'Europe des lettres intéressantes et remplies de science et de doctrine, qui, malheureusement, ne nous ont pas toutes été conservées. Il envoya au P. de Linières, confesseur de Louis XV, pour être communiquée aux Ministres du Roi, une copie du traité conclu en 1726 entre la Chine et la Russie (1), accompagnée d'amples éclaircissements. (Lettre du P. Gaubil au P. Souciet, Brucker, *La Mission*, p. 21.)

En 1737, une nouvelle persécution était imminente; le P. Parrenin fit tous ses efforts pour la conjurer, et s'il ne réussit pas selon l'étendue de ses désirs, il eut du moins la gloire de confesser hautement devant les représentants de K'ien-long le but que tous les missionnaires, même ceux de la Cour, se proposaient: « Nous ne sommes pas venus de 8.000 lieues pour demander la permission d'être chrétiens, d'en remplir les devoirs et de prier Dieu en secret. La Cour, la ville, les provinces, l'Empire tout entier sait bien que nous sommes venus ici pour prêcher la religion chrétienne, et en même temps rendre à l'empereur les services dont nous sommes capables. L'empereur K'ang-hi a fait examiner notre doctrine; tous ont déclaré que notre religion, c'est-à-dire, la religion chrétienne, était bonne et véritable, qu'il ne fallait pas la proscrire, ni empêcher les Chinois de la suivre. Depuis ce temps-là, notre religion n'a pas

(1) Cf. ci-dessus, p. 506.

changé: elle est toujours la même. Pourquoi emprisonner les chrétiens? Pourquoi les punir? Si c'est criminel d'être chrétien, nous le sommes davantage, nous autres qui exhortons le peuple à embrasser la christianisme, et cependant on nous dit de continuer nos emplois.» (*Lettres édif.*, t. III, p. 732.)

C'est par ces paroles fières et dignes que, jusqu'au dernier soupir, il défendait la vérité de la foi; c'est ainsi qu'il prêchait depuis 40 ans. La récompense approchait. Pendant les trois dernières années de sa vie, Dieu l'affligea de douleurs vives et aiguës. Ce fut pour lui un long martyre, qu'il souffrit avec une patience inaltérable et une parfaite résignation. Et quand elles lui donnaient un peu de relâche, il saisissait ces courts intervalles pour se livrer à ses travaux apostoliques. Enfin le 29 (1) sept. 1741, il finit une vie si sainte et si laborieuse dans une grande tranquillité de corps et d'esprit, et dans une union intime avec Dieu. (Lettre du P. Chalier.) Il avait 76 ans et était profès depuis 40 ans.

«Il a été universellement regretté des missionnaires, des fidèles, des idolâtres, des grands et des petits... L'empereur a voulu faire les frais de ses funérailles, et il les a faits d'une manière digne d'un grand prince. Des princes, des grands, des mandarins et d'autres personnes de distinction sont venus nous témoigner la part qu'ils prenaient à notre douleur;... ils ont honoré le convoi de leur présence jusqu'à la sépulture, et tout infidèles qu'ils étaient, ils ont assisté à toutes les prières de l'inhumation. C'est à nous, termine le P. Chalier, de marcher sur les traces de cet illustre missionnaire et de travailler sans cesse à acquérir les vertus religieuses et apostoliques dont il a été un si grand modèle.» (Lettre du P. Chalier.)

On a du P. Parrenin :

1. 德行譜 *Té-hing pou*, «Virtutum catalogus», Liste des vertus, ou 聖達尼老各斯加本傳 *Cheng Ta-ni-lao Ko-se-kia pen-tchoan*, Vie de St Stanislas Kostka, 1 vol., 1726, Pékin; réédité à T'ou-sè-wè («2e édit., 1869»: *Catal.* 1917, nº 50-1). La vie de St Stanislas est suivie d'un abrégé de la vie de son frère Paul.

2. 濟美篇 *Tsi mei p'ien*, «Perfectæ pulchritudinis liber», Le livre de la parfaite beauté, 聖類斯公撒格本傳 *Cheng Lei-se Kong-sa-ko pen-tchoan*, Vie de St Louis de Gonzague, 1 vol. 1727, Pékin; réédité à T'ou-sè-wè («2e édit., 1869»: *Catal.* 1917, nº 49).

Chacune de ces deux *Vies* est divisée en trois parties: de la naissance du Saint à son entrée dans la Compagnie; la vie religieuse et la mort; les miracles et la canonisation.

---

(1) La lettre du P. Chalier dit : 27 sept. (*Lettres édif.*, édit. de 1819, t. XII, p. 331.). Le P. Gaubil, cité par Brucker (*La Mission*, p. 14 ; *Correspondance*, p. 64) : 29 sept. L'inscr. tum. chinoise : 29 sept. 1741, âgé de 78 ans ; latine : 29 sept. 1741, *ætatis* 77. Cf. ci-dessus, p. 501, note 2.

Dans une lettre du 7 juin 1732, au P. Souciet, le P. Gaubil écrit: « Les PP. Parrenin, d'Entrecolles et de Mailla s'étaient utilement servis des lettrés chrétiens pour des ouvrages de piété, savoir les vies de St Ignace, Xavier, Borgia, Louis de Gonzague, Stanislas, Jean-François Régis, Louis, roi de France; une *Année chrétienne*; des *Traités* de controverse sur Dieu, l'âme, le paradis, l'enfer, les sectes des idolâtres chinois, etc. Ces livres font ici du bien. » (Brucker, *La Mission*, p. 41.) Plusieurs de ces ouvrages n'ont pas encore été retrouvés.

3. L'*Anatomie de l'homme* suivant la circulation du sang et les nouvelles découvertes, par Dienis, traduite en mandchou. Cette traduction, en 8 vol., commencée par le P. Bouvet (ci-dessus, p. 434), revue par K'ang-hi lui-même, n'a pas été imprimée. Le P. Parrenin y ajouta un 9e vol., également en tartare-mandchou, sur la chimie et ses principes, l'action des poisons et la lenteur des remèdes. Il mit cinq années à composer ces ouvrages, parce qu'il était toujours occupé à la suite de l'empereur. Une copie MS. de l'*Anatomie* se trouve chez le Dr Dudgeon, à Pékin; elle contient des planches très bien exécutées. Une autre copie est à la bibliothèque de la Légation russe à Pékin. (Bretschneider, *Botanicon Sinicum*, p. 102.)

Le P. Parrenin, en envoyant sa traduction à MM. de l'Académie, leur écrivait: « Messieurs, vous serez peut-être surpris que je vous envoie de si loin un traité d'anatomie dans une langue qui, sans doute, vous est inconnue. Mais votre surprise cessera, quand vous saurez que ce sont vos propres ouvrages que je vous envoie habillés à la tartare. Oui, Messieurs, ce sont vos pensées et vos ingénieuses découvertes... » (*Lettres édif.*, t. III, p. 330.) « Il faut, dit M. de Chateaubriand, lire d'un bout à l'entre cette lettre, où respirent un ton de politesse et ce style des honnêtes gens, presque oubliés de nos jours. »

4. Version littérale en français d'une ancienne *Histoire de la Chine*, depuis Fou Hi jusqu'à Yao, Pékin, 12 août 1730. Mairan en a publié un fragment. Le P. Parrenin dit: « Il est bon d'avertir que l'histoire que j'ai traduite est celle qui a pour titre: « *Tse tchi tom «kien kam mou, tsien pien* » (資治通鑑綱目, 前編), faite par Se-ma Koang (司馬光) (1). »

5. Une notice exacte des 6 *King* (aux 5 *King* déjà connus, il ajoute le *Tcheou-li* 周禮), page par page. « Rien de plus curieux, dit de Mairan, auquel il envoya cette notice avec le texte chinois. En effet, dans une lettre à ce savant, du 28 sept. 1735 (ci-dessous, p. 516),

(1) Se-ma Koang a écrit le *Ts'e-tche t'ong-kien*, entre 1064 et 1084 apr. J.-C. (dynastie Song). Le *Ts'e-tche t'ong-kien kang-mou*, aliàs *T'ong-kien kang-mou*, est l'ouvrage de Se-ma Koang refondu, vers 1189, par Tchou Hi, qui le subdivisa en paragraphes (*mou* 目) ornés d'un en-tête (*kang* 綱). Complété sous les Ming et approuvé en 1707, il fut traduit en français d'après la version tartare, par le P. de Mailla (ci-dessous, nº 269). Cf. Wieger, *Textes histor.*, pp. 10, 11.

le P. Parrenin dit: « Il me paraît que ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire sur la chronologie chinoise, commence à dissiper vos scrupules... Je me flatte que, quand vous aurez lu la lettre que je vous écrivis au mois de mai dernier, vous serez pleinement satisfait. J'ai envoyé dans le même paquet les *King* chinois en planches; il y en a 6 tomes, avec une courte explication. J'y joins une feuille d'un caractère chinois, écrit à la main de cent façons différentes. C'est le caractère *Cheou* (壽), qui signifie l'âge de l'homme.

6. *Le Code de la nature,* poëme de Confucius traduit par le P. Parrenin, Londres et Paris, 1788.

7. Traduction d'un *Routier tartare* de Hami à Harcas; il est excellent, dit le P. Gaubil. (Souciet, t. I, p. 146.)

8. Traduction en tartare, pour les dames chrétiennes de la famille Sourniama, des *Prières vocales de l'Eglise.* (Lettre du P. Parrenin, 20 août 1724.)

9. Le P. Parrenin composa en chinois et en tartare plusieurs *Placets* adressés à l'empereur Yong-tcheng, destinés à détourner la persécution de 1724, et à répondre aux violentes attaques du *tsong-tou* 總督 (vice-roi) du Fou-kien, premier auteur de la persécution. Ces placets sont presque tous signés par les PP. Kögler, Parrenin, Fridelli, J.-B. Régis et de Mailla.

10. Autre *Placet*, présenté à Yong-tcheng, en 1734, pour obtenir l'autorisation de faire venir à Pékin les PP. Foureau et Boussel, récemment arrivés à Macao. (*Lettres édif.*, édit 1819, t. XII, p. 165.)

11. *Mémorial* présenté à K'ien-long par le Fr. Castiglione. — Trois *Mémoriaux* offerts au même en 1737-38, lors de la persécution qui s'éleva à Pékin en ce temps, avec les réponses faites à ces mémoriaux, 1 vol., Pékin, 1738, tiré à un grand nombre d'exemplaires. Ils étaient signés Kögler, Pereira, Parrenin, Chalier, Castiglione.

12. Traduction en chinois du *Dictionnaire latin* de Danet, restée MS. Bayer en possédait une copie. En effet, dans une lettre à La Croze, Bayer dit qu'il se sert du *Lexicon* du P. Parrenin pour composer le sien : « *Hujus vero maximam partem transtuli in Lexicon meum*; » et quelques lignes auparavant: « *Præter P. Parrenin lexicon, quod infinitis laudibus Diasiano præstat, ante duos annos (1734) ex Sinis accepi Lexicon Danetianum sinice conversum scriptumque elegantissime in charta supra fidem nitida.* » (Thesaur. epist. Lacroziani, t. I, p. 61, 3 in-4°, Lipsiæ, Gleditsch, 1742.) Ce dictionnaire, ou une copie, se trouve a Glasgow, au Musée Hunter (V. 2.12): *Petri Danetii lexicon latinum, sinice conversum, in usum Gymnasii Pekinensis, a R. P. Dominico Parrenin, missionario Pekinensi, et Bayero dedicatum.* (Cordier, *Bibl. sin.*, pp. 1633 seq.) — Bayer a joint à ce manuscrit la copie des deux lettres de Parrenin à lui adressées sur le collège de latin pour les jeunes Mandchous (1). (Cordier, loc. cit.)

(1) Ci-dessous, p. 517, n. 22.

13. Abel Rémusat (*Mélang. asiat.*, t. II, p. 67) dit que le P. Parrenin s'exerça à rédiger un dictionnaire. On possède un « Parrenini *Lexicon sinico-latinum* », resté également MS., in-fol., au Musée Hunter (U. 2.15), à Glasgow. (Cordier, loc. cit.)

14. Dans sa lettre à M. de Fontenelle (ci-dessous, n. 19), le P. Parrenin dit : « Depuis environ 10 ans, j'ai fait, par ordre (de l'empereur K'ang-hi), quantité de *Traductions* de la langue tartare en langue européenne, et pareillement, j'en ai fait de la langue française, de la latine, de la portugaise et de l'italienne en tartare. » On ne sait ce que sont devenues ces traductions.

15. *Refutatio querelarum IIlmi F. M. Ferreriis, episcopi Ephestiensis, contra PP. Gallos s. j.*; Rome, biblioth. Vittorio-Emmanuele, MSS. gesuitici, n. 7 du n. 1247 (13376). (Sommervogel, t. IX, p. 757.)

16. On conserve encore dans sa famille ses *Cahiers de théologie* et probablement plusieurs *Lettres*.

17. *Lettre* au P. Hervieu sur M. Pedrini, 10 juin 1722, in-8°, 12 pp.; biblioth. des *Etudes*.

18. Sept *Lettres* sur la conversion d'une famille tartare du sang impérial, sur les persécutions et les souffrances qu'elle eut à supporter; dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, t. III, pp. 366 seq. —Ces lettres ont paru aussi en 1 vol. in-12, Lyon, Rusand, 1830, sous le titre : « *Héros chrétiens* ». Elles sont toutes datées de Pékin, 1724-36, et renferment, de plus, des particularités intéressantes sur l'état de la religion à cette époque.

19. Onze autres *Lettres*, publiées dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, t. III, pp. 182, 236 seq. :

« en l'année 1710 », sur le zèle des néophytes chinois.

27 mars 1715, sur la mort du Fr. Rhodes; son éloge.

1 mai 1723, à M. de Fontenelle, sur la langue tartare. — C'est dans cette lettre qu'il raconte l'entretien qu'il eut en Tartarie avec le fils aîné de l'empereur, auquel il prouva avec beaucoup de tact et de délicatesse la supériorité de nos langues européennes sur les langues tartare et chinoise.

1 mai 1723, à l'Académie française, sur les propriétés de quelques racines particulières de la Chine, et en particulier de la rhubarbe, jusqu'alors mal connue en Europe ; il énumère ensuite un certain nombre de plantes que l'on trouve dans l'Empire.

8 oct. 1727, au P. Nyel, sous-précepteur des Infans d'Espagne, sur l'ambassade de don Alexandre Metello de Souza y Menezes, ambassadeur du roi de Portugal, en 1726 (1). Cette lettre a été réimprimée en anglais, brochure in-8°, Chang-hai, Loureiro, 1874, sous le titre : « The audience granted to the Portuguese ambassador Souza y Menezes, by the Emperor of China, 1727. » — Elle donne des détails sur la manière dont a été traité l'ambassadeur, qui « sut

(1) Ci-dessus, p. 506.

toujours soutenir l'honneur du roi, son maître, et de toute l'Europe, aux yeux d'une Cour qui, jusque-là, ne connaissait que tributs et tributaires.»

11 août 1730, à M. Dortous de Mairan, sur le gouvernement, les mœurs et l'état des connaissances astronomiques, physiques et historiques chez les Chinois. Il y parle de l'infanticide et réfute brièvement la relation du *Voyage de deux Arabes* par l'abbé Renaudot. (*Lettres édif.*, t III, pp. 645 seq.) Cette lettre contenait, dans le manuscrit, 108 pages in-fol.; elle fut raccourcie de plus de moitié parle P. du Halde. — Elle avait été précédée et suivie de deux autres lettres moins étendues, du 12 oct. 1729 et du 24 sept. 1730. «Et rien de tout cela, ajoute de Mairan, n'a été imprimé!»

29 oct. 1734, au P. X*** : incertitude de l'empereur sur les mesures à prendre relativement aux chrétiens. (*Lettres édif.*, éd. de 1819, t. XII, pp. 163-167.)

28 sept. 1735, à M. Dortous de Mairan: expériences de physique faites en présence des mandarins, sur la glace, la poudre fulminante; comparaison des caractères chinois avec les hiéroglyphes d'Egypte; si les cartes existent en Chine; origine de la fête des lanternes; d'où viennent les Chinois; les causes des disettes dans l'Empire et les moyens d'y porter remède. (*Ibid.*, p. 698.) Cette lettre est-elle la même que celle du 30 sept. 1735 au même, conservée MS. (43 pages) à la Bibliothèque nationale, n° 17.240, Mélanges sur la Chine? (Cordier, *Bibl. sin.*, p. 1086.) Cf. ci-dessus, p. 513, n° 5.

22 oct. 1736, au P. du Halde, sur les affaires de la religion, la mort de Yong-tcheng, l'avènement de K'ien-long. (*Lettres édif.*, t. III, p. 696.)

1740, au même: traduction des règles de conduite par un auteur chinois. Elle a été faite sur le texte tartare (*Ibid.*, p. 750). Elle a paru en anglais dans les *Miscellaneous Pieces relating to the Chinese*, 2 vol. in-12, London, 1762. (*Journal encyclopédique*, 1763.)

20 sept. 1740, à M. de Mairan. Réponses à diverses questions: sur le temps de la découverte du fer en Chine, s'il naît chaque année plus d'enfants mâles que de filles, si la polygamie est un obstacle à la propagation, si les Chinois ne tiennent pas des Egyptiens une infinité de choses. Cette lettre est savante et curieuse (*Lettres édif.*, t. III, p. 736.)

Toutes ces lettres, sauf celle du 29 oct. 1734, se trouvent, traduites en allemand, dans le *Welt-Bott* du P. Stöcklein.

20. On trouvera dans le même recueil, n° 310, une *Lettre* du P. Parrenin, 11 nov. 1724, à un ami, sur le P. Tomacelli, «ordinis Clericorum Minorum», et M. Gagliardi, médecin.

21. Trois *Lettres* à M. de Mairan, sur diverses questions touchant la Chine, 15 oct. 1733, 21 mars 1735, 5 nov. 1735. Elles ont été imprimées partie dans du Halde, *op. cit.*, partie dans les *Lettres d'un Missionnaire de Pékin contenant diverses questions sur*

la Chine, par M. de Mairan, in-8°, Paris, Nyon, 1782 (2e édition). Il y défend, en particulier, la chronologie chinoise contre les attaques du P. Foucquet dans son *Mémoire instructif sur la chronologie chinoise.* (Sommervogel, t. VI, col. 287.)

22. Deux *Lettres* à Bayer, 31 août 1732, 30 juillet 1734, sur le collège de latin (ci-dessus, pp. 507, 514 n. 12).

234.

LE P. LOUIS PERNON (1).

南 光國 用賓 *NAN KOANG-KOUO YONG-PIN.*

N. 1663. — E. 1681. — A. 4 nov. 1698. — P. . — M. 4 nov. 1702, Pékin.

Inscript. tumul. — Notes MSS. — *Welt-Bott,* nº 41.

Le P. Pernon ne vécut que quatre ans en Chine. Il était né à Montauban. Il mourut à Pékin, au moment où il commençait à rendre service à la Mission. (Notes MSS. — Inscript. tumul.)

235.

LE P. JOSEPH-HENRY-MARIE DE PRÉMARE.

馬 若瑟 *MA JO-CHÉ.*

N. 17 juill. 1666. — E. 16 août (aliàs 17 sept.) 1683. — A. 4 nov. 1698. — P. 24 fév. 1701. — M. 1735, Macao? (2)

Bonnetty, *Vestiges,* préface. — Cordier, *Bibl. sin.,* pp. 1088, 1664. — du Halde, *Description,* t. III, pp. 357 seq., 370 seq. — Huc, *Le Christianisme,* t. III, p. 158. — *Lettres édif.,* t. III, pp. 24, 66 seq. — Pauthier, *Livres sacrés,* t. II, pp. 337 seq. — A. Rémusat, *Nouveaux Mél. asiat.,* t. II, pp. 262 seq. — Sommervogel, *Biblioth.,* t. VI, col. 1196 seq.; t. IX, col. 784.

Le P. de Prémare est, au dire d'Abel Rémusat (loc. cit.), bon juge en pareille matière, celui des missionnaires de Chine qui a fait les plus grands progrès dans la littérature chinoise, « qui a pénétré le plus profondément dans le génie de la langue et plus complètement saisi certaines délicatesses... Incontestablement, ces deux savants missionnaires (les PP. de Prémare et Gaubil) avaient acquis l'un et

(1) *Welt-Bott,* nº 41 et index du tome I : Parnon. Sommervogel, t. VII, col. 1978 : Pernoti.

(2) S. 17 déc. 1736, Macao. Bonnetty, préface, p. III : mort en 1734 ou 1735.

l'autre, en fait de littérature chinoise, une habileté que personne, entre les religieux leurs confrères, et parmi les autres Européens à plus forte raison, n'a jamais surpassée ni peut-être égalée... Ils sont du nombre des littérateurs dont la France devrait s'honorer », et dont elle a trop souvent oublié le mérite. Ajoutons tout de suite que le P. de Prémare n'était pas moins zélé missionnaire qu'habile sinologue.

Il naquit à Cherbourg le 17 juillet 1666, et entra dans la Compagnie dans la province de France en 1683. Il faisait partie des Jésuites qui partirent de La Rochelle le 7 mars 1698, avec les PP. Bouvet et Parrenin, pour aller prêcher l'Evangile en Chine. Ils firent le voyage en sept mois, sur le vaisseau l'*Amphitrite,* et arrivèrent le 6 octobre à Sancian 上川. Le 9, ils allèrent en pèlerinage au tombeau du saint Apôtre des Indes. « Nous baisâmes plusieurs fois une trace si sainte, et je me trouvai pénétré de sentiments si vifs, si doux, si consolants, que je fus plus d'un quart d'heure comme ravi, et sans pouvoir penser à autre chose qu'à goûter ce que je sentais. » *Lettres édif.,* t. III, p. 73.)

Le P. Bouvet les conduisit tous à Macao, puis à Canton ; et le P. de Prémare, destiné au Kiang-si, se rendit bientôt à Jao-tcheou fou 饒州 (1699). Il y demeura longtemps, ainsi qu'à Kien-tch'ang 建昌, Nan-tch'ang 南昌, Kieou-kiang 九江 et autres lieux, où il établit des Eglises et fonda de nouvelles chrétientés. Il était dans cette dernière ville en 1721, au passage de Mgr Mezzabarba se rendant à Pékin. En 1723, il était un des consulteurs de la Mission française. Vraisemblablement il résida à Kieou-kiang jusqu'au moment où la persécution de Yong-tcheng 雍正 l'obligea de se retirer à Canton, en 1724, puis à Macao, en 1733. Il mourut, selon toutes les apparences, dans cette ville en 1735, mais on ne sait au juste ni le jour ni le lieu de sa mort.

Dès son arrivée en Chine, il s'attacha à deux points : soigner les chrétiens qui lui étaient confiés, en les faisant croître en ferveur et en nombre, et se rendre maître le plus possible de la langue chinoise. Nous avons trouvé assez peu de détails sur le premier point ; nous nous étendrons un peu davantage sur le second.

A peine arrivé au Kiang-si, le P. de Prémare s'occupe des enfants abandonnés et cherche à gagner la charité de la France à un projet d'hôpital ou d'orphelinat qu'il a conçu en leur faveur. Ces enfants, dit-il, exposés dans les villes et les campagnes, sont « certainement condamnés, si vous ne les secourez, à mourir dans la disgrâce éternelle de Dieu. Un homme qui n'aurait rien à faire qu'à les aller chercher pour leur donner le baptême, ne perdrait pas sa peine. Il y aurait peu de jours qu'il n'en trouvât quelqu'un, et leur salut serait d'autant plus certain que plusieurs regardent la perte de ces infortunés comme une décharge nécessaire à la république, et que personne ne se met en peine de les ramasser. Dès le

jour de leur baptême, presque tous seraient en paradis.» (*Lettres édif.*, t. III, p. 24.)

Il dit que plusieurs missionnaires ont, comme lui, ce projet singulièrement à cœur, et le recommande à la piété des dames françaises: «Car ces baptêmes seraient principalement composés de filles; ce sont elles que les parents exposent plus volontiers;.. ils en ont encore moins de pitié que des garçons... On les élèverait jusqu'à un certain âge dans les principes de la religion, et on leur apprendrait les arts du pays propres à leur condition et à leur sexe. A quatorze ou quinze ans, on les placerait chez des dames chrétiennes, qui les préféreraient à des domestiques idolâtres.» (*Lettres édif.*, t. III, p. 25.) N'est-ce pas la Sainte-Enfance telle qu'elle est organisée aujourd'hui?

En 1702, dans une petite *Relation* conservée par le P. Foucquet, le P. de Prémare donne une idée des excursions que les missionnaires font dans les campagnes. «Nous arrivâmes à Nan-fong 南豐 quelques jours avant le carême. J'exhortai les hommes à s'approcher des sacrements, et je pressai les femmes d'achever leurs assemblées. C'est particulièrement dans celles-ci que le missionnaire a besoin d'une patience et d'une égalité inaltérables. On y baptise les enfants, quelquefois des filles et des femmes adultes. Je tins six ou sept de ces assemblées pendant le carême, et je puis dire, à la gloire de N.-S., que la plupart s'acquittèrent de leurs devoirs avec beaucoup de religion. J'ai éprouvé que c'est dans les villages qu'on fait le plus de fruit, et qu'y trouvant des âmes mieux disposées, c'est-à-dire plus saintes et plus innocentes, on y goûte aussi une plus grande consolation.

«La première semaine de carême, j'allai à un village appelé Lou-kang, à une petite journée de Nan-fong.... Sur le chemin,.. je trouvai un homme qui faisait le même chemin que moi. Il me regarda fort attentivement, surpris, sans doute, de voir un Étranger seul et à pied. Il me suivit d'abord sans rien dire; à la fin, il ne put s'empêcher de me parler. Je profitai de l'occasion, je lui annonçai le royaume de Dieu et l'exhortai à se convertir... Tout ce que je lui dis fit impression sur son cœur...

«La nouvelle de mon arrivée à Lou-kang se répandit bientôt de maison en maison. Le lendemain, après avoir dit la messe, j'allai dans un petit bois pour y prier Dieu; mais à peine y fus-je entré, que plusieurs de ces bonnes gens vinrent m'y trouver. Je les recevais avec amitié, et je les envoyais à la maison, où mon catéchiste faisait l'instruction. Comme il parlait d'une manière plus intelligible pour eux que je n'aurais pu le faire dans le jargon du pays, il était plus capable de les instruire que moi. Dans cette première visite, je ne conférai le baptême qu'à 18 personnes que je trouvai très bien disposées; mais je promis aux autres de revenir les voir... Je fis quelques règlements et nommai 4 de ces nouveaux fidèles pour avoir

soin du petit troupeau. Ces nouveaux chrétiens vinrent à Nan-fong passer la semaine sainte.

« Comme nous étions trois Jésuites (les PP. de Goville, Noëlas et lui), nous résolûmes d'y faire toutes les cérémonies... Le Jeudi Saint, avant la communion, je prononçai tout haut les actes qui se font en approchant de ce divin Sacrement. Quoique la langue chinoise ne soit pas féconde en affections de cœur, cela eut beaucoup de succès, et je remarquai sur le visage de ces bons chrétiens une dévotion que je n'avais pas encore vue... La chapelle où nous plaçâmes le Saint-Sacrement était très bien parée, et les belles images de la Passion, qu'on m'a envoyées cette année de France, touchèrent sensiblement les chrétiens. Je fis, le soir, le lavement des pieds de la manière qui est marquée dans le Rituel... Le Vendredi Saint, l'adoration de la Croix se fit à l'ordinaire, et elle fut suivie d'une longue et rude discipline qu'on prit à la vue de J.-C. en croix, et en répandant beaucoup de larmes. Le soir, nous dîmes Ténèbres. On expliqua ce que signifiaient ces 15 cierges placés en triangle, et qu'on éteint l'un après l'autre, excepté le dernier que l'on cache sous l'autel... Cette explication les contenta fort, et ils furent charmés de voir qu'il n'y avait pas une seule de nos cérémonies qui ne renfermât quelque sens mystérieux.

« Après avoir baptisé 55 personnes à Nan-fong, je me rendis à Kien-tch'ang, où je fis à peu près les mêmes exercices. J'assistai à sept ou huit assemblées de femmes chrétiennes, et je parcourus tous les villages où il y a des chrétiens. De plus, j'eus le bonheur d'ouvrir le chemin à l'Evangile dans un lieu où il n'avait pas encore été prêché... Pendant environ trois mois que nous avons demeuré à Kien-tch'ang, nous avons conféré le baptême à 98 personnes. » (*Lettres édif.*, t. III, p. 66.)

Le zèle et l'ardeur que le P. de Prémare portait à prêcher l'Evangile l'excitaient à étudier la langue et la littérature chinoise, « non plus, comme la plupart des autres missionnaires, dans l'unique but de remplir les devoirs ordinaires de la prédication, mais » pour aider ses frères dans cette étude si laborieuse, et « en homme qui voulait se mettre en état d'écrire en chinois sur des sujets de religion et chercher lui même, dans les monuments nationaux, des armes pour repousser l'erreur et faire triompher la vérité. Ses succès, dans cette nouvelle carrière, furent si marqués, qu'au bout de quelques années, il put composer des livres qu'on estime pour l'élégance du style. » (Ab. Rémusat, *op. cit.*, p. 265.)

« Ce fut en s'occupant de recherches approfondies sur les antiquités chinoises, que le P. Prémare se trouva conduit à embrasser un système singulier, qui avait séduit plusieurs des missionnaires de la Chine, et, ce qui est bien remarquable, précisément ceux qui avaient le mieux étudié les anciens auteurs chinois. Ce système... consistait à rechercher dans les King (經) et dans les monuments

littéraires des siècles qui avaient précédé l'incendie des livres, des traces de traditions qu'on supposait transmises aux auteurs de ces livres par les patriarches fondateurs de l'empire chinois. Le sens quelquefois obscur de certains passages, les interprétations diverses qu'on en avait données à différentes époques, les allégories contenues dans le *Livre des Vers* (Che-king 詩 經), les énigmes du *Livre des Combinaisons* (Yi-king 易 經), l'analyse de quelques symboles, étaient, pour les missionnaires prévenus de ces idées, autant d'arguments propres à les fortifier dans une opinion qu'ils regardaient comme favorable à la propagation du christianisme.

« C'était certainement dans cette vue, et non pour exciter une vaine curiosité, qu'ils s'attachaient à répandre ces notions extraordinaires. » (A. Rémusat, *op. cit.*, pp. 265, 266.)

Le P. de Prémare s'en explique clairement en écrivant à Fourmont: « La fin ultérieure et dernière à laquelle je consacre cette *Notice,* et tous mes autres écrits, c'est de faire en sorte, si je puis, que toute la terre sache que la religion chrétienne est aussi ancienne que le monde, et que le Dieu-homme a été très certainement connu par celui ou ceux qui ont inventé les hiéroglyphes chinois et composé les *king*; voilà, mon cher, l'unique motif qui m'a soutenu et animé pendant plus de trente ans dans mes études, sans cela fort ingrates. » (*Lettres édif.*, t. III, p. 840. — Rémusat, *op. cit.*, p. 266.)

Il fut dénoncé à la Propagande de Rome à diverses reprises (1); le 18 oct. 1727, le P. Général reçut l'ordre de rappeler immédiatement le P. de Prémare de Chine; cependant, en février 1728, la S. Congrégation accorda, « en considération de ses mérites personnels », sur sa demande exprimée le 5 déc. 1727, la commutation de cet ordre en celui de *désaveu avec serment* des écrits favorables aux rites chinois qui lui étaient attribués, ou, s'il en était l'auteur, d'une *rétractation claire* à envoyer à la Congrégation. Le 5 oct. 1736, l'ordre est renouvelé, mais le P. de Prémare était mort. Nous connaissons l'auteur de la dénonciation. (D'après une note du P. Brucker sur documents inédits.)

Si ce Père était dans l'erreur, il faut, du moins, convenir que son dessein avait quelque chose de noble et de grandiose et avait de quoi tenter des esprits de la trempe de ceux des PP. de Prémare, Bouvet, Foucquet et quelques autres. Ces idées lui attirèrent beaucoup de défaveur et plus d'un désagrément. « Il était bien naturel,

(1) Le P. de Prémare ne fut pas le seul dénoncé et rappelé en Europe; il faut y ajouter le P. Parrenin, très probablement le P. de Mailla, et vraisemblablement le P. Porquet, accusés tous les quatre, en 1723 et 1725, d'être favorables aux rites chinois. On ne croit pas qu'il y ait été donné suite, excepté pour le P. de Prémare. (D'après une note du P. Brucker sur documents inédits.)

Il fut apprécié sévèrement par quelques-uns de ses confrères de l'époque, v. g. par le P. Gaubil. (Grosier, t. IV, p. 361.)

continue Ab. Rémusat, d'accueillir avec défiance un système si étrange, et dout les suites pouvaient paraître si graves; mais ce qui était moins juste, c'était de suspecter les lumières ou la bonne foi d'hommes respectables, qui n'étaient pas moins distingués par leur science que par leur probité. On eût mieux fait d'examiner les textes sur lesquels reposaient leurs assertions, et de voir si ces textes n'étaient pas susceptibles d'interprétations plus naturelles que celles qu'ils proposaient. C'est ce que peu de personnes pouvaient essayer à cette époque, et ce qui a été fait depuis, de manière à justifier complètement le P. de Prémare et ses compagnons des allégations injustes dont ils avaient été l'objet. On a reconnu, en lisant sans préjugé ces mêmes livres, qu'ils contenaient en effet des vestiges nombreux d'opinions et de doctrines nées dans l'Occident, et qui avaient dû être portées en Chine à des époques très reculées. Mais on a fait voir en même temps (non point d'une manière irréfragable) que ces opinions et ces doctrines, où le P. de Prémare avait cru voir des débris des traditions sacrées, ou des notions anticipées du christianisme, appartenaient à cette théologie orientale à laquelle Pythagore, Platon et l'école entière des néoplatoniciens ont fait de si nombreux emprunts.» (*Op. cit.*, pp. 267, 268.)

«On doit aussi au P. de Prémare l'acquisition d'un grand nombre de livres chinois qu'il a envoyés à Fourmont pour la Bibliothèque du Roi, et parmi lesquels il faut distinguer la collection de cent pièces de théâtre, composées sous la seule dynastie des Yuen, les treize livres classiques, plusieurs romans et recueils de poésie, etc.» (*Op. cit.*, p. 274.)

Il a composé:

1. 聖母淨配聖若瑟傳 *Cheng-Mou tsing-p'ei, Cheng Jo-ché, tchoan.* Vie de St Joseph, chaste époux de la Ste Vierge, 1 vol., revisé par les PP. Kögler, Bouvet et Fridelli, et approuvé par le P. Hinderer, visiteur, par conséquent après 1721; rédité à T'ou-sè-wè (3e édit., 1910: *Catal.* 1917, n° 37). Après avoir indiqué ce que la tradition nous apprend de la vie de St Joseph, il donne des détails sur le culte dont nous devons honorer ce grand patriarche.

2. 六書析義 *Lou chou si i.* Véritable sens des 6 classes de caractères. C'est un dialogue entre un lettré et un vieillard, dans lequel l'auteur expose quelques-unes des hypothèses singulières dont nous avons parlé, 1 vol. Trad. franç. (Sommervogel, t. VI, col. 1198.)

3. 信經眞解 *Sin-king tchen kiai,* Explication exacte du symbole des Apôtres, 1 vol. Ce petit ouvrage est attribué très justement au P. de Prémare par l'auteur chinois de l'histoire de la conversion de deux docteurs du Kiang-si. Il se trouve inséré tout entier dans le récit intitulé: *Jou kiao sin* 儒交信. Le texte chinois avec traduction latine est à la bibliothèque de la rue des Postes, Chine, 18. (Sommervogel, t. VI, col. 1201.)

4. 楊淇園行蹟 *Yang K'i-yuen hing-tsi,* Vie d'un chrétien chinois, écrite par des élèves chinois, probablement sous la direction du P. de Prémare. (Sommervogel, col. 1198. — Jos. Zi, 明末清初..., p. 78.)

5. Les presbytériens américains de Chang-hai ont imprimé en 1888 un petit volume in-12, qu'ils attribuent au P. de Prémare : il a pour titre : 眞神總論 *Tchen chen tsong luen.* Ce petit volume me semble être le petit traité *de Deo et divinis attributis* inséré dans la *Notitia linguæ sinicæ*, p. 229. Il n'est pas du P. de Prémare; il a été composé par un de ses compagnons après quelques années d'étude.

6. *Panégyrique de St Joseph* en chinois, MS. « Cheng Joche yen-hiu ») (Fourmont, nº 275.)

7. *Recherches sur les temps antérieurs à ceux dont parle le* Chou-king, *et sur la mythologie chinoise*, publiées par de Guignes en tête du *Chou-king* traduit par le P. Gaubil, pp. XLIV à CXLVI, et reproduites par Pauthier dans les *Livres sacrés de l'Orient,* pp. 13 seq. — Dans cet opuscule, le P. de Prémare regarde comme des fables le règne de Fou Hi 伏 羲, de ses prédécesseurs et de ses successeurs immédiats, et s'il rapporte ces fables, c'est « pour satisfaire la curiosité louable de ceux qui sont bien aises de savoir ce que la Chine a conservé par tradition, touchant les premiers âges du monde.

« Pour l'antiquité, dit-il encore, les Chinois les plus indulgents ne lui donnent (à la Chine) que 800 ans avant notre ère. » (Cf. Sommervogel, t. VI, col. 1198.)

8. *L'Orphelin de la maison de Tchao,* traduction du *Tchao che kou-eul* 趙氏孤兒, drame de la dynastie des Yuen. Elle a paru dans du Halde, t. III, p. 339, et a été publiée, avec des éclaircissements sur le théâtre des Chinois, par Sorel Desflottes, Paris, in-12, 1755. Elle est accompagnée de deux *Lettres* du P. de Prémare à M. Fourmont l'aîné (1). Ç'a été, pendant longtemps, « le seul échantillon sur lequel on pût juger, en Europe, du théâtre chinois.

« On sait que Voltaire en a tiré sa pièce *L'Orphelin de la Chine.* » (Rémusat, *Nouveaux Mélanges,* t. II, p. 273. — Cordier, *Biblioth.*, pp. 1787 seq. — Sommervogel, t. VI, col. 1198.)

9. Le principal ouvrage du P. de Prémare, celui qui, sans contredit, lui fait le plus d'honneur ou qui est le plus utile, c'est sa « Notice sur la langue chinoise », *Notitia linguæ sinicæ,* composée à Canton en 1728, restée longtemps manuscrite et imprimée in-4º, Malacca, 1831, par les protestants (« *cura Collegii anglo-sinici* »), aux frais de lord Kingsborough, sur une copie faite par M. Stanislas Julien. Cette copie est aujourd'hui entre les mains de M. Wylie. Elle a été traduite en anglais, avec quelques modifications, par Bridgman, in-8º, Canton, 1847, office du *Repository*.

(1) Cf. ci-dessous, p. 528, nº 31.

Il paraît que le P. de Prémare en envoya en France 3 exemplaires: le 1er à Fourmont, parti le 10 déc. 1728, et arrivé le 11 fév. 1730; le 2d ne serait arrivé qu'après la mort de Fourmont; le dernier contenait, entre autres choses, un traité *de Urbanite Sinensium*. Ce premier exemplaire de Fourmont est perdu; du moins on ne sait ce qu'il est devenu. Ab. Rémusat croyait en avoir retrouvé 3 vol. dans la Bibliothèque du Roi, et il en fait la description, mais il est probable que c'étaient les 3 vol. du second envoi. Il porte en tête les approbations manuscrites des PP. Noël (?), de Gollet et Domange, contresignées par le P. Placide Hervieu, alors supérieur. C'est le P. Noëlas qu'il faut lire ici, car le P. Noël était parti en 1702, et ne fit qu'une courte apparition à Canton en 1707. On lit dans le *Catalogue* de Klaproth, 2e partie, 1911: *Notitia linguæ sinicæ*, 2 cah. petits in-4°, manuscrit exécuté en Chine, qu'on croit être l'original même du P. de Prémare; il contient des corrections importantes et des variantes nombreuses qui le font différer de la publication de Malacca. On y trouve notamment un «*caput tertium, de sinica urbanitate inter loquendum*» de 42 pp. Ce serait donc l'exemplaire de Fourmont. Il se trouve au British Museum, addit. manuscripts, 11.707. M. Cordier a pu consulter ce manuscrit et constater qu'il ne possède «que la seconde partie, tronquée, et un fragment de la troisième partie». (Cordier, pp. 1665, 1668.)

C'est, dit Ab. Rémusat, le plus remarquable et le plus important de tous ses ouvrages, le meilleur, sans contredit, de tous ceux que les Européens ont composés jusqu'ici sur ces matières.» Et je crois qu'il n'y a rien à changer à ce jugement encore aujourd'hui (1884). «Ce n'est dit encore Rémusat, ni une simple grammaire, comme l'auteur lui-même le dit trop modestement, ni une rhétorique; c'est un traité de littérature presque complet, où le P. de Prémare n'a pas seulement réuni tout ce qu'il avait recueilli sur l'usage des particules et les règles grammaticales des Chinois, mais où il a fait entrer aussi un grand nombre d'observations sur le style, les locutions particulières à la langue antique et à l'idiome commun, les proverbes, les figures les plus usitées, le tout appuyé d'une foule d'exemples cités textuellement, traduits et commentés quand cela était nécessaire.

«Quittant la route battue des grammairiens latins, que tous ses devanciers... avaient pris pour modèle, l'auteur s'est créé une méthode toute nouvelle, ou plutôt il a cherché à rendre toute méthode superflue, en substituant aux règles les phrases mêmes d'après lesquelles on peut les recomposer. Ce seul mot renferme à la fois l'éloge du P. de Prémare et la seule critique dont il offre le sujet. L'auteur a jugé les autres par lui-même, et il a cru que l'on consentirait, comme lui, à apprendre le chinois par la pratique au lieu de l'étudier par la théorie...

«On ne peut dire que le plan qui y est suivi convienne à un livre élémentaire destiné aux commençants; mais quand on a déjà

une teinture de la langue, on peut puiser dans cet ouvrage les notions de littérature qu'autrement on ne pourrait se procurer que par une lecture assidue des meilleurs écrivains chinois, continuée pendant de longues années. » (A. Rémusat, *op. cit.*, pp. 269 seq.) Ce sont ces avantages qui font rechercher cet ouvrage par tous ceux qui, en Chine, aujourd'hui, ont à cœur d'étudier sérieusement la langue, et qui le rendent très difficile à trouver, même à des prix considérables. Le nouvel ouvrage du P. Zottoli : *Cursus litteraturæ sinicæ,* en 5 vol. grand in-8°, conçu dans un plan plus général, ne le remplace pas et lui laisse toute sa valeur.

La *Notitia linguæ sinicæ* contient une introduction, dans laquelle l'auteur donne: 1. une idée générale des livres chinois, de la manière de les lire et des dictionnaires; des sons de la langue et de la manière de les représenter; 2. un index des mots le plus en usage.

La première partie traite de la langue vulgaire et du style familier: en quelques paragraphes il résume toute la grammaire et toute la syntaxe, puis il montre le génie propre de la langue en expliquant l'emploi de certaines lettres, des diverses particules négatives, diminutives, augmentatives, itératives, initiales et finales et des principales figures de mots, comme la répétition, l'antithèse, l'interrogation, et il termine par une nombreuse collection de proverbes. Une partie de ceux-ci ont été reproduits dans le *Chinese Repository*, t. XV, p. 140, sous le titre de: « *Chinese proverbs, selected from a collection in the English version of P. Prémare's* Notitia... ».

La seconde partie traite de la langue écrite et du style relevé, en suivant à peu près le même ordre que dans la première partie. Ce qu'il dit des particules est un véritable traité, qu'il fait suivre de l'étude des divers genres de style, en donnant des exemples. Un dernier chapitre, incomplet, est formé d'une collection de phrases nombreuses composées de 1, 2, 3 et 4 caractères.

Nous avons déjà dit que la troisième partie manque entièrement.

10. *Selecta quædam vestigia præcipuorum religionis christianæ dogmatum ex antiquis Sinarum libris eruta,* MS., à la Bibl. Nat. On en trouve l'analyse en 5 articles par l'abbé Sionnet dans les *Annales de philosophie chrétienne,* 1837, t. 14-18. Cet ouvrage, de 658 pages in-4°, a été traduit en français par M. Paul Perny et publié avec les textes chinois dans les mêmes *Annales,* sous le titre de: *Vestiges des principaux dogmes...*, avec un tirage à part de 200 exemplaires; ouvrage savant et utile pour la prédication aux lettrés chinois, annamites et japonais, enrichi de notes scientifiques par MM. Bonnetty et P. Perny, in-8°, Paris, 1878. Cet ouvrage a été enrichi d'un Bref laudatif de Sa Sainteté le Pape Léon XIII. (Sur les critiques de cet ouvrage, cf. Sommervogel, *Biblioth.*, t. VI, col. 1200.)

Il semble bon de citer ici la déclaration de l'auteur. « Je désire faire connaître à tous que j'adhère de toute mon âme à tous les

décrets et préceptes de la Sainte Eglise, notre mère, de telle sorte que je ne cesse jamais, jusqu'à mon dernier soupir, de croire et de parler comme elle. Que Dieu m'en fasse la grâce!... Je rapporte purement et simplement ce qui est dit dans les livres des Chinois, n'ayant rien autre chose en vue, sinon le salut de ces peuples... Ce traité fut d'abord composé en 1712. Mais comme, dès lors, je n'ai cessé de parcourir les auteurs chinois, et que tout mon temps et mes soins ont été consacrés au perfectionnement de cet ouvrage, j'ai cru devoir le refaire à neuf. J'en ai changé le plan tout entier. J'y ai corrigé quelques erreurs, et je l'ai augmenté de plus de moitié.» (Canton, 21 mai 1725.) (Bonnetty, p. 21.)

11. Extraits traduits du *Chou-king* 書經; dans du Halde, t. II, p. 298. M. Perny, dans sa *Grammaire chinoise* (t. II, p. 278), dit qu'il traduisit le *Chou-king*; mais les autres missionnaires n'en font pas mention, que je sache.

12. Huit odes traduites du *Che-king* 詩經; dans du Halde, t. II, p. 308.

13. *Itinéraire du détroit de Malacca* à l'usage des marins (*Welt-Bott,* n° 40.)

14. Outre sa grammaire, le P. de Prémare avait composé, de concert avec le P. Hervieu, un *Dictionnaire latin-chinois* : « Nous avons mis en chinois presque tout ce que nous avons trouvé dans Danet: cela fait un grand volume d'un grand in-4°. » (Lettre de Macao, 5 oct. 1733; ci-dessus, p. 514, n° 12.) Fourmont, à la fin de sa préface, assure avoir ce dictionnaire entre les mains.

15. *Vocabularium latino-sinicum ad usum missionariorum s. j.* MS. in-4°, de 314 pages. Il ne va que jusqu'au milieu de la lettre D (*Demereor*). — *De romana lingua dialogus,* MS. in-4°, 48 pp., non terminé. — Ces deux manuscrits sont à la bibliothèque de la rue des Postes, accompagnés d'une lettre du 1er octobre 1701. (Sommervogel, t. VI, col. 1200. — Cordier, p. 1052.)

16. *Arte de l'idioma sinico,* en espagnol et en chinois, MS. in-4°, vendu à Londres par Libri. (Cordier, p. 1668.)

17. *Essai d'introduction* préliminaire à l'intelligence des *king,* c'est-à-dire des monuments antiques conservés par les Chinois, MS. in fol. de 98 pp.; à la Biblioth. Nat., fonds franç., 12209. « Cet ouvrage contient trois parties. Dans la première, on explique les noms et le nombre des anciens monuments conservés chez les Chinois, et appelés *king*; quelle est leur origine, quel fut leur auteur? Enfin l'idée générale qu'il faut se former de leur doctrine. — Dans la seconde, on confirme par des exemples choisis le système de doctrine qu'on a dit être renfermé dans les *king.* — Dans la troisième, on examine comment les Chinois modernes ont perdu l'intelligence de ce système et par quels degrés ils sont tombés dans l'abîme d'erreurs qui leur rendent impénétrable la doctrine des *king.*» Ce MS. ne contient que la première partie. Plutôt du P. Foucquet? (Cordier, pp. 1365, 1366.)

18. *Tria opuscula : 1. An missionarii possint ac interdum debeant citare gentium monumenta in favorem christianæ religionis? — 2. Doctrinæ 12 propositionum Sinis applicantur. — 3. Variæ quæstiones circa libros* king *et eorum usum proponuntur et solvuntur.* 52 pp. petit in-4°, MS. autographe du P. de Prémare, provenant de la collection Brotier, à la bibliothèque de la rue des Postes.

19. 神明爲主 *Chen ming wei Tchou,* « L'esprit à qui rien n'est caché est le Souverain Maître », petit in-fol. — A la suite se trouvent plusieurs autres *Opuscules,* dont quelques-uns sont du P. de Prémare avec des notes du P. Foucquet. (*Cat.* de Klaproth, t. II, p. 26.)

20. *Jesus meus et omnia,* poésie française; publiée par le P. Brucker dans le *Messager du Sacré-Cœur,* t. XLIV, pp. 190, 191.

21. *Idylles* à l'honneur de Monseigneur Michel Le Pelletier, évesque d'Angers (1692-1706), 20 pp. in-4°, La Flèche.

22. *Antiquæ traditionis selecta vestigia, ex Sinarum monumentis eruta*; à la bibliothèque de la rue des Postes. (Sommervogel, col. 1200.) (Cf. p. 525, n. 10.)

23. *Divers ouvrages* en collaboration avec les PP. Foucquet et Bouvet. (Cf. les notices de ceux-ci et Sommervogel, t. III, col. 904; t. II, col. 157.)

24. Opuscule sur le *Sacré-Cœur de Jésus*; dans le recueil : *Opuscula quædam sinice et latine,* bibl. de la rue des Postes, Chine, 17. (Sommervogel, t. VI, col. 1201.)

25. Grande *Exposition de la religion,* en chinois. Seule, la première partie: « Tout ce qu'il faut connaître avant que de croire à l'Incarnation » nous a été conservée; bibl. de la rue des Postes, Chine, 18. (Sommervogel, col. 1201.)

26. *Lettre* sur le monothéisme des Chinois, datée de Canton, 1728, imprimée à Paris, par Pauthier, in-8°, Duprat, 1862. Elle a été aussi publiée dans la *Revue orientale et américaine,* et dans les *Annales de Philosophie* de Bonnetty, 5e série, t. III, p. 131. Elle renferme des documents originaux sur le monothéisme primitif des Chinois et sur l'explication qu'ils ont donnée de l'origine et de la formation de l'univers.

27. Trois *Lettres,* dans les *Lettres édifiantes et curieuses* : 17 fév. 1799, de Canton, au P. de la Chaise : voyage de France en Chine; relâche à Sancian; arrivée à Macao et à Canton. — 1 nov. 1700, de Wen-tcheou fou, au P. Le Gobien : état de la Chine; misère du peuple; exposition des enfants. — 1724 : critique de l'ouvrage : *Relation de deux voyageurs mahométans.* « Ce livre célèbre, dont plusieurs passages ne dépareraient pas la collection des Contes arabes, a, de tout temps, excité l'indignation des missionnaires de la Chine, à cause des fables et des absurdités dont sont chargées les *Relations* traduites de l'arabe par l'abbé Renaudot, et dont les notes et les additions du traducteur sont loin d'être exemptes. Plusieurs

missionnaires se sont attachés à en relever les inexactitudes; mais la réfutation du P. de Prémare est la plus complète et la plus solide.» (Ab. Rémusat, *Nouv. Mél. asiat.*, t. II, p. 264. — Cf. ci-dessus, p. 516.)

28. Extrait d'une *Lettre* au P. Foucquet; inséré par celui-ci dans sa lettre au duc de la Force. (*Lettres édif.*, t. III, pp. 56 seq.)

29. *Lettre* à Mgr Mezzabarba, 28 nov. 1720; dans : *Anecdotes sur l'Etat*, t. IV, pp. 53 seq.

30. Fourmont, à la fin de sa *Grammaire chinoise* (Paris, 1742), donne plusieurs extraits de *Lettres* adressées à lui par le P. de Prémare de 1728 à 1733. Klaproth en a publié une de Canton, 1733, in-8°, Paris, Lenormand, 1817. Le P. de Prémare, dans trois de ces lettres (27 août, 4 déc., 10 déc. 1728), écrit: «Je vous envoie un assez long manuscrit sur le «*Yé-kim*» dont je n'ai point d'autre exemplaire (1)..; un *Traité sur les hiéroglyphes...*; *l'Explication des 16 articles* par l'empereur régnant, où il met la religion chrétienne parmi les fausses sectes.» Que sont devenus ces précieux manuscrits?

31. Deux *Lettres* à Fourmont, à la suite de *L'Orphelin de la maison de Tchao*. (Ci-dessus, p. 523, n° 8) (2).

32. *Lettre* à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, datée de Canton, 3 nov. 1728. La lettre était jointe à la *Notitia linguæ sinicæ* qu'il envoyait à Fourmont. Dans le discours d'ouverture de Pauthier, 16 janv. 1873, au *Cours complet de Géographie* des langues orientales et vivantes, pp. 30, 34.

33. *Lettre* à Fourmont lui-même, «renfermant un jugement très sévère et très fondé sur la *Grammaire* de celui-ci, et exprimé avec une candeur et une sincérité dignes d'éloges» (Rémusat, *op. cit.*, t. II, p. 275); dans : *Annales Encyclopédiques* de 1817, t. VIII, p. 13.

34. *Lettres* manuscrites : lettre du 7 août 1701, de Kien-tch'ang, sur le gouvernement de la Chine, 32 pp. in-4°, à la Bibl. Nat., fonds fr., 17239. (Cordier, *Biblioth.*, p. 532.) — Lettre sur le *Jou-kiao* 儒 教 ou religion des lettrés de Kien-tch'ang fou, 25 oct. 1707, à la Bibliothèque Nationale, nouv. col., 156. (Cordier, p. 709.) — Dans un MS. de la Biblioth. Nat. nouv. acquis., 156, latin, on trouve les pièces suivantes du P. de Prémare: *de rebus sinicis*, 5 pp.; — remarques sur le *Tao-té-king* 道 德 經, 2 pp.; — lettre de Kien-tch'ang fou, 27 oct. 1707, sur les *king*, 13 pp.; — dissertation sur les lettres et les livres de Chine tirée d'une lettre au P. de Briga, 29 pp., incomplète; — lettre au P. de Lignières, 1 oct. 1723; — *de tribus antiquis monumentis quæ Sinæ vocant* : «Sam-y», 3 pp.; — lettre de Canton, 12 nov. 1730, au P. de Lignières. (Cordier, p. 1088.) — Autre lettre au P. de Lignières, 29 oct. 1730.

---

(1) Serait-ce le manuscrit cité par M. H. Cordier (*Biblioth.*, p. 1366): «Notes critiques pour entrer dans l'intelligence de l'*I-king*, Biblioth., Nat. fonds chin. n° 2720, MS. in-4° de 124 feuilles, contenant une préface générale, et le 1er chap. Ce chapitre renferme l'explication des deux premiers symboles : *k'ien*, *koen* 乾, 坤. Cf. de Visdelou, ci-dessus, p. 455, n. 2.

(2) Sur la correspondance du P. de Prémare avec Fourmont, cf. Cordier, *Bibliotheca sinica*, p. 550.

35. « On voit encore à la Bibliothèque du Roi, dit Ab. Rémusat (*Nouv. Mél.*, p. 275), les originaux de plusieurs de ses *Lettres*, adressées au confesseur de Louis XV et à d'autres personnes », entre autres 2 ou 3 longues lettres au P. Foucquet, fort curieuses. Ces lettres sont au fonds fr. 12209, à la suite de : *Essai d'introduction* (1).

36. *Lettre* au P. Foucquet, Canton, 24 déc. 1725, et réponse du P. (Mgr) Foucquet, Evêque d'Eleuthéropolis, Rome, 13 oct. 1726, ainsi que d'autres *Opuscules*; à la suite de : *Essai d'introduction* (2). (Cordier, p. 1365.)

37. *Lettre* à Fréret, de Macao, 16 oct. 1733, sur la chronologie chinoise. (Biblioth. du scolasticat de Jersey.)

38. *Lettre* à l'abbé Bignon, Canton, 20 nov. 1731 ; copie à Munich. (Catal. MSS. Monachiensum, t. VII, n° 1300.)

39. M. Cordier a publié des extraits de *Lettres* de Prémare dans ses *Fragments d'une histoire des études chinoises au XVIII^e siècle*, Paris, 1895, pp. 22, 23.

40. Dans la « Bibliothèque de l'Ecole des Chartes », tome 57 (1896), p. 185, not. 4753, 4754, 4756, sont signalées : une *Dissertation* tirée d'une *Lettre* au P. de Briga (3); des *Lettres* à Fourmont (1728) sur les livres chinois et à l'abbé Raguet (1731) sur le prétendu athéisme des Chinois.

41. *Correspondance* avec Fourmont : Bibl. Nat., suppl. fr., 5550.

236.

LE P. JEAN-BAPTISTE RÉGIS.

雷 孝思 永維 *LEI HIO-SE YONG-WEI.*

N. 2 fév. 1663. — E. 13 sept. 1679. — A. 4 nov. 1698. — P. 2 fév. 1697. — M. 24 nov. 1738, Pékin.

Biot, *Dictionnaire*, avertissement. — Brucker, *La Mission de Chine de* 1722 à 1735, passim. — Grosier, *Description.* — du Halde, *Descr.*, t. I, préface etc.; t. IV, pp. 423 seq. — Huc, *Le Christianisme*, t. III, p. 256. — de Mailla, *Histoire*, t. XI, p. 314. — Notes MSS. — A. Rémusat, *Nouv. Mél.*, t. II, pp. 37, 38, 235 seq. — Souciet, *Observations.* — Pauthier, *Chine*, t. I, p. 440. — *Lettres édif.*, t. III, pp. 157, 254. — Sommervogel, *Biblioth.*, t. VI, col. 1596 seq.

« Le P. Régis doit être compté, dit Ab. Rémusat (p. 235), parmi les savants religieux qui ont fait le plus d'honneur à cette Mission de la Chine, si fertile en hommes distingués dans tous les genres de connaissances. » Il ne s'est pas moins fait remarquer par la pratique

(1) (2) Ci-dessus, p. 526, n° 17. (3) Ci-dessus, p. 528, n° 34.

de toutes les vertus propres à son état, et par son zèle pour l'accroissement du royaume de J.-C. Sa modestie égalait ses talents, et il ne semble s'être occupé que d'être utile, s'embarrassant peu d'être célèbre. Le P. Gaubil disait de lui: « Malgré sa faible santé, c'est un des missionnaires qui a ici pris plus de peine... Sa grande vertu a été l'humilité et la modestie, fuyant avec grand soin les occasions de se produire. Il était ici généralement estimé et aimé des missionnaires des divers corps, des chrétiens et des gens de la Cour qui l'avaient fréquenté. » (Lettre à Fréret, 5 nov. 1738; dans: Brucker, *La Miss. de Chine de 1722 à 1735*, p. 12.)

Le P. Régis naquit à Istres, en Provence (Bouches-du-Rhône), en 1663, et entra au noviciat d'Avignon, de la province de Lyon, en 1679 (1). Dès son arrivée en Chine, en 1698, il fut appelé à Pékin, à cause de ses connaissances mathématiques et astronomiques, dont il nous a laissé le plus magnifique témoignage dans son immense travail géodésique sur la Chine. Malheureusement, les détails nous manquent sur ses travaux apostoliques et sur sa vie religieuse.

« De tous les missionnaires qui ont collaboré à tracer la carte générale de la Chine, le P. Régis fut peut-être celui qui fit les voyages les plus étendus et les plus pénibles. Après avoir traversé en tous sens les vastes plaines de la Tartarie, on l'avait vu se rendre à l'extrémité opposée de l'empire pour parcourir encore les montagnes sauvages du Yun-nan. » (Brucker, *op. cit.*, p. 11.)

C'est le 4 juillet 1708 qu'il commença à se livrer à ces travaux, lorsque l'empereur K'ang-hi 康熙, sous l'inspiration du P. Parrenin, conçut l'idée de faire dresser la carte générale de ses états par les missionnaires européens, dont il avait reconnu le savoir et l'habileté.

« Il leur adjoignit des mandarins chinois et tartares, qui devaient fournir aux géographes leur entretien et les secours matériels nécessaires. Mais ces fonctionnaires paraissent avoir eu autant pour mandat de surveiller les missionnaires que de les aider. Ils avaient des ordres, pense le P. Gaubil, pour ne pas laisser aller les Pères où ils voudraient (2). C'est ainsi que le P. Parrenin, malgré la faveur dont il jouissait, ne put pousser les opérations jusqu'aux frontières russes, ni jusqu'à la mer orientale. Le P. Jartoux... présenta une requête pour obtenir la permission de mesurer une méridienne de l'empire passant par Pékin... L'empereur refusa net... Et sans doute, c'est à cause de ces dispositions que les missionnaires, en envoyant leur carte en France, demandèrent formellement qu'elle ne fût pas publiée jusqu'à nouvel ordre. » (Brucker, pp. 18, 19.)

Quoi qu'il en soit, les PP. Régis, Bouvet et Jartoux débutèrent par la Grande Muraille et les pays environnants, dont ils déterminèrent la situation exacte. Le P. Bouvet étant tombé malade après deux

(1) Un catalogue donne 29 janv. 1664 pour la naissance et 14 sept. 1683 pour l'entrée dans la Compagnie. Suivi par Sica.

(2) Lettre à Fréret, 5 nov. 1736.

mois, les PP. Régis et Jartoux continuèrent seuls les opérations pendant l'année 1708. Ils revinrent à Pékin le 10 janvier 1709. « La carte qu'ils rapportèrent avait plus de 15 pieds, et elle fut fort bien reçue de l'empereur, qui voulut en avoir de semblables pour toutes les provinces de son empire. Dès le mois de mai suivant (8 mai 1709), le P. Régis, avec les PP. Jartoux et Fridelli, allèrent lever la carte du pays des Mandchous, puis celle du Tchi-li », du 10 déc. 1709 au 29 juin 1710, et enfin celle du pays qui est au delà du Fleuve Noir, Saghalien Oula (*Hé-long-kiang* 黑龍江). Ce dernier travail les occupa du 22 juill. 1710 jusqu'à la fin de 1710 (14 décembre).

L'année suivante (1711), le P. Régis, et le P. Cardoso nouvellement arrivé, entreprirent la carte du Chan-tong; les PP. Jartoux et Fridelli, et le P. Bonjour, Augustin, allèrent au delà de la Grande Muraille jusqu'à Hami, dans le pays des Kalkas. Etant revenu à Pékin en janvier 1712, le P. Cardoso se joignit au P. du Tartre pour dresser les cartes du Chan-si et du Chen-si. Le P. Régis partit avec les PP. de Mailla et Hinderer pour faire celles du Ho-nan, du Kiang-nan, du Tché-kiang, du Fou-kien et de l'île Formose, 1712-15. Le Kiang-si et les deux Koang furent donnés aux PP. du Tartre et Cardoso; le Se-tch'oan et le Yun-nan aux PP. Fridelli et Bonjour. Celui-ci étant mort dans cette dernière province, le 24 mars 1715, et le P. Fridelli étant tombé malade, le P. Régis y fut envoyé pour achever le travail (1715); et quand le P. Fridelli fut rétabli, ils dressèrent ensemble celles du Koei-tcheou et du Hou-koang. (du Halde, t. I, préface, pp. XXVII-XXXV. — Ab. Rémusat, pp. 235, 236.)

Après leur retour à Pékin, le 1er janvier 1717, il ne resta plus qu'à réunir les cartes particulières en une carte générale. Ce travail, dirigé par le P. Jartoux, fut offert à l'empereur en 1718. « Quand on songe, dit Ab. Rémusat (p. 237), qu'une entreprise géographique plus vaste qu'aucune de celles qu'on a jamais tentées en Europe, fut achevée par quelques religieux en huit années (*sic*), on ne peut s'empêcher d'admirer cet effort d'un zèle qui n'était pas uniquement celui de la science, quoiqu'il en servît si bien les intérêts. »

Les méthodes suivies par le P. Régis et ses compagnons sont expliquées dans la préface de l'ouvrage du P. du Halde. « Je puis assurer, dit le P. Régis, qu'on n'a rien oublié pour faire un bon ouvrage: on a parcouru soi-même tous les endroits un peu considérables de toutes les provinces; on a examiné les cartes et les histoires que chaque ville garde dans ses tribunaux; on a interrogé les mandarins et leurs officiers, aussi bien que les chefs des peuples dont on a parcouru les terres; enfin on n'a jamais cessé de se servir de la mesure actuelle, afin d'avoir, à proportion qu'on avançait, des mesures toutes prêtes pour servir aux triangles des points qu'on jugeait dignes d'être remarqués...

« On crut devoir s'attacher à la méthode des triangles: toutes

les autres avaient paru trop longues, eu égard à l'immensité du pays et au rapprochement d'un grand nombre de villes... Cette méthode a aussi cet avantage, qu'elle donne non seulement la longitude, mais encore la latitude des villes qu'on a à placer, qui, étant ensuite examinée par les hauteurs méridiennes du soleil ou des étoiles polaires, sert à corriger (et à contrôler) les opérations précédentes (suivent de longs détails techniques).

« ... Un autre moyen qu'on a cru devoir employer pour une plus grande exactitude, a été de revenir à un même point déjà déterminé... en opérant suivant les règles. On n'a pas oublié d'observer les déclinaisons de l'aiguille aimantée, soit dans la Tartarie, soit dans la Chine, pour déterminer au juste les rumbs de vent des routes que nous faisions... Toutes ces précautions, et plusieurs autres, nous ont paru nécessaires pour faire un ouvrage qui ne fût pas indigne du prince éclairé qui nous en avait chargés, et nous méritât sa protection pour le maintien et la propagation de la religion dans son Empire. » (du Halde, t. I, préface, pp. XXXV-XXXIX; XLVI.)

L'unique mesure dont on s'est servi « avait été déterminée quelques années auparavant par l'empereur. C'est le pied chinois dont on se sert pour les bâtiments et les ouvrages du palais, et qui est différent des autres. C'est sur ce pied que la grandeur d'un degré, mesuré par le P. Thomas, avait déjà été trouvée contenir 200 lys, dont chacun comprend au juste 180 toises chinoises de 10 pieds, ... ce qui donne 10 lys pour une de nos grandes lieues, qu'on appelle lieue marine. » (du Halde, pp. XLIII, XLIV.)

« Le travail si vaste auquel se livra le P. Régis, les voyages qu'il lui fallut faire, n'absorbèrent point tout son temps. Il lui en resta pour » jeter çà et là les fondements de nouvelles chrétientés, prêcher aux fidèles et aux infidèles et annoncer J.-C. dans des lieux où jamais prédicateur de l'Evangile n'avait pénétré : il lui en resta encore pour « recueillir une foule d'observations curieuses sur les pays qu'il avait visités, ou dont il avait eu connaissance, et ses Mémoires ont été fort utiles au P. du Halde. » (Rémusat, p. 237.)

En 1725, la Cour de Pékin utilisa encore l'expérience et le savoir du P. Régis, en le chargeant, de concert avec le P. Fridelli, de dresser la carte des pays compris entre le Chen-si et la mer Caspienne. On les mit en relation avec des officiers kalmouks venus de plus de 100 lieues par la vallée du Syr-darya pour prendre du service dans l'armée chinoise; on leur donna des itinéraires tartares et tous les documents réunis de différents côtés sur ces divers pays. Les deux Pères firent de leur mieux; la carte terminée, le P. Régis en envoya une copie à du Halde en 1726, avec des informations dont d'Anville a dû profiter. (Brucker, *op. cit.*, p. 29.)

Le P. Régis avait acquis une connaissance approfondie de la langue chinoise, comme il le prouva en traduisant le livre du

I-king 易經. Il passa les dernières années de sa vie à Pékin dans les épreuves d'une santé altérée et ruinée par un travail excessif et continu, et dans les occupations ordinaires des missionnaires à cette époque de persécution. « En 1724, il prit part aux discussions que les missionnaires eurent à soutenir devant l'emperer Yong-tcheng, lors de la proscription du christianisme à la Chine. » (Rémusat, p. 239.) Il alla enfin recevoir sa récompense le 24 nov. 1738.

Le P. Régis a laissé :

1. *Atlas général de la Chine*, en 50 cartes in-fol., gravées à Paris en 1730-34 par le célèbre géographe d'Anville pour l'ouvrage du P. du Halde. Toutes les cartes ont été réunies par Grosier en un volume in-fol, Paris, Moutard, 1785. Il a été gravé et imprimé en chinois en 1718. Ce dernier est identique avec l'*Atlas* de d'Anville : nous en avons un exemplaire qui lui correspond trait pour trait, nom pour nom, de la même grandeur et avec les mêmes degrés ; seulement il y a plus de noms sur la carte chinoise que sur la carte française.

Le titre de l'*Atlas* chinois est : 皇朝輿地總圖 *Hoang-tch'ao yu-ti tsong t'ou*, « Carte générale de l'empire («de la terre») sous la dynastie actuelle » ; il contient une petite carte générale, 34 cartes séparées pour la Chine, la Tartarie et le Tibet, et 4 autres non numérotées. Nous savons, d'ailleurs, que l'*Atlas* français a été gravé sur des copies venues de Pékin. Nous avons une autre édition, de 1832, à la même échelle, mais gravée sur de larges bandes, au lieu de former des cartes séparées. Elle est intitulée : 皇朝壹統輿地全圖 *Hoang-tch'ao i t'ong yu-ti ts'iuen-t'ou*, « Cartes de l'empire tout entier sous la dynastie présente ». (Nouvelle édition : 1894.)

L'*Atlas* français comprend une carte plus générale de la Chine, de la Tartarie et du Tibet (1730), une carte générale de la Chine seule, 15 cartes des 15 provinces (le Kiang-nan et le Hou-koang, formés de deux provinces, n'ont chacun qu'une carte) ; une carte générale de la Tartarie chinoise et 12 feuilles particulières, une carte de la Corée, une carte générale du Tibet en 9 feuilles particulières, 7 cartes comprenant le plan de certaines villes du Pé-tche-li, du Kiang-nan, du Tché-kiang, du Hou-koang, du Chen-si, du Yun-nan et du Koei-tcheou, une carte de l'entrée du port de Canton. On y a joint un plan du *T'ien-t'ang* 天堂 et du *Ti-t'ang* 地堂, de la salle des ancêtres, de l'observatoire de Pékin, les portraits de Confucius, des PP. Ricci, Schall et Verbiest, de Siu ko-lao et de Candide Hiu ; des gravures de plantes, d'arbres, d'habillements ; des machines pour les arts et métiers, des airs chinois, des monnaies anciennes, des navires chinois, le cortège d'un vice-roi, une noce et un enterrement.

Ces cartes, dit E. Biot (avertissement), forment le seul ensemble

régulier que l'on ait pour la Chine (1). Des observations plus récentes ont indiqué que les longitudes à partir de Pékin étaient progressivement trop fortes, ce qui s'explique par l'imperfection des instruments que les missionnaires employaient. Biot, après Klaproth, a tenté de les corriger, du moins en ce qui regarde les côtes ; pour le reste, il a adopté, dans sa « Carte » imprimée, les chiffres des missionnaires, en comptant les longitudes à partir du méridien de Paris. C'est encore aujourd'hui la meilleure carte de la Chine.

Quant aux cartes originales envoyées par les Pères de la Compagnie, elles sont déposées aux archives des Affaires Étrangères. Montées sur papier fort et entourées d'une bordure de soie bleue, elles forment un grand atlas n° 1648 sur papier de Chine. (Cordier, *Bibl. sin.*, pp. 183 seq.) — On trouvera une description complète de l'*Atlas sinicus* dans Cordier, loc. cit.

2. Traduction latine du *I-king*, publiée par Mohl, 2 in-8°, Stuttgard, 1834 (t. I) et 1839 (t. II), sous le titre : *I-king, antiquissimus Sinarum liber.* C'est, dit Ab. Rémusat, « le plus ancien, le plus authentique, mais aussi le plus obscur et le plus difficile à entendre de tous les livres classiques des Chinois. Le P. Régis mit à profit une version littérale faite sur le texte par le P. de Mailla et revue sur la traduction tartare, et rassembla les explications de beaucoup de passages difficiles qui avait été préparée par le P. du Tartre. De cette manière, il fut en état de joindre à la traduction d'amples éclaircissements, et des notes, dont plusieurs sont de véritables dissertations sur le sens des passages relatifs à la religion et aux antiquités. » (*Nouv. Mél.*, p. 238.)

L'ouvrage renferme trois parties:

La 1ère contient les notions préliminaires. Dans un proœmium, il traite, en 11 chapitres, des auteurs, de l'autorité, de l'objet et des interprétations diverses de cet ouvrage. Ce proœmium est suivi de 8 dissertations, dont les 7 premières regardent les *koa* 卦, leur auteur Fou Hi 伏羲, leurs figures ou formes différentes, et leurs mutations. La 8e roule sur l'autorité dont jouissent en Chine les cinq *king* (*Che-king, Chou-king, I-king, Li-ki, Tch'oen-ts'ieou*). Il y réfute, du moins indirectement, le sentiment des missionnaires qui voulaient trouver dans les *king* « les mystères de notre sainte religion, et semblables choses qui ne pourraient venir que des anciens patriarches éclairés spécialement d'en haut ». (Lettre du P. Régis à Fréret, 6 oct. 1736; dans Mohl, préface, p. XI.)

La 2e est la traduction du texte et son interprétation, suivie de notes.

La 3e comprend les appendices au *I-king* avec une étude critique. On y remarque une dissertation longue et substantielle sur

---

(1) Elles ne font pas oublier, cependant, l'*Atlas* du P. Martini : ci-dessus, p. 260. (Note de l'éditeur.)

le *in* 陰 et le *yang* 陽, ou la physiologie des Chinois d'après le *I-king*; une seconde sur la prévision des choses à venir, du bonheur et du malheur futur, selon les anciens Chinois et Confucius; et une troisième sur l'autorité et la valeur des appendices du *I-king*.

Il y a à la Bibliothèque Nationale, dans les mélanges sur la Chine, MSS. franç. 17240: *Dissertationes et notæ criticæ in primam partem commentarii I-king*, par le P. Régis. (Cordier, *Biblioth.*, p. 1372.)

3. *Mémoires sur la Corée* : observations géographiques sur le royaume de Corée, dans du Halde, t. IV, pp. 423-431; histoire abrégée de la Corée, dans du Halde, t. IV, pp. 431-452. «Ils renferment tout ce qu'on sait jusqu'ici (1827) de plus positif sur l'histoire et les mœurs des Coréens» (Rémusat, p. 237), et ils sont encore à consulter après l'ouvrage si bien fait et si intéressant de M. l'abbé Dallet.

4. *Observations géographiques et historiques sur la carte du Tibet*, contenant les terres du Grand Lama et des pays voisins qui en dépendent jusqu'à la source du Gange; dans du Halde, t. IV, pp. 459-473. Il «fournit de curieux détails sur les divisions hiérarchiques des Lamas.» (Rémusat, p. 258.)

5. *Concordia chronologica Annalium Sinensis Imperii cum epochis historiæ nostræ*, 1731, traduite, abrégée et publiée dans l'*Histoire de la Chine* par Vojeu de Brunem (P. Jouve d'Embrun), 2 in-12, Lyon, 1754. Traduite en anglais dans le *Shang-hai Miscellany* pour 1852-53. (Cordier, *Biblioth.*, p. 562.)

6. Plusieurs *Mémoires*, dans du Halde; spécialement, dans la préface, le narré des méthodes employées pour dresser les cartes de la Chine (1). Tout cela est tiré d'un Mémoire composé par le P. Régis sous le titre: «*Nouvelle Géographie de la Chine et de la Tartarie*, et destiné à accompagner l'Atlas». Le P. du Halde ne l'a pas reproduit intégralement, et c'est à regretter. Il existe encore à la Bibliothèque Nationale, MS., fonds franç., n° 17242. (Brucker, *op. cit.*, p. 11.)

7. Notice sur les *king*, MS. Voici ce qu'en dit le P. Gaubil dans une lettre à M. de l'Isle: «La notice des *king* du P. Régis est un ouvrage entièrement différent de sa traduction du *I-king*. Elle était chez le P. du Halde: c'est là qu'il aurait dû prendre les matériaux pour donner la description des *king*. Ce que le P. du Halde en dit est trop superficiel, et je ne saurais comprendre pourquoi il a laissé l'ouvrage du P. Régis.» (Sommervogel, *Biblioth.*, t. VI, col. 1597.)

Et dans son *Traité de la chronologie chinoise*, p. 50, le même Père dit: «Le P. Régis a fait, sur les livres classiques, un ouvrage considérable, envoyé en France et à Rome. Dans cet ouvrage, on voit l'histoire exacte de ces livres, et on sait quel fond on peut faire sur

---

(1) Ci-dessus, pp. 531, 532.

leur autorité; on voit les différentes éditions qui s'en sont faites et des remarques judicieuses sur les commentaires et les changements faits. Ceux qui, en Europe, souhaitent avoir des connaissances réelles sur les livres classiques des Chinois, risquent d'avoir sur ces livres des idées peu justes, s'ils ne lisent quelque ouvrage en ce genre, dans le goût de celui du P. Régis, qu'on ne saurait lire sans être plein d'estime pour la critique, le bon goût et l'équité de ce missionnaire, d'ailleurs illustre par ses vertus religieuses.»

8. *Observation de l'éclipse de lune* du 3 sept. 1708, au Chan-si; de celle du 14 fév. 1710, à Pékin; du 29 juillet 1711, au Chan-tong, et du 23 janvier 1712, à Pékin.

9. *Observations sur la déclinaison de l'aimant* en 1708, 1709, 1711, faites avec le P. Jartoux en Tartarie et au Chan-tong; dans le P. Souciet, *Observations mathématiques,* t. I, pp. 35-37.

10. *Carte* du pays compris entre le Chen-si et la Mer Caspienne, par les PP. Régis et Fridelli, dressée par ordre du 13e régulo, premier ministre de Yong-tcheng 雍正, en 1725-26. (Brucker, p. 29.)

11. «La bibliothèque du Bureau des Longitudes, dit Ab. Rémusat, p. 239, possède encore d'autres manuscrits du même auteur.»

12. *Approbation* donnée par le P. Régis à l'*Histoire générale de la Chine,* du P. de Mailla. (Cordier, *Biblioth.,* pp. 584, 585.)

13. *Lettre* à Fréret, de Pékin, 6 oct. 1736: il envoie une dissertation sur l'histoire des *king*; lettre reproduite par Mohl dans la préface du *I-king, antiquissimus Sinarum liber,* Stuttgart, 1834 (1), p. XI. Il avait précédemment, en 1727, écrit au même Fréret (préf., p. VIII).

14. *Correspondance* avec le P. Souciet et Fréret, à la bibliothèque de l'Observatoire à Paris, portef. 150. (Sommervogel, t. VI, col. 1597.)

237.

LE FR. CHARLES DE BELLEVILLE.

衛 嘉 祿 *WEI KIA-LOU.*

N. 1656. — E. 1679. — A. 4 nov. 1698. — Coadj. temp. — M. après 1700.

Notes MSS. — *Welt-Bott,* nº 41.

Français, né en 1656, le Fr. de Belleville entra dans la Compagnie en 1679. Il arriva en Chine le 4 nov. 1698, comme sculpteur et architecte; il était, disent les catalogues, fort habile dans son

(1) Cf. ci-dessus, p. 534, nº 2.

art. Ce fut lui qui fit les plans et dirigea les travaux des deux résidences françaises de Canton, 1701, et de Pékin. Nous ignorons ce qu'il devint par la suite. (Notes MSS.)

238.

LE P. ANTOINE DANTES.

恩 安當 *NGEN NGAN-TANG.*

N. 2 nov. 1674. — E. 16 mars 1693. — A. 1699. — P. . — M. après 1707.

Franco, *Synopsis*, append. — Notes MSS.

Le P. Dantes était né à Porto, en Portugal. Il était encore novice lorsqu'il partit, en 1694, pour les missions d'Orient. Il fit ses études à Macao, où nous le retrouvons en 1705 et en 1707; il partit cette même année pour Manille et y fut ministre du collège. Il fut, plus tard, socius du provincial du Japon. Il semble qu'il ne travailla que dans les provinces méridionales de la Chine dépendantes de la province du Japon.

239.

LE P. DOMINIQUE DE MAGALHAENS.

馬 安能 德騰 *MA NGAN-NENG TÉ-T'ENG.*

N. 25 janv. 1670. — E. 15 juin 1686. — A. oct. 1699. — P. .— M. 24 oct. 1721, Song-kiang fou.

Franco, *Synopsis*, append. — Notes MSS.

Le P. de Magalhaens naquit à Braga. Il partit en 1694 et continua vraisemblablement ses études à Macao jusqu'en 1699. Il fut longtemps missionnaire au Kiang-nan, à Chang-hai et à Song-kiang 松 江. On croit qu'il mourut dans une petite chrétienté près de cette dernière ville, le 24 oct. 1721.

240.

LE P. EMMANUEL MARQUES.

唐 瑪諾 *T'ANG MA-NO.*

N. janv. 1674. — E. nov. 1693. — A. avril 1699.

Notes MSS.

Il était né à Evora. Selon toutes les apparences, il fut ordonné prêtre en arrivant à Macao en 1699, et envoyé à Ou-tch'ang fou, au Hou-koang. (Notes MSS.)

241.

LE P. ANTOINE DE BEAUVOLLIER.

薄(1) 賢士 安當 *PO HIEN-CHE NGAN-TANG.*

N. 1656. — E. 1671. — A. 1699. — P. . — M. 20 janv. 1708, en mer.

Avril, *Voyages*, pp. V, 273 seq., 291 seq. — de Guilhermy, *Ménologe de France*, 7 mars. — *Lettres édif.*, t. III, p. 137. — Sommervogel, *Biblioth.*, t. I, col. 1083. — Villotte, *Voyage*, pp. 94, 210, 218, 226 seq. — Visschers, *Onuitgegeven Brieven.* — *Welt-Bott*, nos 58, 89.

Le P. de Beauvollier était de la province d'Aquitaine. Ayant obtenu les missions de Chine en 1688, il fut choisi, à cause de son courage et de son esprit fertile en expédients, pour tenter une nouvelle route par l'Asie centrale et la Sibérie. Il y travailla pendant onze ans, sans se laisser arrêter par les obstacles infranchissables des déserts et des climats, par la difficulté des langues si variées, et par les attaques et les embûches des infidèles, qui le dépouillèrent de tout. Son dessein était de réunir les Missions françaises de la Perse avec celles de la Chine par deux nouveaux centres établis dans les villes de Samarkand et de Bokara. Tous ses efforts échouèrent devant des impossibilités physiques et morales, et il partit pour sa première Mission, où il arriva en 1699. (Fleuriau, *Etat présent de l'Arménie,* pp. 299 seq. — Guilhermy, loc. cit.)

Il fut aussitôt envoyé au Fou-kien et y travailla avec tant d'ardeur qu'il mérita cet éloge du P. de Fontaney, écrivant en 1704 : « Le P. Beauvollier continue à les entretenir (les chrétiens de Fou-tcheou 福州) dans la paix par ses conseils et par ses prédications. C'est un missionnaire qui a de grands talents, qui sait plusieurs langues orientales, et qui s'applique à la connaissance des caractères et des livres chinois.» (*Lettres édif.*, édit. de 1819, t. IX, p. 524.) En 1705, il était procureur de la Mission française à Canton. C'est là qu'ayant été choisi par K'ang-hi 康熙 avec le P. de Barros (2), il s'embarqua avec celui-ci en 1706, afin de porter au St-Père des lettres de l'empereur. Les deux Pères arrivèrent heureusement au Brésil ; là ils se

---

(1) S. 博 POUO. (2) Ci-dessus, pp. 485, 486.

séparèrent, et cependant ils eurent tous deux le même sort. Le P. de Barros, nous l'avons vu, périt en face de Lisbonne le 20 janvier 1708. C'est probablement le même jour et dans la même tempête que le P. de Beauvollier fut englouti par les flots (1).

Il a laissé :

1. *Eclaircissements sur les controverses de la Chine*, MS.
2. *Lettre* de 1691; dans : Fleuriau, *Etat présent...*, Paris, 1694, pp. 299-306.
3. *Lettre* de 1698 ou 1699, MS.; à la bibliothèque de la rue des Postes. (Sommervogel, *Biblioth.*, t. I, col. 1083.)

242.

LE P. FRANÇOIS-XAVIER D'ENTRECOLLES.

殷 弘 緒 繼 宗 *IN HONG-SIU KI-TSONG.*

N. 5 fév. 1662 (2). — E. 5 av. 1681 (3). — A. 24 juin 1699. — P. 15 août 1698. — M. 2 juil. 1741, Pékin.

H. Cordier, *Biblioth.* — du Halde, *Description*; *Epître dédicatoire* du 26e recueil des *Lettres édif.* — de Guilhermy, *Ménologe de France*, 14 juil. — *Lettres édif. et cur.*, t. III, pp. 57, 166, 187, 207, 233, 292, 495. — Michaud, *Biogr. univ.*, t. X, p. 424, art. Dentrecolles. — Notes MSS. — Sommervogel, *Biblioth.*, t. II, col. 1932 seq.; t. IX, col. 198. — *Welt-Bott*, nos 132, 136, 164, 189.

Le P. d'Entrecolles, 3e supérieur général de la Mission française en Chine, 1706-1719, marcha dignement sur les traces de ses deux devanciers, et rendit les plus grands services, soit comme supérieur, soit comme missionnaire. Choisi par le P. Bouvet, comme ses compagnons les PP. Parrenin, de Prémare, Régis etc., il n'arriva en Chine qu'une année après eux, étant demeuré sur une autre escadre avec le P. Foucquet pour les besoins spirituels de la flotte.

Son application à la langue chinoise le mit en état, presque dès son arrivée, d'ouvrir une grande Mission au Kiang-si, à Jao-tcheou fou 饒 州 府, « où la loi chrétienne était entièrement ignorée. A peine y eut-il fait quelque séjour, que son caractère aimable, ses manières douces, affables et insinuantes, lui gagnèrent l'esprit et l'affection de plusieurs lettrés et des peuples des villes et de la campagne. On

---

(1) Les PP. Arxo (ci-dessus, p. 413) et Provana (p. 479) présentèrent au pape copie des lettres impériales. La réponse devait être apportée par Mgr Mezzabarba en 1720.

(2) (3) Ces dates sont celles d'un catalogue et concordent avec celles de son tombeau. Le P. de Guilhermy en a relevé d'autres à Rome : 25 février 1663 pour la naissance et 16 septembre 1682 pour l'entrée au noviciat d'Avignon.

l'écouta d'abord avec plaisir; on goûta insensiblement les vérités qu'il enseignait, et en peu de temps un grand nombre d'infidèles demandèrent le baptême. » (*Lettres édif.*, 1ère éd., 26e recueil, préface.)

Ces néophytes devinrent eux-mêmes comme autant d'apôtres qui travaillèrent à la conversion de leurs parents et de leurs amis, et qui portèrent la lumière de l'Evangile jusqu'à King-té-tchen 景德鎮 en y conduisant le missionnaire. King-té-tchen est une grosse bourgade fort peuplée et très célèbre par ses fabriques de porcelaine. Celles-ci étaient en pleine prospérité et ne comptaient pas moins de 3.000 fourneaux. (*Lettres édif.*, t. III, p. 208.)

Il n'y avait pas un seul chrétien à Jao-tcheou fou quand le Père y arriva, et le premier qu'il baptisa fut un pauvre maçon malade qui avait travaillé à la construction de la petite chapelle. Il mourut quelque temps après: la cérémonie des obsèques excita la curiosité des Chinois. C'était à l'époque de la nouvelle année. « Durant près de trois semaines, ce fut, chaque jour, un monde nouveau et de nouvelles questions; il vint plus de 10.000 personnes... Mais il est surprenant que de cette grande multitude de peuple..., il n'y en eut que deux qui ouvrirent les yeux à la lumière. » *Lettres édif.*, édit. de 1819, t. IX, p. 326.) Il resta au Kiang-si sept années consécutives; il y revint ensuite à diverses époques : 1712, 1715, 1720, 1722, pour voir ses enfants spirituels, et chaque fois il ne négligeait rien pour faire croître les fidèles en nombre, mais surtout en vertu et en piété.

Ces chrétiens firent honneur à la religion et la rendirent respectable aux infidèles par leur charité. « Une peste ravageait tout le pays; la plupart des familles en étaient affligées, et ce qu'il y a de plus triste, c'est que ceux qui étaient une fois atteints se voyaient abandonnés par leurs parents. Les chrétiens, touchés de compassion, ont suppléé par leurs soins...; on les voyait parcourir toutes les maisons où se trouvaient des malades, et s'exposer sans crainte à la contagion; et à la faveur des remèdes dont ils soulageaient les corps, faire couler dans les âmes les vérités du salut. Dieu les protégea d'une manière extraordinaire, car personne d'entre eux ne fut atteint, et aucun de ceux dont ils avaient pris soin ne mourut: ce que les infidèles regardaient comme un prodige. » (*Lettres édif.*, édit. de 1819, t. X, pp. 61, 62.)

En 1712, écrivait-il, « j'ai conféré le baptême à près de 80 adultes... J'espère en baptiser encore un grand nombre dans la route que je dois tenir d'ici à Kieou-kiang 九江. Mes néophytes ont été éprouvés cette année par une nouvelle persécution... Quelques-uns ont été chargés de chaînes, d'autres ont été bâtonnés. Il y en a qui ont souffert, avec une fermeté digne des premiers siècles, la perte de leur biens, et beaucoup d'autres mauvais traitements... Mais la religion n'a rien perdu de l'estime qu'on avait pour elle. J'attribue cette protection particulière de Dieu, à leur ferveur et à la piété des

nouveaux fidèles. Un missionnaire que j'ai eu chez moi pendant quelques jours en a été extrêmement touché : ce ne sont point de simples chrétiens, me disait-il, ce sont des modèles de la plus haute vertu. » (*Lettres édif.*, édit. de 1819, t. X, pp. 82, 83.)

A l'imitation du P. de Chavagnac, il donna des retraites au peuple selon la méthode de St Ignace, dans le genre de ce qui se pratiquait en Bretagne, où les saints Exercices ont beaucoup servi à la réformation des mœurs et à la sanctification des peuples.

Laissons le décrire la méthode qu'il observe pendant les 8 jours de la retraite. « Quand tous sont assemblés dans l'église, ... je leur expose la fin de la retraite, leur les secours et les moyens qu'ils y ont pour assurer leur salut, les règlements qu'il y faut observer, le silence et le recueillement dans lequel ils doivent passer ces saints jours... Après quoi ils viennent modestement l'un après l'autre au pied de l'autel, où je leur distribue à chacun un crucifix, l'image de la Sainte Vierge, et des instruments de pénitence à ceux qui en demandent...

« Je les conduis alors dans leur chambre (comme le logement me manque, je suis obligé de les mettre plusieurs ensemble dans la même chambre). La nourriture, pour laquelle je ne prends rien d'eux, est fort frugale, et proportionnée au peu qu'on me fournit chaque année. Les bénédictions que Dieu répand sur ces saints Exercices me dédommagent avec usure de ce que je puis souffrir par le retranchement des dépenses nécessaires pour ma personne.

« Mon principal soin... est d'occuper continuellement ceux qui font la retraite, en variant le plus qu'il m'est possible les exercices de chaque jour. Ce sont des méditations sur les grandes vérités et sur les principaux mystères, des exhortations sur les commandements de Dieu, sur la confession et la communion, sur le soin de sanctifier les actions les plus communes, et sur le zèle pour le salut de leurs frères. Je leur fais faire aussi de fréquents actes de foi sur tous les articles de notre croyance, en les parcourant l'un après l'autre, ce qui les dispose à la cérémonie dans laquelle ils renouvellent les promesses qu'ils ont faites au baptême. J'ajoute à cela l'explication des tableaux qui représentent les divers états du pécheur et du juste pendant cette vie, et après la mort... Enfin leurs repas sont suivis d'un entretien qui tient lieu de récréation. Dans ces entretiens, je leur rapporte quelques exemples de l'Ecriture, ou différents traits de l'histoire ecclésiastique en rapport avec les exercices du jour.

« Le temps qu'ils ont de libre s'emploie ou à lire un livre de piété, ou à préparer leur confession générale, ou à mettre sur le papier de bonnes pensées que Dieu leur inspire. Par ce moyen, il n'y a pas un seul moment de vide dans la journée, et la variété des exercices leur fait passer ce saint temps avec une rapidité dont ils sont eux-mêmes surpris. La communion de la retraite se fait en forme d'amende honorable, pour réparer les fautes qu'ils auraient pu commettre en n'apportant point à la sainte table les dispositions

requises.,. Un des exercices qui m'a paru faire le plus d'impression, est l'adoration de la croix... La retraite finit par une dernière pratique qui en est comme la conclusion. C'est une protestation qu'ils font par écrit de n'oublier jamais les grâces qu'ils ont reçues dans ce saint temps, et d'y correspondre avec toute la fidélité dont ils sont capables... Chacun met au bas de cet écrit ses résolutions principales; ils doivent le porter sur eux toutes les fois qu'ils s'approchent des sacrements; et s'ils viennent à mourir, on l'enferme avec eux dans le cercueil.» (*Lettres édif.*, édit. de 1819, t. X, pp. 86 seq.)

«La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, dit encore le P. d'Entrecolles, est très commune parmi nos chrétiens et produit dans leur cœur un grand amour pour la Sainte Humanité du Sauveur.» Elle avait aussi porté d'autres fruits. L'église de King-té-tchen était devenue trop petite pour contenir la multitude des néophytes. Le Père fit, en 1715, l'acquisition d'un nouvel emplacement: «Je juge ce besoin si pressant, que je suis résolu d'y employer une partie de la somme qu'on m'envoie pour ma propre subsistance... Deux cents taëls suffiront... Il faudra ensuite faire une autre église où j'assemblerai nos dames chrétiennes, et un petit logement pour le missionnaire.» (*Ibid.*, p. 226.)

Lorsqu'il était à King-té-tchen, le désir d'être utile à ses compatriotes en Europe, l'engagea à s'instruire de tout ce qui concernait la fabrication de la porcelaine; il interrogea les ouvriers, et spécialement les chrétiens qui lui décrivirent beaucoup de procédés; il les contrôla par lui-même et par la lecture des livres chinois, et écrivit ensuite deux lettres qui sont un véritable traité sur la matière. Dans le même but, résidant à Pékin, il écrivit sur l'inoculation de la petite vérole (variolisation), la fabrication des fleurs artificielles, des fausses perles, et traduisit pour le P. du Halde un grand nombre d'extraits d'auteurs chinois propres à faire connaître le génie de cette nation. (*Biogr. univ.*) C'est à lui que l'Europe doit le citron «main de Fou», *Fou-tcheou* 佛手: *Citrus Madurensis* (Lour.), qui représente très distinctement les cinq doigts d'une main qui se ferme. (Grosier, *Description*, t. II, p. 446.)

A King-té-tchen, les lettrés qui se convértissent sont peu nombreux; le plus grand nombre de chrétiens sont des artisans et des ouvriers. Quoiqu'ils aient raisonnablement de quoi vivre, lorsqu'ils sont en santé, si l'ouvrage cesse, ou s'ils viennent à tomber malades, ils sont très à plaindre: mais la charité qui règne parmi eux les porte à s'aider les uns les autres. Ils sont encore très zélés pour enseigner à leurs parents et à leurs concitoyens les vérités qu'ils ont apprises. Ainsi «une jeune femme n'étant encore que catéchumène a su gagner à J.-C. sa grand'mère, sa mère, son père, ses deux frères, et une belle-sœur. Outre cela, elle baptisa un grand nombre de petits enfants infidèles... Cette grand'mère était une dévote au dieu Fo (佛). Depuis 40 ans, elle n'avait rien mangé qui eût vie.

Elle était de la confrérie du fameux temple de *Kieou-hoa-chan* 九華山 (Ngan-hoei)... Néanmoins, elle finit par se rendre aux prières de sa petite-fille... Un autre chrétien, étant allé dans son pays, à 30 lieues de King-té-tchen, convertit 50 païens, qui furent baptisés peu après; et comme il vient dans cette ville une infinité d'étrangers que le commerce y attire, il s'en convertit toujours quelques-uns, qui, retournés dans leur province, y répandent la semence évagélique.» (*Lettres édif.*, édit. de 1819, t. X, pp. 226-229.)

Cependant les temps devenaient de plus en plus difficiles. La douceur, la prudence bien connues du P. d'Entrecolles, la connaissance pratique qu'il avait du chinois, avaient déterminé le P. Général à le nommer supérieur de la Mission; pour les mêmes raisons il fut maintenu à ce poste durant 13 ans. «Il se trouva souvent, dit le P. du Halde, dans des circonstances délicates, où il semblait que toute la prudence humaine devait échouer; mais comme il ne compta jamais sur ses propres lumières, il ne prenait point de parti qu'il n'eût consulté Dieu et imploré son secours par la prière. Aussi évita-t-il si heureusement les écueils qui se présentaient, qu'on ne doutait pas que Dieu ne l'inspirât et ne dirigeât toutes ses démarches.»

Pendant qu'il fut supérieur, il réussit à fonder de nouvelles missions dans plusieurs grandes villes, où il envoya des ouvriers qu'il avait formés lui-même pendant un an ou deux aux fonctions apostoliques, et auxquels il avait inspiré, par ses instructions et par ses exemples, ce zèle plein de sagesse et de douceur qui gagne et qui change les cœurs. Il eut à surmonter bien des difficultés et de nature très diverse et toutes très pénibles pour un cœur d'apôtre. Il eut à boire bien des calices; mais sans doute le plus amer, ce fut de se voir accusé en Europe de cacher à ses néophytes les mystères de l'Incarnation, de la Passion et de la mort du Sauveur, lui à qui les païens faisaient un crime du contraire. Toujours patient, toujours semblable à lui-même, il n'opposa à ses contradictions que les armes de la prière et d'une résignation exemplaire. Et comme les succès n'augmentaient pas sa joie, les revers et les adversités ne le rendaient pas plus triste: il n'envisageait les divers événements que dans les desseins et dans l'ordre de la Providence.

Après avoir gouverné avec tant de prudence la Mission française, le P. d'Entrecolles revint à Pékin (1) vers 1722, fut pendant dix ans supérieur particulier de la résidence française et fut chargé de gouverner la chrétienté qui dépendait de cette Eglise. «Toujours respecté et chéri par ses manières douces et engageantes, chacun s'adressait à lui comme à son père, et il était l'âme de tout ce qui s'entreprenait pour la gloire de Dieu et le salut des Chinois; ses

(1) Sa charge de supérieur de la Mission française l'avait déjà conduit plusieurs fois à Pékin. (Colombel, 2e partie, p. 582.)

moindres conseils étaient regardés comme des lois, tant on comptait sur sur son expérience et sur les lumières qu'il puisait dans ses communications intimes avec Dieu, car il ne prenait point de résolutions qu'il ne les eût pesées mûrement aux pieds des saints autels, et lorsqu'il les exécutait, c'était toujours avec une certaine simplicité, où il ne paraissait rien que de naturel; d'ailleurs si modeste, que lorsqu'il s'agissait d'une entreprise qui pouvait procurer quelque honneur, il en chargeait toujours un autre, ne se réservant pour lui-même que ce qu'il y avait de plus obscur et de plus pénible.» (*Lettres édif.*, 1ère éd., 26e recueil, préface.)

Il travailla avec succès et avec zèle à la conversion d'un assez grand nombre de Mandchous, et on lui confia la conduite et la direction des dames chrétiennes. «Quoique nous soyons très gênés dans les fonctions de notre ministère, écrivait-il après la persécution de Yong-tcheng 雍正, et qu'il ne soit pas permis aux Chinois de fréquenter nos églises, nous avons trouvé néanmoins le secret de les y assembler, sans qu'on puisse soupçonner qu'ils y viennent.» Pour les dames, c'est plus difficile : «Je leur administre les sacrements en différents quartiers où elles se rendent en petit nombre. Quelques remèdes innocents que je donne, me font regarder des voisins comme un médecin qui visite les malades. La vie retirée de ces dames, toujours occupées ou du travail, ou des soins domestiques, les entretient dans une innocence de mœurs qui leur ôte d'ordinaire la frayeur de la mort. J'ai souvent admiré la paix inaltérable dont elles jouissent aux approches du dernier moment de leur vie, le détachement où elles sont de toutes les choses de la terre, leur parfaite résignation aux volontés de Dieu, la ferme confiance qu'elles ont dans les mérites de J.-C. et en la protection de la Très Sainte Vierge... Il y en a parmi elles dont la foi est exposée aux plus rudes épreuves, et dont la ferveur s'accroît par les continuelles persécutions qu'elles ont à souffrir de leurs parents infidèles.» (*Lettres édif.*, édit. de 1819, t. XI, pp. 336 seq.)

Le P. d'Entrecolles s'occupait encore très activement d'une autre œuvre bien chère à tous les cœurs chrétiens, celle du baptême des enfants exposés. «Il n'y a guère d'années où nos seules églises de Pékin ne comptent 5 à 6.000 de ces enfants purifiés par les eaux du baptême. Cette récolte est plus ou moins abondante, à proportion du nombre de catéchistes que nous pouvons entretenir... Quelques libéralités faites à propos engageraient les médecins chinois à se laisser accompagner par un catéchiste, qui aurait par là une entrée libre dans les différentes maisons où ces médecins sont appelés. On gagnerait de même des sages-femmes infidèles, qui permettraient à des filles chrétiennes de les suivre.... Le croirait-on? Nous avons su gagner un prêtre des idoles et l'intéresser dans une œuvre si sainte.

«Ce bonze préside à un temple dans le quartier le plus grand et le plus populeux de Pékin; c'est là qu'on rassemble chaque jour les

petits enfants exposés dans le quartier. Moyennant une somme d'argent que nous donnons chaque mois, un catéchiste a la permission d'entrer tous les jours dans le temple et d'y exercer librement ses fonctions. (*Lettres édif.*, édit. 1819, t. X, p. 348.)

C'est au milieu de ces occupations que le P. d'Entrecolles passa à Pékin les vingt dernières années de sa vie. Accablé, quatre ans avant sa mort, d'infirmités qui le forçaient à rester assis ou couché dans un fauteuil, il ne cessa, jusqu'au dernier soupir, de recevoir les chrétiens, de les encourager, de les diriger, d'entendre leurs confessions et de les exhorter à la persévérance, et lui-même donnait à tous les plus beaux exemples de patience et de résignation. « Depuis son entrée dans la Mission, il avait aspiré sans cesse au bonheur de verser son sang pour la défense de la foi, et ces saints désirs se réveillaient en lui toutes les fois qu'il s'élevait quelque persécution. Son confesseur, qui était depuis longtemps le dépositaire des secrets sentiments de son cœur, crut devoir le consoler au lit de la mort, de ce qu'il n'avait pas obtenu cette grâce. » (*Lettres édif.*, 1e éd., 26e recueil, préface.)

Enfin, après de longues souffrances, et ayant reçu les derniers sacrements avec les sentiments de la piété la plus tendre, il s'endormit dans le Seigneur plein de jours et de mérites, *et glorioso missionarii nomine dignus*, le 2 juillet 1741, âgé de 79 ans, dont il avait passé 60 dans la Compagnie et 42 dans la Mission. D'après les uns il était né à Lyon, à Limoges selon d'autres, et il appartenait à la province de Lyon. (Notes MSS. — Inscript. tumul.)

Le P. d'Entrecolles a composé :

1. 逆耳忠言 *Ni eul tchong yen,* « Paroles sincères désagréables à entendre [mais utiles pour la conduite] », ou conseils aux convertis pour le temps de la persécution, en 4 parties, 1 vol., Pékin, vers 1730; réédité à T'ou-sè-wè (2e édit., 1873; 3e édit., 1927: *Catal.* 1917, n° 172). Dans la 1ère partie, il parle de la rémunération du bien et du mal dans une autre vie; dans la 2e, de l'utilité des persécutions; il propose, dans la 3e, des exemples de saints martyrs pour encourager les fidèles; et dans la 4e, il donne des conseils aux chrétiens, leur apprenant ce qu'ils peuvent dissimuler devant les païens, et ce qu'ils sont tenus de confesser.

2. 主經體味 *Tchou king t'i wei,* « Saveur de l'Oraison Dominicale », 8 vol., Pékin, 1743. J'ai vu une autre édition, mais sans lieu ni date. Réédité à T'ou-sè-wè (*Catal.* 1917, n° 419). Il y explique, en style pur et simple, les diverses demandes du *Pater* en les parcourant successivement mot par mot. (Cf. Wylie, *Notes*, p. 143.)

3. 訓慰神編 *Hiun wei chen pien,* Livre de la consolation, ou vie du saint patriarche Tobie, 聖多俾亞 *Cheng Touo-pei-ya,* 2 vol., 1730, Pékin; réimp. à T'ou-sè-wè, 1872 (*Catal.* 1917, n° 19).

L'auteur traduit d'abord le texte sacré; il en donne l'explication et en fait le commentaire en développant tous les sens, et il termine par une pressante exhortation à imiter l'exemple de Tobie.

4. 莫居凶惡勸 *Mou kiu hiong-ngo k'iuen,* Exhortations aux apostats, 2 vol., Pékin; à la Bibl. Nat. de Paris, nouv. fonds chinois, 3030 et 3031. (Cordier, *L'imprimerie,* p. 17.)

5. *Traité* en chinois, sous forme de dialogue, *contre les Mahométans.* Je n'en ai pas vu d'exemplaire. Le P. de Colonia le mentionne dans son *Histoire littéraire de Lyon,* t. II, p. 764.

6. Dans un MS. in-4°, n° 17238 de la Bibliothèque Nationale, on trouve: Extrait de la botanique chinoise, sur l'*œil de bambou,* 12 mai 1737, 20 pages. — Traduction de quelques endroits d'un livre chinois intitulé: *L'art de rendre le peuple heureux*; traduction du chapitre des *examens* particuliers des jeunes étudiants déjà maîtres ès arts; traduction du chapitre *Kiang-hio*: modèle d'un discours tel qu'on le prononce dans le *hio,* ou salle des lettrés; traduction d'un chapitre où sont proposés le projet et les règlements d'une *Académie de savants.* — Mémoire sur le *gin-seng* (*jen-chen* 人參), 36 feuillets. De sa nature, de ses qualités et des différentes recettes qui apprennent l'usage qu'on en fait pour les différentes maladies. — *Mœurs de Chine,* version d'un ouvrage chinois qui n'est pas ancien, 120 pages. (Cordier, *Bibliothèque,* col. 1064 seq.)

7. *Caractères et mœurs des Chinois,* par un philosophe moderne de la Chine, traduit par le P. d'Entrecolles; dans: du Halde, *Description,* t. III, p. 158. On y traite des devoirs réciproques des parents et des enfants, des frères, du mari et de la femme, des amis, des parents, comment on doit régler son intérieur et son extérieur, de l'amour des lettres, du gouvernement de sa maison, de la lecture des livres, de la civilité, des diverses règles de conduite dans le monde et dans la vie privée.

8. Quatre *Histoires* traduites du Chinois; dans du Halde, t. III, pp. 304 seq.: 1° en pratiquant la vertu, on rend sa famille illustre; 2° histoire où, le crime étant absous, au moment qu'il triomphe le Ciel le punit avec éclat; 3° l'innocence accablée et condamnée est tout à coup reconnue; 4° Tchouang-se, après sa mort et ses obsèques par sa femme, revient à la vie et se fait *tao-che* 道士.

9. Extrait du *Tch'ang-cheng* 長生, ou art de se procurer une vie saine et longue; dans du Halde, t. III, p. 631. Il faut régler: 1° son cœur et ses affections; 2° l'usage des aliments; 3° les actions de la journée; 4° le repos de la nuit.

10. Extrait du livre intitulé: *L'art de rendre le peuple heureux* (ci-dessus, n. 6) en établissant des *écoles publiques*; et extraits d'un livre fait sur le même sujet par Tchou Hi 朱熹, sous la dynastie des Song; dans du Halde, t. II, p. 310 (1).

(1) Cf., de nos jours, les « *Exhortations à l'étude* » (勸學篇) de Tchang Tche-tong 張之洞, Var. sinol. n° 26.

11. Dialogue où un philosophe chinois expose son sentiment sur l'origine et l'état du monde; dans du Halde, t. III, p. 50.

12. Extrait d'un ancien livre chinois sur la manière d'élever et de nourrir les *vers à soie*; dans du Halde, t. II, p. 250.

13. Extrait d'un livre chinois sur les *monnaies*; dans du Halde, t. IV, p. 196.

14. *Traité sur les différentes monnaies* qui ont encore cours en Chine, MS. Il en avait fait don à la bibliothèque de Lyon : mais ce manuscrit a été perdu. (de Colonia, *Hist. litt. de Lyon*, t. II, p. 764.) du Halde en a des extraits, t. IV, p. 196.

15. *Réflexions* sur l'endroit tiré des *Acta phisicomedica* de l'Académie des *Curiosa naturæ*, Pékin, 29 nov. 1732; Bibl. Nat., MSS. franç. 17240. (Cordier, *Biblioth.*, p. 1064.)

16. *Réflexions* pour l'intelligence d'un point important dont il est souvent parlé dans *l'histoire chinoise*, Pékin, 27 sept. 1726; Bib. Nat., MSS. franç. 19535.

17. Le P. d'Entrecolles a signé, comme supérieur de la Mission française, avec 23 autres Jésuites, l'*Appel* des Jésuites contre le mandement de Mgr Maillard de Tournon, du 7 février 1707, cité par Gonzalès de St-Pierre, *Relation abrégée de la nouvelle persécution de la Chine*, s. l. et a., 1712, pp. 147 seq.

18. *Tractatus de undecim punctis controversis*; à Rome, bibl. Vittorio-Emmanuele, MSS. gesuitici 1257 (3.386), n. 17.

19. *Observations* adressées à la S. Congrégation de la Propagande, de Pékin, 27 sept. 1724, 48 pp. in-4°, MS. autographe(1). (Sommervogel, t. II, col. 1934.)

20. *Lettres.* Il en existe plusieurs dans les *Lettres édifiantes et curieuses* (édit. Panthéon, tome III), et quelques-unes sont fort importantes : 15 nov. 1704, de Jao-tcheou fou, à M. le marquis de Broissia. Mort et éloge du P. de Broissia, son frère.

17 juillet 1707 (2), Jao-tcheou fou, au P. procureur général des missions. Disgrâce d'un fils de l'empereur, état de la Cour, détails sur la Mission.

27 août 1712, au P. Orry, procureur des missions. Etat de la religion dans les Eglises dont il est chargé au Kiang-si.

1er sept. 1712, Jao-tcheou fou, au P. Orry, procureur des missions, sur la porcelaine, sa fabrication, l'application des diverses couleurs dans les fours de King-té-tcheng; et

25 janv. 1722, King-té-tchen. Notices nouvelles sur la fabrication de la porcelaine.

Le premier travail du P. d'Entrecolles sur la porcelaine a été donné dans les *Mémoires de Trévoux*, janv. 1717, et dans le *Journal des Savants*, oct. 1717. L'ensemble de ses recherches a paru dans :

---

(1) Cf. ci-dessous, p. 548, lettre du 17 sept. 1724.
(2) Le *Welt-Bott*, nº 106, dit à tort : 17 juill. 1709.

L'histoire de la fabrication de la porcelaine chinoise, par Stanislas Jullien, accompagné de notes et d'additions par Salvétat, in-8°, Paris 1855 (1).

10 mai 1715, Jao-tcheou fou, au P. de Broissia, sur l'état de la Mission : difficultés sans cesse renaissantes pour les missionnaires, calomnies répandues contre eux. « On répète que nous arrachons les yeux des chrétiens pour en faire des lunettes ; d'autres prétendent que ces yeux ont la vertu de transformer le cuivre blanc en argent. » Il y donne des détails sur le célèbre temple de Kieou-hoa-chan 九華山, au Ngan-hoei, et sur les pèlerins qui s'y rendent en récitant sur un chapelet la fameuse formule *Na-mo O-mi-to-fou* 南無阿彌陀佛.

19 oct. 1720, Pékin, sur un tremblement de terre.

Même date, à une dame anglaise, sur l'exposition des enfants. Il y donne la traduction de plusieurs édits relatifs à diverses œuvres de charité, avec des remarques explicatives ; par exemple : le soin de nourrir les enfants exposés, la compassion pour les orphelins et les veuves ; pour les prisonniers, l'entretien des barques de miséricorde pour aller au secours des naufragés, le soin de traiter les esclaves avec humanité, de rendre les chemins commodes aux voyageurs, de fournir aux sépultures des pauvres etc. ; le tout tiré d'un ouvrage chinois intitulé : *Le parfait bonheur des peuples.*

12 mai 1726, Pékin, au P. du Halde, sur l'inoculation de la petite vérole par les narines (2).

26 juillet 1726, Pékin, au même. Ferveur des chrétiens de la capitale.

7 juillet 1727, Pékin, au même, sur la fabrication des fleurs artificielles.

4 nov. 1734, Pékin, au même. Observations sur des livres chinois ; découvertes faites par les Chinois dans les sciences et dans les arts ; histoire d'un alchimiste ; remarques sur la porcelaine, les perles, la pierre philosophale.

8 oct. 1736, Pékin, au même. Extraits de l'herbier chinois.

Toutes ces lettres, sauf la première, se trouvent dans le *Welt-Bott,* n^os^ 106, 132, 136, 164, 189, 224, 430, 431, 432, 574, 627.

17 sept. 1724, au P. Orry. Réponse au livre de Renaudot, intitulé : *Anciennes relations de la Chine* ; conservée à Munich, Cod. gall. 703, n° 1305 du T. VII du *Catal.* latin imprimé, Munich, 1858. (Cordier, *Bibliothèque,* p. 1064.) — Le P. Sommervogel (*Biblioth.,* t. II, col. 1934) identifie cette réponse avec les *Observations* présentées à la Propagande le 27 sept 1724 (3).

Dans le MS. cité ci-dessus (p. 546, n. 6) :

---

(1) Porcelaine : ci-dessus, p. 542.
(2) Variolisation : ci-dessus, p. 542. — Cf. P. Cibot, ci-dessous, n° 419.
(3) Ci-dessus, p. 547, n. 19.

29 mai 1716, Jao-tcheou fou.
14 août 1722, Pékin..
8 oct. 1737, Pékin, au P. du Halde.
Plusieurs lettres importantes de 1721, sur l'affaire de M. Pedrini; à la bibliothèque des Etudes. (Cf. Sommervogel, t. IX, col. 198.)

243.

Mgr JEAN-FRANÇOIS FOUCQUET.

傅聖澤 方濟 *FOU CHENG-TCHÉ FANG-TSI.*

N. 12 mars 1663 (1). — E. 17 sept. 1681. — A. 24 juin 1699 (2). — P. 8 sept. 1699. — M. 1739-1740, Rome?

Bonnetty, *Vestiges*, pp. 14 seq. — Cordier, *Biblioth.*, p. 1068; article de la *Grande Encylopédie*. — *Lettres édif.*, t. III, p. 53. — Platel, *Mémoires*, t. II, p. 443. — Ab. Rémusat, *Nouv. Mélang.*, t. II, pp. 258 seq. — Sommervogel, *Biblioth.*, t. III, col. 904 seq.; t. IX, col. 357. — Visschers, *Onuitgegeven Brieven*, p. 131. — *Welt-Bott*, nos 69, 98.

Le P. Foucquet était originaire de Bourgogne (3). Il fit ses premières études au collège des Jésuites de Paris, et, dit-il, « mon estime pour ce corps illustre me fit souhaiter d'y être reçu, ce fut le 17 sept. 1681. Je regardai comme un bonheur qu'on eût daigné m'y admettre. Durant 15 ans et plus que je restai en Europe, j'y vis des exemples sans nombre de toutes les vertus chrétiennes et religieuses, et je fus redevable de ma vocation (aux missions) à l'éducation qu'on m'avait donnée. » Il étudia la philosophie durent 3 ans, la théologie pendant 4, enseigna 4 ans les humanités, et un an les mathématiques au collège de La Flèche.

Dès son arrivée en Chine, il fut missionnaire au Fou-kien; mais comme il n'avait pu y trouver de retraite fixe, les supérieurs l'envoyèrent au Kiang-si, à Nan-tch'ang 南昌 et à Fou-tcheou fou, 撫州, en 1702. Il avait environ 100 néophytes, lorsqu'il vint dans cette dernière ville: au bout d'un an, le nombre avait doublé. Il fit des conférences avec les lettrés: « C'était un temps d'examen pour eux,... et ils venaient me rendre visite en si grand nombre que, dans une seule après-dînée, j'en comptai jusqu'à quinze. Je leur distribuai quelques ouvrages de nos anciens missionnaires. » Le bien que ces livres opéraient est incroyable. « Ce sont des prédicateurs muets, mais très éloquents et très efficaces, qui reprochent aux Chinois les désordres de leur vie, sans blesser leur délicatesse, qui éclairent

---

(1) (2) (3) Le catalogue de 1723 le fait naître à Bordeaux en 1665 et rapporte son arrivée en Chine en 1694. Ces deux dates sont certainement erronées.

leur esprit sans les choquer, et qui les conduisent peu à peu, et presque sans qu'ils s'en aperçoivent, à la connaissance de la vérité. Il serait à souhaiter que chaque missionnaire fût en état d'en donner dans tous les lieux de sa Mission.» (*Lettres édif.*, édit. de 1819, t. IX, pp. 331, 332.)

«Je me souviens d'un nommé Yuen, de grande réputation parmi les siens, qui, dans une visite qu'il me rendit, me demanda fort sérieusement comment Dieu pouvait sans se lasser gouverner le monde. Je tâchai de le satisfaire en usant de comparaisons : c'est la meilleure manière d'instruire les Chinois; une comparaison appliquée à propos les convainc beaucoup mieux que les démonstrations les plus solides. Ils ont pour la plupart l'esprit très bon, mais peu capable des subtilités de la dialectique, peut-être parce qu'ils n'y sont pas accoutumés. Ce lettré me parut content de mes réponses.» (*Ibid.*, p. 330.)

Il était plus difficile de convertir les femmes, parce qu'il n'y en avait pas encore de chrétiennes pour instruire les autres. «Notre-Seigneur leva cet obstacle, qui était grand. Quelques femmes chrétiennes de la province du Hou-koang étant venues par eau avec leurs maris, commencèrent à instruire de notre sainte religion les femmes de Jao-tcheou 饒州府. Leur barque devint bientôt un lieu d'assemblée. Le Père, s'y étant rendu, en baptisa sept qu'il trouva suffisamment instruites, et celles-là servirent désormais à en instruire beaucoup d'autres.» (*Ibid.*, p. 328.)

Le P. Foucquet se rendit en peu de temps habile dans la langue et les caractères chinois. «C'est, remarque-t-il, un travail très long et très pénible. Je puis assurer qu'il n'y en a pas de plus difficile ni de plus rebutant que celui-là. C'est un grimoire que ces caractères chinois, qu'il paraît d'abord impossible de déchiffrer. Cependant à force de regarder et de se fatiguer l'imagination et la mémoire, cela se débrouille, et l'on commence à y voir clair. Les difficultés qu'on y trouve sont incomparablement plus grandes, par rapport aux Européens, que par rapport aux naturels... Mais la charité de J.-C. est plus forte que tous ces obstacles; elle seule nous anime, elle nous soutient dans cette pénible application; on en dévore avidement le travail, par l'espérance qu'étant habiles dans ce que les Chinois estiment le plus, on les gagnera plus aisément à Notre-Seigneur.» (*Ibid.*, p. 355.)

Cette application, jointe à un esprit quelque peu systématique, le fit tomber dans un excès que ne surent pas toujours éviter plusieurs missionnaires aussi habiles que lui, et dont nous avons parlé dans la notice du P. de Prémare (1). «Parmi tous ses confrères, dit Ab. Rémusat, le P. Foucquet fut peut-être celui qui se laissa le plus éblouir par l'espérance de retrouver les mystères du christianisme

(1) Ci-dessus, p. 520.

renfermés dans les caractères symboliques des Chinois: on peut dire qu'il poussa cet égarement jusqu'à un point voisin de l'extravagance. Outre qu'il en vint à voir des prophéties claires dans certains passages des anciens livres, à l'en croire les *King* n'offrent qu'une allégorie perpétuelle, où les dogmes de notre religion sont exposés d'une manière quelquefois aussi claire que dans les monuments les plus respectables de la foi... Si le texte indique une montagne, elle lui paraît représenter le Calvaire; les éloges donnés à Wen-wang (文 王) et à Tcheou-kong (周 公 旦) doivent, selon lui, s'appliquer au Sauveur;... les anciens empereurs de la Chine sont les patriarches.» (*Nouv. Mél.*, t. II, pp. 258, 259.)

Cette manière de voir lui attira plus d'une difficulté, et ne fut pas étrangère à son retour en Europe (1722). Bien auparavant, il se trouvait à Pékin, car en 1710 le P. Van Hamme raconte que le P. Foucquet, avec d'autres PP. français, avait proposé quelques modifications dans les calculs astronomiques admis à Pékin par leurs prédécesseurs. Ils voulaient surtout introduire les tables de La Hire. Sans se prononcer sur le mérite de ces tables, le P. visiteur et les autres Pères ne le permirent pas, pour ne pas avoir l'air de blâmer ce que leurs devanciers avaient eu tant de mal à établir, et pour ne pas donner prise à de nouvelles accusations contre la religion. (Visschers, *Onuitgegeven Brieven,* p. 131.)

Il demeura vraisemblablement à Pékin jusqu'à son rappel en Europe, en 1720, par le R. P. Général. Il s'embarqua en 1721 (1), il se trouvait en 1723 à la maison professe de Paris (catalogue de 1723) (2). Cette même année, il se rendit à Rome, 8 juin; il fut accueilli avec faveur dans la capitale du monde chrétien et alla loger au Collège de la Propagande par ordre du Pape.

Il avait rapporté «une collection de livres (3), la plus considérable et la mieux choisie qui ait été formée par un Européen. Ces livres ont été dispersés, et se trouvent maintenant en partie dans le cabinet du Roi, et en partie dans d'autres collections publiques et particulières de France, d'Angleterre et d'Italie. Le catalogue de cette bibliothèque chinoise fait également honneur au

---

(1) Du 22 au 25 janv. 1722, son vaisseau relâcha à Poulo-Condor: dans ce port hivernait, depuis le 7 sept. 1921, la *Danaé*, qui amenait en Chine les PP. Gaubil (nº 314) et Jacques (nº 315). Ceux-ci eurent avec lui plusieurs entrevues, dans lesquelles ils l'interrogèrent avidement sur le pays où ils se rendaient. (Brucker, *Le P. Gaubil*, p. 11.)

(2) M. Cordier (*Biblioth.*, p. 1068) dit qu'il «sortit de la Compagnie après le 8 avril 1723».

(3) Quand il se rendit à Rome, il l'apporta avec lui pour le Pape Innocent XIII, qui avait exprimé le désir d'avoir ces ouvrages. Mgr Foucquet réclama plus tard d'autres livres et des capitaux demeurés à Pékin, et le Pape intima l'ordre au P. Général, le 18 mars 1728, de remettre 800 écus d'or au secrétaire de la Propagande, qui les transmit à Mgr Foucquet. (Note du P. Brucker, sur documents inédits.)

savoir et au goût de celui qui avait su en rassembler les matériaux.» (A. Rémusat, p. 261.) On trouve à la Bibl. Nat., MS. latin 17175, fol. 93-117 et 118-140, et au *British Museum*, addit. Mu. 20583 A, un «*Catalogue des livres chinois* apportés de la Chine par le P. Foucquet, jésuite, en 1722.» (Cordier, *Biblioth.*, p. 1069.)

Pour copier les extraits de livres chinois, le P. Foucqute avait emmené avec lui un Chinois chrétien de Canton, Jean Hou. Celui-ci devint à peu près fou pendant la traversée, et ses extravagances furent un moment célèbres en France. [Cf. H. Cordier, *Le Chinois du P. Foucquet*, dans: *Revue de l'Extrême-Orient*, t. III (1883), pp. 381 seq.]

Au mois de mars 1725, il fut nommé évêque d'Eleuthéropolis *in partibus infidelium*. Il se prononça ordinairement contre ses anciens confrères dans la questions des rites chinois, et «on ne trouve pas qu'il ait rendu beaucoup de bons services à la Compagnie et à la Mission dont il avait fait partie». (Brucker, *Le P. Ant. Gaubil*, p 49.) Il demeura ordinairement à Rome, où il vivait encore en 1739, ainsi que le prouve une lettre écrite le 12 mars de cette année. Il y mourut probablement cette même année, ou l'année suivante, 1740.

Nous avons du P. Foucquet:

1. *Tabula chronologica historiæ sinicæ*, in-fol., Romæ, 1729; réimprimé à Augsbourg, 1746. C'est une «sorte de tableau dans le goût de nos tables chronographiques, où les noms des princes et de leurs règnes, avec l'indication des événements les plus frappants, sont placés dans des colonnes régulièrement espacées. La base de celle de Foucquet est le cycle de 60 années, dont l'usage à la Chine est à peu près le même que celui du siècle chez nous... Cette table... n'est qu'une traduction de celle qui avait été dressée en chinois sur le même plan, par un Mandchou nommé Nian, qui était vice-ro, de Canton en 1724. L'auteur a suivi le système de chronologie de Se-ma Koang (司馬光). Ce qu'il y a de plus utile..., c'est une indication suivie et la première série qu'on ait donnée en Europe, des *nian-hao* (年號), ou noms d'années, si nécessaires pour la lecture des historiens chinois.» (Ab. Rémusat, t. II, p. 260. — Cf. *Mémoires de Trévoux*, janv. 1730, p. 179.) Il prétendait que la chronologie chinoise ne remontait avec certitude qu'à l'an 425 av. J.-C. Il fut réfuté par le P. Gaubil (ci-dessous, n° 314): *De Sinensi Chronologia tractatus*.

2. 天元問答 *T'ien yuen wen-ta*, «Origine et fondements de l'astronomie (? Comp. Wylie, *Notes*, p. 96), ouvrage que l'empereur K'ang-hi encouragea d'abord, mais qu'il rejeta bien loin quand il en vit les conclusions.» (Brucker, *Le P. Gaubil*, p. 50.)

3. *Remarques et explications*, en latin et en français, dans le *Chen ming wei Tchou* 神明爲主, «L'esprit à qui rien n'est caché est le Souverain Maître» (1) et les quatre opuscules qui viennent à

(1) Cf. P. de Prémare, ci-dessus, p. 527, n. 19.

la suite, MSS. Ces opuscules, ainsi que le *Chen ming wei Tchou,* sont composés de passages extraits des principaux livres chinois, relatifs aux divers systèmes soit philosophiques, soit religieux, qui ont cours en Chine. (Sommervogel, t. III, col. 904.)

4. 道德經 □ □ *Tao-té king ping chou,* « Le livre de la raison et de la vertu, revu et commenté », exemplaire interfolié, contenant un commentaire et une traduction en latin et en français de la main du P. Foucquet, 2 vol. in-4°, MS. (Klaproth, *Catalog.,* t. II, p. 9. — Cordier, *Biblioth.,* p. 1069.)

5. *Rituale domesticum Sinensium cum notis,* MS.

6. Sentiments de l'évêque d'Eleuthéropolis sur *la doctrine et les livres des Chinois anciens et modernes,* in-4°, 10 ff., MS. (Sommervogel, t. III, col. 904.)

7. Le P. Foucquet avait commencé une *Traduction* interfoliée *du « Che-king »* 詩經, avec des *Notes* dans lesquelles il a consigné des rapprochements entre le christianisme et les traditions chinoises, rapprochements parfois des plus bizarres, 4 cahiers in-8°. M. A. Rémusat avait commencé à y transcrire la traduction et les commentaires du P. de la Charme. (Rémusat, *Nouv. Mél.,* t. II, p. 259. — Sommervogel, t. III, col. 904.)

8. *Le Chinois du P. Foucquet,* MS., n° 169 de l'inventaire des papiers du duc de Saint-Simon, publié par M. Cordier dans la *Revue de l'Extr.-Or.,* t. I (1882), pp. 18, 381 seq. (Cf. ci-dessus, p. 552.)

9. *Essai d'introduction* préliminaire à l'étude des *king* (1); à la Bibl. Nat., fonds franç., 12209. (Sommervogel, t. III, col. 904.)

10. *Patrum gallorum e Soc. Jesu apud Sinas laborantium annuæ litteræ, anno 1701*; au Public Record Office à Londres, MS. (Sommervogel, t. III, col. 904.)

11. *Epistola ad Papam de Sinarum ritibus christianæ religioni contrariis,* MS.; à la bibliothèque de Troyes, *Catalogue des MSS.,* n° 1111. (Cordier, p. 1069 : « Ce livre est signé J.-F. Fouquet soc. Jesu et episcop. Eleutheropolitani. »)

12. *Lettre* de 1700; à Londres, Public Record Office, Foreign Correspond., XVIII, China. (Note du P. J. Brucker; cf. ci-dessus, p. 451, n. 13.)

13. *Lettre* de Nan-tch'ang fou, 26 nov. 1702, au duc de la Force, sur l'état de la Mission; dans les *Lettres édifiantes et curieuses,* édit. de 1819, t. IX, pp. 316 seq.; *Welt-Bott,* n° 69. Elle renferme beaucoup de détails intéressants sur les premiers travaux des missionnaires français.

14. Plusieurs *Lettres,* adressées à Mgr Mezzabarba, dans lesquelles il explique son retour en France; dans les *Anecdotes de la Chine,* t. IV, p. 55.

---

(1) Décrit ci-dessus, p. 526, n. 17. D'après une note du P. Brucker à M. Cordier, cet *Essai* serait non du P. de Prémare, mais du P. Foucquet. (Cordier, *Biblioth.,* p. 1366.)

15. *Lettre* au P. de Gôville, de Rome, 30 mars 1736, dans les *Mémoires* de Platel (Capucin Norbert), t. II, p. 443.

16. *Lettre* de M. Foucquet (ci-devant Jésuite) à M..., Rome, 12 sept. 1738; dans le tome XV des *Observations sur les écrits modernes.*

17. « On conserve au British Museum la *Correspondance* du P. Foucquet avec le cardinal Gualterio. Elle se compose d'une 50e de lettres autographes formant 50 à 60 pages reliées en un petit in-folio. La 1ère est du 8 fév. 1723, la dernière de 1727. Elles sont peu intéressantes. Celle qui offre le plus d'intérêt est celle du 15 sept. 1724, dans laquelle le P. Foucquet, ayant appris qu'on voulait le faire passer chez les chanoines *della Pace,* refuse de changer d'état. » (Note communiquée par M. Cordier, qui a publié cette correspondance dans la *Revue de l'Extrême-Orient*, t. II (1882), pp. 16 seq. — Cf. Cordier, *Biblioth.*, p. 1069.)

18. *Lettere originali* du P. Foucquet, à la bibliothèque Palatine de Parme, nº 1658, II, I, 14. (Sommervogel, t. IX, col. 357.)

19. *Lettres* et extraits de lettres du P. Foucquet, ou reçues par lui, 1699-1726 (copies); à la bibliothèque Ste-Geneviève, suppl^t H. f. in-4°, 612. (Sommervogel, loc. cit.)

20. *Lettre* du 12 mars 1739. (Ci-dessus, p. 552.)

244.

LE P. JEAN-FRANÇOIS PÉLISSON.

宋 *SONG.*

N. 1657. — E. 1683. — A. 1699. — P. . — M. après 1736?

Lettres édif. et cur., édit. de 1819, t. IX, pp. 251 seq.; t. X, p. 205. — Notes MSS. — *Welt-Bott*, nº 43.

Le P. Pélisson appartenait à la province de Toulouse, dans laquelle il entra en 1683. Nous savons bien peu de chose sur ce missionnaire. Comme il se rendait de France en Chine par le Brésil, sur le « Petit Saint-Jean », il fut dévalisé et dépouillé par des flibustiers de l'île Anjouan. Néanmoins, il réussit à aborder aux Indes en 1698. Il s'y embarqua sur un vaisseau anglais avec le Fr. Rhodes, son compagnon, et arriva heureusement à Hia-men 厦門 (Amoy), dans le Fou-kien, en 1699. Il était à Canton l'année suivante. Nous le retrouvons octogénaire en 1736 et 1737 à Pékin (1). (*Lettres édif.*, t. X, p. 205.)

Il ne semble pas qu'il soit mort dans cette ville, car son nom

---

(1) « C'est faux : il mourut à Toulouse le 3 août 1713 » (note ajoutée au crayon par le P. Pfister sur son manuscrit, p. 910; sans référence).

ne se trouve pas sur les tombes conservées dans les deux cimetières portugais et français (1).

On a de lui une *Lettre,* écrite de Canton, 9 déc. 1700, au P. de la Chaise, sur l'état des deux Missions de Chine et de Cochinchine; dans *Lettres édifiantes et curieuses,* t. IX, pp. 251 seq., et dans *Welt-Bott,* nº 43. Au Public Record Office: cf. ci-dessus, p. 451, n. 13.

245.

LE FR. BERNARD RHODES.

羅 德先 愼齋 *LO TÉ-SIEN CHEN-TCHAI.*

N. 1645. — E. 1675. — A. 1699. — Coadj. temp. — M. 10 nov. 1715 (2), près de Pékin.

Crétineau-Joly, *Histoire,* t. V, p. 43. — de Guilhermy, *Ménol. France,* 10 nov. — Inscript. tumul. — *Lettres édif. et cur.,* édit. de 1819, t. IX, p. 477; t. X, pp. 52, 53, 204 seq. — *Welt-Bott,* nos 106, 135.

Le Fr. Rhodes était, lui aussi, de la province de Toulouse. Admis dans la Compagnie à l'âge de 30 ans en 1675, « il avait, écrit le P. Parrenin, déjà passé plusieurs années dans la Mission des Indes, lorsque, les Hollandais ayant assiégé et pris Pondichéry, il fut fait prisonnier avec le P. Tachard, et conduit en Hollande aux prisons d'Amsterdam, où il attendit patiemment l'échange des prisonniers. Quand il fut arrivé à Paris, il se consacra de nouveau aux missions,

---

(1) Le P. Kilian Menz, o. f. m., professeur au grand séminaire de Tsinan fou 濟南 (Chan-tong), nous écrit avoir trouvé à *Wang-kia-tchoang* 王家莊, 4 lis environ au S-O. de *Man-tchoang* 滿莊, dans le T'ai-ngan fou 泰安 (Chan-tong), sur le terrain d'un grand cimetière chrétien contenant 300 tomqes anciennes, au milieu d'un des grands côtés. les restes d'une tombe où il a pu lire (quelques caractères manquent): 方濟各...宋公之墓. 生一千陸...年.

Il soupçonne que c'est la tombe du P. François Pélisson. (nov. 1928.)

(2) Nos documents donnent des dates discordantes pour la mort du Fr. Rhodes; le P. Parrenin, dans une même lettre, indique d'abord mars, puis novembre. On a ainsi:

10 nov. (1714): lettre du P. Parrenin du 27 mars 1715, dernières lignes, dans *Lettres édif.,* édit. 1819, t. X, p. 209; (« nachdem er über siebentzig Iahr erlebt hatte... den 10 Tag nov. 1714 »): même lettre, dans *Welt-Bott,* édit. 1728, nº 135, pp. 24 et 25.

10 mars 1715 (« âgé de plus de 70 ans, le 10 de ce mois »): même lettre, au début, dans *Lettres édif.,* édit. 1819, t. X, p. 204.

19 oct. 1715 (« 康熙五十四年, 乙未, 九月, 二十三日, 年六十九歲, 在會四十一年 »): inscript. tumul. chinoise. Cf. ci-dessus, p. 501, note 2.

10 nov. 1715 (« X nov. anni Domini MDCCXV, ætatis LXX, fuit in Soc. annis XL »): inscript. tumul. latine; de Guilhermy.

11 nov. 1715: Sica.

La date de mars est invraisemblable, vu les circonstances (retour des

et après tant de fatigues essuyées, il ne balança point d'entreprendre le voyage de la Chine avec le P. Pélisson (1), dont il partagea toutes les vicissitudes et toutes les infortunes. Il était depuis quelques jours à Amoy, lorsqu'il fut conduit à la Cour par les mandarins que l'empereur avait chargés de cette commission.

« La douceur, la modestie et l'humilité qui éclataient dans ses discours et dans ses actions, lui attirèrent d'abord l'estime et l'amitié des Chinois : mais quand ses talents furent connus, et que l'expérience eut fait voir quelle était son habileté dans la chirurgie, dans la pharmacie (2) et même dans la connaissance du pouls et des maladies, on l'estima bien davantage. L'empereur lui confia plusieurs malades auxquels il s'intéressait, et que les médecins n'avaient pu guérir. Le Fr. Rhodes leur rendit la santé, et l'empereur témoigna combien il en était satisfait. Les mandarins du palais... mirent en lui leur confiance, et ne voulurent point avoir d'autre médecin. « Qu'il y a de « différence, me disaient-ils souvent, entre ce médecin européen « et ceux de notre nation! Ceux-ci mentent hardiment et entrepren- « nent également, au grand péril des malades, de donner des remèdes « pour des maladies qu'ils ne connaissent pas, comme pour celles « qu'ils connaissent... En un mot, ils n'ont du talent et de l'adresse « que pour tirer une bonne somme du malade avant de l'envoyer au « tombeau. Celui-là, au contraire, parle peu, promet peu, et fait beau- « coup... Ce que nous admirons davantage, c'est sa patience et sa « douceur : rien ne le rebute, il est toujours le même. Sa charité « s'étend indifféremment à tout le monde, aux pauvres comme aux « riches... La seule chose qui nous fait de la peine, c'est que nous ne « saurions l'engager à recevoir la moindre bagatelle : lui en faire « seulement la proposition, c'est le chagriner, c'est l'obliger à prendre « la fuite. » Ils s'écriaient encore : « Ah! qu'il est extraordinaire de « voir un étranger faire gratuitement ce que nos médecins les plus « intéressés ne feraient pas même pour de l'argent!.. S'il était né « parmi nous, ce serait un grand saint, et on élèverait plus d'un « monument à sa gloire. » (*Lettres édif.*, t. X, pp. 204 seq.)

Quand il n'avait plus de remèdes, il en composait. Plusieurs venaient à la résidence en demander, et il ne refusait personne.

---

chasses de Tartarie, les premiers froids...). — La lettre de Parrenin serait mal datée? On n'écrivait guère en mars, dans ces temps, où la mousson réglait le départ des vaisseaux. « J'eus l'honneur de vous écrire il y a un mois de Ge-ho-ell » : il n'est guère vraisemblable que Parrenin fût à Jehol en février. — Cependant, toutes les éditions des *Lettres édif.* que nous avons sous les yeux — depuis celle de 1720 — ont le même texte. Stöcklein aura essayé de rectifier en changeant l'année de la mort?

(1) Ci-dessus, p. 554.

(2) Le Fr. Rhodes était surtout connu comme « pharmacien » : *Welt-Bott*, nº 106 ; *Petit Messag. de Ning-pouo*, déc. 1925, p. 147.

Des familles entières doivent leur conservation à ses soins charitables. A combien de petits enfants, même du sang royal, n'a-t-il pas ouvert la porte du ciel! Il rendit deux fois la santé à l'empereur K'ang-hi 康熙 : la première fois par la confection d'un *alkermès* qui fit cesser les palpitations violentes de cœur qui l'oppressaient; ensuite en lui enlevant une tumeur fâcheuse qui lui était venue sur la lèvre supérieure. Aussi l'empereur le mena-t-il à sa suite pendant dix voyages, qui durèrent chacun plus de six mois. Pour témoigner sa reconnaissance, il envoya aux Jésuites des lingots d'or dont la vente produisit 200.000 francs (1). (*Lettres édif.*, t. X, pp. 53, 207.)

Etant à Jéhol, en Tartarie, il fut saisi d'un froid subit qui lui donna un catarrhe accompagné de fièvre. Le Frère comprit que le terme était arrivé. « Mes voyages de Tartarie sont finis, dit-il, et il faut me préparer à celui de l'éternité. » Bien qu'il se disposât depuis longtemps à la mort, et que sa vie ne fût qu'un exercice continuel de charité et d'oraison, il se confessa encore et reçut Notre-Seigneur avec les sentiments d'un prédestiné et une résignation parfaite à la volonté de Dieu. Sa faiblesse augmentant, l'empereur lui fit prendre les devants, et il mourut le 10 novembre 1715, entre les bras du P. Tillisch (2), qui l'accompagnait, à une journée de Pékin, en récitant les litanies de la Ste Vierge. L'enterrement eut lieu le 25 à notre sépulture, qui est hors de la ville. — Il était doux, humble, modeste, patient, fidèle observateur de ses règles, affable, toujours prêt à obliger, infatigable dans le travail et dans le soin qu'il prenait des pauvres. Enfin, pendant 16 ans que j'ai vécu avec lui, termine le P. Parrenin, je n'ai jamais vu personne qui ne m'ait fait son éloge. (*Lettres édif.*, t. X, p. 209.)

---

(1) « La destinée de cet argent, dit Crétineau-Joly, a quelque chose de si honorable pour la Compagnie anglaise des Indes, que nous croyons devoir raconter le fait en peu de mots. Les supérieurs de la Mission avaient placé cet argent sur la Compagnie anglaise, à la seule condition que la rente annuelle serait appliquée à tous les Jésuites de la Chine et des Indes qui se trouveraient dans le besoin. Au moment de la suppression des Jésuites, la Compagnie anglaise fut tentée de suivre l'exemple que les princes catholiques lui donnaient : elle confisqua les 200.000 francs et cessa d'en servir les intérêts, pour les consacrer au service des hôpitaux. Les Jésuites restés aux Indes nommèrent un député pour réclamer à Londres auprès de la cour des directeurs. Leur réclamations furent accueillies avec sollicitude, et les directeurs écrivirent à leurs mandataires que « si les autres gouvernements avaient commis « une faute grave contre le droit des gens, ce n'était pas une raison pour la « Compagnie des Indes de les imiter, en violant les engagements les plus sacrés ».

« Les directeurs ajoutaient qu'en considération des services que les Jésuites de Pondichéry rendaient à leurs Indiens et aux Anglais, la Compagnie avait décidé que la somme serait conservée intacte, et la rente exactement payée jusqu'à la mort du dernier missionnaire jésuite .. Elle ordonnait, en même temps, le remboursement de trois années d'arrérages. En 1813, tous les Jésuites de Pékin et de Pondichéry étant morts, la Propagande décida que cette somme serait appliquée aux Lazaristes de Chine. » (*Histoire de la Compagnie de Jésus*, t. V, p. 43.)

(2) Ci-dessous, notice nº 285.

246.

LE P. JOSEPH D'ALMEIDA.

范 若瑟 *FAN JO-CHÉ.*

A. 1700. — M. après 1724.

Notes MSS.

Le P. d'Almeida, portugais, était parti de Lisbonne en 1690. Nous savons qu'il était à K'iong-tcheou fou 瓊州府, dans l'île de Hai-nan, en 1701, et qu'il se retira à Siam en 1725, ayant été exilé à l'époque de la grande persécution de Yong-tcheng 雍正 (1723-1736).

247.

LE P. JEAN DUARTE.

聶 若望 *NIÉ JO-WANG.*

N. 27 nov. 1671. — E. 17 juill. 1690. — A. 1700. — P. 15 août 1705. — M. après 1750.

Notes MSS. — *Welt-Bott*, nos 87, 590, 592.

Il quitta Lisbonne, sa patrie, en 1696, et fut missionnaire assez longtemps à Siang-t'an 湘潭縣 (Hou-nan). Il y fit un premier séjour de 1700 à 1703. Le préfet de la ville de Heng-chan 衡山縣, chrétien pieux, fit construire à ses frais une église dans cette dernière ville, où les prédications du P. Duarte, appuyées par son autorité et ses bons exemples, gagnèrent beaucoup d'âmes à Dieu (1702). Plusieurs nouvelles églises furent alors fondées à Heng-tcheou 衡州 et à Yong-tcheou 永州, au sud de Heng-chan, tandis qu'au nord il y avait 2 résidences, 12 églises et 45 oratoires. (*Welt-Bott*, n° 87, p. 31.)

Le P. Duarte fut vice-provincial de Chine, probablement vers 1715 ou 1716, puis provincial du Japon. Il était de retour à Siang-t'an au moment de la persécution de Yong-tcheng 雍正 (1723-1736), et put, à l'aide de divers déguisements, demeurer caché dans les montagnes, passant tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Il y était encore en 1738 et 39. Nous ignorons le lieu et la date de sa mort, ainsi que toutes les particularités de la vie de ce fervent missionnaire. Il vivait encore en 1751.

Il a laissé un volume, in-12, MS., contenant :

1. 八天避靜神書 *Pa t'ien pi-tsing chen chou,* Retraite de 8 jours écrite sous la dictée du P. Nié Jo-wang (Duarte).

2. 十誡略說 *Che kiai lio chouo*, Explications sur les dix commandements de Dieu.

Ce manuscrit a été découvert d'une manière fort curieuse. Des païens, en démolissant un mur dans le village de *Tcheng-hong-pou* (Koang-té tcheou 廣德州, Ngan-hoei), aperçurent, dans l'intérieur de la muraille, un vieux livre relié en cuir à la manière européenne. Voyant qu'il traitait de la religion chrétienne, ils le remirent au P. Chen-liang (1), en 1878. Le style en est simple et à la portée de tout le monde. Il est certainement ancien. L'état de conservation, le papier, la reliure, laissent supposer un siècle. En effet, dans la couverture on trouva un fragment de lettre écrite en français : « ... Celle du P. Benoît du 22 oct. 1770, ne répète point ce que j'ai dit à Mr Ko sur sa destination pour la Mission du Hou-kouang, il remplit son inclination et son devoir. » Ce fragment, qui paraît être du P. Bourgeois, alors supérieur général de la Mission française, mettrait la date de la reliure entre 1770 et 1780, époque de la mort du P. Kao (2). Le manuscrit est sans pagination et n'a aucune indication de date ni de lieu. Les coins sont fort usés; grâce au cuir, il aura pu résister à l'action de l'humidité.

Mais comment est-il venu se cacher dans l'intérieur d'une muraille? Je ne saurais l'expliquer que par la supposition qu'un chrétien du Hou-pé, possédant ce manuscrit (le P. Duarte a été très longtemps missionnaire au Hou-koang), aura, lors de la dernière persécution (1875-76), par crainte et par précaution, enlevé quelques briques de cette muraille pour le glisser à l'intérieur. C'est un usage commun, en effet, dans ce pays, de bâtir des murs creux.

248.

LE P. JEAN MOURAO.

穆 敬(3)遠 若望 *MOU KING-YUEN JO-WANG.*

N. 2 août 1681. — E. 22 janv. 1694 (4). — A. 1700. — P. . — M. 18 août 1726, Si-ning, Tartarie.

Huc, *Le christianisme*, t. IV, p. 42. — *Lettres édif.*, édit. de 1819, t. X, p. 306. — Ljungstedt, *An historical...*, anno 1711. — de Mailla, *Histoire*, t. XI, pp. 373, 472. — Notes MSS. — *Welt-Bott*, nos 203, 290, 296.

---

(1) Mathieu « Sen-liang » 沈藎良陶如, de « Yao-wè » 姚灣, près Ta-tchang 大場 (Kiang-sou), n. 1838, e. 1862, m. 1902, Zi-ka-wei.

(2) Ci-dessous, notice no 428.

(3) Le 東華錄 a 經 et non 敬.

(4) Il serait entré à 12 ans ½ ? Cette date, ou la précédente, semble douteuse. (Note de l'éditeur.)

Le P. Mourao, portugais, partit en 1699, n'étant pas encore prêtre, et termina ses études à Macao, où nous le trouvons en 1711. Cette année-là, il plaida devant le Sénat en faveur de quelques Chinois dont on voulait, contre toute justice, démolir les maisons. (Ljungstedt, h.anno.) Il fut ensuite appelé à Pékin et jouit d'un tel crédit à la Cour, que les grands de l'empire s'empressaient autour de lui et cherchaient à l'avoir pour ami. Il fut plusieurs années interprète de l'empereur et, en cette qualité, l'accompagna dans plusieurs voyages en Tartarie. (*Welt-Bott,* n° 203.)

A la mort de K'ang-hi 康熙, on découvrit une conspiration ayant pour but de détrôner l'empereur Yong-tcheng 雍正, son successeur, et de mettre à sa place un de ses frères, nommé Se-sa-kai. On enveloppa adroitement dans cette conspiration la famille Sourmia, chrétienne presque tout entière, qui déplaisait au nouveau monarque. Le P. Parrenin a fait connaître dans ses lettres les souffrances, la piété et l'admirable résignation de ces illustres victimes. C'est une des plus belles pages de l'histoire de la Chine, et qui ne le cède en rien aux épisodes les plus touchants des premiers siècles de l'église (cf. notice du P. Parrenin (1)). Le P. Mourao, supérieur d'une des maisons de Pékin, fut accusé de complicité. Il revenait alors de Canton à Pékin avec des présents pour l'empereur : il fut aussitôt changé et envoyé comme missionnaire à Tsi-nan fou 濟南府, au Chan-tong.

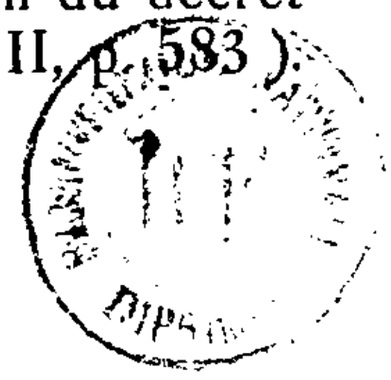
Sur l'autorité des *Anecdotes de la Chine,* l'abbé Huc, t. IV, p. 42, rapporte d'une manière tragique la mort du P. Mourao. Le continuateur du P. de Mailla dit aussi (t. XI, p. 472), sur la même autorité, que le P. Mourao fut étranglé, son corps brûlé et les cendres jetées au vent, sa tête exposée sur une pique, et cela un peu avant l'arrivée de l'ambassadeur du roi du Portugal à Pékin, afin que l'empereur ne fût pas obligé de refuser au roi la grâce qu'il prévoyait lui être demandée. Mais comme il est bien connu — et l'abbé Huc lui-même le déclare — que l'ouvrage : « *Les Anecdotes...* » est écrit systématiquement contre les Jésuites, et qu'on ne peut ajouter foi à tout ce qu'il affirme, nous raconterons la fin du P. Mourao telle qu'elle est narrée dans le *Welt-Bott,* n° 296 :

« Au commencement de son règne, l'empereur Yong-tcheng avait condamné à l'exil le P. Mourao, accusé par des envieux de favoriser la conjuration de son frère contre lui. Le Père, sans rien relâcher de son zèle et aidé par divers membres de la famille Sounou ou Sourmia, convertit en Tartarie plusieurs infidèles et y bâtit quelques églises. L'empereur avait formé le dessein de détruire le christianisme dans ses Etats. Ces conquêtes, faites par un homme qu'il avait lui-même condamné, l'irritèrent à un haut degré. Il commanda de faire venir à Pékin son prisonnier chargé de neuf lourdes chaînes, et voulut le contraindre par les tourments à avouer son

(1) Ci-dessus, pp. 509, 510.

crime prétendu. Ce fut en vain. L'empereur le renvoya en Tartarie chargé de ses chaînes et donna l'ordre de l'y faire mourir. Il arriva le 5 août au lieu de son exil, et le lendemain il reconnut qu'on avait mélangé du poison à sa nourriture. Il mourut après douze jours de souffrances, le 18 août 1726, à Si-ning (西 寧), sur les frontières du Kou-kou-noor.» (Cf. Cordier, *Histoire générale,* t. III, p. 338.)

Il a signé, avec les PP. Parrenin etc., la traduction du décret de K'ang-hi du 31 oct. 1716. Cf. ci-dessous, n° 259 (t. II, p. 583). Cordier, *L'Imprimerie* (1901), p. 66; *Bibl.*, col. 918.



APPENDICE.

ADDENDA ET CORRIGENDA.

p. 8, note 1. La lettre du Fr. Aires Brandao (et non: "Arias Blondini"), du 23 (et non: "24") déc. 1554, qui raconte le passage du Fr. Pedro d'Alcaçova, a été rééditée critiquement dans les *Monum. Xaver.*, t. II, pp. 919-949. (Note du P. H. Bernard, s. j.)

p. 8. Le voyage du P. Barreto en Chine et au Japon a été raconté par Mendez Pinto dans: "*Peregrinaçam*", chap. 219-222, par le P. Polanco (*Chronicon Societatis Jesu*, t. V, p. 714-721) et par le P. Frois (édition allemande du P. Schurhammer, pp. 46-49, 52-55); les historiens de la Compagnie de Jésus: Bartoli, Orlandini ... en parlent brièvement. (H. B.)

---

p. 9. Les *Lettres* du P. Barreto concernant la Chine sont les suivantes:

Janvier 1554, de Goa, à St Ignace, sur la mort de St François-Xavier ... (citée *Mon. Xav.*, t. II, p. 755).

1554, à St Ignace, remise en mai à Cochin (*ibid.* t. II, pp. 755-771).

30 novembre 1554, de Malacca, à la Compagnie de Lisbonne (Faivre, pp.33-37).

3 décembre 1554, de Malacca, à St Ignace (*Mon. Xav.*, t. II. pp. 748-755). Cette lettre, partie en janvier 1555, arriva en septembre à Lisbonne, d'où elle fut expédiée le 15 octobre en Italie; elle parvint à Rome le 2 novembre (Brou, *St François-Xavier*, t. II, p. 391, note 2). (D'après le P. Schurhammer, *Pinto und seine Peregrinaçam*, Asia Major, 1927, p. 20, la lettre semble adressée au P. Mirao.)

23 novembre 1555, aux Jésuites de Goa. Cette lettre semble avoir été expédiée de Macao (Schurhammer, *Pinto*, p. 21), quoique certains la disent provenir de Canton (Faivre, pp. 72-85) ou de San-choan (Schurhammer, *Frois*, p. 49); et elle a été longuement utilisée par le P. Polanco (*Chronicon S. J.*, t. V, pp. 714-721).—Mendez Pinto a écrit, lui aussi, de Macao le 20 nov. 1555 (Schurhammer, *Pinto*, p. 21).

10 janvier 1558, de Cochin, aux Jésuites de Portugal (reproduite dans Schurhammer, *Frois*, pp. 52-55 et Faivre, pp. 113-119). Cette lettre semble identique à celle que le P. Pfister dit datée du 8 janvier.

ADDENDA ET CORRIGENDA.

Sa *lettre* envoyée de Goa le 10 déc. 1562 est utile pour l'histoire de la Mission de Chine. (Schurhammer, *Frois*, pp. 29, note 2; 45-90; 102.)

(Note du P. H. Bernard. — D'après Southwell, *Bibliotheca*, p. 101 le P. Gago entra dans la Compagnie en 1545, *anno ætatis suæ 21*: il serait donc né non en 1520, mais en 1516. Patrignani, *Menol.*, 9 jan.: *Nat 1546 in. ætà d'anni trentuno*. Il était déjà prêtre lorsqu'il s'embarqua pour les Indes le 17 mars 1548. (Southwell, loc. cit.)

---

p. 14. Le P. Valignani a examiné et approuvé les *Instructions* du P. Ricci (ci-dessous, p. 30, n. 1) pour les chrétiens de Chine à propos des rites à pratiquer. (Gabiani, *De Ritibus Ecclesiæ sinicæ permissis*, § 1, cité par Brucker dans: *Etudes*, 1910, t. 124, p. 775.)

Tacchi Venturi, t. I. p. 152, note 2, donne une liste de ses *Lettres* au P. Général entre 1580 et 1589.

Cordier, *Bibl.*, col. 794, 795, 800, signale deux *Lettres*:

14 janv. 1587, de Cochin, au P. Général;

10 oct. 1599, au même.

La lettre du recueil du P. Hay (et non: "Hugo"), p. 911, est datée de Cochin, 19 Kal. Feb. 1588 (= 14 janv. 1588, et non 17 janv. 1586, comme le dit le P. Pfister; ni 1582, comme le dit Sommervogel, VIII, 405). (Note du P. H. Bernard.)

---

p. 24, al. 2, l. 1, *au lieu de*: 1587,
mettre: 1589.

---

p. 44. Le P. de Sande est né en 1547. Un catalogue de 1593 le dit âgé de 45 ans, et dans la Compagnie depuis 30 ans. Il fit sa profession en 1584. (Delplace, *Le catholicisme au Japon*, t. I, p. 276.)

Ordonné prêtre en 1577, il s'embarqua le 24 mars 1578 à Lisbonne sur le *St-Louis* avec les PP. Ruggieri et Ricci. (Tacchi Vent., t. I, p. 152.) Il quitta Goa le 1 mai 1585 et arriva à Macao à la fin de juillet 1585. (Tacchi Vent., t.I, p. 152; t.II, p. 443.) (H. B.)

---

p. 78, titre, *au lieu de*: 規 *KOEI*,
mettre: 觀 *KOAN*.

ADDENDA ET CORRIGENDA.

p. 265, Koffler, naissance, 1613, *changer en :* 1603.
Autre 名: 紗 微 *CHA-WEI* (lettre de l'impératrice Hélène).

---

p. 295, n° 103 bis, *Nova Hispania* est le nom ancien du Mexique (et non des Philippines).

---

p. 306, n° 111, arr. en Chine en 1657 (et non 1557).

---

p. 351. K'ang-hi empereur, *au lieu de :* 1661, *mettre :* 1662.

---

p. 377. Sur le P. Pimentel, on nous signale quelques détails intéressants publiés dans le catalogue n° 455 de Maggs, *Bibliotheca asiatica*, 1924, pp. 57, 58. Le P. Pimentel avait dû, pour éviter toute difficulté, revêtir l'habit des gentilshommes de la suite de l'ambassadeur. Il fit preuve, pendant le voyage, d'un grand zèle apostolique auprès de ses compagnons, si bien que l'escorte de Saldanha semblait transformée en une famille religieuse, et que l'ambassadeur en remercia le P. Louis de Gama, visiteur. Son souvenir resta également cher aux missionnaires et aux chrétiens de Chine.

Le 21 sept. 1673, il quitta Macao, où il était maître des novices, pour la Mission du Tonkin, où il mourut le 5 sept. 1675, laissant la réputation d'un saint. De nombreux miracles se firent sur sa tombe. Cf. de Guilhermy, *Ménol. Portug.*, II, 206-209.

Il était né dans le diocèse de Coimbre (Portugal) et entré dans la Compagnie le 1 février 1648. Franco, *Annus gloriosus*, 518.

---

p. 458, al. 2, ll. 4 et 5, *au lieu de :* "Jean (Louis) de Sequeira (ci-dessous, n° 319)", *mettre :* "Jean de Sequeira (celui-ci ne fut pas missionnaire en Chine)".

---

p. 460, al. 2, l. 3. D'après les *Lettres édif.*, loc.cit., c'est, semble-t-il, non le P. Van Hamme, mais le P. Simon Rodrigues (notice n° 144), qui était à Tch'ang-chou en 1700.

ADDENDA ET CORRIGENDA.

p. 479, al. 2, l. 3, *au lieu de*: 1707, *mettre*: 1708.

---

p. 499, al. 3; l. 1, *au lieu de*: 1715, *mettre*: 1716.
al. 4, l. 4, „ „ 1643, „ 1642.

---

p. 527, n° 27 l. 2, *au lieu de*: 1799, *mettre*: 1699.

---

p. 549. Le P. Foucquet arriva en Chine non le 24 juin, mais le 25 juil. 1699. *Lettres édif.*, t. III. p. 23; *W.-B.*, n° 69.